DESCRIPTION

DE

L'ARMÉNIE, LA PERSE,

ET

LA MÉSOPOTAMIE.

DESCRIPTION

DE

L'ARMÉNIE, LA PERSE

ET

LA MÉSOPOTAMIE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DES MINISTRES DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

Première Partie.

Géographie, Géologie, Monuments Anciens & Modernes, Mœurs & Coutumes.

PAR CHARLES TEXIER,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

GRAVURE DE LEMAITRE.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1842.

L'ARMENIE,
LA PERSE
ET
LA MESOPOTAMIE.

GEOGRAPHIE, GEOLOGIE.
MONUMENTS ANCIENS ET MODERNES.
MŒURS ET COUTUMES.

PAR CHARLES TEXIER.

M DCCCXLII.

Ch. Texier del. Chromolith. de J. Engelmann, Cité Bergère, 1, Paris. H. Roux aîné lith.

recevoir une application des plus importantes : je veux parler des caravansérai, constructions somptueuses et élégantes qui sont célèbres dans toutes les histoires persanes.

Les relations de quelques voyageurs anglais nous avaient dévoilé dans le sud de la Perse l'existence de certains bas-reliefs taillés dans le roc, qui devaient ajouter une page de plus à l'histoire des dynasties sassanides. Quelques esquisses avaient été publiées; mais il n'existait aucun ensemble ni aucune représentation exacte de ces monuments. Bien plus, un savant renommé par ses travaux sur les antiquités orientales, le chevalier Palin, ministre de Suède à Rome, m'avait longuement entretenu des chances qu'aurait un voyageur en Perse de retrouver, dans le Khouzistan, les ruines de l'ancienne Suze, le tombeau de Memnon, et d'autres ruines des premiers âges de la Perse.

Au point de vue des sciences physiques, il n'existait que de très-vagues connaissances sur la formation de ces plateaux de l'Asie occidentale. On avait contesté la hauteur absolue de la ville d'Erzéroum, et nul ne soupçonnait les hauteurs relatives des villes du centre de la Perse. Il y avait donc, après les hommes célèbres qui se sont voués à l'étude de ces contrées, bien des documents nouveaux à recueillir, d'heureuses applications à faire à l'Algérie, pays dont la constitution géographique a tant d'analogie avec celle de l'Asie centrale. M. Dureau de la Malle, alors président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avait consulté le Ministre, et m'avait vivement engagé à accomplir ce projet. J'avais quitté la Cilicie en compagnie d'un officier de la goëlette *la Mésange*, auquel l'ambassadeur de France avait accordé un congé. Malheureusement, dès que nous arrivâmes dans les vallées supérieures de l'Euphrate, mon compagnon de voyage tomba gravement malade, et je dus le reconduire directement à Trébizonde.

De retour en France au commencement de 1837, je rendis compte au Ministre des résultats de mes opérations et des projets que je méditais dès que j'aurais commencé la publication de mes matériaux. La Chambre des députés avait voté, pour 1838, le crédit spécial affecté à mes voyages, et loin de prévoir les obstacles qui me seraient suscités, je consultais les savants les plus compétents, pour partir avec les éléments les plus complets des recherches auxquelles je devais me livrer.

Plusieurs membres de l'Institut, notamment M. de Sacy, M. Burnouf, M. Étienne Quatremère, me signalèrent les points les plus curieux sur lesquels je devais porter mes investigations.

Une circonstance heureuse vint encore ajouter à l'espoir que j'avais de voir cette entreprise prendre une plus grande importance. M. le comte Philibert de Laguiche, élève de l'École polytechnique et capitaine d'état-major, et M. le comte Roger de la Bourdonnaye, qui, de leur côté, avaient formé le projet de visiter l'Orient, me proposèrent d'accomplir en commun ce voyage.

Au moment de nous mettre en route, je réclamai de M. de Salvandy, alors Ministre de l'instruction publique, l'allocation du crédit voté pour mes voyages. Déjà quelques renseignements m'étaient arrivés, qui me faisaient présumer que ce crédit avait reçu une autre destination. Je reçus en effet, du Ministre, la lettre suivante :

AVERTISSEMENT.

Dès le mois d'octobre 1836, après avoir parcouru les différentes parties de la Lycie, je proposai au Ministre de l'instruction publique de continuer mes excursions vers l'orient de l'Asie, et d'aller reconnaître les monuments anciens et modernes de la Perse, pour former, avec les documents que je voulais rapporter, l'ensemble le plus complet que l'on eût encore recueilli sur les monuments asiatiques.

Les ruines archaïques que j'avais observées dans les provinces sud de l'Asie et dans le royaume de Pont se présentaient à mes yeux comme un reflet d'un art dont il fallait chercher l'origine dans la Perse, peut-être même dans l'Inde. Cette analogie entre les monuments de la Lycie et ceux de l'ancienne Perse avait déjà frappé le comte de Choiseul; mais de son temps on ne connaissait que les relations de Chardin et de Lebruyn, qui, excellentes comme itinéraires, ne pouvaient être d'aucune utilité sous le rapport de l'art.

Les dessins de sir Robert Ker-Porter, infiniment supérieurs, généralement exacts, sont incomplets dans la plupart des détails d'architecture, et insuffisants quand on veut chercher la restitution des divers édifices du vaste palais de Persépolis. Aucun Français, depuis Chardin, n'avait cherché à compléter cette étude importante, et rien ne mettait sur la voie pour décider si les différentes salles du palais avaient été jadis réunies par des constructions, ou si elles étaient isolées. Le système général des constructions de Persépolis restait donc en entier à établir.

Les monuments du moyen âge de la haute Arménie étaient complétement inconnus, on peut dire même que cette branche importante de l'histoire de l'art n'était pas seulement soupçonnée.

J'en dirais autant de l'art moderne des Persans, tant au point de vue de leurs constructions religieuses qu'à celui de leur architecture civile. Il n'y avait pas seulement à reconnaître les matériaux employés dans ces contrées, qui, pour la plupart, n'ont ni bois ni pierre. Il était important d'étudier des monuments qui pouvaient, en Afrique,

« MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

« Paris, le 24 avril 1838.

« Monsieur, vous m'avez rappelé votre projet d'un nouveau voyage sur les côtes de la mer Noire, et vous pensez que mon intention est d'ajourner l'accomplissement de ce projet, parce que la commission du budget de 1839 aurait rejeté le crédit demandé pour l'impression de votre ouvrage.

« La commission, qui d'ailleurs n'a point qualité pour décider, mais qui propose seulement, n'a point rejeté le crédit proposé au budget de 1839 pour la publication du Voyage en Asie Mineure. Au lieu de 160,000 fr. que cette publication devait coûter pour huit années, à raison de 20,000 fr. par an, la commission a été d'avis qu'il suffirait d'allouer 100,000 fr. pour cet objet, et là s'est bornée sa proposition.

« Cette proposition sera soumise à la Chambre, discutée, adoptée ou rejetée.

« Si la Chambre l'adopte, il résultera de son vote une réduction de 60,000 fr., et cette réduction devra nécessairement réduire la publication elle-même. Si la Chambre la rejetait, et on pourrait le craindre, la commission ne s'étant décidée qu'avec peine à maintenir les 100,000 fr., ce rejet aurait naturellement pour effet de rendre impossible la publication de votre ouvrage.

« Dans l'un et l'autre cas, il me paraît qu'un nouveau voyage serait, sinon inutile, au moins très-prématuré. Vos nouvelles explorations doivent avoir pour résultat le complément des matériaux que les premières ont déjà produits : or, de quelle utilité deviendront ces matériaux supplémentaires, si, comme il est très-probable, ceux qui existent déjà ne sont publiés qu'en partie, ou même ne l'étaient pas du tout?

« Telles sont, Monsieur, les explications que j'ai l'honneur de vous adresser en réponse à votre dernière lettre. Je ne doute pas qu'elles ne vous décident à renoncer au voyage projeté, puisqu'il ne saurait produire aucun avantage réel pour la science, soit que la Chambre ratifie par son vote la proposition de la commission, soit qu'elle la modifie ou la repousse.

« Agréez, etc.,

« Le Ministre de l'instruction publique,

« SALVANDY. »

Je ne publie pas cette lettre pour récriminer contre un passé qui est déjà bien loin de nous; mais il est nécessaire que l'on sache quelles jalouses oppositions rencontra mon projet, même de la part de ceux dont le devoir était de me prêter leur concours; et si, après les difficultés que j'ai eues à surmonter, les observations que je publie présentent quelques lacunes, j'espère qu'on sera assez juste pour tenir compte des conditions dans lesquelles je les ai recueillies [1].

[1] *Description de l'Asie Mineure*, tom. III, Épilogue.

Il résulte de cette lettre que le Ministre s'appuyait sur le rapport d'une commission, *qui n'a point qualité pour décider*, pour infirmer un vote de la Chambre, exécutoire au commencement même de l'exercice; et, chose plus incroyable, c'est que ce rapport n'était pas encore déposé, et qu'il était par conséquent non avenu.

Jamais, dans les crédits ouverts par les Chambres ou par les Ministres, a-t-on statué sur la publication de matériaux qui n'étaient pas encore recueillis? Le Ministre donnait immédiatement un démenti aux règles qu'il se posait en faisant allouer à un académicien le crédit qui m'était destiné [1], et je ne sache pas qu'aucune commission des Chambres ait proposé un crédit pour publier les observations de cet académicien. Bien plus, depuis dix ans révolus, il n'est pas question de les livrer à la publicité.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les détails de cette controverse, à laquelle prirent part un grand nombre de députés pendant trois années consécutives. Le Ministre de l'instruction publique reçut, à la tribune, des reproches d'une mesure qui ne put jamais être justifiée [2].

Cependant la saison s'avançait, et je voyais le moment où je serais encore obligé d'ajourner mon voyage, lorsque MM. de Laguiche et de la Bourdonnaye me proposèrent de prendre les dispositions nécessaires pour nous mettre en route sans délai. Je leur dois donc de doubles remercîments, de s'être chargés des frais du voyage, et de m'avoir permis de publier quelques-uns de leurs dessins, qui sont au nombre des plus intéressants de ce recueil.

Le capitaine de Laguiche a appliqué en Orient les connaissances qu'il avait en géodésie et en topographie. Les itinéraires qu'il a remis au Ministre de la guerre comblent une des nombreuses lacunes qui existent dans la géographie de la Perse et du Kurdistan. Le talent de M. de la Bourdonnaye est surtout remarquable par le goût qu'il met dans le choix de ses points de vue. Je regrette que l'étendue de cette publication ne m'ait pas permis d'en insérer davantage.

Il paraît qu'en songeant à diriger nos excursions vers la Perse, nous répondions à un besoin qui se faisait vivement sentir; car quelques mois après notre départ, le Gouvernement songea à envoyer une ambassade au schah de Perse, et l'Académie des beaux-arts demanda que deux artistes fussent adjoints à cette mission; et enfin, comme pour prouver que nous n'avions rien omis dans l'étude de notre projet, l'Académie des beaux-arts ne trouva rien de mieux à faire que de copier notre itinéraire pour le remettre à ses artistes [3].

Dès que j'appris cette nouvelle au centre de la Perse, je m'en félicitai, espérant que

[1] Voyez le *Journal des Débats* du 27 juillet et du 23 septembre 1838.

[2] Voyez le *Moniteur* du 15 septembre 1838, du 14 juillet 1839, du 16 avril 1840, du 6 mai 1841. Le Ministre disait à la tribune le 13 juillet 1839 : J'ai supprimé l'allocation que M. Texier recevait sur le budget de l'État au titre de voyageur scientifique, parce qu'il avait la prétention de la recevoir à Paris (*Moniteur* du 14 juillet 1839, page 1353). Le Ministre avait-il oublié la lettre précédente écrite en 1838?

[3] Notre itinéraire, communiqué à l'Académie des beaux-arts dans sa dernière séance d'avril 1839, a été inséré dans le *Journal des Débats* du 15 mai 1839, 22 janvier 1840, etc.

de nouveaux explorateurs, marchant sur nos traces, n'auraient eu qu'à étendre les observations que nous avions faites; mais ils se contentèrent de suivre pas à pas notre itinéraire, et je ne sache pas qu'aucun fait nouveau ait surgi de cette exploration : bien plus, elle tendait, jusqu'à un certain point, à faire rétrograder les découvertes que nous avions faites. En effet, le point capital de ma visite à Persépolis est la reconnaissance positive des peintures qui décoraient les bas-reliefs. Si je me suis empressé de communiquer ce fait aux savants et à la presse, c'est qu'il ne reposait pas seulement sur une opinion : le témoignage de mes yeux ne m'avait pas suffi, et en plusieurs endroits l'application de réactifs avait fait revivre certaines parties coloriées; c'était donc pour moi un fait démontré et incontestable.

Cependant les envoyés de l'Académie des beaux-arts, arrivant à Persépolis, se hâtèrent de démentir ce fait, et, chose assez insolite, deux académiciens, MM. Raoul Rochette et Lajard, qui n'ont jamais visité Persépolis, avaient pris parti pour eux. J'étais tellement certain de ce que j'avançais, que je m'en rapportais au temps pour faire prévaloir cette vérité, lorsque les bas-reliefs de Ninive, sortant de terre riches encore de leurs peintures, vinrent donner un avantage sans réplique à mes arguments.

Je n'entrerai pas dans une controverse oiseuse relativement à certains détails sur lesquels nos opinions peuvent différer touchant le caractère de quelques figures. Faites dessiner un bas-relief par vingt artistes, chacun y mettra l'interprétation de son sentiment. Tout ce que je puis dire, c'est que certaines figures de rois que j'ai retracées ont été nommées par des orientalistes avant même que les inscriptions fussent lues, et qu'elles ressemblent aux médailles de ces mêmes princes.

Ces différences dans la manière de rendre les monuments de l'antiquité n'ont pas lieu de me surprendre. Les antiquités de Rome ont été décrites et dessinées cent fois, et les antiquaires sont loin d'être d'accord sur tous les points. On ne possède encore en Europe que dix ou douze descriptions de Persépolis.

Le but de mon travail n'a pas été de retracer uniquement des ruines dont l'ensemble est assez connu; j'ai voulu prouver que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les coutumes et les arts se sont perpétués en Perse suivant une tradition non interrompue. Les palais du schah de Perse sont encore disposés comme ceux du Roi des Rois. Dans l'une et l'autre ville, les kiosques s'ouvrent sur des jardins, et les estrades du haut desquelles les princes donnent audience sont disposées à Ispahan comme elles l'étaient à Persépolis. On retrouve, dans la première de ces capitales, des salles ouvertes composées de hautes colonnes, comme celles dont on voit les ruines au palais de Darius. La peinture était alors, comme elle est aujourd'hui, le complément de toute décoration architecturale; mais, à ce point de vue, nous voyons l'art des Perses se rattacher à celui des Égyptiens, et ce n'est pas un jeu du hasard que ces compositions sculpturales et polychromes retrouvées dans les catacombes d'Éthiopie, et disposées identiquement de la même manière que les bas-reliefs de l'escalier de Persépolis [1].

Dans les planches que j'ai publiées, j'ai surtout cherché à restituer les monuments et

[1] Voyez Hoskin's *Ethiopia*, un vol. in-4°.

les bas-reliefs, quand j'avais des éléments suffisants. Or, on sait que la plupart des sujets représentés à Persépolis sont reproduits un certain nombre de fois; telle partie fracturée dans un sujet est intacte dans un autre. C'est ainsi qu'en examinant avec soin le caractère des figures, j'ai pu arriver à les recomposer en entier. Ceux qui tiendront à connaître les fractures et les dégradations, pourront avoir recours aux autres descriptions. Il m'eût fallu un bien plus grand nombre de planches pour reproduire l'état actuel et la restitution de tous les monuments. J'ai dû me renfermer dans les limites qui m'étaient prescrites. Cependant, j'ai pour un ou deux sujets multiplié les planches, afin de faire voir comment j'avais procédé pour l'ensemble.

Je n'ai donné la restitution des édifices que quand j'ai trouvé sur les lieux des éléments suffisants.

J'ai procédé de même pour l'architecture moderne. Après avoir donné les détails et la restitution de la mosquée de Tabriz, que je regarde comme le chef-d'œuvre de l'art persan, j'ai cru pouvoir supprimer les détails de la grande mosquée d'Ispahan. Les matériaux que j'ai rapportés pouvaient fournir la matière de quatre volumes [1].

Je sais combien les relations publiées dans un grand format ont moins de chances de passer entre les mains d'un grand nombre de lecteurs; mais ces itinéraires, dont la librairie anglaise abonde, et qui sont comme le *Welcome* de chaque touriste, sont intéressants parce qu'ils peuvent faire naître le désir de visiter la contrée décrite, mais laissent dans l'esprit du lecteur le regret d'une curiosité qui n'est pas satisfaite. J'ai souvent rendu justice aux travaux des Anglais sur l'Orient; pour ce qui est relatif aux recherches des Français, je laisse parler un auteur américain qui connaît bien l'Asie, et qui est à même d'apprécier les résultats obtenus par les uns et par les autres:

« In every respect indeed, the oriental labours of the French far surpass those of the « English, both in extent and accuracy. In philology a comparison can hardly be ins- « tuted. The french geographies and maps surpass all others. Their translations from the « eastern languages, are more numerous, their works illustratives of the mohammedan « religion, have been multiplied to a far greater extent. Their researches into eastern « antiquities have been more patient and profound.

« The english press has, indeed, excelled in books of travels, but most of them are « of such a character as affords no ground for boast. The desire to amuse has super- « seded in such works the desire to instruct [2]. »

Lorsqu'on veut, en effet, dans les questions d'art, réunir toutes les preuves à l'appui d'une proposition, il est indispensable de mettre les plans sous les yeux du lecteur, surtout quand il est question de monuments peu connus ou inédits.

A mon retour en France, je rendis compte à M. Villemain, alors Ministre de l'ins-

[1] Je suis décidé à supprimer le plus grand nombre des inscriptions cunéiformes qui, pour la plupart, se trouvent dans d'autres recueils.

[2] « Narrative of a tour through Armenia and Persia. « By the rev. Horatio Southgate. » Tome I, p. 86.

truction publique, des nouveaux documents que je rapportais. Un rapport me fut demandé, pour juger si la publication serait opportune et utile; j'adressai au Ministre le rapport suivant.

La première partie de ce document contient un exposé de mon excursion en Asie Mineure, pour combler quelques lacunes que j'avais remarquées, et rectifier des faits qui ne me paraissaient pas suffisamment éclaircis; je l'ai supprimée.

RAPPORT

FAIT A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, SUR UN VOYAGE EN ASIE MINEURE, EN PERSE ET EN ARMÉNIE.

Monsieur le Ministre,

D'après l'avis du grand-vésir Kosrew-Pacha, nous nous rendîmes directement de Constantinople à Trébizonde, pour éviter les bandes armées qui infestaient le pachalik de Tocat. J'étais allé deux fois à Trébizonde dans mes précédents voyages: nous nous y arrêtâmes peu. Nous partîmes pour Erzéroum, en prenant la route d'été des caravanes, c'est-à-dire en franchissant le col de Koulabat-Bogaz (le mont Zéchès). Ce col s'élève à une hauteur considérable. C'est en ces contrées que les Dix mille virent le vin geler dans leurs outres.

Le baromètre nous donnera la hauteur exacte de ces montagnes, qui sont toutes volcaniques, et dont les contre-forts sont composés de terrains de transport argileux et de schistes.

Au village de Weisernik, situé dans le bassin de la rivière de Tcharok (l'Acampsis), on remarque les constructions usitées chez les habitants de l'Arménie, même du temps de Xénophon. Ce sont de grandes salles voûtées en bois et couvertes d'une couche épaisse d'argile, dans lesquelles la famille se retire au milieu de ses bestiaux pendant les longs hivers qui règnent sur ces contrées. Les maisons d'été sont en pierres de taille, et construites, presque toutes, de manière à pouvoir résister à une attaque; car les habitants sont souvent exposés aux incursions des nomades.

Dans les flancs des montagnes on remarque, de temps à autre, des groupes de cavernes qui servent d'abri aux troupeaux, mais qui paraissent avoir servi d'asile à des familles de troglodytes. Ces pays néanmoins ont plus généralement été habités par des peuples vivant dans des demeures fortifiées comme celles de Weisernik: ce sont les Mosynœci ou Heptacometæ de Pline et de Strabon, peuples barbares, vivant dans des tours de bois et passant leur vie dans le brigandage. Pomponius Méla les nomme Mossyni; ils habitent, dit cet historien, des tours de bois, mangent en plein air, et choisissent leurs rois par voie de suffrage; du reste, ils sont féroces pour les étrangers qui abordent dans leur pays.

Après avoir traversé une contrée sauvage, et qui n'est fréquentée que pendant trois mois de l'année par les caravanes qui veulent abréger la route entre Trébizonde et Erzéroum, j'arrivai à Baibouth.

Cette place a été complétement ruinée par les Russes en 1828; le château a été démantelé, et une partie de la ville a été dévastée. Mais Baibouth est situé dans un terrain fertile et bien arrosé; les habitants commencent à réparer leurs désastres. Plusieurs familles arméniennes se sont retirées sur le territoire russe quand l'armée est rentrée en Russie.

Quittant Baibouth le 31 août, nous arrivâmes le lendemain au point de partage des eaux de la mer Noire et du golfe Persique. En ce point le baromètre marque 0,566,16, c'est-à-dire que nous nous trouvons à une hauteur égale à la base du pic de l'Olympe de Bithynie. Nous entrâmes le lendemain dans Erzéroum. La hauteur du baromètre indique deux mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Quelques voyageurs avaient déjà soupçonné, d'après la rigueur du climat, que cette ville devait occuper un plateau fort élevé, ce fait avait été contesté : les observations barométriques prouvent qu'ils ne s'étaient pas trompés.

Erzéroum a été maltraité par les Russes dans la campagne de 1828. Le château a été démantelé, plusieurs édifices ont été ruinés, et ils ont emporté jusqu'à des portes qui étaient curieuses par l'art et l'antiquité. Lorsque l'armée quitta Erzéroum, cinq ou six mille familles arméniennes furent emmenées en Russie, et ont été installées dans la nouvelle ville de Geumri. Quoique les Russes aient assuré hautement que cette expatriation était volontaire, on voit journellement des familles arméniennes revenir dans leur ancienne patrie. Nous rencontrâmes une fois un convoi de deux cent cinquante ou trois cents chariots rapportant des Arméniens qui rentraient en Turquie. Toutes ces familles groupées sur leurs chars, et portant avec elles leurs ustensiles de ménage, leurs tapis et leurs armes, donnaient une idée parfaite de ces grandes migrations de barbares qui allaient autrefois former des établissements dans des pays nouveaux.

On remarque à Erzéroum plusieurs monuments qui, bien que ruinés en partie, ne sont pas indignes d'attention. L'un d'eux est un imaret ou hospice pour les pauvres, dépendant de la grande mosquée, dont la construction, d'une époque incertaine, est attribuée par quelques mollah aux princes Atabeg. Le second édifice est une ancienne mosquée dont le minaret, orné d'émaux, est dans le style de l'architecture persane.

En suivant la vallée de l'Araxe par Hassan-Kalé, nous arrivâmes à Kars, ville bâtie par les rois d'Arménie, et qui fut longtemps un des boulevards de cet empire. Elle fut prise par les Russes en 1828, après un siége de quelques jours. La position de Kars est cependant des plus favorables pour la défense. Son château serait facilement rendu imprenable. Il est entouré de trois côtés par les détours d'un fleuve, et situé au sommet d'un rocher escarpé. Sa situation a beaucoup d'analogie avec celle de Constantine.

J'ai levé le plan de la ville et des fortifications de Kars et de Hassan-Kalé. Quoique ces places soient aujourd'hui moralement dans les mains de la Russie, il est probable qu'elles tenteront encore une résistance désespérée et impossible, le jour où on voudra les asservir définitivement.

La politique russe marche, dans ces contrées, avec une prudence et une lenteur qui n'éveillent nullement les soupçons de la Porte, mais qui indiquent des plans arrêtés de longue main et habilement conduits.

La campagne de 1828 a suffi pour faire connaître aux populations combien il était facile à la Russie d'établir un pouvoir sans partage jusqu'aux rives de l'Euphrate, et, sous prétexte d'arracher la population chrétienne à la tyrannie des Turcs, plus de dix mille familles arméniennes ont été emmenées sur le territoire russe, et ont servi de noyau à la population de la nouvelle ville de Geumri, forteresse redoutable bâtie sur les rives de l'Arpa-Tchaï (l'Harpasus), à cinq myriamètres à l'est de Kars. Depuis douze ans on travaille sans relâche à ces fortifications, qui sont aujourd'hui armées de nombreuses pièces de canon. Les étrangers n'ont jamais eu la permission de visiter cette ville, et, sous prétexte de quarantaine, on a soin d'en éloigner les regards curieux. L'empereur, pour attirer la population dans la ville de Geumri, a donné de grands priviléges à cette ville et une exemption d'impôts pendant vingt ans; et comme le grand patriarche arménien d'Etchmiazin est aujourd'hui sujet russe, l'empereur s'est constitué le protecteur de la religion arménienne en Turquie, et ce protectorat s'exerce par des consuls et des agents consulaires répandus dans presque toutes les villes de l'Arménie, qui distribuent aux marchands de la communion arménienne des teskéré (ou papiers de route) par lesquels ces marchands sont affranchis des droits de transit imposés aux caravaneurs, et ne payent que l'impôt de trois pour cent, d'après le tarif établi par les capitulations entre la Russie et la Porte. Les populations chrétiennes, profitant de ces avantages sans être soumises à aucune charge en retour, ont naturellement voué leurs sympathies au gouvernement russe.

A quatre myriamètres à l'est de Kars, il existe des ruines qui méritent le plus grand intérêt; car ce sont les débris d'une grande ville arménienne du moyen âge, avec un grand nombre de monuments de tout genre, qui sont suffisamment conservés pour qu'on puisse les étudier en détail.

Cette ville, connue dans les chroniques de l'Arménie comme la résidence des rois, aux dixième et douzième siècles, porte encore le nom d'Ani. Elle a été prise et saccagée par Timour dans le quatorzième siècle. Le style de ses monuments n'a pas d'analogue connu en Occident, et semble être particulier à l'Arménie : pour en donner une idée, on pourrait dire que c'est un mélange de byzantin et d'arabe. Les monuments qui subsistent encore sont des églises, des baptistères, un palais, des tombeaux de différents genres; mais il paraît qu'avant l'invasion de Timour, les musulmans avaient déjà droit de bourgeoisie dans la ville, car on remarque les ruines de deux mosquées et de leurs minarets. Des sentences du Koran, en caractères koufiques, gravées en relief sur les murailles, attestent la perfection des détails en même temps que l'antiquité de ces monuments.

La ville d'Ani est située sur une presqu'île formée, d'un côté, par l'Arpa-Tchaï, rivière très-encaissée et très-rapide ; et, de l'autre, par une vallée dont les flancs verticaux forment un rempart naturel. Tout le terrain des environs est un tuf volcanique, tendre, et de diverses couleurs, que les habitants ont ingénieusement employé pour varier les façades de leurs édifices et de leurs remparts. Des compartiments en mosaïque ornent les faces des bastions, et représentent des croix et des emblèmes religieux. Les églises sont

construites en pierres de différentes couleurs, et sculptées avec goût et délicatesse L'intérieur de la cathédrale est entièrement couvert de tableaux peints à fresque, représentant des sujets religieux et des légendes de la religion arménienne.

A l'extérieur, tous les monuments portent des inscriptions en langue arménienne, qui donneront quelques détails sur l'histoire de cette ville.

Le palais que les nomades, seuls habitants de ces ruines, appellent encore le palais de Nouschirawan a plus souffert que les autres édifices. Quant à la citadelle, c'est un amas de décombres, sous lesquels on a bien de la peine à retrouver quelques traces des primitives dispositions.

Au dehors de la ville, les tours et les bastions portent des traces des nombreux assauts qu'ils ont soufferts. Les fenêtres et les meurtrières sont criblées de trous de forme triangulaire, provenant des grêles de flèches qui ont été lancées contre les assaillants.

L'ensemble des monuments de cette ville, entièrement neuf sous le rapport de l'art, atteste que, jusqu'au milieu du moyen âge, la nation arménienne a conservé son génie et ses mœurs, et que l'extinction du style de l'architecture arménienne ne date que de la dispersion de ce peuple. Les vainqueurs musulmans ont transporté les habitants de villes entières pour peupler d'autres contrées: presque tous les Arméniens de Constantinople sont originaires de la Mélitène, d'où ils ont été transportés à la fin du quinzième siècle.

Un soulèvement survenu à Kars nous força de quitter ces ruines plus tôt que nous n'aurions voulu ; mais j'ai eu le temps de dessiner et de mesurer assez de monuments pour donner une idée exacte de l'architecture d'Ani.

Le 20 septembre, nous fîmes halte à Dighour, autre ville arménienne, dont l'église a toujours été conservée au culte chrétien. Ce monument date du huitième siècle, d'après l'inscription qu'on lit sur une des fenêtres. Elle offre cette particularité remarquable que tous les arcs des portes et des fenêtres sont exhaussés au-dessus de leur centre. Ce genre de construction a été si souvent imité dans la suite par les Sarrasins, qu'on a regardé comme provenant d'un type musulman tous les monuments qui présentaient cette particularité; mais l'existence de ces arcs dans un pays où les Sarrasins n'avaient pas pénétré à l'époque où cette église fut bâtie, prouve que les chrétiens d'Orient sont les inventeurs de ce genre d'architecture.

La route que nous suivîmes en quittant Dighour n'avait jamais été faite par des voyageurs européens. Nous gagnâmes par les montagnes la vallée de l'Euphrate, et, le 25 septembre, nous allâmes camper sur les rives du Mourad-Tchaï, branche septentrionale de l'Euphrate.

Nous entrâmes ensuite dans le haut Kurdistan, pays qui a toujours été considéré comme très-dangereux pour les voyageurs. Depuis l'année 1836, le Kurdistan est soulevé contre l'autorité du sultan; les beys se sont mis à la tête de leurs tribus, et pendant

que nous voyagions dans cette contrée, l'armée turque campait dans les plaines de Van et de Diarbékir, mais ne pouvait pénétrer dans la montagne : Khan-Mahmoud, le chef des beys du Kurdistan, successeur du fameux Revandouze, dont la Porte ne put s'emparer que par trahison; Khan-Mahmoud tenait en échec les pachas de Van et d'Erzéroum. Nous eûmes cependant toutes les facilités possibles pour visiter le haut Kurdistan, et nous fûmes bien accueillis par les tribus chez lesquelles nous nous arrêtâmes.

Bayazid, chef-lieu de pachalik, sur les frontières de l'Arménie russe, est aujourd'hui presque entièrement dépeuplé, par suite de la guerre de 1828. Le palais du pacha, monument remarquable de l'architecture orientale, s'élève au milieu d'une centaine de maisons de terre; tout le reste n'est qu'un amas de décombres. Un grand nombre de familles arméniennes ont suivi l'armée russe lorsqu'elle s'est retirée.

Toute cette contrée montagneuse et aride n'est habitée que par des tribus nomades qui vivent du lait de leurs troupeaux. Le haut Kurdistan est généralement sans bois : pendant l'hiver, les paysans se chauffent en brûlant la fiente de leurs bestiaux. Peu de villages stables existent dans la montagne; les habitants qui y passent l'hiver se creusent des tanières à demi enterrées dans le sol, et vivent pendant plusieurs mois presque sous la neige.

J'eus lieu d'observer des traces d'éruptions volcaniques qui paraissent d'une époque géologique très-récente. Les laves ont l'aspect des laves modernes de l'Italie.

Toute la géographie de cette contrée, les cours d'eau, les noms des montagnes, étaient complétement inconnus.

Nous allâmes prendre à sa source la rivière de Bendemaï, qui se jette dans le lac de Van, et nous la suivîmes jusqu'au lac.

J'eus soin de prendre des nivellements barométriques à chaque station que nous fîmes. Ces opérations donneront le profil de toute cette contrée, et la hauteur des lacs de Van et d'Ouroumieh au-dessus du niveau de la mer.

Pendant le séjour que nous fîmes à Van, je copiai de nouveau les inscriptions cunéiformes sculptées sur le grand rocher qui domine la ville, et je levai le plan des tombeaux.

Dirigeant notre route vers le lac d'Artchek, nous entrâmes en Perse par le district de Khoïe, ville moderne qui n'est remarquable que par ses jardins et ses cultures soignées.

ITINÉRAIRE EN PERSE.

A quelques lieues de Khoïe, sur les bords du lac d'Ouroumieh, il existe un bas-relief antique qui avait déjà été signalé à plusieurs voyageurs; j'allai visiter ce monument et en prendre une copie. Il représente un prince de la dynastie sassanide recevant des présents de la main d'un tributaire. Quoiqu'il n'y ait pas d'inscription pour expliquer

le sujet, on reconnaît à la coiffure et au costume un successeur de Schapour, qui soumit à ses armes cette partie de la Médie.

Tabriz, ville moderne, dont on attribue la fondation au calif Aroun-al-Rachid, occupe néanmoins une position peu différente de celle de l'ancienne Gabris de l'Écriture; mais on n'y trouve pas de monument plus ancien que le règne de son fondateur.

L'édifice le plus remarquable est une mosquée dont l'érection est attribuée au prince Djihan-Schah (1450-1480); elle est ornée de faïences et d'émaux de couleur d'une délicatesse extrême. Quoique cet art ait été cultivé avec succès dans toute la Perse, on ne trouve nulle part un monument qui offre, dans ses détails, une pareille perfection. Les tremblements de terre sont si fréquents à Tabriz, qu'on ne voit pas un seul édifice qui ne soit plus ou moins endommagé. Cette mosquée était encore entière du temps de Tavernier, qui en donne une description détaillée. Aussi, malgré l'état où elle se trouve, on peut, avec ce qui subsiste, avec les fragments répandus sur le sol et les détails des ornements qui sont conservés sur les murailles, restituer en dessin ce monument curieux, qui est sans contredit un des plus remarquables de la Perse moderne.

La route de Tabriz à Hamadan n'est pas sans intérêt sous le rapport géographique. L'étude de la topographie de ces contrées sert à expliquer bien des faits de l'histoire des Mèdes et des Perses.

Quoique la ville de Hamadan ne renferme aucun reste d'antiquité, il est reconnu qu'elle occupe la position de l'ancienne Ecbatane. Le tombeau d'Ésther et de Mardochée est un monument du moyen âge, dont l'authenticité est plus que douteuse.

La grande chaîne du mont Elwend renferme quelques monuments du temps de l'empire des Mèdes. On voit, dans les rochers qui bordent la route de Kangovar, deux grandes tables taillées dans le roc, sur lesquelles sont gravées des inscriptions cunéiformes d'une conservation parfaite. Dans l'antiquité, ces inscriptions étaient abritées par des volets que l'on ouvrait à volonté; car on remarque dans les angles des tableaux des trous de scellement et lignes circulaires tracées par le mouvement des volets.

La ville de Kangovar, située au pied du mont Elwend, renferme les ruines d'un temple de la déesse Anaïtis, divinité fort révérée des Perses. Les temples d'Anaïtis étaient nombreux dans la Médie, dans la Susiane et dans la Cappadoce. Les ruines qui subsistent encore appartenaient au péribole ou portique d'enceinte extérieure du temple; c'est une rangée de onze colonnes, portées sur un soubassement massif et bien construit. Les chapiteaux et les autres parties de l'entablement sont épars sur le sol et peuvent être facilement mesurés.

La route de Hamadan à Ispahan n'était pas connue géographiquement. Toutes les cartes sont très-fautives sur cette partie de la Médie. Les chaînes de montagnes n'y sont point indiquées, et le versant des eaux est tracé dans une direction tout opposée.

Les districts de Ghilpaigon, Amarat, Koméïn, sont très-peuplés; mais tous les villages sont construits en terre.

La ville de Sultanieh, qui était si importante encore dans le siècle dernier, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres qui mériterait à peine d'être mentionné, si du milieu de ces ruines on ne voyait s'élever un monument qui fut élevé à la mémoire du schah Koda-Benda, vers le milieu du XVIe siècle.

Ce monument est octogone et couronné par une coupole ovoïde ornée d'émaux de couleur. Un tremblement de terre a fort endommagé l'édifice, qui est aujourd'hui abandonné comme le reste de la ville. L'intérieur du monument était également décoré d'émaux; mais le mollah Hassan de Kachan a, dans sa piété fervente, fait enduire d'une couche de stuc toutes les belles mosaïques et écrire des versets du Koran sur les pilastres et les murailles de l'édifice. On prétend que le Koran entier y fut écrit. Les sura les plus importants étaient écrits en caractères vulgaires. On employa les caractères koufiques et karmatiques pour les autres; mais, suivant l'usage général en Orient, on entrelaça les lettres de manière à en former des festons et des arabesques, et aujourd'hui les mollah instruits auraient eux-mêmes de la peine à déchiffrer le livre de la loi au milieu de ce déluge d'ornements fantasques. Le stuc qui était destiné à recevoir ces inscriptions étant tombé en plusieurs endroits, on peut voir les anciennes mosaïques, et juger de leur supériorité sur les ornements plus modernes. Ceux-ci néanmoins sont ajustés avec un certain goût qui ne déplaît pas.

Les frères du schah régnant, gouverneurs de la province d'Adherbidjan, Méhémet Rhaïm-Myrza et Karaman-Myrza, résidant, le premier à Khoïe, et le second à Tabriz, nous accueillirent de la manière la plus bienveillante, et nous donnèrent des gens du palais pour nous accompagner dans toutes les parties de leur gouvernement, avec l'ordre de nous faire voir les lieux les plus remarquables. C'est à la protection que je trouvai dans cette escorte que je dois les facilités qui me furent données partout pour lever les plans et dessiner les édifices, sans être entravé par une population indiscrète et curieuse.

Malheureusement, dans les provinces éloignées de leur gouvernement, les ordres des princes ne sont pas observés aussi bien qu'au centre. Nous éprouvâmes quelques difficultés de la part des autorités de Koméïn, et nous fûmes obligés d'aller demander l'hospitalité à un Indien de Lahore, devenu depuis peu de temps habitant de Koméïn.

Le lendemain 13 décembre, la population attroupée à notre porte refusait de nous laisser partir. La moitié de la journée se passa en négociations, à la suite desquelles nous fûmes rendus à la liberté.

Le 19 décembre, nous arrivâmes à Ispahan. Quoiqu'elle ait été décrite plusieurs fois dans des ouvrages qui sont devenus classiques, cette ville peut être regardée comme très-peu connue sous le rapport des arts. On sait qu'elle renferme plusieurs monuments remarquables; mais les plans de ces édifices, les détails de construction, la manière dont ils sont décorés, tous ces renseignements, que la description la plus minutieuse ne saurait donner aussi bien que le moindre dessin, le génie, en un mot, de l'architecture persane était une chose sur laquelle on n'avait pas le moindre moyen de s'instruire. Nous trouvâmes dans le gouverneur de cette capitale, Nazir-Ali-Khan, un homme très-obligeant, qui nous donna toutes les facilités possibles pour visiter et dessiner les monuments.

Malgré le fanatisme ombrageux des Persans, qui regardent comme impurs tous les hommes qui ne sont pas de leur religion (sans en excepter les musulmans sunnites), il me fut possible de lever les plans de la grande mosquée bâtie par Schah-Abbas. Ce vaste monument occupe toute l'extrémité méridionale d'une belle place, fréquentée par les oulémas et les gens du palais. Toute la grande mosquée est revêtue, à l'extérieur et à l'intérieur, de faïences émaillées et décorées de fleurs et d'inscriptions tracées avec un goût parfait. La coupole est couverte d'écussons et de guirlandes; les briques du fond sont bleues. Une grande cour entourée de portiques sépare le temple de la place; toutes les arcades du portique sont décorées de fleurs et de festons sur un fond bleu. La hauteur de la coupole est de 45 mètres; les minarets qui s'élèvent aux angles sont élevés de 54 mètres.

La porte de l'édifice est en argent massif, et les chambranles sont faits d'albâtre oriental de la plus grande beauté.

A l'ouest de la mosquée s'étendent les jardins du palais. La disposition générale de ce dernier édifice a cela d'intéressant, qu'elle sert à expliquer d'une manière satisfaisante les ruines du palais de Darius à Persépolis.

Les antiquaires avaient toujours été arrêtés par la difficulté de coordonner entre elles toutes les constructions qui sont répandues sur la grande esplanade de Persépolis; ils ne trouvaient pas d'ajustement pour relier ensemble les salles grandes et petites, dont la majeure partie est encore debout. L'examen du palais de Schah-Abbas résout cette difficulté; car, en Orient, les mœurs et les usages sont moins sujets à changer qu'en Occident. Déjà, du temps des Mèdes, les princes épousaient plusieurs femmes et les cachaient aux regards du public; l'équitation était l'exercice favori de ces peuples, comme il l'est aujourd'hui; les vêtements et les coiffures ont peu varié depuis les temps anciens; et le trône du schah, peint dans un grand nombre de tableaux modernes, est identiquement le même que le trône sculpté sur les tombeaux de Persépolis. Les bas-reliefs de Schapour nous font voir que, dans l'antiquité comme aujourd'hui, il était d'usage de se voiler les mains devant un personnage puissant.

En restituant par la pensée les salles de Persépolis dans leur ancien état, on pourrait y transporter la cour du schah actuel: tout y serait en harmonie avec les usages modernes.

Le palais du schah à Ispahan est composé d'une suite de kiosques, ne renfermant chacun qu'une ou deux salles. Tout l'intervalle qui sépare ces kiosques est planté en jardins.

Il est superflu de dire que les Persans ont employé, dans la construction de cet édifice, toutes les ressources de leur génie varié et délicat. Ce sont des modèles que l'on pourrait suivre en Europe pour la décoration intérieure.

Cet art de bâtir les édifices en terre et de les couvrir de briques émaillées, est emprunté à la plus haute antiquité, puisque Babylone et Ninive n'étaient pas décorées d'une autre manière.

En un mot, les observations que j'ai eu lieu de faire sur la Perse moderne ont été

pour moi comme un trait de lumière pour expliquer une foule de passages des auteurs anciens, tant sur la géographie que sur les mœurs.

Les ruines de Persépolis ont particulièrement attiré mon attention, et j'ai cru devoir en faire une étude approfondie et complète; il n'existe en France aucun ouvrage qui fasse connaître d'une manière exacte les plus précieux restes de l'antiquité qui soient parvenus jusqu'à nous. Lorsqu'on veut avoir quelque renseignement sur ces ruines, on est obligé de recourir à l'ouvrage anglais de Ker-Porter, qui, bien que plus exact que les anciens voyageurs, n'offre pas la précision que l'on est habitué à donner en France aux ouvrages d'art qui traitent de l'antiquité.

C'est en mesurant les monuments dans leurs plus petits détails, en analysant l'une après l'autre toutes les parties, que l'on finit par reconnaître les analogies, former les genres et définir les styles; de même que l'anatomie du règne animal est la seule base de l'histoire naturelle.

Les grands tombeaux taillés dans le roc ont été l'objet d'un examen particulier. On reconnaît un certain air de famille entre ces monuments et les tombeaux taillés dans le flanc des rochers de la Lycie: les uns et les autres rappellent les constructions de bois qui furent en usage dans les premiers temps du monde.

Les bas-reliefs sassanides de Nackchi-Roustem avaient déjà été décrits et dessinés en partie; j'en ai rapporté la collection complète, avec les calques des inscriptions en langue pehlevi qui les accompagnent. L'un d'eux, moins connu que les autres, a rapport au règne d'Ardéchir (Artaxerxès). On sait que ce prince, après avoir rétabli le culte du Feu, avait l'habitude de s'entretenir avec sept des principaux mages.

Le roi de Perse a voulu perpétuer le souvenir de ce fait par un monument. Les mages sont dans une tribune, et le roi est debout au milieu d'eux.

Les autres bas-reliefs sont relatifs aux victoires de Sapor sur l'empereur Valérien. La défaite des Romains a été célébrée dans la Perse par un grand nombre de monuments qui, pour la plupart, sont arrivés jusqu'à nous; car on avait pris tout le soin possible pour les rendre durables.

IIe RAPPORT SUR UN VOYAGE EN ARMÉNIE, EN PERSE ET EN ARABIE.

Quoique les antiquités de Persépolis aient déjà été examinées et décrites par plusieurs voyageurs, ces ruines célèbres n'ont cependant jamais été étudiées avec tout le détail et l'exactitude que l'on est en droit d'attendre, d'exiger même, aujourd'hui que les arts trouvent dans la gravure et la lithographie des ressources qui leur manquaient autrefois.

Jamais les plans de Persépolis n'ont été mesurés et cotés avec la précision néces-

saire aux architectes pour se faire une idée de l'ancienne disposition des édifices. Les détails d'architecture, publiés sans cotes et sans échelles, ne sont jamais suffisamment expliqués; et pour les sculptures, si l'on excepte les dessins donnés par Ker-Porter, les autres publications, comme celles de Niebuhr, de Lebruyn et de Chardin, n'expriment pas le caractère précis des races qui sont figurées sur les monuments. Aucun des auteurs qui se sont occupés des ruines de Persépolis n'a fait mention des peintures dont on retrouve partout des traces, et qui font de ces curieuses ruines le lien naturel entre l'architecture égyptienne et l'architecture grecque.

Les bas-reliefs si remarquables de Nackchi-Roustem ne sont pas les seuls qui nous ont révélé des faits importants de l'histoire des princes sassanides. Une ville qui fut la capitale de la Perse sous les rois de cette dynastie, avait été signalée par quelques voyageurs anglais. L'ouvrage publié en 1816 par Morier donnait quelques détails sur les monuments très-remarquables qui existent encore aux environs de Schapour, ville fondée par le roi Sapor; mais ces monuments n'avaient jamais été dessinés, et leur publication serait un véritable service rendu aux archéologues aussi bien qu'aux orientalistes, car ces monuments renferment des inscriptions en la langue pehlevi, dont feu M. de Sacy a déjà réuni les éléments dans plusieurs mémoires sur les inscriptions de Kermanschah, qu'il a le premier expliquées.

Les monuments de Schapour sont presque tous relatifs aux victoires des Perses sur les armées romaines dans la guerre contre Valérien. Cet empereur est représenté plusieurs fois à genoux devant le roi de Perse.

Le plus grand et le plus magnifique de ces monuments, qui sont tous taillés dans le roc, se trouve dans une vallée voisine des ruines de la ville; il représente plusieurs sujets de l'histoire de Sapor, sculptés dans des compartiments de grande dimension. L'un fait voir l'empereur Valérien dans l'humble position d'un suppliant devant le roi de Perse: des Romains vaincus sont foulés aux pieds de son cheval.

Les compartiments, au nombre de huit, représentent des cavaliers de grandeur naturelle, qui forment le cortége du roi: les principaux seigneurs de la cour de Schahpour, dont les costumes sont du plus grand intérêt; les doryphores, les baltadjis, armés de lances et de haches. Ce monument est d'une conservation parfaite et d'une exécution tellement remarquable, qu'on ne peut s'empêcher de croire que le schah le fit ériger par quelque artiste grec d'un grand talent.

Un autre bas-relief, d'une conservation non moins parfaite, représente également le triomphe de Sapor. L'armée persane défile en portant des trophées. Les éléphants, les chars de triomphe sont menés à la suite du roi. Le cortége se termine par deux files de cavaliers perses, coiffés de la tiare, revêtus du costume ample et pittoresque que portaient ces peuples.

Un bas-relief colossal se voit dans le voisinage de ce dernier tableau; il représente deux princes sassanides à cheval, tenant chacun de leur main droite une même couronne qu'ils semblent vouloir partager. Une longue inscription pehlevi expliquera le sujet

de ce tableau, dont l'exécution est d'une perfection rare. L'anatomie des chevaux est exprimée avec une précision et un art surprenants.

Un grand tableau voisin de ce dernier représente une chasse : le roi est armé d'un arc et d'une lance. Ce monument a été endommagé par le passage d'un aqueduc que l'on a construit à la hauteur des figures.

Un autre bas-relief, qui représente environ trente figures entourant un personnage assis sur un trône, est connu dans le pays sous le nom de *Roustem et sa cour.* La tradition de l'antique histoire des Perses n'est pas complétement perdue parmi les habitants : leurs poëtes les ont souvent entretenus des exploits de leurs ancêtres. Ils racontent que Roustem (Hercule) était venu faire la guerre à Djemchid (Darius), et que ce dernier fut vaincu. Les ruines de Persépolis sont connues dans la contrée sous le nom de Tact-y-Djemchid, *le trône de Darius.*

Dans la même vallée, voisine des ruines de la ville de Schapour, il existe, au sommet d'une des montagnes qui la ferment, à 1000 mètres environ au-dessus du niveau de la rivière, une grotte naturelle de grande dimension, et que l'on pourrait comparer, pour l'étendue, à la grotte de la Balme en Dauphiné. On entre dans une grande salle voûtée naturellement comme une nef d'église; cette salle conduit, par des passages tortueux et sombres, à d'autres salles souterraines, dont les voûtes sont couvertes de stalactites. On ne voit pas dans ces salles de traces de travaux des hommes; mais, à l'entrée de la caverne, il existe une statue colossale (8 mètres de hauteur) du roi Sapor. Le prince porte le même vêtement que les portraits sculptés dans la vallée; il a sa couronne en tête, la chevelure touffue et la barbe frisée; sa main gauche est posée sur la garde de son épée, et sa main droite sur sa hanche. Cette figure, d'un grand style, est d'autant plus précieuse, que c'est la seule statue connue en Perse.

Si l'on ajoute aux nombreux monuments qui viennent d'être décrits sommairement d'autres ruines d'une moindre importance, on pourra se faire une idée de l'immense intérêt que présentent les ruines de Schapour sous le rapport de l'histoire et de l'antiquité figurée.

L'état moderne de cette contrée n'est pas à négliger sous le rapport de l'ethnographie. J'ai dessiné plusieurs habitants, dont les profils ont une grande analogie avec les figures sculptées dans les bas-reliefs. En général, ces races sont restées pures de tout mélange, et, en étudiant leurs mœurs, on trouve des analogies frappantes entre les coutumes de l'antiquité et celles des temps modernes.

La géographie de cette contrée était tout entière à faire; nous n'avons pas négligé cette partie intéressante de notre voyage, et M. de Laguiche a relevé la topographie des différents lieux, pendant que je dessinais et que je mesurais les monuments.

En quittant les ruines de Schapour, nous nous dirigeâmes au sud pour entrer dans l'ancienne Susiane, province complétement inexplorée; mais plus nous avancions, moins nous avions l'espérance de réaliser notre projet, car toute cette contrée est en pleine révolte, l'autorité du schah est méconnue, et les voyageurs sont rançonnés comme dans les beaux temps des janissaires en Turquie.

Le grand plateau de la Perse, en s'abaissant rapidement vers le golfe Persique, offre une formation de terrains très-curieux sous le rapport géologique. J'ai reconnu dans ces montagnes le grand gisement de gypse dont j'avais trouvé les affleurements au bord de l'Euphrate vers Malathia. Cette formation traverse le Kurdistan, la Perse, et file vers l'Inde en passant par Yezd. C'est dans cette contrée que se trouvent les belles carrières d'albâtre, dont les produits ornent les principales mosquées de la Perse.

Arrêtés dans la ville de Baibahon et menacés dans notre liberté, nous parvînmes à sortir de cette ville, protégés par le chef de la garnison, et nous nous embarquâmes au port de Bender-Dillum pour gagner l'embouchure de l'Euphrate.

C'est ainsi que nous quittâmes la Perse, sans avoir pu accomplir le projet que j'avais formé de visiter la Susiane et de nous rendre par terre à Bagdad.

Après cinq jours de navigation, nous arrivâmes à Bassora. Cette ville n'est plus que l'ombre du grand entrepôt de commerce entre l'Inde et l'Occident. Les Anglais font des efforts inouïs pour rétablir cette voie de communication : ils parviendraient peut-être à réussir, s'ils n'avaient à lutter que contre l'apathie des commerçants et le mauvais vouloir des Arabes; mais la nature leur oppose des obstacles bien plus sérieux. Les débordements continuels de l'Euphrate ont converti la vaste plaine qui environne Bassora en un marais pestilentiel. Ce n'est pas sans raison que les rois d'Assyrie prenaient tant de soin de creuser des canaux pour obvier aux débordements du fleuve. Les maladies ont décimé les habitants de Bassora : aujourd'hui on ne saurait trouver dans la ville deux mille habitants en bonne santé; tout le reste est miné par la fièvre, et le seul remède connu est de quitter les lieux. L'armée égyptienne, commandée par Kourchid-Pacha, était campée en Arabie, à trois journées de Bassora. Le général était journellement attendu, et la ville se trouvait hors d'état de faire la moindre défense. Nous étions à Bassora au commencement du mois de mars. D'après les ordres de Méhémet-Ali, l'armée quitta ces parages au mois de mai suivant.

La compagnie anglaise des bateaux à vapeur a créé un établissement très-important, et qui a coûté des frais excessifs. Les premiers bateaux à vapeur construits sur l'Euphrate avaient un trop fort tirant d'eau; ils échouèrent l'un après l'autre. On fit venir alors de Londres six bateaux en fer qui furent montés à Bassora. Ces bateaux ne tirent que soixante centimètres d'eau; on espère qu'ils pourront remonter jusqu'à Hit. Le chauffage se fait avec des briques de bitume et d'argile, qui remplacent avantageusement le charbon de terre. On tire le bitume des mines de Hit; ce sont ces mêmes mines qui ont servi à la construction des murailles et des monuments de Babylone. Hérodote dit que le bitume employé dans les murailles de cette ville se tirait d'un lieu nommé Is, situé à huit journées de Babylone. La distance, le nom et l'examen géologique sont des éléments suffisants pour prouver l'identité des villes de Hit et de Is.

Nous nous embarquâmes sur l'Euphrate pour aller visiter les ruines de Babylone. Les barques qui servent à la navigation sont semblables aux canges du Nil; mais je remarquai une espèce de bateaux faits de branches de palmier enduites de bitume, qui rappellent parfaitement les bateaux ronds dont parle Hérodote : ils ont la forme de grands paniers circulaires et sont manœuvrés par deux hommes.

En remontant l'Euphrate, nous entrâmes dans une branche du fleuve qui finit par se rétrécir dans les dimensions d'un canal. Nous abandonnâmes ce canal en arrivant à Kefeli, à trois heures sud de Babylone. Il se prolonge jusqu'à un vaste étang qui couvre tout le terrain entre Imam-Mousa et Kerbela. Tout porte à croire que ce canal n'est autre chose que le Pallacopas réparé par Alexandre, lequel communique avec le grand lac creusé par la reine Nitocris.

En examinant les lieux avec attention, l'on peut se convaincre qu'il n'y a rien d'exagéré dans les dimensions données par Hérodote au lac creusé par Nitocris : 320 stades, un peu plus de trois myriamètres.

Les ruines de Babylone ne présentent plus que de faibles débris ; mais on peut encore reconnaître les dimensions générales des murailles, qui formaient un carré de cent vingt stades de côté. Les murs sont aujourd'hui transformés en collines, qui ne sont séparées que par les intervalles des portes. L'Euphrate traverse les ruines suivant une ligne diagonale. La ville de Hilla est construite sur les bords du fleuve. Toutes les briques dont les édifices modernes ont été construits furent tirées de l'ancienne Babylone ; la plupart de ces briques portent des caractères cunéiformes.

Le temple de Bélus, appelé aujourd'hui par les Arabes Birs-Nemrod, est l'édifice le plus considérable de l'ancienne Babylone. Dans le voisinage on remarque une colline couverte de débris vitrifiés, restes de l'incendie qui détruisit la ville quand elle fut prise par Darius. On trouve bien peu de traces des jardins suspendus et des autres travaux de Sémiramis. Les ruines connues des Arabes sous le nom de El-Kasr et de Mudjélibé sont trop informes pour qu'on puisse reconnaître avec certitude leur primitive destination. Ce qui reste des débris de cette ville célèbre, bien que fort incomplet, est néanmoins d'un grand intérêt sous le rapport de l'archéologie, et devient un nouveau témoignage de l'exactitude et de la véracité d'Hérodote.

Notre séjour à Bagdad nous permit de consacrer quelques jours à étudier les ruines de Ctésiphon. Cette ville, comme toutes celles de l'Assyrie, était construite en briques crues, et la plupart de ses monuments ont complétement disparu. Il ne reste que le palais de Kosroës, monument gigantesque, mais barbare, curieux à observer néanmoins; car on trouve l'arc ogive employé dans cet édifice au ve ou au vi^e^ siècle.

Il ne reste plus que l'ombre de la magnifique et opulente Bagdad. Les débordements du Tigre ont encore récemment ravagé tout un quartier. Les habitants remarquent que les fièvres endémiques commencent à s'établir : Bagdad est menacée du sort de Bassora.

Un soulèvement de la population de Imam-Mousa, lieu de dévotion des Persans, devint assez grave pour nous mettre en danger. Nous nous étions cependant rendus dans ce village accompagnés d'un officier de la maison du pacha, porteur d'un ordre de nous faire visiter en détail le tombeau des enfants d'Ali. Nous parvînmes, protégés par le gouverneur du village, qui eut grand'peine à user de son autorité, à quitter ces lieux dangereux.

Pendant le cours de tous mes voyages, c'est le seul endroit où j'ai vu le fanatisme musulman se porter à des excès semblables. Les musulmans d'Imam-Mousa sont schyâs; les Turcs sunnites n'ont pas les mêmes préjugés à l'égard des chrétiens.

Notre route de Bagdad à Mossoul ne nous offrit rien de remarquable; je pus seulement fixer la position de plusieurs lieux mentionnés par les historiens : Erbil, l'ancienne Arbèles; le fleuve Zabatès, que l'on retrouve dans le torrent nommé Buyuk-Zab, descendant des montagnes du haut Kurdistan. Nous séjournâmes quelques jours à Mossoul, et je fis quelques recherches sur les ruines de l'antique Ninive. Cette ville était, comme Babylone, bâtie de briques; la pierre était cependant commune aux environs, et offrait des matériaux propres à la construction; mais les Assyriens paraissent avoir toujours préféré les ouvrages de brique; c'est une remarque que Vitruve fait également au sujet des palais de Sardes et d'Halicarnasse. La ville de Mossoul est presque entièrement construite avec une espèce de gypse ou d'albâtre qui prend un beau poli, et dont on fait des sculptures agréables. Ce gisement fait partie de la grande formation gypseuse qui traverse obliquement toute l'Asie occidentale.

En quittant Mossoul, on doit traverser une partie du désert de Sindjar. Il a reçu ce nom d'une ville et d'une montagne de Sindjar, qui en occupent la partie centrale. Les Européens ont rarement visité ces contrées.

J'espérais trouver un champ vaste et fécond dans les ruines de l'antique Nisibis, ville contemporaine de Nemrod, et qui a continué à être la capitale de la province, sous le nom d'Antioche de Mygdonie. Les Romains, les Arméniens et les Perses l'ont occupée successivement; mais les guerres constantes qu'elle eut à soutenir, le caractère indompté des Kurdes (Karduques), ses voisins, l'ont toujours empêchée de songer à des embellissements. Aujourd'hui Nisibis n'est plus qu'un village. Les débris des mosquées et des bains se voient au loin dans la plaine et attestent que, sous les Musulmans, elle eut encore une certaine importance.

Nous fûmes témoins, à Nisibis, de la sévérité avec laquelle les gouverneurs du Kurdistan traitent les populations insoumises. Vingt têtes de Kurdes qui avaient refusé de payer l'impôt furent apportées au bout des lances des soldats et déposées aux pieds du pacha. Nous pûmes reconnaître, aux environs de cette ville, plusieurs des châteaux forts construits par Justinien et mentionnés par Procope. L'état des populations n'a pas changé; ce sont toujours les mêmes montagnards indomptés chez lesquels la domination étrangère ne put jamais s'établir. Khan-Mahmoud et Revandize-Bey tiennent l'autorité de la Porte en échec.

Les Anglais entretiennent à Mossoul plusieurs agents chargés d'ouvrir des négociations avec les nestoriens de Djulamerk; et leurs missionnaires persécutent les catholiques de Mossoul en leur faisant entrevoir qu'une conversion, qui les mettrait sous la protection anglaise, serait tout à fait à leur avantage.

M. Ainsworth, voyageur géographe, est depuis six ans en Orient; son but est d'ouvrir une route commerciale de Mossoul à Erzéroum, par le pays de Djulamerk et de Djéziré, afin que les produits de l'Inde, transportés à Mossoul par les bateaux à vapeur,

puissent aller faire concurrence aux marchandises russes dans la haute Arménie. Nous fîmes une courte station à Dara, bâtie par le roi des Parthes. Cette ville fut complétement renouvelée par Justinien : les églises sont de cette époque. Nous parcourûmes les monts Zapaortenon et Massius; nous visitâmes Mardin, ville forte des Perses sassanides, et après avoir franchi la chaîne de montagnes qui soutient le plateau du Kurdistan, nous arrivâmes à Diarbékir, la plus belle et la plus curieuse des villes du moyen âge. Ses murs ont été construits par Justinien; ils sont parfaitement conservés. Dans la construction des édifices on a employé des laves noires et blanches, qui sont mélangées d'une manière très-pittoresque et très-originale. Toutes les murailles de Diarbékir portent encore leurs créneaux et leurs casemates; elles sont couvertes d'inscriptions en caractères inconnus dans le pays. Ce n'est pas de l'arménien; je pense que ce sont des caractères syriaques.

Un des monuments les plus curieux de Diarbékir (Amida) est l'ancien palais qui a appartenu, dit-on, à Tigrane, mais que Sapor II a occupé. Ce monument se compose de deux façades parallèles et d'un vaste édifice en retour, qui a été converti en mosquée. C'est à cette destination religieuse que l'on doit attribuer l'étonnante conservation de l'édifice. Chacune des façades est ornée de deux étages de colonnes de marbre précieux, portant des entablements richement sculptés. Les chapiteaux sont du style romain byzantin, et les sculptures dénotent un travail du IIIe ou IVe siècle. Cependant tous les arcs des portes du rez-de-chaussée sont en ogive, ce qui prouve que ce genre de construction est beaucoup plus antique qu'on ne croit. La géographie et la géologie de ces contrées, entièrement inconnues jusqu'à ce jour, m'ont fourni des matériaux entièrement neufs et dont la mise en œuvre demande des développements que ne saurait comporter cette rapide analyse.

De Diarbékir nous nous rendîmes à Orfa, l'ancienne Édesse. Je levai le plan du château et de plusieurs édifices qui datent du temps des célèbres comtes d'Édesse. Cette capitale de l'Osrhoëne n'avait jamais été étudiée sous le rapport des arts.

Je visitai Bir, et en remontant l'Euphrate, je rejoignis les contrées que j'avais visitées en 1836. Ainsi, l'ensemble de mes explorations de l'Asie occidentale s'étend depuis les côtes de l'Asie Mineure jusqu'au grand désert de Yezd.

J'ai consacré huit années à ces travaux. L'ensemble des plans, cartes et dessins que j'ai rapportés est presque totalement inédit. Il n'existe pas une seule carte française de la Perse proprement dite; et de tous les monuments que j'ai rapportés, le plus grand nombre était totalement inconnu.

C'est ici que s'arrête le voyage fait sur des errements nouveaux. J'ai visité, en quittant Orfa, Alep, la Syrie, la Palestine et l'Égypte; mais ces pays ont été si souvent explorés, que leur étude n'offre plus à faire que des observations de détail. Quant à l'Égypte, les travaux de la Commission française ont dévoilé l'ensemble de ce qu'on pouvait savoir sur ces contrées. Les auteurs ont trouvé dans les moyens d'exécution qui leur ont été fournis la récompense de leur pénible labeur; et aujourd'hui la France ne regrette pas les sacrifices qu'elle a faits, car c'est elle qui a ouvert une carrière dans laquelle elle marche toujours la première entre les nations de l'Europe.

L'exploration de l'Asie occidentale serait le complément de cette belle entreprise. Les encouragements que j'ai reçus du Gouvernement n'ont pas été sans fruit. L'approbation des corps savants a été une récompense flatteuse qui m'a encouragé à continuer mes travaux, et les principaux souverains de l'Europe, en s'inscrivant comme souscripteurs de l'ouvrage publié par ordre du Gouvernement, ont donné la mesure de l'intérêt que les nations étrangères portent aux travaux scientifiques exécutés en France.

Si vous pensez, monsieur le Ministre, que ce complément de travaux mérite d'être rendu public, l'auteur réclamera votre protection; car vous n'ignorez pas que de pareils ouvrages ne sauraient être publiés sans le secours du Gouvernement.

Le 17 décembre 1840.

Quelque temps après je reçus du Ministre la lettre suivante :

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Paris, 26 mai 1841.

Monsieur, j'ai examiné avec le plus grand soin les propositions que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer au sujet de la publication des matériaux que vous avez recueillis dans votre voyage en Perse.

J'apprécie l'importance et l'intérêt de cette publication, et je suis très-disposé à aider le voyageur distingué qui en a recueilli, au prix de tant de fatigues, les précieux matériaux. Toutefois, je ne dois pas vous laisser ignorer que, par suite de la situation actuelle du fonds de souscriptions, je serai obligé d'ajourner à l'année prochaine une décision qui doit engager mon département dans une dépense assez considérable. Je dois en outre ajouter que, le caractère de votre ouvrage étant encore plus artistique que scientifique, la moitié au moins de la souscription que vous sollicitez devrait être à la charge du Ministère de l'intérieur, auquel il est alloué un fonds annuel pour souscriptions aux ouvrages d'art.

Je vous engage à vous assurer des dispositions de M. le Ministre de l'intérieur, et à me faire connaître ses intentions à cet égard. Ce n'est qu'après avoir obtenu l'assurance que son concours vous sera accordé que je pourrai m'engager à prélever sur le fonds du budget de mon département une somme annuelle pour la publication de votre voyage en Perse.

Recevez, Monsieur, l'assurance, etc.

Le Pair de France, Ministre de l'instruction publique,

Signé, VILLEMAIN.

Je trouvai le Ministre de l'intérieur également disposé à prendre part à cette publication; mais, d'après les nouvelles observations que me faisaient les Ministres, au lieu de cinquante livraisons que devait contenir l'ouvrage, je fus invité à le réduire en deux volumes, et par conséquent à supprimer et à diminuer différentes parties. J'espère cependant qu'un jour je pourrai reprendre la suite de ces études.

Le Ministre de la guerre a voulu, de son côté, donner à l'auteur une preuve d'intérêt en décidant que ce livre serait déposé dans les bibliothèques dépendant de son département. Ainsi, trois Ministres se sont réunis pour faire publier les résultats d'un voyage qu'un autre Ministre jugeait devoir n'être d'aucune utilité pour la science.

Si j'ai pu ajouter quelques pages à mes études sur l'Asie, j'en suis, comme je l'ai dit, redevable à mes amis et collaborateurs, auxquels j'adresse ici mes remercîments.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Paris, le 17 août 1841.

Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, afin de m'engager à encourager, par une souscription de mon département, la publication des matériaux que vous avez recueillis pendant votre voyage en Perse.

Examen fait de vos propositions, je suis disposé à concourir efficacement à une publication aussi importante sous le double rapport de l'art et de la science historique; mais malheureusement la situation des crédits alloués pour souscription dans le budget du Ministère de l'intérieur ne me permet pas de contracter cette année de nouveaux engagements, et m'oblige à ajourner jusqu'à l'année prochaine la décision à prendre sur cette intéressante affaire.

Agréez, Monsieur, l'assurance, etc., etc.

Le Ministre secrétaire d'État de l'intérieur,

Signé, DUCHATEL.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Paris, le 13 novembre 1841.

Monsieur, j'ai examiné les nouvelles propositions que vous m'avez fait l'honneur de me soumettre relativement à la souscription que vous sollicitez en faveur de la publication de votre voyage en Perse, en Arménie et en Mésopotamie.

Il résulte de l'examen que j'ai dû faire de l'état des engagements contractés sur les fonds des exercices 1842 et suivants, ainsi que des ressources dont il me sera possible de disposer pendant lesdites années, que je ne pourrais engager l'administration dans une dépense de 6,000 francs par an jusqu'à concurrence de 30,000 francs. Il serait donc désirable qu'une souscription à 40 exemplaires vous permît d'entreprendre la publication de votre ouvrage, et qu'il n'en parût que quatre livraisons par an, ou cinq livraisons au plus. Le prix total de cette souscription ainsi réduite s'élèverait à 24,000 francs, payables par annuités de 3,200 à 4,000 francs. A ces conditions, je suis disposé, Monsieur, à encourager la publication de votre voyage, et j'espère qu'avec l'aide qui vous a été promise par le Ministère de l'intérieur, il vous sera possible de vous en occuper dès l'ouverture de l'exercice 1842.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Pair de France, Ministre de l'instruction publique,

VILLEMAIN.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Paris, le 17 février 1842.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer que M. le Ministre de l'intérieur a bien voulu souscrire, sur les crédits de son département, pour *quarante* exemplaires à *six cents francs* l'un, composé de 30 livraisons à 20 francs de 5 à 6 planches, les planches coloriées comptant pour deux, de l'ouvrage que vous publiez sous le titre de : *Voyage en Arménie et en Perse.*

La somme de *vingt-quatre mille* francs, montant de cette souscription, vous sera payée en six années, à partir de 1842, à raison de *quatre mille francs* par an, sur la remise au bureau des Beaux-Arts des livraisons publiées, qui devront être accompagnées de votre facture en triple expédition, dont une sur papier timbré.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Maître des requêtes, directeur des Beaux-Arts,

CAVÉ.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Paris, le 19 février 1842.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que, d'après les propositions que vous m'avez adressées relativement à la publication de votre voyage en Perse, en Arménie et en Mésopotamie, et conformément aux conditions contenues dans ma lettre du 13 novembre 1841, et acceptées par vous le 15 du même mois, je viens de souscrire à quarante exemplaires de votre voyage en Perse, en Arménie et en Mésopotamie.

Cet ouvrage devra se composer de trente livraisons au prix de 20 francs chacune. Il en paraîtra quatre ou cinq au plus par année, qui vous seront payées au fur et à mesure de leur dépôt au Ministère. Je ne doute pas, Monsieur, que ce nouvel ouvrage, publié avec l'aide des Ministères de l'intérieur et de l'instruction publique, n'obtienne, comme le précédent, le suffrage des artistes et des savants.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Pair de France, Ministre de l'instruction publique,

VILLEMAIN.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Paris, le 5 mars 1842.

Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour m'annoncer la prochaine publication de l'ouvrage que vous avez composé sur l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, et pour me demander d'en faire prendre quelques exemplaires pour les bibliothèques des principaux établissements dépendant de mon Ministère.

L'importance de cet ouvrage et les renseignements intéressants qu'il doit contenir sur la géographie, l'histoire, les mœurs et les monuments des contrées peu connues de l'Asie centrale m'ont déterminé à y souscrire, au compte du Ministère de la guerre, pour cinq exemplaires destinés aux bibliothèques de l'Algérie et de l'intérieur.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Président du Conseil,
Ministre secrétaire d'État de la guerre,
Pour le Ministre et par son ordre :
Le Conseiller d'État, secrétaire général,
MARTINEAU.

J'ai remis au Dépôt de la guerre les itinéraires que j'avais dressés, et dont la publication devenait impossible; mais je joins ici le tableau de mes relevés et les coupes barométriques du continent de la Perse.

TABLES GÉOGRAPHIQUES

D'UN ITINÉRAIRE

EN ARMÉNIE, EN KURDISTAN ET EN PERSE.

Nota. L'heure de marche est estimée une lieue de vingt au degré (d'après des observations suivies pendant plusieurs années).

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.	Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés. de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o		h. m.	h. m.	o	
	11		Le 27 août 1839, départ de Trébizonde.	10	4 40	170	Arrivée à Koulabat-Bogazi.
8	7	180	Arivée à Djévislik.		7		Jeudi 29 août, départ de Koulabat-Bogazi.
	6 45		Le 28 août, départ de Djévislik.	10	7 10	735	Trachytes. Sommets arides.
				25	7 35	100	Trachytes. Schiste vert.
15	7	237		10	7 45	90	Cavernes de Troglodytes.
20	7 20	270	Calcaire argileux.	30	8 15	120	
15	7 35	225	Trachyte bleu.	15	8 30	130	Trachytes.
17	7 52	180		15	8 45	90	
18	8 10	192	Serpentine. Schiste.	15	9	90	Source.
15	8 25	192	Schiste calcaire. Forêt.	30	9 30	180	Schiste vert.
20	8 45	180	Calcaire.	15	9 45	145	
35	9 20	225	Forêt. Pays peuplé d'habitat. éparses. Grès schisteux.	15	10	130	Granit gris.
25	9 45	180		30	10 30	110	A 10 h. 10 m. on passe la naissance d'une vallée.
5	9 50	247	Très-mauvais chemin.	15	10 45	90	Direction 180°. Sommet couvert de neige.
40	10 30	225	Forêt de hêtres.				
25	10 55	180		25	11 10	90	
25	11 20	180	Halte au Khan de Kara-Capan.	35	11 45	165	Halte. Trachyte décomposé. Terrain aride.
	12 25		Départ. Grès. Sommet sans arbres.		1		Départ de la halte. Trachyte.
25	12 50	180		20	1 20	140	
25	1 15	225	Brouillard.	20	1 40	140	
20	1 35	140	Sommet.	10	1 50	130	Trachyte décomposé.
40	2 15	170		20	2 10	135	Rivière, 180°.
40	2 55	180	Trachytes bleus.	15	2 25	170	
45	3 40	180	Trachytes.	10	2 35	180	
10	3 50	225	Calcaire argileux.	10	2 45	70	
25	4 15	185	Trachytes.	35	3 20	90	
15	4 30	160		5	3 25	140	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
5	3 30	135	
5	3 35	110	
5	3 40	135	
5	3 45	180	Halte à Veïsernik.
	4 15		Vendredi 30 août, départ de Veïsernik.
5	4 30	180	
20	4 50	90	
5	4 50	90	Village de Gennara.
20	5 15	90	Pont.
5	5 20	100	
10	5 30	100	Pont. Calcaire.
5	5 35	180	Trachytes.
5	5 40	192	
15	5 55	130	
15	6 10	180	Caderna, village.
10	6 20	90	Montée rapide. Trachytes.
10	6 30	135	Le col de Koulabat, 315°.
15	6 45	125	
20	7 5	90	Iskila, village.
35	7 40	135	
21	8	192	Calcaire gris. Grès.
20	8 20	180	Source.
25	8 45	135	Calcaire gris.
10	8 55	180	Calcaire. Tuf volcanique.
15	9 10	135	
20	9 30	180	
5	9 35	135	
40	10 15	100	
20	10 35	110	Balakor, village.
25	11	110	Halte à un pont.
	2		Départ de la halte.
10	2 10	135	
20	2 30	90	
20	2 50	100	
25	3 15	110	
10	3 25	90	
45	4 10	110	
20	4 30	125	
20	4 50	90	
40	5 30	120	
1	6 30	120	Arrivée à Baibouth.
	12 35		Le 31 août, départ de Baibouth.
40	1 15	120	
5	1 20	170	Rivière.
20	1 40	170	
10	1 50	160	
5	1 55	150	
55	2 45	135	
25	3 10	110	
5	3 15	115	Vallée, 198°.
5	3 20	115	La vallée se resserre.
35	3 55	110	La vallée s'élargit.
25	4 20	90	Top Souïou. Rivière. Direction, 180°. Sa source, située à Tchoban-Déré-Si, à 10 h. de sa jonction.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
40	5	90	
30	5 30	90	
1 15	6 45	90	Arrivée à Mazat-Déré-Si.
	7		Le 1er septembre, départ de Mazat-Déré-Si.
1 30	8 30	90	On passe le pont.
5	8 35	90	
10	8 45	100	
15	9	140	
20	9 20	180	
25	9 45	192	Eau sulfur. et carboniq. froide.
10	9 55	192	Tuf calcaire.
5	10	192	On quitte la rivière.
10	10 10	192	
5	10 15	120	
5	10 20	100	
25	10 45	90	
1 15	12	70	
	12		Halte.
	2 30		Départ de la halte.
10	2 40	160	Calcaire argileux. Vallée d'érosion.
40	3 20	160	Confluent. Direction de la rivière 110°.
10	3 30	160	Argilo-calcaire.
15	3 45	120	On monte.
5	3 50	135	
15	4 5	180	Trapp. Calcaire.
5	4 10	140	Calcaire.
10	4 20	90	
25	4 45	192	
10	4 55	130	On monte.
20	5 15	130	
10	5 25	125	Point de partage des eaux de l'Euxin et de l'Euphrate. On descend.
15	5 40	120	
30	6 10	90	On descend.
20	6 30	130	Arrivée à Kocha-Pongar.
	7 30		Le 2 sept., départ de Kocha-Pongar. On descend.
35	8 5	90	On monte. (Anim-Sou venant de Mezdéré, passe à Tchardactchik et va à l'Euphrate.)
40	8 45	90	
15	9	90	Craie et argile.
1 10	10 10	170	Dans le Sertchémé Tchaï va à Ascara et à l'Euphrate (Sertchémé, village). La vallée de Sertchémé, 360.
20	10 30	90	Grande plaine.
2	12 30	90	
30	1	90	Halte.
	2 20		Départ de la halte.
30	2 50	90	Gniapha, 180°.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	3	90	Gotchijé, 180°.
1	4	90	Traverse Karas.
1	5	90	Arrivée à Euzné.
	10		Le 2 sept., départ de Euzné.
1 35	11 35	160	Passage de l'Euphrate. Pont.
1 35	1 10	184	Arrivée à Erzéroum.
	10 30		Le 10 septembre, départ d'Erzéroum.
30	11	90	
5	11 5	90	Ruisseau. Vallée, 40°.
25	11 30	90	Tufs volcaniques.
10	11 40	90	
25	12 5	80	Halte sur le sommet. Hassan-Kalé. 90°.
	12 30		Départ.
30	1	90	Nebi-Keui, 160° (1 h.).
20	1 20	90	Rivière de Nebi. 180°.
2	3 20	90	Calcaire.
1 50	5 10	90	Arrivée à Hassan-Kalé.
	7 40		Le 11 septembre, parti de Hassan-Kalé. Trachytes.
1 5	8 45	90	Rivière dans la plaine.
1 15	10	90	Sur Hassan-Kalé, 266°. Volcanique.
45	10 45	90	Sur Hassan-Kalé, 276°.
5	10 50	90	Rivière, source ferrugineuse.
40	11 30	90	Halte.
	12 15		Départ. Terrain de transport avec trachytes et argiles.
30	12 45	86	Plateaux.
45	1 30	70	Vallée Ali-Keui. Calcaire.
1	2 30	70	Ara, village.
1 45	4 15	70	Azap, village.
5	4 20	70	
15	4 35	140	Arrivée à Zars.
	8 25		Le 12 sept., départ de Zars.
15	8 50	360	Ardos.
30	9 20	70	Calcaire.
30	9 50	75	Naurach.
10	10	20	Transport.
15	10 15	20	On monte.
25	10 40	70	
1 20	12	360	Plateau.
15	12 15	80	Ruisseau.
45	1	70	Sommet.
30	1 30	60	Rivière et vallée. Zirvin-Kalé.
20	1 50	60	
20	2 10	45	Ruisseau.
20	2 30	45	Arrivée à Karagoran.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
	5 45		Le 13 septembre, départ de Karagoran.
5	5 50	45	Aiguilles trachytiques.
25	6 15	45	La vallée s'élargit.
40	6 55	360	
20	7 15	25	On quitte la rivière.
5	7 20	80	
30	7 50	20	
25	8 15	10	Château de Korolou-Kalé.
15	8 30	25	
25	8 55	25	Basalte et obsidienne.
10	9 5	10	
30	9 35	45	
55	10 30	45	
45	11 15	90	Halte.
	11 50		Départ de la halte.
25	12 15	10	Grand gisement d'obsidienne noire.
50	1 5	70	
15	1 20	45	
55	2 15	90	
15	2 30	90	Vallée.
45	3 15	45	Arrivée à Tchirpakleu.
	6 45		Le 14 septembre, départ de Tchirpakleu.
1	7 45	70	
25	8 10	130	
20	8 30	110	
10	8 40	130	
30	9 10	70	
35	9 45	70	
5	9 50	45	
1	11 5	10	
25	11 30	90	Arrivée à la halte.
	12 30		Départ.
1	1 30	90	
1 50	3 20	70	Passé le Kars (rivière).
50	4 10	70	Arrivée à Kars.
	4 20		Le 15 sept., départ de Kars.
1 40	6	90	
1 30	7 30	105	Arrivée à Kalif-Oglou.
	7 50		Le 16 septembre, départ de Kalif-Oglou.
40	8 30	130	
2	10 30	90	
1	11 30	90	Halte.
1	12 30	110	Départ de la halte.
1 30	2	110	Arrivée à Ani.
	9		Le 19 septemb., départ d'Ani.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
20	9 20	225	Vallée des tombeaux.
1 20	10 40	225	Rivière d'Aladja. Montée.
15	10 55	120	Sur le château d'Ani. 70°. Village de Magazbert avec château.
45	11 40	120	Château d'Ani, 140°.
30	12 10	180	
35	12 45	240	
45	1 30	240	Passage du ruisseau.
20	1 50	240	Arrivée à Dighour.
	7		Le 20 septembre, parti de Dighour.
10	7 10	120	
10	7 20	110	
15	7 35	140	Sur l'Ararat, 140°.
20	7 55	210	Sur Digour, 150°.
20	8 15	195	Plateau.
15	8 30	225	Djivli. Vallée, 146°.
1 5	9 35	225	
10	9 45	220	Obsidienne rouge et noire.
20	10 5	202	
55	11	180	
50	11 50	225	On remonte.
30	12 20	255	Descente.
55	1 15	255	Halte à Kers.
	2 45		Départ de la halte.
25	3 10	225	
45	3 55	255	Vallée de l'Araxe, 280°.
15	4 10	255	
50	5	280	
40	5 40	270	Ruisseau.
20	6		Arrivée à Khaghisman.
	1		Le 21 septembre, départ de Khaghisman.
30	1 30	210	Vallée d'érosion avec argile et calcaire.
30	2	270	On monte; le calcaire est gris veiné de blanc des deux côtés de l'Araxe; les contreforts sont d'argile. Vallée de l'Araxe, 270°.
10	2 10	285	Plateau d'argile.
45	2 55	180	Arrivée à Karavenk.
	4 10		Le 22 septembre, départ de Karavenk. On monte.
10	4 20	265	
45	5 5	225	Halte.
	6		Départ. On monte.
5	6 5	185	Sur Karavenk. 360°.
10	6 15	225	Halte.
	6 50		Départ.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	7	270	
5	7 5		Sur Kaghisman. 35°
5	7 10	225	Serpentine. Trapp.
30	7 40	218	
5	7 45	225	On descend dans la vallée. Direction 360°.
5	7 50	130	
15	8 5	195	
10	8 15	199	
15	8 30	199	
30	9	195	
20	9 20	195	
40	10	247	Calcaire.
20	10 20	225	Sur l'Ararat. 210°. Calcaire. Trapp.
25	10 45	240	
10	10 55	210	Keussa-Dagh, sur une montagne éloignée de 4 h. 270°.
15	11 10	225	
10	11 20	150	Halte.
	12		Départ de la halte.
5	12 5	120	
25	12 30	125	
35	1 5	130	
10	1 15	255	Calcaire.
15	1 30	195	Calcaire grossier. Rivière de Karadja-Endem-Sou.
15	1 45	180	
5	1 50	210	
10	2	190	
30	2 30	240	Rivière, 133°.
20	2 50	240	
15	3 5	180	Sur Toprak-Kalé, 270°.
25	3 30	270	Sur la montagne susdite, 300°. Keussa-Dagh.
5	3 35	270	Arrivée à Toprak-Kalé.
	8 10		Le 23 septembre, départ de Toprak-Kalé.
2	10 10	297	Kechich-Keui. Sur Toprak-Kalé, 297°. Halte.
	11 10	297	Départ.
35	11 45	297	Kasot. Sur Sepan-Dagh, 180°.
1 25	1 10	297	Rivière.
15	1 25		Arrivée à Kara-Kilicé. Sur Toprak-Kalé, 298°.
	5		Le 24 septembre, départ de Kara-Kilicé.
1	6	145	
1	7	130	Tentes de Kurdes.
1	8	130	
1	9	110	
40	9 40	90	
2 20	12	110	Halte à Utch-Kilicé.
	1 20		Départ.
3	4 20	110	Arrivée à Diadin.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
	8 45		Le 25 sept., départ de Diadin.
45	9 30	90	
40	10 10	80	
15	10 25	110	Schiste ardoise.
5	10 30	90	Schiste argileux, calcaire et spath calcaire.
15	10 45	140	Sur le grand Ararat, 70°. Petit Ararat, 90°.
5	10 50	90	Sur Bayazid, 110°.
20	11 10	90	Laves poreuses et scories.
1	12 10		
35	12 45	90	Schiste argileux, calcaire.
25	1 10	100	Sur Bayazid.
40	1 50	90	Rivière traversée.
20	2 10	90	Halte au bord de la rivière.
50	3	95	
2 10	5 10	110	Arrivée à Bayazid.
	12 35		Le 29 sept., départ de Bayazid.
5	12 40	225	Sorti de la ville.
15	12 55	225	Argile verte sur calcaire. Argile contenant poudingue trachytique.
5	1	225	Confluent. Argile avec grès vert.
10	1 10	225	Calcaire argileux, serpentine.
5	1 15	240	Ruisseau. Calcaire gris veiné en blocs de grès.
5	1 20	270	Sur Bayazid, 50°.
5	1 25	225	Ruisseau. Craie sous le grès.
15	1 40	285	Calcaire à gryphées.
15	1 55	267	
5	2	225	Bayazid, 57°.
10	2 10	210	Sommet. Trapp et serpentine.
45	2 55	233	Endurek-Dagh. Volcan.
35	3 30	210	Schiste argileux. Calcaire. Arrivée à Tépéris Keui.
	1 45		Le 30 sept., départ de Tépéris.
25	2 10	160	Fin de la plaine.
30	2 40	145	
1 5	3 45	100	Sommet. Grand piton.
1	4 45	225	De 5 h. à 7 h., grande coulée de laves en blocs amorphes.
1 40	6 25	140	
55	7 20	180	Fin des laves.
1 10	8 30	170	Sohouk-Sou. Va à Van (au lac).
20	8 50	195	
55	9 45	240	
40	10 25	225	Halte près de la rivière.
	12		Départ de la halte.
1 20	1 20	246	Fin du plateau.
35	1 45	235	La rivière passe par une vallée encaissée et basaltique. Direction, 195°.
25	2 10	210	
35	2 45	255	Passage de la rivière.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1 5	3	270	Vallée.
2	3 20	230	
20	3 40	180	
50	4 30	210	Sur le village. Fin de la vallée.
15	4 45	160	Arrivée au village de Berghiri.
	9 5		1er octobre, dép. de Berghiri. Plaine.
27	9 32	210	Sur Sépan-Dagh, 277°.
18	9 50	220	
1 35	11 25	255	Sur Berghiri, 50°.
30	11 55	257	
5	12	277	Halte au bord du lac.
40	12 40	277	Sur Berghiri, 70°.
20	1	270	Au bord du lac.
	2		Départ de la halte.
1 10	3 10	244	
5	3 15	240	Calcaire.
23	3 38	250	Arrivée à Merik.
	7 30		Le 2 octobre, départ de Merik.
30	8	232	Craie.
20	8 20	240	
15	8 35	262	
30	9 5	255	Djanik.
5	9 10	255	
33	9 43	270	Relèvement M de la carte.
12	9 55	225	
20	10 15	280	
25	10 40	220	
30	11 10	247	
5	11 15	247	
15	11 30		Direct. génér. de la route, 195°.
45	12 15	229	Arrivée à Keutchani. Halte.
	2		Départ de la halte.
40	2 40	225	
25	3 5	225	
15	3 20	233	Arrivée Ala-Keui.
	10		Le 2 oct., dép. de Ala-Keui.
45	10 45	160	Rivière.
2 25	1 10		Arrivée à Van.
	9 20		Le 10 octobre, départ de Van.
1	10 20	60	Schah-Abbas. Cascade.
40	11	80	
30	11 30	45	
30	12	65	Camp retranché.
35	12 35	45	
30	1 5	70	
50	1 55	90	
5	2	60	Halte.
	2 50		Départ de la halte.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
40	3 30	65	
40	4 10	50	
20	4 30	60	Halte à Artchek. Montagne de Van, 228°.
	5 20		Départ.
30	5 50	60	Rivière.
20	6 10	60	Halte à Karagundus.
	8 10		Le 11 oct., dép. de Karagundus.
10	8 20	60	
40	9	55	On monte.
30	9 30	55	Sépan-Dagh, 300°.
10	9 40	55	Plateau.
5	9 45	10	Descente.
30	10 15	40	Rami, village.
20	10 35	80	Plateau.
25	11	75	Laves.
30	11 30	65	Calcaire amygdaloïde.
25	11 55	65	Halte.
	12 55		Départ de la halte.
5	1	80	Vallée. Trapp.
40	1 40	85	
30	2 10	90	
20	2 30	80	
20	2 50	40	Direction de la vallée, 119°.
25	3 15	20	
15	3 30	110	Arrivée à Hadji-Ali.
	8 5		Le 12 oct., dép. de Hadji-Ali.
35	8 40	110	Laves, trachytes, plaine. Largeur, une lieue.
50	9 30	85	
1 55	10 55	95	
25	11 20	115	Halte.
	11 40		Départ de la halte.
45	12 25	90	
35	12 40	115	Montagne de Hadji-Ali, 115° (douteux).
15	12 55	140	Schiste. Calcaire. Trapp.
25	1 20	138	
20	1 40	90	
25	2 5	90	Halte à Akorik.
	2 45		Départ de la halte.
45	3 30	140	Frontières de la Perse.
1	4 30	135	Schiste. Calcaire.
5	4 35	140	
25	5	100	
45	5 45	140	
5	5 50	125	
40	6 30	100	Arrivée à Elam.
	8		Le 13 oct., départ de Elam. Calcaire sur trapp.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1	9	33	Trapp.
20	9 20	70	
15	9 35	42	
30	10 5	90	
5	10 10	60	
40	10 50	355	
10	11	45	Trapp.
20	11 20	90	
20	11 40	55	Sommet.
10	11 50	65	Calcaire.
30	12 20	70	Halte.
	1 5		Départ de la halte.
35	1 40	75	
20	2	90	Arrivée à Karagoutch.
	7 15		Le 14 octobre, départ de Karagoutch.
1	8 15	135	
55	9 10	122	Agglomérats calcaires.
40	9 50	145	
10	10	150	
10	10 10	115	
10	10 20	110	
5	10 25	140	
35	11	112	
1	12	120	Halte.
	1		Départ de la halte.
30	1 30	135	
30	2	140	
30	2 30	130	
1 15	3 45	105	
45	4 30	105	Arrivé à Khoïe.
	9 15		Le 16 oct., départ de Khoïe.
45	10	180	
30	10 30	195	
15	10 45	180	Imam-Keui.
15	11	225	Orouk.
10	11 10	180	
10	11 20	195	Sur Djadis, 85°, 1 h. Sur Azap. 75°,045 m.
5	11 25	255	
15	11 40	195	
15	11 55	225	Direction générale, 233.
1 20	1 15	203	
15	1 30	255	
15	1 45	247	
1 10	2 55	240	
40	3 35	210	
55	4 30	195	Morgandus.
20	4 50	180	
55	5 45	195	Arrivée à Dilmen.
	9		Le 17 octobre, de Dilmen aux Bas-reliefs.
25	9 25	110	

Différence entre les observations.	Heures Des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1 25	10 50	140	
20	11	110	
20	11 20	125	
10	11 30	90	Bas-reliefs.
	10		Le 18 oct., de Dilmen à Selmas. Tchora, 315°, 1 h. 30 m.
10	10 10	232	Ahviran, 345°, 0 h. 30 m.
25	10 35	240	Terres irrigables.
10	10 45	270	Sarna, 240°, 0 h. 45 m.
5	10 50	278	
10	11	270	Dans Sovra.
10	11 10	270	
5	11 15	270	Retour pour aller au tombeau.
15	11 30		Départ de la tour.
10	11 40	270	Arrivée à Selmas.
			Retour à Dilmen.
	6 55		Le 19 oct., départ de Dilmen.
5	7	85	Sadogan (9° V.).
1	8	75	
20	8 20	85	
25	8 45	65	
5	9	60	Chelbis-Agatch, 120°, 0 h. 45 m. Ebéchi, 195°, 2 h. Sultan Ahmet, 145°, 1 h. 30 m. Kara-Kizla, 188°, 2 h.
20	9 20	90	
35	9 55	103	
25	10 20	65	Plaine, sable et cailloux.
5	10 25	95	
45	11 10	105	
10	11 20	65	Chobanli.
40	12	90	On longe la montagne.
15	12 15	70	Halte.
	1 15		Départ de la halte.
30	2 45	75	
1 15	4	90	
1 30	5 30	100	Arrivée à Tasy.
	7 55		Le 20 octobre, départ de Tasy. Dans la ville.
15	8 10	120	Alma, 80°, 1 h.
35	8 45	135	Aqueduc souterrain.
1	9 45	140	
5	9 50	145	Tchikrali, 180°, 0 h. 15 m.
25	10 15		Til, 80°, 0 h. 45 m.
10	10 25	145	La côte du lac, 140° à 0 h. 45 m.
1 10	11 35	110	Halte à Albenghi.
	12 15		Départ de la halte. Déris, 360°, 1 h. 30 m.
30	12 45	105	Chandore, 130°, 2 h.
25	1 10	115	
1	2 10	90	
35	2 45	110	
40	3 25	90	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
20	3 45	132	Schebister, 360°, 1 h. Au pied de la montagne.
15	4	95	Dans Zacalleu.
20	4 20		Au khan de Zacalleu.
	7 50		Le 21 oct., départ de Zacalleu. Dans Zacalleu.
10	8		Plaine.
1 20	9 20	90	
50	10 10	90	Halte.
	11		Départ de la halte.
45	11 45	110	Plaine nitrée. Pont.
15	12		Pont.
10	12 10	90	
45	12 55	105	
50	1 45	90	
1 25	3 10	90	Arrivée à Maian.
	9 55		Le 22 oct., départ de Maian. Sur Tabriz.
3 5	1	95	Arrivée à Tabriz. Plaine.
	12 30		Le dimanche 10 novembre, départ de Tabriz.
15	12 45	170	
40	1 25	130	
35	2	120	
10	2 10	115	Kelat-Konchen.
1	3 10		
1	4 10	120	
20	4 30	125	Arrivée à Basmitch.
	8 25		Le 11 nov., dép. de Basmitch.
5	8 30	120	Collines de terrain de transport. Cailloux, trachytes.
25	8 55	90	
35	9 30	100	
15	9 45	110	
45	10 30	115	
1	11 30	125	Halte au Khan-Tchimli.
	1 5		Départ du Khan.
1 15	2 20	148	Calcaire gris.
40	3	125	
45	3 45	125	Rivière.
15	4	125	Arrivée à Hadji-Aga.
	8 25		Le 12 nov., dép. de Hadji-Aga. Plaine, cailloux de trachyte.
40	9 5	140	Karahuren, 450°, 1 h. Deplé. On passe la rivière.
15	9 20	140	
10	9 30	180	
45	10 15	145	
25	10 40	140	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
20	11	135	Sur Dickmé-Tasch. Basaltes.
40	11 40	205	Arrivée à Dickmé-Tasch.
50	12 30		Sur le Khan.
35	1 5	110	Arrivée au Khan.
	3 5		Départ du Khan.
30	3 35	170	Arrivée à Ali-Calatch.
	8 20		Mercredi 13 novembre, départ de Ali-Calatch.
15	8 35	140	
15	8 50	160	Ahmet-Abad.
20	9 10	110	
20	9 30	135	Epitchia.
15	9 45	90	
5	9 50	150	
5	9 55	45	
10	10 10	120	
2	10 12	50	
8	10 20	140	
10	10 30	145	
10	10 40	100	Kirildja.
20	11	140	
25	11 25	120	Halte à Saadi.
	1		Départ de Saadi.
20	1 20	115	
10	1 30	110	
5	1 35	90	Tchida-Caïa.
5	1 40	90	
10	1 50	125	
10	2	50	Karatchiman.
25	2 25	50	Au Khan-Gillet, 350°, 5 h.
10	2 35	45	Plateau.
25	3	100	Rivière.
10	3 10	100	
5	3 15	90	Vallée, rivière.
45	3 30	90	
15	3 45	95	
15	4	130	
20	4 20	120	Rivière et village Méimandost.
40	5	120	Arrivée à Careptost.
	7		Le 14 nov., dép. de Careptost.
1	8	150	
15	8 15	150	
15	8 30	160	
20	8 50	90	
3	8 55	110	Eurengè, 180°, à 1 h.
15	9 10	90	
10	9 20	150	
10	9 30	125	Souman, 16°, à 2 h.
20	6 50	115	Kodja-Kaia.
25	10 15	115	
20	10 35	120	
35	11 10	112	Arrivée à Kutchuk-Souman.
	12 20		Départ de la halte.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	12 30	170	Halte. Direct. de la route, 115°.
15	12 45		
10	12 55	120	
5	1	95	
7	1 7	90	Rivière.
7	1 14		
16	1 30	120	
1 30	3	108	Kiert, 90°, 3 m. Ogounlek, 60°, 3 m. Kodjadi, 40°, 3 h. 30 m. Tuf. volc. gris.
30	3 30	120	
10	3 40	125	
10	3 50	90	Vallée, 337°.
10	4	115	Rivière, 259°.
15	4 15	115	Vallée et rivière, 345°.
10	4 25	115	Vallée.
5	4 30	115	Terrain.
10	4 40	145	Vallée, 45°. Trachytique de diverses couleurs.
5	4 45	130	
5	4 50	165	
10	5	160	
15	5 15		Torrent, 20°.
10	5 25		
45	6 10	180	Arrivée à Myana.
	10		Vendr. 15 nov., dép. de Myana. Chictar-Aga, 240°, à 3 h.
25	10 25	162	Iéni-Abad. (Voir la carte.)
30	10 55	170	
10	11 5	135	
13	11 18	140	
22	11 40	128	
18	11 58	140	
15	12 13	175	
17	12 30	130	Sommet.
5	12 35	140	
10	12 45	125	
20	1 5	160	
20	1 25	160	Sur le pont du Kizil-Ouzen.
5	1 30	180	
5	1 35	160	
15	1 50	180	
14	2 4	140	
11	2 15	130	
5	2 20	70	
10	2 30	110	Gypse.
15	2 45	90	
8	2 53	110	
22	3 15	90	Plateau.
27	3 42	105	Poudingue calcaire.
40	4 22	80	
18	4 40	75	
30	5 10	90	Arrivée à Gul-Tépé.
	7 10		Le 16 nov., dép. de Gul-Tépé.
1 12	8 22	100	
8	8 30	140	
50	9 20	130	Ackian.
20	9 40	120	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	9 50	110	Au Col, 125°.
1 37	11 27	130	Halte.
	12 20		Départ du point 9 h. 50 m. au point 1 h. 30 m. 150°.
45	1 5	145	Trachytes.
19	1 24	145	
36	2	125	
30	2 30	125	
55	3 25	115	
5	3 30	162	
30	4	132	
30	4 30	168	Arrivée à Carleu.
	7 30		Le 17 nov., départ de Carleu.
30	8	145	
15	8 15	170	
20	8 35	175	Kutjur, 240° à 0 h. 45 m.
1 15	9 50	175	Halte à Bagh.
	10 55		Départ.
5	11	160	
35	11 35	192	
10	11 45	138	Meschin, 42°, 2 h. Armahana, 70°, 1 h. 30 m. Veliane, 85°, 2 h.
30	12 15		
55	1 10	150	Vallée de Kara-Tchaï. Direction 50°.
18	1 28	110	
17	1 45	160	Zeuru.
41	2 26	168	
39	3 5	170	
1 5	4 10	160	
13	4 23	170	Dans le vallon.
47	5 10	245	Arrivée à Saremsac.
	8 35		Le 18 nov., dép. de Saremsac.
1 20	9 55	170	
40	10 35	145	Arrivée à Zengnan.
	9 50		Le 19 nov., dép. de Zengnan.
10	10	112	
1	11	116	
45	11 45	120	
1 15	1	130	
20	1 20	132	Halte.
	2		Départ.
30	2 30	140	Rivière.
43	3 13	155	
2	3 15	138	
2	5 15	152	Arrivée à Sultanieh.
	6		

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1 43	7 43	225	
32	8 15	242	Calcaire gris, veiné, stratifié. Grès.
15	8 30	199	
5	8 35	190	
10	8 45	180	Col Trapp.
27	9 12	196	Calcaire.
5	9 17	205	
16	9 33	255	Grande plaine. Montagne, 240°, à 4 h. 30 m. neige.
12	9 45	240	Grès blanc sur calcaire veiné.
25	10 10	188	
1 50	12	210	
20	12 20	199	Halte.
	12 52		Départ.
1 53	2 45	180	Peïramber.
30	3 15	182	Calcaire.
55	4 10	170	Arrivée à Hassar. Mahmoud Aouâ, 120°, 2 h.
	7 30		Le dimanche 24 novembre, départ de Hassar.
1 58	9 28	184	
42	10 10	192	
10	10 25	170	
20	10 45	192	
5	10 50	207	
5	10 55	195	Halte à Gendjehilah.
	11 45		Départ.
55	12 40	195	
20	1	100	
10	1 10	195	
40	1 50	190	Arrivée à Pirmesvan.

Du village de Pirmesvan.

	o. h. m.		o. h. m.
Sur Zaga,	130 0 30	Sur Aratchi,	170 2 30
Kodjour,	180 1	Truhbar,	210 1
Bouldoun,	195 1	Douraklu,	225 1
Gotchaga,	210 1 30	Guhepé,	240 1 30
Tchurun,	180 2	Isma-Abad,	210 2
Tozdé,	180 3		

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
	7 36		Le lundi 25 novembre, départ de Pirmesvan.
1 22	8 58	175	
9	9 7	175	Argile calcaire.
23	9 30	170	
50	10 20	184	
55	11 15	175	Craie avec falaises.
35	11 50	166	A 5 h., chaîne N.-S. avec neige à l'Est.
35	12 25	180	Halte. A l'Ouest, montagnes basses et détachées.
	1		Départ de la halte de Tourli.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1 10	2 10	165	
45	2 55	145	
35	3 30	170	
15	3 45	165	
5	3 50	195	
15	4 5	180	Arrivée à Kaladjou.
	6 45		Mardi 26 novembre, départ de Kaladjou.
45	7 30	180	
15	7 45	160	
37	8 22	165	Babanasar, 90°, 30 m. Yarem-Javat, 20°, 30 m.
30	8 52	165	Cabak, 218°, 1 h. Tépé-Tibi, 110°, 45 m.
38	9 30	165	
15	9 45	165	
1	10 45	175	à 11 h. Tasyran, 319°, 30 m. Kaladjik, 50°, 30 m.
50	11 35	175	
1 5	12 40	179	Halte à Ac-Tépé.

Relèvements à Ac-Tépé.

	h.	m.	o.
Das-Kit,	100	»	30
Keup-Derahem,	148	1	»
Karabagh-Saroun,	150	»	75
Hassar,	259	1	»
Argoun,	10	»	30
Tasyran,	315	2	2
Hamadam,	184	7	»
Kouslava-Dagh,	85	2	»

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
	1 37		Départ de Ac-Tépé.
1 23	5	180	
1	4	209	
30	4 30	209	
1 5	5 35	180	Arrivée à Mahran.
	8 35		Le 27 nov., départ de Mahran.
50	9 25	180	
20	9 45	225	
1 10	11 55	192	Ali-Abad.
1	12 55	203	
30	1 25	180	
2	3 25	199	Arrivée à Hamadan.
	10 30		Le 28 novembre, de Hamadan à Gandy-Namah.
22	10 52	225	
23	11 15	255	
5	11 20	255	
10	11 40	225	
20	12	240	Arrivé à Gandy-Namah.
	8 10		Le 30 novembre, de Hamadan à Kangovar.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
50	9	311	Kale-Keïdéré 247°, 30 m.
12	9 12	311	
33	9 45	323	
15	10	330	Granit et micaschiste.
55	10 55	311	
12	11 7	240	Tuf calcaire sur le grès.
23	11 30	263	
30	12	255	Pisidjaune. Village.
1	1	255	Sicsifi, Village, trapp noir.
12	1 12	251	
28	1 40	270	
10	1 50	233	
10	2	217	
15	1 15	192	
21	2 36	223	Halte au Khan.
	3 10		Départ du Khan. Trapp schisteux et quartz.
15	3 25	215	
5	3 30	280	
7	3 37	255	
23	4	262	
		240	
		281	
45	4 45	270	Descente.
		255	
		270	
		270	
52	5 37	255	Arrivée à Sernabad.
	8 20		Le dimanche 1er décembre, départ de Sernabad.
47	9 7	189	
1 3	10 10	160	
35	10 45	180	Montagne Engurmess, 130°.
1	11 45	214	
35	12 20	200	
13	12 33	180	
7	12 40	187	Belâchgherd, 130°, 1 h.
40	1 20	180	Col.
35	1 55	225	En bas du Col.
1 15	3 10	251	Arrivée à Kangovar.

De Kangovar, 145°, au fond de la vallée. 248°, montag. près des carrières. 50°, à Engurmess.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
	11 10		Le vendredi 6 décembre, dép. de Hamadan.
50	12	105	Rivière S.
	12	105	Songhisan.
22	12 22	105	
18	12 40	95	Pont de 4 arches. Tuf calcaire.
15	12 55	115	
17	1 12	270	Grès rouge, inclin. 32° ouest.
13	1 25	95	
15	1 40	85	Poudingue calcaire jaune à gros grains.
20	2	95	Rivière S. Calcaire grossier.
25	2 25	115	2 m. 5°, quitté la route.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
			2 m. 10°, repris la route.
28	2 53	135	Schiste.
22	3 15	105	Calcaire poudingue.
19	3 34	120	Schiste noir.
21	3 55	112	
30	4 25	125	Arrivée à Baravund.
	8 30		Dim. 8 déc., dép. de Baravund.
35	9 5	155	Karaendi.
15	9 20	155	
25	9 45	166	
5	9 50	168	Rivière qui vient de Melaghir, va à Karagun.
55	10 45	160	
15	11	162	
25	11 25	125	
35	12	145	Abderrhaïm, 115°, 1 h. Dewlet-Abad, 232°, 5 h. Abderrain, 60°.
45	12 45	160	
30	1 15	150	
25	1 40	125	
20	2	90	Arrivée à Khendehort.
	7 45		Lundi 9 décembre, départ de Khendehort.
45	8 30	146	Tadjar, 244°, 1 h. Jovanna, 116°, 30 m. Sultan-Abad.
10	8 40	156	
55	9 35	156	
55	10 30	132	
15	10 45	135	Tchisan, 20°, 1 h. Kanierdje, 58°, 1 h. 30 m. Chauva, 85°, 75 m. Ismana, 18°, 75 m.
5	10 50	135	
40	11 30	135	
1 10	12 40	158	
35	1 15	130	Arrivée à Kondaub.
	7 20		Mardi 10 déc., dép. Kondaub.
45	8 5	135	
40	8 45	135	
35	9 20	146	
45	10 5	152	
25	10 30	152	
15	10 45	110	
15	11	155	Halte à Gaoursin.
	11 35		Départ.
25	12	158	
15	12 15	175	Sol couvert de neige.
10	12 35	175	
35	1 10	155	
1	2 10	175	
30	2 40	170	
45	3 25	160	
15	3 40	210	
5	3 45	160	Direction de la vallée, 210°.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
30	4 15	196	
30	4 45	170	Col. Du Col au village, la moyenne, 192°.
2	6 45	135	
1 30	8 15	175	Arrivée à Kademgo.
	9 30		Le 11 déc., départ de Kademgo.
50	10	130	Neige.
15	10 15	135	
40	10 55	150	
45	11 40	160	
20	12	155	
20	12 20	133	
15	12 35	105	
20	12 55	95	
30	1 25	122	
25	1 50	137	
30	2 20	135	
10	2 30	130	
15	2 45	125	
15	4	140	Arrivée à Kouroum-Abad.
	7 30		Le 12 décembre, départ de Kouroum-Abad.
30	8	135	Calcaire gris schisteux. Couches très-contournées.
30	8 30	125	
20	8 50	140	
25	9 15	125	
15	9 30	135	
30	10	120	
45	10 45	118	
1 15	12 25	120	
1 5	1 30	115	
1 45	3 15	115	Arrivée à Koméin.
	9 7		Le 13 déc., départ de Koméin.
38	9 45	126	Col de Kouroum-Abad, 115°.
15	10	128	
45	10 45	135	
15	11	140	
1 15	12 15	145	
5	12 20	105	
25	12 45	180	
10	12 55	175	
5	1	155	
5	1 5	120	
15	1 20	116	
1 40	3	132	Arrivée à Ghilpaigon.
	8 20		Le 15 déc., dép. de Ghilpaigon.
2 50	11 10	105	
20	11 30	126	
30	12	138	
45	12 45	125	
50	1 35	155	
1 25	3	136	Arrivée à Dourrh.
	6 20		Le 16 déc., départ de Dourrh.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1	7 20	135	
52	8 12	138	
16	8 28	140	
17	8 45	134	Khan.
1	9 45	115	Col.
55	10 40	132	
20	11	127	
1 30	12 30	110	
1	1 30	125	Arrivée à Dehat.
	4 45		Le 17 déc., départ de Dehat.
1	5 45	135	
25	6 10	135	
1 20	2 30	140	
55	8 25	138	
30	8 55	134	
15	9 10	150	
10	9 20	132	
1 10	10 30	132	Col. Calcaire gris.
30	11	95	
50	11 50	125	
2 10	2	124	Arrivée au Khan de Tchelesséa.
	7 20		Le 18 décembre, départ de Tchelesséa.
1 10	8 30	139	
55	9 25	125	
10	9 35	120	Sur la mosquée d'Ispahan.
45	10 20	134	
3	1 20	145	Au faubourg.
1 40	3		Arrivée à Djoulfa. Ispahan.
	7 20		Le 3 janv. 1840, dép. d'Ispahan.
20	7 40		Sur le pont du Chaharbagh, 180°.
32	8 12		En route.
41	8 53	170	
20	9 13	168	
57	10 10	180	
20	10 30	158	De 10 h. 10 m à 11 h. 40 m., route, 135°.
55	11 25	150	Citerne.
15	11 40	167	
35	12 15	160	Calc. gris veiné avec hippurites.
5	12 20	145	Citerne.
12	12 32	150	
5	12 37	195	
18	12 55	210	
30	1 25	148	
40	2 5	170	
35	2 40	178	
50	3 30	175	
30	4	170	Arrivée à Maïar.
	7 15		Le 4 janvier, départ de Maïar.
15	8	150	
1	9	152	
2	11	155	
56	11 56	175	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés. de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
14	12 10	104	
20	12 30	203	
45	1 15	180	Arrivée à Koum-Schah.
	8		Le 5 janvier, départ de Koum-Schah. A l'Est, montagne. Calcaire concrétionné.
1	9	162	Terrain d'argile coupé par des ravins.
1 30	10 30	160	
40	11 10	152	
20	11 30	144	
30	12	135	La plaine a 2 lieues de large, les montagnes s'abaissent.
30	12 30		Mexoud-Beggy.
1 8	1 38		
37	2 15	160	
25	2 40	180	
1 35	4 15	164	Arrivée à Emin-Abad.
	7 38		Le 6 janvier, départ de Emin-Abad.
49	8 27	159	
23	8 5	155	
1 34	10 24	175	
21	10 45	164	
45	11 30	180	Arrivée à Yezdi-Kaust.
	7 53		Le 3 janv., dép. de Yezdi-Kaust.
12	8 5	35	
5	8 10	126	
1 15	9 25	115	
5	9 30	95	
1 10	10 40	120	
2 35	1 15	125	
45	2	125	Arrivée à Schougostan.
	8		Le 8 janvier, départ de Schougostan.
1 30	9 30	135	
1	10 30	137	
1 50	12 20	140	
40	1	145	
1 20	2 20	135	Arivée à Abada.
	7 30		Le 9 janvier, départ de Abada.
1 30	9	145	
5	9 5	137	
55	10	125	
2	12	115	Arrivée à Surmek.
	7 30		Le 10 janv., dép. de Surmek.
1 20	8 50	140	
45	9 55	129	
1 38	11 13	135	
27	11 40	117	
55	12 35	119	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	12 45	110	
30	1 15	120	
1	2 15	140	Arrivée au Khan de Kouna-Khora.
	7		Le 11 janvier, départ de Kouna-Khora.
1 15	8.15	149	
25	8 40	149	Moyenne de la route, 155°.
13	8 53	165	
7	9	146	
5	9 5	170	Au sommet.
5	9 10	170	
20	9 30	200	
50	10 20	180	
40	11	170	
15	11 15	152	
15	11 30	175	
1 30	1	180	
50	1 50	188	Col.
35	2 25	162	
2 5	4 30	165	
5	4 35	210	
40	5 15	155	Arrivée au Khan de Kouna-Khorghen.
	7 40		Le 12 janv., départ de Kouna-Khorghen.
25	8 5	185	
10	8 15	180	
5	8 20	210	
5	8 25	170	
15	8 40	225	
20	9	270	
30	9 30	180	Calc. blanc compacte.
4	9 34	184	
26	10	174	
10	10 10	175	
35	10 45	162	
20	11 5	130	
10	11 15	142	
11	11 26	180	
19	11 45	165	
40	12 25	162	Arrivée Mourghaûb.
	9 20		Le mardi 14 janvier, départ de Mourghaûb.
1	10 20	210	Calcaire blanc.
20	10 40	214	
20	11	184	
10	11 10	170	
1	12 10	178	
5	12 15	192	
55	1 10	284	Calcaire à hippurites.
5	1 15	165	
5	1 20	180	
5	1 25	270	
5	1 30	225	Térébratules.
4	1 34	308	
6	1 40	275	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	1 50	270	
25	2 15	225	
15	2 30	240	
30	3	252	Arrivée à Kemyn.
	7 45		Le 16 janv., départ de Kemyn.
48	8 33	218	Ruisseau.
37	9 10	218	
5	9 15	210	Calcaire gris.
5	9 20	180	
16	9 36	192	
24	10	184	
5	10 5	223	
5	10 10	218	
12	10 22	202	
3	10 25	289	
4	10 29	221	
4	10 33	229	Défilé très-étroit.
7	10 40	236	Halte. Très-mauvais chemin.
25	11 5		Départ.
5	11 10	323	
1	11 11	285	Halte.
	11 40	240	Départ de la halte.
20	12	240	
5	12 5	255	
15	12 20	210	
5	12 25	218	Paron.
10	12 35	270	
1 5	1 40	315	
20	2	205	Ali-Abad. Halte.
15	2 15	240	
15	2 30	240	
5	2 35	225	
13	2 48	248	
50	3 38	255	
27	4 5	315	
15	4 20	308	
30	4 50	255	
1	4 51	262	
14	5 5	206	
1 35	6 40	206	Arrivée à Kennara-Persépolis.
	8		Route de Kennara au Harem de Djemchid le 24.
40	8 40	45	Persépolis.
15	8 55	315	Sources.
10	9 5	315	Nackchi-Roustem, 356°, 1 h.
10	9 15	25	Bas-reliefs. Halte.
2 40	11 55	25	Départ de la halte.
6	12 1	50	
39	12 40	75	Arrivée aux ruines.
	8 30		Le 26 janv., dép. de Kennara, de 8 h. 30 m. à 10 h. 17 m. Moyenne, 248°.
25	8 55	270	Istakar, 323°, 3 h.
10	9 5	270	Bendémir, 203°, 3 h.
3	9 8	282	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
1 9	10 17	227	
23	10 40	258	
25	11 5	231	Chaussée.
30	11 35		
40	12 15	225	Marais.
20	12 35	225	Marais.
25	1	221	
20	1 20	210	Arrivée à Zergoun.
	6 35		Le lundi 28 janvier, départ de Zergoun.
45	7 20	231	Terrain crétacé.
15	7 55	240	
35	8 15	255	
50	9	274	
20	9 20	237	
10	9 30	251	Calcaire grossier marin.
50	10 20	225	
40	11	233	
50	11 50	195	
10	12	130	
10	12 10	195	
25	12 35	210	Arrivée à Schiraz.
	3		Le 3 février, départ de Schiraz.
1	4	278	Arrivée à Bagh-Chagh-Seraï.
	7 10		Le 4 février, départ de Bagh-Chagh-Seraï.
50	8	285	Pont.
17	8 17	270	
5	8 22	300	
6	8 28	285	
20	8 48	281	Calcaire gypseux.
12	9	255	
15	9 15	315	
19	9 34	244	
26	10	275	Gypse vert.
30	10 30	302	Calc. grossier et argile.
15	10 45	300	
20	11 5	283	
30	11 3	278	
5	11 40	270	Neige.
10	11 50	305	
15	12 5	275	
9	12 14	281	
7	12 21	368	
19	12 40	264	
40	1 20	315	
55	2 15	315	
45	3	315	Khan, de 3 h. 55 m. à 5 h. 30 m. Moyenne, 266°.
55	3 55	275	
30	4 25	287	
10	4 35	302	
30	5 30	270	
30	6	274	
1	7	255	
30	7 30	260	
1	8 30	270	Arrivée à Decht-è-Arjoun.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
	8 15		Le 5 février, départ de Decht-è-Arjoun.
20	9 5	248	De 8 h. 45 m. à 12 h. 15 m., 200°.
1 20	10 25	199	
35	11	180	Neige.
1	12	185	
15	12 15	160	
5	12 20	150	
10	12 30	160	
15	12 45	201	
1	12 46	285	
4	12 50	304	Calcaire gris.
3	12 53	287	
47	1 40	287	
20	2	270	Arrivée au Khan de Pirai-Zoun.
	7 35		Le 6 février, départ du Khan.
40	8 15	285	Calcaire en blocs. Valonnée.
22	8 37	255	Bois de chênes.
6	8 43	285	Direction de la vallée d'Abdoui, 316°.
47	9 30	315	
30	10	293	
15	10 15	237	Col.
5	10 20	240	
10	10 30	240	De 10 h. 30 m. à 10 h. 50 m. Direction, 274°.
5	10 35	290	
10	10 45	342	Route faite par la femme de Ferman-Ferman.
5	10 50	60	
5	10 55	295	
1	11 55	266	
20	12 15	235	Halte au bas de la montagne *Kiosk*.
25	12 40		Marais.
30	1 10	300	
30	1 40	308	
30	2 10	296	
35	2 45	315	Arrivée à Kauseroun.
	8 5		Le 8 fév., dép. de Kauseroun.
2 5	10 10	330	Dévis.
20	10 30	342	
13	10 43	355	
5	10 48	270	
17	11 5	332	
25	11 30	332	Arrivée à Schapour.
	12 30		De Schapour aux ruines, 1 h. 20 m., ruines de Schapour.
1 5	1 35	12	Entrée dans la vallée.
	8 15		Le mardi 11 février, départ de Schapour. Route, 242°. Gypse blanc.
25	8 40	227	Ruines, 30°; angle de la vallée, 11°.

Différence entre les observations.	Heures Des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
10	8 50	266	Calcaire grossier.
55	9 45	210	Gypse sous le calcaire grossier.
7	9 52	184	Défilé.
6	9 58	195	
5	10 3	199	
10	10 13	210	Gypse blanc sous le calcaire grossier.
4	10 17	220	
2	10 19	214	Halte dans les rochers.
10	10 29		Col.
36	11 5	203	
40	11 45	203	
30	12 15	188	Arrivée à Khaumaridje.
	7 50		Le 12 février, départ de Khaumaridje.
10	8	155	
15	8 15	180	
3	8 18	225	Gypse d'un aspect nacré coupé par des filons d'argile, partie supérieure ondulée, couches, 55°.
7	8 25	240	Grand défilé, inclinaison des couches, 45°; direct., 150°.
6	8 31	278	
3	8 34	264	Poste de douanes. Route au-dessus du torrent.
8	8 42	240	
18	9	225	
7	9 7	300	De 9 h. 7 m. à 9 h. 25 m., 266°.
13	9 20	278	
5	9 25	270	
10	9 35	315	
5	9 40	285	
10	9 50	300	
10	10	270	Rivière de Schapour.
5	10 5	203	
15	10 20	259	Vallée de grès rouge stratifié.
25	10 45	285	
5	10 50	270	
10	11	240	
25	11 25	266	
10	11 35	266	Halte.
	12 5		Départ de la halte.
25	12 30	270	Tcharboutch. Plantation de dattiers.
10	12 40	255	Arrivée à Kicht.
	8 25		Le 13 février, départ de Kicht.
20	8 45	168	Terrain d'alluvion.
20	9 5	190	
10	9 15	175	
15	9 30	88	
5	9 35	130	
25	10	100	
10	10 10	160	
15	10 25	221	
20	10 45	187	
20	11 5	180	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
5	11 10	180	
10	11 20	155	
4	11 24	180	
31	11 55	225	
20	12 15	225	
7	12 22	237	
18	12 40	248	
5	12 45	255	
5	12 50	270	
10	1	285	Halte.
	1 30		Départ de la halte. Vallée d'érosion.
10	1 40	315	
15	1 55	293	Pont cassé.
25	2 20	240	
5	2 25	225	
5	2 30	90	
4	2 34	225	
3	2 37	90	
3	2 40	225	
3	2 43	270	Couches de grès. Direction, 90°; incl., 30°. Vallée d'érosion. Direction générale, depuis 11 h. 10 m. jusqu'à 2 h. 50 m., 240°.
4	2 47	225	
8	2 55	255	
3	2 58	340	
7	2 5	270	Vue de la mer. Calc. à huîtres et à gryphées.
20	3 25	281	
25	3 50	206	Arrivée à Daulaki.
	6		Le 14 février, dép. de Daulaki.
30	6 30	270	Passage de la rivière Djirey.
40	8 10	270	Le Col passé hier 11 h. 10 m., 256°.
1 5	9 15	282	Zirrha ruiné le 24 janv. 1840.
5	9 20	285	Passage du Schapour. Grès poudingue.
2 10	11 30	285	Bedron.
5	11 35	285	Lit d'un torrent.
1 20	12 55		Le Piton de Daulaki, 285°.
20	1 15		Le Col de Decht-è-Arjoun, 262°. Arrivée à Chabounkaré.
	5 55		Le lundi 15 février, départ de Chabounkaré.
20	6 15	315	
45	7	293	
35	7 35	300	Deidaroun.
55	8 30	300	Tchel-y-Azi, 230°, 1 h.
35	9 5	311	Fondrières.
10	9 15	311	Kalifa.
45	10	311	Halte.
30	10 30		
20	10 50	279	Schour.
10	11		
15	11 15	302	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
45	12	502	Rivière.
40	12 40		
20	1	311	Gausavi.
35	1 35	311	
20	1 55	345	
45	2 45	315	Lit de rivière.
45	3 30	315	Arrivée à Mehemet-Saadi.
	6 40		Dimanche 16 février, départ de Mehemet-Saadi.
20	7	337	Bender-Ghenava, 240°, 1 h. Pauravari, 53°, 1 h.
1 40	8 40	337	
55	9 35	315	Ruisseau S. Argile gypseuse.
10	9 45	315	Ruisseau.
1 15	11	315	
45	11 45	315	Halte.
30	12 15		
1 15	1 30	349	Boulfa.
40	2 10	317	
20	2 30	315	
50	3 20	338	Colline.
5	3 25	308	229°. La mer..
25	3 50	310	
10	4	295	Gondar, 240°, 1 agatch de la mer.
45	4 45	295	Arrivée à Tchaatal.
	7		Lundi 17 février, départ de Tchaatal.
45	7 45	333	
45	8 30	360	Rivière.
20	8 50	315	
10	9	316	
30	9 30	353	Boyrat.
1	10 30	322	
15	10 45	223	
15	11	316	
45	11 45	340	Arrivée à Bender-Dillum.
	6 25		Le 18 février, départ de Bender-Dillum.
2 30	8 55	26	Daouti.
5	9	45	Halte.
5	9 5		Montagne blanche, 315°.
40	9 45	32	
5	9 50	16	Ruisseau. Grès schisteux en couches verticales.
10	10	10	
5	10 5	330	
2	10 7	15	
1	10 8	55	De 10 h. 8 m. à 10 h. 43 m. Direction générale, 10°.
4	10 12	90	
3	10 15	345	
5	10 20	308	Argile avec gypse blanc aggloméré.
2	10 22	341	Argile en couches cristallisée.
3	10 25	356	
5	10 30	25	

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
3	10 33	352	
3	10 36	40	
2	10 38	304	
5	10 43	345	
2	10 45	315	Col.
23	11 8	315	
17	11 25	300	De 11 h. 23 m. à 1 h. 27 m. Direction générale, 12°.
12	11 37	308	
33	12 10	345	Halte.
	12 45		Départ de la halte.
23	1 8	360	Direction générale de la chaîne de grès, 110°.
19	1 27	12	
8	1 35	352	En bas du col.
10	1 45	352	
25	2 10	352	
30	2 40	3	Bourtch. Halte pour passage de la rivière de Zeitoun.
1 20	4		Départ.
35	4 35	315	Arrivée à Zeitoun.
	8		Mardi 19 fév., dép. de Zeitoun.
50	8 50	360	De 8 h. à 9 h. 35 m. Direction générale, 345°.
10	9	18	
15	9 15	62	Grès.
20	9 35	360	
20	9 55	360	Grès en blocs.
27	10 22	35	Sur Zeitoun, 20°.
10	10 32		
5	10 37	311	
3	10 40	25	Sur le plateau.
15	10 55	20	
25	11 20	32	
20	11 40	334	
10	11 50	20	
32	12 22	360	
10	12 32	23	
18	12 50	356	
10	1	360	Halte.
	1 27		Départ de la halte.
18	1 45	35	Dunes de cailloux roulés.
20	2 5	32	Sur Baibahon.
25	2 30	15	Grand torrent.
1 15	3 45	15	Halte.
	4		Départ de la halte.
10	4 10	15	Arrivée à Baibahon.
			Le 23 février, départ de Baibahon et retour à Bender-Dillum, où nous nous embarquons pour quitter la Perse.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
		12	Le 25, dép. de Bender-Dillum à la mer.
			Le 29, à midi, débarqué à Bassora.
			Le 2 mars, départ de Bassora.
			Le 5 au soir, arrivée à Schouk-Sou.
			Le 7, départ de Schouk-Sou.
	Euphrate et Tigre.		Le 12, halte à Semava.
			Le 16, halte à Tchenefié.
			Le 17, départ de Tchenefié.
			Le 18, Koufa-Mesjid-Ali.
			Le 19, départ de Kefeli. Birs-Nemrod, 360°.
			Le 20, Arrivée à Hilla.
			Le 21, départ de Hilla. Couché à Iskenderia.
			Le 22, arrivée à Bagdad.
	1 30		Le 10 avril, départ de Bagdad.
30	2	10	
3	5	20	Arrivée au campement.
		45	
	5 40		Le 11, départ du campement de Ackhera.
2 50	8 30	20	Au bord du Tigre.
1 30	10		Halte.
	12 45		Départ de la halte.
4 45	5 30		Arrivée au Khan de Boia.
			Les 12, 13, 14, 15, 16 et 17, passage du Désert. Arrivée à Kerkouk.
	7 20		Le samedi 18 avril, départ de Kerkouk.
1	8	349	Plâtre, grès.
2	10	352	
30	10 30	345	Khan. De 7 h. 20 m. à 11 h. Direction, 315°.
30	11	345	Sommet du col.
45	11 45	345	
35	12 20	330	Halte.
	3		Départ.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
2 20	5 20	323	
40	6	323	Arrivée à Altoun-Kupru.
			Dimanche 19 avril, départ de Altoun-Kupru.
			Lundi 20, dép. de Kouch-Tépé. Halte à Arbil, campement près d'Arbil.
			Mardi 21, du camp au village ruiné.
			Mercredi 22, passage du Zab, campement.
			Jeudi 23, arrivée à Mossoul.
	12 30		Mardi 28 avr., dép. de Mossoul.
30	1	311	
30	1 30	275	
2 7	3 37	322	
23	4	327	Au camp près du Tigre.
	5 35		Jeudi 29 avril, dép. du camp.
7	12 35	315	Arrivée à Kasr-Kupru.
	5 25		Jeudi 30 avril, départ de Kasr-Kupru.
8 5	1 30	315	Halte.
	5		Départ.
	10		Arrivée au camp.
	5 15		Vendr. 1er mai, dép. du camp.
5 45	11	327	Halte.
	1		Départ.
2 30	3 30	307	Arrivée à Tchelli-Aga.
	6 15		Le 2 mai, dép. de Tchelli-Aga.
2 5	8 20	274	
40	9	300	
20	9 20	300	
55	10 15	271	
45	11	215	Campement.
	2		Départ du camp.
2	4	315	Djerbus.
50	4 50	255	Arrivée à Altim-Tépési.
	6 10		Du 3 mai, dép. de Altim-Tépési.
3 30	9 40	282	Arrivée à Nizibin. Halte.

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
	6 15		Le 3 mai 1840, dép. de Nisibin.
3 5	9 20	293	Arrivée à Katra.
	6 30		Le 4 mai, dép. de Katra. Sur Mardyn, 319°.
40	7 10	285	
4 45	11 55	315	Halte.
	12 30		Départ.
3 10	3 40		Arrivée à Mardyn.
	7 30		Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée.
1 40	9 10	311	
1 15	10 25	330	Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°.
5	10 30		
15	10 45	345	Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse.
20	11 5	349	Halte.
	12 20		
10	12 30	345	
10	12 40	330	
5	12 45	360	
20	1 5	345	On passe la rivière.
10	1 15		
10	1 25	15	
5	1 30	40	
20	1 50	316	
10	2	313	Tombeau du scheik Mousa.
10	2 10	341	
30	2 40	10	
15	2 55	345	
25	3 20	338	
10	3 30	300	
15	3 45	319	
15	4	270	
5	4 5	293	
10	4 15	330	Au haut du col.
20	4 20	315	
40	5	356	
40	5 40	360	
35	6 15	308	Arrivée à Anik.
	5 10		Jeudi 7 mai, départ de Anik.
35	5 45	334	
15	6	315	
10	6 10	330	De 6 h. 10 m. à 6 h. 45 m. 287°.
12	6 22	35	
21	6 43	352	
24	7 7	344	
8	7 15	20	Sur Diarbékir.
15	7 30	330	Sepan-Dagh, 50°?
1	8 30		Halte. Au nord, les montagnes s'élèvent en formant trois

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés. de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o	
			rangs de contre-forts. Passage de Geuk-Sou.
	9 20		Départ.
1 25	10 45	330	Halte.
	12 20		Départ de la halte.
2 40	3	330	De 12 h. 20 m. à 3 h., on descend trois emmarchements de basalte pour arriver dans la vallée du Tigre.
10	3 10	278	Passag. du pont de l'Ava-Tchaï, vallée du Tigre, 50°. Dans la vallée du Tigre, blocs de basalte noir.
55	4 5		Contre-forts du Tigre, sable et argile.
25	4 30	300	Halte.
	4 40		
15	4 55	270	
15	5 10	30	
20	5 30	352	
25	5 55	360	Au pont du Tigre.
35	6 30		Arrivée à Diarbékir.
	7 45		Sam. 9 mai, dép. de Diarbékir.
20	8 5	236	
1 5	9 10	233	
15	9 25	229	Passage du pont.
5	9 30		Halte.
	10 15		Départ.
35	10 50	229	Sur le col.
40	11 30	248	Plateau.
54	12 24	266	Sur Diarbékir, 248°.
6	12 30		
25	12 55	285	
25	1 20	274	
10	1 30	289	Passage du Karadja-Dagh sur Diarbékir, 242°.
30	2	270	Halte.
	2 55		Départ.
1	3 55	270	
5	4	278	Arrivée au camp. Moyenne de la route du 9 mai, 251°.
	5 15		Le dimanche 10 mai, départ du campement.
20	5 35	270	
1	6 35	245	Diarbékir, 252°.
10	6 45		
20	7 5	268	
20	7 25	248	Sur le plateau.
15	7 40	262	

COUPES HYPSOMÉTRIQUES

DU PLATEAU DE L'IRAN OU ARMÉNO-CAUCASIEN, D'APRÈS LES OBSERVATIONS BAROMÉTRIQUES

FAITES PENDANT LES ANNÉES 1839 ET 1840,

CALCULÉES PAR M. LE COMMANDANT DELCROS.

NOMS DES LIEUX.		Hauteurs au-dessus de la mer. Mètres.
CONSTANTINOPLE,	colline de Péra, moyenne de 4 observations,	88,7
TRÉBIZONDE,	au bord de la mer,	00
	au Conac,	58,6
Djevislik,	à 6 h. S. de Trébizonde, route d'Erzéroum,	372,5
Kara-Kapan,	au Khan, sur la route,	1804,8
Montagnes de Kara-Kapan,	au point A de la carte	2327,8
	au point B., route d'Erzéroum,	2634,0
Koulabat,	au Khan, 2 observations,	2492,4
	en route sur Erzéroum. Point C,	2905,6
	en route. Point D,	2812,8
Veïsernik,	village,	2889,2
Jeni-Kouprou,	pont, route d'Erzéroum,	1661,9
Baïbouth,	ville,	2637,8
	route d'Erzéroum,	1821,6
	route d'Erzéroum. Point E,	1987,9
Point de partage des eaux de la mer Noire et du golfe Persique.	route d'Erzéroum. Point F,	2703,6
Kocha-Pongar,	village,	2185,0
Plaine d'Erzéroum,		1949,5
ERZÉROUM,	moyenne de 6 observations,	1965,1
Karagoran,	village,	1893,4
Soghanli-Dagh,	montagne,	2526,3
Tchirpakleu,	village,	2103,8
KARS.	ville,	1905,1
Ani,	ancienne ville,	1507,9
Kaghisman,	village sur l'Araxe,	1531,7
KARS,	village,	1837,5
Col sur la route de Kaghisman à Toprak-Kalé,		2265,5
	Même route,	2749,7
	Point de partage des eaux de l'Araxe et de l'Euphrate,	2906,0
Toprak-Kalé,	ville,	1932,3
Kara-Kilicé,	village kurde arménien,	1738,1
Bayazid,	au pied du pic,	1727,2
Bayazid,	dans la ville,	1938,6
* Ararat,	le sommet du grand Ararat,	5248,0
Plateau du fleuve Bendemaï		2132,9
Merik,	village au bord du lac de Van,	1712,7
Lac de Van,	au bord de l'eau,	1629,9

(*) D'après une opération trigonométrique. — (M. Delcros).

Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.	Différence entre les observations.	Heures des observations.	Degrés de la boussole.	ANNOTATIONS.
h. m.	h. m.	o		h. m.	h. m.	o	
20	8	246		15	12 45	236	
20	8 20	245		25	1 10	217	
20	8 40	280	Karabaghtché.	10	1 20	225	
20	9	315	Au Khan de Karatbaghtché,	1 10	2 30	217	
			route de Séverek, 152°. Di-	15	2 45	217	
			rection générale, 155°.	30	3 15	203	Désert.
5	9 5			5	3 20	199	
1 5	10 10	270		5	3 25	160	
10	10 20	248		15	3 40	175	
35	10 55	255	Halte.	25	4 5	193	
				15	4 20	201	
	12 30		Départ de la halte.	15	4 35	191	
				10	4 45	225	
3	3 30	250		10	4 55	270	
15	3 45	245	Arrivée au camp de Nulli.	25	5 20	184	Arrivée au camp.
	5 30		Le lundi 11 mai, dép. du camp.		5		Le 13 mai, départ du camp.
25	5 55	274		25	5 25	208	
17	6 12	262		20	5 45	225	
1 28	7 40	274	Laves bleues à grain blanc.	15	6	229	
1	8 40	285	Avastoï. Tépés dans la plaine.	2 15	8 15	203	
40	9 20			15	8 30	191	Halte.
1	10 20	272					
5	10 25	293	Ruisseau.		8 55		
10	10 35		Sur Séverek.				
55	11 30	282	Arrivée à Séverek.	45	9 40	191	
				20	10	180	
	6 55		Départ.	1 30	11 30	188	
				45	12 15	188	
5	7			15	12 30	210	Arrivée à Orfa.
35	7 35	218					
40	8 15	215	Passage de la rivière.		6 20		Le 16 mai, départ de Orfa.
1	9 15	240					
1 30	10 45	225	Arrivée au Tépé de 6 h. 55 m.	55	7 15	255	
			à 10 h. 45 m., 237°.	4	11 15	270	Halte.
	6		Le mardi 12 mai, dép. du Tépé.		12 25		Départ.
45	6 45	285		3 35	4		Camp.
35	7 20	274					
15	7 35	278	Cham-Tchaï va à Hadji-Keui.		11		Dimanche 17 mai, départ.
40	8 15		Craie et calcaire grossier en				
			couches horizontales.	1 15	12 15		Halte.
35	8 50	270					
22	9 12	225	Le terrain volcanique recouvre		6 25		
			les calcaires.				
23	9 35	237		3 59	10 24	270	Col.
35	10 10	240	Halte.	36	11		Halte.
	12 15		Départ de la halte.				Le 18 mai, arrivée à Bir,
							sur l'Euphrate.
15	12 30	210					

Nota. La route de Bir à Alep est connue par les cartes.

COUPE HYPSOMÉTRIQUE D'ISPAHAN A TÉHÉRAN, D'APRÈS LES CALCULS DE M. LE COMMANDANT DELCROS.

NOMS DES LIEUX.		Hauteurs au-dessus de la mer.
		Mètres.
ISPAHAN,	ville,	1344,8
Khôh-Rud,	col,	1962,7
Kachan,	ville,	814,7
Koum,	ville, point le plus bas du plateau de l'Iran,	664,6
TÉHÉRAN,	capitale,	1 229,8

ENVIRONS DE TÉHÉRAN.

Jaz-Rud,	village, } au pied du Demawend,	1396,2
Larhassan,	— } au pied du Demawend,	2072,5
Ask,	— } au pied du Demawend,	1767,8
Germah,	— } au pied du Demawend,	2042,0
Demawend,	au pied du pic,	1828,5
Demawend,	pic volcanique au nord-est de Téhéran,	4548,0
Col de Demawend,	entre Téhéran et Amol,	2133,0

COUPE HYPSOMÉTRIQUE DU PLATEAU, DE KHORAÇAN DE TÉHÉRAN A MÉCHED.

TÉHÉRAN,	ville,	1229,8
Semnoun,	Id.	1138,3
Gurduni-Sidara,	Caravanseraï,	1485,2
Dewlet-Abad,	ville,	861,5
Damghau,	village,	941,4
Deh-Mollah,	Id.	873,2
SHAROU,	ville,	1109,0
Murinoun,	village,	818,6
Merh,	Id.	818,6
NICHAPOUR,	ville,	888,8
Mines de turquoises de Nichapour,	dans la montagne,	1366,3
MÉCHED,	ville,	808,2
Plateau de Kaboul,	de 1900 à	2600,0

COUPE HYPSOMÉTRIQUE DE TABRIZ A ASTERABAD SUR LA MER CASPIENNE.

TABRIZ,		1364,6
Sevillan,	montagne près d'Ardebil,	3962,1
ARDEBIL,	ville,	1523,8
Zedik,	village à deux journées à l'ouest de Reschd,	1066,4
Menzillé,	vallée du Kizil-Ouzen,	243,6
Elburz,	col près de Amol,	2133,0
Asterabad,	au-dessous de la mer Noire.	30,5
Astara,	village au bord de la mer Caspienne, au-dessous de la mer Noire.	32,5

Hauteur de l'Hindou-Khôh, montagne du plateau de l'Iran, 6245,0

NOMS DES LIEUX.		Hauteurs au-dessus de la mère.
		Mètres.
Heravel-Dagh,	Mont entre le lac de Van et Tabriz.	274,3
Couvent de Saint-Thaddeus		164,5
Laves,	au sud du couvent,	1828,5
Ali-Bagh,	plateau de partage entre les eaux du Tigre et celles du lac de Van,	2285,3
Mourh-Dagh,	montagne,	2943,0
Djida-Dagh,	au sud du lac de Van,	4220,3
Bidli,	montagne, ville sud-ouest de Van,	1625,0
Sépan-Dagh,	montagne au nord-ouest du lac,	3353,0
Lac d'Artchek,		1803,2
Khoie,	ville de l'Aderbeidjam,	1136,2
Ouroumiah,	au corps de garde, route de Tabriz,	1310,3
Lac d'Ouroumiah,	au bord de l'eau,	1282,0
TABRIZ,	ville (Tauriz),	1364,6
Sahend,	montagne au sud de Tabriz,	2591,0
Batchmich,	village	1738,7
Chimli-Khan,	caravanseraï, route de Téhéran,	2016,8
Hadji-Aga,	village,	1791,5
Kutchuk-Seïman,	village,	1414,9
Balkiz,	montagne au sud-ouest de Miana, source du Kizil-Ouzen,	2438,0
Gul-Tépé,	village,	1722,9
Bagh,	village,	1786,1
ZENGAN,	ville,	1632,9
Taniek,	village,	1817,4
Sultanieh,	halte sur la route,	1794,4
Ghendich-Chilah,	village,	1960,4
Pirmesvan,	village,	1837,4
Kaladjou,	moyenne de deux observations,	2007,7
HAMADAN,	plaine de Hamadan,	1637,7

SUITE DE LA COUPE DU PLATEAU DE L'IRAN OU ARMÉNO-CAUCASIEN DEPUIS ISPAHAN JUSQU'AU GOLFE PERSIQUE, CALCULS DE M. LE COMMANDANT DELCROS.

ISPAHAN,	ville,	1344,8
Khoum-Schah,	village,	1528,1
Yezdi-Khaust,	ville,	1921,8
Dehgardoh,	village,	2132,2
Kouschk-Y-Zerd,	Col,	2165,4
Persépolis,	plaine de Kennara,	1610,2
Zergoun,	plateau de Merdacht au sud,	1559,2
Shiraz,	les dattiers n'y croissent point. Latitude du Caire.	1391,6
Descht-è-Argin,	contre-fort du plateau de l'Iran,	2339,0
Kauseroun,	plateau intermédiaire, limite de la végétation des dattiers à l'est des ruines de Schapour,	900,5
Kaumaridje,	contre-fort du second plateau,	927,7
Khonar-Tacta	second plateau intermédiaire,	508,7
Daulakï,	village, plaine de Ghermesir,	87,7
Bourasjoun,	ville,	87,7
Bender-Dillum.	port de mer sur le golfe Persique.	000,0

COUPE HYPSOMÉTRIQUE DE LA PLAINE DE MÉSOPOTAMIE, DE MOSOUL A MARDYN.

NOMS DES LIEUX.		Hauteurs au-dessus de la mer.
		Mètres.
Mosoul,	sur le Tigre,	106,3
Altoun-Kupri,	limite de la végétation des dattiers,	130,0
Baghtan,	montagne à l'est du fleuve Zab,	1136,9
Champ de bataille	d'Arbelles (Erbil),	151,8
Zakhn,	montagnes des Nestoriens au nord de Mosoul,	812,1
Nisibin,	village,	396,3
Plaine de Mardyn,	ville,	410,0
Mardyn,	au sommet de l'Acropole,	914,4
Diabékir,	hauteur estimée au cours du Tigre,	1025,0

COUPES HYPSOMÉTRIQUES DE QUELQUES LIEUX HABITÉS DE L'ASIE MINEURE.

A Gheyra,	ancienne Aphrodisias (Carie),	824,0
A Cadmus,	passage du col,	1277,3
A Pambouk-Kalé-Si,	anc. Hiérapolis (Phrygie),	421,4
Au café de Devrent,	près de Boullada,	413,0
A Devrent,	village,	536,9
A Koula,	dans la ville,	803,5
Au château de Smyrne,		231,5
A Selenti,	anc. Silandus (Phrygie),	557,9
A Derbend,	village sur l'Hermus,	657,4
Au Yaëla de Khediz,		1266,4
A Aziani,	plateau de la Prhygie centrale, niveau de Kutayah,	1085,2

MONT OLYMPE
D'ASIE.

ARMÉNIE ET PERSE.

TURQUIE.

I.

CAMPEMENT DANS L'OLYMPE. PREMIÈRES NOUVELLES DE LA BATAILLE DE NÉZIB. MORT DU SULTAN MAHMOUD.

Nous avions passé la journée du 28 juillet dans une des vallées hautes de l'Olympe, suivant la route de Taouchanli à Brousse. Notre caravane s'était dispersée à l'approche de la nuit : une partie de nos compagnons de voyage avait été camper au milieu d'une haute forêt de sapins et de hêtres qui couronnent les pentes rapides de la montagne du côté du nord. Restés en arrière avec notre interprète et un de nos muletiers, nous étions allés de l'autre côté demander l'hospitalité à un *yaéla,* demeure d'été des nomades. Plusieurs *Nizams,* troupes régulières du sultan, harassés de fatigue, et dans le dénûment le plus complet, arrivaient en même temps que nous. Une vague inquiétude régnait dans le camp des Turcomans. Des bruits peu rassurants circulaient : on disait que la montagne était occupée par une troupe de déserteurs et de pillards venus de l'armée du sultan. Les Nizams se tenaient dans une grande réserve, et paraissaient craindre que leur séjour parmi les Turcomans ne fût découvert par les agas des villages qu'on apercevait au loin dans la vallée. Tranquilles de notre côté sur les dangers que nous pouvions courir dans une contrée qui nous avait reçus en amis, toutes nos craintes se portaient sur nos compagnons de voyage qui s'étaient égarés depuis le matin, sans que nous ayons pu découvrir leurs traces. L'un de nous était descendu jusque dans la vallée, pour s'informer auprès des agas si l'on en avait quelques nouvelles. Il revenait à la nuit tombante, sans avoir rien appris de satisfaisant. Notre interprète Moïse, israélite de Smyrne, revenait la mort dans l'âme. Ce qu'il avait entendu dire aux villageois n'était pas propre à le rassurer :

l'armée du sultan, disait-on, s'était débandée; et les routes étaient infestées de soldats fugitifs qui dévalisaient les caravanes. Pendant notre séjour à Aïdin, nous avions déjà aperçu quelques déserteurs de l'armée de l'est. L'air morne, réel ou simulé, des agents du gouvernement indiquait assez que les affaires du Grand-Seigneur n'étaient pas dans un état brillant. Mais la qualité éminente du caractère turc servait en cela les intentions du sultan, qui voulait étouffer, à leur origine, tous les bruits défavorables : la discrétion du peuple se réglait sur celle des autorités. Aux demandes réitérées que nous adressions à nos hôtes, dans les villes où nous passions, sur l'état des affaires, nous recevions pour toute réponse un « *Kim bil ir* (qui sait ?) accompagné d'un mouvement de tête très-significatif. En effet, que leur importait? Vainqueurs ou vaincus, ils devaient payer les frais de la guerre.

II.

Malgré tous les efforts que faisait le gouvernement, le bruit d'une défaite s'accréditait de plus en plus. Il était facile de comprendre que des troupes indisciplinées, fuyant sans chefs et sans moyens d'existence, ne pouvaient être que de très-mauvaises rencontres pour ceux qui se trouveraient sur leur route dans ces lieux solitaires. Un vieillard du camp, à qui nos muletiers s'étaient adressés, nous mena vers quelques habitations désertes qui n'étaient pas éloignées, et nous offrit pour gîte la mosquée du lieu, comme l'endroit le plus tranquille. Le lendemain, dès l'aurore, nous nous remîmes en route : des montagnards que nous rencontrâmes nous mirent sur les traces de nos compagnons de voyage. Rassurés sur leur sort, nous pûmes nous livrer tranquillement à tout le charme de ces lieux, et à la contemplation d'un des plus beaux sites de montagnes qu'il soit possible d'imaginer. Après avoir circulé pendant une heure dans des sentiers à peine frayés, nous aperçûmes, à travers une échappée de la forêt, la fumée d'un bivouac, et des chevaux qui paissaient; nous reconnûmes bientôt le campement de nos compagnons, qui, séduits par cette belle nature, n'avaient imaginé rien de plus agréable que de passer une nuit sous la voûte des bois, près d'un feu petillant, et de s'endormir au milieu des sources nombreuses qui serpentaient dans l'herbe.

Nous retrouvâmes là tout le complément de notre caravane. Un Grec de Smyrne, nommé Georges, qui remplissait les fonctions de cuisinier, avait établi une cuisine de campagne, en faisant un fourneau de deux pierres de granit, et dressant sur deux fourches une broche où rôtissait un agneau. Un associé (nous appelions ainsi ces compagnons improvisés qui, dans les pays turcs, se joignent aux caravanes, assis près du feu) tournait la broche avec un calme imperturbable. Dès que Georges nous aperçut, il tira deux coups de pistolet en l'air; car, à la cuisine comme à cheval, il était toujours armé : pistolets, yatagan et couteaux de toutes sortes. Toutes ses sensations s'exprimaient par des coups de pistolet : l'arrivée, le départ, un gigot qui cuisait bien, ou un défilé suspect. Mais, puisque nous voilà réunis, il est temps de faire connaître le personnel de notre caravane.

Une même idée et un même but nous avaient réunis sur cette terre d'Asie : M. Jaubert et ses compagnons, qui venaient recueillir la flore de ces contrées; MM. de Laguiche et de la Bourdonnaye, qui avaient pour but de visiter l'Arabie et la Perse. A notre arrivée

à Smyrne, il avait fallu organiser notre expédition. J'avais fait prévenir mon vieux Cawas Méhémet Tounouslou, qui m'avait accompagné dans mes courses précédentes; il était complétement rentré dans la vie civile, et arriva vêtu de la robe longue que portent les Effendi. Mais quand il apprit que nous projetions un voyage de deux années, il jeta bien vite son bénich bleu, pour reprendre la veste courte, le haba et les armes. Notre cuisinier Georges était natif de Samos; il parlait un peu français : décidé, agile et intelligent, c'était un homme précieux pour nos projets. Son père, Jean Zavrou, l'avait élevé tout petit dans la haine des Turcs. Il avait pris une part très-active aux guerres de la Grèce. Faisait-il quelques prisonniers? c'était son petit enfant qu'il appelait pour leur couper la tête : éducation plus que lacédémonienne, et dont Georges avait profité pour couper la tête aux poulets avec une dextérité et un sang-froid remarquables. Quant à la haine contre les Turcs, le climat de Smyrne est trop doux, les mœurs y sont trop ioniennes, pour que de pareils sentiments puissent y durer longtemps. Il n'y a pas de ville, en Turquie, où toutes les parties de la population vivent en meilleure harmonie.

Il nous avait été plus difficile de trouver un interprète. Nous avions un juif nommé Moïse, qui faisait habituellement le service de drogman sur les vaisseaux, et qui promenait les voyageurs dans les bazars. Il était mauvais cavalier, comme tous ceux de sa nation, et élevé dans une telle crainte des Turcs, que jamais il n'eût osé parler d'une manière un peu ferme au dernier chamelier.

Méhémet, qui dans sa vie aventureuse avait été fantassin, matelot et cavalier, et qui maniait un cheval avec la dextérité d'un Mameluck, ne pouvait pas revenir de sa surprise de voir un juif sur un cheval. En effet, pendant bien longtemps, et même encore aujourd'hui dans quelques provinces, un juif ne pouvait entrer à cheval dans une ville. « Mettre un juif à cheval! grommelait Méhémet entre ses dents, cela s'est-il jamais vu? On dirait que vous ignorez que les juifs seront *les ânes qui porteront les Chyâs en enfer, au jugement dernier.* » Ce vieux proverbe exprime vivement la haine des Osmanlis pour les Persans et les Israélites.

III.

Dans la course que nous voulions faire en Asie Mineure, nous ne pouvions songer à prendre des chevaux de la poste; car, vu le nombre qui nous était nécessaire, nous eussions épuisé tous les *menzil* (maisons de poste) de la route. Nous fûmes donc obligés de nous adresser à des muletiers caravaneurs, qui nous amenèrent vingt chevaux assez bons. Le chef de nos muletiers, du nom de Moustapha, était un type qui se perd aujourd'hui dans ces contrées : il portait l'ancien costume; un large turban de soie ombrageait une figure ouverte et régulière; ses yeux bleus, sa barbe blonde contrastaient avec le caractère de ceux de son état; mais, comme eux, il aimait la vie aventureuse. Un de ses créanciers vint nous trouver au moment du départ, pour que nous retinssions sur sa solde de quoi liquider ses dettes à Smyrne. « Moustapha, nous disait-il, est un homme qui abuse de ses avantages; il sème la désolation sur toutes les routes qu'il parcourt. Moi qui vous parle, je le suis depuis Tocat, en passant par Bagdad, pour me faire payer les cinq cents piastres qu'il me doit, et

dont je ne verrai jamais le premier para, si vous n'y mettez ordre. » N'ayant rien à démêler avec le pauvre créancier de Moustapha, nous ne pûmes que lui promettre de faire souvenir le muletier de sa dette. Le jour du départ, en nous voyant suivis par cinq ou six braves Turcs marchant à pied, campant où nous campions, nous crûmes d'abord que c'étaient des voyageurs qui suivaient la même route que nous. Mais en les retrouvant dans les ruines de Hiérapolis, assis tristement sur les gradins du théâtre, nous commençâmes à nous étonner de ce qu'un amour subit de l'archéologie se fût emparé de ces honnêtes musulmans, que nous avions fini par désigner sous le nom d'associés. Les associés rendaient de petits services; ils allaient chercher de l'eau et du bois, et gardaient les chevaux; ils mangeaient avec les gens. Mais rien ne nous expliquait leur persévérance à nous suivre, lorsque nous apprîmes que c'étaient les créanciers de nos muletiers qui nous accompagnaient pour recevoir des à-compte. L'aga, qui était aussi un créancier, voulut faire saisir les chevaux. C'étaient tous les jours de nouvelles scènes, dans lesquelles, bon gré, mal gré, il fallait intervenir. Moustapha, dans les grandes occasions, quand les associés désespérés se liguaient pour en finir, les apaisait en leur faisant quelques concessions.

Nous retrouvâmes donc au campement M. Jaubert avec son escorte, les muletiers, et plusieurs Nizams qui étaient venus prendre place au feu et à la table; car, dans ce pays, l'hospitalité est une chose si naturelle, que des gens qui prennent un repas se feraient scrupule de ne pas inviter un homme qui viendrait s'asseoir près d'eux. Les Nizams avaient trop d'intérêt à cacher leur véritable position, pour nous entretenir des événements qui venaient d'avoir lieu dans l'est. Ils se contentèrent d'annoncer que leur régiment avait été dissous, et qu'ils se trouvaient licenciés sans congé et sans solde. Ils devaient errer longtemps, disaient-ils, dans ces montagnes, avant de pouvoir regagner leurs villages. Ils acceptèrent avec reconnaissance un sac de biscuits qui leur fut distribué, et s'éloignèrent pour gagner Mourad-Dag, chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à Kutayah. Tous ces soldats étaient sans armes, et rien n'indiquait qu'ils eussent eu des intentions hostiles.

IV.

Après avoir pris notre repas du matin à l'ombre des hêtres séculaires, nous nous remîmes en marche pour Brousse. Le chemin était rude et accidenté; la vue était bornée de toutes parts par des masses compactes de verdure : il est impossible de voir une végétation plus vivace et plus touffue. Toutes ces forêts ne sont point aménagées : on ne sait pas ce que c'est qu'un garde qui mettrait ces bois à l'abri de la hache des Turcomans ou du feu des caravanes. Il y a des tribus de *Yourouks* qui sont chargées de l'exploitation des bois, et qui ont pour privilége d'en couper à leur convenance pour leurs habitations, ou pour la fabrication de quelques ustensiles grossiers; mais leur prévoyance ne va pas jusqu'à respecter les vieux arbres, et les plus beaux, abattus sans nécessité, pourrissent quelquefois sur le sol, sans emploi. Un danger bien plus grave en ce qu'il n'a pas de bornes, menace incessamment les forêts : c'est un agent de destruction qui a ravagé toutes les montagnes de l'Asie Mineure. Le feu, sans fin, sans limites et sans obstacles, détruit quelquefois des lieues entières de forêts. Une caravane, en traversant les montagnes, allume quelques branches au pied d'un arbre, pour préparer le café; ja-

mais, en quittant le camp, elle n'a la prévoyance d'éteindre le feu; il couve quelquefois plusieurs jours; on voit des troncs énormes creusés par un feu intérieur: mais si le vent s'élève, si la sécheresse favorise l'embrasement, si des feuilles sèches se trouvent dans le voisinage, le feu petille, s'étend, et court d'arbre en arbre: tout est en combustion, et l'on a vu de ces incendies durer pendant des laps de trente et de quarante jours. Ce n'est pas seulement la perte de la forêt que l'on a à déplorer, la terre est stérile pour longtemps; car les bois ne brûlent pas complétement, les troncs se dessèchent et se carbonisent, et il reste des milliers d'hectares couverts d'arbres morts et charbonnés qui étouffent toute végétation. Toute la pente septentrionale de l'Olympe, qui s'étend entre Aini-Gheul et Brousse, est ainsi ravagée. Il faudrait que tous les bois fussent coupés et semés de nouveau, pour que la fertilité revînt dans ces forêts. Il est probable que c'est la fréquence des incendies partiels qui a éloigné de ces districts les grands animaux sauvages. Les sangliers, qui étaient si communs et si redoutables du temps des rois de Lydie, sont devenus rares; le daim, le cerf, le chevreuil, sont également peu répandus. Quant aux animaux féroces, le chacal et le loup, ils vivent plus volontiers dans le voisinage des habitations.

La chaîne de l'Olympe s'étend, sans interruption, de l'est à l'ouest, le long de la plaine de Brousse; les eaux qui en descendent forment des torrents nombreux et profonds, qui vont se jeter dans la mer Noire et dans la Propontide par le Sangarius et les différents affluents du Rhyndacus. Le dernier campement, où nous étions arrêtés au pied de l'Olympe, était près du village de Couzourdjà. Partis le lendemain de grand matin pour gagner Brousse, nous fûmes surpris par un orage qui augmenta encore les difficultés de la route. Entre Ac-Sou et Brousse, le terrain argileux était tellement détrempé, que nos chevaux n'avançaient qu'à grand'peine; nous fûmes obligés de regagner vers le sud la pente de la montagne, pour trouver un sol plus solide. Marchant ainsi à travers la forêt, forcés de relever à chaque instant nos chevaux, qui trébuchaient au milieu des blocs de granit, nous fûmes surpris par la nuit. Le ciel était couvert de nuages, et la route solitaire. Après avoir ainsi cheminé à l'aventure, nous rencontrâmes quelques paysans qui revenaient de la ville. Nous leur adressâmes cette question banale: « Qu'y a-t-il de nouveau? — D'où venez-vous donc? dit l'un d'eux. Ignorez-vous ce qui se passe? Ignorez-vous que le glorieux sultan Mahmoud est allé rejoindre ses aïeux? La nouvelle en est arrivée à Brousse ce matin: fasse le ciel que le nouveau règne soit plus heureux que le dernier! Mais, ajouta-t-il en secouant la tête, j'en doute. » Cet événement inattendu, dans les graves circonstances où se trouvait l'empire ottoman, pouvait avoir des conséquences fâcheuses pour nos projets: nous en fûmes vivement affectés, et nous nous rendîmes à Brousse en toute hâte. Méhémet, qui nous avait précédés, nous avait fait préparer un logement. La ville était tranquille, et l'on annonçait pour le 5 juillet la cérémonie de l'investiture du sultan Abdoul-Medjid. Cette cérémonie attirait à Constantinople quelques-uns de nos campagnons. Nous restâmes peu de jours à Brousse, que j'avais visitée en détail dans mes précédents voyages.

V.

L'OLYMPE.

Nous nous décidâmes à tenter l'ascension de l'Olympe. La saison était favorable; les grandes neiges étaient fondues. La montagne était dans toute la force de sa végétation et de sa beauté. Partis avant le jour, nous arrivâmes au lever du soleil dans le Geuk-Déré (Vallée céleste), dont les flancs sont couverts de châtaigniers et de hêtres. Le torrent qui coule au fond de cette vallée rocailleuse traverse les anciens quartiers des Arméniens. L'ascension de la montagne se divise en trois parties : la première, jusques au lac, près duquel existait un ermitage qui a fait donner à l'Olympe, par les Turcs, le nom de Tchéchisch-Dag (montagne du Moine), est très-facile même pour les chevaux. Une route, frayée pour les mulets, existe de temps immémorial. Elle est fréquentée journellement pendant tout l'été par des muletiers, qui vont chercher la neige déposée dans les cavernes au pied de la deuxième région de l'Olympe. La neige, soigneusement rassemblée et pilée dans ces grottes pendant la saison froide, devient dure et compacte comme la glace. Elle est ensuite débitée, avec la scie, en blocs qui forment la demi-charge d'une mule, et transportée à Brousse, à Moudania, et jusqu'à Constantinople, dans de grands bateaux qu'on appelle *Mahonnes.* La seconde région, qui commence à la limite supérieure de la végétation des pins, se compose de prairies qui, dans cette saison, étaient du plus beau vert; mais elles sont entrecoupées d'une multitude de canaux creusés par les eaux courantes, et qui forment des ravins difficiles à franchir. Plusieurs familles nomades viennent prendre en ce lieu leur quartier d'été, et amènent leurs troupeaux de bétail et de chevaux, qui sont abandonnés dans ces prairies.

Nous fîmes halte au milieu de ces *Yourouks*, qui nous offrirent d'excellent laitage, et c'est de là que nous partîmes, à pied, pour franchir la partie la plus élevée du pic, qui était encore couverte de neiges. Quelques pins chétifs croissent aussi sur ces sommets élevés; mais, arrivés au pied du pic, les arbres disparaissent complétement. Nous gravîmes une pente rapide, en nous enfonçant dans la neige jusques à mi-jambe. L'ascension dura une heure; mais, dans la dernière demi-heure, les rochers sont tellement à pic, que la neige ne peut s'y maintenir; et nous nous trouvâmes sur le roc vif. Le pic présente un phénomène géologique assez curieux : c'est que, toute la montagne étant de granit, le sommet est composé de calcaire blanc compacte (craie de Morée), qui, dans certains endroits, est recouvert par le granit, comme s'il y avait eu un renversement des roches l'une sur l'autre. Le coup d'œil dont nous jouissions du haut de la montagne fut troublé par des nuages accumulés à l'horizon, qui ne nous permirent pas de contempler longtemps le tableau qui se présentait à nous.

On suivait, à l'ouest, tout le cours du Rhyndacus, qui se perdait derrière les sommets, pour reparaître ensuite au moment où il va se jeter dans le lac Apollonias. Le grand développement de pays que l'œil embrasse paraît presque entièrement dégarni

de végétation : au couchant, la Troade ; au midi, les terrains montagneux de la Phrygie, que nous venions de traverser, et, à l'est, la chaîne de l'Olympe, dont les sinuosités profondes formaient, sur les plaines de Kutayah et d'Aini-Gheul, comme autant de promontoires baignés par la verdure des campagnes. Une masure en pierres sèches, et quelques vestiges plus étendus d'habitation, existent encore dans ces régions élevées. Les Grecs prétendent que ce sont les débris d'une chapelle antérieure au temps où les Turcs se sont rendus maîtres de ces lieux.

Nous suivons la même route pour redescendre : ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que nous parvenons à franchir les pentes couvertes de neige, les baromètres que nous portions exigeant beaucoup de précautions qui n'avaient pas été nécessaires en montant. Ce ne fut qu'après le coucher du soleil que nous atteignîmes les quartiers de Brousse, car l'ascension de l'Olympe exige une journée entière.

VI.

La journée suivante, le 12 juillet, fut employée à préparer le départ. Pendant ce temps-là, nous visitâmes les fabriques de soieries, qui sont encore en grande activité, et qui forment le principal commerce de Brousse. Les étoffes fabriquées dans cette ville sont exportées dans toutes les contrées de l'Orient. Elles avaient autrefois à lutter contre les fabriques d'Alep; mais ces dernières, aujourd'hui presque entièrement détruites, ne produisent plus que les étoffes brochées qui firent l'ancienne réputation de cette ville. Le grand article de consommation consiste dans ces étoffes de soie et coton, qui sont généralement rayées et brochées en deux et trois couleurs. On comptait, il y a quelques années, deux mille métiers, dont les deux tiers étaient entre les mains des Chrétiens, Arméniens ou Grecs. Maintenant, le nombre en est réduit à environ douze cents. Jamais personne n'eut l'idée ni les moyens de réunir un certain nombre de ces métiers pour former une grande fabrique. Chaque ouvrier vit et travaille chez soi, et, par conséquent, perd beaucoup de temps dans la recherche des matières premières et dans l'écoulement de ses produits. Il se trouve à la merci des commissionnaires qui viennent, à des époques fixes, lever les marchandises; et, presque toujours au-dessous de leurs affaires, les ouvriers reçoivent des marchands des avances à gros intérêts, qui absorbent presque tous leurs bénéfices. Il faut ajouter à ces charges les impôts à payer au gouverneur pour droit de métier. Telle est la cause principale de la décadence des fabriques de Brousse. Joignez-y l'abandon du costume oriental par les hommes, qui employaient les soieries pour faire des *bénich* d'été et des vestes, et la concurrence de la fabrique européenne. Les soieries de Lyon, par leur qualité, sont toujours d'un prix trop élevé pour les consommateurs ordinaires. Ce serait une entreprise fructueuse, mais difficile, que de relever l'industrie des soies de Brousse. Il serait peut-être possible de prouver aux petits fabricants que leurs bénéfices seraient au moins égaux, et plus fixes, en travaillant pour une grande fabrique. Mais, quoi que fasse le gouvernement turc, il ne pourra de longtemps mettre un terme à la rapacité des agents subalternes; et ce serait là la pierre d'achoppement d'un grand établissement industriel : car si le gouverneur n'était pas gorgé de présents, il susciterait mille

entraves contre lesquelles le nouveau fabricant aurait beaucoup de peine à lutter; il tenterait surtout d'empêcher les petits producteurs de soie de lui vendre leur matière première. Toute la plaine de Brousse est plantée de mûriers, dont la culture ferait honneur à une ville d'Europe. C'est le mûrier multicaule qui est préféré : on le regarde comme donnant plus de feuilles, et d'une récolte plus facile. Jamais on ne laisse prendre à l'arbre tout son développement en hauteur, et la récolte des feuilles se fait en coupant les jeunes branches de l'année. Les mûriers sont plantés en quinconces, et leurs pieds baignés par des canaux d'irrigation. L'élève des vers à soie est entre les mains des femmes. La récolte dure six semaines. Mais les procédés de filature sont tellement arriérés, que la soie du Levant se vend sur les places d'Europe un tiers de moins que la soie de France. L'industrie des soies dans la Bithynie occupe les villes de Brousse, Nicée, Aini-Gheul, Mouhalitch et Ghio. Il est difficile de connaître le total de la production, attendu que chacun dissimule sa récolte pour échapper aux exigences du fisc. Le climat de Brousse ne passe pas pour fort sain, bien que la ville soit située sur le penchant de l'Olympe, à plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la plaine, exposée au nord, et arrosée par d'admirables eaux courantes, au point que chaque maison a, dans son intérieur, une fontaine jaillissante et un bassin. Les fièvres endémiques y règnent annuellement, et la peste y fait souvent son apparition. Néanmoins, cette ancienne capitale des sultans peut être regardée comme la plus belle ville de la Turquie d'Asie, par sa situation incomparable et par ses monuments nombreux, dus à la munificence de ses souverains. Les eaux chaudes de Brousse, si célèbres en Orient qu'elles attirent chaque année des malades, non-seulement de l'empire ottoman, mais encore de la Crimée et des rives du Danube, ont été embellies par des bains construits avec le plus grand luxe. Mais, chose incroyable, on ne trouve aux environs de ces bains aucune habitation destinée aux baigneurs. Le village de Tchékirghé, qui renferme non-seulement de grands bains, mais encore des sources nombreuses dispersées dans différentes maisons, n'offre aucune ressource pour les malades, et l'on est obligé de faire venir de Brousse, distante de plus d'une lieue, toutes les choses nécessaires.

VII.

L'avénement du nouveau souverain avait été reçu avec le plus grand calme par les habitants de Brousse, et nous commencions à nous rassurer sur l'exécution de nos projets. Le jour du départ arrivé, au moment de monter à cheval, nous apprîmes que nos incorrigibles muletiers étaient retenus entre les mains du cadi. Leurs créanciers s'étaient lassés d'attendre, et avaient pris le parti de faire saisir les chevaux. Méhémet se rendit chez le gouverneur, et lui fit comprendre qu'un traité ayant été signé entre eux et nous pour nous conduire à Constantinople, rien ne pouvait s'opposer à son exécution, et que les chevaux devaient nous être remis. Les associés, qui s'étaient monté la tête, poussèrent de grands cris; et Moustapha, pour les apaiser, se décida à annoncer au gouverneur qu'il leur abandonnerait Perchembah pour à-compte. Or, Perchembah (Jeudi) était un de nos chevaux de bagage, harassé de fatigue, et devenu étique. Le gouverneur, qui, comme tous les Turcs, était accoutumé à ne pas payer ses

dettes, trouva la proposition de Moustapha très-accommodante, et leva la séance. Les chevaux nous furent rendus, et nous partîmes, non sans avoir réprimandé vivement Moustapha sur son inconduite. Mais il n'y avait pas moyen de se fâcher avec lui, car il était d'une modestie à toute épreuve. A tous les reproches que lui faisait Méhémet, il répondait d'un air contrit : *Hi-allah, hi-allah!* Je ne le ferai plus.

Au milieu de l'escorte que le gouverneur nous avait donnée pour nous accompagner hors de la ville, nous ne fûmes pas peu surpris de retrouver la garde d'honneur de Moustapha, augmentée de Perchembah, que chacun des créanciers montait tour à tour. Mais à la première halte nous finîmes par nous débarrasser de ces importuns, car leur troupe s'était accrue d'un créancier sans nez dont la compagnie nous était très-désagréable. Nous traversâmes rapidement la partie septentrionale de la Bithynie; et, croyant gagner du temps en laissant nos chevaux à Nicomédie pour arriver à Constantinople par mer, nous prîmes une barque qui en deux jours nous déposa à Top-Hana.

CONSTANTINOPLE.

CONSTANTINOPLE.

VIII.

Constantinople n'était pas aussi paisible que les villes que nous venions de traverser. Les événements qui avaient suivi la mort du sultan, la défaite de Nézib et la trahison de Ahmed-Pacha, avaient jeté les esprits dans un trouble qui se manifestait par de sourdes rumeurs. Il ne fallait rien moins que la main vigoureuse de Kosrew-Pacha, qui venait d'être élevé au poste de grand vézir, pour maintenir la tranquillité dans la capitale. Le parti des janissaires, qui se montre dans tous les troubles, retrouvait son vieil antagoniste fidèle à sa haine contre l'Orta. Nous revenions un jour de faire une promenade dans l'intérieur de la ville : c'était la première fois que je voyais, depuis mon arrivée, Kosrew-Pacha. Il était assis dans la boutique d'un marchand de tabac, au carrefour du marché aux poissons, en compagnie de Halil-Pacha, son ancien esclave, marié par lui à la fille du Sultan, et qui venait d'être élevé au poste de séraskier.

Des soldats de la garde étaient placés à chaque avenue du carrefour. Nous nous informâmes de l'événement qui attirait le grand vézir en ces lieux : « Il est là, répondit un passant avec le plus grand sang-froid du monde, pour faire arrêter les oisifs. Quiconque marche les deux mains vides est immédiatement jeté en prison, comme suspect de porter atteinte au repos de la ville. » Le grand vézir me fit un salut amical, et me fit engager par Méhémet à me rendre chez lui le lendemain, à son palais de Balta-Liman. C'est là qu'il se reposait des soucis de la politique, en s'occupant de travaux champêtres. La veille, il avait, dit-on, fait arrêter quelques centaines d'individus dont on s'était débarrassé pendant la nuit. Là il était campagnard, et m'avait fait appeler pour me consulter sur la construction d'un moulin à eau qu'il voulait établir au moyen d'un petit ruisseau qui traversait une de ses fermes. Je lui conseillai un moulin à vent, et lui parlai de ceux de Chio, qui sont construits de manière à résister au grand vent qui règne dans ces parages. Cette idée lui plut, et il se décida à envoyer un ingénieur dans cette île. Il m'entretint toute la journée de ses projets d'amélioration. La campagne seule lui plaisait, disait-il. Mais je ne pouvais m'empêcher de comparer l'homme qui conversait si tranquillement, avec le ministre qui faisait trembler la veille la population de Constantinople. C'était pour moi un singulier agriculteur : le matin, la houlette et les moutons; le soir, les hommes au Bosphore.

Depuis six ans que je le connaissais, il me semblait avoir toujours le même âge. Ce n'est que d'après les données les plus incertaines que l'on peut savoir l'âge des Turcs; car ils n'ont pas d'état civil, et ils supputent leurs années d'enfance par des époques qui ont frappé leur souvenir. On prétendait que le grand vézir avait environ quatre-vingts ans; mais c'est une mode, chez les grands seigneurs turcs, d'affecter la vieillesse et la fatigue : ils appellent cela de la gravité. On se souvenait que Kosrew-Pacha, originaire de Géorgie, avait été dans son enfance esclave de Kourchid-Pacha: c'est à ce dernier qu'il dut le commencement de sa fortune. Nommé gouverneur de Trébizonde, il passa plusieurs années dans l'Anatolie, et revint à Constantinople pour remplir les fonctions de capitan-pacha. Il passa ensuite à la dignité de séraskier, qu'il exerça, sauf une petite interruption, jusqu'à la mort du sultan Mahmoud. C'était, dans le divan, l'ennemi le plus acharné du pouvoir de Méhémet-Ali; il ne suivait que son instinct naturel en flattant les dispositions hostiles du sultan.

C'est par les conseils de Kosrew-Pacha que le Grand-Seigneur rassembla, sous les ordres d'un séraskier d'Anatolie, une armée au pied du Taurus, trompant la vigilance de la diplomatie européenne, à laquelle il promettait constamment de ne pas en venir à des hostilités ouvertes contre le pacha d'Égypte. L'inquiétude qui régnait sur le sort de la flotte ne paraissait nullement agir sur la tranquillité du vézir; mais lorsque je lui annonçai que les projets de mes compagnons de voyage étaient de traverser l'Anatolie dans toute sa longueur pour nous rendre à Trébizonde par terre, il nous conseilla d'attendre une quinzaine de jours pour nous mettre en route; car il était informé que les Nizams, dispersés à Nézib, s'étaient répandus dans ces provinces, où ils commettaient toute sorte de brigandages, surtout du côté de Sivas et de Tokat.

Nous apprîmes en effet, quelques jours plus tard, qu'une révolte avait éclaté à Tokat, et que le gouverneur avait été égorgé. Le mécontentement qui régnait dans Constantinople se manifesta bientôt par des preuves non équivoques. C'est un usage qui date du temps des janissaires, d'exprimer les mauvaises dispositions contre le gouvernement par l'incendie de quelques quartiers. Dans les temps de trouble, on compte jusqu'à quatre et cinq incendies par mois: et ce sont des quartiers entiers qui deviennent la proie des flammes. Constantinople fut de tout temps en butte à ce fléau; là les empereurs byzantins avaient établi des cohortes de veilleurs, qui devaient prévenir les accidents. Chaque corporation de métiers devait fournir son contingent. L'idée n'est pas encore venue de mettre un obstacle à la destruction, en construisant des maisons qui soient moins faciles à brûler. Ayant à leur disposition tous les matériaux nécessaires pour construire en pierres ou en briques, les habitants persistent à bâtir des maisons en bois; et, après un incendie, ils recommencent avec une patience admirable à rebâtir leurs maisons sur les mêmes errements, en se servant des cendres de la maison détruite, en guise de mortier, pour maison nouvelle. Quelques incendies partiels avaient éclaté dans l'intérieur de la ville; mais, le 13 août, le feu se déclara dans un des quartiers de Péra; il était huit heures du matin; l'air était calme; rien n'était plus facile que de se rendre maître du feu, en lui faisant une petite part; car c'est l'époque de l'année où l'eau est rare à Constantinople, et surtout dans le quartier de Péra. Mais le sentiment d'un grand malheur dominait tellement tous les esprits, que, dès le matin, tout le monde faisait ses paquets.

A la première alerte, le séraskier, Halil-Pacha, s'était rendu sur le théâtre du désastre, accompagné des troupes de pompiers de Constantinople. Cette corporation est sous les ordres d'un *kiaia*, qui, bien que chargé d'éteindre le feu dans tous les lieux où il se déclare, commence, avant de sauver une maison, par se faire assurer un Backchich ou présent de la part du propriétaire.

Quant aux pompiers, il faut que le propriétaire soit là pour les encourager, en jetant des pièces d'argent. Ils sont suivis d'une troupe de *baltagis* ou sapeurs, divisée en deux sections, dont l'une porte des haches, et l'autre des crocs emmanchés à de longues perches pour renverser les maisons. On ne saurait se faire une idée de la rapidité avec laquelle le feu s'empare d'un quartier, et de la confusion qui règne au milieu de cette population, qui n'a pas la moindre idée d'ordre et d'obéissance. Tous les meubles, qui, il est vrai, ne se composent que de divans et de quelques ustensiles de cuisine, sont jetés par la fenêtre, encombrent les rues, et empêchent les secours d'arriver.

L'autorité, qui a tant de moyens de faire obéir, commence d'abord par perdre la tête: elle éparpille les pompes en vingt endroits; le service de l'eau ne se fait pas; on se laisse constamment devancer par le feu, et l'on est sûr que les plus grands efforts sont toujours dirigés sur des maisons qu'il est impossible de sauver. Le séraskier Halil-Pacha, qui était resté toute la journée sans savoir donner un ordre utile, voyant que le feu débordait de toutes parts, finit par abandonner la partie, et par se retirer à Galata-Sérail. Plus du tiers de Péra était brûlé, et l'incendie, plus furieux que jamais, était alimenté par la brise du soir, lorsque le commandant de la station française, suivi de tous les équipages, vint apporter des secours et arrêter le progrès du feu.

Le lendemain, il n'y avait rien de plus triste à voir que cette étendue de terrain, qui comprenait la colline de Péra et la vallée attenante, couvertes de ruines fumantes. Les cheminées seules, qui sont construites en briques, restaient comme autant d'obélisques noircis, pour indiquer les alignements des rues et l'emplacement de chaque maison. Le sol resta brûlant pendant plusieurs jours; et l'on voyait, au milieu des rues encombrées de débris, les cadavres des chiens errants qui s'étaient laissé cerner par les flammes, plutôt que de quitter le quartier où ils ont l'habitude de résider. Le Grand Seigneur envoya des tentes aux incendiés, qui campaient encore longtemps après sur la colline de Péra et sur les hauteurs de Dolma-Baghtché.

IX.

SÉPULTURE DES SULTANS.

Nous profitions du séjour forcé que nous faisions à Constantinople, pour visiter les nombreux monuments de cette ville. Les mosquées, qui m'avaient si vivement intéressé pendant mon premier séjour, attiraient surtout l'attention de mes compagnons de voyage. En nous rendant à l'Hippodrome, nous fûmes un jour surpris de voir une grande foule assemblée dans la rue du Divan. Au milieu d'une enceinte carrée qui était défendue par une barrière de bois, s'élevait une tente verte, de forme oblongue, et dont le petit côté

ouvert laissait apercevoir un catafalque richement couvert de châles. C'était la dépouille mortelle de l'ancien maître de cet empire, de l'un des monarques les plus malheureux qui aient occupé le trône des Osmanlis; car il est mort sans que les efforts qu'il faisait pour régénérer son peuple eussent trouvé d'échos parmi les grands de son empire; il vit tomber une à une toutes les conquêtes de ses ancêtres, et ne reçut qu'une seule grâce à sa dernière heure, celle d'ignorer la défaite de son armée et la trahison de l'un de ses plus chers favoris. Son corps reposait sous la tente, comme pour obéir à cette loi traditionnelle des Osmanlis, qui ne se regardent que comme campés en Europe. Après trois siècles de jouissance paisible des conquêtes de Mahomet II, l'instinct nomade n'a pu être étouffé par les efforts de la civilisation, ni par le contact intime avec les peuples de l'Europe. Une tente au bord d'un ruisseau, sous un ciel pur, sera toujours préférée par un Turc aux plus somptueuses habitations. C'est l'air qu'il leur faut, c'est l'espace dont ils veulent jouir : aussi, malgré le climat froid et inconstant de Constantinople, leurs demeures sont-elles percées de fenêtres nombreuses, qui laissent pénétrer la brise de la mer. Plusieurs mollahs étaient agenouillés autour du cercueil, lisant le *Koran*, et priant pour le monarque défunt. A la tête du cercueil était placée la coiffure du sultan, surmontée de cette aigrette qui se balança pendant trente ans sur la tête impériale. C'est le premier des monarques ottomans dont la tombe ne sera pas ornée du turban de mousseline, signe distinctif des empereurs. Le modeste fez de drap rouge couvre aujourd'hui la tête des Osmanlis, depuis le simple nizam jusqu'au sultan. Deux soldats de la garde étaient en faction à l'entrée de la tente; mais tout le monde pouvait entrer dans l'enceinte, et venir prier sur cette tombe modeste. C'était la coutume d'enterrer les anciens sultans près des mosquées qu'ils avaient fait bâtir; mais le sultan Mahmoud a dérogé à cet usage. La mosquée qu'il éleva pour lui tenir lieu du pèlerinage de la Mecque est située dans le quartier de Top-Hana. Il voulut que son tombeau fût construit sur un terrain appartenant à sa sœur bien-aimée Esma sultane.

Les sépultures des sultans et des princes de leur famille consistent en une chapelle octogone, couverte par une coupole, et enrichie de peintures, d'émaux et de marbres précieux. Les princesses sont déposées dans de pareils monuments. Près du tombeau de Soliman est élevée une petite chapelle qui contient les cendres de la célèbre Roxelane, dont les mollahs paraissent avoir oublié le nom, et qu'ils désignent sous celui de sultane *Hasseki* ou favorite.

Une circonstance fortuite me donna enfin l'occasion d'entrer dans le célèbre bain de Mahomet II, qui a été décrit par Pierre Gylle comme le plus beau de Constantinople. Ce bain, dont la coupole avait été gravement endommagée par le tremblement de terre de 1764, avec les autres édifices qui se trouvaient sur la colline, la mosquée et le *médrécé*, fut muré depuis cette époque, et personne n'y entrait; mais le gouvernement, au lieu de le faire réparer, en ayant ordonné la démolition, il me fut possible d'en lever les plans en détail. Cet édifice, dont la disposition générale ressemble à celle des autres bains turcs, était, à l'intérieur, décoré avec un grand luxe de peintures, dont une partie était fort altérée par l'humidité. Il n'eût pas fallu une somme considérable pour en effectuer la restauration; mais l'incurie du gouvernement a trouvé plus simple de détruire un monument qui faisait l'ornement de Constantinople, et que le souvenir du sultan qui l'avait bâti aurait dû seul sauver.

SAINTE-SOPHIE
DE CONSTANTINOPLE.

X.

En donnant son nom à l'antique Byzance agrandie et renouvelée, l'empereur Constantin n'avait pas seulement voulu fonder la capitale de l'empire d'Orient, son intention était de transporter Rome tout entière sur les rives du Bosphore; et, pour que les familles romaines qui venaient par ses ordres s'établir à Constantinople pussent s'habituer plus facilement à leur nouvelle patrie, les noms des lieux de l'ancienne Rome les plus familiers aux habitants avaient été transportés dans la nouvelle capitale.

Par une bizarre analogie, la configuration du terrain sur lequel Constantinople est assise permit de diviser l'enceinte de la ville en sept collines, qui rappelèrent les collines de Rome. Les collines et les vallées intermédiaires furent divisées en quatorze régions.

Au centre de la ville fut placé le milliaire d'or, qui servait de point de départ pour compter les distances; et le peuple fut divisé en curies, centuries et tribus. Constantinople eut son grand cirque, son forum, son palais impérial; et les monuments de l'ancienne Rome furent transportés dans Byzance. C'est de cette époque que date le pillage régulier des principales villes de l'antiquité. Jusqu'alors on n'avait enlevé que les tableaux et les statues; les temples et les portiques se trouvaient, par leur propre poids, à l'abri de toute atteinte. Mais, pour orner Constantinople, on eut besoin de pierres et de colonnes. On démolit les temples, on transporta les obélisques et les trophées des places publiques. Les villes de la Thrace, et surtout celles de la Propontide, eurent principalement à souffrir de ces ravages, dont les historiens byzantins nous ont conservé tous les détails.

Le palais impérial fut construit sur la colline qui s'élève à l'entrée du port. C'est en-

core aujourd'hui le sérail des sultans. L'ancienne acropolis, établie sur cette colline, renfermait plusieurs temples qui furent ou démolis ou convertis en églises. C'est principalement dans la construction des églises élevées par ses ordres que l'empereur voulut faire briller sa magnificence. La plus grande et la plus riche de toutes fut construite non loin du palais, sur la croupe occidentale de la première colline. Elle fut dédiée à la sagesse du Verbe incarné (*Agia sophia*); mais les écrivains latins ayant toujours désigné cette église par le nom de *Templum Sophiæ*, elle est généralement connue sous le nom de *Sainte-Sophie*. Le temple construit par Constantin avait la forme de basilique; il était couvert en bois, et fut brûlé peu d'années après sa construction. Reconstruit et renversé de nouveau, il fut remplacé par l'église actuelle, qui, depuis treize cents ans, a résisté aux ravages du temps et des tremblements de terre.

Il n'existe plus à Constantinople qu'une seule église, dont la fondation remonte à l'époque de Constantin [1]. Un des chefs-d'œuvre de l'architecture byzantine, si l'on en croit les historiens de l'époque, l'église des Saints-Apôtres, fondée par ce prince et embellie par ses successeurs, subsista jusqu'à la prise de Constantinople; mais cette église fut démolie par Mahomet II, pour faire place à la mosquée élevée par ses ordres. Il est un fait curieux à observer : c'est que les Turcs, qui ont ruiné toutes les églises byzantines antérieures à Justinien, non-seulement ont respecté le temple de Sainte-Sophie, mais que cet édifice religieux des chrétiens servit de modèle à tous les temples musulmans qui furent élevés dans Constantinople.

Ce n'est pas à un caprice des vainqueurs qu'il faut attribuer cette singularité, mais à la puissance de l'art, qui s'offrit sous cet aspect à des hommes barbares, mais religieux, comme le véritable type d'un temple élevé à un Dieu unique.

La construction de Sainte-Sophie fut un grand événement, célébré par tous les écrivains contemporains comme une ère nouvelle ouverte à l'architecture religieuse, qui, jusqu'à cette époque, était toujours restée asservie aux dispositions des édifices païens, fort peu modifiés par le culte chrétien. La forme de basilique, conservée aux églises depuis le règne de Constantin, fut dès lors totalement abandonnée, et resta comme l'apanage de l'Église latine. Mais l'Église d'Orient, adoptant la pensée exprimée par ce nouveau chef-d'œuvre, n'offre pas un seul exemple d'église en basilique postérieur au règne de Justinien.

De son côté, l'Église latine sut modifier la simplicité de la basilique antique, en introduisant les transeps, qui rappelèrent dans le plan la forme de la croix du Sauveur. Cet emblème mystique, accepté par l'Église d'Occident, fut conservé presque sans altération pendant les trois siècles qui virent fleurir l'architecture gothique. L'expression du temple était alors : Dieu mourant sur la croix pour le salut du genre humain. Le génie qui présida à la structure du temple de Sainte-Sophie voulut glorifier Dieu, non pas dans l'humilité chrétienne, mais dans la toute-puissance du Créateur, du maître de tout, du *Pantocrator*. La vaste coupole portant à son faîte l'image de Dieu le Père, et enveloppant l'enceinte de l'église comme le ciel enveloppe la terre, rappela à l'imagination des

[1] Le monastère de Saint-Jean Studius.

fidèles le Tout-Puissant régissant l'univers du haut de son trône étincelant. L'expression du temple oriental est : Dieu est grand.

Aussi, lorsque les fils d'Othman vinrent planter sur les tours de Byzance l'étendard d'une religion dont le symbole est : Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu! ils furent frappés de la majesté de l'église chrétienne; et, malgré leur haine pour une croyance qui les damnait sans appel, ils se prosternèrent sous les parvis sacrés, et dirent : Ceci sera notre temple! Aussi, depuis le jour où l'église de Sainte-Sophie fut consacrée au dieu de Mahomet, les Turcs se sont-ils attachés à conserver avec une jalouse sollicitude le monument qu'ils regardent comme le plus beau trophée de leur conquête. Ils ont effacé, il est vrai, toutes les figures humaines qui décoraient les voûtes, leur loi proscrivant les images comme une représentation impie de la créature, comme une lutte criminelle avec le Créateur; mais ils n'ont rien changé à l'ordonnance intérieure du temple, ils se sont contentés de soutenir les parties dont la vétusté devenait menaçante, ou de réparer les dommages causés par les tremblements de terre. Aussi, l'extérieur du monument, masqué par une confusion d'arcs-boutants et de contre-forts, ne présente-t-il qu'une masse de constructions de toutes les époques.

Les tombeaux de la famille des sultans, construits dans une des cours latérales, et la demeure des mollah, située dans le cloître attenant à la façade, rendent la circulation autour de Sainte-Sophie assez difficile. Ce n'est que de la place du Sérail qu'on peut jouir du coup d'œil que présente le chevet de l'église; mais, sous cet aspect, l'antique édifice est loin de s'offrir sous un point de vue qui justifie sa renommée.

Il faut pénétrer dans l'intérieur pour se rendre compte de l'enthousiasme avec lequel en ont toujours parlé ses anciens comme ses nouveaux possesseurs. Mais de tous les monuments religieux de Constantinople, Sainte-Sophie est celui dont l'abord est le plus difficile pour les chrétiens. Cela tient à la croyance répandue parmi le peuple, qu'un jour viendra où l'église de Justinien sera rendue à son culte primitif. Les graves docteurs de la mosquée racontent à ce sujet une légende qui, toute futile qu'elle est, montre jusqu'à quel point ce préjugé est enraciné chez les Turcs. Du reste, nous verrons, en nous reportant de quinze cents années en arrière, les docteurs byzantins admettre des traditions tout aussi puériles, lorsqu'ils racontent l'histoire de la fondation de Sainte-Sophie.

On remarque dans une galerie de l'église une porte simulée, appliquée à la muraille. Le chambranle est en marbre blanc, et la baie est fermée par un massif de pierres, dégradé par la vétusté. Lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople, disent-ils, il entra dans Sainte-Sophie pour y faire sa prière, et consacrer cette église au dieu des musulmans. En ce moment un prêtre était à l'autel, et disait la messe, entouré de diacres et de desservants : l'effroi causé par l'arrivée des vainqueurs dispersa la foule des chrétiens, et le prêtre se retira par cette porte, qui se trouva close sur-le-champ par un mur de pierres.

Lorsque les chrétiens reprendront Constantinople, disent les Turcs, le prêtre sortira de sa retraite, et viendra achever sa messe.

L'esprit de tolérance qui, depuis quelques années, pénètre dans toutes les classes de la nation turque, n'a pas été sans action sur le corps des oulémas; mais il se passera encore bien du temps avant que les portes de Sainte-Sophie s'ouvrent devant ceux qui ne sont pas regardés comme de fidèles croyants.

Il nous avait été particulièrement recommandé, par le ministre qui nous envoyait en Orient, de rapporter au Gouvernement les plans des principaux édifices religieux de Constantinople; monuments fort importants pour l'histoire de l'art, puisque cette ville offre encore une série d'églises byzantines dont la construction date authentiquement des ve, vi^e^ et viie siècles. Ces églises sont au nombre de onze, savoir :

Sainte-Irène.	Ἅγια Εἰρήνη.
Sainte-Sophie.	Ἅγια Σοφία.
Sainte-Théodosia.	Ἅγια Θεοδοσία.
La Vierge du Libos.	ὁ Ναὸς τῆς Θεοτόκου τοῦ Λιβός.
L'Église du Tout-Puissant.	ὁ Ναὸς τοῦ Παντοκράτορος.
Saint-Jean Studius.	Στουδίου Μονή.
Saint-Sergius et Saint-Bacchus.	Σεργίου καὶ Βάκχου.
Saint-Phocas.	Ἁγίου Φωκᾶ.
La Mère de Dieu.	τῆς Θεοτόκου.
Monastère de la Campagne.	Σεβάσμια Μονὴ τῆς χώρας.
L'Église des Bienheureux.	ὁ Ναὸς τῆς Παμμακαριστοῦ.

A l'exception de Sainte-Irène, dont les Turcs ont fait un arsenal, toutes ces églises sont aujourd'hui converties en mosquées ; mais elles ont conservé leurs dispositions premières. Les peintures représentant des figures d'hommes et d'animaux ont été cependant effacées presque partout.

Le grand muphti nous accorda facilement la permission de dessiner et de mesurer les mosquées et les églises du second ordre; mais pour obtenir un semblable privilége à l'égard de Sainte-Sophie, les difficultés furent grandes. Il fallut négocier longtemps, se faire des amis dans le corps des oulémas et parmi les officiers subalternes du temple, afin que la permission accordée par les chefs ne devînt pas un sujet de récrimination de la part des inférieurs. Ce n'est qu'à la seconde tentative que l'intervention de l'ambassadeur près du reiss-effendi amena un résultat favorable; encore la permission ne fut-elle pas accordée officiellement : on promit de fermer les yeux sur cette infraction aux usages, si toutefois le respectable corps des oulémas, le kaïm-bachi, les imans et les softas, voulaient bien ne pas s'opposer à une opération dont le but et la nécessité n'étaient pas révélés d'une manière péremptoire, l'intérêt historique et scientifique n'étant, aux yeux des Turcs, qu'un prétexte qui ne les satisfaisait pas complétement. Un firman nous fut remis pour visiter Sainte-Sophie autant de fois que nous voudrions ; on se taisait sur le reste. Dès que le grand muphti sut que le reiss-effendi ne s'opposait pas à nos projets, il s'y prêta lui-même avec beaucoup de grâce; il nous fit présenter au kaïm-bachi, qui lui-même nous mit en relation avec les docteurs; et nous nous trouvâmes comme affiliés à la corporation des softas, vivant comme eux, et admis à toute heure dans le temple.

Bien souvent nous assistâmes avec recueillement aux grands offices de cette religion

qui n'admet d'autres pompes que la prière; et lorsque nous voyions le touchant spectacle de deux mille serviteurs de Mahomet prosternés dans la poussière au pied du trône de Jéhovah, nous retournions, dans notre pensée, aux panégyries italiennes: là aussi nous avons vu, sous les voûtes de Saint-Jean de Latran, un peuple entier s'humilier dans la prière.

L'église de Sainte-Sophie, célèbre comme le plus beau monument de l'architecture byzantine, a excité pendant trop longtemps la curiosité des savants et des artistes, pour qu'une description détaillée de cet édifice ne soit pas accueillie avec quelque intérêt. Malheureusement, les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer ne nous permettent point de joindre à notre récit les dessins qui en compléteraient les développements, et nous nous efforcerons d'y suppléer par une plus grande clarté.

Les historiens byzantins nous ont laissé de nombreux détails sur la construction de cet édifice; ils ont mentionné la plupart des temples dont les riches matériaux ont été employés pour orner l'intérieur de Sainte-Sophie, et ont rapporté avec soin toutes les traditions, véritables ou fabuleuses, qui se rattachent à l'origine de cette église. En lisant la nomenclature des vases précieux qui formaient le trésor de Sainte-Sophie, on s'étonne qu'un seul monument ait renfermé tant de richesses. Mais il ne faut pas oublier que les empereurs byzantins voulaient que l'église de Constantinople éclipsât la renommée du temple de Salomon, et fût en même temps la métropole du monde.

FONDATION DU TEMPLE DE SAINTE-SOPHIE PAR CONSTANTIN; SON HISTOIRE JUSQU'AU TEMPS DE JUSTINIEN.

L'église de Sainte-Sophie fut fondée l'an de Jésus-Christ 325, le vingtième du règne de Constantin le Grand. Elle fut dédiée à l'éternelle Sagesse, c'est-à-dire, à la personne de Dieu qui préside à la création de l'univers. Elle fut primitivement construite sur le modèle adopté à cette époque pour les églises chrétiennes, c'est-à-dire en forme de basilique. La couverture de cet édifice était de bois. La Sainte-Sophie de Constantin présentait sans doute le même aspect que l'église de Saint-Paul hors les murs, à Rome.

Durant cette même année on posa les fondements des nouvelles murailles de Constantinople. Cette première église ne fut pas achevée sans subir divers changements de la part du fils de Constantin, qui fit agrandir la nef. Elle demeura dans le même état pendant soixante-quatorze ans; mais à cette époque elle fut brûlée pendant la révolte suscitée par les ariens.

La basilique resta deux années sans couverture; mais Théodose donna des ordres pour qu'elle fût couverte par une voûte demi-cylindrique. L'inauguration en fut faite au commencement de l'année 415. Sainte-Sophie subsista encore trente-cinq ans sans souffrir aucun dommage; mais, dans la cinquième année du règne de Justinien, elle fut de nouveau brûlée pendant la fameuse sédition des factions du cirque, dans laquelle périrent trente-cinq mille hommes.

Ce fut alors que Justinien conçut le projet de construire un temple plus magnifique que tout ce qui avait été fait « depuis la création du monde. »

Justinien écrivit donc aux satrapes d'Asie et aux gouverneurs des provinces d'Occident de rechercher avec soin les marbres, les colonnes, les sculptures de tout genre qui pourraient être utiles pour la construction de son temple. Son appel fut entendu, et il reçut bientôt les dépouilles des temples, des thermes, des portiques, qui ornaient les différents pays « d'Orient, d'Occident et des Iles. » Une dame romaine, nommée Marcia, lui envoya de Rome, sur des radeaux, huit colonnes provenant du temple du Soleil, construit par Aurélien.

L'historien byzantin ne nous dit pas de quel droit la dame Marcia pouvait ainsi dépouiller les édifices de Rome. Faut-il croire que déjà à cette époque l'incurie pour la conservation des monuments païens était poussée au point que leurs débris appartinssent au premier occupant?

Marcia écrivit à l'empereur, en lui faisant porter ces colonnes : [1] « Je vous envoie huit colonnes égales de longueur et de poids, pour le salut de mon âme. » — (Ces colonnes sont de porphyre, et venaient de Balbeck.)

Constantin, préteur d'Éphèse, en envoya de son côté huit autres, de marbre vert taché de noir, provenant sans doute du temple de Diane. Ces colonnes sont celles qui, au rez-de-chaussée de l'église, séparent la nef du rez-de-chaussée.

Le reste des matériaux précieux fut tiré de Cizyque, d'Alexandria Troas, et des Cyclades.

On remarque, dans les revêtements intérieurs de l'église, les marbres les plus rares et les plus estimés chez les anciens : les granits de Syène et les porphyres d'Égypte, le marbre de Phrygie, blanc, veiné de violet [2], le marbre vert de Laconie [3], le marbre bleu de Libye [4], le marbre noir et blanc de Scythie [5], le marbre de Caryste en Eubée [6], le rouge d'Alabande [7], les marbres blancs de Paros et de Proconnèse. Tous ces marbres, coupés en tables, servent aux revêtements intérieurs de l'église, et produisent le plus bel effet, par l'harmonie sévère de leurs couleurs.

On ne perdit point de temps pour commencer l'ouvrage : l'église ayant été brûlée dans le mois de janvier, les travaux commencèrent le mois suivant; ils furent confiés à deux architectes grecs, Anthémius de Tralles, et Isidore de Milet. Il est étonnant que dans l'œuvre de ces deux artistes on ne retrouve aucune trace du goût de leur pays; Milet et Tralles étaient célèbres par la richesse et la pureté de leur architecture. Le temple d'Apollon Didyme, près de Milet, dont les restes sont encore aujourd'hui si remarquables, les temples de Diane à Magnésie, le théâtre de Tralles, n'avaient point attiré l'attention de deux architectes, bien que les deux auteurs de Sainte-Sophie aient paru suivre

[1] *Anonymi*, I, IV.

[2] *Marmor synnadicum* (Pline), dont nous avons retrouvé les carrières en Phrygie.

[3] *Porphyre ophites* de Cenchrée.

[4] *Turchino.*

[5] *Gran anticho:* c'est un feldspath.

[6] *Cipolino.*

[7] *Marmor alabandicum* (Pline).

en tout l'inspiration de leur génie et de leur religion, on doit convenir que Sainte-Sophie rappelle plutôt les édifices d'architecture romaine que ceux de style grec. Il est à croire que le Panthéon d'Agrippa et les Thermes de Caracalla n'étaient pas inconnus aux deux habiles architectes. Ceci n'est point une critique de leur œuvre, car leur conception est grande et magnifique; mais il serait intéressant de connaître la véritable filiation des monuments à coupole, que les anciens ont inventés si tard.

Au rapport d'Agathias (liv. IV), Anthémius n'était pas seulement célèbre par ses connaissances en construction et en mécanique : il avait découvert le moyen d'imiter les tremblements de terre et les effets de la foudre.

Quant aux détails d'exécution de l'édifice, aux sculptures qui sont l'ouvrage des artistes byzantins, on ne saurait dire à quel degré d'avilissement l'art était tombé. Sous ce rapport, c'est la plus déplorable barbarie, parce que c'est l'ignorance qui se traîne, et qui n'a pas encore la force d'inventer. Quelques années plus tard, les artistes byzantins laissent entièrement de côté la tradition romaine ou classique; ils prennent alors une allure originale. On leur pardonne leurs écarts, parce qu'on n'a plus de point de comparaison qui leur porte préjudice. Les sculptures faites expressément pour l'église de Sainte-Sophie se bornent à des barrières, des corniches et des chapiteaux qui disparaissent dans le vaste ensemble que présente ce monument, et qui ne nuisent pas autant à sa beauté qu'on aurait lieu de le craindre.

CONSTRUCTION DE SAINTE-SOPHIE.

L'église de Constantin avait été construite sur la première colline et dans la deuxième région de Constantinople, non loin du palais. Justinien conserva le même emplacement; mais, voulant construire un édifice plus vaste et plus magnifique, il se trouva dans la nécessité de faire des acquisitions aux environs.

La propriété d'une femme veuve, nommée Anne, fut estimée 85 livres d'or, et la propriétaire ne consentit à aliéner son bien qu'après avoir reçu l'assurance qu'on lui conserverait dans le nouveau temple une sépulture et une inscription. La sacristie fut construite sur le terrain de la veuve Anne.

On employa la ruse et la persuasion pour obtenir le consentement des autres propriétaires. Un certain Antiochus, eunuque, était connu par son amour excessif pour les jeux du cirque; le préfet du trésor donna à l'empereur l'idée de faire renfermer le pauvre eunuque quelques jours avant que les fêtes de l'hippodrome commençassent. Antiochus n'y tint point, et, pour avoir sa liberté, il consentit à tout ce qu'on voulut. Le portique de la cour, et une partie de l'église depuis l'entrée jusqu'à l'ambon, furent élevés sur son terrain. Un autre eunuque, nommé Chariton, vendit de bonne grâce le terrain sur lequel on éleva la galerie des femmes ; la partie gauche de la galerie des femmes, ou gynæconitis, fut bâtie sur le terrain d'un certain Xénophon, cordonnier, que l'empereur livra à la risée publique, pour le punir de ses prétentions exagérées.

Les quatre vestibules ou narthex furent élevés sur un terrain qui coûta à l'empereur quatre-vingt-dix livres d'or. En déduisant de la surface occupée par l'église de Sainte-Sophie les terrains nouvellement acquis par Justinien, et dont le périmètre est si bien déterminé par l'anonyme de Constantinople, on voit que la primitive basilique, élevée par Constantin, était une église d'une dimension médiocre, grande à peu près comme l'église du Pantocrator, qui existe encore aujourd'hui.

Quoique l'empereur eût pris la précaution de faire venir du dehors tous les matériaux qui devaient servir à la construction de son église, les dépenses furent cependant excessives. Les impôts pesèrent lourdement sur le peuple. On retint les honoraires des professeurs [1]. On ne se contenta pas de dépouiller les temples du paganisme : les tuyaux de plomb qui servaient à conduire les eaux dans la ville furent enlevés, et remplacés par des tuyaux de poteries.

Les travaux, poussés avec une grande activité, durèrent sept années; et, en décembre 538, on célébra leur achèvement. L'auteur anonyme, auquel nous empruntons ces précieux détails, n'est pas fort clair dans son passage relatif aux fondements de l'église. Il dit : « On fouilla, par ordre de l'empereur; et lorsqu'on eut trouvé la pierre *stephanea* (εὕρων στεφανέαν πέτραν), on commença les fondements du grand dôme. »

La constitution géologique de la colline du Sérail est un grès micacé, reposant sur un trapp terreux; qui forme la majeure partie du terrain de Constantinople, *intra muros.* Rien ne peut mettre sur la voie de la composition de cette pierre *à couronne* dont parle l'auteur. On a proposé, avec assez de raison, de corriger le mot στεφανέαν par στερέαν (solide). Cette correction est tout à fait d'accord avec la nature des lieux. Les architectes ayant mis à découvert le terrain propre à bâtir, le patriarche commença des prières pour attirer les bénédictions du ciel sur ces travaux, et l'empereur s'avança en tenant à la main une truelle de mortier, qu'il jeta lui-même dans les fondements.

Nous avons dit que Sainte-Sophie n'est pas éloignée du palais impérial. Justinien se fit construire une galerie qui joignait le palais à l'emplacement des travaux, afin de pouvoir à toute heure venir surveiller les ouvriers sans être vu. Lorsque le sultan Achmet fit construire la mosquée de l'Hippodrome, il venait aussi, chaque vendredi, travailler avec les ouvriers pour les exciter par son exemple.

Les architectes avaient sous leur direction cent maîtres maçons, qui avaient chacun cent ouvriers sous leurs ordres; cinq mille ouvriers travaillaient sur le côté droit, et cinq mille sur le côté gauche. Un ange (dit l'auteur) était apparu en songe à l'empereur, et lui avait tracé le plan de l'ouvrage. Les deux architectes n'étaient là que pour exécuter les volontés de l'ange.

Le mortier était préparé avec de l'eau d'orge, de la chaux et du ciment. Pour asseoir les premières fondations des piliers, on plaça au fond des fouilles un lit de mortier

[1] Marcellinus Comes.

et d'écorces de saule de 50 pieds de longueur, d'une largeur égale, et de 20 pieds de haut. Cette espèce de béton acquit, en séchant, la dureté du fer.

Les fondations étant faites, et les murailles élevées à deux coudées (1 mètre) audessus du sol, la dépense se montait déjà à 452 quintaux d'or. On payait les ouvriers dès qu'ils avaient achevé de poser une pierre. Lorsque l'empereur assistait aux travaux, il était vêtu d'une mauvaise tunique de lin, avait la tête enveloppée d'un mouchoir (*sudarium*), et tenait un bâton à la main. Il s'abstenait alors de la sieste, et récompensait les ouvriers qui lui paraissaient les plus zélés.

L'ouvrage s'était élevé jusqu'aux voûtes des bas côtés, lorsqu'il survint un événement miraculeux que l'auteur byzantin raconte fort longuement, et qui fait voir jusqu'à quel point la Providence s'intéressait à l'achèvement de l'église.

Les ouvriers étaient allés dîner, et le fils du directeur des travaux était resté seul dans les chantiers pour garder les outils, lorsqu'il vit venir un eunuque d'un visage agréable, et vêtu de blanc, qui lui ordonna d'aller immédiatement chercher les ouvriers, afin que l'ouvrage ne fût point interrompu. « Je ne saurais, répondit l'enfant; car je craindrais que l'on ne vînt dérober les outils.—Va, dit l'eunuque; et je te jure par la Sainte Sagesse et le Verbe de Dieu (Ἅγιαν Σοφίαν, τὸν Λόγον τοῦ Θεοῦ), que l'on bâtit maintenant, que je ne quitterai point les chantiers avant ton retour. »

L'empereur, averti par son maître maçon de la visite d'un eunuque dans les chantiers, assembla tous les eunuques du palais, pour que l'enfant pût reconnaître celui qui l'avait envoyé. « Aucun de ceux-ci ne ressemble à celui que j'ai vu dans le temple, » dit l'enfant. L'empereur, se rappelant alors le serment proféré par le personnage inconnu, comprit que c'était un ange, et s'écria : « Ce temple sera dédié à la Sagesse du Verbe[1] ! » Et pour que l'ange, lié par sa promesse, restât éternellement gardien de cette église, Justinien envoya le jeune fils du maître maçon dans les Cyclades, après l'avoir richement récompensé.

Les plans avaient été donnés par un ange. Le même ange était venu pour donner le nom à l'église. Peu de temps après, il revint pour fournir les moyens de subvenir à la dépense.

On était arrivé aux voûtes de la galerie supérieure; l'empereur était dévoré d'inquiétude, car son trésor était épuisé, et nul moyen de faire peser de nouveaux impôts sur le peuple. Un samedi soir, il se tenait donc tristement sur le sommet des voûtes qu'on venait de construire, lorsque l'eunuque lui apparut derechef, lui reprocha sa tristesse, et lui promit de nouveaux trésors. En effet, le lendemain, le même ange revint; et ayant commandé au questeur Basile et au patrice Théodore Coloquinthe de le suivre au palais, il leur remit quatre-vingts quintaux d'or, tirés d'une chambre secrète du palais. Ce qui paraît positif dans tout ceci, c'est que l'empereur, ne voulant pas faire

[1] D'après ce passage, l'auteur anonyme laisse à penser que la basilique de Constantin n'était pas dédiée à sainte Sophie, comme il le dit en commençant. En effet, la notice des XIV régions de Constantinople dit simplement *Ecclesiam Magnam*.

connaître l'origine des sommes énormes qu'il consacrait à la construction de Sainte-Sophie, aura imaginé cette ruse avec ses confidents Basile et Théodore. L'intervention miraculeuse de la Providence se manifesta de nouveau lorsqu'il fut question de faire arriver la lumière dans l'hémicycle de l'autel. L'empereur voulait que, pour la solidité de l'ouvrage, cet hémicycle ne fût éclairé que par une seule fenêtre; mais, changeant bientôt d'avis, il ordonna de construire deux fenêtres dans le chœur.

Les architectes étaient sur le point de commencer les travaux, lorsque l'ange, revêtu de la pourpre impériale, et portant des souliers rouges, apparut aux architectes, et leur dit : « Je vous ordonne d'éclairer l'autel par trois fenêtres, en l'honneur du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Cette injonction de l'ange fut, dans la suite, observée dans toutes les églises byzantines.

La construction des piliers fut exécutée avec le plus grand soin; ils sont bâtis en grandes pierres calcaires tirées des environs de Constantinople (Saint-Stéphano), et reliés par des crampons de fer qui retenaient également les incrustations de marbre.

Les confidents de l'empereur, Troïlus, Basile et Coloquinthe[1], se rendirent dans l'île de Rhodes pour présider à la confection des briques qui devaient servir à la construction du dôme. Ces briques, faites avec une terre particulière à l'île, étaient si légères, que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une seule brique ordinaire. Ces briques portaient l'inscription suivante :

C'est Dieu qui l'a fondée :
Dieu lui portera secours.

C'est la légèreté de ces briques qui fit penser que le dôme avait pu être construit en pierre ponce. Toutes ces particularités sont relatives à la construction de la première coupole. Nous verrons bientôt qu'elle ne subsista que peu d'années, et que le même empereur dut la remplacer par une autre plus solidement construite. Toutes les précautions avaient cependant été prises pour attirer les bénédictions du ciel sur cette œuvre sainte. Les briques de la coupole étaient posées par assises régulières, et de douze en douze assises on posait des reliques, et les prêtres faisaient des prières « pro Ecclesiæ structura et firmitate. » Cette coupole était percée de quarante-quatre fenêtres, closes par des ajustements de stuc qui retenaient les vitraux.

Lorsque les grosses constructions furent terminées, on songea aux ornements. La coupole fut revêtue de mosaïques d'or et de couleur.

Les chapiteaux et les corniches[2] furent dorés, les voûtes des bas côtés furent peintes à l'encaustique; toutes les murailles furent revêtues de marbres précieux; on peignit des ornements sur les colonnes mêmes du portique supérieur, qui fut pavé également de marbres de diverses couleurs. On voyait au-dessus des portes les portraits de la sainte Vierge, des apôtres et des évangélistes, qui brillaient sur des fonds d'or. Toutes les balustrades furent ornées de croix sculptées, qui furent également peintes et dorées.

[1] Anonym., lib. IV.

[2] Anonym., 107.

Les portiques ou narthex furent décorés de mosaïques; on remarquait dans un de ces portiques l'archange Michel faisant la garde avec le glaive nu. L'église était précédée d'une cour entourée d'un portique d'ordre ionique, au milieu de laquelle s'élevait une fontaine de jaspe, où les fidèles venaient faire leurs ablutions; car nul n'entrait dans l'église sans avoir déposé ses chaussures et lavé ses pieds. Les prêtres avaient un lieu d'ablution réservé pour eux seuls, à droite de la galerie des femmes; et là douze coquilles recevaient les eaux de pluie qui s'épanchaient par les gueules de douze lions et de douze daims. Ce lieu avait reçu le nom de *Leontarium*.

Toutes les richesses accumulées dans l'ornementation de l'édifice s'effaçaient devant le luxe inconcevable des vases sacrés, des candélabres et de l'autel.

On voulait que la table de l'autel fût plus précieuse que l'or. On en fabriqua une avec un choix de matières plus rares, combinées ensemble; on forma une masse compacte de pierres précieuses et de perles pilées, et fondues avec de l'or et de l'argent. La portion excavée sur la table de l'autel fut incrustée de pierreries du plus haut prix. Le tabernacle, en forme de tour, qui s'élevait au-dessus de l'autel était couvert par une coupole d'or, entourée de lis d'or. Du milieu de ce groupe de fleurs s'élevait une croix d'or qui pesait soixante-quinze livres. Elle était ornée de pierres précieuses.

Les sept trônes des prêtres, ainsi que le trône du patriarche, qui entourait l'autel, étaient en argent doré.

Suivant l'usage de l'Église orientale, l'autel était caché à la vue du peuple par un mur en bois de cèdre, orné d'images de saints dorés et de douze colonnes d'or. Trois portes fermées par de riches draperies donnaient accès au *Sanctus sanctorum*. Le pupitre et l'ambon étaient couverts par un dais en forme de dôme qui portait une croix, le tout en or massif, et du poids de cent livres. La croix était ornée de perles fines. La sacristie de l'église conservait une merveille encore plus précieuse; c'était une croix d'argent doré, faite exactement sur le modèle de la croix du Sauveur, qui avait été apportée de Jérusalem; elle guérissait les maladies et servait à exorciser.

Ce privilége particulier a passé à un pilier qui se trouve à gauche en entrant dans l'église actuelle, et qui est tellement usé par le frottement, que les Turcs l'ont entouré de plaques de bronze pour le conserver : les plaques elles-mêmes commencent à s'user.

Souvenons-nous du pied de saint Pierre.

Les vases destinés aux grandes fêtes de l'année, tels que calices, patènes, ciboires, étaient de l'or le plus pur; il y avait vingt-quatre grands évangiles, dont chacun pesait deux quintaux, à cause des ornements dont ils étaient enrichis.

On comptait dans l'église six mille candélabres en or massif, qui étaient placés autour de l'autel de l'ambon et de la galerie des femmes. Il y avait de plus deux candélabres en or, du poids chacun de cent livres, et sept croix en or, du poids d'un quintal.
Toutes ces richesses tombèrent entre les mains des Turcs au moment de la prise de Constantinople. Mahomet II, vainqueur, entra à cheval dans l'église. Une partie de la po-

pulation s'était précipitée au pied de l'autel, et implorait le secours de la Providence. Ce fut avec peine que le coursier du sultan put se frayer un passage à travers cette foule consternée. Arrivé à l'autel, Mahomet proclama à haute voix le symbole de l'islamisme: « Il n'est d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Cette profanation fut le signal de la plus épouvantable orgie dont un temple chrétien eût jamais été témoin. Les vases et les calices furent souillés et brisés; les vierges consacrées au Seigneur devinrent la proie d'un vainqueur furieux; la pitié fut muette, et le pillage ne s'arrêta que lorsque le temple fut vide.

Les vainqueurs s'étaient partagé les prêtres, les vases sacrés, les meubles et les femmes. L'église fut blanchie à la chaux; on effaça toutes les figures de saints, et les Turcs appelèrent le Dieu de Mahomet dans le temple où avait régné sans partage le Dieu des chrétiens.

Privée de ses tableaux et de ses peintures, l'église de Sainte-Sophie subsiste aujourd'hui dans l'état où la laissèrent les vainqueurs de Constantinople.

Parcourons maintenant le temple dans tous ses détails, et étudions ses dispositions particulières sous le rapport de l'art et de la construction.

XI.

La construction de l'église de Sainte-Sophie étant achevée, l'empereur voulut que la consécration de ce monument se fît avec un appareil inusité. La préparation et la réunion des matériaux avait duré sept ans et demi; on avait employé huit ans à la construction de l'édifice : ce fut donc la seizième année depuis le commencement des travaux, ce qui correspond à l'année 538, qu'eut lieu la dédicace du temple.

L'empereur se rendit du palais à l'église, dans un char attelé de quatre chevaux; il traversa l'*Augusteum*, place publique qui s'étendait du palais jusqu'à l'hippodrome. On tua mille bœufs, six mille moutons, six cents cerfs, mille pourceaux, six mille poules et dix mille poulets, qui furent distribués au peuple. Le même jour, les pauvres reçurent trente mille boisseaux de grain, qui furent distribués dans l'espace de trois heures.

Ces cérémonies, à l'occasion de la dédicace d'un temple chrétien, rappellent les somptueuses hécatombes du paganisme. Mais, en supprimant les rites de l'ancienne religion, les magistrats n'avaient pas encore osé supprimer les largesses qui suivaient les célébrations de ces fêtes proscrites.

L'empereur se rendit ensuite au temple, accompagné du patriarche Eutychus. A peine les portes furent-elles ouvertes, que l'empereur courut jusqu'à l'ambon, et s'écria, dans son extase: « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cet ouvrage! Je t'ai vaincu, Salomon! »

Le magister Stratégius répandit alors sur le pavé du temple trois quintaux d'or, qui furent ramassés par le peuple.

Le lendemain, jour de Noël, les portes de l'église furent ouvertes. Les holocaustes et les actions de grâces durèrent quatorze jours ; et chaque jour le peuple était appelé à des festins et à des distributions d'argent.

Les soins particuliers qui avaient été donnés à la construction, ne purent préserver le temple des dommages qui furent causés par le tremblement de terre qui affligea la ville dix-sept années plus tard. La moitié du dôme s'écroula, plusieurs colonnes perdirent leur aplomb, et les murs latéraux s'entr'ouvrirent.

Le dôme, en tombant, écrasa l'ambon, et la sainte table, qui était couverte de saphirs, de sardoines, de rubis et de perles.

L'empereur Justin, neveu de Justinien, appela un conseil d'architectes, qui décida que la chute du dôme devait en partie être attribuée à l'empressement que l'on avait mis pour enlever les échafaudages avant que le mortier fût parfaitement sec. Les architectes invitèrent l'empereur à faire venir de nouveau des briques de l'île de Rhodes, faites de la même terre et portant le même sceau que les précédentes. Ils proposèrent de rétablir la coupole sur le même plan, mais en donnant au rayon de la courbe quinze aunes de moins qu'à la précédente.

Les échafaudages restèrent une année entière, afin de laisser au mortier le temps de faire corps avec les briques.

L'ambon et l'autel furent rétablis, mais avec moins de luxe; le pavé de l'église, qui avait été endommagé par la chute du dôme, fut réparé avec du marbre de Proconnèse et du marbre vert, taillés de telle sorte qu'ils représentaient les ondes de quatre fleuves coulant vers la mer.

Lorsqu'on eut à démonter les échafaudages, on remplit d'eau l'enceinte de l'église à la hauteur de huit aunes, afin que les poutres et les solives, jetées d'une telle hauteur, n'ébranlassent pas le sol en tombant.

Si l'église perdit dans cette catastrophe quelques-uns de ses plus beaux ornements, la seconde dédicace ne fut pas moins brillante que la première.

L'église de Sainte-Sophie était, sous les empereurs byzantins, le théâtre des plus pieuses et des plus augustes cérémonies : les synodes, les couronnements, les triomphes et les mariages. C'est là que fut célébré le triomphe de l'empereur Manuel sur les Pannoniens, l'an 1156 [1].

L'empereur entra par la porte d'or (située à l'occident), traversa toute la ville, qui était tendue d'étoffes de pourpre. Les croisées et les toits étaient garnis de spec-

[1] Nicetas, apud Hammer.

tateurs. Les prisonniers pannoniens ouvraient la marche, la statue de la Vierge Hodoghétria était portée sur un char de triomphe, attelé de quatre chevaux. Les sénateurs, les consuls et les parents de l'empereur entouraient le char.

L'empereur, monté à cheval, et accompagné de Kondostéphane, général en chef, se dirigea vers Sainte-Sophie, où il rendit des actions de grâces; il assista ensuite aux jeux de l'hippodrome.

Ce triomphe de Manuel est le dernier qui soit mentionné par l'histoire.

Depuis environ cent ans, la ville de Constantinople n'a pas eu à ressentir les effets des tremblements de terre; mais dans les siècles précédents ces terribles phénomènes se manifestaient avec une violence sans égale. Depuis l'an de J.-C. 478, sous le règne de Zénon, jusqu'à l'année 1765, sous le règne du sultan Bayazid, Constantinople ne ressentit pas moins de vingt-quatre tremblements de terre, qui furent presque tous marqués par des accidents déplorables.

Le dernier tremblement de terre renversa de fond en comble la mosquée bâtie sur l'emplacement de l'église des Saints-Apôtres par le sultan Mahomet II. Cette mosquée fut réparée par le sultan Sélim; mais les bains et les écoles dépendant de la mosquée étaient encore, il y a peu de temps, dans le triste état où ils furent mis par les secousses terrestres. Aujourd'hui [1], des ouvriers sont occupés à la démolition de ces ruines.

On sait que Pierre Gilles décrivit le bain de Mahomet II comme le plus magnifique monument de ce genre à Constantinople. Malheureusement il me fut alors impossible de le visiter : les fenêtres et les portes avaient été soigneusement murées depuis l'année 1766; la coupole, qui menaçait ruine à cette époque, s'était néanmoins conservée pendant cent ans sans réparations. J'ai pu réparer cette lacune en 1840, et lever les plans de l'édifice.

Le tremblement de terre de 568 ne fut pas le seul qui causa de notables dommages à l'église de Sainte-Sophie. Une partie de l'hémisphère du sud s'écroula en 989; il fut réparé par les empereurs Basile et Constantin. Le sultan Mahomet II bâtit les deux grands contreforts du même côté (vers la place du Sérail), et sur l'un d'eux il fit construire un minaret [2].

Suivant l'usage adopté dans le rit grec, le chœur de l'église fut tourné vers le tombeau de Jésus-Christ à Jérusalem. Les portes de l'église se trouvent, par conséquent, orientées au couchant. L'église était isolée vers le sud, et se trouvait contiguë au forum de Constantin. La place de l'*Augusteum* occupait une partie de la face orientale; du côté du nord, on avait bâti le baptistère, qui se trouvait ainsi entre l'église et le palais, et non pas dans l'avant-cour (*atrium*), comme on le remarque dans les églises italiennes. Ce baptistère était rond, et couvert d'une voûte incrustée de mosaïques d'or; il était dédié à Saint-Jean précurseur.

[1] Décembre 1838.

[2] Ewlia', apud Hammer.

L'*atrium* qui existe encore aujourd'hui, et dans lequel sont construites les demeures des softas, était orné d'une fontaine de jaspe. Deux galeries longues, fort étroites, et parallèles entre elles, donnent accès à la nef du temple.

Ces galeries, appelées par les Grecs *narthex*, existent dans toutes les églises byzantines. Ce nom (*narthex-ferula*) leur fut donné à cause de leur forme allongée. Procope [1], parlant du temple des saints Sergius et Bacchus, dit : « On entre ensuite dans un portique qui est appelé *narthex* ou *ferula*, sans doute parce qu'il est fort étroit; tel est du moins mon sentiment. »

Paul Silentiaire donne le nom de *narthica* à ce portique, qui était, dit-il, destiné à recevoir les catéchumènes et les pénitents, auxquels l'entrée de l'église était interdite, pour quelque instruction de la discipline.

Le premier *narthex*, dont la longueur est de soixante mètres et la largeur de six, s'ouvrait sur l'*atrium* par quatre portes, dont les deux extrêmes conduisaient sous le portique latéral de *l'atrium*. C'est dans ce vestibule, appelé par les Grecs *exo-narthex* ou *narthex* extérieur, que l'on déposait les chaussures. Les murailles sont de briques sans ornements. L'*exo-narthex* communique au *narthex* intérieur (*eso-narthex*) par cinq portes, qui sont fermées par des vantaux de bronze ornés de croix. Les Turcs en ont abattu les branches, mais les ornements subsistent encore.

Le *narthex* intérieur, qui remplace le *pronaos* des anciens temples, est une galerie parallèle à la première, d'une longueur égale, mais d'une largeur de dix mètres; elle est voûtée en berceau. Le soubassement des murailles est revêtu de plates-bandes de marbre vert, supportant des encadrements de marbre de différentes couleurs. Aux deux extrémités de cette galerie, sont deux autres portes qui conduisent hors du cloître. La porte du sud est en bronze, et couverte de magnifiques ciselures.

Les panneaux portent des inscriptions en lettres d'argent incrustées dans le bronze; on y lit les mots : « Michaël vainqueur, » entourés de monogrammes. Les ornements sont des méandres et des feuilles de vigne; aussi les Turcs ont-ils respecté ces sculptures, qui eussent été infailliblement détruites si elles avaient représenté quelques figures d'hommes ou d'animaux.

On entre dans l'intérieur de l'église par neuf portes, qui correspondent à la nef et aux bas côtés. Ces portes étaient faites des matériaux les plus précieux, tels que l'ivoire, l'ambre et l'argent. On croyait généralement que le bois de cèdre employé à leur construction était le même qui avait servi à l'arche de Noé [2]. Aujourd'hui ces portes sont en bois de cèdre, mais d'un travail très-médiocre. Elles sont ornées d'encadrements; c'est un ouvrage musulman.

La voûte du *narthex* était ornée de mosaïques, dont quelques restes se voyaient encore dans le dernier siècle; mais les Turcs sont tellement habitués à blanchir avec de la

[1] Lib. I, de AEdif.

[2] Du Cange, lib. III.

chaux tous leurs édifices, qu'on ne saurait aujourd'hui découvrir la moindre trace des sujets qui s'y trouvaient représentés.

L'église de Sainte-Sophie est bâtie sur un plan carré, de quatre-vingt-un mètres de long sur soixante-neuf de large. Au centre de ce carré s'élève la coupole, dont le diamètre, de quarante mètres, détermine la largeur de la nef. La coupole est supportée par quatre grands arcs, qui forment quatre pendentifs. Sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef, s'appuient deux voûtes hémisphériques, qui donnent au plan de la nef une forme ovoïde. Chacun des deux hémisphères est lui-même pénétré par deux hémisphères plus petits, qui sont soutenus par des colonnes.

Cette superposition de coupoles, dont on ne distingue pas les points d'appui, donne à toute la fabrique une apparence de légèreté inimaginable. La nef est séparée des bas côtés par deux rangs de colonnes de marbre vert. Ce sont les colonnes rapportées d'Éphèse.

Les bas côtés sont divisés en trois parties dans leur longueur. Les voûtes de chacune des salles sont supportées par quatre colonnes. La totalité des colonnes du rez-de-chaussée est de quarante, nombre que M. de Hammer regarde comme mystique chez les Orientaux, et comme nécessaire dans toute magnifique construction.

Les colonnes qui supportent les petits hémisphères sont de porphyre rouge; c'est le présent de la dame Marina. Comme ces colonnes n'étaient pas d'une longueur suffisante, on les éleva sur des piédestaux de marbre. Les colonnes du rez-de-chaussée supportent non pas un entablement, mais des arcs en plein cintre, dont les archivoltes sont décorées de feuillage. Les chapiteaux des colonnes sont d'une espèce de composite barbare.

Tout le rez-de-chaussée de l'église, et l'intérieur de la nef jusqu'à la hauteur des pendentifs, sont décorés de plaques de marbre de différentes couleurs. Les bas côtés sont éclairés par un grand nombre de fenêtres cintrées, fermées par des vitraux de petite dimension, retenus dans des encadrements de stuc.

On monte à la galerie du premier étage par une pente douce, dallée en marbre blanc. Cette galerie, appelée par les Grecs *gynæconitis*, ou galerie des femmes, servait de catéchumène, ou de lieu d'instruction. C'est de là que les femmes assistaient au service divin, car, dans le rit grec, elles ne se mêlent point aux hommes pendant les offices. Cette galerie s'étend, non-seulement sur les bas côtés du rez-de-chaussée, mais encore sur le *narthex;* elle entoure ainsi la nef de trois côtés.

Les voûtes des catéchumènes sont supportées par soixante colonnes, ce qui porte au nombre de cent la totalité des colonnes de Sainte-Sophie.

Les galeries sont éclairées par de grandes fenêtres, dont la partie inférieure était close par des dalles de pierre spéculaire. La partie supérieure des fenêtres est fermée par des vitraux.

Une troisième galerie règne à la hauteur de l'entablement, à la base des grands arcs; mais elle n'a de largeur que l'épaisseur de la corniche. Enfin, une quatrième galerie est pratiquée à la base de la coupole; on y arrivait jadis par des escaliers construits dans les grandes piles latérales, mais aujourd'hui ces escaliers sont obstrués, et il faut passer en dehors sur les couvertures pour y arriver.

La grande coupole est percée de quarante-quatre fenêtres; elle est couverte en lames de plomb, qui jadis étaient dorées. Un croissant de bronze s'élève sur le faîte. D'après Ewlia [1], ce croissant a cinquante aunes de diamètre, et le sultan Mourad III aurait dépensé, seulement pour la dorure, cinquante mille ducats.

A l'intérieur, cette coupole est décorée de mosaïques de verre doré, dont l'éclat n'est point terni après tant de siècles. Entre chaque fenêtre il existe une nervure en saillie, qui, partant de la circonférence, se dirige vers le centre. Ces nervures sont décorées de quadrilles couleur d'azur, et de croix formées de quatre petites croix réunies. Ces ornements n'ont pas été endommagés; cependant les jeunes softas ne se font pas scrupule de détacher les petits cubes dorés pour les vendre aux curieux. Ces cubes, étant taillés à facettes, ne manquent pas d'un certain éclat; leur couleur tire sur le jaune topaze. Les Turcs en font des colliers et des amulettes. Le centre de la coupole était orné d'une figure colossale de Dieu le Père, qui fut effacée par les Turcs. On a remplacé cette image par un de ces talismans arabes, qui sont la seule peinture que les Turcs admettent dans leurs mosquées. On y lit un verset du Koran [2]: *Dieu est la lumière du ciel et de la terre.* Cette inscription est l'œuvre du célèbre calligraphe Mustapha Tchélébi, qui vivait sous le règne de Mourad IV, et qui l'écrivit d'après le modèle du maître d'écriture Kara-Hissari. La longueur des lettres, suivant Ewlia, est de dix aunes.

La corniche qui règne à la base de la coupole est une moulure fort simple en marbre blanc, dont la saillie forme la largeur de la galerie supérieure; elle est de 1 mètre et demi.

Nous avons parlé des quatre grands arcs qui supportent la coupole: ces arcs sont en plein cintre; mais leur centre est un peu surbaissé (d'environ un mètre). Les arcs du nord et du sud, qui sont parallèles à la nef, sont fermés par de grands murs percés de quinze fenêtres, et placées sur trois rangs superposés: sept au rang inférieur, cinq et trois aux deux autres rangs. Dans l'intervalle des grands arcs (le pendentif), sont sculptées des figures de chérubins ailés, en mosaïque d'or. Ces figures étaient jadis au nombre de quatre. Les Turcs les ont conservées, parce que, suivant la tradition musulmane, ces quatre archanges, connus sous le nom de Gabriel, Michaël, Raphaël et Israël, avaient le pouvoir de parler dans les grandes nécessités, et prédisaient les événements extraordinaires. Mais ils sont muets depuis la naissance du Prophète.

L'extérieur de l'église, aujourd'hui entièrement blanchi à la chaux, n'a jamais été décoré d'une manière bien magnifique. L'accident arrivé à l'édifice, peu d'années après

[1] Apud Hammer. Cette dimension est fort exagérée.

[2] Hammer Constantinopolis, 363.

sa construction, obligea les Grecs de soutenir par des contre-forts extérieurs la masse de l'édifice; on fit donc devant la façade du grand *narthex* quatre contre-forts en arc-boutant, qui soutiennent la façade du *gynæconitis*. De part et d'autre, sur les flancs, on augmenta les piles déjà existantes, en les entourant d'une masse de constructions en pierres de taille qui rompt l'uniformité du coup d'œil, et écrase sous sa masse les formes de l'église.

SAINTE-SOPHIE CONVERTIE EN MOSQUÉE.

La mosquée ou temple musulman est un lieu d'adoration (*meschid,* dont les Espagnols ont fait *mesquita*, mosquée), dans lequel on ne pratique aucune autre cérémonie que la prière à haute voix ou à voix basse, isolée ou en commun. Aussi les Turcs n'ont-ils point d'autel, de tabernacle, ni de vases sacrés, en usage dans la plupart des autres religions.

La seule disposition qui indique un temple musulman est son orientation constante vers la Mecque, c'est-à-dire, vers le sud-est de Constantinople. Au fond du temple est une niche (*mihrab*) qui indique de quel côté il faut se tourner pour faire sa prière; c'est dans cette niche que les softas déposent le *Koran*.

L'axe de la nef de Sainte-Sophie étant tourné vers l'est, les Turcs se sont trouvés dans la nécessité de placer leur *mihrab* dans l'angle du rond-point qui indique le sud-est; et comme tous les musulmans assistant à la prière se placent sur une ligne parallèle au mihrab, indiquée par la disposition des tapis qui couvrent le sol, l'aspect de la mosquée offre, au premier abord, une discordance de lignes assez choquante.

Cette disposition oblique des tapis et du *mihrab* existe dans toutes les mosquées qui furent construites comme églises chrétiennes. Or, comme il faut qu'un musulman, pour la validité de sa prière, ait la face tournée vers la Kibla ou tombeau du Prophète, tous les croyants sont tenus de se placer et de se prosterner suivant la diagonale de l'église. A la droite du *mihrab* se trouve la chaire de l'iman, appelée *Minnber*. Ce meuble, qui se retrouve dans toutes les mosquées, est ordinairement exécuté avec une richesse et une élégance remarquables; c'est là que tous les vendredis (jour consacré chez les musulmans), le Khatib (ou prédicateur) vient, le sabre en main, rappeler aux fidèles les souvenirs de l'institution et des conquêtes du mahométisme, que le Prophète prêcha et répandit, tenant d'une main le glaive, et de l'autre le *Koran*.

Cette chaire est placée au haut d'un escalier fort rapide; elle est couverte par une pyramide semblable aux pointes des minarets. Cette pyramide est soutenue par quatre colonnes. C'est là que sont attachés deux étendards qui représentent les victoires des musulmans sur les juifs et sur les chrétiens, et celle du *Koran* sur le *Nouveau* et l'*Ancien Testament*. Le minnber de Sainte-Sophie fut élevé par le sultan Mourad IV, au milieu de la nef; et près des grandes colonnes vertes se trouve une autre chaire destinée aux instructions religieuses : ce sont de petites tribunes auxquelles on arrive

par un escalier de bois. Le *khatib* s'assied sur un coussin de soie, et tous ses auditeurs s'asseyent sur les tapis de la mosquée. En face de cette tribune est la tribune des *muezzins*. Ces fonctionnaires religieux sont chargés, dans le temple, de réciter les versets du *Koran*, en leur imprimant une certaine cadence qui rappelle un peu nos chants d'église. Au dehors, les muezzins, doivent monter sept fois par jour aux minarets, et appeler le peuple à la prière. Lorsque le temps est calme, les voix des muezzins, partant du haut des innombrables minarets de Constantinople, se font entendre au large sur le Bosphore. Ces chants plaintifs et harmonieux, descendant du ciel sur la terre, laissent dans l'âme une impression religieuse et mélancolique particulière à l'Orient, et qu'on n'éprouve point ailleurs. On a souvent répété que les muezzins étaient choisis parmi les aveugles de Constantinople, afin qu'ils ne puissent voir dans les jardins et dans l'intérieur des maisons lorsqu'ils annoncent la prière du haut des minarets : les muezzins de Constantinople ne sont nullement aveugles, et se font souvent suppléer par de jeunes softas qui jouissent de toutes leurs facultés.

Au fond de la mosquée, à gauche du *Mihrab*, est une tribune élevée, fermée par un grillage doré : c'est de ce lieu que le Grand Seigneur assiste à la prière solennelle du vendredi. Le sultan parcourt successivement toutes les mosquées de Constantinople, et sa place s'y trouve toujours marquée en face du *Minnber* et à gauche du *Mihrab*. La tribune de Sainte-Sophie se trouve placée au lieu même d'où les empereurs byzantins entendaient l'office de la messe. Toutes les mosquées impériales ayant été construites sur le modèle de Sainte-Sophie, cet usage des empereurs chrétiens a été adopté par les musulmans.

Ce qui distingue les mosquées fondées par les Turcs, c'est le nombre des fontaines et l'abondance des eaux destinées aux ablutions. Chaque mosquée est ornée dans son avant-cour (harem) d'une grande fontaine jaillissante, et présente dans ses soubassements latéraux une multitude de robinets qui s'ouvrent à volonté. La mosquée de Sainte-Sophie n'a qu'une seule fontaine dans la cour latérale, l'avant-cour occupée par les softas n'étant pas ouverte au public.

Pour suppléer à cette disette d'eau, le sultan Ahmet III fit placer dans l'intérieur de la mosquée deux grandes urnes de marbre blanc, qui furent découvertes à Pergame en même temps que le célèbre cratère qui est aujourd'hui au musée de Paris. Cette découverte eut lieu en 1736, dans les terres d'un bey du nom de Kara-Osman-Oglou. Les deux urnes de marbre sans ornement furent envoyées au sultan. Le cratère, orné de figures de cavaliers, ne put être placé dans un temple musulman; il fut relégué dans un bain. C'est là qu'il fut remarqué pour la première fois par M. le comte de Choiseul.

Les urnes de Sainte-Sophie sont placées dans les petits hémicycles à droite et à gauche de la grande porte. Suivant les Turcs, leur contenance est de mille oques d'eau, k. 1250. Ces vases étaient destinés, dans l'antiquité, à contenir le vin dans les festins publics. M. de Hammer cite André de Hongrie, qui rapporta en Europe, en l'an 1218, de semblables cratères qui furent regardés comme ayant servi aux noces de Cana, et à ce titre furent longtemps révérés en Allemagne.

En fondant les mosquées impériales, les sultans eurent toujours soin d'affecter des revenus à leur entretien, et de les doter en même temps d'établissements productifs qui leur permettent de supporter les charges nombreuses que la charité leur impose. Chaque mosquée possède, en général, un khan des bains et un *bezestein* ou bazar, qui sont loués en détail à des commerçants ou à des fermiers; elle a en même temps, dans ses dépendances, un *médreçé* ou séminaire, un *imaret* ou hôtellerie pour les pauvres, souvent une maison de fous, et un hôpital où les malades sont reçus sans tribut. La fortune des mosquées s'augmente par des donations particulières et par l'effet de l'institution des *wakouf* ou biens du clergé, qui peuvent se cumuler indéfiniment sans jamais diminuer, car tout bien *wakouf* est inaliénable. Or, l'administration des *wakouf* a des moyens certains, sous l'apparence d'une généreuse charité, d'acquérir à vil prix des immeubles considérables. Elle jouit de la faculté de prêter à hypothèque, moyennant un très-modique intérêt, des sommes proportionnées aux propriétés des emprunteurs, mais à la condition que si, au terme fixé pour le remboursement, la somme n'est pas restituée, le bien deviendra *wakouf*, c'est-à-dire propriété religieuse inaliénable.

L'administration des *wakouf*, qui est entre les mains des oulémas, fait surtout d'excellentes affaires dans les cas d'incendie; et l'on sait que ces malheureuses circonstances se renouvellent fréquemment à Constantinople. En effet, lorsqu'un propriétaire a vu sa maison incendiée et une partie de son mobilier détruit, il obtient facilement un prêt de l'administration des *wakouf*, au moyen duquel il rétablit sa maison sur le terrain à lui appartenant; mais à sa mort, si la somme n'a pas été remboursée, la maison et le terrain rentrent dans le domaine sacerdotal.

L'administration des *wakouf* n'ayant aucun intérêt à tourmenter ses débiteurs, et, d'autre part, l'insouciance musulmane oubliant facilement des engagements qui ne lui paraissent pas onéreux, il est fort rare qu'un bien grevé de *wakouf* ne tombe pas, tôt ou tard, entre les mains des oulémas. Mais il est facile de comprendre que ce système, très-favorable à la prospérité des établissements religieux, porte le plus grand préjudice aux progrès de l'industrie et de la civilisation, car il ne tend à rien moins qu'à rendre les mosquées propriétaires de tous les immeubles de la ville.

Il y a longtemps que l'esprit judicieux du sultan Mahmoud a senti la pernicieuse influence de ce système; mais l'énergique précurseur de la civilisation ottomane, le vigoureux athlète qui n'a pas hésité d'anéantir en un seul jour soixante mille janissaires qui s'opposaient à ses projets de réforme, a dû reculer devant l'opposition sourde, mais déjà menaçante, des oulémas. Le sultan a cependant jeté le germe de grandes améliorations, en détachant de l'administration des *wakouf* la mosquée de Sainte-Sophie et ses dépendances.

Cette mosquée se trouvant sous la direction du grand eunuque noir (le Kislar aga), attaché en même temps au sérail, le Grand Seigneur ordonna que les comptes de la mosquée fussent désormais portés au grand trésorier; et, malgré une vive opposition des oulémas, les revenus de la mosquée sont régis par l'administrateur des *wakouf* impériaux, nouveau fonctionnaire créé il y a peu d'années.

Quoique la mosquée de Sainte-Sophie soit regardée comme la métropole de Constan-

tinople, les plus grandes cérémonies de l'islamisme sont pratiquées dans deux autres mosquées qui jouissent de ce privilége depuis leur fondation. Lors de leur avénement au trône, les sultans sont dans l'usage d'aller ceindre le glaive dans la mosquée d'Eyoub (au lieu nommé par les Byzantins Saint-Mamas). Cette cérémonie correspond au couronnement des rois chrétiens. C'est le chef des Derviches *Mewlevi*, dont la résidence ordinaire est à Konieh, qui est appelé à ceindre l'épée au Grand-Seigneur.

Le cortége solennel du *Bayram* (fête qui correspond à la pâque des autres religions) se rend à la mosquée du sultan Achmed, située sur l'Hippodrome. Quelques Turcs pensent que c'est uniquement la position de cette mosquée, devant laquelle s'étend la place de l'Ât-Meïdan, qui lui a valu ce privilége, le brillant cortége qui accompagne le sultan pouvant se développer au milieu d'un immense concours de spectateurs.

Aujourd'hui toutes ces fêtes ont perdu la plus grande partie de leur éclat par l'adoption du costume européen. Cette mesure, dont en Occident on ne paraît pas sentir toute l'importance, doit agir puissamment sur l'avenir des peuples musulmans; car, dans ces contrées, la différence de costume était pour moitié dans l'antipathie qui existait entre les deux religions. C'est au *Courban Bayram,* cinquante jours après le Bayram, que la mosquée de Sainte-Sophie reçoit, à son tour, le souverain et son cortége. Le khatib, accompagné des scheiks, attend le Grand Seigneur à la porte de la mosquée; ces derniers tiennent un mouton vivant dont les cornes ont été dorées, et qui est paré de guirlandes. Le Grand Seigneur sacrifie la victime en lui plongeant le couteau dans l'occiput. Au même instant des salves annoncent le sacrifice, et tous les fidèles musulmans répètent en famille la même cérémonie. Les familles pauvres reçoivent en offrandes un mouton qu'elles sacrifient également.

Cette fête annonce la fin du Ramazan. Pendant ce temps de jeûne, les bureaux de la Porte sont fermés, et quiconque a devant soi quelques ressources s'abstient de travailler. Mais qu'on juge des privations que doivent endurer les malheureux condamnés au travail lorsque le Ramazan se rencontre avec les longs jours de l'été! Aussi, dès que le coup de canon du sérail a annoncé la douzième heure du jour, les fêtes et les festins commencent dans la ville, les minarets s'illuminent de milliers de lampes formant des girandoles, des chiffres ou des figures fantastiques; l'intérieur des mosquées est resplendissant de lumières.

Toutes les galeries, les colonnes, les coupoles, sont éclairées par de petites lampes diversement colorées. Cet effet est une des choses les plus curieuses qu'il soit possible de voir; il est inutile de dire qu'il faut être favorisé pour être admis à ces cérémonies, car les chrétiens sont exclus des mosquées.

C'est pendant la nuit de la prédestination, le vingt-septième jour du Ramazan, que les fêtes et les illuminations sont le plus brillantes: en effet, c'est la commémoration de la nuit pendant laquelle le Koran fut envoyé du ciel sur la terre. Cette même nuit, le sultan se rend en grand cortége à Sainte-Sophie; il est entouré d'une escorte portant des *machals,* sorte de fourneaux attachés à de longues perches, et dans lesquels on brûle du bois résineux; les gens du sérail portent une multitude de lanternes de couleur. Après avoir assisté à la prière de nuit, le sultan se retire dans le sérail: alors la sul-

tane Validé lui amène une jeune fille encore vierge, qui a été conduite à la mosquée avec le cortége. Cette jeune fille est ordinairement choisie parmi les bonnes familles de la ville.

On racontait, pendant le Ramazan de 1836, que la jeune fille qui fut présentée au Grand Seigneur lui avoua qu'elle n'aspirait pas à un si grand honneur, et qu'elle serait heureuse d'épouser un jeune lieutenant (guz-bachi) ami de son frère. Le sultan la renvoya à sa famille, après l'avoir comblée de présents.

Après avoir vu toutes ces brillantes cérémonies, la vieille église reprend son existence monotone comme la vie d'un musulman. Tous les deux ans, elle est soumise à un badigeonnage impitoyable, ce qui pourrait lui faire croire qu'elle est devenue une église de France; et puis, lorsque vient l'été, il se fait autour d'elle une immense solitude: il y a longtemps que son souverain ne dort plus à l'ombre de ses vieilles coupoles; il est allé chercher sur le Bosphore une liberté qu'il ne trouvait pas dans l'habitation de ses ancêtres; aussi tout est vide autour de la mosquée comme autour du sérail.

On ne voit plus le peuple s'assembler en tumulte pour contempler la tête salée de quelque pacha rebelle; on n'entend plus les janissaires pousser des hurlements en renversant leurs marmites de pilaw, signe non équivoque d'une sédition imminente. Les softas se promènent silencieusement, en songeant au retour d'un ordre de choses à jamais passé; et certes, de toutes les révolutions dont l'antique cathédrale fut témoin, celle qui s'accomplit aujourd'hui n'est pas la moins étonnante; mais, pour arriver à un dénoûment pacifique et certain, le sultan a besoin de la sympathie des oulémas, et, pour leur faire comprendre les intérêts nouveaux de la Turquie, la difficulté est immense. Mais, du jour où du haut de la chaire de Sainte-Sophie le khatib retirera l'anathème lancé contre les sciences de l'Europe, la cause de la civilisation pourra être regardée comme gagnée en Orient.

ROYAUME DE PONT.

TRÉBIZONDE.

XII.

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Les nouvelles qui arrivaient d'Anatolie étaient toujours d'une nature assez inquiétante : plusieurs négociants avaient été avertis que leurs caravanes se trouvaient arrêtées au delà d'Erzéroum.

Le grand vésir, qui nous avait promis des lettres pour les différents gouverneurs, hésitait à nous les remettre, en nous conseillant d'ajourner notre départ. Ne pouvant prévoir la fin de ces empêchements, et craignant que, dans l'état de trouble où se trouvaient les provinces de la mer Noire, nous ne pussions tranquillement accomplir nos projets, nous nous décidâmes à nous rendre directement à Tabriz, en passant par les provinces russes du Caucase, quittes à visiter les provinces de Pont à notre retour. Le ministre de Russie nous confirma dans notre intention en nous offrant des passeports et des lettres de recommandation pour le gouverneur général de la Géorgie et les commandants des différentes places. Bien que nous eussions regret de laisser en arrière un des points les plus intéressants de notre voyage, les avis que nous recevions de Péra étaient si unanimes, que nous dûmes nous y conformer, malgré la contrariété que nous en éprouvions, sachant, pour ma part, que ces sortes de nouvelles sont toujours exagérées, et que les populations se portent bien rarement à des actes hostiles contre des voyageurs qui vont à elles avec confiance. Mais je devais surtout songer à ne compromettre en rien la sécurité de mes compagnons de voyage, qui, malgré l'envie qu'ils avaient aussi de suivre cette route, s'en rapportaient à moi sur la direction. Nous acceptâmes avec empressement l'offre du ministre de Russie ; nous reçûmes également de Mirza-Djafer, l'ambassadeur du Schah près de la Sublime Porte, des lettres d'introduction près le prince de Tabriz. Mirza-Djafer avait été récemment envoyé à Constantinople pour régler définitivement la question des frontières entre la Turquie et la Perse, question qui depuis la mort de Feth-Ali-Schah mettait dans les rapports entre les

deux États une aigreur qui ne faisait que s'accroître. Les Persans s'étaient emparés de plusieurs districts vers la partie orientale de la Russie, qui appartenaient à des beys kurdes, et qu'ils ne voulaient pas restituer, sous prétexte que c'était une conquête faite sur des princes indépendants. Les conquêtes de la Russie, qui avaient arraché au Grand Seigneur plusieurs grands districts du Kurdistan, en jetant de la confusion sur les nouvelles frontières de la Russie, aidaient les Persans dans leurs prétentions.

Quelques années auparavant, Méhémet-Ali-Mirza, prince de Kermancha, avait rassemblé une armée sur la frontière de Perse, pour marcher contre Bagdad. Les négociations entamées par le pacha de cette ville avaient seules retardé l'entrée en campagne. Mais le principe de la diplomatie orientale, qui consiste à toujours demander des délais, n'était pas propre à terminer cette affaire. Mirza-Djafer n'avait pas même reçu d'audience du sultan : fatigué d'attendre inutilement, il se proposait de retourner à Téhéran, avec d'autant plus de raison que le Schah ne lui envoyait pas d'argent, et l'abandonnait à ses propres ressources. Mirza-Djafer était un homme d'environ cinquante ans, qui avait beaucoup voyagé en Europe, et à qui la langue anglaise était familière : il nous promit que nous trouverions dans son pays toutes les facilités imaginables pour voyager sûrement.

Le 26 d'août, nous prîmes le bateau à vapeur qui fait le service entre Constantinople et Trébizonde. La navigation par la vapeur met aujourd'hui Constantinople en relation avec presque tous les points de l'empire.

Indépendamment des grandes lignes qui sont desservies par les bateaux français et autrichiens, il se fait un mouvement considérable entre Constantinople, Salonique, Alexandrie, Odessa, Sinope et Trébizonde. Pendant un temps le gouvernement de la Porte s'est opposé aux petites communications, parce que les compagnies, se basant sur un article des capitulations qui autorise les nations européennes à naviguer dans les eaux de la Turquie moyennant un très-faible droit, voulaient que les bateaux à vapeur fussent assimilés aux bâtiments marchands.

La Porte avait défendu à tous ses sujets musulmans ou rayâs de monter sur un bâtiment à vapeur européen. Mais les difficultés ont été aplanies par des concessions mutuelles ; et les musulmans en profitent bien, car ils peuvent accomplir aujourd'hui en deux ou trois jours des trajets qui, par caravane, exigeaient trente ou quarante jours de route. Nous partîmes de Constantinople avec le bateau à vapeur autrichien; le pont était encombré de passagers de toutes les nations, d'Arméniens, de Turcs et de Persans, presque tous pour la destination de Trébizonde. Leur antipathie mutuelle ne les abandonna pas sur le navire ; et chaque nation formait un groupe à part, retranché derrière ses bagages. Les femmes musulmanes avaient une place réservée à l'arrière, et se trouvaient parquées dans des barrières mobiles, comme un troupeau de brebis gardé par des chiens vigilants. C'étaient plusieurs dames, suivies de leurs esclaves, qui se rendaient à Gumuch-Hané avec leurs maris, récemment nommés aux fonctions de *nazir* et de *muhazil*. Cette dernière place peut être assimilée à celle de nos receveurs généraux. Le gouvernement de la Porte avait senti les inconvénients qu'il y avait à laisser entre les mains des pachas tous les pouvoirs réunis : l'institution des muhazil avait pour but de leur retirer la perception des impôts. Le muhazil, dans chaque province, devait être

assisté d'un conseil composé, pour les Turcs, des zabits ou notables, et, pour les rayâs, des primats qui avaient le contrôle de la liste du karatch.

C'était un moyen d'empêcher que le caprice du gouverneur n'enflât la liste du karatch, et ne portât la capitation au delà du nombre de rayâs résidant dans le district. Outre ces garanties données à la population, le Grand Seigneur y gagnait de toucher intégralement les impôts. Ces changements dans l'administration supérieure avaient été projetés lorsque le Grand Seigneur, dans l'intention de supprimer peu à peu les pachaliks, voulait remettre les gouvernements militaires entre les mains des *mouchirs* ou généraux de division. Mais la résistance que le gouvernement de la Porte avait trouvée dans toute la haute administration, qui, vivant d'abus, craignait de les voir détruits, avait empêché ces mesures d'être généralisées. C'est cette irrégularité qui rend la géographie politique de la Turquie si confuse et si variable. Dans le principe, cette contrée avait été divisée en sandjiack (drapeaux), dont quelques-uns étaient entre les mains de gouverneurs héréditaires. Cette division date des premiers sultans. Plus tard, l'institution des pachaliks apporta de nouvelles modifications dans les frontières des provinces. Si, contre toute attente, le sultan Abdoul-Medjid se sent assez fort pour exécuter le projet de son père, de séparer le gouvernement civil du gouvernement militaire, de nouvelles circonscriptions sont absolument nécessaires.

XIII.

La navigation de la mer Noire dans cette saison est plus agréable qu'à aucune autre époque de l'année. Le bateau à vapeur eut d'abord à lutter contre les courants du Bosphore, qui, dans certains endroits, font jusqu'à quatre milles à l'heure. La partie supérieure du canal, qui se dirige du sud au nord, est resserrée entre deux côtes montagneuses, et de nature volcanique. Le château Génois, forteresse byzantine aujourd'hui abandonnée, forme le premier plan le plus pittoresque au magnifique tableau qui se déploie aux regards. Les maisons de campagne et les nombreux kiosques qui couvrent les rives du canal, depuis Constantinople jusqu'à Buyuk-Déré, disparaissent complétement; et les montagnes qui descendent à plomb dans la mer donnent à cette partie du Bosphore un aspect sauvage et mélancolique. Les promontoires qui s'avancent de la côte d'Asie correspondent généralement à des enfoncements de la côte d'Europe. C'est sans doute cette conformation du terrain qui avait contribué à répandre l'idée que l'ouverture du canal de Constantinople avait été occasionnée par un tremblement de terre. Mais l'examen des côtes d'Europe, qui sont toutes de nature volcanique, prouve au contraire que dans les temps les plus reculés, et avant l'épanchement des laves qui forment pour ainsi dire toute la presqu'île depuis Kara-Bournou jusqu'à Roumili-Kavak, l'entrée du Bosphore était plus large qu'elle n'est aujourd'hui. La roche constituante des îles Cyanées, qui est un trachyte bleu, entremêlé de filons de feldspath, a toute l'apparence d'une lave refroidie, et fendillée en tous sens par les eaux de la mer. Les vents étésiens qui règnent constamment à l'entrée du Bosphore empêchent les bâtiments à voiles d'entrer dans la mer Noire pendant une longue partie de l'année; aussi la navigation à vapeur est-elle d'une grande ressource pour cette contrée.

Les navires qui se rendaient à Trébizonde, en été, étaient forcés de remonter bien loin vers le nord en louvoyant, pour tourner ensuite au sud-est. Le bateau à vapeur suit la côte d'Asie, sans presque jamais la perdre de vue. Il a deux points de relâche: l'un à Sinope, où l'on arrive en trente-six heures; et l'autre à Amisus ou Samsoun, où l'on arrive six heures après.

XIV.

Le bâtiment mouille deux heures à Sinope pour faire du charbon. Cette ville, qui fut si célèbre dans l'antiquité, était le principal chantier des sultans sur la mer Noire; elle était l'entrepôt de la construction des navires de haut bord, qui a été transporté à Constantinople. Le port est abrité par une presqu'île élevée, et défendu naturellement par des bas-fonds de roches composées d'une immense quantité de débris de coquilles unies entre elles par un ciment calcaire. La ville, qui est entourée de murailles, n'offre aucun monument remarquable, ni en mosquées ni en ruines quelconques, quoique jadis, comme capitale de l'empire de Mithridate, elle eût été ornée de constructions magnifiques. En quittant Sinope, les navires sont obligés de prendre le large pour éviter les bas-fonds formés par l'embouchure de l'Halys ou *Kizil-Irmak*, qui s'étendent à plusieurs lieues dans la mer. Les eaux du fleuve se reconnaissent à une distance considérable par leur couleur jaunâtre, qui tranche avec celle de la mer Noire. C'est cette langue de terre qui forme la partie occidentale du golfe de Samsoun. Cette dernière ville n'a aucune importance, et est tombée dans le dernier état de misère depuis que son port est comblé.

Un château, qui renferme une garnison de deux cents hommes, a été construit par le sultan Sélim Ier. Tout le territoire des environs de Samsoun, qui est bas et marécageux, occasionne, en été, des fièvres intermittentes qui ont contribué à la dépopulation. Le principal commerce de la ville est l'exportation de l'huile: ses jardins sont assez beaux. C'est là que commence la culture de l'abricotier, qui, comme on sait, est originaire d'Arménie, et qui prospère encore dans toutes ces contrées.

Le 20 d'août, à dix heures du matin, nous mouillons en rade de Trébizonde.

Depuis que le navire s'est rapproché de la côte, nous jouissons du coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé. A partir de Platana, qui est le mouillage d'hiver de Trébizonde, les maisons de campagne se rapprochent, la végétation est plus compacte, la culture plus soignée, et tout annonce le voisinage d'une grande ville. A peine eûmes-nous jeté l'ancre, qu'une nuée de caïks et de batelets vinrent entourer le navire. Ce mouvement inattendu nous rappelle les ports de Livourne et de Naples. Trébizonde n'a qu'une rade foraine, et les navires sont obligés de mouiller assez loin au large, et exposés au choc des vagues et des courants; mais la tenue est bonne, et l'on cite rarement des accidents survenus à des navires à l'ancre. Sous ce rapport, la côte de la mer Noire a quelque ressemblance avec celle de Syrie: dans l'une et l'autre contrée, les montagnes s'étendent sans interruption le long de la côte, et n'offrent aux navires qu'une plage

nue et découverte. Le consul de France, M. Outrey, nous offrit l'hospitalité, et nous rassura pleinement sur nos projets ultérieurs, car les nouvelles qui venaient de l'est n'avaient rien d'inquiétant. La maison du consul est située dans la partie orientale de la ville ou plutôt du faubourg de Trébizonde, parce qu'il n'y a que les Turcs qui demeurent dans la ville même. La pointe qui forme la rade est occupée par les ruines d'un palais appelé *Guzel-Séraïl.* On dit que ce palais, bâti il y a une centaine d'années par un gouverneur de Trébizonde, excita tellement la jalousie du sultan Mourad, que, sous un prétexte frivole, il fit décapiter le gouverneur et démolir le palais.

XV.

TRÉBIZONDE.

Trébizonde, colonie de Sinope, a reçu son nom de la forme carrée que ses fondateurs avaient donnée à ses murailles (Τράπεζα, table), et qui s'est conservée jusqu'à nos jours sans altération. La ligne septentrionale de ses murailles, défendues par des tours demi-circulaires, est baignée par les eaux de la mer. Du côté de l'est et de l'ouest, les murs suivent la pente du terrain, et s'élèvent jusqu'au sommet de la colline, qui était occupée par le château.

Une inscription, placée sur la porte orientale, atteste que ces fortifications sont l'ouvrage de Justinien. Aujourd'hui le château est complétement abandonné. Il s'étendait sur tout le plateau supérieur de la colline, et était défendu, d'une part, par des fossés creusés dans le roc, et, d'autre part, par une dépression de terrain dont la pente est tournée vers la ville.

Par suite des anciennes inimitiés qui règnent entre les Turcs et les chrétiens, ces derniers n'ont pas la permission de demeurer dans la ville. Trébizonde ayant été prise et saccagée par les Scythes en 255, les principaux édifices furent pillés et démolis. Il ne reste dans cette ville aucun monument antérieur à cette époque. Quelques églises byzantines ont seules résisté aux désastres qui l'ont ravagée : elles ont été converties en mosquées. L'église appelée aujourd'hui *Ortassar-Djami-Si* porte tous les caractères d'un monument du XIIe siècle, qui aurait été élevé par les Comnènes lorsqu'ils furent maîtres de Trébizonde; elle se compose d'un premier vestibule ou *exo-nartex*, d'un deuxième vestibule qui était le nartex, et enfin d'une nef, accompagnée de deux bas côtés. La croix est surmontée par une coupole éclairée par douze fenêtres.

Le chevet de l'église se compose d'un hémicycle, accompagné de deux chapelles latérales; mais comme cette église est orientée de l'est à l'ouest, les musulmans n'ont pu la consacrer à leur culte qu'en transportant leur *mihrab*, c'est-à-dire la niche qui indique la direction de la Mecque, dans le bas côté méridional; car, pour la longitude de Trébizonde, la Mecque se trouve presque au sud. Les nartex ont été fermés, et un

porche a été ouvert sur la face latérale du côté du nord. La galerie réservée aux femmes se trouve au-dessus de deux avant-portiques, et communique avec l'église par trois arcades. Selon l'usage de l'époque où l'église fut bâtie, les murailles étaient couvertes de peintures; mais les Turcs ont effacé, avec un soin minutieux, tout ce qui rappelait le culte chrétien. A l'extérieur comme à l'intérieur, cette église est badigeonnée à la chaux; de sorte qu'on peut à peine voir avec quels matériaux elle est bâtie.

SAINTE-SOPHIE.

XVI.

La principale église de Trébizonde était située hors des murs, à deux kilomètres environ du côté de l'ouest, sur le bord de la mer; elle était dédiée à la Sagesse de Dieu (Ἄγια Σοφία), que l'on traduit ordinairement par les mots de Sainte-Sophie [1]. Pendant les querelles entre les empereurs de Constantinople et les croisés, la principauté de Trébizonde se trouva comme détachée de l'empire; et lorsque les empereurs byzantins rentrèrent en possession de cette province, elle resta comme un fief indépendant, qui devint un apanage de la famille des Comnènes.

Ces princes, qui régnèrent environ deux cents ans dans cette partie de l'Asie Mineure, ornèrent Trébizonde de plusieurs édifices remarquables. Quoiqu'il ne reste dans l'église de Sainte-Sophie aucune inscription qui fixe l'époque où elle a été bâtie, le caractère de l'architecture est celui d'un monument du XIII[e] siècle. Pendant que dans l'Occident le style gothique appliqué aux monuments religieux acquérait tout son développement et toute sa perfection, il était encore presque inconnu et tout à fait inusité dans l'Orient, où l'architecture byzantine, dont les règles avaient été établies à l'époque de Justinien, survivait encore à toutes les vicissitudes de la politique, aux luttes acharnées des différentes sectes, et à la rupture qui avait éclaté entre l'Église grecque et l'Église latine. Les modifications légères dans les monuments byzantins du XIII[e] siècle sont plutôt empruntées aux arts des Arméniens et des Arabes qu'à ceux des Latins. L'église de Sainte-Sophie s'élève au milieu d'une vaste esplanade, soutenue du côté de la mer par des arceaux de briques; elle est bâtie en pierres de taille, et précédée d'un nartex et d'un exo-nartex. Cette dernière disposition, d'une largeur moindre que celle de la nef, est semblable au porche de nos églises. La façade et le portique se composent d'un grand arc plein-cintre, portant sur des arcades de style arabe. Deux colonnes de marbre gris, soutenant de petits arcs, sont placées à l'entrée. L'arc du centre est de style gothique, et les

[1] Quoique cette cathédrale, comme celle de Constantinople, ne soit pas dédiée à la sainte de ce nom.

deux arcs latéraux sont plein-cintre. Sur les flancs de l'église il existe également deux autres porches formés par des arcades portées sur des colonnes, dans lesquels on trouve l'arc aigu employé concurremment avec l'arc plein-cintre. Les chapiteaux des colonnes sont de style byzantin, mais les impostes sont arabes. Le tympan du porche méridional est orné d'un bas-relief représentant des sujets de l'Ancien Testament : Adam dormant dans le paradis pendant la création de la femme ; la tentation d'Ève, et le premier homme chassé du paradis. L'aigle des empereurs grecs est placée au sommet de la voûte. L'intérieur de l'église est couvert par une coupole, que supportent quatre colonnes de marbre. La coupole est éclairée par douze fenêtres en plein-cintre. L'hémicycle, placé au chevet de l'église, est accompagné de deux chapelles latérales Lorsque les Turcs convertirent cette église au culte musulman, ils effacèrent les peintures qui ornaient les murailles ; mais cet enduit grossier est tombé.

On peut voir aujourd'hui quels étaient le style et la composition des figures qui ornaient l'intérieur de cet édifice. Au-dessus de la porte principale, on remarque l'empereur Alexis Comnène entouré de sa cour ; il porte dans ses mains le globe impérial, et son front est orné d'un diadème blanc. Différentes figures de saints et d'évangélistes, vêtus du plus riche costume, sont peintes en différents endroits. L'intérieur des arceaux est décoré de têtes d'anges. Le sol est couvert d'une marqueterie de marbres très-précieux, et des médaillons représentant divers sujets de chasse se trouvent placés au milieu des enroulements. Le baptistère est construit à environ cinquante mètres de l'édifice : c'est un petit monument octogone, dont l'intérieur est orné de peintures.

Il n'est pas jusques au campanile construit en avant de l'édifice, qui ne soit orné dans tout l'intérieur de sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament. Et comme les Turcs n'ont pas songé à effacer ces peintures, quoiqu'elles manquent de correction, elles sont précieuses, parce qu'elles font connaître une école dont il reste fort peu d'ouvrages.

Les princes Comnènes fondèrent, dans la montagne qui est au midi de la ville, deux monastères, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le premier, qui possédait d'assez grands biens, est aujourd'hui complétement détruit. L'autre est situé à deux milles de Trébizonde, sur le penchant d'une montagne ; il renferme une chapelle entièrement taillée dans le roc, monument du prince Alexis, dont le portrait, ainsi que celui de sa mère Irène et de sa femme Théodora, sont encore conservés sur les murailles extérieures. Les figures, gravement endommagées par les bougies qu'on attache à la muraille, sont curieuses néanmoins par les inscriptions dont elles sont accompagnées, qui ne laissent pas de doute sur les personnages qu'on a voulu représenter, et par les costumes, d'une magnificence royale. A gauche du spectateur on lit l'inscription suivante :

ΗΡΗΝΗΧΥΧΑΡΗΤΙ
ΜΗΤΗΡΑЄΤΟΥ
ЄΥϹЄΒЄϹΤΑΤΟΥΒΑ
ϹΙΛЄωϹΚΥΡΙΟΥ
ΑΛЄΞΙΟΥΤΟΥ
ΜЄΓΑΛΟΥ
ΚΟΜΝΗΝΟΥ

Irène, par la grâce de Dieu, mère de l'aigle très-pieux, roi et seigneur, le grand Alexis Comnène.

L'impératrice Irène est vêtue d'un manteau couleur de pourpre, orné de pierreries : elle porte dans sa main un ædicule, emblème du monastère qu'elle a bâti. Vient ensuite le portrait de l'empereur Alexis, avec cette inscription :

ΑΛЄΞΙΟCЄΝ ΧѠ ΤΟΓΙCΤΟCΒΑCΙΛЄΥC
ΚЄΑΥΤΟΚΡΑΤѠΡΠΑCΙCΑΝΑ
ΤΟΛΗCΟΜЄΓΑCΚΟΜΝΗΝΟC

Alexis, croyant en Jésus-Christ, roi et empereur de toute l'Anatolie, le grand Comnène.

L'empereur porte une couronne en forme de tiare : il est vêtu d'un manteau blanc, enrichi de pierreries; il a dans la main un sceptre, et autour de sa tête brille un nimbe d'or. Sa femme Théodora est placée à sa gauche; on la reconnaît à l'inscription suivante :

ΘЄΟΔΩΡΑ
ΧVΧΑΡΗΤΙЄV
CЄΒЄCΤΑΤΗ
ΔЄCΠΗΝΑ
ΚΑΙΑΥΤΟΚΡΑ
ΤΟΡΙCCΑΠΑCΙC
ΑΝΑΤΟΛΗC

Théodora, par la grâce de Dieu, reine très-pieuse, et impératrice de toute l'Anatolie.

Il existe dans la grotte d'autres peintures de la même époque, mais tellement altérées par la fumée des lampes et par l'humidité qui suinte sans cesse de la roche, qu'il est impossible de lire les inscriptions qui les accompagnent. Ce sont des sujets du Nouveau Testament, et des légendes de saints et de martyrs.

XVII.

Les maisons de Trébizonde sont construites en bois, et couvertes en tuiles comme celles de Constantinople. Tous les marchés, les bazars, tout le commerce de la ville, sont au centre des faubourgs; aussi les Turcs qui exercent une industrie ont-ils leurs magasins hors des murs. Autrefois la fabrique d'armes était célèbre; mais aujourd'hui l'art des anciens Chalybes est complétement tombé : on ne fait plus que quelques fusils grossiers et de mauvais yatagans. Le grand commerce de Trébizonde est le transit et la commission pour la Perse. Jusques ici peu d'Européens ont songé à établir des maisons de commerce dans cette ville. Les Persans, qui viennent eux-mêmes à Constantinople pour se pourvoir de marchandises européennes, s'accommoderaient de trouver à Trébizonde un marché bien approvisionné; ils emporteraient des soieries, du drap, de la quincaillerie et des calicots. Il faut beaucoup de constance pour faire accepter à ces peuples les produits des manufactures européennes; mais, une fois qu'ils y sont habitués, le fabricant n'a pas à se donner le souci de la variété. Ainsi, pour l'horlogerie, depuis

environ cent ans, ils se sont habitués aux montres de Genève à double boîte, portant le nom : « Georges Prior, London. » Pour rien au monde on ne leur ferait accepter l'horlogerie moderne. Depuis quelques années, la fabrique anglaise imite les tissus du Levant pour l'impression des dessins et les étoffes de coton broché; et maintenant presque tous les bazars de l'intérieur font provision de ces marchandises par les caravanes de Constantinople. Malgré l'habileté que les Turcs ont toujours montrée dans la confection du maroquin, la Russie commence aujourd'hui à écouler ses cuirs dans l'Anatolie. Les caravanes qui viennent à Trébizonde aimeraient à trouver de la quincaillerie d'Europe; c'est un article qui, à l'intérieur, se fabrique avec beaucoup plus de frais que dans nos pays. La population chrétienne de Trébizonde s'élève à environ 18,000 âmes, tant Arméniens que Grecs. Parmi ces derniers, il y a quelques familles originaires du Lazistan, connues dans le pays sous le nom de *Mezzo*, et qui pratiquent à la fois l'islamisme et le christianisme, allant indifféremment à la mosquée ou à l'église, ressemblant en cela à l'Émir-Béchir qui avait dans son palais du Liban un confesseur et un iman. Il paraît que cette secte est assez répandue dans les environs de Rizah et d'Ipsara.

A Trébizonde les Mezzo sont généralement bateliers ou matelots; ce sont eux qui font le petit cabotage entre Trébizonde et Redout-Kalé. Quoiqu'ils vivent en assez bonne intelligence avec les musulmans et avec les chrétiens, les uns et les autres paraissent cependant faire peu de cas d'eux.

XVIII.

GÉOLOGIE DES ENVIRONS DE TRÉBIZONDE.

Les phénomènes volcaniques, qui jouent un si grand rôle dans la constitution géologique de l'Asie Mineure, ont laissé dans cette partie de la contrée des traces considérables. En examinant les produits des différentes éruptions, depuis les épanchements pâteux qui ont soulevé les syénites de Sévri-Hissar, et formé les grands cônes de trachytes que l'on remarque en tant de lieux différents, jusques aux torrents de laves qui ont coulé en emportant avec eux des portions de matière plus ancienne, on peut se convaincre que l'Asie Mineure, dans une période de temps indéterminée, a successivement éprouvé toute la série des phénomènes ignés. Mais ces phénomènes, sur le sol de Trébizonde, présentent la plus grande analogie avec ceux des volcans actuels. Le cap qui s'avance du côté de l'ouest pour former le mouillage, s'élève perpendiculairement au-dessus des eaux de la mer jusqu'à la partie supérieure de la colline, sur laquelle vient s'amortir le mouvement de terrain qui encaisse la rivière de Dermen-Déré. C'est sur la pente nord de cette colline qu'est bâti, le faubourg de Trébizonde. La ville occupe une portion du versant occidental, et une portion de la vallée qui sépare la première colline de celle où est bâtie Sainte-Sophie. Cette dernière colline, en s'élevant incessamment, court sans interruption le long de la côte, et s'incline vers le nord pour former le mouillage de Platana. La portion que j'ai observée est composée de trapp terreux et d'argile, mais n'offre aucune trace des volcans modernes.

La colline du faubourg, au contraire, porte dans toute son étendue les traces d'une alternance de cinq couches toutes produites par les feux souterrains. La partie inférieure, celle qui, plongeant sous le sable de la plage, s'étend à une profondeur indéfinie sous la surface des eaux, se compose d'un banc compacte de laves basaltines, verdâtres, homogènes, à cassures conchoïdes, et qui a une très-grande analogie avec les basaltes du mont Albin, près de Rome. On sait que les derniers sont assez durs pour être employés au pavage de la ville de Rome, sous le nom de silex romain (*selce romano*). L'étendue de cette formation est considérable; elle s'élève à vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, ainsi qu'on peut s'en convaincre en suivant le chemin qui domine le faubourg des Pêcheurs.

Ces basaltes sont recouverts par un banc de trachyte poreux, de couleur grise. Cette roche semble, après son apparition au dehors, avoir subi une seconde fois l'effet des feux souterrains; car les cristaux de feldspath sont comme fondus et boursouflés. Le troisième banc, également de trachyte, et plus compacte, tire sur la couleur rouge; mais on ne peut en déterminer l'étendue. Ces deux bancs de roche solide sont recouverts d'un tuf jaunâtre et friable, dû à une éruption intermédiaire. Enfin la couche supérieure est un tuf qui dut son origine à une éruption de cendres, mais qui contient des fragments de roches plus anciennes. Cette brèche forme une portion notable de la colline; on la retrouve entière dans la masse de rochers qui s'élève à l'ouest de la pointe de Guzel-Séraïl. C'est sur ce point élevé qu'est situé le consulat de Russie. Cette masse volcanique se compose d'une brèche formée de laves noirâtres, qui ont entraîné des portions de trachyte.

Cette nature du terrain ne change pas, quand on se dirige vers le sud. Une heure environ avant d'arriver au premier village de Djevislik, on remarque à droite une montagne, dont la nature est différente de toutes celles qui l'environnent. Ces dernières sont des schistes plus ou moins terreux. La montagne, difficile à désigner, puisque la plupart de ces terrains sont sans nom, est composée de prismes de basalte mis à découvert par les eaux de la rivière, qui, en sapant le pied, ont fait écouler une portion notable de la montagne.

XIX.

Nous songions à faire nos préparatifs de départ. Les consuls étrangers, qui nous avaient obligeamment offert leurs services, étaient d'accord avec M. Outrey pour nous engager à prendre la voie directe. Le voyage par la Géorgie, en nous détournant de notre but principal, nous faisait perdre beaucoup de temps, à cause de la quarantaine qu'il fallait faire à Redout-Kalé. De là, nous nous serions rendus à Kotaïs, de Kotaïs à Tiflis, et de cette capitale à Érivan. C'est un voyage que nous ne pouvions pas accomplir en moins de deux mois.

Nous prîmes donc le parti de monter notre caravane pour nous rendre directement à Erzéroum; elle se composait de six chevaux de selle et de cinq chevaux de bagage.

Il n'est pas possible de s'aventurer dans ces pays sans porter avec soi tout ce qui est nécessaire. Nos lits étaient renfermés dans des sacoches de cuir à l'abri de la pluie et de l'eau du torrent. Tous les ustensiles de cuisine, qui se composaient de deux marmites de fer, un chaudron de cuivre, d'assiettes et de couverts de fer, étaient placés sur un cheval avec les provisions. Nous fîmes un traité avec le muletier arménien, nommé Kara-Gheuze (les yeux noirs); il menait avec lui deux palefreniers, l'un arménien, nommé Minas, et l'autre turc, nommé Hassan. Moyennant, pour chaque cheval, nourriture comprise, cinq piastres par jour, il devait nous conduire dans tous les endroits qui lui seraient désignés, et remplacer les chevaux qui se trouveraient hors de service.

C'est une chose importante dans un voyage en Orient, que de bien choisir ses gens; car dans plus d'une circonstance le succès dépend de leur dévouement, de leur adresse ou de leur sagacité.

XX.

Le 27 d'août, nous prîmes congé de nos hôtes de Trébizonde. Les fils de M. Outrey et les consuls d'Angleterre et de Russie vinrent nous accompagner jusqu'à la première halte.

Quoique située vers le 40° de latitude, Trébizonde ne jouit pas d'un climat très-chaud; la ville est constamment rafraîchie par les vents du nord, qui viennent directement des steppes de la Russie. Pour que l'oranger et le citronier y viennent en pleine terre, il faut qu'ils soient abrités du côté du nord. Le tabac y est cultivé avec succès, et s'exporte à Constantinople. Une grande rivière dont nous remontions le cours arrose une vallée couverte de riches cultures de blé et de maïs. L'aspect des environs de la ville est agreste et imposant. Les montagnes, qui forment une ramification du mont Zechès, s'élèvent rapidement, et encaissent la vallée entre deux penchants couverts de forêts. L'humidité constante du sol, entretenue par les nuages qui couronnent les montagnes, jointe à la vigueur d'un terrain volcanique, donnent à ce pays une fertilité remarquable. En remontant la vallée de Dermen-Déré, nous remarquons quelques épanchements de laves, d'où a découlé la formation volcanique. C'est à partir de ce point, qui est distant d'environ deux heures et demie de Trébizonde, que commencent à paraître quelques lambeaux de terrain non volcanique, comme des calcaires schisteux et du grès.

Le village de Djevislik n'est qu'une espèce de khan ou de station pour les caravanes qui viennent de l'est et du sud; il est situé à l'embranchement de deux ruisseaux qui sont des affluents du Dermen-Déré. Les deux pentes de cette vallée offrent de loin en loin des habitations fortifiées, où résidaient jadis des beys puissants. C'était le gouvernement féodal dans toute son étendue; mais aujourd'hui les plus notables d'entre ces familles sont détruites, et celles qui subsistent encore se sont mises tout à fait à la dévotion du sultan.

Quoique ces routes soient très-fréquentées par les caravanes qui viennent du midi et de l'est, elles sont livrées avec une incurie coupable au plus complet abandon. Depuis le règne du sultan Mourad IV, qui fit faire une route praticable à travers l'Arménie, aucun gouverneur n'a songé à la réparer. Il en est de même des caravansérails : les voyageurs sont obligés de coucher dans des hangars bâtis en planches, mal couverts, et où l'on ne trouve aucune provision. Nous rejoignîmes à Djevislik le muhazil et le tatar-bachi, qui se rendaient dans leurs résidences. Les femmes du premier étaient portées sur des chevaux, dans une espèce de cage ou palanquin fermé de rideaux, et dont l'extrême mobilité sur le dos du cheval faisait craindre à chaque instant une chute dangereuse. Les femmes de distinction ont l'habitude de voyager en litières portées par deux mulets, que l'on renouvelle plusieurs fois par jour. Pour les femmes de marchands, elles voyagent à cheval, soigneusement empaquetées, de manière qu'on ne voit ni leur figure, ni aucune de leurs formes. En sortant de Djevislik, on commence à monter considérablement. Les montagnes présentent d'assez beaux aspects; elles sont couvertes de forêts de hêtres et de pins; mais, dans toutes les saisons de l'année, elles sont enveloppées d'un brouillard épais. Arrivés au khan de Kara-Kapan, nous quittons la route de Gumuch-Hané que l'on suit ordinairement, pour prendre un chemin de traverse peu fréquenté, mais qui, en nous faisant franchir les sommets, nous mettait à même de faire nos observations barométriques.

Le plateau où nous nous arrêtâmes est inhabité pendant trois saisons de l'année, à cause de la neige qui obstrue les chemins. Nous avions laissé derrière nous la végétation et les arbres, moins à cause de la hauteur (le baromètre marquait 0,571) que de la nature ingrate du terrain, composé de trapp schisteux que cache à peine une mince couche de terre végétale. Nous étions aussi dominés par quelques sommets couverts de neige, qui rafraîchissaient la température. Le jeudi 29, après avoir encore monté pendant trois heures, nous arrivâmes au point culminant. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions aucune trace d'habitation. Il y avait aussi de la neige en plusieurs endroits ; et des sources nombreuses humectaient le terrain, qui se couvrait d'herbe verdoyante à mesure que la chaleur faisait fondre la neige. Du côté de l'est la montagne offre des pentes plus rapides encore. Nous eûmes la plus grande difficulté à descendre avec nos chevaux et nos bagages. Nous couchâmes, le soir, à Veïsernik. Nous avions fait cinq heures de marche en parcourant un pays qui présentait partout le même aspect. Ce n'est que de l'autre côté de Veïsernik que nous commençâmes à trouver quelques jardins. La maison où nous couchâmes présentait l'aspect d'une petite forteresse; les murs, en pierres de taille, étaient percés de meurtrières par lesquelles on aurait pu repousser l'ennemi.

La toiture était formée par un ajustement très-ingénieux d'énormes solives, qui rappelaient certaines constructions en marbre de la Carie. On sait que, dans l'antiquité, les peuples de ces pays ont été fort industrieux dans la construction des maisons et des tours de bois.

XXI.

La montagne que nous venions de franchir, et qui porte le nom de Koulabat-Dagh, forme la limite entre l'ancien royaume de Pont et la Colchide. Depuis le khan de Kara-Kapan jusqu'au sommet du mont Koulabat, le terrain se compose de trachytes d'une couleur rougeâtre, d'une nature poreuse et sans homogénéité. Dans certaines parties le sol présente un aspect terreux et jaunâtre, qu'un examen attentif fait reconnaître pour du trachyte décomposé, probablement par suite de la désagrégation des principes de son feldspath. Au sommet du Koulabat on voit surgir un schiste vert, qui repose sur le granit; mais cette dernière roche ne se montre qu'au sommet, et, lorsque nous passâmes, elle se trouvait trop cachée par la neige pour qu'il fût possible d'en examiner la composition.

Les blocs peu nombreux qui sont détachés du sol sont arrondis à leurs angles : ils sont de couleur grise, contenant des cristaux de feldspath rosé et des parcelles de mica. Sur la pente du côté de l'est, on retrouve les trachytes, tantôt dans leur état primitif, tantôt décomposés. Le 30 août, à quatre heures du matin, nous partons de Veïsernick, nous dirigeant vers le sud par une vallée dont les flancs sont composés de roches perpendiculaires appartenant à la formation de calcaire grossier marin. Mais cette formation calcaire cesse bientôt pour faire place au trachyte, sur lequel nous marchions encore jusqu'à sept heures, suivant toujours le cours d'un ruisseau qui forme un des affluents de la rivière de Tcharock.

Tout l'aspect de ce pays est triste et aride; les villages peu nombreux que l'on rencontre se composent de chétives maisons de pierres couvertes en terrasse, et dans lesquelles les habitants vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux. Tout ce pays est trop peu fréquenté par les caravanes pour être dangereux : les bandits n'y trouveraient pas à exploiter leur industrie. Les caravanes qui viennent de l'est pour se rendre à Trébizonde passent ordinairement par *Gumuch-Hané* (fabrique d'argent), ainsi nommée des mines de plomb argentifère que l'on y exploite. Cette ville marche à un accroissement rapide, malgré le grand inconvénient que fera toujours éprouver pour l'exploitation de ses mines la disette de combustible.

Le charbon de bois, qui sert seul à l'entretien des fourneaux, est apporté, à dos d'âne, de deux et trois journées de distance. La Porte a envoyé, il y a peu de temps, des ingénieurs européens pour examiner l'état des mines; et, d'après leur rapport, on pourrait retirer du minerai une bien plus grande quantité d'argent qu'il n'en produit aujourd'hui. Le gouvernement avait affermé ces mines à des Arméniens.

Nous avions choisi la route que nous suivions, parce qu'en été on met deux jours de moins pour arriver à Erzéroum, et parce que, pensant que cette ligne est celle qui a été suivie par l'armée des Dix mille pour arriver en vue de la mer, nous désirions

bien de nous rendre compte de la topographie du district, qui est rarement parcouru par les Européens. A huit heures, nous quittions de nouveau le terrain trachytique pour retrouver le calcaire gris, compacte, appartenant à la formation si étendue qui commence en Morée, et constitue toute la chaîne du Taurus et toute la vallée de l'Euphrate. Dans le fond de la vallée, et à 7 ou 8 mètres de la rivière, nous voyons surgir une source ferrugineuse et carbonique qui sort de terre en bouillonnant par une ouverture de plus d'un mètre de diamètre, les eaux ayant formé une espèce de puits. La formation calcaire prend une grande extension; mais le système crétacé de Morée prédomine.

BAYBOUTH.

XXII.

Avant d'arriver à Baybouth, nous traversons un embranchement de trois vallées qui sont toutes bornées par des montagnes à flancs verticaux. L'une d'elles encaisse la rivière de Tcharock, aussi appelée rivière de Baybouth, le fleuve Bathys des anciens. Baybouth est située sur cette rivière. Ce fut jadis une ville considérable, mais aujourd'hui elle contient à peine deux mille maisons. Un grand gisement de calcaire oolithique, qui se trouve au couchant sur la rive droite de la rivière, a fourni aux habitants des matériaux abondants d'une roche facile à tailler et d'une dureté moyenne, pour bâtir leurs maisons. Aussi cette petite ville a-t-elle encore, malgré ses désastres, un aspect de propreté et d'aisance peu commun. Les belles eaux de la rivière arrosent de nombreux jardins, où les arbres fruitiers de nos climats, les melons et les pastèques, sont cultivés avec succès.

Plus on avance vers l'Arménie, plus les chrétiens du rit arménien sont nombreux; aussi trouvent-ils, de la part des Turcs, plus d'égards que dans les pays où les chrétiens sont en petit nombre. La rivière de Baybouth forme en ce lieu un circuit très-sinueux, qui entoure un vaste rocher au sommet duquel a été construit un château autrefois très-formidable.

Il portait chez les Arméniens le nom de Païpert, qui est devenu celui de Baybourth et de Baibouth chez les Turcs. C'est une place très-ancienne, qui dès les premiers siècles de notre ère était une des principales forteresses des princes Pagratides; elle est citée par Procope, sous le nom de Βαιβερδῶν, parmi les villes dont Justinien augmenta les fortifications.

Ce château, réparé par Mourad III, en 952 de l'hégire (1544), est défendu, du côté du nord-est, par des rochers à pic, au pied desquels coule la rivière. Deux tours carrées, situées de distance en distance, sont la seule défense qu'on ait jugée nécessaire. Mais du côté du sud-ouest des ouvrages avancés descendent jusqu'à mi-côte, et le château est défendu par une double muraille qui se rattache aux ouvrages avancés.

L'intérieur du château était occupé par une grande mosquée, et par des habitations nombreuses réservées aux janissaires ; mais aujourd'hui tout cet intérieur n'est plus qu'un amas de décombres.

Lorsque les Russes se furent emparés d'Erzéroum, le général Paskéwich, voulant couper les communications de l'armée turque avec les pachaliks du sud, et surtout celui de Malathia, envoya un corps d'armée dans la vallée du Tcharoch, après avoir préalablement appelé à lui les populations chrétiennes du pays. Les tribus du Lazistan, qui avaient envoyé quelque renfort à l'armée turque, n'opposèrent qu'une faible résistance; et les Russes, après avoir pris position dans le faubourg arménien, dont les maisons sont toutes en pierres de taille, parvinrent à déposter la faible garnison du château, qui n'était pas susceptible d'opposer la moindre résistance. L'incurie du général turc y avait à peine rassemblé quelques provisions, et la garnison manquait d'eau, parce que les citernes, tombant de vétusté, la laissaient échapper de toutes parts. Il fallait que tous les matins on envoyât, par un chemin à peine frayé au milieu des rochers à pic, chercher à dos d'âne la provision d'eau à la rivière qui coule au pied du château.

Du reste, cette expédition, trop éloignée du centre des opérations de l'armée russe, offrit peu d'avantages au général Paskéwich. L'attitude hostile des populations musulmanes, et surtout de celles qui habitent les différents districts du Lazistan, dont Baybouth est la capitale, après avoir occasionné aux Russes des pertes considérables, les força de battre en retraite sans avoir pu gagner Trébizonde, dont la prise leur assurait des communications directes avec les ports de la Russie, et leur permettait de ravitailler sans peine le corps d'armée qui serait entré dans l'intérieur de l'Asie Mineure. Lorsque le commandant de l'expédition de Baybouth fut obligé de se retirer, il fit sauter la presque totalité du mur d'enceinte du château et les principales tours.

Quant aux autres détails de cette campagne, il est bien difficile de les connaître; car les Turcs, généralement si discrets, le sont encore bien plus lorsqu'il s'agit de leurs revers. Les rayâs, par antipathie pour les Turcs, sont toujours disposés à exagérer leurs défaites. La journée que nous passâmes à Baybouth fut consacrée à lever le plan de la ville et à dessiner les principales vues.

XXIII.

Le, 31 à midi, nous passâmes la rivière sur un pont de bois; et, marchant toujours vers l'est, nous nous enfonçâmes dans une vallée solitaire. Tout ce terrain est tellement accidenté, que les habitants peuvent à peine établir des cultures un peu étendues. Cependant les terres labourables fournissent un peu de grain pour la ville. Ce canton contient tant de gibier de toute espèce, que les perdrix venaient jusque sous les pieds de nos chevaux. Les pigeons sauvages s'y tiennent en troupes nombreuses; nous y remarquâmes aussi la tourterelle à collier.

Nous avions envoyé devant Georges et un muletier, pour chercher un lieu de campement, car il n'y a pas de village dans cette vallée. Ils se fixèrent dans une maison abandonnée, au lieu nommé Mazat-Déré-Si. Quand nous arrivâmes, nous les trouvâmes occupés à préparer le gibier qu'ils avaient tué. Nous nous trouvions à Mazat-Déré-Si dans un enfoncement formé par la vallée: de hautes montagnes s'élevaient devant nos yeux, de sorte qu'on eût dit de notre khan que nous étions dans une enceinte sans issue. Le temps, qui toute la journée avait été clair et sans nuages, changea au moment du coucher du soleil, et nous offrit un spectacle dont jamais je n'avais été témoin. Le ciel, devenant d'un rouge pourpre, couvrit tous les objets environnants d'une teinte violette tellement foncée, que tout le paysage, perdant sa couleur propre, parut aux yeux complétement violet.

Ce n'était point une teinte hasardée ou douteuse, mais un rouge de laque parfaitement accusé. Le thermomètre marquait 21° centigrades, et le baromètre $623^{m},10$. Bien que cette contrée soit complétement dépourvue de végétation, les lignes de montagnes offrent des accidents si variés, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer les beautés sauvages de cette nature solitaire. La rivière de Baybouth reçoit plusieurs affluents considérables, notamment le Top-Souyou (rivière du canon), qui vient de Tchoban-Déré-Si dans la direction du sud au nord, et la rivière de Tchermalé, ainsi nommée d'un village où elle passe, N.-S., arrosant dans son cours le territoire appelé Kourk-Déré.

Le 1er septembre, nous continuons notre route vers l'est. Abandonnant la vallée de Mazat, nous franchissons un col très-abrupt, et nous pénétrons dans une vallée dont la formation est due évidemment à l'érosion des eaux. Les flancs de cette vallée s'élèvent de part et d'autre presque verticalement; ils se composent de couches d'un calcaire argileux à cassures conchoïdes, dont la direction est perpendiculaire à celle de la vallée, et qui forment un angle droit avec l'horizon. Ces couches, qui sont légèrement ondulées en certains endroits, traversent la vallée. On en suit parfaitement la trace sur le sol, et on les retrouve de l'autre côté avec les mêmes ondulations et la même couleur, qui varie du gris au brun. Ce calcaire ayant la propriété de se déliter à l'air en petits fragments, la formation de cette vallée s'explique par les effets réunis de l'air et des eaux : car, à mesure que des portions de la roche tombent dans le lit du ruisseau, elles sont entraînées par le courant; d'autres portions de la montagne, mises à nu, se délitent à leur tour, et la vallée s'élargit de cette manière. Cette vallée nous conduit à un autre col; nous continuons de monter avec beaucoup de peine.

XXIV.

En suivant les détours d'une vallée calcaire, nous trouvons bientôt, à notre droite, des sédiments déposés par une source d'eaux minérales chaudes. Ces dépôts couvrent tous les rochers d'alentour. Nous nous détournons de notre route, pour aller examiner les lieux. Les fontaines sortent de terre en plusieurs endroits. La source principale coule du rocher à environ deux mètres au-dessus du terrain. Des dépôts considérables

venant à boucher les issues de l'eau, elle finit par s'ouvrir un nouveau passage, et forme ainsi différents ruisseaux, d'où elle s'écoule en bouillonnant. Ces sources, dont la température, prise à la surface du sol et sans beaucoup de précaution, le 1er septembre, à quatre heures dix minutes du soir, est de 64° centigrades, me paraissent être les mêmes que celles où s'arrêtèrent les traîneurs de l'armée de Xénophon, après avoir passé l'Euphrate et franchi les montagnes couvertes de neige. « Les soldats aperçurent, dit Xénophon, un lieu qui sembla noir, parce que la neige n'y paraissait plus. Ils jugèrent qu'elle s'y était fondue; et véritablement elle l'était par la vapeur d'une source voisine qui coulait dans un vallon. Ils tournèrent leurs pas de ce côté, et, s'y étant assis, ils déclarèrent qu'ils ne marcheraient plus [1]. »

L'armée de Xénophon aurait passé la branche de l'Euphrate qu'on appelle le *Kara-Sou,* et qui, en effet, n'est pas très-profonde [2]. Ils auraient erré dans la vaste plaine d'Erzéroum : c'est là que les devins firent des sacrifices aux vents. Ce pays n'était pas beaucoup plus boisé qu'aujourd'hui; car Xénophon, tout en disant qu'il y avait beaucoup de bois au lieu où l'on campa, ajoute : « Mais les derniers n'en trouvèrent plus [3]; » ce qui semble prouver que l'armée ramassait des broussailles qui croissent près des sources. La neige commence à couvrir ces contrées vers le milieu de septembre, et n'en disparaît qu'au mois de mai. Jamais le baromètre n'y monte au-dessus de 0m,566,5. L'armée des Dix mille, en quittant les sources chaudes, n'a pas suivi le cours du Tchorach ou de l'ancien Bathys, mais a gagné le Lazistan par la vallée de Tcherméli. C'est là qu'elle se trouva en contact avec les Colques. Traversant ensuite un des embranchements ou contre-forts de la montagne de Koulabat, qui est l'ancien Zéchès, elle arrive à Trébizonde. Quant à ceux qui veulent rapprocher la Trébizonde de Xénophon de plusieurs lieues vers l'est, pour faire concorder les distances avec la description de cet historien [4], s'ils eussent déterminé plus positivement le point où les Grecs passèrent le mont Zéchès, ils n'auraient pas eu besoin de déplacer Trébizonde. D'ailleurs, le tableau que fait Xénophon de la topographie de cette ville pendant les fêtes que leur donnèrent les habitants est tellement d'accord avec les localités [5], que l'on reconnaît l'emplacement du stade sur le plateau où est aujourd'hui l'église de Sainte-Sophie ; et le lieu où se firent les courses de chevaux, dans la colline qui est au couchant de la ville.

XXV.

Après une halte de quelques instants près des sources, nous continuons à monter, et nous nous trouvons au point de partage des bassins de l'Euphrate et de la mer Noire. Le baromètre marque 0,m566,16, et le thermomètre libre, 21°,20. Le coup d'œil dont on jouit du haut de cette région s'étend à perte de vue dans la partie méridio-

[1] Expéd. Cyr., liv. IV, p. 155, éd. Gail.
[2] Liv. IV, p. 148.
[3] Liv. IV, p. 151.
[4] Fontanier, voyage du Levant, t. I.

nale. On suit les ondulations des montagnes qui encaissent le cours de l'Euphrate vers Kéban-Maden; mais toute cette vaste étendue de pays se présente comme un désert aride. Autant que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit pas un arbre. Quant aux rares villages qui peuplent la contrée, ils sont tellement confondus avec la terre, qu'on n'en aperçoit pas un seul.

Nous descendons par des sentiers très-difficiles, tracés dans des collines argileuses. Le sol glisse sous les pieds des chevaux, qui sont harassés de fatigue. Méhémet était parti devant, pour nous faire préparer un logis. Nous vîmes bientôt arriver deux paysans à cheval, pour nous indiquer la route; l'un d'eux avait choisi, en passant dans un troupeau, un mouton qu'il tenait sur son cheval. Nous arrivâmes vers le coucher du soleil à Kocha-Pongar, village de bergers, qui contient environ une centaine de maisons, et dont les habitants sont presque tous Arméniens.

Malgré l'hiver long et rude qui règne dans ces régions élevées, les habitants n'ont pour se chauffer que la fiente de leurs troupeaux, qu'ils mêlent avec un peu de paille, pour en faire des espèces de mottes.

Les maisons sont disposées plutôt pour la commodité du bétail que pour celle des habitants. Dans l'unique salle qui compose la maison, il y a une sorte d'estrade en bois entourée d'une barrière, où se tient la famille; les chevaux et les bestiaux occupent, pendant l'hiver, le reste de la salle. Le costume des habitants se ressent de la vie rustique qu'ils mènent; il se compose d'un *haba* de laine, qu'ils recouvrent pendant l'hiver d'un diphthère de peau de mouton. Outre le mouton que Méhémet nous avait acheté, nous eûmes encore d'excellent caymack et du youhourt, que les femmes nous apportèrent. Ces deux espèces de laitage sont célèbres dans l'Arménie; et le caymack d'Erzéroum est préféré à celui de Constantinople. On le prépare en faisant cuire le lait à petit feu dans de grands bassins d'airain très-larges et peu profonds, et en entretenant le lait à une température voisine de l'ébullition, sans jamais le laisser bouillir. Le youhourt se prépare en mettant dans le lait tiède une petite quantité de ferment, qui le fait prendre en lui donnant une légère saveur acide. Cette préparation, apportée sans doute dans ce pays par les nomades tatares, fait la base des repas de presque toutes les tribus turcomanes. Elle plaît rarement aux Européens qui la goûtent pour la première fois; mais on finit bientôt par s'y habituer, et par reconnaître de quelle ressource elle est dans les longs voyages en Asie.

Ce qui prouve que cet usage du lait, si général dans l'Asie Mineure, a été introduit par les nomades, c'est que les auteurs anciens en parlent très-peu, et que Xénophon, qui ne passe sous silence aucune des provisions qu'il trouve dans les maisons d'Arménie, ne fait pas mention de ces laitages; mais, en revanche, il trouve du vin, des légumes, de la bière, provisions très-rares aujourd'hui dans ces contrées. Les nombreux villages qu'il rencontre prouvent que le pays était plus riche et plus peuplé de son temps que de nos jours.

Les races et les coutumes ont néanmoins bien peu changé. Le tableau qu'il fait de l'Arménie, de la manière de vivre des habitants pendant l'hiver, peut encore s'appliquer à l'Arménie actuelle.

XXVI.

Nous continuons à descendre pendant deux heures dans des terrains d'argile verte, extrêmement désagréables pour nos chevaux. Il faut croire que l'élévation considérable de ces lieux au-dessus du niveau de la mer, et la constance des vents qui règnent dans ces régions, sont les deux principaux obstacles qui empêchent les arbres de croître en Arménie, car ces pays sont bien arrosés; et quoique nous fussions dans la saison de la plus grande sécheresse, puisque les dernières neiges étaient fondues, nous trouvâmes encore presque toutes les sources et les rivières avec de l'eau. Nous passons à très-peu d'heures de distance deux rivières, celle qui porte le nom d'*Anim-Sou*, venant de Mez-Déré et allant à l'Euphrate, et le ruisseau qu'on appelle *Sertchémé-Tchaï*, qui passe à Ascara, et se rend également à l'Euphrate.

Après avoir passé cette dernière rivière, nous nous trouvons dans la vaste plaine d'Erzéroum. Les travaux de la campagne sont en pleine activité. La moisson ne mûrit guère qu'à la fin d'août, et la récolte ne se finit qu'au 15 septembre. Notre intention était de nous rendre ce jour même à Erzéroum; mais nos muletiers ne voulaient pas nous laisser passer si près de chez eux sans nous recevoir dans leurs habitations. Kara-Gheuze avait envoyé la veille prévenir sa femme et ses parents; et, sans nous rien dire, il nous fit détourner de notre route pour passer par Euzné, gros village arménien bâti en pierres, situé au milieu de la plaine d'Erzéroum. Nous trouvâmes toute la famille réunie, et parée de ses plus beaux vêtements.

Le costume des femmes se compose d'une longue robe à manches pendantes, par-dessus laquelle on met une espèce de veste ou surcot en drap brodé. La tête, la poitrine et les bras sont couverts de bijoux, de chaînes d'argent et de sequins enfilés. Le soir, d'autres parents vinrent, et nous régalèrent d'un concert à la mode du pays, dont nous goûtâmes médiocrement les charmes. Le village d'Euzné était, avant l'invasion des musulmans, un endroit considérable. On y remarque les restes d'une église, avec des calvaires où les chrétiens vont encore déposer des lampes et des offrandes. Il y a divers tombeaux assez curieux, qui ont plusieurs siècles d'antiquité. Une inscription en arménien ancien, que j'ai copiée sur un sarcophage, indique un monument du VIIe au VIIIe siècle. D'autres tombeaux, qui représentent grossièrement le corps et la tête d'un bélier, couvrent d'anciennes sépultures.

Cet usage de mettre un bélier sur un tombeau, tient à une superstition que les prêtres tolèrent en mémoire des sacrifices de l'Ancien Testament, mais qui n'est autre chose qu'un reste du paganisme et des agapes des funérailles anciennes. Les parents, après avoir descendu le défunt dans sa dernière demeure, égorgent sur la tombe un bélier qui est ensuite mangé en famille, en ayant soin toutefois d'en envoyer une portion au prêtre qui a accompagné les funérailles.

Le lendemain, 2 septembre, nous nous rendîmes à Erzéroum. Une heure après avoir

quitté Euzné, nous traversons l'Euphrate sur un pont de pierres de six arches. Les bords du fleuve sont couverts de roseaux, desquels s'échappent des nuées de canards. Les premiers coups de fusil tirés font bientôt lever un grand voile blanc, du milieu duquel partent des cris aigus; c'est une troupe innombrable de pélicans qui se promenaient tranquillement sur les ondes, et qui s'enfuient, rangés en ordre de bataille. Ces oiseaux sont très-communs sur tout le cours de l'Euphrate, et descendent à mesure que l'hiver s'approche, pour se tenir toujours dans une région tempérée. Le plumage de leur poitrine, moelleux, épais et serré, donne une fourrure plus durable, plus solide et plus chaude que celle du grèbe. La quantité de pélicans qui se trouvent sur les fleuves de l'Arménie pourrait être l'objet d'une branche de commerce assez lucrative. J'ai appris plus tard que les Géorgiens se faisaient des manteaux d'hiver avec les fourrures de pélican. Ils ont l'avantage d'être complétement imperméables, mais conservent toujours une odeur huileuse qu'une bonne préparation ferait facilement passer.

ARMÉNIE.

ERZÉROUM.

XXVII.

Erzéroum, vue de loin, donne l'idée d'une ville grande et bien bâtie. Elle s'élève en amphithéâtre sur le versant septentrional d'une montagne, et est dominée par une forteresse entourée de murailles. Cette ville est aujourd'hui un chef-lieu de pachalik qui comprend toute la haute Arménie, connue des Turcs sous le nom de Kurdistan. Erzéroum domine une plaine très-étendue, et est située presque au point de partage des eaux de l'Euphrate et de la mer Caspienne, l'ondulation qui forme le col étant presque insensible au premier coup d'œil. Nous nous rendîmes directement chez le gouverneur Issac-Pacha, qui se trouvait par hasard à Erzéroum, de retour d'une campagne contre les Kurdes.

A l'époque où l'Arménie était indépendante, tous ces cantons portaient le nom de *pays de Garin :* c'est l'ancienne *Caranitis* de Pline. La ville capitale portait le même nom, qui fut changé plus tard en celui de *Théodosiopolis* [1].

« La ville de *Garin*, dit le géographe arménien, est *Arsroun,* qu'on nomme Théodosiopolis, parce que l'empereur Théodose le Jeune la fit entourer de murs. Moïse le Grammairien (de Khorène) et David l'Invincible furent chefs des travaux. Déjà, à cette époque, elle passait pour la plus importante ville d'Arménie. Ce fut Anatolius, général des armées d'Orient, qui en jeta les fondements vers l'an 415 [2]. »

La position de la ville actuelle d'Erzéroum s'accorde trop bien avec celle que les géographes arméniens assignent à Théodosiopolis, pour qu'on puisse douter de leur iden-

[1] *Géographie de Vartan,* Ap. Saint-Martin, II, 427. [2] *Moïse de Kh.*, hist., chap. 59.

tité. Elle était située, disent-ils, près des sources de l'Euphrate et au pied des montagnes de Garin. Saint-Martin explique comment, vers le milieu du XI[e] siècle, elle prit le nom d'Arzroum, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Selon les historiens orientaux, il existait près de Théodosiopolis un bourg nommé *Ardzen*, qui fut pris et saccagé par les Turcs seldjoukides. Les habitants se retirèrent à Théodosiopolis, qui appartenait aux empereurs grecs, et lui donnèrent le nom du pays qu'ils quittaient. La forteresse fut donc appelée l'Ardzen des Grecs, ou Arzroum.

Erzéroum (la forteresse des Grecs) ne paraît pas être fort antérieure aux derniers temps du royaume d'Arménie. Elle est complétement entourée d'une muraille de pierres de taille, crénelée et défendue par un large fossé. Les croix sculptées sur un grand nombre de pierres des murailles, et des caractères grecs qui subsistent encore sur quelques portes, indiquent que les murailles sont l'ouvrage des Byzantins. Le château, construit sur une éminence, défendant la ville du côté du nord, a été renforcé par des ouvrages modernes qui n'ont pas empêché la ville de tomber au pouvoir des Russes dans la campagne de 1828. Issac-Pacha habite, dans l'intérieur d'Erzéroum, un vaste palais de bois qui est dans l'état le plus déplorable. Lorsque nous arrivâmes, tout dans les environs avait un aspect guerrier. Une batterie de quatre pièces de campagne et de deux obusiers se trouvait dans la cour du palais. Quelques débris des régiments de l'armée de Nézib avaient été ramenés à Erzéroum, et ce n'est qu'avec la plus grande peine que le pacha maintenait la discipline. Chaque jour il éclatait quelque sédition, à laquelle prenaient part tous les Kurdes qui se trouvaient dans la ville. Peu de jours avant notre arrivée, un instructeur français, M. Rive, avait failli être victime d'un soulèvement que le pacha lui-même n'avait pu arrêter. Les Nizam, fatigués de l'instruction européenne, voulaient égorger leur instructeur. M. Rive avait été obligé de se retirer dans la maison du consul d'Angleterre, M. Brandt, qui était parvenu à maintenir les Nizam jusqu'au soir, et qui donna ainsi à M. Rive la facilité de se rendre à Constantinople pour demander justice.

Nous logeâmes dans une maison arménienne, non loin de l'entrée de la ville. Tout le quartier des chrétiens est situé hors des murs, du côté de l'est. Les consuls de Russie et d'Angleterre ont également leurs habitations dans ce quartier. Mais pour un homme habitué à la commodité des maisons européennes, celles d'Erzéroum sont presque inhabitables pendant la plus grande partie de l'année; car aujourd'hui, comme du temps de Xénophon, les familles ont l'habitude de se retirer pendant l'hiver dans une pièce unique et presque sans jour. Le feu se fait au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par une fenêtre ménagée au plafond. Les autres pièces, disposées dans des corps de logis tout en bois, sont sans cheminée, et ont rarement des vitres aux fenêtres; car il n'y a pas de verrerie à Erzéroum, et les carreaux sont un luxe inusité : aussi M. Brandt, en prenant possession de son consulat, a-t-il commencé par se faire bâtir une maison disposée à l'anglaise, avec des portes et des fenêtres qui ferment. Il a été obligé de faire venir des menuisiers et des maçons de Constantinople. L'usage du peuple étant de se chauffer avec des fientes de bestiaux, le bois est extrêmement cher, parce qu'on l'apporte à dos d'âne de plusieurs journées de distance. Il en est de même du charbon, qui se fabrique dans les montagnes du Kurdistan, et qui est apporté, par la

même voie, d'une distance de six ou sept jours. Le chameau est peu employé comme bête de somme, tant à cause du froid qui règne une grande partie de l'année, qu'à cause de la difficulté qu'il y aurait pour ces animaux à gravir ces plateaux élevés.

Il fut un temps où la ville d'Erzéroum faisait un commerce considérable avec la haute Arménie et le Kurdistan. Des ustensiles de cuivre, les camelots, les feutres, se portaient jusque dans la Géorgie. Cette ville recevait en échange des peaux de brebis et des salaisons de la mer Caspienne, qui offraient de grandes ressources à ses habitants pour les nombreux carêmes de la religion arménienne. Mais la Russie ayant transporté ses frontières jusqu'à l'Arpa-tchai, a fermé par ses douanes et ses quarantaines les débouchés entre cette ville et les provinces septentrionales; et la puissance russe s'est accrue non-seulement des conquêtes matérielles qu'elle a faites, mais encore de la puissance spirituelle qu'exerce le grand patriarche, devenu sujet russe. En effet, la ville d'Etch-Miazin ayant été, par les traités de 1828, placée sous la domination russe, l'empereur se regarde aujourd'hui comme le protecteur, peut-être même comme le chef spirituel, de tous les Arméniens schismatiques qui tombent sous la juridiction du grand patriarche : aussi n'est-il pas d'avances, de grâces et de promesses qui ne leur soient faites pour les décider à quitter les terres du Grand Seigneur, et à venir s'établir sur celles de la Russie.

Lorsque l'armée russe quitta Erzéroum, après avoir désarmé le château et détruit plusieurs bastions, elle emmena avec elle, dit-on, six mille familles arméniennes, auxquelles on avait promis dix années d'exemption d'impôt et des concessions dans le territoire nouvellement conquis. Cette désertion en masse des chrétiens d'Erzéroum dépeupla notablement la ville; et comme les Arméniens sont principalement adonnés au commerce, les vastes bazars qui faisaient l'admiration des voyageurs se trouvèrent déserts et abandonnés. Le château, que le pacha nous donna la permission de visiter, est maintenant presque complétement ruiné dans l'intérieur. Tout ce qu'il y a encore d'habitable était rempli par des prisonniers kurdes que le pacha avait amenés avec lui. Il avait fait main basse sur ces malheureux en quittant le territoire de Khan-Mahmoud, et les gardait, disait-il, comme otages. On nous permit d'entrer dans la salle des prisonniers : lorsqu'ils apprirent que nous avions l'intention de visiter le Kurdistan, tous ceux qui n'étaient pas enchaînés à des pièces de bois vinrent nous entourer en nous demandant à être nos guides, et nous promettant de nous faire parcourir toute la contrée sans qu'il nous arrivât le moindre accident. Khan-Mahmoud était en guerre avec le pacha, uniquement pour soutenir les droits qu'il avait reçus du sultan. « Les exactions des pachas, disait-il, et les prétentions exagérées des officiers de la Porte, entretiennent seules les haines qui, depuis plusieurs années, divisent les deux nations. » Peu de mois avant la mort du Grand Seigneur, le bey des Kurdes, Khan-Mahmoud, dont la famille jouit depuis un temps immémorial d'un pouvoir héréditaire, avait fait sa soumission en envoyant au sultan une portion du tribut qu'on lui demandait, et sur lequel le sultan lui avait accordé une réduction. La principale condition à laquelle le bey tenait particulièrement était de traiter directement avec la Porte. Mais au moment où nous passions, les deux pachas de Van et d'Erzéroum s'étaient ligués pour intercepter les communications. Le bey s'était retiré dans une kassaba, située dans des vallées inaccessibles. Ses possessions particulières s'étendent sur les bords du lac de Van, depuis le midi d'Ardgich jusqu'au village de Surp. Tous les bords du lac sont envahis par les régi-

ments des pachas, qui osent à peine s'aventurer dans la montagne, parce que la désertion se met incontinent dans leurs troupes. Le bey peut mettre sur pied jusqu'à 3,000 cavaliers et un plus grand nombre d'hommes de pied. Il est certain que, dans l'état des choses, s'il voulait prendre l'offensive, la résistance serait faible de la part des autorités; et il trouverait une grande sympathie chez les montagnards, qui n'aiment rien tant que d'abaisser le pouvoir de Constantinople.

OULOU-DJAMI.

XXVIII.

L'IMARET.

Il ne reste à Erzéroum aucun monument qui remonte à l'époque où cette ville était entre les mains des chrétiens; mais on y remarque quelques édifices d'architecture musulmane qui ne sont pas sans intérêt, par le mélange des styles arménien et byzantin employés dans leur construction. La grande mosquée Oulou-Djami, monument du XIIIe au XIVe siècle, est bâtie avec une grande simplicité; l'*imaret* (hospice) qui en dépend est construit avec luxe, et couvert d'ornements très-remarquables. Ces édifices dépendent des grandes mosquées, et sont destinés à servir d'asile aux pèlerins, auxquels on distribue des vivres et des secours. Le plan de l'édifice est celui d'une nef d'église latine, au fond de laquelle est élevé le tombeau du fondateur. De part et d'autre, des colonnes de pierre soutiennent des arcs en ogive qui forment un portique à deux étages. L'intérieur se compose d'une grande cour, séparée en deux parties par un grand arc en ogive. La portion de la cour qui est derrière l'arcade est plus étroite que l'autre. Le tombeau est de forme octogone, et couvert par une pyramide octogone en pierre. La porte, qui était d'albâtre, a été enlevée par les Russes et emportée à Érivan. La façade se compose d'une grande arcade qui encadre la porte, formée d'un arceau surbaissé. Le tympan, en forme de niche, qui surmonte la porte, est orné d'un ajustement de polygones dont la description donnerait difficilement une idée; car c'est dans ces sortes d'ornements, qui ont été si souvent employés aux grandes portes des mosquées de Constantinople, que les artistes arabes ont cherché à déployer toutes les ressources d'un art élégant et varié, mais qui, renfermé dans les limites inexorables de la *Sunna*, se trouve privé des secours dont ont si bien profité les artistes de toutes les époques, en ajoutant dans leurs monuments des figures d'hommes et d'animaux. C'est donc à la géométrie seule que les Arabes ont demandé les premières idées de leurs ornements. Dédai-

gnant d'imiter les exemples que leur avaient légués les artistes anciens, et qu'ils trouvaient à chaque pas sur ce sol de l'Asie si fécond en ruines, ils ont fait plus que nous n'avons fait nous-mêmes, qui les traitons dédaigneusement de barbares. Ils ont inventé des formes, non pas de ces produits d'une imagination désordonnée et sans guide, mais des formes dans lesquelles la plus inextricable complication se joue de l'œil et de l'intelligence de l'observateur, qui s'étonne, après avoir recherché les principes de ces ornements, de les trouver soumis aux règles invariables de la géométrie élémentaire. Et ceci n'est pas seulement une invention adoptée dans une province et n'ayant eu qu'un succès momentané, c'est un goût adopté par tous les peuples de l'Islam, qui apparaît avec toute sa perfection dès les premiers temps, et qui pendant six siècles couvre de monuments innombrables l'Asie, l'Afrique et les extrémités de l'Europe, la Grèce et l'Espagne.

J'avoue que c'est un problème que je ne suis pas parvenu à résoudre. J'ai étudié la marche qu'a suivie l'art des Arabes dans les monuments du Caire et dans ceux qui sont dus aux travaux des Seldjoukides et aux Ommiades, et nulle part je n'ai remarqué ce tâtonnement qui accompagne toujours les premiers essais d'un art, et que l'on suit avec tant d'intérêt dans les monuments de l'antiquité. L'art arabe apparaît en Orient comme en Occident avec une allure franche et décidée, s'impatronisant par la conquête, et disparaissant le jour où l'étendard de Mahomet se retire devant la croix du christianisme. Ce qui me porte à croire que les artistes persans ne sont pas complétement étrangers à la construction de cet imaret, c'est qu'on y trouve çà et là quelques figures ou quelques portions d'animaux, des têtes de serpents qui sortent d'un groupe de fleurs, une espèce d'aigle à deux têtes sur un bouquet de plumes de paon. Mais tout cela est exprimé timidement, comme si l'artiste eût craint d'offenser la susceptibilité des sunnis orthodoxes.

L'encadrement de la porte se compose d'ajustements de fleurs fantastiques; mais tout cela est si précis, si positif d'exécution, qu'on ne peut se lasser d'admirer l'habileté avec laquelle ces artistes musulmans maniaient le ciseau. Deux petites colonnes engagées, qui soutiennent la retombée de la grande arcade, sont un véritable chef-d'œuvre de délicatesse.

Maintenant le vieil imaret, s'écroulant peu à peu, est aussi dédaigné des habitants que s'il se trouvait dans quelque rue de Barcelone ou de Grenade. Ces édifices, qui rappellent le beau temps de l'islamisme, le temps où il marchait à la conquête de l'Asie, n'obtiennent pas même un regard de cette foule ignorante. Personne ne connaissait la destination primitive de cet édifice; c'est en le comparant avec ceux du même genre que j'avais rencontrés en d'autres parties de l'Asie, que j'ai pu hasarder cette conjecture à un vieux mollah, qui a pleinement partagé mon opinion. Il y a loin du temps où cinq cents pauvres venaient journellement recevoir leur ration de pain et de pilaw, à celui où un pauvre nizam, embarrassé d'un fusil de munition et d'un briquet de voltigeur, file, en montant sa garde, la laine noire des troupeaux d'Arménie.

On appelle aujourd'hui cet édifice Tchfité-Minarè (les deux minarets), à cause de ceux qui s'élèvent sur les massifs de pierre placés de chaque côté de la porte. Ces minarets devraient, selon l'usage, être contigus à la mosquée. J'imagine qu'ils ont été placés sur l'imaret parce qu'il est sur un terrain plus élevé que la mosquée, et que la voix du

muezzin pouvait se faire entendre plus loin. Aujourd'hui cet édifice a été transformé en magasin à poudre. On y voit quelques vieux boulets dépareillés, des affûts brisés, tous les restes d'un arsenal sur lequel les Russes vainqueurs ont fait main basse, et qui a été augmenter les trophées du prince Paskéwich.

Il est rare de trouver dans les villes turques des maisons dont l'extérieur attire l'attention de l'étranger. Il semble que l'habitant cherche à cacher à des yeux jaloux son bonheur ou sa richesse. Des portes basses et mal tenues, des escaliers pourris, des paliers remplis de débris, des esclaves noirs en guenilles jouant avec des enfants barbouillés et morveux, voilà l'aspect que présentent presque toutes les maisons; et puis, de distance en distance, de grands espaces vides, des troupes de chiens poilus couchés sur des amas de décombres, et troublant par leurs aboiements lugubres le silence de mort qui règne dans ces quartiers, où l'incendie a exercé ses ravages. Mais c'est le beau temps d'Erzéroum; voici venir l'hiver avec l'ouragan qui gronde dans la plaine, avec la tourmente de neige qui se précipite du haut des monts, qui efface les chemins et qui engloutit les maisons. Alors malheur au pauvre habitant qui n'a pas fait sa chétive provision de fiente sèche! Il ne faut pas qu'il compte sur la charité publique, car la misère est trop générale pour que l'on songe à son voisin. Il n'y a pas d'autre travail que d'aller sur les routes écarter la neige, pour frayer un chemin aux rares caravanes qui arrivent dans ces lieux désolés. Erzéroum devrait encore être, comme dans le moyen âge, la clef de l'Arménie. Placée sur le plateau le plus élevé de la contrée, elle commande les vallées supérieures de l'Euphrate, et coupe en deux le haut Kurdistan. Mais depuis dix ans, loin de commander, elle a été mise hors d'état de se défendre elle-même, et se souviendra encore longtemps de la campagne de Paskéwich. Issac-Pacha, qui commandait au moment de notre passage, avait le grade de mouchir (général de division); mais nous ne trouvâmes à Erzéroum qu'un régiment de recrues, toutes les troupes régulières étant en cantonnement dans le Kurdistan pour arrêter les tribus guerrières de Khan-Mahmoud.

XXIX.

La caserne des Nizam est située dans la partie sud-ouest de la ville. On a démoli pour l'établir une ancienne mosquée dont la construction remonte à la même époque que Tchifté-Minaret, mais qui porte encore plus que cet édifice le cachet de l'art persan. Il ne reste plus de cette mosquée qu'une porte du même style que celle de l'imaret, et un minaret de briques, orné à l'extérieur d'ajustements en émail vert et bleu. Cette ruine porte le nom de Mourgo-Séraï (le palais de Mourgo). Ce Mourgo, disent les habitants était un chef des *Yesidi*, adorateurs du démon. Il avait rassemblé une troupe nombreuse de montagnards, et marchait contre le sultan Mourad, lorsque ce prince allait à la conquête de Bagdad. Étant arrivé dans un défilé nommé Derbend, où campait l'armée musulmane, il posta les Yesidi sur différentes hauteurs, pour écraser les musulmans en faisant rouler sur eux des rochers. Mourgo était un guerrier d'une beauté singulière; il ne marchait jamais que vêtu d'une cotte de mailles et coiffé d'un casque étincelant. Il portait une masse d'armes que nul autre ne pouvait soulever. Curieux de savoir ce qui se passait dans le camp des Turcs, il se déguisa en derviche, et s'approcha jusqu'aux

tentes du grand vésir, qui campait dans une prairie avec son harem, ses chevaux et ses esclaves.

Pendant qu'il examinait le camp, il s'entendit appeler par une voix de femme d'une douceur peu commune. « Pieux derviche, lui dit-elle, prenez ceci, et demain apportez un blanc mouton pour faire un *courban* en l'honneur de notre bien-aimé sultan, et pour le succès de ses armes. » En même temps elle lui jeta un bracelet orné d'une pierre talismanique qui portait le sceau du grand Salomon. Mourgo ramassa ce bracelet, et, revenu dans son camp, il se proposait de retourner le lendemain avec des Yesidi déguisés en derviches, pour assassiner le grand vézir. En se couchant, il mit sous son tapis le don de la princesse; mais dans la nuit il eut une vision qui le frappa de terreur : c'était Mohammed lui-même qui apparaissait, accompagné des douze grands imams, chantant les versets du Koran. Sur un signe du Prophète, les imams se séparèrent en deux bandes, et chacune d'elles s'empara d'un fantôme couvert d'un long voile. Lorsque le voile tomba, il se reconnut lui-même dans les deux fantômes. L'un tenait un kangiar, et frappait à outrance tous ceux qui s'approchaient, lorsque l'ange Ariel, apparaissant armé d'une massue d'acier, lui fendit le crâne, d'où il s'écoula des flots de sang noir, pendant que l'autre fantôme, prosterné aux pieds du Prophète, avait été revêtu d'une robe blanche, et chantait avec les imams les louanges de Mohammed.

Effrayé d'une telle vision, il alla trouver le chef des mevlewis, embrassa entre ses mains l'islamisme, et lui fit connaître le lieu qui recélait ses trésors, afin qu'il fît bâtir une mosquée ; puis il alla trouver les Yesidi pour les décider à embrasser l'islamisme. Mais les sectateurs de l'esprit de ténèbres, loin d'écouter la parole de Mourgo, s'assemblèrent en armes et le massacrèrent. Le chef des derviches, pour exécuter les dernières volontés de Mourgo, fit bâtir la mosquée dont on voit aujourd'hui les ruines. Ce conte fait voir que les Orientaux n'ont pas perdu le goût des récits merveilleux. Il en ressort un fait bien connu, c'est l'implacable animosité des Turcs contre les Yesidi, et l'éloignement de ces derniers pour la religion musulmane. D'après cette tradition, le Mourgo-Séraï aurait été construit par les Turcs; mais ce qui reste de cet édifice indique trop clairement un travail persan, pour que les architectes de cette nation n'y aient pas mis la main. Il est à croire que cet édifice a été construit par les princes seldjoukides lorsqu'ils étaient maîtres de l'Arménie.

Nous devions songer à nous mettre en route pour le haut Kurdistan. Les renseignements que nous obtenions de tous côtés étaient très-rassurants. L'évêque catholique d'Erzéroum, qui arrivait de Bidlis en Kurdistan, nous affirmait que, malgré l'état d'exaspération des tribus kurdes contre le gouvernement de la Porte, nous ne serions pas inquiétés dans nos courses. Parmi les provisions que nous jugeâmes à propos d'emporter, nous fîmes préparer une charge de biscuits, pour remplacer, autant que possible, le pain grossier et mal cuit que l'on mange habituellement. Après huit jours de séjour à Erzéroum, nous partîmes le 16 septembre, à dix heures du matin. Nos muletiers avaient renouvelé la plupart de nos montures, et nous amenaient de petits chevaux kurdes, agiles et nerveux, qui sont excellents pour parcourir les routes rocailleuses et pour gravir les coteaux. Cette race a l'encolure assez courte et ramassée sur elle-même, et la tête très-forte pour sa taille. On fait travailler les chevaux dès l'âge de deux ans et demi, sans que cela nuise à leur développement.

HASSAN-KALÉ.

XXX.

BASSIN DE L'ARAXE.

Nous continuons notre route en nous dirigeant à l'est. En sortant de la ville de ce côté, on se trouve tout à coup dans un terrain inculte et sauvage, les environs d'Erzéroum étant fort arides. Depuis que nous avions quitté la montagne de Kocha-Pongar, nous avions trouvé dans la plaine de nombreuses traces de volcans, et nous avions vu des laves basaltiques au village d'Euzné. La ville d'Erzéroum est bâtie sur une large coulée de laves noires qui reposent sur des tufs gris de plusieurs sortes. Au pied du château, les bancs de ce tuf ont 7 ou 8 mètres de puissance. La route entre Erzéroum et Hassan-Kalé suit constamment la pente d'une montagne exposée au nord. Nous apercevons dans la plaine quelques villages entourés de plantations. Au bout de deux heures, nous franchissons d'une manière presque insensible le point de partage des eaux de l'Euphrate et de l'Araxe. Après cinq heures de marche, nous arrivons à Hassan-Kalé, que nous apercevions presque depuis notre départ d'Erzéroum. La forteresse qui domine la vallée paraît imposante par son développement; elle commande le cours de la rivière, et par sa position a autant d'importance, eu égard à la vallée de l'Araxe, qu'Erzéroum pour celle de l'Euphrate. Les ouvrages qui subsistent ne remontent pas au delà de l'établissement du pouvoir musulman dans ces contrées; c'était, avec Erzéroum, la principale place de ces quartiers. La ville, qui est située au pied du rocher de la forteresse, du côté de l'ouest, offre une enceinte presque circulaire qui était entourée d'une double muraille flanquée de tours, aujourd'hui tombant en ruine. Le développement des murailles est d'environ 3,000 mètres. Cette ville est située sur le penchant méridional d'une des montagnes qui forment la vallée de l'Araxe, et sur la rive gauche de ce fleuve. Le gouvernement de la Porte, qui n'avait depuis plusieurs siècles pour ennemis que quelques tribus indomptées du Kurdistan, avait négligé d'entretenir les fortifications de Hassan-Kalé, qui étaient restées entre les mains d'un bey ou zabit presque indépendant.

Depuis environ vingt ans, le sultan Mahmoud, qui poursuivait sans relâche tous ces petits pouvoirs partout où il pouvait les atteindre, avait anéanti la famille de ce bey, et l'avait remplacée par un voïvode dépendant du pachalik d'Erzéroum. Lorsque, dans la campagne de 1828, les Russes, après avoir passé le Soghanli-Dagh, se portèrent sur Erzéroum, Hassan-Kalé fut armé à la hâte, et le commandement de la place remis à Salegh-Pacha. Mais le général Paskéwich marchant contre cette place, le général turc,

jugeant la résistance impossible, abandonna le château et une douzaine de pièces de canon, qui tombèrent entre les mains des Russes avec les magasins de vivres. Les Russes, maîtres de la place, offrirent aux Arméniens des établissements dans les provinces nouvellement conquises, et le plus grand nombre des chrétiens de Hassan-Kalé accepta ces propositions.

Le château, qui s'élève sur une masse de tuf calcaire, était défendu par une double enceinte flanquée de tours crénelées. Toutes les murailles qui n'ont pas été renversées par les mines que les Russes y pratiquèrent sont construites selon le système de défense usité dans l'antiquité. On circule sur le sommet des murs par un chemin couvert, que défendent un parapet et des créneaux. Mais la plate-forme est dominée de si près du côté du nord par les rochers de la montagne, que ce château ne saurait résister à l'attaque de l'artillerie.

L'intérieur de la ville n'est plus occupé que par deux ou trois cents maisons presque toutes turques ; tout le reste tombe en ruine. On remarque encore à l'extérieur les traces d'un fossé qui pouvait être inondé par le petit ruisseau de Hassan-Sou, qui va se jeter dans l'Araxe.

Une source minérale chaude, légèrement sulfureuse et ferrugineuse, sort de terre au pied du rocher du château, du côté du sud. Il existait aussi une source thermale près de Théodosiopolis : c'est ce qui a causé l'erreur de plusieurs géographes européens, qui ont cru reconnaître dans Hassan-Kalé la ville de Théodose. Ses bains sont en grande réputation, et attirent dans la saison les habitants d'Erzéroum et du voisinage. On nous fit coucher dans une des plus belles maisons de la ville. C'était, comme d'ordinaire, un hangar divisé en compartiments, où nous logions avec nos chevaux. Quoique nous eussions la précaution de transporter avec nous nos lits et nos tapis, nous commençâmes à éprouver les atteintes d'un ennemi contre lequel nous eûmes à lutter bien souvent. Il faudrait, pour l'éviter, avoir des hamacs suspendus à des poteaux; mais la difficulté de trouver une muraille assez solide pour suspendre un hamac est si rare, que, dès mes premiers voyages, j'ai dû renoncer au seul moyen qui se présentait pour échapper à la piqûre des insectes. Les Turcs cependant regardent la propreté comme une vertu religieuse.

Aucun peuple en effet ne met plus de recherche dans ses ajustements, et n'aime davantage à se parer d'habits de couleurs éclatantes. Jamais un musulman, de quelque classe qu'il soit, n'entrerait dans sa demeure, dût-il marcher sur le plus somptueux tapis ou sur la natte la plus modeste, sans ôter la chaussure avec laquelle il a marché dans la rue. Cet usage leur est si naturel, que jamais je ne les ai vus y manquer.

Les informations que nous avions fait prendre à Hassan-Kalé nous donnaient quelque inquiétude; on avait vu arriver pendant la nuit plusieurs familles de paysans qui venaient de l'autre côté de l'Araxe, et qui avaient fui leurs villages. Une tribu de Kurdes nomades était venue fondre sur eux, et leur avait enlevé leurs bestiaux. On voyait en effet, sur la rive opposée, des pasteurs quittant la montagne, pour venir mettre leurs bestiaux à l'abri de la rapacité des Kurdes, dans l'enceinte des murs de Hassan-Kalé. L'aga de cette ville nous engagea à attendre quelques jours; mais aucun de nous ne fut de cet

avis : il fallait suivre la chance. Nous savions trop bien que, dans l'état des choses, ce n'était pas au bout d'une semaine que nous pouvions espérer de voir le pays se pacifier. C'est dans cette occurrence que nous commençâmes à juger du caractère de nos gens, et à voir ceux sur lesquels nous pourrions compter. Le Grec, brave, mais toujours fanfaron, chargeait ostensiblement ses pistolets, et défiait de loin les Kurdes qu'il n'apercevait pas. Méhémet était silencieux : son œil gris se promenait d'un bout à l'autre de la caravane, rappelait les traînards, et veillait autant sur l'escorte de cinq ou six hommes que nous avions prise que sur les bandits qu'on pouvait craindre.

Nos Arméniens, habitués aux alertes, ne paraissaient pas s'inquiéter beaucoup des dangers dont on nous menaçait. Plus on avance dans l'intérieur de l'Arménie, plus on trouve le caractère des Arméniens rendu à sa fierté naturelle. La haine invétérée qu'ils nourrissent contre les Turcs perce ici dans toutes leurs actions, et il semble qu'ils supportent plus facilement un malheur, lorsqu'ils savent que leurs éternels ennemis doivent en souffrir la moitié. Quant à notre interprète, il commençait à montrer son caractère craintif et indécis, qui nous a si souvent divertis pendant tout le reste du voyage.

Les tribus qui font des excursions dans cette partie de l'Arménie ne sont pas complétement nomades : leurs villages sont situés dans les plaines de Mouch et de Bidlis. Mais au printemps elles partent en emportant leurs tentes noires, et en emmenant leurs troupeaux et leurs enfants, pour aller camper dans les hautes vallées de l'Euphrate. C'est pendant cette saison que les hommes se livrent au brigandage, mais en amateurs et pour leur plaisir ; car ils passent pour très-honnêtes et très-hospitaliers, quand ils sont dans leurs demeures d'hiver. Se tenant à l'affût de tous les événements de quelque importance qui peuvent amener une rupture entre les différentes autorités, ils profitent de cette circonstance pour déclarer, de leur propre mouvement, la guerre à l'un ou à l'autre parti. Les hostilités qui depuis quelque temps existaient entre Khan-Mahmoud et les pachas d'Erzéroum étaient en ce moment le prétexte de leurs incursions. Quand ils ne trouvaient pas de résistance, ils se contentaient d'emmener les bestiaux ; mais si la maison, si le village sur lequel ils s'abattaient faisait la moindre opposition, alors il n'était pas de violences devant lesquelles ils reculassent pour arriver à leurs fins.

XXXI.

Nous marchons vers le sud-est, en suivant la vallée de l'Araxe. Cette rivière, dans la saison où nous sommes, n'a pas plus de $1^{m},50$ de profondeur, sur une largeur de 7 ou 8 mètres. Elle coule sur un sable composé de cailloux noirs, de trachytes et de laves basaltiques, débris des terrains environnants. Elle reçoit des montagnes du nord et du sud une foule de petits cours d'eau sans nom, et qui sont à sec une partie de l'année. Le principal affluent est la rivière de Hassan-Kalé, que l'on appelle Aspuga-Tchaï, qui va se jeter dans l'Araxe près d'un endroit qu'on nomme Tchoban-Kouprou (le pont des

bergers). Nous suivons la rive gauche du fleuve sur la pente presque insensible d'une suite de collines qui appartiennent à la formation volcanique. Le sol de la vallée est un terrain de transport argileux, contenant des débris de trachytes et d'argile.

Nous avions l'habitude de diviser nos journées en deux parties, par un *kief* ou un repos pendant lequel nos chevaux paissaient l'herbe des champs. Malgré toute la diligence possible, nous avions grand'peine à partir avant six heures du matin; car l'activité n'est pas la vertu des Turcs ni des caravaneurs. A midi on déchargeait les chevaux; on mettait sur l'herbe tendre ou sur la roche aride, selon l'occasion, la natte, les assiettes de fer et les poules rôties que Georges avait préparées la veille. C'est à peu près la seule provision qu'on soit assuré de rencontrer. Quelquefois Méhémet trouvait à acheter un mouton; mais dans aucun village il ne faut songer à se procurer des fruits, tant ces pays ont été ravagés par la guerre. Nous fîmes six heures jusqu'au village de Zars, où nous arrivâmes sans avoir fait la moindre rencontre fâcheuse.

Une heure avant d'arriver à notre station, nous traversons les ruines d'un village arménien nommé Azap : il est complétement désert, tous les habitants ayant été emmenés par les Russes dans la province d'Érivan. On ne sait pas au juste le nombre de familles qui ont émigré à la suite de cette guerre. Bien que les rapports officiels aient toujours dit que les chrétiens étaient partis de bon gré à la suite de l'armée, les Arméniens qui restent démentent cette assertion, et disent que leurs coreligionnaires ont cédé plus souvent à une sorte de violence morale, et à des promesses qu'on a oubliées dès qu'ils eurent mis le pied sur le territoire de Russie. Ceci, du reste, s'est fait en vertu de ces antiques lois de la guerre, qui sont restées en Asie ce qu'elles étaient du temps des plus anciens peuples. Lorsqu'une ville était prise, les habitants, parqués comme des troupeaux, étaient envoyés pour peupler quelque *Nicopolis* qu'il plaisait au vainqueur de fonder, ou pour augmenter la population d'une capitale. C'est ainsi que les Arméniens, habitants de Malathia, après avoir vu leur ville détruite par Constantin Copronyme, furent envoyés en masse à Constantinople pour repeupler cette capitale. Le roi de Perse, Schah-Abas, emmena à Ispahan une nombreuse colonie arménienne des bords de l'Araxe. L'empereur de Russie, en voulant faire tout d'un coup de la ville de Gumri une place du premier ordre, agit en cette occasion moins comme un monarque européen que comme un vainqueur asiatique.

XXXII.

Le jour où nous quittions le village de Zars, nous rencontrâmes sur notre route un convoi de ces familles arméniennes, au nombre de trois cents, qui, peu satisfaites de leur séjour dans les États russes, préféraient rentrer sur le territoire musulman, pour aller reprendre le chétif patrimoine qu'elles avaient abandonné. C'était un spectacle mélancolique et touchant, de voir ces pauvres gens, ruinés par la guerre, venir de leur plein gré se remettre sous le joug musulman, n'ayant pas trouvé dans leurs coreligionnaires les égards que méritaient leur position et la confiance qu'ils avaient montrée. Chaque fa-

mille voyageait avec un *araba*, chariot massif traîné par une paire de bœufs. Les femmes et les vieillards étaient assis sur la voiture, qui était couverte de tapis.

Les bœufs qui traînaient le char portaient en même temps des sacs d'orge et de farine. Quelques ustensiles de cuisine en airain, des armes, des vases de bois pour contenir l'eau, les berceaux des enfants, la volaille, les vêtements qui séchaient, tout cela était suspendu aux montants du char et à l'arrière. Les hommes valides et les jeunes gens, munis les uns d'armes défensives, les autres d'instruments d'agriculture, comme des faux et des faucilles, cheminaient à pied. Suivaient quelques chevaux et des vaches, également chargés. Le soir, on faisait halte près d'un ruisseau; les femmes préparaient le repas, et l'on dormait, à la grâce de Dieu, jusqu'au lendemain.

Ces Arméniens avaient fait huit journées de marche pour arriver où nous les trouvâmes; mais nous ne pûmes savoir positivement de quel lieu ils venaient, ni comment ils avaient pu franchir la frontière.

Jamais spectacle ne m'a donné une idée plus parfaite de ce que pouvait être l'émigration des peuples dans les temps primitifs, ces invasions de barbares qui transportaient d'un bout du monde à l'autre leur race, leur langue et leurs usages, marchant devant eux sans savoir au juste où ils allaient, séjournant où ils se trouvaient bien, sans demander le nom du lieu, et le désignant entre eux d'après quelque signe caractéristique qu'ils avaient remarqué. Ces Arméniens diffèrent essentiellement de ceux qui habitent Constantinople; ils ont la figure moins régulière, le regard plus vif, la stature moins haute, et le corps plus nerveux. Dans les villages de l'intérieur, les Arméniens qui sont voisins des Kurdes ne craignent pas de repousser l'agression des nomades. Cette troupe nombreuse, que nous longeâmes pendant plusieurs heures, allait camper au bord de l'Araxe, et se sépara ensuite pour se disperser dans différents districts.

Le bey de Zars, qui gouverne ces villages, nous accueillit avec une cordialité parfaite. C'était un homme d'une figure ouverte, plus gai que ne sont d'ordinaire les musulmans, et qui voulait nous retenir plusieurs jours chez lui. Il nous avait fait préparer un logis dans une de ses maisons, située au bord d'un affluent de l'Araxe qu'on appelle le Zars-Sou. Un divan couvert de peaux de moutons sauvages était le siége rustique où il nous fit asseoir. Pendant que nous étions à causer, nous vîmes arriver un Kurde portant une longue lance de bambou, dont la hampe était ornée d'un bouquet de plumes d'autruche. Il sauta avec agilité en bas de son cheval, et, plantant sa lance aux pieds du bey, il lui offrit le sélam. Ce Kurde était parent d'un chef de tribu qui commandait au sud de Bayazid. Il portait, plus qu'aucun de ceux que nous avions vus jusqu'alors, le caractère de sa race, c'est-à-dire, un nez extrêmement cambré, des yeux noirs cachés sous des sourcils très-saillants, la bouche petite, et la barbe peu épaisse. Son front, rejeté en arrière, donnait à son profil une cambrure qui suivait presque régulièrement un arc de cercle.

Il y eut entre le Kurde et le bey un assez long colloque, qui roula sur les affaires de Khan-Mahmoud. Ce dernier, devenu l'un des plus puissants du Kurdistan par la mort de Révendize, se trouvait cerné dans son district par les forces réunies des pachas d'Erzéroum et de Van, qui depuis la mort du sultan Mahmoud avaient poussé plus activement la guerre, comptant bien se partager son territoire et ses biens, s'ils parve-

naient à le réduire. Khan-Mahmoud avait envoyé à tous les autres beys des émissaires pour tâcher de les décider à faire une diversion en sa faveur, en attaquant sur ses derrières l'armée des Nizam. C'est cet état d'hostilité patente ou cachée, entre les différentes autorités du pays, qui rendait les routes si dangereuses. Nous avions fini par nous convaincre que, pour nous Européens, il n'y avait rien à craindre dans ces différends. Mais le pays était tout à fait impraticable pour les caravanes, et nous ne rencontrions personne sur notre chemin.

Le bey de Zars, qui était plus occupé de serrer ses grains que d'entrer en campagne, se montra peu sensible aux propositions qui lui étaient faites : c'est du moins ce que j'appris par Méhémet, qui, en sa qualité d'ancien janissaire, n'était pas longtemps à gagner la confiance de nos hôtes.

Nous allions quitter le lit de l'Araxe pour franchir un des cols les plus élevés de la contrée. Tout ce pays, qui avait été ravagé par la guerre en 1828 et 1829, était resté depuis lors dans une anarchie complète; et, à partir de la mort du sultan, il était devenu presque impraticable. Aussi notre ami le bey de Zars ne voulut-il pas nous laisser partir sans nous faire accompagner par quelques hommes sûrs, qui pourraient nous donner un coup de main au besoin. L'envoyé, soit qu'en effet il voulût nous accompagner, soit qu'il voulût profiter de notre départ pour donner un coup d'œil aux environs, se mit à la tête de l'escorte. Six cavaliers, dans le costume le plus pittoresque et le plus élégant, se trouvèrent le lendemain matin rangés devant la porte. Ils portaient presque tous un turban légèrement exhaussé, une veste à longues manches, une large ceinture qui contenait, outre leurs pistolets, tout l'attirail de la pipe, du tabac et du café. Quelques-uns avaient de petits boucliers à main, ornés d'une frange, et faits ou en peau d'hippopotame, ou en cuir du pays garni de fer. Cette arme défensive est devenue, chez eux, plutôt un ornement qu'un objet d'utilité. Depuis les anciens boucliers des Carduques, qui étaient d'osier doublé de cuir, et assez grands pour mettre un homme à couvert, jusqu'à ceux que portent aujourd'hui les Kurdes, la forme n'a fait que diminuer. Les Kurdes n'emploient plus que rarement ce bouclier, dans quelques combats à l'arme blanche. Avant de se mettre en route, les Kurdes commencèrent par des évolutions sur le pré placé devant la maison. Ils se menaçaient de leurs sabres, et couraient ventre à terre les uns sur les autres, se tirant presque à bout portant des coups de pistolet, en arrêtant leurs chevaux sur leurs jarrets. Ceux qui avaient des lances venaient caracoler autour de nous en faisant siffler leurs armes à nos oreilles, assez près pour qu'un faux pas de leur cheval ou la moindre inadvertance nous eût fait transpercer de part en part.

XXXIII.

Nous nous mîmes enfin en route, nous dirigeant vers le nord pour remonter la petite rivière de Zars. A Norak, nous franchissons un petit col dépendant de la montagne qu'on appelle Gherek-Dagh. Ce col est calcaire : c'est la dernière formation de cette

nature que nous apercevons dans ces quartiers. Nous mettons deux heures à le franchir; les mouvements de terrain sont extrêmement variés. De hauts sommets de montagnes bornent notre horizon au nord et à l'est; mais partout le manque de végétation se fait sentir, ce qui donne au pays un aspect de tristesse et de mélancolie, qu'augmente encore l'absence de tout être animé. Ce col de calcaire grossier ou de craie est flanqué de part et d'autre, sur ses deux pentes, d'une masse de terrain de transport et d'argile. A midi, nous passons encore une rivière. Arrivés sur le coteau opposé, nous voyons se développer devant nos yeux une perspective magnifique. Les coteaux commencent à se couvrir de végétation; et, dans l'enfoncement qui se trouve renfermé entre deux montagnes, s'avance une espèce de croupe qui sépare deux rivières, et dont l'extrémité est surmontée d'un château aux murailles noircies et couronnées de créneaux. Sur la pente du coteau on aperçoit, collées à la montagne comme un lichen à un vieux chêne, quelques taches grisâtres : c'est un village formé du reste des habitants qui ont échappé au massacre et à l'incendie dans la guerre des Russes. Cette forteresse est le château de Zivin-Kalé, que les Russes prirent sur le séraskier d'Anatolie. Le château, célèbre dans l'histoire d'Arménie, fut d'abord appelé Avinga-Amrots (forteresse d'Avenig); plus tard il prit le nom de Djévin-Kalé, qu'il conserve encore, quoique légèrement altéré. Cette forteresse était située dans le pays de Pazen. Lorsque Timour eut porté ses ravages dans l'Aderbeidjam et dans l'Arménie supérieure, il vint faire le siége de cette forteresse, la prit, et en détruisit les murailles; mais l'importance de la situation exigea qu'elle fût réparée. Elle eut de tout temps un gouverneur, qui dépend de la forteresse de Kars.

Le corps d'armée du général Mouravieff était parvenu, après la prise de Kars, à franchir le col du Soghanli-Dagh sans être fort inquiété. Le séraskier, au lieu de défendre le passage des vallées supérieures, était allé s'enfermer dans le château de Zivin, antique forteresse mal armée et à moitié ruinée. C'est là qu'il fut attaqué par les troupes réunies des généraux Mouravieff et Burtsoff, qui, dirigeant leurs feux des hauteurs qui commandent de toutes parts ce château, eurent bientôt déposté les musulmans. Cette dernière action ouvrit aux Russes la vallée de l'Araxe, et fut le présage de la prise d'Erzéroum.

Nous laissons à gauche les maisons de Zivin, et, franchissant deux autres cols, nous allons faire halte au village de Karagoran, situé à environ une heure en amont du château, et sur la rivière même de Zivin, qui baigne le village de Milli-Duz quelques moments avant de se jeter dans l'Araxe. Sous le point de vue stratégique, ces lieux sont d'un grand intérêt. Ce château, en effet, commande la vallée supérieure de l'Araxe, et est une position admirable pour attendre au passage une armée à la descente du col de Soghanli, que ses forêts et ses précipices rendent d'un accès très-difficile. Cette ligne de forteresses depuis Erzéroum jusqu'à Kars était encore renforcée par des châteaux isolés, que l'incurie du gouvernement turc n'a pas même su entretenir. Loin de les conserver dans un état de défense au niveau des connaissances les plus vulgaires de la fortification, elle les a laissées tomber en ruine, et porte aujourd'hui la peine de sa négligence; car, par le fait, elle est sans frontières de ce côté, et vouée au bon plaisir de la Russie. Le village de Karagoran est composé d'une population arménienne et turque. Les Kurdes ne s'avancent pas jusque-là : l'Araxe forme, en général, la limite septentrionale de leurs districts. Le col du Soghanli-Dagh, qui soutient d'un côté les plateaux élevés de l'Arménie septentrionale, et s'abaisse de l'autre pour donner passage aux eaux de l'Araxe, est un

des embranchements des monts Tchildir, qui partagent le bassin du Kour de celui de la rivière de Kars.

Ce col est composé en quelque sorte de trois étages, qui doivent leur formation aux effets des feux souterrains. Il change de nom dans sa partie méridionale, et prend celui de Doumli-Dagh. Ce dernier embranchement partage les bassins du Tchoroch et du Kara-Sou. Le Kurde qui conduisait notre escorte renvoya les hommes de Zars, après leur avoir remis leur backchich. On donne ordinairement cinq piastres par jour à chaque homme d'escorte; avec cette solde, ils sont chargés de pourvoir à leurs besoins, de veiller sur les bagages et sur les voyageurs. Le village de Karagoran devait nous fournir un certain nombre de paysans pour nous accompagner jusqu'au delà du Soghanli; mais Méhémet ni le Kurde ne purent, dans la journée, trouver douze hommes de bonne volonté. Le passage était disait-on, trop difficile et surtout dangereux, le plateau supérieur étant occupé par des *Zorbas*, tribus turcomanes rebelles, qui massacraient tous ceux qui cherchaient à traverser. Je n'ai jamais pu me rendre compte, dans des circonstances semblables, des raisons qui poussaient les paysans à faire circuler de pareils bruits. Était-ce en effet la crainte? Était-ce le désir de lever un tribut plus considérable, en faisant valoir les dangers? Il n'en est pas moins vrai que presque toujours ces obstacles s'aplanissaient en avançant, et que jamais je n'avais été arrêté. Nous persistâmes donc auprès de l'aga pour avoir notre escorte, et pour suivre la route que nous avions désignée.

Nos gens cependant, qui jusque-là n'avaient pas fait la moindre observation, commencèrent à montrer quelque inquiétude. On envoya un vieillard pour nous engager à rebrousser chemin; et peut-être l'eussions-nous fait, s'il eût existé une autre route pour nous rendre à Kars.

Nous partîmes donc à la pointe du jour, escortés de douze fantassins armés. Notre interprète, Cadéli, montrait la plus grande crainte. Nous nous amusions quelquefois de ses terreurs, qui nous paraissaient excusables, parce que, depuis quelques années, il s'était mis au service des lazaristes de Péra; et, dans ses fonctions, il lui arrivait rarement d'être en rapport avec les Kurdes. Nous lui donnions bien bénévolement le titre d'interprète; car il parlait un français tellement mêlé d'italien et de turc, que, pour mon compte, je le trouvais plus difficile à comprendre que Méhémet.

XXXIV.

En quittant Karagoran, nous suivons une vallée dans laquelle se trouvent plusieurs campements de nomades. Ces tribus sont turcomanes, et n'ont rien de commun avec les Kurdes; elles sont de famille tatare, établies en Asie Mineure après le renversement de la puissance seldjoukide. On peut les regarder comme la souche de la race osmanli. Les Turcomans, que les Turcs nomment *Yourouk*, sont soumis au pouvoir patriarcal de leurs vieillards (*Ac-sakalleu*, littéralement barbes blanches) ou agas, qui payent au gouvernement de la Porte un tribut très-modéré pour droit de parcours. Ce tribut est établi par tente ou famille; il est perçu par le gouverneur de la province que les Yourouk ha-

bitent pendant l'été. Burns a trouvé des règlements analogues établis parmi les Turcomans de l'Asie supérieure, lorsqu'il traversa les pays situés entre Bokara et Meched.

Les Turcomans de l'Asie-Mineure sont très-pacifiques; jamais on n'eut à leur reprocher des actes de brigandage semblables à ceux des Kurdes. Chez eux la polygamie est un droit qu'ils exercent rarement. Les tentes des Turcomans se composent d'un treillis de roseaux qu'on recouvre, selon la saison, d'une simple toile ou de peaux d'animaux. Lorsqu'ils sont établis dans une contrée, ils cultivent le terrain d'alentour, semant surtout des courges, des concombres, et toutes les plantes qui arrivent promptement à leur maturité. Le laitage est pour eux la principale ressource. La vallée où était établie cette tribu a environ trois quarts de lieue de large. Les montagnes voisines sont comme hérissées de pics et d'aiguilles de trachyte, d'une forme déchirée et bizarre, qui rappelle les pics de glace de la Suisse.

Tous ces trachytes sont d'une couleur brune, parsemée de cristaux de feldspath, mais qui sont presque tous altérés. En remontant cette vallée, nous entrons bientôt dans une profonde solitude. La végétation commence à reparaître. Nous circulons dans un bois de pins; mais tous ces arbres sont chétifs et rabougris. Arrivés au pied de la montagne, notre escorte fait de nouveaux efforts pour nous empêcher de suivre la route directe : voyant qu'ils ne peuvent surmonter notre insistance, les paysans déclarent qu'ils n'iront pas plus loin. Une altercation assez vive eut lieu entre Méhémet et le chef de l'escorte, et je vis le moment où les paysans allaient employer la violence pour nous sauver d'un danger imaginaire; mais nos braves auxiliaires aimèrent mieux nous abandonner, et ils retournèrent à Karagoran. Leur départ nous affligea médiocrement, car nous vîmes que nous n'aurions pas pu compter sur eux dans un cas pressant. Cependant il fallait qu'ils crussent à un danger réel, pour renoncer ainsi à la solde qui leur avait été promise. Nous étions trop engagés pour retourner sur nos pas; chacun chargea ses armes. Pour moi, qui ai toujours pensé que ce n'est pas avec une paire de pistolets qu'on se fraye un passage à travers un pays hostile, j'attendais l'arrivée des bandits pour raisonner avec eux. Ce moyen m'avait toujours réussi; mais nous n'eûmes besoin d'employer aucun de ces arguments. Après avoir marché pendant deux heures, toujours en montant par les sentiers les plus rapides, nous fûmes fort surpris d'arriver à un plateau couvert de moissons, bien qu'il n'y eût aux environs aucun village. Ce sont, dit-on, des tribus *zorbas*, qui jouissent d'une indépendance précaire, et qui vont cultiver les plateaux supérieurs de cette chaîne, se tenant toujours sur leurs gardes, pour ne pas payer le tribut qu'elles doivent au gouvernement. C'est surtout ce passage que les gens de l'escorte redoutaient. Il paraît que, depuis la guerre de 1828, la Porte n'a pu ressaisir son autorité dans ces cantons, et que les beys, qui venaient avec tant d'ardeur pour combattre les Russes, en mettaient autant à combattre l'autorité du Grand Seigneur.

Nous laissons à notre droite les ruines d'un château considérable qu'on appelle Karalou-Kalé : il est aujourd'hui abandonné. A mesure que nous nous élevons, la formation volcanique devient plus intéressante. Au trachyte rouge succèdent des laves basaltiques compactes; elles sont recouvertes par des tufs volcaniques composés de scories de toute espèce, de laves de fusion, de trachytes refondus, et notamment d'obsidienne noire. Bientôt l'abondance de cette roche devient telle, que le terrain en est complète-

ment couvert, et se présente aux yeux comme une masse de houille. Cette obsidienne se trouve mêlée avec des scories de feldspath, et offre des masses qui vont jusqu'à un demi-mètre cube : mais généralement les morceaux de verre volcanique ne dépassent pas la grosseur de la tête; ils sont presque tous en masses arrondies sur leurs angles. Leur surface est rugueuse, et comme couverte d'une enveloppe; mais lorsqu'on les brise, ils offrent une masse brillante parfaitement noire, translucide et très-homogène. Tout ce gisement couvre la crête du col du Soghanli : en descendant vers l'est, on retrouve l'argile volcanique, puis les tufs blancs, et enfin le terrain de transport de la plaine.

XXXV.

Dans sa route sur Erzéroum, l'armée russe franchit heureusement cette montagne, dont la défense eût été si facile en d'autres mains. Osman et Moustapha-Pacha s'étaient établis sur le revers occidental, en laissant libre tout le plateau et la vallée du Zivin-Tchaï. Les Russes arrivèrent directement sur le château de Zivin, sans avoir même rencontré les avant-postes des Turcs.

Malgré l'appel que le Grand Seigneur avait fait aux différents gouvernements du Kurdistan, il ne paraît pas que les tribus aient marché contre l'armée russe. En arrivant dans la plaine de Tchirpakleu, où nous devions nous arrêter, nous apercevons plusieurs villages qui sont aujourd'hui ruinés, la population qui les occupait s'étant dispersée, par suite des guerres qui ont ravagé le pays. Tchirpakleu est un village d'environ cent vingt maisons, bâties en pierres, ou plutôt composées de pierres accumulées pour former des tanières où les hommes et les animaux vivent pêle-mêle. La population est entièrement turque; elle se livre à l'agriculture, et possède de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Le Kurde de Zars, qui ne nous avait pas quittés dans le Soghanli-Dagh, nous fait ici ses adieux, après nous avoir recommandés à l'aga du village pour nous faire conduire jusqu'à Kars. Suivant lui, nous devions redoubler de précaution pour faire ce trajet, qui n'est que de quelques heures, parce qu'un autre gros village nommé Galogli, et situé à peu de distance du nôtre, nourrit une haine invétérée contre les gens de Tchirpakleu. Ces inimitiés ont pris naissance dans le droit de pâture des terres des villages brûlés; et l'autorité supérieure, uniquement occupée de se maintenir elle-même, ne fait rien pour les apaiser; aussi chacun des deux villages se tient-il sur la défensive. Les habitants ne vont aux champs qu'avec un fusil sur l'épaule, et accompagnés d'énormes chiens qui semblent partager la rage de leurs maîtres. Tchirpakleu est situé sur le versant oriental du Soghanli-Dagh. Les terres sont bien arrosées; les forêts qui couronnent la montagne lui fournissent tout le bois qui lui est nécessaire. Il est difficile de voir des terrains plus beaux que toute cette plaine de Kars. Malgré l'état arriéré de l'agriculture, les champs sont couverts de superbes moissons. Les innombrables troupeaux produisent des fumiers abondants; la rigueur du climat, lorsque le thermomètre descend jusqu'à 20° cent., n'est pas contraire à la race des buffles, qui y est forte et florissante. C'est donc une erreur de croire que notre climat n'est pas favorable à ces animaux. Les bergers de ce pays prétendent que les moutons à

grosse queue, qui sont répandus maintenant sur toute la surface de l'Asie Mineure et dans quelques portions de la Turquie d'Europe, sont originaires de ces provinces.

La race des moutons est en effet magnifique en Arménie. Leur laine n'est propre qu'à la fabrication des étoffes grossières, mais elle est excellente pour les tapis, parce qu'elle est longue et solide. Leur chair, sans être très-délicate, est cependant d'une bonne qualité. Ce qu'ils ont de remarquable, c'est de fournir une grande quantité de graisse : leur queue seule pèse de 6 à 10 kilogr. : c'est comme un prolongement de la peau du dos ; elle couvre tout l'arrière de l'animal, et tombe jusqu'au jarret. La santé de ces troupeaux est généralement bonne ; ils ne sont pas sujets aux épidémies, qui portent tant de préjudice aux moutons de nos contrées. Il y a des béliers qui sont de véritables colosses. Les brebis fournissent du lait en abondance, et leurs mamelles sont aussi grosses que celles des chèvres. Pendant les mois d'hiver, les troupeaux sont nourris avec un peu de foin et beaucoup de paille. Comme on n'est pas dans l'usage de battre les gerbes, mais de les fouler sous un traîneau armé de pierres tranchantes, on ne connaît dans le pays que la paille hachée, dont les chevaux et le bétail sont très-friands.

La plaine de Kars, malgré tout ce qu'elle a souffert, est encore une des plus peuplées que nous ayons vues dans la Turquie asiatique. A l'époque où nous la traversions, les travaux de l'agriculture étaient dans la plus grande activité.

Trois heures après avoir quitté Tchirpakleu, nous traversons le Kars, petite rivière dont les eaux abondantes et limpides viennent de la chaîne du Soghanli. Une heure après, nous passons sur un pont un autre affluent de cette rivière. Toute cette plaine est un peu marécageuse ; aussi les buffles s'y plaisent-ils beaucoup. Nous apprenons que la peste règne à Kars depuis quelque temps, mais qu'elle est dans sa période décroissante. Comptant faire un court séjour dans cette ville, et préparer seulement les moyens d'aller visiter les ruines d'Ani, nous envoyons Méhémet en avant pour faire préparer un logement, et présenter les firmans à Iskender-Pacha, qui commandait à Kars. Les premiers habitants du pays donnèrent à cette ville le nom de Garouts : ce sont les Grecs qui lui donnèrent celui de Kars. Constantin Porphyrogénète lui attribue le titre de capitale. Cette ville partagea avec Ani le privilége de la résidence royale. Les princes pagratides l'habitèrent dans le courant du xe siècle, à la fin duquel Mouscheg fonda un royaume particulier, qui ne put se maintenir. Les empereurs grecs, qui convoitaient cette ville, finirent par en devenir possesseurs ; mais ils en furent chassés par les Seldjoukides, qui la cédèrent à leur tour aux Mogols.

KARS.

XXXVI.

En approchant de Kars, on est frappé du beau développement de ses fortifications, et de l'aspect pittoresque qu'elles offrent aux regards. Kars a été regardée de tout temps comme une des forteresses les plus redoutables de l'Arménie. Sa position correspond à celle de l'ancienne Karsa de Ptolémée; elle est située sur la rive droite du fleuve le Kars, qui forme un affluent de l'Arpa-Tchaï. La rivière, après avoir longtemps circulé dans la plaine en se dirigeant de l'est à l'ouest, tourne à angle droit, pour se précipiter dans un défilé étroit, entre deux rochers à pic. Après avoir parcouru environ 500 mètres dans cette direction, la rivière tourne de nouveau à l'est, et forme ainsi une espèce de presqu'île sur laquelle la ville a été assise. L'angle du nord-ouest est le point culminant de ce rocher ou de cette presqu'île, entièrement composée de roches volcaniques. La montagne de Kara-Dagh, qui forme la rive droite de la rivière, n'est pas moins escarpée que le rocher dont nous venons de parler; aussi, dans un temps où les ressources de l'artillerie n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, une ville placée dans cette situation pouvait être regardée comme imprenable. Pendant la guerre des Turcs contre la Perse, dans le seizième siècle, le sultan Mourad, voulant établir un boulevard pour arrêter les incursions des Persans dans le nord de son empire, fit construire ou réparer cette citadelle en même temps que celles de Baybouth et d'Erzéroum. Dans son état actuel, la ville présente en plan une espèce de parallélogramme irrégulier, dont la ligne nord couronne une crête très-escarpée; sa base est défendue par le cours de la rivière. Toute cette ligne ne se compose que d'une muraille crénelée, sans tours. La citadelle, ou Narin-Kalé, est située à l'angle nord-ouest. L'intérieur est occupé par des magasins à poudre et par des citernes qui sont presque ruinées; mais, dans la crainte que la garnison ne vînt à manquer d'eau, on avait taillé dans le roc un souterrain qui descend depuis le sommet du rempart jusqu'au bord de la rivière. Il était soigneusement voûté, et caché par des roches et des broussailles. Aujourd'hui la voûte est crevée en plusieurs endroits, et cette galerie ne serait plus d'aucun usage. Le château est placé au point culminant: ses feux commandent ainsi tout le cours du défilé, de l'est à l'ouest et du nord au sud. Le mur oriental de la ville suit un terrain en pente extrêmement rapide, pour descendre jusqu'au niveau de la

rivière. Cette partie est défendue par un bastion et par une seule tour. Une des portes de la ville, appelée Sou-Kapou, est située à l'angle sud-ouest; sa construction remonte à l'époque où l'Arménie était chrétienne, et gouvernée par des princes indépendants. Les parties latérales des tours qui défendent l'entrée sont ornées de sculptures qui représentent des croix et des emblèmes chrétiens, avec des débris d'inscriptions en langue arménienne, endommagées par le temps, ou ruinées par la jalousie des conquérants musulmans. Plusieurs autres débris d'architecture évidemment chrétienne montrent que cette place avait déjà une certaine importance avant l'établissement des Turcs.

La muraille méridionale est défendue par dix-sept tours carrées, auxquelles on a ajouté, dans l'angle sud-est, un bastion pentagone casematé. Un autre bastion semblable défend le milieu de la même ligne, près de la porte de Orta-Kapou. A partir du bastion sud-est, les murailles se dirigent en ligne droite vers le nord, pour aller rejoindre le bastion nord-ouest qui occupe l'angle opposé à la citadelle. La ligne de l'ouest est défendue par neuf tours carrées, ayant chacune dix mètres de front. Ces murailles sont en pierres volcaniques, et ont de deux à trois mètres d'épaisseur. La ville a environ mille mètres dans sa plus grande longueur, et cinq cents mètres de largeur.

Nous avions examiné ces fortifications pendant que Méhémet allait au palais du pacha pour faire lire nos firmans. Nos chevaux avaient fait halte dans le faubourg, et nous nous trouvâmes aussitôt entourés par une foule nombreuse. Un Géorgien nous proposa d'accepter sa maison pendant notre séjour à Kars, insistant surtout parce que, l'état de la ville n'étant pas très-satisfaisant, nous serions moins exposés à l'indiscrétion des habitants. Nous attendîmes pendant une heure le retour de notre cawas; mais, ne le voyant pas revenir de chez le pacha, nous acceptâmes l'offre obligeante qui nous était faite. Nous apprîmes que notre hôte, nommé Agabec, était un Géorgien catholique de Tiflis, qui exerçait les fonctions d'agent consulaire de Russie. A peine fûmes-nous, installés dans son salon, qui ne manquait pas d'élégance orientale, que nous vîmes arriver Méhémet. Sa figure n'avait pas sa quiétude habituelle. Nous lui demandâmes ce qui l'avait arrêté si longtemps chez le pacha; s'il avait été reçu comme d'habitude? Nous n'obtînmes que des réponses sans suite. Nous n'eûmes cependant pas lieu de soupçonner une réception désobligeante de la part du gouverneur, puisque Méhémet revenait accompagné de deux cawas ou gardes du pacha, chargés de veiller sur nous pendant notre séjour. Ils portaient, entre autres armes, un fouet à plusieurs lanières, dont ils frappèrent les curieux assemblés à notre porte. La place fut bientôt déserte. Comme je m'étonnais d'une pareille manière d'agir : « Nous avons ordre du pacha, dit-il, d'éloigner de vous les curieux, parce que, la peste étant en ville, il tient à ce que vous ne couriez aucun risque ici. » Agabec avait fait préparer un splendide déjeuner: des melons et des pastèques excellents; mais c'étaient les seuls fruits qu'il pût nous offrir, car tous les arbres avaient été coupés ou arrachés pendant la guerre. Après déjeuner, nous nous occupâmes à faire un relèvement des fortifications. Quand nous entrâmes dans la ville, la foule croissait autour de nous, et, malgré nos instances, les cawas frappaient à droite et à gauche. Jamais je ne les avais vus agir de la sorte, surtout à l'égard des musulmans.

XXXVII.

Une fois qu'on est entré dans l'intérieur des murs, le spectacle le plus affligeant se présente aux regards : des bazars en ruine, des boutiques sans marchandises, des maisons à moitié écroulées, tel est le beau quartier de Kars, celui qui avoisine la rivière. Mais toute la haute ville ne présente qu'un amas de décombres; il n'y a pas une seule maison sur pied; et, en estimant à 6,000 habitants la population intra-muros, je crois encore être au-dessus de la réalité. On compte quatre mosquées à minarets, et quelques chapelles ou mesjid. La mosquée principale est une ancienne église de forme octogone, couverte par une pyramide. Ce genre d'architecture, particulier à l'Arménie, a été fort imité par les musulmans, principalement dans des turbés ou tombeaux de la Caramanie, que j'ai observés en parcourant l'Asie Mineure[1]. Chacune des faces de cette église est percée par une fenêtre en plein cintre, et de chaque côté du tympan sont des figures assez barbares d'anges et d'évangélistes, que les Turcs n'ont pas détruites. C'est le seul édifice de Kars qui mérite d'attirer l'attention. Dans le milieu de la journée nous allâmes rendre une visite au gouverneur Iskender-Pacha, jeune favori du grand vésir, qui l'avait élevé depuis peu à ce poste important. Il y avait cour nombreuse chez lui : plusieurs officiers ou colonels, et quelques fonctionnaires de l'ordre civil. Le pacha nous fit un accueil très-gracieux, et s'entretint longuement avec nous de choses insignifiantes; mais quoique nous ne comprissions rien aux conversations animées des différents personnages du salon, et que notre interprète n'était pas capable de nous traduire, il était clair pour nous qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Nous préparâmes avec le pacha notre voyage aux ruines d'Ani, importante cité de l'ancienne Arménie, qui avait déjà été visitée et décrite sommairement par quelques voyageurs, mais dont personne, que je sache, n'avait dessiné les monuments. Iskender-Pacha nous promit une escorte pour le lendemain, et nous prîmes congé de lui, très-satisfaits de sa réception.

Les murs de la ville suivant de très-près les bords de la rivière, tous les faubourgs se trouvent sur la rive gauche. Ce sont les chrétiens qui en occupent la plus grande partie; on comptait autrefois quelques familles juives, mais elles se sont expatriées à la suite des guerres. Il est rare de trouver des juifs dans un pays qui n'a pas de commerce. Les maisons des chrétiens sont toutes bâties en pierres de taille, et offrent l'aspect d'une certaine aisance. La ville de Kars est la première place que les Russes assiégèrent dans leur guerre contre la Turquie. Plusieurs habitants qui ont été témoins du siége nous ont donné des renseignements fort circonstanciés. Les Turcs avaient rassemblé dans la ville des moyens de défense très-considérables ; mais on avait négligé de fortifier suffisamment une hauteur qui commande presque le château, et de laquelle il était facile de prendre en enfilade toute la muraille sud, et d'éteindre presque aussitôt les feux de la forteresse. Quinze mille hommes de garnison défendaient la place. Les assiégés firent plusieurs sorties, pour empêcher les Russes d'établir leurs batteries sur la hauteur qui couronne le quartier arménien; mais ils furent toujours repoussés.

[1] Voyez les tombeaux de Nigdé et de Césarée.

Pendant ce temps-là, les Russes, maîtres du faubourg d'Orta-Kapou, battaient en brèche la muraille méridionale. Chaque terrasse de maison devint un bastion d'où il fallait déloger les assiégés. Bientôt le feu se déclara dans l'intérieur de la ville, et les Turcs, refoulés jusqu'au pied de la citadelle, demandèrent à capituler. Le siége ne dura que trois jours. Le pacha attendit vainement des secours de l'extérieur. Le corps d'armée qui occupait le Soghanli-Dagh ne se présenta que lorsque les Russes étaient maîtres de la place, et se retira sur Zivin-Kalé. Nous avons vu comment il défendit cette position. Depuis l'année 1735, Kars n'avait pas eu à soutenir un siége en règle; à cette époque, Nadir-Schah, après avoir ravagé la Géorgie et la partie orientale de l'Arménie, et avoir soumis les villes de Gounga et de Tiflis, vint mettre le siége devant Kars avec une armée de 100,000 combattants [1]; mais sur ces entrefaites, la paix ayant été conclue avec les Ottomans, il se retira sans être entré dans la ville.

La montagne qui s'ouvre pour laisser passer le Kars-Tchaï se compose de produits volcaniques superposés d'une manière assez régulière. Ce sont des tufs et des scories qui paraissent à peu près de la même époque. Les bancs de tuf ont une hauteur de trois à cinq mètres; ils sont de couleur jaune, et presque entièrement exempts de fissures et de fentes. Chaque banc est recouvert d'une couche de détritus, de débris anguleux, mêlés avec un dépôt rougeâtre semblable à de la pouzzolane. Chacune des couches se remarque des deux côtés de la vallée, également espacés de part et d'autre, comme si les eaux se fussent ouvert à elles seules un passage à travers la montagne. Sauf les terrains calcaires que nous avons traversés aux environs de Baybouth et d'Hassan-Kalé, toute cette partie de l'Arménie est entièrement formée par les feux souterrains. Toute la vaste plaine qui s'étend à perte de vue au sud et à l'est de Kars offre, sous un banc plus ou moins puissant de terre végétale, un sol composé de tufs volcaniques jaunes semblables à ceux du château. Il y a des espaces de plusieurs lieues d'étendue où la terre végétale manque, et où l'on marche sur un sol uni et compacte, composé de grandes dalles à cassures irrégulières comme un grand chemin romain, et sur lequel croissent quelques herbes chétives qui trouvent leur nourriture dans les fentes de la roche.

XXXVIII.

Le 25 septembre, à quatre heures de l'après-midi, nous nous mettons en route pour nous rendre à Ani. Notre hôte, qui nous avait reçus de la manière la plus cordiale, nous accompagne jusqu'à une lieue de la ville, et, avant de nous quitter, nous fait mettre pied à terre pour vider un flacon de vin de Tiflis : c'était le coup de l'étrier. Les deux cawas qui ne nous avaient pas quittés pendant notre séjour, nous accompagnèrent jusqu'à Ani. La route que nous suivons est complétement déserte, car elle mène directement à la frontière de Turquie, en un lieu où elle ne peut être franchie. La vivacité de l'air nous indique, aussi bien que le baromètre, que nous sommes à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer. Depuis quelque temps nous jouissons d'un ciel

[1] Malcolm. History of Persia, t. II, 61.

constamment pur, et les objets les plus éloignés à l'horizon se distinguent avec une netteté incroyable. Après trois heures de marche, nous arrivons dans un village nommé Kalif-Oglou (le fils du Kalife), si l'on peut donner le nom de village à de semblables habitations. Qu'on se figure un tertre, ayant à peine la hauteur d'un homme et environ cinquante mètres de large, soigneusement couvert de terre, sans fenêtres au dehors, et dans lequel on pénètre par une porte basse qui ressemble plutôt à l'entrée de la tanière d'un blaireau qu'à celle d'une habitation humaine. Voilà le village à l'extérieur. L'intérieur se compose d'un dédale de corridors soutenus par des poteaux en pierre ; et toutes les chambres, qui se communiquent entre elles, ont une issue sur les galeries. Des trous carrés pratiqués au plafond servent en même temps de ventilateurs et de cheminée. Vous vous couchez sur un divan, et vous voyez tout à coup s'allonger au-dessus de votre tête une masse noire qui vous souffle au visage : c'est la tête d'un veau qui a élu domicile dans la chambre voisine, et qui vous rend visite par la fenêtre.

Au moral comme au physique, la plus parfaite union règne dans cette petite colonie, qui croit le monde borné aux steppes rocheuses d'alentour. Quelques terrains où l'on cultive de l'orge, une mare d'eau, un peu de bétail et beaucoup d'enfants, voilà toutes leurs richesses. On nous reçut sans surprise et sans curiosité, car on ne savait pas si notre pays était éloigné d'une ou de cent journées. Lorsque les enfants grandissent, on allonge la rue et l'on ajoute des chambres à la masse. Les buffles et les veaux n'ont droit de bourgeoisie que jusqu'à l'âge d'un an; ensuite on les envoie aux champs, sans s'inquiéter de leur sort. Le village de Kalif-Oglou est composé de familles arméniennes. Sauf une ou deux visites qu'il reçoit annuellement du nazir des finances pour payer le karatch et les droits, les habitants n'ont aucune relation avec les autorités.

Le 26, nous partîmes de grand matin pour nous rendre aux ruines. Nous continuons à voyager dans une plaine nue et déserte où nous fîmes lever plusieurs lièvres. A dix heures, nous arrivons à Soubactan, autre village arménien plus considérable et en même temps plus riche que le premier. Une construction ancienne dont on a fait une église indique que cet endroit avait quelque importance du temps de la ville d'Ani. Nous traversâmes le village pour nous rendre à la maison du chef. Les gens de notre escorte nous disaient que nous ne trouverions pas à demeurer aux ruines d'Ani, distantes encore de plus d'une heure, et que nous serions forcés de demeurer à Soubactan, lorsqu'un incident que nous prévoyions depuis trois jours amena une altercation assez vive entre nos gens et ceux du village. Le cawas, ayant frappé un des chefs, vit tout à coup les habitants s'ameuter contre lui; nous jugeâmes convenable de le faire partir sans délai pour aller préparer les logements sur l'emplacement même des ruines d'Ani.

ANI.

ANI.

XXXIX.

ASPECT GÉNÉRAL DES RUINES.

Nous nous installâmes dans le pauvre village qui porte le même nom que l'ancienne capitale, et le jour même nous nous rendîmes aux ruines d'Ani, qui avaient causé, il y a vingt ans, tant d'étonnement au voyageur anglais Ker-Porter, lorsqu'il les traversa la première fois. En effet, ces derniers débris d'une civilisation qui nous est presque inconnue, d'un empire qui n'a laissé que de vagues souvenirs, et qui est plus célèbre par ses défaites et ses malheurs que par sa puissance et ses arts, présentent un aspect aussi imposant que mélancolique.

Qu'un voyageur aille sur le bord du Nil rechercher les vestiges d'une civilisation perdue, il comprendra sans effort que tant de siècles accumulés aient pu réduire en poudre les cités et les temples; mais quand il verra la dévastation assise dans l'enceinte d'une ville chrétienne, les églises et les baptistères servir de retraites aux animaux sauvages, et la croix tracée sur chacune des pierres de cette ville s'effacer peu à peu pour disparaître à jamais; s'il songe qu'il n'a pas fallu quatre siècles pour qu'une capitale, bâtie avec tant de soins, de luxe et d'amour, ne fût plus qu'un monceau de décombres et un muet témoin du passé, alors ce tableau, qui le touche de si près, fera sur lui une impression bien plus vive, car il lit dans ces désastres l'histoire de son temps et celle du christianisme. Les traditions, qui, en d'autres lieux, sont si fugitives et si incomplètes, ont conservé dans ce pays des souvenirs bien curieux de l'histoire de cette ville et des monarques qui y ont séjourné. Après la guerre, qui a détruit la population, sont venus des tremblements de terre qui ont renversé les édifices; les habitations surtout, qui offraient moins de solidité, ont été presque entièrement anéanties.

Notre premier soin fut de faire le tour des murailles, pour bien nous rendre compte de la forme de la ville, de son assiette et de ses moyens de défense. C'est toujours ainsi, je crois, qu'il est bon de procéder lorsque l'on veut gagner du temps et opérer avec précision. La ville d'Ani est établie sur une pointe formée par l'embranchement de deux vallées profondes et encaissées. La rivière d'Arpa-Tchaï, qui, en ce point, a reçu

les eaux de celle de Kars, et qui est aujourd'hui la frontière entre la Russie et la Turquie, coule dans la vallée orientale, et augmente encore la force des murailles de ce côté. L'autre vallée, qui est arrosée par un faible ruisseau, défend de même la ligne occidentale des murailles; une ligne transversale, qui joint les deux vallées et qui donne ainsi à la ville la forme triangulaire, complète les moyens de défense en présentant du côté du nord un double front, renforcé de distance en distance par des tours rondes et quadrangulaires et par un fossé revêtu d'un parapet. La porte principale, à laquelle on arrivait en suivant, entre les deux murailles, une route oblique exposée aux traits des soldats, est flanquée de deux énormes tours; un bas-relief de style arménien, représentant un lion, décore la muraille qui fait face à la première porte; une inscription en caractères arabes est placée au-dessus de la seconde.

Toutes ces murailles sont bâties en tuf volcanique jaunâtre, tout à fait semblable au tuf de la campagne de Rome, que les Romains ont si souvent employé dans leurs constructions. Des ajustements en tuf noir, faisant partie de l'appareil, dessinent, en plusieurs endroits des murailles, des croix et d'autres emblèmes chrétiens; à droite et à gauche de la porte d'entrée sont deux bas-reliefs richement sculptés, qui représentent également des croix mêlées à divers ornements. En entrant dans cette ville, on est frappé de l'aspect grandiose que présentent les mouvements du terrain, la ligne de montagnes qui borne l'horizon, la colline de la citadelle, et en premier plan une belle église qui rappelle dans sa forme les basiliques de Sienne et de Pise, construite et décorée avec un soin minutieux. Le fond du tableau est occupé par la citadelle; à droite s'élève une masse de ruines que les habitants appellent le Palais de Nouschirawan. Des minarets, une mosquée, des bains et une multitude d'édifices religieux complètent l'ensemble des monuments de cette ville, qui portent presque tous des inscriptions en langue arménienne d'une conservation parfaite. Sur le bord de la rivière d'Arpa-Tchaï, dont le cours tortueux forme du côté de l'est des accidents de terrain variés et pittoresques, s'élèvent plusieurs édifices, les uns consacrés au culte, les autres à la défense. Tout cela est petit de proportion, mais c'est appareillé avec tant de soin et couvert d'ornements si sagement ménagés et d'un style si original, qu'on peut à peine reconnaître dans ces monuments, qui tiennent du goût et de la délicatesse des Grecs, les conceptions d'un peuple qui de nos jours a perdu tout sentiment de l'art, sans même conserver un souvenir de ce que furent ses ancêtres. Au point où les deux vallées se rencontrent, un nouveau coude de la rivière entoure un rocher qui s'avance comme une espèce de presqu'île au milieu des eaux; il ne tient à la terre que par un isthme étroit. Ses flancs sont hérissés d'aiguilles de laves qui semblent autant de clochetons entourant le vaste dôme d'une cathédrale. Mais, sur la pointe du rocher, dans la partie la plus inaccessible, où l'on arrivait autrefois par un escalier soigneusement taillé dans le roc, s'élève une chapelle dont le porche ruiné livre l'intérieur à la violence des ouragans qui descendent furieux des gorges du Caucase, et viennent mourir en grondant dans les vallées de l'Arpa-Tchaï.

XL.

En face de cette chapelle, s'élève un autre dôme qui découpe sur l'azur du ciel sa forme

blanche et correcte. Mais celui-là ne fut pas élevé par les hommes, c'est la nature qui en a façonné le colosse; c'est la cime de l'Ararat, la première terre où la famille, sauvée du déluge, posa le pied en sortant de l'arche. A plus de vingt lieues de distance, apparaît le majestueux volcan, qui élève au-dessus des nuages sa tête menaçante. Tel est le fond du tableau pour le spectateur qui regarde la ville du côté de l'est. La colline élevée à laquelle se rattache le rocher de la chapelle avait été fortifiée d'une double enceinte de murs; c'était la citadelle, qui renfermait, selon l'usage, un palais, des églises et des casernes. Au pied de la citadelle, sur une avance formée par des rochers, et dans une situation presque inabordable, s'élève un élégant édifice d'une conservation parfaite, d'une forme originale et légère, et qui ressemble, par sa construction en laves fines et d'un jaune doré, à ces poteries antiques conservées dans les grottes à l'abri des outrages du temps.

On ne saurait comprendre comment un monument si délicat a pu résister à tant de vicissitudes, surtout en examinant les traces effrayantes des assauts que la ville a soufferts de la part des conquérants et des chefs de tribus qui ont tant de fois ravagé ce pays. Ce n'est pas sans étonnement que j'ai trouvé le souvenir de Timour encore vivant parmi les habitants du pauvre village d'Ani, et parmi nos guides barbares, qui paraissaient plus compétents pour dépouiller adroitement une caravane que pour éclaircir un point d'archéologie. Timour, il est vrai, est pour eux un patron dont ils admirent les exploits sans réserve, et le seul peut-être dont l'histoire puisse exciter leur sensibilité émoussée.

XLI.

Notre vieux corsaire Méhémet, chargé de porter nos firmans, que j'avais vu souvent se promener avec la plus complète indifférence au milieu des ruines des plus beaux monuments grecs, examinait avec satisfaction les traces de l'attaque et de la défense, et m'expliquait en homme du métier la position du camp de Timourleng, la fausse attaque du côté de la grande porte, et le véritable assaut du côté du palais de Nouschirawan, c'est-à-dire du côté de l'ouest. Il était assez initié à la tactique tatare, et il savait que les archers, comme troupe légère, n'étaient jamais employés pour la brèche. Vous voyez, me disait-il, cette grande porte et ces meurtrières criblées de mille trous creusés par le triangle des flèches; ces trous arrondis qui semblent l'effet d'une balle, et qu'ont produits les pierres lancées par la fronde; tout cela, j'imagine, a été fait par une fausse attaque des archers couvrant les Baltadjis qui venaient avec des sacs de terre pour combler le fossé, pendant que l'assaut véritable se donnait du côté de l'ouest, aux environs du palais, qui était le plus mal défendu. C'est au moment du siége qu'on a coupé le pont. Les levées de terre qu'on aperçoit de l'autre côté de l'Arpa-Tchaï n'étaient qu'un campement destiné à surveiller les assiégés pour qu'ils ne reçussent pas de secours; mais les édifices sont trop bien conservés, les églises des Giaours sont trop intactes pour que les braves soldats de Timour aient agi de ce côté. Je suis allé, disait Méhémet, me promener à cheval dans les champs du Nord. Il y a là des cultures qui ont changé la face du terrain; mais plusieurs levées, qui ne servent ni pour l'irrigation ni pour la clôture des champs, ont certainement servi à l'armée as-

siégeante, qui avait établi une ligne d'observation s'appuyant à l'est sur les ravins de l'Arpa-Tchaï, à l'ouest sur la vallée du village. Dans ce cas, le village de Soubactan, où nous nous sommes arrêtés d'abord, aurait dû être pris, et c'est là que se serait établi le quartier-général de Timour pendant le siége.

Ces observations, qui naissaient de l'examen des lieux, ne me paraissaient pas sans justesse. Timour, en effet, après avoir soumis la province du Mazandéran et l'Aderbeidjam, et détruit la ville de Sultaniéh, passe l'Araxe sur un pont que l'on appelait Ziloulmouck, dans la province de Natchiwan, ravage la Géorgie, revient dans l'Arménie, qu'il met au pillage, et déclare la guerre aux Turcomans qui étaient établis dans l'Asie Mineure. Ces événements se seraient passés vers 1386 ou 1387. C'est à la même époque que Timour aurait livré au pillage la ville de Van, qui porte encore les traces de ses violences. Méhémet, qui parlait avec une si grande satisfaction des exploits de Timour sur les infidèles, fut bien étonné quand je lui rappelai le plus célèbre des hauts faits du conquérant tatare, et quand je lui dis que, non content de piller les pèlerins de la Mecque, il avait fait la guerre au sultan osmanli Bayazid, qu'il avait vaincu à Angora et renfermé dans une cage de fer. Ceci lui paraissait un peu hardi, de la part d'un héros qu'il s'était habitué à regarder comme la fleur de l'islamisme ; il aurait bien voulu ne pas me croire ; mais je paraissais trop sûr de mon fait.

Il s'en tira en me répondant avec un peu d'humeur : « Si Timour n'était pas bon musulman, il aurait mérité de l'être. » Depuis que je voyageais avec Méhémet, aucun endroit ne l'avait intéressé autant que les ruines d'Ani. Il se reportait au temps où la lutte entre les musulmans et les chrétiens était terrible ; il y voyait le triomphe de l'étendard de Mahomet. Ces lieux étaient, pour lui, comme une ancienne prophétie accomplie. Cependant une chose l'inquiétait, à laquelle il ne pouvait pas donner de solution satisfaisante : c'est qu'à côté de l'église qui, veuve de son clergé et de ses fidèles, avait encore ses saints de pierre et ses portraits de martyrs, s'élevait une mosquée avec son minaret, ses inscriptions couphiques, muettes aujourd'hui comme les saints de l'église. C'était pour lui un mystère. Les musulmans avaient eu bien évidemment droit de bourgeoisie dans la ville. La mosquée paraissait avoir vécu en bon voisinage avec l'église ; mais était-ce avant le siége dont il voyait les traces, ou après que les troupes de Timour se furent emparées d'Ani, que l'islamisme était venu s'y établir ? Nous fîmes encore ensemble le tour des murailles pour résoudre cette question. Les monuments chrétiens sont sans contredit bien plus nombreux que les monuments musulmans, et il n'était pas de la nature de l'islamisme à cette époque de souffrir qu'un autre culte se pratiquât avec un trop grand appareil. J'étais donc, de mon côté, porté à croire que l'islamisme était entré dans Ani en vertu d'un traité, comme il s'est introduit d'abord dans les murs de Constantinople ; car on sait que longtemps avant la prise de cette ville, c'est-à-dire à peu près vers l'époque dont nous parlons, le sultan Bayazid fit un traité avec Paléologue, en vertu duquel les musulmans auraient dans le quartier des Blachernes une mosquée consacrée à leur culte. Cette mosquée existe encore. D'ailleurs, Méhémet et moi, nous étions d'accord sur ce fait que la ville n'a pas subsisté longtemps après le siége. Il n'était pas dans l'habitude de Timour de laisser sur pied les places qu'il avait prises, surtout celles qui, par leur assiette, auraient pu l'inquiéter plus tard dans ses opérations.

Je pense donc que, si tous les habitants ne furent pas massacrés par le conquérant Timour, une grande partie de la population fut détruite, et que le reste traîna une misérable existence, sans songer seulement à réparer ses murailles et à clore les brèches que les Tatares avaient faites.

Pendant que nous nous livrions ainsi aux observations les plus détaillées sur l'état ancien de cette ville, les gens de notre escorte s'amusaient à chasser les compagnies nombreuses de perdrix qui habitent les chaumes de l'intérieur de la ville. Ces perdrix sont de la même espèce que la bartavelle de nos climats, peut-être un peu plus fortes. Lorsque le soleil commençait à baisser, les chasseurs allaient à la criée au milieu des rochers qui bordent la rivière, et attendaient les perdrix qui venaient boire; d'autres se cachaient dans les herbes; mais, en général, ils ne donnaient pas une haute idée de leur adresse comme tireurs; car ils s'arrangeaient presque toujours de manière à tirer au repos : ils avaient même soin d'appuyer leurs fusils sur une motte de terre.

Ce qui nous coûtait le plus dans ce séjour, c'était le manque absolu de bon pain. Nous ne trouvions que de la farine d'orge qui servait à faire *la pita,* espèce de galette fort mince, composée de pâte à peine cuite sur un fer chaud. Nos muletiers étaient obligés, pour la nourriture des chevaux, d'aller chercher l'orge à Soubactan. Le village d'Ani ne présentait aucune ressource, et nourrissait non sans peine une troupe de douze ou quinze hommes survenue à l'improviste. Les habitants étaient assez tranquilles, et nous offraient néanmoins ce qu'ils avaient; mais pas un n'eut l'idée de nous indiquer un monastère qui se trouvait à très-peu de distance de la ville dans la vallée de l'Arpa-Tchaï. C'était là qu'avaient demeuré les voyageurs qui nous avaient précédés.

XLII.

Après nous être bien rendu compte de la disposition générale des édifices, nous nous partageâmes les travaux pour abréger le temps de notre séjour. M. de Laguiche se chargea du plan général, M. de la Bourdonnaye des vues pittoresques, et je relevai les plans des édifices. Pour commencer par le point le plus intéressant, je transportai mon installation à la cathédrale. La longue inscription en langue arménienne qui couvre la partie gauche de la façade fait connaître la date de l'édifice et le nom du prince à qui l'on en doit la construction. Le caractère de l'époque où elle fut bâtie, est écrit en caractères indélébiles dans la forme de son plan et dans le style de son architecture. A l'extérieur, la façade est ornée de cinq arcades à plein cintre, soutenues par des colonnettes engagées, et couronnées par un fronton qui suit l'inclinaison de la voûte de la nef; les deux pentes extrêmes indiquent l'inclinaison des bas côtés. Au milieu du fronton est une fenêtre circulaire; l'arcade du milieu est percée d'une fenêtre fort étroite et d'une porte basse et cintrée, dont l'archivolte est composée de moulures lourdes et nombreuses qui se trouvent portées sur des chapiteaux d'autres colonnettes; la croisée de l'église est couronnée par un dôme orné de colonnettes accouplées, et couvert par un toit pyramidal. L'effet de cette construction, dont l'ordonnance est très-simple, ne laisse pas que d'être des plus agréables. Toute cette église est bâtie en laves rouges et noires variées avec goût,

et qui forment des zones de différentes couleurs très-bien distribuées. Si l'on n'en jugeait que par la façade, on pourrait croire que cet édifice remonte au IX[e] siècle, car elle rappelle certaines églises ou chapelles de l'Allemagne qui datent de cette époque; mais dès que l'on entre dans l'intérieur, quand on s'est bien rendu compte de la forme de ces colonnes accouplées et des arcs en ogives qui couronnent les bas côtés, on ne saurait douter que cet édifice ne soit plus moderne. La coupole, qui se dessine à l'extérieur sous la forme d'une lanterne octogone dont la toiture était pyramidale, forme comme une espèce de lien entre le caractère byzantin et le caractère gothique de certaines églises de l'Europe. Les piliers sont composés d'un certain nombre de colonnettes et de fuseaux qui se profilent dans l'archivolte des arcs. Chacun des gros piliers est construit en assises alternativement jaunes et noires. Toutes les voûtes étaient couvertes de stuc blanc orné de peintures ; mais aujourd'hui elles sont presque entièrement détruites. Il en reste à peine quelques vestiges dans l'hémicycle ou rond-point de l'église.

Quoique la coupole du centre soit ruinée, les nombreux débris qui couvrent le sol de la nef sont suffisants pour en déterminer la forme; les tuiles de la toiture étaient faites avec des dalles de laves ajustées, à la manière antique, avec des tuiles de recouvrement. Selon l'usage des églises des premiers siècles, la cathédrale d'Ani n'avait pas de clocher attenant à l'édifice. Un débris de construction, qui s'élève encore dans la partie méridionale du chevet de l'église, paraît avoir servi de baptistère. Les ornements, répandus avec ménagement sur quelques parties de l'édifice, rappellent en effet, comme le remarque Ker-Porter, certains ajustements du style étrusque. Les chapiteaux des colonnettes ont une forme extrêmement simple qui tiendrait plutôt du dorique que de tout autre style. Il faut donc remarquer dans cet édifice : 1° l'emploi simultané de l'arc aigu du plein cintre et de l'arc surhaussé en fer-à-cheval, qui est généralement regardé comme d'invention musulmane [1] ; ces caractères se rencontrent rarement réunis dans les autres monuments chrétiens ; 2° l'emploi des matériaux de différentes couleurs, ouvrage qu'on retrouve dans les monuments de l'Italie élevés dans l'intervalle qui sépare le XII[e] siècle du XIV[e]. Le temple d'Ani a été construit un siècle avant cette période. Il se distingue de l'église byzantine en ce qu'il n'est pas précédé par un narthex destiné aux catéchumènes et aux pénitents qui n'avaient pas encore accompli leur pénitence. On doit louer surtout les artistes de ce temps d'avoir subordonné leurs monuments aux matériaux qu'ils avaient sous la main. Le bois étant rare dans la contrée, ils ont imaginé un système de construction duquel le bois est complétement exclu.

XLIII.

Près de la rivière, on remarque une autre église à peu près du même style que la cathédrale, c'est-à-dire ayant la partie centrale de la nef couronnée par une lanterne; les absides sont exprimées à l'extérieur par quatre frontons; mais dans cet édifice, on ne retrouve pas l'emploi de l'arc aigu, et les matériaux employés dans sa construction

[1] J'ai observé cet arc dans des monuments chrétiens des V[e] et VI[e] siècles en Cappadoce. *Voyez* aussi *Voyage en Orient,* par M. de Laborde.

sont monochromes. L'ensemble de l'édifice porte le cachet d'un siècle antérieur à la construction de la cathédrale; la façade de l'église était ornée d'un porche de six colonnes portant des arcades; ces colonnes n'ont guère que quatre diamètres de hauteur; les chapiteaux sont cubiques et ont leurs angles découpés en pendentifs à la manière arabe. Les archivoltes, qui sont très-lourdes et très-massives, sont ornées d'un méandre à bâtons rompus dans le genre roman. Tout cet édifice est d'une parfaite conservation. Ce qui séduit d'abord, c'est le soin minutieux avec lequel tout est appareillé. On admire ensuite la délicatesse des ornements sculptés, des oiseaux, qui sont presque tous tirés de l'ornithologie du pays : ce sont des coqs, des faisans, des vautours qui s'ajustent, les ailes étendues, entre les archivoltes des arcades. Les faces latérales de l'édifice sont ornées au dehors de onze couples de colonnettes, portant des cintres sur lesquels repose la corniche inférieure. A l'intérieur, toute la nef, le rond-point et le porche sont décorés de peintures d'un style très-curieux et d'une belle conservation. Le caractère de ces peintures rappelle l'art du XIIe au XIIIe siècle, en Europe; elles étaient exécutées à fresque sur un enduit de mortier. Le peintre avait eu soin de tracer d'abord à la pointe et ensuite, avec une couleur rouge, le contour de ses figures. C'est après qu'il appliquait une teinte plate et le modèle par-dessus. Tous les sujets ne sont pas de la même main, ni peut-être de la même époque; car il y en a qui sont très-défectueux, tandis que d'autres ne dépareraient pas une église d'Europe. Il serait possible qu'à une certaine époque les peintures eussent été réparées par une main moins habile.

Les sujets qui ornent les murailles sont généralement tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y voit l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, la prédication dans le temple; plusieurs martyrs, dont quelques-uns appartiennent sans doute à l'église arménienne. On distingue un personnage qui, la tête placée sur une espèce de bouclier, se tient verticalement les pieds en l'air ; il est entouré d'une foule de docteurs qui conversent entre eux. La plupart des figures de ces tableaux portent leurs noms écrits en arménien. Le chœur est orné des portraits des douze apôtres avec leurs noms. La coupole du dôme, car tout est conservé comme par miracle, présente une grande figure du Christ assis sur un trône peinte d'une couleur chaude et brillante. Les peintures du porche sont moins bien conservées, parce qu'elles sont exposées à la pluie; ce n'étaient pas seulement des tableaux, mais des ornements variés qui décoraient l'intérieur de cette église; toutes les moulures étaient peintes ou dorées.

Un grand baptistère de forme octogone, et d'une conservation également remarquable, se trouve dans un quartier peu éloigné de la rivière; il était entouré de maisons particulières, dont les plans, d'après ce qu'on peut en juger au milieu des débris, avaient plus d'analogie avec les maisons anciennes de Pompeï qu'avec les maisons asiatiques d'aujourd'hui. Le bain, complétement ruiné jusqu'au niveau du sol, ne différait en rien des bains actuellement en usage dans toute l'Asie. Dans la partie occidentale de la ville, on remarque un édifice d'une structure toute particulière et tellement bizarre, qu'on a peine, au milieu des décombres, à en déterminer la forme primitive ; mais les détails qui subsistent encore sont du plus grand intérêt. Ce sont des mosaïques faites avec des laves de différentes couleurs, des rinceaux de feuillage entourant des croix composées elles-mêmes de fleurs de différentes espèces. Plusieurs inscriptions en langue arménienne, placées à peu de hauteur au-dessus du sol, semblent indiquer que ce monument avait quelque chose de sépulcral.

XLIV.

C'est près de cet édifice que s'élèvent de hautes murailles, encore noircies par l'incendie, qui ont appartenu aux palais du souverain. Selon les habitants du pays, il fut construit par Nouschirawan, dans le VIe siècle; mais, à cette époque, la ville d'Ani n'avait pas encore le titre de capitale; ce n'était qu'un point fortifié, appartenant au système de défense dont on remarque encore des vestiges dans toutes les vallées qui offrent des communications avec les provinces méridionales de l'Asie. C'est seulement vers le IXe siècle, après la chute de la puissance sassanide, que le royaume d'Arménie se constitua sous la domination des princes pagratides. C'est donc dans la période qui s'écoula jusqu'au milieu du XIVe siècle qu'il faut placer l'histoire de la prospérité et de la décadence d'Ani.

Si en effet Nouschirawan a habité la ville d'Ani, cela reporterait la construction de cet édifice au commencement du VIe siècle. Ce prince a laissé parmi les Arméniens des souvenirs durables, il avait fondé des écoles et des colléges, et avait attiré dans les contrées de l'Orient les philosophes et les savants de la Grèce. Il avait divisé son empire en quatre grandes satrapies, ou gouvernements. Le Ghilan, l'Aderbeidjam et l'Arménie étaient compris dans le second. Sous son règne, ces provinces s'élevèrent à un grand degré de prospérité. Il aggloméra dans des villes les populations éparses dans les bourgs, éleva des fortifications nombreuses pour se défendre contre les empereurs grecs, qui ne cessaient de porter la guerre dans ces contrées. Je pense qu'il y a du vrai dans cette tradition, sans croire néanmoins que le palais même dont on voit les ruines à Ani ait servi de résidence à ce prince. Il y avait d'ailleurs, dans la citadelle, un autre édifice destiné à l'habitation du prince, mais qui est dans un état de ruine déplorable. Je ne mentionne ici que les édifices à peu près complets, ceux qui attirent principalement les regards lorsqu'on entre dans l'enceinte des ruines d'Ani. La grande tour, ou le minaret, construite près de la mosquée, est le seul monument de l'islamisme que l'on rencontre dans ces ruines.

Quoique, dans tous les siècles précédents, les Arméniens aient eu des rapports plus constants avec les peuples de la Perse qu'avec ceux de l'Asie occidentale, l'influence exercée par le christianisme apparaît dans leur architecture comme une inspiration nationale. Il reste peu de monuments de l'art des Arméniens qui remontent au delà des premiers siècles de l'ère chrétienne. Je ne pourrais citer que le bas-relief sculpté dans le château de Bayazid et quelques ruines près d'Armavir qui portent le cachet de l'art persépolitain; mais, dans les édifices d'Ani, on ne remarque rien qui rappelle le caractère de cette époque.

XLV.

Un édifice qui s'élève au milieu de la ville attire particulièrement l'attention par sa

vallée occidentale, c'est-à-dire celle du village, était principalement destinée aux sépultures. Les tombeaux étaient placés dans des grottes taillées à une certaine hauteur au-dessus du sol. Ils n'avaient à l'extérieur aucun des signes qui caractérisent les sépultures chrétiennes; mais au milieu de la vallée on a creusé une grande niche dans laquelle était sans doute un autel; elle est ornée d'une peinture représentant le Christ avec la Vierge, qui serait remarquée en tout autre lieu, mais qui produit un effet sublime dans cette vallée solitaire. Ce tableau est encadré par des rochers menaçants et des eaux mugissantes. Il est étonnant que dans un climat aussi variable, dans un pays où la neige couvre la terre pendant plusieurs mois, cet usage de peindre les tableaux à l'extérieur ait été adopté, et que ce monument, exposé aux injures de l'air et au fanatisme des Turcs, ait subsisté jusqu'à nos jours.

Les chroniques arméniennes renferment une multitude de matériaux relatifs à l'histoire d'Ani. L'historien Mathieu d'Édesse mentionne les expéditions des Grecs contre la ville d'Ani, les règnes des rois Kakigh, Aschod, les expéditions de Toughrill, celles de Alp-Arslan contre l'Arménie.

L'historien Minas a publié, à Venise, une histoire abrégée de la ville d'Ani. Mais aucun d'eux ne donne des documents sur la destruction complète de cette ville; on sait qu'elle existait encore au commencement du XIIIe siècle; c'est donc dans l'intervalle qui s'écoula entre cette époque et celle des ravages de Timour qu'il faut en placer la destruction; c'est ce qui m'a fait attacher aux traditions que j'ai recueillies sur les lieux plus d'importance qu'il n'est peut-être permis d'en donner à des récits basés, la plupart du temps, sur le merveilleux.

---

conservation parfaite, la disposition singulière de son plan et le haut minaret qui l'avoisine. Les inscriptions qui en couvrent la base nous apprennent qu'il fut, après sa construction, consacré au culte musulman. Les chroniques arméniennes recueillies par Minas, qui a publié une histoire abrégée de la ville d'Ani, expliquent le fait en attestant qu'un prince musulman régna pendant quelque temps sur la ville d'Ani, et que plus tard elle vit renaître le pouvoir des descendants des princes pagratides.

L'édifice qui nous occupe, et que les habitants appellent la mosquée, se compose d'une salle quadrangulaire, soutenue par des colonnes et couverte par un plafond ou voûte plate, dont les voussoirs sont ajustés de manière à former par leurs joints des dessins arabesques. Au-dessous de cette salle se trouve un caveau qui servit autrefois de citerne; aussi les musulmans choisirent-ils cet édifice pour en faire leur temple, parce qu'il offrait toutes les dispositions nécessaires pour les ablutions d'usage.

L'historien Mathieu d'Édesse, en décrivant le siége que cette ville eut à soutenir contre les armées de Alp-Arslan, parle de deux citadelles dans lesquelles les assiégés se retirèrent au moment de l'assaut. Le fort supérieur n'est autre chose que la citadelle dont on voit les ruines au midi. Le fort inférieur était sans doute établi sur le rocher qui s'avance dans la rivière, et l'on avait compté sur son assiette naturelle, car je n'ai remarqué ni murailles ni tours qui augmentassent sa force. En parcourant ces ruines, on conçoit parfaitement les sentiments d'admiration qu'ont exprimés tous ceux qui les ont visitées, et les éloges exagérés que les Arméniens donnent aux princes qui ont élevé ces édifices. Ces hyperboles sont assez communes aux Orientaux; ainsi Cedrenus, en décrivant l'église de Sergius et Bacchus, à Constantinople, après avoir énuméré les vases, les ciboires, les marbres précieux qui la décorent, termine en disant : « L'éclat « de sa coupole, ornée de peintures et de mosaïques d'or, éclipse celui du soleil. » Mais en reconnaissant le mérite de ces monuments sous le rapport de l'art et de l'exécution, on doit avouer qu'en considérant la ville d'Ani comme la capitale d'un royaume, ils perdent singulièrement de leur majesté. Il semble que les Arméniens ont surtout suivi les idées des Grecs dans la représentation des sujets religieux : on sait que jamais ces derniers n'ont placé dans l'intérieur de leurs églises des sculptures de ronde bosse. La peinture et les bas-reliefs de très-peu de saillie étaient seuls admis dans les temples; il en est de même chez les Arméniens. Malgré la haine qui existait entre ces deux sectes hérétiques, elles paraissent avoir été dominées l'une et l'autre par le même principe. Les restes du palais du prince offrent quelques fragments de bas-reliefs mutilés par les musulmans, mais on n'y trouve aucun débris de statue de ronde bosse. Toutes les sculptures sont faites en pierres de lave, dont les carrières existent dans la vallée supérieure de l'Arpa-Tchaï. Ce sont des tufs volcaniques tendres qui se taillent facilement, et qui ont la propriété de se durcir à l'air.

En dehors des murs on remarque plusieurs ruines qui appartiennent à des monuments dont il est difficile de préciser l'usage. L'une d'elles a dû faire partie d'un ædicule qui peut avoir eu une destination funéraire. Plusieurs inscriptions d'une conservation parfaite éclairciront les doutes qui pourraient s'élever à ce sujet. Comme on ne retrouve rien des tombes royales des dynasties qui régnèrent sur Ani pendant cinq siècles, j'ai lieu de croire que les princes arméniens étaient enterrés dans les champs qui sont loin de la ville et près du monastère de Karavink, situé dans la vallée de l'Arpa-Tchaï. La

MÉTROPOLE D'ANI.

XLVI.

Des trois peuples non musulmans qui, sous le nom de Rayas, se trouvent soumis au joug des Turcs, il y en a deux, les Juifs et les Grecs, dont la physionomie est bien connue en Europe, et qui dans le moyen âge, comme de nos jours, ont souvent occupé la pensée des gouvernements chrétiens. La patience et la résignation, une aptitude parfaite aux affaires commerciales, et une absence complète de tout sentiment d'art, tel est le caractère dominant du premier. Un orgueil indomptable et une foi sans bornes dans l'avenir donnent au second un cachet particulier qui le distingue de ses compagnons de servitude. Les Grecs ont fini par obtenir quelques avantages pour leur culte et pour leur commerce; mais, loin d'être satisfaits, ce sont eux qui poussent toujours à la grande réforme, qui finira par l'émancipation des rayas.

Les Arméniens, qui forment la troisième classe de cette population, portant sans se plaindre un joug auquel leur race est habituée, n'ont pas par-devers eux un glorieux passé pour soutenir leur courage. Plus estimés des musulmans que les Juifs, ils vivent, comme ces derniers, de la banque et du négoce. Enfants perdus de l'Asie, ils ont oublié leur histoire, qui ne fut qu'un long tissu de malheurs, et la seule consolation que puisse leur offrir cette vie terrestre, ils la trouvent dans leur religion, qu'ils pratiquent avec une ferveur toute monacale. Ils ne montrent un peu d'énergie que pour maudire les autres communions chrétiennes. Ils respectent les catholiques européens, mais se déclarent ennemis jurés de ceux de leur nation qui se sont rattachés à l'Église latine. Leur haine contre les Grecs est presque aussi vive que contre les musulmans. C'est cette inimitié, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, qui fut la cause première des malheurs de l'un et de l'autre peuple; car, loin de s'unir pour repousser les armées victorieuses de l'islamisme, ils ont souvent préféré faire alliance avec des princes musulmans, plutôt que de céder dans les querelles interminables qui s'élevaient entre les empereurs grecs et les princes d'Arménie.

Cette fidélité aux anciens usages, cette habitude de ne s'unir qu'entre eux, a conservé dans la société arménienne quelque chose de primitif et de patriarcal ; mais tout ce qui tient aux arts et à la littérature est aujourd'hui mort entre ses mains. Il faut étudier les Arméniens comme le reste d'un peuple auquel de constants revers n'ont pas fait perdre sa physionomie, mais qui manque de la vigueur nécessaire pour former désormais un corps de nation.

Quand on parcourt les annales arméniennes, il semble que la Providence n'ait placé ce peuple sur le plateau le plus élevé de l'Asie occidentale, que comme le point de mire de tous les conquérants et de toutes les invasions qui sont venues des quatre coins du monde pour ravager ces contrées. Les Perses, les Romains, les Grecs, les Musulmans, et jusqu'aux Géorgiens, ont tour à tour dominé dans ces régions, dont l'indépendance ne s'est maintenue que d'une manière précaire ; et si l'on veut voir l'Arménie libre de toute influence étrangère, il faut remonter à l'époque presque fabuleuse où ces contrées étaient peuplées par les adorateurs du feu.

Après leur réunion en corps de peuple par Haïg, le vainqueur de Nembrod, Armaïs, un des fils de Haïg, fonda Armavir, la plus ancienne ville d'Arménie, au bord de l'Araxe. Mais ce fut Aram, fils d'Arma, qui eut la gloire de soumettre tous les peuples environnants. Il leur donna le nom d'Arméniens, et constitua le royaume d'Arménie, auquel la reine Sémiramis fit la guerre, et qu'elle réduisit sous sa domination, tout en conservant une espèce de souveraineté aux descendants d'Aram. Cette reine fonda la ville de Sémiramocerte (Chamiram-Gherd), qui fut depuis appelée Van, du nom d'un prince d'Arménie.

Si nous voulons chercher quel était le caractère des arts de l'Arménie à cette époque reculée, nous sommes conduits à penser, d'après les rapports constants que cette contrée avait avec l'Assyrie, qu'il devait se trouver dans la décoration des temples et des palais une grande analogie avec le style médo-perse que l'on observe dans quelques fragments échappés aux ravages des temps. La ville d'Ériza, aujourd'hui Erzenghan, qui appartint plus tard au royaume de Pont, était célèbre par un temple élevé à la déesse Anahid. On connaît deux monuments dédiés à cette déesse : l'un dans les ruines de Ptérium, élevé sans doute après les conquêtes de Cyrus ; l'autre à Kangovar, dans la Médie. Ce dernier édifice est de style gréco-perse.

Le roi Érovant II, après avoir abandonné la résidence d'Armavir, avait fait bâtir sur les bords de l'Araxe trois villes presque contiguës, qui étaient ornées de palais et de monuments magnifiques. La dernière de ces villes contenait un vaste temple dans lequel Érovant avait déposé toutes les statues des dieux, qui étaient à Armavir ; il nomma ce lieu Pakaran, c'est-à-dire le lieu des statues. D'après les caractères de l'architecture ancienne de l'Arménie, il est probable que la sculpture tenait également du style gréco-perse. Je suis porté à regarder comme un des rares débris de l'école arménienne ce bas-relief taillé dans le roc, que l'on remarque au-dessus de la porte du château de Bayazid, au pied du mont Ararat. Cette ville n'est pas d'une antiquité reculée ; elle occupe la position la plus avantageuse pour défendre les passages entre la province d'Ararad et le Vaspouragan. Il est à croire que de tout temps il y a eu en cet endroit une forteresse. On trouve également des ruines d'une haute antiquité, avec des caractères inconnus, qui tiennent

cependant de l'arménien, au village de Tépéris, à l'autre extrémité du col que l'on franchit pour entrer dans le Vaspouragan.

Il y a une lacune dans la souveraineté arménienne jusqu'au règne de Baroïr, qui reçut des secours de Sardanapale, roi d'Assyrie. Hratchéa, fils de Baroïr, reçut de Nabuchodonosor un captif du nom de Sempad, auquel il donna de grands biens en Arménie [1]; ce Sempad fut la souche des princes qui bâtirent la ville d'Ani. Depuis ce prince jusqu'au règne de Valarsace, premier des Arsacides, le royaume d'Arménie fut soumis à des fortunes bien diverses. Le seul prince illustre dont l'histoire fasse mention, est Tigrane, qui fit alliance avec Cyrus.

Pagrad, descendant de Sempad, reçut de Valarsace la charge pour couronner les rois. Ce Pagrad était, dit Jean Catholicos, de la race de David [2]. Ce sont ces alliances entre des peuples situés aux deux extrémités de la Chaldée qui auront donné aux mœurs des Arméniens tant d'analogie avec les mœurs des Hébreux, cette soumission patiente aux volontés du maître, et cette horreur de la guerre qui fait que l'Arménien, en Turquie, préfère garder sa position de raya, plutôt que de recevoir l'émancipation, à la charge de contribuer aussi à la défense de l'État.

Sous le règne des Arsacides, l'Arménie s'agrandit aux dépens des autres royaumes de l'Asie Mineure; les provinces orientales du Pont furent réunies à la Grande-Arménie; la Mélitène et la Cappadoce formèrent la Seconde-Arménie; enfin ce royaume s'étendit au sud jusqu'au mont Taurus, et les villes de Sis et d'Anazarba devinrent les lieux de résidence des princes souverains.

Les murailles et le château d'Anazarba, qui portent des inscriptions arméniennes, et qui paraissent, d'après le peu de lignes que j'ai pu copier, devoir être attribués à un prince du nom de Tigrane, sont un des beaux exemples de l'architecture militaire des premiers siècles du christianisme. La ville de Sis était également fortifiée par des tours et de hautes murailles dont l'appareil à bossage ne le cède en rien aux plus beaux ouvrages grecs. Mais, dans tous ces édifices, on voit que le génie national ne prend pas un libre essor; il est toujours influencé par les peuples voisins.

Les conquêtes des Romains avaient peu répandu le culte des dieux de Rome. C'est toujours la religion de l'Asie de Men, le culte du Feu, de Mithra, ou d'Anahid, qui est en honneur dans ces contrées. Les superstitions de la Scythie, apportées en Arménie, avaient accoutumé le peuple aux sacrifices d'animaux, réprouvés par Zoroastre, mais qui furent pratiqués jusqu'au jour où l'apôtre Thaddée, et Grégoire, surnommé l'Illuminateur, apportèrent la lumière de l'Évangile en Arménie, et éteignirent le feu sacré sur les autels du magisme. Ce n'est que bien tard, cependant, qu'on vint à bout d'étouffer l'idolâtrie dans les vallées sauvages de l'Arménie, ou plutôt, les apôtres du christianisme n'y parvinrent jamais; car nous voyons encore aujourd'hui des tribus qui, sous le nom de Yezidi, passent pour sacrifier au mauvais principe; et les habitants des environs de Kaghisman, au nord de l'Araxe, sont connus sous le nom de *Arévorti,* c'est-à-dire en-

[1] *Histoire d'Arménie,* de Jean VI ou Catholicos; chap. VIII.

[2] Ib., chap. VIII, 19.

fants du Soleil. La montagne qui sépare la vallée de l'Araxe de celle de l'Euphrate est encore appelée dans le pays Arévorti ou Arzivouti-Dagh.

Quoi qu'il en soit, le christianisme s'étendit en Arménie beaucoup plus rapidement que dans la Perse. La haine qui existait entre les deux peuples empêcha sans doute la même doctrine de fructifier dans les deux pays; les temples des anciens dieux furent démolis, et l'on vit poindre les premiers éléments de l'art chrétien, qui, dans ses tâtonnements, dut emprunter autant à l'art des Sassanides qu'à celui des Grecs de Byzance. Les princes arméniens avaient adopté avec ardeur la religion nouvelle; plusieurs d'entre eux se rendirent à Jérusalem; Schamchagram, l'un d'eux, conversa avec Jésus-Christ, et fut témoin de ses miracles. Il en porta la nouvelle en Arménie, et le roi Abgare, qui se trouvait atteint d'une grave maladie, écrivit à Jésus-Christ. Notre-Seigneur lui répondit. L'historien arménien [1] nous a conservé le contenu de la lettre, et prétend que de son temps l'original existait encore dans la ville d'Édesse, qui est Orfa.

Plus tard, la lutte qui s'établit entre les princes d'Arménie et les États voisins mit les premiers en rapport avec les musulmans turcs et arabes. Quoique la guerre, à cette époque, ne fût que l'anéantissement des vaincus organisé sur une grande échelle, le sentiment de l'art survivait toujours à la destruction, et vainqueurs et vaincus s'empruntaient les uns aux autres un style qui passa plus tard en Europe, sans que l'on sache positivement à quel peuple il faut en faire remonter l'origine.

Sous le joug des Persans, cette contrée souffrit encore les plus horribles calamités, et si l'on trouve aujourd'hui quelques restes épars et bien faibles d'un génie national, ce ne fut qu'au milieu des flammes de la guerre, des tremblements de terre et des invasions qu'il put manifester sa présence. Les attaques des Persans idolâtres et des musulmans qui voulaient forcer les Arméniens de renoncer au christianisme, donnèrent assez d'énergie à ce peuple pour montrer une résistance désespérée; quoique soumis à des gouverneurs persans, il resta fidèle à sa foi.

Lorsque la famille des Pagratides eut acquis une certaine puissance par suite des services que les Sempad avaient rendus aux khalifes, l'Arménie put jouir de quelques années de tranquillité.

XLVII.

En 859, Aschod, fils de Sempad, reçut du khalife Motawakel le titre de prince des princes. Lorsque Aschod commença à exercer ses nouvelles fonctions, dit Jean Catholicos, il s'occupa sans relâche des belles choses. Il éleva la superbe église de Pagran sur le fleuve Akouréan. Il la dota de riches et magnifiques ornements, et, par la pompe et le luxe, il en fit un endroit véritablement céleste. Après cela, il fonda une autre église dans le gros bourg de Goghp, et avec de grands soins, de grandes dépenses, il parvint à l'achever comme il voulait.

[1] Jean Catholicos, chap. VIII.

La ville d'Ani, dont il est à peine fait mention durant toute cette période, commença à s'élever au rang d'une cité. Jusqu'au milieu du IXe siècle, le titre de capitale de l'Arménie avait été transporté de ville en ville; à cette époque, la ville de Tovin était le lieu de résidence des Osdigans d'Arménie et des émirs des Khalifes. Mais Jean Catholicos le patriarche rapporte en ces termes les derniers malheurs de cette cité : — « Tovin, capitale de l'Arménie, fut renversée par un tremblement de terre et détruite de fond en comble. L'enceinte de ses murs s'écroula, aussi bien que les palais des princes : l'église divine, qui servait de résidence au patriarche, et les autres monuments solides, furent entièrement détruits [1]. »

Il paraît, cependant, qu'elle se releva de ses ruines; car le même auteur fait ensuite un tableau déchirant de la prise de cette ville; il paraît que Jean Catholicos était un des acteurs de cette triste scène. Ce passage est curieux en ce qu'il fait connaître que l'usage de peindre les églises était très-répandu dans l'Arménie.

La métropole de Tovin était tombée au pouvoir des Arabes. Nesr, ou Serpauk, Osdigan d'Arménie, ravageait avec ses Arabes les églises et les monastères; arrivé à Tovin, il fit mettre aux fers les principaux habitants ; le patriarche s'enfuit avec un certain nombre de fidèles; il quitta son monastère qui avait été réduit en cendres; ils se retirèrent dans l'île de Sevan, située sur le lac du même nom, à peu de distance, au nord, de l'Araxe. Ils ne restèrent que quatre jours dans ce monastère, et le quittèrent pour se rendre dans les possessions du patriarche : « Après cela, dit-il, nous continuâmes notre route, et nous marchâmes jusqu'à un petit fort nommé Piourakan, que j'avais embelli de quelques constructions. J'y avais fondé une église dont les magnifiques voûtes étaient en pierres de grande dimension; elle avait été décorée par la main d'un peintre [2]. »

Le luxe des autres ornements n'était pas épargné On sait que dans le rit arménien l'autel se trouve placé au milieu du chœur, et que, dans la célébration de la messe, l'usage est de tirer un rideau au moment de la *secrète*. Ces rideaux étaient des présents du plus grand prix, donnés par les princes et par les fidèles. Il y en avait qui étaient décorés de broderies et de pierres précieuses, et d'autres tissus tout en perles fines : les sujets de l'Ancien Testament étaient représentés dans des tableaux à l'aiguille, dont l'art paraît tout à fait perdu.

Jean Catholicos rapporte ainsi les moyens iniques qui furent employés par l'Osdigan Yezid, pour s'emparer des richesses que renfermait le monastère de Saint-Grégoire, dans le bourg de Pagavan :

« En voyant la beauté de ce monastère, l'admirable perfection du tabernacle du Seigneur, les ornements d'or et d'argent, les diverses couleurs des voiles des saints et des ornements, et la beauté des chants, sa méchante avidité le porta à chercher dans son esprit rusé le moyen de s'approprier les richesses qui appartiennent à la religion divine [3]. »

[1] Jean Catholicos, chap. XXIV, 149.
[2] Id., chap. CLXIX, 345.
[3] Id., chap. XIII, 97.

Nous pouvons encore voir, par la richesse déployée dans les grands monastères d'Arménie, combien l'ancienne Église tenait à mettre de pompe dans la célébration de ses fêtes. Ses prêtres sont coiffés de tiares de métal, enrichies de pierreries; c'est l'ancienne couronne des princes byzantins.

Le vêtement des princes arméniens était très-riche. Darsaïdj portait une ceinture d'or, revêtue de perles et de pierres précieuses d'un très-grand prix ; sa tiare était également ornée de pierres précieuses [1].

On peut juger combien l'Arménie était, malgré les guerres continuelles qu'elle eut à souffrir, différente de ce qu'elle est aujourd'hui, en voyant dans les chroniques arméniennes les détails des palais, des églises et des monastères qui furent élevés dans la période du XIe au XIVe siècle. Les auteurs mentionnent également les nombreux objets d'art, les reliques et les tapisseries inimitables qui ornaient ces édifices sacrés. Sempad, qui portait alors le titre de Schahin-schah (roi des rois), fit, en 1256, construire à Noravank'h, en Siounie [2], un magnifique oratoire sur le tombeau de ses ancêtres; il lui donna une grande quantité de vases sacrés, le dota richement, orna l'église, et lui donna des bourgs et des vignes [3].

Le même prince ayant pris, dans le monastère de Saint-Thatoul, les têtes de saint Grégoire l'Illuminateur et de saint Grégoire Thaumaturge, que Kakig y avait déposées, orna ces reliques d'or et d'argent, et les plaça dans une boîte de forme carrée qu'il déposa dans l'église de Noravank'h; il fit surmonter cette boîte d'une grande croix en or, aussi de forme carrée, et dont l'ouverture était partagée en deux portions, de manière qu'on écrivit sur les côtés l'histoire des objets qui étaient renfermés dedans [4].

Le coffret qui renferme ces reliques est aujourd'hui déposé dans le monastère de Sis, en Cilicie, où je l'ai vu; mais la croix n'existe plus. Ce coffret est en cuivre, avec des émaux et des inscriptions en langue arménienne.

C'était l'époque où les Mongols dominaient dans le pays; les Arméniens pratiquaient leur culte avec sécurité; aussi, lorsque le sultan Houlakou mourut (1274), il fut généralement regretté. Jean Catholicos le compare à Constantin, et la sultane à l'impératrice Hélène. A cette époque, tous les princes pagratides concoururent à l'envi à l'érection des édifices religieux.

Darsaïdj, frère de Sempad, avait épousé une femme musulmane nommée Arouz Khatoun, fille d'un prince de Siounie. Cette princesse se convertit au christianisme (1263). Les deux époux, fort attachés à la religion, firent élever un grand nombre de chapelles et de monastères. Darsaïdj orna la grande église de Dathew, en Sijagan (au bord de l'Araxe), de magnifiques tapisseries et de belles tentures, lui fit don de tous les biens qui lui avaient été autrefois enlevés [5], et l'on grava la donation sur une colonne si-

[1] Jean Catholicos.

[2] La Sacassène de Strabon, la Syracène de Ptolémée, le Chirag de Moïse de Choren, dans le Vaiotz-Door.

[3] *Histoire des Orpélians*, chap. VIII (Saint-Martin).

[4] Loc. cit.

[5] *Histoire des Orpélians*, chap. VIII.

tuée du côté du midi. D'après cette inscription, l'église portait le nom des Saints-Apôtres, l'an 1275; les Mongols protégeaient alors le christianisme.

Darsaïdj épousa ensuite Mina Khatoun, du vivant de sa première femme; il fit bâtir des églises, et fit beaucoup de bien dans les monastères; il fit restaurer beaucoup d'églises ruinées, qui tombaient de vétusté. Sa première épouse, Arouz Khatoun, étant morte, on l'enterra dans l'église des Saints-Apôtres de Dathew [1].

La plupart de ces édifices n'existent plus; mais comme nous trouvons dans les ruines d'Ani deux églises d'une conservation presque complète, sur lesquelles les écrivains arméniens ont exercé leurs critiques et leurs louanges, nous pourrons avoir une idée assez exacte de l'étendue et du caractère des monuments dont il est fait mention dans les chroniques. Il paraît, d'après l'enthousiasme manifesté par les écrivains arméniens en parlant de l'église métropolitaine d'Ani, que ce temple était un des chefs-d'œuvre de l'architecture arménienne, et qu'il devint plus tard le type de tous les édifices religieux qui furent élevés dans l'étendue du royaume d'Arménie.

XLVIII.

Lorsque les princes de la famille des Pagratides purent jouir d'un pouvoir tranquille, ils transportèrent le siége de leur domination dans la ville d'Ani. Aschod Ier, de cette famille, reçut la couronne royale d'Arménie des mains de l'Osdigan Ysa, dans la forteresse d'Ani, l'an 835 de notre ère [2]. Dix années plus tard, Sempad, son fils, ajouta de nouvelles possessions à l'héritage qu'il avait reçu [3]. Mais il fut fait prisonnier par les Arabes, emmené à Tovin, où il mourut dans les tortures. Le trône d'Ani ne fut cependant pas ébranlé par cet échec, et les empereurs grecs signèrent un traité avec Aschod II. Les princes arméniens travaillèrent sans relâche à faire d'Ani un poste redoutable. Son assiette naturelle était assez forte; on y ajouta de nouvelles fortifications. J'ai décrit plus haut l'ensemble des monuments qui subsistent encore; nous allons examiner en détail l'édifice le plus important de ces ruines.

Tant que l'Arménie fut adonnée aux superstitions de l'Orient, elle se trouva plus naturellement portée à emprunter aux arts de la Perse les éléments de son architecture nationale. Mais lorsque la parole de Grégoire l'Illuminateur eut porté ses fruits, quand les Arméniens, abandonnant leurs anciennes croyances, eurent embrassé avec ardeur la religion chrétienne, il se fit alors une scission entre les deux peuples, qui fut signalée par des guerres et des massacres [4], et qui se termina par une alliance intéressée, sinon sincère, entre les Arméniens et les Grecs de Byzance. Ce qui intéressait une religion naissante devint commun entre les deux nations chrétiennes. Les Arméniens avaient peut-être devancé les Grecs dans leur soumission à la loi nouvelle; mais le génie actif de ces derniers ne se contentant pas d'une foi contemplative, il couvrait d'églises et de monastères les contrées qui entraient dans la communion des fidèles;

[1] Loc. cit.
[2] *Histoire d'Arménie*, ch. XVIII, à la note.
[3] Loc. cit.
[4] Jean Cath., chap. VIII.

c'était comme une prise de possession, que les réactions du paganisme ébranlèrent quelquefois, mais qu'elles ne firent jamais reculer.

On peut suivre dans la marche de l'architecture byzantine les tâtonnements des premiers chrétiens pour trouver un temple qui exprime bien, dans son ensemble, l'idée dominante du christianisme. Pendant cinq siècles, les chrétiens semblent chercher sans être satisfaits. Aussi est-ce dans les monuments religieux des quatre premiers siècles que l'on trouve le plus de variété, sinon de goût. Ce sont des temples anciens, dont on ferme les portiques pour former une nef; d'autres fois, tout le péristyle du temple est renfermé dans une muraille extérieure, et l'édifice païen devient une immense basilique. Quelques évêques bâtissent des églises circulaires, ou bien, comme à Hiérapolis, l'église se compose d'un certain nombre de travées recouvertes simplement par un toit, ainsi qu'on fait de nos jours pour les magasins et les hangars. Après le ve siècle, il semble que la lumière soit descendue sur les artistes chrétiens, ce que la tradition exprimait en disant qu'un ange était apparu à Justinien, en lui traçant le plan de son nouveau temple, qui est resté le modèle imité, à l'exclusion de tout autre, dans toute l'étendue de l'empire byzantin.

On ne reconnaît pas, chez les Arméniens, cette marche naturelle d'un génie original. Empire toujours vassal de quelque peuple, il se soumet, sans s'en douter, à l'influence de ses voisins, et adopte leurs arts comme leur littérature. Nous ignorons quel fut le style de l'art chrétien en Arménie dans les sept ou huit premiers siècles de notre ère; le caractère timide du peuple se trouve empreint dans toutes les compositions. Quelques-unes ne manquent pas d'élégance, mais toutes manquent de force et de sévérité. Le défaut capital des artistes arméniens est d'avoir méconnu ce qu'on peut appeler le sentiment des rapports, et de n'avoir pas su approprier les ornements aux masses qu'ils devaient décorer, d'où il résulte que l'aspect d'un édifice offre quelque chose de froid et de mesquin, sans que le jeu de la lumière et des ombres vienne donner de la valeur à de grandes surfaces qui n'offrent pour reposer l'œil que des colonnettes sans relief.

Ce défaut ne saurait être reproché aux Byzantins, qui cherchent généralement dans les façades de leurs édifices les grands effets d'ombre et de lumière, en mettant un rapport harmonieux entre la surface des pleins et celle des vides. Les finesses de détail sont généralement sacrifiées à l'ensemble, les proportions des colonnes sont plutôt lourdes qu'élancées, et ils cherchent à racheter la hauteur qui leur manque en surhaussant l'arc plein-cintre de la longueur du quart du diamètre; ce caractère se rencontre surtout dans les édifices du temps de l'empereur Basile et de Constantin Monomaque.

Les Arméniens montrent dans leurs ornements un goût qui participe plutôt de l'arabe que du romain; tous leurs détails sont exécutés avec une grande finesse de ciseau. L'emploi des colonnes est très-restreint; elles sont ordinairement engagées, et font fonctions de pilastres. Un des édifices de la ville d'Ani, où l'on trouve des colonnes isolées, a été construit dans le temps où les Arabes étaient maîtres de l'Arménie; c'est le monument près duquel s'élève un minaret, et que je regarde comme la principale mosquée. D'autres colonnes, appartenant au porche d'une église, portent aussi des chapiteaux dans le style arabe.

En parcourant l'enceinte des murailles, on peut apprécier l'exagération des chroniqueurs, car toutes leurs descriptions donnent l'idée d'une ville considérable. Mathieu d'Édesse s'exprime en ces termes, en parlant de la ville royale [1] :

« En 1064, le sultan Alp-Arslan, frère de Toghrul-Bey, se décida à faire la conquête de l'Arménie, et vint camper devant la ville royale d'Ani, qui était au pouvoir des empereurs grecs. Cette ville renfermait une immense population, et l'on y comptait mille et une églises où l'on disait la messe. » Ibn-Alathir, l'historien arabe, rapporte le même fait, mais ne porte qu'à cinq cents le nombre des églises : « Alp-Arslan vint mettre le siége devant Ani (1064). Cette ville était défendue par deux vallées profondes; elle renfermait des monuments magnifiques, et l'on y comptait plus de cinq cents églises. » D'après les ruines qui subsistent encore, il est difficile que le nombre des temples consacrés à la religion chrétienne ait dépassé cinquante, en comptant même les baptistères et les autels de carrefour avec des tableaux.

Mais ce peuple, qui n'eut jamais l'instinct des grands ouvrages, se complaisait dans l'admiration de monuments qu'il est bon d'étudier comme histoire de l'art, mais qu'il ne faut pas comparer aux monuments de l'Occident, aux vastes basiliques latines, ni même aux mosquées de l'islamisme, élevées par les sultans seldjoukides ou turcs. Le caractère particulier de l'architecture religieuse des Arméniens est l'exclusion de la coupole sphérique, qui est remplacée par une lanterne couverte par un toit conique. Ce genre de construction, appliqué aux édifices d'Ani, se retrouve dans un grand nombre de tombeaux arabes de la Cappadoce [2], qui a été possédée pendant plusieurs siècles par les rois d'Arménie. Comme ces monuments sont d'une date plus récente que les monuments d'Ani, il y a lieu de croire que les Seldjoukides se sont inspirés des monuments arméniens.

XLIX.

CATHÉDRALE.

Le plan de l'église métropolitaine d'Ani se compose d'une nef coupée par une croisée au centre de laquelle se trouve le dôme, et de deux bas côtés. La longueur totale de l'église est de 32^{m}, et sa largeur de 20^{m}, c'est-à-dire que la proportion de l'édifice ne dépasse pas celle des moindres églises de nos bourgs. Le dôme est supporté par quatre piliers composés d'un assemblage de fuseaux qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de l'imposte, et qui se pourtournent ensuite pour former un arc ogive à tiers-point.

Les arcs latéraux qui séparent la nef des bas côtés ont leur imposte à la moitié de la hauteur des grands piliers isolés, et les arcs-doubleaux viennent retomber sur des piliers

[1] Saint Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, 225.

[2] Voy. *Descr. de l'Asie Mineure*. Pl. 87.—Pl. 94, 95, 96.

engagés dont les fuseaux correspondent aux saillies et aux retraites des grands piliers. Le rond-point est formé par un hémicycle qui est décoré de dix petites niches séparées les unes des autres par deux colonnettes accouplées. L'autel était placé au centre de l'hémicycle, comme il est d'usage dans le rit arménien; une boiserie qui est appelée par les Grecs *Kanghélon*, régnait d'une extrémité à l'autre de l'hémicycle; c'est à cette boiserie qu'étaient attachés les rideaux et les tapisseries dont il est si souvent fait mention. A droite et à gauche de l'hémicycle sont deux petites sacristies, l'une pour serrer les évangiles, l'autre pour renfermer les vases sacrés; telle est la simplicité du plan de cet édifice. Sa décoration consistait en peintures que le temps a détruites; il ne reste plus dans ce rond-point que les traces presque effacées des figures des douze apôtres. Tout l'intérieur de l'église était revêtu de stuc qui est tombé peu à peu. La lanterne centrale est aujourd'hui ruinée; les débris sont accumulés au centre de l'église : on peut reconnaître la majeure partie de sa décoration extérieure et le système de couverture, qui est identiquement le même que celui d'une autre église voisine dont la lanterne subsiste encore intacte.

Le stuc, en tombant, mit à découvert la pierre qui servit à la construction des piliers. C'est un tuf volcanique tendre qui a la propriété de durcir à l'air. Les assises des piliers sont faites de pierres alternativement jaunes et noires, qui rappellent certaines constructions du XIIIe siècle en Italie. Ce goût des zones de diverses couleurs a été très-répandu parmi les musulmans de la Syrie et de l'Égypte. Au Caire, on a encore soin de peindre sur les mosquées des bandes horizontales avec de la chaux détrempée et de l'ocre rouge; mais, dans les autres villes de l'Orient, ces zones sont faites avec des pierres de diverses couleurs.

La première impression que l'on éprouve, en entrant dans cette nef à moitié détruite, est un sentiment de tristesse inspiré par la nudité de la pierre et la froideur des lignes; le peu de largeur des bas côtés augmente encore pour l'œil l'épaisseur des piliers. Mais la peinture animait autrefois ces hautes murailles, et le peu de lumière répandue dans la nef, lorsque la coupole subsistait en entier, devait donner à l'intérieur de ce temple quelque chose de mélancolique et d'austère qui était en harmonie avec le caractère grave du peuple qui le fréquentait.

Tout homme qui a étudié la marche de l'art du moyen âge en Europe, sera disposé à regarder cet édifice comme une œuvre du XIIIe siècle; il en porte en effet tous les caractères; mais la date inscrite sur le portail prouve qu'il est beaucoup plus ancien, et que l'arc aigu était en usage en Arménie à une époque où le style roman était le seul qui fût usité en Europe.

La façade de cette église, construite avec une simplicité remarquable et décorée avec une grande réserve, offre cependant un aspect plein d'intérêt, car elle peut être regardée comme le type de l'architecture allemande du moyen âge. Il est facile d'expliquer comment, dans toute cette contrée, on retrouve le dôme à toit conique particulier à l'architecture arménienne. En effet, après la prise d'Ani par les musulmans, un grand nombre de citoyens abandonnèrent la ville. Ils ne pouvaient pas se retirer en Perse, où ils auraient été accueillis en ennemis. Les Grecs de Byzance leur étant aussi hostiles que les Persans, c'est vers les pays du nord qu'ils dirigèrent leurs pas. Ils furent ac-

cueillis par les rois de Géorgie, et se répandirent par la Moldavie jusque dans la Pologne, où ils formèrent des établissements. Toutes ces contrées, qui étaient encore plongées dans l'ignorance, acceptèrent les connaissances que leur apportaient ces nouveaux venus. Quoique l'esprit religieux fût dominant chez les Arméniens, c'est un peuple trop timide pour avoir jamais tenté de répandre ses doctrines. Le christianisme naissant leur empruntait ce qu'il pouvait prendre de leurs arts, mais restait fidèle à l'Église grecque. Le style de cette architecture remontait peu à peu vers le nord. C'est chez elle que les Russes puisèrent leurs premiers éléments.

La façade de l'église [1] est bien d'accord avec la simplicité du plan : tout ornement superflu en a été exclu. De légères colonnettes engagées dans la muraille supportent des arcs circulaires, qui sont un peu surhaussés au-dessus de leur centre. L'arc du milieu, au contraire, se rapproche de la forme ogivale. Deux écussons, placés à droite et à gauche de la fenêtre, offrent aux yeux des fidèles l'image de la croix, ajustée au milieu d'une étoile hexagonale, entourée d'un rinceau de fleurs. (*Pl.* 18.)

Les trois divisions de la nef sont indiquées au dehors par un fronton qui se raccorde avec le mur de refend de la croisée, et par les deux pentes des toits qui couvrent les bas côtés.

Ce parti de couronnement a été souvent employé dans les églises du moyen âge en Europe; c'est le plus simple et le plus logique. Les corniches (*pl.* 18) se composent de moulures peu saillantes, séparées par un champ assez large, décoré d'entrelacs. Au sommet du fronton on remarque un autre bas-relief au centre duquel est une croix latine placée dans un cadre richement sculpté.

Ce tableau est souvent répété, avec des ornements variables, sur les portes, sur les monuments et à l'extérieur des murailles. Ce n'était pas seulement à Ani que cet usage était répandu; les principales villes de l'Arménie étaient ainsi décorées. Ibn-Alathir, dans ses chroniques, a fait souvent mention de cette particularité. La ville de Matiam-Neschin était environnée d'une muraille faite de grandes pierres, et garnie de croix attachées avec du plomb et du fer. Les carrières d'Ani offrant des matériaux de diverses couleurs, on profita de cette circonstance pour exécuter les croix en mosaïques jaunes et noires. La façade de l'église participe de cette décoration polychrome; mais on ne conçoit pas bien quelle idée a pu guider le constructeur de l'édifice en les portant à placer, d'une manière irrégulière, des pierres noires et jaunes dans le mur de la façade. Les carrières qui fournirent les pierres de l'église sont assez abondantes pour qu'on ait pu en extraire tous les matériaux dont on avait besoin.

Trois fenêtres éclairent la nef : celle du milieu est de forme carrée, entourée d'un large encadrement; les deux fenêtres latérales ont à peine assez de largeur pour donner du jour dans les bas côtés. Sur la façade qui est à droite de l'entrée, on lit encore une inscription en langue arménienne. L'arménien littéral est aujourd'hui presque ignoré de la nation; il n'y a guère que les gens instruits qui en aient conservé l'usage; aussi, est-ce avec beaucoup de peine que la plupart d'entre eux parviennent à déchiffrer ces

[1] *Voy.* la planche 19.

anciens témoignages du passé. Notre interprète, qui était Arménien, parvint cependant à en copier une grande partie; mais l'ensemble des inscriptions d'Ani sera bientôt publié par M. E. Boré, qui les a recueillies toutes. Ce travail complétera les recherches de Saint-Martin sur ces contrées encore si peu connues.

Cette inscription apprend que l'église métropolitaine d'Ani a été bâtie par la reine Gadramie, femme du roi Kakig Ier, successeur de Sempad, qui avait jeté les fondements de l'édifice, l'an de l'ère arménienne 469, qui correspond à l'an 1010 de notre ère.

Il résulte, de ce document, que, lorsque l'arc aigu était encore tout à fait inusité et même inconnu en Europe, les monuments de style ogival se construisaient dans le centre de l'Arménie. On voit à Diarbékir un monument extrêmement remarquable, aujourd'hui converti en mosquée, qui est également construit dans le style ogival. Les Arméniens donnent à cet édifice le nom de Palais de Tigrane, et rien ne s'oppose à ce qu'il ait pu servir de demeure à ce prince. Le rez-de-chaussée du palais est orné de colonnes dans le style romain avec des chapiteaux corinthiens d'un travail assez correct. Ces colonnes portent des arcades en ogive. L'ordre du premier étage est également un corinthien très-orné; les frises et les corniches sont faites dans les principes de l'art romain du IVe siècle; l'arc ogive se trouve néanmoins mêlé à toute cette architecture comme s'il eût été pratiqué d'habitude dans ces contrées. On a déjà cité le palais de Khosroës, à Madaïn, qui est l'ancienne Ctésiphon, monument qui date du VIe siècle, et dont la porte gigantesque est de style ogival.

Bien qu'il soit difficile de fixer positivement l'époque où l'arc aigu a été employé pour la première fois dans l'architecture, on ne saurait rien conclure d'absolu sur la date d'un monument dans lequel il se trouve. Jusqu'à présent cette question est loin d'être résolue; mais ce qui est certain, c'est que l'arc aigu est d'invention orientale, puisqu'on le voit employé en Mésopotamie bien avant que l'Europe en ait eu connaissance.

Quant à l'arc surhaussé sur son centre, qu'on a l'habitude de regarder comme sarrazin, il est si rare dans l'Occident, que son origine orientale ne saurait être contestée. Il paraît certain qu'il a été transporté dans nos contrées par les Maures; mais on le remarque sur des monuments orientaux, bien avant la naissance de Mahomet. L'église arménienne de Dighour offre un exemple remarquable de cette sorte d'arcs; leur courbure, ou plutôt l'exhaussement de leur centre au-dessus de la ligne d'imposte, est beaucoup plus prononcée que dans l'église d'Ani. Elle porte la date de 1164.

La face latérale de l'église métropolitaine d'Ani est construite dans le même style que la face principale. Le pignon de la croisée est éclairé par une fenêtre circulaire, comme sur la façade. Au-dessous de cette fenêtre est une espèce de tympan ou tableau, avec un arc ogival. Ce tableau offre peu de saillie, et n'a pas d'appareil particulier. A droite et à gauche de la porte on remarque deux niches très-allongées, ou plutôt deux espèces de trompes qui correspondent à des évidements dans les piliers engagés. Le même, ajustement se remarque dans la face postérieure de l'église; mais là il est plus motivé, en ce qu'il dégage le rond-point de l'hémicycle des deux sacristies latérales. Cette disposition est caractéristique de l'architecture d'Ani. On l'observe dans l'autre église, dont

la conservation est beaucoup plus complète que celle de la cathédrale, mais qui n'a pas joui de la même célébrité parmi les Arméniens.

On ne voit en aucun endroit de ces ruines les traces d'un escalier ni d'une cave destinée aux sépultures. Cependant l'habitude d'enterrer les morts dans les églises était usitée en Arménie, car on lit dans la géographie de Vartan : « Le corps de Grégoire l'Illuminateur fut apporté de Constantinople, et fut placé dans l'intérieur du puits au-dessous des quatre colonnes de l'église. » Le même auteur mentionne un grand nombre de reliques et de sépultures placées dans les églises et les monastères.

Une chose remarquable dans cette architecture, c'est la manière ingénieuse dont on a profité des matériaux que la nature mettait à la disposition des habitants. Les toitures sont faites avec un art égal à celui qui a enfanté les plus beaux monuments antiques. Les larges tuiles, faites avec des laves, ont leurs bords relevés à angles droits, comme les tuiles de marbre dans les temples. Ces deux bords, appliqués l'un contre l'autre, sont recouverts par une faîtière courante; le tout porte sur une voûte en maçonnerie. Il s'ensuit que dans la construction de l'édifice on n'a pas employé un atome de bois, et depuis cinq ou six cents ans que les édifices d'Ani sont abandonnés, ils ont peu souffert des injures du temps. C'est, à mon avis, un des caractères remarquables de l'architecture arménienne, d'avoir été conçue selon la convenance des matériaux qui étaient à la portée des habitants. Le bois, étant rare dans la contrée, a été complétement exclu. Comme la chaux est une substance peu répandue dans les terrains volcaniques, on a su se passer aussi de son secours, tandis que les tufs de différentes consistances et de différentes couleurs ont été taillés, ciselés, sculptés, en murailles et chapiteaux, en colonnes et en voûtes, avec une variété infinie.

L.

Dans le siècle qui suivit l'érection de la cathédrale, la ville d'Ani vit son étoile pâlir; elle finit par tomber au pouvoir des princes byzantins qui possédaient déjà Kars et Erzinghan. L'église située près de la rivière paraît avoir été consacrée au rit grec, parce qu'on a ajouté devant l'entrée un portique ou vestibule, qu'on ne manque jamais de construire devant les églises de cette communion. Elle fut prise par les Géorgiens l'an 1160; dans la même année, elle fut assiégée par le roi de Krelath, ville située sur les bords du lac de Van, et qui conserve encore des monuments d'un caractère tout à fait inconnu chez nous. George, roi des Géorgiens, pour mieux veiller sur Ani, vint s'établir dans cette capitale; c'est alors qu'il fut attaqué par le sultan seldjoukide. Il soutint avec honneur un siége long et terrible; mais, fatigué de ces guerres continuelles, il prit le parti de faire la paix et de céder Ani comme gage (1161).

Les malheurs d'Ani ne sont pas les seuls que l'Arménie eut à déplorer alors. Les Seldjoukides ravageaient tout le pays; ils vinrent mettre le siége devant Artzé, ville importante, qui fut prise et pillée après une défense héroïque des habitants, qui préférèrent se jeter dans les flammes de l'incendie plutôt que de se rendre. L'empereur byzantin, loin de secourir franchement les habitants d'Artzé, profita de l'état malheureux de

l'Arménie pour enlever ces provinces à la race des Pagratides. Le butin que les Seldjoukides trouvèrent à Artzé ne fut pas inférieur à celui qu'ils prirent à Tovin; car, si l'on en croit Mathieu d'Édesse, Artzé possédait huit cents églises, et le vainqueur, Ibrahim, employa huit cents chameaux pour transporter le trésor de l'évêque; le butin général fut chargé sur dix mille chariots.

A partir de cette époque, le peuple arménien, soumis à l'esclavage musulman, se trouva peu à peu dispersé dans toute l'étendue du monde. La culture des arts lui devint étrangère, et les seules traces que l'on peut trouver désormais du style arménien, il faut aller les chercher dans les monuments de l'islamisme, qui furent encore quelquefois l'ouvrage des artistes arméniens.

Nous nous plaisions tant dans les ruines d'Ani, nous trouvions l'air si sain et si pur, la nature si belle et si mélancolique, que nous n'avions pas encore pensé à nos projets de départ. Nous voulions aller visiter Gumri, cette future capitale de l'Arménie, que l'empereur de Russie élève à grands frais, qu'il fortifie d'une manière redoutable, et qu'il peuple par tous les moyens, en attirant, bon gré mal gré, dans ses murs les populations chrétiennes de la Turquie et de la Perse. Les habitants arméniens du village nous parlaient avec admiration de la forteresse de cette ville, à laquelle travaillaient plus de dix mille ouvriers depuis plusieurs années. Chaque famille arménienne, disaient-ils, qui va s'établir dans ses murs reçoit, outre les secours généraux, si elle est dans le besoin, une exemption d'impôt pour plusieurs années.

Je demandais à l'un d'eux pourquoi il préférait rester exposé aux avanies des Turcs, dont il se plaignait si fort, plutôt que de passer la rivière pour aller s'établir dans un pays chrétien? — C'est que, me dit-il, ici nous vivons comme nous voulons; nous élevons nos enfants sans inquiétude, tandis qu'en Russie rien ne peut les exempter du service militaire. Les impôts d'ailleurs ne sont pas moindres là-bas qu'ici.

Le fond de la pensée de cet homme est le même chez tous les rayas : ils ne se rendent pas compte, ou plutôt ils veulent ignorer que, sous un rapport, ils vivent en Turquie sous le régime le plus doux, puisqu'ils ne sont pas sujets à l'onéreux impôt du service militaire. Ils veulent bien accepter du Grand-Seigneur des titres d'émancipation, mais je n'ai pas vu une seule famille, surtout parmi les Arméniens, qui consentît à échanger l'exemption du karatch contre le droit d'admission dans les rangs de l'armée. A notre point de vue, ce refus de faire participer les rayas à la défense de l'État a quelque chose d'humiliant pour les chrétiens; mais en Asie, où ce point d'honneur n'existe pas, c'est pour les rayas un véritable avantage. Dans tous les cas, la Russie veille sur les Arméniens de Turquie comme sur ses sujets futurs; et les agents russes sont autorisés à délivrer aux marchands arméniens tous les papiers, teskérés ou passe-ports, qui leur sont nécessaires pour voyager dans l'étendue de la Turquie comme des protégés russes.

LI.

Les Cosaques, qui gardaient la frontière de l'autre côté de l'Arpa-Tchaï et dont le

nombre s'était augmenté en voyant dans les ruines d'Ani des hommes à cheval, nous empêchaient de songer à passer la frontière sans faire un long détour. C'est d'ailleurs une grande difficulté que d'entrer dans les États de Russie sans avoir une recommandation directe du gouverneur général de Tiflis pour faire abréger la quarantaine, qui, de vingt jours assignés à un voyageur quelconque, peut être réduite à six pour un voyageur recommandé. Nous étions un matin tranquillement occupés à dessiner, lorsque nous vîmes dans les ruines un mouvement inaccoutumé. Les muletiers qui nous apportaient nos vivres arrivaient avec Georges et Méhémet. Ce dernier m'appela à l'écart : « Il faut vous dépêcher de déjeuner, dit-il, et partir immédiatement. » — Cette injonction me parut singulière. — « Nous n'avons pas de temps à perdre, ajouta-t-il, il faut rentrer au village. — Partons, disait Georges, c'est un mauvais pays! — Partons, s'écriait l'interprète, je n'ai pas envie d'être esclave des Kurdes. » Les muletiers se joignaient à nos gens, et personne cependant ne voulait nous dire la cause de cette terreur panique qui s'était emparée d'un monde ordinairement si insouciant. Les cavaliers de Médet-Bey arrivèrent sur ces entrefaites, et entrant à cheval dans l'église, vinrent se grouper derrière nos gens, en posant à terre la hampe de leurs lances. Ils promenaient sur nous un regard curieux et interrogateur, mais qui n'avait rien d'hostile, comme pour savoir ce que nous décidions. Malgré le silence obstiné de Méhémet, je comprenais qu'à tort ou à raison il nous regardait comme menacés d'un certain danger. « Il faut, lui dis-je, qu'il se passe quelque chose d'inquiétant; retournez chez Médet-Bey, et demandez-lui une escorte plus nombreuse. C'est le bey lui-même, me dit-il, qui a envoyé ce matin un courrier pour vous engager à partir sur l'heure. » Nous tînmes conseil avec ces messieurs, et malgré la persuasion où j'étais qu'il n'y a de dangereux que l'imprévu, et qu'en allant franchement on peut toujours conjurer de mauvaises dispositions, nous décidâmes que nous partirions. « D'ailleurs, me disait Méhémet pour me consoler, nous pouvons aller ce soir coucher dans un village où vous trouverez une église bien plus belle que celle d'ici. » Nous parvînmes cependant à gagner la journée sur les instances de Méhémet; mais au lever de l'aurore, nous trouvâmes tous nos gens disposés à partir, et nous quittâmes avec regret les ruines d'Ani.

Quand nous fûmes à cheval, Méhémet consentit à me dire le motif de son inquiétude L'événement était en effet plus grave que je ne l'aurais soupçonné, et avait pour cause ce qui s'était passé quelques jours auparavant. Lorsque nous arrivâmes à Kars, le vieux corsaire Méhémet avait pris les devants pour présenter, selon l'usage, les firmans au pacha et demander un gîte pour nous. Iskender-Pacha, qui était un des favoris du grand-vésir, en lisant les lettres de recommandation de Kosrew, s'empressa de faire venir le tchorbadji pour nous faire loger dans le meilleur quartier de la ville. Ce dernier, qui, à ce qu'il paraît, était un ennemi déclaré des chrétiens, alla trouver le grand-iman, et se plaignit vivement d'être obligé de loger des mécréants. Le grand-iman se trouva disposé à le soutenir dans ses prétentions, et un refus péremptoire fut envoyé au pacha. Celui-ci, étonné d'une pareille résistance, et furieux de voir son autorité méconnue, envoya immédiatement le cawas bachi, avec ordre de faire disposer, bon gré mal gré, un local pour nous recevoir. Le cawas bachi, trouvant dans le grand-iman une opposition obstinée, prit tout simplement sa courbach de peau d'hippopotame, et lui administra une correction; mais les oisifs du bazar s'en irritèrent et menaçaient ce cawas de sévères représailles. Voilà où en étaient les choses quand nous arrivâmes à Kars. L'agent consulaire russe leva les difficultés en nous offrant un gîte chez lui; mais, par suite de la discrétion

habituelle aux musulmans, il ne nous dit rien de ce qui se passait. C'était sans doute pour amortir la mauvaise humeur de la population musulmane, ou peut-être par un sentiment de justice distributive que les cawas du pacha allaient frappant à coups de fouet tous ceux qui se trouvaient à leur portée. Cet événement était aussi le sujet des conciliabules qui se tenaient chez le pacha en notre présence, et que pour rien au monde Agabec ni Méhémet ne nous auraient expliqués.

Le lendemain de notre départ, donc, le grand-iman, frottant son dos, s'en alla à la mosquée, et là, sur son terrain, se mit à exciter la populace contre Iskender-Pacha. Bientôt la rumeur tourna en véritable émeute. Iskender-Pacha, arrivé depuis peu de temps dans la résidence, n'avait pas su encore se faire un parti : forcé de céder à un soulèvement général, il sortit de la ville et se retira dans la montagne, non sans avoir fait prévenir de l'événement dont nous étions la cause Médet-Bey, chef du district d'Ani, en l'engageant à nous faire éloigner le plus tôt possible, pour que la population, apprenant que nous étions encore aux environs, ne se portât pas envers nous à quelques extrémités. Médet-Bey s'était acquitté de sa commission. Ce n'est que lorsque nous eûmes quitté les environs d'Ani et le territoire de Médet-Bey que ces gens, mettant pied à terre, nous apprirent ce qui s'était passé. Pendant que nous prenions le café de l'adieu, un des Kurdes qui avait un bonnet persan, disait à Cadéli : « Ce ne sont pas positivement les habitants de Kars que craignait notre bey; mais si les habitants d'Ani eussent appris le soulèvement, vous auriez été pillés, nous aurions été forcés de les imiter, et peut-être de nous défaire de vous, sous peine de passer pour vos partisans. » Il disait cela, en laissant échapper des bouffées de fumée, de l'air le plus nonchalant du monde.

LII.

Nous avions fait halte au bord de la rivière d'Aladja, ainsi nommée d'un village considérable que l'on aperçoit dans la vallée. La majeure partie de ses habitants sont chrétiens. Une église circulaire en pierres de taille s'élève au-dessus des maisons. Depuis bien longtemps nous avons quitté le pays où il est d'usage de couvrir les maisons avec des tuiles : toutes les habitations de ces contrées sont couvertes en terrasses, faites avec des poutres placées horizontalement sur les murs, et sur lesquelles on étend d'abord un lit de fascines, puis un lit épais d'argile. Il est difficile de concevoir une méthode plus vicieuse pour une contrée que la neige couvre plusieurs mois de l'année et qui au printemps est exposée à des pluies périodiques. A en juger par les monuments de l'ancienne ville d'Ani, dans lesquels il n'entre pas un atome de bois, la rareté des forêts et des arbres d'une dimension suffisante pour la charpente a influé grandement sur le style de l'architecture de ces contrées. Il en est de même pour les habitations particulières. On se procure facilement des perches plus ou moins solides pour couvrir un espace d'une vingtaine de pieds; mais pour établir ce qu'on appelle une ferme de charpente, il faut des pièces de bois beaucoup plus considérables. Il y a telle maison dans les villes du nord dans lesquelles le toit et la charpente forment près de la moitié de la hauteur de l'édifice. Cette raison d'ailleurs n'est pas la seule, car il faut encore pour les fours à briques du combustible que le pays ne fournit pas. Depuis Erzéroum nous parcou-

rons la contrée où de temps immémorial la construction en terre a prévalu pour les constructions particulières. Le terrain est toujours très-accidenté, et par conséquent très-bien arrosé. Nous voyons partout des moissons qui couvrent la terre, des bestiaux nombreux ; mais l'absence totale d'arbres donne au pays un aspect d'une tristesse extrême. Nous marchons toujours en longeant la vallée de l'Arpa-Tchaï, où tous les ruisseaux que nous traversons portent leur tribut. Une ruine d'une étendue considérable, que j'aperçois vers le bord de la rivière, attire mon attention. Ce château était la résidence de Médet-Bey, qui habite maintenant les montagnes à l'occident d'Ani.

Un corps de trois mille Kurdes qu'il avait rassemblés contre les Russes attaqua avec furie le corps d'armée du général Bourtsoff, qui marchait pour occuper le village de Dighour. Les Kurdes occupaient les hauteurs du village d'Aladja, et fondirent sur le corps russe au moment où il passait la rivière; mais les Russes avaient avec eux deux pièces de campagne dont la mitraille repoussait les Kurdes et leur tua beaucoup de monde, à cause des efforts qu'ils firent pour s'en emparer. Médet-Bey, apprenant que le passage de la rivière s'effectuait malgré la résistance, tenta de faire une sortie qui n'eut aucun succès. Le corps d'armée russe, que Médet-Bey avait compté placer entre deux attaques, fit tête de part et d'autre, et les tribus kurdes se retirèrent vers le village de Dighour. Les Russes, débarrassés de ces ennemis, attaquèrent avec leurs deux pièces de campagne le château de Magasbert; la résistance fut vive. Médet-Bey avait de son côté deux mauvaises pièces de canon en fer, mais il manquait de munitions. Ce château était resté avec les seules défenses dont il avait été armé dans le moyen âge: un fossé à moitié comblé et des murs hors d'état de résister aux efforts du boulet. Les Turcs avaient établi un camp formidable sur le plateau qui domine le village de Dighour. C'est là que les deux corps commandés par les généraux Mourawieff et Bourtsoff rencontrèrent le gros de l'armée turque.

Dighour est un village presque entièrement peuplé d'Arméniens; il est situé dans une vallée assez encaissée et dominée par un vaste plateau qui s'étend jusqu'au pied de l'Ararat. La rivière de Dighour est un des affluents les plus considérables de l'Arpa-Tchaï. Les Turcs, voyant arriver les troupes de Bourtsoff, se dirigèrent également vers le village, pour défendre le passage de la rivière. Le combat fut vif et sanglant. Les Kurdes et les Cosaques inquiétaient les flancs des deux armées : et les Russes étaient infailliblement repoussés, si le corps du général Mourawieff n'était venu par la rive droite de la rivière prendre les Turcs en flanc et les forcer de battre en retraite. Les vainqueurs néanmoins éprouvèrent une perte notable. La position de Dighour étant abandonnée par les Turcs, Médet-Bey se trouva complétement cerné, et la brèche ayant été ouverte, il parvint à s'échapper avec un petit nombre de Kurdes. Les Russes incendièrent tous les bâtiments qui se trouvaient dans l'intérieur du château, et firent sauter les principales tours.

Nous séjournâmes quelque temps à Dighour. Quoique les habitants eussent déjà vu des Européens, nous eûmes beaucoup de peine à arrêter leur curiosité indiscrète. Ils venaient en foule jusque dans notre chambre retourner nos bagages et examiner nos vêtements. Ils ne paraissent pas avoir conservé un souvenir bien agréable du séjour des Russes, et se plaignent qu'on ait arraché toutes leurs vignes qui jusqu'à ce jour n'ont pas été replantées. En partant de Dighour, le 20 septembre, nous avions le mont Ararat au sud-est.

LIII.

ÉGLISE DE DIGHOUR.

Cinq heures après avoir quitté Ani, nous arrivâmes au village : il est situé sur la rive droite de la rivière. Quoiqu'il ne soit composé que d'un amas de maisons qui ressemblent plutôt à des huttes, on y remarque un monument que je regarde comme un des plus curieux parmi ceux qui existent encore dans cette contrée : c'est une église arménienne qui est encore aujourd'hui consacrée au culte chrétien. Son plan est analogue à celui de la cathédrale d'Ani, c'est-à-dire, un pendentif couronnant la croisée de l'église. Tous les arcs de l'intérieur sont à plein cintre ; mais l'extérieur est orné de colonnes engagées, entre lesquelles se trouvent les portes surmontées d'un arc surhaussé, c'est-à-dire, dont le centre ne porte pas sur l'imposte, bien que l'arc soit circulaire. On s'est longtemps persuadé que ces sortes d'arcades avaient été exclusivement employées, dans l'origine, par les artistes musulmans; mais en les retrouvant dans cette contrée appliquées à un temple chrétien, et à une époque où l'Arménie était exclusivement chrétienne, il faut, je pense, accorder que le principe de ce genre d'architecture est dû plutôt aux chrétiens qu'aux musulmans. Il est vrai que les artistes arabes ont adopté cette forme de l'arc, et l'ont, dans certains pays, employée presque exclusivement. C'est surtout sous la dynastie des Ommiades que ce système d'arcades a été le plus répandu. On le voit employé dans un grand nombre de monuments arabes d'Espagne; et dans l'Algérie il s'est perpétué presque jusqu'à nos jours. J'ai déjà cité un monument de ce genre qui est évidemment antérieur à l'islamisme: je veux parler d'un des tombeaux d'Urgub en Cappadoce, dont la porte taillée dans le roc est surmontée d'un cintre de cette forme. Ce système de construction est donc bien évidemment originaire de ces contrées.

Faut-il le rechercher dans les monuments sassanides, et le regarder comme apporté de la Perse dans l'Asie occidentale? C'est ce qui ne saurait être prouvé jusqu'à ce qu'on ait trouvé des monuments de ces princes avec le même caractère. Quelques pagodes de l'Inde, qui remontent à une antiquité assez reculée, ont aussi des arcs dans le style qui nous occupe. Il serait utile de bien déterminer l'époque de leur construction, pour savoir si c'est par l'Arménie ou par les artistes de Mascat et d'Ormuz que ce genre d'architecture s'est répandu dans l'Égypte et dans la Barbarie. Les impostes qui supportent les arcs sont composées de deux colonnettes accouplées ayant un même chapiteau de feuilles d'acanthe. Le chambranle de la porte est orné de moulures, et elle est couronnée par une corniche qui porte des croix et des emblèmes chrétiens. A l'intérieur, le dôme de l'église n'a pas la forme d'une coupole, mais plutôt celle d'un grand cône couronné par une partie sphérique. Une inscription, placée au-dessus d'une petite porte latérale, apprend que cette église a été terminée en 1242 ; mais comme elle est écrite en arménien littéral, le prêtre ne sut pas nous en donner la traduction.

Toute la plaine qui environne le village est nue, mais les champs semblent plutôt en jachères que complétement abandonnés. Le système des jachères qu'on a tant de peine

à faire abandonner même dans nos pays est encore en pleine vigueur dans tout l'Orient; mais il y est singulièrement appliqué. Il n'est pas rare de voir des tribus tirer la même année deux récoltes du même terrain, à la condition de le laisser reposer l'année suivante. Obligés d'employer pour le chauffage la partie la plus active du fumier de leurs bestiaux, ils ne répandent l'engrais sur leurs terres qu'avec parcimonie. Ils ne connaissent pas l'usage des marnes, des ajoncs, des feuilles sèches et de tous les amendements qui sont employés avec tant de succès dans d'autres contrées; néanmoins la fertilité du sol volcanique compense en quelque sorte ce que leur agriculture a de défectueux. Nous voyons la terre couverte de moissons d'un aspect assez satisfaisant. La certitude d'avoir pendant l'été deux ou trois mois sans pluie les engage à planter du coton. Nous apercevons de distance en distance quelques villages dans la plaine. Les guides que nous prenons sont ordinairement des chrétiens qui, dans ces contrées, n'ont pas le caractère humble et résigné des habitants des villes. Les Kurdes n'étant pas des musulmans très-fervents, les chrétiens jouissent ici d'un peu plus de liberté.

Au village de Zertchié, nous franchissons un petit ruisseau qui porte ses eaux à l'Araxe, et nous avons à gravir une montagne qui nous sépare encore de ce fleuve. Nous continuons de marcher sur le terrain volcanique, mais nous quittons les tufs rouges et jaunes pour retrouver les trachytes. Cette formation est recouverte par un lit d'obsidienne qui s'est fait jour entre les fissures de la roche qu'elle a décomposée par son contact. Ce gisement d'obsidienne n'est pas aussi étendu que celui du Soghanli-Dagh, mais la roche est plus belle et présente des variétés qu'on ne trouve pas dans l'autre gisement. Cette obsidienne est rouge et noire, jaspée; d'autres fragments sont complétement rouges, et ressemblent fort à cet émail que l'on trouve dans les ruines de Rome et que les marbriers appellent purpurine. Arrivés au sommet de la montagne, nous avons à descendre par des sentiers affreux pour gagner le bord de l'Araxe.

LIV.

Nous faisons halte au village de Kers, situé à mi-côte, dans une anfractuosité de la montagne, qui fournit des sources abondantes. Après avoir accepté quelques rafraîchissements de l'aga du village, nous nous remettons en route pour faire encore quelques lieues dans la journée. Lorsque nous arrivâmes au bord du fleuve, nous fîmes sonder le gué par un muletier; mais les eaux étaient déjà hautes. Nous trouvâmes à grand' peine un passage convenable. Le lit de l'Araxe est encombré d'une masse de graviers qui roulent sous les pieds des chevaux, et qui risqueraient de les faire tomber dans le fleuve. L'endroit où nous le passâmes avait environ soixante mètres de largeur: ses eaux sont bleuâtres; son cours est rapide. Nous avions déjà longé ce fleuve dans la vallée de Hassan-Kalé, non loin de laquelle il prend sa source. Il est encaissé dans une grande vallée qui se dirige de l'est à l'ouest. Nous avons suivi, pour arriver au bord de l'eau, une dépression de terrain qui se reproduit de l'autre côté du fleuve; mais, en tout autre endroit, il nous eût été impossible de descendre du plateau sur lequel nous étions, tant les montagnes sont abruptes et inaccessibles. Nous arrivions au moment où les eaux de l'Araxe commencent à baisser, parce que toutes les neiges qui couronnent les sommets

sont fondues à cette époque. C'est plus à l'ouest que se trouvent les ruines de l'ancienne et célèbre ville de Djoulfa, qui fut longtemps la résidence des princes d'Arménie; mais elle fut détruite par Schah-Abbas, qui en transporta les habitants en Perse pour peupler le faubourg d'Ispahan. Le fond de la vallée que nous rencontrons, après avoir passé le fleuve, est arrosé par un ruisseau qui descend en cascade du haut des collines de la rive droite. De nombreux vergers couvrent ses deux rives : les abricots, les jujubes, les poires et les pêches sont en pleine maturité. Nous montons encore pendant une heure, en admirant les chutes rapides des eaux qui tombent au milieu des masses de lianes. Ce sont encore des Arméniens qui forment la majeure partie de la population de ce village; il y a aussi quelques Grecs et des familles turques répandus dans les villas ou tchiflik qui couvrent le district.

L'aga réside à Kaghisman, village considérable où nous étions attendus. Les Arméniens l'appellent Gaghzovan : c'était une ancienne forteresse dans le pays de Gape-Ghean. Nous trouvâmes, chez l'aga, un cawas envoyé par le pacha de Kars pour nous apprendre que le soulèvement de la population, qui avait inquiété un moment l'autorité, était complétement apaisé. Néanmoins nous ne jugeâmes pas qu'il fût possible de retourner sur nos pas pour compléter ce que nous n'avions pas fait à Ani. L'aga nous fit présent de plusieurs corbeilles d'excellents fruits, de melons et de pastèques, que nous acceptâmes avec reconnaissance, car depuis longtemps nous étions réduits à nous nourrir de riz et de poules. Le seul rafraîchissement que nous avions trouvé dans la haute Arménie consistait en youhourt, qui est le mets de prédilection des habitants. Ce village a un aspect de richesse et de gaieté que nous n'avions pas trouvé depuis longtemps. La race s'en ressent; et nous remarquions des enfants plus beaux, et une taille plus élevée chez les hommes. Du haut de la colline de Kaghisman, la vue s'étend sur la vallée de l'Araxe, à une distance de plusieurs lieues. Il est un fait géologique assez curieux, c'est que le cours du fleuve sépare de la manière la plus tranchée les terrains d'origine volcanique et ceux de nature calcaire. Toute la colline de Kaghisman est une masse compacte d'argile dont les couches paraissent inclinées à l'ouest. Cette argile recouvre le calcaire gris, semé de veines blanches dans lequel on trouve quelques débris de térébratules. En quittant le village, nous sommes bientôt sur les rives du fleuve, dans des chemins extrêmement difficiles.

Désirant nous rendre dans la journée du lendemain à Toprak-Kalé, nous étions allés coucher au village de Karavenk, situé au pied des montagnes que nous avions à franchir. Ce hameau, composé d'une cinquantaine de huttes en terre, a cependant une église en pierres de taille, monument qui se fait remarquer dans un pays où il est si rare de rencontrer des édifices un peu considérables. Méhémet passa la soirée à réunir l'escorte nombreuse qui devait nous accompagner le lendemain, autant pour nous montrer la route que pour nous défendre contre les attaques. Vers le milieu de la nuit, nous nous mîmes en route. La grande chaîne que nous avions à franchir sépare le bassin de l'Euphrate, qui coule de l'est à l'ouest, de celui de l'Araxe, et se dirige à l'est. C'est dans cette traversée que nous vîmes combien il est important d'avoir avec soi des gens du pays, habitués à camper et à coucher sur leurs manteaux. Notre interprète s'étant trouvé en retard, s'égara dans la montagne, et nous perdîmes environ deux heures pour le retrouver. Le pic que nous avions à franchir est un des points culminants de cette chaîne, que l'on appelle Acboulak; le pic lui-même est appelé, par les habitants, *Arzivouti-Dagh*.

Le nom de cette montagne est resté, parmi les habitants, comme une des plus antiques traditions qui se rattachent aux origines de la nation arménienne. C'est au milieu de ces montagnes que vivaient ces tribus connues sous le nom de *Arévorti* [1], ou enfants du Soleil, qui suivaient la religion de Zoroastre, et qui refusèrent constamment de se convertir au christianisme. Le culte mirh et de Anaïde fut longtemps pratiqué par les anciens Arméniens. Une province entière, que les anciens ont appelée *Acilisène*, portait le nom de Anaetia, parce que le culte de la déesse Anaïde y était particulièrement en honneur. Je dois remarquer que cette province, qui était contiguë à l'Euphrate, touchait à la portion de la Leucosyrie dans laquelle j'ai trouvé les curieux monuments sacrés avec des bas-reliefs relatifs au culte de la déesse.

Dans cette montagne des Arzivouti il existe, d'après ce que m'ont dit les guides, des ruines d'anciens villages qui sont inhabités depuis un temps immémorial; mais aucun d'eux ne put me dire s'il existait quelque inscription ou quelque pierre travaillée. Les guides paraissent craindre de traverser ces montagnes, qui sont, disent-ils, fréquentées par les Yézidi. Ces dernières tribus ne sont peut-être autre chose que les descendants des enfants du Soleil, sur lesquels nous n'avions que des renseignements si fugitifs.

Au lever de l'aurore, quand nous pûmes reconnaître les terrains, je m'aperçus que la nature de la montagne avait changé, et que nous marchions sur un terrain de trapps presque schisteux qui, dans certains endroits, alternent avec la serpentine d'une manière très-confuse. Bientôt le calcaire identique avec celui de Karavenk reprend la place de la serpentine, comme si le pic d'Arzivouti eût déplacé le dépôt calcaire dans son soulèvement.

Le plateau sur lequel nous marchons pendant quelque temps est couvert d'une prairie où des familles nomades viennent s'établir, après la fonte des neiges, pour faire paître leurs troupeaux; mais elles n'y cultivent pas. Après une halte d'une heure, nous commençons à descendre dans une vallée qui s'élargit peu à peu, et dont les flancs sont égayés par quelques arbustes. Le calcaire gris veiné fait place au calcaire grossier que nous ne quittons pas jusqu'à Toprak-Kalé. Cette ville est aujourd'hui dans le dernier état de dénûment; elle a été pendant longtemps l'apanage d'un bey kurde dont le revenu principal consistait dans les droits qu'il extorquait aux caravanes lorsqu'elles se rendaient de Perse en Turquie. Mais depuis longtemps le château fort n'a plus que son ancienne renommée; c'est une masure gardée par quatre vieux janissaires et commandée par un jeune homme, qui est fils du pacha de Bayazid. L'ancienne famille féodale a été dépossédée. L'établissement de l'autorité du sultan dans la vallée supérieure de l'Euphrate, en séparant les tribus du nord et du sud, a beaucoup affaibli la résistance que les Kurdes pouvaient lui offrir dans certains cas; et après quatre cents ans de guerre, le gouvernement de la Porte paraît pouvoir s'établir sans obstacles dans ces contrées.

Ces montagnes, du temps de Xénophon, étaient habitées par le peuple des Carduques, qui reçurent les Dix mille comme des ennemis, et abandonnèrent leurs habitations pour s'enfuir sur les montagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Rien n'a changé dans

[1] Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie.*

l'aspect de ce pays : ce sont toujours des villages inaccessibles, composés de quelques tas de pierres ou de yaélâs, vastes campements dans lesquels les tentes des nomades entourent symétriquement la tente du bey, la seule autorité reconnue par eux. Tout dans ces yaélâs se passe comme dans un village indépendant. Le mollah et le cadi se réunissent avec le bey pour rendre la justice, et prononcent en dernier ressort sur toute espèce d'affaires. Depuis la guerre acharnée que le sultan a faite à ces montagnards en 1833 et 1834, les principaux beys s'étaient soumis; mais ils commençaient à remuer depuis la mort de Mahmoud, excités qu'ils étaient par les prétentions injustes des pachas à trois queues qui les entouraient, et surtout par les promesses de quelques agents qui venaient les soulever au nom de Méhémet-Ali. Rien ne pouvait nous arrêter à Toprak-Kalé; c'était le point extrême où l'armée russe s'était avancée et dont elle s'était emparée. Les Arméniens, qui, en général, nous disaient assez franchement leur manière de penser quand les Turcs n'étaient pas là, n'ont pas paru fort enthousiastes de l'expédition de 1828. C'est de cette époque, disent-ils, que date la dépopulation complète de la vallée.

Le chemin que nous avions fait pour aller visiter les villes de Kars et d'Ani nous avait détournés de la route directe de Perse, que nous retrouvions en ce point. Rien n'est moins pittoresque, à mon avis, que la vallée de l'Euphrate, dans laquelle il n'y a pas un seul arbre pour couper les lignes austères de l'horizon. Des collines arrondies, des villages qui s'élèvent à peine de quelques pieds au-dessus du sol, une population chétive et clairsemée, chez laquelle toute sensibilité est morte, voilà le tableau que nous avions devant les yeux. Pour avoir le moindre renseignement, soit sur une direction, sur un cours d'eau, ou le nom d'une montagne, il faut des conversations sans fin. On doit encore bien moins compter sur le secours des indigènes, quand on veut réunir quelques documents positifs sur leur administration ou leurs coutumes. Le nom d'une tribu ou celui d'un bey n'est pas connu à deux lieues au delà du cercle de son autorité.

LV.

C'est un fait constaté par presque tous les voyageurs qui ont parcouru l'Arménie, que la décadence de toutes les villes de ces plateaux et la dépopulation effrayante qui en résulte. Toutes les villes des bords de l'Araxe, les innombrables villages du plateau de Nackchivan ne sont plus que des ruines sans nom. Et au milieu de tant de témoignages de destruction, on n'en trouve pas un seul de prospérité ou d'accroissement; car, pour moi, je pourrais à peine citer une seule ville de fondation moderne. Ce qui donne à ces pays un aspect de misère et de tristesse si caractérisé, c'est qu'on n'y voit pas la moindre industrie, l'industrie même la plus grossière. Les fenêtres ont à peine des volets pour arrêter la rage des ouragans; les portes sont fermées avec des serrures de bois. On ne sait pas ce que c'est qu'une cheminée : le feu se fait au milieu des chambres, et la fumée s'échappe par un trou du plafond, non sans laisser des traces de son passage dans les yeux et dans la gorge des assistants. Les enfants sont abandonnés à eux-mêmes, avec les brebis et les buffletins. Quant aux routes, qui sont déjà

si mauvaises aux portes des grandes villes, elles sont ici presque impraticables. Les voyageurs sont exposés, ou à se briser sur les rochers lorsqu'ils sont sur les montagnes, ou à s'engloutir dans les marécages lorsqu'ils sont dans la plaine. Le gouverneur de Toprak-Kalé fit néanmoins ce qu'il put pour nous être agréable, et nous donna une escorte composée de deux vieux Turcs qui paraissaient par-dessus tout redouter la rencontre des Kurdes. Aussi ils se tirèrent fort adroitement de leur corvée, en nous disant : « Nous allons marcher devant pour voir si la route est sûre. » Ils gagnèrent peu à peu du terrain, et nous les vîmes de loin se remiser dans un village d'où nous jugeâmes fort inutile et fort difficile de les faire sortir.

Méhémet s'était précautionné d'une escorte de cavaliers kurdes. Il avait entendu dire que la vallée n'était pas sûre. Nous fîmes halte à un village d'Arméniens catholiques que l'on appelle Tchéchich-Keui (le village du prêtre). A une distance de cent mètres, il nous semblait voir un gros tas de terre. Quelques bestiaux chétifs montés sur des buttes de fumier indiquaient des habitations humaines. Nous fûmes cependant bien reçus par ces pauvres gens qui, outre les persécutions des Turcs, ont encore à souffrir celles des Arméniens hérétiques. A deux heures nous arrivons à un village qu'on appelle Kara-Kilicé. A peine fûmes-nous installés dans l'espèce de khan qui nous servait de gîte, que nous vîmes arriver une troupe de Tchingané ou bohémiens qui venaient danser devant nous leurs sarabandes sauvages au bruit d'une musique épouvantable. Jamais je n'ai vu un spectacle plus profondément triste que ces familles vêtues de haillons, ces femmes qui portaient sur leur figure l'empreinte de la misère et de la souffrance, posant par terre leurs enfants à la mamelle pour danser sur l'estrade où nous nous trouvions, ou plutôt pour faire des contorsions ridicules qu'elles appelaient une danse. Un grand jeune homme qui avait une robe de femme leur succéda, et exécuta un pas qui rappelait la danse des almées du Caire. Il y a une chose curieuse dans cette sorte de population errante : c'est que, quel que soit l'endroit où on la trouve, de l'Orient à l'Occident, ils ne parlent jamais la langue du pays où ils sont ; jamais on ne les a vus répondre franchement à ceux qui leur demandaient d'où ils venaient. Ils se donnaient comme musulmans, mais les habitants du village les regardaient comme des Yésidi. Ces tribus, comme on sait, sont méprisées par les chrétiens et par les musulmans.

LVI.

Le caractère de la race de ces Tchingané se reconnaît facilement par les nombreuses tribus indigènes ; car leurs familles sont peu mélangées, s'unissent généralement entre elles, et ce n'est guère que dans les villes qu'elles s'allient avec les Turcs. Le teint des Kurdes est naturellement blanc ; c'est le soleil qui leur donne cette couleur basanée que la figure des femmes retient encore plus que celle des hommes.

Pendant la campagne des Russes, les tribus kurdes se sont distinguées contre les Cosaques. Mais, par suite de leur caractère changeant et de leur antipathie contre les Turcs, qu'ils regardent comme les ennemis de leur indépendance, des hordes nombreuses se

sont mises à la solde de la Russie, et, lors de la prise de Bayazid, se sont portées envers les habitants de cette place à toutes sortes de violences.

Comptant sur l'agilité de leurs chevaux, les Kurdes, dans une attaque, se précipitent avec furie contre les ennemis en poussant un cri aigu qui ressemble au hourra des Cosaques; puis, arrivés à portée de leurs armes, ils arrêtent leur cheval sur le jarret, et retournent en arrière pour recommencer une nouvelle attaque. Ils sont armés de pistolets attachés à leur ceinture par une longue courroie, d'un sabre extrêmement courbe, de carabines qui sont presque toujours en mauvais état; les plus pauvres ont des lances dont la hampe est faite en bois du pays. Ils mettent beaucoup de prix aux bois de lance qui sont faits de bambou : ces armes leur sont apportées des Indes par Bassora, et arrivent dans le Kurdistan en remontant le Tigre.

Ce sont les Kurdes qui fabriquent leur poudre : aussi leurs armes sont-elles sujettes à faire long feu. Les voyageurs ne peuvent pas leur faire de cadeau plus agréable que de leur donner de bonne poudre de France.

Leur organisation en temps de guerre est plutôt soumise au caprice de la multitude qu'à des lois régulières. Bien que la puissance des beys soit héréditaire, il faut à chaque décès que le pouvoir du successeur soit confirmé par un conseil des anciens, comme cela a lieu chez les Kabyles d'Afrique. Le conseil ou djemâa prononce sur toutes les affaires graves. C'est dans une circonstance semblable que le fils du bey de Révendize, voyant sa nomination contestée par les anciens du district, qui le trouvaient trop jeune pour commander à des peuplades aguerries, tira son poignard, et s'arrachant un œil qu'il jeta au milieu de la tente, leur demanda avec fierté s'il leur paraissait capable de commander.

Ces peuples, indomptables dans leur pays et dans leurs montagnes, seraient incapables de porter la guerre hors de leurs frontières. Les troupes de la Porte les ont toujours battus, lorsqu'elles les ont rencontrés en plaine; mais il n'y a pas de nation qui entende mieux qu'eux la guerre de montagnes. Leur cavalerie est nombreuse et bien montée: un cheval est la première richesse d'un Kurde. Les plateaux où l'Euphrate et le Tigre prennent leur source sont les plus renommés pour la race des chevaux; ils sont petits, trapus, ayant la tête forte et osseuse, et une crinière très-longue. On ne saurait se faire une idée de l'adresse de ces animaux pour courir dans les rochers, et de la confiance des cavaliers, qui les lancent à fond de train dans des pentes rapides et saisissent par la crinière, et sans descendre de cheval se glissent jusqu'à terre pour ramasser leur djérid ou leur lance.

Chez ces tribus qui ne connaissent d'autre distinction que l'adresse dans l'exercice des armes, qui poussent jusqu'à l'excès leur goût pour la toilette et les habillements coquets, on pourrait croire que la condition des femmes se ressent de ces mœurs chevaleresques; mais il n'en est pas ainsi. C'est même une particularité remarquable, chez les Kurdes, que la beauté des hommes et la laideur des femmes. Ce sont ces dernières qui sont chargées des travaux les plus pénibles; ce sont elles qui tissent les tentes, qui récoltent le grain, qui s'occupent de tous les détails d'émigration ou de campement. Comme tous les chevaux sont employés par les cavaliers, on a dressé les bœufs et les vaches à porter

les fardeaux : ils servent également de montures. On rencontre quelquefois un Kurde armé jusqu'aux dents, trottant sur un bœuf avec autant de fierté que s'il était monté sur le plus beau coursier. Les Kurdes n'ont pas adopté cet usage, si répandu dans tout l'Orient, de voiler les femmes : cela seul suffirait pour les distinguer des Turcs.

Toutes les tribus des contrées que nous rencontrons passent pour être musulmanes; mais elles ne le sont que de nom, et jamais on ne voit un Kurde aux heures de la prière faire ses ablutions et se prosterner du côté de la Mecque. Ils ont emprunté aux Turcs la polygamie, sans cependant que cette coutume soit généralement pratiquée.

Il serait difficile de savoir en combien de tribus la nation kurde est divisée; néanmoins ils sont unanimes pour reconnaître deux grandes nations : ce sont les Afchars, qui occupent tout le versant méridional jusqu'au fleuve nommé le Grand-Zab, et les Revandizes, qui habitent les provinces du centre. D'après cet état de choses, on doit comprendre que la Porte retire très-peu de produits des impôts du Kurdistan. Les pachas de Mouch et de Van doivent toucher des beys des différentes tribus une certaine redevance, établie sur le nombre de tentes du beylik; mais ces impôts sont très-précaires, et, sous le plus frivole prétexte, les beys refusent de les payer.

Les Kurdes qui nous accompagnaient sont tellement étrangers aux grands événements de l'État, qu'ils ignoraient la mort du sultan Mahmoud; mais, en revanche, ils connaissaient bien les progrès de l'armée d'Ibrahim, et n'attendaient que le moment de se réunir à elle.

LVII.

Tout en conversant avec les Kurdes de notre escorte, nous arrivâmes à un grand monastère qu'on appelle Kara-Kilicé (l'église noire). C'est un lieu de pèlerinage des Arméniens, qui ont coutume, lorsqu'ils viennent du sud, d'y séjourner deux ou trois jours avant de se rendre à Etchmiazin. Le monastère est défendu par une muraille percée de meurtrières. Une grande église, dont la structure n'offre rien de remarquable, s'élève sur une terrasse. Nous nous arrêtâmes quelques heures en ce lieu, et nous repartîmes pour aller coucher à Diadin, ville de cinq ou six mille âmes, située dans la plaine, et à peu de distance des sources de l'Euphrate.

Un Kurde, nommé Abdoulla, vint nous offrir de descendre chez lui. Nous acceptâmes, car les caravansérais sont, dans toute cette partie de la Turquie, dans un tel état de dégradation, qu'on n'y saurait demeurer sans courir le risque d'être écrasé par la chute des voûtes. On nous installa dans un grand hangar, où nous reçûmes, comme d'habitude, les visites de quelques habitants, curieux de voir des Européens. Nous avions surtout excité la curiosité d'un ami d'Abdoulla notre hôte, chef de famille dans les montagnes voisines. Il aimait beaucoup à nous faire des questions, mais ne répondait pas volontiers aux nôtres. Son costume différait beaucoup de celui des Kurdes que nous avions rencontrés; il portait dans son turban, au lieu d'un fez, un grand bonnet

rouge qui lui retombait sur l'épaule. Son charvar était étroit, et lié au-dessus de la cheville, comme ceux des prisonniers barbares que l'on voit dans les bas-reliefs romains. Nous n'obtînmes pas assez sa confiance pour qu'il nous dît à quelle autorité il obéissait et de combien de tentes se composait sa tribu. Il me conduisit hors de la ville pour me faire admirer la vallée basaltique où coulent les eaux de l'Euphrate en sortant des montagnes.

Le château de Diadin, construit sur le bord du fleuve et résidence du gouverneur, était entre les mains des Russes peu de temps après la prise de Bayazid. L'armée d'invasion trouva surtout un appui chez les chrétiens de la place et chez les Kurdes, qui, voyant que rien ne leur restait plus à piller à Bayazid, firent cette campagne en amateurs. Diadin est situé près du versant occidental du col qui sépare le bassin du Mourad-Tchaï, ou Euphrate, de celui de l'Araxe. La formation de ce col est tout à fait indépendante du grand soulèvement de l'Ararat, et aucune des roches qui le constituent ne porte le cachet d'une origine volcanique. Les premières collines que nous franchissons sont composées d'un tuf calcaire tendre et jaunâtre, dans lequel je n'ai pas aperçu de fossiles. Le second étage du col est entièrement formé d'un schiste noirâtre, talqueux, très-voisin de l'ardoise. Nous traversons ensuite un plateau couvert de terre végétale, et nous laissons à notre droite un petit lac formé par la fonte des neiges et qui est à sec dans l'arrière-saison.

Le versant oriental du col est composé d'un schiste argileux calcaire, entremêlé de calcaire spathique. C'est le dernier indice des terrains de transition, car en descendant nous commençons à fouler un sol dont le gravier rougeâtre crie sous les pieds des chevaux, et qui porte tous les caractères d'un terrain igné.

LVIII.

Le château de Bayazid, situé sur le versant occidental d'une montagne, nous apparaît à plus de quatre lieues de distance, et pour couronner la scène, nous avons à notre droite le colosse de l'Ararat, dont le cône régulier s'élève à 1,938^{m} au-dessus de la plaine et 5,248^{t} au-dessus du niveau de la mer.

Tous les voyageurs qui ont parlé de cette montagne n'ont pu s'empêcher de peindre la vive impression que ce tableau avait faite sur eux. La régularité de sa forme, son isolement complet de toutes les chaînes environnantes, contribuent à faire paraître cette montagne plus haute qu'elle ne l'est en effet. Le groupe dont l'Ararat est le point culminant se rattache néanmoins, par différents plateaux, au Caucase d'une part, et à l'Anti-Taurus de l'autre. A cette époque de l'année, les deux tiers supérieurs de la montagne sont encore couverts de neiges qui, se conservant dans les profondes vallées ouvertes sur ses flancs, produisent l'effet de torrents glacés qui se précipitent du sommet. La pureté du ciel nous permettait de jouir de la vue du sommet et de l'examiner avec une excellente longue-vue. On y distingue parfaitement trois petits cônes qui semblent entourer l'orle d'un cratère. La constitution de la montagne n'offre nulle part des

couches stratifiées comme dans les autres chaînes, mais toute la surface du cône est couverte par un épanchement de laves qui est bien évidemment sorti du sommet. La plaine qui s'étendait à notre gauche depuis la route jusqu'au pied de l'Ararat est complétement déserte : on n'y voit pas même une cabane.

Les terrains volcaniques, si fertiles en d'autres lieux, sont ici absolument arides, et les flancs de la montagne n'offrent aux regards que des amas de scories entraînées par la fonte des neiges. En ne considérant que l'aspect de la lave, on serait tenté de ranger l'Ararat parmi les volcans actuellement en activité; encore trouverait-on quelques points du Vésuve ou de l'Etna, où des scories âgées de vingt ans sont déjà couvertes de verdure. Néanmoins, sauf quelques tremblements de terre de peu d'importance, l'Ararat, de mémoire d'homme, n'a été le centre d'aucun phénomène volcanique [1].

Un sommet s'élève un peu plus vers le nord : c'est celui du petit Ararat, volcan qui atteint à peine le tiers de la hauteur de la grande montagne. Une heure avant d'arriver à Bayazid, nous commençons à monter dans des terrains volcaniques tellement bouleversés, qu'on a peine à se rendre compte du relief du terrain. La couleur générale de ces montagnes est un rouge de brique dû à une espèce de pouzzolane ou de tuf volcanique qui recouvre les roches plus solides. Je remarque, sur la gauche de la route, une colline presque entièrement composée de trapps sphéroïdes; plus loin, des masses colossales d'argile verte qui contiennent des débris de trachyte. L'horizon est terminé par une crête de plusieurs milles de longueur, formée de roche calcaire dont les couches sont presque verticales; cette crête forme comme une muraille naturelle qui défend la ville du côté du nord.

[1] En 1842, toute la province d'Érivan fut bouleversée par un tremblement de terre : plusieurs villages situés dans les plaines de l'Ararat furent complétement détruits.

BAYAZID.

LIX.

Il est impossible de se figurer un endroit plus sauvage et d'un abord plus triste que ce chef-lieu d'un des principaux pachaliks du Kurdistan. Mais quand nous approchons la ville, le tableau devient encore plus affligeant. Tous les quartiers inférieurs, qui étaient composés de maisons bâties en terre, sont aujourd'hui complétement saccagés. Les habitants ont disparu; on ne voit plus que de hideuses masures où les chiens errants et les chacals ont établi leur tanière. Ces quartiers, dit-on, ont été pillés par les Kurdes, et les Arméniens qui y demeuraient se sont retirés sur le territoire. Les craintes de soulèvement que l'on avait dans le Kurdistan avaient décidé la Porte à réunir à Bayazid un certain nombre de troupes. Le caravansérai, et ce qui restait d'un peu habitable parmi les maisons particulières, étaient occupés par un régiment de nizam, qui était constamment sur le qui-vive dans l'attente d'une attaque des Kurdes.

Le pacha, que nous avions fait prévenir de notre arrivée, nous fit loger chez l'un des primats des Arméniens. Le seul local qu'il pût nous offrir consistait en une grande pièce, tout enduite de terre à l'intérieur comme à l'extérieur, et recevant le jour par une ouverture qui n'avait ni vitres ni volets. On croirait, quand on voit des maisons ainsi disposées, qu'un printemps éternel doit régner en ces lieux; il n'en est pas ainsi, et les hivers de Bayazid sont longs et rigoureux : le thermomètre s'y maintient, pendant plusieurs mois, entre 10° et 20° au-dessous de zéro.

Au milieu de ces misérables demeures s'élève, sur un rocher, un palais, véritable chef-d'œuvre d'architecture arabe; il a été construit, il y a environ un siècle, par le pacha aïeul du gouverneur actuel. Il se distingue des autres édifices élevés par les Turcs en ce que sa solidité est égale à la richesse de sa décoration intérieure. La première cour, destinée aux cawas et aux gardes, est ornée de colonnes arabesques soutenant des arcades en ogive. La grande cour du palais donne, d'un côté, dans les appartements secrets, de l'autre, dans le sélamnick où le gouverneur donne ses audiences. Le tombeau du fondateur, construit dans un angle de la cour, se trouve au milieu d'une enceinte qui

en défend les approches. Il est attenant à une mosquée, dont le dôme tout en pierres de taille couronne l'ensemble de l'édifice.

LX.

Le salon dans lequel nous fûmes introduits, en allant rendre visite au pacha, est décoré d'une manière qui rappelle plus le goût persan que celui des Turcs. Ce sont des corniches en émail, des fleurs peintes sur des glaces, des arceaux à la forme bizarre et contournée, un plafond dans lequel se jouent mille oiseaux fantastiques, tout cela d'une conservation et d'un brillant parfaits. Mais voici ce qui rappelle les Turcs : en sortant de ce salon délicieux on entre dans une grande pièce qui n'a jamais été terminée; de grandes poutres la traversent de part en part, et le sol est couvert de débris. Cette pièce conduit dans une vaste salle autour de laquelle sont des estrades où étaient nonchalamment couchés les irréguliers de la garde du pacha. C'est sa troupe à lui, c'est elle qui a sa confiance, car il ne voit pas d'un bon œil les nizam du sultan; il sait que depuis longtemps le Grand Seigneur tend à détruire les gouvernements héréditaires.

La résidence d'un colonel dans la ville était bien faite pour lui donner de l'ombrage. La Porte, du reste, dans ce moment-ci, ne se sent plus assez forte pour continuer les grands projets du sultan Mahmoud, et le pacha de Bayazid, s'il était menacé, trouverait de l'appui chez les Kurdes, et au besoin chez les Russes. Au fond de la salle il y a un grand puits, avec une margelle, exactement comme une citerne. C'est la prison du palais. Elle est entièrement taillée dans le roc, et il n'y a pas d'escalier pour y descendre. On met aux prisonniers une corde sous les aisselles, et on les introduit dans le puits.

LXI.

Le château est situé au nord de la ville; il est appuyé à une crête de rocher presque perpendiculaire, qui pouvait servir à la défense dans un temps où l'usage de l'artillerie était peu répandu, mais qui de nos jours rend ce château très-facile à prendre, comme l'ont prouvé les Russes en 1828, en mettant une batterie sur la crête et en foudroyant le château. La construction porte les caractères du XIIe au XIIIe siècle. Il a été, dans les temps postérieurs, renforcé par des ouvrages qui sont plutôt dirigés contre la ville que contre les ennemis du dehors. Si les ingénieurs qui ont bâti ce château en ont fait une place de peu de tenue pour nos jours, ils n'ont rien négligé, du moins, de ce qui peut faire valoir l'effet pittoresque de la situation. Sur chacun des pics de rocher s'élève une tour haute et circulaire. Les murailles suivent les caprices de la montagne, et vont en serpentant se rattacher à des petits forts situés sur le sommet. A l'entrée du château se trouve une mosquée couverte par un dôme, la seule qui existe à

Bayazid. Tout ce terrain est tellement accidenté, il y a une telle inconstance dans les couches de roches, les flancs de la montagne sont tellement entrecoupés par des ravins profonds et des aiguilles perpendiculaires, il y a tant de confusion dans toutes les bâtisses, qu'il semble qu'une grande catastrophe terrestre ait bouleversé le sol et jeté le désordre dans tous les édifices. C'est dans une partie de ce château que M. Amédée Jaubert, chargé d'une mission en Perse, fut arrêté et détenu pendant plusieurs mois au fond d'une citerne, qui ne recevait le jour que par la partie supérieure.

Nous visitâmes cette prison, et nous retrouvâmes encore le vieil Arménien qui avait nourri le célèbre orientaliste, et dont les démarches infatigables lui valurent une liberté tardive. En sortant de cette prison, j'aperçus non sans surprise, dans un couloir étroit formé par une muraille et le rocher, deux figures sculptées dans le roc qui me paraissent remonter à une très-haute antiquité : elles sont d'un dessin lourd et incorrect, mais on retrouve dans leur ensemble les rudiments de cette sculpture asiatique dont il reste des types dans certains rochers de la Médie et de l'Assyrie. L'une de ces deux figures, celle qui marche devant, est coiffée d'une espèce de casque dans le genre phrygien; elle est vêtue d'une robe très-ample, et tient verticalement dans sa main gauche un bâton noueux : elle n'a pas de barbe.

Le personnage qui marche derrière représente un vieillard coiffé d'un casque à peu près dans la même forme que le précédent. Il a relevé sur ses bras un pan de son manteau, qui forme derrière son dos des plis réguliers Entre les deux figures le rocher est excavé et forme une espèce de fenêtre qui est surmontée par un quadrupède, une espèce d'antilope dont les formes sont très-difficiles à déterminer, à cause de l'état de vétusté très-avancé. Ces sculptures paraissent remonter à l'époque où toute la contrée était soumise aux rois d'Assyrie, et où ces montagnes éloignées voyaient briller avec calme le feu des pyrées.

C'étaient là les seuls lieux que nous eussions intérêt à visiter dans l'intérieur des murs de Bayazid, car tout le reste de la ville n'est plus qu'un amas de décombres. Les Kurdes, peu épouvantés par le régiment de nizam en garnison à Bayazid, venaient faire des incursions. La nuit qui précéda notre départ, une vieille femme arménienne avait été égorgée et sa maison mise au pillage.

Le 29 septembre, après avoir pris congé du pacha, qui nous donna une escorte nombreuse, nous quittâmes Bayazid avec l'intention d'aller visiter la ville de Van. Nous sortons par la porte de l'ouest. Tous les terrains de cette contrée sont aussi désordonnés dans leur agglomération que dans leur forme ; des argiles rouges et vertes, qui entrent dans la formation de presque tous les pics, donnent à l'ensemble du paysage une couleur fantastique et inusitée. Quelques jardins dont on ne voit plus que l'emplacement donnaient un peu de verdure aux environs de Bayazid ; mais la guerre a tout détruit, la nature est morne et austère ; les ruisseaux qui descendent des montagnes ne voient pas leurs bords égayés par des buissons ou des arbustes champêtres. Tout ce sol est comme empoisonné, et des vautours à la tête charnue fièrement posés sur un roc furent les seuls êtres vivants qui saluèrent notre caravane à notre sortie de la ville.

A chaque pas nous foulons un terrain nouveau, un terrain composé de principes hétérogènes : c'est l'argile verte qui forme comme le ciment de tous les détritus empruntés aux principes ignés et aqueux. Tantôt ce sont des poudingues, des agglomérations de morceaux de trachyte d'une grosseur variable. Cette agglomération se trouve quelquefois mélangée de débris calcaires ; puis la roche ignée disparaît tout à fait. Les fragments calcaires deviennent plus nombreux, et nous marchons sur un véritable calcaire à gryphées, contenant aussi des fragments d'huîtres. Le chef de notre escorte est un Kurde attaché à la maison du pacha : il a fait plusieurs fois la route que nous voulons suivre, et ne paraît pas sans inquiétude sur les difficultés que nous pouvons rencontrer. En effet, rarement les voyageurs parcourent ces sentiers déserts, et c'est dans ces pics inaccessibles que les tribus rebelles ont coutume de se réfugier, certaines de ne pas être atteintes par les forces régulières, et trouvant d'ailleurs dans ces hauts plateaux des pâturages abondants et tranquilles pour leurs troupeaux de chevaux et de bétail.

Nous laissons dans la vallée inférieure un petit village qui est un but de pèlerinage pour les habitants de Bayazid : ils y révèrent un marabout ou tombeau d'un santon entouré de six autres sépultures qu'ils appellent Yédi-Kardach (les sept frères). Ils comptent, à cette occasion, une légende sans fin que je ne crois basée sur aucun événement véritable. Les sept croyants seraient morts victimes de la rage des Yésidi, tribus qui sont répandues depuis ces lieux jusqu'au pays des Nestoriens dans le canton de Djulamerck. Les Yésidi sont pour les Turcs des êtres capables de tous les crimes ; ils révèrent, disent-ils, le démon, et ont un si grand respect pour cette puissance infernale, que l'étranger qui parmi eux se permettrait d'en médire serait à l'instant même haché en morceaux. En écoutant l'envoyé du pacha, qui se délectait à nous développer tous les vices des Yésidi, je ne pouvais m'empêcher de déplorer l'aveuglement des différentes sectes, qui sont d'autant plus ennemies qu'elles se rattachent à des croyances plus voisines.

LXII.

Je ne pouvais ajouter foi aux mauvaises qualités que la rumeur populaire prêtait aux Yésidi, qui, disait-on, ne connaissent pas même le mariage et les liens de la parenté. Ils n'ont ni prêtres ni temples, mais s'assemblent de nuit dans des maisons isolées, et là adressent leurs prières à l'ange des ténèbres : ils foulent aux pieds le Koran. Enfin on se plaît à prêter aux montagnards les ridicules pratiques que dans le moyen âge on condamnait chez les sorciers. Je priai bien le Kurde de me montrer un Yésidi, aussitôt qu'il s'en présenterait un à notre caravane. « Vous n'attendrez pas longtemps, dit-il, car j'en ai plusieurs parmi les gens de l'escorte. »

Je ne pus m'empêcher de m'étonner de la tranquillité avec laquelle il me parlait de gens qu'il m'avait peints tout à l'heure comme des êtres si féroces : « C'est que, me dit-il, ceux des villes ne sont pas tout à fait aussi méchants que ceux des campagnes. D'ailleurs dans la guerre du Kurdistan, Méhémet Reschid-Pacha avait commencé l'extermination de ces tribus, et s'il ne l'a pas achevée, il a tellement effrayé ceux qui restent, qu'ils ne se

livrent plus qu'avec réserve à leurs pratiques maudites. Tous les villages yésidi qui se trouvaient sur la route parcourue par Méhémet Reschid Pacha ont été complétement exterminés; on a massacré hommes, femmes et enfants, et je pense, disait-il, que le nombre de ces mécréants que l'on a tués n'est pas moindre de quarante mille. » C'est ainsi que la dévastation s'étend sur ces malheureuses contrées. Ce que la guerre et les maladies épargnent, le fanatisme l'anéantit.

Ce nombre n'est pas exagéré. Dans mon premier voyage, du vivant même de Reschid-Pacha, j'avais entendu citer un chiffre bien plus fort. Le Yésidi qu'on m'avait désigné était un petit vieillard au corps grêle et nerveux, à la taille voûtée, à l'œil vif et pénétrant : et tel est l'effet d'une première impression, qu'il me parut avoir réellement une physionomie différente des autres Kurdes. Questionner cet homme *ex abrupto*, c'était un moyen certain de ne rien savoir. J'engageai donc Méhémet à se lier avec lui, pour amener plus tard la conversation sur un sujet qui m'intéressait. Quelques minutes après, Méhémet vint me dire que je n'eusse pas beaucoup à me préoccuper de cela, puisque nous devions arriver plus tard dans un village tout à fait composé de Yésidi.

La croyance de ces peuples paraît se rattacher à ces mythes répandus dans l'ancienne Assyrie relativement au bon et au mauvais principe, Arimane et Ormuzd. Lorsque l'hérésiarque Nestorius parcourut ces contrées pour y répandre l'Évangile de l'enfance du Sauveur, les doctrines du christianisme se mêlèrent chez eux aux croyances plus anciennes de la théogonie persane; aussi les Yésidi sont-ils plus disposés à la bienveillance envers les chrétiens qu'envers les Turcs, qu'ils regardent comme de féroces oppresseurs. Ceux-ci détestent traditionnellement les Yésidi, parce que ce fut Yéside, deuxième calife de la dynastie des Ommiades, qui tua Hassan et Hussein, enfants d'Ali, gendre de leur prophète. Depuis ce temps, il n'est pas de tourments que les Turcs n'aient fait endurer aux Yésidi pour leur faire expier ce forfait. Sans avoir pour le nom du Christ une vénération religieuse, ils le prononcent avec un certain respect. Ils n'avouent pas que l'esprit du mal soit pour eux l'objet d'un culte constant; mais, disent-ils, il faut redouter un pouvoir que Dieu a mis en contact avec les hommes, qui peut se jouer de notre faible nature et nous entraîner dans un abîme de maux.

LXIII.

Les Yésidi se distinguent en deux castes : en cela ils ressemblent un peu aux Druses : les uns sont appelés les *illuminés* (tholba) : c'est parmi eux que se trouvent les espèces de prêtres qui conservent le dogme de leur croyance; les autres s'appellent les *fakirs*. C'est une erreur de croire qu'ils affectionnent dans leurs vêtements la couleur noire, parce qu'elle leur donne un air plus terrible; ils ne portent pas de costume différent de celui des autres Kurdes. La laine noire étant plus abondante dans ces pays, leurs tentes, leurs manteaux et leurs abas sont ordinairement de laine noire rehaussés par quelques dessins de couleur rouge. Ils attachent une certaine importance à la forme de leur chemise, qui n'est pas fendue au collet comme celle des Turcs, mais qui a dans la partie supérieure une ouverture ronde, ce qui pour eux présente un sens mystique.

« Un de leurs grands scheiks, disent-ils, ou schikadi, comme ils l'appellent, vit, après un jeûne de quarante jours, descendre du ciel un cercle d'or et de lumière qui se posa sur son cou. » Cette ouverture circulaire de leur chemise est faite pour rappeler cet événement. Ils prétendent n'avoir aucun livre pour leurs cérémonies religieuses; mais les Turcs, qui les haïssent et les redoutent comme sorciers, prétendent que les Yésidi, descendants maudits de Yéside, s'assemblent dans des maisons, au coucher du soleil, et passent la nuit à chanter des cantiques à l'esprit des ténèbres.

Ils prétendent, en outre, que ce n'est qu'à l'extérieur que les Yésidi reconnaissent les lois du mariage, et par conséquent qu'il n'existe pas chez eux de famille. Les informations que j'ai prises détruisent cette assertion : les gens des deux castes se marient, et la polygamie est tolérée parmi eux. Je n'ai pas observé dans le caractère des races une différence marquée entre ceux qui se donnent comme Yésidi et ceux qui se regardent comme Kurdes musulmans : l'occupation des uns et des autres est de garder les troupeaux. Ils sont peu adonnés à la culture; ils vivent principalement de chair et de laitage : leur pain se fait de farine d'orge dont la pâte est étendue sur une plaque de fer; on le prépare au moment du repas. En cela ils ne diffèrent en rien des autres Kurdes.

Ils boivent volontiers du vin, et s'ils s'abstiennent de la chair de porc, c'est plutôt par imitation que pour suivre une loi rigoureuse. Les chrétiens eux-mêmes, dans ces pays, s'abstiennent de manger du porc, parce que les musulmans ont une telle horreur pour ces animaux, qu'ils n'en toléreraient pas même le voisinage.

Je me rappelle que nos matelots, ayant tué un sanglier dans une forêt des environs de Jassus en Carie, ne trouvèrent pas un paysan qui consentît à leur prêter son âne pour transporter le sanglier au rivage. Encore moins trouvèrent-ils un homme qui voulût les aider. Ils furent obligés, à la grande horreur des paysans, de le dépecer et de le transporter en plusieurs morceaux. Il n'y a guère qu'à Smyrne, où les musulmans sont plus familiarisés avec les usages des Européens, que l'on voit dans le quartier franc les pourceaux courir à l'aventure au milieu des rues.

LXIV.

Que les Yésidi pratiquent la circoncision, c'est encore un usage trop enraciné parmi les Asiatiques pour qu'on puisse en conclure aucune parenté entre eux et les musulmans. Longtemps avant Hérodote les peuples de ces contrées pratiquaient la circoncision : « Les Colchidiens, dit-il, les Égyptiens et les Éthiopiens sont les seuls peuples qui de tout temps aient pratiqué la circoncision [1]. » Il est impossible d'obtenir d'eux des renseignements plus circonstanciés, car ils sont soupçonneux à l'égard des gens qu'ils ne connaissent pas. Grande est leur ignorance, et je suis convaincu que la plupart de ceux

[1] Liv. II, 104.

qui se donnent comme Yésidi ne savent pas au juste en quoi ils se distinguent des autres. Les Turcs prétendent qu'ils ont une grande superstition dans la forme de leur habit, qui, selon eux, est traditionnelle. Quand ils veulent prêter un serment solennel, ils baisent la manche de leur chemise. Les manches de leur vêtement intérieur sont fort longues, et traîneraient jusqu'à terre, s'ils n'avaient soin de les réunir et de les attacher par un nœud derrière le dos. Jamais ils ne marchent sans armes : elles consistent en un fusil, accompagné ordinairement d'un seul pistolet, et en plusieurs poignards ou yatagans; mais cela leur est commun avec les autres Kurdes chrétiens ou musulmans. Pour leurs funérailles, ils diffèrent des musulmans, en ce qu'ils enterrent leurs morts en quelque endroit qu'ils se trouvent et dans une direction arbitraire. Les musulmans, au contraire, obéissent strictement à la loi qui ordonne d'enterrer les morts perpendiculairement à l'axe de la mosquée, laquelle est toujours dirigée vers la Mecque.

Tels sont les renseignements que je parvins à recueillir sur les tribus des Yésidi, en parcourant les cantons qu'ils occupent de préférence. Il me reste la conviction que cette réputation de férocité que les Turcs se plaisent à leur faire est complétement usurpée, et que le voyageur qui se présenterait chez eux avec des intentions franchement amicales y trouverait aussi bon accueil que chez les autres montagnards, de quelque secte qu'ils soient.

Le pays, du reste, prête plus que tout autre aux histoires tragiques et aux relations effrayantes : pas une route n'était tracée devant nous; nous marchions à l'aventure, roulant au milieu des masses de rochers que nos chevaux franchissaient avec une adresse merveilleuse. Les évolutions de nos Kurdes égayaient seules la monotonie de la route : les échos de leurs fusillades faisaient lever lentement des troupes d'oiseaux de proie, qui planaient au-dessus de nos têtes en poussant des cris aigus. Nous étions descendus dans une vallée encaissée, où nous marchions depuis une heure, lorsqu'en arrivant sur la crête, je fus frappé de la beauté du spectacle qui se présentait devant moi. Nous étions séparés du second plan de l'horizon par une vallée transversale au fond de laquelle coulait une rivière. De l'autre côté s'élevait une montagne dont la cime était couverte de neige et dont les flancs étaient sillonnés par de nombreux torrents de laves encore noires et arides, faisant contraste avec la verdure du sol qui n'avait pas été atteint par l'explosion des feux souterrains. Cette montagne, que les habitants appellent Tandourek-Dagh (peut-être du mot *Tandour*, fourneau, employé dans ces contrées pour désigner les fours souterrains qui tiennent lieu de cheminée), s'étend de l'est à l'ouest en longeant la vallée.

LXV.

Du point où nous étions, je reconnus sans hésiter un des volcans les mieux caractérisés que j'eusse encore vus dans ce pays. Le sol sur lequel nous étions, et que j'ai décrit plus haut, avait passé du calcaire au trapp et à la serpentine. Ce lambeau de terrain avait bientôt disparu pour faire place au schiste argileux calcaire.

Quand nous eûmes franchi la vallée en laissant à gauche une ruine avec un village

qu'on appelle Karmerdji-Kalé, nous nous trouvâmes en plein terrain volcanique. La base de la montagne est parsemée de villages, parmi lesquels je remarquai celui de Témerdjik et celui de Kara-Keui. Toute la base de la montagne voisine du lit de la rivière est composée d'une lave compacte et homogène comme le basalte; sa cassure est vitreuse et sa couleur noire; elle contient çà et là des aiguilles fines de pyroxène. Cette couche de laves repose sur un lit de scories de cendres et de fragments boursouflés par le feu, comme s'ils eussent souffert une double éruption. Ces traces de la partie ancienne du volcan sont recouvertes par un lit très-épais de terre végétale : c'est sur cette couche que, partant du sommet du volcan, des coulées de laves ont sillonné sa pente, et présentent aujourd'hui l'aspect d'une éruption très-récente. Pas la moindre plante n'a crû sur les nouveaux terrains : ils sont noirs, compactes, à cassures métalliques. La lave est extrêmement dure, sonore comme une scorie de fer. On ne remarque sur ces coulées aucune action des éléments, soit l'érosion des eaux, soit la désagrégation des particules de la roche; elles sont telles qu'elles ont dû être le lendemain de l'éruption. Les habitants néanmoins ne se souviennent pas d'avoir vu des feux sortir de cette montagne. Mais j'ai la conviction qu'une exploration plus complète du sommet mettrait un géologue à même d'établir l'âge de ces éruptions, que je regarde comme très-postérieures aux temps historiques.

A peine eûmes-nous franchi le ruisseau, que nous nous trouvâmes sur un terrain plus praticable. Nos guides partirent comme des traits, en faisant des *fantasias* avec leurs fusils et avec leurs lances. Nous entendîmes bientôt les aboiements lointains des chiens, qui nous annonçaient un campement et l'heure de la halte. Nous arrivâmes, en effet, quelques minutes après, à Tépéris-Keui, village construit, comme tous ceux de la contrée, avec des murs en pierres sèches recouverts de terre. L'aga vint au-devant de nous et nous offrit un bon gîte pour l'endroit : c'était une hutte plus étendue que les autres, dans laquelle nos chevaux, nos gens et nous pouvions tenir très à l'aise. Une bonne cheminée, dans laquelle flambait un feu de bois de pin, n'était pas de trop, quoique nous fussions à peine au commencement de l'automne; mais nous voyagions dans une contrée dont la hauteur moyenne est de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans le centre de la maison était élevée une haute estrade de bois pour nous, et nos chevaux circulaient à l'entour. Une ressource toujours présente dans ces sortes de stations, est l'excellent laitage que l'on trouve à la descente de cheval, et différentes préparations de lait cuit ou aigri, et qui deviennent un besoin quand on mène une vie aussi active et aussi fatigante. Georges avait déjà avisé le plus beau troupeau, pour aller choisir un tendre agneau qui devait figurer à notre festin du soir. C'était lui qui se chargeait de toute l'exécution; car, parmi les Turcs qui nous accompagnaient, nous n'en avions pas qui eussent de préjugés. Les Turcs, scrupuleux observateurs de leur loi, ne consentent à manger que la chair des animaux tués par un homme de leur religion, qui doit, en ouvrant le cou de la victime, prononcer quelques paroles sacramentelles, et, lorsque le sang a cessé de couler, laver la plaie avec de l'eau fraîche, en prononçant également une prière. Méhémet le Tunisien, qui avait couru les mers, trafiqué de ses prisonniers, fait la guerre en Morée, et qui m'accompagnait depuis plusieurs années, n'était pas susceptible de tomber dans de pareilles faiblesses.

LXVI.

On ne saurait se faire une idée de la pureté de l'air et du charme que l'on trouve à parcourir ces régions élevées, où cependant la nature se présente sous un aspect si sauvage et si désolé. Chaque fois que nous franchissions un col, nous espérions rentrer dans le pays de la végétation; mais, depuis Koulabat-Bogaz, nous ne pouvions pas dire que nous avions vu un arbre croissant bien franchement et sans le secours de la culture. Lorsque je demandais aux paysans d'où ils tiraient le bois que nous brûlions dans notre cheminée, ils montraient par delà les monts en poussant une exclamation familière aux Turcs (*téh!..*) et qui marque l'éloignement. C'est la réponse qu'on obtient le plus souvent lorsqu'on s'informe des distances.

Le village où nous nous arrêtions portait le nom de Tépéris-Keui. Les Turcs désignent ordinairement, sous le nom de *tépé,* les monceaux ou monticules qui datent d'une antiquité plus ou moins reculée, et aux environs desquels se trouvent quelques constructions. Quand on est à la recherche des monuments, il ne faut pas négliger le moindre indice qui peut mettre sur la voie d'une découverte. Aux premières informations que je pris, les habitants ne parurent pas comprendre ce que je demandais, mais l'un d'eux proposa de me conduire à un endroit où je verrais des caractères particuliers. Il me mena à cent pas du village, et sur un rocher basaltique appartenant à un monticule tout à fait isolé, il me montra quelques caractères qui, je crois, ont appartenu à la langue arménienne. Les fragments sur lesquels ils sont tracés sont aujourd'hui dispersés au pied du rocher, de sorte qu'on ne peut obtenir que quelques lettres éparses.

Du pied de ce rocher sort une source très-abondante, ou plutôt plusieurs sources qui donnent naissance à la rivière que nous avions traversée; elles sortent de terre en bouillonnant, et donnent par seconde plus de cinquante hectolitres d'eau. Mais cette eau est saumâtre; elle contient en dissolution des sels amers qui l'empêchent d'être propre aux usages domestiques. Les bestiaux néanmoins la boivent sans répugnance : elle est parfaitement limpide et d'une température beaucoup plus élevée que celle de l'air. Ces portions d'inscription étaient pour moi un indice d'une station ancienne en ces lieux, lorsqu'un petit berger, comprenant mieux que les autres ce que nous cherchions, me conduisit sur l'esplanade qui couronne ce monticule; et ce n'est pas sans étonnement que je suivis dans tout le pourtour les traces d'une muraille dont la construction indique une haute antiquité. Au-dessus des rochers de la source, qui s'élèvent dans une hauteur perpendiculaire de sept ou huit mètres, il n'y a pas de murailles; mais, en se dirigeant à l'est, dans l'espace d'une centaine de pas, on suit sans interruption la base d'une muraille composée de gros blocs de basalte ajustés sans mortier ni ciment. Cette muraille conduit à une tour : à partir de cette tour, la muraille se dirige vers le sud, en formant quelques angles du côté de l'intérieur. Sa longueur est d'environ deux cent cinquante mètres. Les tours qui la défendent sont rondes : il y a, de ce côté, quatre ou cinq assises encore en place. Du côté du sud, il y a une pente qui paraît indiquer un propylée ou entrée dans l'esplanade.

Du côté de l'ouest, la muraille a laissé aussi des traces nombreuses. Cette enceinte,

qui a de deux cent cinquante à trois cents mètres dans toutes ses dimensions, pourrait avoir appartenu à l'acropole d'une petite ville. Il ne reste aucune trace, aucun débris, orné ou sculpté, qui puisse mettre sur la voie du peuple auquel on doit attribuer ces constructions; il est probable qu'elles remontent à l'époque de l'établissement des Perses. Sans pouvoir déterminer le nom, peut-être à jamais ignoré, de cette place, nous pouvons conclure, à la vue de ces constructions, que ces contrées furent autrefois peuplées.

Comme géologie, les terrains environnants ne paraissaient pas moins dignes d'intérêt. Les soulèvements basaltiques s'élèvent en dune perpendiculaire, et forment plusieurs groupes isolés dans la plaine. Un des caractères modernes de ce volcan est de n'avoir pas de trachyte. En examinant la montagne du côté du nord, elle s'étend transversalement de l'est à l'ouest; mais, après l'avoir tournée, on aperçoit une croupe toute composée de coulées de laves qui se dirigent du nord au sud. Elle forme, du côté du village, comme un bassin particulier entouré de toutes parts de roches basaltiques.

LXVII.

La journée du lendemain devant être longue, nous dûmes partir au milieu de la nuit, pour gagner le village le plus proche, distant de quatorze heures. Nous fîmes donc nos provisions en conséquence. Notre troupe s'était augmentée de quelques compagnons qui devaient, comme nous, se rendre à Van, et qui profitaient de notre escorte. C'est une chose remarquable que les gens du pays, qui pour la plupart voyagent sans avoir un denier à prendre, ont une plus grande crainte des voleurs que les étrangers, qui ont ordinairement avec eux des bagages considérables. Parmi nos associés se trouvaient deux derviches qui avaient entrepris le voyage de Bayazid à Van, n'emportant avec eux qu'une besace dans laquelle se trouvaient quelques brins de pita roulés. Lorsqu'il fut question de partir de nuit, nos associés témoignèrent un grand effroi, et s'efforcèrent de nous détourner d'une telle résolution. Méhémet, le chef de la cohorte, fut inflexible, et à une heure après minuit, au moment où la lune jetait sa clarté blafarde sur ces monts solitaires, la colonne s'ébranla; les chiens du village poussèrent un long hurlement, et nous nous mîmes en marche. Nous traversâmes d'abord le bassin dont j'ai parlé, et, après une heure de marche, nous commençâmes à nous engager dans des défilés que la nuit rendait encore plus difficiles.

Dans des circonstances pareilles, les gens de l'escorte ont toujours à leur disposition une quantité d'histoires affreuses et tragiques : le pays que nous parcourions, disaient-ils, avait été longtemps au pouvoir d'un chef yésidi qui habitait un château fort situé dans la vallée que nous avions traversée; c'était du temps du sultan Mourad. Il était soutenu par le gouvernement persan, qui lui envoyait de temps à autre des secours et des munitions. Le pacha de Van était venu avec son armée pour assiéger le château. Les Yésidi commettaient toutes les horreurs imaginables, saccageant les villages des environs. Peut-être le pacha aurait-il été forcé de lever le siége devant un corps d'armée envoyé des frontières de Perse pour délivrer le château, si un violent tremblement de

terre, survenant à l'improviste, n'eût renversé les murailles, comblé les fossés, et donné accès dans la citadelle aux troupes du pacha.

Tous les Yésidi furent massacrés jusqu'au dernier. C'est depuis ce temps-là seulement que la contrée jouit d'une certaine tranquillité. Je ne rapporterais pas cette histoire, qui me paraît composée d'éléments hétérogènes, si je n'y trouvais la tradition d'un violent tremblement de terre qui me paraît tout à fait d'accord avec la nature volcanique de la contrée, et qui prouve que l'action des feux souterrains n'est pas complétement amortie dans ces lieux.

Après avoir franchi le revers de la colline qui fermait le bassin de Tépéris du côté du sud, nous arrivons sur un plateau dont la constitution est extrêmement remarquable sous le rapport géologique. A notre gauche, des collines arrondies, couvertes d'une végétation rare et chétive, se dirigent du nord au sud; à droite, notre route est bornée par un torrent de laves qui paraît sortir d'un des contre-forts inférieurs du Tandourek-Dagh. Ce ne sont plus de ces coulées de laves comme le sol de l'Asie Mineure en présente des milliers : c'est un véritable torrent de plusieurs lieues de longueur, qui a complétement desséché le terrain des environs; il se compose, comme un fleuve qui charrie des glaces, d'un nombre infini de blocs accumulés les uns sur les autres dans un désordre effrayant. Ces laves sont noires, sonores, ferrugineuses, brillantes à leur surface comme un laitier de forge : elles paraissent d'une origine très-récente, car elles n'ont pas donné naissance à la moindre végétation. A peine si quelques maigres gramens trouvent à se nourrir dans les fentes et dans les nombreuses crevasses que les laves ont formées. On voit des blocs énormes, cubant plus de dix mètres, soulevés en l'air et soutenus sur des fragments plus petits; leurs angles sont aigus, et leurs cassures aussi fraîches et aussi vives que si elles étaient d'hier. Je trouve dans cette coulée de laves une grande analogie avec celles du volcan de Koula en Phrygie; mais ici la coulée est bien plus considérable, les blocs plus volumineux. Sa largeur est variable; elle est au moins d'un quart de lieue dans sa partie la plus étroite.

LXVIII.

C'est au milieu de ces laves que les Kurdes nous montrèrent les ruines de Dulgazin-Kalési, le château des Yésidi. Les collines qui sont à notre gauche, à douze cents mètres environ de la coulée de laves, sont un calcaire grossier, blanc, et qui me paraît du même étage que le calcaire à gryphées que j'ai trouvé aux environs de Bayazid. Ce calcaire, du reste, n'a reçu aucune atteinte des feux souterrains et est parfaitement intact. Le château de Dulgazin est situé à l'extrémité du torrent de laves que nous avions suivi pendant vingt-quatre heures. Les montagnes qui bornent la vue à notre droite portent le nom de Hag-Dagh : une vallée qui s'ouvre non loin du château donne naissance à une rivière qui porte le nom de Sohouk-Sou (l'eau froide), et qui va se jeter dans le lac de Van. Tous ces plateaux sont couverts d'abondants pâturages où les tribus ou Taïf des Kurdes viennent s'établir pendant l'été.

C'est dans ces contrées, depuis Van jusqu'à Suleymanieh, que l'on élève ces chevaux

kurdes si estimés dans l'Asie septentrionale. Ils sont surtout remarquables par leur intelligence et leur sobriété : l'herbe des champs fait presque leur unique nourriture ; mais ils n'ont de vigueur que dans les pays montagneux. Ils boivent souvent ; il est difficile d'empêcher un cheval de s'arrêter près d'une source pour boire ou barbotter.

Les Kurdes, du reste, souffrent volontiers tous leurs caprices; après les avoir forcés inutilement à des fantaisies ou des parades exagérées, ils mettent pied à terre, débrident leurs chevaux, les font manger eux-mêmes ; aussi il se forme entre le cheval et le cavalier de véritables rapports d'amitié qui sont souvent mieux compris par les animaux que par les hommes. Les chevaux kurdes se montent très-jeunes : à trois ans, un cheval est regardé comme une bête faite. Le prix moyen d'un cheval en Kurdistan et de 600 à 1000 piastres, de 200 à 250 francs. Dans le midi du Kurdistan, du côté de Diarbékir, on préfère les chevaux de Bagdad; mais ceux-ci sont d'un prix bien plus élevé. Les *Taïf* qui occupent ces contrées sont soumis à des agas qui payent une redevance aux pachas kurdes de Van, de Much et de Bidlis. Une partie de ces impôts doit revenir à la Porte comme droit de parcours. Le district de Berghiri appartient au Taïf de Chickanli, qui se compose de trois à quatre cents familles.

Nous allions entrer sur les terres de ce district; nous cheminions tranquillement, lorsque les gens de l'escorte, qui s'étaient répandus dans toutes les directions, revinrent se grouper près de nous en préparant leurs armes. Les derviches déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin : on avait vu, disaient-ils, une troupe ennemie se mettre en embuscade derrière les rochers voisins. La nouvelle était peu agréable, et était surtout possible, car depuis Erzéroum tout le monde s'accordait pour nous dire que nous ne passerions pas le Kurdistan sans mauvaises rencontres : le pacha de Bayazid lui-même, tout en nous donnant une escorte, hochait la tête, et disait qu'après avoir fait tout son possible pour nous détourner de cette route, il souhaitait que nous n'eussions pas à nous en repentir. Il était trop tard pour reculer; il ne nous restait plus qu'à montrer bonne contenance pour tâcher d'épouvanter l'ennemi.

On entoura les bagages, et on marcha en colonne serrée. Nous aperçûmes bientôt, à une certaine distance, des objets noirs groupés dans la vallée ; mais rien ne s'ébranla à notre approche, et nous passâmes sans encombre. Nous sûmes plus tard que ce groupe, qui avait tant effrayé notre escorte, n'était pas autre chose qu'un troupeau de bœufs guidé par quelques paysans. Quoiqu'un pareil danger eût été complétement imaginaire, il nous donna cependant la mesure de l'état précaire où vivent les habitants inoffensifs de ces contrées, qui ne peuvent pas songer à se rendre d'une ville dans une autre sans courir le risque d'être pillés, et quelquefois emmenés en esclavage dans quelque district éloigné de la Perse.

Satisfaits d'en être quittes pour une émotion passagère, nous fîmes halte près d'une belle rivière qui mêle ses eaux à celles de Sohouk-Sou. Cette rivière porte le nom de Bendémaï : elle vient de l'est de la montagne appelée Tchibouki-Dagh, et va se jeter dans le lac de Van. Ses eaux sont rapides et claires, et nourrissent une grande quantité de poissons qui m'ont paru du genre des truites. Après avoir coulé quelque temps dans la plaine, les deux rivières entrent dans une vallée encaissée dont les flancs sont formés de roches basaltiques. Cette vallée, qui est bien arrosée, est enrichie de quelques cul-

tures; nous y voyons de l'orge, du blé, qui ne sont pas encore récoltés à cette époque de l'année. Une partie de ces champs appartient à un monastère arménien qui paraît comme attaché aux flancs de la montagne à une hauteur prodigieuse. On y monte par un chemin sinueux presque entièrement taillé dans le roc. Nous étions trop pressés d'arriver à Van pour nous détourner de notre route, et nous négligeâmes de visiter ce monastère, qui remonte à une assez haute antiquité.

La vallée du Bendémaï suit une ligne sinueuse et va toujours en s'élargissant, au point qu'une portion du lac en occupe l'étendue, et forme une avance ou espèce de golfe compris entre deux montagnes. Cette partie du lac est indiquée d'une manière très-incorrecte sur les cartes, qui ne tenaient pas compte du golfe.

Le village de Berghiri, où nous fîmes la halte, était jadis commandé par un château aujourd'hui en ruines qui se trouve à l'entrée du village. Le costume des habitants de ce district diffère de celui des Kurdes que nous avions vus jusque-là. Ils portent une sorte de veste ou jaquette en poil de chèvre noir, avec des revers blancs, et ornée de passementeries rouges. Un pantalon ou charvar très-serré sur la cheville, et fait avec une étoffe de coton à grandes raies, noires et rouges. Leur turban est également fait d'une étoffe de ces deux couleurs; il est posé sur la tête d'une manière particulière, à peu près comme un cône renversé. Ils sont abondamment fournis d'armes de toute espèce, et leur tournure n'a rien de rassurant pour le voyageur. Une partie des habitants du village de Berghiri est de la secte yésidi; l'autre partie est kurde; mais les uns et les autres vivent en bonne intelligence. Il y a aussi quelques Arméniens, dont les femmes sont vêtues de la même manière que les musulmanes, qui marchent sans être voilées et dont les habitudes intérieures sont les mêmes que celles des musulmanes. Il est à remarquer que dans ces contrées, où les habitants se vantent d'avoir reçu la loi de l'Évangile à une époque très-reculée, ni la foi chrétienne ni l'islamisme n'y sont suivis avec un très-grand zèle.

Le 1er octobre, nous quittons Berghiri pour nous diriger vers les bords du lac. Tout le fond de cette vallée est uniquement composé de terrain d'atterrissement charrié par la rivière de Bendémaï et par différents ruisseaux qui viennent se jeter dans le lac. La constitution géologique de tout le bassin du lac est extrêmement remarquable; car, quoique la forme du terrain présente dans tout son pourtour un relief uniforme, la nature des côtes orientales diffère essentiellement de tout le reste du pourtour du lac. La formation calcaire de l'étage du calcaire à gryphées que nous avons rencontré à l'est de notre route en partant de Bayazid ne nous a pas quittés jusqu'à Berghiri; toute la partie occidentale, au contraire, est de nature volcanique, et s'étend aussi depuis Bayazid jusqu'à Berghiri. Notre route s'est donc faite sur la ligne de jonction des deux terrains; mais là les deux chaînes qui se prolongeaient parallèlement pour former la vallée du Bendémaï, se séparent et donnent naissance au bassin du lac.

Nous laissons à notre droite, c'est-à-dire, à l'ouest, les montagnes volcaniques se prolongeant vers un point culminant qui forme comme le nœud de cette chaîne, et nous continuons de marcher en suivant la côte orientale du lac sur le terrain calcaire qui ne porte aucune trace du contact des feux souterrains. Nous entrons dans le district de Van; nous donnerons la description de ces lieux dans la seconde partie.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE I.

VUE DE SAINTE-SOPHIE, DE TRÉBIZONDE, PRISE DU COTÉ DU SUD.

La principale façade du monument est tournée du côté de l'ouest, selon l'usage généralement suivi par les Byzantins; néanmoins, à droite et à gauche de l'église, sont deux porches donnant entrée dans la nef par des portes latérales.

Le plan du narthex est un peu plus rétréci que la largeur de la nef; tout porte à croire que cette partie de l'église a été rebâtie depuis que l'art arabe a été introduit en Asie. On peut faire la même observation pour les impostes des porches latéraux, qui sont faites en pendentifs arabes. Dans les monuments antérieurs à la domination musulmane, on ne remarque jamais ces particularités chez les Byzantins; mais, comme on le verra dans la suite de ces planches, les ornements dans le genre arabe se remarquent aux églises arméniennes. Je dois convenir qu'il ne m'est pas possible de décider si ces ornements sont d'une date antérieure à la domination des Arabes.

Les chapiteaux des colonnes du porche de Sainte-Sophie sont tout à fait byzantins; on voit, dans les angles du fronton, des masques qui furent plus tard imités dans l'architecture romane. Le plan de l'église ne diffère pas essentiellement de celui des autres églises; mais la coupole, couverte par un toit conique, tient déjà du style arménien que l'on observe dans les provinces de l'est.

La construction générale de cet édifice est en pierres de taille, et mieux appareillée que ne le sont généralement les monuments byzantins. Derrière cette église est un baptistère, et sur le devant on voit la haute tour divisée intérieurement en plusieurs salles décorées de peintures, dans laquelle on peut supposer qu'étaient placées les cloches.

L'Église primitive d'Orient n'eut jamais de cloches, et dans certaines contrées les fidèles étaient appelés à la prière en frappant sur des plaques de fonte ou de bois sonore.

L'intérieur de l'église était décoré de peintures dont on pourrait encore faire des copies; mais d'ici à quelques années tout aura disparu.

L'édifice s'élève sur une esplanade soutenue par des contre-forts et dominant la vaste rade de Trébizonde.

Les Turcs, qui avaient d'abord converti cette église au culte de l'Islam, l'ont aujourd'hui complétement abandonnée; elle n'est plus l'objet d'aucun entretien.

PLANCHE II.

GUMUCH-HANÉ.

VUE GÉNÉRALE DE GUMUCH-HANÉ.

Le nom de Gumuch-Hané veut dire la *maison d'argent*. Cette petite ville, située au milieu d'un chaos de montagnes inextricables, se trouve sur la route d'hiver de Trébizonde à Erzéroum; elle est célèbre par ses mines de plomb

argentifère, dont le produit pourrait être considérable si l'exploitation était mieux entendue. La ville est bâtie en amphithéâtre; sur le penchant de la montagne, les maisons sont couvertes en terrasse; il n'y a aucun monument remarquable. La population est en grande majorité composée de chrétiens qui travaillent aux mines; elles sont affermées à 90 kil. d'argent environ. On compte dans la ville huit cents familles, quatre cents grecques, deux cents arméniennes et deux cents turques. Le district de Gumuch-Hané est exempt de toute taxe foncière; mais il doit fournir à l'État les mineurs nécessaires pour l'exploitation des mines d'argent. Les villages sont tenus de préparer et de fournir le charbon nécessaire; il leur est payé d'après un tarif.

Ces mines passent pour être les plus importantes de l'empire sous le rapport du produit, quoique leur rendement ait si peu d'importance.

Deux galeries étaient en exploitation lors de mon passage; elles s'ouvraient sur le flanc sud de la montagne, dans un banc de granit. La géologie de ces terrains est très-variée: on y rencontre la protogine, le granit, des filons de baryte sulfatée, le calcaire compacte. Les galeries sont étroites et taillées sans principes. On abandonne quelquefois des parties de filon qui pourraient fournir du métal.

Le défaut de bois dans les environs sera toujours un obstacle à un plus grand développement de travaux, jusqu'au jour où la méthode électro-chimique sera assez perfectionnée pour départir l'argent du minerai de plomb qui le contient.

On opère aujourd'hui en traitant le plomb sulfuré par le charbon: on traite journellement cent kil. environ de minerai. Le produit de l'argent fin est envoyé à la monnaie de Constantinople, qui en tient compte pour une valeur nominale au fermier des mines. Le plomb doit couvrir le reste de ses frais.

La formation géologique de ces montagnes s'étend dans une grande partie du district; aussi pense-t-on que l'exploitation de l'argent pourrait acquérir une plus grande importance.

PLANCHE III.

BAIBOUTH.

VUE DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE BAIBOUTH.

Après avoir traversé pendant plusieurs jours les districts sans bois de cette partie de l'Arménie, on sent plus vivement le charme de la situation de cette petite ville, qui pourrait devenir une des plus agréables de l'Arménie.

A une époque reculée, Baibouth égalait en importance Kars et Ani; mais les efforts de toutes les invasions se sont portés sur elle, et aujourd'hui elle est à peine remise de la rude atteinte des guerres de 1828.

Le château que l'on aperçoit sur la hauteur est un ouvrage des princes seldjoukides. Le lion sculpté dans un des portiques est comme le symbole du sultan Alp-Arslan [1]. Il s'élève sur une presqu'île formée par le détour de la rivière de Tcharok, de manière qu'il est inattaquable de trois côtés. L'étroite vallée dans laquelle circule la rivière est bordée de part et d'autre par des rochers à pic; cette particularité de terrain se rencontre assez fréquemment en Asie et en Afrique: je ne l'ai jamais observée en Europe.

Du côté de l'ouest le château est défendu par une double enceinte qui était flanquée de tours; mais toute cette partie de la fortification est en ruine. L'enceinte du château est défendue par des tours carrées et rondes, d'une construction très-solide. L'intérieur était occupé par des casemates et des habitations. On y observe aussi les ruines d'une église. Un grand nombre d'inscriptions arabes existent encore, peut-être donneraient-elles quelques éclaircissements sur les noms des princes auxquels ces ouvrages sont dus.

La vue est prise du quartier arménien; le quartier grec se voit sur le penchant de la montagne.

Un peu sur la gauche est un pont de bois jeté sur la rivière; c'est là que passe la grande route du Kurdistan.

PLANCHE IV.

ERZÉROUM.

VUE GÉNÉRALE D'ERZÉROUM PRISE DU COTÉ DU NORD.

La ville s'élève sur un coteau qui domine une vaste plaine de plusieurs lieues de longueur. Le quartier arménien

[1] Arslan, *lion*.

est situé dans la partie inférieure. Toutes les maisons sont couvertes en terrasses. L'édifice que l'on voit à droite est l'église grecque, qui était en construction. La plupart des maisons du quartier arménien ont été abandonnées à la suite de la guerre de 1828.

Le château ou acropole est bâti sur les ruines de la forteresse byzantine; mais il ne reste que quelques débris de cette ancienne construction. Comme toutes les forteresses du moyen âge, en Arménie, le château est défendu par une double enceinte, aujourd'hui entièrement démantelée. Le château intérieur, qui servait de résidence aux gouverneurs, n'est plus occupé que par quelques nizam, qui gardaient les prisonniers curdes.

On n'aperçoit, dans cette vue, qu'une partie de la ville. Le quartier des Bazars est situé derrière la colline et s'étend jusqu'à la vallée qui longe la grande chaîne de Bin-Gheul, où sont les sources de l'Euphrate.

Les mosquées qui s'élèvent sur le premier plan sont toutes construites dans le style de celles de Constantinople. La plus importante n'est pas antérieure au règne du sultan Sélim.

PLANCHE V.

VUE DE L'IMARET DE OULOU-DJAMI.

L'édifice qui attire principalement l'attention de l'étranger par la singularité de sa structure, est connu à Erzéroum sous le nom de *Tchifté-Minareh* (les deux minarets). La plupart des habitants ignorent la date de sa construction et l'usage pour lequel il fut bâti. Les voyageurs européens considérant cette vaste nef avec des bas côtés, et faisant abstraction du style de son architecture, supposent que ce fut dans l'origine une église ou un monastère.

Southgate, dans sa description d'Erzéroum, s'exprime ainsi : L'édifice de Tchifté-Minareh présente un singulier mélange de différents styles et usages. La forme de croix qui coupe la nef, et une rangée de chambres avec des galeries, indiquent que c'était primitivement un monastère chrétien. Les deux minarets persans d'où il a pris son nom n'ont jamais été finis ; ils indiquent que c'est un lieu de dévotion musulmane.

La porte est du style sarrasin usité dans les mosquées de la capitale, et qui est de mode en Orient. La face des piédestaux qui portent les minarets est ornée d'un aigle à deux têtes, et annonce que cet ouvrage n'est pas d'origine musulmane. La tombe est évidemment une construction ajoutée à l'œuvre principale [1].

Hamilton [2] regarde cet édifice comme une église chrétienne. Il est vrai que l'on remarque une grande analogie entre les dispositions générales du plan et les églises gothiques; mais, avant tout, je dois faire observer que l'enceinte ne fut jamais couverte, tout le système de construction s'y oppose.

La perspective est prise au milieu de la cour en faisant face à l'entrée. On voyait, peu de temps avant notre arrivée, un dépôt considérable d'armes antiques, dont les plus belles sont allées orner les musées de la Russie.

Tout dans l'architecture dénote un édifice tout à fait musulman, ainsi que je le démontrerai dans les planches suivantes.

PLANCHE VI.

PLAN DE L'IMARET DE OULOU-DJAMI.

L'inspection seule de ce plan suffit pour prouver que ce monument a été construit d'un seul jet, et que le tombeau que l'on a regardé comme une addition plus moderne est placé au contraire dans la position la plus en évidence pour honorer le fondateur.

Les chambres latérales étaient destinées aux pauvres et aux malades, qui sont reçus dans les imarets en vertu d'une décision testamentaire du fondateur, lorsque l'édifice est l'œuvre d'un particulier.

[1] Southgate. A Tour through Armenia, tome I, chap. 9.

[2] Asia Minor, tome I, p. 179.

PLANCHE VII [1].

DÉTAIL DE LA PORTE DE L'IMARET.

Les sculptures de cette porte sont exécutées avec une précision remarquable. On y retrouve le style des monuments seldjoukides d'Iconium. Le faucon à double tête, qui est le symbole du sultan Ala-Eddyn le Grand, se retrouve également sur la porte du château d'Iconium. Ici on voit le même oiseau perché au sommet de l'arbre de houma, consacré dans la religion de Zoroastre, et qui se retrouve sur un grand nombre de monuments des Sassanides, notamment à la grotte de Bisoutoun. Les têtes de serpents représentent sans doute le génie du mal, qui cherche vainement à atteindre l'oiseau sacré. Les deux croissants placés de chaque côté du cartouche sont un des plus anciens emblèmes de ce genre que l'on retrouve sur les monuments musulmans.

La voûte en pendentif qui surmonte la porte est tracée suivant le système que j'ai déjà démontré dans la construction des tombeaux de Césarée [2].

Il est évident, d'après la situation des minarets, qu'ils ont été construits après coup. La partie supérieure de la porte dominait les deux avant-corps.

Au bas des minarets sont deux tableaux de faïence portant le signe : Allah! (Dieu.)

PLANCHE VIII.

COUPE DE L'IMARET.

On ne peut se dissimuler que l'aspect intérieur de cet édifice ressemble singulièrement à une église gothique. L'arc ogive gothique y est employé partout; les colonnes sont décorées dans le genre roman. Aussi les auteurs qui ont décrit ce monument comme une ancienne église, ne se sont pas rendu compte qu'à l'époque où il fut construit la religion chrétienne était loin d'être tolérée dans ce pays.

Il est une autre preuve que l'édifice est purement musulman, ce sont les détails que j'ai fait remarquer dans la façade. De plus, cet édifice est couvert en terrasse; jamais il n'a pu être voûté : la partie centrale a toujours été une cour, comme dans les différents médrécés et imarets dont j'ai donné les plans [3].

Le tombeau, dont je ne donne que la coupe, ressemble, pour le style, aux tombeaux des Seldjoukides de la Cappadoce. Ce style me paraît un sous-genre de l'art arménien, ainsi que je l'ai dit dans la description d'Ani.

PLANCHE IX.

DÉTAIL DE LA PORTE DE L'IMARET.

J'ai voulu donner en détail les divers ornements de la porte, parce qu'ils peuvent trouver leur application dans la décoration moderne. Je vois si souvent des ornements arabes, de fantaisie, qui ne ressemblent en rien à ceux usités dans le pays, que je crois rendre service aux décorateurs en leur offrant quelques bons modèles.

PLANCHE X.

MOURGO SÉRAI. — ANCIENNE MOSQUÉE.

Ce monument me paraît un peu antérieur à celui que j'ai décrit, parce qu'on y voit sculptée la figure d'un lion,

[1] Par erreur cette planche porte le numéro 9.
[2] Voyez Asie Mineure, t. II, pl. LXXXVII—LXXXVIII.
[3] Voyez Asie Mineure, tome I, planche XVII; tome II, planches LXXXVI—LXXXXVIII.

que l'on attribue au sultan Alp-Arslan (Arslan, lion). L'ornementation est des plus riches et d'une précision dont on ne peut se faire une idée. Cette multitude de polygones se relient entre eux en formant : 1° le dodécagone; 2° l'octogone; 3° le carré; 4° le losange; 5° l'étoile à douze rayons.

Les colonnes et les chapiteaux sont du style seldjoukide pur. Les Persans ne les ont jamais imités, tandis que les Turcs se les sont appropriés.

PLANCHE XI.

VUE DE LA MOSQUÉE DE MOURGO-SÉRAI.

Cet édifice sert aujourd'hui de caserne; il a subi des modifications assez grandes pour qu'il soit peu facile de reconnaître ses dispositions primitives.

PLANCHE XII.

LA VILLE DE KARS DU COTÉ DE L'OUEST.

La rivière de Kars coule devant le rocher qui domine la ville, et tourne brusquement au nord pour se jeter dans un défilé étroit, exactement comme le Roummel autour du rocher de Constantine. La ville de Kars était une des places les plus fortes des rois d'Arménie. En effet, quand l'artillerie était moins perfectionnée, on ne pouvait songer à s'emparer de cette ville que par la famine.

Les Russes se sont établis dans le faubourg à gauche, et de là ils ont foudroyé le château, qui n'a pas tardé à se rendre. L'édifice conique que l'on aperçoit est une ancienne église arménienne, aujourd'hui convertie en mosquée.

Sur le premier plan sont des maisons de cultivateurs, surmontées de meules de foin.

PLANCHE XIII.

LA VILLE DE KARS DU COTÉ DU SUD.

Cette vue donne le développement général de la ville. Au point de vue pittoresque, elle est peu intéressante; mais à l'époque où je voyageais, la campagne des Russes en Arménie avait occupé vivement l'attention publique; j'avais recueilli ces vues pour expliquer les opérations du siége.

PLANCHE XIV.

PLAN DE LA VILLE D'ANI.

D'après le traité de 1826, la rivière Harpa-Tchai forme la frontière actuelle entre l'empire de Russie et la Turquie. La ville capitale d'Ani se trouvait située vers le centre du royaume d'Arménie; elle est assise au confluent de deux rivières très-encaissées, qui offraient de part et d'autre une défense naturelle. Une double ligne de fortifications, qui reliait les deux rivières, présentait un front de défense formidable pour l'époque où elles furent élevées. On y retrouve, comme les métropoles de Constantinople et de Nicée, le *vallum*, l'*agger* et le *mœnium* de l'époque romaine. Le plan de la ville présente, comme Constantinople, une sorte de triangle; c'est une analogie de plus entre le système de défense de ces deux capitales.

Les monuments de la ville d'Ani se trouvent au milieu de nombreux amas de décombres provenant de maisons particulières. Des fouilles peu profondes permettraient de retrouver les directions des rues.

Les édifices désignés comme *baptistères* sont des églises octogones.

La porte du centre est figurée planche XV; la cathédrale, planches XVII-XX; l'église, planches XXI-XXII, et le tombeau, planche XXIII.

Le château est trop ruiné pour qu'on ait pu en lever le plan.

PLANCHE XV.

VUE DE LA PORTE PRINCIPALE.

Les tours de l'agger étaient placées en échiquier devant celles du rempart, de sorte que l'entrée forme un chemin oblique exposé aux traits de la place.

C'est en cet endroit que les traces du siége sont le plus apparentes. Les murs des tours sont criblés de milliers de trous de flèches; il ne paraît aucune trace de restauration faite depuis cette époque.

Les tours sont construites en tuf volcanique tendre. Dans certaines parties des murs on a mélangé des pierres de diverses couleurs qui forment des dessins variés. La courtine, à gauche, présente des losanges au milieu desquels sont des croix.

PLANCHE XVI.

LES MURS DE LA VILLE DU COTÉ DE L'OUEST.

Ce dessin représente l'angle N.-O. de la ville, à l'entrée de la vallée. Les tours sont mieux conservées que du côté des portes; il ne paraît pas que les efforts de l'assaut se soient portés de ce côté.
Les tours sont ornées de mosaïques plus variées, mais qui représentent toujours des croix.

PLANCHE XVII.

VUE DE LA CATHÉDRALE.

Cette vue est prise du côté du chevet de l'église. La masse de maçonnerie que l'on voit sur ce côté a sans doute appartenu au clocher, détruit par les Turcs.

PLANCHE XVIII.

PLAN, COUPE ET DÉTAILS DE LA CATHÉDRALE.

Le plan de cette église est un mélange de style byzantin et gothique qui indique une époque de transition; il est byzantin par la coupole centrale et les dispositions du chœur avec ses deux chapelles latérales; il est gothique par ses ogives, ses piliers en fuseau, et surtout par l'absence de narthex et de porche.

Il est probable que l'intérieur était revêtu de peintures, mais elles sont tombées avec l'enduit.

La coupe a tout le caractère de certaines églises du moyen âge en Allemagne; on peut la regarder comme un type qui fut porté d'Orient en Occident.

Figure 1. Plan de l'église.

Fig. 2. Coupe longitudinale donnant l'état actuel de la coupole.

Fig. 3. Détail des niches du chœur.

Fig. 4. Ornement formant le centre des arcs de la façade.

Fig. 5. Chambranle de la fenêtre.

Fig. 6. Bandeau.

Fig. 7. Croix dans le fronton.

Fig. 8. Fenêtre latérale.

Fig. 9 et 10. Corniche et bandeau dans tout le pourtour de l'église.

PLANCHE XIX.

ÉLÉVATION DE LA CATHÉDRALE.

Tous les édifices d'Ani sont construits sans le secours du fer ni du bois. Les toitures sont en laves taillées comme les tuiles de marbre de certains temples grecs.

Cet édifice est remarquable par sa grande simplicité, qui n'exclut pas l'élégance. Une partie de la coupole ou lanterne centrale est tombée, mais on retrouve sur le sol tous les matériaux qui aident à la restituer; d'ailleurs, l'autre église a sa coupole encore intacte. Les pierres de la façade sont en laves jaunes et noires, placées sans ordre. Les deux inscriptions arméniennes donnent quelques détails sur la construction de l'édifice.

PLANCHE XX.

FACE LATÉRALE DE LA CATHÉDRALE.

Cette élévation représente l'état actuel de l'édifice. La toiture est entièrement conservée.

Les églises arméniennes sont remarquables par ces évidements ou niches triangulaires qui se répètent dans tous les massifs. On observe ces détails dans toutes les églises de la haute Arménie, et l'on peut conclure réciproquement que tout édifice qui a de semblables évidements est de construction arménienne.

PLANCHE XXI.

PLAN ET COUPE DE L'ÉGLISE PRÈS DE LA RIVIÈRE.

Le caractère de cet édifice diffère particulièrement de celui de la cathédrale, en ce que l'on n'y trouve aucun symptôme de l'art gothique. L'ensemble du plan se rapproche du style byzantin: c'est la coupole portée sur un pendentif; le chœur avec les deux salles latérales ou *scœvophylacion*. Le porche, qui est peut-être une addition plus moderne, remplace l'exo-narthex, et à côté est une petite chapelle en ruine dont je n'ai figuré que l'ensemble.

La construction de l'église est en harmonie avec le plan. On y observe le plein-cintre employé partout. Les stucs de l'intérieur sont presque tous conservés avec les peintures : mon départ précipité m'a empêché de les retracer.

Figure 1. Plan de l'église.

Fig. 2. Coupe.

Fig. 3. Pierre tumulaire portant une inscription très-ancienne.

Fig. 4. Calvaire observé dans un ancien cimetière. Tous les tombeaux ont la forme d'agneaux ou de béliers de pierre. Ces monuments paraissent dater du cinquième ou du sixième siècle. Les détails de ce morceau sont à très-haut relief.

Ces deux monuments sont retracés au dixième d'exécution.

PLANCHE XXII.

ÉLÉVATION DE L'ÉGLISE PRÈS DE LA RIVIÈRE.

Cet édifice est d'une conservation parfaite. La toiture ni la coupole n'ont aucunement souffert de l'injure du temps; cependant il y a plus de trois cents ans qu'on n'y a fait aucune réparation ; c'est assez pour permettre d'apprécier la so-

lidité de la structure. La toiture est faite en grandes dalles de lave avec des recouvrements. Tout l'appareil est exécuté avec le plus grand soin.

On retrouve dans le style de l'édifice tout le caractère de l'art arménien. Les doubles colonnettes qui décorent la face latérale sont d'un meilleur style que les fuseaux simples de la cathédrale. On observe les deux niches oblongues dont j'ai parlé plus haut, et dont la nécessité n'est point ici parfaitement démontrée.

Le porche est un peu plus ruiné que dans le dessin; j'en donne l'état actuel planche XXIV.

PLANCHE XXIII.

CHAPELLE SÉPULCRALE.

Le style original de ce monument, sa conservation parfaite au milieu de tant de ruines, en font une des plus grandes curiosités de la ville d'Ani. Ce n'est pas seulement l'élégance des formes qu'il faut admirer, mais l'habileté avec laquelle l'appareil a été tracé. Les architectes comprendront la difficulté de couvrir chaque chapelle par un cône oblique pénétrant un cylindre, et formant dans l'intérieur une voûte sphérique; c'est-à-dire que les trois formes élémentaires de la géométrie, le cône, le cylindre et la sphère, concourent au tracé de l'appareil.

J'avais relevé avec soin ces épures curieuses; j'ai dû renoncer, faute de place, à les reproduire; elles intéressent un si petit nombre de lecteurs, que j'ai dû leur substituer une vue pittoresque.

Le toit conique et à pans coupés qui surmonte l'édifice a été quelquefois imité par les architectes orientaux. J'ai dit ailleurs que certains tombeaux de la Cappadoce étaient du même style. Le porche me paraît une addition moderne.

Figure 1. Plan du tombeau. — Fig. 2. Élévation.

PLANCHE XXIV.

PORCHE DE L'ÉGLISE GRECQUE.

J'ai donné ce nom à l'église que j'ai décrite plus haut, à cause de son caractère byzantin; mais j'aurais dû ajouter que certaines parties de la décoration sont de style arabe, témoin les chapiteaux des colonnes. Cette partie du monument est très-pittoresque.

PLANCHE XXV.

VUE DE L'ÉGLISE DE DIGHOUR.

Terminé en 1242, ce monument est donc un peu moins ancien que la cathédrale d'Ani. Il a traversé toutes les vicissitudes des guerres religieuses, et reste encore consacré au culte chrétien. On y remarque des particularités que l'on observera mieux dans les plans géométraux.

PLANCHE XXVI.

PLAN ET COUPE DE L'ÉGLISE.

Le plan de cet édifice offre une sorte de rudesse qui sent l'époque primitive. Il semble que toute la richesse et la décoration aient été réservées pour l'extérieur. L'intérieur de l'église est en pierres de taille nues : je suppose qu'il était destiné à recevoir des stucs et des peintures.

L'église est située sur une plate-forme, et n'a ni porche ni narthex, mais de part et d'autre sont deux grandes niches avec des bancs qui indiquent l'existence d'une galerie extérieure ou d'un lieu réservé.

Quatre gros piliers carrés soutiennent la coupole, dont la voûte est d'une forme peu usitée. L'église est sombre, et a un caractère de tristesse qui sied au culte chrétien dans ces régions désolées.

PLANCHE XXVII.

FACE LATÉRALE DE L'ÉGLISE.

La solidité de la construction, la sévérité des lignes, sont les principales qualités de cette conception, dont les détails doivent avoir été empruntés par l'artiste à d'autres régions.

Ces deux portes latérales, surmontées d'un arc en fer à cheval, ont un cachet, non pas byzantin, mais indien. A l'époque où l'édifice fut construit, les artistes musulmans n'avaient pas encore paru dans cette contrée; c'est donc par les chrétiens que cet arc, qui fut plus tard comme un apanage de l'islamisme, fut transporté dans l'Asie occidentale.

PLANCHE XXVIII.

ÉLÉVATION DE L'ÉGLISE.

Le caractère de cette construction se naturaliserait facilement en France, et l'on pourrait en faire d'heureuses applications dans les églises de village : c'est surtout la solidité de la structure qui devrait le faire prévaloir.

On remarquera que les contre-forts ont des retraites et des amortissements purement gothiques du XII[e] siècle.

Il n'est pas un édifice en Orient où l'on ne retrouve quelques-unes des origines de nos arts.

PLANCHE XXIX.

LE GRAND ET LE PETIT ARARAT.

La vue est prise sur la route de Bayazid, du côté du sud. Toute cette région est sillonnée par des torrents de laves, et les roches plus anciennes sont soulevées par des tremblements de terre. Rien n'est plus triste que cette contrée, qui rappelle sans cesse à l'esprit une des plus grandes catastrophes dont l'humanité ait gardé le souvenir, le déluge.

PLANCHE XXX.

BAYAZID ET LE MONT ARARAT.

Ce n'est point pour le vain plaisir de retracer des paysages que j'ai recueilli tant de vues de villes et de villages; j'ai toujours eu pour but une application ou un enseignement. A côté des vastes plaines de l'Ararat, couvertes de pâturages, pourquoi les indigènes ont-ils été fonder une ville loin des eaux courantes et sur un affreux rocher? C'est que dans ces régions, les hommes ne peuvent pas vivre dans les plaines, où la maladie les poursuit sans cesse; ils sont contraints de chercher des lieux élevés ou plutôt des collines, car les plateaux de l'Ararat sont à 1,700 mètres au-dessus de la mer. Voilà pourquoi toute fondation de ville ou village en Afrique donnera des résultats désastreux, si elle n'est pas faite dans les mêmes conditions.

PLANCHE XXXI.

PALAIS DU PACHA DE BAYAZID.

Ce monument, d'une construction très-récente, donne une idée de l'architecture actuelle du pays. On y remarque une fusion des styles arménien, turc et persan, qui indique dans l'auteur un certain esprit d'observation.

PLANCHE XXXII.

Ce palais est une sorte de casbah ou forteresse, composée de trois parties : l'avant-cour, destinée aux gardes; l'anderoun ou salon, habitation du pacha : c'est la cour qui fait le sujet de la planche précédente; et le harem, dont les fenêtres dominent une plaine immense. La mosquée et le tombeau n'ont pas été oubliés, de sorte que ce palais renferme l'abrégé d'un monde au milieu d'un désert.

PLANCHE XXXIII.

CHATEAU DE BAYAZID.

C'est dans ce château que M. Amédée Jaubert fut enfermé par ordre d'un pacha, lorsqu'il traversait le pays comme envoyé de Napoléon près du schah de Perse. Il n'est susceptible d'aucune défense, et les Turcs eux-mêmes ont renoncé à y tenir garnison.

PLANCHE XXXIV.

Au-dessus de l'entrée du château est un bas-relief du plus ancien style, mais très-grossièrement sculpté : il remonte sans doute aux premiers temps de l'Arménie indépendante.

Deux prêtres ou mages paraissent précéder une procession religieuse; l'animal sculpté entre eux se trouvait jadis surmonter un trou qui est aujourd'hui bouché par des pierres.

Ce bas-relief est plus grand que nature et assez bien conservé.

PLANCHE XXXV.

PLAN DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE VAN.

Depuis l'établissement du pouvoir turc dans la ville et le château de Van, il n'avait été permis à aucun étranger de visiter la forteresse, et ce n'est qu'au prix de véritables dangers qu'un voyageur pouvait observer et prendre quelques notes. Aussi, jusqu'à ces derniers temps, les notions positives sur la ville de Van étaient-elles très-incomplètes.

Nous sommes les premiers Européens auxquels ait été ouvert l'accès des monuments et des fortifications. Non-seulement le gouverneur nous autorisa à lever les plans, mais il mit à nos ordres plusieurs officiers qui devaient nous faciliter toutes nos observations.

Le grand rocher qui défend la ville du côté du nord est un objet de curiosité pour les géologues; c'est un soulèvement presque vertical de roches calcaires qui ne se rattache à aucune chaîne de montagnes, et est parfaitement isolé de toutes parts, et du côté du sud, il se présente comme une haute muraille. Dès les premiers temps de l'empire d'Assyrie, ce lieu fut choisi par Sémiramis pour établir une forteresse et un palais de plaisance, comme le rocher de Bisoutoun, auquel il ressemble beaucoup.

Il ne reste plus sur la plate-forme que bien peu de vestiges des constructions assyriennes; toutes les murailles qui en défendent les abords sont des ouvrages turcs assez récents; mais plusieurs grottes ont été taillées dans le rocher, et elles sont aujourd'hui d'une conservation parfaite. La roche est d'une dureté extrême; elle est, selon les géologues, de la nature des dolomies.

La première grotte figurée, fig. 2, s'appelle le Gourâb (corbeau); on y arrive par un escalier qui descend de la plate-forme. Le plan se compose d'un porche où l'on a taillé une banquette, et de plusieurs salles souterraines. La grande salle communique à quatre chambres plus petites, qui ont évidemment servi de sépultures. Elles sont nues, sans ornement, et n'ont jamais été décorées. Le rocher près duquel est appliqué l'escalier est aplani, et l'on y voit une longue inscription en caractères cunéiformes : elle a été publiée par Schultz. Une autre inscription fort complète se trouve gravée sous le porche.

La grotte gravée fig. 3 se trouve vers le centre du rocher, au-dessus de la grande inscription trilingue; on y arrive avec la plus grande difficulté; elle est vide et sans ornements.

Enfin, la grotte fig. 1 se trouve tournée vers l'est : le plan est plus compliqué; elle se compose de sept salles ajustées comme certains temples souterrains de l'Inde. Quelques salles sont encore remplies de décombres, et en fouillant on retrouve de nombreux fragments de poterie peu cuite, auxquels adhèrent du bitume, de l'étoupe et des fragments d'ossements, indice certain d'une antique sépulture.

Sur la partie la plus verticale du rocher, est une grande inscription que je reproduis pl. XXXIX. Sur le versant septentrional sont encore d'autres grottes naturelles avec des inscriptions, et de tous côtés on voit des amorces

d'anciennes maçonneries, détruites, dit-on, par Timour. Une source abondante sort du pied du rocher, et forme un petit ruisseau qui traverse la ville.

Tous les remparts sont en terre battue; ils sont défendus par un fossé qui peut être inondé.

L'intérieur de la ville n'offre aucun monument remarquable. J'ai parlé dans la narration des antiquités qui se trouvent aux environs.

PLANCHE XXXVI.

VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE VAN PRISE DU SUD.

Il reste si peu de traces des constructions anciennes dans toute l'étendue de la ville, qu'on peut douter que dans l'antiquité les habitations se soient étendues au delà de l'enceinte du château. Cette place a été longtemps regardée comme imprenable; mais aujourd'hui elle n'est plus susceptible d'aucune défense. Le château est gardé par quelques soldats, et l'on n'y trouve que trois ou quatre canons sans affûts. Pour graver l'inscription trilingue il a fallu descendre les ouvriers du haut de la plate-forme, car il eût été impossible de dresser des échafaudages à cette hauteur.

PLANCHE XXXVII.

VUE DE LA VILLE DE VAN PRISE DE L'EST. TABRIZ KAPOU-SI.

Le mot Kapou signifie porte; Osta Kapou, porte du milieu; Iskélé Kapou-Si, porte de l'échelle.

Cette vue fait voir la masse du rocher avec les fortifications de l'est. Au fond l'on aperçoit le lac et les montagnes de Bidlis.

PLANCHE XXXVIII.

VUE DE ISKÉLÉ KAPOU-SI.

Les seules traces de murailles antiques que l'on rencontre forment le soubassement de la grande tour carrée près de la porte. De ce côté le rocher est très-accidenté; c'est cependant le seul par où il soit accessible.

PLANCHE XXXIX.

INSCRIPTION TRILINGUE.

Cette inscription est placée à soixante mètres environ au-dessus du sol de la ville; le tableau peut avoir quatre à cinq mètres de longueur; les caractères ne sauraient être lus sans le secours d'une longue-vue; et comme on ne peut bien lire que d'après une certaine position du soleil, il m'a fallu quatre jours d'un travail très-fatigant pour arriver à copier cette inscription, que je donne comme exacte, l'ayant collationnée avec soin.

Pour éviter toute erreur, je traçais ma copie sur un papier quadrillé qui me donnait les rapports des caractères, et la lunette, montée sur un pied de boussole, se mouvait à mesure que je copiais les lignes.

Les autres inscriptions, que nous avons recueillies avec un soin égal, ont été copiées par la même méthode; mais comme elles ont déjà été publiées avec exactitude par Schutz, j'en ai ajourné la reproduction à d'autres temps.

Cette inscription se compose de trois tableaux écrits en trois langues. La première est la plus usitée à Persépolis et à Pasargade, quoiqu'on trouve également à Persépolis quelques tableaux écrits dans les derniers caractères; mais ils sont plus généralement employés en Assyrie et en Babylonie.

PERSE.

PLANCHE XL.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC, PRÈS DU LAC D'OUROUMIAH.

Le district de Selmas s'étend sur toute la partie orientale du lac d'Ouroumiah. Il nourrit une population nombreuse, répandue dans des villages dont Selmas est le chef-lieu. Le village de Dilmen, qui occupe le second rang, est un peu plus voisin du lac; il en est séparé par un mouvement de terrain dont les contre-forts sont des rochers de calcaire gris d'une dureté extrême.

Quoique ce rocher soit d'une composition peu homogène, les couches étant très-accusées, il n'en a pas moins été choisi pour y sculpter un de ces tableaux qui rappellent les triomphes des princes sassanides sur les peuples de ces parages.

Nous aurons occasion d'observer plusieurs tableaux de cette époque glorieuse de l'histoire des Perses. Nous trouverons toujours le même motif exprimé diversement : le vaincu à pied présentant une offrande au vainqueur à cheval. Quand les héros de l'œuvre sont deux princes d'égale puissance, ils sont tous deux à cheval.

On ne peut qu'établir des conjectures sur le sujet de ce bas-relief; mais, d'après le costume des personnages, il paraît certain qu'ils appartiennent à la dynastie de Sassan.

Ce bas-relief est, comme nous l'avons dit, sculpté sur un rocher brut, sans aucune apparence de construction aux alentours. Il représente deux groupes à peu près dans le même costume et la même attitude. Un cavalier, portant les insignes de la royauté (la tête surmontée d'un globe) et armé d'un long glaive, reçoit d'un homme à pied un objet qui se trouve caché par la tête du cheval. Le roi porte la longue chevelure et les bandelettes flottantes que les bas-reliefs et les médailles nous offrent comme les ornements accoutumés de ces princes. Son pantalon large et flottant enveloppe ses pieds, qui sont aussi ornés de bandelettes.

Le cheval est équipé selon l'usage des Sassanides, et de la selle du cavalier pend un gros gland qui flotte selon le mouvement du cheval. Nous aurons occasion de revoir ce singulier ornement beaucoup mieux conservé dans d'autres bas-reliefs, et de hasarder une explication d'après un ouvrage persan du XVIe siècle.

J'ai déjà dit que la Perse était le pays où, malgré le changement de religion, la tradition s'était perpétuée presque sans altérations. L'homme à pied n'est-il pas le portrait du paysan de la mer Caspienne et du moujik de la Russie? Il y a encore dans la province de Fars des peuplades qui portent de même les cheveux bouclés et abondants; c'est une affaire de race autant que de costume.

Le cavalier qui occupe la partie gauche du tableau monte un cheval plus richement équipé; il y a une variante dans l'ajustement du pantalon; mais, à cela près, les deux cavaliers pourraient représenter le même personnage, tant leur aspect et leur attitude sont semblables.

Le travail de ce bas-relief est assez grossier : le modelé est à peine indiqué, et je dois dire que la gravure donne l'idée d'un morceau un peu mieux travaillé qu'il n'est réellement.

PLANCHE XLI.

VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE TABRIZ.

Cette vue est prise du côté du sud-ouest; elle offre le coup d'œil de la ville dans son plus grand développement.

Tabriz, comme la plupart des villes de Perse, est située au milieu d'une grande plaine; elle n'a pas aux alentours cette quantité de jardins et de promenades qui embellissent d'autres villes d'Orient. Depuis le tremblement de terre qui a fait périr cent cinquante mille habitants et renversé presque tous ses édifices, Tabriz ne s'est pas relevée de ses ruines. Les murailles sont faites de briques crues avec quelques tons en briques émaillées tirées des anciens

monuments. Le château, qui domine toute la ville, est un ouvrage attribué au calife Haroun-al-Rachid; il n'est remarquable que par sa masse, car il n'offre rien d'original dans sa construction.

PLANCHE XLII.

PLAN DE LA MOSQUÉE DES SUNNI.

Quoique dans un état de ruine très-avancé, ce monument avait attiré mon attention dès mon arrivée à Tabriz, et après avoir visité toute la Perse, je le reproduis comme le chef-d'œuvre de l'architecture persane, et peut-être de toute l'architecture orientale.

Les Persans ne sont pas parfaitement d'accord sur l'époque de sa construction, qui est généralement attribuée à Schah-Djihoun. (Voyez tom. II, p. 48.)

La masse de la construction est en briques.

Le plan se compose d'un pendentif entouré de trois côtés d'une galerie voûtée en voûtes d'arêtes, et communiquant par le quatrième côté à une chapelle également voûtée en pendentif.

Cette disposition accuse au dehors un monument couvert par deux dômes de dimensions inégales.

Le tremblement de terre de 1747 a détruit la majeure partie de cet édifice. Toute la partie teintée en gris dans le plan est à peu près ruinée; la partie teintée en noir subsiste en entier : on peut donc facilement reconstruire la mosquée.

Quant à l'extérieur, il nous reste une description d'un ancien voyageur qui l'a vu encore intact, et qui ne laisse aucun doute sur la décoration primitive; je la reproduis ici.

« On voit à Tauris plusieurs restes de beaux édifices autour de la grande place et au voisinage, et on laisse tomber en ruine quatre ou cinq belles mosquées, d'une grandeur et d'une hauteur prodigieuse; la plus superbe se trouve en sortant de la ville, sur la route d'Ispahan. Les Persans l'abandonnent, et la tiennent immonde, comme une mosquée d'hérétiques, ayant été bâtie par les *Sounnis*, sectateurs d'Omar. C'est un grand bâtiment, d'une très-belle structure, et dont la façade, qui est de cinquante pas, est relevée de huit marches au-dessus du rez-de-chaussée. Les murs sont revêtus par dehors de briques vernissées, et par dedans ils sont ornés de belles peintures à la moresque, et d'une infinité de chiffres et de lettres arabes en or et en azur. Des deux côtés de la façade, il y a deux minarets ou tours fort hautes. Quoiqu'elles aient peu de grosseur, on a cependant pratiqué un escalier en dedans. Elles sont aussi revêtues de ces briques vernissées, ornement qu'on donne en Perse à la plupart des beaux édifices. Chacune de ces tours est terminée en boule, taillée en turban, de la manière que le portent les Persans. La porte de la mosquée n'a que quatre pieds de large, et est taillée dans une grande pierre blanche et transparente, de vingt-quatre pieds de haut sur douze de large, ce qui paraît beaucoup au milieu de cette grande façade. Du vestibule de la mosquée on entre dans le grand dôme de trente-six pieds de diamètre, soutenu de douze piliers en dedans et de seize en dehors : tous ces piliers sont d'une belle hauteur et ont six pieds en carré. En bas, une balustrade règne autour, avec des portes pour passer d'un côté à l'autre. Le pied de chaque pilier de la balustrade, qui est de marbre blanc, est creusé en petites niches au rez du pavé de la mosquée, pour y mettre ses souliers, qu'on laisse toujours pour y entrer. Ce dôme est revêtu par dedans de carreaux d'un beau vernis de plusieurs couleurs, avec quantité de fleurons, de chiffres et de lettres, et d'autres moresques en relief, le tout si bien doré et ajusté avec tant d'art, qu'il semble que ce ne soit qu'une pièce et un pur ouvrage du ciseau. De ce dôme on passe dans un autre plus petit, mais plus beau en son espèce. Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la façade, blanche, transparente et taillée comme une porte, mais qui ne s'ouvre point. Ce dôme n'a pas de piliers; mais à la hauteur de huit pieds il est tout de marbre blanc, et on y voit des pierres d'une longueur et d'une largeur prodigieuse. Toute la coupe est un émail violet, où sont peintes toutes sortes de fleurs. Le dehors de ces deux dômes est couvert de briques vernissées, avec des fleurons en relief. Sur le premier, ce sont des fleurons à fond vert, et sur le second des étoiles blanches à fond noir : ces diverses couleurs frappent agréablement la vue. Près de la porte par où l'on va du grand dôme à l'autre, on voit à gauche une chaise de bois de noyer simplement travaillée : elle est appuyée contre le mur, est élevée de six marches et n'est point couverte. Il y a à main droite une autre chaise de même bois, et d'un assez bel ouvrage, couverte d'un petit dais, et appuyée aussi contre le mur; une petite balustrade règne à l'entour, et on y monte par quatre marches. Vers le midi de la mosquée, il y a deux grandes pierres blanches transparentes, que le soleil, quand il donne dessus, fait paraître rouges; et même quelque temps après qu'il est couché, par le moyen de la réverbération, on peut lire au travers de cette pierre, qui est une

espèce d'albâtre que l'on trouve dans le voisinage de Tauris. Vis-à-vis de la mosquée, de l'autre côté du chemin, on voit une grande façade, qui reste seule d'un bâtiment qu'on a laissé ruiner. C'était la demeure du schec-iman ou grand prêtre. Il y avait de grands bains, qui sont aussi détruits; il y en reste encore quelques-uns, mais ce sont les moins beaux, qu'on a eu soin d'entretenir. Dans la grande place de Tauris et aux environs il y a divers édifices publics, comme une assez belle mosquée, un collége et un château, qui tombent en ruine, et qu'on néglige parce qu'ils ont servi aux *Sounnis*, sectateurs d'Omar.»

La disposition du plan est fort simple et ressemble plutôt à celle d'une église grecque qu'à tout autre édifice oriental; à droite et à gauche sont les minarets; les petits escaliers placés dans les massifs des pieds-droits conduisaient aux tribunes.

PLANCHE XLIII.

VUE DE LA MOSQUÉE DANS L'ÉTAT ACTUEL.

Le grand massif de la porte avec toute sa décoration subsiste encore en entier; on voit de plus l'amorce des deux minarets qui sont décrits par Chardin. On voit que, pour la restitution, la hauteur des parties latérales est donnée par celle des voûtes d'arêtes qui subsistent encore.

J'ai clos par des plaques d'albâtre les fenêtres de la façade, comme cela avait lieu pour les autres fenêtres de la mosquée, au témoignage de Chardin.

PLANCHES XLIV ET XLV.

COUPE RESTITUÉE DE LA MOSQUÉE.

On retrouve en place presque tous les détails des ornements et l'amorce de la coupole intérieure. Quoiqu'il ne subsiste plus rien de la coupole extérieure, on a, par les autres mosquées de la Perse, non-seulement la forme, mais encore toute la décoration extérieure du dôme de Tabriz.

Le sanctuaire du fond, que j'ai laissé en blanc dans mon dessin, est décoré avec profusion d'arabesques d'or sur un fond bleu foncé; mais je n'ai pas eu le temps de les dessiner. Tout le soubassement de ce sanctuaire est en grandes dalles d'albâtre oriental de la plus grande beauté, et qui sont là abandonnées au milieu des décombres.

Les planches suivantes donnant les détails des ornements, il est très-facile de les rapporter à leurs places respectives.

PLANCHE XLVI.

ÉLÉVATION RESTITUÉE DE LA MOSQUÉE.

Quoique la façade soit ruinée presque au niveau du sol, il reste assez d'éléments pour rétablir la décoration générale, surtout en se guidant sur la décoration de la grande mosquée d'Ispahan, qui est imitée de celle-ci. Les minarets, restaurés d'après une peinture qui se trouve dans un bain, ressemblent aussi à ceux d'Ispahan. Je regarde cette mosquée comme le type de toutes celles qui furent construites dans les XVIIe et XVIIIe siècles.

PLANCHE XLVII.

DÉTAIL DES ORNEMENTS DE LA FACE LATÉRALE.

Il eût été plus exact de dire des ornements latéraux de la façade. En effet, ce détail commence après le massif du porche. Le premier compartiment encadre toutes les parties à droite et à gauche du porche.

Ces ornements sont en briques émaillées, mais non pas en peinture sur des carreaux; chaque brique a la forme des ornements, et ce sont des incrustations juxtaposées, qui font de cette décoration une véritable mosaïque. C'est un tour de force inouï, parce que chaque fleur, chaque lettre est cuite pour sa place.

et entretenu avec le plus grand soin. Au milieu du jardin s'élève un tombeau, dans le style de l'architecture indienne, qui recouvre les cendres du mollah Hassan, célèbre en Perse au commencement du xvie siècle. Il avait été élevé à la dignité de muchtéid, c'est-à-dire que ses décrets étaient pour les sectateurs d'Ali aussi sacrés que ceux du Koran même. Il vécut sous le schah Ismaël, et fit réparer la mosquée de Sultanieh, dans laquelle il inscrivit le Koran tout entier.

J'ai publié ce monument, parce qu'il offre une particularité digne de remarque. Sa coupole, quoique surhaussée à la manière persane, n'est pas double comme celles qui furent faites plus tard. Le plan de l'édifice rappelle en moindres proportions celui du Tadj-y-Mahal, célèbre monument élevé par le prince mogol Djihan à sa femme Arzoumund Banou, aux environs de la ville d'Agra.

La structure du tombeau du mollah est en briques émaillées. L'intérieur de la coupole est décoré de pendentifs de stuc.

PLANCHE LIV.

VUE DE LA MOSQUÉE DE SCHAH KHODA BENDA A SULTANIEH.

Ce tombeau fut longtemps regardé comme un des plus magnifiques monuments de la Perse. Tous les écrivains orientaux, comme les voyageurs européens, s'accordaient pour le célébrer à l'envi. Maintenant ce n'est plus qu'une ruine abandonnée, et à peine si le souvenir du prince qui y fut enseveli subsiste encore parmi les Persans.

La ville de Sultanieh n'est plus qu'un amas de décombres, et les vacoufs ou dotations qui servaient à l'entretien du monument ne donnant plus de produit, peu à peu le personnel religieux s'est éloigné, et le temple même tombe en ruine.

Schah Khoda Benda est mort vers 1585 ; par conséquent, ce tombeau fut élevé dans le dernier quart du xvie siècle. La coupole est faite dans l'ancien système byzantin, c'est-à-dire qu'elle est simple en épaisseur. Il est probable qu'il y avait en avant du tombeau un porche dont il ne reste plus de trace. Je n'ai pas les éléments pour en essayer la restitution. Les angles du monument, qui contenaient les escaliers, sont en partie détruits, ainsi que les minarets. Tout l'édifice est fendu en plusieurs endroits, et avant peu d'années il ne restera qu'un amas de décombres.

PLANCHE LV.

PLAN ET DÉTAILS DU TOMBEAU DU SCHAH KHODA BENDA.

Fig. 1. Plan du rez-de-chaussée.

Le développement de la façade se présente au rez-de-chaussée sous la forme d'un édifice carré, il ne dessine sa forme octogonale qu'au premier étage. Dans l'intérieur, la grande coupole, portée sur un pendentif octogone, a $24^{m},40$ de diamètre; elle s'appuie sur des murs de 6 mètres 95 d'épaisseur, ce qui donne un diamètre extérieur de $38^{m}.30$. Au milieu des huit faces de l'octogone, sont huit niches, dont trois donnent issue au dehors; la quatrième conduit dans un sanctuaire où était déposé le corps du roi.

Fig. 2. Plan du premier étage.

Tout autour de la mosquée règne, à l'extérieur, une galerie à laquelle on arrive par les deux escaliers du rez-de-chaussée. Elle dessert huit escaliers qui conduisent jusqu'au sommet des huits minarets. Toute la construction est de briques ; les ornements des voûtes sont en terre cuite moulée à fond blanc qui rappelle les ornements étrusques. Les fig. 3 et 4 en sont des spécimens.

PLANCHE LVI.

ÉLÉVATION DU TOMBEAU DE SCHAH KHODA BENDA.

Il est probable que le plan de cet édifice fut dressé par un artiste indien, car on ne trouve en Perse aucun autre monument du même style, tandis qu'on en observe plusieurs dans l'Indostan, aux environs des villes de Delhi et d'Agra.

PLANCHE XLVIII.

DÉTAIL DES ORNEMENTS DU PORCHE.

Cette planche donne la moitié des ornements depuis le milieu de la niche jusqu'au fuseau qui encadre l'ogive de la porte. Ces détails sont au dixième d'exécution.

PLANCHE XLIX.

ORNEMENTS DES PIEDS-DROITS ET DES ARCS-DOUBLEAUX.

Cet ornement décore la face intérieure de l'arc-doubleau qui sert de communication entre la grande voûte et le petit sanctuaire.

On en retrouve facilement la place dans la coupe générale.

PLANCHE L.

DÉTAIL DES GRANDS PIEDS-DROITS.

Ceci est un des quatre piliers qui soutiennent le pendentif; le fond de la décoration est en brique, avec les incrustations bleues et vertes.

Les étoiles vertes du soubassement sont d'un seul morceau, et les filets noirs ainsi que les points dorés sont incrustés.

PLANCHE LI.

PARTIE DU TYMPAN DE L'ARC CENTRAL DU GRAND PENDENTIF.

Chacun des cartouches bleus placés dans les tympans contient une inscription arabe incrustée en lettres blanches Un mollah m'assurait que le Koran entier avait été inscrit dans cet édifice ; on retrouve le même tour de force dans la mosquée de Sultanieh ; mais là c'est la peinture qui fait tous les frais de la décoration.

PLANCHE LII.

DÉTAILS DE LA MOSQUÉE.

Fig. 1 est l'inscription qui entoure les grands arcs.

Fig. 2. L'arc-doubleau des arcs latéraux.

Fig. 3. La frise ou bandeau de la coupole.

Fig. 4. Le dallage.

Fig. 5. L'arc doubleau de l'arc d'entrée.

J'ai voulu donner en détail tous ces ornements, comme un type d'architecture persane encore tout à fait inconnu en Europe. Ces détails peuvent être utiles pour les décorateurs et fabricants de tentures ou d'étoffes, et enfin pour tous ceux qui s'adonnent à l'art de la décoration, et qui, faute d'éléments, sont souvent forcés d'avoir recours à des compositions imaginaires.

PLANCHE LIII.

VUE DU TOMBEAU DU MOLLAH HASSAN A SULTANIEH.

Près du tombeau du prince qui repose à Sultanieh se trouve un jardin magnifique arrrosé par des eaux courantes

La coupole, dont la courbe a été relevée au moyen d'un pantographe, se compose de deux arcs de cercle. Elle est en briques ordinaires avec un revêtement de briques émaillées, de couleur verte. Les fleurons qui entourent la base sont couleur d'azur.

Les minarets sont en briques rouges émaillées de losanges bleus. Je pense que, dans le principe, ils étaient surmontés d'une galerie en bois comme on en voit aux autres minarets.

La corniche, qui subsiste encore sur plusieurs faces, est faite de briques bleues et vertes; tout le reste de l'édifice est en briques rouges.

On remarque dans chacune des fenêtres centrales de la galerie un massif que j'ai laissé en blanc. C'est une chambre voûtée en briques, qui n'a d'autre jour que la petite lucarne que l'on voit; elle n'a pas de porte. J'ai pu pénétrer dans une de ces chambres qui est ruinée; mais je ne devine pas leur destination. Elles sont d'un travail moins soigné que le reste de l'œuvre, et je les crois faites après coup. Ces massifs interrompent la circulation dans les galeries, parce qu'ils s'appuient sur le gros mur. Aurait-on voulu qu'ils fissent fonction de contre-forts? Assurément ils rempliraient bien mal leur but.

La grande porte d'entrée s'ouvre dans un mur de briques uni et assez grossier : il est probable qu'il était décoré d'une manière quelconque; mais on ne saurait imaginer comment.

Les angles de l'édifice sont fort ruinés; ils laissent à jour les escaliers à vis qui conduisaient à la galerie; il est probable que ces angles formaient au premier étage des terrasses triangulaires ou des balcons.

La décoration de la porte est en stuc blanc. C'est une restauration du mollah Hassan.

PLANCHE LVII.

COUPE DU TOMBEAU DE SCHAH KHODA BENDA.

La décoration primitive du monument consistait en incrustations de briques émaillées formant divers dessins à teintes plates. Vers le milieu du dix-septième siècle, l'édifice fut entièrement restauré; l'intérieur fut couvert d'une couche de stuc blanc, sur lequel on peignit les ornements que l'on voit aujourd'hui. Le principal but du décorateur étant d'arriver à faire entrer une copie entière du Koran dans les arabesques qui ornent ce tombeau, les différents genres de l'écriture arabe sont employés simultanément, selon les places que les versets occupent. Les archivoltes et tous les bandeaux sont couverts d'écriture variée de couleur et de forme, tantôt en or sur fond bleu ou blanc sur or, quelquefois en relief sur fond de même teinte.

Les arcs-doubleaux sont décorés de rosaces et d'ajustements dans lesquels on remarque une réminiscence de l'art antique.

Les couronnements des voûtes sont faits en pendentifs comme ceux que j'ai déjà décrits, mais beaucoup plus simples que ceux qu'on observe dans les monuments turcs.

La grande simplicité des lignes, jointe à l'absence de tout relief d'architecture, donne à l'intérieur de ce dôme un caractère de grandeur surprenant. Il est vrai qu'il a une hauteur de 47 mètres sous clef; c'est une dimension qui n'est pas commune, même dans les monuments d'Europe.

La petite salle attenante était destinée à la sépulture du prince. Aujourd'hui le corps n'y est plus et tout est dans le plus complet abandon. Cette salle était décorée d'ornements en stuc blanc que je n'ai pas reproduits.

PLANCHE LVIII.

DÉTAIL DES GRANDS ARCS-DOUBLEAUX.

Cet ornement reproduit d'une manière parfaite la peinture intérieure du tombeau de Sultanieh. On remarquera que le dessin des rosaces et que le bandeau bleu ne sont pas tout à fait dans le style oriental. Il est probable que l'artiste aura eu connaissance de quelques monuments antiques qui l'auront inspiré pour son œuvre.

Je ferai remarquer que l'inscription en caractères coufiques n'est pas celle qui se trouve à cette place. J'ai puisé cette

inscription dans un manuscrit coufique du même caractère, les lettres peintes sur la muraille étant devenues presque illisibles.

L'inscription du bandeau a été exactement copiée.

PLANCHE LIX.

VUE DE HAMADAN.

Cette planche n'offre d'autre intérêt que d'être la reproduction fidèle faite à la chambre claire du site de la ville de Hamadan, qui passe pour être l'ancienne Ecbatane. Il est facile de voir que la description que nous a laissée Hérodote ne s'accorde pas complétement avec cette position. Cependant les monuments archaïques trouvés dans les environs prouvent qu'une ville importante de l'ancienne Perse était située dans cette région.

On aperçoit au fond du tableau la chaîne du mont Elwend, et sur la droite le Mesjid-Schah, mosquée principale.

PLANCHE LX.

VUE DES ROCHERS DU MONT ELWEND PORTANT DES INSCRIPTIONS.

A l'entrée des gorges du mont Elwend, au bord d'un torrent qui descend des vallées supérieures, sont d'énormes blocs de granit rouge qui paraissent avoir été déplacés de leur gisement primitif et entraînés par les neiges et les torrents. Rien aux alentours n'indique le séjour de l'homme; le terrain est accidenté et sauvage; à peine si un sentier frayé conduit jusqu'à ces rochers. Le bloc sur lequel sont gravées les inscriptions est d'une forme presque cubique. Ces précieux monuments d'épigraphie sont gravés dans deux cadres oblongs placés sans symétrie sur le rocher brut. La profondeur des cadres est d'environ 20 centimètres, et l'on observe dans les angles des trous circulaires, destinés évidemment à recevoir les charnières de volets qui mettaient ces inscriptions à l'abri des injures des passants.

La même précaution a été prise à l'égard des monumens assyriens qui se trouvent sur la rive du Nahr-el-Kelb, près de Beyrouth. Là aussi on observe des inscriptions dans le même caractère que celles de Hamadan, et les figures sculptées portent des costumes assyriens.

Les trous que l'on observe autour des inscriptions de Hamadan paraissent avoir servi à compléter l'encadrement, car on ne saurait supposer qu'elles aient été préservées par des grilles.

PLANCHE LXI.

INSCRIPTION DU GANDY NAMAH.

Lorsque nous avons pris une copie de ces inscriptions, il n'en existait en Europe qu'une ou deux transcriptions; mais depuis ce temps-là elles se sont multipliées de manière que les moyens de contrôle sont devenus surabondants.

PLANCHE LXII.

VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DU TEMPLE DE KANGOVAR.

A défaut d'un plan topographique que je n'ai pas été à même de lever, je donne cette vue générale pour faire voir quelle était la disposition du temple.

Un tertre naturel a été taillé de mains d'hommes pour établir la grande terrasse. Les abords du côté du sud ont été taillés en pente pour donner accès au péribole qui dominait la plaine d'une hauteur d'environ 20 mètres, et les bas côtés de 8 ou 10.

Les montagnes que l'on aperçoit dans le fond appartiennent au mont Elwend, au pied duquel est placée la ville de Hamadan.

PLANCHE LXIII.

VUE DE LA VILLE DU COTÉ DU NORD.

Ce dessin fait voir l'emplacement du temple du côté opposé à la vue précédente. Le groupe de maisons qui se trouve dans l'éloignement et presque au centre du tableau, est bâti sur la cella du temple; il ne paraît pas qu'il subsiste aucun fragment de l'édifice même.

Le marabout qu'on aperçoit derrière les arbres est bâti sur l'angle nord-ouest du péribole.

PLANCHE LXIV.

VUE LATÉRALE DU TEMPLE.

Il y a longtemps que les voyageurs avaient reconnu ces ruines antiques dans la ville de Kangovar; ils les avaient, avec raison, regardées comme un reste du temple de Diane persique, dont le culte se répandit dans toute l'Asie occidentale et subsista jusqu'à la dernière période de l'empire romain. J'ai cité dans la ville d'Hypæpa un monument de ce genre (Voyez descript. de l'Asie Mineure, Hypæpa). Je ne crois pas que celui dont nous observons les ruines soit d'une antiquité très-reculée, quoique l'appareil de la terrasse soit du même style que celle de Persépolis.

Cette vue représente la partie la mieux conservée de l'édifice: une partie du soubassement continu qui portait la colonnade, et sept colonnes du péribole.

Au moment où je passais à Kangovar, cette partie du mur était obstruée par des bâtisses de terre qu'on était en train de démolir.

PLANCHE LXV.

PLAN GÉNÉRAL DU TEMPLE DE KANGOVAR.

L'ensemble de l'édifice primitif se compose d'une vaste aréa de 202 mètres de long sur 172 mètres de large, entourée des quatre côtés par une galerie de colonnes de 14 mètres de large. Il est probable, vu sa largeur, que ce portique se composait de quatre rangs de colonnes. Les sept colonnes qui subsistent encore en partie forment l'angle nord-ouest de l'édifice; deux des autres angles sont déterminés par les pilastres auxquels s'appuient les colonnes engagées.

Les fouilles qui se faisaient sur la partie sud mettaient à découvert les murs de fondation, composés de grands blocs de pierre calcaire reliés de distance en distance par des murs de refend. Cette construction n'indique pas, il est vrai, les doubles rangs de colonnes dont je parlais plus haut, mais on ne saurait supposer que le portique eût 14 mètres de largeur, car il eût été impossible de le couvrir. Nous avons d'ailleurs des exemples de semblables péribolesdans les temples de Balbeck et de Palmyre, et ils étaient couverts.

La masse rectangulaire qui occupe le centre de l'enceinte, et sur laquelle sont groupées des maisons de terre, appartenait sans aucun doute au temple lui-même, dont on retrouverait infailliblement les fondations; mais depuis plusieurs siècles cet édifice a été la carrière où se sont approvisionnés les constructeurs de la ville moderne: il n'est pas probable qu'on retrouve de nombreuses parties intactes. S. R. Ker Porter cite une colonne entière qui fut détruite de son temps, et moi j'assistai à la démolition du mur de soutenement de la face sud; il paraît que les travaux de démolition ne s'interrompent jamais.

D'après les dimensions présumées de la cella, je pense que cet édifice était diptère et à dix colonnes de face.

Le détail de la colonnade qui subsiste encore est figuré au bas de la planche; j'ai mis une colonne de plus que dans l'élévation, parce j'ai retrouvé une base récemment enlevée de sa place.

PLANCHE LXVI.

ÉLÉVATION D'UNE PARTIE DU TÉMÉNOS DU TEMPLE.

Le portique était supporté du côté de l'ouest, qui répondait au posticum du temple, par un soubassement continu dont la hauteur est indéterminée à cause de l'exhaussement du terrain. L'appareil de ce mur est semblable à celui des ouvrages de la haute antiquité perse; je doute néanmoins que tout l'édifice corresponde à la même date: la grossièreté des moulures, qui varient presque à chaque colonne, ne paraît pas concorder avec la finesse d'exécution que l'on remarque dans les ouvrages archaïques; de plus, la vaste conception de l'édifice total, jointe à l'imitation presque servile des temples syriens dont j'ai parlé, est encore un motif pour classer ce temple vers le temps où les dieux de l'Orient ont fait irruption dans le monde romain avec l'empereur syrien Hélogabale, ce qui n'empêche pas que, dans les plus anciens temps, le culte de Diane n'ait été en honneur dans cette localité; mais le portique et probablement le temple ont été rebâtis.

Je restitue dans cette planche la colonnade telle que je la suppose, avec le morceau d'architrave denticulé que j'ai observé dans les fouilles. Je dois dire que l'on trouve des morceaux d'architrave de même style dans les ruines de Persépolis. On observe un couronnement semblable aux monuments de Nackchy Roustem et de Passargade, qui sont désignés comme temples du feu.

Ceci militerait en faveur d'une antiquité plus grande que celle que j'assigne à l'édifice. Je laisse la question à résoudre après avoir exposé le pour et le contre.

PLANCHE LXVII.

DÉTAILS DE L'ORDRE DU TEMPLE.

Les colonnes sont une variété d'ordre dorique; elles sont en calcaire gris veiné de blanc qui ressemble à du marbre.

Le chapiteau se compose d'un abaque carré avec un tore; mais au-dessus du tore il y a une baguette qu'on ne trouve que dans ce monument.

Au-dessus de l'abaque est une saillie destinée à empêcher l'architrave de porter en plein sur le chapiteau. Le plan est dans la forme de l'abaque d'un chapiteau corinthien; la base est attique; les moulures sont taillées sans aucun soin; elles sont de dimensions différentes à presque toutes les bases; les baguettes sont mal taillées, plates et irrégulières. J'ai donné plusieurs détails de bases, pour qu'on pût voir ces différences. On remarquera que certaines bases ont des filets à la scotie, d'autres n'en ont point.

La figure à gauche donne les détails d'un chapiteau et d'une base choisis parmi les plus complets.

La doucine qui forme le couronnement du soubassement est détaillée dans la seconde figure.

La figure à droite de la planche donne les détails d'ensemble d'un pilastre d'angle avec la colonne engagée.

PLANCHE LXVIII.

FRAGMENTS DU TEMPLE.

Cette masse de chapiteaux, de fûts et de bases accumulés, produit dans la nature une impression qui n'est pas bien rendue par cette planche, attendu qu'on n'apprécie pas les dimensions de ces fragments.

Les pierres que l'on voit à droite appartiennent au mur de soutenement de la terrasse; il est probable que les Persans ont traîné là ces fragments quand ils ont démoli le temple.

ISPAHAN.

PLANCHES LXIX ET LXX

PLAN DE MESJID-SCHAH. — GRANDE MOSQUÉE IMPÉRIALE.

Cet édifice, bâti par Schah Abbas le Grand, est dédié à l'un des douze grands imans de la Perse.

L'usage invariable des musulmans était de tourner le mirhab ou chœur de leurs temples du côté de la Mecque. L'architecte a dû trouver une combinaison pour ajuster la mosquée, dont l'axe devait être dirigé au sud-ouest, avec la grande place ou Meïdan-Schah qui en est voisine, et dont l'axe est dirigé nord et sud. Il s'en est heureusement tiré par un ajustement de portiques qui ne manque pas de grandeur et de noblesse.

Une grande cour dallée de marbre conduit à la mosquée principale, à droite et à gauche de laquelle sont deux autres salles destinées aux conférences religieuses.

La grande mosquée est placée entre deux cours plus petites, entourées d'arcades. Dans chacune des cours sont des bassins d'eaux vives destinés aux ablutions.

Le temple se compose d'une vaste nef carrée précédée d'un porche et couverte par un dôme en pendentif, et de deux salles séparées chacune en deux bas côtés par une rangée de colonnes de marbre.

L'ensemble de la maçonnerie est en briques recouvertes par des tuiles émaillées à fond bleu, et ornées de fleurs et d'arabesques. En examinant les détails de cet édifice, on peut se rendre compte de la science et du talent de l'architecte et de tous les artistes employés à l'exécution de ce chef-d'œuvre. Tous les morceaux ne forment point de dessins continus; ils sont émaillés et cuits pour leur place. Les inscriptions contiennent les passages les plus révérés du Koran.

Cependant l'ensemble de ce monument est inférieur en beauté à la mosquée de Tabriz. Dans ce dernier monument les couleurs étant combinées par incrustation, la décoration forme, comme je l'ai dit, une véritable mosaïque.

PLANCHE LXXI.

ÉLÉVATION DE LA GRANDE MOSQUÉE

Pour donner une idée complète de cet édifice, il eût été nécessaire de faire suivre cet ensemble des différents détails de la décoration et de la construction. Les cotes plus nombreuses eussent écrasé le dessin; je me suis borné à mettre les principales.

Le fond de la décoration est bleu; les ornements sont jaunes à deux teintes, blanc et noir; la dorure en est exclue, peut-être parce qu'à cette époque on avait déjà perdu en Perse le secret de l'art de dorer la faïence.

PLANCHE LXXII.

COUPE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

Nous avons vu qu'à l'époque de Schah Khoda Benda, les Persans employaient encore dans la couverture de leurs mosquées le dôme simple, selon l'usage byzantin. C'est avec les dynasties mogoles que l'art des doubles coupoles fut introduit dans la Perse; nous sommes donc conduit à penser que cet art a pris naissance dans l'Inde.

L'intérieur de la première coupole est soutenu par un système de charpentes simples que je n'ai pas étudiées. J'ai vu cette charpente dans une mosquée ruinée de Bagdad; elle se compose d'un poinçon autour duquel rayonnent des pièces de bois qui sont scellées dans la circonférence de la coupole: c'est assez dire que tout le système remplit le but de tirants en fer destinés à résister à la poussée de la maçonnerie.

PLANCHE LXXIII.

SCHAH TAMAREB OMAIOUN, ROI DES INDES, ET SCHAH ABBAS LE GRAND.

C'est par erreur que la légende de la gravure porte le nom de Feth-Ali-Schah, qui est mort seulement en 1832.

Un écuyer du schah m'avait remis les noms de tous les personnages peints dans ces trois tableaux; malheureusement ces notes se sont égarées.

Ces trois tableaux ornent le palais des quarante colonnes dans les jardins d'Ispahan; ils ont été commandés par Schah Abbas. Je les ai copiés avec soin, par le moyen d'un instrument de réduction. On doit donc les regarder comme exacts; ils donnent de l'école de peinture persane, au temps de Louis XIV, une idée beaucoup plus favorable qu'on n'en a généralement en Europe. Ces tableaux ont environ 10 mètres de longueur; les figures sont grandes comme nature; ils sont peints à l'huile; quelques ajustements sont dorés.

Ce tableau est relatif à une visite que le roi des Indes fit au schah de Perse.

PLANCHE LXXIV.

ABDOUD-MÉHÉMET, KHAN DES USBEKS, REÇU PAR SCHAH ABBAS.

Ce tableau fut fait à l'occasion d'une visite faite au roi de Perse dans les mêmes circonstances que celle du roi des Indes.

Sur le premier plan on voit un convive dans l'ivresse, ce qui prouve qu'à cette époque l'usage du vin n'était pas proscrit à la cour.

La danseuse qui se trouve sur le premier plan s'accompagne avec des crotales ou castagnettes. Le musicien qui joue de la viole laisse son instrument pour vider une coupe. Les Persans attachent un grand prix à ces compositions, qui forment leurs galeries historiques. Il y a d'autres tableaux relatifs aux règnes de Nadir Schah et de Schah Sultan Hussein; mais ils sont fort inférieurs à ceux-ci comme dessin et comme exécution; et puis je ne pouvais pas tout faire.

PLANCHE LXXV.

SCHAH ABBAS KUTCHUK ET KHALIF SULTAN, AMBASSADEUR DES INDES.

Kutchuk signifie le petit, le jeune. Je ne puis dire si ce portrait est celui de Schah Abbas dans sa jeunesse, ou si c'est un surnom d'un successeur de ce prince.

Cette composition, plus simple que les deux précédentes, ne manque pas de mérite. Il y a dans les physionomies une expression que le simple trait ne saurait reproduire. Après avoir vu ces tableaux, on peut en conclure que sans les affreux malheurs qui ont affligé la Perse, sans les ravages des Afghans, qui ont transformé la ville d'Ispahan en un désert, les arts se seraient élevés en Perse au niveau des arts de l'Europe : la peinture, l'architecture, la musique, étaient en grand honneur; les quelques planches qui précèdent en font foi.

PLANCHE LXXVI.

VUE DU MÉDRÉCÉ DE SCHAH SULTAN HUSSEIN.

PLANCHE LXXVII.

PLAN DU MÉDRÉCÉ DE SCHAH SULTAN HUSSEIN.

Ce monument est une école religieuse avec une mosquée; il fut bâti vers l'an 1730. On y trouve encore quelques-uns des principes de l'architecture de l'époque de Schah Abbas.

Chacun des élèves en théologie est logé dans une des petites chambres qui entourent la cour. Les salles centrales sont destinées aux conférences.

PLANCHE LXXVIII.

MÉDRÉCÉ DE SCHAH SULTAN HUSSEIN. ÉLÉVATION DE LA MOSQUÉE.

Cet édifice, bâti sur des proportions moindres que la mosquée impériale, est tout à fait de la même école. Il est orné de briques émaillées à fond bleu.

Les deux étages de portiques qui l'accompagnent font le tour de la cour de l'école.

PLANCHE LXXIX.

MAISON PERSANE.

J'ai reproduit le plan de la maison que nous habitions dans le faubourg de Djoulfa. C'est le type de toutes les maisons d'Ispahan. A gauche est la partie du harem que je n'ai pas pu visiter.

PLANCHE LXXX.

PEINTURE SUR ÉMAIL DANS LE PALAIS D'ISPAHAN.

Le sujet représente les exploits de Roustem. Cette peinture est du milieu du xvi[e] siècle; je l'ai reproduite dans le but d'expliquer un ornement qui se trouve constamment dans les bas-reliefs sassanides : ce sont les deux glands attachés avec des chaînes qui pendent aux deux côtés de la selle des cavaliers.

Roustem, le héros des Persans, se servait du *lazzo* pour démonter et terrasser son ennemi. Mais ce dernier coupait le lazzo avec son sabre. Je suppose que cette chaîne et ces glands des Sassanides ne sont autre chose que l'arme offensive dont Roustem fait usage, et qui, par ce perfectionnement, ne peut plus être coupée par l'ennemi.

L'autre sujet représente Roustem luttant contre l'esprit du mal, lequel s'était fait une massue avec la tête de la vache sacrée.

FIN DE L'EXPLICATION DES PLANCHES DU PREMIER VOLUME.

L'ARMÉNIE,

LA PERSE ET LA MÉSOPOTAMIE.

CATALOGUE DES PLANCHES.

VAN.

35 Plan de la ville.
36 Vue de Orta-Kapou.
37 Vue de Tabriz-Kapou.
38 Vue de Kali-Kapou.
39 Inscription trilingue.

PERSE.

SELMAS.

40 Bas-relief sassanide.

TABRIZ.

41 Vue générale.
42 Plan de la mosquée.
43 Vue dans l'état actuel.
44-45 Coupe restituée.
46 Élévation.
47 Ornement de la face latérale.
48 Ornement du porche.
49 Arcs-doubleaux.
50 Voûtes et pieds-droits.
51 Arcs des bas côtés.
52 Piliers et archivoltes.

SULTANIEH.

53 Vue du tombeau de Mollah-Hassan.
54 Vue de la mosquée.
55 Plan de la mosquée.
56 Élévation.
57 Coupe.
58 Peintures des niches.

HAMADAN.

59 Vue de Hamadan.
60 Vue des rochers du mont Elvend.
61 Inscriptions.

KANGOVAR.

62 Vue générale de l'ouest.
63 Vue prise du nord.
64 Vue latérale du temple.
65 Plan général.
66 Élévation du portique.
67 Détail de l'ordre.
68 Fragment du temple.

ISPAHAN.

69-70 Plan de la mosquée.
71 Élévation sur la cour.
72 Coupe transversale.
73 Tableau, le roi des Indes.
74 Tableau, Abdoud-Méhémet.
75 Tableau, Schah-Abbas-Kutchuc.
76 Vue du médrécé.
77 Plan du médrécé.
78 Élévation de la mosquée.
79 Maison persane.
80 Tableau sur émail.

FIN DU CATALOGUE DES PLANCHES DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.



Ch. Texier, del.

Clara Lemaitre Sculp.

ÉGLISE Ste SOPHIE

GUMUCH-HANÉ.

PL. 2.



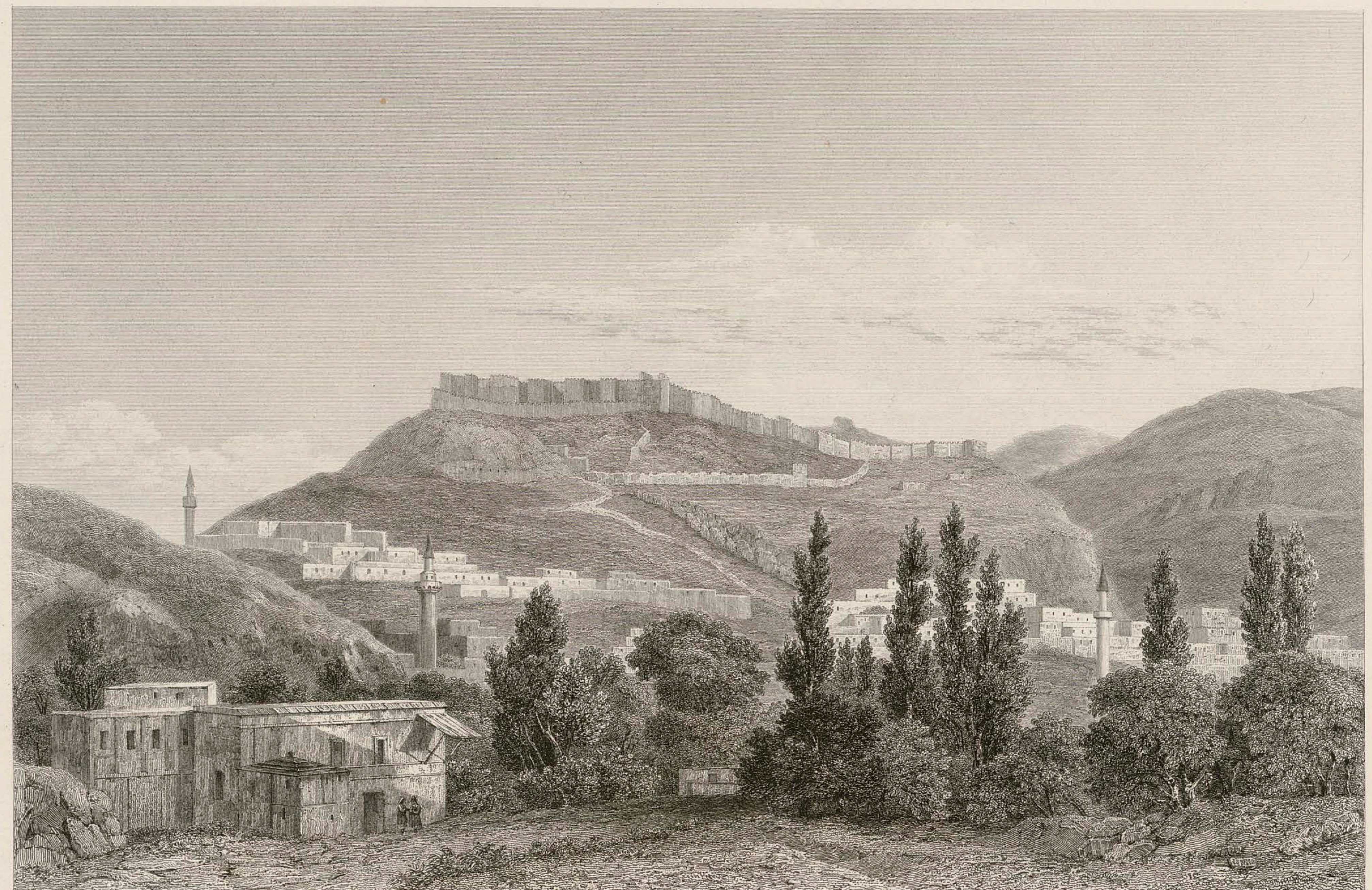
Ch. Texier delᵗ

Lemaître sculp.

VUE GÉNÉRALE DE GUMUCH-HANÉ.

BAIBOUTH.

PL. 3.

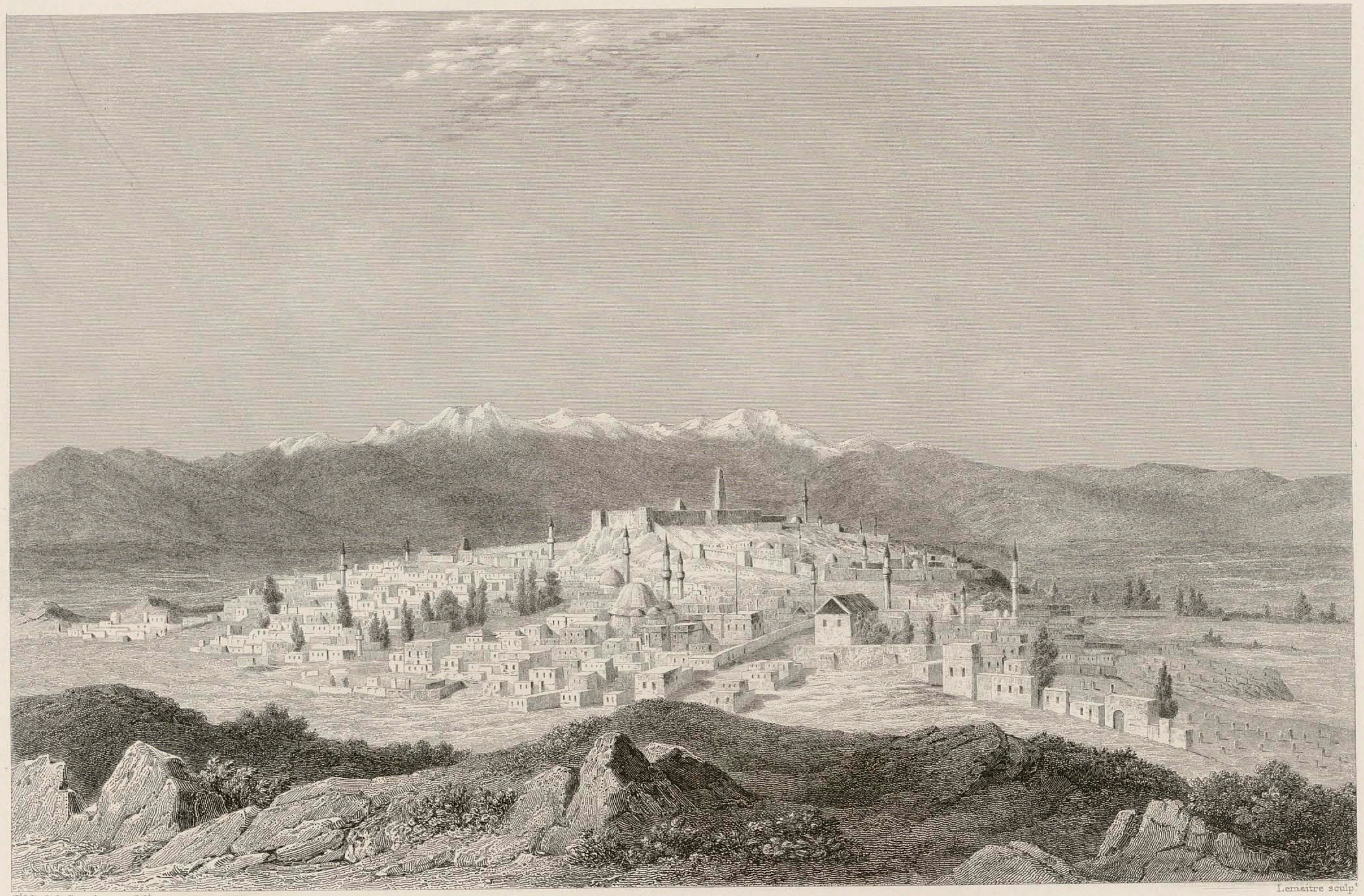


Ch. Texier delt. Lemaitre sculpt.

LA VILLE ET LE CHATEAU DE BAIBOUTH.

ERZEROUM.

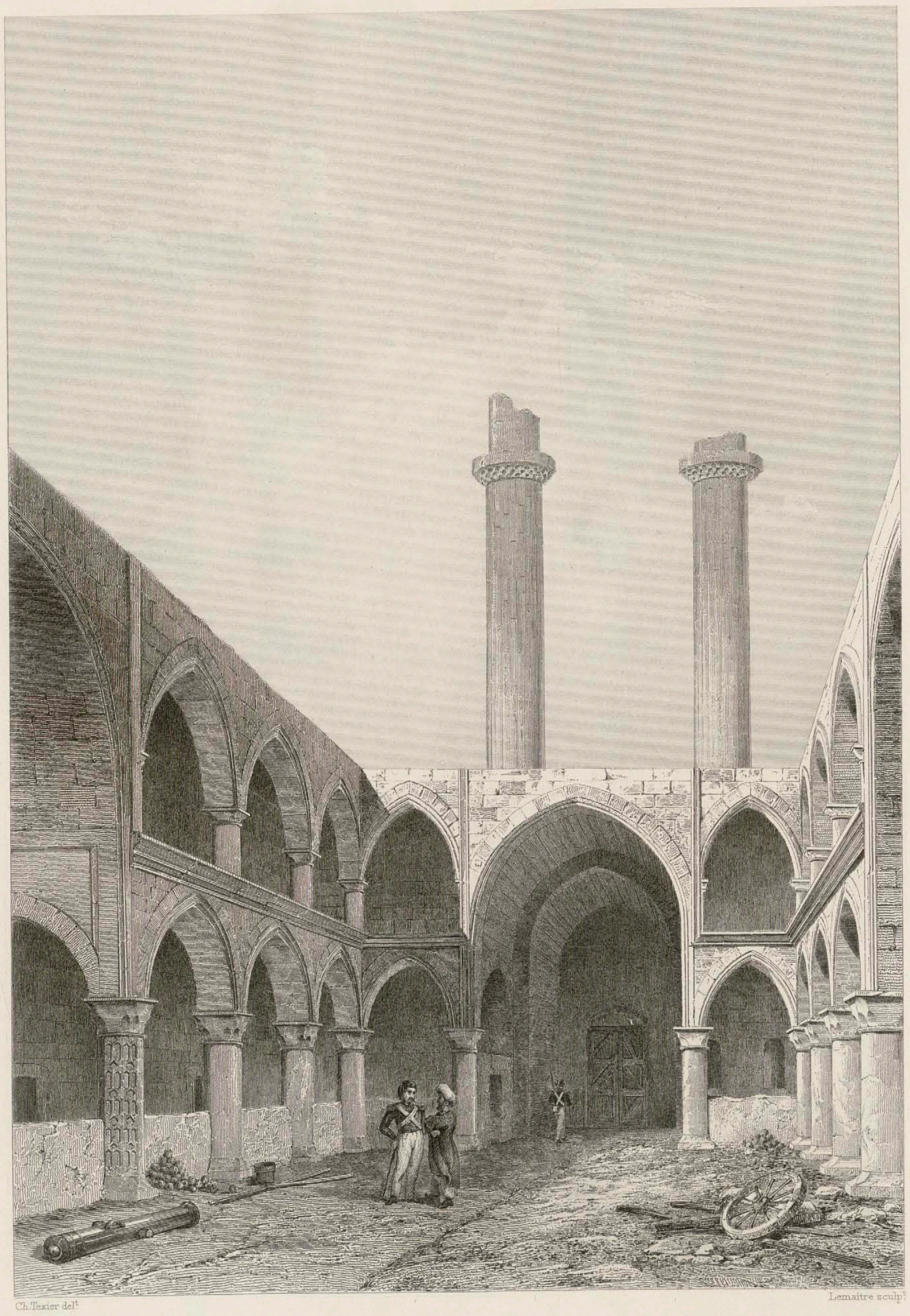
PL. 4.



Cte R. de la Bourdonnaye delt

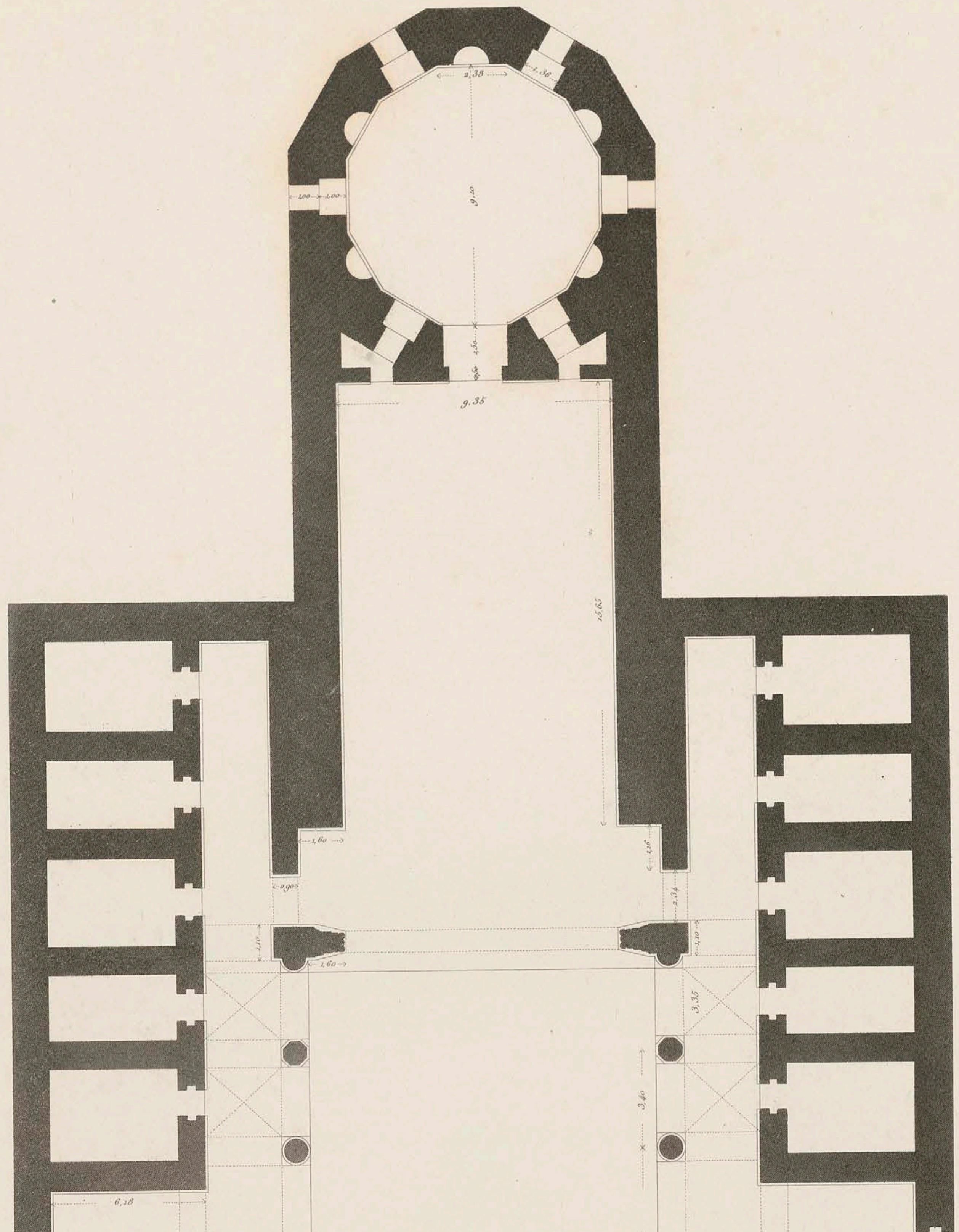
Lemaitre sculpt

VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

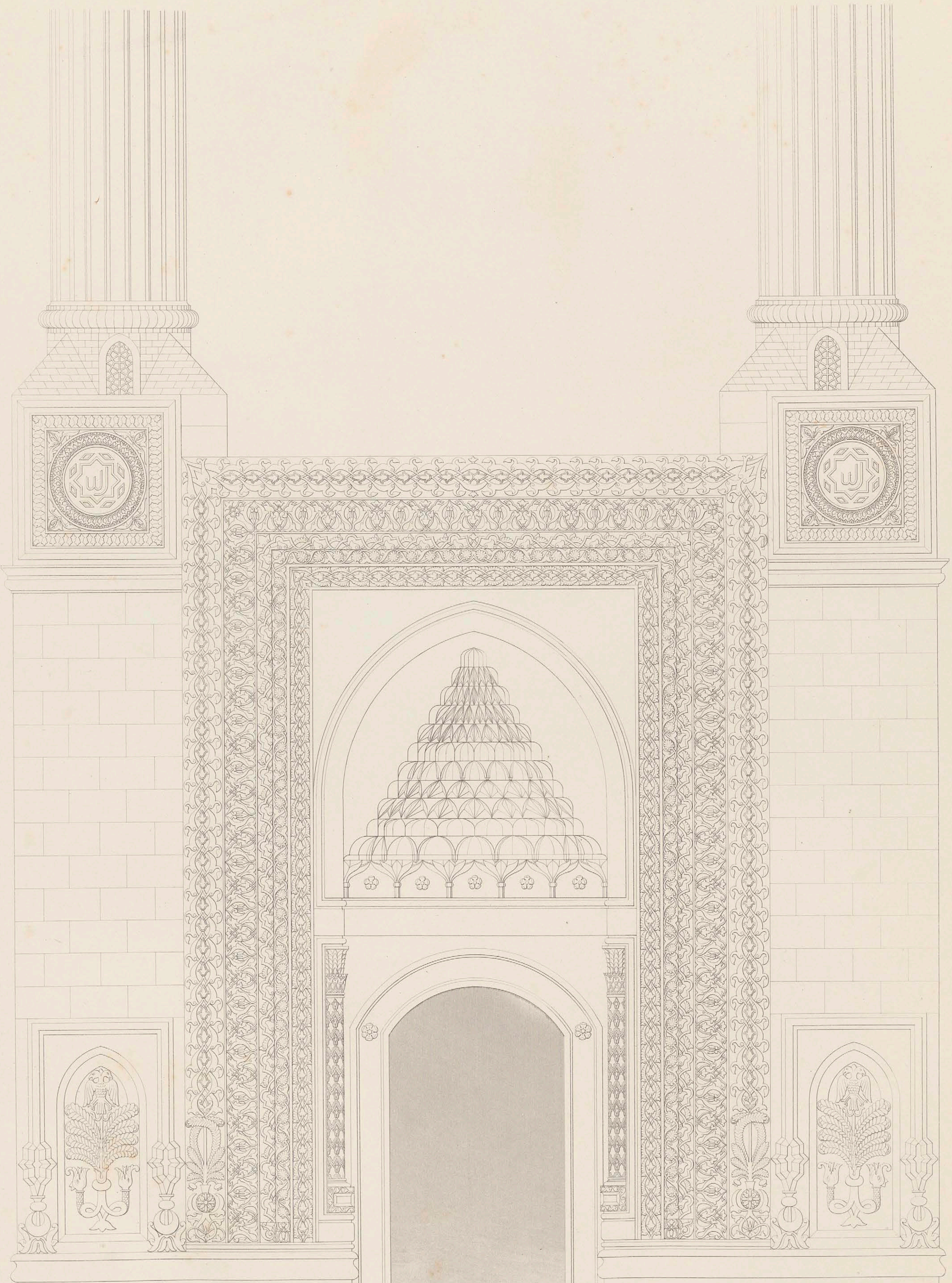
VUE DE L'IMARET DE OULOU-DJAMI.



Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

PLAN DE L'IMARET DE OULOU-DJAMI.



Ch. Texier del.t Lemaître direxit.

1 2 3 4 5 6 Metres.

DÉTAIL DE LA PORTE DE L'IMARET.

ERZEROUM.

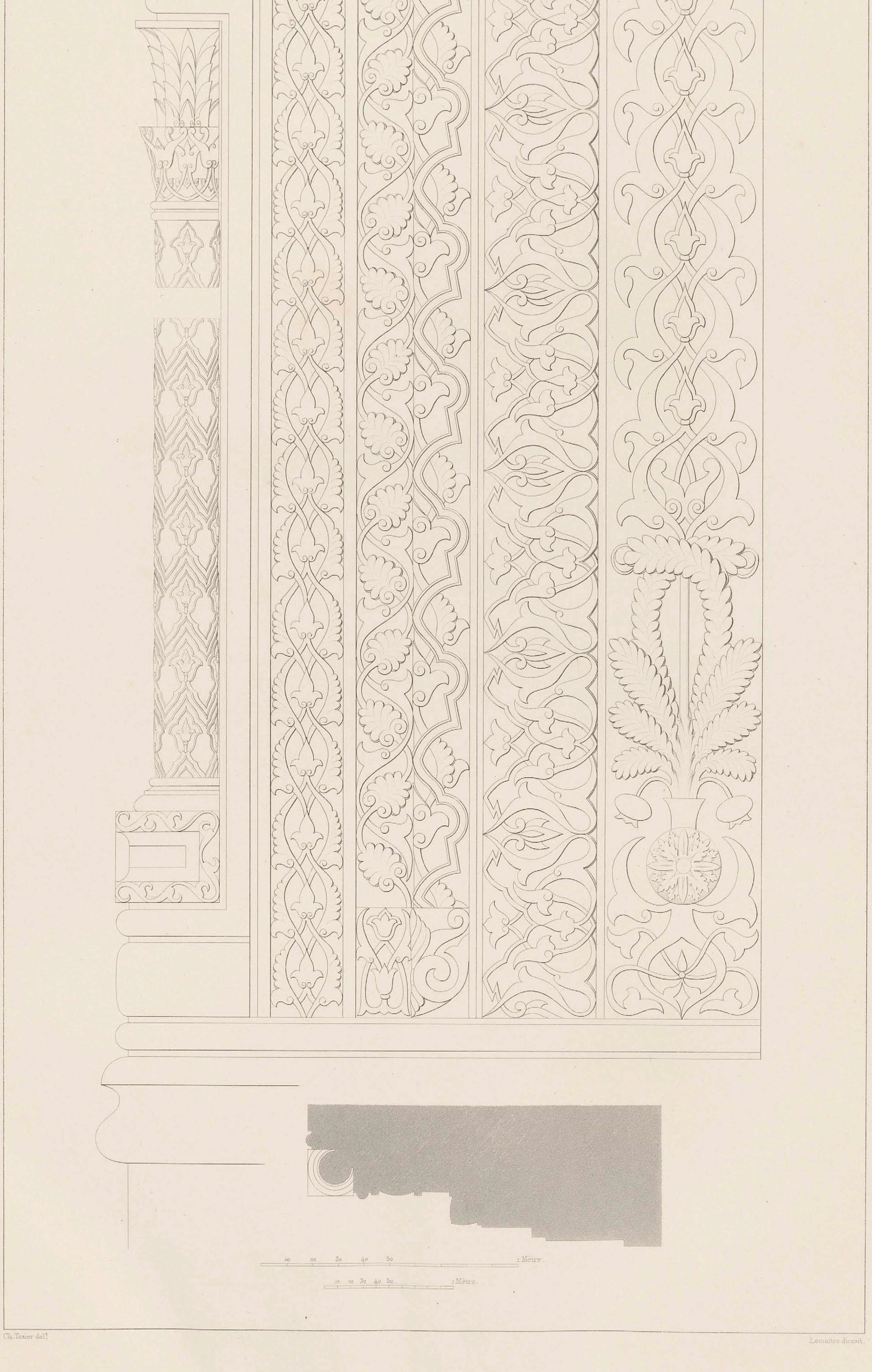
PL. 8.



Ch. Texier del.t

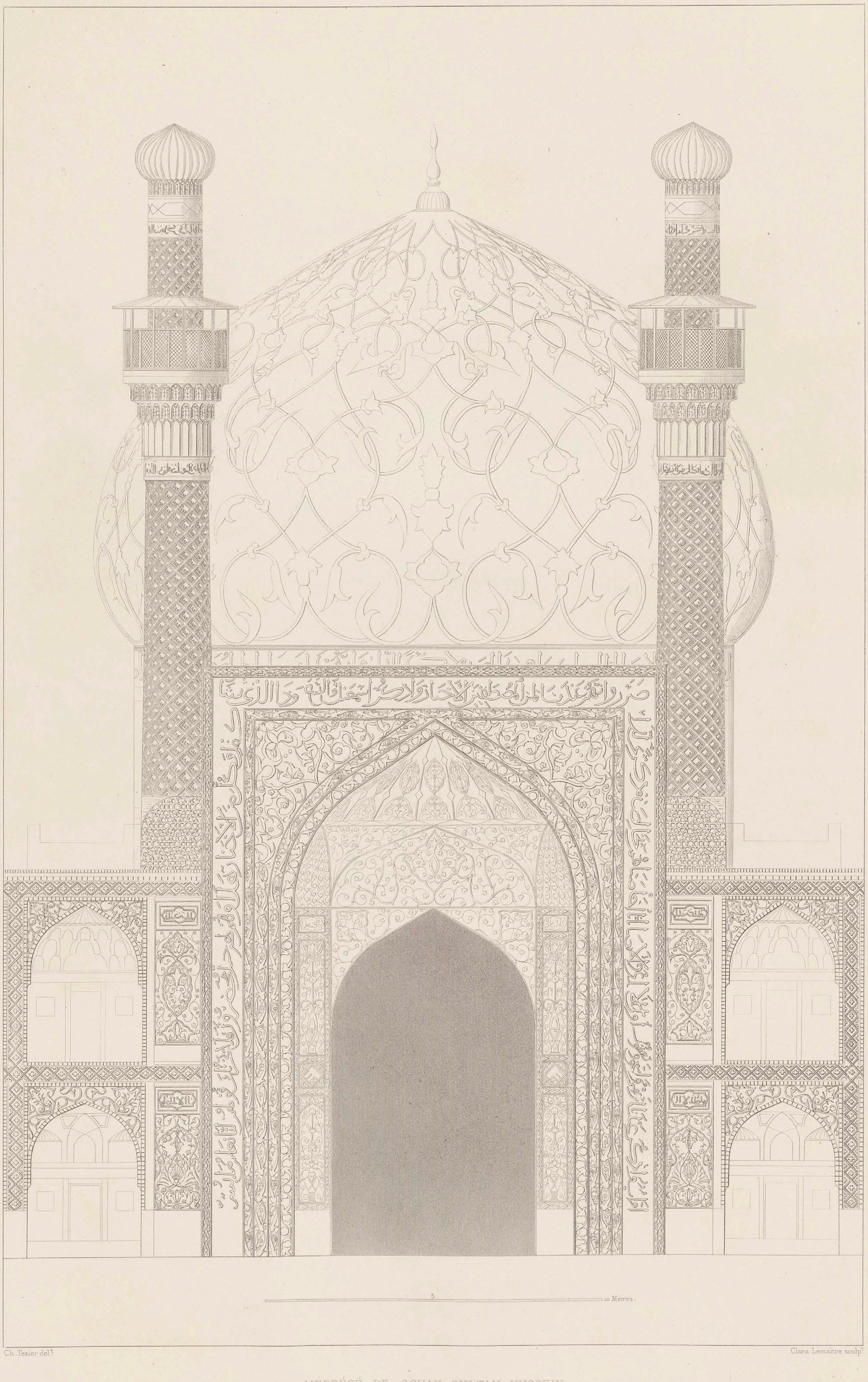
Lemaitre sculp.t

COUPE DE L'IMARET



Ch. Texier del.t Lemaître direxit.

DÉTAIL DE LA PORTE DE L'IMARET.

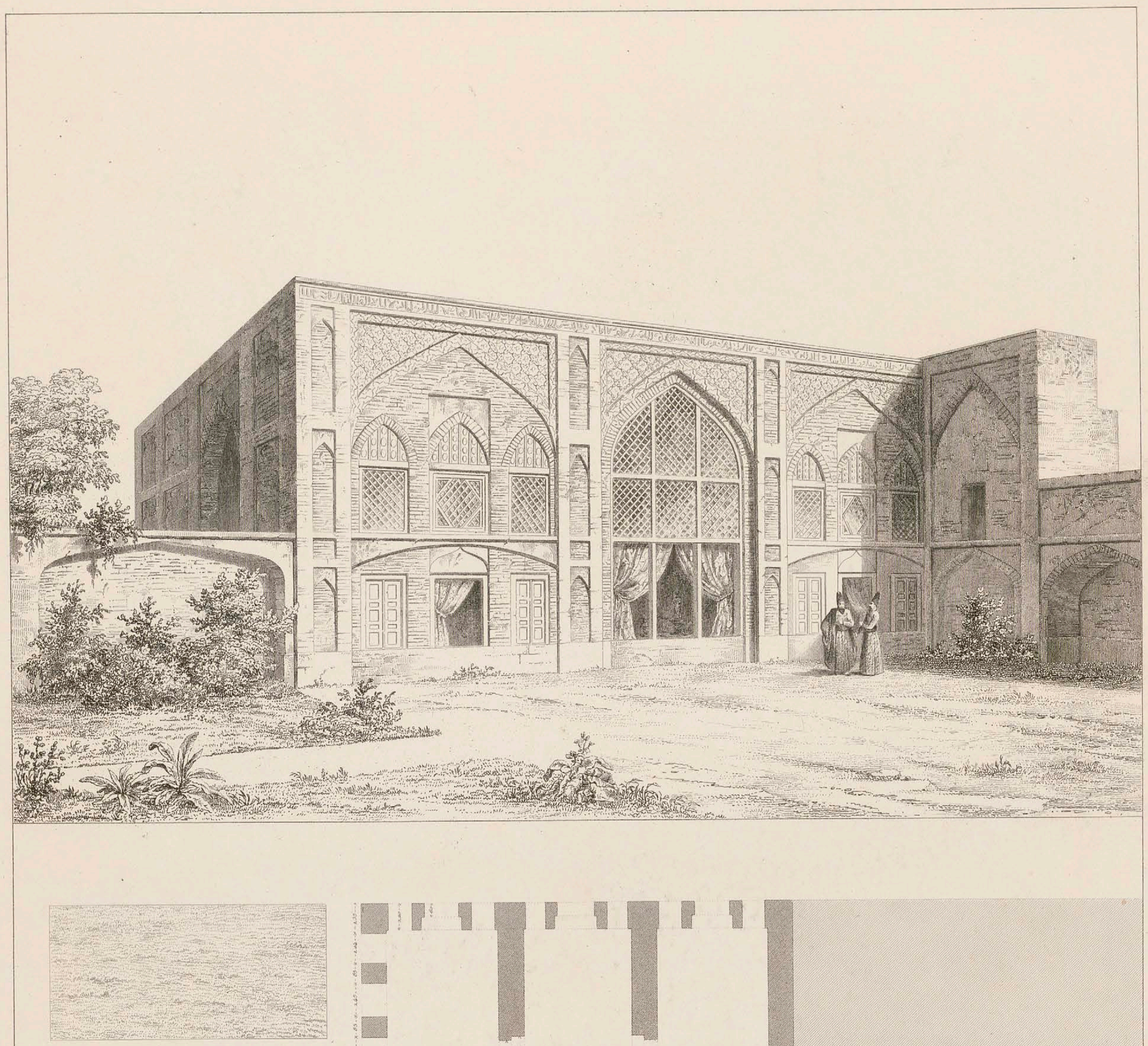


Ch. Texier del.t

Clara Lemaitre sculp.t

MEDRÉCÉ DE SCHAH-SULTAN-HUSSEIN.

Élévation de la Mosquée.



Ch. Texier del.ᵗ — Clara Lemaître sculp.ᵗ

MAISON PERSANE





Ch. Texier del.

A. F. Lemaitre sculp.

LES COMBATS DE ROUSTEM.

Émaux.

DESCRIPTION

DE

L'ARMÉNIE, LA PERSE,

ET

LA MÉSOPOTAMIE.

DESCRIPTION

DE

L'ARMÉNIE, LA PERSE

ET

LA MÉSOPOTAMIE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DES MINISTRES DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

Deuxième Partie.

Géographie, Géologie, Monuments Anciens & Modernes,

Mœurs & Coutumes.

PAR CHARLES TEXIER,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

GRAVURE DE LEMAITRE.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1852.

VAN.

VAN.

I.

Dès qu'on arrive au bord du lac de Van, on est frappé de l'aspect majestueux que présente cette mer intérieure, dont les bords escarpés, sauvages et solitaires ne portent aucune trace du voisinage des hommes. Toute la côte septentrionale du lac est composée d'une chaîne de montagnes trachytiques, dont les sommets se dessinent sur le ciel en pics aigus et déchirés. L'horizon se termine par la masse imposante du Sépan-Dagh, volcan éteint, mais composé uniquement de laves et de scories de la même nature que celles des volcans contemporains. Nous avions eu le projet de visiter les terrains volcaniques des bords du lac, et de tenter l'ascension du Sépan-Dagh, qui passe, aux yeux des habitants, pour le point culminant de la contrée; mais une neige abondante en couvrait le sommet, et nous ne trouvâmes point de guides qui voulussent nous conduire dans ces régions élevées et d'un accès très-difficile, même dans la belle saison; car, disent-ils, sous la neige qui persiste pendant les trois quarts de l'année se trouvent des fondrières de cendres et de scories, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, et des blocs aigus de pierres, dangereux pour le voyageur inexpérimenté. La côte septentrionale du lac est pendant plusieurs lieues complétement déserte; mais vers l'angle nord-ouest se trouvent les ruines d'une ville arménienne qui fut florissante dans le moyen âge; elle porte aujourd'hui le nom d'Aklat. Elle est appelée par les Arméniens *Khelath*, et appartient à l'ancienne province de Pernouni. On ignore quel en fut le fondateur; mais, d'après ses monuments, elle doit être à peu près contemporaine d'Ani. Aklat ne tarda pas à tomber au pouvoir des musulmans, qui s'étaient rendus maîtres de toute la petite Arménie jusqu'à Mélitène, et qui s'étaient avancés dans toutes les vallées qui communiquent avec le lac de Van. Mais lorsque les empereurs grecs possédèrent les pays supérieurs, ils finirent par chasser les musulmans de cette place, et la conservèrent pendant quelques années; mais ils ne purent résister au pouvoir des Seldjoukides unis aux princes du Diarbékir. Vers l'an 1100, les habitants se donnèrent un prince de leur choix, qui prit le titre de roi

d'Arménie : sa famille conserva le pouvoir, au milieu de luttes difficiles et sanglantes. La ville finit par retomber sous le joug des musulmans, qui la gardèrent jusqu'en 1245. L'invasion mongole amena de nouvelles révolutions dans cette contrée, qui devint par alliance l'apanage d'une princesse géorgienne. Chacune des nations qui sont venues successivement s'établir dans cette place a laissé quelques monuments de ses arts. Les dévastations qu'on y remarque sont l'œuvre des hordes de Timour, qui ne pouvaient laisser debout un seul édifice. Les monuments d'Aklat sont bâtis en pierres volcaniques, et portent presque tous de curieuses inscriptions. On y remarque, dit-on, des monuments qui ne le cèdent pas à ceux d'Ani, sous le rapport du style et de la conservation. Aklat fut, à ce qu'on rapporte, ravagée par Timour. Je ne pouvais m'empêcher de m'étonner que le nom de ce conquérant barbare se fût conservé dans des contrées où la tradition offre tant de lacunes.

Nous comptions trouver des bateaux qui de Van nous y conduiraient en une nuit ; nous réservant de faire du canton d'Aklat le but d'une excursion partielle, nous continuâmes notre route par la côte orientale du lac, en examinant les terrains calcaires, qui me paraissaient d'autant plus intéressants, que l'on regardait généralement en Europe le bassin du lac de Van comme un immense cratère. La rivière de Bendémaï est la seule d'un volume un peu considérable qui se jette dans ce lac. Les autres, sans en excepter le Schamiram-Sou, ne sont que de faibles ruisseaux, à sec une partie de l'année. Dans un voyage tel que celui que nous accomplissions, je vis avec regret combien de lacunes nous laisserions encore. Il nous manquait les instruments nécessaires pour déterminer le degré de salure des eaux du lac : je me contentai de les goûter, et je trouvai qu'elles étaient plutôt saumâtres que véritablement salées; aussi je ne sache pas que les habitants eussent établi sur les bords de cette mer intérieure aucune saline pour leur usage.

La saveur amère des eaux du lac décèle une quantité notable de natron. J'avais entendu assurer que ces eaux renferment un principe salin tellement abondant, que les rivages sont couverts d'une croûte blanche comme la neige ; mais, bien que j'arrivasse dans une saison où les pluies n'ont pas encore commencé à tomber, je ne remarquai pas ce phénomène. Nous vîmes sur les bords du lac un grand nombre d'oiseaux aquatiques, qui indiquent suffisamment, ce me semble, la présence d'animaux vivants, poissons ou mollusques, dans les eaux. Néanmoins les habitants ne sont point adonnés à la pêche, et ne savent pas même dire s'il existe réellement quelques poissons particuliers. Nous fîmes plusieurs lieues au sud-ouest, toujours sur le terrain d'atterrissement, et en marchant au pied des collines, nous suivîmes le golfe dont j'ai parlé, et qui change complétement la forme du lac au nord-est.

Nous fîmes plusieurs fois halte au bord des eaux, pour consulter le baromètre. Enfin, quittant la plaine pour franchir les collines qui en cet endroit viennent tomber dans les eaux, nous nous dirigeâmes vers le sud. Nous étions sur un terrain très-accidenté, qui appartient à la même formation calcaire que j'ai déjà mentionnée. Bientôt, dans une anfractuosité formant une espèce de vallée très-profonde, nous apercevons le village de Méric, où nous devions faire halte. Ce village, composé d'une centaine de familles arméniennes, possède un territoire assez étendu aux environs du lac, et s'adonne principalement à la culture du grain. Nous y trouvâmes par extraordinaire d'assez bonne farine de froment, dont nous manquions depuis longtemps. Nous étions réduits à d'affreuse fa-

rine d'orge, pleine de terre et de poussière; car tous ces villages sont trop pauvres pour établir des moulins publics; ce sont les femmes qui font la farine en broyant le grain entre deux pierres. On mange ainsi le pain avec le son et tous les corps étrangers qui se trouvent dans la farine.

Si j'en juge par la ressemblance des noms, ce village de Méric serait situé sur l'emplacement du monastère de Varak, qui est cité dans la géographie de Vartan. Vasbouragan est Van, où est le saint monastère de Varak. On y trouve une sainte croix qui a été apportée par la vierge Hrhip' hsimé, et un saint signe qui fut apporté par le fils de Sené-Kharim. M. Saint-Martin dit dans une note : « Le monastère de Varak, l'un des plus célèbres de l'Arménie, est auprès de la ville de Van, et sert de résidence à son archevêque. »

II.

Le village de Méric possède une église qui est un lieu de pèlerinage pour les habitants de Van. Elle est située au milieu des rochers qui entourent le village, et chacun des pèlerins est dans l'usage de tracer sur ces rochers son nom, une croix ou quelque emblème religieux. C'est encore en cela que la tradition ne se dément pas dans ces contrées, car sur la porte de cette église, je remarquai un bas-relief représentant deux chèvres se regardant. Au-dessus est une inscription en langue arménienne. Ce monument ne date pas d'une très-haute antiquité.

Depuis les temps les plus reculés, les rochers du lac de Van reçoivent des inscriptions qui de nos jours exercent la sagacité des philologues. L'examen des terrains qui forment le ravin de Méric me convainquit que cette formation calcaire n'a pas toute l'importance que je lui supposais, et qu'elle recouvre des terrains plus anciens régulièrement stratifiés, et dont les couches suivent une inclinaison opposée à celle du lac. Ainsi la couche calcaire recouvre un terrain de trapp d'une épaisseur de huit à neuf mètres, au-dessous de laquelle se remarque un agglomérat de trapp et d'argile qui forme le bord immédiat du bassin.

Nous partons de Méric en suivant toujours les bords du lac, mais bientôt l'inégalité du terrain nous force de nous éloigner et d'entrer dans l'intérieur. Tout le terrain que nous parcourons est inculte : il est formé de collines arrondies appartenant toutes à la formation de craie. Les sommets qui sont à l'ouest nous dérobent la vue du lac; mais comme il forme un golfe assez profond, nous nous retrouvons bientôt au bord des eaux. Deux îles dans lesquelles sont des monastères apparaissent au milieu du lac : l'un porte le nom de Serpana, et l'autre celui d'Actamar. Ce ne sont que deux rochers arides, sans culture, et même, dit-on, sans eau : les religieux sont obligés d'avoir recours à des citernes. Le couvent d'Actamar a été fort célèbre dans le moyen âge; mais aujourd'hui il nourrit seulement deux ou trois caloyers, qui passent la mauvaise saison dans le monastère de Van.

Nous faisons la halte du milieu du jour au village de Keutchani. Georges, qui ne perd

pas un instant de vue ses fonctions, remarque que les arbres de la cour sont couverts d'une prodigieuse quantité d'étourneaux, et en deux coups de fusil, en abat une trentaine, dont il fait un déjeuner improvisé. Ce sont les seules ressources sur lesquelles nous pouvons compter pour notre table frugale, car jamais les habitants n'eurent l'idée de chasser le nombreux gibier que l'on rencontre dans les champs. De Keutchani à Ala-Keui nous faisons encore deux heures de route. Ce village est considérable; il est très-proprement bâti en terre. Les maisons ont des cours et d'assez jolis jardins. La culture de la vigne y prospère; et pour la première fois de la saison, nous trouvons du raisin passable.

La majeure partie des familles de ce village sont arméniennes. Une petite église s'élève sur une colline qui domine le village : nous nous y rendîmes pour jouir du coup d'œil de la plaine et du lac. Le ciel, qui avait été constamment pur depuis que nous étions en route, s'était couvert de nuages dans lesquels le soleil se jouait en produisant les plus magnifiques effets. Du haut de la colline d'Ala-Keui nous dominions toute l'étendue du lac, qui à l'œil ne paraît pas moins grand que la mer de Marmara. Encaissé au nord et au sud entre deux chaînes de montagnes dont les sommets déchirés sont déjà couverts d'une neige épaisse, il semble plus ouvert du côté de l'occident, vers la ville de Tadwan, dont nos guides ne pouvaient nous montrer que la direction. La masse imposante du Sépan-Dagh couronnait le tableau vers notre droite : à l'orient, le haut rocher de la ville de Van se présentait comme une masse noire, isolée de toutes parts, comme un vieux donjon construit au bord de l'eau. Les montagnes du sud sont celles qui sont occupées par les tribus de Khan-Mahmoud, contre lesquelles le pacha de Van a marché en personne, aidé des troupes de celui d'Erzéroum. Mais pour arriver à la résidence de ce bey, les Nizam sont forcés de passer par des défilés d'un accès si difficile, que le pacha n'a pas encore osé s'y aventurer. Des masses de rochers, accumulées sur les hauteurs, sont prêtes à écraser les régiments qui essayeraient de pénétrer jusqu'au centre du pouvoir du bey.

Le vent, qui s'est élevé, agite les eaux du lac comme celles de la mer, et nous commençons à voir qu'il serait peu prudent de s'aventurer dans une navigation avec des bateliers aussi peu expérimentés et avec des barques en aussi mauvais état que celles que nous apercevons au pied de la colline.

III.

Le tableau du lac de Van, magnifique par la grandeur des lignes, est cependant incomplet par le manque de végétation. C'est le défaut général du paysage dans les contrées que nous parcourons, défaut qui, à mon sens, est bien compensé par la forme sévère des montagnes et par les effets merveilleux de lumière sur les différents plans de rochers. Il faut un séjour de quelque temps dans les contrées d'Orient pour que l'esprit s'identifie avec l'extrême sévérité des lignes et les sombres aspects du paysage. Il est rare de rencontrer ici, comme en Europe, des fabriques isolées, semées sur le penchant des coteaux : à peine trouve-t-on sur la route quelques caravansérais en ruines dont la structure

puisse offrir un faible intérêt. Dans ces pays, de tout temps ravagés par des hordes errantes, les habitants sédentaires se sont vus forcés de se réunir en villages pour offrir quelque résistance aux attaques dont ils étaient l'objet. On ne sait point ici ce que c'est qu'une ferme. On laisse en friche les terrains arables qui sont trop éloignés des villages pour que le paysan puisse aller le matin à son travail et en revenir le soir.

Quand nous franchissons la distance qui sépare deux villes, nous avons à parcourir de vastes espaces complétement déserts et sans végétation. Les montagnes qui forment la côte sud du lac nous paraissent, dans l'éloignement, un peu plus boisées que celles que nous avons traversées. Le 3 octobre, nous quittons Ala-Keui pour nous rendre à Van. La pluie, qui n'a cessé de tomber pendant toute la nuit, et qui continue avec une violence extrême, a défoncé le sol argileux qui forme les bords du lac. Nos chevaux de bagage s'enfoncent jusqu'à mi-jambe, et nous mettons plus de trois heures à franchir une distance de deux lieues. Un torrent assez considérable, qui va se jeter dans le lac, grossi par la pluie, faillit nous empêcher de passer, et nous forcer de retourner à Ala-Keui. Nos muletiers parvinrent à tracer un gué avec les nombreux cailloux qui se trouvent sur les bords, et nous le franchîmes, non sans avoir vu nos chevaux trébucher plusieurs fois dans ce passage difficile. Le château de Van, construit sur la côte d'un rocher isolé, nous apparaît enfin au milieu des brouillards. Plus nous avançons, plus le terrain est détrempé et difficile. La pluie a formé des mares immenses, où s'ébattent des troupes nombreuses d'oiseaux aquatiques : des pélicans, des canards au plumage fauve et à la tête rouge, des sarcelles et des poules d'eau, des familles d'oies sauvages qui poussent un cri à notre approche, et qui s'élèvent dans les airs, sans que nous puissions songer à tirer un seul de ces oiseaux.

Méhémet avait pris les devants, pour annoncer notre arrivée à Issac-Pacha, qui avait envoyé deux cawas au-devant de nous. La pluie, dont la violence ne diminuait pas, nous empêcha de jouir de l'aspect imposant du château et des fortifications nombreuses qui parcourent toutes les sinuosités du rocher.

Nous fîmes le tour de la ville. L'un des cawas conduisit nos gens dans la maison qui nous avait été assignée, tandis que l'autre nous mena au konac du pacha. Issac-Pacha, le gouverneur, était absent : il avait passé l'été dans les montagnes du sud, pour faire la guerre à Khan-Mahmoud. Timour-Bey son fils, jeune homme de vingt-cinq ans, désigné pour succéder à son père, nous fit l'accueil le plus hospitalier. Les principaux habitants de Van et plusieurs agas kurdes étaient réunis dans un vaste salon. Des fauteuils avaient été préparés pour nous : nous ne pûmes nous empêcher de nous étonner de cette innovation si étrangère aux habitudes des Turcs. Timour-Bey était vêtu en nizam : il portait une redingote de couleur claire, avec un collet rouge. La conversation était trop publique pour ne pas rouler sur des lieux communs et sur des compliments, dont les Orientaux ne sont pas avares et qu'ils savent tourner fort agréablement.

Je ne pouvais m'empêcher de me reporter au temps fort peu éloigné où la ville de Van était inaccessible aux Européens. Nous avions traversé les parties les plus difficiles et les moins fréquentées de cette province si renommée par les brigandages, sans trouver autre chose que des visages amis ; car il fallait plutôt regarder les alertes que nous avions éprouvées comme le reste d'une vieille habitude des montagnards que comme un danger réel.

IV.

Parmi les beys qui se trouvaient chez le pacha, il y en avait plusieurs qui portaient le costume national des Kurdes. C'est ordinairement un manteau ou aba de laine blanche d'une extrême finesse, avec des passementeries de soie rouge. Le fez ou calotte est composé d'un feutre blanc de forme conique, autour duquel s'enroule un schall blanc pour les scheiks, et rayé de diverses couleurs pour les simples montagnards. Ils ont beaucoup de luxe dans leurs armes, qui se bornent ordinairement à une paire de pistolets et un sabre très-recourbé. L'arc et la flèche, qui ont été si longtemps en usage parmi eux, sont aujourd'hui complétement abandonnés. Ces arcs étaient petits, fabriqués avec de la corne et des cordes à boyaux; ils étaient revêtus d'un enduit doré et ornés d'arabesques. Un bon arc coûte encore en Turquie de cinq à six cents piastres. Il n'y a plus que les grands seigneurs qui s'adonnent à l'exercice de cette arme : le sultan Mahmoud y excellait. Il y a plusieurs champs aux environs de Constantinople, et dans les jardins du sérail, qui portent le nom de Oc-Meïdan (la place de l'Arc). Le sultan avait l'habitude de faire élever une colonne au lieu où il avait touché un but difficile. La flèche était composée d'un roseau, plus ordinairement d'une tige de bambou que l'on tirait des Indes. Le carquois ne se portait pas sur l'épaule, mais était suspendu à la gauche du cavalier.

Une autre arme à peu près abolie aujourd'hui, et dans laquelle les Kurdes excellaient, était le djérid : c'étaient de grands javelots de bois dur dont la pointe était de fer et triangulaire; le cavalier portait ordinairement trois djérids renfermés dans un long étui de cuir. Cette arme correspond au javelot des anciens. Le cavalier ne devait jamais abandonner son djérid, et après l'avoir lancé dans la mêlée, il devait s'y précipiter lui-même pour le reprendre. Quoique toutes les armes offensives du moyen âge aient été abandonnées, les Kurdes ont conservé l'usage du bouclier, arme défensive qui, aujourd'hui, ne peut être d'aucune utilité réelle. Les plus beaux de ces boucliers sont faits de peaux d'éléphant, et sont apportés de l'Inde. Ceux qu'on fabrique dans le pays sont en peau de buffle, et renforcés de bandelettes de fer. Le bas du bouclier est orné d'une frange de laine rouge, exactement semblable à celle de certains boucliers grecs que l'on voit sculptés dans les bas-reliefs. La réforme dans le costume ne s'est pas étendue au delà des principaux officiers de la maison du pacha; tout ce qui tient aux Kurdes a conservé son costume national.

Notre visite chez le pacha ayant duré plusieurs heures, nous prîmes congé de lui pour nous rendre dans notre maison, située au centre du quartier des chrétiens.

Nous étions installés chez un des principaux fournisseurs du pacha, riche Arménien qui possédait une des plus belles maisons de la ville. Nous y trouvâmes tous les rafraîchissements nécessaires après la longue route que nous avions faite, comptant bien profiter de notre séjour dans cette ville et de l'accueil que nous avait fait le gouverneur, pour visiter en détail ces lieux si peu connus.

VAN.

IV.

La fondation de Van remonte à l'époque brillante de la monarchie assyrienne : les historiens arméniens sont d'accord pour regarder cette ville comme l'ancienne Sémiramocerte, bien que quelques géographes aient cru reconnaître l'identité entre sa position et celle de l'ancienne Artémita, nom qu'a conservé un village situé au sud-ouest de Van, et dans lequel on ne trouve point de traces d'antiquités. Selon Moïse de Khoren, Sémiramis aurait fondé cette ville en revenant d'une expédition contre Arah, roi d'Arménie.

Elle reçut le nom qu'elle porte aujourd'hui du roi Van, qui vivait avant l'expédition d'Alexandre le Grand en Asie; il rebâtit ses édifices, qui tombaient de vétusté, et la fortifia de nouveau. Elle fut ensuite réparée par Vagharscha, roi d'Arménie; et plus tard Tigrane, un de ses successeurs, y établit les Juifs qu'il avait emmenés captifs de Judée. Lorsque cette ville tomba au pouvoir des Persans, les Juifs y étaient très-nombreux, puisque les Persans détruisirent dix-huit mille maisons juives. Van fut soumise à la domination des empereurs byzantins pendant le XI[e] siècle; mais elle suivit la destinée des autres villes de l'Arménie, et fut conquise par les princes seldjoukides. Assiégée et prise par Timour en 1392, elle fut livrée au pillage. Pendant le siècle suivant, elle fut gouvernée alternativement par les Persans et les Turcomans. Ce ne fut qu'en 1533 que les Osmanlis parvinrent à s'en rendre maîtres, et la conservèrent sans interruption jusqu'à nos jours. Malgré tant d'événements désastreux, on retrouve encore le nom de Sémiramis en honneur dans la contrée, et c'est à elle seule que les habitants attribuent tous les monuments dont on ne voit plus que les ruines.

La situation particulière du grand rocher aurait attiré l'attention de cette reine, et l'aurait décidée à construire un château fort qui, jusqu'à nos jours, a été regardé comme un des plus redoutables de toute l'Arménie. Les traces nombreuses d'antiquités que l'on remarque dans les ruines du château de Van remontent toutes à l'époque des monar-

chies assyrienne ou persane; il ne paraît pas que les Romains ou les princes d'Arménie y aient ajouté de nouveaux ouvrages. La ville ancienne étant, d'après l'usage général dans ces contrées, bâtie uniquement en terre comme celles qui existent aujourd'hui, n'a laissé aucune trace, à tel point que ce n'est que par analogie qu'on peut conclure qu'elle occupait la partie sud du rocher, comme la ville moderne. J'ai été frappé de la ressemblance de disposition entre la ville de Van et la célèbre ville d'Anazarba de Cilicie. L'une et l'autre remontent à peu près à la même époque, et, près d'Anazarba, les habitants montrent encore une ruine qu'ils appellent Châh-Miram-Kalé-Si (le château de Sémiramis).

Les princes d'Arménie ont fait faire, dans ce dernier lieu, des travaux considérables qui ont effacé les traces des constructions antérieures. L'un et l'autre château sont élevés sur un rocher calcaire d'environ 1000 à 1200 mètres de longueur et isolé de toutes parts. La ville d'Anazarba, comme je l'ai dit ailleurs, est située dans la plaine, au pied du rocher du côté du nord. Nous retrouvons encore à Van une tradition vivante des expéditions de Timour. C'est ce conquérant, dit-on, qui, jaloux de voir les rochers couverts de talismans inexplicables pour lui, et couronnés par des fortifications qui avaient défié des siècles, employa la majeure partie de son armée à détruire et à effacer les traces d'une puissance qui lui faisait envie. La ville de Van fut prise et pillée par les Tatares, qui incendièrent ses mosquées et ses églises; aussi tous les édifices, même les murailles du côté de la plaine, ne remontent-ils pas au delà du XIVe siècle Quoique la ville de Van soit uniquement bâtie en terre, elle offre un aspect de propreté et d'aisance bien remarquable dans ces contrées. Une grande partie des habitants est de la religion arménienne : il y a quelques nestoriens; le reste est composé de musulmans sunni.

La ville est environnée de villages assez rapprochés les uns des autres pour former comme de vastes faubourgs qui sont entourés de jardins, abondamment arrosés par des ruisseaux d'eau limpide et courante. Les arbres fruitiers, l'abricotier, la vigne, le poirier, y sont cultivés avec succès. Tous les faubourgs sont généralement désignés sous le nom de *Baghlari,* ou quartier des jardins.

Le lendemain de notre arrivée, Timour-Bey, le fils du pacha, nous envoya plusieurs cawas et un officier de sa maison, avec ordre de nous conduire dans tous les lieux que nous voudrions visiter, tant dans la ville que dans la forteresse. Nous savions combien il avait été difficile jusqu'à ce jour de pénétrer dans le château, et nous appréciâmes tout ce que le procédé de Timour-Bey avait de flatteur à notre égard. Les travaux que nous avions à exécuter à Van se composaient de trois parties : le levé général du plan de la ville, la copie des inscriptions tracées sur les rochers, et les vues pittoresques des sites les plus remarquables.

V.

Les inscriptions perses et assyriennes, que l'on croit généralement remonter aux époques de Cyrus et de Xercès, sont dispersées en plusieurs endroits du grand ro-

cher. En examinant les localités d'où dépendent ces intéressants et précieux monuments, on peut être assuré que la majeure partie de ces inscriptions est tumulaire. Il y en a quelques-unes qui sont isolées et tracées sur des pierres, employées aujourd'hui dans les églises de la ville. La plus célèbre de ces inscriptions est tracée en trois colonnes sur la partie méridionale du rocher, et à environ quarante mètres au-dessus du sol. Ce sont ces inscriptions que je voulais examiner en détail.

Le grand rocher qui domine la ville de Van n'est accessible que du côté de l'ouest. Les fortifications du château descendent, en suivant les sinuosités de la montagne, jusqu'au niveau de la plaine, et se relient en ce point avec les murailles de la ville. Une des portes de Van, que l'on appelle Iskélé-Kapou-Sou [1], parce qu'elle conduit aux bords du lac, est attenante à une masse de constructions composées de très-grosses pierres calcaires, appareillées sans ciment, et qui sont les seuls restes des constructions de l'époque assyrienne qui couvraient le rocher. On voit que de tout temps, le chemin frayé assez grossièrement dans le roc fut le seul qui conduisît à la plate-forme supérieure; mais en se détournant un peu vers la droite, on arrive au point où le rocher est taillé à pic. C'est là qu'on trouve un escalier qui n'a pas plus de $0^{m},60$ de large, et qui conduit à des chambres taillées dans le roc, avec un art infini, à plus de 20 mètres au-dessus du sol de la plaine. A l'entrée de cette grotte, que les habitants appellent la caverne de *Khorkor-Magharalar,* sont tracées de longues inscriptions en caractères cunéiformes qui ont été un peu endommagées pendant les différents siéges qu'a soutenus le château de Van. Ce sont des traces de boulets de canon qui, en frappant le milieu du tableau, ont détérioré la pierre en quelques endroits; mais, dans tout le reste de l'inscription, les caractères sont tracés avec une si grande netteté, qu'on les croirait gravés de la veille. Toutes les lignes de ces inscriptions sont séparées par des traits gravés profondément sur la pierre, et qui devaient donner beaucoup de facilité pour la lecture de ces inscriptions.

L'inscription tracée sur le mur de l'escalier se compose de trois tableaux qui viennent affleurer le bas des marches. Chaque interligne a $0^{m},045$ de hauteur.

Une troisième inscription se trouve tracée sur le retour à angles droits d'une espèce de porche taillé dans le rocher. L'autre paroi en retour d'équerre porte aussi une inscription tracée dans une tablette qui n'a nullement souffert des injures du temps ni des hommes. Deux autres inscriptions sont tracées sur le mur du fond, dans lequel s'ouvre une petite porte qui conduit dans la chambre sépulcrale. Cette enceinte a dix mètres de long sur quatre mètres et demi de large : elle est taillée dans un massif de rochers parfaitement compacte; la partie supérieure est en voûte plate. La roche a reçu partout le travail d'un poli parfait; elle ne porte aucune trace d'ornements; mais, aux deux tiers de la hauteur, on remarque des évidements quadrangulaires qui, dans leurs centres, sont percés d'un trou circulaire. Il semble que ces évidements ont dû recevoir des plaques de métal qui auront été arrachées lorsqu'on a dévasté ces antiques sépultures.

Le grand côté de la chambre opposé à la porte d'entrée donne accès par deux portes à deux cellules presque carrées. Sur chacun des petits côtés de la grande salle se trouvent également creusées deux autres chambres carrées et sans ornements. La disposition

[1] La porte de l'échelle.

générale de ces chambres ressemble trop à tous les sépulcres anciens taillés dans les rochers à différentes époques de l'antiquité, pour qu'on puisse se méprendre sur leur destination première. En suivant l'analogie entre ces monuments et d'autres tombeaux plus connus, j'incline à penser que ces inscriptions mentionnent le droit des familles à cette sépulture honorable, et livrent à la malédiction publique ceux qui seraient tentés de violer ces tombeaux. On ne trouve dans cette chambre aucune trace de lits funèbres ou de sarcophages, comme dans tant d'autres sépultures antiques. En réunissant les différents témoignages et en examinant les antiques sépultures de ces contrées, nous sommes assurés que les Assyriens et les Perses n'avaient pas de mode absolu d'ensevelir leurs morts : ils les exposaient sur un lit funèbre comme celui de Cyrus; ils les renfermaient dans des sarcophages, ainsi qu'on le voit dans quelques tombeaux persépolitains, ou ils les ensevelissaient dans du bitume, selon l'usage égyptien.

Les superstitieux habitants de la ville voient, dans ces inscriptions incompréhensibles pour eux, des talismans qui doivent donner à ceux qui les expliqueront la clef de trésors incalculables. Aussi, lorsque des étrangers viennent pour visiter ces lieux, jamais on ne les laisse seuls; ils sont toujours fidèlement accompagnés par quelques amateurs qui tiennent à être présents lorsque le charme sera rompu. Alors, disent-ils, on verra s'ouvrir avec fracas les portes qui donneront accès dans ces mystérieuses demeures.

VI.

Au-dessus de cette grotte, et dans un lieu complétement inaccessible, se trouve une autre excavation dont la destination première paraît identique avec celle de la grotte de Khorkor. Je n'aperçus à l'extérieur aucune trace de tablettes ni d'inscription quelconque. Cette grotte, qui a été visitée anciennement par ordre d'un gouverneur, n'offre aucune particularité intéressante; mais on en tira un grand nombre de fragments humains et des restes de poteries. Les habitants prétendent que ce sont les tristes victimes d'un pacha cruel, qui ont été jadis murées dans cette caverne; mais la nature des poteries, les traces de bitume et d'étoupe de chanvre qui entourent ces ossements, prouvent que ce sont les restes de sépultures très-antiques que ces fouilles ont mises à découvert.

En continuant de monter au château, nos guides, qui comprenaient tout l'intérêt que nous prenions à observer les restes de l'antiquité, nous faisaient voir çà et là des espèces d'escaliers taillés dans le roc, et composés de quatre à sept marches. Le rocher, disaient-ils, fut autrefois taillé de la sorte, parce que les anciens maîtres de ces lieux venaient s'asseoir sur ces banquettes pour jouir de l'admirable perspective qui se déploie aux regards. Ces espèces d'escaliers sont en effet très-multipliés dans les différentes parties du rocher de Van. Je conçois qu'au premier coup d'œil on n'en devine pas bien la destination première; ce n'est qu'après avoir parcouru le château et m'être rendu compte du rapport que ces divers emmarchements pouvaient avoir les uns avec les autres, que je finis par remarquer qu'ils suivaient tous les sinuosités du rocher, et pouvaient avoir appartenu à une même ligne courbe qui aurait enceint le plateau supérieur. Il était évident d'ailleurs

que ces marches, qui descendent toutes vers la ville, n'étaient pas destinées à être fréquentées. Il est clair pour moi que ces travaux ont été exécutés dans le but d'établir les fondations d'une muraille dont les blocs d'Iskélé-Kapou-Sou seraient les amorces, et qui se serait prolongée dans tout le pourtour du rocher, pour former l'acropole de Sémiramocerte. Ces sortes de fondations, que l'on appelle *à redents*, sont encore usitées de nos jours pour les fortifications établies sur le roc. On en voit des exemples à Malte et dans plusieurs villes anciennes de l'Asie Mineure. Si l'on en croit la tradition, ce serait Timour qui, furieux de la résistance que lui avait opposée Meser, fils de Kara-Moustapha, et jaloux des travaux gigantesques qui, à cette époque barbare, étaient si célèbres dans la contrée, donna à ses troupes l'ordre de démolir les fortifications du château. Elles ne s'acquittèrent que trop bien de leur tâche, car, aujourd'hui, il ne reste plus pierre sur pierre des anciens ouvrages assyriens. Nous dûmes apprécier la faveur que nous faisait Timour-Bey en nous donnant accès dans l'intérieur de cette forteresse, où jamais un habitant du pays n'eut la faculté d'entrer.

Après avoir suivi un chemin sinueux entre deux murs crénelés, nous arrivons à la porte du château. Un vieux capidji, qui date du temps du sultan Sélim, nous demanda par un étroit guichet notre laissez-passer, que le bim-bachi ou chef de bataillon lui exhiba en bonne forme. Après avoir franchi cette porte, nous nous trouvons dans l'intérieur du château appelé Ghourâb (corbeau) par les habitants. Nous atteignons bientôt le point culminant du rocher, qui, en plusieurs endroits, a été aplani de main d'homme. On ne saurait se faire une idée de l'état de dévastation dans lequel se trouve cette forteresse, qui dans le Kurdistan passe pour imprenable. Ce ne sont partout que ruines et amas de décombres : les citernes taillées dans le roc sont comblées; la garnison, composée d'une vingtaine de nizam, reçoit sa provision d'eau journalière par un vieux Kurde, prisonnier depuis vingt ans, qui aurait pu recouvrer sa liberté, mais qui, sans famille et séparé de sa tribu, continue à remplir son modeste et pénible ministère. Ce château intérieur était divisé en trois cours ou esplanades : celle qui se trouve le plus à l'ouest forme le point culminant du Ghourâb. On ne peut avoir l'espérance de trouver aucun débris d'antiquité dans les murailles, qui remontent à peine au XIIIe siècle. Toutes les pierres assyriennes ont sans doute été rompues pour fabriquer les moellons de petit échantillon avec lesquels ont été bâties les casernes.

Dans la partie orientale du château, il y a une dépression dans le rocher, qui a été taillé de main d'homme. On y arrive en suivant un sentier assez difficile, et l'on se trouve sur une sorte de terrasse qui donne accès à de vastes salles taillées dans le rocher. Le plan de ces chambres souterraines ressemble à celui du Khorkor. La première salle d'entrée a 10 mètres de long sur 6 mètres 50c de large et 8 mètres de hauteur. Les deux petits côtés de ce rectangle communiquent avec deux chambres de 3m,90 de long sur 2m,80 de large. Une porte s'ouvre sur le côté parallèle à la porte d'entrée, et donne accès dans une salle plus intérieure, de 6m,30 de long sur 4m,50 de large, dont les petits côtés communiquent également à deux chambres. Enfin, une troisième chambre intérieure, de 5m de long sur 2m,80c de large, termine cette grotte, la plus considérable de toutes celles qui occupent le rocher de Van. On est effrayé du travail et du temps qu'a coûté un pareil ouvrage, quand on voit que le roc dans lequel il est creusé est tellement dur, qu'on peut à peine l'entamer avec le fer.

Une de ces chambres était remplie d'une construction de briques et de bitume qui mettait plusieurs sépultures à l'abri des injures des curieux; mais, il y a une vingtaine d'années, le gouverneur s'étant persuadé que cette chambre, qu'on appelait le *puits de bitume*, contenait une partie des trésors mystérieux que l'imagination des habitants place dans les entrailles de ce rocher, fit commencer des travaux qui se continuèrent pendant plusieurs années. On démolit toute la construction de briques et de bitume, et les débris humains couvrent aujourd'hui le sol de la chambre. J'ai remarqué que l'odeur de ces fragments est identiquement la même que celle qui s'exhale de certaines catacombes de l'Égypte.

Parmi les morceaux informes qui couvrent le sol, je remarquai des portions d'ossements enveloppés d'un épais tissu de toile d'un brun rougeâtre, comme celle qui enveloppe les momies. Ces sépultures, qui datent, ainsi que tout porte à le croire, du temps où ces grandes salles furent creusées dans le roc, paraissent d'une simplicité qui n'est pas d'accord avec le luxe de travaux que l'exécution de ces cavernes sépulcrales a nécessités.

D'ailleurs il serait difficile de savoir si les fouilles du gouverneur ont été couronnées de succès, et s'il a trouvé des objets d'art ou des talismans qui l'aient récompensé de ses peines. Une des chambres voisines contient, parmi les décombres, une certaine quantité d'ossements humains, dont la blancheur décèle l'origine moderne: ce sont, je pense, les restes de quelques janissaires gardiens du château, ou peut-être quelques prisonniers kurdes qui ont expié leur rébellion, par une mort ignorée, dans les prisons du château.

VII.

Dans l'angle en retour que forme le rocher se trouve encore une autre chambre sépulcrale, communiquant à quatre petites pièces qui n'offrent rien de particulier. En remontant avec difficulté sur la grande place du château, on trouve une batterie composée de quelques pièces démontées, seule défense du château. Nous nous apprétions à redescendre dans la ville, lorsque le bim-bachi, notre guide, nous invita à entrer dans un kiosque où l'on nous avait préparé une collation: de grands plats de bois contenaient les plus beaux fruits de la saison et surtout des melons de Van célèbres dans toute la Turquie. Ces melons sont blancs et verts; leur écorce est extrêmement mince; ils ont un parfum très-agréable. Ce qui les rend précieux surtout, c'est qu'ils se conservent pendant une partie de l'hiver, comme les melons en Perse.

Nous passâmes le reste de la journée avec les officiers turcs, qui, étant étrangers au pays, ne purent nous donner aucun renseignement satisfaisant ni sur les habitants ni sur les différentes localités des environs. Le rocher de Van, qui du côté du sud s'élève comme une muraille représentant des couches verticales, du côté du nord est moins inaccessible; aussi chacune des saillies que forme le roc est-elle couronnée par une tour ou une muraille. Les grottes qui sont taillées de ce côté ne sont pas si régulières que

celles du sud, et je serais tenté de croire qu'on a profité de cavernes naturelles, assez communes dans le calcaire de cette nature, dont on a ensuite aplani les aspérités.

La première de ces grottes, qu'on appelle « la grotte du trésor » (Khazné Magharasi), offre dans le tableau à gauche de la porte une inscription de vingt-neuf lignes en caractères cunéiformes, qui se trouvent légèrement détériorés par une croix grossièrement gravée au milieu de l'inscription.

L'intérieur de cette grotte n'a rien de remarquable : elle est encombrée de terre et de pierres; mais on ne peut se lasser d'admirer la précision avec laquelle sont exécutés les différents caractères. La grande caverne, que les habitants appellent Maghara-Bouyouk, se trouve dans la partie nord-ouest du rocher; elle n'offre rien de remarquable que la tradition bizarre qui y place un génie chargé de veiller sur les trésors qu'elle renferme. Cette chambre n'a pas d'inscription; mais on doit croire, par le respect que les habitants montrent pour ces lieux, qu'ils jouirent de tous temps d'une certaine vénération.

La grande difficulté était de copier l'inscription en trois colonnes de la face méridionale. La terrasse de la maison que nous habitions était bien convenable pour cet objet; mais les caractères aigus produisaient dans l'œil une confusion à laquelle il fallait surtout remédier. J'avais fait faire, avant de partir, du papier quadrillé, au moyen duquel toute erreur ou transposition en écrivant était impossible. J'installai une lunette d'approche sur un trépied de boussole, et je parvins ainsi à lire sans confusion, ou plutôt à copier les caractères de cette inscription. Le tableau qu'elle occupe a environ trois mètres de longueur sur deux mètres de hauteur.

Chacune des colonnes se compose de vingt-six lignes, d'une conservation parfaite et d'une précision sans égale. La première colonne est écrite avec un caractère tout à fait semblable à ceux des autres inscriptions. La deuxième colonne, celle du milieu, offre quelques variantes dans les caractères; mais les caractères de la dernière sont disposés de telle sorte qu'on voit tout d'abord que ces mots sont écrits dans une autre langue.

Je dois remarquer cependant que, dans la première colonne, les parties supérieures des signes sont évidées en queue de poisson, tandis que, dans les inscriptions des tombeaux, ils sont parfaitement carrés. Pour donner une idée de la forme de ces caractères, je ne me suis pas contenté d'en tracer des copies, mais j'en ai opéré le moulage avec du papier mouillé.

Nous savions qu'aux environs de la ville, du côté de l'est, dans le quartier des jardins, existaient d'autres débris de l'antique Sémiramocerte. C'était surtout un lieu qu'on nous peignait comme redoutable : l'entrée était, disait-on, gardée par des génies qui suivaient en secret l'imprudent qui osait pénétrer dans ces vastes souterrains, et l'enfermaient à tout jamais en bouchant les galeries avec une pierre colossale. J'avais vu bien souvent les Asiatiques embellir par des contes les traditions du passé; mais jamais la croyance à la magie ne m'avait paru si populaire et si généralement répandue.

VIII.

LA CAVERNE DE ZEMZEM.

Notre hôte ayant appris que, malgré tant d'effrayants récits, nous voulions visiter les cavernes du Zemzem-Dagh, vint presque les larmes aux yeux nous supplier de renoncer à ce projet. Il parla avec tant de véhémence, que Méhémet lui-même en fut ébranlé; mais, voyant que nous persistions dans un entêtement invincible, il se leva furieux, et dit : « Je ne souffrirai pas que des étrangers que le pacha m'a confiés sortent de ma maison pour courir de gaieté de cœur à leur perte : je vais donc chez le gouverneur pour vous faire arrêter tous. » Sa stupéfaction fut au comble de nous voir partir d'un grand éclat de rire, lorsque l'interprète nous eut traduit son discours. Nous montâmes à cheval véritablement affligés de voir ce brave homme nous accompagner jusqu'à sa porte en nous regardant comme des hommes voués à un trépas certain. Nous partîmes donc pour Zemzem-Dagh, curieux de connaître les secrets de ces souterrains, craignant toutefois d'être déçus dans nos espérances, comme nous l'avions été bien des fois.

Nous avions avec nous deux cawas du pacha et Méhémet. Jamais je n'ai vu une troupe agitée par des sentiments plus divers. Nous traversâmes le quartier des jardins, et nous allâmes faire halte près d'une petite église arménienne, au pied de la montagne nommée Ak-Kirpé.

Les rochers calcaires qui entourent cette église sont couverts d'inscriptions arméniennes et de croix grossièrement taillées. On nous conduisit, à peu de distance de là, dans une plaine cultivée, bornée au nord par une crête de rochers, dont les couches sont presque verticales. On nous fit remarquer, à quelque distance au-dessus du sol de la plaine, un grand tableau taillé dans le roc, dont le champ est occupé par une inscription cunéiforme en caractères très-menus, et composée de quatre-vingt-dix lignes. La partie supérieure de cette inscription est d'une conservation parfaite; mais les dernières lignes, étant à la portée des atteintes des habitants, ont été presque entièrement effacées par les projectiles qu'on y a lancés. On remarque des trous faits par des balles de fusil, par des pierres et par des instruments contondants. Le tableau sur lequel elle est tracée se trouve enfoncé dans le rocher par un évidement d'environ $0^{m},30$; elle a $4^{m},60$ de haut, et environ 2 mètres de large; ce qui lui donne assez l'aspect d'une porte taillée dans le rocher. On arrive au pied de cette inscription en franchissant plusieurs rochers qui sont comme détachés du bloc de la montagne. Dans la partie inférieure et un peu vers la droite, se trouve un autre tableau avec une excavation, mais qui ne porte les traces d'aucun caractère. Il est possible que la grande inscription ait quelque rapport avec cette excavation. Je ne pus m'empêcher de remarquer l'analogie qui existe entre ce monument et les tableaux phrygiens portant des inscriptions que l'on rencontre dans la vallée de Nacoleia[1], dans la grande Phrygie.

Je suppose qu'ici, comme en Asie Mineure, ce monument a quelque chose de tumu-

laire. Sa disposition a donné aux habitants l'idée que cette excavation n'était autre chose qu'une porte qui s'ouvrirait le jour où l'on aurait pu lire l'inscription qui la couvre. De là les suppositions les plus extravagantes sur les souterrains, les démons et les trésors cachés derrière cette porte mystérieuse.

Ce ne sont pas seulement les musulmans, mais les chrétiens qui ajoutent foi à ces superstitions ; et les croix nombreuses que nous avions vues près de l'église sont tracées pour la plupart le jour de la Saint-Jean pour conjurer les esprits, qui ce jour-là, dit-on, se relâchent un peu de leur surveillance. On ne doutait pas, quand on nous vit arriver, tirer du papier, et braquer une lunette sur les caractères supérieurs, que nous ne vinssions dans le but de tenter aussi l'ouverture de la porte : car quel autre intérêt aurait pu nous décider à venir de si loin pour examiner cette table? Aussi les habitants ne nous quittèrent-ils qu'après nous avoir vus fermer nos portefeuilles, persuadés que nous renoncions à une tâche trop difficile.

On nous montra de loin le sommet du Zemzem-Dagh, sur lequel se trouvait, dit-on, l'entrée de la caverne mystérieuse. Nous avions donné une trop pauvre idée de nos talents dans le grand art de la magie pour qu'on fût tenté de nous suivre ; on nous laissa donc nous acheminer vers le plateau supérieur : un enfant se chargea de nous conduire. L'esplanade qui couronne le Zemzem-Dagh a été couverte autrefois par des constructions dont on retrouve les traces nombreuses tant dans les fragments de poteries et de tuiles épars sur le terrain que dans les blocs de pierre évidemment d'origine antique enfouis à peu de profondeur sous le sol, et mis à découvert de temps à autre par les paysans. Je remarquai en certains endroits des banquettes en forme d'escaliers, semblables à celles du rocher de Van, destinées, comme je le suppose, à recevoir des assises de pierre. J'errai longtemps sur ce plateau, cherchant à me rendre compte de la forme de l'édifice qui l'avait occupé, et que des fouilles un peu suivies feraient certainement reconnaître. Toute la partie de la montagne qui regarde l'orient est presque inaccessible, les rochers étant verticaux : à l'angle sud-est du plateau s'ouvre la caverne qu'on nous avait dépeinte comme un lieu ensorcelé. Un escalier en pente douce se présentait à nous ; nous y entrâmes, mais nous ne pûmes jamais décider aucun de nos gens ni les cawas du pacha à nous accompagner. Cette galerie, entièrement taillée dans le roc, a une longueur d'environ cinquante pas.

La paroi de rocher que nous avions à notre gauche a moins d'un mètre d'épaisseur. Trois fenêtres, dont le contour est aujourd'hui trop endommagé pour qu'on en reconnaisse la forme, donnaient du jour à cette galerie. Nous descendîmes au milieu des débris et des pierres accumulées, et nous trouvâmes à notre droite une vaste grotte naturelle qui communiquait à cette galerie. Rien n'y décèle le travail des hommes. La voûte est formée par un banc de pierres naturelles d'où suintent des gouttes d'eau qui donnent naissance à quelques stalactites. Elle est tellement encombrée de pierres, qu'on peut difficilement se rendre compte de ses dimensions. Au lieu de génies malfaisants, nous trouvâmes une bande d'enfants qui jouaient bruyamment dans cette caverne. Une porte, aujourd'hui à peu près informe, donne issue dans la campagne, et nous nous retrouvâmes au pied du Zemzem-Dagh.

L'examen de ces lieux me porte à croire que l'esplanade supérieure était couronnée par

un château fort qui défendait les approches de la ville, et que cette galerie taillée dans le roc n'était autre chose qu'une issue secrète, destinée, en cas de siége, à communiquer avec le dehors. Il n'est pas impossible que, dans le temps où les hordes de Timour vinrent ravager la contrée, les habitants aient caché dans ces retraites leurs objets les plus précieux. De là cette tradition de trésors enfouis et de labyrinthes magiques qui est restée dans l'esprit du peuple.

Il serait difficile de peindre les figures stupéfaites de nos gens, lorsqu'ils nous virent sortir de la grotte accompagnés par les enfants qui nous examinaient avec curiosité.

IX.

ENVIRONS DE LA VILLE.

Tous les villages de ces quartiers forment comme les faubourgs de la ville de Van. Quoiqu'ils aient de la pierre en abondance, les habitants construisent leurs maisons en terre, se conformant ainsi à l'antique usage des Assyriens et des Mèdes. Les rues de ces faubourgs sont presque toutes tirées au cordeau et plantées d'arbres dont le pied est baigné par des eaux courantes. On jouit, dans ces quartiers, d'un air excellent et beaucoup plus sain que celui qu'on respire à l'ouest de la ville, du côté du lac. En rentrant à Van, nous fîmes le tour des murailles, qui sont généralement bien construites et pas mal entretenues. La fortification se compose d'un mur d'enceinte défendu par des tours circulaires, avec un chemin de ronde dans la partie supérieure. En avant de l'enceinte est un chemin couvert, de dix mètres de largeur, puis enfin un fossé revêtu, qui peut être inondé par les ruisseaux du quartier des jardins. La porte de l'est, que l'on appelle Tabriz-Kapou-Sou, est défendue par un bastion assis sur le rocher. La porte du sud, placée à peu près au centre de la ville, se nomme Orta-Kapou, ou la porte du milieu. Enfin celle de l'ouest est appelée Iskélé-Kapou, la porte de l'échelle, parce que c'est par là qu'on se rend au bord du lac. Les Arméniens ont dans la ville deux églises où l'on a recueilli quelques pierres avec des inscriptions assyriennes. Ces édifices, et un vieux khan pour les chameliers, sont les seuls monuments qui existent dans la ville de Van.

Les habitants, qui se composent d'environ quinze mille âmes, Turcs, Arméniens et Kurdes, vivent en assez bonne intelligence; et les chrétiens m'ont paru être plus respectés ici qu'en aucun autre lieu de l'Asie.

La ville d'Artémita n'a pas occupé l'emplacement de la ville de Van, comme l'ont cru quelques géographes. Il faut, je pense, la rechercher dans l'emplacement du village nommé Edremit, situé à deux lieues de Van, et qui occupe une position agréable au bord du lac.

Le 10 octobre, nous prîmes congé du pacha, et nous continuâmes notre route vers les frontières de la Perse. Nous laissons à notre droite les montagnes calcaires qui forment la côte orientale du lac, et qui sont surmontées par des pics noirâtres dont l'aspect

de loin a quelque chose de volcanique. Le col que nous franchissons, et qui est de nature calcaire, sépare le bassin du lac de Van de celui d'un petit lac qui porte le nom de Artchek. Nous laissons à notre gauche un village qui porte le nom de Schah-Abbas. Toute cette contrée est à peu près inculte : nous voyons de temps à autre quelques pics volcaniques. Je remarquai sur un mamelon isolé une enceinte de murailles : je m'y rendis, et je reconnus une fortification de la plus haute antiquité ; elle est construite en blocs à joints irréguliers, occupant tout le sommet d'un mamelon.

Les murailles ont en certains endroits trois mètres de hauteur, mais l'enceinte n'offre aucune trace de constructions. Je pense que cette enceinte était un camp retranché qui se reliait avec la défense du Zemzem-Dagh. Sa forme est celle d'un rectangle clos de toutes parts, dans lequel on ne voit pas de traces de porte.

Tout ce pays est heureusement accidenté; les montagnes présentent les aspects les plus grandioses et les plus variés. Peu à peu nous abandonnons la formation calcaire ; les collines sont composées de trapp schisteux recouvert par le grès rougeâtre. Un lac d'une centaine d'hectares d'étendue occupe le centre du bassin dans lequel nous nous trouvons. Ses eaux sont saumâtres : il est alimenté par des ruisseaux de peu d'importance. Il semble cependant qu'il soit sujet à des crues assez fortes ; car tout le terrain que nous parcourons sur sa côte orientale est très-marécageux, et paraît être, à une certaine époque de l'année, recouvert par les eaux. Un assez grand village, nommé Artchek, qui donne son nom au lac, est situé sur la côte septentrionale.

Nous faisons halte dans ce village, où nous étions attendus, et plusieurs habitants viennent nous engager à y rester quelques jours. Je remarque, en général, beaucoup d'affabilité dans les manières des habitants de cette contrée. C'est la culture du grain plutôt que l'élève des bestiaux qui fait la principale occupation de ces villageois. Ils récoltent un peu de miel et de cire, qui se transportent en Russie. Presque tous ces habitants sont chrétiens, et les villages ont des églises dont la fondation remonte au moyen âge. Le lac est entouré, dans la plus grande partie de son pourtour, par des montagnes assez élevées ; mais du côté du sud on remarque une ouverture, ou plutôt une vallée qui s'étend dans la direction du lac de Van. Elle est fermée par des terrains d'atterrissement. Il me semble, d'après l'examen rapide que j'ai pu en faire, qu'à une certaine époque les eaux de ce bassin trouvaient un écoulement dans le grand lac.

Quoique le lac d'Artchek soit entretenu par des affluents d'eau douce, on ne doit pas s'étonner que ses eaux soient un peu saumâtres, car les terres de ces pays sont généralement imprégnées de sels, comme le nitre, le natron et le sel marin. Nous achevons le tour du lac, et nous allons coucher à Karagundus, autre village arménien, distant seulement d'une heure. En quittant ces contrées, nous devons franchir un pays élevé qui forme la frontière entre la Perse et la Turquie. Cette route, qui est rarement pratiquée par les habitants, n'a jamais été suivie par des voyageurs européens. On redoutait la férocité des tribus qui l'habitent ; et cependant nous n'avions qu'à nous louer de l'accueil qui nous était fait[1].

[1] Ker-Porter, tome I, p. 245.

X.

Après avoir franchi un col de peu d'importance, nous trouvons la rivière assez considérable de Kara-Sou, qui se dirige vers le lac de Van, et qui n'est autre chose que celle dont nous avons eu tant de peine à franchir le courant quand nous marchions sur les bords du lac. De temps en temps, nous apercevons des villages; ce sont toujours des groupes de maisons couvertes en terrasses, qui ne s'élèvent qu'à deux ou trois mètres au-dessus du sol, et qui ne se distinguent dans l'éloignement qu'à leur teinte plus grise que le terrain environnant.

Comme les arbres sont très-rares dans ces montagnes, les malheureux habitants doivent beaucoup souffrir de la rudesse de l'hiver. Le bassin du Kara-Sou me paraît assez bien cultivé: on termine la récolte des grains. Le versant nord-est du col que nous venons de franchir se compose d'un calcaire gris veiné qui se sépare en quelques endroits pour faire place à de faibles épanchements de laves. Nous retrouvons ensuite la formation de calcaire gris veiné renfermant des noyaux amygdaloïdes. En nous détournant tant soit peu de notre route, nous allons faire halte dans un village nommé Hadji-Ali, dont la population est uniquement occupée par des Kurdes musulmans. On avait balayé l'écurie de la plus grande maison pour nous faire place, et nous nous y installâmes avec nos chevaux. Le fils du bey qui commande le district vint nous rendre visite, et nous engagea instamment à accepter l'invitation que son père nous transmettait pour passer quelque temps près de lui. Pendant la visite assez longue qu'il nous fit, je ne pus m'empêcher de remarquer l'élégance de ses manières et les formes polies qui lui paraissaient familières. Il était venu accompagné de plusieurs cavaliers au teint basané et au costume léger et pittoresque. Nous le remerciâmes de son offre, en lui disant que le temps ne nous permettait pas de nous détourner ainsi de notre route; il voulut nous laisser ses cavaliers pour nous accompagner jusqu'aux frontières de Perse, et nous acceptâmes volontiers.

Le soir, pendant que nous nous promenions dans le village, nous fûmes témoins d'une scène qui pouvait nous donner une idée de la férocité du caractère kurde, lorsque les passions sont en jeu. Un paysan qui avait prêté à un autre une somme de six piastres (1 fr. 50 c.), excité par sa femme et furieux de ce que son débiteur avait oublié sa dette, arriva le sabre à la main pour lui couper la tête. Les femmes se mêlèrent de la querelle, et bientôt une rumeur épouvantable souleva tous les habitants du village. Chacun s'arma de pioches, de bâtons et de sabres; et nous vîmes le moment où toute cette population s'égorgeait pour une misérable pièce de trente sous! Nous envoyâmes les cawas du pacha de Van et Méhémet pour séparer les combattants, et ils en vinrent facilement à bout. Méhémet, qui était porteur d'une lettre du grand vésir, avait soin de le faire savoir dans tous les lieux où il s'arrêtait, et commandait à l'égal d'un capidji-bachi.

Les seules provisions que nous trouvions dans ces misérables villages étaient un peu

de farine d'orge, des moutons et du laitage : mais il ne fallait pas songer à trouver les moindres fruits et les rafraîchissements les plus ordinaires dans les autres pays. Les ruisseaux des vallées nous offraient une boisson limpide et toujours abondante. Il n'y a que dans les villes où nous trouvions quelquefois de mauvais arack que nous mêlions avec notre eau.

XI.

La grande vallée du Kara-Sou s'élève insensiblement jusqu'à un col dont la pente change le cours de la rivière. Nous voyons sur le penchant des montagnes un grand nombre de villages ruinés et incendiés. Les gens de notre escorte nous apprennent qu'il y a quelques années, c'est, je pense, du temps de Méhémet-Ali-Mirza, lorsque la Perse eut déclaré la guerre à la Porte, les Persans firent une irruption dans cette partie du Kurdistan, et mirent le feu aux villages qu'ils purent atteindre. Les habitants se retirèrent vers l'ouest, et tout ce pays tomba entre les mains de la Perse; mais plus tard Khan-Mahmoud revint à la tête de ces tribus, expulsa les Persans, et rétablit les habitants dans leurs anciennes demeures.

Les hostilités ne cessèrent pas : on faisait des incursions chez ses voisins, tantôt les Persans, tantôt les Kurdes; mais depuis que Khan-Mahmoud s'est trouvé bloqué dans ses montagnes par les pachas de Van et d'Erzéroum, les Persans ont recommencé leurs excursions : ils ont repris des villages appartenant nominativement à la Porte, et ont emmené, au dire des Kurdes, 270,000 têtes de bétail pris sur les tribus. Aussi les frontières de la Perse, qui se trouvaient autrefois tracées par la crête de montagnes qui borde la plaine de Khoïe du côté de l'ouest, sont aujourd'hui transportées dans les plaines supérieures du Kara-Sou. Nous nous arrêtons pour faire reposer nos chevaux au village d'Akorik, qui appartient aujourd'hui à la Perse. C'est là, pour la première fois, que nous trouvons des chyâs ou musulmans de la secte d'Ali. Nous remarquions un changement sensible dans le caractère des populations que nous traversions.

Autant les usages des Kurdes nous avaient paru graves, affables et réservés, autant nous trouvions cette population demi-persane, curieuse, remuante et maussade. Le village se précipita en masse dans la chambre où nous nous étions réfugiés. Il fallut tous les efforts de notre escorte et quelques bourrades des cawas pour nous délivrer. Ils touchaient à tout, tâtaient l'étoffe de nos habits, et me rappelaient assez bien ce que les marins rapportent des tribus sauvages de la mer du Sud. On ne saurait se faire une idée du mépris que les Kurdes ont pour les sectaires d'Ali. C'est de cette haine, qui du reste est réciproque, que naissent les guerres constantes qui ont toujours divisé ces populations. Nous restâmes à peine une demi-heure à Akorik, et nous continuâmes notre route pour profiter des dernières heures du jour.

En sortant d'Akorik, nous avons encore à franchir un col, au delà duquel nous nous trouvons dans une grande vallée couronnée par des montagnes d'un aspect sauvage. Le système général de leur formation est calcaire; c'est un schiste gris qui contient entre

chaque couche un sédiment rougeâtre et argileux. Au village de Bérésor, le schiste calcaire repose sur la serpentine. Le système général de ces vallées offre une assez grande confusion : les ruisseaux étant à sec en cette saison, il n'est pas toujours facile d'en déterminer la pente. Selon les habitants, les eaux de ces montagnes s'écoulent vers Selmas, et par conséquent appartiennent au bassin d'Ouroumiah.

XII.

CONCLUSION.

La contrée appelée aujourd'hui Kurdistan par les Orientaux comprend la vaste étendue de pays que les anciens appelaient Grande et Petite Médie, et le royaume d'Assyrie jusqu'à Mossoul ou Ninive. Le Kurdistan se divise en deux provinces appelées, l'une, le Kurdistan turc (l'Arménie majeure), Médie Atropatène, le pays des Carduques, qui s'étend du Caucase à l'Euphrate, et qui est borné au sud par le fleuve Zab et le mont Zagros, et l'autre le Kurdistan persan, qui comprend le pays des Backtyaris et une partie de l'Irak.

Depuis que les relations entre l'Europe et la Turquie ont pris plus d'étendue et offrent plus de sécurité, les travaux des voyageurs européens ont considérablement avancé la connaissance de la géographie du Kurdistan turc; mais jusqu'ici les tentatives faites pour explorer la chaîne du mont Zagros, la Suziane et le Louristan persan ont été entravées par les plus grandes difficultés. Les travaux du major Rawlinson et les voyages plus récents de M. Auguste de Bode ont cependant fait connaître une partie de la contrée située entre le mont Zagros et Schouster. La population, presque entièrement composée de tribus errantes de Kurdes, d'Iliauts et de Backtyaris, s'habituera peu à peu à la présence des voyageurs européens ; mais à l'époque où nous parcourions la Perse, en 1839 et 1840, tout le pays compris entre Kirmanschah et Schouster était absolument interdit aux étrangers.

Quel que soit le point de vue sous lequel on considère l'un et l'autre pays, le Kurdistan turc offre un bien plus grand intérêt que celui de Perse, par son histoire ancienne, par son état présent et par le contact des provinces conquises par la Russie, et qui sont composées en grande partie d'habitants enlevés aux villes et aux villages de la Turquie, à la suite de la guerre de 1829.

Sous le rapport de la géographie physique, l'orographie de cette contrée a, dès les siècles les plus reculés, frappé l'imagination des peuples. Quatre beaux fleuves descendant de ces plateaux élevés, vont porter la fertilité dans les déserts arides, et jettent le tribut de leurs eaux à trois mers différentes. Le colosse de l'Ararat, couronnant la contrée de ses neiges éternelles, reste encore dans la vénération des habitants comme le premier point du globe où la famille sauvée du déluge a posé le pied aux portes de l'arche; et les moines arméniens assurent, dans leur naïve croyance, que la nef sacrée qui protégea la famille des

premiers patriarches existe encore au sommet de la montagne. Ainsi, avant que les sciences physiques soient venues porter leurs instruments dans ces régions, la tradition, d'accord avec la vérité, les signale comme le point culminant de cette partie de l'Asie. C'est, en effet, vers ces latitudes que le Taurus, ce baudrier de la terre, selon l'expression des géographes anciens, vient se joindre au groupe du Caucase pour redescendre ensuite vers le sud, et aller se fondre dans les plateaux de l'Afghanistan. Tout le système de l'orographie de l'Asie Mineure dérive de cette construction, qui se présente sous les plus nobles traits, formant un rayonnement de belles vallées bien arrosées qui descendent par des étages successifs jusqu'au bord de la mer, et, çà et là, des bassins isolés renfermant des lacs salés, véritables mers intérieures, élevées de 1,600 à 1,800 mètres au-dessus de la mer Noire.

L'action des feux souterrains, principe de l'élévation extraordinaire de toutes ces plaines au-dessus du niveau des mers, se manifeste à chaque pas dans toute l'étendue du pays, et les traces les plus récentes des volcans modernes portent à croire que, si la tradition des événements vulgaires s'était perpétuée aussi bien que celle des faits de l'histoire sacrée, les habitants pourraient dire que leurs ancêtres ont assisté à de puissantes éruptions volcaniques.

Un pays d'une nature aussi sévère doit être habité par des peuples indomptables: c'est, en effet, le caractère dominant de cette nation des Kurdes, descendants des Carduques, sur lesquels la puissance romaine, la tyrannie de Mithridate, la politique d'Alexandre, la patience des dix mille Grecs n'ont jamais pu exercer aucune action de quelque durée.

Les guerres intestines, l'esprit d'indépendance sauvage, ont seuls détruit l'unité de cette nation, qui n'est aujourd'hui soumise que de nom à la puissance des Osmanlis.

En parcourant le pays, on est frappé à chaque instant par les souvenirs vivants des traditions de la haute antiquité. On trouve encore, aux environs de Trébizonde, ce miel vénéneux dont l'usage fut si fatal aux soldats de Xénophon; les maisons des beys, toutes construites de grosses pièces de bois, avec des meurtrières pour fenêtres, rappellent encore les tours des Mosynœci; la coiffure exhaussée des montagnards ressemble à la cyrbazie des anciens Mèdes, et partout dans les villes on trouve quelque ruine, témoignage de l'antique splendeur de ce royaume d'Assyrie dont les derniers débris, exhumés à Ninive, viennent étonner le monde savant par la perfection du travail et l'ingénieuse application de la peinture aux bas-reliefs.

En partant de Trébizonde pour se diriger vers l'est, le pays s'exhausse rapidement, et en deux jours de route on arrive au col élevé de Kara-Kapan (la porte noire), élevé de 1,804 mètres au-dessus du niveau de la mer; à partir de ce point, on reste toujours à une hauteur qui varie entre 1,800 et 2,500 mètres dans toute l'étendue de la Perse et de la Turquie, c'est-à-dire depuis Kars jusqu'à Persépolis, et depuis Ispahan jusqu'à Kutayah; l'exhaussement extrême des plaines tempère la chaleur de ces contrées, et quand on s'avance vers le sud, on part de Schyras, où le dattier ne croît point, où l'oranger a peine à venir en pleine terre (c'est cependant la latitude du Caire), on passe dans la neige le col de Decht-è-Argin, et, après avoir éprouvé un froid de 10 degrés, on

est précipité en quelques heures dans une région où le dattier porte des fruits et où la température en hiver descend à peine à zéro.

Les traditions de l'antiquité subsistent encore dans le Kurdistan, et si les monuments ont disparu, les usages sont encore les mêmes qu'au temps de la monarchie des Perses.

Les passages de Xénophon relatifs au pays des Carduques s'appliquent mot pour mot à celui des Kurdes, et démontrent une fois de plus ce fait curieux, savoir : que chez les peuples orientaux la fidélité aux anciennes coutumes est le fond du caractère de toutes les tribus, et que jusqu'à ce jour aucun pouvoir n'a pu l'entamer. Comme aux temps anciens, les Carduques ne sont que nominalement soumis au pouvoir du monarque [1]. Lors de l'expédition des Grecs, les Carduques abandonnèrent leurs habitations et s'enfuirent dans les montagnes, abandonnant leurs villages [2]. De vastes étendues de pays étaient désertes à cause des guerres de frontières, qui durent depuis deux mille quatre cents ans. Les chefs seuls ont changé de nom; mais le motif est le même, le droit de parcours pour les tribus. Les palais des satrapes s'élevaient au centre des villages, comme nous avons vu le palais de Bayazid dominer la vaste plaine de l'Ararat. Des tours faites de terre battue s'élevaient de distance en distance, comme les *Bordj* ou tourelles qu'on observe encore. Dans le village arménien échu à Xénophon, tous les habitants furent surpris. Dans ce village, les maisons étaient pratiquées sous terre, et quoique leur ouverture ressemblât à celle d'un puits, l'intérieur en était vaste. On avait creusé une entrée pour les bestiaux; mais les hommes descendaient par des échelles. On trouva, dans ces espèces de cavernes, des chèvres, des brebis, des bœufs, des volailles, et des petits de toutes ces espèces. Tout ce bétail y était nourri avec du foin. On y trouva aussi du froment, de l'orge, des légumes et de la bière dans des cratères pleins jusqu'aux bords [3]. Enfin les villages étaient, comme ceux que j'ai décrits, construits, moitié sous le sol, moitié au-dessus. Est-il nécessaire de changer une seule phrase du livre de Xénophon pour décrire les villages actuels. Cette bière dont parle l'historien grec est faite avec une substance sucrée qui se recueille sur certaines plantes, et qu'on appelle dans le pays *Bekmess*. Les Kurdes boivent aussi de l'hydromel. Les riches mines de cuivre de Kéban-Maden étaient déjà exploitées du temps de Xénophon; les maisons étaient garnies de beaucoup de vases d'airain [4]. C'est encore aujourd'hui une des richesses mobilières des nomades, et les Tchingané viennent à certaines époques dans les tribus pour réparer les ustensiles de la tente.

La langue des Kurdes n'a pas été jusqu'à ce jour l'objet d'études approfondies: on y trouverait, j'en suis certain, des éléments précieux pour reconstruire cette langue assyrienne dont le problème exerce aujourd'hui la sagacité de tant d'érudits. Le tableau du plateau supérieur du Tigre et de l'Euphrate, que j'ai tenté de présenter, offre encore bien des lacunes. J'examinerai, en descendant vers la Mésopotamie, le pays du Diarbékir et le bassin inférieur du Tigre; mais je reconnais que, pour compléter ce travail, il eût fallu pouvoir faire dans ces contrées un plus long séjour.

[1] Expédition de Cyrus, liv. III, p. 91.
[2] Ibid., 96.
[3] Xénophon, liv. III, p. 139.
[4] Ibid., liv. IV, p. 96.

avait heureusement trouvé à Élam quelques poules et d'autres provisions pour la route. En arrivant dans la vallée du Karagoutch, j'admirai l'effet grandiose du tableau qui s'offrait à nous : le ciel s'était couvert de nuages, et l'ombre couvrait tous les premiers plans si accidentés des montagnes; tandis que dans le fond le mont Ararat, avec sa neige éternelle, brillait aux rayons du soleil, qui nous était caché. Cette vallée a environ une demi-lieue de large : elle est presque entièrement cultivée en grains. Nous apercevons autour de nous environ une douzaine de villages qui paraissent assez agréablement situés, car ils sont presque tous environnés de jardins; mais quand on les examine de près, on reconnaît que ce ne sont que des amas de cabanes informes habitées par quelques misérables familles.

XIV.

Le village de Karagoutch, où nous nous arrêtâmes, est un des plus considérables des environs. Notre escorte nous conduisit chez le chef, qui nous fit immédiatement donner une maison. Cette région étant très-élevée au-dessus du niveau de la mer, l'hiver y est extrêmement rude; aussi les habitations se composent-elles de plusieurs pièces, dont la principale, assez vaste, ne reçoit le jour que par la porte et par un trou placé au plafond. Au milieu de la salle est creusé une espèce de four avec des courants d'air assez bien disposés. Ce fourneau ou tandour sert à chauffer la pièce pendant l'hiver, et en même temps à tous les besoins de la famille. Nous nous assîmes avec plaisir auprès du tandour, et nous ne vîmes pas sans surprise la maîtresse du logis venir sans voile pour converser avec nous.

Le schah de Perse entretient quelques troupes dans ce village, à peu de frais il est vrai, car elles sont logées chez les habitants. Ce sont des *serbas* ou troupes régulières de l'Aderbeidjam, qui sont vêtues d'une espèce de casaque de toile verte et d'un large pantalon de toile, et armées d'un fusil anglais. Lorsque nous partîmes, le 14 octobre, nous rencontrâmes une caravane nombreuse qui se rendait à Khoïe, et nous reconnûmes avec plaisir plusieurs de nos compagnons de voyage du bateau à vapeur, qui nous firent toutes sortes d'offres de service. C'étaient des catholiques de Selmas et des musulmans de Khoïe et de Tabriz qui, après un séjour plus ou moins prolongé à Constantinople ou à Smyrne, revenaient en Perse pour renouveler leurs marchandises, rapportant des tissus d'Europe, dont ils trouvent un bon prix dans ces contrées.

Ce système de commerce des caravanes, vieux comme le monde, et qui a prospéré si longtemps en Asie, succombe aujourd'hui, non pas devant la concurrence européenne, car la sobriété et l'économie des Asiatiques pourront toujours lutter avec avantage contre les frais de toute espèce que le commerce d'Occident entraîne à sa suite, mais devant les monopoles et les exigences de toute sorte des gouverneurs et des beys. Jadis un marchand pouvait aller de Constantinople aux extrémités de l'Inde sans le secours des banquiers, et en ayant soin tout simplement de renouveler sa pacotille selon les besoins des pays qu'il parcourait. La plupart de ces marchands n'étaient que des colporteurs, trafiquant toujours au comptant, et n'ayant pour tous frais, dans leur séjour, que le prix

XIII.

BASSIN

DU LAC D'OUROUMIAH.

Une demi-heure après le coucher du soleil, nous arrivons au village d'Élam : c'est ce qu'on appelle dans le pays une *cassaba* (kasbah); il est entouré de murs bâtis en terre et flanqués de tours. L'aga de ce village est un Persan qui nous offrit un asile dans sa maison. C'est là que nous nous séparâmes de notre escorte de Kurdes. Il s'éleva quelques difficultés sur le payement du backchi. Méhémet, qui ne manquait jamais de nous faire passer pour des personnages très-importants, était presque toujours cause de ces discussions; car, dans ces pays, on ne mesure le rang d'un personnage que d'après les présents qu'il laisse après lui.

La maison du bey se composait d'une vaste salle soutenue par des poteaux sculptés, et à l'extrémité de laquelle se trouvait une espèce de galerie qui dominait l'écurie, située à un étage inférieur. On alluma dans une vaste cheminée un feu de bois pétillant dont nous étions privés depuis quelque temps. C'était une jouissance pour nous de nous retrouver dans un lieu qui ressemblait un peu plus à un appartement; mais nous eûmes encore à souffrir de l'indiscrète curiosité des habitants, dont les cris continuels étaient insupportables.

Le lendemain, nous continuons notre route par des montagnes presque impraticables, pour aller rejoindre la grande route de Khoïe à Bayazid. Ces pays étant peu fréquentés, nous avions pris à Élam une forte escorte. Nous commençâmes à entrer dans une vallée qui se dirige de l'est à l'ouest, et qui fait partie du bassin du lac d'Ouroumiah.

Les montagnes sont formées de roches calcaires dont les couches sont presque horizontales, puisque leur inclinaison n'est que de dix degrés et demi. Entre les bancs de calcaire sont intercalés des couches de trapp d'une puissance égale à celle du calcaire. Ces montagnes sont un peu plus boisées que celles que nous avons parcourues jusque-là, c'est-à-dire qu'elles offrent çà et là quelques bouquets de pins au milieu des broussailles. Nous traversons plusieurs campements de nomades, mais ils ont déjà quitté ces lieux élevés pour se rendre dans le bas Kurdistan. Après avoir quitté la formation calcaire, nous descendons dans une autre vallée dont la direction est parallèle à la première, et dont les collines sont formées d'une masse agglomérée de fragments de trachyte et d'argile volcanique. Les trachytes s'appuient sur une formation de serpentine qui fait partie du versant septentrional de la chaîne de montagnes qui séparait autrefois la Perse de la Turquie.

Pendant toute cette journée de marche, nous ne rencontrons pas un seul village. On

d'une chambre dans un caravansérai. Leur grand nombre suppléait au peu d'affaires qu'ils faisaient chacun en particulier. Mais aujourd'hui que les Européens peuvent faire entrer des marchandises moyennant un droit plus faible pour eux que pour les Orientaux, toutes les affaires finissent peu à peu par tomber entre leurs mains, et les Asiatiques se trouvent bien heureux d'être de simples commissionnaires.

L'accoutrement des gens de cette caravane avait quelque chose de singulier et de sauvage. Couverts presque tous de ces épais manteaux circassiens dont les tissus à longs poils ressemblent à d'épaisses fourrures, montés sur des chevaux pesamment chargés, armés jusqu'aux dents, ces honnêtes marchands avaient, à mes yeux, un air beaucoup moins rassurant que presque toutes les tribus de Kurdes que nous avions rencontrées.

Nous suivons toujours la même vallée, dont la direction est vers le sud-est. Deux heures après notre départ, nous franchissons un col assez étroit et difficile, et nous nous trouvons dans un défilé, de plusieurs lieues de long, qui doit nous mener dans la plaine de Khoïe.

XV.

Après avoir franchi ce passage, qui forme le point réel de séparation entre la Turquie et la Perse proprement dite, nous entrons dans la plaine de Khoïe. L'aspect du pays change totalement. Nous nous trouvons comme par enchantement transportés au milieu des jardins tracés avec art, des champs bien arrosés, d'une population active, industrieuse, et qui paraît au-dessus du besoin. Ce premier sentiment fut tout à fait en faveur des Persans. Les pays que nous venions de quitter, ravagés par des guerres continuelles et presque entièrement dépouillés par les Russes dans leur dernière campagne, habités par des tribus qui ne connaissent d'autre richesse que l'indépendance, nous avaient présenté le tableau d'un peuple qui n'a pas encore su faire un choix entre l'anarchie la plus désordonnée et le plus dur despotisme.

Nous arrivions dans l'Aderbeidjam, la plus riche et la plus fertile province de la Perse, la seule dont les habitants, ayant une communauté d'origine avec les Turcs, dont ils parlent la langue, n'ont pas pour les étrangers cette antipathie qui caractérise les provinces méridionales.

Depuis Élam, le costume avait complétement changé : nous n'apercevions plus un seul turban; mais tout le monde, les paysans comme les grands personnages, était coiffé du bonnet de peau de mouton noire, qui est devenu la coiffure de toute la nation, depuis que les princes de la dynastie des Cadjars ont monté sur le trône.

Ayant fait halte près d'une fontaine, on mit le couvert pour notre déjeuner. Pendant que nous étions assis, arriva un soldat qui se reposa près de la fontaine. Nous l'invitâmes à manger avec nos gens, mais il refusa avec une sorte de dédain.

Jamais un Turc n'eût agi ainsi; mais quoique les habitants de cette province soient infiniment moins fanatiques que ceux du sud, et fréquentent plus volontiers les étrangers qui ne sont pas de leur secte, jamais ils n'oseraient manger en public avec eux. Les travaux de la récolte n'étaient pas encore achevés; nous remarquions de grands chariots traînés par des bœufs, dont l'encolure relevée leur donnait un aspect particulier. On rentrait le blé, mais le ricin et le coton étaient encore sur pied. Nous nous arrêtâmes encore une fois pour laisser à Méhémet le temps de se rendre à Khoïe, afin d'annoncer notre arrivée au gouverneur, auquel il devait remettre des lettres de Mirza-Djafeir, ministre de Perse près de la Sublime Porte.

Toutes les dispositions étaient prises pour notre arrivée; nous fûmes installés dans la maison du férach-bachi. Le corps des *férach*, en Perse, correspond à celui des cawas en Turquie.

XVI.

L'aspect de la ville de Khoïe ne démentit pas l'idée que nous nous en étions faite à la vue de ses environs. Elle est entourée d'un retranchement en terre, construit d'après les lois de la fortification moderne. Les plans furent, dit-on, donnés par un officier attaché à l'ambassade du général Gardanne. Après avoir franchi le pont-levis, nous entrâmes dans une rue bien alignée, et plantée des deux côtés d'une allée de platanes qui sont constamment rafraîchis par des ruisseaux d'eau vive. Mais ce qui rendra toujours les rues des villes de Perse extrêmement tristes pour un Européen, c'est que nulle part les maisons n'ont de fenêtres sur la rue, et qu'on ne voit de part et d'autre que de longs murs de briques dans lesquels sont percées de petites portes.

Si l'on en juge d'après ses monuments, la ville de Khoïe n'est pas très-ancienne. Il n'y a pas un édifice auquel on puisse attribuer une antiquité de trois siècles bien constatés. Lorsque la Perse et la Turquie étaient deux États florissants, cette ville était un des entrepôts les plus considérables du commerce entre les deux peuples. Aujourd'hui, elle paraît peu disposée à déchoir de son rang. Il y a peu de villes en Orient qui soient aussi commerçantes.

En arrivant à Khoïe, nous fûmes reçus avec une grande politesse par le maître de la maison, et tout le reste du jour se passa en visites de la part des principaux habitants de la ville. Bientôt arrivèrent les présents. On nous apporta plusieurs plateaux chargés de fruits admirables, de pastèques d'une grosseur inouïe, de melons parfumés, et surtout de ces raisins qui n'ont pas leurs semblables en Europe : le grain en est petit, transparent comme l'ambre, et sans aucun pepin. Nous fûmes véritablement charmés de l'accueil qu'on nous fit et de la manière cordiale avec laquelle les habitants venaient causer avec nous. Le lendemain, on nous conduisit dans l'intérieur de la ville. Je fus surpris de l'activité qui régnait dans le bazar; et ce qui me frappa surtout, c'est que pas une des cinq cents boutiques qui le composent n'était à louer, tandis qu'en Turquie, dans les bazars des villes les plus commerçantes, il y a toujours six boutiques de vides sur dix, et quelquefois plus.

L'industrie dans laquelle excellent particulièrement les habitants de Khoïe est la fabrication des ustensiles de cuivre. On ne saurait voir rien de plus varié ni de meilleur goût que les vases de mille formes diverses qu'ils fabriquent avec une matière de premier choix.

Les tissus de laine, et surtout les bas de diverses couleurs, se fabriquent aussi avec une grande perfection. Ces tissus se consomment en Perse. Une partie du maroquin qu'on emploie pour la sellerie se tire de Russie; mais celui de Perse sert généralement pour les ouvrages plus délicats.

La population de Khoïe ne dépasse pas, *intrà muros*, une vingtaine de mille âmes. Quelques voyageurs ont, il est vrai, porté ce chiffre jusqu'à trente mille; mais si l'on songe qu'une grande partie de la ville est occupée par des places spacieuses, par des bazars dont les marchands habitent différents quartiers, par des caravansérais destinés aux étrangers, et que les maisons n'ont qu'un étage, on aura bien de la peine à placer trente mille âmes dans l'enceinte des murailles de Khoïe. C'est, du reste, le défaut commun à presque tous les voyageurs, d'exagérer les chiffres, par la raison que les Orientaux, n'étant pas fixés eux-mêmes sur les détails statistiques, ont les mêmes dispositions. La population de Khoïe se compose d'Arméniens, qui sont tous commerçants et qui paraissent vivre dans l'aisance, et de musulmans, presque tous de la secte d'Ali, et qui, outre leur commerce, peuvent être appelés aux fonctions publiques.

La ville est entourée de faubourgs, qui sont distants d'environ un demi-mille, et qui sont tous entourés de jardins et d'arbres fruitiers. Après avoir parcouru la ville, nous témoignâmes à notre hôte le désir de rendre visite au prince Méhémet-Rhaïm-Mirza, frère du schah régnant, et gouverneur de la province de Khoïe. Il n'en est pas en Perse comme en Turquie pour la facilité d'aborder les grands personnages. Il faut, dans une visite officielle, que tout soit réglé d'avance, qu'on détermine la distance à laquelle on commencera à saluer le prince, et celle à laquelle il rendra son salut. Nous passâmes par tout le cérémonial, car nous tenions peu à ce que notre salut nous fût rendu quelques pas plus loin ou plus près.

Le prince nous attendait à onze heures : nous nous rendîmes au palais, et nous fûmes reçus par un des principaux officiers, qui nous offrit le kalioun. Après une pose d'un quart d'heure, le férach-bachi vint nous prendre pour nous introduire près du prince. Nous entrâmes par un kiosque orné de peintures dans une grande cour oblongue, plantée de rosiers et d'arbustes, et arrosée par des canaux d'eau courante. A l'autre extrémité de la cour s'élevait un kiosque dont la façade, supportée par des colonnes, était ouverte sur le jardin. Nous étions encore complétement cachés par les arbres et nous n'avions aperçu personne, lorsque notre guide, se tournant vers nous, nous fit signe de saluer, et en même temps il fit une inclination si profonde, avec un air si sérieux, que nous commençâmes à prêter une grande attention à la cérémonie. Il fit ensuite vingt pas, nous le suivîmes en ordre et toujours au milieu des rosiers. On fit une nouvelle halte, et notre guide nous dit encore une fois : Sélam! Encore un salut général. Après avoir fait le tour du bassin, nous commençâmes à apercevoir le prince. Il était assis sur l'angle de la fenêtre, et vêtu d'une robe de soie jaune; il portait la coiffure habituelle des Persans, et, quoique jeune, il avait déjà cette longue barbe noire qui est

la principale beauté des Persans, et qui réellement distingue leur race de tous les autres peuples du monde. Quoique la barbe soit habituellement portée chez les Turcs, il est rare qu'elle acquière autant de développement que celle de leurs voisins. J'ai même remarqué que les Osmanlis pur sang, qui ne sortaient pas d'un mélange de race circassienne, avaient une barbe plus courte et moins touffue que les effendis de Constantinople.

J'avoue que je fus frappé de l'aspect que présentaient et le palais et le grand personnage que j'avais devant les yeux. Quand on voyage lentement par caravane, la transition est presque insensible pour le voyageur; il ne sait pas dire le point fixe où ont commencé les changements qu'il remarque; mais en arrivant dans le palais du prince, je me crus en un moment transporté au centre de l'empire chinois. Tout cet appareil, ces riches et bizarres dessins qui ornaient l'appartement, cette conversation par la fenêtre, ce cérémonial si nouveau pour moi, qui avais toujours trouvé tant de simplicité chez les Osmanlis, tout cela me rappelait ces tableaux de vieux laque qui représentent des scènes de la Chine. Le prince nous rendit notre premier salut par un hochement de tête, et nous fit signe d'approcher. Notre hôte présenta les lettres de Mirza-Djaffeir, et dit au prince que, nouvellement arrivés dans son gouvernement, nous désirions avoir des passe-ports pour visiter les différents quartiers de l'Aderbeidjam. Le jeune prince s'exprimait en langue turque : il donna les ordres nécessaires pour que les firmans nous fussent délivrés dans le plus bref délai. Ce prince est un petit-fils de Feth-Ali-Schah.

Les Persans paraissent assez satisfaits de leur jeune gouverneur. Sa province, il est vrai, est une des plus faciles à administrer. On n'y trouve pas ces haines de castes ou de races qui causent de si graves dissensions dans les autres parties du royaume.

XVII.

La province d'Aderbeidjam est une des plus septentrionales de la Perse : elle confine à l'Arménie au nord-ouest, à l'ouest au Kurdistan, au nord au Ghilam, et à la province d'Irak au midi.

Son climat est assez variable, car les étés y sont très-chauds, et l'hiver le thermomètre y descend quelquefois jusqu'à 20° centigrades. Le changement de la température est dû à l'élévation du plateau au-dessus du niveau de la mer, élévation qui, en moyenne, n'est pas moindre de quinze à seize cents mètres. Mais ce qui fait la beauté du climat, c'est la régularité des printemps, qui ne sont jamais attristés par les brouillards humides si fréquents dans les contrées du nord. Dès que les premiers beaux jours sont venus et que les pluies de l'équinoxe ont cessé, la végétation se développe avec rapidité sans que des gelées tardives viennent anéantir l'espoir de la récolte. Parmi les fruits que le territoire de Khoïe produit avec tant d'abondance, je ne dois pas oublier les abricots, le seul fruit qui, dans son pays natal, soit préférable à celui que nous cultivons dans

nos climats; car la pêche en Perse, et la cerise à Cérazonte, sont bien inférieures à celles que la culture nous donne.

En sortant de Khoïe, nous allâmes visiter les ruines d'une mosquée qui a souvent attiré l'attention des étrangers. Il ne reste plus de cet édifice que deux minarets qui étaient à l'extérieur entièrement revêtus de cornes d'antilope. Ce monument, remarquable par son extrême bizarrerie, n'offre plus qu'une masse presque informe. Nous nous mîmes cependant à le dessiner. Comme les minarets sont dans un village, nous nous attendions à être obsédés par les curieux; mais ils nous laissèrent parfaitement tranquilles, et nous pûmes nous livrer à nos opérations. Nous sortîmes de Khoïe par la Porte du sud, devant laquelle s'étend une avenue plantée d'arbres qui a plus de 3 kilom. de long: à droite et à gauche sont de vastes jardins et des maisons de plaisance qui pour la plupart tombent en ruines. Nous longeons la chaîne de montagnes que nous avions franchie les jours précédents.

Peu de temps après avoir quitté la ville, nous traversons, sur un pont de six arches, une rivière peu profonde que l'on appelle *Atour*. Des deux côtés de la rive s'étendent des collines peu élevées qui séparent le bassin de l'Araxe de celui de la mer de Chahi ou lac d'Ouroumiah. Nous nous dirigions sur Dilmen, avec l'intention de visiter toute la côte occidentale du lac et ses innombrables villages, habités en grande partie par des catholiques. De nombreuses caravanes partaient en même temps que nous, les unes pour Senna dans le sud, les autres pour Tabriz. J'avais été surpris à Khoïe de rencontrer si peu de femmes dans les rues; mais je vis bien en route que les Persans sont infiniment plus attentifs que les Turcs pour cacher jusqu'à la moindre apparence d'une forme, en enveloppant les femmes dans de véritables sacs qui les couvrent de la tête aux pieds.

Dans les caravanes qui partaient avec nous se trouvaient plusieurs voyageuses qui étaient encaissées dans des chaises de bois, et portées ainsi à dos de mulet. Nous fîmes d'abord route en commun, mais, arrivées au village d'Iman-Kheine, les caravanes tournèrent à l'est, et nous continuâmes notre route vers le sud, marchant toujours au milieu de terrains cultivés, et apercevant des villages dont l'extérieur était loin d'annoncer l'aisance.

Toute cette plaine de terrains est peu accidentée, aussi n'avons-nous à traverser que de faibles ruisseaux qui portent leurs eaux au lac. Pendant que je contemplais la chaîne de montagnes du Kurdistan, qui s'élève comme un mur infranchissable, les nuages s'étaient accumulés; le vent, qui avait soufflé avec assez d'intensité, s'étant calmé tout à coup, une grêle épouvantable tomba sur la plaine. Le bruit que faisaient les grêlons dans les nuages ressemblait à des sacs de noix qu'on agitait dans l'air : ils étaient du calibre d'une balle de munition. Lorsque le temps s'éclaircit, nous aperçûmes les montagnes parfaitement blanches. Ces orages de grêle ne paraissent pas plus fréquents en Perse que dans nos climats : les habitants étaient aussi étonnés que nous de la grosseur des grains de grêle. Nous logeâmes à Dilmen chez un habitant. J'ai toujours, autant que possible, évité de demeurer dans les caravansérails; car j'ai remarqué qu'on y est en butte à une indiscrète curiosité. Les informations que nous prîmes à Dilmen ne nous éclairèrent pas beaucoup sur le point principal de notre excursion.

Les bas-reliefs que nous voulions voir, et qui sont célèbres jusque dans le Kurdistan, paraissaient parfaitement inconnus aux habitants du village. Le lendemain, 17 septembre, nous nous décidâmes à nous rendre à Selmas, espérant être plus heureux. La plaine, de deux lieues d'étendue, qui sépare ces deux petites villes, est assez bien cultivée; mais, au moment où nous passions, toutes les récoltes étaient rentrées. Nous faisions lever à chaque pas des troupes nombreuses de francolins et d'une certaine espèce de perdrix très-commune dans ces contrées.

XVIII.

Les villes de Perse, qui de loin présentent un aspect assez agréable, offrent toujours de près le plus triste tableau. Selmas se présentait à nous ombragée par un rideau de hauts peupliers, ayant à droite un vaste cimetière, indice d'une population nombreuse, quelques minarets, et en avant de la ville une grosse tour de briques ornée d'émaux de différentes couleurs, qui me paraissait un monument remarquable. Je me détournai de ma route pour aller examiner ce monument, qui me semblait avoir quelque analogie avec la tour d'Érivan; mais, en approchant, je n'eus plus devant les yeux qu'une ruine plus dégradée encore par la main des hommes que par le temps, et dont l'intérieur n'est plus qu'un vide immense sans toiture. La corniche extérieure de la tour était formée d'un ajustement en polygone, avec des émaux bleus et verts. L'intérieur de la maçonnerie est en briques cuites d'une assez bonne qualité, ce qui indique l'époque d'une construction assez reculée, et antérieure même à celle de Chah-Abas; car du temps de ce prince on commençait déjà à négliger la bonne exécution de ces matériaux de première nécessité, tout en s'efforçant de conserver l'usage des ornements d'émail, seule décoration possible dans un pays où le marbre est chose presque inconnue, et où la pierre à bâtir est si rare. L'intérieur de la tour était divisé en deux étages, et on pénètre maintenant par une porte basse dans un ancien caveau qui a tous les caractères d'un lieu de sépulture. Cette tour est parfaitement isolée de toutes parts, et n'a dans son voisinage la trace d'aucun édifice auquel elle aurait pu se rattacher.

La ville de Dilmen est assez moderne; elle fut bâtie, au dire des habitants, par Émir-Khan-Kadjar; les ruines que l'on observe aux environs appartenaient à l'ancienne Dilmen, qui fut détruite par les guerres des Mongols et de Timour

Sous le règne des princes arméniens, les contrées qui font aujourd'hui partie de l'Aderbeidjam étaient des annexes de leur royaume; et le canton de Selmas appartenait à la principauté de Persarménie, qui s'étendait depuis les montagnes que nous venons de traverser jusqu'à l'autre rive du lac, de l'est à l'ouest. Du côté du nord, ses limites ne dépassaient pas sans doute la chaîne de montagnes qui soutient le plateau de l'Arménie supérieure : car, au delà de ces monts, on trouve une portion considérable de pays inculte et inhabité. Cette province, du côté du sud, s'étendait jusqu'à Meraghah, qui était déjà une ville importante au commencement du IVe siècle. On ignore à quelle époque les princes arméniens ont créé la circonscription de la Persarménie; mais cette province fut de nouveau confondue avec l'Aderbeidjam lorsque les Mongols s'en furent emparés.

Selmas passait pour la capitale de cette province. Son antiquité ne remonte pas au delà du IIIe siècle du christianisme; elle fut une des premières qui se convertirent à la foi chrétienne, et encore aujourd'hui elle est de toutes les villes de Perse celle qui renferme le plus grand nombre de catholiques, qui sont sous le gouvernement spirituel d'un préfet apostolique, suffragant du vicaire général de Bagdad. La langue chaldéenne est encore en usage parmi les membres du haut clergé.

Il existe aussi un certain nombre de nestoriens et d'Arméniens hérétiques qui sont du ressort du patriarcat d'Etchmiadzin. M. Eugène Boré a passé quelque temps dans cette ville, pour chercher à mettre un peu d'ordre parmi les membres épars de l'Église latine, et en même temps pour établir des écoles où les enfants des catholiques puissent trouver une instruction qui leur manque. Ces pacifiques et utiles occupations ont attiré sur lui la haine et les injures des membres des autres sectes; mais on doit dire qu'ils ont été excités par quelques missionnaires étrangers, plus jaloux que les Orientaux de l'accueil qui était fait à notre compatriote.

En entrant dans la ville de Selmas, nous trouvâmes une grande troupe de cavaliers assemblés pour la chasse au faucon. C'était jour de marché. Nous nous arrêtâmes un moment pour demander quelques indications : nous devînmes bientôt l'objet d'une curiosité telle, que la foule qui nous entourait empêchait nos chevaux de faire un pas. Un paysan se chargea enfin de nous conduire au lieu que nous voulions visiter; il nous promit en outre de nous faire voir dans les rochers une tête sculptée, objet, disait-il, extrêmement curieux.

Nous nous dirigeâmes vers l'est, du côté du lac, marchant non sans peine au milieu des canaux nombreux qui sillonnent la plaine, les pluies de la veille ayant détrempé le terrain, de sorte que nos chevaux entraient jusqu'au jarret dans l'argile dont le sol est formé. L'horizon se termine, du côté de l'ouest, par une chaîne de montagnes qui nous cachait la vue du lac. C'est dans un groupe de rochers détachés de la chaîne que se trouve cette sculpture; elle est si peu apparente, qu'arrivé au pied de la roche, notre guide ne parvenait pas à la retrouver. Nous y arrivâmes cependant, et je reconnus, dans le tableau que j'avais devant les yeux, l'exactitude de la description que m'avait faite un Kurde qui connaissait ce monument. « Il y avait, disait-il, deux padichah (deux rois) qui étaient venus à Selmas accompagnés d'un écuyer, pour chercher le trésor qui est caché dans les rochers. Ils arrivèrent presque en même temps sur la place. Une querelle s'éleva entre les écuyers : chacun d'eux voulait indiquer le premier à son maître la place du rocher, et arrêter le coursier de l'autre roi, lorsque apparut un magicien qui les changea en pierres. »

XIX.

Ces rochers sont formés d'un calcaire bleu, un peu schisteux, et par conséquent difficile à travailler, s'exfoliant à l'air, en un mot, très-peu propre à recevoir une sculpture. Aussi le bas-relief de Selmas a-t-il sensiblement souffert. On peut néanmoins reconnaître

que ce monument date de l'époque des princes sassanides. Son exécution est assez grossière : les figures manquent principalement de modelé, elles sont seulement découpées sur la pierre en silhouette. Le sujet représenté dans ce bas-relief est le même que ceux qui sont retracés dans la plupart des monuments de cette époque : c'est toujours le triomphe d'un des princes sassanides sur des ennemis vaincus. Cependant ici il y a une variante qui aurait besoin d'un éclaircissement. On remarque deux cavaliers, vêtus l'un et l'autre de la même manière, montant des chevaux harnachés de même, et portant tous deux sur la tête ce globe qui est un des indices de la puissance royale : il semblerait que c'est le même personnage que l'on a voulu représenter deux fois : une figure à pied, qui se tient devant le cheval, semble offrir au cavalier quelques présents. Cette figure est également répétée deux fois. Si les gens à pied sont des captifs, on doit regarder ce monument comme relatif à quelque conquête des princes perses sur les rois d'Arménie, car ce ne sont pas des Romains qui sont représentés.

Les cavaliers sont armés d'une longue épée, qui s'attache au ceinturon d'une manière fixe; elle est remarquable par sa longue poignée. Le cavalier de droite est coiffé d'un casque arrondi, mais ne porte pas la couronne. Derrière lui flottent quatre bandeaux qui se rattachent à sa coiffure. Deux masses énormes de cheveux frisés encadrent sa figure. Il porte un justaucorps serré et une tunique qui couvre une partie de la selle. On n'a remarqué aucune inscription autour de ce monument qui puisse aider à l'expliquer d'une manière satisfaisante.

En quittant ce lieu, nous invitâmes notre guide à tenir sa promesse; il nous conduisit à travers la plaine vers un monticule volcanique qui porte le nom de Kara-Tépé, sur le sommet duquel est bâtie une petite église qui appartient aux Arméniens. La prétendue tête qu'il devait nous faire voir n'était autre chose qu'une croix grossièrement sculptée sur les rochers, et semblable à celles que nous avions vues aux environs de Van.

Les villes de Dilmen et de Selmas contiennent plusieurs familles catholiques qui devaient être visitées par le préfet apostolique que nous avions rencontré à Erzéroum. Les chrétiens, dans cette contrée, semblent vivre en assez bonne intelligence avec les musulmans. Je suis porté à croire que l'identité du costume entre pour beaucoup dans la sécurité qu'ils trouvent au dehors, les Arméniens n'étant pas obligés, comme les rayâs de Turquie, de porter un vêtement d'une forme et d'une couleur désignées qui appelle sur eux le mépris public. Les Arméniens qui se trouvent en Perse n'y sont pas comme peuple conquis, mais en vertu de traités que leurs ancêtres ont faits avec les anciens schah, et dont les clauses sont encore exécutées. N'ayant trouvé à Selmas ni l'évêque ni les autres Arméniens que nous espérions rencontrer, nous ne séjournâmes point dans cette ville et retournâmes le même soir à Dilmen, en recommandant aux muletiers de se tenir prêts au point du jour, afin de nous rendre à Tabriz.

Le 19 octobre, nous nous mîmes en route, après avoir, comme d'habitude, perdu plusieurs heures à faire les réparations nécessaires aux bâts, aux selles et aux étriers; car c'est en vain que l'on voudrait habituer les muletiers à un peu de prévoyance pour ménager le temps. C'est toujours au moment du départ qu'ils s'aperçoivent des avaries, et ils

saisissent ardemment toutes les occasions qui peuvent prolonger les séjours ou ralentir la marche. Nous allâmes passer la petite chaîne de montagnes qui nous séparait du lac dans l'angle nord-ouest de la plaine d'Ouroumiah.

Je n'ai vu dans aucun canton de l'Orient autant de villages réunis sur un si petit espace. J'en relevai environ quarante, mais les cartes du major Monteith en donnent un plus grand nombre. Au dire de nos guides, le gouvernement d'Ouroumiah renferme plus de six cents villages; il passe, après celui de Khoïe, pour un des plus riches de l'Aderbeidjam. Tous ces villages sont bâtis en terre et entourés de murailles de même fabrique; les plus considérables sont défendus par des tours. Cet usage général de bâtir en argile les maisons, même celles de quelque importance, donne au paysage un aspect des plus tristes, car la verdure des arbres fruitiers, de quelques peupliers et de jeunes platanes ne suffit pas pour rompre la monotonie des lignes horizontales que présentent, sans exception, toutes les maisons couvertes en terrasses. L'agriculture de ces campagnes est aussi perfectionnée que celle de la plupart des contrées de l'Europe. Les longues sécheresses qui désolent la Perse ont rendu les habitants industrieux pour tout ce qui est relatif à l'irrigation. Les eaux des ruisseaux qui arrosent la plaine sont détournées dans une multitude de canaux, dont chacun d'eux aboutit à un champ dans lequel on a tracé des rigoles en forme de labyrinthe qui conduisent les eaux sur toute la surface des champs sans noyer les plantes.

La distribution en est réglée par le conseil du village, et chaque propriétaire paye un certain droit par heure d'irrigation. Au moment de la prise d'eau, des paysans, placés à l'entrée de chaque rigole, ouvrent et ferment de petites digues de terre pour conduire les eaux selon les besoins. Si les habitants n'avaient pas de tels soins, toutes ces belles plaines seraient presque stériles, car les pluies sont très-rares entre les deux équinoxes. La plaine d'Ouroumiah produit du blé, du coton, des légumes et du ricin, qui est la seule huile en usage en Perse; aussi, tout aliment préparé à l'huile est une chose absolument inconnue dans ces pays.

XX.

L'olivier n'y viendrait pas, car c'est un arbre qui n'aime que les bords de la mer, et qui d'ailleurs ne supporterait pas les rigoureux hivers de ces contrées. Les travaux d'agriculture, qui exigent tant de soin, mettent nécessairement les produits à un prix assez élevé. J'ai fait demander plusieurs fois à des paysans combien leur journée leur était payée; ils ont presque tous répondu deux chapkrown, c'est-à-dire, 2 fr. 50 c., prix double de celui qu'on paye en France dans la plupart des départements.

Après avoir marché pendant deux heures dans la direction du nord-est, toujours au milieu des villages, nous nous trouvons à l'extrémité de la petite chaîne de collines. Nous aperçûmes alors toute l'étendue du lac. La brume matinale couvrait d'une teinte de cobalt les seconds plans de montagnes, qui descendent presque à pic dans les eaux

Le calme complet de l'air, la solitude absolue et le profond silence qui régnait sur toute cette nature pouvaient donner le change à l'imagination, et nous faire croire que nous avions devant les yeux moins un tableau réel que la toile inanimée d'un diorama. Le rivage près duquel nous marchions s'élève par une pente insensible jusqu'au niveau de la plaine. Le terrain s'étendait devant nous, dans l'espace de plus de deux lieues, presque sans ondulations; mais la rive droite du lac était dominée par un groupe arrondi de la montagne de *Chahy*, qui donne aussi son nom au lac; car les Persans l'appellent indifféremment mer de *Chahy*, mer d'*Anzer*, ou mer d'*Ouroumiah*. Cette montagne forme une presqu'île qui s'avance au milieu des eaux, et qui est séparée du continent par un isthme très-étroit et très-bas, à tel point que, dans les hautes eaux, le terrain est complétement couvert et souvent isolé pendant plusieurs jours. Les familles de paysans sont constamment occupées à couper du bois pour le porter à Tabriz.

L'industrie des autres villages de la rive consiste à recueillir du sel qui se forme par le dessèchement des eaux; mais M. Borelli, colonel d'artillerie au service du schah, m'a assuré que ce sel n'était pas d'une bonne qualité et contenait beaucoup de natron. Toutes les terres sur lesquelles nous marchions sont tellement imprégnées d'un sel qui me parut, au premier abord, être du nitrate de potasse ou sel de nitre, que dans les ornières on croit voir de la gelée blanche. Il ne se présente pas seulement sous forme d'efflorescence, mais en aiguilles terminées par des pyramides ayant la transparence du cristal.

Le lac d'Ouroumiah, encaissé dans un bassin calcaire, a une forme très-allongée du nord au sud. Les géographes lui donnent 130 milles géographiques de longueur; il est élevé au-dessus du niveau de la mer de 1282^{m}, selon l'observation barométrique que j'ai faite le 19 octobre à 10 heures 25 minutes du matin. Il se trouve donc de 347^{m} plus bas que le lac de Van. Sa largeur n'est pas estimée à plus de 60 milles. Les habitants lui donnent en effet vingt farsangs: or, j'estime que le farsang n'est pas plus grand que le sahat ou heure de marche en Turquie, c'est-à-dire une lieue géographique de vingt au degré. Selon Aboul'féda, la montagne qui donne son nom au lac s'appelait autrefois *Téla;* elle était couronnée par un château élevé par ordre du sultan Houlakou. Cette forteresse commandait la route qui conduit, par Meraghah et Senna, dans le bas Kurdistan. Il reste à peine quelques pierres de ce château. C'est peut-être à ce prince que l'on doit attribuer la construction de cette chaussée qui traversait le lac de part en part, et dont on voit encore les restes pendant la saison des basses eaux. Les Arméniens, auxquels je parlai de cette chaussée, ne la connaissent que par tradition, et prétendent que c'est un ouvrage de Sémiramis. Saint-Martin [1] discute longuement la dénomination donnée par les anciens au lac d'Ouroumiah, et qui, selon Strabon, devait signifier la *mer Bleue*. Il cherche à trouver, dans le nom de Kabodan et dans celui de Spauta, le principe de cette dénomination. Le nom de mer Bleue est encore usité, même à Constantinople, pour désigner ce lac, que j'ai entendu appeler par quelques Arméniens Gheuk-Denizi. Cette vaste étendue d'eau reçoit de tous côtés un assez grand nombre de rivières, pour qu'à une certaine époque leurs eaux réunies élèvent la surface du lac d'une manière notable; alors il s'étend sur le terrain, dissout le sel dont le sol est

[1] *Mémoire sur l'Arménie*, tome I, p. 59.

imprégné, et par suite de l'évaporation le dépose sur ses rives sous la forme d'efflorescence.

En continuant notre route vers l'est, nous laissons à notre gauche une plaine immense, basse et marécageuse, qui est presque au niveau des eaux du lac; elle est sans culture et doit produire dans la saison chaude des exhalaisons dangereuses. Dans tous les terrains que j'examinai aux environs du lac, je ne trouvai nulle part la formation volcanique. Le calcaire se montre partout; il est bleuâtre, se couvrant à l'air d'une croûte rouge, mais sans fossiles. Le terrain gypseux, si commun dans le sud de la Perse, se montre dans la partie méridionale du lac, si j'en juge par les échantillons que le hasard m'a fait rencontrer entre les mains d'un paysan qui s'en servait pour faire contre-poids à la charge de son âne.

XXI.

Les montagnes qui sont à notre droite, c'est-à-dire au nord, sont composées d'un calcaire de transition sur lequel reposent d'énormes bancs d'argile rougeâtre, douce au toucher comme si elle contenait du talc. Cette chaîne s'éloigne bientôt de nous, et renferme dans son contour la vaste plaine où est construite la ville de Chebister, entourée de cent villages. Nous avions commencé à marcher dans la solitude; mais bientôt la route s'anime, de nombreuses caravanes de marchands et de voyageurs nous croisent en tous sens. Nos costumes européens avaient attiré l'attention d'un personnage qui marchait accompagné d'une suite nombreuse, aussi nous fit-on toutes les avances imaginables pour nous engager à nous arrêter et à causer sur la route. Il n'y a pas d'hommes curieux comme les Persans : si nous écoutions tous ceux que nous rencontrons, nous descendrions vingt fois de cheval par jour pour fumer l'éternel kalioun et pour parler du but de notre voyage. Ils aiment surtout à entendre parler de Napoléon et de l'empire. Nous avons rarement trouvé un Persan un peu distingué qui n'ait cherché à nous montrer que l'histoire de cette époque lui était familière. Le voyageur que nous venions de rencontrer s'appelait Méhémet-Ali-Bey. Il partait pour un pèlerinage, et pour charmer ses loisirs pendant la route, il emmenait avec lui non-seulement ses chiens, mais encore ses faucons fièrement perchés au poing de ses valets. J'avais déjà trouvé l'usage de cette chasse chez quelques beys du Kurdistan, mais elle est tout à fait de mode dans la province de l'Aderbeidjam, et les plus grands personnages font des dépenses folles pour avoir une fauconnerie bien montée. Il y a tel faucon que l'on paye jusqu'à deux cents toumans.

Les meilleurs faucons viennent du sud de la Perse : on les nomme dans la langue du pays *churk*. Ils exigent beaucoup de soins pour leur éducation. Les fauconniers les dressent au moyen d'un sifflet qui guide leurs mouvements dans l'air. Bien que l'instinct de ces oiseaux les porte particulièrement à se jeter sur les yeux de leur proie, le fauconnier ne donne sa nourriture au jeune faucon que lorsqu'il a attaqué ainsi quelque animal inoffensif, comme des lièvres ou des mulots. C'est ainsi qu'on les dresse pour la chasse à la gazelle ou aux antilopes, qui se montrent en grands troupeaux dans

presque toutes les provinces de la Perse. L'auxiliaire indispensable du faucon est une grande espèce de lévrier que les Persans appellent *tazi*. Il a le corps couvert d'un poil presque ras et assez doux; ses oreilles et sa queue sont ornées au contraire de touffes de poils longs et soyeux. Ces lévriers sont la seule espèce de chiens que les Persans des villes tolèrent dans leurs maisons. Comme ils produisent peu, le prix en est toujours fort élevé. On demande ordinairement 20 à 25 toumans [1] d'un jeune chien qui n'est pas encore dressé à la chasse. Les Persans, qui, dans leur toilette, font un grand usage d'un cosmétique nommé *henné*, l'emploient également pour leurs chiens et leurs chevaux; ils teignent en rouge la queue et le ventre de ces animaux. Ce qui a fait tomber la chasse au faucon en France, c'est moins la dépense nécessaire pour l'entretien d'une fauconnerie que la grande extension de l'agriculture et le morcellement de la propriété qui, coupant le terrain par des haies et des murailles, empêcherait absolument de suivre la trace du faucon dans les airs. Mais après la grande chasse à courre, il n'en est aucune qui offre un délassement plus agréable et plus varié. La chasse de la chèvre sauvage, que j'ai faite autrefois avec un bey de la province de *Yeuzgatt*, était ordonnée suivant la méthode des Persans, mais elle offrait plus de difficultés et de dangers, à cause des accidents de terrain, que dans la province de Tabriz. On n'emmène ordinairement à la chasse que deux faucons; il est important qu'ils soient à jeun. Lorsqu'on aperçoit le gibier, on déchaperonne l'oiseau, et le fauconnier le lance sur la bête qui fuit. Les chiens sont aussitôt découplés, et cernent le gibier; le faucon s'abat sur la tête de l'animal, et lui crève les yeux avec son bec. J'ai vu, lorsqu'un lièvre était ainsi abattu, les lévriers le saisir, et le faucon, reprenant alors gravement son vol, venir se poser sur le gantelet du fauconnier qui le rappelait en sifflant légèrement. La chasse aux perdrix et aux francolins se fait sans chiens, parce que le faucon s'abat sur eux avec la rapidité de la flèche, aussitôt qu'il les a aperçus, et on les perd rarement de vue; tandis que, pour la gazelle et la chèvre sauvage, il est nécessaire de suivre l'oiseau avec de bons chevaux, sous peine de perdre tout l'agrément de la chasse.

Nous ne pûmes nous empêcher de répondre à l'invitation qui nous était faite, et de mettre pied à terre pour un moment. Méhémet-Ali-Bey accomplissait un pèlerinage de la Mecque. Son intention était de gagner Alep en passant par le Kurdistan. Je ne conçois pas que les Persans s'obstinent à suivre cette route; car si elle est la plus courte, elle est certainement la plus dangereuse. Ils vont ordinairement gagner Erzéroum et suivre le cours de l'Euphrate jusqu'à Bir. Quand je voyageais dans ces provinces, j'ai été souvent témoin des assassinats commis par les Kurdes sur les malheureux hadji persans, qui, outre la haine que leur secte inspire aux sunnites, excitent encore la cupidité des tribus nomades par l'appareil qu'ils déploient dans leurs voyages. Je ne crus pas néanmoins devoir rappeler au hadji les tristes faits de ce genre dont j'ai été témoin, car je le voyais avec un dessein arrêté, et il eût été inutile de l'effrayer; c'eût été d'ailleurs faire injure à sa nombreuse escorte, composée de serviteurs armés jusqu'aux dents, qui paraissaient ne rien redouter dans les pays qu'ils allaient traverser.

Vers midi, nous fîmes halte près d'un ruisseau considérable qui descend des montagnes du nord. Un poste de douanes est établi dans le voisinage; il marque, je crois, la

[1] Le touman vaut 12 francs.

frontière entre le gouvernement de Khoïe et celui de Tabriz. Les caravanes de marchandises doivent payer là un droit de 3 pour cent; mais sur la déclaration de Méhémet, on ne nous demanda même pas d'ouvrir nos bagages.

XXII.

Nous laissons à notre gauche quantité de villages tous de la même importance, et entourés de quelques jardins qui égayent un peu la plaine environnante; car nous avons au sud, sans discontinuer, la grande plaine salée qui a pu dans un temps être occupée par les eaux du lac d'Ouroumiah, tant est petite la différence entre les deux niveaux. Nous fîmes halte dans le bourg de Vazi, qui est assez proprement bâti, et dont les habitants paraissent jouir d'une certaine aisance. Nous couchâmes dans une espèce de khan qui, je pense, est une propriété particulière; car nous y trouvâmes des domestiques qui s'empressèrent de nous préparer tout ce qui nous était nécessaire. Nous remarquâmes que les pièces étaient couvertes de nattes fort propres, et surtout qu'elles avaient des portes de bois, chose que je n'ai jamais vue dans les khans impériaux de la Turquie ni de la Perse, où les caravanes ont soin de brûler les portes pour faire cuire leur pilaw, sans que les gardiens songent à s'y opposer. On nous apporta plusieurs plateaux de fruits et de melons superbes, et surtout de cet excellent raisin de Khoïe qui nous faisait toujours un nouveau plaisir. Le 20 octobre, nous continuâmes notre route en traversant la ville de part en part; elle me parut très-peuplée et assez commerçante. Toutes les cours étaient remplies de chevaux appartenant aux nombreux pèlerins qui quittaient la Perse, car c'était le moment du départ pour la Mecque.

Nous côtoyons toujours le bord du lac, mais le terrain devient plus ondulé et les collines descendent jusqu'au bord de l'eau. Nous observons à notre gauche une suite de puits, creusés à des distances égales et communiquant avec un aqueduc souterrain. C'est la seule méthode que possèdent les Persans pour conduire de l'eau d'un lieu à un autre. Ils n'ont pas la moindre idée des conduits ni de l'ingénieux système d'hydraulique usité en Turquie. Il n'y a aucune fontaine jaillissante dans les villes de Perse; et, sur les routes, les voyageurs ne trouvent pour se désaltérer que des citernes ou des mares dont les abords fangeux inspirent le dégoût. Nous continuons de côtoyer le lac jusqu'à Albenghi, village considérable. Plus nous avançons dans ces quartiers, et plus nous les trouvons peuplés. Les travaux de la campagne sont en grande activité, et nous remarquons l'adresse avec laquelle les Persans conduisent leurs charrues sans roues.

La chaîne de montagnes que nous avons à notre gauche, et d'où sortent les nombreux ruisseaux qui arrosent la plaine, se nomme Dijémen. Elle se continue sans interruption jusqu'au nord de Tabriz, et ses sommets rougeâtres et arides contrastent singulièrement avec la verdure dont elle est entourée. Le village de Zacalleu, où nous nous arrêtâmes, n'a pas moins d'importance que celui de Vazi. Néanmoins tous les khans et les maisons où nous aurions pu loger étaient tellement encombrés de voyageurs, que nous fûmes contraints d'aller demander asile dans une maison à moitié en ruine, où

nous couchâmes avec nos chevaux. Il nous restait deux journées de marche pour arriver à Tabriz. Nous allâmes coucher à Maïan, village situé sur le bord d'une rivière tellement imprégnée du sel contenu dans le terrain, que l'eau en a contracté le goût le plus désagréable. Maïan est situé aux portes de Tabriz. Nous n'avions plus que deux heures de marche pour nous rendre dans cette ville, qui se développait au loin et qui occupait tout le fond de la plaine. J'avais tellement entendu vanter la beauté et la construction curieuse des principaux édifices de cette cité, qu'il me tardait de juger par moi-même de la perfection de l'art des Persans.

TABRIZ.

TABRIZ.

XXIII.

Tabriz a tout à fait l'aspect d'une grande ville. L'immense mouvement des caravanes annonce une cité populeuse et commerçante. Nous entrâmes par la porte de Khoïe. La muraille de ce côté est défendue par un fossé d'une largeur considérable, et la porte, ornée de briques émaillées, est surmontée de deux colonnes ou minarets, couronnés par deux sphères en forme de turban. Notre cawas, qui nous avait précédés, était allé annoncer notre arrivée au gouverneur de la ville, qui nous faisait préparer un appartement, lorsque le consul d'Angleterre, M. Bonham, vint nous offrir un pavillon dans le consulat. Nous acceptâmes avec plaisir son offre obligeante, et il nous installa dans les appartements qu'avaient occupés les missions anglaises, où nous trouvâmes une bibliothèque abondamment pourvue de livres sur la Perse, et tout ce qui nous était nécessaire, autant pour jouir du repos que pour bien observer la capitale de l'Aderbeidjam et ses environs. Les premiers jours se passèrent en visites que nous dûmes rendre aux Européens qui séjournaient à Tabriz, et aux principales autorités.

Les jardins sont presque tous entourés de murs construits en terre, car on n'oserait pas laisser les arbres fruitiers à la portée des passants, et les haies, cette clôture champêtre qui donne tant de charme aux paysages d'Europe, ne sont pas usitées dans cette partie de la Perse. Chaque jardin est arrosé par un ruisseau d'eau courante ou par une concession d'eau journalière que distribue le *Ketkoda*. Les portes de ces jardins sont toutes extrêmement petites, au point qu'il faut se plier presque en deux pour y entrer; elles sont faites d'une seule pierre avec des pivots qui se meuvent dans des pièces rapportées. Le bois n'est pourtant pas tellement rare, qu'on n'en puisse faire usage dans ce cas; mais la mode des portes de pierre est adoptée partout. On ne les fait si étroites que pour empêcher les chevaux d'entrer dans les jardins. Les arbres les plus communs sont la vigne, l'abricotier, le jujubier et le pêcher.

Nous reçûmes, peu d'heures après notre arrivée, la visite de Nazir-Ali-Khan, maître des cérémonies du prince, et qui, sous l'empire, avait fait un voyage en France.

Quoique trente ans se fussent écoulés, il se rappelait très-bien les personnages qu'il avait vus à Paris, et en demandait des nouvelles. C'était un petit vieillard sec et d'une extrême vivacité. Comme maître des cérémonies, il se chargea de nous présenter le lendemain au prince Karaman-Mirza, frère du schah, et gouverneur de l'Aderbeidjam. Je remarquai que, dans la conversation avec les Persans, on ne peut espérer d'obtenir aucun éclaircissement sur des faits qui ne tiennent pas de très-près à leur histoire contemporaine. Le passé n'est pour eux qu'un tableau confus dont on peut à peine leur arracher quelques lambeaux. Nazir-Ali-Khan, qui passe pour un des Persans les plus instruits, pouvait difficilement répondre à nos questions, surtout quand il s'agissait de déterminer une époque précise. Il semble même que la supputation des années soit pour les Persans une chose assez difficile. Leur instruction se borne à dire de mémoire des vers de leurs poëtes favoris, et à en composer eux-mêmes, qu'ils récitent d'une manière emphatique.

XXIV.

Nôtre réception chez le prince eut lieu le lendemain; elle fut tout autre que celle de Méhémet-Rhaïm-Mirza, auquel nous étions présentés comme des inconnus, mais infiniment moins pittoresque. On avait dressé dans le salon un certain nombre de fauteuils, ce qui eut lieu de nous surprendre, car c'étaient les premiers que je voyais dans la Perse. Le prince était assis dans l'angle du salon, également sur un fauteuil; il causa fort longuement avec nous, et particulièrement des affaires de la Turquie et de l'avènement du nouveau sultan. Il avait déjà reçu l'avis qu'une ambassade française était partie de Paris pour se rendre à Téhéran, et c'était Nazir-Ali-Khan qu'il désignait pour aller au-devant de l'ambassadeur. Karaman-Mirza est un homme d'environ vingt-cinq ans, d'une figure régulière, mais moins belle que celle de son jeune frère; il est grand amateur de peintures, et nous fit voir quelques dessins de sa main, et deux portraits de son frère Méhémet-Schah, exécutés par ses ordres, l'un par un peintre européen, et l'autre par un peintre persan.

Quand il sut que le but de notre voyage était d'observer les monuments de la Perse, il nous donna deux hommes de sa maison pour nous conduire partout où nous voudrions, et pour rester à nos ordres durant notre séjour. Il m'engagea à copier le portrait de son frère, en cas que nous ne le rencontrassions pas lui-même. Le prince voyait avec plaisir que nous regardions curieusement les ornements riches et bizarres qui décoraient son salon, et parut charmé quand nous lui dîmes que nous viendrions en faire des copies. Les deux extrémités de son salon sont ornées de grands tableaux qui représentent les victoires de Feth-Ali-Schah sur les Turcs. Le roi apparaît sur le premier plan, monté sur un cheval bai du Khorassan (on reconnaît les chevaux de cette race à leur encolure d'une forme particulière); il est d'une dimension colossale en comparaison

des autres figures peintes dans le tableau. On voit dans le fond le camp des Turcs mis au pillage par les Persans, et des masses de prisonniers conduits en triomphe aux pieds du vainqueur. Ce tableau, d'une exécution assez moderne, est peint à l'huile.

Quoique l'on y remarque des fautes graves de perspective, on voit que, l'auteur n'est pas resté étranger à la peinture européenne. Le défaut du peintre a été, en voulant donner de la grâce à la principale figure, de faire tous les membres tellement grêles, qu'ils sont tout à fait hors de proportion avec l'ensemble. Le portrait du Schah, exécuté il y a environ deux ans, par un peintre nommé Ibrahim, est peint sur toile et grand comme nature. Tout dans la manière de faire indique que l'auteur a étudié les peintures d'Occident, et prouve que les Persans auraient de grandes dispositions pour cet art, s'il était encouragé et enseigné d'une manière méthodique.

Je dois avouer cependant que, parmi les tableaux qui ornent ce palais, je préfère ceux qui sont de la véritable école persane, et qui, malgré leurs imperfections, portent un cachet d'originalité que n'ont pas les tableaux plus modernes. Dans l'enfoncement pratiqué au milieu de la salle de réception, et qui forme un petit salon à part, appelé dans le pays *schah-nichin* (trône impérial), on remarque quatre tableaux qui représentent deux princes persans et deux femmes vêtues à l'européenne. Les femmes ont les cheveux bouclés qui leur pendent sur les épaules, et la tête ornée de plumes et de fleurs. Le coloris de ces tableaux est extrêmement vif, et les auteurs ont été très-avares d'ombres et de demi-teintes, employant pour exprimer l'ombre le ton de lumière plus foncé. Quoique les incorrections du dessin soient nombreuses, il y a beaucoup d'expression dans les airs de tête : les yeux sont ornés de sourcils bien arqués, et ne manquent ni de vie ni d'éclat. Ce sont, dit-on, des portraits de femmes de Feth-Ali-Schah, qu'il s'était plu de faire affubler de la sorte. Les portraits d'hommes sont plus anciens, car ils n'ont pas le bonnet de poil de mouton, mais portent une coiffure du temps de Schah-Thamasp.

Deux autres tableaux représentent une chasse à l'ours et une chasse au sanglier; mais les fautes de dessin sont si grossières, que rien dans l'exécution ne saurait les faire excuser. Ces tableaux représentent, dit-on, des chasses du prince Abbas-Mirza, père du monarque régnant. Chaque jour nous nous rendions dans le palais pour en examiner les détails, et pour dessiner les parties qui nous paraissaient le plus dignes d'être remarquées.

XXV.

Les Persans, qui excellent dans les détails d'ornements d'architecture et qui se complaisent dans les combinaisons inextricables des lignes géométriques, affectent au contraire dans la composition de leurs plans d'architecture une extrême simplicité. Le palais de Tabriz comme celui de Khoïe, se compose de grandes cours plantées d'arbres, et séparées par des corps de logis dont la façade n'est fermée que par des verrières formées d'une mosaïque de verres de couleur. Tous les appartements sont au rez-de-chaussée.

On réserve seulement au premier étage quelques pièces de peu d'importance, où sont confinés les officiers de service du palais. La masse générale des bâtiments est construite en briques cuites; mais tous les murs d'enceinte sont faits en mottes de terre que l'on décore du nom de briques cuites au soleil. Le tout est récrépi par un enduit de chaux, généralement si mauvais, que l'humidité le fait tomber par grandes plaques. Aussi, quoique le palais soit de construction récente, il a un aspect de vétusté et de délabrement qui n'est pas d'accord avec la richesse des pièces destinées à l'habitation du prince. Les palais des princes de Perse ressemblent à une suite de salles d'orangeries plus ou moins bien décorées.

Comme le prince était à Tabriz, nous ne pûmes voir l'appartement des femmes. Les eunuques qui nous conduisaient nous assurèrent que les dispositions n'étaient pas différentes. Cette partie du palais s'appelle *andéroun*. La pièce principale est une immense salle ornée de colonnes de bois et couverte de compartiments de glaces. Les artistes persans excellent dans ce genre d'ornements; ils exécutent des corniches composées de polyèdres et de pendentifs tout en glaces. Cette grande salle est le lieu de réunion des femmes, qui ont toutes un appartement séparé. Le bain occupe un corps de bâtiments situé entre les appartements de réception et l'andéroun, qui n'est autre chose que le harem des Turcs. L'émir Nizam, commandant les forces militaires de l'Aderbeidjam, demeure dans une partie du palais; mais il possède une vaste habitation dans l'intérieur de la ville. Nous reçûmes de ce fonctionnaire, le plus élevé en dignité après le prince frère du schah, l'accueil le plus aimable et le plus affectueux. Il faut avouer que, si le bas peuple a des préjugés blessants pour les étrangers, on trouve chez les grands toutes les formes de la politesse.

Nous fûmes invités par l'émir Nizam à assister à une revue qu'il passait sur la grande place du palais. La tactique européenne, introduite dans l'armée persane par le prince Abbas-Mirza et par son frère Méhémet-Ali-Mirza, est aujourd'hui en vigueur dans tout l'empire. Les Serbas, ou troupes régulières, portent un costume copié sur celui des Russes: il consiste en une veste de drap vert serrée à la taille, et un large pantalon de toile qui entre dans la botte. Les deux bataillons que nous vîmes avaient bonne apparence; mais il n'en est pas ainsi du reste de l'armée. Les soldats sont mal payés, et les officiers ont leur solde arriérée depuis plus d'un an. Cet état de choses suscite des mécontentements qui ne sont calmés que par des concessions faites aux soldats au préjudice de la population. Quand un régiment change de garnison, les paysans ne redoutent pas moins son passage que celui d'une armée ennemie; car officiers et soldats se livrent à des exactions sans nombre. Aussi les paysans sont-ils quelquefois réduits à déserter leurs villages, quand ils ne sont pas en force, ou à s'armer de bâtons et de pierres pour repousser les exactions dont on veut les rendre victimes.

L'armée persane a été formée à la discipline européenne par des instructeurs anglais que le prince Abbas-Mirza avait appelés auprès de lui: car son père Feth-Ali-Schah ne paraît pas avoir jamais eu beaucoup de goût pour ces innovations. Le schah régnant a pris à son service des instructeurs russes; et c'est un Italien qui commande l'artillerie à Tabriz. Pendant son ambassade à Paris, Husseim-Khan a engagé plusieurs instructeurs français qui sont attendus prochainement à Tabriz. Il est à désirer que le gouvernement persan soit plus fidèle aux promesses qu'il leur a faites qu'à ses engagements antérieurs;

car le pauvre colonel italien, qui est depuis vingt ans en Perse, est dans un état voisin de l'indigence, par suite de la difficulté qu'il a de toucher sa solde. C'est, du reste, une vieille plaie du gouvernement persan : il semble que les gens en place se font un point d'honneur de ne jamais payer les dettes qu'ils ont contractées avec leurs inférieurs. Nous apprîmes que Mirza-Djaffeir, ambassadeur près de la Porte, revenait sans congé pour aller demander au schah la solde de son traitement, dont il n'avait pas vu le premier touman.

Avec une armée aussi désorganisée, il n'est pas étonnant que le schah n'ait pu résister aux forces de la Russie, qui, dans la campagne de 1827, pénétra jusqu'aux frontières méridionales de l'Aderbeidjam.

XXVI.

Après avoir donné plusieurs jours aux visites d'étiquette, nous fûmes enfin rendus à nous-mêmes, et nous pûmes examiner en détail les principaux monuments de la ville. J'avais lu dans Tavernier et dans Chardin les descriptions des monuments superbes qui faisaient de Tabriz une des villes les plus remarquables de la Perse; mais aujourd'hui cette malheureuse cité n'est plus que l'ombre d'elle-même, et il faut chercher sous les décombres les traces de son ancienne splendeur. C'est un travail d'antiquaire, auquel je me livrais avec d'autant plus de plaisir, que les monuments de Tabriz me paraissaient dignes de tous les éloges qu'on leur avait donnés. Je trouvais chaque jour des sujets du plus grand intérêt sur l'architecture de la Perse au moyen âge, et sur l'extrême habileté que les Persans de cette époque ont montrée dans la peinture sur émail.

Strabon, en parlant de Cappadoce, qui était aussi exposée aux tremblements de terre, remarque que cette ville était sans murailles, « peut-être, dit-il, afin que dans une catastrophe les habitants pussent fuir avec plus de facilité. » La même observation peut s'appliquer à Tabriz. Cette ville, jusqu'à ces derniers temps, ne fut pas entourée de murs. Aussi, dans le tremblement de terre de 1727, une grande partie de la population parvint-elle à se sauver. Cependant soixante mille personnes périrent, dit-on, à la suite de ce cataclysme. Mais le prince Abbas-Mirza, voulant faire de Tabriz une grande place forte, la fit entourer de murailles et fit réparer la citadelle. Cette fortification faite en briques crues ne saurait résister à l'attaque d'une armée européenne; elle est bonne tout au plus à favoriser la perception des droits de douane sur les marchandises qui entrent à Tabriz. Il y a quatre portes principales, qui sont faites toutes sur le même plan. On estime à six milles la circonférence des murs de Tabriz : elle était beaucoup plus grande autrefois, puisque Tavernier ne lui en donne pas moins de trente; mais comme elle n'avait pas de murailles, il comprenait sans doute dans le circuit les jardins et les maisons de plaisance qui l'entourent. Un ancien quartier, qui était très-étendu et très-riche, est resté néanmoins en dehors des murs de la ville actuelle; c'est celui où sont les ruines de la grande mosquée et des medrecés. En dehors de la porte de Téhéran, à droite de la route, on remarque une ruine imposante; c'est celle de la mosquée bâtie par Djihan-Schah en 1450. Morier en attribue la fondation à Schah-Schemgouzan,

successeur de Schah-Méhémed-Khodabenda. La chronologie des sophis de M. Rousseau donne à ce prince le nom d'émir Hemza. Ker-Porter l'attribue à Ali-Schah; elle fut bâtie, dit-il, par Ali-Kodja.

Il est fâcheux que l'inscription sur émail qui se trouve sur la grande porte soit aujourd'hui en mauvais état et devenue presque illisible : on pourrait avoir quelque certitude sur l'époque de la construction de cet édifice. Les Persans, pour motiver l'abandon où elle est restée, prétendent que cette mosquée a été bâtie par les sunnis, sectateurs d'Omar; c'est pour cette raison qu'ils la regardent comme impure. Ceci tendrait à faire croire qu'elle a été bâtie du temps que Tabriz était au pouvoir des Turcs, c'est-à-dire vers le milieu du XVIe siècle, tandis qu'elle est du milieu du XVe.

Quoi qu'il en soit, les mollah instruits sont d'accord pour en rapporter la construction à Djihan-Schah, quoique Ker-Porter et Morier lui donnent six cents ans d'antiquité. Ce qui reste de cet édifice est suffisant pour en faire connaître non-seulement le plan complet, mais encore pour dévoiler à un regard tant soit peu exercé tous les détails de la structure.

XXVII.

MOSQUÉE DE DJIHAN-SCHAH.

Le plan général de l'édifice se compose d'un porche de 7 mètres de large, qui conduit dans un vestibule attenant à droite et à gauche à des bas côtés, et donnant accès par trois portes à la grande salle de la mosquée, qui a 16 mètres de diamètre. A droite et à gauche de cette salle sont trois autres portes qui conduisent dans les bas côtés. Cette grande salle, qui est carrée, est couverte d'un dôme en pendentif. Sur le côté qui fait face à l'entrée, s'ouvre une grande arcade qui communique avec une seconde salle de 11 mètres de diamètre, et couverte également par une voûte en pendentif. Les tremblements de terre ont détruit les voûtes; mais tous les arrachements subsistent encore, et de nombreux fragments couvrent le sol des environs de la mosquée. Tel est le plan de cet édifice dans son état actuel; il a une grande simplicité de lignes tout en produisant beaucoup d'effet. Dans les quatre piliers des angles sont ménagés des escaliers qui conduisaient à des tribunes placées dans les arceaux. La façade, dans son état actuel, se compose d'une grande porte dont l'arc n'est ni un plein-cintre, ni une courbe à tiers-point que nous appelons gothique. Elle se compose de plusieurs portions d'arcs de cercle qui se réunissent en un point au moyen de deux tangentes. La figure expliquera mieux cette courbe que toute description [1]. Un enroulement en forme d'hélice, émaillé de deux couleurs, et orné de fleurs et de caractères, décore tout le contour de

[1] Voyez, tome I, planches 41-52.

la porte. Les deux piliers latéraux sont divisés en deux parties à peu près égales, qui forment deux plates-bandes ornées, l'une de caractères arabes en émail blanc sur un fond bleu, et l'autre d'enroulements de fleurs blanches ou dorées, qui se détachent sur un fond d'émail bleu. A droite et à gauche de l'intérieur du porche se trouvent deux niches dont la partie supérieure est surmontée d'une inscription en caractères couphiques.

Une autre inscription dans laquelle les caractères se mêlent à des enroulements de fleurs, règne à la hauteur de l'imposte qui soutient la voûte du porche. Celle-ci est composée de compartiments polygones où les fleurs dorées se mêlent aux inscriptions, qui offrent les plus beaux exemples de la calligraphie arabe. La porte de la mosquée était, selon Tavernier, taillée dans une seule pièce d'albâtre fleuri, de 8 mètres de haut sur 2 de large. Il ne reste plus de cette porte qu'un petit fragment qui a servi à faire une pierre tumulaire incrustée près de l'entrée. Aux deux extrémités de la façade s'élevaient deux minarets dont les bases existent encore. Leur diamètre était de $2^{m},60$: ils étaient, suivant Chardin, couronnés chacun par une boule en forme de turban. On reconnaît, à cette description, que ces minarets étaient semblables en tout à ceux qui sont dans les autres parties de la Perse. Les couleurs employées dans la décoration de cette façade étaient le bleu, obtenu par les oxydes de cobalt; le blanc, par l'oxyde de plomb; l'or, qui était posé sur une couverte jaune; le noir et le vert, qui servaient pour les filets et pour les guirlandes de fleurs. Chacune des briques émaillées de cette décoration n'est pas chargée de plusieurs couleurs; mais si l'on examine avec attention, on voit que chaque ton est appliqué à plat et incrusté comme une mosaïque dans le fond général : cela donne une idée du travail immense et des frais incalculables qu'il a fallu faire pour la construction d'un édifice qui était totalement revêtu de peintures au dedans et au dehors.

XXVIII.

Les piliers qui soutiennent le grand dôme contiennent, à la hauteur du sol, des petites niches en albâtre fleuri, où ceux qui venaient prier déposaient leurs chaussures. La base de ces piliers, jusqu'à hauteur d'homme, est revêtue de faïence verte avec des polygones noirs. Le tableau supérieur, jusqu'à l'imposte, se compose de rosaces avec des enroulements de fleurs et de feuillages. Sur les archivoltes des arcades et des pendentifs sont tracées des sentences du Koran. La coupole intérieure était hémisphérique, mais le dôme de la mosquée, à l'extérieur, avait la forme ovoïde et surhaussée, qui est le caractère de l'architecture persane.

On doit toujours éviter, quand on décrit un édifice, d'entrer dans de trop longs détails, qui finissent par égarer le lecteur sans l'éclairer; aussi m'abstiendrai-je de décrire les bas côtés, les tribunes, et tous les arceaux, qui sont recouverts d'ornements où l'or se mêle avec les couleurs variées des fleurs et des inscriptions mauresques. La décoration de la deuxième salle est d'un fond bleu foncé, rehaussé par des ornements en or. Tout autour du sanctuaire règne une plinthe en albâtre fleuri que les voyageurs ont l'habitude d'appeler marbre de Tabriz, quoique les carrières se trouvent aux environs de

Maragha. Cette magnifique pierre n'est pas un marbre, mais bien une concrétion gypseuse déposée par les eaux. Les dalles qui forment le soubassement de la mosquée ont quatre à cinq mètres de longueur sur une hauteur de deux mètres. Cet albâtre, taillé en dalles peu épaisses, est d'une transparence suffisante pour être employé comme vitre. Les anciens schah de Perse estimaient tellement cette pierre, qu'elle était uniquement employée à orner leurs palais. Schah-Abbas en fit porter jusqu'à Ispaham; et l'on voit encore dans les carrières d'énormes blocs exploités par ses ordres, et qui sont restés sur la place. La beauté de cette pierre ne le cède en rien au plus bel albâtre fleuri que l'on trouve dans les tombeaux de l'Égypte. Cette salle était également couverte par une double coupole, l'une intérieure et hémisphérique, l'autre extérieure et ovoïde.

Tavernier, qui a vu cet édifice dans son entier et qui se complaît à le décrire, dit, en parlant du second sanctuaire : « Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la façade ; blanche, transparente, et taillée comme une porte, mais qui ne s'ouvre pas : c'était sans doute par ce moyen que la salle était éclairée. »

C'est la description de Tavernier qui m'a guidé pour rechercher dans les décombres les portions qui ont appartenu aux deux coupoles extérieures. « Le dehors des deux dômes, dit-il, est couvert de briques vernissées, avec des fleurons en relief; sur le premier, ce sont des fleurons à fond vert, et sur le second des étoiles blanches à fond noir. » Ce qu'il appelle des étoiles est un ajustement de deux décagones très-souvent employé par les artistes orientaux.

Il est à croire que cette mosquée a été renversée dans le dernier tremblement de terre de 1776, puisque les voyageurs Chardin et Tavernier l'avaient vue intacte. Les meubles de l'intérieur consistaient, comme dans les mosquées turques, en un minber délicatement orné, et une tribune pour les imans. Tavernier ajoute : « Vers le midi de la mosquée, il y a deux grandes pierres blanches transparentes, que le soleil, quand il donne dessus, fait paraître rouges, et même quelque temps après qu'il est couché, par le moyen de la réverbération. On peut lire au travers de cette pierre, qui est une espèce d'albâtre que l'on trouve dans le voisinage de Tabriz. » Ceci prouve qu'on ne fit point usage des vitraux pour éclairer l'intérieur de la mosquée, et que les fenêtres étaient closes par la pierre spéculaire, qui est encore employée pour les bains.

On ne saurait plus trouver aucune trace des autres édifices publics qui ornaient la ville de Tabriz il y a un siècle : tous ces monuments ayant été construits en briques cuites, leurs débris ont été employés dans la construction des édifices modernes.

XXIX.

L'art de construire les maisons avec des briques séchées au soleil remonte à la plus haute antiquité; il a dû son origine à la rareté du combustible. Mais, dans le moyen âge, les monuments religieux étaient élevés avec tout le luxe et la solidité qu'exigeait leur pieuse destination. Il n'en est point ainsi aujourd'hui ; la construction des monu-

ments publics n'est pas plus soignée que celle des maisons particulières. Un médrecé, situé hors des portes de la ville, a remplacé la seconde mosquée décrite par les voyageurs français, et les constructeurs se sont servis de briques pour la masse des bâtiments, et des émaux pour les ornements. Tout ce qui subsiste aujourd'hui de mosquées modernes mérite à peine qu'on en fasse mention.

La mosquée principale est voisine de la grande place ou *meïdan,* qui fut de tout temps le lieu de réunion des marchands, des oisifs et des bateleurs. Le prince Abbas-Mirza avait fait établir en cet endroit un quartier pour ses troupes; mais le commerce est revenu prendre sa place, et les marchands occupent les huttes qui étaient destinées aux soldats. C'est près de cette place que se trouve l'entrée des grands bazars, qui occupent, dans la ville, une étendue considérable. La Perse est devenue si pauvre, qu'on n'y trouve plus rien aujourd'hui de ces riches étoffes, de ces pierreries, de ces marchandises précieuses qui étaient apportées de toutes les contrées de l'Orient. Les marchandises européennes, et surtout les cotonnades anglaises, abondent sur ce marché. La Russie envoie ses cuirs, l'Allemagne et la Belgique leurs draps. La plupart de ces marchandises arrivent par la voie de Trébizonde.

Il faut que le pays qui veut commercer avec la Perse se préoccupe surtout du bon marché; c'est, dit-on, ce qui arrête l'écoulement des draps de France, qui sont d'une trop belle qualité, et par conséquent trop chers pour les Persans d'aujourd'hui. Les boutiques du bazar sont occupées par les petits détaillants, mais ceux qui font le commerce en gros habitent des caravanséraïs qui sont contigus aux galeries du bazar.

Le peuple de Tabriz n'étant pas si scrupuleux que les Turcs sur l'usage d'entrer dans son logis avec la chaussure du dehors, il se fabrique ici des brodequins d'une espèce de peau qui avait autrefois une grande réputation dans toute la Perse. Mais aujourd'hui cette fabrication a perdu tout ce qui lui valait son immense débit, car les peaux de Tabriz ne sont pas plus imperméables que le maroquin du Kurdistan. Quand on voit l'activité qui règne dans ces marchés, la foule des paysans, des crieurs, des officiers publics, je ne m'étonne pas qu'on soit porté à exagérer le chiffre de la population; mais il y a là, comme dans toutes les villes d'Orient, des quartiers presque déserts, de vastes jardins qui occupent des espaces très-étendus. Je doute que la population de Tabriz, *intrà-muros*, dépasse aujourd'hui vingt-cinq ou vingt-six mille âmes.

Le costume persan étant uniforme pour tous les rangs de la société, et en même temps d'une grande simplicité, les habitants des villes ne présentent pas ces contrastes déplorables qu'offrent souvent les villes de la Turquie. Ici tous sont généralement bien vêtus, et les plus pauvres ont encore un air de propreté qui cache leur triste position.

Lorsqu'un étranger parcourt le bazar, malgré le soin qu'il peut prendre de se faire accompagner par des férâch ou officiers subalternes de la maison du gouverneur, il est souvent exposé de la part du menu peuple aux façons injurieuses que les sectateurs d'Ali ont envers ceux qui ne sont pas de leur religion. Pour moi qui avais toujours vécu si fraternellement avec les Turcs de toutes les classes, j'avoue que dans le

commencement j'éprouvais une sorte d'impatience quand je voyais un misérable colporteur passant à côté de moi retrousser ses habits et hâter le pas, comme s'il avait craint de toucher quelque être dangereux. Il ne faudrait pas qu'un chrétien touchât dans le bazar à rien de ce qui sert à la nourriture; aussi notre cuisinier grec était-il obligé d'emmener un Persan avec lui pour faire ses provisions.

Les musulmans sunnis ne sont pas exempts de cette espèce d'anathème, et, pas plus qu'aux chrétiens, il ne leur est permis de fréquenter les bains des Persans. Les bains de Tabriz, qui ont été si vantés jadis, n'ont plus rien aujourd'hui de ce qui peut piquer la curiosité d'un étranger; ils sont construits dans un système analogue à celui des bains turcs. Ils en diffèrent seulement en ce que, au milieu de la grande salle, il y a un bassin toujours rempli d'eau chaude, dans lequel on se plonge en sortant des mains du baigneur. Chez les Persans comme chez les Turcs, le bain est, pour les hommes et pour les femmes, un des plus grands divertissements; ils y passent des journées entières, occupés à fumer le kalioun, à se teindre la barbe et les mains avec du henné. C'est une coutume pour laquelle les Turcs ont le plus grand mépris. Autant, chez ces derniers, une barbe blanche est respectable, au point que chez les Turcomans le nom de Ac-Sakalleu (barbe blanche) est le titre que l'on donne au chef; autant chez les Persans on redoute de porter une barbe grisonnante. Les mendiants eux-mêmes se teignent la barbe avec le henné. Voici comment se fait cette préparation : lorsque l'individu a passé une demi-heure dans l'étuve, le baigneur arrive tenant dans une écuelle une pâte faite avec la poudre de henné (on sait que cette préparation donne la couleur rouge), un peu d'eau et de l'alun. Il enduit la barbe avec cette espèce de pâte, et ceux qui veulent se teindre les doigts se les enveloppent avec des morceaux d'étoffe enduits de henné. En ajoutant une préparation d'indigo sur la teinture de henné, on obtient un noir à reflets violets qui n'est pas déplaisant. Il y a des Persans qui se contentent de la première préparation; leur barbe alors conserve une couleur d'un rouge ardent et presque doré.

XXXI

LES PELHEVANS DE PERSE.

Les Persans aiment particulièrement le bain, parce qu'ils le regardent comme propre à favoriser tous les exercices du corps. Et comme la vanité est un des traits saillants de leur caractère, ils affichent tous quelque prétention particulière, les uns à la dextérité comme cavaliers, les autres à l'adresse à la chasse ou au combat de la lutte. Il est surprenant que, pour un peuple qui prise si haut les avantages extérieurs, la danse soit toujours restée dans le plus profond mépris. Cela s'explique, je pense, autant par l'antique tradition que parce que les danseurs modernes, classe adonnée aux derniers excès, ont rendu en quelque sorte cet art complice de leurs débordements.

Une société, nommée la confrérie des *Pelhevans*, et ayant à sa tête les personnages les plus notables, existe dans les principales villes de Perse; elle a pour but d'entretenir le

goût de la lutte et de former des athlètes qui acquièrent en effet un talent prodigieux. Un des Persans de notre connaissance, habitant de Khoïe, venait à Tabriz avec plusieurs de ses amis pour se rendre à un défi que les *pelhévans* de cette ville avaient envoyé à ceux de Khoïe. Il nous invita à assister à la lutte qui devait avoir lieu le lendemain matin. Nous nous y rendîmes en compagnie de M. Bonham et de plusieurs autres Européens habitant Tabriz. Comme nous étions en hiver, la lutte n'eut pas lieu dehors. On nous conduisit dans une salle assez étroite d'un des bains de la ville. A peine fûmes-nous entrés dans la première cour, que nous entendîmes sortir de cette salle des cris sauvages accompagnés d'un tintamarre effroyable. Nous crûmes que les lutteurs en étaient venus aux mains et s'égorgeaient mutuellement. Nous fîmes part au guide de notre inquiétude; il nous répondit : « Ne craignez rien, c'est la musique, et les voix que vous entendez célèbrent les hauts faits de la compagnie des pelhévans. »

Nous fûmes introduits dans le lieu du combat, qui n'était éclairé que par de larges fenêtres fermées par des plaques d'albâtre. On avait chauffé outre mesure le lieu de l'assemblée, de sorte qu'il y faisait une chaleur intense. Un grand nombre d'assistants étaient déjà arrivés, et le héraut se promenait dans la salle en proclamant le nom des lutteurs; et après chaque couple annoncé, la musique et les cris recommençaient de plus belle. Cet orchestre se composait d'un violon, ou plutôt d'une espèce de rebec, d'une longue flûte de roseaux, d'un tambour qui ne cessait de se faire entendre. Quant à la basse, c'était un instrument que je n'avais encore vu dans aucun pays du monde connu. Qu'on se figure un homme aux formes athlétiques, ayant pour tout vêtement un caleçon de peau de daim, la tête rasée et portant seulement au sommet une houppe de cheveux. Ce musicien d'un nouveau genre tenait à la main un arc aussi solide que celui de Nemrod, dont la corde était faite d'une chaîne de fer dans laquelle étaient passés une multitude d'anneaux et de rondelles de métal. Lorsqu'il bandait son arc et qu'il rendait la détente, tout cela produisait un bruit strident et métallique qui dominait tous les autres bruits et qui assourdissait l'auditoire. Les autres musiciens se reposaient quelquefois, mais le tambour et lui étaient infatigables, ou plutôt inexorables pour les spectateurs.

On commença par la marche des lutteurs; ils étaient précédés de deux espèces de choréges ou juges des jeux, qui devaient décider des coups. Tout le monde était couvert d'un caleçon de peau de daim. Chaque athlète portait deux massues courtes qu'il faisait mouvoir sur ses épaules par un mouvement cadencé. Quelques-uns, en marchant, jetaient leurs massues en l'air et la recevaient à bras tendus. On apporta deux grandes jattes d'huile, dont chacun des lutteurs s'enduisit le corps, et la lutte commença. La règle était de jeter son adversaire sur le dos; c'était la seule marque de la victoire. Les combattants donnèrent des preuves d'adresse et de force réellement surprenantes; mais comme le combat se prolongeait trop, nous partîmes, et j'ai le regret de ne pouvoir dire si c'est la ville de Khoïe ou celle de Tabriz qui mérita la couronne olympique.

XXXI.

Indépendamment des fêtes de cette sorte, et des exercices propres à développer les

forces, comme la chasse et l'équitation, les Persans ont encore, pour occuper leur temps, des fêtes religieuses qui se suivent à des époques assez rapprochées. Autant le Turc met de simplicité dans les pratiques de piété et dans l'exercice de sa religion, autant le Persan met d'affectation à des cérémonies qui démentent sa croyance au fatalisme. Un soir, au coucher du soleil, nous vîmes la ville éclairée par la plus brillante illumination, qui annonçait une grande fête. Le matin, cependant, les bazars étaient restés ouverts; mais l'on eût pu remarquer que les marchands d'artifices étaient plus nombreux et mieux fournis qu'à l'ordinaire. A un signal donné, lorsqu'on annonça la deuxième heure de nuit, des détonations se firent entendre dans tous les quartiers de la ville, excepté dans le quartier chrétien. Tout le monde tirait des feux d'artifice; les hommes lançaient des fusées volantes, les enfants allumaient des pots à feu; les femmes même, dans les cours des harems, se livraient à la joie et fêtaient par de la musique et des chants le jour célèbre et redouté des Persans. M'étant informé de ce qui mettait ainsi la ville en émoi, on me répondit : « C'est aujourd'hui la fête de l'ange! Dieu choisit en ce jour toutes les âmes qu'il veut appeler à lui dans le courant de l'année. Chacun fête son ange gardien le mieux qu'il peut, par des aumônes aux mosquées, par des présents aux personnages religieux, et par des galanteries de toute espèce, pour qu'il intercède auprès de Dieu, afin d'obtenir une petite prolongation de séjour dans cette vallée de misères. »

Cette fête, qui semble contraire à la soumission aux décrets de la Providence, recommandée par le Koran, n'a pas lieu chez les sunnis. Ce sont de pareilles superstitions qui font paraître les Persans comme des hommes d'un esprit faible aux yeux des Turcs.

Tout en complétant nos observations sur l'état actuel de la ville de Tabriz, nous devions penser à organiser notre caravane pour parcourir le sud de la Perse. D'après les renseignements que nous avions pris, il était impossible de conserver nos muletiers chrétiens. Nos chevaux d'ailleurs étaient trop fatigués par le voyage du Kurdistan, et nous avions besoin de les renouveler. Le choix d'un bon muletier est une des choses les plus importantes pour un voyage dans ces contrées; car en route on est la plupart du temps à sa merci; et si pour le faire marcher on est obligé d'employer la force ou la menace, alors c'est une perte de temps considérable. Je pense que c'est un inconvénient d'acheter des chevaux, car ils sont moins bien soignés par des domestiques qui n'en répondent pas. Le muletier, au contraire, a tout intérêt à bien nourrir ses bêtes, et doit veiller par conséquent à ce qu'à toutes les haltes elles trouvent leur nourriture. Nous cherchâmes longtemps avant de fixer notre choix.

Les services de notre muletier arménien nous avaient rendus difficiles. Enfin, de guerre lasse, nous choisîmes un nommé Méchadé [1] (seul sobriquet sous lequel je l'ai toujours connu), qui était accompagné d'un vieux Kurde nommé Osman, et d'un jeune Persan du nom de Kouli. Les chevaux qu'on nous amena étaient affreux à voir; des encolures et des jambes d'une lourdeur affreuse, des crinières qui leur tombaient sur les yeux, tout cela leur donnait l'aspect de véritables chevaux de labour. La tournure de Méchadé n'était pas plus faite pour nous séduire. Nous l'arrêtâmes cependant, faute de mieux, avec la ferme intention de le laisser à Hamadan.

[1] Méchadé signifie pèlerin de Méched, comme Kerbelaï pèlerin de Kerbela.

Nous ne voulûmes pas quitter Tabriz sans visiter la citadelle, monument gigantesque qui s'élève hors des murs de la ville, et dont la fondation remonte, selon les Persans, au temps du kalife Aroun-al-Rachid, qui, disent-ils, fut le fondateur de la ville. Il y a du reste une grande confusion, parmi les auteurs, sur l'origine de la ville de Tabriz. Les uns l'ont regardée comme l'ancienne capitale de l'empire des Mèdes, d'autres ont pensé qu'elle occupait l'emplacement de l'ancienne *Ganzaca*. D'Anville est de cet avis. C'est dans cette ville que Cyrus déposa les trésors de Crésus, qui tombèrent ensuite entre les mains d'Héraclius. La ressemblance des noms a porté d'autres géographes à regarder Tabriz comme l'ancienne *Gabris* de Ptolémée. Quoi qu'il en soit, elle resta toujours la principale ville de la province, et passa entre les mains des rois d'Arménie à la suite du traité conclu entre le roi de Perse Narsès et Galérius.

Quoique la ville de Tabriz ne renferme aucun monument d'une haute antiquité, elle peut être regardée comme une des villes anciennes de l'Aderbeidjam. Selon les chroniques arméniennes [1], elle fut connue pendant longtemps sous le nom de *Kandsag-Schahardan*, c'est-à-dire, Kandsag la royale : on lui donna aussi le nom de la seconde Ecbatane, ce qui sans doute causa l'erreur des antiquaires, qui la regardèrent comme bâtie sur les ruines de cette ville. Selon Faustus de Byzance, on lui donna aussi le nom de *Thavrey*, d'où les Persans ont fait Tabriz.

Toute cette partie de l'Atropatène fut placée sous le pouvoir de Tiridate, roi d'Arménie, qui en fit sa capitale et l'orna de monuments superbes [2].

En 175 de l'hégyre, Zobéide, femme du kalife Aroun-al-Rachid, fit réparer les désastres causés par les tremblements de terre; aussi les musulmans lui font-ils honneur de la fondation de la ville. L'an 144 selon les chroniques musulmanes, 244 selon Abdoula-Kasvini, un second tremblement de terre la désola de nouveau. Rebâtie sous le règne du kalife Kaiem, vingt-sixième kalife abasside, elle fut de nouveau détruite en 433. Reconstruite par Vasoudan, prince de Tabriz, elle fut prise par le sultan Houlakou, qui y fixa sa résidence, et lui donna le nom de *Takhd-Houlavou;* mais, l'an 795, elle fut prise et saccagée par Timour : gouvernée ensuite par les princes Atabec, elle tomba entre les mains des Turcs, sous le règne du sultan Mourad; mais elle retourna sous la puissance des Persans, qui en sont toujours restés maîtres.

Le seul monument qui remonte à une antiquité un peu reculée, sans cependant aller au delà du VIIIe ou IXe siècle, est une citadelle située au sud-est de la ville et attenant aux murailles, dont la structure gigantesque produit un imposant effet et semble vouloir écraser de son poids les frêles maisons de terre qui l'entourent. Ce château fort, ou plutôt ce palais fortifié est attribué par les habitants au kalife Aroun-al-Rachid. Il est bâti sur un plan carré; ses murailles extérieures s'élèvent à plus de 33 mètres de hauteur : elles sont faites de briques cuites appareillées avec le même soin que celles de la mosquée..

Il est singulier que, dans tous les pays, on trouve toujours plus d'art et de perfection dans les monuments anciens que dans ceux de l'époque moderne. Pour cela, on n'a pas

[1] Saint-Martin, tome I, p. 129.

[2] Histoire de Perse, tome I, p. 105.

besoin de chronologie : l'art du passé porte un sceau indélébile et plus authentique que toutes les traditions. Ce fait, qui est général dans presque toute l'Europe, est encore bien plus frappant dans la Perse, où l'on ne sait pas faire un édifice qui ait devant lui un avenir d'un siècle. L'économie d'abord et le manque de soin, car je ne veux pas dire l'ignorance, portent les Persans modernes à faire des constructions misérables. Mais, malgré leur misère, ils ont encore du goût pour le clinquant et les oripeaux.

XXXII.

La lourde forteresse est là comme pour faire honte aux constructions légères du palais d'Abbas-Mirza. Quand on a pénétré sous ces murailles de 6 mètres d'épaisseur, on arrive dans une cour spacieuse dans laquelle apparaissent plusieurs corps de logis ruinés. Toute espèce de décoration a disparu, on y voit seulement quelques solides murailles et des pièces de canon qui ont échappé à l'œil des Russes. C'est dans le corps de la forteresse qu'étaient placés les grands appartements. Des escaliers tortueux conduisent jusqu'à la plate-forme supérieure, du haut de laquelle on aperçoit un des plus magnifiques panoramas de la Perse. On a à ses pieds la ville de Tabriz, dont les rues paraissent comme autant de sillons tracés dans un champ d'argile jaune. Les nombreux jardins qui l'entourent et l'embranchement de la rivière d'*Aggei-Sou,* qui traverse la ville, complètent l'illusion. A l'ouest s'étend la nappe bleue de la mer de *Chahi*, qui est bornée au sud par les hautes montagnes de *Maraga,* déjà couvertes de neige dans cette saison; du côté du nord le coup d'œil n'est pas si étendu. Les montagnes rougeâtres desquelles descendent les rivières dont les eaux sont complétement salées s'étendent, suivant une ligne uniforme et aride, jusqu'aux limites de l'horizon Chacun des groupes de verdure qu'on aperçoit au loin indique un village; mais hors de là tout est nu, et pas un arbre ne croît au milieu de ces vastes plaines.

La ville de Tabriz est bien approvisionnée d'eau par quelques aqueducs souterrains, comme celui que j'ai décrit plus haut. Ces sortes de travaux sont une preuve de l'incurie de l'administration persane, qui laisse sur la voie publique des trous d'une profondeur de plusieurs mètres, sans aucun parapet, de sorte qu'un cheval effrayé ou un piéton distrait sont à chaque instant exposés à tomber dans un gouffre plein d'eau. Les jardins sont arrosés par le filet d'eau qui passe à l'est de la ville, sur lequel on a jeté un pont. Les plus beaux jardins sont situés dans la partie sud et sud-est; il ne faut pas y chercher la variété que l'on aime partout aujourd'hui : ce sont plusieurs carrés divisés par des rigoles que parcourt une eau courante, car aucun arbre ne pourrait croître sans le secours de l'eau; et comme les propriétaires sont pressés de jouir, ils ont soin de ne planter que des arbres dont la croissance est rapide comme des peupliers et des arbres fruitiers. Mais on ne voit nulle part le hêtre et l'orme.

XXXIII.

A chaque angle de la forteresse s'élèvent d'énormes tours assez solides pour résister à tous les siéges, mais qui se trouvèrent rompues par l'effet du grand tremblement de terre qui a ravagé la ville. Une grande lézarde, qui commence au sommet de la muraille, se prolonge obliquement à travers toute la maçonnerie, comme si l'édifice eût été traversé par un trait de la foudre.

Nazir-Ali-Khan, qui allait partir pour Bayazid, vint nous faire ses adieux, et, le soir même, nous lui rendîmes visite dans sa maison. Je fus surpris de l'extrême simplicité, pour ne pas dire de l'apparence de misère, qui régnait dans cet intérieur. On traverse des cours remplies de décombres pour arriver jusqu'à son appartement, situé au rez-de-chaussée. Quelques serviteurs mal vêtus nous précédèrent chez leur maître, qui nous reçut immédiatement, quoiqu'il fût en train de dîner. Il était assis par terre dans un coin de son salon, mangeant sur un plateau d'étain un frugal déjeuner. Les Turcs, qui ont l'habitude de manger avec leurs doigts, se servent cependant de quelques ustensiles pour prendre les mets qui ne sont pas faciles à saisir; mais les Persans mangent tout sans distinction avec leurs mains, et rien n'est déplaisant pour un Européen comme d'assister à un pareil festin.

Quoique Nazir-Ali-Khan occupât une des premières fonctions de la ville, il se trouvait, disait-on, réduit à la pauvreté par suite des présents nombreux qu'il avait faits au prince Caraman-Mirza, pour se maintenir en faveur, et en même temps parce qu'il ne touchait aucun des émoluments de sa place, vu que, selon l'habitude de ce pays, le prince Caraman, pas plus que son frère le schah, n'aimait à payer ses employés.

Nos préparatifs de départ étaient faits. Nous avions nos chevaux et notre caravane, et il nous restait à choisir un domestique persan, qui devait nous être utile dans le sud de la Perse, où la langue turque n'est plus en usage. Nous arrêtâmes un homme originaire du Louristan, parce que notre projet était de visiter cette province, dans laquelle on ne pénètre qu'avec les plus grandes difficultés; nous espérions qu'avec les intelligences qu'il avait dans le pays, il nous procurerait les moyens de passer.

J'ignore quel intérêt les principaux habitants de Tabriz avaient de nous faire passer par la ville de Téhéran, mais Nazir-Ali-Khan, l'émir Amin, le béglier-bey, commandant l'armée sous les ordres de l'émir Nizam, vinrent successivement nous rendre visite pour nous engager à suivre cette route. Ce n'était pas dans nos projets, parce que nous tenions particulièrement à visiter *Hamadan*, *Cangovar* et *Bizoutoun*. Nous eussions été cependant flattés de rendre visite au schah, qui nous aurait parfaitement accueillis, si nous en jugeons par les instances qu'on faisait pour nous envoyer à Téhéran : c'était peut-être même un devoir pour nous, qui allions parcourir son royaume; mais nos projets étaient très-étendus, et nous tenions à nous trouver l'année prochaine dans le Diarbékir avant que les neiges n'eussent intercepté la route. Nous renonçâmes donc avec re-

gret à suivre la route de Téhéran, ce qui parut beaucoup indisposer contre nous l'émir Amin, qui ne nous rendit pas de visite au moment de notre départ. Nous reçûmes cependant du schah-zadé tous les papiers et passe-ports nécessaires, des lettres pour les différents gouverneurs et un mihmandar pour nous accompagner. Les mihmandars sont des officiers de la maison du prince, dont les fonctions consistent à accompagner les étrangers. Leur rang est proportionné à celui de la personne à qui le prince veut faire cet honneur, qui ne laisse pas d'être onéreux pour celui qui le reçoit, attendu qu'il faut le payer par des présents; il arrive même que des princes et gouverneurs choisissent ce moyen d'accorder une faveur à quelqu'un de leur suite en le plaçant comme mihmandar près d'un grand personnage.

ROUTE DE TABRIZ
A SULTANIEH.

XXXIV.

Le 10 octobre, nous prîmes congé du consul d'Angleterre, M. Bonham, qui nous avait offert la plus aimable hospitalité. Un grand nombre d'Européens habitant Tabriz, M. Abbot, qui avait assisté au siége de *Hérat*, M. Bargis et notre compatriote M. Eugène Boré, vinrent nous accompagner jusqu'à la première halte. Nous partions en même temps que Mirza-Djafeir, qui n'avait pas reçu de réponse à ses lettres pressantes, et qui se rendait à Téhéran, afin de se faire payer son année de diplomatie à Constantinople.

Nous nous dirigeâmes vers le sud en suivant une petite rivière qu'on appelle *Basmitch-Tchaï*: elle reçoit les eaux des montagnes rouges qui bordent la plaine de Tabriz, et qu'on appelle *Sortcâb-Dagh*. Le district où est située la ville de Tabriz s'appelle *Pinali-Zeinali*. Nous marchons sur la rive gauche de la rivière en remontant son cours. Ce terrain est calcaire, et contient des couches alternantes de sable et d'argile. Une heure après nous traversons une portion peu étendue de terrain volcanique, composé de trachyte rouge un peu poreux et dont le feldspath paraît légèrement vitrifié. Cette formation, qui n'a pas plus d'une demi-lieue d'étendue, est isolée au milieu de ce terrain calcaire, que nous ne quittons plus jusqu'au moment de la halte. Arrivés à Kalat-Conchen, nous nous arrêtons pour dire adieu à nos hôtes. Il y a en ce lieu un kiosque tombant en ruines, qui fut construit par Abbas-Mirza : derrière ce kiosque sont des jardins et quelques prairies bien arrosées; c'est là que se rendaient les personnages auxquels le prince remettait un habit d'honneur ou kalaat, sorte de distinction extrêmement prisée en Perse. Le prince Abbas-Mirza se plaisait beaucoup, dit-on, en ce lieu; c'est pour cela que son fils, le schah-zadé de Tabriz, s'y rend encore quelquefois. Au moment où nous remontions à cheval, nous entendîmes le bruit d'une voiture, et bientôt nous vîmes arriver le prince lui-même dans un vieux landau russe traîné par quatre chevaux d'assez

mince apparence. Les traits étaient faits avec des cordes, selon l'ancienne mode de Russie; et comme on ne pouvait pas trouver de postillon parmi les domestiques du palais, le prince avait investi de ces fonctions des artilleurs, qui conduisaient la voiture en uniforme. Nous continuâmes seuls notre route sur Basmitch. Le temps était sombre et froid. Nous voyions l'hiver approcher à grands pas; c'était une chance que nous courions d'avoir encore quelques jours de beau temps. Les opinions ne sont si partagées sur le climat de Tabriz, que parce qu'en effet les hivers y sont assez variables. Nous n'avions pas à nous plaindre, car jusqu'alors le temps avait été parfaitement beau. Nous arrivâmes, après quatre heures de marche, à Basmitch, village arménien, entouré de jardins assez bien entretenus. Notre mihmandar, qui avait pris les devants, nous attendait à la porte d'un khan dont l'aspect nous donna une triste idée du pays que nous allions traverser. Nous étions pourtant sur la grande route de Téhéran, c'est-à-dire sur le chemin le plus fréquenté de toute la Perse. Le khan où l'on nous logea était une bâtisse toute en terre avec des chambres dont les fenêtres n'avaient point de châssis et dont les portes ne pouvaient se fermer.

Dans la cour voisine de la nôtre étaient installés des chameliers et des marchands. On nous fit remarquer que nous étions dans un endroit privilégié du khan. Nous nous accommodâmes comme nous pûmes pour la nuit. qui menaçait d'être fraîche, en faisant fermer les fenêtres avec des feutres et des tapis dont nous étions pourvus. C'est dans de pareilles circonstances qu'on sent combien il est utile d'emporter avec soi un mobilier de voyage complet, car il ne faudrait compter sur aucune ressource de la part des habitants. Je donnerais une triste idée des chevaux de la Perse si je les jugeais d'après ceux que nous avaient fournis nos muletiers, car il était impossible d'avoir de plus pitoyables bêtes. Le mien, qui n'était remarquable que par sa crinière monstrueuse et par son entêtement à vouloir marcher à la suite de ses voisins, selon l'habitude des chevaux de caravane, fut échangé contre un alezan qui s'était présenté sous un aspect beaucoup plus flatteur.

XXXV.

Nos muletiers, qui nous avaient paru peu disposés à suivre nos volontés pour la direction des routes et les heures de départ, se montrèrent, une fois partis, assez traitables; et nous n'eûmes pas lieu de nous en plaindre. Ce n'est plus ici comme en Asie Mineure, où chaque jour nous rencontrions quelque endroit remarquable, quelques vestiges d'antiquités ignorées. Dans la route que nous suivons, nous ne pouvons compter sur l'imprévu; trop de gens l'ont déjà suivie. Il ne nous reste qu'à compléter quelques observations barométriques et faire des relèvements de topographie.

En partant de ce village, nous nous dirigeons à l'est au milieu de terrains incultes. Ce sont des masses de terrains de transport, composés de cailloux, de trachytes en bancs assez épais. Après deux heures de marche, nous traversons la petite rivière de Séid-Abad. Nous commençons alors à monter; mais la pluie tombe avec abondance, et nous sommes bien heureux de trouver un caravansérail, d'assez mauvaise apparence au-

dehors, dans lequel s'étaient déjà retirés plusieurs pèlerins qui se rendaient aussi dans le Kurdistan. On appelle cet endroit Tchimli-Khan.

En entrant dans ce khan, j'examinai avec beaucoup d'intérêt ses dispositions, qui ne ressemblaient à aucun des édifices du même genre que j'avais déjà observés. Ce monument, dont la construction est due à Schah-Abbas, fut dans le principe bâti avec beaucoup de luxe et de soin; mais depuis l'époque de ce grand prince, personne n'a songé à entretenir un monument si utile.

Généralement les khans, ou, comme on les appelle en Perse, les caravanséraïs, se composent d'une vaste cour autour de laquelle sont des chambres pour les voyageurs et des écuries pour les chevaux. Le khan de Tchimli est entièrement couvert; il offre, au centre, une vaste salle octogone dont chacun des côtés communique avec différentes galeries, qui sont destinées aux chevaux et aux bêtes de somme. Les chambres qui sont à la disposition des voyageurs sont dans la partie centrale. Toutes les voûtes de l'édifice sont en forme de pendentifs, et donnent du jour dans l'intérieur par des baies ménagées au sommet. La façade, qui est aujourd'hui presque ruinée, se compose d'un portique avec une grande arcade, de chaque côté duquel sont des niches pour donner à manger aux chevaux pendant la belle saison. Dans un coin du khan on avait déposé plusieurs cages de bois desquelles sortaient quelquefois des voix étranges; c'étaient les litières des femmes, qui en sont réduites à ce moyen de transport lorsqu'elles n'ont pas l'habitude de monter à cheval. C'est une sorte de cage dans laquelle on installe la voyageuse, et dont elle ne sort que la nuit pour se coucher: on appelle ce véhicule *kafès,* c'est-à-dire *cage*. Ce khan est situé au pied d'une colline de serpentine et de trapp, qui sépare la plaine de *Séidabad* de celle de *Hadji-Aga*. Nous nous engageons, pour franchir ce col, dans des terrains très-difficiles : le sol, détrempé par la pluie, s'enfonce sous les pieds de nos chevaux. Arrivés au sommet, nous apercevons une vaste plaine bien cultivée et assez bien arrosée par de nombreux ruisseaux.

Tous les villages de la Perse se ressemblent : c'est un amas incohérent de maisons de terre, couvertes tantôt en terrasses, tantôt avec des coupoles; l'intérieur n'a pas même l'estrade de bois qui meuble toutes les maisons du Kurdistan. Le plancher est ordinairement couvert d'un feutre grossier, que bien souvent les habitants enlèvent lorsqu'ils reçoivent des étrangers. Généralement, on est plus exigeant en Perse qu'en Turquie pour le bakchich, ou présent que l'on fait après avoir demeuré dans une maison.

Les dépenses sont plus fortes au moins d'un tiers. Les moutons et les poules ne sont pas d'un prix beaucoup plus élevé. Les villages sont administrés par un *kett-khoda,* dont les fonctions correspondent à celles du maire dans nos pays ; il remplit en même temps les fonctions de juge de paix : elles sont gratuites. C'est lui qui est chargé de désigner la maison où doivent demeurer les étrangers ou les troupes. C'était toujours avec ce fonctionnaire que conféraient Méhémet et notre mihmandar, pour nous faire donner les objets nécessaires.

Tout ce district, dont Hadji-Aga est le chef-lieu, porte le nom d'Oudjan; il contenait jadis un certain nombre de villages qui cultivaient les terres du roi. Schah-Abbas avait dans ce quartier un palais d'été qui était plus étendu que celui de Kelat-Konchin; mais

aujourd'hui tout cela est ruiné, les villages sont déserts et la population est absente. La rivière qui passe à Hadji-Aga se dirige au sud-sud-est; bientôt elle tourne à angle droit pour entrer dans un défilé qu'on appelle *Kara-Kuren*. Nous passons cette rivière sur un pont, et nous en trouvons bientôt une autre venant de Karababa, qui va jeter ses eaux dans celles de Hadji-Aga.

XXXVI.

On nous avait dit, à Tabriz, qu'au village de Dickmé-Tasch il existait une figure taillée dans le rocher. Cette indication des habitants n'avait jamais été vérifiée par personne. Le nom du village, qui signifie *pierre levée*, semblait appuyer cette indication. Nous crûmes donc devoir nous rendre à ce village, malgré la pluie qui tombait avec abondance, et qui détrempait un terrain d'argile et de cailloux. Nous fîmes filer les bagages par la route directe, et nous nous engageâmes, à droite, dans des terres labourées presque impraticables. Je commençais à avoir un peu d'inquiétude sur la possibilité d'accomplir nos projets dans la saison d'hiver. Nous n'étions partis que depuis deux jours, il est vrai, mais le ciel était tellement pris, la pluie tombait d'une manière si continue, qu'il était à craindre que nous n'entrassions dans un de ces hivers pluvieux qui changent les ruisseaux en torrents, et font des plaines de l'Aderbeidjam des espèces de marais. Généralement, le froid règne dans cette province à l'époque de l'année où nous sommes; la neige reste sur la terre pendant les mois de décembre et de janvier.

Cependant les habitants citent de beaux hivers, qui ont lieu lorsque les vents du sud s'établissent. Ici comme en France, ce sont les vents du nord qui amènent la neige et le froid, et je remarque que la pluie manque rarement d'arriver à la suite d'un vent d'est un peu continu. On conçoit très-bien que, sur ces hauts plateaux, les vents du sud n'aient pas l'action humide qu'ils exercent dans certaines parties de l'Europe; car le continent s'étend jusqu'aux confins de l'Arabie et jusqu'aux extrémités de l'Inde : car le golfe Persique est trop peu étendu pour qu'il puisse avoir une grande influence sur le système météorique.

En consultant les souvenirs des habitants, rien ne me prouva que ces phénomènes se manifestent d'une manière périodique; les pluies équinoxiales mêmes ne sont ni plus abondantes ni plus régulières que les autres. C'est à partir du mois de mai que le temps se met au beau fixe, et l'on reste ordinairement jusqu'à la fin de septembre sans avoir de pluies. Ils n'ont de mois véritablement pluvieux que ceux de novembre et décembre, lorsqu'il ne gèle pas. Si la rareté des pluies est une cause du peu d'abondance des eaux courantes dans la Perse, ce n'est pas la principale; c'est plutôt à la constitution, à la forme des terrains, qu'il faut l'attribuer. On ne trouve point de ces grandes vallées qui se prolongent pendant des centaines de lieues, recevant dans leur sein des affluents d'innombrables ruisseaux. Ici le terrain est plutôt mamelonné d'une manière bizarre et irrégulière, que divisé en grands bassins géographiques, et ne donne naissance qu'à de minces filets d'eau qui se perdent presque tous avant de s'être réunis en grandes ri-

vières [1], et cependant nous sommes dans un des quartiers les mieux arrosés de toute la Perse.

Je faisais ces observations tout en recevant une pluie battante sur mon manteau de peau de mouton de Bokara. Nous avions tant soit peu changé notre costume européen, plus pour notre commodité que pour nous mettre à l'unisson avec les indigènes. Je vis cependant que l'habillement français aurait trop excité la curiosité, car on ne connaît dans le pays d'autre coiffure que le bonnet de peau de mouton, et je suis convaincu que le chapeau européen aurait excité un rire inextinguible chez les Persans, naturellement railleurs.

Après avoir franchi un petit col, nous arrivâmes à Dickmé-Tasch, petit village entouré de jardins et qui ne doit pas manquer d'agrément dans la belle saison. Nous demandâmes au premier paysan que nous rencontrâmes de nous conduire à la Pierre levée, après l'avoir interrogé sur la nature de cet objet d'art inconnu. Il nous fit une description qui excita notre curiosité; mais grand fut notre désappointement, lorsque, après nous avoir menés dans un ravin difficile à travers un petit bois taillis, le premier que nous eussions aperçu depuis notre entrée en Perse, il nous fit voir plusieurs pierres noires fichées en terre, qui ne sont autre chose que des prismes basaltiques fort irréguliers, sur lesquels on ne trouve aucune trace d'un art humain. «Ce ne sont pas là, lui dis je, les figures (*suret*) dont vous nous avez parlé, car je n'y vois aucun emblème d'hommes ou d'animaux. N'y en a-t-il point d'autres dans le village? — Je suis certain qu'il n'y a pas autre chose, dit-il : on appelle ces pierres les statues, et je dis comme les autres; mais je commence à m'apercevoir qu'en effet elles ne ressemblent à rien du tout.»

C'est une déception à laquelle on doit souvent s'attendre dans un voyage de cette sorte. Et ce n'est pas toujours la faute des habitants si les voyageurs sont trompés; car, dans les questions qu'ils font, ces derniers, qui arrivent la plupart du temps avec une idée fixe de faire des découvertes, indiquent la réponse qu'on doit leur faire.

De Dickmé-Tasch nous nous rendîmes, à travers des terres complétement incultes, au khan de Djillé, où nous devions trouver nos bagages. Ils avaient eu peine à arriver, à cause des mauvais chemins. Notre projet était d'abord de coucher dans ce khan; mais quand nous vîmes ce lieu dans toute son horreur, nous préférâmes continuer notre route, malgré le temps affreux qu'il faisait. La cour du khan était remplie de fumier et de décombres, et le corps d'un chameau mort obstruait l'entrée des écuries. Nous entrâmes quelques minutes chez le gardien pour sécher nos habits; mais il n'avait, pour faire du feu, que quelques bourrées de chardon qui flambaient comme de la paille sans nous chauffer. Georges tira sa poêle, et nous fit cuire quelques œufs. Voyager en Perse sans avoir un cuisinier avec soi, c'est s'exposer à mourir de faim.

[1] Voyez la carte.

XXXVII.

Nous étions pourtant sur la grande route de Téhéran, mais nous ne rencontrions aucun voyageur. En effet, les gîtes qui leur sont offerts ne sont pas de nature à les engager à faire des voyages d'agrément. Nous revînmes par une route oblique rejoindre la vallée de Dickmé-Tasch, et nous couchâmes à Ali-Calatch, gros bourg où nous trouvâmes une ample provision de moutons et de poules.

Il est inutile de dire que nulle part les villages ne sont bâtis autrement qu'avec de la terre séchée au soleil; mais pour que les maisons résistent à l'effet des pluies, de la gelée et du soleil, il faut encore un certain art dans la manière de préparer la terre. Généralement la surface du sol offre des terres d'une ténacité suffisante pour en préparer une espèce de mortier. On fait de grandes fosses où la terre est déposée pour être pilonnée avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'un mastic très-mou. On jette ensuite dans ces fosses une certaine quantité de paille hachée qu'on mélange soigneusement avec la terre; c'est de cette matière que l'on façonne des briques, qui sont d'une dimension un peu plus forte que nos briques ordinaires. On les laisse sécher au soleil, et lorsque l'on construit on emploie pour les joindre un peu de mortier fait avec de la chaux; mais cela n'a lieu que dans les pays riches. On donne ordinairement aux murs une épaisseur d'un mètre. Jamais dans les maisons rustiques on ne fait de caves, de celliers ou autres salles souterraines, par l'excellente raison que les habitants n'ont rien à conserver. L'aire de la chambre est aplanie et battue, et l'on étend dessus de grands feutres qui servent de tapis, de chaises, de tables et de lits. Le caractère des maisons persanes, même des plus riches, est de n'avoir aucun meuble, pas même de divans. Dans les villages, les murailles intérieures sont couvertes d'enduit d'argile un peu plus fin, que l'on remplace quelquefois par un stuc composé de chaux et de poils de chameaux ou de vaches. Les boiseries étant chose fort rare et les vitres à peu près inconnues, on est obligé d'avoir des fenêtres extrêmement étroites pour se garantir des intempéries. Quelquefois les fenêtres sont fermées par un carreau de papier huilé. Cette vitre du pauvre, qui disparaît de nos contrées, est adoptée par ces misérables populations comme une innovation des plus heureuses.

C'est la toiture qui donne le plus de peine et qui est la partie la plus dispendieuse dans la construction d'une maison de village : une chétive solive de peuplier est une rareté dont il faut, autant que possible, ménager l'emploi. Depuis que nous avons quitté les environs de Trébizonde, nous n'avons pas vu un seul arbre qui soit susceptible de faire une poutre. Aussi nulle part en Perse ne voit-on l'exemple de la toiture en chevrons, usitée dans certaines villes de l'Asie Mineure. On étend sur les murs des perches également espacées, sur lesquelles on place des fascines, et l'on recouvre le tout par une épaisse couche d'argile battue. Après chaque pluie, le propriétaire monte sur sa maison, et promène sur la terrasse un rouleau de pierre cylindrique. On comprend facilement que, lorsque les pluies se prolongent, les eaux doivent filtrer à travers la terre

détrempée et inonder l'intérieur. C'est ce qui ne manque pas de nous arriver dans les maisons où nous descendons.

Heureusement tous ces inconvénients étaient prévus; c'est un exemple que je donne à suivre à tous les voyageurs qui voudront parcourir le pays. Nous avions des valises de charge en cuir parfaitement imperméable; et non contents de cela, nous avions des caisses de fer-blanc pour envelopper nos papiers et nos instruments délicats: aussi n'avions-nous rien à craindre des pluies continuelles dont nous étions assaillis. En quittant *Ali-Calatch,* nous remontons sur une espèce de plateau, ayant à notre gauche une chaîne de montagnes dont les sommets, largement déchirés, sont recouverts par la neige, et à notre droite, à une certaine distance, une vallée profonde dans laquelle coule un des grands affluents du *Kizil-Ouzen.*

Tout le terrain que nous parcourons est légèrement ondulé, et d'un beau mouvement : les cultures ne sont pas très-étendues, et ne dépassent pas une centaine de toises aux environs des villages. Nous marchons sur un terrain de transport contenant des cailloux de calcaire et de trapp. Nous traversons les villages d'*Eptchia* et de *Kiziljá*, et nous allons faire halte à celui de *Saadi,* qui est dans une assez jolie situation. Je remarque que dans toutes ces contrées le bétail n'est pas très-nombreux. Dans les villages du Kurdistan, qui ont un aspect si misérable, on voit toujours des parcs de troupeaux, richesse des peuples pasteurs. Un Persan à qui je faisais cette observation me répondit que la guerre avec la Russie, en 1827, avait ruiné cette province; et il ajoutait en secret : « Ce que les Russes nous avaient laissé était pillé par les soldats du schah, qui, n'étant pas payés depuis plusieurs mois, se livraient à toutes sortes d'excès envers les malheureux habitants. Vous verrez des villages complétement abandonnés par leur population, et qui n'ont été dévastés que par ceux qui auraient dû les défendre. » L'Aderbeidjam est pourtant la province à laquelle le schah porte le plus d'intérêt. Les gouvernements sont partagés entre ceux de ses frères qu'il aime le mieux; mais il est obligé de passer aux nizams bien des écarts, comme un débiteur qui veut faire prendre patience à son créancier. Pendant les années qui ont suivi la guerre, le peuple était tellement étourdi d'avoir vu les étrangers arriver jusqu'au cœur de la Perse, qu'il ne savait plus défendre son bien contre personne. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et les nizams n'obtiennent pas un sac d'orge sans être assistés par le ket-khoda, qui le leur fait délivrer légalement. Tous les habitants de ce district paraissent des hommes fort tranquilles. On nous recevait assez volontiers dans les maisons, et on nous apportait des provisions. Le miel et la cire sont un des plus importants produits.

XXXVIII.

En sortant de Saadi, nous faisons route vers l'est-sud-est, marchant sur un terrain dont la pente vers le sud est assez sensible : il se divise en un certain nombre de croupes, toutes séparées par de petites rivières qui en déterminent parfaitement la forme. Nous couchons à Careptost, où nous rejoignons une fois encore Mirza-Djafeir, qui se

hâte vers Téhéran, toujours dans l'espérance de toucher son arriéré. Il n'y a pas que lui qui s'intéresse à ce grand événement, car, à son tour, il doit un arriéré à ses nombreux domestiques, qui tous vivent de cette espérance, faisant des dettes à leur tour, qui seront soldées quand il plaira à Dieu. C'est l'état normal de la Perse, et c'est dans cet art que les Persans excellent : faire des dettes et ne pas les payer, c'est pour eux le sublime de la vie politique.

La pluie a cessé et la température s'est abaissée sensiblement : le thermomètre centigrade ne marque que trois degrés; il est vrai que nous sommes dominés par une chaîne de montagnes assez élevée que l'on appelle *Bouz-Couch-Dagh* (la montagne de l'oiseau de glace). Tout ce district est connu sous le nom de *Abras :* il s'étend jusqu'à Dickmé-Tasch, qui est la frontière du district ou *Mahal* de *Oudjane.* Depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à *Mianah,* le district porte le nom de *Kerméroun.* En examinant les flancs des petites vallées, je remarque que le terrain calcaire a complétement cessé; nous marchons sur un trapp grisâtre et terreux qui se trouve assez généralement aux environs des terrains trachytiques; cependant nous ne voyons encore aucun indice d'un terrain purement volcanique. Il est toujours très-difficile de se rendre compte du profil des terrains qui sont peu accidentés. Celui-ci est dans ce cas, et nous sommes obligés de faire souvent de grands détours pour en reconnaître la forme. Nous traversons une suite de petites vallées qui sont toutes perpendiculaires à notre route, et qui vont jeter leurs eaux dans l'affluent du Kizil-Ouzen qu'on appelle Karan-Kou.

Dans cette saison, toutes ces plaines sont bien arrosées par de nombreux cours d'eau; mais pendant l'été, tout le pays est d'une aridité extrême. En promenant les regards sur ces vastes plaines, on pourrait presque déterminer la direction des cours d'eau par la position des villages, qui sont tous groupés sur les rives des chétifs ruisseaux qui, étant presque tous encaissés, ne peuvent servir à l'irrigation. Nous quittons enfin la plaine pour nous rapprocher du grand cours d'eau qui passe à Mianah. Nous descendons par un chemin très-abrupt dans une vallée profonde. La nature a complétement changé d'aspect, et ce pays, qui était tout à l'heure mollement ondulé par des collines arrondies, se présente à nous sous un aspect déchiré et sauvage, qui porte encore les traces des commotions volcaniques.

La grande vallée de la rivière est coupée transversalement par une multitude de vallées profondes qui viennent aboutir à la rive gauche. On remarque parmi les roches, toutes volcaniques, des trachytes de différentes couleurs, parsemés de cristaux blancs de feldspath. Cette roche est susceptible de prendre un beau poli, et les anciens mettaient un haut prix aux vases et aux autres objets d'art fabriqués avec une matière pareille. Dans certains endroits, les trachytes reposent sur un tuf volcanique gris, tendre et friable. La température a complétement changé depuis que nous nous rapprochons de Mianah : le thermomètre marque ici 11 degrés centigr. Les hivers sont très-doux, et les étés y sont brûlants. Les traces d'une grande agriculture nous annoncent l'approche d'une ville considérable. Dans les marais voisins du château que l'on appelle Kiz-Kalé-Si (château de la fille), on a établi des rizières qui donnent un produit assez considérable. Nous remontons bientôt dans la plaine, et nous apercevons au loin la ville de Mianah, terme de notre course.

MIANAH.

XXXIX.

Le jour touchait à sa fin, et la ville nous paraissait dans l'éloignement un lieu de quelque importance; mais tous ses premiers faubourgs ne sont plus qu'un amas de décombres et de masures de terre qui tombent en poudre par suite des alternatives de pluie et de soleil. Quoiqu'une pareille déception attende le voyageur au moment de son entrée dans toutes les villes de Perse, il y est toujours pris, et s'attend chaque fois à trouver quelque objet intéressant. La ville de *Mianah* fut, dit-on, saccagée par les Russes pendant la dernière campagne qu'ils firent en Perse. Ils campèrent quelque temps aux environs de Mianah, mais ne passèrent pas le Kizil-Ouzen. Si les Persans n'osèrent pas leur résister les armes à la main, c'est qu'ils comptaient sur un auxiliaire contre lequel les armes et la mitraille sont sans action; ils savaient sans doute qu'à une autre époque les habitants de Myus, malgré tout leur courage, s'étaient vus chassés de leur ville par une armée de moucherons. Les Russes eurent à lutter contre un ennemi du même genre, et perdirent sur la place, si l'on en croit les habitants de Mianah, jusqu'à deux mille hommes. Cet ennemi des étrangers est un insecte à peine saisissable qui habite la ville de Mianah, sans sortir de son territoire. La première fois que j'entendis parler de ce singulier animal et de ses dangereuses propriétés, j'avoue que je manifestai plus que du doute, malgré les assurances les plus positives qui m'étaient données; mais ici tout le monde ratifia le même fait. Il faut bien croire qu'il y a là-dessous une apparence de vérité. A peine fûmes-nous entrés dans la ville, que je demandai à un paysan à voir le célèbre insecte et à en connaître les propriétés. Au bout de peu de minutes il m'apporta dans sa main une demi-douzaine de ces animaux parfaitement vivants. Voici ce qu'il me raconta :

L'insecte de Mianah ne se trouve que dans cette ville : il habite les vieilles maisons, se plaît dans la poussière du sol et dans les vieux tapis. Sa couleur est d'un gris violet

Je vis, en l'examinant, qu'il ne pouvait être considéré comme une punaise proprement dite; je le regarde comme une espèce d'*acarus*. Sa morsure est dangereuse en ce qu'elle inocule un venin qui, au bout d'un certain temps, a la propriété de coaguler le sang; mais, par compensation, il est inoffensif pour les habitants de la ville, et n'est dangereux que pour les étrangers; et si par hasard il se trouve transporté au dehors du territoire, il perd ses qualités malfaisantes. Dans tout ceci il a certainement de l'exagération, quoique le fond paraisse être vrai. M. Bonham, consul d'Angleterre à Tabriz, m'a assuré qu'en passant par Mianah, un de ses gens fut piqué par cet insecte; peu de temps après, il éprouva un engourdissement général, des douleurs dans les articulations, et après vingt essais infructueux, le seul qui parut réussir, fut de l'envelopper dans une peau de bœuf toute chaude, et de le balancer dans un hamac d'une manière constante. On prétend que tout individu mordu doit s'abstenir de viandes et suivre uniquement un régime végétal, dans lequel le miel doit prédominer.

Si cela était vrai en tout point, pas un étranger n'oserait mettre le pied dans la ville de Mianah.

Mais il y a un moyen simple de se garantir de la piqûre de l'insecte, c'est de garder de la lumière dans sa chambre. Un des notables nous assura néanmoins que l'armée russe avait perdu un grand nombre d'hommes par suite de cette maladie.

J'ai su depuis que, dans les vêtements et dans les bagages, il s'était trouvé de ces insectes transportés jusqu'en Russie et retrouvés vivants. Je ne manquai pas de faire mettre plusieurs individus dans un flacon rempli de miel pour les remporter à Paris, où je ne pense pas qu'ils soient bien connus des naturalistes.

XL.

En quittant la ville de Mianah, nous traversons, sur un pont de huit arches, la rivière que nous avons longée la veille : ce pont est un ouvrage de Schah-Abbas. Quoique l'eau ne passe que sous une seule arche, le torrent s'étend tellement à l'époque de la fonte des neiges, qu'une partie de la plaine en est couverte. Toute la rive opposée est couverte de nombreux villages; mais à peine eûmes-nous franchi le premier col de la montagne qui borde le bassin, que nous nous trouvâmes dans un désert affreux, forçant nos montures à marcher dans un terrain presque impraticable. Toute la portion du col qui regarde le versant de la rivière de *Mianah* est un trapp brun, fendu en tous sens, et dont les débris obstruent les chemins. Ce passage difficile était gardé par un château qu'on appelle également *Kiz-Kalé-Si,* comme celui dont nous avions vu les ruines avant d'arriver à la ville. Ces deux châteaux ont sans doute la même origine, mais les souvenirs des habitants ne sont pas capables de s'étendre à quelques années au delà des temps où ils vivent. Quelques minutes après, nous arrivons aux frontières de l'Aderbeidjam, déterminées par le cours du Kizil-Ouzen. Cette rivière prend sa source dans le Kurdistan persan, reçoit les eaux d'une multitude de ruisseaux coulant toujours vers le nord jus-

qu'au point où elle atteint le voisinage de *Mianah;* c'est alors qu'elle tourne à l'est pour aller se jeter dans la mer Caspienne. Son cours détermine aussi la frontière septentrionale de l'Irak, en passant au milieu de chaînes de montagnes qui, vers le nord, paraissent d'une hauteur gigantesque, mais qui, du côté du sud, soutiennent le grand plateau de la Perse centrale.

La tribu kurde des Afchars, qui fut longtemps si puissante et qui est aujourd'hui dispersée dans le Kurdistan turc, a ravagé ce pays, détruit les villages et dispersé les populations au point que toute la partie de la contrée qui s'étend devant nous est complétement déserte. Les montagnes de Sahun et de Koflan-Koh présentent au voyageur leurs flancs dénudés et leurs rochers perpendiculaires comme une muraille infranchissable qui doit séparer deux races toujours hostiles l'une à l'autre depuis les temps les plus reculés. On franchit le Kizil-Ouzen sur un pont de trois arches, bâti en pierres calcaires, dont la situation pittoresque a toujours frappé ceux qui l'ont traversé. Ici nous commençons à entrer dans les terrains calcaires qui constituent la majeure partie de la province de l'Irak.

Le gypse se présente sous la forme concrétionnée, et repose sur de larges bancs d'argile. Nous suivons une route d'une monotonie affreuse, car pas un arbre, pas un mouvement de terrain, ne viennent reposer la vue; c'est partout une plaine nue et inculte. Nous descendons cependant dans un petit vallon tapissé d'une pelouse assez verte et arrosé par un faible ruisseau, au milieu duquel est situé le village de Karleu. Nos muletiers nous y conduisirent pour y passer la nuit.

On nous fit descendre dans une maison qui sert de khan, mais nous n'y fûmes pas plutôt installés qu'un mollah vint engager les propriétaires à retirer les tapis, pour qu'ils ne fussent pas souillés par des gens aussi impurs que les Européens.

L'appartement ayant été préparé avec des tapis, nous crûmes devoir nous opposer à leur enlèvement. Les paysans s'assemblèrent à la fenêtre, et je ne prévoyais pas l'issue de ce mouvement, lorsque Méhémet, accompagné de Mirza-Ali, le domestique persan à notre service, alla dire quelques mots au chef du village : il en obtint, non sans peine, de faire évacuer la place. Ces dispositions, qui n'étaient qu'un symptôme que bien d'autres eussent laissé passer inaperçu, montraient la différence qui existe entre les peuples de l'Aderbeidjam, où rien de pareil ne nous était arrivé, et ceux de l'Irak, chez lesquels le fanatisme des sectateurs d'Ali commence à se développer, et va toujours croissant jusqu'aux frontières méridionales de la Perse. Nos muletiers eux-mêmes, comme étant étrangers à la province, éprouvèrent les mauvaises dispositions de ces Persans. L'altercation fut très-vive, et on alla jusqu'à prendre ses armes. Heureusement les disputes finissent presque toujours par quelques barbes arrachées, sans qu'on en vienne jusqu'à l'effusion du sang.

Cette petite plaine de Karleu est bornée au sud par une crête de rochers que l'on appelle Peyramber. Il y a au pied un village du même nom. Le terrain présente toujours le caractère que j'ai remarqué au pied des montagnes de Bouz-Couch : ce sont des ondulations parallèles séparées par de petits ruisseaux. Quelquefois ces cours d'eau sont tellement encaissés, que les chevaux ont beaucoup de peine à les franchir. Ce quartier

renferme un assez grand nombre de villages ; mais les arbres y sont encore plus rares qu'ailleurs : aussi les habitants, ne trouvant pas de bois pour faire les terrasses de leurs maisons, les couvrent avec des coupoles. Ainsi chaque habitation présente l'aspect d'une petite mosquée. Nous franchissons ainsi les vallées de Kutjus, de Bagh, de Karatchaï, pour arriver au village de Saremsac, tellement encaissé dans une vallée de même formation, qu'il ne paraît pas à peu de distance. Toutes les rivières que je viens de nommer vont se jeter dans un cours d'eau que l'on appelle la rivière de Zingan, et qui suit la direction de la montagne de Ac-Dagh. Le tribut de toutes ces eaux est porté au Kizil-Ouzen.

ZINGAN.

XLI.

Nous apercevons enfin dans l'éloignement la coupole de la mosquée de Zingan. Cette ville, comme Sultanieh, est située dans une grande plaine; elle est le chef-lieu d'un gouvernement du même nom. Nouvellement fortifiée par les ordres de Feth-Ali-Schah, elle présente des moyens de défense suffisants pour résister aux attaques des tribus. Le schah régnant a fait construire, au nord de la ville, une vaste caserne destinée à un régiment de troupes régulières ou nizams; mais cet édifice n'a pas été terminé : c'est une ruine de plus à ajouter à toutes celles que l'on voit déjà. Le gouverneur de cette ville, Abdalla-Mirza, oncle du schah régnant, ne réside jamais à Zingan, par la raison que le magnifique palais qui occupe une vaste portion de la ville n'offre pas une seule chambre qui soit habitable. Il y a toujours des jardiniers et des gardiens, mais on laisse tomber les bâtiments en ruine. On entre d'abord dans une vaste cour autour de laquelle étaient les quartiers des soldats. Des galeries couvertes conduisent dans la cour intérieure, où sont les kiosques des principaux officiers. On arrive enfin dans le jardin central, au milieu duquel était la résidence du prince.

On remarque ici la même incohérence que j'ai déjà observée à Tabriz, un grand luxe de décorations et des matériaux de construction de la qualité la plus infime, et qui se détruisent avec une égale facilité par la pluie et par la sécheresse. L'absence presque totale de pierres propres à la construction a forcé les Persans à recourir à d'autres expédients pour la décoration de leurs édifices. C'est cette pénurie qui les a poussés à cultiver l'art de fabriquer les émaux. Il est vraiment fâcheux qu'un peuple qui a montré tant d'intelligence dans la pratique de certains arts se laisse ainsi aller de son plein gré à la décadence et à la barbarie. Les kiosques du palais de Zingan sont décorés de grands tableaux en faïence, représentant des sujets fabuleux de l'ancienne histoire de Perse; ils sont presque tous relatifs aux exploits de *Roustem*, à ses combats avec *Afrasiab* et avec les diables blancs, esprits infernaux qui habitent le Démavend. J'ai remarqué dans une de ces peintures un sujet qui pourrait conduire à déterminer l'usage de

de cet instrument singulier, composé d'une chaîne terminée par deux glands énormes, que l'on voit suspendu à la selle de tous les cavaliers sassanides qui sont sculptés dans les rochers de la Perse. Deux guerriers armés de toutes pièces, dont l'un représente *Roustem*, et l'autre un de ses ennemis, *Afrasiab* ou *Isfoundiar,* cherchent à se renverser du haut de leur cheval. Afrasiab a jeté autour du corps de Roustem un lacet (*lazzo*) au moyen duquel il l'attire à lui; mais le héros le coupe du tranchant de son sabre.

La chaîne terminée par des glands qui pend à la selle du cavalier sassanide, représente, je pense, cette arme offensive dont est enveloppé le héros des Persans. Le dessin de ces faïences est assez correct pour une peinture de ce genre, et porte par-dessus tout le caractère du pays où elle a été faite. Le fond de ces faïences est ordinairement blanc ou bleu; les tons jaunes, verts, violets et noirs sont ceux qui sont généralement employés. Chaque tableau, qui a environ deux mètres de longueur sur un mètre et demi de hauteur, est composé de quatre ou de six carreaux de faïence reliés par des crampons.

L'intérieur du kiosque forme une salle octogone avec un bassin au milieu, et dans les angles se trouvent des niches où l'on se reposait. Le plafond et les corniches représentent des sujets de chasse exécutés avec assez de goût. Non loin du palais s'élève une vaste mosquée commencée il y a vingt ans, mais que l'on ne termine pas faute de fonds : elle est construite en briques cuites et ornée de faïences qui représentent des fleurs et des arabesques. C'est là que l'on peut juger combien l'art de fabriquer la terre émaillée est déchu dans ce pays; car les ornements de la mosquée de Zingan ne présentent qu'une confusion de couleur peu agréable. Le dessin en est mou et mal exécuté. Cette mosquée n'est pas construite dans le système de celles de Tabriz : c'est une grande cour entourée de portiques, sur le petit côté de laquelle s'élève la salle de prières, où l'on entre par une immense arcade constamment ouverte sur la cour. La salle est voûtée en pendentifs, et la coupole extérieure est de forme ovoïde et revêtue d'émaux de couleur verte.

XLII.

Le bazar de Zingan occupe toute la largeur de la ville, d'une porte à l'autre; il est abondamment fourni de toutes les choses nécessaires. Les marchandises du pays remplissent presque uniquement les magasins. Notre mihmandar était allé annoncer notre arrivée au gouverneur de la ville; ce dernier nous fit donner une maison assez propre, à laquelle il ne manquait que des portes et des fenêtres, dont, il est vrai, nous n'éprouvâmes pas le besoin, car la cheminée fumait tellement, qu'il nous eût été impossible de les clore. Dès que nous fûmes installés, arrivèrent les présents du gouverneur; c'étaient, selon l'usage, des gens qui portaient sur leur tête de grands plateaux contenant des fruits, des sucreries et une sorte de pâtisserie que l'on appelle *halva*, et qui est composée de filaments blancs comme une grosse pelote de soie. Les Persans estiment beaucoup cette pâtisserie, mais ils ne se reconnaissent pas comme très habiles dans l'art de la fabriquer : elle ne saurait, disent-ils, être comparée à celle de Bombay, dont les hal-

vadjis sont célèbres dans la Perse et dans l'Inde. Nous passâmes la journée à observer le palais et la mosquée, et le lendemain nous partîmes pour Sultanieh, nous fiant à la réputation de cette ville, et comptant trouver dans cette célèbre mosquée un ample sujet d'observations.

Sultanieh est située sur un plateau qui est comme le point culminant de toute cette partie de la Perse. Pour nous y rendre, nous suivons une vallée qui se dirige au sud-est, et nous remontons le cours d'une rivière qui prend sa source près de la ville. Nous rencontrons en route plusieurs cavalcades des habitants de Zingan, qui ne manquent pas de nous offrir le kalioun, et qui nous prient de descendre de cheval pour causer un moment. Notre arrivée dans ce pays excite singulièrement leur curiosité; ils nous supposent amenés par les motifs les plus étranges, mais en même temps, pour ne pas paraître ignorer les affaires de l'Europe, ils nous donnent comme certaines des nouvelles qu'ils inventent avec un sang-froid imperturbable. L'un d'eux, en m'annonçant avec un air très-chagrin la nouvelle de la mort de l'empereur de Russie, apportée, disait-il, par un Tatare qui se rend en toute hâte à Téhéran, m'en imposa tellement, que j'y ajoutai complétement foi, jusqu'à ce qu'un voyageur anglais, arrivant de Tabriz, démentit la nouvelle. Le but de ces mensonges était principalement de sonder nos intentions, et de voir l'effet qu'ils produiraient sur nous. Je ne mentionnerais pas cette fourberie si elle venait d'un homme vulgaire, ou si c'était un fait isolé; mais peu à peu nous apprenions à connaître le caractère des Persans, et nous voyions que sous un vernis de politesse ils cachent les sentiments les plus malveillants pour tout ce qui est étranger.

Ayant entamé une conversation politique avec ce khan, je fus curieux de savoir ce qu'il pensait des derniers démêlés entre la Perse et l'Angleterre. « Comment, lui dis-je, ne vous défiez-vous pas plus des Russes, qui sont aujourd'hui tout-puissants en Perse et qui vous ont déjà enlevé tant de territoire, que des Anglais, dont le but principal est d'avoir des débouchés pour leur commerce ? — Toute notre politique, la voilà en deux mots, me répondit-il : les Anglais, nous nous en moquons, parce qu'ils sont loin; les Russes, nous les détestons, mais nous feignons d'être leurs amis, parce qu'ils sont trop près de nous. »

SULTANIEH.

XLIII.

Le dôme de la mosquée de Sultanieh, éclairé par un rayon de soleil au milieu d'un ciel sombre, brillait à une lieue de distance; nous dîmes adieu à nos compagnons, et nous hâtâmes le pas pour arriver avant la nuit dans les murs de la ville. Nous dûmes bientôt cependant marcher avec plus de précaution, car le terrain est tellement fouillé par les terriers d'une espèce de rongeurs qu'on appelle, je crois, le munster, que nos chevaux trébuchaient et risquaient de s'abattre. Les pluies abondantes qui étaient tombées avaient détrempé le terrain et le rendaient très-difficile. J'avoue que je fus un moment désappointé quand j'approchai de la mosquée. Cet édifice, en effet, qui jouit d'une grande célébrité, est réduit à l'état le plus pitoyable; il semble que chacun prenne à tâche d'en emporter une pierre pour le démolir entièrement. Les nombreux édifices qui s'élevaient encore, il y a moins d'un siècle, autour du monument principal sont aujourd'hui entièrement écroulés.

Je ne pouvais me figurer, malgré les récits des voyageurs, que cette ville, qui fut une des plus riches de la Perse, fût tombée dans un tel état de dégradation. Le mihmandar, qui nous avait précédés, nous attendait sur la route, et nous annonça qu'il n'avait pas trouvé une seule maison convenable pour nous loger, tant elles sont misérables et délabrées. Il n'y avait pas moyen de songer à camper sur une terre humide et avec un soleil menaçant: nous fumes donc obligés de nous installer dans le village, et de prendre la première maison qui s'offrait à nous, bien que le plafond laissât suinter une pluie d'eau fangeuse sur nos têtes et sur nos bagages.

Le terrain est tellement couvert de décombres, qu'on peut à peine reconnaître la disposition générale des rues. Les édifices publics, comme les écoles, les médrécés, les mosquées et les imarets, étaient situés à l'occident de la ville. Un palais bâti sur une

éminence factice s'élève à peu de distance. Devant le palais s'étend une vaste plaine, espèce de champ de Mars où les troupes, et surtout la cavalerie, viennent camper pendant l'été, époque à laquelle le schah vient ordinairement passer quelques jours dans son palais. La ville de Sultanieh fut fondée, l'an 1310, par le schah connu dans l'histoire sous le nom de sultan Mohammed Khodahbenda; il voulait en faire la capitale de ses États. Ses successeurs immédiats continuèrent la construction, mais quelques années après, les hordes de Timour, descendant des plateaux du Kasghar et du Khoraçan, se précipitèrent sur la Perse et portèrent leurs ravages dans l'Aderbeidjam, le Mazandéran et l'Irak, sans trouver de résistance. Ils pillèrent Sultanieh, et cette ville, à peine terminée, reçut une commotion dont elle ne se releva jamais. Il ne suffit pas d'ailleurs de vouloir fonder une ville; il faut, pour qu'elle subsiste, qu'elle se trouve dans des conditions qui manquaient à Sultanieh. L'étendue des plaines, la beauté des pâturages, la richesse des moissons, sont des avantages qui conviennent fort bien à une population agricole; mais le commerce est la condition nécessaire de l'existence d'une ville; il faut quelque chose qui attire l'étranger. Le fondateur y avait pensé : ce fut, dit-on, un projet de ce genre qui le décida à jeter les fondements du célèbre édifice qui subsiste encore; il voulait y transporter les cendres des prophètes Ali et Hussein, qui reposent à Kerbela et Mejid-Ali. Il arrivait par là à mettre ces reliques si vénérées des chyâs à l'abri des insultes des populations turques et arabes qui, par haine pour les Persans, sont encore plus fidèles à la Sunna. Il attirait de plus, dans les murs de Sultanieh, les pèlerins persans qui, tous les ans, vont par milliers porter le tribut de leur fortune et de leur dévotion dans un pays étranger, et faisait de Sultanieh la rivale de Méched, qui possède le corps d'un des douze imans. Cette idée, du reste, qui était celle de l'homme politique, ne se serait pas accomplie sans lutte, car les populations de ces villes qui tirent un tribut considérable des Persans n'auraient pas laissé sortir de bon gré des reliques qui sont d'un si bon rapport. Mais le grand arbitre trancha la question, et la mort du schah mit fin à ses projets, que ses successeurs ne reprirent jamais; ils se contentèrent, pour honorer sa mémoire, de déposer son corps dans le monument même qu'il avait fait élever.

XLIV.

Un fait bien simple prouve que, dans le principe, cet édifice a été élevé, non pas pour faire une mosquée, mais pour faire un tombeau : c'est que l'orientation de la porte ne convient nullement à une mosquée. On sait que la Kaâba de la Mecque est le point vers lequel doivent se diriger tous les musulmans en faisant leur prière. La mosquée de Sultanieh devrait donc être orientée vers le sud : les musulmans sont placés dans leur sépulture suivant la ligne qui va de l'est à l'ouest, les pieds vers la mosquée : c'est précisément la direction que l'architecte a donnée à l'axe de l'édifice. La tradition d'ailleurs est positive sur ce point.

Ce n'est que par un examen attentif que l'on peut juger de la décoration primitive de l'édifice, car il a subi à plusieurs époques des transformations considérables.

Voilà quelle était dans le principe la disposition du monument. Le tombeau est construit sur un plan octogone, qui a dans l'intérieur 26 mètres 60 centimètres de diamètre. Chacun des côtés est décoré d'une tribune élevée de 4 mètres au-dessus du sol. Les voûtes de ces tribunes sont formées d'une suite de pendentifs dans le style arabe. Il y a trois portes, l'une à l'est, les deux autres au nord et au sud; le côté de l'octogone qui fait face à la porte de l'est, conduit dans une salle ornée d'arabesques de stuc, dans laquelle était déposé le sépulcre du schah.

Tout l'édifice est construit en briques faites d'une terre très-fine. Dans l'origine, les briques émaillées et disposées avec art formaient des mosaïques dont on reconnaît le dessin dans quelques parties de l'édifice; mais à une époque plus récente, sans doute pour réparer les ravages des Tatares, un mollah de Kachan, appelé Hassan, fit enduire de stuc tout l'intérieur de l'édifice, le fit orner de peintures, et parmi les ornements on plaça des inscriptions en différents caractères, ajustés de telle sorte, que l'on pourrait lire le Koran tout entier sur les murs du tombeau. On y reconnaît encore l'arabe *mekkaoui*, qui est celui dont se font les plus belles copies du Koran; le coufique, que les Arabes regardent naïvement comme la plus ancienne écriture connue. Il s'offre tantôt dans la simplicité primitive en lettres carrées et lourdes, qui se prêtent si bien à l'ornementation monumentale; en d'autres endroits, il se mêle avec des enroulements de feuillage et des méandres inextricables. D'autres parties sont en caractères *maugrebins*, usités dans l'Égypte et dans les terres de Mauritanie.

Toutes ces écritures se mélangent avec tant d'art, que par leur forme seule elles charment le regard. Mais quel effet ne devaient-elles pas produire sur le vieux musulman qui, entrant dans cet édifice sacré, se trouvait au centre de la parole de Dieu, de la loi écrite! Maintenant l'humidité qui règne dans ces lieux a fait tomber une partie des stucs, les peintures s'effacent, et peu à peu tout disparaîtra par suite de la brutale insouciance des habitants et du gouvernement.

Lorsque nous visitâmes ces lieux, l'édifice était parfaitement vide; mais lorsque les troupes sont réunies à Sultanieh, la vieille mosquée sert de magasin pour la paille. Le terrain qui l'environne a été aliéné, et de misérables huttes de terre sont appliquées à ses parois extérieurs.

La hauteur intérieure de l'édifice depuis le sol jusqu'à la corniche est égale au grand diamètre de l'octogone, c'est-à-dire à 26 mètres : la partie supérieure est couronnée par une frise dorée, au-dessus de laquelle règne une corniche formée de caissons dans le style arabe. La coupole, dont l'humidité a détruit en partie les peintures, porte encore des traces peu apparentes de son ancienne décoration. Ce monument est remarquable parce qu'il est le seul dont la coupole, ovoïde à l'extérieur, ne recouvre pas à l'intérieur une coupole sphérique. Toutes les autres grandes mosquées de Perse sont toujours couvertes par une double coupole, mais elles sont moins anciennes que celle-ci. L'extérieur de l'édifice est également de forme octogone. Une galerie de vingt-quatre arcades règne tout autour de l'édifice à une hauteur de 15 mètres au-dessus du sol, et communique avec les tribunes du premier étage. L'escalier qui conduit à cette galerie extérieure ayant été détruit, j'eus toutes les peines du monde à trouver dans la ville une échelle d'une hauteur suffisante pour atteindre la partie prati-

cable. Nous fûmes obligés d'en établir une, et les Persans nous prêtèrent volontiers leur concours. Cette galerie supérieure est voûtée avec un soin minutieux, et les briques forment, par leur pose, des ajustements géométriques très-variés. La corniche extérieure, qui est encore d'une belle conservation, est formée de briques émaillées d'un beau bleu d'azur orné de fleurs. Huit minarets formant des colonnes de 12 mètres de hauteur étaient placés aux angles de l'édifice. Il n'en reste plus qu'un seul entier; il a encore son escalier intérieur, et, lorsqu'on monte au sommet, il éprouve un mouvement d'oscillation qui ne donne pas grande confiance dans sa solidité.

La base de la coupole est ornée de losanges qui portent des inscriptions en caractères karmathiques. Ils ont une forme anguleuse, et par conséquent s'écrivent très-bien avec des briques. Ce genre de caractère est fort usité dans cette partie de la Perse et est généralement employé dans les décorations de minarets; le nom de *karmathique* lui fut donné parce qu'il était principalement employé par des sectaires dont le chef portait le nom de Karmath. Ils résidaient aux environs de Koufa, en Arabie, pays où dans les premiers siècles de l'hégire l'écriture arabe acquit un degré de perfection qu'elle n'a pas conservé.

J'aurai lieu d'ajouter quelques éclaircissements sur ces Karmathes quand je décrirai la province qu'ils ont habitée.

Les murs extérieurs sont ornés de compartiments représentant des polygones variés, en briques vernies de différentes couleurs. Tout cela est un peu ruiné, mais avec de la patience on vient à bout de reconstituer l'édifice tel qu'il était. La porte principale a subi une transformation quand on a réparé l'édifice du temps de Mollah-Hassan : la décoration de stuc qu'on y voit aujourd'hui est d'assez mauvais goût.

XLV.

Tous les étrangers qui ont visité cet édifice sont d'accord pour vanter la beauté de ses proportions et l'élégance de sa structure; il passe même, aux yeux de quelques-uns, pour un des plus remarquables exemples de l'architecture asiatique. Ce qui frappe surtout les voyageurs, c'est cette harmonie parfaite du bleu, de l'or et du vert employés pour peindre les délicates arabesques du dedans, et pour émailler les briques du dehors; mais, à mon sens, il doit être placé fort au-dessous de la mosquée de Tabriz pour la perfection de ses mosaïques et pour le soin avec lequel la construction a été faite.

Les Persans qui nous accompagnaient, pendant que nous étions occupés à dessiner la mosquée, me conduisirent près de la grande muraille, qui était un des remparts commencés de l'ancienne Sultanieh. On me fit voir une inscription que le mollah qui conduisait mit beaucoup d'empressement à copier; mais je ne suis pas en mesure d'en donner la traduction.

Le mollah me conduisit dans les ruines des autres édifices publics; mais tout cela

est tellement bouleversé, qu'on saurait à peine en déterminer l'ensemble. Nous allâmes ensuite à un mille de la ville, dans un jardin au milieu duquel s'élève le tombeau de Mollah-Hassan : c'est une enceinte carrée d'environ deux hectares d'étendue, plantée de jeunes platanes, au milieu de laquelle s'élève un kiosque octogone qui contient la sépulture du pieux mollah. Sur chacun des grands côtés de l'octogone s'ouvre une arcade en ogive ayant dans le centre une petite porte qui conduit dans le tombeau. Les petits côtés sont disposés comme des espèces de tribunes dans lesquelles on peut venir s'asseoir et prier. Tout l'édifice est couronné par une coupole supportée sur une haute partie cylindrique, laquelle est ornée d'une longue inscription karmathique que nul Persan ne put me transcrire en caractères vulgaires. L'intérieur de cette coupole forme un pendentif de stuc, disposé en polygone d'une forme très-compliquée et des plus bizarres, qui sera mieux expliquée par un plan que par toutes les descriptions possibles.

Les Persans excellent dans ces sortes de voûtes : ce sont comme des jeux de patience dont ils s'amusent à multiplier les difficultés. Toutes les matières leur sont bonnes : ils les font en stuc, en faïence et en morceaux de glace, qu'ils coupent avec beaucoup d'adresse. Ce Mollah-Hassan était gardien d'un des tombeaux des descendants d'Ali, à Kachan. Voulant honorer la mémoire de Schah-Khodahbenda, le premier qui se soit déclaré ouvertement de la secte d'Ali, il vint, après avoir réuni les dons des chyâs les plus fervents, pour rétablir ce tombeau; mais, en Orient, du moment qu'un édifice religieux n'a pas de dotation faite par son fondateur et destinée à l'entretien des desservants et des bâtiments, il lui est impossible de subsister, car le gouvernement ne se charge pas de l'entretien du culte. Aussi aucune ville ne peut-elle fonder une mosquée avant d'avoir prouvé préalablement, au grand Mouchteid, qu'elle a établi à perpétuité un revenu pour l'entretien du personnel et de l'édifice; aussi n'est-ce pas d'usage qu'un prince se charge du soin des tombeaux de ses prédécesseurs, pas plus que de leurs palais : car c'est un esprit général, chez les Musulmans, de vouloir habiter une maison faite pour soi et de laisser tomber en ruine celles qui viennent d'un héritage. Le palais du prince, bâti par Feth-Ali-Schah, est tout à fait dans ce cas, et le schah régnant n'a pas même l'idée de lui faire la moindre restauration.

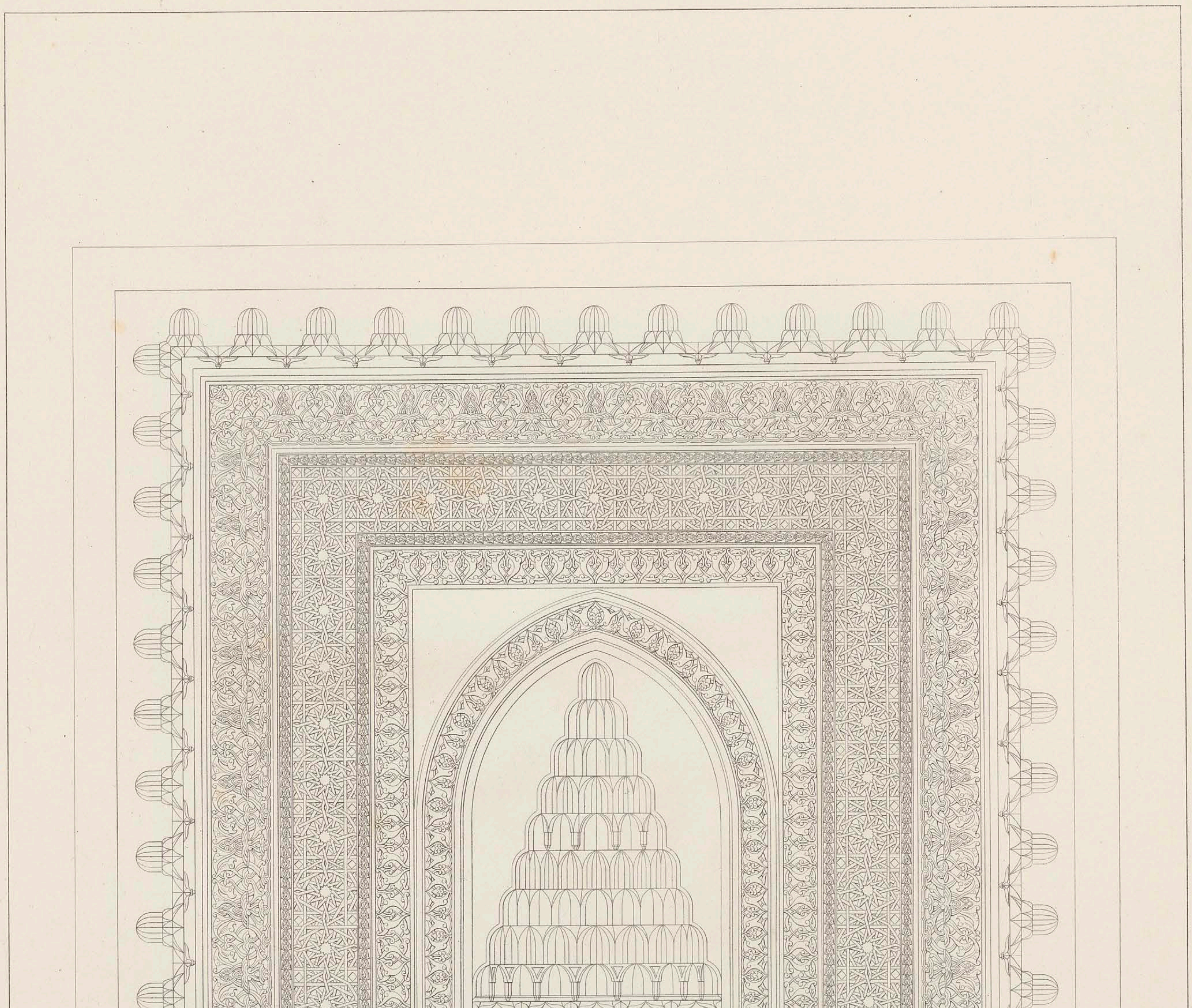
Ce palais, disposé à peu près de la même manière que l'édifice appelé Tact-y-Kadjar, à Téhéran, est entouré d'habitations destinées aux principaux officiers. Les chambres du prince sont d'une simplicité qui n'est pas d'accord avec le faste qui l'entoure lorsqu'il se met en voyage : on y voit quelques tableaux médiocres, retraçant des événements de la vie de Feth-Ali-Schah. Un de ces tableaux représente le prince à la chasse; il est coiffé de la tiare enrichie de pierreries, et monté sur un cheval blanc dont le ventre et les jambes sont teints de couleur pourpre. Un carquois pend à sa droite; son cheval est lancé au galop; plusieurs valets de chiens tiennent des couples de levriers, et un troupeau de gazelles épouvantées fuit devant eux. J'ai toujours plaisir à étudier la peinture des Persans, car j'y vois non-seulement l'état des arts dans ce pays à notre époque, mais il me semble que tout le monde doit y reconnaître, comme moi, la tradition vivante des arts de la Perse à l'époque des rois sassanides. Il est certain que le peintre n'a pas eu l'idée de s'inspirer des sculptures de Bisoutoun et de Tact-y-Bostan. C'est cependant le même esprit qui guide les deux artistes à douze siècles de distance, et les mêmes usages qui sont représentés dans leurs œuvres. A toutes les époques de l'his-

toire de Perse, les grandes chasses royales, qui s'exécutaient dans des enclos appelés *paradis* par les Grecs, étaient une affaire d'étiquette. Il est bon de remarquer que ce mot grec παράδεισος fut employé par les écrivains pour désigner les grands parcs des rois et des satrapes d'Asie. Les mots κῆπος et περιβολὴ étaient plus généralement employés pour les jardins d'Europe. Les princes y appelaient les gens de leur cour : elles étaient surtout célèbres par l'immense quantité de gibier que l'on y tuait.

XLVI.

Nous avons vu à Khoïe deux minarets entièrement couverts par les bois des gazelles et des daims qui furent tués, dit-on, dans une seule chasse. Les chasses de Kosroès n'étaient pas moins abondantes. Un des bas-reliefs de Bisoutoun retrace un sujet tout à fait analogue; les daims sont poursuivis par des cavaliers nombreux et tombent sous les flèches des chasseurs. Dans le tableau de Sultanieh comme dans celui de Kermancha, l'art de la perspective offre les mêmes incorrections. Les deux artistes expriment l'éloignement en plaçant leurs figures au-dessus de celles du premier plan. Ce n'est pas la distance, mais c'est l'importance du personnage qui détermine la grandeur de la figure. Dans la chasse au daim de Bisoutoun, la figure principale porte un vêtement orné de riches pierreries; le cheval est caparaçonné avec luxe : il en est de même dans le tableau qui nous occupe. Ce n'est pas la première fois que je retrouvais de l'analogie entre les coutumes et surtout les arts des Persans actuels et ceux de l'antiquité, et j'aurai, je pense, occasion de l'observer encore. Les autres tableaux représentent Feth-Ali-Schah sur son trône, et des combats de ce prince contre des animaux féroces.

Depuis que nous étions arrivés à Sultanieh, le soleil n'avait pas lui une fois pour nous. Malgré tous les inconvénients d'un voyage par une pluie battante, nous nous préparâmes à partir. Comme nous marchions vers les provinces sud de la Perse, j'espérais que nous finirions par trouver une veine de beau temps. Le pays que nous allions traverser, sans nous offrir la chance de trouver quelque monument ancien, était néanmoins curieux en ce qu'il a toujours été peu fréquenté par les Européens, et par conséquent que l'on peut, sous le rapport géographique, y faire des observations nouvelles.



Ch. Texier del.t

Lemaitre direxit

MOURGO-SERAÏ ANCIENNE MOSQUÉE.

ERZEROUM.



Ph. de Laguiche del.^t Clara Lemaitre sculp.^t

MOURGO-SERAÏ.

(Ancienne mosquée.)

KARS.

PL. 12



Cte R. de la Bourdonnaye delt. Lemaitre direxit. S. Cholet sculpt.

LA VILLE DE KARS DU CÔTÉ DE L'OUEST.

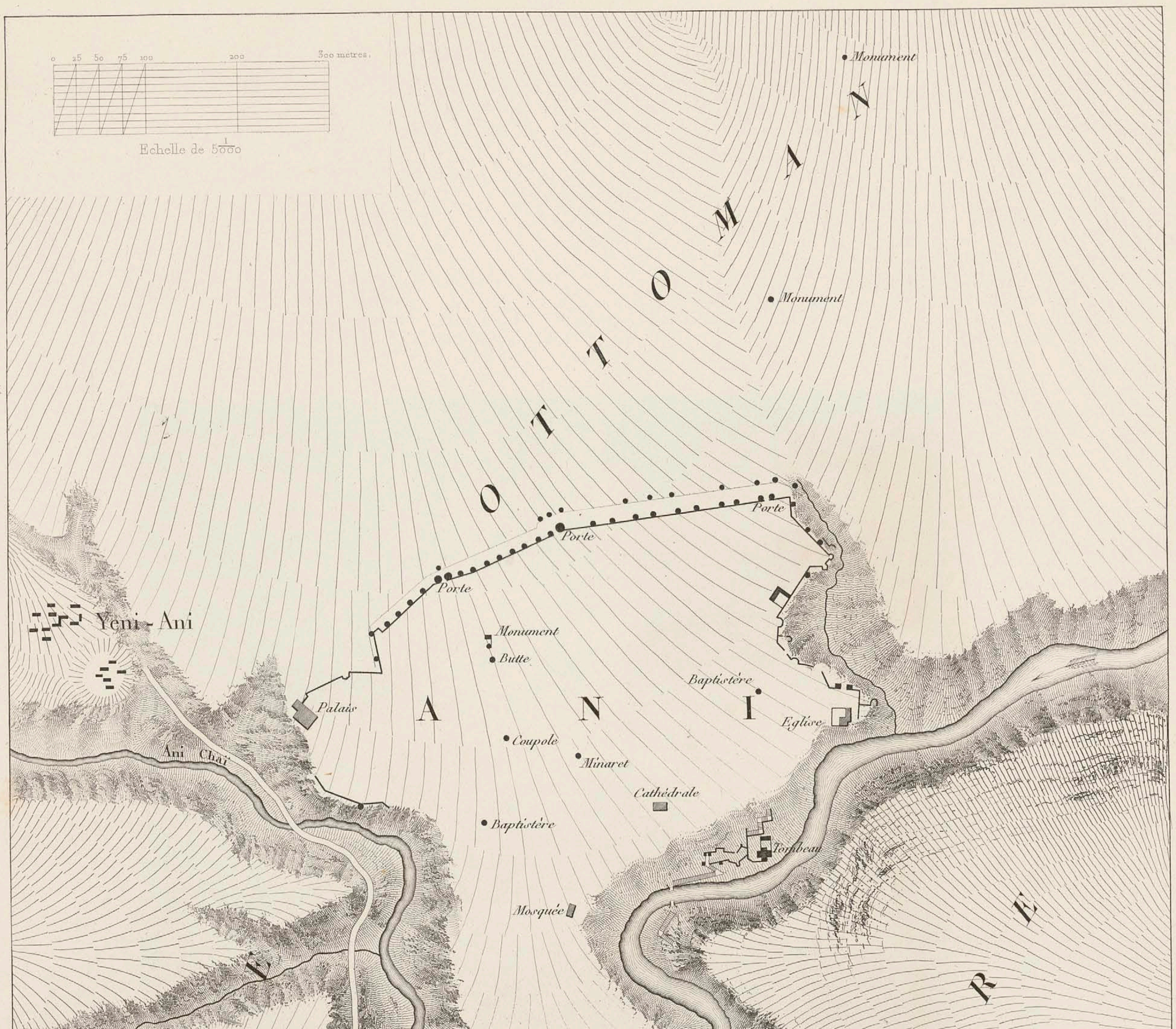
KARS.

PL. 13.



Ch. Texier del.t Lemaitre direxit. Gibert sculp.t

LA VILLE DE KARS DU COTÉ DU SUD.



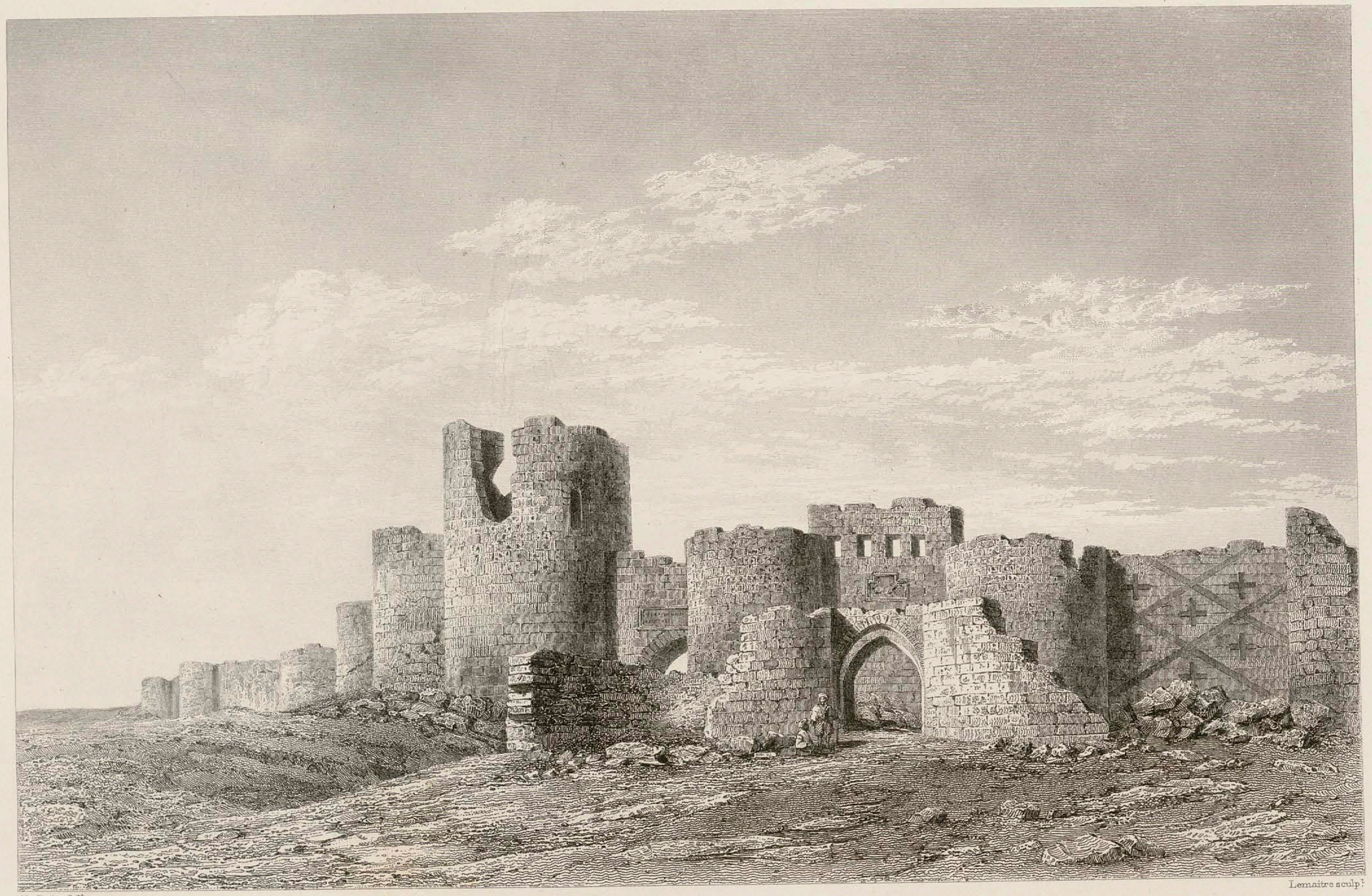
Cte Ph. de Laguiche delt

Lemaitre direxit

PLAN GÉNÉRAL DE LA VILLE

ANI.

PL. 15.



Ch. Texier del.ᵗ

Lemaître sculp.ᵗ

VUE DE LA PORTE PRINCIPALE.

ANI. PL. 16.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

LES MURS DE LA VILLE DU CÔTÉ DE L'OUEST.

ANI.

PL. 17.



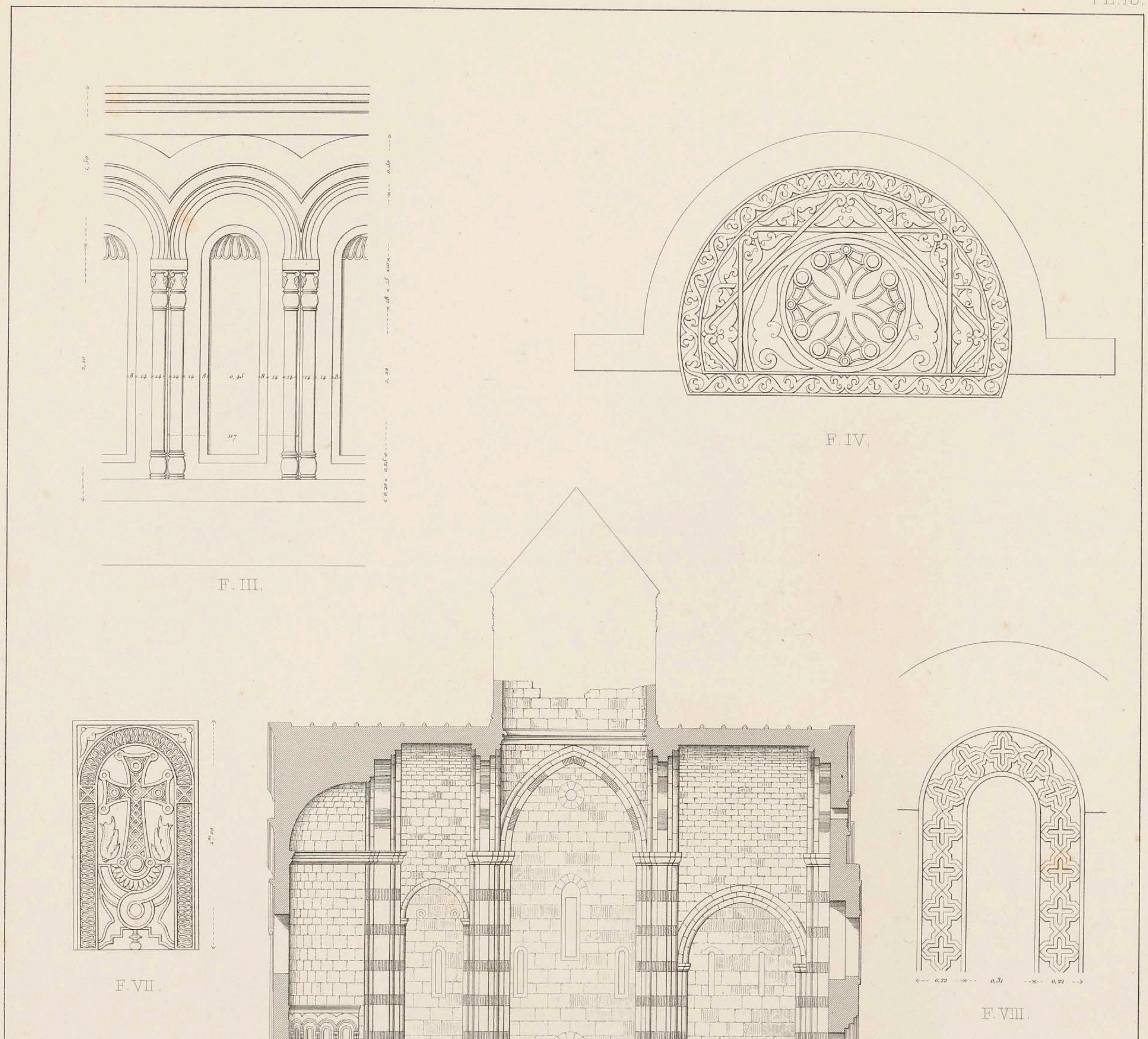
Ch. Texier del.t

Clara Lemaitre sculp.t

VUE DE LA CATHÉDRALE.

ANI.

PL. 18.



Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

PLAN, COUPE ET DÉTAILS DE LA CATHÉDRALE.



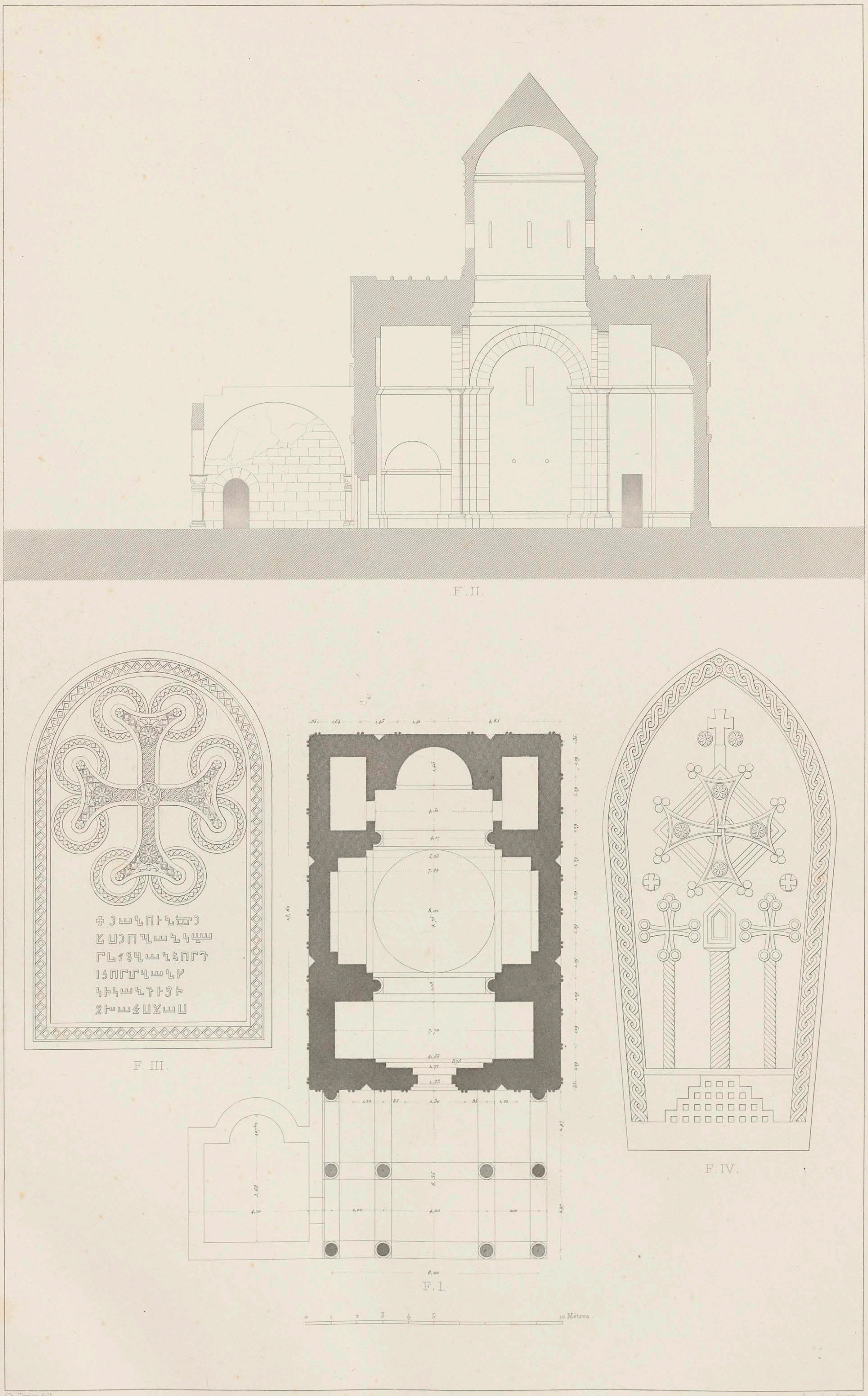
Ch. Texier del.t Lemaître sculp.t

ÉLÉVATION DE LA CATHÉDRALE.



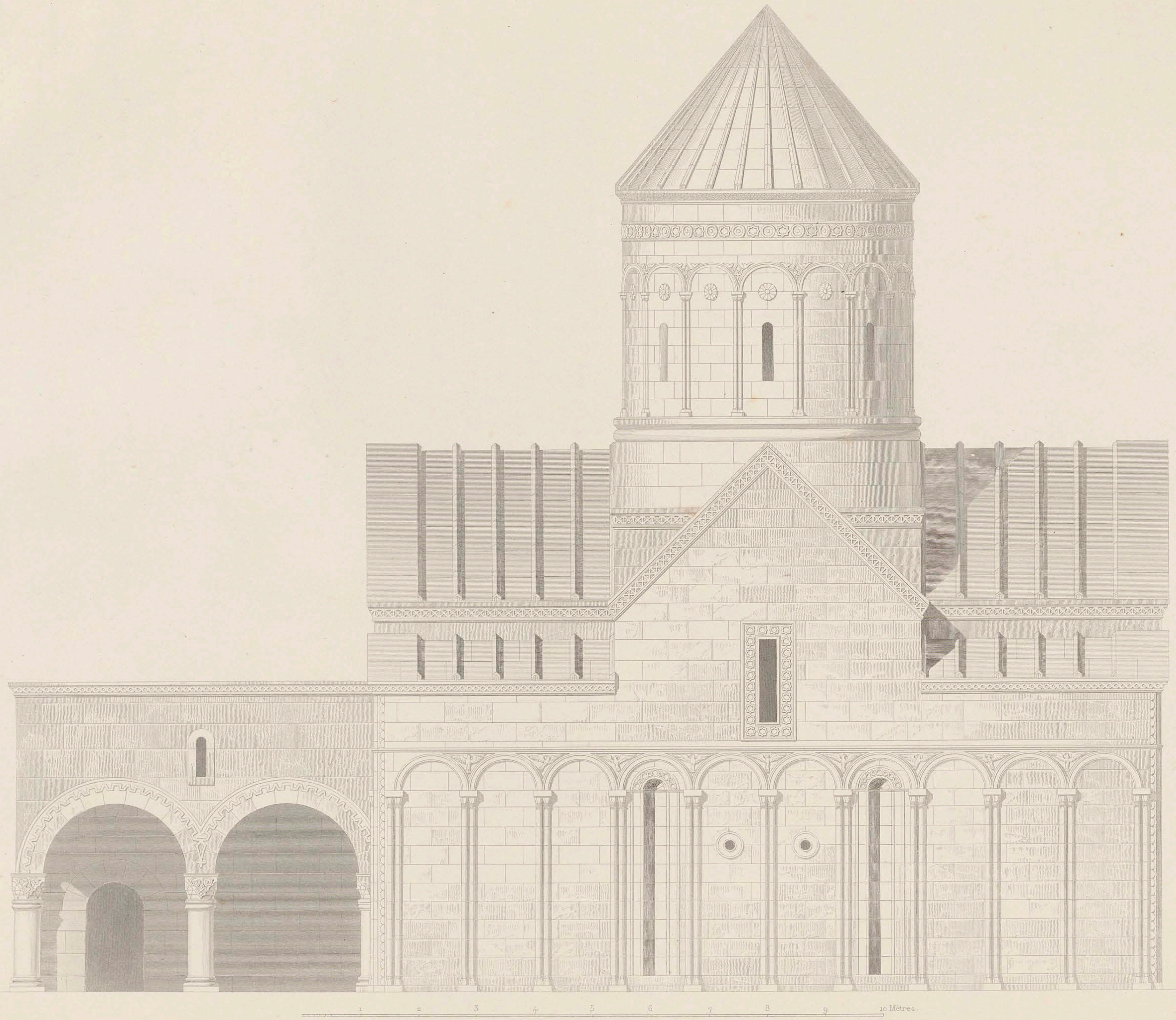
Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

FACE LATÉRALE DE LA CATHÉDRALE



Ch. Texier delᵗ. Lemaitre direxit.

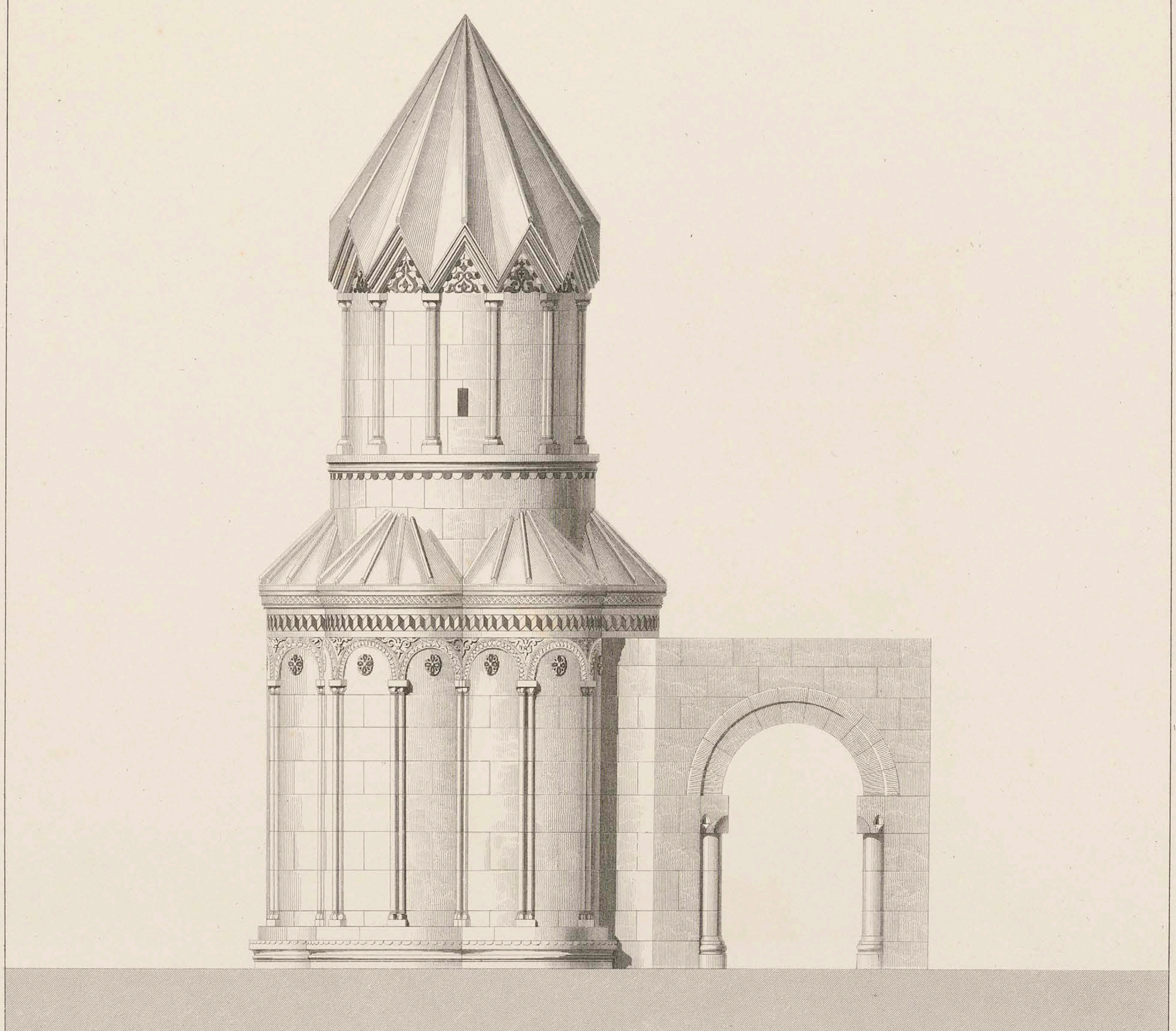
PLAN ET COUPE DE L'ÉGLISE PRÈS DE LA RIVIÈRE



Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

ÉLÉVATION DE L'ÉGLISE PRÈS DE LA RIVIÈRE.



F. II.



F. I.



Ch. Texier del.

Lemaître direxit.

CHAPELLE SÉPULCRALE.



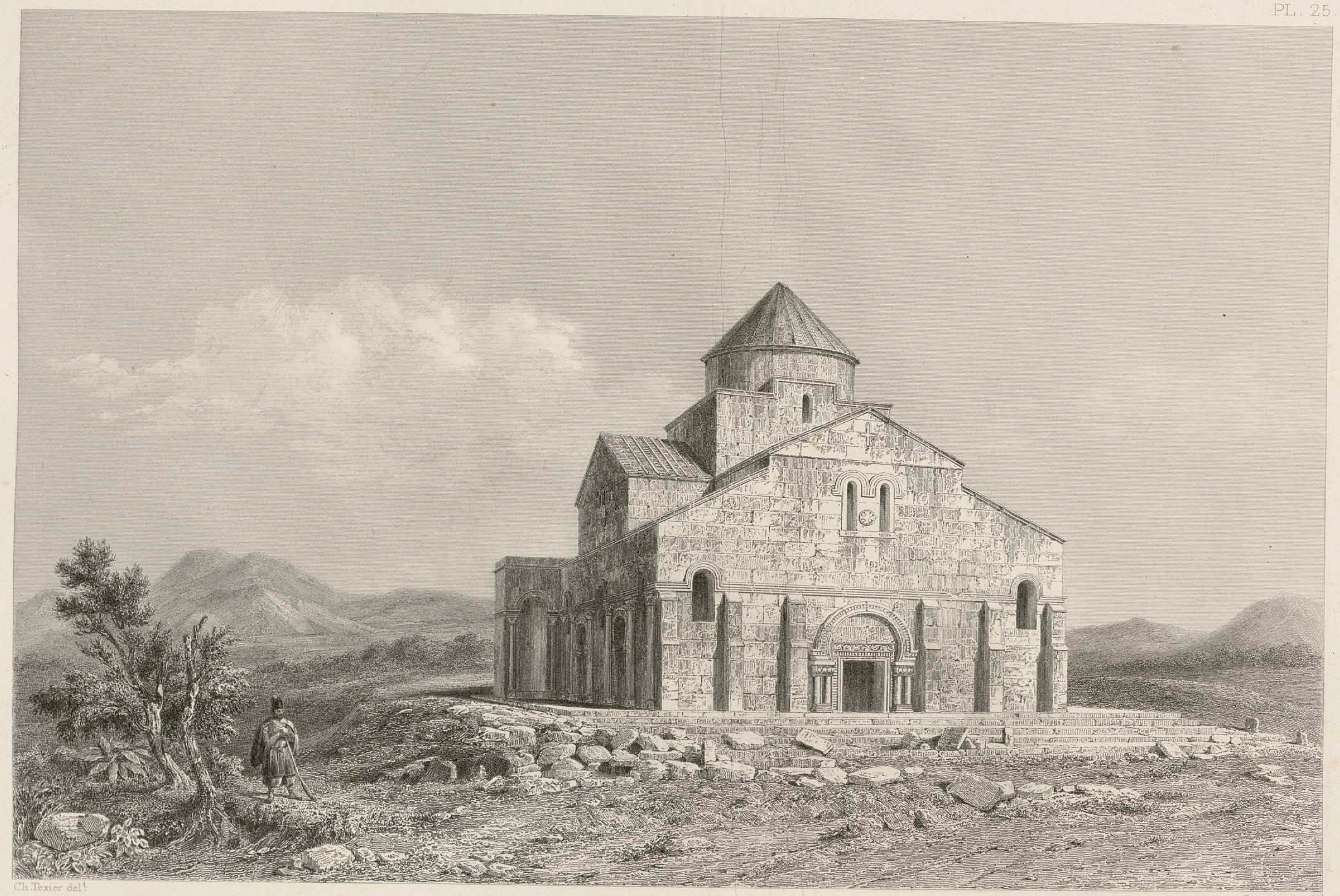
Ch. Texier del.t

Clara Lemaitre sculp.t

PORCHE DE L'ÉGLISE GRECQUE.

DIGHOUR.

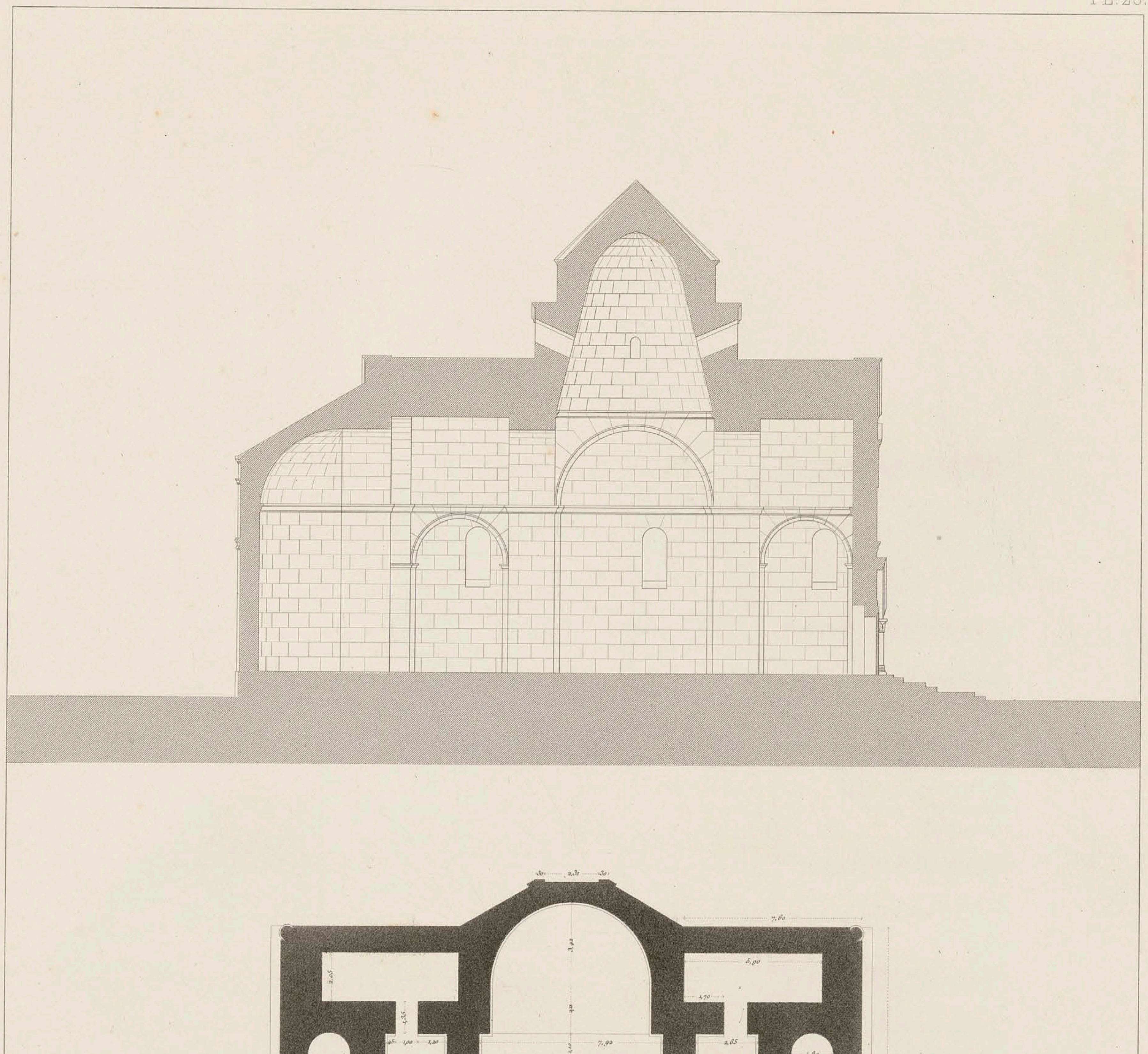
PL. 25



Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

VUE DE L'EGLISE.



Ch. Texier delt. — Lemaitre direxit.

PLAN ET COUPE DE L'ÉGLISE.



Ch. Texier del.t Lemaitre direxit.

FACE LATÉRALE DE L'ÉGLISE.



Ch. Texier del.

Lemaître sculp.

ÉLÉVATION DE L'ÉGLISE.

BAYAZID.

PL. 29



Ch. Texier del^t. Lemaitre direxit. L. Aubert sculp^t.

LE GRAND ET LE PETIT ARARAT.

BAYAZID.

PL. 30.

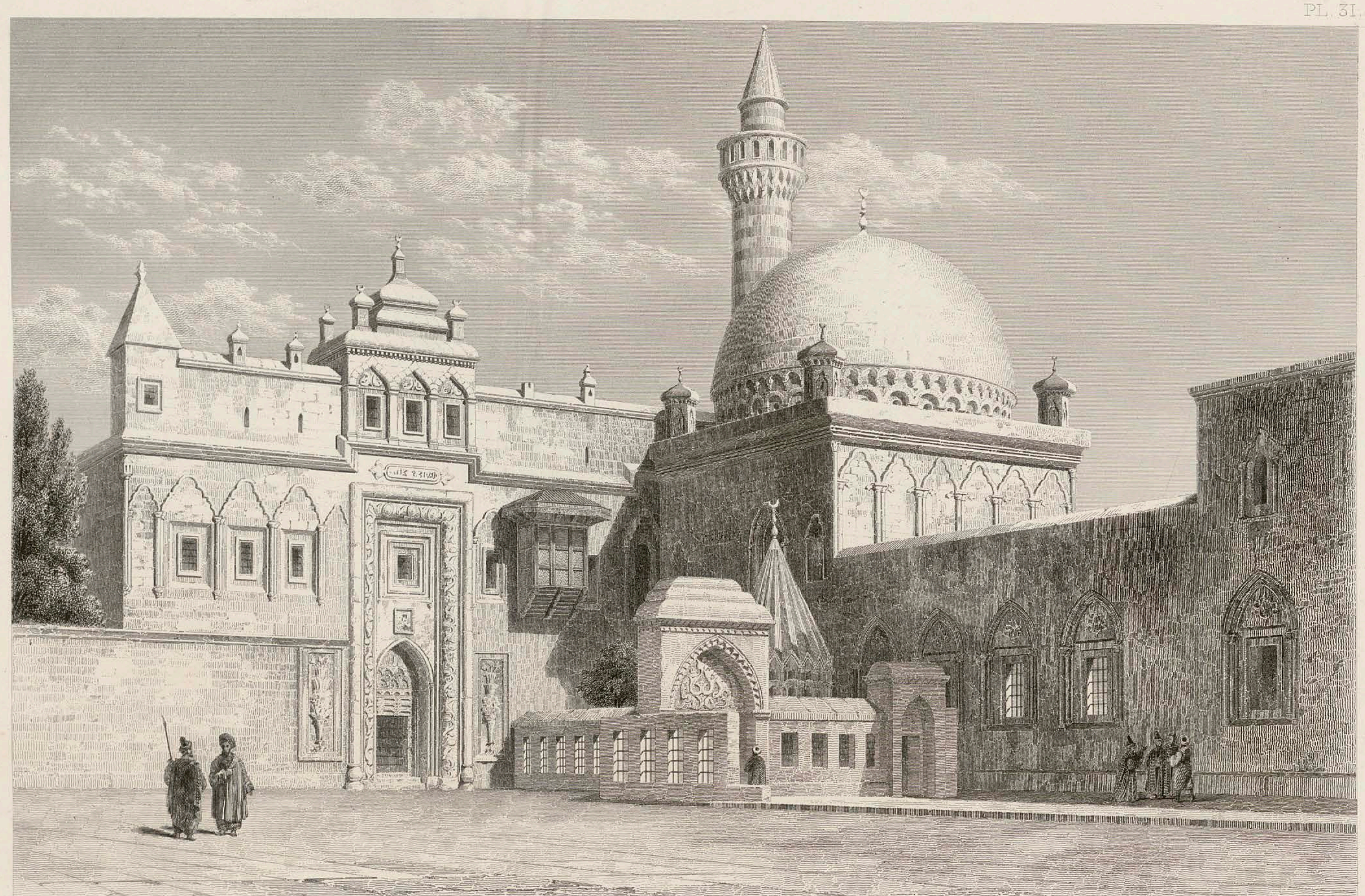


Ch. Texier del.t Lemaitre direxit Aubert père sculp.t

BAYAZID ET LE MONT ARARAT.

BAYAZÎD.

PL. 31.

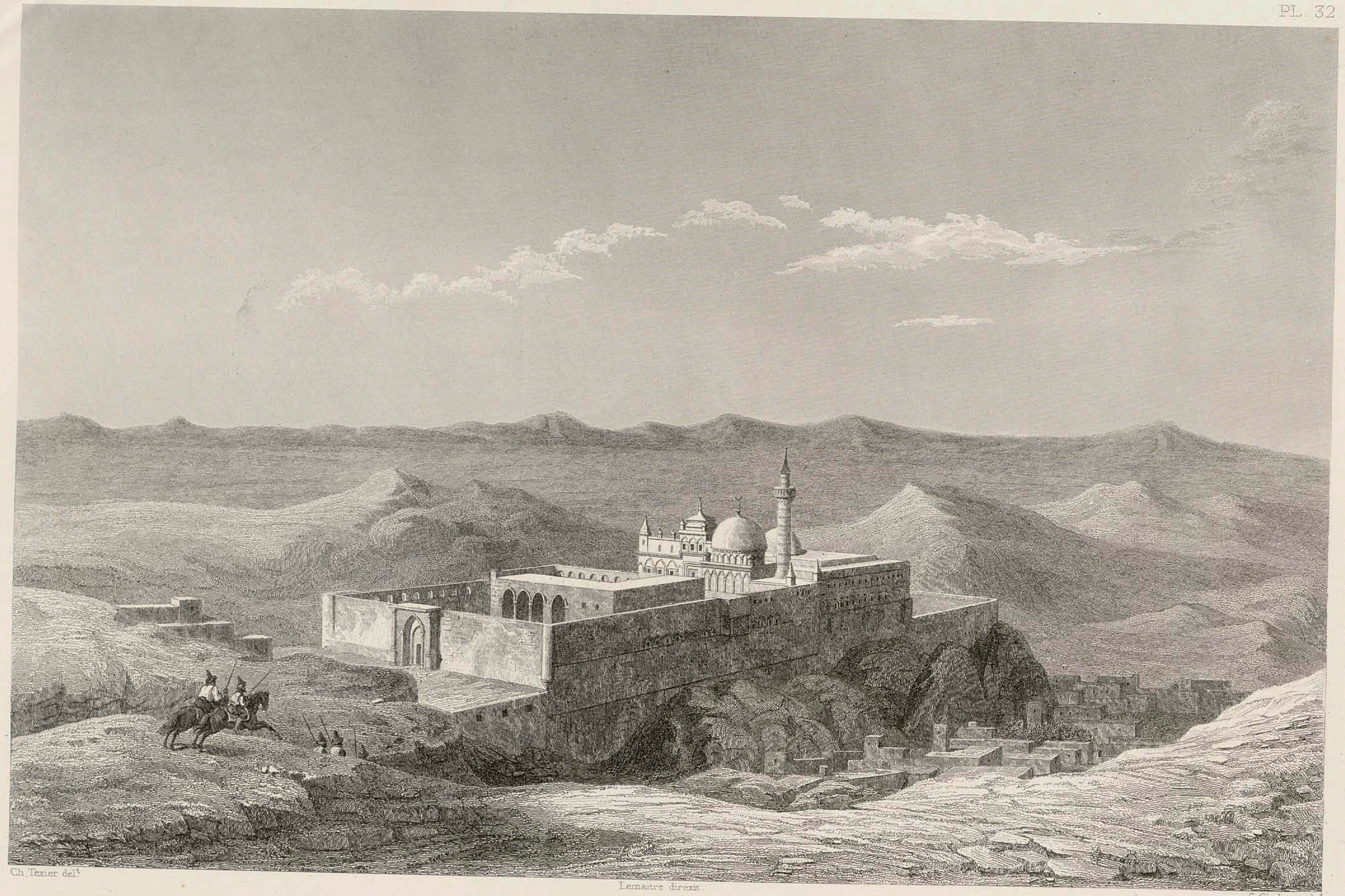


Ch. Texier del.^t Lemaitre direxit

PALAIS DU PACHA

BAYAZID.

PL. 32



Ch. Texier del.t Lemaitre direxit S. Cholet sculp.t

VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DU PACHA

BAYAZID.

PL. 32.



Ch. Texier delt. Lemaitre direxit. S. Chelet sculpt.

CHATEAU DE BAYAZID.



Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF ANTIQUE TAILLÉ DANS LE ROC.

VAN

PL. 35



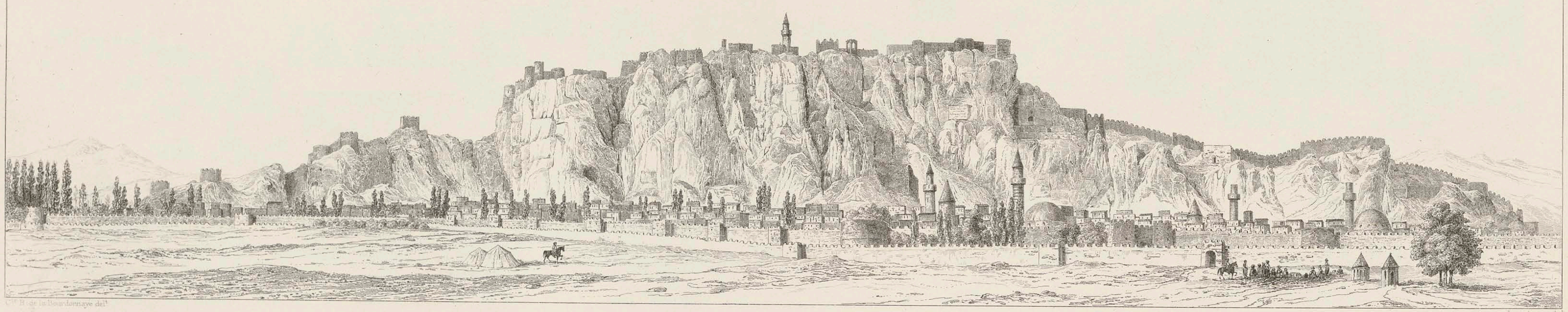
Cte Ph. de Lagrèze del.

Lemaitre direxit

PLAN DE LA VILLE ET DU CHATEAU

VAN.

PL. 36



Cte R. de la Bourdonnaye delt

Lemaitre sculpt

VUE GÉNÉRALE

Orta Capou

VAN.



Cte R. de la Bourdonnaye del^t. Lemaitre sculp^t.

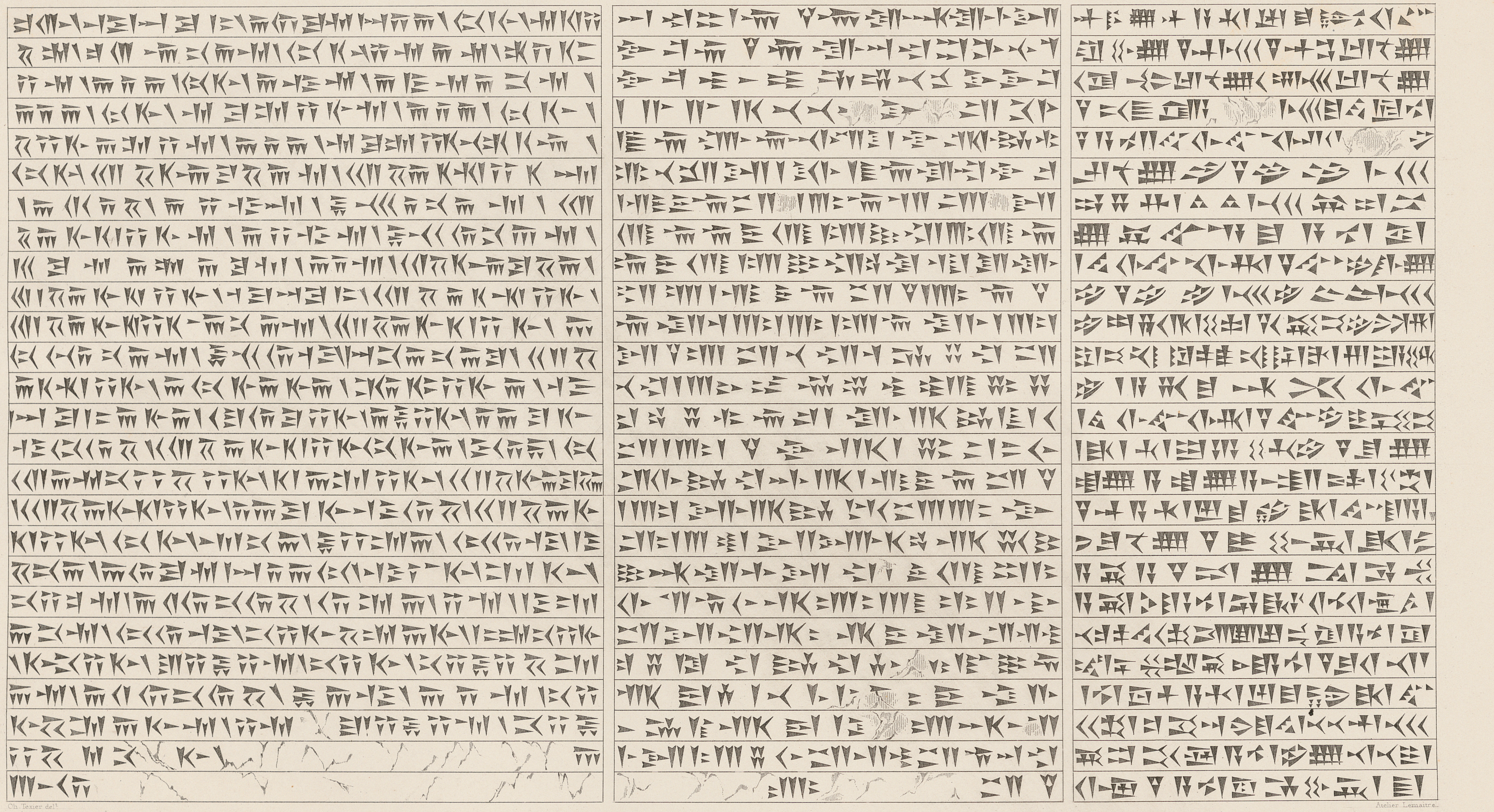
TABRIZ-KAPOU-SI.

VAN.



Cte R. de la Bourdonnaye delt. Lemaitre sculpt.

ISKÉLÉ KAPOU-SI.



Ch. Texier del.t Atelier Lemaitre.

INSCRIPTION TRILINGUE DU CHATEAU.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC,

près du Lac d'Ouroumiah.

TABRIZ.

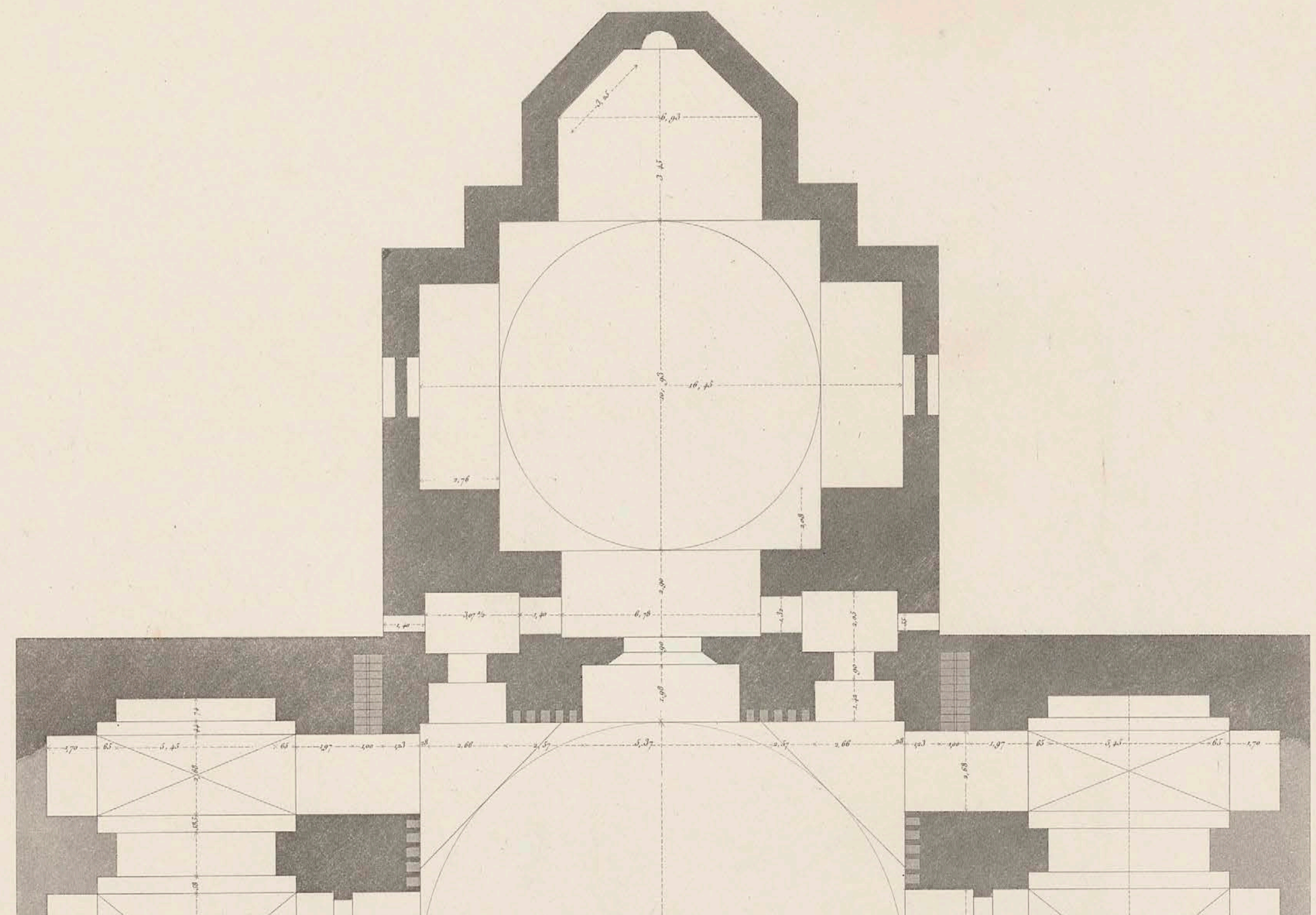
PL. 41.



Cte R. de la Bourdonnaye delt

Lemaitre direxit.

VUE GÉNÉRALE DE TABRIZ



Ch. Texier del.t

Lemaitre direxit.

PLAN DE LA MOSQUÉE DES SUNNI.

TABRIZ.

PL. 43.



B. de la Bourdonnaye del.t

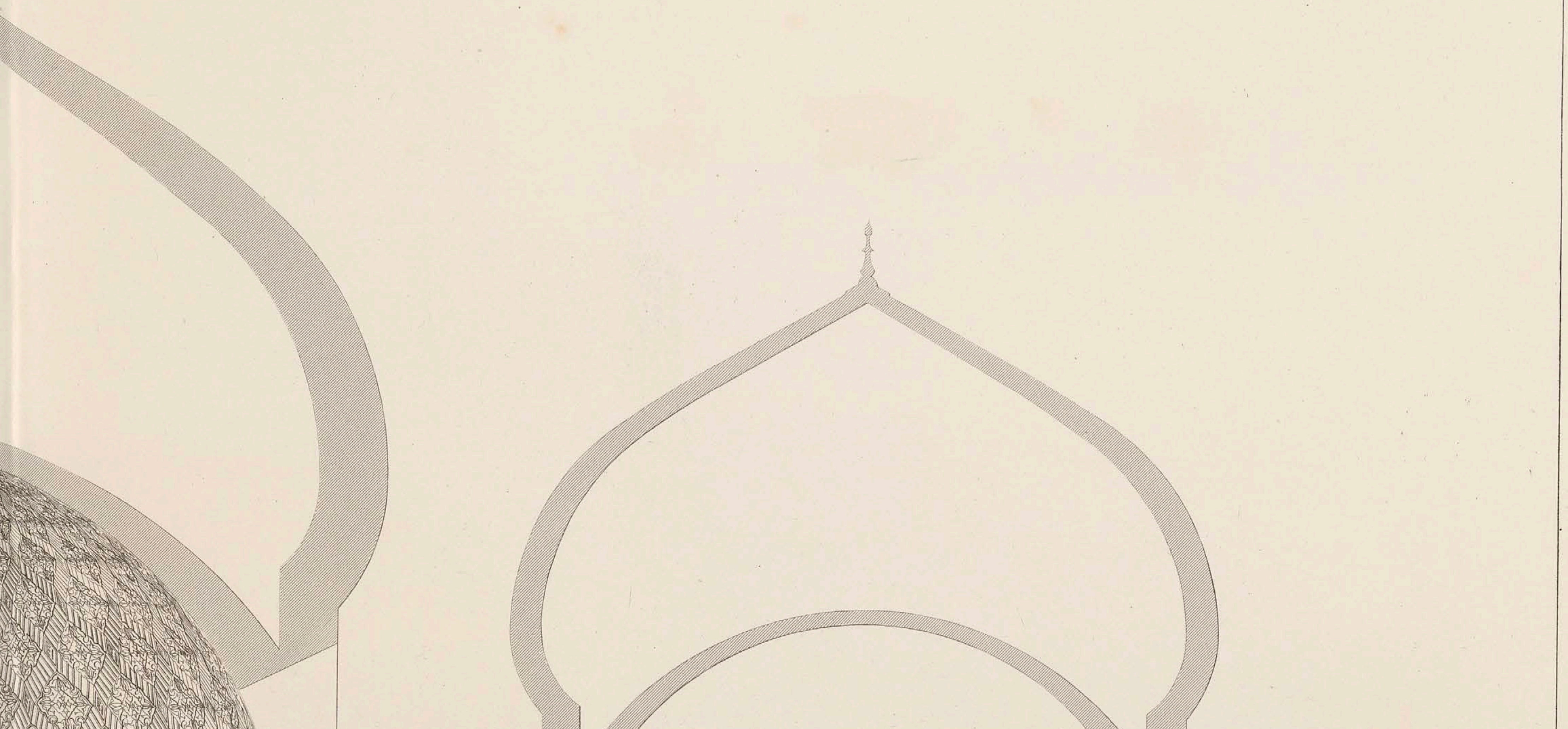
Clara Lemaitre sculp.t

MOSQUÉE DES SUNNI, BÂTIE PAR DJIHAN-SCHAH.



Ch. Texier del.t

COUPE RESTITUÉE



Clara Lemaitre sculp.t

DE LA MOSQUÉE.



Ch. Texier del.

Clara Lemaitre sculp.

ÉLÉVATION RESTITUÉE DE LA MOSQUÉE.

TABRIZ. PL. 47.



Ch. Texier del. Chromolith. de Engelmann et Graf, Paris. H. Roux aîné lith.

DÉTAIL DES ORNEMENTS DE LA FACE LATÉRALE.



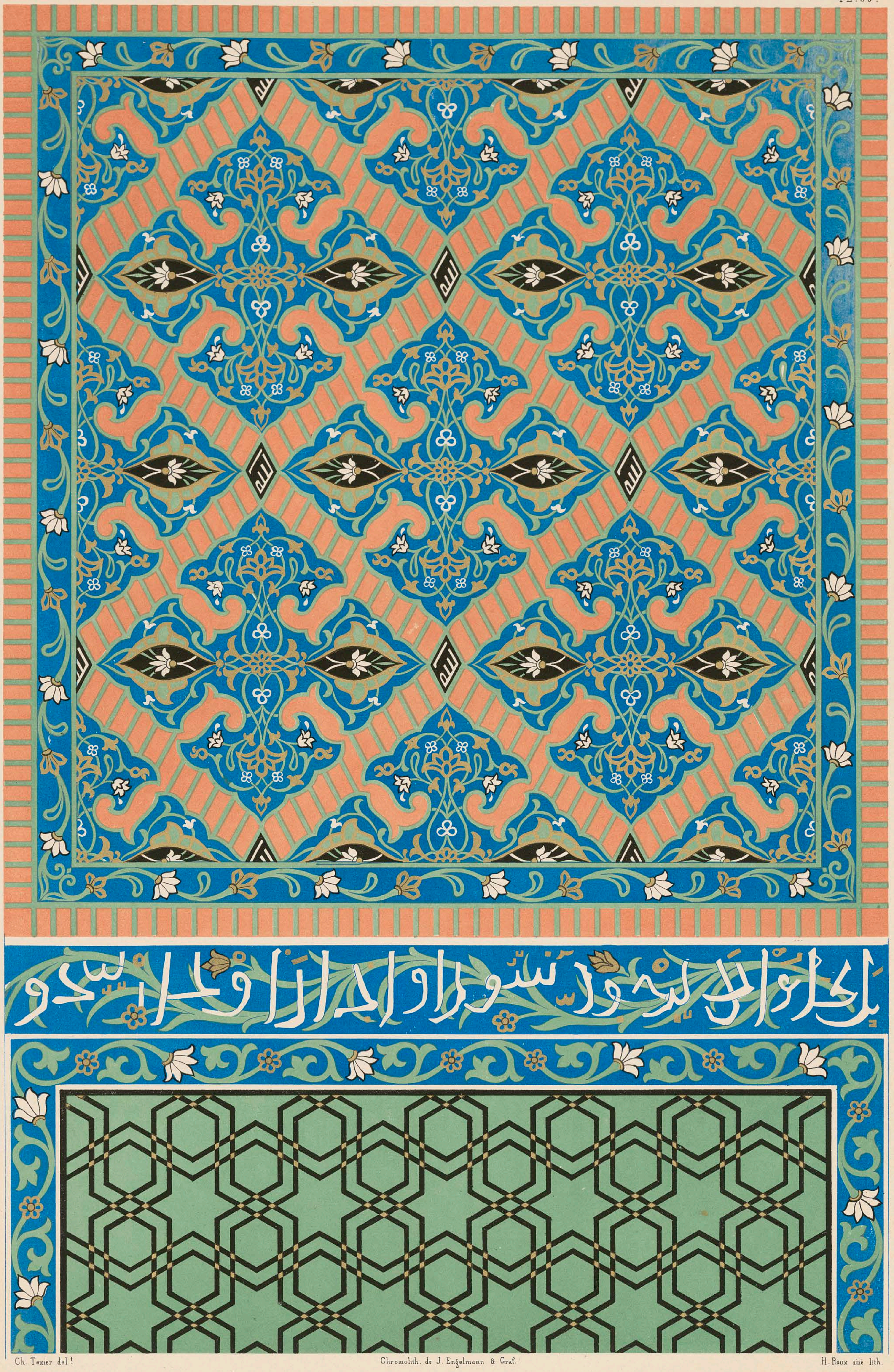
Ch. Texier del^t Chromolith. de J. Engelmann & Graf. H. Roux ainé lith.

DÉTAIL DES ORNEMENTS DU PORCHE.



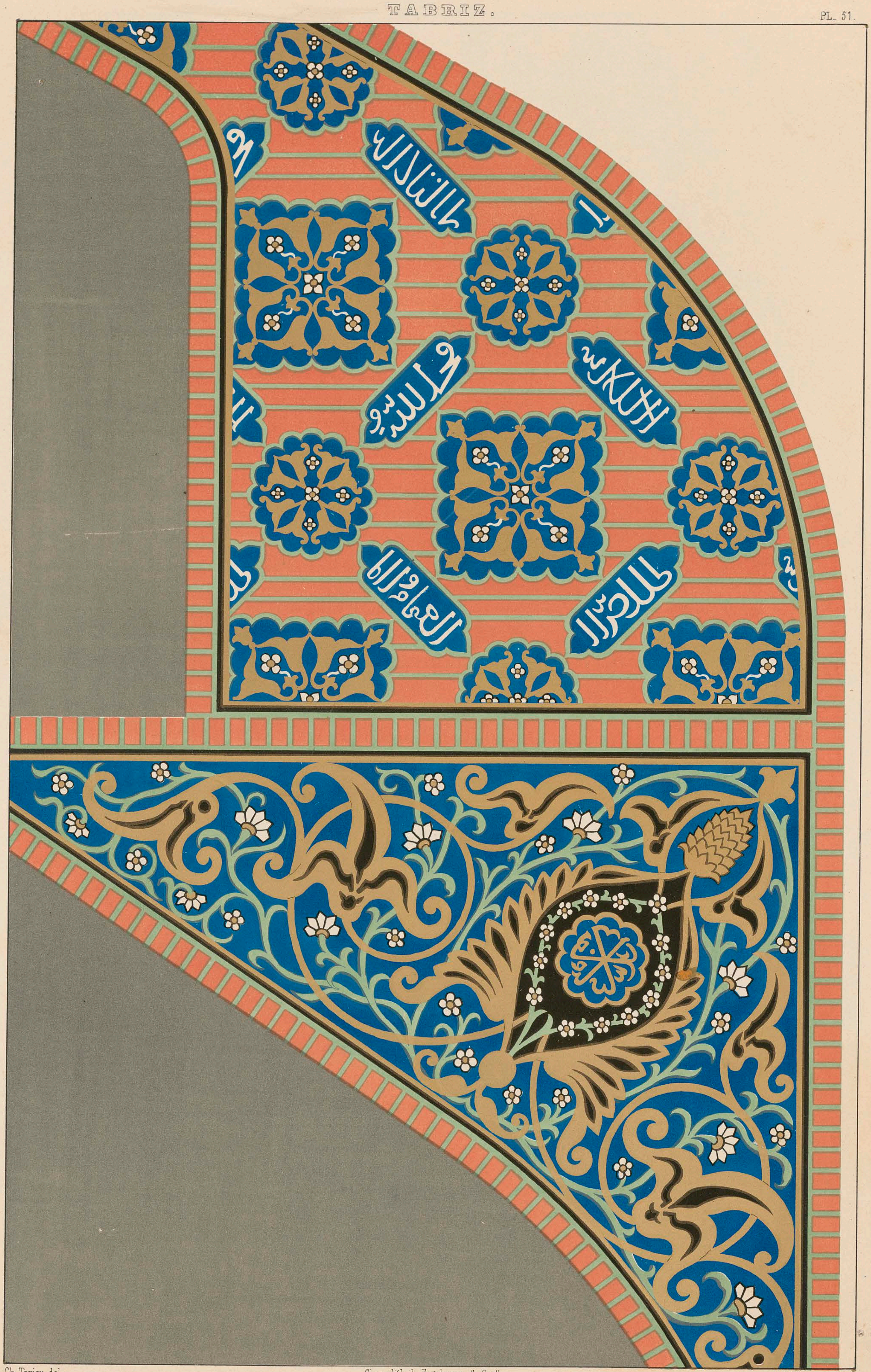
Ch. Texier lith. Chromolith de Engelmann & Graf. H. Roux aîné lith.

ORNEMENTS DES PIED-DROITS ET DES ARCS DOUBLEAUX.



Ch. Texier del.t — Chromolith. de J. Engelmann & Graf. — H. Roux ainé lith.

DÉTAIL DES GRANDS PIED-DROITS.

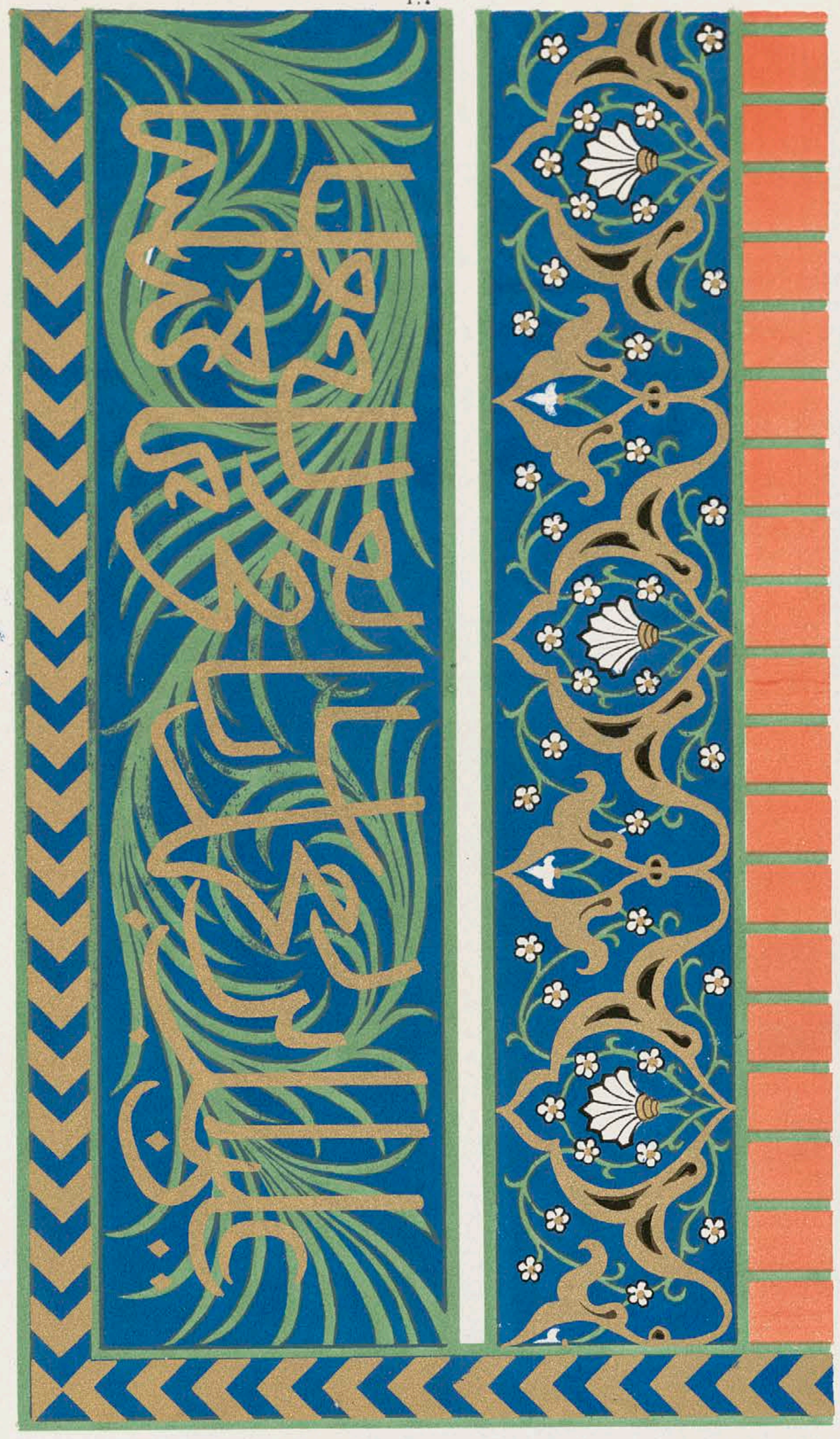


Ch. Texier del. Chromolith. de Engelmann & Graf. H. Roux ainé lith.

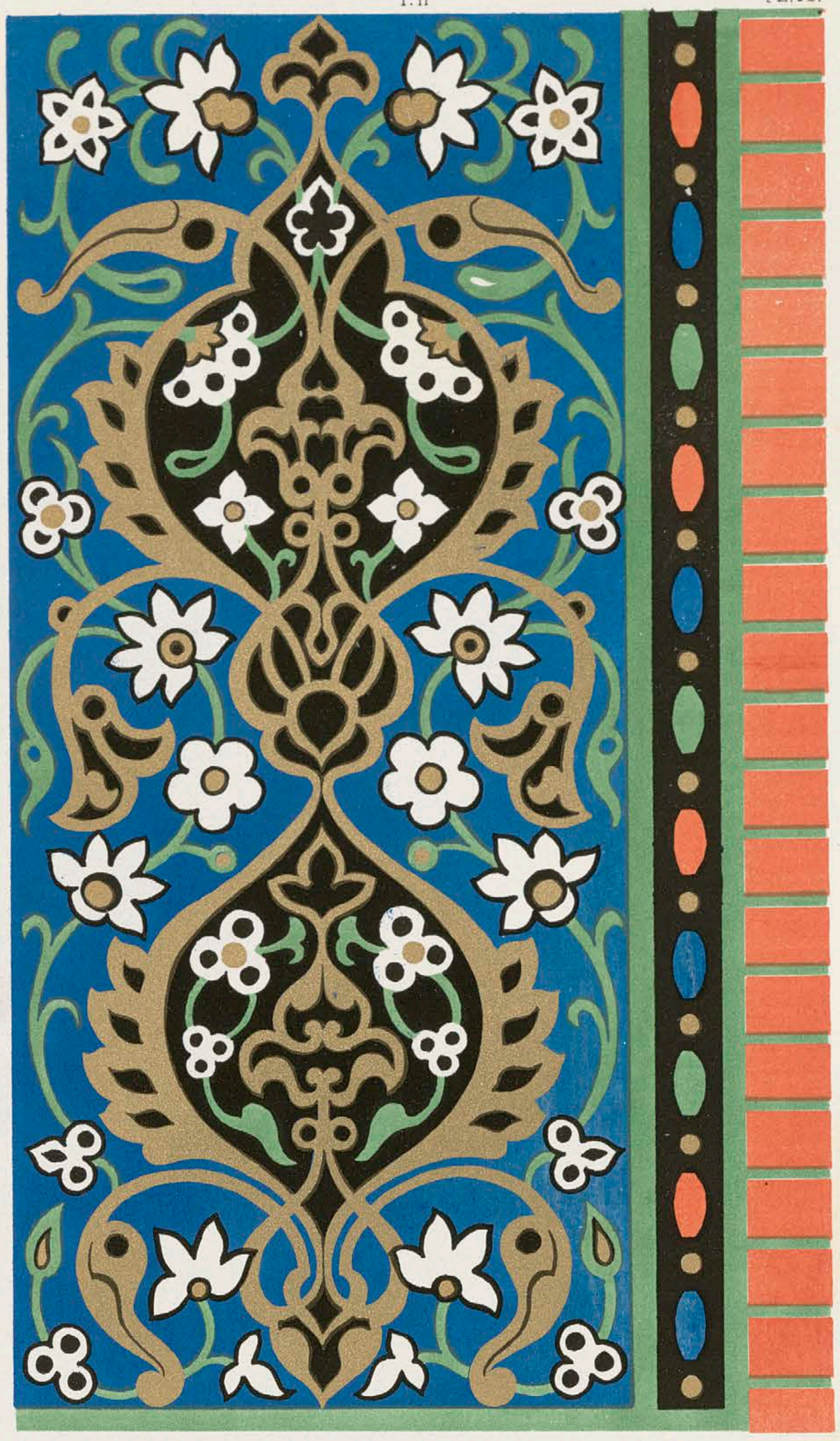
ORNEMENTS DES ARCS DES BAS-CÔTÉS

TABRIZ.

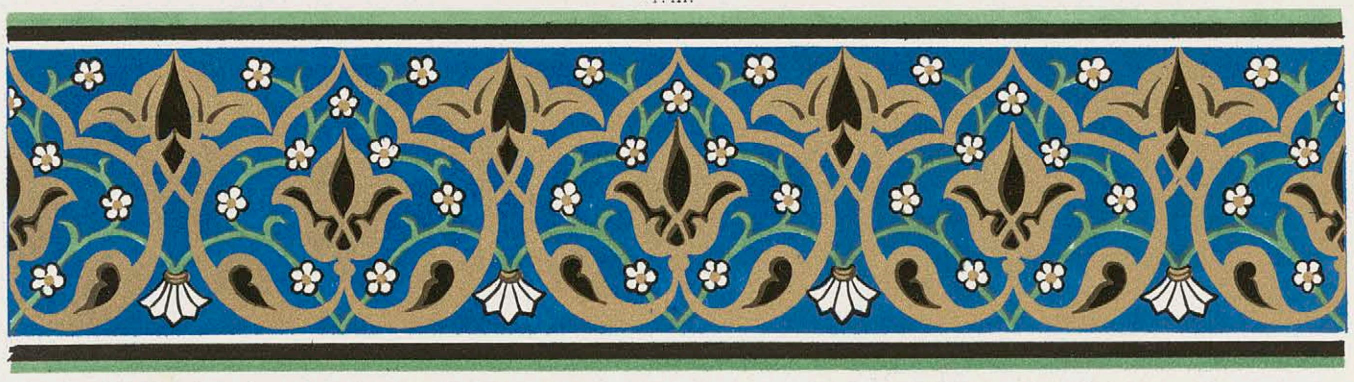
F. I



F. II



F. III



F. IV



F. V



Ch. Texier del. — Chromolith. Engelmann et Graf, Paris. — H. Roux ainé lith.

DÉTAILS DE LA MOSQUÉE.

SULTANIEH.

PL. 53.

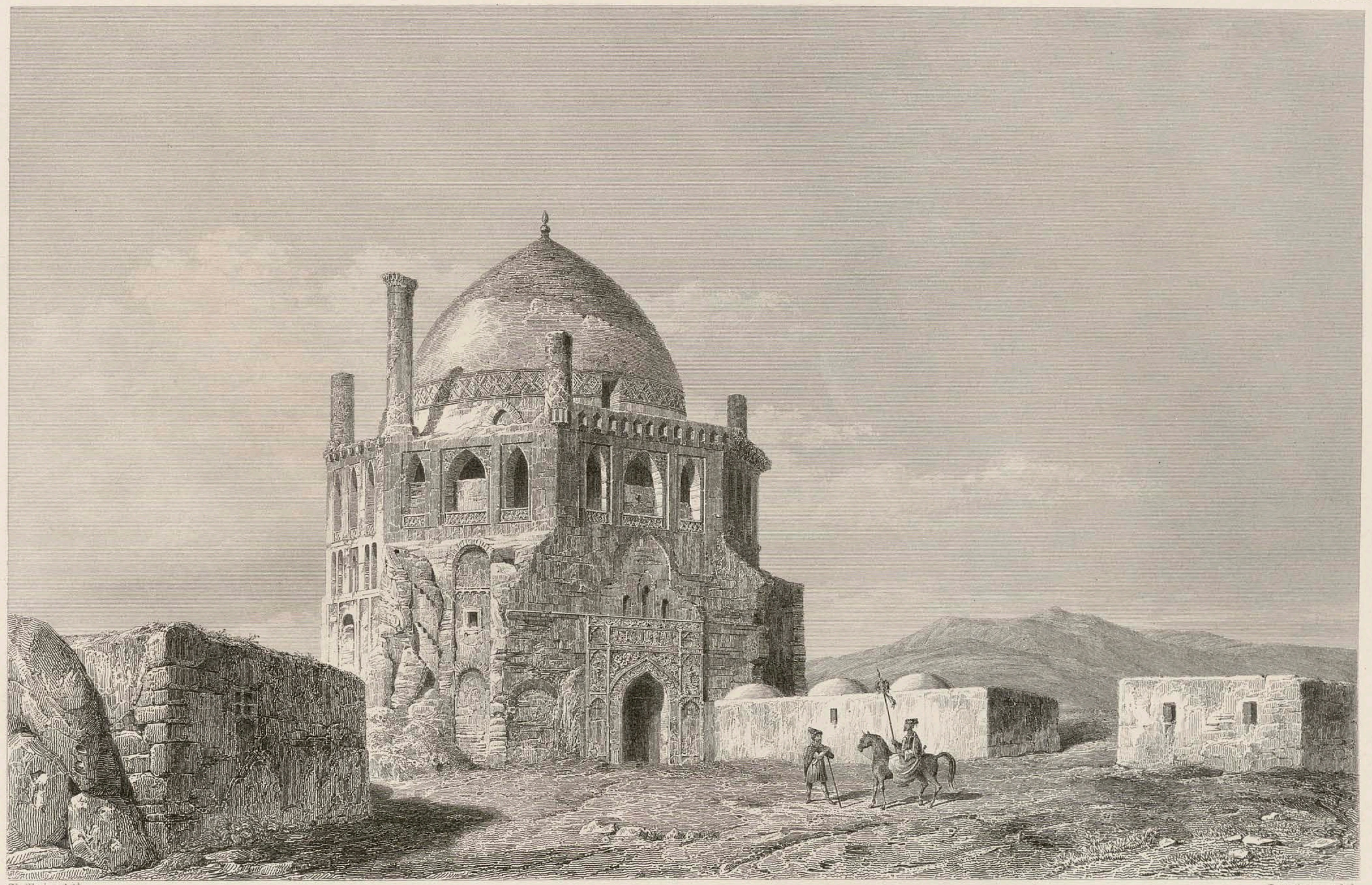


Ch. Texier delt. Lemaître.

TOMBEAU DU MOLLAH HASSAN.

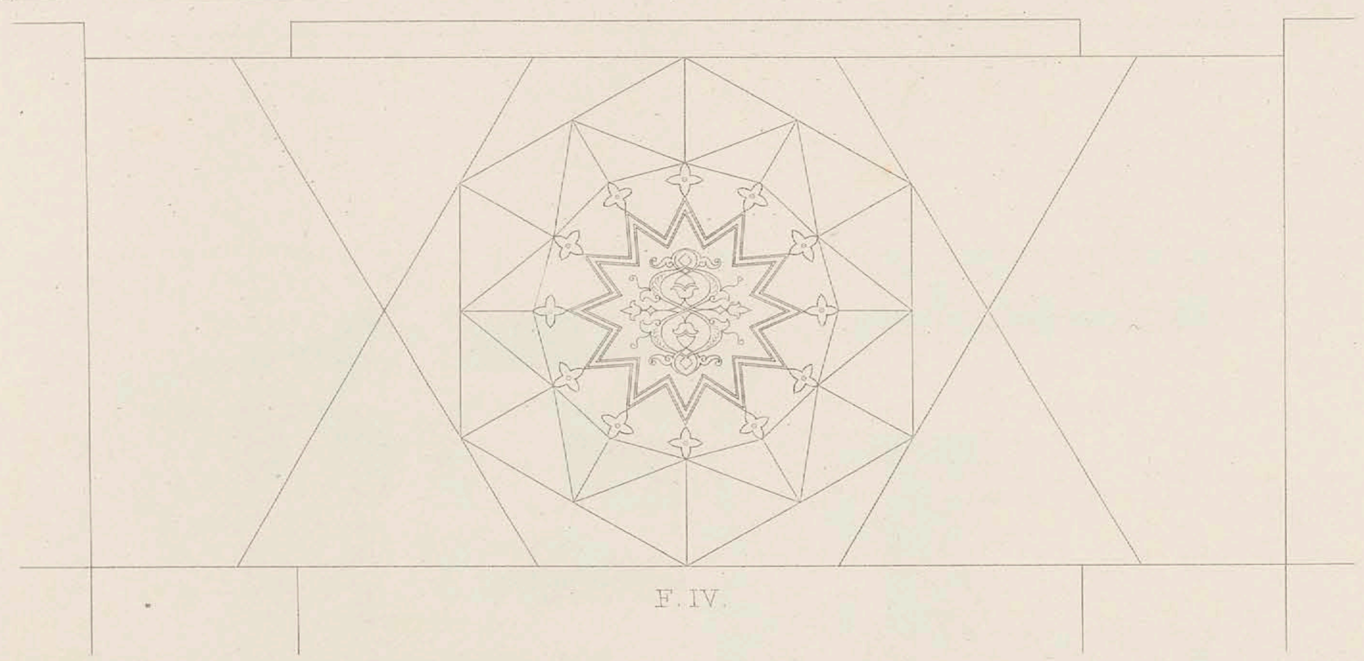
SULTANIEH.

PL. 54

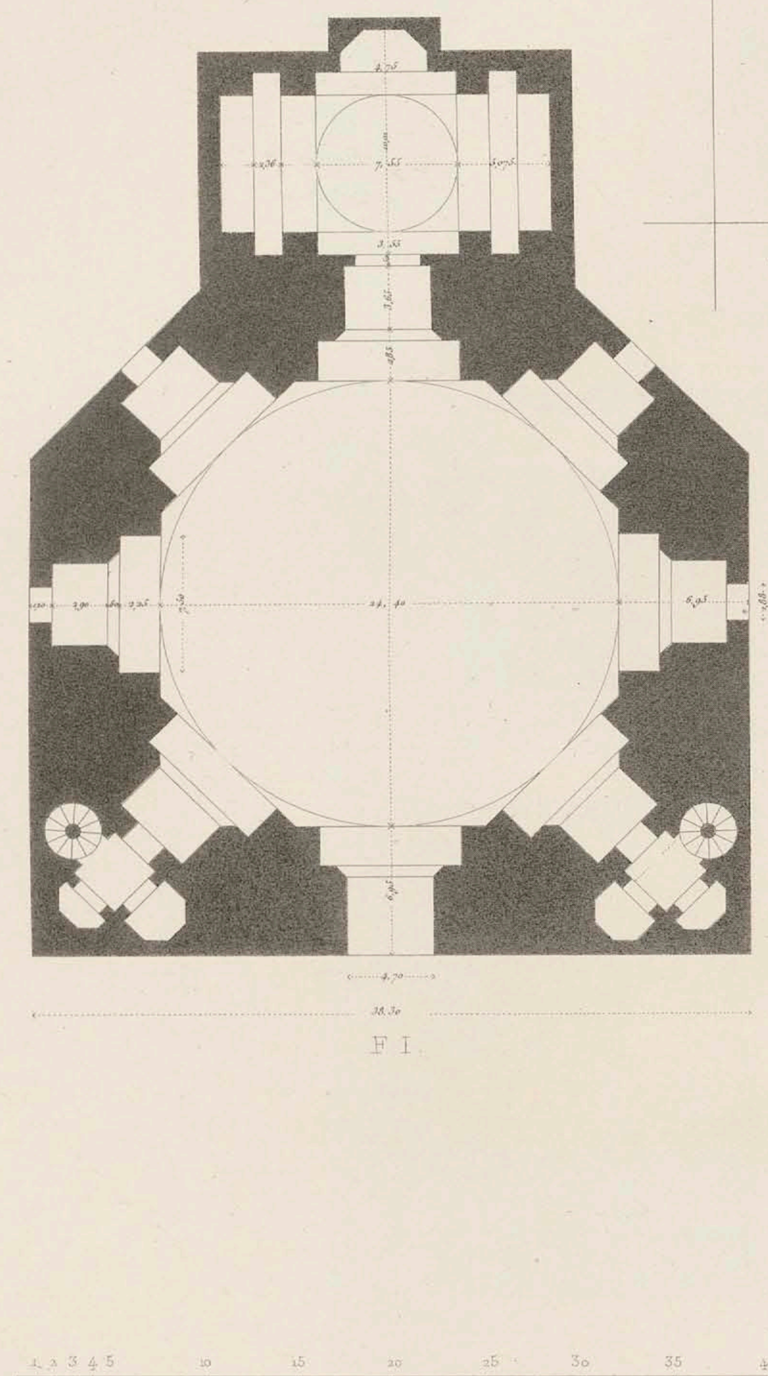


Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

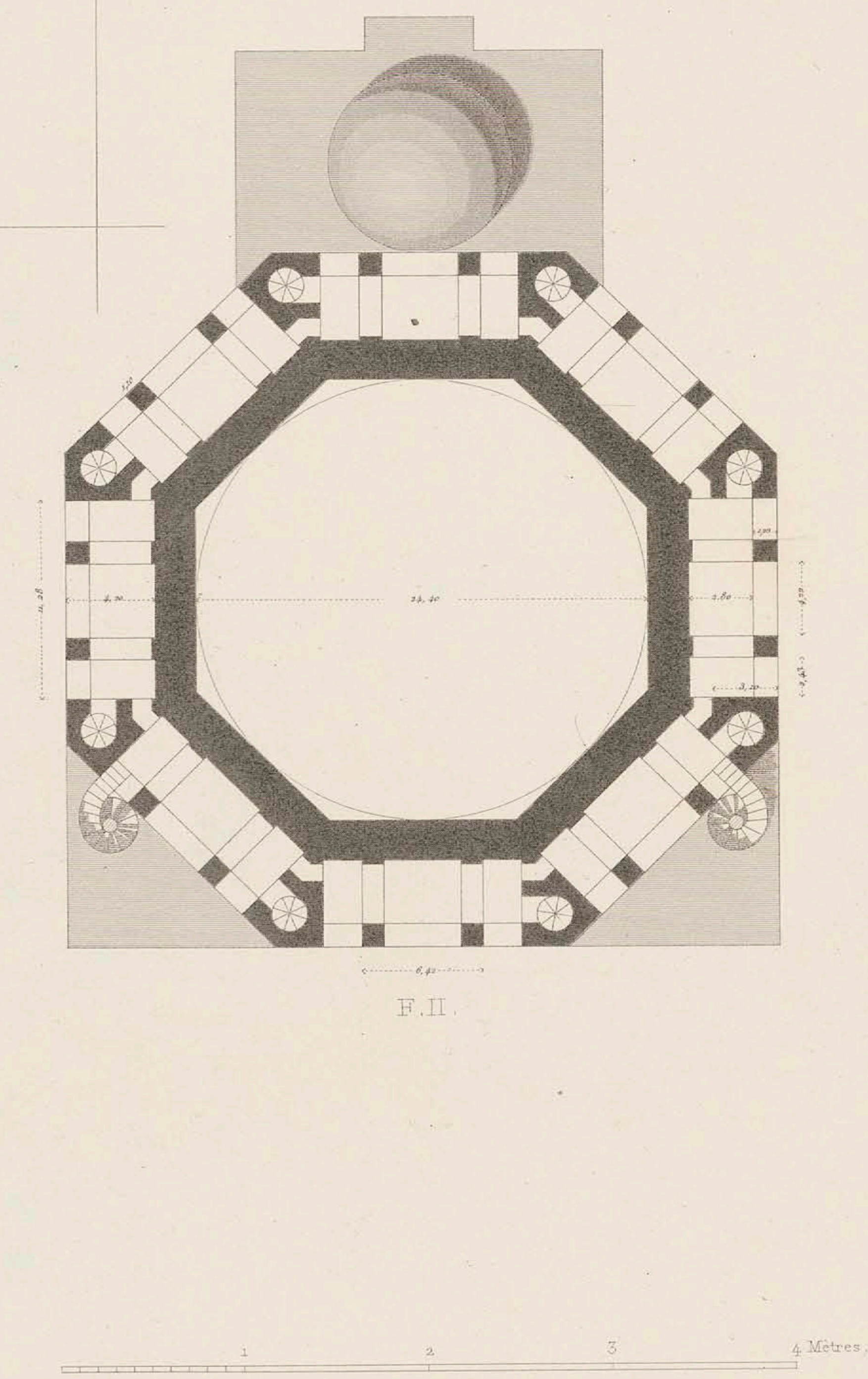
MOSQUÉE ET TOMBEAU DE SCHAH-KHODA-BENDA.



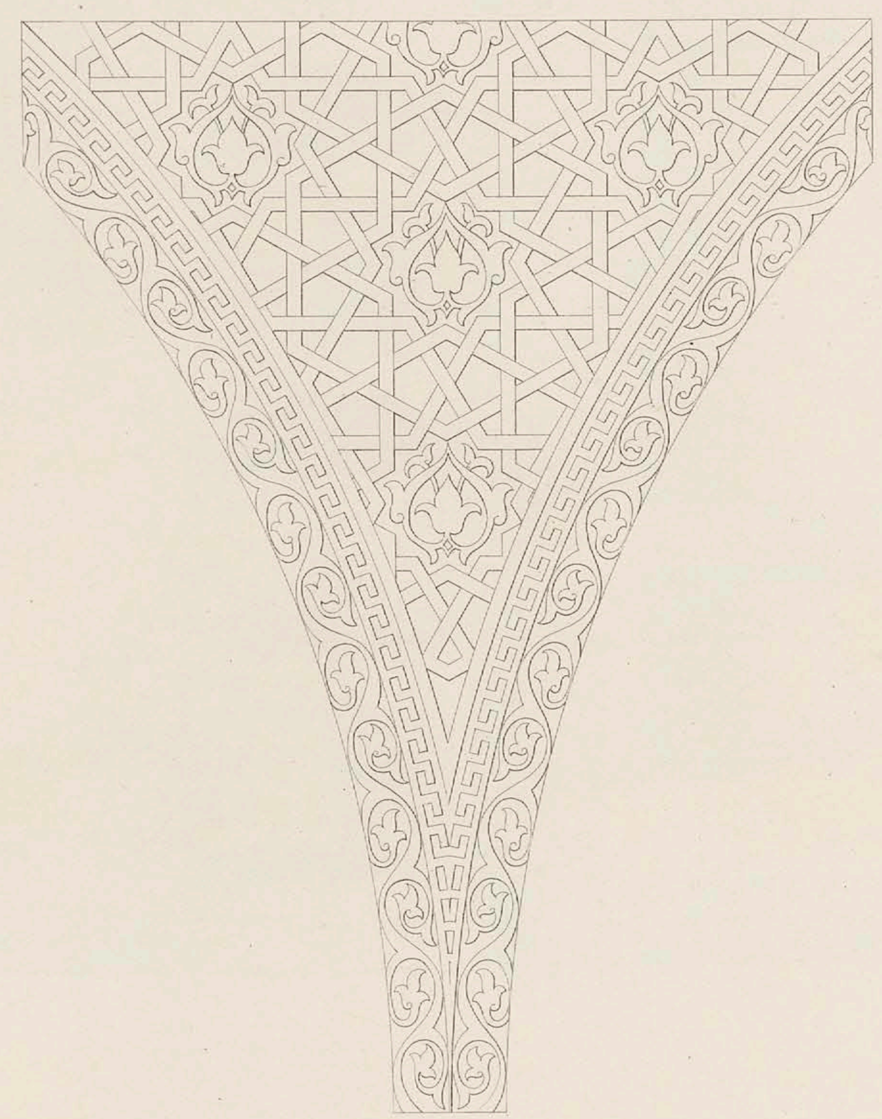
F. IV.



F. I.



F. II.

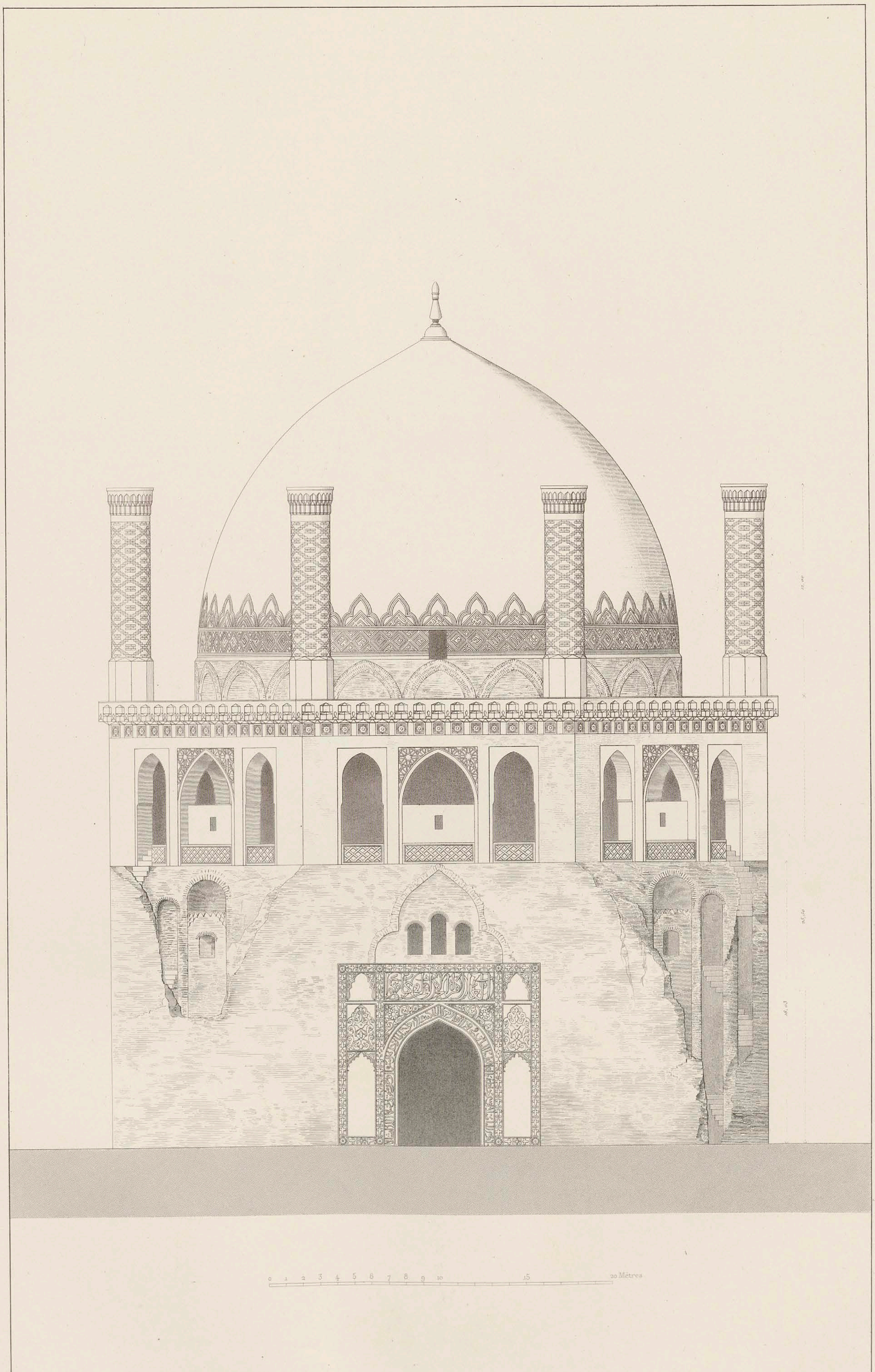


F. III.

Ch. Texier del^t.

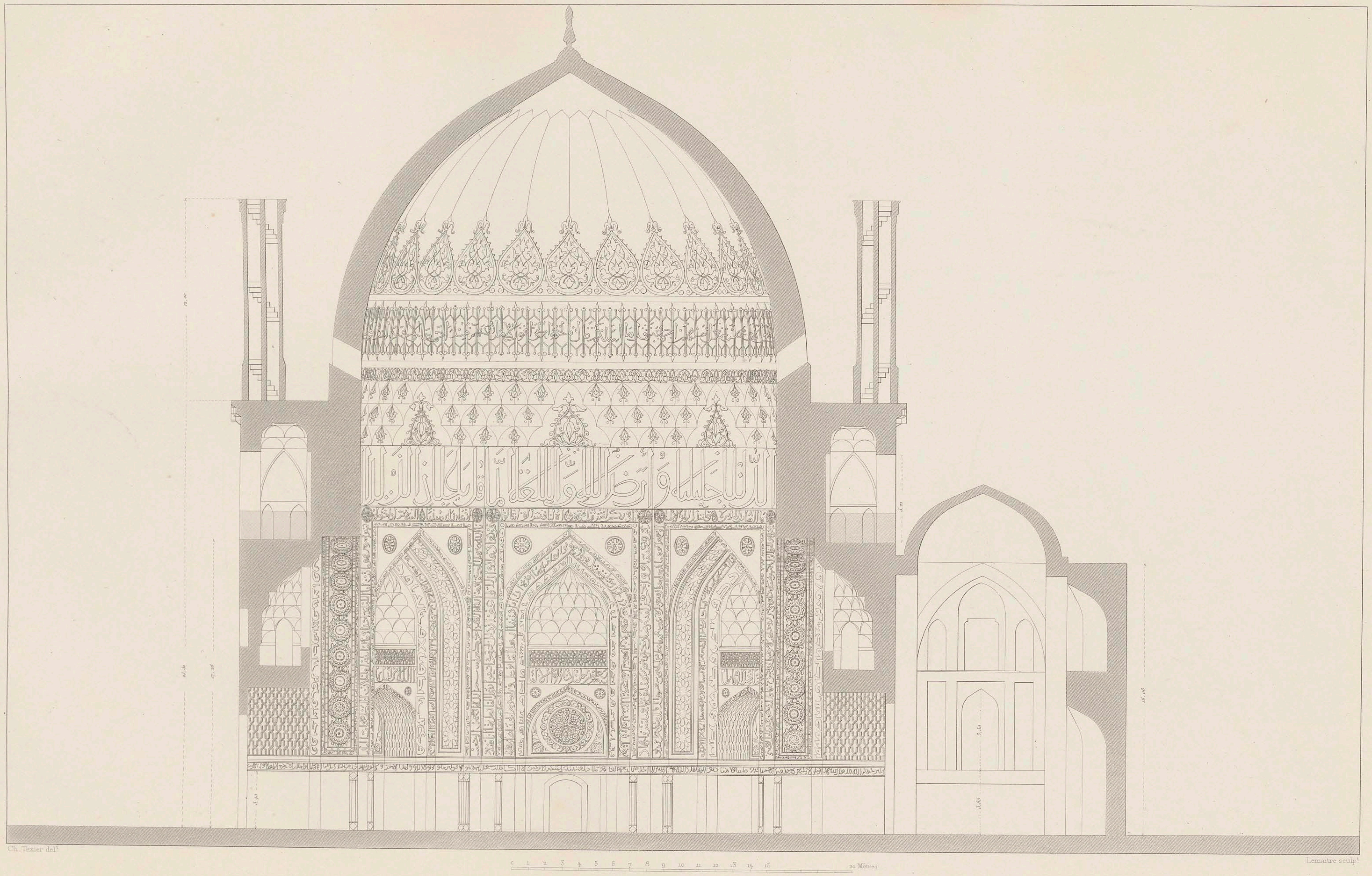
Lemaître sculp^t.

PLAN ET DETAILS DU TOMBEAU DE SCHAH KHODA-BENDA.



Ch. Texier del.^t Lemaitre sculp.^t

ÉLÉVATION DU TOMBEAU DE SCHAH KHODA-BENDA.



Ch. Texier del.

Lemaitre sculp.

COUPE DU TOMBEAU DE SCHAH KHODA-BENDA.



H. Roux ainé lith.

Chromolith de Engelmann et Graf.

TOMBEAU DE SCHAH KHODA-BENDA

Detail des grands arcs doubleaux



Ch. Texier del.t Lemaître sculp.t

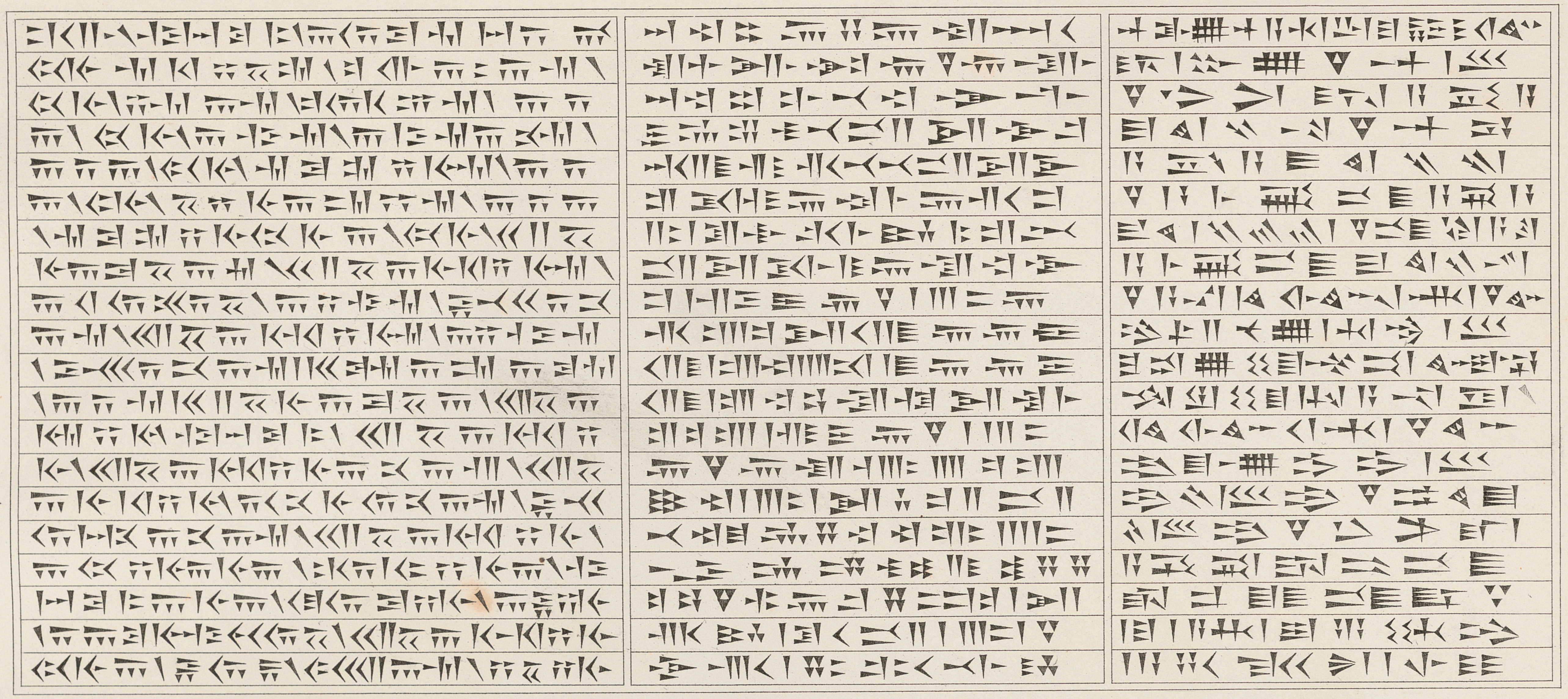
VUE DE HAMADAN.



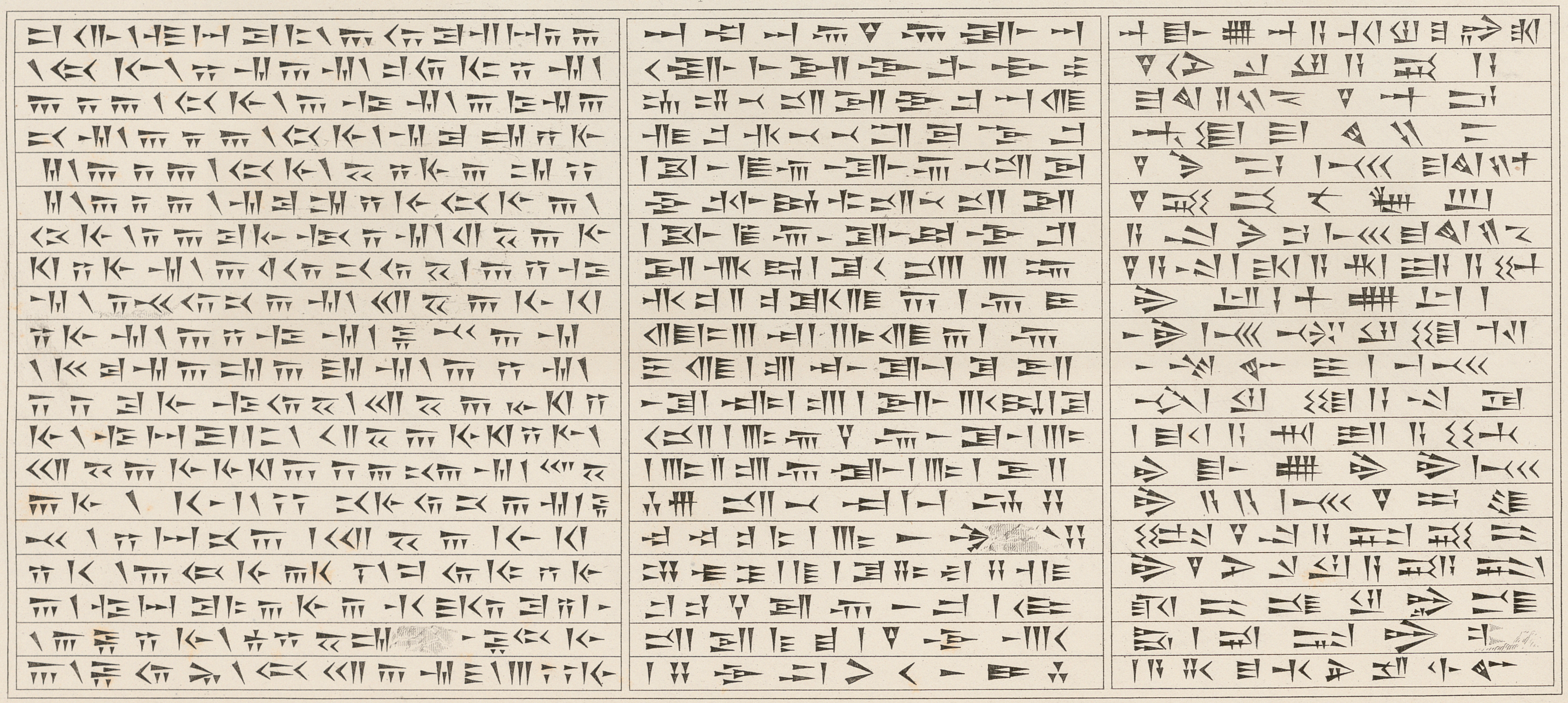
Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

VUE DES ROCHERS DU MONT ELVEND

Portant des inscriptions



Inscription du tableau de droite

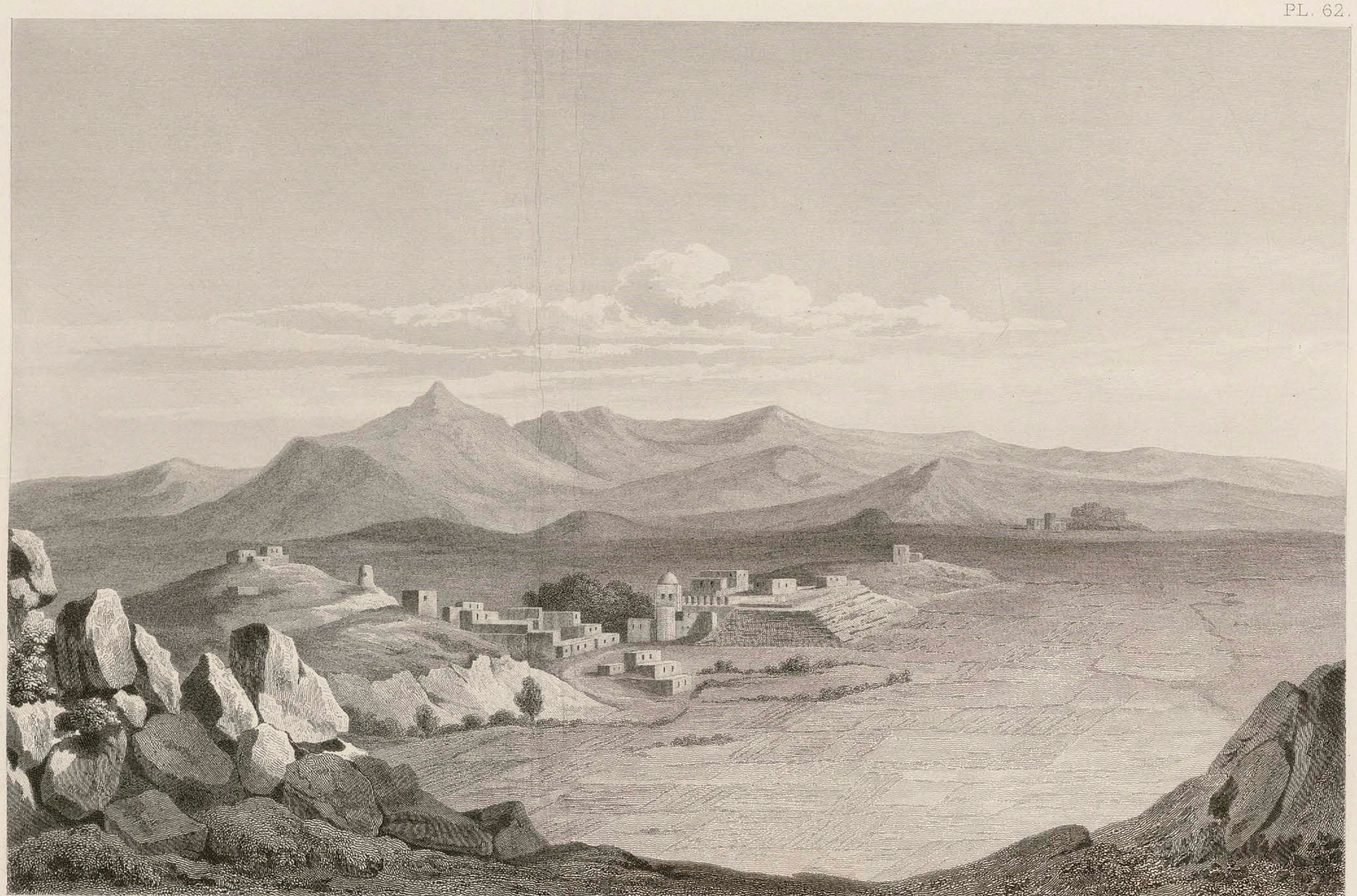


Inscription du tableau de gauche

INSCRIPTION DU CANDY-NAMAH

KANGOVAR.

PL. 62.



Ch. Texier del.t Lemaitre direxit. Aubert sculp.t

VUE GÉNÉRALE DU CÔTÉ DE L'OUEST.

KANGOVAR.

PL. 63.



Ch. Texier delt. Lemaître direxit. S. Choist sculpt.

VUE DE LA VILLE.
Côté du Nord.

KANGOVAR.

Pl. 64.



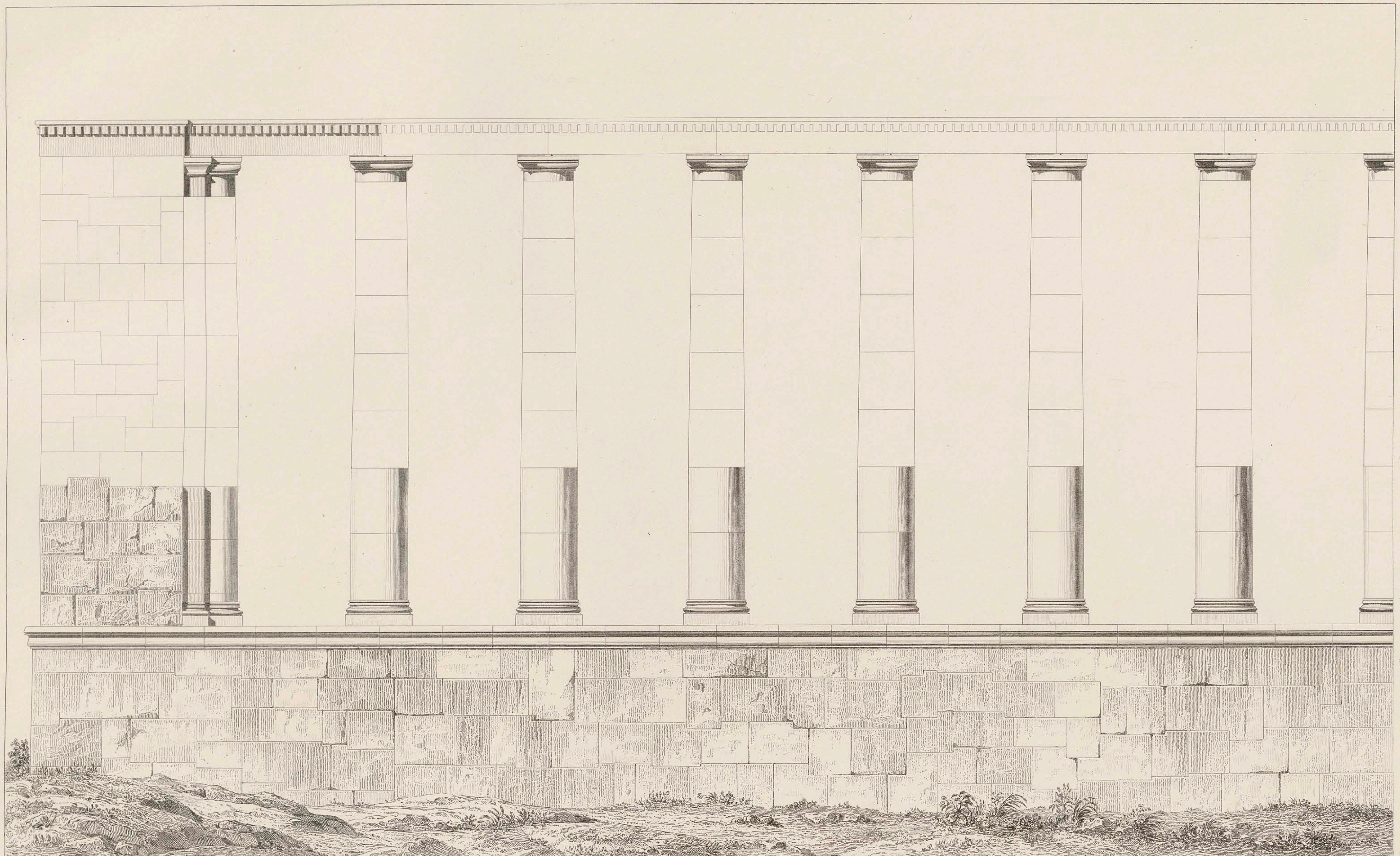
Ch. Texier del.t Lemaitre direxit. E. Gibert sculp.t

VUE LATÉRALE DU TEMPLE.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

PLAN GÉNÉRAL DU TEMPLE.



Ch. Texier del.t

Lemaître sculp.t

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Mètres.

ÉLÉVATION D'UNE PARTIE DU TEMENOS.

KANGOVAR.

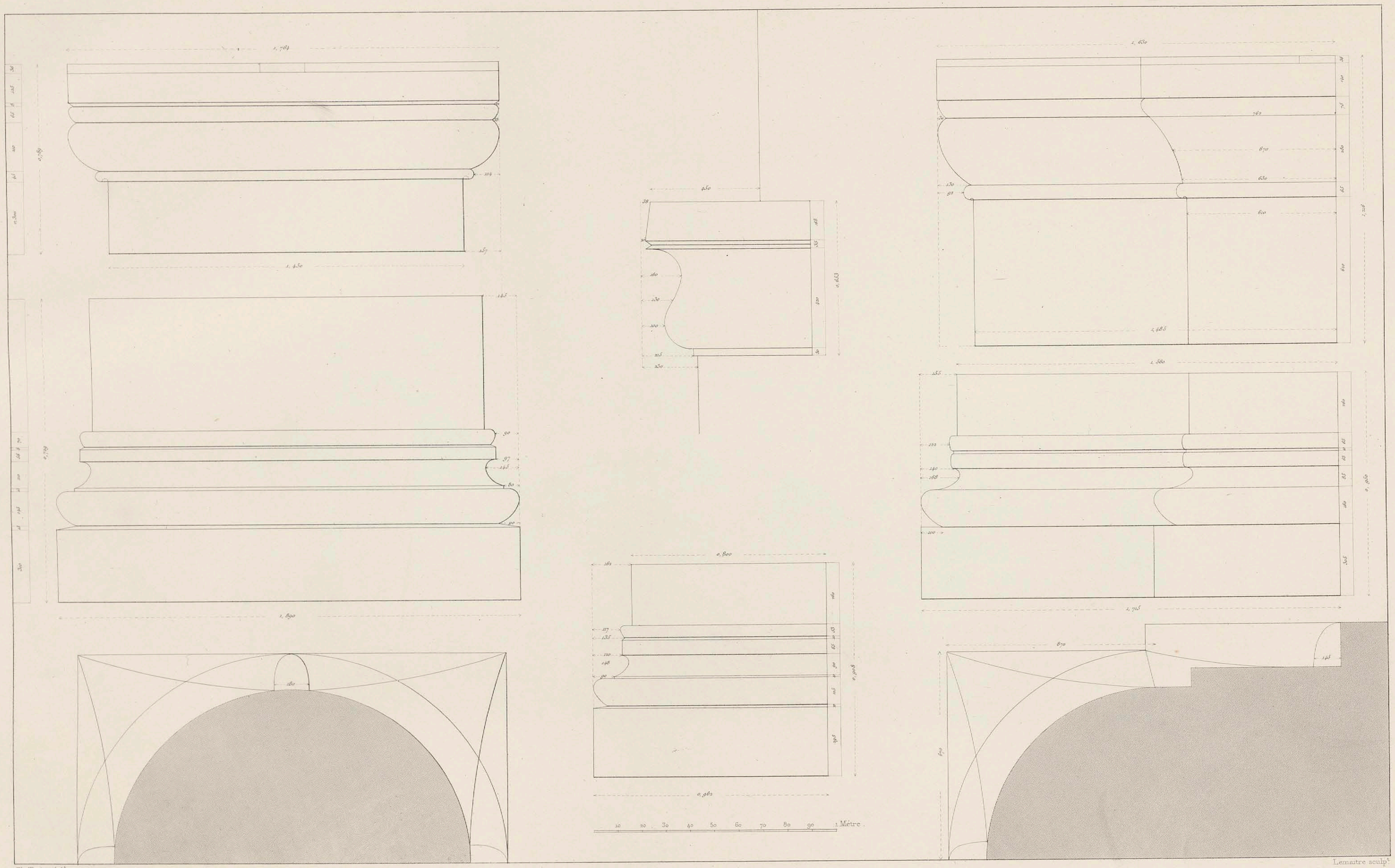
PL. 68.



Ch. Texier del.t A.F. Lemaitre sculp.t

FRAGMENTS DU TEMPLE.

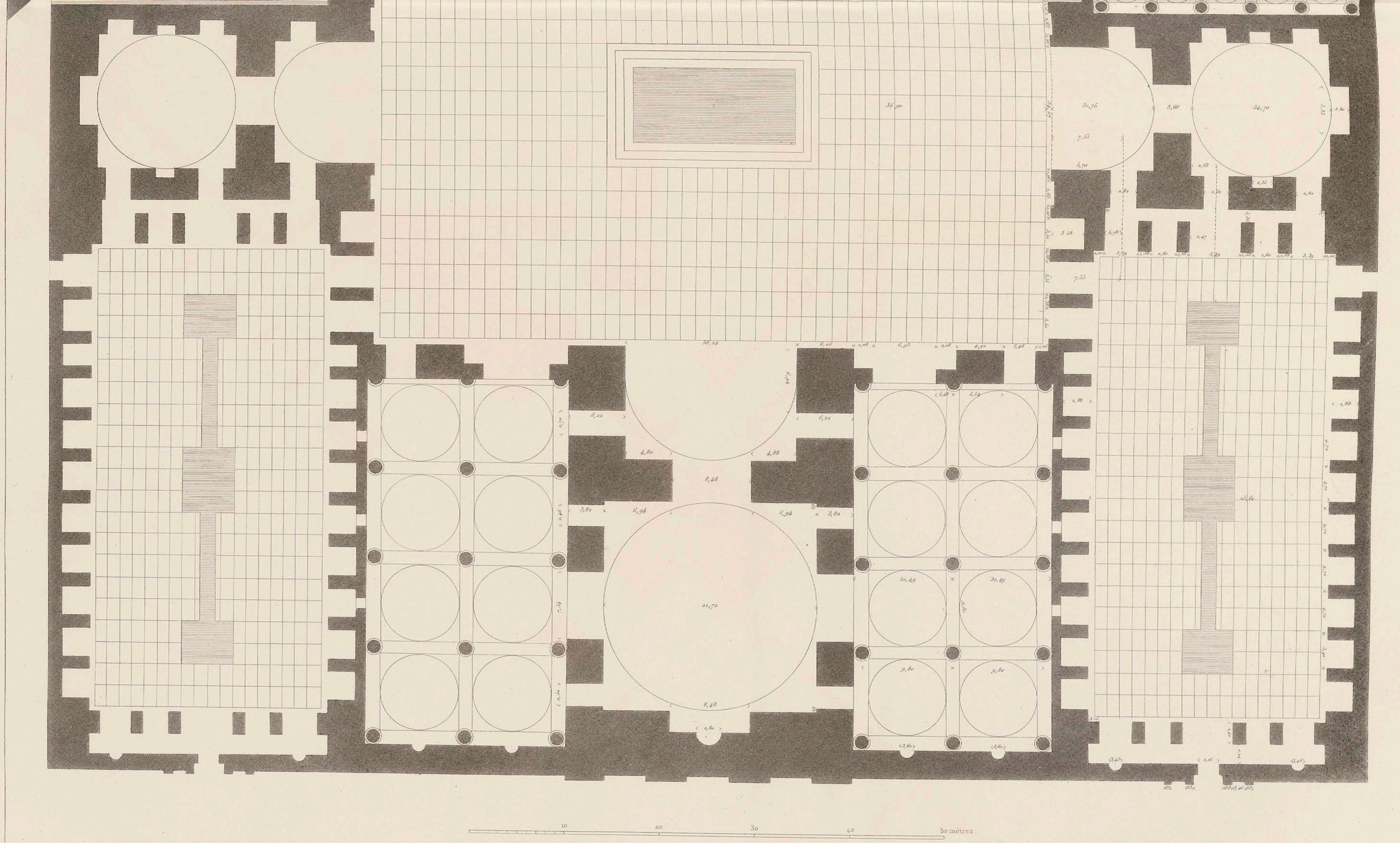
KANGOVAR.



Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

DÉTAILS DE L'ORDRE DU TEMPLE.

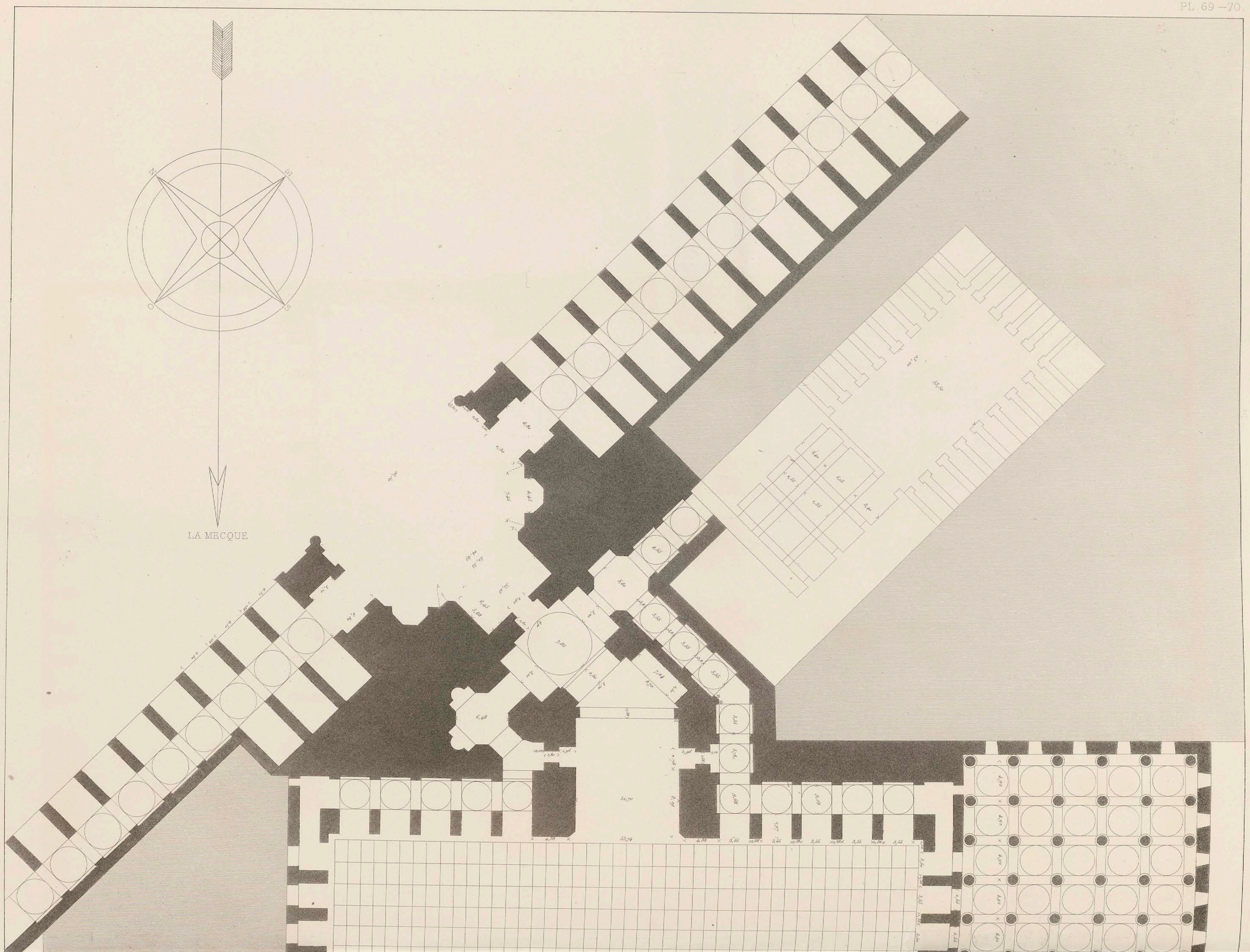


Ch. Texier del.t

Auguste Lemaitre sculp.t

PLAN DE MESJID-SCHA

Grande Mosquée Impériale


LA MECQUE



Justin Ouvrié, d'après le croquis de M. de Laguiche.

Clara Lemaitre sculp^t.

MÉDRÉCÉ DE SCHAH SULTAN HUSSEIN.

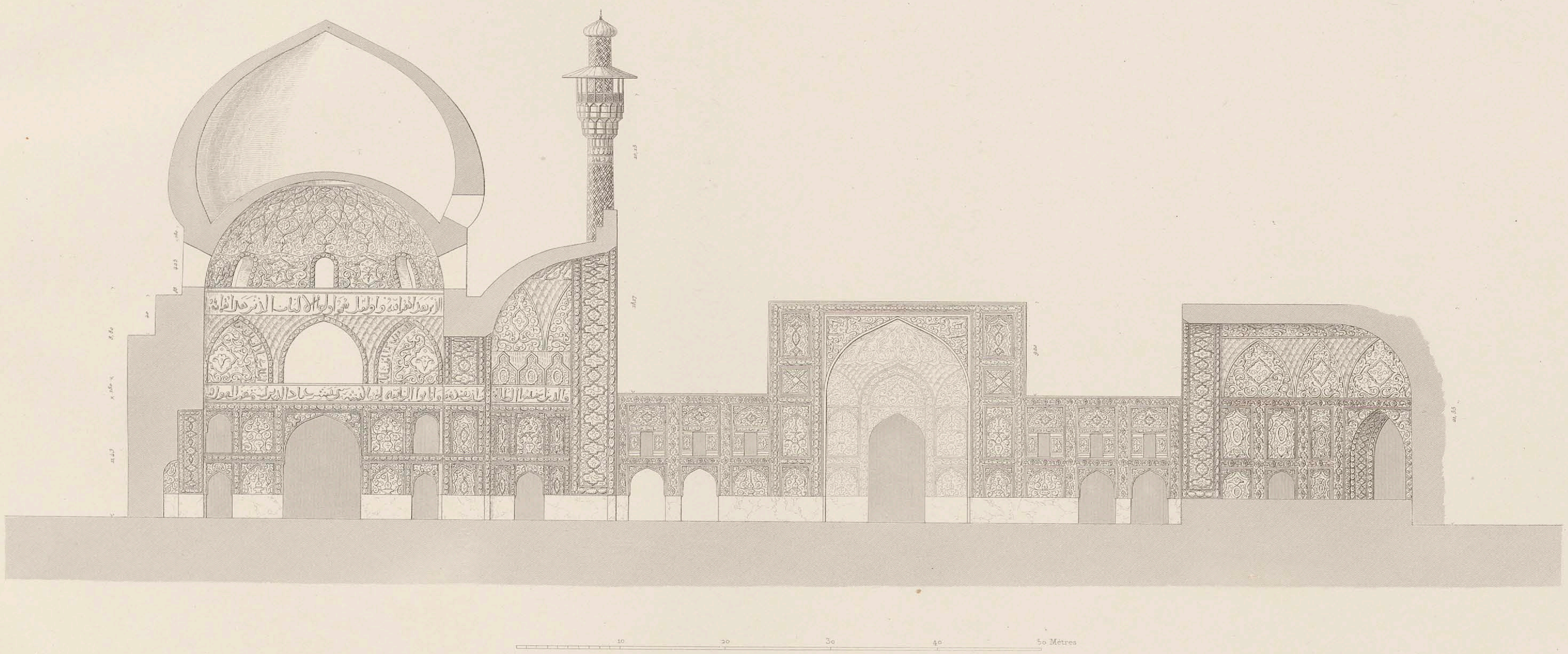


Ch. Texier del.

Clara Lemaitre sculp.

ÉLEVATION DE LA GRANDE MOSQUÉE.

Mesjid-Schah.



Ch. Texier del.t

Clara Lemaître sculp.t

COUPE DE LA GRANDE MOSQUÉE.
Mesjid-Schah.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

SCHAH TAMAREB OMAIOUN ROI DES INDES ET FETH-ALI SCHAH.



Ch. Texier delt. A. F. Lemaître sculpt.

ABDOUD MEHEMET, KHAN DES USBEKS, REÇU PAR SCHAH ABBAS.

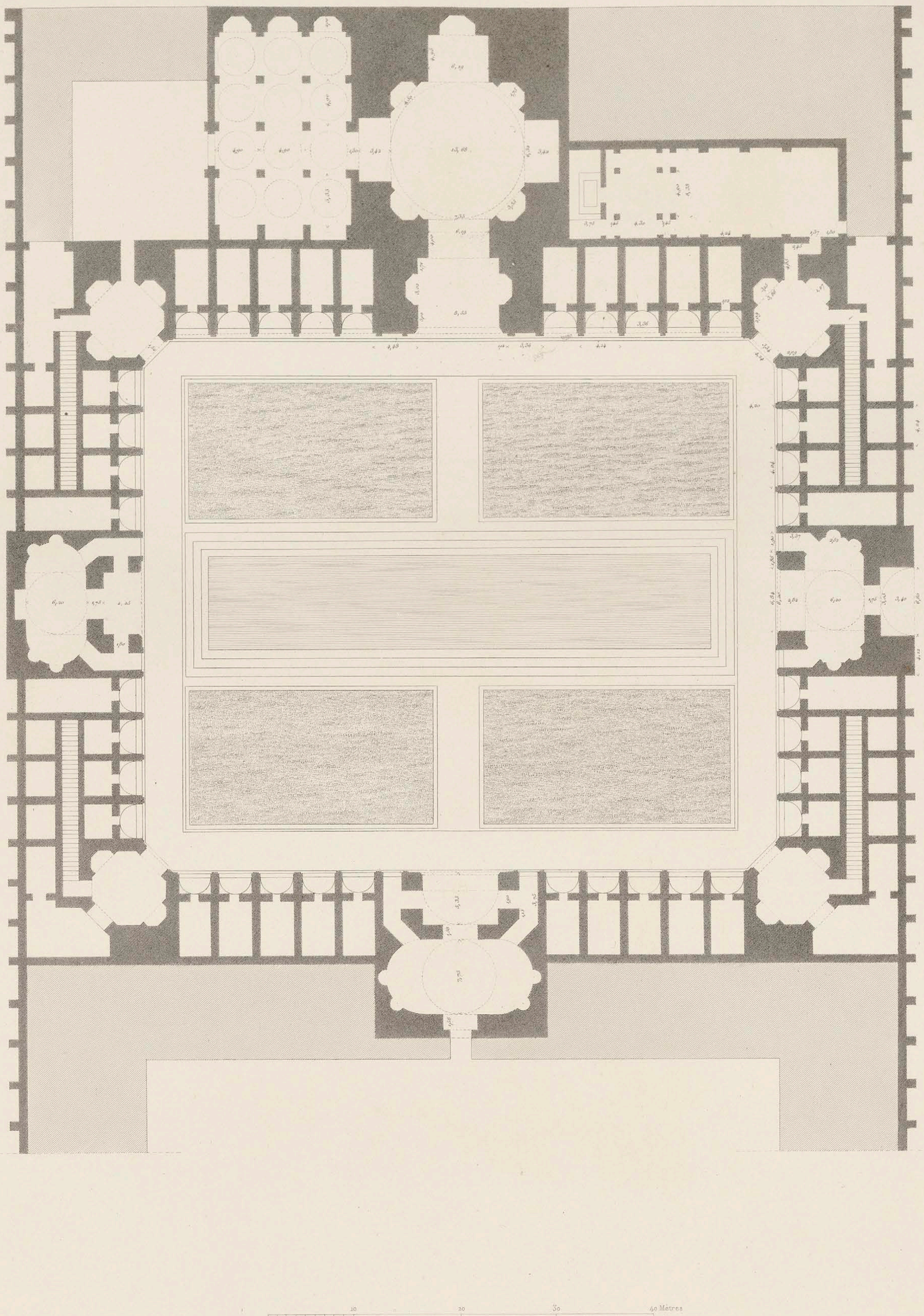
ISPAHAN.

PL. 75



Ch. Texier del.   Lemaitre sculp.

SCHAH ABBAS KUTCHUK ET KHALIF SULTAN AMBASSADEUR DES INDES.



Ch. Texier del.

Lemaitre sculp.

PLAN DU MÉDRÉCÉ DE SCHAH SULTAN HUSSEIN.

ROUTE
DE SULTANIEH A HAMADAN.

XLVII.

Ce pays montagneux, uniquement peuplé de villages dont le plus important n'a pas au delà de cent maisons, est habité par une population qui tient encore de l'Aderbeidjam par ses coutumes et par sa langue. En allant droit à l'est, nous entrons, après avoir traversé la plaine, dans un défilé de montagnes calcaires qui s'ouvre pour donner passage à un petit cours d'eau : c'est la source de cette rivière qui tourne au sud de Zingan pour aller se jeter au Kizil-Ouzen. Ces montagnes ne sont pas boisées, aussi l'observateur attentif peut-il en étudier facilement la constitution géologique. Quoique peu élevées, elles offrent une sorte de confusion dans leur forme; c'est le calcaire gris veiné qui en constitue la majeure partie. Sur les pentes, ce calcaire est stratifié par le grès.

Une heure après notre départ, nous traversons un petit col de formation trappéenne, qui donne naissance à une autre rivière qu'on appelle Soudja-Arout. Ceux qui viendront après nous pendant l'été dans ces contrées seront bien étonnés de ne pas retrouver les nombreux cours d'eau que je mentionne; ils ne sont en effet alimentés que par les eaux de la fonte des neiges, et vont se perdre dans quelques plaines.

La nature du pays que nous parcourons est très-sauvage et très-pittoresque, mais en descendant du côté de l'occident, nous laissons le groupe de montagnes se dessiner à notre droite, et nous arrivons dans une plaine assez étendue, appelée *Peyramber*. Cette plaine est un peu moins élevée que celle de Sultanieh, car le baromètre s'y tient constamment plus haut. La crête de montagnes qui domine le village de Peyramber présentait aux rayons du soleil qui venait de paraître un beau groupe de rochers calcaires, couronnés par la neige que les reflets du ciel rendaient parfaitement bleue. Nous traversâmes le village sans nous y arrêter, et nous allâmes faire halte à *Haffar*, situé au mi-

lieu de la plaine et entouré de cultures assez soignées. Ce district est connu des habitants sous le nom de *Handra*. Les autres routes, qui sont si vivantes et si fréquentées, offraient un grand contraste avec celle que nous suivons. Chaque jour quelque tableau de mœurs venait égayer nos longues journées de marche. Nous nous plaisions à voir les gros marchands persans armés de toutes pièces et montés sur leurs mulets qui portent les objets les plus précieux. Ici nous ne rencontrons pas une âme : le pays cependant est, dit-on, assez tranquille ; aussi voyageons-nous sans escorte.

En avançant je remarque que le pays est coupé par une suite de petites chaînes parallèles qui séparent des plaines ou plateaux assez bien cultivés. Après avoir passé la rivière de *Kadjour* près du village de ce nom, nous entrons dans le district appelé *Kurun-Chaï*. Le calcaire des montagnes change de nature en ce lieu. En traversant la chaîne appelée *Ac-Boulac-Dagh*, je remarque que tous les hauts sommets que nous laissons à notre gauche sont des trapps et des trachytes. Derrière ces sommets s'élève un grand rideau de montagnes couvertes de neige, qu'on appelle *Karagan-Dagh*. Nous avons monté considérablement pour franchir cette grande chaîne, qui, étant coupée par des plateaux successifs, n'offre pas une traversée très-difficile.

Le 26 novembre, partant de *Kaladjou*, nous fîmes encore quelques heures sur les plateaux ; mais bientôt, arrivant au sommet des grands contre-forts qui soutiennent cette montagne du côté du sud, l'immense plaine de Hamadan, verdoyante et cultivée, s'offre à nos regards. Il est difficile de voir un tableau plus imposant que cette vaste étendue de pays qui touche, du côté de l'est, aux collines de la ville de *Koum* et qui est bornée, à l'ouest, à une distance de plus de trente lieues, par la belle chaîne du mont *Elvend*, dont les cimes neigeuses se perdent à l'horizon. Nous fîmes halte au village de *Mahram ;* nous avions laissé le soir la campagne presque verte et la température assez douce, le lendemain quand nous nous éveillâmes, un rideau de neige couvrait tous les objets ; les arbres fléchissaient sous le poids du givre ; et nous nous trouvions transportés en un clin d'œil au cœur de l'hiver. Ce village de Mahram est assez considérable : les rues sont larges, les maisons assez bien bâties, et il nous offrait des ressources que nous ne comptions pas y rencontrer. Mahram étant très-près d'Hamadan, c'est la première étape que font les caravanes qui partent de cette ville. Il semblerait qu'en quittant un lieu où les hommes et les bêtes ont eu le temps de se reposer, elles devraient autant que possible augmenter la longueur de la première étape. Il n'en est rien, les caravanes qui quittent les villes partent ordinairement à l'*Asr*, c'est-à-dire trois heures après la prière de midi, et vont coucher à quelques lieues.

HAMADAN.

XLVIII.

La ville d'Hamadan a été souvent décrite, et je ne trouve rien, comme objet d'antiquité, qui mérite de nous y retenir longtemps. Nous avions envoyé le cawas pour porter les lettres du gouverneur de l'Aderbeidjam à son frère, qui commande en ce lieu. Nous eûmes gravement à nous plaindre de ce dernier; il refusa de nous faire donner un logis, en disant que nous pouvions bien aller au khan : heureusement un propriétaire arménien nous offrit un asile, et nous pûmes visiter la ville sans être exposés à l'indiscrète curiosité des habitants. En montant au haut d'une mosquée, nous vîmes la position d'Hamadan, qui correspond à celle de l'ancienne Ecbatane. Il faut alors supposer que peu à peu la ville moderne s'est approchée de la plaine; car on ne reconnaît pas dans le terrain assez plat de cette ville la disposition de la forteresse décrite par Hérodote avec un soin minutieux. Il ne reste d'ailleurs, soit comme débris, soit comme monument, rien qui remonte à l'époque florissante de cette capitale de l'empire de Médie.

En arrivant dans cette ville, nous avions traversé des quartiers très-étendus, mais aujourd'hui complétement déserts et ne renfermant que des maisons en ruines. Nous croyions, après les avoir traversés, trouver enfin des maisons habitables, des caravanséraïls peuplés, et enfin quelque chose qui ressemble à une ville commerçante. Mais la solitude règne partout; la plupart des bazars sont abandonnés, et le commerce y est presque nul. Notre arrivée ayant été connue dans la ville, plusieurs juifs vinrent nous apporter des médailles, des cylindres babyloniens et d'autres objets d'antiquité. Il n'y a pas de ville en Perse qui fournisse autant de monuments numismatiques; mais Hamadan se trouvant sur la grande route, entre Bagdad et Téhéran, a souvent été traversée par des voyageurs, et les juifs qui font cette espèce de commerce se sont habitués à mettre le plus haut prix à tous les objets antiques dont ils sont possesseurs.

Nous remarquons une différence assez tranchée entre la race des habitants d'Ha-

madan et ceux de Tabriz. Les derniers ont la figure plus courte, le nez moins aquilin, et chez eux la barbe n'est pas aussi touffue que chez les habitants de l'Irak. Hamadan, appuyée au versant oriental du mont *Elvend*, forme la limite extrême de cette dernière province. Au delà des montagnes, la nature du pays, comme la population, se ressent plutôt du voisinage des districts sauvages de la Susiane. On ne saurait expliquer l'anéantissement complet de l'ancienne Ecbatane qu'en supposant que la plupart de ses édifices étaient, comme ceux de Babylone et de Ninive, construits en argile.

Lorsque Déjocès eut formé le dessein d'élever une ville dans cette partie de la Médie, il rassembla par force les habitants et leur fit construire de solides murailles, formant cette enceinte concentrique disposée de telle sorte, que chaque mur en renfermait un autre plus élevé dont les créneaux commandaient ceux du mur qui était devant : cela suppose un terrain en pente, et porterait à croire que l'ancienne forteresse occupait un autre terrain. Ces murailles, dit Hérodote, au nombre de sept, se distinguaient chacune par une couleur différente. Le reste du peuple construisit ses maisons à l'entour de la forteresse. Une grande esplanade qui se trouve au sud de la ville paraîtrait plus propre à avoir servi à l'emplacement de cette forteresse; mais le seul débris de l'art des anciens murs que l'on puisse citer est une base de colonne dans le caractère de celle de Persépolis qui a été vue, il y a quelques années, par des voyageurs anglais.

XLIX.

Nous tenions beaucoup à visiter un lieu célèbre près d'Hamadan, que les Persans appellent *Gandy-Namah :* il est situé dans le mont Elvend. Notre hôte nous fit préparer des chevaux, et nous quittâmes la ville en nous dirigeant vers le nord, marchant toujours au pied de la montagne, au milieu des vergers qui, pendant l'été, donnent à la ville d'Hamadan un aspect de fraîcheur que n'ont pas les autres villes de Perse. En suivant le cours d'un ruisseau, nous gagnons une petite vallée qui se dirige dans l'intérieur de la montagne. Bientôt nous perdons de vue la plaine, et l'aspect du paysage change complétement : on se trouve entouré par des rochers menaçants. Toute cette partie de la montagne est complétement granitique : ce sont des blocs presque cubiques dont la plupart sont détachés, et par conséquent, en suivant la pente du terrain, glissent lentement avec les torrents auxquels la fonte des neiges donne naissance sur ces montagnes.

Des inscriptions gravées à une certaine hauteur sur le rocher impérissable attestent que ce lieu fut fréquenté dans l'antiquité et destiné à être le théâtre de quelque fête ou de quelque solennité.

Ces deux inscriptions, placées au fond de deux tableaux évidés dans le granit, étaient défendues contre les atteintes des hommes par des volets qui étaient probablement de bronze, et dont on voit encore les attaches autour du cadre des inscriptions. Les attaches consistent en un certain nombre de trous ronds qui retenaient les charnières des volets. Plusieurs autres tablettes, taillées dans le rocher, semblent avoir été

préparées pour y tracer des inscriptions; mais elles ne furent jamais commencées. Rien n'indique les cérémonies qui se pratiquaient en ce lieu retiré : le terrain n'est pas aplani, tout est dans l'état de nature, et il n'y a pas aux environs d'autres traces du travail des hommes.

L'inscription cunéiforme est divisée en deux parties de trois colonnes chacune, tracée en caractères qui rappellent ceux de la grande inscription du château de Van. Ces inscriptions sont certainement trilingues. Le caractère de la première colonne est plus simple et semblable aux inscriptions des tombeaux de Van.

Dans les autres colonnes les ajustements des signes se rapprochent plus des inscriptions babyloniennes. Les habitants du pays appellent ce lieu *Gandy-Namah*, c'est-à-dire l'histoire du trésor, toujours d'après cette croyance vulgaire que ces inscriptions anciennes indiquent quelque trésor caché.

Craignant d'être surpris par l'hiver, nous voulûmes nous hâter de visiter les monuments de Kangovar et de Bizoutoun : nous laissâmes nos chevaux et nos muletiers se reposer à Hamadan, et nous prîmes des chevaux de la ville pour faire cette excursion, qui ne devait durer que peu de jours.

En sortant d'Hamadan nous passons par le village de *Meirané*, et nous commençons bientôt à monter les collines granitiques du mont Elvend. Sur le versant oriental de cette montagne, il y a quelques villages qui cultivent les terres de la plaine; mais bientôt nous trouvons un sol complétement dépourvu de végétation, et nous nous enfonçons dans un défilé sauvage, où nous marchons toujours sans rencontrer un être humain. Un khan ruiné est le seul asile que trouvent les caravanes; mais comme nous n'avions pas encore pris avec nous les provisions nécessaires, nous préférâmes continuer notre route et franchir la montagne pour aller coucher dans la plaine de l'autre côté. Après un moment de repos, nous nous mettons à gravir de nouveau, et ce n'est qu'au bout d'une heure que nous atteignons le point culminant, pour descendre ensuite rapidement le versant occidental. La majeure partie de la chaîne du mont Elvend est composée d'un granit rougeâtre dont le grain est extrêmement fin. Les parcelles de mica sont assez disséminées, l'amphibole et le feldspath paraissent réunis par une cristallisation plus serrée que ne l'est ordinairement celle du granit.

Le versant de la montagne du côté d'Hamadan offre quelques terrains de sédiment calcaire, mais ils sont de peu d'étendue. Aux environs du khan, on observe un trapp noir qui se délite en petits fragments cubiques, et qui rend les chemins très-pénibles pour les bêtes de somme. Le versant occidental est également composé de ce trapp noir schisteux qui forme les collines ou contre-forts qui s'appuient sur ce versant. Nous descendîmes vers la nuit dans le village de *Sernabad*, habité aussi par quelques familles chrétiennes : nous allâmes demeurer dans une maison arménienne, où, pour la première fois depuis que nous étions en Perse, nous aperçûmes un visage féminin. Dans aucun pays de la Turquie les femmes ne sont voilées avec autant de soin qu'en Perse, les chrétiennes même ne paraissent jamais dehors sans être soigneusement couvertes. Quant aux Persanes, elles ont un voile bleu qui les couvre de la tête aux pieds. Deux trous circulaires ou un réseau très-serré s'ouvrent sur la figure pour donner passage à la

lumière; les jambes même sont enveloppées d'une sorte de genouillère qui cache complétement le vêtement inférieur. Les hommes ont ici le vêtement d'hiver, qui consiste en un *aba,* sorte de manteau de poil de chèvre, rayé de trois grandes raies blanches ou de couleur. En général, les costumes de Persanes sont peu variés; les chrétiens sont mis comme les musulmans.

L.

Le village de Sernabad a environ deux mille âmes. Le lendemain, 1er décembre, nous suivons un cours d'eau qui se dirige vers l'est au milieu d'une grande plaine d'une lieue de large et couverte de nombreux villages. Nous ne sommes pas encore sortis de la chaîne de l'Elvend, qui s'étend dans sa largeur jusqu'au delà de *Kangovar.*

Après avoir passé un petit défilé en avant duquel est un pont que l'on appelle *Poul-Chikesser,* nous nous trouvons dans un endroit complétement désert, et nos guides commencent à témoigner quelque inquiétude, lorsqu'ils voient venir à nous une bande de cavaliers assez bien armés, et qui n'avaient pas avec eux de bagages : car telle est la tranquillité dont on jouit dans ces contrées, que l'on soupçonne tout d'abord des intentions hostiles à quiconque ne se présente pas sous l'apparence d'un marchand. Ces paysans venaient d'escorter des pèlerins qui se rendent à Bagdad pour aller faire leurs dévotions à la mosquée de Mésjid-Ali. C'est la route que suivent les caravanes des morts que l'on porte aux lieux saints des Persans pour leur donner la sépulture. C'est l'idée fixe des véritables sectateurs d'Ali, d'aller, après leur mort, reposer près du tombeau de leur prophète ou de l'un de leurs imans. A certaine époque de l'année, les chefs de caravanes partent du lieu désigné pour faire accomplir au cadavre son dernier pèlerinage. Les corps sont renfermés dans des caisses de bois et chargés sur des chevaux, sans aucune autre cérémonie. On aura une idée de l'ardeur que les Persans mettent à l'accomplissement de cette pratique de dévotion, quand on saura que quelques-unes de ces caravanes sont composées de plus de cent chevaux qui portent chacun trois ou quatre cadavres, et l'on en rencontre ainsi depuis les frontières de la Perse jusqu'à deux journées de Bagdad, car les plus pieux tiennent particulièrement à être enterrés à *Kerbela* près du tombeau d'*Ali.*

Les villages ne souffrent pas, par motif religieux, que ces caravanes entrent dans leurs murs; elles campent ordinairement en pleine campagne, et les odeurs méphitiques qui s'élèvent de leurs tristes cargaisons les font reconnaître de loin.

KANGOVAR.

LI.

Au delà du défilé que nous venons de franchir nous apercevons Kangovar, situé à l'extrémité orientale d'une plaine entourée de hautes montagnes, et assise elle-même sur la pente nord-ouest d'une colline doucement inclinée. Cette petite ville, qui paraît avoir été beaucoup plus considérable dans le moyen âge, est encore dans un état assez florissant. Presque tous les habitants se livrent à l'agriculture. La majeure partie de la ville est composée de musulmans; mais on y voit aussi quelques juifs qui font la commission avec les caravanes de *Kermancha*.

De nombreux jardins et un bazar bien achalandé en marchandises communes et en fruits de toute sorte contribueraient à rendre cette ville une résidence assez agréable pour les musulmans, si l'incurie des habitants ne laissait les rues se convertir en cloaques pendant la saison pluvieuse. Au moment où nous arrivâmes, le bazar, qui n'est pas pavé, était pour ainsi dire impraticable.

LE TEMPLE.

Au centre de la ville on voit encore les contours d'une vaste terrasse qui domine la plaine; cette terrasse est carrée : sa largeur est de 183 mètres, et sa longueur de 201. Le côté occidental, dans la ville, est orné d'une colonnade formée de neuf portions de colonnes qui sont encore en place, et d'un stylobate continu qui occupait tout le côté. L'appareil de ce stylobate indique une construction qui date du temps où l'empire de Perse était florissant. Ce sont des blocs de pierre équarris, mais non pas posés en assises réglées. Cette sorte de construction se remarque aussi dans la grande terrasse de Persépolis. Les matériaux qui ont servi pour la construction sont d'un cal-

caire gris veiné de blanc que l'on trouve dans les montagnes environnantes et dans la colline même sur laquelle la ville est bâtie. Une corniche composée d'une doucine couronne le stylobate sur lequel repose la colonne: la base porte des moulures qui la rapprochent singulièrement de la base attique; les tores ne sont pas arrondis comme dans les ordres romains, mais légèrement déprimés dans leur partie inférieure, comme dans certains ordres grecs. Le diamètre de la colonne, dans sa partie inférieure, est de 1 mètre 60 cent., et dans la partie supérieure, de 1 mètre 45 cent. On ne saurait avoir la hauteur de la colonne d'une manière rigoureusement exacte, attendu que les parties supérieures étant renversées on est obligé de rétablir.

On voit aux environs différents blocs qui gisent sur le sol. Les chapiteaux, qui sont d'une forme particulière, présentent un assemblage de moulures qu'on ne retrouve pas ailleurs, mais qui se rapprocheraient plus du dorique que de toute autre forme. Ceux qui ont examiné ces ruines ont pensé y reconnaître les débris d'un temple de Diane persique, élevé dans la ville de *Concobar*. Ce qui reste présentement de ce monument n'est pas en désaccord avec cette opinion, mais la portion de l'édifice qui subsiste encore n'appartenait certainement pas au temple proprement dit, mais bien à l'enceinte du péribole d'un édifice qui en occupait le centre. Les quatre côtés de cette enceinte sont orientés assez exactement vers les quatre points cardinaux; c'est le côté de l'ouest que j'ai décrit; les neuf colonnes occupent une longueur de $44^{m},05$. Pour arriver à l'angle sud-ouest, il reste une longueur de $129^{m},79$ qui aujourd'hui est occupée par un mur de jardin. Le côté sud a été complétement dégagé des terres qui l'environnaient, et on a extrait toutes les pierres qui formaient la fondation du stylobate. Cette opération a mis à découvert une masse de béton sur lequel reposait le péribole.

La largeur de ce béton, qui est de $14^{m},50$, donne la largeur du portique qui faisait le tour de l'enceinte. Il est certain que la portion du portique qui existe sur le côté ouest faisait le tour de la terrasse, car au bas de l'angle sud-est, dans la plaine, on retrouve une grande quantité de chapiteaux, de fûts et d'architraves. Des fragments semblables se voient à l'angle nord-est.

Les habitants, qui depuis des siècles sont occupés à démolir cet édifice et qui nous faisaient voir un exemple de leur acharnement, nous assuraient qu'il fut un temps où l'on comptait trois ou quatre cents colonnes, ce qui s'accorderait également avec l'état des lieux.

LII.

Dans les fouilles qui ont été faites de ce côté, on a mis à découvert les larges pierres du soubassement qui confirment ce fait; mais du côté du nord, la portion de l'enceinte étant occupée par un Imam-Zadé ou tombeau d'un santon et par d'autres édifices, on ne saurait avoir la même certitude, et je suis porté à croire que le portique n'existait pas de ce côté. — En parcourant l'enceinte de la terrasse, qui est envahie par de misérables maisons de terre, on voit au milieu un groupe quadrangulaire de maisons qui sont sur un terrain un peu plus élevé que le reste, et qui, je pense, sont construites

sur les fondations de l'édifice principal. On avait accès sur cette terrasse par le côté nord, qui est de plain-pied avec le terrain de la ville, tandis que les trois autres côtés sont plus ou moins élevés au-dessus du sol environnant. En examinant les détails d'architecture de cet édifice, on a la certitude qu'il a été fondé par les Grecs eux-mêmes, ou par les peuples de la contrée après qu'ils eurent été en relation avec les Grecs. Il y a, dans les gigantesques dimensions de cet édifice, quelque chose qui indique cependant que les Perses ne sont pas étrangers à sa construction. La ressemblance du nom de *Kangovar* avec celui de l'ancienne *Concobar* lève toute espèce de doute sur l'identité de ces deux places. D'Anville l'a d'ailleurs clairement démontré, et les autres géographes, comme Kinneir, Ker-Porter, etc., se sont rangés à son opinion. L'examen de cet édifice, la vaste esplanade sur laquelle il est bâti, me rappellent les constructions médo-assyriennes que j'ai observées dans les ruines de *Pterium,* où le temple d'*Anaïtis* se trouve disposé exactement de la même manière. Le culte de cette divinité persique, comme celui du dieu *Men* dans l'Asie Mineure, a toujours été pratiqué avec un grand appareil. De nombreux esclaves, de riches possessions, des trésors inestimables formaient la propriété terrestre de la déesse, dont les grands prêtres avaient un pouvoir qui égalait celui des rois. Dans les grands centres religieux comme Pessinunte, Perga, Éphèse, le temple était toujours isolé des habitations, et le peuple, qui accourait aux fêtes solennelles, trouvait sous les nombreux portiques un abri contre la chaleur du jour ou contre les intempéries du ciel. Il ne faut pas s'étonner si, dans une ville qui ne fut célèbre que par le culte d'une divinité, on ne retrouve pas de traces d'autres édifices.

Le temple de la Mecque, qui peut être regardé comme la métropole religieuse qui a conservé le plus de ressemblance avec les temples païens, est construit d'une manière presque identique avec l'édifice qui nous occupe. Au milieu la Kaaba, c'est-à-dire le naos; dans l'enceinte qui représente le téménos, sont les signes de ralliement des différentes sectes, et enfin, sous les portiques, des abris pour les nombreux pèlerins.

Mahomet, en instituant le pèlerinage comme une action agréable à Dieu et utile aux croyants, a trouvé les sympathies des peuples orientaux d'autant plus portées vers cette pratique, qu'elle avait été de tout temps en usage dans l'Orient païen. Les Persans, en se séparant de la secte orthodoxe des Sunnis, ont encore donné plus d'étendue à ces pratiques, qu'ils regardent comme méritoires, en instituant des pèlerinages, non-seulement aux tombeaux d'Ali et de ses enfants, mais encore aux sépultures des imans de leur secte. Les panégyries de Diane persique ou éphésienne avaient lieu à différentes époques aux temples de Zéla, d'Hypæpa, d'Antioche de Pisidie et d'Éphèse. Cette divinité, qui plus tard fut confondue avec le dieu *Men*, est une des plus anciennes dont il nous reste des monuments: elle avait aussi un temple dans la province d'Élymaïs; c'est ce qui a fait croire à quelques géographes qu'on devait regarder la partie de la Perse dans laquelle nous sommes comme faisant partie de l'Élymaïs.

D'après Diodore de Sicile, il y avait à Suse un château avec un temple de Diane, qui jouissait d'une plus haute considération que tous les autres temples de la contrée. Les dernières observations du major Rawlinson ont jeté quelque lumière sur ce passage, sans cependant l'éclaircir complétement, puisqu'il n'a pas pu examiner cette partie de la *Susiane*.

Toutes les recherches que nous fîmes pour retrouver d'autres portions d'édifices antiques furent infructueuses. Quelques Persans nous parlèrent d'un souterrain qui, disaient-ils, s'étendait à une très-grande distance. Comme l'entrée n'était pas fort éloignée de là, nous nous y rendîmes avec des guides munis de torches; l'entrée s'ouvre sur la pente méridionale d'une colline de roches calcaires. Nous jugeâmes de prime abord que nous ne devions y trouver aucun reste d'antiquités, car cette grotte est entièrement l'ouvrage de la nature. Nous nous glissâmes néanmoins dans cet antre, et pénétrâmes avec une peine infinie jusqu'à une profondeur considérable. Une foule de paysans qui nous accompagnaient étaient entrés avec nous; car ils sont tellement curieux et soupçonneux, qu'ils ne nous quittent jamais, croyant toujours que nous saisirions le moment de leur absence pour découvrir le trésor. Tant de monde renfermé dans cette caverne étroite, chacun s'avançant selon son degré de courage, avait tellement vicié l'air, que les torches commençaient à s'éteindre; aussi, l'interprète, se sentant déjà suffoqué, se mit à crier d'une manière lamentable, ce qui causa aux paysans une telle panique, qu'ils se précipitèrent tous à l'entrée pour sortir en même temps; mais les terres s'éboulaient, et les plus pressés roulaient jusqu'au fond de la caverne. Nous profitâmes de cet instant pour sortir avec les torches. Mais quand les malheureux Persans se virent dans l'obscurité, ils se crurent perdus, et jurèrent qu'ils ne viendraient plus dans les cavernes avec les Francs, qui sont, disent-ils, des sorciers.

LIII.

C'est du haut de cette colline qu'on jouit du beau coup d'œil de la plaine de Kangovar : l'horizon au sud-est est borné par les cimes neigeuses de l'Elvend. Les groupes d'arbres clair-semés dans la plaine, la verdure des prairies et la coupe heureuse des collines du premier plan font de ce site un des plus beaux et des plus sévères paysages qu'on puisse voir dans ces contrées. On comprend très-bien la majesté du temple, s'élevant sur cette terrasse comme le Parthénon au milieu de la citadelle d'Athènes.

Les fouilles faites dans ces derniers temps, en mettant à découvert les masses de béton sur lesquelles l'édifice est construit, prouvent que cette terrasse est faite entièrement de main d'homme. Mais là, comme partout, les habitants, peu touchés de l'importante masse de l'édifice antique, travaillent avec ardeur à sa destruction, et bientôt il ne restera plus du temple de Kangovar qu'un tertre informe qui ne saurait attirer l'attention du voyageur.

Nous avions senti la nécessité, en quittant Tabriz, de prendre un domestique persan qui devait nous faciliter des relations avec les gens du pays, et nous guider dans les contrées peu visitées. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, au nez parfaitement aquilin, à la barbe touffue, mais dont le courage ne correspondait pas à l'apparence. Avant notre départ, il assurait qu'il nous ferait passer partout; mais plus nous approchions des lieux qui passent pour être d'un accès difficile, plus nous le voyions hésiter et susciter des difficultés nouvelles. Notre projet était d'aller de Kangovar

à Kermancha, de traverser ensuite le Louristan pour nous rendre à Ispahan par *Suse* et *Chouster*.

On tint une sorte de divan pour consulter les habitants, et on conclut que le passage entre Kermancha et Chouster était impraticable, et qu'il était préférable de tenter le passage par le sud. Les tribus des *Lours*, soulevées depuis quelques années, ne reconnaissaient aucune des autorités régulières. Nous ne devions donc pas espérer de trouver parmi eux la protection nécessaire. Le prince de Kermancha était absent; son autorité d'ailleurs ne s'étendait pas au delà de quelques lieues de la ville. Ces renseignements nous décidèrent à nous diriger directement sur Ispahan, pour revenir plus tard du sud au nord, afin de gagner Bagdad.

Nous reprîmes donc la route que nous avions suivie, et nous allâmes faire halte à *Sernabad* après avoir passé quelques heures au village de *Menderawa*, qui est entouré d'une muraille. L'agriculture, dans ce canton, est l'unique occupation des habitants. Le sol est tellement compacte, que pour le labourage, qui se fait à la bêche, ils se mettent deux paysans : l'un enfonce l'instrument dans la terre et imprime une impulsion au manche; le second, tirant à lui une corde qui est attachée au fer de la bêche, déplace ainsi les mottes de terre. L'ascension du mont Elvend est beaucoup plus pénible pour retourner à Hamadan, attendu que la pente la plus abrupte est du côté de l'ouest.

Les fragments de trapp schisteux qui roulent sous les pieds des chevaux rendent le chemin presque impraticable. Nous sommes au 2 décembre, et bien que dans les plaines nous trouvions encore la température assez douce, à une petite hauteur la neige couvre toutes les montagnes, l'air est froid et les sources sont glacées. Nous sommes les derniers, dit-on, qui passons la montagne dans cette saison, parce que plus tard la neige couvrira tout, et il serait impossible aux chevaux et aux chameaux de la traverser sans péril. Pendant les quatre mois d'hiver, les communications sont interrompues, et se font par une route dans le sud, qui est beaucoup plus longue. Cette montagne de l'Elvend est remarquable sous le point de vue géologique, car, dans la partie de la Perse que j'ai parcourue, c'est la seule chaîne granitique que j'aie remarquée.

Sous le trapp schistoïde qui occupe le versant occidental, on retrouve le granit gris avec de nombreuses parcelles de mica; cette roche, qui surgit à une certaine hauteur, est recouverte sur le versant oriental par la craie et le calcaire grossier marin; mais j'ai la certitude que tous les pics supérieurs appartiennent à la formation granitique, parce que parmi les pierres des torrents je n'en ai pas trouvé une seule qui n'appartînt à cette formation. La saison était trop avancée pour que nous songeassions à parcourir les vallées supérieures de ce groupe intéressant; la neige nous eût bientôt arrêtés. On retrouvera sans doute quelques jours d'autres traces du culte des anciens Perses, dont cette montagne offre déjà quelques exemples. Sans parler des deux inscriptions du Gandy-Nama, il existe dans une des parties supérieures une plate-forme taillée dans le roc, aplanie par la main de l'homme, et appelée par les habitants *Tackt-Suleiman* (le trône de Salomon). Cette localité, qui a été observée par Ker-Porter, n'offre pas d'autres restes de l'art des anciens. Il regarde cette plate-forme comme l'emplacement

d'un ancien autel; il me semble, d'après sa description, y reconnaître une certaine analogie avec ce que nous connaissons des anciens pyrées.

Nos muletiers, qui étaient restés à Hamadan, s'étaient occupés de renouveler nos montures. Ils se plaignaient beaucoup de la cherté des chevaux dans ce pays, qui était jadis célèbre par ses haras et par la beauté de ses races. Nous fûmes donc obligés d'attendre encore : il ne nous resta d'autre occupation que de parcourir la ville plus en détail.

ROUTE

D'HAMADAN A ISPAHAN.

LIV.

Nous quittâmes Hamadan le 6 décembre, après avoir réuni non sans peine le nombre de chevaux dont nous avions besoin, changé les domestiques de nos muletiers, abandonné notre mihmandar, qui n'était pour nous qu'une charge inutile. Du reste, le gouverneur paraissait peu disposé à le renouveler; or, nous étions obligés de changer de mihmandar toutes les fois que nous arrivions dans un nouveau gouvernement, les ordres et les invitations de l'un des princes n'ayant aucune espèce d'autorité dans le gouvernement voisin. Il n'y a que les mihmandars qui portent des lettres du Schah qui peuvent parcourir indistinctement toutes les provinces. Nous savions que la route que nous allions suivre ne présentait jusqu'à Ispahan qu'un intérêt géographique, par conséquent nous tenions assez à ne pas perdre de temps dans les stations et arriver au jour dit. Nous avions cru avoir décidé nos muletiers à enfreindre leur habitude invétérée de ne partir qu'à l'*asr* (prière de la troisième heure) en partant nous-mêmes dès le matin; mais c'est pour eux une espèce de superstition, et nous les attendîmes vainement à la halte; ce n'est que le soir qu'ils arrivèrent. Il ne faut pas croire qu'il soit facile de modifier ainsi les coutumes d'un peuple essentiellement stationnaire : à chaque instant on retrouve des traditions de l'antiquité qui se perpétuent malgré le changement de religion.

J'ai toujours remarqué qu'avec les Musulmans on arrivait plutôt à bout d'obtenir ce que l'on voulait avec de la patience qu'avec toutes les vivacités imaginables. Ce muletier, qui nous était si antipathique dans le commencement, se formait peu à peu à nos habitudes, et ne trouvait pas trop extraordinaire quand nous nous détournions de la route, chose qu'on ne peut obtenir de ceux d'entre eux qui n'ont pas voyagé avec des Européens.

La route que nous suivions côtoie la branche sud du mont Elvend. Nous franchissons

plusieurs petits ruisseaux qui convergent tous vers une grande vallée longitudinale dans laquelle se trouvent quelques villages composés d'une vingtaine de maisons groupées sans ordre. Tout le terrain sur lequel nous marchons est composé de tufs calcaires qui s'étendent au loin dans la plaine.

Dans la partie supérieure de la vallée nous trouvons une certaine portion de grès rouge, qui s'appuie sur le calcaire, aux deux flancs de la vallée transversale. La formation n'est pas très-étendue. A mesure que nous avançons vers la plaine, le système calcaire s'étend de plus en plus pour ne plus disparaître. Une assez belle plaine qui s'offre à nos regards appartient à un village nommé *Baravend*, dont M. de Laguiche releva la latitude. Il n'y a rien de plus triste que ces contrées, qui n'ont pour ainsi dire pas de passé. Dans les pays d'Europe, les plus petits villages renferment une masure d'église, ou des débris de murailles qui remontent toujours à quelques siècles. Ici, rien de tout cela : toujours la même couleur des villes, l'accablante uniformité des maisons qui augmente encore, lorsque les alentours des villages ne sont pas égayés par la verdure. Toutes les petites rivières qui prennent leur source dans cette partie du mont Elvend ont leur cours du côté de Koum, mais la sécheresse naturelle du terrain et les besoins de l'agriculture en absorbent les eaux, et elles ne parcourent pas la moitié de la distance entre ces deux villes sans disparaître entièrement.

LV.

La constitution géologique du pays contribue aussi à la sécheresse générale qui y règne. On sait que ce sont les contrées les plus couvertes qui sont les mieux arrosées, et ici quelques chétifs platanes plantés au bord d'un ruisseau sont les seuls bois qu'on y rencontre. Les arbres y sont si rares, que les caravanes ont pris la distance entre deux arbres pour la base de leurs mesures itinéraires. On ne dit pas, dans ce pays, comme en Turquie, faire une ou deux heures de marche ; mais on dit *faire un ou deux arbres* (*agatch*).

Les montagnes, dépouillées au point de n'avoir pas un buisson, sont composées de roche tellement compacte, que les eaux de pluie ne s'infiltrant point entre les couches, il ne se forme pas de source. La seule eau potable que l'on trouve se conserve dans des mares ou dans des citernes fort mal entretenues, dans lesquelles il n'est pas rare de trouver le corps d'un chien qui s'est noyé en voulant boire. Les anciens mages ordonnaient aux Perses de respecter le feu et l'eau, et de pas y jeter d'immondices ; mais cette loi utile n'est pas restée parmi les traditions qui se sont conservées. Les Musulmans étant dans l'usage de faire des ablutions après toutes les fonctions naturelles, choisissent ordinairement le bord des mares : c'est bien le cas de leur renvoyer le reproche d'impureté qu'ils adressent si bénévolement aux nations européennes, car il est impossible de voir plus d'incurie et de saleté en des lieux que la propreté la plus vulgaire devait faire respecter. Pour tout ce qui touche au régime des eaux, les Persans sont infiniment au-dessous des Turcs, et on ne comprend pas qu'un peuple qui montre quelquefois de l'intelligence reste plongé dans la plus infime ignorance pour tout ce qui tient à l'hydraulique. Il n'y

a pas une route en Turquie où l'on ne trouve des fontaines avec des auges latérales pour les animaux, et une coupe d'airain pour les hommes. Dans les pays où les sources ne sont pas abondantes, il y a des fondations pieuses dont le but est de faire placer des urnes constamment remplies d'eau dans des cabanes de pierre placées de distance en distance. On connaît assez d'ailleurs la perfection de l'hydraulique des Turcs aux environs de Constantinople. Rien de cela n'existe en Perse : il est donc prudent, quand on voyage en caravane, surtout pendant la saison chaude, de se munir de vases pour porter l'eau pendant la route, sous peine de souffrir beaucoup de la soif.

Quoique l'hiver ne se montrât pas très-rude, nous avions besoin de feu dans l'intérieur des maisons. Ici le mode de chauffage se ressent de la pénurie du combustible. On ne brûle pas des fientes d'animaux comme dans le Kurdistan, mais on a imaginé une espèce de four ou de poêle souterrain qu'on appelle *tandour*, et qui, avec très-peu de combustible, donne une chaleur assez douce. C'est un grand vase de terre cuite d'environ un mètre de profondeur, qu'on enfonce dans la terre. Ce vase est percé dans sa partie inférieure; il y a un tuyau qui va au dehors et qui fournit l'air au combustible. On y brûle ordinairement un fagot d'épines dans une journée. L'orifice du vase est couvert par une table et un tapis qui fait le tandour des Turcs.

En quittant Baravend, nous descendons constamment : depuis l'accident arrivé à notre baromètre, nous ne pouvons plus obtenir les niveaux que par approximation. La direction de la route est toujours au sud-est. Je pense que le plateau d'Hamadan est un des plus élevés de l'intérieur de la Perse, et de bien peu inférieur à celui d'Ispahan.

LVI.

Nous faisons halte au bord d'une rivière qui a environ quatre mètres de largeur; elle vient de *Mélaghir* et va à *Karagant* en traversant deux montagnes élevées que l'on appelle *Nicher-Dagh*. Nous allons faire halte au village de Kendort, lieu assez considérable, peuplé de quatre cents familles. Nous rencontrâmes une caravane qui venait d'Ispahan, elle nous donna les nouvelles les plus fâcheuses de cette ville. Le chef de la caravane, que nous fîmes appeler, nous dit qu'il était parti depuis huit jours; que la ville était au pouvoir d'une faction révoltée; que les abords étaient gardés, les routes interrompues, et qu'on s'assassinait dans les rues d'Ispahan. Tout cela était peu rassurant, et avait malheureusement quelque apparence de vérité. Nous avions su que le Schah, qui devait se rendre dans cette ville, était resté à Téhéran, dans l'incertitude où il était de trouver de la sécurité dans son ancienne capitale. Il faut s'être trouvé dans des positions semblables pour savoir ce qu'il y a d'ennui, d'inquiétude et de désappointement en apprenant qu'il faut renoncer tout à coup à des projets formés depuis longtemps. Tous les marchands de la caravane, que nous consultâmes séparément, nous confirmèrent la même nouvelle. On nous conseillait de couper obliquement par Koum et de nous rendre à Téhéran pour attendre les événements; ce projet nous contrariait trop : nous nous étions déjà brouillés avec l'émir Amyn, à Tabriz, pour ne pas aller dans cette capitale. Téhéran nous poursuivait, quoi que nous fissions, et nous étions sur le point de prendre

le parti d'y aller : c'était aussi l'avis de Méhémet; mais le soir la réflexion survint, et nous pensâmes qu'un état aussi anormal ne pouvait pas durer longtemps. Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ de la caravane, quatre ou cinq devaient se passer jusqu'à notre arrivée : c'était plus qu'il n'en fallait pour permettre à la tranquillité de renaître à Ispahan.

Le village de *Kendort* est situé au pied d'une chaîne de rochers calcaires dont les couches sont presque verticales; mais la majeure partie des montagnes qui forment le bassin sont composées de schiste et de serpentine dont la cassure est noire et pailletée. Les eaux de ces montagnes ne trouvent pas d'écoulement et se rassemblent dans un petit lac voisin du village; mais pendant la saison chaude, elles s'évaporent complétement, et comme le terrain est très-imprégné de sel, la terre est couverte d'efflorescences qui apparaissent au loin comme une nappe de neige. Le fond du lac est une argile qui contient une quantité notable de nitre, mais que les habitants n'ont pas encore eu l'idée d'exploiter, chose qui serait bien facile, car un ou deux lessivages suffiraient pour donner des produits. Plus nous avancions dans cette contrée, plus nous trouvions les dispositions des habitants hostiles aux étrangers. En rentrant au khan, nous trouvâmes la route interceptée par une troupe d'enfants qui commencèrent à pousser des cris, en nous apercevant, et qui finirent par nous jeter des pierres. Jamais chose pareille ne m'était arrivée dans aucun lieu de la Turquie; il est vrai que le premier qui fut pris fut corrigé comme il le méritait. Si les hommes qui étaient présents n'osèrent pas intervenir directement, ils témoignaient du moins leur mauvaise humeur contre nous par des murmures significatifs.

LVII.

Le 9 décembre, en partant de Kendort, nous traversons un col presque insensible au delà duquel nous nous trouvons dans le bassin d'une rivière assez considérable pour le pays; on l'appelle *Kaza-Tchaï :* elle vient d'Amarat, c'est-à-dire du sud, et faisant un circuit vers le nord, elle va, dit-on, passer à Koum. La contrée est semée d'un assez grand nombre de villages; mais les habitants montrent les plus mauvaises dispositions. En passant près de quelques huttes qu'on appelle *Sultanabad*, nos gens s'arrêtèrent pour demander la route : ils furent bientôt entourés de femmes et d'enfants, et pendant qu'ils causaient, un Persan détacha adroitement la pelisse que l'interprète portait sur la croupe de son cheval; tout le reste du village, complice de ce vol, occupait l'attention du pauvre Cadéli, par des questions réitérées. Le voleur s'enfuit dans une maison; mais au moment du départ, Cadéli, s'apercevant de la soustraction, se précipita le pistolet au poing au milieu des groupes, qui poussaient des cris affreux. Georges et Méhémet vinrent à son aide, à eux trois ils cernèrent le village. Georges, s'élançant d'un bond de son cheval sur le toit d'une maison, leur cria, en accompagnant son discours de certains mots énergiques : « Si vous ne rendez pas la pelisse, nous ne faisons pas de quartier. » Le voleur, cédant à tant d'insistance, rapporta effrontément la pelisse en disant : « Je l'avais prise un moment pour la faire voir à ma femme; elle a bien envie que

je lui en fasse venir une pareille : faites-moi le plaisir, jeune franghi, de me donner l'adresse du marchand »

Cette scène, moitié sérieuse, moitié burlesque, nous retint quelque temps à *Sultanabad*, car nous étions revenus sur nos pas pour voir l'issue du différend. Nous montâmes la vallée jusqu'au village de *Kondaub*. Ce jour-là nous avions fait six heures de marche. Nous trouvions toujours une très-grande difficulté à faire passer l'étape à nos muletiers; il était impossible de les décider à suivre une marche plus rapide que les autres caravanes qui, depuis un temps immémorial, partent et arrivent à des heures fixes, sans jamais faire un pas de plus. En arrivant à Kondaub, nous eûmes beaucoup de peine à nous loger : personne ne voulait nous recevoir dans sa maison. Le maître d'école finit cependant par se rendre aux bonnes raisons, accompagnées d'un touman, que Méhémet et Mirza-Ali lui exposèrent; mais bientôt il eut à se repentir de sa condescendance, car il se trouva lui-même en butte à toutes les criailleries des gens du village, qui firent une irruption dans sa cour en disant que sa maison était déshonorée. Nous n'avions besoin que de nous présenter à la porte pour faire fuir la foule; mais on ne saurait se faire d'idée combien ces scènes, renouvelées à chaque instant, nous apportaient d'ennui et de retard. Nous avions remarqué que les gens de ce pays sont tellement menteurs, que pour obtenir la vérité il faudrait presque croire le contraire de leurs paroles. Parmi les informations que je prenais sur le pays, je demandais à l'un d'eux si, pendant l'hiver, la neige y est abondante? — Il ne neige jamais ici, dit-il; nous savons à peine ce que c'est que la neige. — Le lendemain, à notre réveil, toute la campagne était blanche de la neige qui était tombée pendant la nuit. Nous nous mîmes en route par un temps affreux, y voyant à peine pour nous conduire. Nous continuons de remonter le cours du Kaza-Tchaï, en suivant une vallée encaissée et peuplée d'un assez grand nombre de villages. Vers midi, la neige devint tellement épaisse, que les muletiers demandèrent encore à s'arrêter. Le froid avait saisi nos gens, qui regrettaient hautement les doux hivers de Smyrne, maudissant la curiosité qui entraîne l'homme loin de ses foyers pour parcourir des régions inhospitalières.

LVIII.

Tout musulman qu'il était, Méhémet, pour maintenir l'équilibre, consultait une grande cruche d'arack, dont notre hôte d'Hamadan nous avait fait cadeau. Paul Cadéli, dont la tête était moins forte, avait voulu suivre l'exemple du cawas; mais la liqueur du dattier avait agi sur lui dans un sens contraire, et lui avait ôté le peu de force qu'il avait encore pour supporter le froid. Il marchait à pied derrière son cheval, se parlant à lui-même, lorsque, saisi d'une rage subite, il se précipita sur Méchadé, en criant : Je veux boire le sang des muletiers!

Méchadé, prenant au sérieux cette exclamation d'un homme qui avait perdu la tête, s'assit sur la neige en pleurant, et refusa de continuer sa route. A la vue des larmes de Méchadé, Cadéli fut pris d'un accès de remords et se mit aussi à sangloter, et il embrassait le Persan. Georges et Méhémet cédèrent à l'attendrissement général, et voilà

tout notre monde assis au beau milieu du désert et pleurant à fendre le cœur. Tout cela n'avançait pas notre route. Nous avions passé le village de Mader-Ali-Khan sans vouloir nous y arrêter; le jour baissait, et nous avions cinq grandes lieues à faire dans des chemins peu fréquentés pour gagner le seul khan où nous pussions trouver un abri. Nous avions envoyé Méhémet pour faire préparer des provisions; pour comble de malheur, il s'égara dans la neige, sans que nous sussions quelle route il avait pu prendre. Heureusement le ciel était redevenu serein, la lune brillait avec éclat et répandait sa lumière bleue sur ces vastes plaines de neige. Rien n'animait ces solitudes, que le cri lointain des chacals, dont la voix ressemble à celle d'un homme qui rit.

Depuis quatre heures nous marchions à l'aventure, tous à pied pour soulager nos chevaux harassés de fatigue; enfin, le terrain commença à s'onduler légèrement, nous gagnâmes des collines; conduits uniquement par l'instinct de nos mulets, nous arrivâmes dans une misérable bicoque de terre qu'on appelait un khan. On alluma deux ou trois fagots d'épines, et nous couchâmes avec nos chevaux pour ne pas être transis de froid pendant la nuit. Le soleil était déjà élevé sur l'horizon quand nous nous éveillâmes. Nous étions au village de *Kademgo*.

Le lendemain, nous pûmes nous rendre compte du lieu où nous étions campés. Kademgo est un des nombreux villages qui peuplent une grande vallée comprise entre une chaîne de montagnes qu'on appelle *Sirona-Kohs,* au sud-ouest, et une autre qu'on appelle *Bogborafto*, du nom d'un village voisin. Cette chaîne est composée de montagnes basses de calcaires gris veiné et schisteux. J'ai relevé, dans cette plaine, le nom et la position de treize villages; elle est traversée dans sa longueur par une petite rivière qui va au Kaza-Tchaï, c'est-à-dire que son cours se dirige au nord, contrairement aux indications données par les cartes anglaises, qui font couler au sud toutes les eaux de ce bassin. Cette vallée est généralement connue sous le nom de *Vallée d'Amarat,* emprunté à un grand village situé sur le penchant de la montagne qui forme le fond de la vallée; mais le véritable nom du district est *Kéras*. Nous mettons un peu plus de trois heures pour arriver jusqu'au col qui termine la vallée; c'est sur le penchant de ce col qu'est située la petite ville d'*Amarat*, dont les jardins et les plantations s'étendent sur tout le penchant du col. Les produits de cette plaine consistent surtout en grains qui fournissent les marchés d'Ispahan et de Koum. Je ne pense pas avoir relevé tous les villages sans exception qui se trouvent dans la vallée; je suis loin de croire néanmoins que leur nombre s'élève à deux cent cinquante, ainsi que me l'a affirmé un des habitants.

LIX.

La Perse n'en est plus au temps de Schah-Abbas, où la population couvrait de constructions les riches et nombreuses vallées de cet empire. Je n'ai pas encore vu un seul lieu qui n'eût toutes les apparences d'une décadence manifeste. Dans les villes, ce sont des quartiers tout entiers qui sont livrés à l'abandon et à la ruine. Quant aux villages, le tableau est encore plus affligeant, car on en voit sur les routes qui sont complète-

ment abandonnés. Si les Persans n'ont pas à craindre aujourd'hui les invasions des Afghans, qui sont occupés ailleurs, ils ont encore dans l'intérieur des ennemis non moins dangereux dans des partis de Nizams, qui mettent au pillage les habitations où ils sont reçus. Le petit col que nous avons franchi nous mène droit dans une vallée plus étroite que la première, mais non moins bien cultivée. Nous faisons halte à *Kouroum-Abad*, village à peu près ruiné par un détachement de Nizams; une partie des habitants s'est retirée à Koméin. Le district dans lequel nous entrons porte le nom de *Kémara*. Cette grande vallée, peuplée de nombreux villages, a encore aujourd'hui un aspect très-animé. La résidence du gouverneur du district de Kémara est à Koméin, petite ville où nous allons faire halte. Je suis vraiment surpris que, dans une route qui a été si souvent suivie par des voyageurs européens, le peuple soit si absurde avec ses préjugés et si constamment hostile. Nous avions envoyé, comme d'habitude, Mirza-Ali et Méhémet pour préparer des logements; l'un d'eux revint au-devant de nous et nous conduisit avec précaution en dehors de la ville, dans une habitation appartenant à un Indien de Lahore, qui seul avait consenti à nous loger. Nous tenions cependant à parcourir un peu la ville : nous sortîmes donc, accompagnés des domestiques de l'Indien, pour aller nous promener au bazar; mais la foule, qui était déjà nombreuse à notre sortie, s'augmenta tellement, que nous ne pouvions plus circuler dans les rues. On tenait, à notre insu, les discours les plus offensants. A peine fûmes-nous rentrés, que le kiaïa arriva chez l'Indien ; il y eut des pourparlers fort longs; on nous demanda nos papiers. Les affaires d'Ispahan nous revinrent en mémoire, et nous craignîmes de nous voir arrêtés au moment de toucher le but.

Le prince, frère du Schah, gouverneur de Koméin, se trouvait à Téhéran, et nous étions complétement à la merci du kiaïa, qui ne nous paraissait pas un honnête homme. Notre hôte montrait la plus grande inquiétude; mais ce n'était pas dans un homme de cette sorte qu'il fallait chercher de la résolution ou même un bon conseil. Nous sûmes ensuite qu'il n'était question de rien moins que de nous retenir à Koméin pour faire demander des ordres à Téhéran. Des gens du peuple veillèrent toute la nuit à notre porte. Ils se plaisaient à effrayer nos gens par les discours les plus menaçants, et le lendemain ils s'opposaient à ce que les muletiers chargeassent nos chevaux, et disaient à l'interprète : « Si vous sortez de la ville sans y être autorisés, vous serez massacrés sur l'heure. » Le kiaïa revint encore le lendemain matin, et nous finîmes par le décider à nous laisser sortir de la ville. Le but de toute cette intrigue était de nous extorquer un certain nombre de toumans, qu'il aurait acceptés volontiers, mais qu'il n'osait pas demander ouvertement. Lorsque Méhémet lui disait, impatienté de toutes ses objections : « Si, pour sortir de votre ville, il faut vous donner une somme, vous n'avez qu'à parler ! » le kiaïa, affectant une bonhomie que les Persans jouent à merveille, lui répondait, comme fâché d'une pareille idée : « Vous n'y pensez pas, c'est bien plutôt à moi qu'il appartient de faire un présent à mes hôtes; et vraiment c'est parce que je n'ai rien sous la main qui soit digne d'eux que je ne l'ai pas fait. »

Voyant que personne n'avait l'air de comprendre, et craignant qu'une pareille tentative ne vînt aux oreilles du Schah, le kiaïa finit par nous souhaiter un bon voyage. Pour nous, nous regardâmes cette journée comme un avant-goût des ennuis qui nous attendaient plus tard, si en effet l'autorité du Schah était méconnue à Ispahan.

LX.

En sortant de Koméin, on traverse sur un pont une petite rivière qui sort d'une vallée parallèle à celle de Kouroum-Abad, que nous avions longée. Tout ce pays appartient à la formation du calcaire gris veiné de transition; il est complétement dépourvu d'arbres. Peu de temps après avoir passé la rivière, nous commençons à gravir une montagne des plus rapides, par un chemin qui paraît très-fréquenté, et qui est tracé au milieu des rochers. Plusieurs caravanes font la même route que nous pour se rendre à *Ghilpaigon*, chef-lieu d'un district très-étendu. Il y a une disposition que je n'explique pas parfaitement dans la topographie de ces cantons: c'est qu'il me semble que la plaine de Ghilpaigon doit communiquer avec celle de Koméin, et que les eaux de cette dernière doivent se jeter dans la rivière de Ghilpaigon. Je ne comprends pas ce qui force les caravanes à franchir un col extrêmement difficile, si l'on peut se rendre directement de Koméin à Ghilpaigon, par la plaine.

Nous avons à notre gauche un pic de rocher très-élevé. La route, faite de main d'homme, avec assez de soin, se prolonge au-dessus de précipices effrayants sur le flanc méridional de cet énorme piton. La roche qui le compose est, comme tout le système de la contrée, d'un calcaire gris, recouvert par des schistes calcaires et par des dépôts d'argile rougeâtre. Quand nous sommes arrivés au sommet, nous jouissons d'un magnifique coup d'œil; la vue s'étend, à droite, sur un pays montagneux qui dépend de la contrée occupée par les Backtiary.

On aperçoit au loin plusieurs vallées parallèles, séparées par des crêtes de rochers très-étroites et dirigées de l'est à l'ouest; mais toute cette contrée me paraît absolument déserte. Lorsque nous nous retrouvons sur le versant méridional du pic, la belle plaine de Ghilpaigon se développe à nos yeux; nous avons d'un côté un pays aride et sauvage, et de l'autre, de riches terrains habilement mis en œuvre.

Depuis que nous avons quitté Kouroum-Abad, j'estime que nous avons considérablement descendu; nous avons quitté la neige au col d'Amarat, et dans ces pays on n'a pas souvenir qu'il en soit tombé de l'hiver. La ville de Ghilpaigon, où nous entrons un peu avant le coucher du soleil, est la plus importante que nous ayons trouvée sur notre route depuis notre départ d'Hamadan.

Elle fut jadis entourée de murailles, mais aujourd'hui on n'en voit plus que de faibles traces. Plus nous avancions dans cette contrée, plus nous remarquions le caractère hostile des habitants et la mauvaise disposition des chefs. Le domestique persan que nous avions pris à Tabriz, et sur lequel nous avions cru pouvoir compter, se montrait plus malveillant qu'aucun autre. Loin de nous être utile pour sortir d'une position embarrassante, il ne faisait que l'aggraver en augmentant encore les prétentions des hommes auxquels nous avions à faire. S'il y avait une mauvaise nouvelle en circulation,

il ne manquait pas de nous la rapporter en cherchant à la rendre effrayante par toute sorte de commentaires.

Avant d'entrer dans Ghilpaigon, nous lui avions fait prendre les devants pour aller nous préparer un logis et s'entendre avec les autorités pour nous protéger.

GHILPAIGON.

LXII.

Dès que nous parûmes à l'entrée de la ville, nous fûmes entourés d'une foule de peuple qui nous accompagnait en augmentant toujours et en tenant des discours qui n'étaient rien moins qu'agréables à nos oreilles. Notre domestique, Mirza-Ali, était revenu au-devant de nous sans avoir trouvé un local convenable; il nous conduisit au caravanseraï, mais on ne put nous y recevoir, toutes les chambres étant prises par des caravanes qui arrivaient d'Ispahan. Ce fut seulement après avoir attendu plusieurs heures que le khan ou gouverneur se décida à nous offrir un asile chez lui; mais tout cela se fit de si mauvaise grâce, qu'il fallait que nous fussions pressés par la nécessité pour accepter une offre ainsi faite. Le 14 décembre, jour de notre arrivée dans cette ville, correspondait au cinquième jour du mois de moharem, qui suit celui de rhamazan. On célébrait la fête du Chéhadet, qui a lieu chaque année en commémoration de la mort du kalife Ali, cousin et gendre de Mahomet, assassiné dans la plaine de Kerbéla par le kalife Yésid. Cet anniversaire donne lieu dans toute la Perse à une sorte d'expiation du crime de Yésid, qui est voué publiquement à l'exécration des fanatiques chyâs.

Cette fête religieuse commence par un drame joué par les plus fervents sectateurs d'Ali, et qui retrace les derniers événements de sa vie. Nous avions trouvé la ville presque déserte, toute la population s'était transportée dans la cour du gouverneur, et quand nous fûmes nous-mêmes introduits, nous pûmes jouir du spectacle aussi étonnant qu'inattendu de cinq ou six mille hommes agenouillés en silence et accueillant par des sanglots la grossière représentation des malheurs de l'homme qu'ils vénèrent le plus après Dieu. La cour du palais paraissait disposée exprès pour une semblable cérémonie. Fermée d'un côté par un portique, elle se termine de l'autre côté par une terrasse assez élevée qui communique aux appartements. La scène était au milieu de la cour; elle avait pour toute décoration une estrade en bois sur laquelle était placé le chœur qui, dans l'intervalle des scènes, récitait des vers en l'honneur du prophète Ali. Les spectateurs étaient tellement absorbés, que notre arrivée ne suscita aucune distrac-

tion. N'étant pas prévenu du spectacle qui s'offrait à nos yeux, je ne fus pas peu surpris lorsque j'entrai dans la cour. Au premier abord, je crus comprendre qu'il s'agissait d'une fête religieuse; mais quand je vis sur l'estrade un sabre accroché et deux hommes voilés de noir qui se jetaient de la cendre sur la tête, il me vint alors à l'idée que nous allions assister à quelque tragédie lugubre. Tout cela était vrai. C'est ainsi que le drame national doit être compris par un peuple pour qu'il excite les émotions de la foule, qu'il apprenne à tous l'histoire du passé, et qu'il attache le peuple à ses institutions. Le rôle des enfants d'Ali était représenté par deux jeunes enfants qui disaient leurs vers avec un aplomb imperturbable, et qui excitaient vivement les sympathies de l'auditoire. Chacun des acteurs tenait à la main un livret bleu sur lequel était écrit son rôle, et lorsqu'il récitait, il tenait la main droite levée, jetant de temps à autre les yeux sur le manuscrit, et faisant de la main gauche quelques gestes monotones.

On applaudissait surtout aux malédictions dont on couvrait le kalife Omar et tous ceux de sa secte. Je ne pus m'empêcher de jeter les yeux sur Méhémet, qui, en sa qualité de Turc, nourrissait à l'égard d'Ali les mêmes sentiments que les Persans professent pour Omar. Mais en ce moment la controverse n'était pas permise, car une parole imprudente eût pu appeler en réalité sur sa tête la vengeance que les chyâs se contentaient de demander à Dieu; mais, en le regardant, je voyais briller dans les yeux du Turc le feu terne d'une haine profonde et implacable, et d'un mépris qui se décélait par cette imprécation si familière aux Turcs, et que nous ne pouvons traduire. Pour nous, les spectateurs se montraient assez disposés à nous faire bon accueil, parce que, dans le drame, il est question d'un ambassadeur des Francs, qui porte du secours à l'infortuné Ali. Sur la partie supérieure du portique se tenaient des femmes voilées qui partageaient vivement les émotions de la foule. Lorsque le prophète tomba sous les coups de Yésid, alors le désespoir devint général, chacun donna un libre cours à sa douleur. On voyait des Persans s'arracher la barbe et se jeter de la cendre sur la tête. Lorsque le corps d'Ali eut été couvert d'un voile funèbre, les hommes qui représentaient le chœur montèrent de nouveau sur l'estrade, et terminèrent la tragédie par un récitatif à la suite duquel la foule s'écoula en silence. Mais le spectacle n'était pas fini pour les habitants de Ghilpaigon; ils ne tardèrent pas à être instruits de notre présence dans le palais du khan : alors la foule des oisifs revint stationner devant notre porte, et toute liberté d'agir nous fut désormais enlevée, car la moindre de nos actions était épiée avec avidité, et excitait au plus haut point leur étonnement.

Lorsque le khan eut congédié les notables de la ville, il vint nous rendre visite dans l'appartement qui nous avait été donné, et à l'instant même, selon l'usage, l'appartement fut rempli par la foule obséquieuse qui formait son escorte. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une figure assez vulgaire, mais d'un abord assez agréable. Sous le règne de Feth-Ali-Schah, son père, Mirza-Méhémet-Khan, ayant eu quelques velléités d'indépendance, avait attiré à lui les habitants des nombreux villages qui entourent Ghilpaigon, et avait déclaré vouloir se soustraire à l'autorité du Schah. Dans ce pays, l'indépendance consiste à ne pas payer d'impôt; aussi, lorsqu'un bey ou un khan nourrit contre le Schah quelque sujet de mécontentement, il est toujours sûr, en prenant pour devise, «Franchise de droits,» d'avoir bientôt un certain nombre de partisans. Cette méthode, du reste, qui peut avoir quelque succès dans les montagnes, est souverainement folle dans les pays de plaines; car le gouvernement a toujours des

moyens d'atteindre les rebelles et les traite de manière à leur ôter l'envie de recommencer. C'est ce qui est arrivé à Mirza-Méhémet. Battu et dépossédé par le Schah, il fut envoyé à Téhéran, où il mourut.

Ce n'est que depuis quelques années que son fils a été réintégré dans les possessions de son père. Il nous conduisit dans un palais qu'il fait bâtir actuellement au centre de la ville, pour remplacer celui qui a été démoli à la suite de l'insurrection; il ne paraît pas que les architectes persans aient conservé la tradition des principes qui ont rendu célèbres ceux des siècles passés.

LXIII.

Ce palais, dans lequel on a cherché à introduire un certain luxe, ne rappelle en rien les élégants dessins qui rendent si remarquables quelques maisons de riches particuliers dans les autres provinces. La seule partie qui me parut traitée avec soin, ce sont les écuries, qui sont vastes, également abritées contre le froid, l'humidité et la chaleur. L'élève des chevaux forme une branche considérable des revenus du khan, mais les districts ne sont pas célèbres par la race qu'ils produisent. Les chevaux les plus estimés dans cette partie de la Perse sont ceux de Khorassan : ils sont remarquables parmi les chevaux d'Orient par leur haute taille et leur encolure fine, qui leur donne la tournure de chevaux anglais. Les propriétaires de chevaux du Khorassan que nous avons rencontrés font un éloge pompeux des qualités de cette race; ils vantent surtout leur sobriété et leur résistance à la fatigue : il y a de ces chevaux qui font habituellement vingt farsanges sans débrider. Il ne faut pas oublier que les Persans sont très-portés à l'exagération, et enclins surtout à vanter outre mesure ce qu'ils possèdent. J'ai trouvé des chevaux de cette race mieux construits pour la course que le cheval turcoman et le cheval kurde; mais ils ont moins de poitrail, et la tête si excessivement fine, qu'ils sont presque ridicules. Les Persans, malgré l'incorrection de leur dessin, ont assez bien rendu ce type dans leurs tableaux.

La difficulté de se procurer des étalons arabes a encore augmenté l'importance de l'étalon khorassan, qui est celui le plus généralement choisi dans le nord de l'Irak pour mitiger la rudesse des formes du cheval du pays; mais depuis les dissensions de la Perse avec Hérat, il n'arrive presque plus de chevaux du Khorassan, et ils sont maintenant à un prix très-élevé dans la Perse. Les qualités que les Persans demandent à leurs chevaux sont moins du fond que de la souplesse. Le Persan aime à lancer son cheval, faire des changements de pieds et l'arrêter sec sur le jarret; c'est pour lui le fond de l'équitation, et l'habitude qu'il a dans le combat de lancer son cheval sans le tenir en bride pour lâcher son coup de fusil en fuyant, exige que le cheval ait toujours de bonnes jambes : et cette méthode de l'arrêt brusque, dans laquelle les cavaliers trouvent beaucoup d'élégance, n'est propre qu'à ruiner les chevaux avant l'âge. Pour des peuples qui depuis un temps immémorial passent pour célèbres dans l'art de l'équitation, je n'ai rien trouvé qui ressemble à une méthode établie, soit pour l'étude de cet art, soit pour ce qui concerne l'hippiatrique; ils ont la manie déplorable d'employer le feu comme

remède à toutes les maladies, et cela au point qu'un cheval qui a reçu le feu au jarret ou aux épaules est toujours de vente et ne perd pas sensiblement de son prix.

Les Persans ont, comme les Turcs, l'habitude de ferrer leurs chevaux à froid; ils ne leur chargent pas le pied comme dans nos contrées par une masse pesante de fer, mais ils leur mettent une légère tôle, percée au milieu pour donner de l'air à la fourchette. Cette habitude, quoique préférable à celle des fers forgés, ne saurait être adoptée dans nos pays, où les chemins sont mouillés et fangeux pendant plusieurs mois de l'année. La ferrure orientale ne saurait résister à l'action du pavé de nos villes.

LXIV.

Du haut de la terrasse du palais du khan, la ville se développe presque entièrement aux regards et paraît d'une certaine importance; mais ici, comme partout, il faut faire la déduction d'un assez grand nombre de maisons désertes ou ruinées. On remarque trois mosquées, quelques bains, quatre ou cinq caravansérais, et quelques bazars couverts, assez bien fournis. Notre hôte possédait dans la ville plusieurs autres maisons; c'était enfin un homme dans une haute position pour le pays; il avait été à la cour, et ses manières ne démentaient pas les relations qu'il avait pu avoir avec les premiers personnages.

En rentrant chez lui, nous trouvâmes une nombreuse société qui nous attendait; parmi les visiteurs se trouvait un certain mollah du nom de Hadji-Ali, qui était bien le personnage le plus amusant, le plus spirituel et le plus original que nous ayons encore rencontré; il n'habitait pas toujours Ghilpaigon et se livrait volontiers à la vie errante, si chérie des Persans. Son titre de *Hadji* indiquait assez qu'il avait accompli le pieux pèlerinage de la Mecque; il va sans dire qu'il était également *Méchadé* et *Kerbélaï,* pour s'être rendu aux tombeaux qui font la gloire de ces saintes villes. Voyageant toujours et toujours questionnant, doué d'une mémoire très-locale, il avait infiniment retenu, mais par malheur pour nous il n'était préoccupé que de deux choses, apprendre des nouvelles d'Europe en nous faisant question sur question, et montrer son savoir. Quand nous le mettions sur le chapitre de la Perse, quand nous le questionnions sur des choses qu'il avait journellement sous les yeux et sur lesquelles il lui était si facile de nous instruire, il nous renvoyait toujours à son voisin en disant: Celui-ci connaît ces matières-là mieux que moi. Hadji-Ali consentit cependant à visiter la ville avec nous; il jouissait d'une grande considération dans l'endroit: aussi, quand nous sortîmes, nous pûmes recueillir une partie des hommages que la population lui rendait, et personne ne vint gêner notre promenade par une indiscrète curiosité. Nous nous fîmes conduire à la grande mosquée, dans laquelle nous n'aurions pas pu pénétrer sans son assistance.

Cet édifice, qui en dehors a l'apparence d'une construction assez grossière, offre dans

l'intérieur quelques détails qui ne manquent pas d'intérêt. Une grande inscription couphique, qui forme la frise, apprend que cette mosquée a été fondée par Zobéide, femme du kalife Haroun-Al-Rachid; mais j'avoue que je la crois apocryphe, car la construction, le mortier, les briques, ne portent pas le cachet d'un temps aussi reculé. Il est possible que cette inscription ait été placée là pour rappeler un établissement fondé par cette princesse et remplacé par la mosquée actuelle.

L'industrie de Ghilpaigon consiste dans la fabrication de quelques étoffes de coton qui se consomment dans la contrée. Bien que les hivers n'y soient pas toujours sans neige, le coton y vient à maturité. Le sol produit avec abondance du grain, des melons, et du ricin, dont on tire de l'huile pour les lampes. Dans toutes ces contrées, les arbres forestiers ne viennent point, et les arbres fruitiers ont besoin de soins assidus pour y prospérer. Le hadji nous expliquait fort bien que la cause principale de la rareté des arbres en Perse était la grande élévation du plateau au-dessus du niveau de la mer, et peut-être aussi la rareté des pluies. Il n'y a, en effet, que dans les jardins arrosés avec soin qu'on peut admirer quelques arbres d'un port aussi élevé qu'en Europe. Hadji-Ali tenait beaucoup à nous conduire dans sa maison pour nous faire voir sa bibliothèque, composée d'un certain nombre de livres européens, parmi lesquels se trouvait une Bible ornée de gravures, dont il expliquait le sens avec beaucoup de sagacité.

Nous partîmes après lui avoir serré affectueusement la main; mais il ne paraissait pas content de ces remercîments. Rentrés chez le khan, nous eûmes de nouveau à subir l'indiscrète curiosité des habitants. Nous commençâmes par fermer la porte, après avoir chassé les importuns. Comme la pièce était au rez-de-chaussée, nous les entendîmes errer du côté de la fenêtre, qui, fort heureusement, était close par des vitres de papier; ils essayèrent d'abord de regarder par les fentes; ensuite, soit par hasard, soit à dessein, un doigt perça le papier. Il s'établit alors une circulation pour nous regarder par le trou. Quelques minutes après, une autre ouverture fut faite, et de proche en proche, le papier qui fermait la fenêtre fut entièrement lacéré, et nous vîmes à chaque vitre une tête de Persan fixée, immobile comme une figure de cire. Jusqu'au milieu de la nuit on fit du bruit à notre porte pour nous voir, et nous n'obtînmes un peu de tranquillité que lorsque nous eûmes éteint notre lampe pour rester dans la plus profonde obscurité. Si de pareilles importunités n'avaient qu'un temps, on pourrait peut-être en prendre son parti; mais quand je pense qu'il faut y être exposé du matin au soir, alors on est pris de découragement et l'on se livre sans défense à l'insatiable curiosité des habitants.

LXV.

Le 15 décembre, les muletiers vinrent nous avertir que les chevaux étaient prêts: nous nous levions pour prendre congé du khan et le remercier de son hospitalité.

Les bruits alarmants qui avaient circulé sur l'état de la ville n'avaient pas pris de consistance; mais on disait dans Ghilpaigon que des tribus de Bactyaris, bravant l'autorité

du Schah, avaient franchi les montagnes qui s'étendent au sud de notre route et venaient guetter les caravanes égarées dans ces quartiers déserts. Au moment du départ, nous demandâmes donc au khan quelques hommes d'escorte.

La plaine de Ghilpaigon a environ deux lieues du nord au sud ; elle est en communication dans sa partie sud-est avec deux vallées parallèles, qui ne sont séparées que par une chaîne très-étroite de montagnes calcaires. La plus méridionale de ces deux vallées conduit au village de Kondsar; l'autre, celle que nous prîmes, mène au village de Dourh. Le terrain s'élève tant soit peu depuis Ghilpaigon jusqu'à Dourh. Nous marchons toujours dans une vallée, et toutes les montagnes qui environnent cette plaine, bien que dépouillées presque entièrement de végétation, nourrissent une quantité considérable de gibier, des chevreuils, et notamment une espèce de mouton sauvage qui est assez commune dans les hauts plateaux de l'Arménie et dans les montagnes de la Perse. La robe de cet animal ne ressemble en rien à la laine du mouton; c'est un pelage d'un fauve roux, très-ras. La tête est surmontée de deux énormes cornes enroulées comme celles du bélier, et striées transversalement; la tête est absolument semblable à celle du mouton, mais il diffère du mouton d'Orient en ce qu'il a la queue courte et menue, au lieu de porter un appendice charnu et graisseux comme le mouton domestique. Les habitants ne croient pas que ce soit une espèce particulière; ils pensent que la vie sauvage a seule opéré cette transformation sur des moutons domestiques, à la suite de plusieurs générations. Nous ne rencontrons sur la route que deux villages, l'un, nommé Tikan, composé de quelques maisons couvertes en terrasses, et l'autre, du nom de Tchoustcha, habité par quelques familles qui se livrent à l'agriculture.

Cette vallée, qui offre une grande étendue de terres labourables, était autrefois beaucoup mieux peuplée; mais depuis quelques années les tribus de Bactyaris s'étaient habituées à franchir les montagnes du sud et venaient piller les habitants de cette vallée, qui ne trouvaient pas même de secours auprès du khan de Ghilpaigon, attendu que les chefs de Bactyaris s'entendaient avec lui et lui remettaient une part du butin. Les troubles qui suivirent la mort de Feth-Ali-Schah, et les guerres civiles entre les nombreux compétiteurs qui se disputaient le trône, s'étendirent dans les autres provinces de la Perse, et les beys des Bactyaris profitèrent de ces circonstances pour s'assurer une indépendance dont ils jouissaient déjà de fait; car jamais l'autorité des princes kadjars ne fut complétement reconnue dans ces montagnes, où les beys héréditaires se sont mis au-dessus de toutes les lois.

LXVI.

Les districts qui s'étendent entre la grande plaine déserte de Koum à Hamadan, ne se trouvant pas sous la puissance immédiate d'un frère du Schah, avaient aussi voulu réclamer une part d'indépendance; mais lorsque Méhémet-Schah fut devenu tranquille possesseur du trône, il lui suffit de quelques troupes pour mettre à la raison un pays

découvert et qui n'avait pas de moyens de défense. Maintenant la contrée est à peu près tranquille, et les habitants qui ont abandonné leurs villages n'y sont pas rentrés. Nous fîmes halte au village de Dourh, où se trouvent deux caravanséraïs en ruines. Les habitants, au nombre d'une vingtaine de familles, ont, pour se mettre à l'abri des incursions, entouré leurs maisons d'une muraille en terre avec quatre tours aux extrémités; il n'y a ni arbres ni cultures aux environs, et tout ce pays est d'une tristesse affreuse. Nous fûmes contraints de nous installer, tant bien que mal, dans la poussière du khan, et ce fut à grand'peine que Georges se procura un peu de farine pour nous préparer du *pita*. Le soir venu, nous entendions les hurlements des chacals, qui venaient jusqu'à la porte du khan dévorer les débris d'un mouton qu'on avait tué. Nous sortîmes au clair de la lune, et nous entendions distinctement ces animaux qui chassaient; ils donnent de la voix comme des chiens, établissent des relais, et chassent en un mot selon toutes les règles de l'art.

Nous continuâmes notre route sur Ispahan, prenant patience, car nous avions vu qu'il fallait renoncer à obtenir des muletiers les journées plus fortes que six ou sept heures de marche. Quelque temps après avoir quitté le khan, nous passons un petit col au delà duquel se trouve un autre caravanséraï. Lorsque le commerce était florissant en Perse, la prévoyance du gouvernement et les fondations pieuses des particuliers avaient multiplié ces sortes d'établissements; mais depuis de longues années personne ne songe plus à les entretenir, encore moins à en fonder de nouveaux. Aussi peu à peu les caravanes ont-elles perdu l'habitude de loger dans les khans, et préfèrent-elles camper en plein air.

Nous jouissons d'un climat constamment beau et d'une température assez douce pour ne pas sentir le besoin de faire du feu. Fort heureusement pour nous, nous faisons cette route pendant l'hiver, époque à laquelle les citernes sont remplies d'eau; car, à en juger par l'aspect aride du pays, ces routes doivent être impraticables pendant l'été. Des rochers de schiste noir, sans végétation, reflètent les rayons ardents du soleil; les ruisseaux peu nombreux sont taris, et les mares converties en amas de boue infecte. Cette contrée néanmoins ne laisse pas que d'avoir quelques attraits. On jouit sans arrière-pensée de la pureté sans égale de l'atmosphère, de cette coupe sauvage et insolite des terrains : on commence à se plaire en Perse du moment qu'on n'y voit plus les habitants.

Nous avons à notre droite un pays montagneux et désert qui nous sépare des provinces occupées par les Bactyaris. Nous dominons à gauche une plaine immense terminée par une chaîne de montagnes couvertes de neige, au pied desquelles est située, dit-on, la ville de Kachan. Nous marchons toute cette journée dans une solitude presque complète, et nous laissons à notre droite le village de Dombow, fortifié par une muraille en terre, construite plutôt pour la facilité de la perception de l'impôt que pour se mettre à l'abri des incursions des bandits. Nous allons faire halte au village de Déhat, situé à l'entrée d'une grande vallée complétement inculte et flanquée par deux chaînes de montagnes composées de schiste calcaire entremêlé de filons de trapp. Les montagnes ne se présentent pas sous la forme d'une chaîne continue, mais ce sont une suite de mamelons superposés en désordre, dont les eaux par conséquent se dispersent et s'évaporent sans former un ruisseau d'une étendue considérable. Notre arrivée à Déhat

fut accueillie par la population avec autant d'inquiétude et de surprise qu'à notre précédente étape. Il y a chez ces populations une défiance des étrangers dont le *khétkoda*, ou chef du village, nous donna bientôt l'explication. Le bourg de Déhat se compose de deux ou trois cents maisons assez bien alignées; les rues sont arrosées par des canaux, et des plantations d'arbustes doivent égayer, pendant la belle saison, la monotonie de ces habitations uniformes et bâties de terre jaune.

Nous restâmes quelque temps à cheval à l'entrée du bourg, pendant que nos gens étaient allés demander un logement au chef de l'endroit. Bientôt nous fûmes entourés d'une foule compacte et presque hostile, dans laquelle se trouvaient, comme toujours, des orateurs qui faisaient notre description, disaient notre itinéraire, le but de notre voyage, et paraissaient mieux informés que nous-mêmes de nos faits et gestes. Aucun des assistants, malgré l'insistance du chef, ne voulut nous ouvrir sa maison, et fort heureusement ce dernier se décida à nous offrir une chambre où nous nous installâmes, nous et nos gens; mais jusqu'à la nuit il y eut devant la porte un rassemblement tumultueux du sein duquel s'élevaient parfois des rumeurs inquiétantes.

Nous avions pourtant sacrifié aux dieux du pays en nous coiffant de l'affreux bonnet de peau de mouton. Méhémet lui-même avait couvert son chef, rasé par les barbiers de Stamboul, du bonnet conique des Khadjars; et certes, de toutes les figures grotesques que nous avions rencontrées, il n'y en avait pas de comparables à celle de mon vieux corsaire; c'était pourtant lui qui était la principale cause de nos embarras.

Un des plaisants de la troupe qui nous entourait avait imaginé de signaler Méhémet comme un Afghan, qui venait à la suite d'une avant-garde de Francs pour recommencer la guerre contre la Perse. Or, quoiqu'un siècle se soit écoulé depuis les désastres que les Afghans ont fait éprouver à ces malheureuses contrées, le nom de ces peuplades sauvages et féroces est encore un épouvantail pour les paysans. Ces districts ont particulièrement souffert du temps de Mahmoud et d'Aschraf, de 1722 à 1725. Les tribus de Kurdes et de Bactyares qui s'étaient jointes aux Afghans s'étaient établies dans ces villages, et la ville de Ghilpaigon avait été donnée en fief à un bey kurde, pour le récompenser de sa coopération. La ville de Déhat, qui était à cette époque florissante et populeuse, avait été réduite au misérable état où nous la trouvions.

A mesure que nous entrions dans le cœur de l'Iran, l'usage de la langue turque devenait de plus en plus rare. Méhémet me devenait inutile, et notre interprète persan, Mirza Ali, était le pivot de nos conférences. Dieu sait comment les discours des Persans étaient rendus.

Déhat est bâti au pied d'un massif peu élevé de collines, et suffisamment pourvu de bonne eau; mais le pays environnant est peu cultivé et totalement privé d'arbres. Les montagnes qui bordent les deux côtés de la large vallée que nous parcourons sont composées de schistes calcaires et de poudingues calcaires de formation tertiaire.

Partis de Déhat à quatre heures quarante-cinq minutes du matin avec une faible escorte de paysans, nous passons à six heures quarante-cinq minutes devant le village de Rusni; plus loin sur la gauche est le village de Alévir, et presque en face, sur le flanc

droit de la vallée, celui de Mir-Kassem. Mais la route que nous parcourons est entièrement déserte et la campagne a un aspect désolé. Les gens de notre escorte nous abandonnaient l'un après l'autre, à mesure que nous nous éloignions de Déhat, et nous en fûmes bientôt réduits à nos propres forces. Je m'en consolais facilement, car ces compagnons improvisés n'étaient propres qu'à jeter du découragement dans l'âme de nos gens, et, comme toujours, c'étaient ceux du pays qui se montraient le plus inquiets. Les muletiers n'aspiraient qu'au moment d'entrer dans Ispahan, qu'ils regardaient comme le terme de leur long pèlerinage; quelle illusion! Vers huit heures et demie, nous commençons à monter; la vallée s'élargit; nous sommes bientôt sur le sommet d'un immense plateau, à l'extrémité duquel nous apercevons le caravansérai où nous devons faire halte.

Ce plateau s'étend à notre gauche, c'est-à-dire vers le nord, jusqu'à Cachan; au sud, il est borné par des collines de schistes calcaires, qui vont toujours en s'élevant jusqu'au Khoh-y-Zert (montagne verte), située à l'ouest d'Ispahan, et dont les versants alimentent la petite rivière de Zendhéroud.

LXVII.

A deux heures, nous arrivons au caravansérai de Tchélésieh, magnifique édifice bâti sous le règne de Schah-Abbas, et qui peut être regardé comme le type des édifices de ce genre qui jalonnent les routes de l'Orient.

Il est singulier que, dans les innombrables descriptions que les voyageurs nous ont données, il n'y en ait pas un qui ait eu la pensée de reproduire un plan de caravansérai; aussi, à mon arrivée en Perse, étais-je loin de soupçonner que l'art de la composition des plans eût été porté dans ce pays à un si haut degré de perfection.

Les innombrables édifices du même genre que l'on observe en Perse sont tous construits sur des données spéciales appropriées à la localité. Dans les pays montagneux, ce sont, comme nous l'avons vu près de Tabriz, des hangars couverts pour mettre les voyageurs à l'abri de la neige; dans les pays frontières, ce sont de véritables forteresses garnies de tours et de meurtrières où les caravanes peuvent se défendre contre les brigands; enfin, dans les plaines tempérées de l'Irak, ce sont de véritables palais, où les gens et les bêtes de somme trouvent un abri contre les chaleurs ardentes, et de vastes portiques pour jouir de la fraîcheur des nuits.

Le caravansérai ou khan de Tchélésieh présente au dehors une façade de soixante et dix mètres de longueur, au milieu de laquelle s'élève une porte monumentale ornée dans le style du pays. Une inscription en langue persane fait l'éloge du fondateur et analyse les beautés de l'édifice.

A droite et à gauche de la porte est une rangée de six niches où peuvent se tenir les caravaneurs qui veulent stationner au dehors.

Le corps de logis qui forme la façade est destiné aux voyageurs de distinction. Deux petites cours, qui peuvent se fermer, sont disposées pour recevoir les femmes. Une chambre ou magasin sans lumière est destinée à serrer les *cafèz,* sorte de cages qui se placent par couple sur les chameaux, et dans lesquelles les femmes s'asseyent pour voyager. Des rideaux dont la richesse indique le rang des voyageuses couvrent ces cages et arrêtent les regards indiscrets.

Une vaste cour de cinquante mètres de large occupe le centre de l'édifice; elle est entourée de chambres destinées aux voyageurs. A l'extrémité des deux axes sont des voûtes ouvertes pour les conversations; enfin, faisant face à l'entrée, est une *kouba* ou petite mosquée, dans laquelle on peut faire la prière.

Aux quatre angles de la cour s'ouvrent des portes qui communiquent à de longues galeries obscures et par conséquent fraîches : ce sont les écuries pour les chameaux et les mulets. De grandes niches, semblables à celles du dehors, sont destinées à poser les harnois et les marchandises; elles servent aussi aux valets des caravaneurs pour s'installer et veiller sur leurs animaux.

Toute la construction est de brique, et faite avec un soin minutieux. En examinant la composition de ce plan au point de vue de l'art, on y reconnaît une science du premier ordre dans l'ajustement de toutes les parties, et notamment des angles. L'emploi du fer et du bois a été totalement proscrit, de sorte que cet édifice n'a d'autre chance de destruction qu'un tremblement de terre ou une démolition préméditée. Mais quels que soient les peuples qui gouverneront l'Irak, leur intérêt sera toujours de conserver ces édifices, dont l'utilité est générale. Voilà pourquoi les caravansérai de Schah-Abbas ont survécu à l'invasion des Afghans, lorsque tant d'autres édifices sont tombés sous leurs coups [1].

(1) Voy. pl. LXXXVI.

ISPAHAN.

LXVIII.

Nous n'étions plus éloignés d'Ispahan que d'une journée de marche; mais les inquiétudes qu'on répandait parmi nos gens allaient, pour ainsi dire, en augmentant. Le gardien du caravansérai ou *oda bachi* affirmait que la veille une sédition avait éclaté dans la capitale, par suite des menées des *loutyes,* nom nouveau dont je demandais en vain la signification. Était-ce une tribu, une corporation, ou simplement un mot qui signifiait rebelle? Aucune réponse satisfaisante ne m'était faite, et plus tard je n'ai pas été plus heureux; j'ai pu démêler seulement ceci, qu'on appelle *loutyes* les troupes d'aventuriers et de routiers qui font le métier de bandits politiques.

Le 18 décembre, notre caravane était sur pied longtemps avant le lever du soleil : chacun paraissait radieux, car, pour les Persans, c'était accomplir une sorte de pèlerinage, que d'aller faire sa prière à la grande mosquée de la capitale; pour nous autres Européens, c'était un jour mémorable que celui de notre entrée à Ispahan.

La pureté du ciel, l'indicible suavité de l'air qu'on respire sur ces plateaux, donnaient à chacun de nous une légèreté d'esprit, un sentiment de bien-être qui eût été sans mélange, sans ces craintes qui assiégeaient quelques membres de la caravane, notamment les interprètes.

Nous quittâmes Tchélésieh aux premiers rayons du jour, continuant notre route droit à l'est, dans un pays toujours désert et aride. Est-ce donc ainsi que devait s'annoncer la capitale d'un des plus célèbres empires du monde?

Après deux heures et demie de marche sur un terrain sablonneux, nous franchissons une petite colline, et la ville d'Ispahan s'offre à nos regards. Dans une brume argentée, nous voyons surgir le dôme immense de la grande mosquée, les minarets élancés dont la base disparaît dans la vapeur. Il y eut dans notre troupe un sentiment de

recueillement. Les Persans prièrent, et moi j'admirais en silence un des plus magnifiques spectacles que j'eusse jamais vus.

Un petit bourg, nommé Anouschirvan, dans lequel nous fîmes halte pour nous rafraîchir, présentait un aspect plus animé que tous ceux que nous avions rencontrés sur notre route. Des caravanes de chameaux et de mulets encombraient ses rues; c'est, dit-on, le point de jonction de la route de l'Ouest avec la route du Nord qui mène à Téhéran. Après avoir rapidement parcouru le village, qui porte le nom d'un des plus célèbres princes de la dynastie sassanide, je reconnus qu'il ne renfermait aucun monument digne d'être recueilli; nous remontâmes à cheval et reprîmes la route d'Ispahan.

Le voisinage immédiat de la ville s'annonce par des cultures qui paraissent dirigées avec intelligence. Les canaux d'irrigation sont disposés d'une manière merveilleuse pour que toutes les parties du terrain reçoivent également une part raisonnable des eaux distribuées. Des buissons de ricin forment les clôtures des champs, et quelques peupliers bordent les canaux; mais il faut convenir que le contraste qui existe entre cette campagne et celles que nous venions de traverser contribuait beaucoup à en faire ressortir les agréments.

Les faubourgs d'Ispahan, que nous atteignîmes vers midi, s'étendent indéfiniment dans la plaine; ils s'annoncent par quelques masures inhabitées, qui de proche en proche finissent par affecter une sorte d'alignement, qui ressemble presque à une rue. A l'entrée d'un carrefour, nous aperçûmes quelques hommes armés de fusils qui paraissaient faire la garde. Je demandai ce qu'étaient ces hommes: « Ce sont, me répondit le guide, des Loutyes qui attendent un habitant du faubourg pour lui envoyer un coup de fusil quand il rentrera. » Cet état de choses est tellement passé dans les habitudes de la population, qu'il n'excite pas le moindre étonnement.

Méhémet et Mirza-Ali avaient pris les devants, pour porter au gouverneur les lettres du gouverneur de Tabriz, frère du Schah, qui nous annonçaient aux autorités d'Ispahan.

Nous ne tardâmes pas à atteindre les murs de la ville; mais il fallut, pendant plus d'une heure et demie, errer dans les dédales sans fin des faubourgs de l'ouest, qui sont les seuls dans lesquels on observe encore de l'activité.

Nous fîmes halte à l'entrée de la ville, aux pieds des anciens remparts et non loin du palais. Après une heure d'attente, nous sommes conduits par deux ferâch du gouverneur au faubourg de Djoulfa, distant de trois milles environ d'Ispahan, où nous trouvâmes une maison disposée pour notre réception.

Pendant le séjour que nous fîmes à Ispahan, j'étudiai l'ensemble de ses monuments. Cette description fera le sujet des chapitres suivants.

PLAN GÉNÉRAL DE LA VILLE.

LXIX.

Ispahan est située sur la rive gauche de la petite rivière Zendehroud, qui coule vers l'est sur un lit de rochers. L'ensemble de la ville et des faubourgs, vu du haut des minarets, affecte la forme d'une demi-ellipse; quelques faubourgs s'étendent au sud de la rivière; mais, à l'exception de celui de Djoulfa, ils n'ont jamais été si populeux ni si commerçants que ceux de la rive gauche.

La ville était défendue par une haute muraille, bâtie en briques crues, et flanquée de tours demi-circulaires très-rapprochées les unes des autres; mais, depuis les désastres de 1722, la muraille a été en partie détruite, et les tours tombent en ruine.

L'épaisseur de la courtine est de trois mètres; les tours, qui ont à peu près sept mètres de diamètre, sont beaucoup plus étroites par le haut; elles offrent à peu près la forme d'un cône tronqué. Il règne à la hauteur du tiers inférieur un bandeau de briques cuites qui relie toute la maçonnerie; les tours sont faites avec ces briques crues qui sont d'un usage général en Perse, et qui sont composées d'argile et de paille hachée, et séchées au soleil.

Au-dessus du bandeau sont des meurtrières qui n'ont jamais vu de canons, même quand la ville était assiégée par une armée d'Afghans. Quel que soit le mauvais état de ces constructions, elles auraient encore suffi pour sauver la ville si elle eût renfermé une population moins pusillanime. Le sommet des tours est couronné par une dentelure arrondie; les portes de la ville sont d'une simplicité plus que rustique; en un mot, l'ensemble de ces remparts est tout à fait indigne de l'illustre capitale que Schah-Abbas embellit d'ailleurs de si magnifiques ouvrages.

Les maisons des faubourgs viennent, en quelques endroits, s'appuyer jusque sur le rempart : il n'y a qu'un chemin de ronde étroit et tortueux, dans lequel le service de la défense ne saurait fonctionner. Ispahan, en un mot, peut être considérée comme une place ouverte au premier assaillant.

Du temps de Schah-Abbas, la citadelle était située du côté de l'est. C'est la ruine qu'on appelle aujourd'hui le Château de Tabarik; elle occupe le centre du quartier le plus dévasté de la ville; c'est par là que les Afghans se sont emparés d'Ispahan.

Le château de Tabarik est une grande enceinte entourée de murailles et renfermant des habitations pour les troupes. Si j'en crois la tradition, cet édifice fut le théâtre d'une des plus épouvantables boucheries dont les annales de l'Orient aient conservé le souvenir.

Mahmoud, khan des Afghans, maître de l'empire persan, ne crut trouver de sécurité que dans l'anéantissement de tout ce qui avait servi l'infortuné monarque Schah-sultan Hussein. Toute la noblesse persane avait été massacrée par les ordres du vainqueur. Mahmoud avait pris à sa solde trois mille hommes de la garde du schah détrôné; mais, peu de temps après, des soupçons s'élevèrent dans son esprit sur la fidélité de ces hommes : il les invita tous à un pilau, qui fut servi dans la cour du château de Tabarik. Ces festins militaires sont dans les usages de l'Orient; les festins des janissaires sont assez célèbres dans les fastes de la Turquie. Au moment où les invités de Mahmoud allaient commencer leur repas, les murailles du fort se couronnent d'Afghans armés, et les malheureux soldats persans sont massacrés jusqu'au dernier : cela se passait le 30 janvier 1723.

Méhémet faisait à ce sujet une remarque assez curieuse : c'est que cent ans après cet événement, presque jour pour jour, le sultan Mahmoud employait le même moyen pour anéantir la milice des janissaires. On sait que c'est à la suite d'un repas que le massacre des janissaires fut consommé, vers la fin de l'année 1822. Dans l'intervalle, le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, avait supprimé la milice des Mamelucks en les massacrant tous dans la citadelle du Caire. Ces traditions gouvernementales ne se perdent pas en Orient.

Débarrassé des inquiétudes que lui causait la milice persane, Mahmoud ne mit plus de borne à sa rage. Tout ce qui passait pour avoir le moindre attachement pour la dynastie déchue fut envoyé au supplice. Les marchands ne furent pas épargnés, et la ville d'Ispahan, qui comptait, dit-on, quinze cent mille habitants, fut réduite à l'état d'une misérable bourgade.

Nous assistons pour ainsi dire au dénoûment de ce drame lugubre; car, depuis un siècle, les quartiers jadis populeux sont restés dans l'état où les a laissés une violence sauvage, et trois mille maisons qui entourent ce château sont désertes et ruinées.

En montant sur les murs du château de Tabarik, on jouit d'un panorama complet de la ville d'Ispahan. Le terrain étant parfaitement uni et les maisons toutes de hauteur à peu près égale, l'ensemble de la ville présente un coup d'œil très-monotone, et la ligne de l'horizon n'est rompue que par quelques monuments élevés : la grande mosquée, le médrécé du schah-sultan Hussein, et deux ou trois autres mosquées de peu d'importance. La grande place de la mosquée, ou Méïdan-Schah, occupe la partie occidentale de la ville; elle est attenante aux palais et aux jardins, magnifique ensemble que j'ai observé en détail. Elle est entourée par les bazars, qui sont vastes, bien fournis, mais qui, sous le rapport de l'architecture, sont loin d'être aussi remarquables que ceux de Constantinople. Les bazars d'Ispahan sont des rues couvertes par des solives qui soutiennent des toiles ou des plafonds; l'extérieur des boutiques n'est point décoré; cependant quelques-unes ont des peintures assez agréables. Les magasins qui ont le plus attiré ma curiosité sont ceux des confiseurs et marchands de gingembre; tous leurs produits sont déposés dans de grandes potiches de Chine ou du Japon, et le costume des marchands, avec leur robe étroite et leur culotte noire, a déjà un certain aspect chinois. Je n'ai observé ni marchands d'armes ou de curiosités, ni de marchands d'étoffes comme à Tabriz; en un mot, la décadence et la ruine sont partout. Il faudrait de grands

événements pour qu'Ispahan reprît le rang qu'elle occupait sur la liste des cités florissantes.

La partie qui longe le cours du Zendehroud est défendue par une simple muraille qui rejoint les deux ponts; elle tourne ensuite à angle droit vers le nord, pour rejoindre le château.

Le faubourg de l'ouest, que nous traversâmes en arrivant à Ispahan, se nomme Vidabad; il est occupé par un grand nombre d'industriels, de marchands de comestibles, et par les fabricants de feutres, genre de tapis qui est d'un usage général en Perse; aussi cette industrie est-elle arrivée à un degré remarquable de perfection. Ces feutres sont à fond gris, ornés de dessins variés en laine de différentes couleurs : comme ces dernières sont teintes en nature et que les dessins sont incrustés dans le feutrage, ces tapis ont une très-grande durée.

Le faubourg qui longe la rive gauche de la rivière se nomme Tcharchi-Schiraz; il est occupé par des jardiniers.

Sur la rive droite, on en compte trois : le faubourg de Selfaras, presque désert et occupé par des jardins, celui de Faar-Abad et celui de Djoulfa. Les deux premiers ne sont qu'un amas de ruines; le dernier, occupé par la colonie arménienne, joue un grand rôle dans l'histoire d'Ispahan.

Le gouverneur nous avait envoyé deux ferâch de sa maison pour nous accompagner pendant tout le temps de notre séjour; ils nous installèrent dans une maison qui nous avait été préparée dans le faubourg de Djoulfa, où logent d'ordinaire les étrangers. Nous y fûmes reçus par l'évêque arménien catholique, le père Derdérian, qui nous offrit ses services avec empressement, et qui, par sa connaissance de la ville et des autorités, nous fut plus d'une fois très-utile pendant le cours de nos excursions.

DJOULFA.

LXX.

Après avoir passé le pont du Zendehroud, nous traversons un terrain inculte, qui faisait partie d'un vaste jardin appelé Hézardjerib, et nous entrons dans un dédale de ruines qui furent autrefois l'opulent faubourg de Djoulfa.

La maison qu'on nous avait préparée est cependant d'assez jolie apparence, et fait exception avec celles qui l'environnent. Le père Derdérian nous attendait avec des envoyés du gouverneur, qui, selon l'usage d'Orient, nous apportaient de la part de leur maître une quantité de fruits et de rafraîchissements portés sur de larges plateaux.

Nous retrouvons la même coutume en Afrique, sous le nom de *diffa*. La diffa indique que l'hôte est le bienvenu dans le village ou la tribu. Refuser la diffa serait un acte d'hostilité. L'importance de la diffa est proportionnée au rang de l'hôte; mais en retour elle lui impose une obligation assez onéreuse, car il faut faire un présent à chacun des hommes chargés de l'offrande du chef. Les rafraîchissements qu'on nous envoyait consistaient en fruits de toute espèce, en raisins aussi variés de forme que de couleur, les uns bleuâtres et énormes, les autres à petits grains sans pepins et doux comme du miel. Il y avait une abondance de melons de toute sorte. Les melons d'Ispahan sont célèbres dans toute l'Asie; ils sont blancs et musqués, et ont cet avantage de pouvoir se conserver une partie de l'hiver. Nous étions en janvier, et les fruits qu'on nous apportait étaient aussi beaux que si l'on venait de les cueillir. Aux fruits succédèrent les porteurs de pâtisseries et de confitures, toutes choses qui jouent un grand rôle dans la politesse persane. Les mêmes cérémonies se renouvelèrent à chaque visite que nous fîmes à chacun des hauts fonctionnaires d'Ispahan, le grand muchtéid, l'imam Djouma, etc. Je ne reviendrai plus sur ces détails.

L'origine du faubourg de Djoulfa est trop connue pour qu'il soit nécessaire de s'étendre longuement sur ce sujet. Tous ceux qui, depuis Chardin et Lebruyn, ont écrit sur la ville d'Ispahan, ont retracé la situation de Djoulfa à l'époque où ils voyageaient; on peut donc suivre dans leurs récits l'histoire de la prospérité et de la décadence de cette colonie arménienne.

En parcourant la vallée de l'Araxe, nous avions passé dans le voisinage de l'antique Djoulfa, qui fut le berceau de cette colonie. Le prince Schah-Abbas, vainqueur des Turcs, et voulant récompenser la conduite des habitants, qui s'étaient pour la plupart déclarés en sa faveur, transporta la population de cette ville dans le voisinage d'Ispahan, et fit bâtir le faubourg auquel il donna le nom de Djoulfa. La ville arménienne fut rasée, et aujourd'hui on peut à peine suivre sur le sol le circuit de ses murailles. Plusieurs familles étrangères à Djoulfa furent aussi internées en Perse, Schah-Abbas ne voulant pas les laisser exposées aux vengeances des Turcs, dont elles avaient abandonné la cause.

Les plus grands éloges ont été donnés par tous les historiens à la conduite du prince persan, qui, en prenant une mesure politique tout en faveur du commerce de sa capitale, laissa à chaque famille la faculté de conserver et de pratiquer sa religion, sans que jamais ni lui ni ses successeurs aient provoqué leur conversion à l'islamisme.

LXXI.

Les Arméniens venus en Perse pratiquaient, comme tous leurs coreligionnaires, la doctrine de l'eutychéisme. C'est en ce point capital, la présence réelle dans l'eucharistie, qu'ils diffèrent des catholiques. Vers le milieu du dix-huitième siècle, les missionnaires catholiques parvinrent à faire rentrer dans le sein de la grande Église chrétienne un grand nombre de familles arméniennes. La foi catholique fit aussi quelques progrès dans

la colonie; de là des dissidences et des querelles intestines qui non-seulement troublaient la paix dont jouissait la famille arménienne, mais les querelles religieuses les détournèrent peu à peu de leurs occupations commerciales. Les familles converties au catholicisme voulaient, comme il était dans leur droit, pratiquer leur nouveau culte avec toute liberté; les dissidents s'y opposèrent; et l'on doit rendre cette justice au gouvernement du Schah-Sultan Hussein et de ses successeurs, c'est que jamais ils n'interviennent dans les querelles religieuses des Arméniens. L'ordre des jésuites, appelé en Perse par les catholiques, y apporta ses lumières et ses richesses; de nombreuses églises furent bâties, de vastes couvents institués, et aujourd'hui on voit encore ces magnifiques établissements, où les Arméniens recevaient l'instruction religieuse en même temps que les éléments des sciences utiles.

D'immenses jardins entouraient le principal couvent; la vigne de Corinthe y fut naturalisée, et aujourd'hui, après tant d'années d'abandon, les vignes et les cultures des jardins des jésuites sont encore les plus belles de Djoulfa. La colonie catholique a diminué dans la proportion de la colonie dissidente, et le petit nombre de fidèles attachés à l'Église de Rome est placé sous la juridiction du père Derdérian, préfet apostolique en Perse, qui occupe à lui seul l'unique couvent qui soit resté habitable. C'est là qu'il donne l'hospitalité aux voyageurs européens qui visitent la Perse. Nous avons lu sur les murs du cloître un grand nombre de noms français qui ont acquis une certaine célébrité. C'est là que mourut en 1839 le voyageur botaniste Aucher-Éloi, dont M. le comte Jaubert a publié les relations restées inédites après la mort du voyageur. Cet ouvrage a été le prélude de la belle et importante publication ayant pour but de faire connaître la flore de l'Orient, d'une manière plus complète que n'avaient pu le faire les voyageurs du siècle dernier.

LXXII.

Avant de commencer à parcourir la ville d'Ispahan, nous voulûmes faire connaissance avec notre nouveau séjour. La maison que nous habitons est un modèle qui peut donner l'idée de toutes les maisons persanes; je l'ai reproduite en détail dans une des planches [1]. Les salles intérieures sont décorées de stucs, de faïence, et de peintures pleines d'élégance. J'admire surtout cette habileté avec laquelle les artistes persans exécutent les pendentifs à faces polygonales, dont j'ai souvent parlé en décrivant les monuments de l'Orient, mais qui, en Perse, sont d'une variété qui surpasse tout ce qui existe en Turquie, et même à l'Alhambra.

Une des grandes singularités de la Perse, et dont aucun voyageur n'a jamais fait mention, c'est qu'il n'y a dans toute l'étendue du pays aucune fontaine jaillissante. Ceci paraît incroyable au premier abord, et j'en ai douté moi-même jusqu'au moment où j'ai visité la capitale. Autant les fontaines sont nombreuses et élégantes en Turquie, autant tout ce qui tient au système des eaux potables est arriéré et barbare en Perse. Les conduits qui amènent l'eau dans les villes et villages sont creusés au niveau de la source,

[1] Voyez planche LXXIX.

sans qu'il soit fait aucun travail d'art pour les soutenir à la surface du sol; aussi les abords des villes sont-ils parsemés de fondrières dangereuses : ce sont les regards par où l'on descend pour nettoyer le conduit. Souvent ces conduits ne sont que des canaux à ciel ouvert, où toutes les impuretés viennent troubler l'eau destinée à être bue.

Les rues de Djoulfa sont sillonnées de grands fossés au fond desquels coule une dérivation de la rivière. On peut se faire une idée de la pureté de l'eau qui coule entre deux rangs de maisons; les passants et les bêtes de somme y font à chaque instant rouler des débris. Dans certaines maisons, il y a des citernes; mais, comme je l'ai dit plus haut, il n'y a ni dans la ville d'Ispahan ni dans aucune ville de Perse de fontaines pour l'usage du public. Ce serait un non-sens de conclure que les Persans ne connaissent pas l'art de conduire et d'élever les eaux; leurs voisins les Turcs leur auraient donné toute espèce d'instruction à cet égard. Je n'ai pu d'autre part tirer aucune espèce d'éclaircissement de la part des habitants. Je suis porté à attribuer cette singularité au fanatisme soupçonneux et ridicule des sectateurs d'Ali. En effet, ils regardent comme impur tout ce qui n'est pas de leur caste : un Persan ne boirait pas dans le même verre qu'un chrétien, ou même qu'un Turc. Les bains des Persans sont fermés à tout ce qui n'est pas schiite; en un mot, le contact direct ou indirect de tout individu qui n'est pas de la secte d'Ali est pour les Persans rigides un acte d'impureté. C'est peut-être la cause qui s'est opposée à ce que les Persans fissent des fontaines publiques, et cela donne aux villes de Perse un aspect de tristesse remarquable.

Les Arméniens du rit d'Etchmiadzin ont à Djoulfa une belle église récemment bâtie dans le goût de l'architecture d'Ani. L'édifice est tout en briques; il se compose d'une grande nef carrée, supportant une coupole de forme ovoïde; l'intérieur est décoré de peintures. Le monument est entouré de plantations de pins qui s'élèvent à une hauteur considérable, et lui donnent un aspect des plus pittoresques. Selon l'usage de l'Église d'Orient, le clocher, en forme de tourelle, est séparé de l'église.

C'est dans le couvent voisin que réside l'archevêque du rit arménien. Son entourage et sa résidence contrastent singulièrement, par leur luxe et leur bien-être, avec la misère de l'évêché catholique. Ce n'est pas uniquement à ses coreligionnaires qu'il doit l'état prospère dont jouit sa communauté, il reçoit de l'empereur de Russie des secours considérables, et la communauté d'Etchmiadzin, qui, comme l'on sait, est depuis longues années devenue possession russe, entretient un clergé nombreux dans la Perse.

L'archevêque du rit arménien vit en ce moment en bonne intelligence avec l'évêque catholique; mais c'est pour ainsi dire la paix du tombeau, car de jour en jour la colonie arménienne diminue et s'appauvrit; les ruines qui entourent la ville se resserrent chaque jour davantage, et il en sera bientôt de Djoulfa comme de tant d'autres lieux célèbres de la Perse, qui n'existent plus que de nom.

A l'ouest de Djoulfa est un autre faubourg, qui porte le nom de Selfaraz, mais ce n'est qu'un monceau de décombres. Du côté de l'est est un vaste cimetière, au centre duquel repose une des femmes de Feth-Ali-Schah. Le tombeau se compose d'un kiosque ouvert, dans le genre de celui que j'ai décrit à Sultanieh. Une coupole ovoïde, décorée d'inscriptions et d'émaux, couronne l'édifice.

Les tombeaux des Persans sont d'une grande simplicité. La rareté des pierres de taille s'oppose à ce qu'on fasse des monuments durables. Ce sont ordinairement de simples tertres en maçonnerie, destinés à défendre les corps des attaques des bêtes féroces plutôt qu'à décorer les sépultures.

Le dernier vestige d'habitation royale qui existe de ce côté est situé un peu plus au sud, sur la route de Schiraz. On appelle ce bâtiment le Palais de Sophi; il est adossé à une montagne rocheuse et aride; une grande tour, en forme d'observatoire, s'élève à la gauche du palais. Les terrasses de maçonnerie, de longues galeries éclairées par des arcades, sont tout ce qui mérite un peu d'attention; le corps du palais est totalement dévasté; il n'a pas été habité depuis l'invasion des Afghans.

ISPAHAN.

LXXIII.

Le préfet apostolique, qui s'était fait notre introducteur près des autorités de la capitale, commença par nous donner quelques détails sur les personnages que nous devions visiter.

La noblesse persane est profondément divisée en deux partis qui sont presque irréconciliables. Le plus ancien et le plus puissant est le parti des Sophis. Quoique cette dynastie royale soit éteinte, il reste, dans les gens de loi et les familles attachées au culte, un grand nombre de rejetons plus ou moins éloignés de la race des Sophis, qui regardent les princes khadjars comme des usurpateurs. Le plus grand reproche qui leur est fait est d'appartenir à une tribu turque et de ne pas être du pur sang persan. Il y a une classe de personnages en Perse qui prend le titre de *séid,* c'est-à-dire descendant d'Ali.

Le principal et le plus puissant personnage d'Ispahan, en l'absence du schah, est Mir Méhémet Hussein, grand muchtéid, docteur suprême en religion. C'est lui qui promulgue à son avénement les principes qui doivent être observés, car il a le droit de composer une doctrine, ou plutôt des commentaires qui ont force de loi. La doctrine du muchtéid est observée tout le temps de son règne; tous les séid lui sont soumis aveuglément. Quoique ce personnage n'ait qu'un pouvoir personnel, il est le plus redouté de la Perse. Il condamne à mort, et sa sentence est exécutée par ses fanatiques adhérents; bien plus, on ne cite pas un homme qui, condamné par le muchtéid, ait jamais tenté de se soustraire à son arrêt. Le père Derdérian m'a affirmé que, dans certains cas, le muchtéid était lui-même l'exécuteur de ses arrêts; le patient est conduit au cimetière, où le muchtéid lui fait un discours et le tue de sa main. Il est juge au criminel et retient toutes les causes qui sont portées à son tribunal.

Le second personnage est le gouverneur nommé Manoutcher-Khan, eunuque, qui

gouverne la ville avec une rigueur sans pareille, mais qui ne parvient pas toujours à y maintenir la tranquillité. Enfin, le troisième fonctionnaire important que nous visitâmes est le Scheik-ul-Islam, généralement appelé imam Djouma; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, qui nous fut d'un grand secours pour nos explorations. Non-seulement il nous donna tous les moyens d'entrer dans les mosquées et les écoles, mais les lettres de recommandation qu'il nous remit pour les gouverneurs des villes du sud nous permirent de voyager avec autant de facilité qu'on peut en espérer en Perse.

LXXIV.

Le grand muchtéid exerce ses fonctions depuis le règne de Feth-Ali-Schah; quoique peu disposé à soutenir les intérêts de ce prince, il ne se déclara cependant pas pour les prétendants qui se présentèrent au moment où le trône devint vacant, vers la fin de 1834. Dans la visite que nous fîmes à ce personnage, nous fûmes mis en rapport avec le mollah du Médrécé de Schah-Sultan-Hussein; c'est de lui que je tiens les détails suivants sur la mort de Feth-Ali-Schah et sur les événements qui survinrent.

Ce prince, dont le règne a été traversé par des vicissitudes bien diverses, eut à résister à la Russie, qui lui enleva une partie de ses États. Du côté de l'orient, il eut à combattre des ennemis moins puissants et moins bien armés, les Afghans, qui n'ont cependant jamais oublié les victoires momentanées qu'ils ont remportées sur les Persans. A l'intérieur, le sud de la Perse, constamment ravagé par les incursions des montagnards du Kurdistan persan, qu'on appelle les Backtyari, ne payait les impôts que d'une manière irrégulière, et les princes gouverneurs s'en appropriaient toujours la plus grande partie. Plus le schah avançait en âge, plus les difficultés que je viens de signaler devenaient nombreuses. Il paraissait avoir peu de confiance dans ses nombreux enfants, et résolut de se rendre lui-même dans le sud de son empire pour punir les montagnards révoltés, et faire rentrer sous son obéissance le prince Ferman-Ferman, gouverneur de Schiraz. Aussi, vers l'automne de 1834, le schah, qui avait réuni comme d'habitude une grande partie de ses troupes au camp de Sultanieh, envoya des ordres pour qu'un corps de huit mille fantassins et vingt mille cavaliers se rendît à Ispahan, où lui-même devait aller présider aux opérations militaires.

Depuis la chute des Sophis, Ispahan n'est plus que de nom la capitale de la Perse; Téhéran est devenu le siége de l'administration de l'empire, et le lieu ordinaire de la résidence du monarque. Les Persans d'Ispahan prétendent que, si leurs princes ont abandonné le séjour enchanté de leur capitale pour se retirer dans cette affreuse ville de Téhéran, c'est pour se tenir dans le voisinage de leurs tribus turques des Kadjars, et par défiance de leurs sujets de pur sang persan.

La nouvelle de l'arrivée du schah à Ispahan fut, pour tous les gouverneurs de la Perse, le sujet de vives inquiétudes, car il en était peu qui n'eussent quelque chose à se reprocher; les moins coupables avaient des arriérés considérables d'impôts à verser au trésor public. La Perse paye pour l'armée deux millions cinq cent mille toumans; Ispahan seul, trois cent soixante-cinq mille; la province de Schiraz devait six cent mille

toumans. Des courriers furent envoyés dans différentes directions, et notamment au prince Ferman-Ferman, pour qu'il eût à venir en personne à Ispahan, afin d'y faire le versement des impôts arriérés.

Le monarque se mit en marche pour sa capitale vers la fin de septembre, entouré d'un cortége immense, de ses favorites, de ses principaux ministres et de ses troupes. La garde de Téhéran fut confiée à deux régiments de troupes régulières et au corps de l'artillerie. Avec un si nombreux cortége, le prince marchait très-lentement; il s'arrêta à Koum plusieurs jours, et donna ses soins à la sépulture de famille qu'il y faisait élever, et dont il fit pousser les travaux avec activité. La ville de Kachan retint le prince pendant une semaine; il y fit manœuvrer ses troupes, et donna l'investiture à plusieurs fonctionnaires nouvellement nommés. Ce mot d'investiture a son application rigoureuse en Perse, car chaque fonctionnaire nommé reçoit un *kélaat*, ou habit d'honneur, dont il est revêtu en présence même du prince. Le quinzième jour après son départ de Téhéran, le prince entra à Ispahan, et alla demeurer au palais de Saadet-Abad, qui avait été mis en état par le gouverneur. Sa première occupation fut de donner les ordres les plus sévères pour que tous les révoltés du sud fussent traqués dans toutes les directions, que leurs villages et leurs tentes fussent incendiés, et, pour qu'un grand exemple fût donné, il ordonna qu'on fît des *kel-minars* avec les prisonniers. Or, ces kel-minars, ce sont tout bonnement des tours dans lesquelles les hommes sont maçonnés avec la pierre, et l'on s'arrange de manière que les têtes soient toutes placées avec symétrie. Ce qui fut dit fut exécuté : on voit, aux portes de Schiraz, un épouvantable édifice, qui fut construit de la sorte avec des matériaux humains.

Peu s'en fallut que, pendant notre séjour à Ispahan, nous ne fussions témoins d'un fait semblable. Les Louties s'étant soulevés, un grand nombre de prisonniers étaient renfermés dans les prisons du palais, et déjà l'on apprêtait la pierre pour bâtir un kel-minar. Cependant le gouverneur Manoutcher-Khan jugea convenable d'attendre l'arrivée de Méhémet-Schah, pour qu'il pût jouir de ce spectacle.

Après les affaires vinrent les fêtes et les sélam. Deux fois par jour, Feth-Ali-Schah donnait audience à ses sujets; de toutes parts on lui apportait des présents; enfin tout paraissait se passer au gré de ses désirs, et sa santé était excellente. On s'occupait de l'expédition du sud, lorsque le prince tomba subitement malade; il consulta ses astrologues avant de consulter ses médecins, et rien ne transpira sur les confidences qu'ils lui firent. Au milieu de leur luxe et de leurs richesses, on ne saurait se faire d'idée combien les princes persans manquent de tout ce que nous regardons comme les commodités de la vie : les appartements sont mal fermés, ou plutôt les vents déchaînés y circulent comme en pleine vallée; le prince a bien à Téhéran un trône d'argent massif, mais il n'a pas à Ispahan un coussin en bon état. Les Persans ignorent jusqu'à l'usage des divans, que l'on trouve chez les Turcs dans les moindres habitations. Tout l'ameublement d'une chambre se compose d'un tapis; on mange par terre, dans un plateau commun, et, la nuit, chez les gens les plus riches comme chez les plus pauvres, on dort sur un coussin qui, le jour, est renfermé dans une armoire. Feth-Ali-Schah était âgé de soixante-dix-huit ans; il ne résista pas à la maladie subite et intense dont il fut atteint. Tous ses ministres furent écartés, et il mourut entre les bras de ses femmes, le 24 octobre 1834, une demi-heure avant le coucher du soleil.

On peut concevoir quelles espérances cet événement fit naître dans l'esprit des nombreux prétendants, qui se croyaient, chacun en particulier, le droit de succéder au trône: le premier, Ali-Pyra, comme le plus âgé des petits-fils (c'était en effet la ligne directe); le prince Méhémet, comme étant à cette époque le plus âgé des fils vivants; enfin d'autres prétendants se disant fils de Mohamed-Ali-Mirza, fils défunt de Feth-Ali. Chaque province eut son monarque, et, dans l'espace de trois ou quatre ans que durèrent les troubles, ils exercèrent leur droit de souveraineté et battirent monnaie. On cite : Ramazan-Schah-Tchombroni, qui régna un an et demi; Zelli-Soultan, qui régna quatre mois; enfin Ferman-Ferman, qui voulut aussi arriver au pouvoir suprême. Mais, sur ces entrefaites, le prince Méhémet-Mirza, fils aîné d'Abbas-Mirza, et qui avait un puissant parti à la cour de son grand-père, prit lui-même le titre de schah, et revint en toute hâte à Téhéran, à la tête d'un corps considérable de troupes. Les partisans des prétendants, qui tenaient encore dans l'Adherbidjan, furent dispersés sans peine; mais la révolte s'étendit dans tout le sud de la Perse, depuis Ispahan jusqu'à l'Euphrate, et ces pays ne furent jamais complétement soumis. Méhémet-Schah n'en eut pas moins depuis ce jour l'autorité suprême, et gouverna, comme son grand-père, à travers les séditions et les crises financières de toutes sortes. De jour en jour on attendait le schah à Ispahan; il y vint après six ans de règne exactement dans les mêmes conditions que son grand-père, pour apaiser les révoltes et toucher ses revenus.

Le gouverneur, Manoutcher-Khan, nous donna deux officiers de police appartenant au corps des ferrâch, qui étaient chargés de nous accompagner partout et de nous introduire dans les édifices publics. Je dois dire que, malgré le fanatisme des Persans, nous n'éprouvâmes jamais la moindre difficulté pour faire nos observations, soit dans les palais, soit dans les mosquées.

LXXV.

LES PALAIS DU SCHAH.

Si l'ensemble de la ville d'Ispahan, contemplée d'un lieu élevé, inspire une profonde tristesse par la monotonie des maisons, toutes d'égale hauteur et bâties en argile jaune, le quartier des palais offre, au contraire, une variété infinie de jardins arrosés par des eaux courantes et de maisons de plaisance, qui prouvent que le luxe et la puissance des rois de Perse égalaient tout ce que nous avons vu de plus brillant dans les cours de l'Occident. Ce quartier occupe toute la partie sud-ouest de la ville, et se présente pour Ispahan à peu près comme les Champs-Elysées et les Tuileries se présentent pour Paris; il est entouré de hautes murailles qui se rattachent aux fortifications. On arrive par une longue allée, plantée de magnifiques platanes et arrosée par un canal d'eaux courantes. Cette allée porte le nom de *Tchahar-Bagh*, ou les Quatre-Jardins; elle se dirige par une pente insensible vers le Zendehroud, et le niveau de l'eau du canal se trouve racheté par une série de cascades et de vastes bassins placés de distance en distance. De chaque côté de la grande allée se trouvent placés des kiosques d'une architecture élégante, qui étaient

destinés aux seigneurs de la cour de Schah-Abbas. Ces pavillons sont tous variés de forme et d'ornements, recouverts de tuiles émaillées qui représentent, soit des fleurs et des arabesques, soit des figures et des sujets historiques, presque toujours relatifs aux exploits de Roustem. Le Tchahar-Bagh se dirige du nord au sud. Du côté de l'ouest est un grand jardin appelé *Hecht-Behecht*, les Huit-Paradis, qui est contigu à la ligne des kiosques dont j'ai parlé. Des pins gigantesques, des buissons de rosiers et de jasmins, étaient autrefois le principal ornement de cette résidence; mais aujourd'hui tout cela, faute d'entretien, a pris l'aspect d'une forêt sauvage, où les buissons et les lianes prennent la place des allées. A l'est du Tchahar-Bagh, et enclavé dans l'enceinte de la résidence royale, se trouve le Medrécé, ou école religieuse de Schah-Sultan-Hussein, que je décrirai plus en détail.

Derrière cette école sont les différentes divisions du palais, qui portent le nom de *Tchehel-Seitoun*, les Quarante-Colonnes, *Narangistan* et *Safer-Amarat*. Chacun de ces palais est situé au milieu d'un jardin particulier, fermé par des murailles peu élevées; ils n'ont dans leur ordonnance générale aucune espèce de rapport ni de symétrie. Ce qui m'a surtout frappé en observant cette résidence, c'est qu'elle me représente pour ses hôtes les mêmes coutumes et les mêmes habitudes que pour les hôtes du palais de Persépolis; et plus j'entrais dans l'examen détaillé du palais d'Ispahan, plus ces rapports me paraissaient frappants. Il n'est pas jusqu'aux détails de chacun de ces palais qui ne m'aient été utiles pour restituer et pour expliquer l'ordonnance des palais de Persépolis. Je vais plus loin : c'est que dans les coutumes actuelles de la cour de Perse on retrouve presque tous les usages de la cour de Darius, qui nous sont révélés par l'examen des monuments de cette époque. Ainsi cet usage de donner audience publique du haut de la terrasse du kiosque [1] était évidemment en vigueur à la cour de Persépolis; c'est ce qui explique et motive toutes les sculptures retracées sur les soubassements. Le palais de Tchehel-Seitoun, résidence favorite de Schah-Abbas et de ses successeurs, représente à mes yeux la grande salle hypostyle de Persépolis. Pour bien me faire comprendre, il eût été nécessaire de donner des esquisses de tous ces différents palais. Voici la disposition de Tchehel-Seitoun : la façade a quarante mètres de large; elle est ornée d'un portique composé de six colonnes de face sur quatre colonnes en profondeur; ces colonnes portent un entablement qui couronne tout le portique; leur base se compose d'un groupe de sculptures représentant des lions couchés; la porte est située au centre du portique, dans un enfoncement rectangulaire; la partie destinée à l'habitation se compose uniquement d'une vaste salle décorée de peintures, et de plusieurs cabinets dans lesquels on renferme les petits meubles à l'usage du prince; c'est là aussi que l'on dépose pendant le jour les matelas sur lesquels le prince repose pendant la nuit. La façade latérale a cinquante-deux mètres de largeur. Le palais est bâti au milieu d'un jardin carré qui a environ deux cent cinquante mètres de large sur cinq cents de longueur; il est coupé par des allées droites et plantées de plates-bandes comme les jardins français. Sur un des côtés du jardin sont quelques bâtiments destinés aux bureaux des ministres; ils ont leurs façades sur la grande place royale ou Méidan-Schah.

Le palais de Narangistan (l'orangerie) est également situé au milieu d'un petit jardin.

[1] Ce mot *terrasse* ne fait pas bien comprendre la disposition de l'édifice, il faudrait peut-être dire *soubassemeut;* c'est la figure seule qui peut faire comprendre ce que je veux dire.

personnages secondaires; les animaux étaient généralement plus petits relativement aux hommes placés près d'eux. Dans ce qui nous reste de mosaïques antiques, nous voyons que le tracé du sujet est également soumis à une sorte de convention que l'on s'est plu souvent, de notre temps, à appeler *ignorance de la perspective*. Cette convention existe également chez nous, presque à notre insu. Il y aurait bien peu de tableaux modernes dans lesquels on ne trouverait des fautes capitales contre les règles de la perspective. Les auteurs qui ne l'ignorent pas s'en excusent en disant que l'*effet* du tableau commande le sacrifice de telle ou telle règle. Chez les Persans on retrouve les qualités et les défauts qui distinguent les peuples dessinateurs et les peuples coloristes. Comme les Grecs et les Romains, ils ont l'habitude de donner des dimensions plus grandes au personnage principal; comme les Chinois, ils ont l'habitude de traiter avec autant de soin les sujets qui occupent le fond du tableau et ceux qui occupent le premier plan. Toutes les parties de leur peinture sont traitées avec le même fini; mais il y a, en revanche, dans la composition une originalité et une observation de la nature qui donnent à ces tableaux une certaine valeur artistique. Si l'on en juge par l'ensemble des peintures qui existent dans le pays, l'école persane était dans son état le plus prospère à l'époque où chez nous florissaient les Lebrun et les Lesueur. Depuis cette époque, elle n'a fait que décroître; et ce qui continue de la perdre aujourd'hui, c'est la manie d'imiter l'école européenne, car le mode d'exécution de nos contrées fait ressortir outre mesure les incorrections de dessin et de perspective.

La peinture, chez les Persans, est principalement consacrée à la décoration des édifices : on n'y connaît point ces tableaux encadrés qui sont si multipliés chez nous. Les artistes secondaires peignent des miniatures pour des livres, et une multitude de petits objets d'ameublement, tels que coffrets, miroirs ou écritoires. Il y a, chez eux, trois ou quatre sujets principaux, qui sont reproduits sous toutes les dimensions, et qu'on peut considérer comme le type de la peinture historique : ce sont les grandes chasses des rois, et les audiences solennelles données par le schah de Perse. Les premières peintures que j'eus l'occasion d'observer se trouvent dans le palais de Tabriz; je les décrirai ici, pour renfermer dans ce chapitre tout ce qui est relatif à la peinture.

Dans la première salle du palais de Tabriz on voit un grand tableau qui a environ quatre mètres de long, sur deux mètres et demi de hauteur; il représente la victoire de Feth-Ali-Schah sur les Turcs, dans sa campagne d'Arménie. Le prince occupe le premier plan; il est à cheval et vu de profil. Le cheval est de la race du Khoraçan, dont j'ai déjà parlé; il a l'encolure très-arrondie et la tête effilée comme une gazelle. Avant d'avoir vu ces chevaux, je regardais ces formes si grêles comme une incorrection du dessin. Le schah porte le costume de guerre, la tunique fourrée et sans aucun ornement. Le camp des Persans occupe le fond du tableau. On amène des prisonniers turcs qui sont enchaînés à la file les uns des autres, exactement comme dans la sculpture de Bisoutoun. Un peu plus loin sont des rangées de têtes plantées sur des piques. De tous côtés on voit des groupes de soldats occupés aux travaux du camp. Ce tableau est peint à l'huile et date de l'année 1810. Je n'ai pas pu savoir le nom de l'auteur.

Chacune des embrasures des fenêtres du même palais contient un portrait des différents schahzadé (fils du schah) qui ont gouverné la province; on y remarque aussi quelques dames du harem. Les jeunes princes portent le costume qui était en usage

Il se compose d'un pavillon carré, éclairé au centre par une coupole. Les autres bâtiments, formant autant de pavillons différents, se distinguent tous par une construction originale; ils portent le nom de *Safer-Amarat*, *Amarata-Sader*, *Serpouch-Amarat* et *Angouristan*. Ces différents pavillons sont tous décorés de peintures et de tableaux d'histoire qui ne manquent pas d'intérêt, et qui prouvent que l'art de la peinture chez les Persans peut arriver à un certain degré de perfection. Dans l'intérieur des chambres, le soubassement est ordinairement décoré de grandes plaques d'albâtre oriental, riche et magnifique matière, dont les carrières sont situées, dit-on, sur la route de Yezd. Mais, non contents de la splendeur des tons et des accidents de la pierre, les Persans décorent en outre ces plaques de fleurs et d'arabesques peintes. La dorure et les glaces brillent partout dans les compartiments des voûtes; de grandes fenêtres, dont les boiseries représentent des polygones variés, découpés avec art, sont closes par des verres de couleur, pour la fabrication desquels les Persans avaient jadis une certaine réputation. Dans une des salles de l'un des palais, on remarque, au-dessus de l'estrade destinée au prince, deux figures de dragons en relief et dorées, qui sont déjà un avant-goût de l'art des Chinois transporté dans cette partie de l'Asie. Les plafonds sont, comme je l'ai dit ailleurs, un composé d'arabesques inextricables et impossibles à décrire, car nous n'avons pas dans notre langue de mots pour désigner les détails de ces compartiments.

LXXVI.

DE LA PEINTURE PERSANE.

On a souvent écrit que l'interdiction complète des représentations de figures d'hommes et d'animaux résultait des prescriptions rigoureuses du Coran, et qu'en conséquence tout musulman qui se permettait de se livrer à l'exécution de quelque sujet de peinture ou de sculpture commettait un acte des plus répréhensibles envers la religion. Cette opinion n'est pas complétement exacte. J'ai déjà eu occasion, en examinant les antiquités de Konieh, de faire voir que les princes seldjoukides n'avaient pas dédaigné le secours de la peinture et de la sculpture. Le commentaire du Coran, appelé la Sounna, qui règle la foi religieuse des Turcs, est le seul qui prohibe rigoureusement la peinture et la sculpture, et qui oppose ainsi pour les Turcs une barrière infranchissable à la pratique des beaux-arts. Mais pour les Persans, sectateurs d'Ali, cette prohibition n'existe pas, et nous voyons les représentations humaines, les grands tableaux historiques, les sujets de la vie privée que nous appelons *tableaux de genre,* reproduits chez eux avec une profusion sans pareille. Je ne parle point ici des miniatures remarquables dont ils ont coutume d'enrichir leurs manuscrits, je veux seulement essayer de donner une idée de la pratique de la peinture chez ce peuple.

Il est une chose incontestée chez les artistes : c'est que la pratique de l'art, soit peinture, soit sculpture, a toujours été subordonnée chez les différents peuples à une sorte de convention qui prend quelquefois le nom d'*école.* Ainsi, chez les Grecs, la convention était de donner aux personnages principaux de leur sujet des proportions plus grandes qu'aux

du temps des Sophis; ils ont la tiare élevée et enrichie de diamants. Les trois portraits de femme représentent des dames vêtues à la française selon la mode de l'Empire. Le champ du tableau est orné d'arabesques dorées, dans lesquelles on voit des lions se jouant dans des guirlandes. La mode de se vêtir à la française fut pendant un moment très-goûtée à la cour de Feth-Ali-Schah; mais aujourd'hui on en est revenu au costume national.

Ceci n'est pas une des moindres singularités du caractère persan : ils tiennent leurs femmes dans un état de séquestration près duquel le harem des Turcs n'est qu'une liberté effrénée, et ils exposent leurs portraits au public dans des costumes qui ne sont rien moins que voilés. La beauté de la figure persane est caractérisée principalement par de grands yeux, dont l'éclat est augmenté par le secours de l'art, et par des sourcils bien arqués sur lesquels la main de la coiffeuse s'exerce chaque jour pendant des heures entières.

LXXVII.

Les peintures du palais de Sultanieh retracent quelques faits de la vie de Feth-Ali-Schah. Les plaisirs de la chasse ont été, depuis les temps les plus reculés, un apanage princier chez les rois de Perse. Les grandes sculptures de la grotte de Bisoutoun représentent ces immenses battues, faites au moyen de chevaux et d'éléphants, dans les vastes domaines ou paradis qu'habitaient les princes sassanides. Les monarques de notre siècle n'ont pas, sous ce rapport, dégénéré de leurs ancêtres. On voit encore à Khoïe une colonne ou minaret revêtue du haut en bas de têtes d'antilopes tuées dans une seule chasse. La grande place d'Ispahan était décorée d'un monument semblable, mais il est aujourd'hui détruit. Toutes les peintures de chasses royales sont faites sur un programme uniforme; il semble que chacun des peintres a dû se conformer à une sorte de patron officiel. La description de la chasse de Sultanieh peut servir pour tous les sujets de ce genre, qui sont reproduits aussi bien dans les miniatures que dans les grands tableaux historiques.

Le prince est monté à cheval, dans son grand costume de cérémonie; il porte la tiare, enrichie de pierreries, et des bracelets, qui sont un insigne de sa dignité. A sa droite est suspendu un riche carquois, dans sa main gauche il tient son arc, et la main droite est élevée, comme pour indiquer qu'il vient de décocher un trait; en effet, une troupe d'antilopes [1] fuit devant le chasseur.

Le cheval du prince est de couleur baie, les crins de sa queue sont retenus par une boucle en pierreries. De tous côtés, les veneurs, armés d'épieux, se précipitent au-devant du gibier pour l'arrêter au passage; les lévriers et les chiens griffons sont lancés sur la

[1] Les Persans appellent cet animal *haou;* il a le port du chevreuil, mais ce n'est pas la gazelle d'Afrique; on le rencontre par troupes innombrables dans les steppes de la Perse. C'est, je crois, l'antilope *kével.*

piste ; enfin, dans le fond, on voit le gros de la chasse qui accourt pour admirer l'adresse du monarque.

Dans ces tableaux, les ornements qui sont en or sont effectivement dorés, ce qui nuit à l'effet et ôte toute illusion au spectateur. S'il y a dans la perspective quelques fautes à reprocher à l'auteur, on doit avouer, cependant, qu'il a cherché autant que possible à représenter la nature; mais il semble qu'il ait évité avec grand soin de retracer les jeux de physionomie au milieu du mouvement désordonné de la chasse; chaque visage est impassible.

Les autres tableaux de Sultanieh se trouvent reproduits, presque sans variantes, dans les différents palais d'Ispahan; ce sont, très-certainement, les différentes copies d'un tableau original, mais le nom du maître est inconnu, et il me serait difficile de dire quels sont ceux qui ont servi de type.

LXXVIII.

Dans la grande salle de réception du palais d'Amarat-Sader, à Ispahan, on remarque un grand tableau représentant Feth-Ali-Schah sur son trône, au milieu de ses enfants et de ses ministres. Cette peinture, exécutée avec un fini précieux, est fort admirée des Persans; ils louent fort la ressemblance des personnages. Ce tableau a cinq mètres cinquante centimètres de longueur sur trois mètres de hauteur.

L'audience solennelle du prince est, comme je l'ai dit, un des sujets le plus souvent reproduits. Sur une estrade en or, enrichie de pierreries, le prince est assis dans son grand costume d'apparat; il est étincelant de pierreries, et il est armé de son poignard et de son cimeterre. Sa tiare, semblable à celle des rois de Persépolis, est surmontée de trois aigrettes de héron; il porte une tunique verte, couleur favorite du prophète. La forme du trône est remarquable, et est, à mon avis, conservée traditionnellement depuis les princes achéménides; on la retrouve presque identique dans les sculptures des tombeaux des rois. Derrière le prince, et dans le fond du tableau, sont deux de ses fils : Abbas-Mirza, son fils aîné, qui, au dire de tous les Européens qui ont visité la Perse, brillait par les plus éminentes qualités; il est mort avant son père, et c'est son fils aîné, Méhémet-Mirza, qui règne aujourd'hui sur la Perse. Le second prince, Ali-Schah, frère du précédent, est père du prétendant aujourd'hui exilé à Bagdad. Sur le devant du tableau, à gauche, on voit le portrait de Ferman-Ferman, prince de Schiraz, qui a essayé de conquérir l'empire après la mort de son père. A côté de lui est son frère, Hussein-Ali-Mirza, qui n'a laissé aucune renommée.

Ces quatre princes portent la tiare ornée de pierreries; ils sont vêtus de robes de brocart de différentes couleurs; la forme des vêtements est la même que celle qu'on voit aujourd'hui.

A la gauche du schah sont ses trois principaux ministres : Mirza-Chefi, Hadji-

Méhémet-Uzun-Khan-Emin, ministre de la guerre, et Mirza-Vézikouli, ministre des finances. En Perse, le nom de Mirza, placé à la suite d'un nom, signifie prince; placé devant le nom, il signifie secrétaire, écrivain. Les autres tableaux du palais d'Amarat-Sader représentent des héros de la Perse : Djenghiz-Khan, Djemchid, Schah-Djihoun, Afrasiab.

Un peintre persan a pris soin de me faire des copies de tous ces tableaux, qui seraient d'un grand intérêt pour la connaissance des anciens costumes de la Perse. Leur description serait fastidieuse et n'apprendrait rien au lecteur. Le héros Djenghiz-Khan n'est pas tellement ancien, que son portrait et son costume n'aient pu être conservés traditionnellement. Ces tableaux sont peints à l'huile, les uns sur panneaux, les autres sur toile. Dans les différents palais que j'ai visités, j'ai compté une collection d'environ soixante portraits de personnages historiques; mais la galerie la plus remarquable, celle qui excite l'admiration des Persans et l'intérêt des étrangers qui visitent la Perse, est renfermée dans la salle de réception du palais de Tchehel-Seitoun. Ces tableaux retracent les faits les plus glorieux de l'histoire de Perse; j'en ai reproduit trois pour donner une idée de ces grandes compositions. Chacun de ces tableaux a dix mètres de longueur; les figures sont grandes comme nature. Deux d'entre eux ont été peints sous le règne de Schah-Abbas, et chacun de ses successeurs a voulu compléter ces annales de la Perse.

LXXIX.

Le grand tableau qui se trouve à la gauche de l'entrée [1] représente l'entrevue de Schah-Abbas [2] et de Schah-Tamareb-Omaioun, roi des Indes. Les deux monarques occupent le centre du tableau; ils sont assis sur un tapis, et prennent une légère collation; ils sont entourés, chacun de son côté, par les grands officiers de leur maison : le selictar, ou porte-épée; les fauconniers, qui ne quittaient jamais le prince. Les officiers de bouche sont derrière, portant des mets recouverts par des cloches d'argent. Sur la droite du tableau on voit plusieurs seigneurs assis, parmi lesquels on remarque Baran-Khan-Mirza, ministre; il est vêtu d'une robe de brocart à fleurs. Sur le devant du groupe est placé le khan Mirza-Begdéli, qui tient un flacon de vin de Schiraz. Des danseuses persanes exécutent, au son des instruments, une danse nationale. Sur la gauche du tableau, est un groupe de musiciens dans les attitudes les plus variées. Celui qui souffle dans la flûte de Pan est plein de naturel et de vie; les efforts qu'il fait pour souffler se peignent sur sa figure de la manière la plus originale. On distingue parmi les instruments l'harmonica, qui est la première enfance du piano, le tambour de basque, le téorbe et la flûte. Derrière les musiciens se voit un groupe d'Indiens dans leur costume national; quelques-uns portent des petits étendards, comme on en voit presque toujours entre les mains des oisifs orientaux.

[1] Voyez tome I, planche LXXIII et suiv.
[2] C'est par erreur qu'on a écrit le nom de Feth-Ali-Schah.

ABDOUD-MÉHÉMET, KHAN DES USBECKS, REÇU PAR SCHAH-ABBAS.

Ce tableau, qui ne le cède point en mérite au précédent, offre une composition à peu près semblable. Les princes de la race des Sophis ne se piquaient pas de suivre d'une manière rigoureuse les préceptes du Coran, et Schah-Abbas, brillant guerrier, organisateur savant de son empire, consacrait les loisirs de son règne aux fêtes les plus somptueuses, et qui souvent, si l'on s'en rapporte à cette page incontestable, dégénéraient en orgies où les vins de Tiflis et de Schiraz coulaient à flots. J'ai dit, ailleurs, que le repas que l'on appelle *diffa* chez les Arabes était, chez les Orientaux, le symbole de l'hospitalité; voilà pourquoi, jadis, les ambassadeurs européens étaient reçus dans un festin solennel chez les sultans de Constantinople; et ce n'était pas, comme l'ont écrit bien des auteurs, par un esprit d'ostentation, et encore moins par un sentiment de mépris qui se traduisait par ces mots : Donnez à manger à ce chrétien qui a faim, couvrez sa nudité d'un manteau. De pareilles niaiseries ne se réfutent point. Voilà pourtant sous quel point de vue on a envisagé, pendant de longues années, les réceptions de nos ambassadeurs. Les tableaux d'Ispahan prouvent que les mêmes cérémonies se pratiquent entre princes musulmans et sont d'un usage immémorial.

La musique et la danse égayent la monotonie du festin; outre les instruments qui sont peints dans le tableau précédent, nous voyons dans celui-ci le rebec, espèce de violon arrondi, et une sorte de violoncelle qui a tout à fait la forme des nôtres. Les femmes qui dansent s'accompagnent avec des castagnettes ou crotales. Sur la partie droite du tableau, on voit deux convives qui sont hors d'état de continuer le festin : l'un est renversé par terre, il a la tête soutenue par un des assistants, tandis qu'une jeune fille lui offre encore à boire dans une coupe; le second quitte la salle, soutenu par deux personnes. Les groupes du fond du tableau sont pleins de mouvement et bien agencés. Cinq personnages notables sont assis à côté du Schah-Abbas. Le premier, nommé Saremol-Sultan-Harachlou, gouverneur des provinces orientales; le second personnage a laissé un souvenir encore vivant parmi les Persans, car il est l'auteur d'un des ouvrages les plus remarquables d'Ispahan. C'est le célèbre Alla-Verdi-Khan, qui a tracé les dessins de Thahar-Bagh, et a construit le magnifique pont sur le Zendhéroud. Il n'est pas un Persan qui ne connaisse le nom et la figure de l'artiste. Son voisin qui porte la main à sa barbe est un autre architecte, nommé Kendja-Khan; il a bâti une tour près du pont. Le quatrième, qui paraît converser avec son voisin, est Ali-Kouli-Khan, frère de l'architecte. Cette réunion d'hommes célèbres prouve que Schah-Abbas savait, comme son contemporain Louis XIV, honorer les artistes qui contribuaient à l'illustration de son règne. Quant à l'ordonnance générale du tableau, elle est moins satisfaisante que celle du tableau précédent, et le dessin en est plus incorrect. Néanmoins la figure du prince, dans cette position, qui, à nos yeux, est si peu gracieuse, ne manque pas d'une certaine noblesse.

SCHAH-ABBAS-KUTCHUK ET KHALIF-SULTAN, AMBASSADEUR DES INDES.

Le sujet de ce tableau est encore une réception solennelle, les mêmes scènes s'y répètent avec peu de variantes. La composition est plus roide et plus monotone que celle des tableaux précédents. Il semble que déjà l'art de la peinture commençait dans ce pays

une marche rétrograde. Schah-Abbas le Grand régnait de 1629 à 1642. Sultan-Séfi, qui lui succéda, ne régna qu'une seule année. Abbas second, qui est peint dans le tableau qui nous occupe, régna de 1622 à 1694.

LXXX.

Les trois autres tableaux qui complètent l'ornementation de la galerie de Tchehel-Seitoun, sont relatifs aux hauts faits des princes de la Perse. Celui qui est en face de la porte a pour sujet la guerre de Schah-Ismaël le Grand contre les Turcs, sous le règne de sultan Sélim premier. Les Persans battirent les Turcs à Tchalderan, près de Bayazid. Ce tableau est peint par Gradéré-Napkatch, en 1210 de l'hégire. Il a remplacé le portrait de Schah-Sultan Hussein, qui a perdu l'empire dans la guerre des Afghans.

Le tableau qui est au-dessus de la porte retrace un fait de la guerre de Nadir-Schah contre les Indiens. Le célèbre usurpateur est monté sur un cheval du Khoraçan, il tient de la main droite sa masse d'armes et se précipite sur l'ennemi. Ce tableau est peint par Aga-Sedek-Napkatch. On ne saurait se faire une idée de l'incorrection du dessin et des non-sens de perspective qu'il renferme. Mais il est curieux, parce qu'il représente avec fidélité des personnages et des costumes qui nous sont complétement étrangers. Nadir-Schah régnait en 1737; ce portrait a donc pu facilement être fait d'après nature. Devant Nadir-Schah se trouve l'émir Aschlan-Khan-Khorbetti, qui se précipite pour défendre son prince Méhémet-Schah, sultan des Indes. Ce dernier est monté sur un éléphant. Malheureusement pour la vérité, l'éléphant du prince n'est pas plus gros que le cheval de Nadir-Schah.

Le dernier tableau, dans l'angle, retrace la guerre de Schah-Ismaël-Kutchuk contre les Usbecks. La cavalerie persane se précipite avec rage sur les ennemis, qui sont taillés en pièces. Schah-Ismaël, du tranchant de son cimeterre, a pourfendu dans toute sa hauteur un cavalier, son bouclier et ses armes. Néanmoins, ce dernier poursuit sa course, tant la rapidité du coup a été effrayante. Les habitués du palais ne manquent pas de soutenir que ce fait est historique, et citent des témoins pour le certifier. L'incorrection du dessin est encore plus grande dans ce tableau que dans les précédents; mais il est remarquable par une précision de détails qui ferait honneur au peintre chinois le plus exercé.

Au-dessous de ces grandes peintures est une rangée de petits tableaux encastrés dans le mur, et qui représentent des sujets de la vie privée des Persans; peut-être retracent-ils quelques traits de leur poésie populaire. Tous ces tableaux sont peints à l'huile. Les cataloguer en détail serait sortir de mon sujet; je les signale seulement pour faire voir que chez les Persans la peinture n'est pas seulement un art uniquement de manœuvre, mais qu'elle y a été professée longtemps par des artistes dignes de ce nom. Je mentionne aussi, pour mémoire, cette multitude de portraits des princes fils de rois qui décorent toutes les salles des différents palais. Il y a là dans l'agencement, le dessin et la manière

de faire un reflet de l'art indien qui indique que sous ce rapport les deux pays ont eu de nombreuses relations.

En dehors du palais, on peut encore remarquer dans les édifices publics de grandes pages de peintures historiques. Le bazar appelé Tcharchi-Nokasi, bâti par Hussein-Schah, est orné de peintures qui sont populaires; et pour que chacun se familiarise avec les traits des héros de la Perse, leurs noms sont écrits au-dessus de leur tête. Le rond-point du bazar est remarquable par quatre fresques qui représentent, l'une Pharaon et Joseph, l'autre le héros Afrasiab-Turk, de la dynastie des Pischédadiens, la troisième le schah Hussein le Kurde, la quatrième le sultan Keykhosrow, qu'on croit être le même que Cyrus.

Les auteurs qui m'ont précédé ont traité très-brièvement cette question de la peinture persane qui, je crois, est chez nous un sujet tout à fait neuf. Les villes de Téhéran, de Koum, d'Ardébil, renferment aussi de nombreux tableaux qui, comme on vient de le voir, sont intéressants comme étude de l'art, mais très-importants encore au point de vue de l'histoire et des mœurs de ces contrées. Le voyageur Ker-Porter, le seul qui ait parlé un peu en détail des peintures de Tchehel-Seitoun, s'exprime ainsi : « Il y a six tableaux de très-grande dimension qui couvrent les murailles de la salle de festin; quatre représentent des audiences royales données à différents ambassadeurs sous le règne de Schah-Abbas premier, de son petit-fils Abbas second et de Schah-Thamas (Nadir-Schah); les autres représentent des batailles. Chacun de ces différents sujets est peint avec une si scrupuleuse exactitude, qu'il ne peut avoir été dessiné que d'après nature. Les vases d'or et toute la vaisselle du festin, les instruments de musique et tous les détails des habits, des vêtements, sont peints avec une précision toute flamande. Le vin, ce poison particulier de la race des Sophis, paraît être le grand promoteur de la joie de ces fêtes; un air de débauche est peint sur toutes ces figures, et les coupes sont disposées d'une manière tout anacréontique; les hôtes sont réjouis par les danses variées de jeunes filles, dont les attitudes et les costumes font connaître suffisamment le second vice du temps et les causes de la décadence de ces contrées. »

Le voyageur anglais ne fait pas un moindre éloge des tableaux de batailles, qu'il regarde comme une page importante de l'histoire de Perse. Mais la série des tableaux de genre soulève, de sa part, une critique des plus acerbes des mœurs relâchées du règne de Schah-Abbas. Il n'hésite pas à attribuer à l'abus du vin et des fêtes licencieuses la décadence de la race des Sophis.

LXXXI.

Le palais d'Achraf, qui sert de résidence d'hiver lorsque le monarque vient à Ispahan, a été bâti par le prince afghan pendant sa courte et cruelle domination sur la Perse. Le palais moderne, qui est attenant à la grande place de Méïdan-Schah, a été bâti sous le règne de Feth-Ali-Schah; c'est là que se traitent aujourd'hui toutes les affaires du gouvernement d'Ispahan. Quoique l'on ne trouve pas dans cet édifice une ordonnance aussi

pure du style oriental que dans les palais dont j'ai parlé, la décoration n'en est pas moins remarquable à certains égards par l'abondance des peintures et des arabesques qui se marient d'une manière ingénieuse avec les riches matériaux d'albâtre et de prime d'améthyste qui, comme je l'ai dit, se trouve abondamment dans la région de Yezd.

A l'extrémité du Tchahar-Bagh se trouve le célèbre pont bâti par Alla-Verdi. Cet édifice a été souvent décrit et retracé. Il se compose d'une série d'arches jetées sur le Zendehroud et couronnées par un double portique couvert, à l'usage des piétons. La largeur de chaque portique est de trois mètres vingt centimètres; ils ont chacun quatre-vingt-treize arcades; la largeur du tablier est de neuf mètres vingt centimètres, ce qui donne pour la largeur totale du pont quinze mètres soixante centimètres. A cinq cents mètres environ en aval de la rivière est un autre pont bâti dans le même système; mais au milieu se trouve un kiosque du haut duquel on jouit du panorama de la ville. Ces deux édifices sont bâtis en pierres de taille et en briques, mais sans décoration architecturale. Sur la rive droite de la rivière, il y a encore une maison de plaisance que l'on appelle Aftest; elle est bâtie sur le même plan que le palais de Tchehel-Seitoun, c'est-à-dire précédée d'un vaste portique soutenu par seize colonnes décorées de glaces et d'arabesques. L'intérieur renferme un certain nombre de tableaux, presque tous des portraits de princes ou de héros fabuleux de la Perse.

LXXXII.

LA GRANDE MOSQUÉE, OU MEDJID-SCHAH.

La principale opération que je me proposais de faire pendant mon séjour à Ispahan consistait à lever le plan et à dessiner dans tous ses détails la grande mosquée bâtie par Schah-Abbas, et qui porte le nom de Mosquée impériale. Je ne me dissimulais pas les grandes difficultés qui m'attendaient; car, dans bien des circonstances, j'avais été témoin de l'inquiétude jalouse que montraient les passants lorsque je m'arrêtais pour dessiner quelque édifice religieux. Ici, il fallait aller plus loin; il fallait pénétrer dans toutes les parties du monument, monter dans les coupoles, dans les minarets, où le muezzin a seul accès. Je ne dirai pas tous les soins que j'ai pris pour faire de proche en proche connaissance avec les officiers de la mosquée. Les recommandations du scheik Ul-Islam ne me furent pas inutiles; mais quelles que fussent l'influence et l'autorité de ce personnage, il ne consentit jamais à donner des ordres pour que je fusse introduit dans le temple. Il abandonnait le succès de mon entreprise à ma prudence et à la bonne volonté du muphti. En un mot, j'arrivai peu à peu, comme je l'avais fait à Constantinople, à gagner leur confiance, et pendant plusieurs semaines je devins leur hôte et leur commensal.

La grande place qui forme le centre de la ville, et qui porte le nom de Meïdan-Schah, ou place royale, a son grand axe dirigé du nord au sud. La façade de la mosquée

occupe tout le côté sud de la place. Or, comme il faut, d'après les règles de l'islamisme, que le *mihrab*, ou niche devant laquelle on fait la prière, soit dirigé du côté de la Mecque, et comme cette ville se trouve juste au sud-ouest d'Ispahan, l'auteur du plan de la mosquée s'est trouvé obligé d'ajuster la nef de l'édifice sous un angle de quarante-cinq degrés avec la façade. Ce n'est pas, comme on l'imagine, par un simple accident de construction que cette disposition a eu lieu.

L'habile architecte qui a imaginé cet étonnant édifice s'en est tiré de la manière la plus heureuse, et les portiques qui raccordent la façade avec la grande cour produisent un effet de perspective tout à fait théâtral.

PLAN DE L'ÉDIFICE.

La grande porte de la mosquée est placée dans un enfoncement rectangulaire, à droite et à gauche duquel sont deux arcades qui donnent accès aux galeries qui entourent la place, et qui formaient, du temps de la splendeur d'Ispahan, un des plus beaux bazars du monde.

Après avoir franchi le seuil, on se trouve dans une salle triangulaire couverte en pendentif, ouverte par une grande arcade sur la cour de la mosquée. A droite et à gauche sont des passages qui conduisent aux portiques intérieurs, et qui tournent sous un angle de quarante-cinq degrés, pour aller s'ajuster avec la cour, dont l'axe est dirigé vers la Mecque. A droite et à gauche de cette cour sont deux chapelles construites sur le même plan que la mosquée centrale, c'est-à-dire ayant un portique ouvert et couronnées par une coupole. Enfin tout le grand côté de la cour est occupé par l'édifice principal, flanqué de deux salles plus basses ornées de colonnes. Deux cours latérales complètent l'ordonnance générale du plan.

L'élévation du temple est construite avec une légèreté telle, qu'au premier aspect on croirait être sous l'impression d'un rêve; il semble que les lois de l'équilibre aient été tout à fait oubliées. Les minarets, d'une hauteur prodigieuse, sont tellement minces, qu'au dire de certains mollahs, ils se balancent quand il fait grand vent. La coupole, de forme ovoïde et renflée sur la base, s'élance dans les airs comme une peinture fantastique. Toutes les parties de l'édifice sans exception sont revêtues de briques émaillées à fond bleu, recouvertes de fleurs et d'inscriptions contenant des sentences du Coran. La coupole elle-même est de couleur bleue, ornée d'écussons et d'arabesques. L'effet de cet édifice, sous un ciel d'une pureté sans égale, produit sur l'œil d'un Européen, habitué à la tristesse et à la monotonie de nos constructions, un sentiment d'admiration et de surprise inexprimable. J'ai regretté de n'avoir que quatre planches à consacrer à la description de cet édifice; mais pour reproduire la multitude des ornements, les détails de toutes les constructions, j'aurais dû dépasser les limites assignées à cet ouvrage.

LXXXIII.

Les mosquées persanes diffèrent des mosquées turques en ce que ces dernières, construites, comme je l'ai dit [1], d'après les règles de l'architecture byzantine, sont couvertes par une coupole simple comme les anciennes églises, tandis que les mosquées persanes sont couronnées par une double coupole, l'une hémisphérique pour l'intérieur, et l'autre ovoïde, pour l'effet extérieur de l'édifice. La construction générale du corps du bâtiment est en briques. Les faïences qui contiennent des inscriptions forment une série interminable de frises et de bandeaux qui encadrent les portes, les fenêtres et toutes les lignes des étages. Comme ces inscriptions sont toutes variées, et que chaque brique émaillée contient un mot ou une portion de mot, il faut que chacune d'elles ait été fabriquée et cuite pour la place qu'elle occupe. Cela seul peut donner une idée du travail prodigieux qu'a exigé la construction de cet édifice. C'est le seul, dans toute la Perse, qui soit dans un état de conservation convenable; mais si on le compare, pour la finesse des détails, la perfection des ornements et la science de l'émailleur, avec la mosquée de Djihan-Schah à Tabriz, dont j'ai donné de nombreux détails, ce dernier édifice l'emporte, sans aucun doute, de beaucoup sur la mosquée d'Ispahan. Je dois dire cependant que le temple de Schah-Abbas est dans des dimensions telles, que les petites chapelles latérales sont plus grandes que tout l'ensemble de la mosquée de Tabriz. La hauteur des minarets de la mosquée d'Ispahan, depuis la cour jusqu'à la galerie, est de quarante mètres quatre-vingt-sept centimètres; la hauteur de la coupole, depuis le pavé jusqu'au sommet est de quarante-huit mètres soixante centimètres à l'intérieur. Ceux qui voudront connaître plus en détail les différentes dimensions de la mosquée pourront avoir recours aux planches qui sont toutes cotées [2].

Différentes tables de marbre placées dans les galeries contiennent sur l'édifice des documents qu'il m'eût été précieux de recueillir, mais je m'étais fié pour en faire la copie sur le concours d'un Persan qui a négligé de tenir sa promesse; de sorte que j'ignore le nom de l'architecte. Je confesse également que je n'ai jamais trouvé de réponse satisfaisante à cette question que je me suis posée : D'où dérive l'école d'architecture des Persans modernes; cette science leur est-elle venue de l'Inde, en ont-ils puisé les principes chez les Européens, et l'ont-ils modifiée selon les exigences de leurs climats et leurs goûts particuliers? Pour la partie matérielle de la construction, la réponse est plus facile; je l'ai traitée différentes fois. Nous voyons, en effet, depuis Ninive et Babylone, que, dans toutes les contrées où la pierre à bâtir et le bois sont rares, la brique a été le premier élément de construction. Le sol de toutes ces contrées est argileux, le climat est chaud, et dans le principe les hommes ont trouvé des matériaux tout préparés en pétrissant un peu l'argile et la laissant sécher au soleil. Et dans ces climats, qui sont généralement secs, ces matériaux ont tellement satisfait aux besoins des populations, qu'on les trouve encore employés dans toute l'étendue du pays pour les murs de

[1] Voyez tome Ier, description de Sainte-Sophie.

[2] Voyez planches LXIX, LXX, LXXI et LXXII.

clôture et les maisons particulières; mais pour les édifices publics ces matériaux grossiers étaient insuffisants. La brique cuite, plus solide, n'offrait à l'œil qu'une couleur monotone; on eut alors recours aux revêtements plus précieux de dalles d'albâtre ou de briques peintes. Mais ce genre d'architecture exclut la plupart des ornements en usage dans l'architecture grecque et romaine, les corniches, les frises et toutes les moulures en saillie, qui varient l'effet de la lumière.

La porte d'entrée de la mosquée qui donne sur la grande place est revêtue de lames d'argent et décorée d'arabesques ou d'inscriptions dorées. Cette partie de la place est encore, comme autrefois, le rendez-vous des oisifs, des fakirs, des derviches et de tous les fanatiques que renferme la ville, et qui vivent de l'aumône de la mosquée. C'est cette partie de la population qui s'est montrée le plus hostile à nos observations. L'intérieur des cours est également rempli de Persans qui, sous prétexte de méditer sur les vertus d'Ali, viennent s'étendre sur les nattes, et passent leur journée dans une contemplation muette entrecoupée de longues heures de sommeil.

Aux heures des prières, je voyais les plus fervents des assistants tirer de leur ceinture une petite tablette qui ressemblait à un morceau de savon, la placer sur le sol devant eux, et dans le cours de leurs prosternations se frapper le front dessus. Je m'informai avec ménagement des causes de cette pratique, et j'appris qu'elle était en usage chez les pèlerins de Kerbéla, ville de Babylonie où est situé le tombeau d'Ali. Le pèlerinage de Kerbéla équivaut, pour les Persans, au pèlerinage de la Mecque. Ceux qui ont été assez heureux pour l'accomplir prennent le nom de *Kerbelaï*, qui s'ajoute toujours à leur nom, comme chez les Turcs et les chrétiens d'Orient le mot *Hadji* (pèlerin), qui devient une épithète constamment accolée au nom de ceux qui ont fait le pèlerinage de Jérusalem ou de la Mecque.

Tout Persan qui va à Kerbéla rapporte des petites tablettes de la terre de cette ville sainte qui sont confectionnées par les imans de la mosquée, et qui sont l'objet d'un commerce très-considérable. Le pèlerin, de retour chez lui, a la faculté, toutes les fois qu'il fait sa prière, de prosterner son front sur la terre de Kerbéla.

Un autre lieu de pèlerinage très-célèbre chez les Persans est la ville de Méched en Khoraçan, où repose leur grand iman Méhédi, auquel la mosquée d'Ispahan est dédiée. Ceux qui ont fait ce pèlerinage prennent le titre de *Méchadé*, et c'est l'appellation ordinaire qu'ils conservent.

Les pratiques du culte, chez les sectateurs d'Ali, se bornent à des prières individuelles; la fréquentation de la mosquée n'est pas rigoureusement nécessaire. A l'exception du vendredi, où les Persans s'y rendent en assez grand nombre pour la prière de midi, tout le reste de la semaine les cours sont désertes et les prêtres n'y font aucun office.

MÉIDAN-SCHAH.

La grande place royale sur laquelle s'élève la métropole d'Ispahan était jadis le rendez-vous de tout ce que la capitale renfermait de plus remarquable par la noblesse

et les illustrations militaires. De magnifiques platanes, arrosés par des ruisseaux d'eau courante, ombrageaient d'innombrables boutiques, et les exercices militaires se faisaient chaque jour sous les yeux du prince, assis sur la terrasse de son palais. Aujourd'hui cette place est presque déserte; les arbres ont disparu, et une partie de ses portiques tombe en ruines. Elle est entourée dans son pourtour par deux étages d'arcades et sans aucune décoration. A gauche de la mosquée est la grande porte du palais, qui porte le nom de Ali-Kapi (la porte d'Ali) qui conduit dans les palais et les jardins; faisant face à la mosquée, se trouve la porte du bazar, où était placée jadis une horloge dont Chardin a donné la description. En face d'Ali-Kapi est une mosquée de peu d'importance, bâtie en l'honneur de la femme de Schah-Abbas. Les autres mosquées de la ville n'offrent aucun intérêt sous le rapport de l'art. Les principales sont : Medjid-Djuma, Arnovata-Medjid-Ali, Hékim-Medjidi, qui sont toutes de construction assez moderne. Du reste, dans toute la ville d'Ispahan je n'ai pas aperçu le moindre reste d'édifice qui remontât seulement au seizième siècle; ce qu'il y a de plus ancien date du règne de Schah-Abbas.

LXXXIV.

MÉDRÉCÉ DE SCHAH-SULTAN-HUSSEIN.

Le dernier monarque de la race des Sophis avait aussi voulu illustrer son règne par des constructions d'utilité publique qui contribuassent à l'embellissement de la ville. Un vaste terrain attenant à la grande allée du Tchahar-Bagh, dépendant primitivement des jardins du palais, a été consacré à ces constructions. Il éleva un médrécé ou école religieuse avec une mosquée, un vaste bazar, et à côté un magnifique caravanséraï destiné à recevoir les marchandises. Malheureusement ces constructions étaient à peine achevées, que l'invasion des Afghans vint y porter le ravage. Les marchands furent massacrés dans le bazar, toutes les marchandises pillées; et ces ruines toutes neuves attristent plus le regard que tant de maisons ruinées qui couvrent les autres quartiers de la ville. Le nom du prophète a sauvé l'école religieuse; cet édifice est encore aujourd'hui resplendissant de ses riches couleurs, et un certain nombre d'élèves en théologie y sont entretenus au moyen des dotations.

Lorsque je voulus visiter cet établissement, il se passa un fait qui me parut des plus intéressants sous le rapport des mœurs persanes, et que je regrette de n'avoir pu approfondir. Le préfet apostolique m'avait souvent entretenu des conversions secrètes qu'il avait pu opérer chez plusieurs Persans, sans que j'attachasse beaucoup d'importance à ces récits. Il est, comme je l'ai dit, de race arménienne, et parle comme sa langue naturelle le persan, le turc et l'italien. Il est donc plus à même qu'aucun autre de converser avec les Persans dans le secret de l'intimité. Il me présenta au chef de l'école, homme jeune encore et d'une figure intelligente. Ce dernier parle le persan et le turc, et l'usage de cette langue m'était devenu assez familier depuis tant d'années que j'habitais la Turquie, pour pouvoir causer avec lui sans le secours d'un interprète. Le sujet de

nos conversations roulait presque toujours sur les choses de l'Europe, sujet intarissable de curiosité pour les Persans. Il me paraissait beaucoup plus versé qu'aucun des Orientaux que j'ai pu voir dans la connaissance du christianisme et de ses sectes. Il savait faire la différence entre les catholiques, les anglicans et les luthériens. Un jour que je lui en faisais l'observation, il me prit par la main et me dit : Que cela ne vous étonne pas, car je suis catholique! On peut juger de l'étonnement que me causa cette parole. J'en parlai le lendemain au père Derdérian, qui me dit qu'en effet ce khodja persan écoutait volontiers les instructions religieuses; mais sa conversion n'était pas accomplie, car il n'était pas baptisé.

Les élèves du médrécé sont traités exactement comme ceux des écoles turques; ils sont logés dans l'établissement, et leur pension est payée sur une dotation dont jouit l'établissement depuis le jour de sa fondation. J'ai déjà dit que, chez les musulmans, aucun établissement religieux ne peut être fondé s'il n'est préalablement doté d'un revenu suffisant pour l'entretien de son personnel.

DESCRIPTION DE L'ÉDIFICE.

La façade de l'école élevée sur l'avenue se compose d'une porte monumentale ayant à droite et à gauche une suite d'arcades toutes décorées de faïences, et qui répètent au dehors l'ordonnance de l'intérieur. Les bâtiments entourent une vaste cour plantée d'arbres, ayant au milieu un bassin destiné aux ablutions. La mosquée occupe le centre d'un des côtés; elle est bâtie sur le même plan que la mosquée impériale, mais dans des dimensions beaucoup plus petites. Les minarets sont moins élevés, mais mieux proportionnés que ceux de la grande mosquée. Deux étages d'arcades, dont chacune correspond à une chambre d'étudiant, règnent dans le pourtour de la cour, et dans les angles sont ajustées avec beaucoup d'intelligence de petites cours qui conduisent aux escaliers. Dans le centre de chacun des trois autres côtés se trouvent des salles destinées aux cours et aux conférences.

La richesse de la décoration de cet édifice prouve qu'au commencement du dernier siècle l'art d'émailler les briques était encore aussi florissant en Perse que du temps de Schah-Abbas; mais aujourd'hui il est entièrement perdu, et, malgré le vif désir que j'avais de visiter une fabrique, je n'ai pu en trouver une seule en activité dans toute l'étendue d'Ispahan.

La couleur de la coupole est bleue d'azur, et les rinceaux qui la décorent sont couleur jaune d'or avec des bordures noires. Le fond des inscriptions est bleu, et les lettres sont blanches ou jaunes dans certaines parties. On y retrouve toutes les recherches de la calligraphie arabe et tous les genres d'écriture en usage en Orient, le kufique, le karmatique, et l'écriture que les Turcs appellent *divani*. L'entrée de la mosquée forme, comme on le voit par le plan, une grande voûte ouverte sur la cour.

LXXXV.

Au sommet de cette voûte est encastrée une turquoise d'une dimension colossale, puisque, malgré la hauteur, elle paraît à l'œil avoir environ vingt centimètres de longueur; elle est de forme ovale; elle a été trouvée, sous le règne de Schah-Hussein, dans les mines de Nichapour en Khoraçan. Ce sont ces mines qui fournissent les turquoises les plus estimées; il s'en fait encore aujourd'hui un commerce considérable. La précieuse pierre ayant été offerte au prince, il la dédia au prophète, et la fit placer dans la coupole de sa mosquée.

Les Persans appellent la turquoise *firouz tasch* (pierre de la victoire); ils lui attribuent une quantité de vertus. Les caravanes du Khoraçan en apportent deux fois l'année à Ispahan. Chaque pierre est scellée au bout d'un petit bâton avec de la résine. Elles se vendent par paquet de vingt-cinq. Ces turquoises sont connues dans le commerce sous le nom de turquoises orientales; elles se rencontrent dans une gangue de quartz. Les moins pures sont quelquefois parsemées de dendrites métalliques qui en altèrent la beauté, mais qui sont un cachet de leur origine. Les commerçants savent fort bien les distinguer, et les appellent aussi turquoises de vieille roche.

On trouve, en effet, dans le commerce, des turquoises qui viennent ordinairement des mines de Sibérie, et que les commerçants désignent sous le nom de turquoises de nouvelle roche. Ce ne sont que des os fossiles, colorés en bleu par le contact du cuivre. Elles sont infiniment moins dures que les précédentes, et leur couleur est sujette à s'altérer. Les turquoises orientales appartiennent aux roches primitives, et ont pour base la silice; les autres ne sont qu'un produit fossile, et par conséquent assez récent.

Après les relations amicales qui s'étaient établies entre nous et le chef de l'école, je n'ai pas besoin de dire que nous trouvâmes dans l'établissement toutes les facilités possibles pour en dessiner les détails, au grand regret du vieux portier fanatique qui nous suivait toujours avec un balai, et balayait avec frénésie toutes les places où nous nous étions assis. Cette opération terminée, nous songeâmes à quitter Ispahan.

Nous avions prolongé notre séjour dans l'espérance de voir le schah Méhémet, dont l'arrivée était depuis longtemps annoncée : tantôt on disait qu'il avait couché à Koum, et qu'il arrivait sous deux jours; deux jours après, on disait qu'il n'était pas parti de Téhéran. Le gouverneur, pour fêter l'arrivée du prince, avait fait main basse sur une partie des révoltés qu'on appelle les *louties*, et qui inspirent aux habitants d'Ispahan une si grande terreur, que nul n'oserait s'aventurer dans les rues à la tombée de la nuit. Nous fîmes nos visites d'adieu avec le même cérémonial que nos visites d'arrivée. Le jeune scheik Ul-Islam nous donna des lettres pour tous les chefs des villages où nous devions passer, et le gouverneur nous adressa directement à son collègue le gouverneur de Schiraz. Tous les amis que nous nous étions faits dans la ville venaient nous visiter à Djoulfa, et l'un d'eux faillit retarder de quelque temps notre départ.

Les Persans ont assez volontiers chez eux des lions apprivoisés. L'un d'eux vint nous rendre visite, suivi d'un domestique qui tenait en laisse au bout d'une corde une magnifique lionne, aussi douce qu'un chien. Nous nous amusâmes beaucoup de ses caresses, et on la laissa errer dans la cour. Malheureusement un de nos chevaux, qui était aussi en liberté, eut la pensée de s'approcher de la lionne et de venir la flairer. L'animal se tapit sur ses griffes, et ne fit aucun mouvement tant que le cheval fut en face de lui; mais à peine eut-il fait un détour pour s'en aller, que la lionne, bondissant, lui sauta sur les reins, et en deux coups de ses griffes de derrière lui ouvrit le ventre. Cela fut l'affaire d'un instant. On sépara les animaux à coups de bâton, et Méchadé, notre muletier, eut le triste office de replacer les intestins qui sortaient du ventre du pauvre cheval et de recoudre la plaie. Chose singulière! l'animal souffrit peu de cette opération : le soir il mangeait bien de son orge, et trois jours après Méchadé le déclarait en état de partir.

LXXXVI.

Nous étions aux premiers jours de janvier, la température était extrêmement douce, et la pureté de l'air égale à celle des plus beaux jours de printemps. Toute notre caravane organisée, nous quittâmes le séjour de Djoulfa en serrant la main de notre bon évêque, et nous nous dirigeâmes vers le sud. Après avoir passé tous les quartiers ruinés, visité pour une dernière fois le château de Sophi, nous entrâmes dans les terrains incultes et montagneux à travers lesquels serpente la grande route de Schiraz, qu'on peut se représenter comme un de nos chemins vicinaux les plus mal entretenus. Le territoire que nous traversions porte le nom de Lendjan. Je ne dirai plus rien de l'aridité de la Perse; on ne trouve des arbres qu'aux environs des villages les plus favorisés.

Partis à sept heures du matin de Djoulfa, nous arrivâmes à quatre heures au caravanséraï de Mayar, situé au milieu d'une grande vallée, et près d'un village entouré de jardins. Les montagnes que nous avions traversées sont de calcaires gris, constitués par bancs horizontaux et renfermant des lits de coquilles du genre huître. J'eus occasion de remarquer quelques phénomènes curieux de soulèvement, et notamment deux collines que les Persans appellent les Mains du géant, et qui représentent en effet deux mains colossales et parfaitement dessinées, formées par des accidents de rocher.

Le village est entouré de murailles flanquées de tours. Il y a si peu de sécurité dans toute la contrée, que pas un bourg, pas un village n'existe sans être fortifié, et, à la tombée de la nuit, les portes sont régulièrement fermées. Le caravanséraï est un grand et bel édifice faisant partie de l'ensemble d'ouvrages du même genre que Schah-Abbas fit construire dans toute l'étendue de son empire. Il est adossé à une rangée de collines rocheuses qui forment un groupe isolé au milieu de la vallée. La rangée de montagnes qui en forment le côté gauche porte le nom de Kalakasi-Kôh. Un ruisseau assez abondant, et ayant son cours vers le Zendehroud, alimente le village, et les moulins que

les habitants ont construits sur ses bords indiquent qu'il conserve ses eaux une grande partie de l'année.

Nous commençâmes à observer, aux environs de Mayar, quelques-uns de ces pigeonniers qui sont si multipliés dans ces régions, et qui, par leurs dimensions, constituent de véritables monuments. C'est surtout pour avoir la fiente des pigeons comme engrais que les Persans entretiennent ces oiseaux. Du reste, ils ne se mettent pas beaucoup en frais pour leur nourriture; car les pigeons trouvent abondamment à se nourrir des graines et des baies de cette multitude d'arbrisseaux qui couvrent les collines. Ils vivent bien aussi un peu de maraude dans les champs ensemencés; mais cette tolérance existe dans les villages comme un véritable droit de parcours.

Le lendemain, 4 janvier 1840, nous partîmes de Mayar à neuf heures du matin, et nous fîmes une petite journée jusqu'à Koumschah, où nous arrivâmes à une heure après midi, ayant toujours marché dans la même vallée entre deux rangées de collines. Un peu avant d'arriver au village, nous fîmes halte dans un établissement religieux, au centre duquel est le tombeau de Schah-Riza, l'un des fils d'Ali. L'édifice se compose d'une petite mosquée couronnée par un dôme, et située au milieu d'un vaste enclos tout entouré de portiques destinés aux pieux visiteurs. Il y a au milieu deux bassins ombragés par quelques arbres, dans lesquels vivent des carpes, qui, aux yeux des Persans, sont considérées comme sacrées; elles sont très-familières, et arrivent dès qu'elles aperçoivent un homme, pour recevoir quelque nourriture.

Nos muletiers, qui depuis notre arrivée en Perse ne nous avaient pas quittés, s'attachaient peu à peu à nous. Depuis longtemps ils n'avaient plus avec Méhémet ces altercations qui nous donnaient tant d'ennui; mais il faut dire aussi que, plus nous avancions dans le sud de la Perse, plus ils se trouvaient eux-mêmes dépaysés. Méhémet, comme Turc, était presque notre compatriote aux yeux des Persans; Méchadé et son groom Kouli étaient regardés comme à moitié Turcs; il n'y avait que Myrza-Ali, notre domestique persan, qui sût parler couramment la langue du pays. On peut dès lors se faire une idée de ce qu'étaient les conversations traduites du persan en turc par Myrza-Ali, qui les rendait à Méhémet, du turc en grec de Méhémet à moi, et enfin du grec en français quand je voulais les communiquer à mes compagnons de voyage. Nous commencions à nous apercevoir des dispositions malveillantes envers les étrangers, que l'on observe généralement chez les habitants du sud de la Perse. Le guide ou mihmandar que nous avait donné le gouverneur nous faisait bien obtenir tout ce qui nous était nécessaire; mais nous ne trouvions plus ces figures ouvertes, disposées à converser, que nous avions rencontrées ailleurs. Au sud d'Ispahan, la langue turque n'est plus du tout en usage; les habitants ne parlent que le persan.

Le village de Koumschah est considérable. Les cultures y sont nombreuses et bien entendues; les pigeonniers qui l'entourent forment comme une seconde ville qui défend les abords de la première : ce sont généralement des tours rondes décorées d'une manière plus ou moins bizarre.

LXXXVII.

Le 5 janvier, notre caravane se mit en route à huit heures du matin. Nous traversâmes pendant plus d'un kilomètre et demi les ruines amoncelées de maisons de campagne et de fabriques. On voit encore les traces de grands jardins qui étaient arrosés par une dérivation de la petite rivière. Les montagnes rocheuses se resserrent, et font dans la vallée un étranglement dont la longueur est d'environ quatre kilomètres; mais elles s'écartent de nouveau, et l'on entre dans une plaine étendue, dont la largeur est d'environ deux lieues. Le terrain est d'argile sablonneuse, coupé par de nombreux ravins. De temps à autre nous apercevons quelques villages, mais ils sont complétement déserts. A midi nous faisons halte à Mexoud-Beggy, petite place entourée de murailles, et dans laquelle vivent quelques familles de cultivateurs. Nous faisons ensuite quatre heures de marche pour arriver à Émin-Abad, gros bourg où il règne une assez grande activité. Les habitants y exercent une industrie charmante; ils se livrent à la fabrication des ouvrages de bois. Ce sont eux qui fournissent une partie de la Perse de ces cuillers travaillées avec une délicatesse surprenante, et dont on trouve des échantillons dans presque tous les cabinets de curiosités de l'Europe. Les manches sont formés de découpures à jour, fines comme de la dentelle; à peine si l'on ose toucher ces frêles objets, qui, cependant, ont assez de solidité pour faire un long usage. On fabrique aussi des miroirs et des coffrets sculptés. Un de ces objets, dont je fis l'acquisition, est orné sur le couvercle d'un bas-relief représentant la lutte d'un tigre avec un dragon. L'histoire de Joseph est sculptée dans douze compartiments qui ornent les faces. Toutes les figures portent le costume persan, et sont groupées avec une naïveté qui a beaucoup de rapport avec les compositions des Chinois.

Le caravansérai d'Émin-Abad est de forme octogone; à chacun des angles s'élève une tour, et les murailles de l'édifice forment parapet dans la partie supérieure. Le bâtiment est parfaitement disposé pour la défense. A l'intérieur se trouve une cour autour de laquelle sont des chambres destinées aux voyageurs. Les écuries sont placées en arrière des chambres, et forment des galeries qui occupent tout le périmètre de l'édifice. Cette forme de caravansérai est adoptée pour toutes les localités dans lesquelles les caravanes ont à redouter quelque danger. La grande plaine qui est au sud est souvent parcourue par les nomades, et aux moindres troubles politiques ils commencent leurs déprédations.

En quittant Émin-Abad, nous entrons dans un pays complétement désert et inculte, parcouru en tous sens par des troupeaux nombreux d'antilopes, qui se laissent approcher à une très-petite distance, et partent ensuite avec une rapidité incroyable comme une troupe d'oiseaux. Nos guides nous disaient que cette contrée est aussi habitée par des onagres, mais nous n'en vîmes que les traces sur le sol. Dans l'antiquité, l'onagre était très-commun dans la Cappadoce et dans les steppes de l'Asie Mineure; il est souvent mentionné par Strabon; mais, peu à peu, cet animal extrêmement sauvage s'est trouvé repoussé vers les déserts de l'est, et maintenant il est assez rare en Perse.

Après avoir fait quatre heures de marche, notre route se trouve coupée par un ravin dirigé de l'est à l'ouest, et au milieu duquel se trouve un îlot de roche. C'est sur cet îlot, auquel on arrive au moyen d'un pont, qu'est bâtie la petite ville de Yezdikaust, dont la situation rappelle parfaitement celle de Constantine. Les flancs du ravin sont perpendiculaires comme des murailles ; ils se composent de bancs de calcaire concrétionné. La largeur totale du ravin est de huit à neuf cents mètres ; et comme le pays devient d'une fertilité extrême partout où l'on peut arroser, les habitants ont utilisé les eaux de la rivière pour créer de nombreux jardins, où les arbres fruitiers donnent des produits magnifiques. La longueur du rocher sur lequel la ville est assise est d'environ huit cents mètres. Nous franchîmes le pont pour aller rendre visite au gouverneur. Les rues sont tellement étroites, que deux ânes chargés arrêtent la circulation ; dans beaucoup d'endroits ce ne sont que des couloirs dont la partie supérieure est occupée par les habitations. Au milieu de la ville est un puits très-profond, dont les eaux suffisent pour l'usage des habitants. Dans l'état des choses en Perse, ce petit poste serait imprenable; mais dans les dernières guerres civiles, la prudence des habitants leur fit défaut : un des gouverneurs révoltés de la province de Schiraz entra dans la place par surprise, et, ne pouvant réussir à tirer des habitants les sommes considérables qu'il leur demandait, fit précipiter un grand nombre des plus notables du haut des rochers dans le ravin.

Nos chevaux et nos bagages étaient allés nous attendre au caravansérai, qui est bâti de l'autre côté de la rivière. Cet édifice est dans un excellent état de conservation. Le gouverneur nous envoya, pour nous et nos chevaux, toutes les provisions nécessaires, et nous pûmes dans l'après-midi faire quelques dessins du lieu et examiner les environs. La rivière de Yezdikaust vient d'une montagne appelée Marvari-Dagh, située à vingt parasanges ou farsangs du côté de l'ouest; elle va ensuite, à dix parasanges à l'est, arroser un gros bourg qu'on appelle Tcharkouia. La singularité de la formation de la vallée de Yezdikaust ne me paraît pas très-facile à expliquer géologiquement. Elle ne se présente pas comme une vallée d'érosion formée par les eaux, car ses flancs n'affecteraient pas cette forme verticale; les roches d'ailleurs se présentent à l'œil comme parfaitement intactes, et ont plutôt l'aspect d'une carrière en exploitation. Cette rupture de continuité ne paraît pas non plus le résultat d'un soulèvement, car les bancs sont généralement horizontaux et réguliers. La largeur du ravin est la même pendant un grand nombre de parasanges; il est, de plus, transversal à la direction générale de la grande vallée que nous parcourons, depuis Ispahan, et de tous les groupes de collines rocheuses que nous avons longés depuis plusieurs jours.

LXXXVIII.

PROVINCE DE FARS.

Le vallon de Yezdikaust forme la limite géographique entre les provinces de l'Irak, l'ancienne Médie, et du Fars ou de la Perse proprement dite, qui plus tard a donné son nom à tout l'empire. Cette province s'étend, à l'est, jusqu'au désert de Yezd; au

midi, jusqu'au golfe Persique; et à l'ouest, jusqu'aux montagnes de Kôh-y-Zerd, qui forment la limite occidentale de la Susiane. Pour l'antiquaire et pour l'artiste, c'est la contrée qui renferme les éléments les plus curieux d'observation. Le plus grand nombre des antiquités célèbres se trouvent renfermées dans les limites de cette province. La topographie de l'Irak diffère de celle du Fars en ce que cette dernière province est divisée en deux zones bien distinctes : l'une que les Persans appellent la région froide, ou le Sirhud, et l'autre, la région chaude, ou Guermesir. Cette dernière contrée est elle-même divisée en deux grandes régions parallèles à la mer, et qui sont séparées l'une de l'autre par un grand contre-fort de montagnes. Ce caractère géologique est particulier au plateau de la Perse, qui, du nord au sud, se maintient à la même élévation sur un plan presque horizontal, de sorte que les eaux, s'étendant sur des pentes incertaines, se divisent en une multitude de petits ruisseaux que la chaleur de l'été tarit facilement, et qui finissent par se perdre dans les sables avant d'arriver à la mer. A peu de distance de Schiraz, le plateau du Fars s'abaisse au niveau de la mer, en formant trois grands étages qui sont soutenus par des contre-forts de roche. Schiraz, que les Persans appellent le Portique du paradis, est la ville la plus célèbre et le siége du gouvernement. Les autres places, comme Kauzeroun, Bébahon et Merdacht, forment les chefs-lieux d'arrondissements particuliers qui sont subordonnés au gouverneur de Schiraz. La plus grande partie de la province est habitée par les tribus errantes qui viennent du Kouzistan ou de la province de Suze, et qui, pendant l'hiver, descendent dans les régions chaudes.

De Yezdikaust jusqu'à Schougostan nous parcourons un pays légèrement ondulé et couvert de tiges de plantes desséchées. Les indigènes viennent, à la fin de l'été, récolter la gomme ammoniaque qui découle d'une plante ombellifère. Dans le pays quelques personnes ont l'habitude de la mâcher, comme les femmes turques mâchent le mastic de Chio. La plante et la résine sont bien connues des naturalistes, mais nous avons mangé souvent à Ispahan une gomme blanche qui a la consistance et l'aspect de la pâte de guimauve; elle se sert sous la forme de petites tablettes arrondies et cassantes quand elle est à une température froide, mais devient molle et flexible quand on la tient seulement quelques minutes dans la main. Les Arméniens, qui nous en ont souvent offert, appellent ces tablettes de la *manne;* ils prétendent qu'elle se recueille sur une plante dont ils ne connaissent pas la nature. On la mange sans autre préparation que d'y ajouter un peu de sucre. Elle est insoluble dans l'eau, et forme dans la bouche, en fondant, une pâte mucilagineuse très-adoucissante et ayant des qualités nutritives. Il ne paraît pas qu'on en recueille une assez grande quantité pour que cette substance devienne jamais l'objet d'un commerce [1]. Les Orientaux sont convaincus que cette substance est de la même nature que la manne qui nourrit les Israélites dans le désert, et qu'elle tombe la nuit sur les plantes où on la recueille. S'il en était ainsi, on la trouverait indistinctement sur tous les végétaux, et même sur le sol, tandis qu'elle ne paraît que sur une plante d'une nature particulière.

J'avais déjà observé, dans les montagnes des environs de Trébizonde, des femmes nomades qui se livraient, au milieu d'une forêt, à la préparation de certains produits

[1] Diodore, liv. XVII, ch. 76. On observe de plus dans le pays un arbre assez semblable au chêne, et dont les feuilles distillent une sorte de miel, que les habitants recueillent en quantité, et qu'ils emploient aux usages de la vie. (Traduction de Miot, tome V, page 302.)

végétaux particuliers à la contrée. Dans un grand chaudron, elles faisaient bouillir les feuilles de certains arbrisseaux, et recueillaient à la surface du vase une liqueur noirâtre et sucrée, que dans le pays on appelle *bekmess;* mais ce mot s'applique, en général, à tous les sirops de raisin de mûre ou de miel; cette plante m'a paru être une espèce de ciste. Il est donc constant pour moi que, dans plusieurs contrées de l'Orient, on recueille sur certaines plantes, qui ne sont pas encore très-bien observées, une substance alimentaire, dont l'usage est général chez les habitants.

LXXXIX.

Tout en causant avec nos guides, nous arrivons insensiblement au petit bourg de Schougostan, entouré de quatre murailles, et ayant à l'entrée une mosquée d'assez belle apparence pour l'endroit. Le caravanséraï est situé à quelques pas du bourg, mais il est dans un tel état d'abandon et de malpropreté, que nous préférons nous installer dans une maison du village.

De Schougostan à Abada nous faisons six heures de marche dans un pays d'une monotonie désespérante. Les montagnes que nous apercevons à une grande distance, à droite et à gauche de la route, sont très-déprimées; on voit que nous sommes sur un des plateaux les plus élevés de la contrée. Les cours d'eau, qui antérieurement se dirigeaient vers le nord, prennent maintenant leur cours vers le midi, comme pour aller se jeter dans le golfe Persique; mais il n'en est pas un qui dépasse un parcours de quelques lieues : ils sont tous absorbés par le terrain spongieux des plateaux. Abada est un gros bourg dans le voisinage duquel on remarque deux petits villages : Kouchkak, à l'ouest, et Jacoub-Abad, à l'est. Ce mot *Abad,* qui sert de terminaison à un si grand nombre de localités dans la Perse, signifie *peuplé par :* ainsi Jacoub-Abad, peuplé par Jacob, et Firouz-Abad, peuplé par la victoire.

Le 9 janvier, nous poursuivons notre route vers Surmeck, place aussi peu importante que les précédentes. En avant du village est un tertre élevé, construit de main d'homme, et composé de plusieurs assises entre lesquelles on remarque des couches de charbon et des ossements divers, brisés. Les Persans appellent ce monticule Atesch-Paras, temple du feu ou des Parsis. Je doute que les Parsis, qui regardaient comme impurs les cadavres humains, aient jamais mêlé des ossements dans leurs constructions religieuses [1]. Mais il n'y a dans cette masse de terre, qui remonte à une haute antiquité, rien qui puisse donner une indication sur son origine. Je suis disposé à regarder cette construction comme une ancienne sépulture, un de ces tombeaux communs, que les anciens étaient dans l'habitude d'élever après les grandes batailles.

Le bourg de Surmeck, où nous arrivâmes à midi, est une petite place assez bien défendue par une muraille quadrangulaire flanquée de tours. Le 10 janvier nous partons à

[1] En effet, dans les sacrifices que faisaient les anciens Perses, tout homme qui se fût avisé de souffler le feu ou de mettre dessus un cadavre ou la fiente de quelque animal, eût été puni de mort. (Strab., XV, pag. 733. Hérodote, livre III, chap. 16.)

sept heures du matin. Plus nous avançons vers le sud, plus le pays prend un aspect sauvage et désert. Les montagnes qui forment à droite et à gauche l'horizon du plateau que nous avons parcouru depuis Ispahan se sont rapprochées peu à peu, et finissent par se rejoindre à quelques kilomètres de Surmeck. Nous nous trouvons alors au milieu d'un groupe de collines rocheuses, entrecoupées par des savanes tout à fait incultes et arides. A deux heures nous faisons halte au petit caravansérai de Khouna-Khora, édifice de forme octogone, et bien facile à défendre contre toutes les attaques. Nous étions seuls dans le khan, nous en barricadâmes les portes, ce qui nous évita de faire veiller nos gens. Après Khouna-Khora nous avons à franchir un col montagneux qui me paraît former la ligne de partage des eaux entre les bassins du Zendehroud et celui du lac de Babéghan. Ce passage nous prend environ deux heures, et nous redescendons dans un pays moins accidenté, mais toujours complétement désert. Enfin, après dix heures de marche très-pénible, nous arrivons à Déhibid. Il y a là plusieurs caravansérais, mais tous en assez mauvais état; des sources très-abondantes venant des montagnes voisines se réunissent pour former une rivière assez profonde, et qui prend son cours vers le sud.

XC.

Dans un îlot formé par la rivière, il existe un autre tertre semblable à celui que j'ai observé à Surmeck. Ayant plus de loisir, je l'examinai plus en détail. Au dehors, ce tertre est aujourd'hui de forme irrégulière; mais en prenant ses dimensions de part et d'autre, on voit que dans l'origine il a dû être circulaire. Il est composé de grands bancs d'argile battue qui ont environ un mètre d'épaisseur. Entre chacune de ces assises sont des lits de dix-huit à vingt centimètres d'épaisseur, composés d'une substance noire et charbonneuse dans laquelle sont comme pétris des ossements humains qui sont généralement brisés en petits morceaux. J'ai reconnu des vertèbres, un col de fémur, des ossements de carpe et de métacarpe, des côtes; les os longs des corps paraissent avoir été rompus à dessein. Les vertèbres que j'ai recueillies ne paraissent pas avoir subi l'atteinte du feu. Tous ces ossements ne sont pas désorganisés et pourraient ne pas remonter à une très-haute antiquité; la substance dans laquelle ils sont noyés a pu cependant contribuer à leur conservation.

Les Persans appellent aussi cette construction *Atesch-Paras*, temple de feu; mais c'est une dénomination qu'ils donnent à la plupart des constructions antiques dont la destination leur est inconnue, comme les Turcs appellent indistinctement *châteaux des Génois* tous les monuments grecs et romains.

Le campement de Déhibid était plus animé qu'aucun de ceux que nous avions vus. Deux nombreuses caravanes, venant du sud, s'y rencontraient avec nous, et, comme nous, aimaient mieux coucher à la belle étoile, que de rester dans les chambres du caravansérai, remplies de décombres et de poussière.

Le 11 janvier nous campâmes au caravansérai de Khouna-Khorgen. Il ne nous restait

plus qu'une étape pour arriver à Mourgaûb, qui devait être une de nos stations. Le pays que nous avons à parcourir est extrêmement accidenté et coupé par de nombreux ravins, qui, dans la saison où nous sommes, forment le lit de torrents ou de ruisseaux assez rapides. Une heure avant d'arriver à Mourgaûb, nous faisons halte près d'une source très-abondante qui donne naissance à un ruisseau; c'est une des sources du Bend-Émir, ou Araxe, qui arrose la plaine de Persépolis. Comme notre intention était de séjourner quelques jours à Mourgaûb, village voisin des ruines de Pasargades, nous voulions nous installer d'une manière assez commode pour nous et pour nos chevaux. Mais je ne m'étais pas fait une idée exacte de la distance qu'il y a du village de Mourgaûb aux ruines; elle est d'environ trois kilomètres. La plaine que nous avions à traverser est entrecoupée de nombreux canaux, qui, à cette époque de l'année, sont remplis d'eau et qui gênaient nos communications. Je savais qu'aux ruines mêmes il y avait un caravansérai; nous nous y rendîmes pour voir si nous pourrions y demeurer, mais cet édifice n'est plus qu'un amas de décombres, où il est impossible de se mettre à l'abri des intempéries. Il y a autour quelques huttes de nomades, formant un *douair* ou village temporaire. Nous trouvâmes beaucoup d'émotion dans la localité; on y poussait de grands cris, les chiens aboyaient, il devait enfin s'y passer quelque chose d'inusité. Nous aperçûmes quelques soldats qui en venaient aux mains avec les paysans; et, dans cette lutte, les premiers n'avaient pas l'avantage.

On nous expliqua que c'était un détachement de *serbaz*, troupes régulières, qui venait de Schiraz et se rendait à Ispahan. Ces malheureux sont envoyés ainsi, à travers le pays, sans vivres, sans moyens de couchage et sans solde. Le sergent nous expliqua qu'avant de partir, le détachement avait reçu sa solde en tumbeki [1], et qu'en le revendant aux fermiers, ils n'avaient pas eu le cinquième de ce qui leur était dû. Ils étaient obligés, le long de leur route, de vivre de maraude, et, le plus souvent, de prendre de force leurs billets de logement chez les habitants.

Il nous parut impossible de séjourner aux ruines; nous revînmes donc au bourg, où notre mimandar nous avait fait préparer un logement passable, et avait trouvé des écuries pour nos chevaux.

Les ruines que nous voulions observer sont depuis longtemps reconnues pour être celles de Pasargades; on y remarque plusieurs monuments d'un grand intérêt historique et d'une belle construction.

---

[1] Tabac pour le narghuilé.

PASARGADES.

XCI.

La ville de Pasargades était située dans le voisinage du fleuve Cyrus, dans une vallée spacieuse, et couverte encore aujourd'hui de magnifiques pâturages [1]. Étienne de Byzance [2], citant Anaximène, nous apprend que la ville fut bâtie dans le lieu même où Cyrus vainquit Astyage. L'étymologie de ce nom signifie le *camp des Perses*. Étienne de Byzance l'écrit avec deux Σ. Cette ville devint la résidence favorite du roi. Elle était défendue par une forteresse, et le trésor des rois y était conservé. Un collége de mages, aussi riche et aussi puissant que ceux de la Cappadoce, y entretenait le feu sacré, et était chargé de veiller sur les sépultures royales. Cyrus fit bâtir un magnifique palais, et, plus tard, il voulut être inhumé dans la ville pour laquelle il avait toujours montré une prédilection particulière. Strabon prétend que ce nom est celui d'une tribu perse, que Cyrus voulut honorer à cause de la dernière victoire qu'il avait remportée chez elle sur le roi des Mèdes, et qui lui valut l'empire de l'Asie.

La situation de cette place est assez bien marquée par les historiens géographes, et ce qui vient encore attester son identité, c'est le tombeau du prince fondateur, qui existe dissimulé aujourd'hui, sous le nom de Medjid Madré-y-Suleïman, (mosquée de la mère de Salomon). Nous allons examiner les nombreux vestiges de monuments qui subsistent dans cette vallée, et voir s'ils peuvent être regardés comme les ruines de Pasargades.

Le ruisseau de Mourgaùb décrit une ligne à peu près circulaire, du côté de l'est, en arrosant la plaine où sont situées les ruines. Du côté du sud, un autre ruisseau, non moins considérable, décrit une courbe exactement semblable à la première, et les deux cours d'eau viennent se réunir, au bas de la plaine, pour entrer dans un défilé très-étroit, ouvert dans la chaîne de montagnes qui borde cette plaine du côté du sud.

[1] Strabon XV, pag. 729, 730.

[2] Voce ΠΑΣΣΑΡΓΑΡΔΑΙ, Passargardæ.

Tout le terrain qui sépare les deux rivières est occupé par une suite de monticules, de collines rocheuses, sur lesquelles on observe de nombreuses traces de constructions. On peut se faire ainsi une idée de la situation de la ville : défendue au sud par une barrière de montagnes, à l'est et à l'ouest par des rivières encaissées, et au nord, par des collines fortifiées.

FORTERESSE.

Le premier édifice qui attire les regards quand on arrive du côté du nord est une grande construction que les habitants appellent *Tackt-y-Suleïman* (le trône de Salomon). C'est le soubassement d'une acropole ou forteresse qui a environ cent vingt mètres de front, sur une profondeur double; elle est bâtie sur la partie avancée d'une longue colline, et forme aujourd'hui une terrasse sur laquelle on trouve quelques autres débris de construction, dont il est difficile de déterminer le plan primitif. La hauteur totale est d'environ douze mètres, formant quinze assises magnifiquement appareillées, et relevées par des bossages. L'épaisseur des murs est d'environ deux mètres; on n'y reconnaît point l'emploi de la chaux ni du ciment; les matériaux sont un calcaire blanc, compacte, dur et sonore; mais ce n'est point du marbre, comme on l'a dit, la nature du marbre étant caractérisée par la forme cristalline, tandis que ces pierres sont d'une composition compacte et amorphe. Indépendamment de la forteresse, je suis porté à voir dans cette construction l'emplacement du trésor que Cyrus avait fait réunir dans sa nouvelle capitale, et qui se montait, lorsque Alexandre s'en empara, à 6,000 talents, ou 3,600,000 francs. Les murs qui existent paraissent n'avoir point de solution de continuité, et l'on ne saurait dire par où l'on entrait dans l'enceinte. C'est là qu'aurait été établi le collége de mages dont Pline fait mention en ces termes [1] : « Inde ad Orientem magi obtinent Pasagardas, castellum in quo Cyri sepulcrum est. »

XCII.

PYRÉE.

Non content d'avoir donné à sa nouvelle capitale tant de richesses et de splendeur, Cyrus voulut encore que les princes ses successeurs reçussent, dans cette même ville, l'investiture de la dignité royale. De tous côtés, le culte d'Ormuzd et de Mithra était pratiqué avec un zèle sans pareil. Les sacrifices au feu et à l'eau se faisaient dans des endroits consacrés, et nous retrouvons encore, dans cette contrée, un certain nombre

[1] Pline, livre VI, chap. 26.

de pyrées ou pyræthées. Les mages adonnés à ce culte portaient le nom de *pyræthi*. Strabon décrit de la sorte les pyræthées qu'il a observés dans la Cappadoce : « Ce sont, dit-il, des sanctuaires au milieu desquels est un autel où il y a beaucoup de cendres, et sur lequel les mages entretiennent un feu continuel. Ils y entrent tous les jours, et chantent pendant plus d'une heure devant le feu, en tenant un faisceau de baguettes [1]. »

Le premier édifice que l'on rencontre en descendant du tertre sur lequel sont les ruines de la forteresse est une tour quadrangulaire, bâtie avec le plus grand soin, en belles pierres de taille ; elle est à peu près carrée, car elle a, d'un côté, sept mètres cinq centimètres, et de l'autre, sept mètres quarante-huit centimètres. Les angles sont renforcés par quatre pilastres d'un mètre de front [2]. Les murailles ont plus de deux mètres d'épaisseur. On pénétrait dans l'intérieur par un conduit d'une largeur de soixante-cinq centimètres. On compte jusqu'à l'entablement quatorze assises, plus le soubassement, ce qui donne à l'édifice une hauteur d'environ treize mètres. Les assises étaient reliées entre elles par des crampons qui n'existent plus, et qui étaient apparents ; on voit, aujourd'hui, les évidements carrés dans lesquels ils étaient incrustés.

L'entablement est formé de grosses pierres portant de fortes denticules ; c'est le genre persépolitain. La forme de cette construction se rapporte parfaitement au mot employé par Strabon σηκός (lieu fermé) ; elle répond aux besoins du culte, tel que nous l'imaginons, puisque l'intérieur se trouve complétement à l'abri du contact des profanes. Cette opinion, du reste, n'est pas nouvelle ; elle a déjà été émise par plusieurs voyageurs qui m'ont précédé, et notamment par Morier, qui a déterminé l'identité de Pasargades.

La face occidentale de l'édifice est la seule qui soit dans un état de conservation convenable ; encore est-elle percée, en deux endroits, de deux grands trous, qui peuvent avoir été primitivement des fenêtres. Les alentours de l'édifice sont couverts de grosses pierres de très-bel appareil, mais qui ne portent aucun signe particulier.

XCIII.

PALAIS.

Au sud-est du Pyrée, on aperçoit un assez grand nombre de ruines, occupant une plate-forme, au milieu des champs cultivés. Un certain nombre de piliers, dont la concordance ne peut pas être facilement établie, une colonne de grande dimension, et d'assez nombreux débris de murailles, sont tout ce qui subsiste. Il y a en tout cinq piliers dont la largeur varie entre un mètre dix centimètres et un mètre trente centimètres. En regardant la plate-forme du côté du sud, trois des piliers sont alignés sur le même rang. A trente-quatre mètres cinquante centimètres de celui qui forme l'angle, on

[1] Strabon, liv. XV, pag. 733.

[2] Voyez planche LXXXI.

en trouve un second sur la face sud; et enfin, à sept mètres cinquante centimètres de ce dernier, on arrive à l'angle de la plate-forme : d'où il s'ensuit que la longueur totale de la façade serait de quarante-quatre mètres quarante centimètres. A neuf mètres quatre-vingts centimètres en retour est un autre pilier que j'ai marqué *A* sur le plan[1], et qui mérite plus d'attention que les autres. Il a un mètre dix centimètres de largeur, et sur la face est sculptée une figure tétraptère, représentant un prince ou mage dans la pose de l'adoration. Sa tunique, serrée autour de son corps, est rejetée sur son bras droit; elle est garnie d'une riche broderie, composée de rosaces, et ornée d'une frange. Sa tête est coiffée d'un casque qui porte sur la tempe un médaillon au milieu duquel est un ornement tout à fait semblable à une fleur de lis. Enfin, sa tête est surmontée d'un attribut ou emblème qui se trouve souvent représenté dans les bas-reliefs égyptiens. Sur deux cornes d'antilope sont placées trois figures conoïdes terminées dans le bas par des patères, et dans le haut, par des corps sphériques. Chacun de ces cônes est entouré de plumes ou de feuilles de palmier. Des épaules de ce personnage sortent quatre grandes ailes, deux dirigées en haut, et deux dirigées en bas; sa barbe est courte et bouclée; et son profil, quoique légèrement altéré par l'injure du temps, est encore assez conservé pour qu'on puisse en suivre les contours. L'ensemble de cette composition est noble et simple, et la pureté du dessin surpasse tout ce que j'ai vu, jusqu'à ce jour, en figure de l'école assyrienne ou perse. Dans la partie supérieure du pilier se trouvent quatre lignes d'écriture cunéiforme; deux lignes sont accouplées, et deux sont séparées. J'ai copié ces caractères avec le plus grand soin, et je vois que ma copie est d'accord avec celle rapportée par Robert Ker-Porter, sauf le dernier caractère de la dernière ligne qui offre quelque variante. Cette inscription est répétée sur les autres piliers, mais ils sont sans bas-reliefs. D'après ce que nous connaissons aujourd'hui de l'architecture perse et assyrienne, on peut être assuré que ce bas-relief faisait partie de l'embrasure d'une porte, et qu'un pilier semblable devait se trouver lui faire face à peu de distance. Il serait difficile de donner une explication satisfaisante de cette figure, qui est en partie allégorique. L'inscription, traduite successivement par plusieurs érudits qui s'occupent de ces langues, leur a donné à tous la même signification : « Cyrus, seigneur, roi, vainqueur du monde. » Faut-il en conclure que cette figure représente le roi Cyrus? Chez les Orientaux, les cornes étaient un attribut de la puissance et de la royauté; c'est à ce titre que la tête de Jupiter Ammon était armée de cornes.

Dans le bas-relief de Boghaz-Keuï[2], je retrouve une figure qui se rapporte à peu près à celle-ci, quoiqu'elle soit d'un travail beaucoup plus grossier. C'est une figure de roi, coiffée d'un casque, et la tête surmontée du globe ailé; elle est vêtue d'une tunique coupée dans la même forme que celle du bas-relief de Pasargades; la pose est à peu près la même. On voit, dans cette même planche, des figures ailées. Il est très-probable que l'un et l'autre monument ont rapport aux mêmes rites, aux mêmes cérémonies et au même culte. Pour l'œil le moins exercé, il y a des rapports frappants entre les deux ouvrages, avec cette différence, toutefois, que le premier est sculpté sur un rocher brut, dans un endroit sauvage de la Cappadoce, tandis que l'autre ornait le palais d'un des plus puissants rois de la Perse. En comparant mon dessin avec celui du voyageur anglais[3], on verra quelques légères différences, notamment dans les plumes des ailes,

[1] Voyez planches LXXXIII et LXXXIV.

[2] Voyez *Description de l'Asie Mineure*, tome I, planche LXXVII.

[3] Ker-Porter, *Travels*, vol. I, planche XIII.

qui sont parfaitement droites dans l'original. Les deux appendices qui terminent l'attribut dont j'ai parlé ont bien certainement la forme de deux plumes, et non pas la forme de petites momies, comme l'a cru voir le voyageur anglais [1].

La partie postérieure de ce pilier, celle qui se rattachait à la muraille, est profondément évidée en forme d'auge. Cette particularité a quelque peu surpris tous ceux qui ont examiné ces monuments, car elle se trouve répétée à tous les autres piliers. On a été jusqu'à dire que les évidements étaient destinés à alléger ces pierres, qu'on regardait comme transportées de fort loin, et même de la ville de Yezd. J'ai déjà dit que, quant à la nature des pierres, elle était tout à fait d'accord avec la géologie du pays, c'est-à-dire appartenant au système crétacé qui fournit des calcaires à nummulites, et, par conséquent, ces carrières peuvent se trouver dans les montagnes du voisinage. Les excavations que l'on observe derrière les piliers sont tout à fait d'accord avec le système d'architecture assyrienne ou mède [2]; et, en effet, à Persépolis, les parties latérales des murs des pylônes sont évidées comme les pilastres qui nous occupent, pour recevoir l'amorce des constructions voisines.

Pour terminer la description du palais, je dois mentionner une colonne sans chapiteau, et dont le fût a environ sept mètres de hauteur. Son diamètre est de quatre-vingt-dix centimètres. La base était complétement enterrée; je l'ai fait dégager, et j'ai trouvé le tore composé de stries longitudinales, comme certaines colonnes d'ordre grec. Il suffit de comparer la base de cette colonne à celle que l'on remarque près du tombeau, pour être assuré que ces édifices sont contemporains. Il me serait impossible de rien dire sur l'ordonnance générale de ce palais; mais je suis persuadé que des fouilles seraient fructueuses et mettraient à découvert un certain nombre de bas-reliefs.

XCIV.

TOMBEAU DE CYRUS.

L'édifice le plus complet, celui qui à mes yeux sert à déterminer d'une manière indubitable l'identité de ces ruines, est un monument d'une conservation complète, et qui s'accorde tellement avec la description que les anciens auteurs font du tombeau de Cyrus, qu'on ne saurait raisonnablement douter que ce ne soit en effet le monument sépulcral de ce monarque célèbre. Il doit sa conservation au respect que les indigènes lui ont porté depuis les premiers temps de l'islamisme, dans l'idée qu'il a été construit

[1] Stand two small creatures resembling mummies of the ibis, but having a bent termination to their swathed form. Ker-Porter, *Travels*, pag. 93.

[2] Longtemps avant d'avoir vu ces monuments, je disais en décrivant le temple de Boghaz-Keuï (*Description de l'Asie Mineure*), tom. I, pag. 211 : « Toutes les murailles de l'édifice sont faites de longues pierres qui s'ajustent, non pas par des joints unis, comme dans les autres constructions antiques, mais sont enchâssées les unes dans les autres, comme des pièces de bois : ceci est un des caractères de l'architecture persépolitaine. »

pour y déposer les cendres de la mère de Salomon. Aussi est-il connu dans le pays sous le nom de Medjid Madré-y-Suléiman.

Avant de décrire ce tombeau, il est bon de mettre sous les yeux du lecteur la description que font les auteurs anciens du tombeau de Cyrus.

Strabon s'exprime ainsi [1] : « Alexandre passa ensuite à la ville de Pasargades, qui était « aussi une ancienne résidence royale. Il y visita le tombeau de Cyrus : c'était une petite « tour construite au milieu d'un jardin, et cachée par un bosquet. La partie inférieure « de cette tour était massive; mais à son sommet on voyait une chambre et une espèce « de chapelle, où l'on ne pénétrait que par une petite ouverture. Aristobule dit qu'il y « entra par ordre d'Alexandre, pour décorer le tombeau; il y trouva un lit d'or, une « table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillements en quantité, et des bijoux « enrichis de pierres précieuses. Tous ces objets existaient lors de cette première visite « d'Aristobule; mais dans la suite ils furent enlevés, excepté le lit et le cercueil qu'on « avait cassés après avoir déplacé le cadavre; ce qui prouva, dit Aristobule, que ce pillage « n'était point l'ouvrage du satrape, mais que des voleurs, s'étant introduits dans la tour, « n'avaient laissé que les objets qu'ils n'avaient pu emporter.

« Ce vol, dit-il, fut commis, quoique le tombeau fût entouré d'une garde composée « de mages, auxquels il était assigné un mouton par jour pour leur nourriture, et un « cheval par mois. Voilà tout ce que dit Aristobule, qui rapporte encore l'inscription « trouvée sur le tombeau, et conçue en ces termes : « Passant, je suis Cyrus; j'ai acquis « l'empire aux Perses; j'ai régné sur l'Asie : ne m'envie donc pas ce monument. »

« Onésicrite, au contraire, dit que cette tour avait dix étages, dont le plus haut ren- « fermait le corps de Cyrus, et que l'inscription était double : l'une grecque, tracée en « caractères persans, et conçue en ces termes : « Je suis Cyrus, roi des rois, et je repose « ici; » l'autre en langue persane, exprimant le même sens.

« Selon Aristus de Salamine, postérieur de beaucoup à Aristobule et à Onésicrite, le « monument où reposait le corps de Cyrus était une grande tour à deux étages, placée « à la suite des sépultures des rois des Perses. Il ajoute que le tombeau était gardé, et « il ajoute la même inscription que celle que je viens de citer, écrite en grec et en « persan. »

La traduction de cette phrase [2] : « A son sommet on voyait une chambre et une espèce de chapelle, etc., » n'est pas littérale : on a omis deux mots, στέγην ἔχοντα, ayant un toit, qui sont d'une importance capitale, car ils peignent parfaitement la forme du mausolée.

Si nous passons à la description d'Arrien [3], qui parlait d'après le témoignage d'Aristobule, témoin oculaire, la description n'est pas moins conforme à l'édifice qui nous occupe.

« Le tombeau de Cyrus est placé dans le jardin (paradis) royal de Pasargades, qui

[1] Strabon, liv. XV, pag. 730.
[2] Id., ibid., liv. XV, traduction française, pag. 121.
[3] Arrien, liv. VI.

« est planté d'arbres de toute espèce, et arrosé par un ruisseau d'eau courante. Le tom-
« beau est de forme quadrangulaire, construit en pierre de taille, et, au sommet, se
« trouve un sanctuaire de marbre avec un toit. La porte en est si étroite, qu'un
« homme d'une taille un peu grande ne peut y entrer sans peine. Dans l'intérieur est
« déposé le corps du roi dans un cercueil d'or, près duquel est un siége avec des
« pieds d'or. Tout l'intérieur est tapissé de tentures de pourpre et de tapis de Baby-
« lone..... Dans le voisinage se trouve un édifice de petite dimension, destiné aux mages
« qui étaient chargés de veiller sur la sépulture royale. »

XCV.

Le monument de Pasargades se compose d'un soubassement de pierre, ayant à sa base onze mètres cinquante-deux centimètres de large, et douze mètres soixante-deux centimètres de longueur; il se compose de six assises ou emmarchements, placés en retraite les uns au-dessus des autres, ce qui donne à l'ensemble du soubassement la forme pyramidale[1]. La première marche a un mètre soixante centimètres; elle se compose de deux lits de pierre; la seconde a un mètre cinq centimètres; la troisième est de même dimension, et les trois autres ont uniformément cinquante-sept centimètres, ce qui donne à tout l'ensemble du bâtiment une hauteur de cinq mètres quarante et un centimètres : c'est le πύργον οὐ μέγαν de Strabon. La largeur du sanctuaire, bâti en forme de temple, est de cinq mètres vingt-six centimètres, et sa longueur six mètres trente-six centimètres. La façade est couronnée par un fronton motivé par les pentes du toit. La baie de la porte a quatre-vingts centimètres de largeur, sur une hauteur d'un mètre trente-quatre centimètres. On voit qu'en effet elle est basse pour donner accès à un homme de stature ordinaire. L'intérieur du tombeau se compose d'une chambre sans aucun ornement, ayant deux mètres dix centimètres dans sa largeur, sur une longueur de trois mètres seize centimètres.

Pour un auteur qui ne cherche pas à employer les expressions techniques dans la description des monuments, le soubassement massif de ce tombeau peut parfaitement être désigné comme une tour, quoiqu'il soit plutôt en forme de pyramide; mais dans le grec ces deux mots ayant une racine commune, ΠΥΡ, sont encore plus rapprochés que dans le français. La description d'Onésicrite, qui donne dix étages à la tour, pourrait, si je ne me trompe, s'appliquer de préférence aux assises : six pour le soubassement, et quatre pour le sanctuaire.

La description d'Aristus de Salamine, « C'était une grande tour à deux étages, » s'appliquera également au tombeau qui nous occupe; car on peut prendre le soubassement pour un étage, et l'édicule comme un second.

Voilà donc quatre auteurs anciens sur lesquels il en est trois dont la description

[1] Voyez planche LXXXII.

s'applique mot pour mot au tombeau de Madré-Suléiman, car je confesse qu'il faut torturer un peu la phrase pour y appliquer la description d'Onésicrite.

Au milieu de la façade, il existe sur le sol un petit escalier ou perron, composé de sept marches, qui sert à monter sur la première assise du soubassement; j'ignore quel en a pu être l'usage. On voit également sur le sol les fondations de deux murs placés parallèlement à l'axe de l'édifice, et dont la destination ne me paraît pas précise. Sur la partie droite du tombeau se trouvent quelques sépultures musulmanes.

Dans l'intérieur du tombeau, sur la paroi à droite de la chambre, est sculptée, audessus d'un tableau quadrangulaire, une inscription arabe qu'il est difficile de lire, parce que le sanctuaire est complétement noirci par la fumée des lampes que les pèlerins musulmans y allument de temps immémorial; mais on voit parfaitement que ces dessins et ces caractères sont tracés pour indiquer un *mirhab,* c'est-à-dire, l'endroit vers lequel les musulmans doivent se tourner pour faire leur prière. Aujourd'hui, la garde de cet édifice est confiée à une famille qui réside dans une des huttes du douair. On ne fit aucune difficulté pour nous ouvrir la porte et nous laisser vaquer à nos occupations. D'après l'inspection du monument, je me suis assuré qu'il n'a jamais existé, sur aucune de ses faces, la moindre inscription en caractères cunéiformes; cette particularité pourrait faire naître des doutes sur son identité, puisqu'il est constant qu'il portait une inscription; mais il me semble que la réponse à cette objection devient facile en continuant l'inspection des lieux.

Aujourd'hui, l'édifice se trouve placé au milieu d'une cour carrée, formée de murailles de pierres sèches; mais elle renferme un certain nombre de colonnes, qui indiquent que, dans l'origine, un grand portique entourait le monument. Il y a sur le front six colonnes encore en place, brisées pour la plupart, mais dans leur position primitive. La face postérieure contient encore sept colonnes, en comptant celles des angles, et la face du sud trois colonnes. On verra, d'après les cotes [1], qu'elles sont espacées d'environ quatre mètres, mais les entre-colonnements ne sont pas égaux. En faisant dégager quelques bases, j'ai reconnu qu'elles se composent d'un tore cannelé horizontalement comme la colonne de la plate-forme, et que j'ai décrite plus haut. En dehors de l'enceinte, et à des distances qui sont cotées dans le plan, se trouvent sur chacune des faces des piliers quadrangulaires encore debout, et qui appartenaient certainement à l'ordonnance primitive de l'ensemble. J'en conclus que le tombeau était au centre d'un téménos, ou lieu fermé, entouré de colonnes; et comme tout le monde n'avait point accès dans l'intérieur, il est à supposer que l'inscription, qui devait être vue de tous, était placée sur le frontispice du portique.

XCVI.

Il existe tout près du tombeau un petit caravansérai, qui est considéré par quelques voyageurs modernes comme la maison des mages. Je ne partage point cette opinion.

[1] Voyez planche LXXXII.

Tout en reconnaissant que l'édifice est appareillé avec grand soin et bâti avec des pierres de même nature que celles qu'on observe dans les monuments antiques, je dois dire qu'à mes yeux cette construction est tout à fait musulmane. La porte est surmontée d'un arc surbaissé, et la forme du plan est tout à fait dans le goût oriental. Peut-être, à une certaine époque, l'édifice a-t-il servi d'*imaret*, endroit où il se fait des distributions de vivres aux pauvres.

La maison des mages devait, conformément aux dispositions des édifices sacrés dans l'antiquité, former l'enceinte extérieure du téménos, et compléter ainsi la clôture du monument. Dans la planche qui reproduit la vue de l'édifice, on comprend, d'après ce que je viens de dire, que j'ai supprimé le mur de pierre sèche, qui empêchait de jouir de l'aspect complet du tombeau.

L'analogie que j'ai reconnue entre les dispositions générales des palais anciens et modernes de la Perse, je la retrouve encore dans les sépultures. Le tombeau de Schah-Riza, que j'ai observé près de Koum-Schah, est disposé de la même manière. La sépulture du fils d'Ali est située au milieu d'un jardin planté de toutes sortes d'arbres, arrosé par des eaux courantes, et entouré de cellules réservées pour les prêtres gardiens du tombeau. C'est le voyageur anglais Morier qui, le premier, a reconnu que le monument de Mourgaûb était vraiment le tombeau de Cyrus, et après l'examen attentif que je viens d'en faire, je crois que ce point historique ne laissera aucun doute dans l'esprit du lecteur. On avait bien jusqu'à présent publié quelques vues du monument, mais je ne sache pas qu'il en ait été rapporté en Europe de plan assez détaillé pour que chacun pût se faire une opinion à l'égard de cet édifice. Je ferai observer qu'il ne manque à l'ensemble que la dernière assise formant l'extrémité de l'angle du fronton.

XCVII.

Tact-Taous (le Trône du Paon). — Pour compléter ce que j'ai observé d'antiquités dans la plaine de Pasargades, je dois mentionner deux petits monuments qui se trouvent à l'ouest, et derrière la colline qui fait face au tombeau. Les habitants les connaissent sous le nom de *Tact-Taous* (le trône du paon). Je dirai, en passant, que je n'ai jamais pu m'expliquer cette manie des Persans, de donner le nom de *trône* à tous les édifices, grands ou petits, dont ils ignorent l'usage. On voit, dans le pays, le trône de Tiridate, de Salomon, de Djemschid, etc. Ces deux petits monuments n'ont aucun rapport avec les ruines étendues auxquelles s'appliquent ces dénominations singulières.

Le Trône du Paon est un petit monument quadrangulaire, composé d'une seule pierre, ayant deux mètres vingt centimètres de large et deux mètres dix-sept centimètres de hauteur. En avant est un escalier monolithe composé de sept marches, mais qui est distant du soubassement d'une largeur de vingt-cinq centimètres [1]. Je suppose que cette construction a eu une destination religieuse.

[1] Voyez planche LXXXIII, fig. 7.

A six mètres de distance, et sur le même alignement, se trouve un autre monolithe, de forme cubique, ayant deux mètres soixante centimètres de large, et un mètre quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur. Il est parfaitement évidé à l'intérieur, et l'on s'y introduit par une ouverture pratiquée dans l'angle. Rien ne peut me mettre sur la voie de l'usage de ce morceau [1].

XCVIII.

Le mardi, 14 janvier, nous partîmes de Mourgaùb pour nous rendre à Persépolis; nous fîmes route au sud-est. Comme toutes les déclinaisons de la boussole relevées sur la route sont comprises entre 184° et 225°, il s'ensuit que Persépolis se trouve placée, à très-peu de chose près, au sud-est de Pasargades. Partis à neuf heures, nous nous engageâmes, vers midi, dans une longue vallée formée par deux chaînes de montagnes; la pluie, qui était tombée par torrents, avait détrempé le chemin, et nous n'avancions qu'avec peine dans ce terrain argileux et peu frayé. A deux heures, nous nous trouvons dans un défilé des plus sauvages; des rochers couverts de buissons surplombent notre route; le pays est à peu près désert. Enfin, vers trois heures, la vallée s'élargit, et nous apercevons le village de Kemyn, où nous faisons halte. Nos chevaux sont harassés, nos muletiers trempés jusqu'aux os. Le soir, Méchadé vint nous annoncer qu'il fallait s'arrêter toute la journée du lendemain. Nous trouvâmes heureusement une maison dans laquelle il ne pleuvait que médiocrement, et, en mettant nos parapluies sur nos lits, nous pûmes encore nous occuper un peu à mettre au net quelques-uns de nos dessins. Mais le bruit de notre arrivée ne tarda pas à se répandre dans le village; il fallut que tous les habitants vinssent nous passer en revue; réciproquement, nous pûmes avoir une idée complète de la population, que nous trouvâmes en vérité fort laide. C'est évidemment une autre race que celle d'Ispahan. Nous ne voyons plus ces longues barbes noires et touffues : ceux-ci ont au contraire la figure osseuse, la barbe rare et roussâtre comme des Arabes; leurs membres sont grêles; ils ne portent plus le kalpack de peau de mouton, mais ils sont coiffés d'un feutre conique, de couleur grise, et légèrement fendu sur les deux côtés. Le costume des femmes est indicible : ce n'est qu'un amas de chiffons; et pour la première fois, depuis que nous sommes en Perse, nous pouvons converser à visage découvert avec des personnes du sexe.

Toute la journée du 15, la pluie ne cessa de tomber. Le lendemain nous profitâmes d'une éclaircie pour nous mettre en route; mais combien nous nous repentîmes de notre empressement. A peine engagés dans les défilés de montagnes, il nous fut pour ainsi dire impossible de retourner sur nos pas, tant le chemin était étroit. Nous étions littéralement au fond d'une fente de rocher entre deux murs perpendiculaires de plus de trois cents mètres de hauteur. Cette route est pourtant à peu près la seule qui joigne le nord et le midi de la Perse. Nous arrivâmes enfin à un passage où l'on fut obligé de décharger les chevaux et de faire rouler les bagages du haut en bas des roches. Ce fut

[1] Voyez planche LXXXIII, fig. 6.

ensuite le tour des chevaux. Je craignais, à chaque instant, de leur voir rompre les jambes. En effet, dans une longueur d'une vingtaine de mètres ils étaient obligés de descendre un escalier dont chaque marche avait au moins un mètre cinquante centimètres de hauteur. Il paraît qu'en temps ordinaire ce chemin n'est pas si mauvais, les interstices des marches étant remplis par des graviers; mais les torrents formés par les pluies avaient tout lavé. Ces défilés ont toujours fait l'étonnement des voyageurs qui les ont traversés; ils les comparent à tout ce qu'il y a de plus sauvage dans les Alpes et dans la Suisse.

Ces montagnes sont formées d'un calcaire crétacé, disposé par bancs d'une hauteur variable entre un mètre cinquante centimètres et deux mètres. Les interstices entre les lits sont quelquefois remplis par des bancs argileux, rouges, et remplis de fragments calcaires. Ce sont des roches de même nature qui forment les montagnes abruptes de Nakch-y-Roustem; mais dans cette partie de la chaîne la formation stratifiée de la roche a disparu, et elle se présente aux yeux comme une masse énorme parfaitement compacte et homogène. A dix heures nous étions entrés dans le défilé; à midi et demi nous en sortîmes, et nous nous trouvâmes dans une petite plaine appelée Kafrak, peuplée de cinq à six villages. Nous étions dans le territoire même de Persépolis. En effet, nous ne tardâmes pas à rejoindre la rivière de Bend-Émir, que nous ne quittâmes plus jusqu'à la halte. Nous avions encore trois lieues à faire pour arriver à la station de Kennara; mais le terrain est tellement sillonné de canaux d'irrigation très-larges, que nous mîmes plus de quatre heures pour gagner le village, où nous trouvâmes une assez médiocre installation; mais nous dûmes nous en contenter, car, à cette époque de l'année, il nous était impossible de camper sur le terrain même de Persépolis.

PERSÉPOLIS.

XCIX.

Au début de son quatrième livre, Diodore de Sicile résume toutes les difficultés que rencontrent les hommes qui veulent expliquer les anciennes mythologies, et fait voir combien ce travail est ingrat : « D'une part, la haute antiquité des faits les rend « si difficiles à coordonner, qu'elle jette l'auteur qui doit les décrire dans une foule « d'incertitudes. L'impossibilité de soumettre la détermination des époques à une critique « exacte inspire au lecteur une sorte de mépris pour l'histoire même. Les contradictions « nombreuses qui se rencontrent parmi les auteurs qui ont traité des anciennes histoires « finissent quelquefois par mener aux plus nombreuses absurdités [1]. » Si l'auteur grec pouvait s'exprimer ainsi lorsqu'il avait à sa disposition toutes les ressources littéraires du monde ancien, lorsque toutes les traditions religieuses et historiques étaient encore vivantes pour lui, quelles immenses difficultés ne doivent pas rencontrer ceux qui de nos jours voudraient traiter des sujets de l'ancienne histoire d'Orient! Pour l'antiquité grecque et romaine nous avons encore des éléments nombreux d'instruction et de critique; mais pour l'histoire asiatique les sources mêmes sont taries, la langue est perdue, et nous ne pouvons nous guider que sur quelques documents épars, recueillis chez les historiens grecs, qui, eux-mêmes, confessent n'avoir connu qu'imparfaitement l'histoire orientale.

Les découvertes faites de nos jours dans les langues des anciens peuples asiatiques viennent encore ajouter à l'obscurité et au chaos dans lesquels cette histoire est plongée. J'ai entendu un des plus éminents investigateurs de l'histoire asiatique, le colonel Rawlinson, contester l'existence d'un des personnages les plus illustres de l'antiquité, de la reine Sémiramis, dont tous les auteurs grecs, sans exception, parlent comme d'un personnage historique et mentionnent les travaux ou les exploits. Il regarde cette reine comme un personnage fictif, résumant chez les Grecs les règnes de plusieurs princes dont les actions ont été attribuées à un seul.

[1] Diodore, trad. de Miot, t. II, liv. IV.

Tant que les documents épigraphiques que le zèle des explorateurs de l'Asie a recueillis ou exhumés depuis quelque temps ne seront pas traduits et expliqués, la même obscurité régnera sur l'histoire des principales villes d'Orient. Nous en sommes aujourd'hui, sur l'histoire de Persépolis, où l'on en était au siècle dernier. Les sujets sculptés sur ses murailles ont été tour à tour expliqués au point de vue historique ou symbolique. Je me garderai bien de toucher à ce sujet, qui n'est point de ma compétence. Je n'ai voulu, en décrivant ces ruines, qu'apporter à la discussion des éléments nouveaux et plus techniques; j'ai voulu surtout, en mesurant les plans de tous ces édifices, déterminer d'une manière plus précise leur forme primitive; en un mot, les rétablir dans leur ancien état, en me basant sur les éléments qui subsistent encore. C'est ce que les auteurs qui m'ont précédé n'avaient pas tenté de faire. D'autres pourront compléter ou modifier ce premier travail; mais je ne crois pas, dans les essais de restitution que j'ai faits, m'être écarté des principes de cette architecture.

J'ai déjà dit qu'au point de vue historique nous n'étions pas plus avancés que Chardin et Le Bruyn. On ignore encore aujourd'hui quel était, chez les Perses, le nom de la ville appelée par les Grecs Persépolis [1]. Les uns pensent qu'il faut l'identifier avec l'ancienne Élymaïs, citée dans le premier livre des Machabées; d'autres croient que son nom indigène était Istakhar, que conservent encore les rochers et les ruines qui sont au nord de la plaine; mais ce nom ne se trouve dans aucun historien grec.

Les noms de Tchehel-Minar (les Quarante colonnes), Tact-y-Djemschid (le Trône de Djemschid), sont purement persans. On a souvent discuté la question de savoir si, à l'époque où les indigènes ont donné à ces ruines le nom de Tchehel-Minar, il existait en effet quarante colonnes encore debout. Il est clair, pour ceux qui ont vécu dans l'Orient, que ce mot *quarante* est souvent employé par les indigènes pour exprimer un nombre indéterminé. Le palais du Schah à Ispahan s'appelle le palais des Quarante-Colonnes, quoiqu'il n'en ait pas plus de seize. On trouve dans la Turquie d'Asie un endroit appelé les Quarante-Églises, quoiqu'il n'y ait pas, à beaucoup près, un pareil nombre de chapelles. La dénomination donnée aux ruines de Persépolis indique seulement que ce palais était décoré par un certain nombre de colonnes.

Le nom de Tact-y-Djemschid offre peut-être une valeur plus positive : il indique que ces ruines ont été jadis une grande habitation royale. Il y a là un reste de tradition qui dit aux indigènes qu'un de leurs plus grands princes a tenu sa cour en ce lieu. J'ai déjà fait remarquer que ce nom de *Tact-y* (trône de) était appliqué à un certain nombre de lieux célèbres. Il existe en Arménie, non loin des ruines d'Artaxate, un endroit appelé le Trône de Tiridate. Ce prince, en effet, a résidé dans cette contrée.

Le nom de Darius est tout à fait effacé de la mémoire des Persans. A l'exception d'Alexandre, il ne leur reste aucun souvenir des héros de l'histoire grecque; mais en revanche ils ont un grand respect pour les descendants de Kayoumours, et les portraits des princes Pischedadiens, Djemschid, Fereydoun, Afraciab, se trouvent reproduits dans tous les palais de la Perse.

[1] Voyez Heeren, *Histoire du commerce des peuples de l'antiquité*, tome Ier, Persépolis.

La question de savoir si les ruines de Tact-y-Djemschid sont les mêmes que celles de la Persépolis des Grecs a été résolue depuis longtemps affirmativement. La position assignée à cette capitale par les géographes anciens, et notamment par Strabon, concorde parfaitement avec la situation de ces ruines [1]. La description de Diodore s'accorde également avec les dispositions que l'on reconnaît aujourd'hui dans l'ensemble des monuments taillés dans le roc ou bâtis au pied de la montagne.

« La citadelle qui contenait les palais de Persépolis, imposante par sa situation, était entourée d'un triple mur. Le premier, d'une construction très-solide, bâti à grands frais, avait seize coudées de hauteur, était surmonté de créneaux ; le second, construit comme celui dont nous venons de parler, avait le double de hauteur; enfin, le troisième, dont le périmètre formait une enceinte à quatre côtés, s'élevait à une hauteur de soixante coudées : bâti en pierre extrêmement dure, il semblait destiné à subsister éternellement. Sur chacun des quatre côtés on voyait des portes d'airain, et, en avant, une palissade de même métal, de vingt coudées de haut, qui causait autant d'étonnement à la vue qu'elle était bien entendue pour garantir la sûreté du lieu. A l'orient de cette citadelle, à environ quatre plèthres de distance, est une colline appelée le Mont-Royal, où se trouvaient les tombeaux des rois de Perse. Ce mont n'était autre chose qu'un rocher creusé intérieurement, et qui renfermait plusieurs chambres où les monuments funéraires des rois venaient se ranger. Aucune porte faite à main d'homme n'y donnait accès, et les cercueils étaient descendus dans les chambres sépulcrales au moyen d'une machine très-ingénieusement exécutée. Dans l'enceinte de la citadelle, on avait, pour les hôtes du roi ou des généraux d'armée, bâti plusieurs logements tous richement meublés, ainsi que les salles contenant les trésors, et construites d'ailleurs avec un soin tout particulier pour assurer la conservation des richesses que l'on y déposait [2]. »

On a cru jusqu'ici que les lignes de circonvallation flanquées de tours qui sont mentionnées par Diodore avaient complétement disparu, parce qu'on les a cherchées vainement dans la plaine ; mais lorsque j'en serai à la description du palais, je ferai voir que ce mur flanqué de tours existe encore en grande partie, et servait, selon l'expression de Diodore, à inspirer du respect pour ces lieux sacrés. Cette observation très-importante, et j'ose dire, cette découverte capitale, ne m'appartient aucunement. J'étais trop pressé par le temps, pour faire aux environs des recherches qui pouvaient être sans résultat. La découverte de cette muraille est due à M. de Beaufort, alors capitaine d'état-major, qui était venu en Perse avec l'ambassade de M. de Sercey.

Les autres fragments épars dans les auteurs grecs et romains viennent concorder pour la plupart avec les passages que j'ai déjà cités. Mais, si le temps nous a conservé de magnifiques débris de ce vaste ensemble, le nom même de cette capitale a été englouti dans les ténèbres du passé.

C.

Topographie de la plaine de Persépolis. — Quand nous étions dans la plaine de Pasargades, nous avions au sud une longue chaîne de montagnes calcaires, abruptes et

[1] Strabon, liv. XV, pag. 727.

[2] Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. 71.

dénudées, courant à peu près de l'est à l'ouest. Dans la direction nord et sud avec le tombeau, on voit un étroit défilé où passe la rivière. Ce défilé est une des routes qui conduisent de Mourgaûb à Persépolis; elle débouche dans la plaine près des montagnes d'Istakhar; mais elle est impraticable pendant l'hiver. Nous fîmes donc, comme je l'ai dit, route vers l'est pour tourner ce groupe de montagnes, que nous franchîmes par le défilé de Kafrak, non moins étroit que celui de Mourgaûb, mais qui pendant l'hiver n'est pas inondé, et nous arrivâmes au village de Ali-Abad. C'est là que commence le territoire de l'ancienne Persépolis. De ce point jusqu'aux ruines du palais, il y a environ huit kilomètres, et, sur toute cette ligne, on trouve des vestiges d'antiquités.

Ali-Abad est situé à l'entrée d'une vallée courant nord et sud, dont la largeur est d'environ un kilomètre. Elle est arrosée par le fleuve Bend-Émir, qui vient du nord-ouest. A droite, se trouve un rideau de rochers qui s'élève dans une direction verticale : c'est là que sont taillés dans le roc les tombes royales et le groupe de bas-reliefs généralement connu sous le nom de Nakch-y-Roustem (le portrait de Roustem). Les rochers qui forment le côté gauche de la vallée sont plus accidentés, et viennent s'abaisser vers la plaine. Au milieu de la vallée s'élève une esplanade entourée de murailles formant terrasse du côté du fleuve; elle est jonchée d'un grand nombre de débris, qui attestent qu'elle fut jadis couverte d'habitations. Nous passons sur les ruines d'une porte antique, et nous arrivons dans une grande plaine qui s'étend, au nord, jusqu'aux roches d'Istakhar, et qui, au sud, n'est bornée que par des collines peu élevées : c'est la plaine de Merdacht. Le groupe de montagnes qui forme la partie gauche de la vallée du Bend-Émir tourne à angle droit le long de la plaine, et les ruines du palais s'élèvent au pied de cette montagne.

La constitution géologique de ces montagnes est la même que celle de tout le pays que nous venons de parcourir : elle appartient au terrain de calcaire grossier marin, qui renferme un grand nombre de roches propres à bâtir, et recouvre le calcaire désigné généralement sous le nom de calcaire jurassique; on y rencontre aussi des bancs de calcaire gris spathique, qui a l'apparence d'un marbre grossier. C'est la même formation que la partie du Taurus qui traverse la province de Lycie et une partie de la Caramanie. Dans l'une et l'autre contrée on observe des ouvrages analogues, des monuments taillés dans le roc.

Tous les bancs de rochers qui forment la montagne de Nakch-y-Roustem sont dans une situation à peu près verticale; ceux, au contraire, qui composent la montagne de Persépolis se présentent à la surface du sol sous la forme mamelonnée, et s'étendent en stratifications dont l'inclinaison est très-variable. On y trouve un certain nombre de fossiles appartenant au genre Huître. La dureté de cette roche varie selon les bancs. Il y a un calcaire gris, compacte, à cassure conchoïde, connu des ouvriers sous le nom de *pierre froide*. Dans d'autres parties, la roche est noire, et exhale, quand on la casse, une odeur nauséabonde ou bitumineuse. Dans aucune partie de la montagne je n'ai observé de marbre proprement dit, c'est-à-dire, du carbonate calcaire sous la forme cristalline.

Toutes les pierres qui ont servi aux constructions de l'antique Persépolis ont été extraites de ces montagnes. Aussi n'y rencontre-t-on aucun fragment de marbre pro-

prement dit, et il ne faut pas prendre à la lettre les expressions de quelques auteurs, qui disent que ces édifices étaient bâtis en blocs de marbre. Cette observation, du reste, avait déjà été faite par le voyageur Le Bruyn, et il s'exprime d'une manière aussi claire que positive [1] : « Bien des gens même, dit-il, prennent les pierres de rocher, dont « étoient composés les édifices, pour un marbre blanc, et celles des escaliers pour un « marbre noir. Pour moy, je suis persuadé, au contraire, que le tout a été tiré de la « roche vive, que la montagne produit naturellement, sans qu'on ait été obligé d'en « aller chercher plus loin. Il est même visible qu'une grande partie de cet édifice a été « taillée dans le roc même de la montagne, à laquelle il est joint. On n'en sçauroit « douter, pour peu qu'on examine les deux tombeaux qui sont dans cette montagne, « la plûpart des escaliers, les principaux fondements des murs, et d'autres morceaux de « rocher qu'on trouve en différents endroits, surtout dans la partie septentrionale de « cet édifice. Au reste, ce qui a donné lieu à cette erreur, est que la plûpart de ces « pierres sont polies comme un miroir, et surtout celles qui sont au dedans des porti- « ques, aux fenêtres, et celles des planchers ou pavez qu'on y voit encore. Une autre « raison qui les fait prendre pour du marbre, est qu'elles paraissent de différentes « couleurs, jaunâtres, blanches, grises, roussâtres, d'un bleu foncé, et même noires en « quelques endroits. Mais il est aisé de voir qu'il faut attribuer cette variété de couleur « au temps, d'autant plus qu'elle se trouve dans le rocher de la montagne même. »

Le fleuve Bend-Émir, en sortant de la vallée, tourne directement au sud, et arrose, dans toute son étendue, la plaine de Merdacht. Des canaux d'irrigation, creusés en tous sens, en rendent le parcours des plus difficiles, surtout en hiver, quand les eaux du fleuve sont élevées et les canaux remplis jusqu'aux bords. Des nombreux villages qui peuplaient cette plaine du temps de Schah-Abbas, il n'en reste aujourd'hui que trois ou quatre, qui sont dans un état assez misérable.

Nous ne pouvions pas songer, vu l'état de la saison, à nous installer sur le terrain même des ruines. Nous prîmes nos quartiers dans le village de Kennara, où l'on nous établit dans la maison des hôtes : car, ce village n'étant pas situé sur une grande route, il n'y a pas de caravansérai. Le 17 janvier, nous fîmes notre première excursion aux ruines. Après avoir payé un juste tribut d'admiration à ce gigantesque ouvrage, nous commençâmes à observer en détail les différentes parties de l'édifice, ou plutôt, des édifices qui composent ce vaste ensemble.

CI.

Les ruines de Persépolis ne sont autre chose que les restes du palais des rois, qui formait en même temps la citadelle ou l'acropole de la ville antique. Quant à la ville elle-même, dont l'étendue était immense, on en chercherait en vain les vestiges dans la plaine. Je suis porté à croire qu'elle s'étendait, du côté du nord, jusqu'à la vallée de Ali-Abad, à la hauteur des rochers de Nakchy-Roustem. Les ruines de la porte dont

[1] Le Bruyn, tom. IV, p. 355.

j'ai parlé sont certainement contemporaines des ruines du palais. Les fortifications qui bordent le fleuve ont pu appartenir à une ville sassanide, mais les moyens de défense de ce passage sont trop bien indiqués; pour que les fondateurs de Persépolis n'en aient point usé comme leurs successeurs ont pu le faire.

J'ai déjà eu bien souvent occasion de faire cette remarque : c'est que chez les peuples asiatiques, les Cappadociens, les Assyriens, les Babyloniens et les Perses, il était d'un usage général de bâtir les maisons d'habitation en briques séchées au soleil. Ils n'y étaient pas contraints par la disette de matériaux plus consistants : car nous voyons encore aujourd'hui des villes situées sur des terrains fournissant tous les matériaux propres à la construction, et dont les maisons sont entièrement bâties d'argile. Ninive, récemment exhumée, avait dans son voisinage, sur les deux côtés du Tigre, tout ce qu'il fallait pour construire ses édifices en pierre; les ruines de ses palais mêmes attestent cependant qu'ils étaient bâtis avec des briques simplement séchées au soleil.

Les fortifications que j'ai déjà mentionnées, quoique placées entre deux masses de montagnes calcaires, sont cependant couvertes de débris de murs d'argile. Je ne parlerai point de Babylone, ce genre de construction était impérieusement motivé par l'état des lieux : mais en Égypte, là où nous voyons les palais et les temples bâtis en grès et en granit, il ne reste aucun vestige des maisons particulières, parce qu'elles étaient toutes d'argile. Il en était de même, à mon avis, des maisons de l'antique capitale de la Perse. A côté de ces palais, de ces tombeaux impérissables, les habitants demeuraient dans des maisons bâties de briques séchées; et si nous en jugeons par ce que nous pouvons voir de la Perse moderne, ce genre de construction n'excluait pas le luxe. Mais après tant de siècles passés sur cette terre, la poussière de Persépolis est allée se mêler à la terre des champs, et ce serait en vain qu'on chercherait des traces de ses constructions civiles.

Si l'on se demande quelle était l'étendue de la ville, on peut savoir où elle commençait du côté du nord; mais où finissait-elle du côté du sud? comment était-elle défendue du côté de l'ouest? Cette question est loin d'être résolue.

Les voyageurs qui ont visité ces ruines, il y a un siècle et demi, signalent dans la plaine et dans le voisinage des murs du palais quelques constructions antiques, des chambranles de portes et des colonnes qui n'existent plus aujourd'hui; mais ce fait atteste qu'en dehors de la grande terrasse il y avait encore des bâtiments. Le Bend-Émir formait, il est vrai, une défense naturelle du côté du sud, et nul doute qu'elle n'ait été utilisée dans l'antiquité. Comme à cette époque les grandes villes ne se composaient pas de quartiers contigus les uns aux autres, mais formaient plutôt des groupes d'habitations, des quartiers populeux, séparés par des jardins et des cultures, elles demandaient pour leur assiette des surfaces infiniment plus étendues que les villes de nos jours. Il ne serait donc pas étonnant que l'ancienne Persépolis eût occupé toute la plaine de Merdacht jusqu'au Bend-Émir, et toute la vallée d'Ali-Abad jusqu'aux portes antiques. Nakch-y-Roustem, ou la montagne des tombeaux, se serait trouvée hors de l'enceinte et séparée des quartiers habités par le cours de la rivière.

Les deux entrées de la plaine auraient été défendues du côté d'Ali-Abad, d'une part,

par la forteresse dont il existe des vestiges à côté de la porte, et, du côté de Mourgaûb, d'autre part, par les châteaux élevés sur les rochers d'Istakhar. Il semble qu'ainsi, au point de vue stratégique, la ville située dans la plaine aurait été suffisamment défendue contre tout ennemi venant du nord ou de l'ouest, les seuls points par où la capitale avait à redouter une attaque, et c'est en effet de ce côté que l'armée d'Alexandre vint fondre sur Persépolis, après avoir franchi les défilés dont il a été question.

Strabon [1] fait sans doute allusion à ces derniers passages, quand il dit : « Il y a « encore d'autres défilés, outre ceux des Uxii par lesquels on entre dans la Perse. « Alexandre pour hâter sa marche les força tous, et traversa, soit les Pyles Persiques, « soit les autres gorges, dans le désir de connaître les lieux les plus importants de la « Perse, mais surtout ceux où étaient déposés les trésors royaux, etc. Or, c'est à Persé- « polis qu'était déposée la majeure partie des richesses des rois. »

CII.

La terrasse sur laquelle est bâti l'ensemble d'édifices qui composent le palais de Persépolis est adossée à la chaîne de montagnes qui bornent la plaine du côté de l'ouest. Elle a quatre cent cinquante-six mètres de longueur totale. Sa largeur, du côté du nord, est de trois cent huit mètres cinquante centimètres; du côté du sud, sa largeur, depuis l'angle jusqu'aux rochers, est de deux cent quarante-deux mètres vingt centimètres. Les quatre côtés de ce grand quadrilatère ne forment pas des lignes droites, mais ils se composent de rentrées et de saillies toutes parallèles aux axes, et qui proviennent évidemment de ce que la masse ou le noyau de la terrasse a été pris sur la montagne même, et que la forme générale a été motivée plutôt par les accidents du rocher que par un dessin primitivement conçu.

Si l'on observe la direction de la pente de la montagne, on verra que dans l'origine les rochers arrivaient jusqu'au bord de la terrasse : la masse des constructions a donc été prise sur un acrotère ou promontoire formé par la montagne, qui a été équarri et aplani de main d'homme.

La plus grande partie des pierres de taille que l'on a extraites de ce nivellement ont été employées pour former le revêtement des terrasses. Comme ces pierres, n'étant pas d'égale dimension, ne pouvaient pas être taillées sur une hauteur générale d'assise, les constructeurs ont été conduits à employer l'appareil appelé par les Grecs *pseudisodomon,* qui compose l'ensemble général du revêtement. Et, il ne faut pas dire que l'appareil en assises régulières, ou isodomon, n'était pas usité pour ces sortes de constructions, puisque, dans une partie de la muraille du sud qui va s'amortir sur le rocher des tombeaux, on observe un bel exemple d'assises réglées à bossages. L'appareil du mur méridional est formé de pierres à joints irréguliers dit pélasgique.

[1] Liv. XV, pag. 729.

En appliquant l'alidade de la boussole sur le mur de face, l'aiguille marque 197°; appliquée sur le mur du nord, elle marque 99°. Pour que ces deux murs fussent d'équerre, il faudrait que l'aiguille marquât 107° : les deux murs forment donc un angle de 98°, c'est-à-dire, 8° de plus qu'un angle droit. La même opération faite du côté du sud donne pour la direction du mur 285° : l'angle a donc 2° de moins qu'un angle droit, c'est-à-dire 88°. Il n'y a que la boussole pour donner une telle précision dans les opérations graphiques de ce genre.

La hauteur de la terrasse dans l'angle nord-ouest est de dix mètres; dans l'angle sud-ouest, elle est de onze mètres cinquante centimètres. La plus grande hauteur des murs observée est de treize mètres quarante centimètres. Nous verrons tout à l'heure que le sol est à peu près au niveau où il était dans l'antiquité.

Le front de la terrasse, du côté de l'ouest, présente dans son milieu une grande saillie de cent vingt-huit mètres dix centimètres de longueur. A gauche de cette saillie est le grand escalier qui conduit à la plate-forme.

La conservation du mur de soutenement est parfaite, et l'appareil est d'une précision remarquable. Toutes les pierres sont de hauteurs inégales, et s'enchevêtrent les unes dans les autres, de manière à ne laisser aucun vide entre elles. Elles sont posées sans le secours du mortier ni du ciment. Dans certains endroits on voit le roc vif qui a été aplani et équarri selon la direction du mur. L'angle gauche ou sud-ouest de la terrasse est formé par une suite d'angles rentrants, qui paraissent uniquement motivés par l'état de la roche primitive en cet endroit. D'après les inclinaisons de l'aiguille que j'ai données plus haut, et en tenant compte d'une déclinaison de 8° à l'ouest, prise sur l'observation de l'étoile polaire, on voit que le grand axe de la terrasse de Persépolis n'est pas orienté précisément dans la direction nord et sud, mais qu'il ne s'en faut que de quelques degrés.

Le mur en retour, autrement dit le mur du nord, ne se trouve pas fondé sur un terrain uni comme celui de l'ouest. Les rochers de la montagne forment encore un terrain ondulé. Il est clair que le nivellement n'a pas été terminé de ce côté. On voit en outre des parties de roches en exploitation et des fragments de fûts de colonne à peine ébauchés. Tout cela indique que le palais de Persépolis n'était pas complétement terminé quand il s'écroula dévoré par les flammes.

Le quatrième côté (est) de la terrasse, attenant à la montagne, n'offre à l'œil aucune trace d'ouvrages de défense ou de clôture. Il s'ensuit qu'en gravissant les rochers dans les deux angles nord et sud, on se trouve de plain-pied dans l'enceinte du palais. Il est clair que tel n'était pas l'état des choses dans le principe; on ne pouvait pas avoir fortifié avec tant de soin trois côtés de la demeure royale, pour laisser le quatrième ouvert à tout venant. Aucun de ceux qui ont écrit jusqu'à ce jour sur Persépolis ne paraît avoir été frappé de cette singularité, et j'avoue que moi-même, tout en cherchant la cause, je ne l'avais pas devinée.

Diodore mentionne deux genres d'enceinte : l'une en forme de terrasse et taillée dans le roc : c'est celle que nous voyons; l'autre, dit-il, flanquée de tours, était construite

pour inspirer la terreur. Nous voyons, en outre, d'après Quinte-Curce et d'autres historiens, que le palais de Persépolis était une espèce de citadelle. On ne conçoit pas une citadelle dominée dans toute sa longueur par une haute montagne et ouverte à l'ennemi par tout un côté. Un capitaine d'état-major qui visita ces ruines peu après notre départ, M. de Beaufort, s'attacha principalement à rechercher le système de clôture du côté de l'ouest, et ses investigations eurent un succès complet. En gravissant la montagne dans la direction des tombeaux, il commença à rencontrer les vestiges d'une espèce de muraille faite en terre, mais, selon son expression, de construction toute babylonienne, et flanquée de distance en distance de grandes tours carrées. Cette muraille s'élève obliquement jusqu'au sommet de la montagne, ou plutôt du premier mamelon, et redescend ensuite pour venir gagner l'angle nord-est. Elle n'est pas entièrement conservée dans tout son parcours, peut-être même a-t-elle été réparée après la chute de l'empire de Perse; mais il est clair qu'elle faisait partie de la défense primitive : non-seulement elle la complète, mais ce fait explique le texte de Diodore. Il est impossible de voir à quelle hauteur s'élevait cette muraille; les mesures données par Diodore ne sauraient nous guider. On sait combien il est rare de trouver de l'exactitude chez les historiens anciens quand il s'agit de mesures positives. Dans ce cas, ce qu'il appelle la troisième muraille carrée, et taillée dans la montagne, avait, selon lui, soixante coudées de haut, hauteur évidemment exagérée. La muraille flanquée de tours n'avait, selon lui, que seize coudées de haut, c'est-à-dire environ dix-sept mètres; mais en aucun endroit on n'aperçoit cette muraille dans son état primitif.

CIII.

On arrive sur la terrasse par un grand escalier à double révolution, situé sur la face occidentale, à cinquante-huit mètres de l'angle nord-ouest. Un palier de quatorze mètres trente-deux centimètres, sur sept mètres trente-cinq centimètres, donne accès à droite et à gauche à deux volées d'escalier ayant vingt et un mètres trente centimètres de longueur, et d'une largeur égale au palier. Chacun de ces escaliers est composé de cinquante-huit marches, dont la hauteur est de cent deux millimètres, et la profondeur cent quatre-vingts millimètres. Le mur d'échiffre a une largeur de quarante-trois centimètres, et se compose de grands blocs de pierre dans lesquels sont taillés des groupes de six marches. En profil, chacun de ces blocs forme des emmarchements qui comprennent la largeur de trois marches. Cette partie de la terrasse est de calcaire gris spathique, tandis que les murs de revêtement sont en calcaire à coquilles, provenant évidemment du nivellement de la montagne.

La première volée d'escalier conduit à un palier d'entre-sol, et de là, par une seconde rampe de quarante-cinq marches, on arrive au palier supérieur de vingt et un mètres vingt centimètres de longueur et d'une largeur égale à celui d'en bas, c'est-à-dire de sept mètres trente-cinq centimètres. Il est pavé de grandes dalles de pierres appareillées d'une manière irrégulière comme les murs de revêtement. Toute cette partie de l'édifice est d'une conservation parfaite, et l'état de l'escalier prouve que dans la partie inférieure

de la terrasse l'état du sol n'a pas été changé, puisque le perron inférieur existe, et qu'on n'aurait pas pu y arriver si le sol de la plaine eût été plus bas. La hauteur du palier du perron jusqu'à l'entre-sol est de cinq mètres trente-cinq centimètres, et de l'entre-sol jusqu'au niveau de la terrasse, de quatre mètres quatre-vingt-deux centimètres; ce qui donne dix mètres dix-sept centimètres pour la hauteur totale de la terrasse en cet endroit.

Le mur d'enceinte que nous venons d'examiner en détail n'a jamais eu aucune décoration architecturale; mais tout paraît indiquer qu'au niveau de la plate-forme il était surmonté d'un parapet dont il ne reste plus de vestiges.

Dans la partie supérieure de la saillie de la face méridionale se trouve gravée une inscription cunéiforme en quatre colonnes et de vingt-six lignes chacune; elle a huit mètres cinquante centimètres de longueur sur une hauteur de un mètre cinquante centimètres. Chacune des colonnes offre un caractère différent, comme la grande inscription de Van; je la reproduis, comme une des plus importantes. Le déchiffrement de cette inscription jetterait certainement un grand jour sur l'époque de la construction de l'édifice. Arrivé sur l'esplanade, on remarque qu'elle n'est pas d'un niveau uniforme; elle se compose de trois parties distinctes : celle qui est en face de l'escalier et qui contient les pylônes; celle qui renferme le groupe des édifices, et qui est de deux mètres quarante centimètres au-dessus de la première, et enfin une troisième terrasse, aujourd'hui complétement nue et couverte de gazon, et qui est de sept mètres plus bas que cette dernière.

L'entrée, ou les propylées du palais, formait un édifice séparé situé dans l'axe du perron, et à treize mètres soixante-quinze centimètres de distance. Il n'est reste aujourd'hui que les portes principales formant deux pylônes : l'un faisant face à l'entrée, et l'autre faisant face à l'intérieur. Entre ces deux pylônes, qui sont distants de vingt-quatre mètres quatre-vingt-dix centimètres, était placé un groupe de quatre colonnes, dont deux subsistent encore.

Le pylône d'entrée, ou de l'ouest, se compose de deux pilastres de pierre de taille, décorés l'un et l'autre d'une figure colossale de taureau dont l'avant-corps est de ronde bosse, et dont le reste forme un bas-relief appliqué contre la face du pilier. La largeur de la porte est de quatre mètres cinquante-quatre centimètres, et l'épaisseur des piliers est de six mètres quarante-huit centimètres. Tous les voyageurs qui ont visité Persépolis ont exprimé la profonde impression que leur causaient ces sculptures, qui, sous des formes primitives jusqu'à la rudesse, n'en ont pas moins un caractère de noblesse et de grandiose qui donne la plus haute idée du génie des artistes qui les ont conçues. Le taureau a ses deux pieds de devant posés sur la même ligne comme dans un temps d'arrêt, tandis que le train de derrière paraît dans un mouvement de propulsion. Le dos, les épaules et la poitrine de l'animal sont couverts par des faisceaux de poils frisés qui se terminent par des boucles arrondies, et dont on ne peut mieux faire comprendre la forme qu'en les comparant à des coquilles de limaçon. La dureté du calcaire employé pour cet ouvrage a permis au sculpteur d'exprimer chaque détail avec une rare précision. Les muscles des jambes sont indiqués par des nervures arrondies qui viennent s'amortir à la naissance du sabot. Le sabot est bifurqué, et indique le genre

d'animal que le sculpteur a voulu représenter. Car malheureusement la tête de l'un et l'autre colosse a été mutilée plutôt par la main de la barbarie et de l'ignorance que par l'effet du temps. Il ne reste plus aujourd'hui que les faisceaux de poils qui entouraient la mâchoire, et le collier orné de rosaces qui décorait le cou de l'animal.

Pour ne pas revenir sur la description de cette partie du palais, je dois dire que dans chacun des détails j'ai trouvé une telle harmonie, et, si je puis m'exprimer ainsi, une telle logique, qu'en comparant ce qui existe de ces statues avec les chapiteaux des colonnes qui subsistent encore, on peut être assuré que les têtes ne différaient en rien des chapiteaux des colonnes, c'est-à-dire, représentaient une tête de taureau dont les oreilles étaient ajustées dans des trous carrés, ainsi qu'on le voit en différents endroits du palais.

Plusieurs de ceux qui ont décrit ces ruines ont posé la question de savoir si les têtes de ces colosses étaient armées d'une corne unique ou de deux cornes, comme les taureaux. Il est certain que les têtes des chapiteaux des colonnes n'avaient point la corne unique, car le milieu du front est orné d'un médaillon circulaire qui s'oppose à toute supposition de fracture en cet endroit [1].

Ces figures colossales sont élevées sur un socle d'un mètre quarante-cinq centimètres de hauteur, et qui forme sur le nu du mur une saillie de trente-sept centimètres. Le passage entre les deux pilastres est dallé par trois grandes pierres de taille qui en couvrent toute l'étendue. La hauteur totale de chacun des piliers du pylône est aujourd'hui de neuf mètres soixante centimètres, et se compose de quatre assises; mais la hauteur des colonnes qui sont placées derrière étant de quatorze mètres, j'ai lieu de croire que ces piliers avaient une assise de plus, sur laquelle était posée l'architrave, surmontée d'une corniche qui était en tout semblable aux corniches des fenêtres et des portes du palais. Sur les faces des piliers dans l'intérieur du passage sont placés au-dessus de chaque figure trois tableaux renfermant des inscriptions cunéiformes.

Sur les faces opposées de ces piliers sont des amorces ou pierres d'attente, qui indiquent que ce pylône se reliait à droite et à gauche avec un mur de quatre mètres cinquante centimètres d'épaisseur, qui venait sans doute se rattacher aux extrémités du perron, et former une cour devant les propylées du palais.

L'espace entre le pylône de l'ouest et celui de l'est formait un portique soutenu par quatre colonnes. Les deux qui subsistent encore sont parfaitement intactes; et comme elles sont en tout semblables à celles de la colonnade, je les décrirai toutes en même temps.

CIV.

Le pylône de la face orientale, tourné vers l'intérieur du palais, est orné de deux figures symboliques disposées de la même manière que celles que j'ai décrites, mais

[1] Voyez planche CXXXVIII.

complétement différentes en exécution. L'être fantastique représenté par ces figures a le corps et les jambes d'un taureau; il est posé, comme les précédents, les deux jambes de devant juxtaposées comme dans un temps d'arrêt, et le train de derrière posé dans un mouvement de locomotion, la jambe du côté du spectateur en avant, celle du côté du mur en arrière. Le corps du taureau est orné de faisceaux de poils frisés et bouclés; les membres et les muscles sont exprimés et exécutés avec une grande précision. Le poitrail et la tête de la statue sont composés de deux parties bien distinctes; les épaules sont couvertes de plumes, et portent de grandes ailes qui se déploient sur la surface du mur. La tête est celle d'un homme avec une figure majestueuse portant une longue barbe frisée et bouclée, et avec une chevelure arrangée avec art. Il est coiffé d'une tiare élevée surmontée d'un faisceau de palmettes et d'une couronne de rosaces, et sa base est ornée de cinq bandeaux arrondis qui viennent se réunir à la partie antérieure. On ne saurait dire si ces nervures sont des cornes ou de simples ornements; je serais porté à me ranger du côté de cette dernière opinion. Chacun des détails de cette figure colossale est exécuté avec une finesse qui ne serait pas plus grande si l'ouvrier avait eu à travailler du bronze. Les plumes des ailes sont détaillées et sculptées avec une rare perfection; le sculpteur avait à exprimer le modelé des muscles par des nervures arrondies qui en suivent les contours. Le sabot, quoique brisé et mutilé, est bien certainement le sabot bifurqué du taureau; on en reconnaît encore suffisamment la forme pour n'avoir pas de doute à cet égard. Les faces des figures ont été mutilées à dessein; le nez et la coiffure sont profondément altérés. Je remarque que, dans le dessin qui a été donné par Ker-Porter [1], il représente par des oreilles les appendices cornus qui sont au bas de la tiare; il y ajoute même des boucles d'oreilles que je ne représente pas dans mon dessin. Je ne saurais affirmer qu'en effet mon prédécesseur n'a pas eu un meilleur coup d'œil que moi, mais il me semble que ces détails n'auraient pas pu m'échapper puisque j'ai dessiné cette figure au moyen de la *camera lucida*, et que la main n'a qu'à suivre le contour tracé sur le papier.

Chacune de ces deux figures est posée, comme les précédentes, sur un socle faisant saillie sur le nu du mur; mais le terrain est plus exhaussé dans ce passage, et l'on ne voit pas de dallage entre les deux piliers du pylône. Cette figure colossale a de hauteur, depuis le pied jusqu'au sommet de la tiare, cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres; depuis le pied jusqu'au sommet de la croupe, trois mètres cinquante centimètres; sa longueur depuis le pied de devant jusqu'au pied de derrière est de six mètres. Elle est taillée dans trois assises de pierre de hauteur inégale, et surmontée, comme les précédentes, de trois inscriptions en caractères cunéiformes encastrées dans des tablettes.

Dans l'état de nos connaissances sur les mythes et les symboles des peuples primitifs de l'Orient, je ne saurais hasarder de conjectures sur la signification de ces sculptures symboliques. Les opinions de ceux qui ont écrit sur ce sujet, et parmi lesquels se trouvent des savants illustres, se sont trouvées successivement battues en brèche à mesure que la connaissance de l'Orient s'est développée. Les uns y ont vu la représentation symbolique du patriarche Noé; d'autres la figure du *martichoras*, ou mangeur d'hommes, décrit par Ctésias. M. de Sacy, qui certes était plus que personne en mesure de résoudre cette question tant controversée, voyait dans ces figures la représentation de Kaya-

[1] Planche XXXII, tom. Ier.

mour, le premier représentant de la dynastie des Pischedadiens. Mais les découvertes faites à Ninive, où l'on a retrouvé aux portes du palais la représentation exacte, textuelle, de ces figures symboliques, viennent renverser cette dernière supposition; car les dynasties royales de Perse sont tout à fait étrangères aux royaumes d'Assyrie. Il est d'ailleurs admis que les figures de Ninive sont de beaucoup antérieures à celles de Persépolis. Il faut donc voir dans ces figures des symboles dont la signification est perdue pour nous, jusqu'à ce que les patientes recherches des savants qui s'occupent à retrouver les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie nous aient révélé quelques faits nouveaux.

Au point de vue de l'art, voilà depuis un certain nombre d'années des documents tout à fait inattendus qui nous arrivent sur l'architecture de l'Asie centrale. Cette mode de décorer les portes des palais par des colosses symboliques, taillés partie en ronde bosse et partie en bas-relief, est un caractère particulier, spécial, des peuples de l'Asie centrale. Ils ne paraissent l'avoir puisé chez aucune autre nation, de même qu'aucune autre nation ne les a imités. Nous voyons chez les Mèdes, non loin des ruines de Ptérium, un pylône dont l'existence a été signalée par M. Hamilton, décoré de deux figures colossales d'oiseaux à tête humaine, semblables en tout point aux figures de harpies que l'on observe à Xanthus. Ces colosses sont placés près de chacun des piliers du palais, comme les figures de Persépolis. Il en était de même dans les palais de Ninive; et la représentation que nous voyons à Persépolis est tellement semblable à celle du palais assyrien, que nous ne pouvons pas douter que cela en soit la copie exacte.

Il y a dans ces compositions architecturales des Assyriens, des Mèdes et des Perses un symptôme commun : c'est que ce sont toujours des figures ailées et à face humaine auxquelles paraît confiée la garde de ces palais. Pour ceux qui veulent s'en tenir à la signification la plus simple des colosses de Persépolis, ils peuvent y avoir la force au dehors, indiquée par le taureau; la sagesse et l'action au dedans, indiquées par la figure ailée à face humaine.

En examinant la situation des propylées du palais, comparativement au reste des édifices, on peut être assuré, à défaut d'autres indices, qu'elles formaient un bâtiment parfaitement clos, car elles ne s'ajustent en rien avec les autres ruines. L'axe de la grande salle, dont nous allons bientôt parler, vient passer à un mètre quinze centimètres de la face postérieure du pilastre. Je dois ajouter aussi que les deux pilastres du côté de l'est ont des amorces ou pierres d'attente qui prouvent qu'ils se rattachaient à un mur.

A dix-huit mètres cinquante-cinq centimètres de cette porte, et un peu en dehors de la ligne de front, on observe un petit bassin ou citerne qui a cinq mètres quatre-vingts centimètres de long sur cinq mètres de large en dehors, et quatre mètres soixante-cinq centimètres dans l'intérieur. Il est taillé en entier dans la roche primitive; ses bords sont élevés au-dessus du sol d'environ un mètre vingt centimètres. Le tout est d'un travail assez grossier, et, quoique rempli en partie de pierres, on peut juger que sa profondeur ne descend pas au delà de quelques décimètres au-dessous du sol. On n'explique pas à quoi pouvait servir un ouvrage ainsi placé, et si grossièrement exécuté, à côté des sculptures si soigneusement finies que nous avons examinées.

CV.

La Salle hypostyle. — En quittant les pylônes, et regardant vers le sud, on se trouve en face d'un des principaux restes du palais; c'était jadis une grande salle carrée, soutenue par trente-six colonnes, avec trois portiques placés parallèlement à chacun de ses côtés. Je lui donne le nom de Salle hypostyle, parce que c'est la véritable dénomination qui lui appartient dans le langage de l'architecture.

Cette grande salle et les portiques attenants sont élevés sur une esplanade exhaussée de deux mètres quarante centimètres au-dessus du sol des pylônes. On y arrive par un escalier composé de quatre montées disposées parallèlement à la face. Le mur formant soutenement de la terrasse, et dont la hauteur est, comme je l'ai dit, de $2^{m},40$, est décoré dans toute son étendue d'une série de bas-reliefs disposés dans l'origine sur trois lignes parallèles; mais aujourd'hui il n'en reste plus que deux intactes.

Deux escaliers sont placés dans la partie centrale; ils ont cinq mètres vingt-cinq centimètres de largeur, sur une longueur de dix mètres quarante-cinq centimètres. Ils sont composés chacun de trente marches dont la largeur est de trente-cinq centimètres et la hauteur de huit centimètres seulement. Ils aboutissent à un perron carré de six mètres trente centimètres de large. Deux autres escaliers, placés en retraite des premiers et toujours dans la même direction, conduisent également sur la plate-forme. Ils sont dans toutes leurs dimensions semblables aux premiers. Les parties triangulaires formées par les pentes des marches sont ornées d'un bas-relief représentant le combat d'un lion et d'un taureau. Ce sujet est répété invariablement sur toutes les pentes des escaliers qui existent dans les palais, et l'ajustement des animaux est identiquement le même. Entre les deux rampes du milieu, la partie carrée, correspondante au perron, avait dans le centre une inscription, à droite et à gauche de laquelle se trouvaient trois guerriers persans, armés de lances. La partie supérieure du bas-relief est aujourd'hui brisée, mais on reconnaît facilement la pose et le costume des figures qui le décoraient.

Le combat du lion et du taureau est exécuté avec la même vigueur et la même précision que les colosses des pylônes. Les artistes de l'Orient, en Égypte comme en Asie, ont toujours exprimé les figures d'animaux, avec plus de naturel et de vérité que les figures d'hommes : il semble que pour ces dernières les études anatomiques leur faisaient défaut. Le lion qui se précipite sur le taureau est admirable de vérité et de mouvement. J'avais été témoin, comme je l'ai dit, à mon départ d'Ispahan, d'une scène à peu près semblable, lorsque la lionne s'est précipitée sur un de mes chevaux; il me semblait que le bas-relief de Persépolis était la copie de la nature. La crinière du lion est indiquée par des mèches de poils ondulées, disposées toutes avec la même régularité que des écailles de poisson. Les crinières des joues, les plis des lèvres, sont aussi reproduits avec une précision architecturale. Le taureau a l'avant-corps soulevé, comme

pour se mettre en défense. Ses jambes s'appuient contre la partie verticale du triangle, de sorte que l'espace triangulaire que doit orner le bas-relief est parfaitement rempli. Le cou, le dos et le ventre du taureau sont recouverts de faisceaux de poils, ajustés et frisés comme ceux que j'ai déjà décrits. Le cou est orné d'un collier avec des rosaces; la tête est vue de profil; elle est surmontée d'une corne unique. L'artiste a-t-il voulu représenter le monocéros ou licorne, animal que les anciens regardaient comme réel? ou bien, les deux cornes du taureau se trouvent-elles confondues dans le même profil? Les opinions peuvent varier à cet égard; mais tout le corps, la tête et la pose de l'animal sont bien ceux du taureau; la queue, qui est rentrée comme par un mouvement de frayeur, est garnie à son extrémité d'un faisceau de poils. D'autres bas-reliefs, représentant des figures d'animaux, prouvent que l'artiste, en dessinant de profil la tête du taureau, a eu l'intention de confondre les deux cornes sous une même projection : ainsi, au bas-relief de l'escalier, les deux béliers n'ont qu'une seule corne placée au milieu de la tête; dans un bas-relief des bains, le profil du bouc et de l'antilope n'a aussi qu'une seule corne exprimée, quoiqu'il en soit bien évident que l'artiste ait voulu dessiner un animal à deux cornes.

Depuis cette époque reculée jusqu'à la chute de l'empire byzantin, il n'est peut-être pas de sujet qui ait été plus souvent reproduit que ce combat entre le lion et le taureau. Cette lutte entre deux animaux des plus puissants de la création avait certainement pour les anciens une signification symbolique. Mais il faut croire qu'elle s'est modifiée pendant cette longue période de siècles; ce sujet pour les Persans adonnés au culte des mages, quatre cents ans avant Jésus-Christ, pouvait-il avoir la même signification que pour les chrétiens du XIIe siècle, qui l'ont si souvent multiplié dans les églises d'Orient.

L'idée qui paraît avoir subsisté sous ce symbole est la lutte entre le bon et le mauvais principe, qui se partagent le monde depuis la création. Le culte de Mithra l'a propagé dans le monde romain : on le retrouve reproduit sur une multitude de tombeaux, et notamment dans la Lycie et la Phrygie, contrées qui ont été longtemps sous le joug des Perses. Tant de représentations, traitées avec quelques variantes, prouvent que l'animal herbivore sculpté à Persépolis est bien réellement un taureau, car en passant entre les mains des sculpteurs grecs et romains, il n'est pas probable qu'on ait substitué un animal à un autre, et dans tous les bas-reliefs connus, c'est bien un taureau qui est terrassé par un lion. La partie la plus aiguë de l'espace triangulaire est remplie par des palmettes portées sur de hautes tiges imbriquées comme les troncs de palmier. Tout le bas-relief est encadré par un bandeau orné de rosaces; la longueur du sujet est de neuf mètres, sa hauteur est de deux mètres quinze centimètres.

Au-dessus de chacune des marches est sculptée une petite figure de guerrier armé d'une lance qui est tournée vers le perron. Leur costume est le même que celui des doryphores placés à tous les abords du palais.

CVII.

Les Sculptures de l'escalier. — Le mur de soutenement de la terrasse de chaque côté de l'axe de la salle a trente-sept mètres soixante-quinze centimètres de longueur; les deux perrons ont chacun dix mètres cinquante centimètres. Il reste de chaque côté un mur vertical dont la longueur est de seize mètres soixante-deux centimètres, et dont la hauteur qui vient affleurer la terrasse est de deux mètres quarante et un centimètres. Dans l'origine, ce mur était surmonté d'un parapet dont la hauteur était de soixante-dix centimètres, ce qui donnait en tout au mur extérieur une hauteur de trois mètres onze centimètres. Cette hauteur était divisée en trois bandes parallèles ayant chacune quatre-vingt-sept centimètres de hauteur, et séparées les unes des autres par des frises ornées de rosaces dont la largeur est de treize centimètres. Les trois bandes contiennent une suite de bas-reliefs représentant une procession de personnages vêtus de costumes variés, et apportant des présents de toute sorte, composés d'animaux et d'objets manufacturés, produits des diverses contrées qu'ils habitent.

Le parapet de la terrasse ayant été totalement enlevé, il ne reste de la bande supérieure que des indices mutilés de jambes d'hommes et d'animaux. Les deux bandes inférieures sont encore à peu près intactes, et offrent le plus intéressant tableau des costumes de l'ancienne Perse. Toutes ces figures se dirigent vers l'escalier. Le bas-relief de droite est disposé par groupes de sept à huit personnes, séparés les uns des autres par des cyprès, arbres sacrés chez les Orientaux, et placés là comme pour indiquer que ces différents messagers viennent d'accomplir une longue route.

Le premier groupe de la ligne supérieure se compose de six figures. La première, vêtue comme les serviteurs du roi, c'est-à-dire portant la robe médique et coiffée de la tiare, tient par la main un personnage qui en précède quatre autres, porteurs de présents. Ils sont vêtus de la tunique serrée, comme la portent encore les Circassiens et les habitants du nord de la Perse; les présents qu'ils apportent consistent en vêtements. Le dernier soutient sur ses mains deux coupes, remplies sans doute de substances précieuses; je remarque que la plupart des figures placées sous le trône du roi, dans les bas-reliefs que je décrirai plus tard, portent toutes des costumes semblables à ceux-ci. Le second groupe est également précédé par un introducteur tenant par la main celui qui paraît être le chef des porteurs de présents. Les deux premiers tiennent des coupes semblables à celles dans lesquelles les indigènes mettent leur laitage; le troisième tient une pièce d'étoffe. Ces trois figures sont suivies par deux hommes conduisant un magnifique taureau qui est attaché par un licou. Tous ces personnages sont vêtus d'un manteau serré, sorte de béniche ou robe arménienne, qui entoure tout le corps, et dont les bouts viennent retomber de chaque côté sur la poitrine. Les bras restent nus.

Les indigènes forment le premier rang des peuples qui soutiennent le trône[1]. Comme

[1] Voyez planche CXIII.

dans cette sculpture les figures placées dans la partie supérieure sont les plus vêtues; que celles, au contraire, qui sont dans la partie inférieure ont des costumes plus légers, et que les dernières sont presque nues, je pense que les premières représentent les habitants du nord, les Scythes, les Arméniens, tributaires du roi, et que les dernières représentent les Éthiopiens et les Égyptiens. J'en conclus que, dans le bas-relief de l'escalier, chacun des groupes représente une province de l'empire, apportant comme tribut les productions les plus remarquables de son agriculture et de son commerce. Un examen détaillé de tous ces bas-reliefs me donne la conviction qu'ils se rapportent à un même sujet, développé sous différents aspects : la soumission de tous les peuples de l'empire au sceptre de Darius. Ce prince venait de diviser ses États en vingt satrapies; il avait assigné à chacune d'elles un impôt particulier consistant en argent et tributs de diverses sortes, comme bestiaux, esclaves et chevaux. L'ensemble de cette œuvre de sculpture représente à mes yeux les peuples des différentes satrapies apportant au roi les impôts, gages de leur soumission.

Le troisième groupe est précédé d'un introducteur et d'un chef ou envoyé de la nation. Ils sont tous vêtus de la robe serrée et liée autour du corps par une ceinture. Les présents qu'ils offrent se composent d'objets fabriqués et de deux superbes béliers conduits par des bergers. Ce sont, à mon avis, les Cappadociens, dont la contrée a été de tout temps célèbre par ses troupeaux. J'ai surtout remarqué la queue de ces animaux, qui est épaisse et charnue comme les queues des moutons que décrit Hérodote. Les Cappadociens (*Syrii*) formaient la troisième satrapie.

Le quatrième groupe avec son introducteur est précédé d'un chef armé d'un arc renfermé dans son étui; le suivant conduit un cheval; les quatre autres figures portent des objets d'habillement : l'un d'eux tient dans sa main des anneaux brisés qui ont la forme des ornements que les femmes d'Orient, et notamment les Juives, ont l'habitude de porter aux jambes, et que dans l'Orient on appelle *kalkals*. Le cinquième groupe apporte aussi pour tribut un taureau. Trois des personnages qui le composent portent des lances; et pour que l'on comprenne bien que dans ce moment ce n'est pas pour leur défense, l'artiste a eu soin de leur en mettre une dans chaque main. Ce sont sans doute les Pisidiens de Selgé, qui faisaient partie de la première satrapie. Leur pays fournissait en abondance le storax dont on fabriquait la hampe des lances [1]. Tous ces personnages sont vêtus d'une tunique et d'un court manteau; à leurs jambes nues et à leurs sandales on comprend qu'ils habitent des provinces méridionales de l'empire. Le dernier groupe du premier rang représente une nation habile à travailler les métaux; chacun des envoyés porte suspendu à son côté l'étui qui renferme son arc; les tributs qu'ils apportent consistent en bracelets, en armes, et en marteaux ou haches d'une forme particulière, et que nous retrouvons entre les mains d'un personnage particulier, placé généralement derrière le roi, quand il siége sur son trône. Le dernier personnage conduit un cheval de plus haute taille que le premier. Toutes ces figures portent la tunique serrée et un large pantalon. Ce sont peut-être les Chalybes, si renommés dans la fabrication du fer. Ils faisaient partie de la dix-neuvième satrapie avec les Mosynœci.

La bande inférieure du bas-relief se compose d'une série de cinq groupes, qui par

[1] Strabon, liv. XII, pag. 570

leurs costumes indiquent la nation à laquelle ils appartiennent. Un introducteur conduit par la main le chef des envoyés; il est coiffé, ainsi que ses compagnons, d'un bonnet conique strié horizontalement. Leur vêtement, qui se compose d'une double casaque, ne fait aucun pli sur leur corps; il ressemble à ces vêtements de feutre que les nomades portent encore dans la Cilicie. La manière dont les deux personnages suivants portent des vases sur leurs mains indique qu'ils sont remplis de produits du pays, comme du miel ou de la cire. Le personnage qui suit est porteur d'une paire de bracelets. Vient ensuite un char de combat, attelé de deux chevaux et conduit par deux écuyers. Ce groupe, qui est d'une conservation parfaite, et exécuté avec une rare perfection de détails, a toujours fait l'admiration de ceux qui ont visité ces ruines. La crinière des chevaux est relevée sur leur front pour former une houppe; nous voyons la même mode usitée chez les Assyriens. La bride des chevaux, l'ensemble du harnais, sont détaillés de telle sorte qu'un sellier pourrait sans difficulté en exécuter de pareils; la queue des chevaux est relevée en bouchon. Ils marchent d'un pas égal, et la bride est attachée à la partie antérieure du char. C'étaient surtout les régions de la Pamphylie et de la Cilicie qui étaient célèbres par leurs chevaux d'attelage. Le Romain Pampalus avait fait une fortune considérable en multipliant cette race. Nous savons d'autre part que la Cilicie payait au roi de Perse un impôt de trois cent soixante chevaux blancs, et qu'elle était en outre chargée d'entretenir la cavalerie. La Cilicie faisait partie de la quatrième satrapie. Ce groupe et le suivant, qui amène aussi un cheval, représentent peut-être les habitants de ces régions. Les figures de ce dernier groupe portent une coiffure d'un genre particulier; mais leurs vêtements sont serrés et sans plis comme ceux des Ciliciens.

Le troisième groupe du rang inférieur nous retrace une nation plus pauvre. Elle n'apporte pour produits que du laitage et des galettes. La forme de ces dernières se retrouve encore chez les nomades : on les nomme *pita*. Le pain dans toute la Perse ne ressemble point au nôtre : ce sont des galettes minces, cuites instantanément en appliquant la pâte sur les parois brûlantes d'un grand vase planté en terre, ou tout simplement d'un grand trou revêtu d'argile. Les personnages de ce groupe sont au nombre de huit, en comptant leur guide ou interprète : trois portent des vases sur leurs mains; deux portent des galettes de pâte pliée; deux autres, des pains arrondis. Leur costume consiste en tuniques rayées avec un par-dessus étroit; c'est le vêtement appelé *abah* par les nomades. Ces indigènes sont nu-tête, mais ils portent des cheveux abondants et flottants.

Le quatrième groupe ne laisse aucun doute sur la nation qu'il représente : ce sont les envoyés de la Bactriane, et depuis cette époque jusqu'à nos jours la physionomie de ce peuple n'a pas changé. Il porte, comme les paysans russes, de larges culottes dans des bottes de peau de chagrin. Tauris fait un grand débit de chaussures de ce genre; Chardin et Tavernier en faisaient grand cas. Ces indigènes ne portent pas les cheveux bouclés comme les précédentes nations; leurs chevelures sont roides et retenues autour de la tête par un simple bandeau. Le dernier personnage du groupe tient à la main un long bâton, et conduit un chameau à double bosse, qui est en effet originaire de la Bactriane. Cet animal est extrêmement rare en Afrique, où le chameau n'a généralement qu'une bosse. On le rencontre quelquefois dans les caravanes de l'Asie Mineure, mais il est amené des provinces orientales. Diodore de Sicile le décrit, sous le nom de Chameau dityle, comme assez répandu dans l'Yémen et dans les contrées voisines de la Syrie. Ces chameaux sont velus, et c'est leur laine qui sert à fabriquer l'étoffe des

tentes des nomades. Diodore vante la force de cette race, qui peut porter sur le dos dix médimnes de blé avec cinq hommes placés sur un bât. Il cite également une race de chameaux dityles qui, ayant les jambes fines et le corps grêle, est plus propre à la course et soutient mieux que les autres la fatigue d'une longue route. Ce sont les dromadaires ou méhary des Arabes de nos jours [1]. C'est sans doute cette dernière race qui est sculptée dans le bas-relief de Persépolis.

Le cinquième et dernier groupe se compose, comme les autres, d'un officier de la cour vêtu de la robe longue et portant une canne. Il tient par la main le chef ou l'envoyé de la tribu. Ce dernier est vêtu d'une chemise serrée ou *gandoura,* recouverte par un manteau roulé autour de son corps : c'est le vêtement appelé *haïk*. Les hommes de sa suite sont tous nus jusqu'à la ceinture, et ne portent qu'une espèce de tunique roulée autour des reins. Le premier porte sur ses épaules un bâton, auquel sont suspendus deux bassins comme ceux d'une balance; ils contiennent des objets qu'on ne peut pas déterminer facilement; le suivant porte deux coupes; les deux autres, armés de grands bâtons, conduisent un âne de belle stature. Dans l'antiquité, les ânes de la Babylonie étaient célèbres entre tous; ils sont cités dans l'Écriture, et, aujourd'hui, la race n'a pas dégénéré : ils sont blancs, aussi grands que les plus forts mulets, et la douceur de leur allure est remarquable. C'est la monture ordinaire des mollahs et des gens de loi. Le dernier personnage, vêtu comme les autres, porte deux maillets ou deux petites haches dont l'usage n'est pas bien clair. Le caractère des figures de ce groupe est celui des nomades de l'Irak arabe; il représente, selon moi, les peuples de la neuvième satrapie, qui comprenait la province de Babylone.

Nous ne trouvons, il est vrai, dans les tableaux qui subsistent encore, que onze groupes différents, qui peuvent se rapporter à autant de satrapies; mais des sujets semblables qui complétaient la série des peuples se trouvaient aussi sculptés sur le parapet : nous en voyons les vestiges. Or, cette bande était beaucoup plus longue que les bandes inférieures, et elle pouvait parfaitement comprendre neuf tableaux, ce qui aurait complété la série des vingt provinces de l'empire.

Le bas-relief du côté gauche de l'escalier est disposé de la même manière, mais il offre un intérêt bien moindre, attendu que les personnages qu'il représente forment une ligne uniforme, composée alternativement d'officiers du prince portant la robe médique, et d'hommes d'armes avec l'arc pendu au côté. Chacune de ces figures tient à la main un objet qui a la forme d'une fleur de lotus. La figure du roi, sculptée sur les embrasures des portes du palais, tient à la main une fleur semblable; mais elle est de plus grande dimension.

De ce côté aussi le parapet, qui était décoré de sculptures, est entièrement détruit, de sorte que sur les trois bandes il n'en reste plus que deux intactes. La procession de ceux que je regarde comme les officiers du roi venant recevoir le tribut, est gardée par une escorte de vingt et un soldats, armés de lances, qui ouvrent et ferment le cortége.

Les auteurs qui, avant moi, ont décrit ces bas-reliefs ont cru y reconnaître la repré-

[1] Diodore, livre II, chap. 54.

sentation de la fête appelée chez les Perses *Nourouz,* qui se célébrait au commencement de l'année, et qui est encore en usage dans l'empire moderne. Si je ne partage pas leur opinion, c'est que dans le bas-relief de gauche j'y ai vu des distinctions bien tranchées de peuples différents, et que tout dans leurs attitudes indique des hommes qui viennent payer un tribut. Certes, l'opinion de ceux qui voient dans ce sujet la fête de Nourouz peut être défendue, et, moi-même, je l'aurais admise, puisqu'elle se présentait déjà avec l'assentiment d'un grand nombre de savants et de voyageurs. Mais un sujet semblable, traité avec autant d'étendue et de magnificence, se trouve représenté dans une des catacombes de l'Égypte; il a été dessiné avec soin et rapporté par un voyageur anglais [1]. Il représente, comme le bas-relief de Persépolis, une longue procession composée de diverses peuplades qui apportent au roi les tributs de leurs contrées. Ils amènent des bœufs, des girafes, des singes, des gazelles, et des objets manufacturés. Des scribes égyptiens inscrivent au fur et à mesure chacun des objets qui sont apportés. Dans l'une et l'autre de ces œuvres il y a une telle concordance, qu'il semble que l'artiste persan s'est inspiré du sujet égyptien.

On ne doit pas s'étonner de retrouver des usages administratifs semblables dans deux pays comme l'Égypte et la Perse, qui depuis les conquêtes de Cambyse avaient des rapports si fréquents.

CVIII.

La grande salle hypostyle occupe le centre de la plate-forme, dont la largeur est de cent seize mètres quatre-vingt-cinq centimètres, et la longueur de cent dix-sept mètres vingt-six centimètres. Elle se compose d'un groupe de trente-six colonnes, disposées en carré, sur six de front, espacées de huit mètres soixante centimètres, d'axe en axe; leur base est d'ordre dorique, c'est-à-dire composée d'un tore porté sur une plinthe, avec un socle élevé formant piédestal. La plupart des bases et des piédestaux sont encore en place, et quatre colonnes sont entièrement conservées. Sur trois côtés de ce carré, et à une distance de vingt-deux mètres environ, s'élèvent trois portiques, composés chacun de six colonnes de front et de deux colonnes en profondeur. L'un est placé parallèlement à l'escalier qui donne accès sur la terrasse, et les deux autres en retour. Entre le portique d'entrée et la salle centrale se remarquent des massifs de pierres de taille, qui, à mon avis, ont appartenu à un mur d'enceinte entourant la salle hypostyle. Ce qui reste aujourd'hui de ce mur se présente sous la forme de piliers ou de chambranles de portes, placés dans les mêmes conditions que tous les murs d'enceinte des autres salles : c'est-à-dire que les pierres qui formaient le remplissage ont complétement disparu. Les bases de toutes les colonnes qui appartiennent aux portiques des ailes sont posées à nu sur le sol; elles sont en forme de cloche, et décorées de feuillage. Ceci est une indication de plus pour faire admettre l'existence d'une clôture tout autour de la salle hypostyle.

Le portique formant le front ou la façade de l'ensemble se compose de colonnes dont

[1] Voyez Hoskins, *Æthiopia*, 1 vol. in-4°.

la base arrondie et modelée en forme de cloche, ou, comme dit un auteur, de fleur renversée, est ornée de feuilles d'eau avec des palmettes simples. Le fût, composé de trois pierres, a dix mètres quatre-vingt-deux centimètres de hauteur; son diamètre inférieur est de un mètre soixante-trois centimètres. Le chapiteau, d'une forme tout à fait particulière, se compose de trois parties. Celle du centre, arrondie sur le galbe d'un chapiteau corinthien, semble une imitation des chapiteaux égyptiens en forme de lotus; elle est portée sur une partie cylindrique, décorée dans son pourtour de nervures pendantes comme des lambrequins. Le tout est surmonté d'un appendice à quatre faces, dont chacune est décorée de deux doubles volutes [1]. L'inspection du dessin fera mieux comprendre que toute description la forme extraordinaire de ce chapiteau, qui a plus de rapport avec le style égyptien qu'avec le style grec. Il y a néanmoins, dans l'ajustement des listels et des perles, une harmonie qui indique que cette dernière école n'est pas tout à fait étrangère à l'art persépolitain.

Les colonnes de la salle centrale ne diffèrent de celles du portique antérieur que par la base. Il y a similitude complète entre les chapiteaux des deux ordres.

Les portiques latéraux situés à l'est et à l'ouest de la salle centrale diffèrent essentiellement de ceux que je viens de décrire. Les fûts ont une hauteur de dix-sept mètres quatre-vingt-cinq centimètres; ils sont cannelés et composés de quatre blocs de pierre. Les chapiteaux sont formés de deux avant-corps de taureau, couchés et adossés l'un à l'autre. Le collier dont ils sont ornés, l'ajustement des poils, le modelé de toute la face sont semblables aux sculptures que j'ai déjà décrites. Le pied est bifurqué et indique que l'intention de l'artiste a bien été de représenter un taureau, mais il n'y a pas d'apparence de cornes; le front est orné d'un médaillon circulaire représentant un faisceau de poils, et l'on ne saurait supposer qu'il ait été armé d'une corne unique, car on verrait des traces des fractures. A la place des oreilles sont des trous carrés placés au centre d'un plan circulaire, qui ont servi, sans aucun doute, à ajuster des oreilles. La forme que présente la partie supérieure de ce chapiteau indique parfaitement qu'il était destiné à supporter de grandes poutres ou architraves de bois, qui reliaient les unes aux autres toutes les colonnes, et soutenaient la couverture. Comme les colonnes de l'avant-portique atteignent la hauteur du fût de celles des portiques des ailes, je suppose qu'elles étaient également surmontées de chapiteaux bicéphales.

Dans sa disposition primitive, cette partie du palais se composait donc de trois portiques en aile et d'une salle close à la manière égyptienne, au centre de laquelle s'élevait un vaste portique couvert, dont le couronnement était en harmonie avec les autres parties de l'édifice. Dans les palais des monarques persans de nos jours nous retrouvons des dispositions tout à fait analogues. La grande salle porte le nom de *Anderoun;* c'est là que sont reçus les courtisans et les seigneurs qui viennent saluer le prince. Le palais de Tschehel-Seitoun à Ispahan, dont je reproduis une vue planche CXIX, offre-t-il quelque différence avec la salle hypostyle de Persépolis? Les portiques latéraux, qui, vu leur élévation, étaient peu propres à mettre les visiteurs à l'abri du soleil et de la pluie, étaient sans doute fermés par des *velaria,* dont l'usage est encore général en Perse. Le terrain compris entre le derrière de la salle hypostyle et les autres constructions est

[1] Voyez planch. CV et CVII.

aujourd'hui couvert d'un amas de terre. On ne saurait affirmer s'il a existé quelques bâtiments de ce côté ou s'il y avait des plantations.

Aujourd'hui il y a encore sur pied quatre colonnes du portique latéral gauche; quatre colonnes du portique latéral droit, dont une porte son chapiteau; une colonne du portique antérieur, et cinq de la salle hypostyle. Mais on ne saurait avoir aucun doute sur le nombre total, puisque presque toutes les bases sont encore en place.

CIX.

Le Harem. — Dans l'alignement de l'allée formée par la partie droite de la salle hypostyle et le portique occidental, à trente-cinq mètres de distance, s'élève un petit édifice placé sur une terrasse rectangulaire, sur laquelle on arrive par un escalier latéral placé à l'ouest. Les habitants du pays le désignent sous le nom de *harem*, c'est-à-dire lieu fermé : je lui conserve cette dénomination, d'abord parce qu'elle convient parfaitement à sa disposition générale, ensuite pour désigner par un nom particulier les différentes parties du palais, qu'il est difficile de bien distinguer dans une description générale [1].

Le harem se compose d'une salle carrée et d'un portique exposé au sud. Elle était complétement entourée par un corridor dont il subsiste encore tous les soubassements, ce qui lui a valu le nom que les habitants lui donnent. On arrivait au portique par deux escaliers placés du côté de la face méridionale et parallèlement au mur de la terrasse. Il ne subsiste aujourd'hui de tout l'édifice que les chambranles des portes, qui sont tous d'une seule pierre, et les niches qui décoraient l'intérieur, et qui sont taillées aussi dans des blocs monolithes. Les deux murs latéraux du portique se terminent chacun par un grand pilier monolithe; celui de gauche est seul intact, il porte deux courtes inscriptions gravées dans la partie supérieure. Après ce pilier se trouve, à droite et à gauche, une niche monolithe, puis deux portes latérales surmontées de leur couronnement. Le mur de face qui sépare le portique de la salle centrale est percé d'une porte, et de chaque côté sont deux fenêtres qui ont tout à fait la forme des autres niches. Dans l'intérieur, le mur latéral de droite est percé d'une porte et orné de trois niches; celui de gauche est percé de deux portes et orné de deux niches; enfin, le mur du fond est percé de deux portes et orné de trois niches, dont l'une est dans l'axe de l'édifice. Toutes les portes latérales conduisent dans les corridors. Du côté du nord, la terrasse s'avance de sept mètres trente-cinq centimètres; on reconnaît parfaitement, à la surface du sol, des traces de constructions; j'imagine qu'il y avait un portique de ce côté. L'épaisseur des chambranles des portes indique l'épaisseur générale des murailles. On peut donc tracer d'une manière certaine le plan de l'édifice dans son état primitif.

Chacune des faces des piliers des portes du côté de l'embrasure est décorée de bas-

[1] To facilitate the exploration of so complicated a succession. (Ker-Porter, I, 645.)

reliefs disposés de la manière suivante, et que je décrirai à part : à la porte d'entrée, un roi avec deux serviteurs dont l'un porte un parasol et l'autre un chasse-mouches; à la première porte à droite, un héros combattant contre un lion; aux deux portes du fond, un roi avec ses deux suivants, mais sans parasol; à la porte à gauche au fond, un héros combattant contre un taureau; à la porte à gauche près de l'entrée, un héros combattant contre un animal chimérique. Dans l'intérieur des chambranles du portique sont sculptés deux doryphores portant leurs lances.

Le mur de face de la terrasse, qui a été longtemps enseveli sous les décombres, est orné d'une riche sculpture admirablement conservée. Au centre est une inscription cunéiforme; à droite sont neuf figures d'archers, vus de profil, et présentant au spectateur le côté gauche; et, à gauche, le même nombre de guerriers marchant dans un sens opposé, et présentant le côté droit au spectateur. Chacun de ces soldats tient dans ses mains une courte lance, dont la hampe est terminée par une pomme; il est coiffé de la tiare cannelée; les boucles de sa chevelure et de sa barbe sont artistement frisées; il est vêtu de la robe médique à larges manches; elle descend en longs plis le long de ses jambes, et est relevée à la ceinture. L'arc et le carquois sont suspendus à son épaule gauche[1].

Ces figures de doryphores, qui représentaient sans nul doute la garde du roi, sont très-multipliées dans toutes les parties du palais; il y en a une sculptée au-dessus de chaque marche des escaliers; elles n'ont pas plus de trente-cinq centimètres de haut. Celles que je décris ont une hauteur de un mètre soixante-dix centimètres. Quelle que soit la dimension de ces figures, elles sont toutes tellement semblables et exécutées avec une telle précision, que pas un des détails observés dans les plus grandes n'est oublié dans les plus petites : on compte le même nombre de plis à leurs tuniques; leurs manches sont ajustées de la même manière; enfin, ce sont des réductions aussi parfaites que possible d'un type unique. Cette observation a lieu pour toutes les figures sans exception. La figure du roi, vue de droite ou de gauche, tient invariablement sa canne dans la main droite et une fleur de lotus dans la main gauche. Les personnages qui sont vêtus de tuniques serrées ont toujours leur poignard placé du côté droit, et attaché à la cuisse par une lanière. Les héros combattant contre des animaux sont invariablement vêtus et chaussés de même. Quoique la plupart de ces figures soient mutilées par la main des indigènes, il est très-facile de les restituer dans leur intégrité, parce qu'il est rare qu'une partie qui manque dans l'une ne se retrouve pas dans l'autre.

Le combat du lion et du taureau, tel que je l'ai décrit au grand escalier, est reproduit aux extrémités de la terrasse du harem. Avec les données qui subsistent, il est très-facile de retrouver la disposition primitive de l'édifice. Le portique du sud était, je pense, orné de quatre colonnes qui supportaient une architrave. La corniche était semblable au couronnement des portes, c'est-à-dire, en forme de cavet égyptien, avec trois rangs de palmes cannelées.

La toiture de l'intérieur était soutenue par quatre colonnes, et un autre portique de six colonnes occupait l'espace vide de la terrasse du côté du nord.

[1] Voyez planche XCVII.

CX.

Cet usage d'élever des pavillons royaux sur de hauts soubassements existe encore à la cour de Perse. Le prince a l'habitude de s'asseoir sous le portique ouvert, et tous ceux auxquels il donne audience se tiennent en dehors, les mains croisées sur la poitrine. J'ai tracé dans deux planches l'état actuel et la restitution de l'édifice [1]; on peut voir qu'il serait impossible d'imaginer un système de couverture sans le secours des colonnes. D'autre part, la façade, telle que je l'ai restituée, est tout à fait conforme à l'architecture du lieu; elle a une grande analogie avec les façades des tombeaux. Cette pensée de donner aux sépultures le même caractère qu'aux habitations des vivants se reproduit constamment dans l'antiquité : les tombeaux de Telmissus, ceux de Nacoléia, ont l'aspect des frontispices des temples, et à Persépolis les portes des tombeaux ne diffèrent en rien des portes du palais.

Pour ne pas sortir des données de l'architecture persépolitaine, j'ai mis en dehors des colonnes surmontées du chapiteau bicéphale, tandis que j'ai employé pour l'intérieur le chapiteau à volute. On remarquera, dans la coupe, que l'édifice devait être peu éclairé, puisqu'il ne recevait de jour que par les petites fenêtres, en forme de niche, qui sont placées sous le porche. Mais ceci est indépendant de la restauration; car, d'après ce qui existe, il est certain qu'il n'y avait pas d'autres fenêtres.

Le portique du harem fait face à une petite cour dont la largeur est égale à celle de tout l'édifice, et dont la longueur est de trente-six mètres cinquante centimètres. Le sol de cette cour se trouve en contre-bas de tout le terrain environnant; on y descend par un escalier à double rampe situé sur le côté oriental. Le côté qui fait face au harem est décoré, comme le soubassement de l'édifice, par une ligne de dix-huit archers, et dans les angles sont des escaliers qui conduisent sur une autre esplanade.

Le bâtiment qui faisait face au harem est aujourd'hui entièrement détruit, mais sur le roc aplani qui en formait le sol on voit encore les traces d'une colonnade. Tous les cercles des colonnes sont tracés profondément sur le rocher : elles avaient un diamètre de quatre-vingt-quinze centimètres, et étaient espacées, d'axe en axe, de trois mètres soixante-dix centimètres. Le portique qu'elles soutenaient avait six colonnes en profondeur et sept colonnes en largeur; mais les deux dernières étaient séparées des autres par un mur dont l'épaisseur était de deux mètres vingt-cinq centimètres.

Cet édifice paraît avoir été, sur des proportions moindres, la répétition de la salle hypostyle, et son ordonnance m'a guidé dans la restitution que j'ai faite de ce dernier édifice. Il est clair par l'inspection du plan que le carré composé de trente colonnes était entouré d'un mur, et les douze colonnes placées en dehors formaient une aile, comme

[1] Voyez planche CXVIII.

dans le grand portique. Depuis ces colonnes jusqu'à l'extrémité méridionale de la terrasse, il y a une longueur de sept mètres trente centimètres; tout le terrain en cet endroit est couvert de gazon, et on n'aperçoit aucun reste de construction.

CXI.

Les Bains. — L'édifice contigu à celui que nous venons de décrire est désigné par les habitants sous le nom de *El-Hammam* (les bains). Des restes de canaux, des cellules de petite dimension, placées à droite et à gauche, portent à croire qu'en effet il a pu servir à cette destination; et je crois, après un mûr examen, qu'il ne peut pas recevoir de dénomination plus convenable.

Le plan de l'édifice se compose d'une grande salle centrale de forme carrée, ayant vingt-six mètres soixante centimètres d'un côté, et vingt-six mètres quarante-quatre centimètres de l'autre. Le sol est formé par le roc aplani sur lequel sont tracés, avec une régularité parfaite, trente-six cercles, six sur un front et six sur l'autre, qui indiquent que la couverture était soutenue par un nombre égal de colonnes.

En avant de cette salle, du côté du nord, se trouvent dans le prolongement de ses murs latéraux deux murs qui formaient un porche ou portique, soutenu sans nul doute par un double rang de six colonnes chacun, mais dont il ne reste plus de traces. Le mur du fond de la salle est placé dans l'alignement du mur de soutenement de toute l'esplanade, sur laquelle s'élèvent les deux derniers bâtiments. Cette terrasse a sept mètres trente centimètres de hauteur; une porte ouverte au milieu de la salle donne accès à un passage étroit, au bout duquel sont deux escaliers taillés dans le roc qui conduisent à la terrasse inférieure.

La salle centrale était plus éclairée que les autres édifices du même genre; elle a dans le fond six fenêtres qui donnent sur la campagne, et du côté du portique cinq fenêtres. Elles sont toutes percées dans des niches de la même forme que celles déjà décrites. Les deux côtés du bâtiment étant parfaitement semblables, la description de l'un peut s'appliquer à l'autre. Dans l'axe de la salle s'ouvre une porte de deux mètres quarante-sept centimètres de large qui conduit à un vestibule carré, soutenu par quatre colonnes. Cette dernière pièce donne accès d'un côté à trois cabinets qui ont environ trois mètres de largeur, et qui peuvent avoir servi de salles de bains. La salle qui est de l'autre côté a une largeur de six mètres trente centimètres sur une longueur de dix mètres quarante-deux centimètres; elle n'est éclairée que par une fenêtre placée dans l'angle. Un grand canal creusé dans le rocher traverse l'édifice dans toute la longueur de son axe; il était recouvert par des dalles de pierre.

On peut suivre ce canal jusqu'à la prise d'eau dans le vaste réservoir creusé à mi-côte de la montagne entre les deux tombeaux.

Les bas-reliefs qui décorent cet édifice, et qui sont placés dans les embrasures des portes et des fenêtres, ont tous rapport aux actions de la vie privée [1]. Dans une des fenêtres on voit trois serviteurs portant les mets destinés à un repas : celui qui marche devant est vêtu d'une longue robe avec un capuchon comme le bournous des Arabes; il porte sur l'épaule une outre de vin; les deux suivants portent des mets servis dans des vases de métal; ils tiennent leur main droite appliquée sur le couvercle. Cet usage est encore observé chez tous les Orientaux : les tableaux d'Ispahan, que j'ai décrits, en font foi. Chacun des serviteurs apporte le plat couvert d'une cloche; il se tient debout derrière le maître, et chacun des mets est servi au moment d'être mangé. Cent fois on a décrit les festins offerts par le Grand Seigneur aux ambassadeurs étrangers, et l'on n'a pas oublié la procession d'aides et de cuisiniers portant tous les apprêts du festin.

L'autre bas-relief, dans la même planche, reproduit le même sujet : ce sont trois servants, vêtus de longues robes à capuchon, ou portant la tunique serrée, qui avaient entre les mains des objets qu'on ne peut plus reconnaître parce qu'ils ont été brisés.

Dans une autre embrasure on voit un serviteur amenant un bouc sauvage, qu'il tient d'une main par le cou et de l'autre par la corne. Tous ces sujets, qui peignent des apprêts de festins, indiquent suffisamment que les hôtes de Persépolis prenaient leurs repas dans cette salle. Et, de temps immémorial, les Orientaux sont dans l'usage de faire leurs ablutions avant et après le repas, et communément de se mettre à table au sortir du bain.

Les bas-reliefs des portes reproduisent invariablement le même sujet : ce sont deux satellites, armés de lances et vêtus de la longue robe; mais ils se distinguent de ceux qui sont sculptés aux abords de tous les édifices, en ce qu'ils n'ont ni arc ni carquois. Leur coiffure n'est pas la tiare cannelée, mais un bonnet ou calotte très-abaissée comme celle que portent les suivants du roi. Ils représentent donc, à mon avis, la garde particulière du roi, les gardes du corps institués par Cyrus; ils ne sont armés que de la lance pour combattre de près. Tandis que les satellites du dehors, indépendamment de la lance, ont l'arc et la flèche pour combattre de loin.

L'édifice des bains est dans un état de ruine beaucoup plus avancé que le harem. Il était bâti avec des pierres de moins bonne qualité : c'est un calcaire gris, marneux, qui se délite à l'air. La surface des pierres est altérée par de larges éclats, et paraît porter les traces de l'action du feu. Il reste encore à la naissance du mur du portique un grand pilier monolithe qui porte deux courtes inscriptions dans sa partie supérieure. Une entaille en forme de queue d'aronde, que l'on remarque à son sommet, indique qu'il recevait l'extrémité d'une architrave de bois. Les portes sont encore conservées avec leur couronnement, qui est uniforme dans tous les palais aussi bien que dans les tombeaux.

[1] Voyez planche XCIX.

CXII.

Dans les édifices que nous venons d'examiner, le harem et les bains, on a vu que les ruines se présentent sous un aspect uniforme; il ne reste debout que les niches monolithes et les chambranles des portes, dont l'épaisseur fait connaître l'épaisseur primitive de la muraille; mais tous les remplissages entre ces diverses parties de la construction ont complétement disparu. D'après la manière dont sont épannelés les joints des pierres restantes, je suis convaincu que les remplissages n'étaient pas en pierre de taille, parce que dans les appareils en pierre de taille les joints sont taillés avec autant de soin que les faces, tandis que là ils sont grossièrement piqués à la masse et au poinçon. Je n'oserais affirmer que tous ces remplissages étaient en moellons, puisque nulle part on ne remarque de constructions de cette nature. J'oserais encore moins dire que ces remplissages étaient en briques séchées au soleil, bien que dans les constructions de Ninive, à côté des blocs gigantesques d'albâtre merveilleusement sculptés, on rencontre des murailles faites en briques séchées au soleil. Mais pour que les murs de Persépolis, dans leur état de démolition, présentent l'aspect qu'ils ont aujourd'hui, il faut admettre que ceux qui se sont chargés de les détruire ont eu grand soin, dans tous les palais sans exception, d'enlever les remplissages qui formaient l'épaisseur des murs et de les transporter au loin.

Nous avons encore à examiner trois salles qui dépendent de ce vaste ensemble, et nous les trouverons toutes ruinées de même manière, c'est-à-dire n'offrant à notre examen que les masses des niches et les chambranles des portes.

Sur la gauche des bains se trouve placé un escalier à double rampe par lequel on arrivait sur l'esplanade de l'édifice. Il se compose de deux perrons dont les murs sont ornés de sculptures offrant des sujets qui ont déjà été observés aux autres escaliers. Au centre du perron est une inscription cunéiforme, gardée par quatre figures d'archer placées de chaque côté; et sur les montants des rampes est sculpté le combat du lion et du taureau, répété quatre fois. Cet escalier est placé dans l'axe de celui qui conduisait dans la cour du harem.

Un groupe de quatre énormes pierres, ayant servi sans aucun doute de fondation à des colonnes, se remarque au niveau du perron supérieur. La grande masse de décombres dont j'ai déjà parlé s'élève directement en face des bains, et à sa gauche, c'est-à-dire à l'ouest, est une autre ruine d'une salle quadrangulaire dont il ne reste plus que les portails, et désignée au plan général sous le nom de *Salle détruite*. On voit que tous ces édifices réunis formaient un ensemble régulier dont les bains occupent le centre; au-devant il y avait une cour spacieuse, et un édifice faisant face aux bains s'élevait sur le terrain couvert de décombres. C'est en cet endroit que l'auteur anglais qui a si bien approfondi l'histoire de Persépolis, Ker-Porter, place la salle des festins dans laquelle la perte du palais fut résolue par les convives enivrés d'Alexandre. Cette

salle ayant été incendiée la première, est celle qui a le plus souffert de l'action du feu; mais j'observe aussi des traces d'incendie aux colonnades de la salle hypostyle, et, comme je l'ai dit, aux bains. La surface des pierres est éclatée, craquelée, et il n'y a que le feu qui produise un pareil effet. L'édifice du harem est resté parfaitement intact, et les pierres de ses niches offrent encore à l'œil le poli d'une glace.

Les portails de la salle détruite sont d'une dimension qui surpasse celle de tous les autres édifices; ils sont décorés dans leur intérieur de sujets qui se rattachent à la vie publique du roi. On voit le prince suivi de ses deux serviteurs, dont l'un porte l'ombrelle et le chasse-mouches. Dans un autre endroit, il est assis sur son trône, et a derrière lui un officier de son palais.

J'ai recueilli avec soin les dessins de tous ces bas-reliefs, qui m'ont fourni le sujet d'une observation neuve; j'y reviendrai dans un moment, lorsque j'examinerai l'ensemble de ces sculptures.

A l'extrémité de la terrasse des bains sont les ruines d'un petit édifice dont la salle, de forme carrée, a quinze mètres de côté; elle est précédée d'un portique qui s'ouvre du côté du nord. Ces ruines se composent de niches et de portes dont les sculptures représentent le combat d'un héros contre des monstres. Elle n'offre aucune particularité qui mérite de fixer l'attention.

CXIII.

La salle des Trônes ou des Cent colonnes. — A l'extrémité orientale de la terrasse, et sur la droite de la salle hypostyle, s'élèvent des ruines qui ont appartenu à un palais semblable dans ses dispositions à ceux que j'ai déjà décrits, mais d'une étendue incomparablement plus grande. Il se composait d'une vaste salle carrée, ayant soixante-sept mètres quatre-vingt-dix centimètres dans un sens et soixante-huit mètres cinquante-quatre centimètres dans l'autre. Sur chacun des côtés s'ouvraient deux portes ayant deux mètres douze centimètres de largeur, alternant avec neuf grandes niches monolithes. Attenant à la face nord s'élevait un portique formé de deux acrotères de murailles; sur cette face les niches sont remplacées par des fenêtres. C'est là tout ce qui reste des constructions de l'édifice. Tout le massif des murs a complétement disparu; leur épaisseur, qui est déterminée par celle des chambranles, était de trois mètres vingt-deux centimètres. Nous ne pouvons en connaître la hauteur que d'une manière approximative, déduite des considérations suivantes.

Il était évident, du moment qu'il ne subsistait dans l'intérieur aucun mur de refend, que la toiture de cette salle devait être soutenue par des colonnes. Nous trouvâmes en effet, à la surface du sol, un grand nombre de débris de fûts cannelés dont le diamètre était de quatre-vingts centimètres, et des fragments de chapiteaux de la même forme que ceux de la salle hypostyle. Les premiers coups de pioche donnés sur le terrain en

mirent à découvert un très-grand nombre, et nous reconnûmes que ces colonnes étaient placées dans l'intérieur sur dix rangs de dix de front. Nous ne pouvons aujourd'hui avoir la hauteur exacte de ces colonnes; mais d'après leur diamètre, quatre-vingts centimètres, comparé à celui des colonnes des pylônes, qui est de un mètre soixante-trois centimètres, nous pouvons conclure que la hauteur était de huit mètres. Dans leur état actuel, la hauteur des portes avec leur couronnement est de sept mètres; la hauteur des murs était donc au minimum de sept mètres; ce qui donne pour le cube total de la maçonnerie hors de terre un développement de deux cent soixante-deux mètres sur trois mètres vingt-deux centimètres de largeur, et sept mètres de hauteur. Il en résulte donc un cube de plus de cinq mille mètres de maçonnerie, déduction faite des vides formés par les portes et des massifs des niches qui subsistent encore. En prenant ces mesures, je ne calcule que la hauteur des murs qui existaient infailliblement; mais elle pouvait s'élever au double. Ceci est pour revenir à la question de construction du massif des murailles de Persépolis [1]. N'est-il pas inexplicable que, dans un bâtiment de cette importance, ceux qui ont détruit le palais se soient plu à enlever tous les massifs des constructions sans qu'il en reste un seul vestige, et aient laissé debout toutes les portes avec leur couronnement et toutes les niches monolithes? Voilà au moins cinq mille mètres cubes de maçonnerie enlevés de cet édifice sans qu'il en reste le moindre vestige; il n'y aurait qu'une explication plausible à donner : c'est que les remplissages auraient été faits avec des briques séchées au soleil. Pour affirmer ce fait, je n'ai pas de preuve positive; mais j'ai l'exemple des constructions de Ninive, qui sont faites dans le même système. J'ajouterai que, quelle que soit la nature du massif, cela ne nuisait en rien à la solidité de la salle, puisque toute la toiture était supportée par des colonnes.

Le portique placé sur la face nord était formé par deux murs en saillie qui sont aujourd'hui presque détruits. Leurs extrémités étaient ornées d'une figure colossale de taureau, dans le même style que ceux des pylônes; malheureusement la qualité de la pierre dont ces sculptures ont été faites est inférieure à celle des autres bâtiments, et ce qui subsiste aujourd'hui est juste suffisant pour reconnaître le sujet qui décorait les parties latérales du portique.

Comme dans les autres parties du palais, toutes les faces intérieures des chambranles des portes sont ornées de sculptures dont la conservation est remarquable, et dont les sujets offrent un intérêt capital. En commençant par la droite de l'édifice, les sculptures sont ainsi disposées aux chambranles des dix portes : à la porte du portique, deux doryphores armés de leur lance; ils se dirigent vers l'intérieur; ce sujet décore invariablement tous les portiques; à la première porte dans l'intérieur, le combat d'un héros contre un lion; à la porte suivante, le combat contre un taureau unicorne; les mêmes sujets sont répétés aux portes parallèles; les portes situées sous le portique sont ornées d'un bas-relief représentant le roi assis sur son trône et entouré de sa cour; les portes du mur du fond offrent un sujet semblable, mais le roi est seul avec un de ses officiers. Tous ces bas-reliefs méritent une description particulière, je les examinerai en détail.

Ici comme dans les autres parties du palais, on doit regarder les sujets des bas-

[1] Voyez planche C.

reliefs comme ayant du rapport avec l'usage de l'édifice. On est donc porté à penser que cette salle était destinée, dans l'origine, aux réceptions officielles des ambassadeurs et des hauts personnages de l'État.

Tout le terrain qui s'étend vers le nord est couvert de décombres amoncelés; on n'y reconnaît plus la forme des constructions; mais les débris qui sont épars sur le sol prouvent qu'il y avait là quelques bâtiments gigantesques. En effet, on trouve des fragments de fûts de colonnes qui sont hors de proportion avec tout ce qui subsiste. Un chapiteau, composé de deux têtes de taureau accouplées, avait de longueur deux mètres soixante-dix centimètres, et de hauteur totale deux mètres. La longueur de la tête de l'animal depuis le nez jusqu'au-dessus de l'oreille était de un mètre dix centimètres. Cette sculpture ne diffère en rien, dans ses détails, de celles que nous avons déjà observées et qui sont d'une dimension moindre. On y reconnaît le collier orné de rosaces, les ajustements de poils frisés, disposés en même nombre et de la même manière que dans les autres chapiteaux. Ce fragment colossal est le seul qui subsiste encore; s'il appartenait à un édifice, ce monument devait surpasser par ses grandioses proportions tout ce que nous pouvons imaginer dans ce genre; et je doute qu'on ait jamais pu trouver des poutres d'une dimension suffisante pour relier les entre-colonnements. C'était, à mon avis, une colonne isolée; peut-être même un édifice commencé, mais dont le projet a été abandonné. Nous voyons quelquefois de ces exemples dans l'antiquité; ainsi la pierre colossale de Balbeck a été bien certainement abandonnée dans sa carrière, faute de moyens suffisants pour l'enlever.

Peinture des bas-reliefs. — Il ne nous reste plus à examiner que les bas-reliefs que j'ai signalés sommairement, et qui méritent une attention particulière, tant par les sujets qu'ils représentent, que par les faits nouveaux que leur examen m'a révélés. Pour bien se rendre compte de ma démonstration, il faut se reporter à l'époque où j'étais à Persépolis. Les ruines de Ninive n'étaient pas découvertes; un seul auteur anglais, Buckingham [1], avait indiqué des traces de peinture; moi-même en arrivant je n'avais aucune idée arrêtée sur cette question. J'avais examiné attentivement tous les monuments de l'Asie pour reconnaître des traces de peinture, et j'avais déclaré que sur la plupart des temples et des monuments de marbre il n'en existait pas. J'en avais observé dans quelques tombeaux de la Lycie; mais les monuments archaïques, taillés dans le roc, en Phrygie, ne m'en avaient laissé voir aucun vestige. Ce n'était donc pas chez moi un parti pris de trouver de la peinture, et je confesse même que pendant les premiers temps de mon séjour à Persépolis je n'y avais pas même songé : tant que j'ai été occupé à relever les plans et à mesurer les monuments, cette pensée ne m'est pas venue un seul instant. Mais lorsque j'en vins à dessiner certains bas-reliefs, je reconnus, dans quelques endroits, des parcelles d'enduits ou de sédiments qui me paraissaient étrangers à la pierre, mais qui ne fixèrent d'abord que médiocrement mon attention. C'est seulement lorsque j'en vins à dessiner la figure du roi, suivi de ses deux serviteurs, que la présence certaine, irrécusable, de la peinture sur les bas-reliefs de Persépolis se révéla à moi. En effet, sur la surface du manteau, qui est aujourd'hui polie comme un miroir, j'aperçus des rosaces légèrement dessinées à la pointe, et qui ne pouvaient être que l'esquisse d'un ornement peint appliqué sur le manteau; aux bonnets des deux suivants

[1] *Travels in Persia.*

je vis le même ornement. La tiare du roi, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'est qu'un massif cylindrique informe; mais on observe deux trous de crampons qui servaient à sceller sur la pierre une coiffure, plus ornée sans doute, en bronze ou en métal plus précieux. Cela seul, à défaut d'autres indices, prouverait déjà que la sculpture était polychrome. Si le manteau du roi eût été destiné à rester d'une seule couleur, les ornements dont il était couvert auraient été modelés en relief, comme les rosaces qui entourent les bas-reliefs; il n'a jamais été dans les habitudes des anciens d'appliquer sur les sculptures des ornements dessinés au simple trait.

Dans un autre bas-relief je reconnus encore ce même enduit dont j'ai parlé, et qui se présentait sous un aspect noirâtre; je grattai la pierre avec soin, et fis dissoudre la poussière dans de l'acide hydrochlorique, car j'avais avec moi une petite boîte de réactifs. J'obtins un résidu de couleur grise, qui, jeté à son tour dans un tube contenant de l'ammoniaque, me donna, vingt-quatre heures après, une solution d'une belle couleur bleue. C'était, à n'en pas douter, une application de cendre bleue dont la base est du cuivre, qui servait de fond à ces sculptures. Les anciens ont presque toujours employé les couleurs bleues à base de cuivre, dont la fabrication est décrite par Vitruve. Ils ont quelquefois employé le cobalt; mais je ne l'ai jamais retrouvé, ni à Pompéi ni en Égypte. Ce sont là les seuls vestiges que j'aie reconnus, mais ils me fournissaient toutes les preuves désirables sous le rapport de l'analyse comme sous celui de l'application. Il est encore une considération que je ne dois point négliger, quoiqu'elle soit secondaire : c'est que les Perses ont eu tant de rapports avec l'ancienne Égypte, qu'il est bien probable que les artistes venus de ce pays ont apporté en Perse quelques-unes de leurs manières de décorer les monuments. Les murs de Babylone étaient ornés de figures d'animaux de tout genre représentés au naturel et peints à l'encaustique [1].

L'essai que j'avais fait me démontrait d'une manière incontestable l'emploi de la peinture sur les bas-reliefs. Les traces qui subsistent encore sont si fugitives, qu'il n'est pas étonnant qu'elles aient échappé à ceux qui, avant moi, ont visité ces ruines. Je cherchai donc avec soin si d'autres indices plus palpables n'existaient pas encore. Dans la salle des Quatre-Piliers [2], en examinant le bas-relief représentant le roi suivi de ses deux serviteurs, je reconnus sur la robe un dessin de rosaces tracé sur la pierre avec une pointe très-fine : il est clair que ce dessin était une préparation première pour l'application des peintures; car si la sculpture eût dû rester monochrome, les ornements de la robe du roi eussent été indiqués d'une tout autre manière, en creux ou en relief. Ces rosaces ont également échappé à ceux qui m'ont précédé à Persépolis.

Pour se convaincre de l'exactitude du fait, il n'est pas besoin d'aller sur les lieux mêmes; les planches qui reproduisent ce bas-relief, avec l'essai de restitution de peinture, ont été publiées en 1842, c'est-à-dire bien avant que les bas-reliefs de Ninive ne fussent découverts. Or, dans un de ces derniers, qui ont été rapportés à Paris, la robe d'une des principales figures est ornée d'un dessin de rosaces identiquement semblable à celui qui existe à Persépolis. Pour tout esprit non prévenu, n'est-il pas évident que je ne puis avoir imaginé un dessin qui coïncide si parfaitement avec les ajustements des figures découvertes à Ninive?

[1] Diodore de Sicile, liv. II, ch. 8.

[2] Portée au plan sous le nom de *Salle détruite.*

Reste, enfin, une dernière preuve : la tiare du roi. La coiffure du monarque est représentée par un cylindre grossièrement ébauché, mais qui est percé en plusieurs endroits par des trous de scellement qui indiquent un recouvrement en métal, probablement en bronze doré enrichi d'agates et de pierres fines. C'est encore une preuve que les bas-reliefs n'étaient pas monochromes.

Une considération qui domine tout l'ensemble de cette question, laquelle a été posée par moi dès l'année 1840, c'est que les bas-reliefs de Ninive, qui ont tant de rapports de caractère et d'exécution avec ceux de Persépolis, sont ornés de peintures, et je ne pouvais pas espérer alors qu'un témoignage si important viendrait à mon secours.

Dans la restitution que j'ai publiée [1], en couvrant de peintures tout le bas-relief, j'ai peut-être été un peu loin; mais ceci est une question du plus au moins. J'ai la certitude qu'il se détachait sur un fond bleu. Peut-être les vêtements n'étaient-ils pas aussi chargés que je l'ai supposé. L'existence des peintures sur ces monuments n'a rien de contraire à ce que nous savons aujourd'hui de l'antiquité; et je crois que ceux qui ont observé avec soin les monuments se rangeront sans peine à cette opinion.

CXIV.

Les bas-reliefs qui ornent les deux palais désignés sous le nom du Harem et de la Salle des Trônes, se divisent évidemment en deux classes. Les uns symboliques, représentant les combats de héros contre des animaux fantastiques; les autres historiques, ou ayant rapport à la vie réelle des hôtes de ce palais. Dans l'un et l'autre édifice les combats contre des animaux sont placés aux embrasures des portes latérales. Comme ils sont répétés d'une manière identique dans les deux bâtiments, je me suis contenté de les reproduire une seule fois.

Le héros qui combat [2] est vêtu dans tous les bas-reliefs d'une manière identique; il porte un manteau qui retombe sur ses épaules en formant un double pli, et qui est retroussé autour de sa ceinture. Il est coiffé d'un bonnet très-bas, semblable à celui des doryphores. Ses bras et ses jambes sont nus, et il est chaussé de souliers. A l'une des portes il combat contre le taureau unicorne; c'est le même animal qui est terrassé par le lion aux escaliers du palais. L'ajustement de ses crins est le même; il porte au cou un collier orné de rosaces. L'animal est debout; le héros d'une main le tient par sa corne, et de l'autre lui plonge un poignard dans le ventre. Dans tous ces bas-reliefs, le bras qui tient le poignard est celui qui est tourné du côté du spectateur; par conséquent, c'est tantôt la main droite, tantôt la main gauche qui tient l'arme.

Dans un autre bas-relief, le même personnage combat un animal fantastique qui a la tête et l'avant-corps du lion; son cou et son dos sont couverts de plumes qui se ter-

[1] Voyez planches CXI, CXI *bis*, CXI *ter*.

[2] Voyez planche CX.

minent en forme d'aile; le train de derrière est terminé par des pattes d'aigle, et sa queue ressemble à celle du scorpion [1].

Dans le bas-relief suivant, le héros combat contre un lion. D'une main il tient l'animal par sa crinière, et de l'autre il lui plonge son épée dans le corps. Le combat contre un griffon forme le sujet du quatrième bas-relief. L'avant-corps de l'animal est celui d'un lion; ses pieds de derrière sont ceux d'un aigle; il a la tête d'un oiseau carnassier, mais avec de grandes oreilles; son dos est couvert de grandes ailes, et son cou revêtu de plumes. Ces figures, placées aux portes latérales du palais, semblent indiquer qu'une garde vigilante surveille et combat les mauvais génies qui voudraient pénétrer dans la demeure royale.

Dans l'un et l'autre édifice dont je viens de parler, ces bas-reliefs sont placés aux portes latérales; ils ne varient que par leurs dimensions, mais ils sont identiquement semblables dans leurs moindres détails.

Les autres bas-reliefs de la grande Salle des Trônes représentent des actes publics de la vie du roi; ils sont répétés deux à deux aux différentes portes. Quelle que soit la situation où la personne royale est représentée, son costume est toujours le même : il est vêtu de la grande robe médique, et tient de la main droite sa canne, et de sa main gauche une fleur. Le pilastre de gauche, à l'entrée de la Salle des Trônes, représente le roi assis sur une chaise, ayant sous ses pieds un escabeau. Les pieds de la chaise se composent de colonnes tournées qui sont soutenues par des griffes de lion, lesquelles sont elles-mêmes supportées par d'autres pieds. Ce dessin se trouve reproduit dans tous les supports, aussi bien à la grande estrade des tombeaux que dans les autres bas-reliefs. La chaise sur laquelle le roi est assis est fort élevée; ce qui explique comment Alexandre, arrivé à Suze, et voulant s'asseoir sur la chaise du roi, ses pieds ne touchaient pas à terre, et un officier lui plaça sous les pieds la table dont se servait Darius, ce qui causa une grande affliction parmi les Perses qui furent témoins de ce fait [2].

Dans ce bas-relief le roi est occupé à donner une audience; le personnage qui lui parle tient sa main devant sa bouche pour intercepter le contact de son haleine; deux vases de parfums brûlent devant le roi. Derrière le trône est un officier vêtu de la robe à capuchon, qui tient d'une main le mouchoir du roi et de l'autre un chasse-mouches. Derrière ce personnage est un écuyer qui tient sur son dos l'arc royal, renfermé dans un étui, et dans sa main la hache d'armes, qui a la forme d'une pioche ordinaire. Toute cette scène se passe sous un dais de la plus grande richesse, orné de franges et de rosaces. Deux rangs d'animaux décorent la partie supérieure; au milieu de la première ligne est un globe ailé, emblème qui se retrouve si souvent reproduit dans les sujets symboliques de l'Égypte, et de chaque côté quatre taureaux dirigés vers le centre; la seconde ligne, composée de huit lions, est disposée de la même manière. En dehors du dais se trouve, d'un côté, un officier du palais portant un vase destiné sans doute à contenir les parfums qui se brûlent devant le roi, et de l'autre côté un doryphore, vêtu de la robe médique. Au-dessus de ce cadre plane un symbole qui est

[1] Voyez planche CII.

[2] Diodore, livre XVII, chap. 66.

répété dans tous les bas-reliefs où se trouve représentée la personne royale; c'est une figure de roi ou de mage, sortant d'une couronne, et planant dans l'air au moyen de deux grandes ailes.

La partie inférieure du pilastre, au-dessous du sujet principal, est divisée en cinq compartiments parallèles, séparés les uns des autres par des listels de rosaces. Le premier rang contient dix figures de satellites, placées symétriquement, cinq de chaque côté; ils sont tous armés de lances et portent la robe médique; les trois premiers de chaque côté ont seuls des boucliers; les deux autres sont dans la même attitude que les doryphores sculptés à toutes les entrées du palais. Ce rang de soldats placé dans le voisinage immédiat du trône représente sans doute les gardes du corps. Les autres rangs se composent également d'une rangée de dix soldats armés de leurs lances, et portant des arcs renfermés dans leurs étuis. Les deux figures du milieu sont vêtues de la grande robe, et portent leur carquois sur leurs épaules. Ces soldats représentent probablement le corps chargé de la garde extérieure du palais. Un des autres pilastres est décoré de la figure du roi, mais il est seul assis sur son trône; derrière lui est un officier du palais, tenant le mouchoir et le chasse-mouches. Le prince est assis sous un dais semblable à celui que j'ai déjà décrit, et au-dessus du dais plane la figure ailée qui domine toutes les représentations royales. L'ensemble de ce sujet est supporté par deux piédouches composés de colonnes à cannelures horizontales posant sur des griffes de lion qui sont elles-mêmes portées sur des pieds tournés. Cet ajustement est le même que celui de la chaise et que les pieds de la grande estrade sculptée sur les tombeaux. Trois rangs de figures sont sculptés dans la hauteur de ces pieds; elles ont uniformément les bras élevés comme pour soutenir la plate-forme du trône. Le premier rang est de quatre figures; on y remarque les mêmes costumes que ceux qui se voient au bas-relief de l'escalier. Le second rang se compose de trois figures, et le rang inférieur de quatre. Parmi ces dernières se voit une figure d'Éthiopien vêtu d'une peau d'animal sauvage : cette figure se trouve reproduite dans le même costume aux bas-reliefs du tombeau. L'ensemble du sujet sculpté sur ce bas-relief représente probablement le monarque des Perses sur son trône, soutenu par les peuples des différentes provinces de son empire [1].

Des sujets analogues sont sculptés aux portes du fond de la salle. A l'un des pilastres, le roi de Perse est assis sur son trône, et derrière lui est placé un officier du palais. L'un et l'autre personnage tiennent dans leur main une fleur de lotus. Le dais est décoré, comme les autres, d'une frange en passementerie et de deux lignes de lions et de taureaux. Les pieds du dais reposent sur une estrade divisée dans sa hauteur en trois lignes, dans lesquelles sont sculptées des figures, les mains élevées, comme pour soutenir le trône. Le premier rang est de neuf figures, le second rang de dix, et le troisième de neuf.

Entre cette salle et la montagne où sont sculptés les sépulcres il ne paraît pas qu'il ait existé de bâtiment de quelque importance; le terrain de ce côté est hérissé de rochers et de fragments éboulés de la montagne. La terrasse du sud, qui longe la façade des bains, ne présente non plus aucun vestige de monument; mais il est possible que dans

[1] Voyez planche CXIII.

l'origine il y ait eu là des constructions plus faciles à détruire que les palais supérieurs, et dont les débris auront été jetés au bas de la terrasse.

Les Tombes royales. — Dans la partie de la montagne qui avoisine la grande salle, et à cent vingt mètres environ de ses murailles, est sculpté un des tombeaux des rois, monument remarquable autant par son exécution que par le grandiose de sa composition architecturale. Il est entièrement taillé dans le roc; il se compose d'un portique de quatre colonnes surmontées du chapiteau bicéphale, formé par deux avant-corps de taureaux couchés, et d'un entablement dont la frise est ornée de figures de lion. Dans un évidement carré qui surmonte la frise, est sculptée une riche estrade, sur laquelle est placée la figure du roi ou du prince des mages, faisant un sacrifice au soleil.

La longueur du portique est de quatorze mètres; les quatre colonnes qui le composent sont espacées de trois mètres quarante centimètres; elles sont portées sur des piédestaux très-bas, et ont des bases composées d'un seul tore. Les chapiteaux, imitant par leurs formes ceux de la salle hypostyle, en diffèrent cependant en ce que la tête de chacun des taureaux est armée d'une corne placée au milieu du front, appendice qui, comme je l'ai fait observer, est au moins douteux dans les chapiteaux de la grande colonnade. Pour tout le reste des ajustements, de la pose des pieds, de la disposition des crins, il n'y a pas de différence entre les uns et les autres. Ces chapiteaux supportent une architrave en saillie qui ressort comme le bout d'un entrait, et tout l'entablement est censé reposer sur ces saillies, qui représentent évidemment des pièces de bois. L'architrave est composée de trois faces, avec une corniche ornée de fortes denticules; elle est surmontée d'une frise sculptée, décorée de seize figures de lion, huit de chaque côté, et faisant face à l'axe du tombeau. On ne peut s'empêcher de remarquer combien il y a de rapport entre ces monuments et ceux que l'on observe dans la Lycie : les uns et les autres, taillés dans des masses compactes de roches, représentent cependant des constructions de bois, et, presque toujours, des habitations. D'après ce qui reste des édifices du palais, on ne saurait douter que dans l'origine ils n'aient présenté un aspect analogue à celui de ce monument. Dans l'axe du portique est placée la porte du tombeau; elle est formée de chambranles architravés et ornés de rosaces; la corniche qui la surmonte est du même style que les portes qui subsistent encore dans les salles du palais. Le vantail de la porte est formé de plusieurs panneaux simulés dans le rocher; les deux derniers étaient seuls mobiles, et donnaient accès dans l'intérieur du monument, qui se compose d'une chambre sépulcrale avec les sarcophages où les corps étaient déposés. Le grand tableau qui surmonte la frise est placé au fond d'une retraite ou d'un grand évidement dont les parois sont ornées de trois rangs de figures. Dans le coin à gauche, on y remarque ce personnage qui se trouve placé derrière la personne du roi dans quelques-uns des bas-reliefs. Il est vêtu d'une tunique serrée, portant à son côté droit un poignard, et à sa main droite une hache de combat; il a sur son dos un arc dans son étui. Les autres personnages sont sans armes; ils sont dans l'attitude du respect, c'est-à-dire qu'ils ont la main placée devant la bouche; ils paraissent assister avec recueillement au sacrifice qui s'accomplit sur la grande estrade. Sur le retour du rocher sont sculptés des doryphores armés de leurs lances, et dans l'attitude de ceux que nous avons déjà décrits. La grande estrade placée au centre du tableau est une répétition de celle que nous avons déjà vue sur un des bas-reliefs. Les deux extrémités de la plate-forme

sont ornées de têtes de chimères : c'est évidemment le même animal qui est combattu par le héros à l'une des entrées du palais [1]. Les pieds de l'estrade sont semblables à ceux du trône royal et des supports sur lesquels est placé le trône du roi dans le bas-relief de la Salle des Trônes. La hauteur de l'estrade est divisée en deux plates-bandes, occupées l'une et l'autre par une rangée de quatorze figures, ayant toutes les mains élevées comme pour supporter la plate-forme sur laquelle le roi est placé. Ces figures sont différemment vêtues : on y remarque des Mèdes à la robe flottante; des Éthiopiens presque nus; des hommes armés et coiffés de casques; les autres avec des tuniques et coiffés de capuchons; des Phrygiens avec le bonnet courbé en avant. Plusieurs de ces figures portent des carquois; on n'en compte que cinq qui soient absolument sans armes. Cette composition représente sans nul doute les différentes nations de l'empire soutenant par l'effort de leurs bras la puissance royale. Au-dessus de cette estrade, composition grandiose et magnifique, est placée la figure du roi lui-même, tenant à sa main gauche son arc, et ayant la main droite levée dans l'attitude de la prière. Il est placé sur un exhaussement de trois marches, et a devant lui un autel sur lequel brûle un feu ardent. Le globe du soleil occupe le champ du tableau, et l'on voit passer au-dessus de la tête du roi ce symbole ailé qui accompagne toujours la représentation royale. Tout le monument est placé au fond d'une enceinte assez profonde, formée par une excavation creusée de main d'homme dans la roche de la montagne.

Un autre monument semblable, mais d'un travail bien moins achevé, et ayant subi de nombreuses mutilations, se voit à peu de distance au sud de celui-ci. Il lui est semblable dans ses détails et dans ses dimensions.

Entre les deux tombeaux, et sur le penchant de la montagne, est creusée la citerne qui fournissait de l'eau aux différents édifices du palais : c'est un grand bassin creusé dans le rocher, mais aujourd'hui presque entièrement rempli de terre. Les canaux suivaient les sinuosités du terrain : on les reconnaît dans une grande partie de leur parcours. Tous les édifices que je viens de mentionner étaient donc compris dans ce que les historiens grecs et romains appellent la citadelle de Persépolis [2]. On comprend dès lors les moyens de défense dont elle était pourvue avec la muraille de l'enceinte supérieure. C'est en vain au dehors qu'on rechercherait les traces de la première enceinte dont parle Diodore; et l'on a vu, d'après les mesures des terrasses et des édifices, que toutes les hauteurs données par cet historien sont exagérées, ou, du moins, que la coudée que nous appliquons à ses mesures n'est pas celle dont il a voulu parler.

Le lecteur a vu que je ne me suis attaché à décrire ces ruines qu'au point de vue architectural; j'ai cherché à bien préciser la destination première et les formes des édifices quand ils étaient encore debout. Je n'apporte en réalité qu'un document nouveau, et qui, je crois, ne sera plus contesté aujourd'hui : c'est que, dans l'ornementation de leurs édifices, les anciens Perses ont employé le secours de la peinture comme les Égyptiens et les Assyriens. Je sais que ceux qui ont combattu cette opinion ont prétendu que j'étais arrivé à Persépolis avec des idées préconçues; je ne m'en cacherais pas, lorsqu'après avoir visité la Lycie, où le système de monument taillé dans le roc, selon la mode des Perses, était généralement adopté, et où j'ai vu la plupart des bas-reliefs

[1] Voyez planche CII. [2] Quinte-Curce, livre V, chap. VI.

ornés de peintures; ceci, je crois, est parfaitement démontré, car elles ont été reconnues par les voyageurs qui m'ont suivi. Il était naturel de penser que des peuples qui avaient tant de rapports de gouvernement et d'affaires, avaient eu aussi dans leurs arts quelque conformité d'exécution; mais je dois dire que cette opinion n'a contribué en rien à me faire voir ce qui n'était pas. Certainement dans un grand nombre de monuments archaïques que j'ai décrits, et notamment dans le temple d'Assos, je me suis convaincu que dans l'origine ces monuments étaient peints; mais je me suis bien gardé d'affirmer ce fait comme si je l'avais vu.

Dans l'examen des monuments de Persépolis, on a vu que je n'ai reconnu de peinture que dans deux endroits ; ni aux tombeaux ni aux bas-reliefs du portail je n'en ai aperçu de traces; mais il n'en est pas moins démontré pour moi que ces bas-reliefs ont été peints dans le genre de ceux de Ninive. Il n'est pas étonnant que des ouvrages qui, depuis deux mille ans, sont exposés à l'action du soleil et de la pluie aient été complétement dépouillés de leur peinture. Et croit-on qu'aux bas-reliefs de Ninive il en serait resté la moindre trace, s'ils fussent demeurés exposés à l'air? La question, du reste, si elle n'est pas résolue pour tout le monde, est maintenant livrée à la controverse; c'est à ceux qui visiteront ces ruines à dire laquelle des deux opinions doit prévaloir en dernier lieu.

CXV.

NAKCH-Y-ROUSTEM.

Le terrain qui s'étend entre les ruines du palais et la localité que les indigènes appellent Nakch-y-Roustem, est tout entier livré à la culture; il est coupé en tout sens par des canaux d'irrigation qui prennent leurs eaux à l'Araxe. On n'y rencontre aucun débris qui témoigne de l'existence d'une ville en cet endroit. Il en est de même des remparts de Persépolis; ils ont si complétement disparu, que j'ai lieu de penser qu'ils étaient construits en terre, et non en pierre de taille. La ville était défendue par des murs, car ils sont mentionnés plusieurs fois dans les historiens; et Quinte-Curce raconte qu'au moment du siége de la ville, un grand nombre d'habitants se précipitèrent du haut des remparts pour éviter l'atteinte de l'ennemi.

La distance qui sépare les ruines du palais des rochers de Nakch-y-Roustem est d'environ quatre kilomètres. Je m'arrêterai d'abord aux ruines que les indigènes appellent le Harem de Djemschid, pour compléter l'examen de ce qui tient directement à la ville de Persépolis.

A l'entrée de la plaine est un étranglement où l'on remarque, comme je l'ai dit, d'antiques fortifications, mais dont la construction ne remonte pas à l'époque de Persépolis : ce sont d'anciens remparts construits par les rois parthes ou sassanides. Sur l'esplanade qu'ils entourent, sont les ruines d'un édifice de style persépolitain, et con-

temporains, sans nul doute, du palais des Achéménides. Ce qui reste aujourd'hui n'est pas suffisant pour qu'on puisse dire quelles étaient les dispositions primitives de l'édifice, et quelle était sa destination : il est certain qu'il différait de tout ce que nous avons observé dans le palais; les proportions du bâtiment sont très-petites. Il reste aujourd'hui deux pans de murailles bâties en grandes pierres posées de champ, et qui forment des espèces de cellules [1]. L'ensemble de ces murs représente une partie de rectangle, et en avant de l'enceinte qu'ils forment s'élevait un portique dont les débris nombreux couvrent le sol. Une seule colonne est encore intacte; elle est surmontée d'un chapiteau formé de deux avant-corps de taureau. La conservation des chapiteaux et des bases de ces colonnes est parfaite, et l'on peut voir que dans l'origine ces têtes de taureau n'ont jamais eu de cornes, à moins qu'elles n'aient été ajustées en bronze au moyen des trous qui sont à la place des oreilles, et qui se retrouvent dans toutes les têtes, de quelques dimensions qu'elles soient. Les bases des colonnes sont en forme de cloche comme celles du palais, mais décorées avec plus de simplicité.

A côté de ces colonnes se trouvent de nombreux débris de chapiteaux, semblables à ceux de la grande salle hypostyle, et qu'on peut définir par le nom de chapiteaux en forme de lotus. Ils sont surmontés de l'appendice à volute qui existe dans ceux du palais, mais le tout est dans des proportions infiniment moindres. J'ai réuni dans une seule planche le parallèle de toutes les colonnes de Persépolis [2] : on verra combien celles du Harem de Djemschid sont petites en comparaison de celles du grand palais. D'après la manière dont sont placés les différents genres de chapiteaux, je pense que ceux en forme de lotus sont toujours employés pour les intérieurs. Partout où l'on a trouvé des colonnes, on a observé ces deux genres de chapiteaux.

La Porte antique. — Non loin de cet édifice, et sur la ligne que l'on suit pour traverser la vallée, sont les restes d'une porte antique, contemporaine de l'édifice que je viens de décrire. Elle est démolie presque jusqu'au niveau du sol; mais il en reste assez pour en reconnaître le plan. Elle est fondée sur le rocher aplani, dans une partie où le chemin suit une pente très-rapide. La porte est double, c'est-à-dire, divisée en deux parties par un groupe de trois colonnes, de manière à former deux baies, l'une pour l'entrée, l'autre pour la sortie. A droite et à gauche sont deux réduits qui ont pu servir de corps de garde. Ce qui reste des constructions est appareillé en énormes pierres de taille dans le système de construction du palais.

Les Tombeaux. — La partie de la montagne qui longe la rivière de Kauraûb s'élève perpendiculairement à une hauteur d'environ trois cents mètres, et forme comme une muraille naturelle exposée au sud. Ce lieu a été particulièrement remarqué aux différents âges de la Perse : il fut choisi par ses premiers maîtres pour y placer leur sépulture, et, dans les siècles suivants, les princes de la dynastie sassanide y firent buriner, dans des bas-reliefs gigantesques, les événements les plus remarquables de leurs règnes. Un monument construit en pierre de taille, de la même forme que celui que nous avons décrit à Mourgaûb (Pasargades), et que l'on est généralement d'accord pour regarder comme un temple du feu, indique que les cérémonies du magisme se pratiquaient en ce lieu. On y remarque, en outre, deux autels taillés dans le roc, d'une forme qui se rapproche

[1] Voyez fig. 3, planch. CXXXVII.

[2] Voyez planche CVII, fig. 4 et 5.

de l'autel sculpté sur le tombeau, et qui étaient, sans doute, destinés aux sacrifices à ciel ouvert. Les bas-reliefs, qui ont principalement attiré l'attention des indigènes, représentent à leurs yeux les exploits de Roustem, le héros des légendes persanes, et ils donnent à ce lieu le nom de Nakch-y-Roustem (le portrait de Roustem), nom sous lequel il est connu de tous les voyageurs. Le caractère des monuments taillés dans la partie supérieure des rochers est évidemment funèbre, et leur position s'accorde parfaitement avec les descriptions de Diodore et de Ctésias, qui disent que les princes de la dynastie achéménide avaient fait établir leurs tombeaux à une grande hauteur au-dessus du sol, pour les mettre à l'abri des profanations, et que les corps y étaient transportés au moyen d'une machine, probablement une espèce de treuil, placée sur la partie supérieure de la montagne. Ce ne peut être qu'au moyen d'un système semblable que ces monuments ont pu être exécutés, système, du reste, en usage dans la plupart des provinces de l'Asie Mineure : la Lycie, la Cappadoce, la Phrygie, etc., où nous avons vu d'innombrables sépultures placées à des hauteurs telles, qu'on ne pouvait y atteindre qu'en se faisant descendre de la partie supérieure. La forme des tombeaux de Persépolis a un caractère particulier, unique, pour ainsi dire, parmi les monuments asiatiques. Ils n'ont jamais été imités, et nous ne connaissons rien qui ait pu leur servir de modèle. Il est évident, néanmoins, qu'ils offrent une réminiscence de monuments aujourd'hui entièrement disparus, et dont la construction était en bois; ils ont en ceci quelque rapport avec les monuments lyciens [1].

Les tombeaux des rois sont au nombre de quatre, placés à des distances égales sur la surface des rochers, et offrant au spectateur une magnifique perspective, qui forme un des plus saisissants tableaux que l'on puisse imaginer [2]. Les rochers, exposés aux rayons ardents du soleil, ont contracté une couleur riche et dorée, et se détachent d'une manière brillante sur le bleu sombre du ciel. Tout le paysage des alentours, par ses lignes sévères et accidentées, contribue à donner au panorama un caractère grandiose et magnifique.

Les quatre monuments sont exécutés sur le même plan, et ne varient que par quelques détails de proportion. La description de l'un d'eux suffira pour tous.

La façade du tombeau est divisée en trois étages formant une légère retraite l'un au-dessus de l'autre. La partie inférieure, lisse et sans ornement, représente une sorte de soubassement, sur lequel s'élève un portique de quatre colonnes, dont la base, de forme dorique, pose sur une plinthe assez élevée. Les chapiteaux sont composés de deux avant-corps de taureau, comme ceux que j'ai décrits au Harem de Djemschid, mais chaque tête a une corne placée au milieu du front. Une saillie architravée s'appuie sur le dos des taureaux, et imite l'extrémité d'une solive de bois sur laquelle reposerait l'architrave. L'entablement est simple; il se compose d'une architrave surmontée d'une ligne de fortes denticules. Une frise unie termine l'entablement; il n'y a point de corniche [3]. La porte, dans le caractère persépolitain, c'est-à-dire, entourée d'un chambranle architravé et surmontée d'une corniche de forme égyptienne, est placée dans l'entrecolonnement du milieu. Selon l'usage adopté dans tous les monuments taillés dans le

[1] Voyez *Description de l'Asie Mineure*, tom. III, *Description de la Lycie*.

[2] Voyez planche CXXVII.

[3] Voyez pl. CXXVIII et l'Explication des planches.

roc [1], la porte figurée est plus grande que l'entrée réelle du tombeau. Le battant de la porte, lui-même, simule des panneaux horizontaux qui étaient au nombre de six; les deux premiers seulement étaient mobiles, et l'entrée du sépulcre se fermait par une seule pierre. Un seul de ces tombeaux est aujourd'hui accessible, non sans quelque danger; car on ne saurait trouver dans les environs, ni une échelle, ni une pièce de bois pour s'aider dans une pareille ascension. M. de Laguiche a surmonté ces difficultés et a levé le plan du monument. L'intérieur se compose d'une chambre sépulcrale, longue et étroite, au fond de laquelle sont creusés trois sarcophages placés chacun dans une sorte de niche terminée par un cintre. Aucune décoration n'a jamais orné cette retraite, et on ne voit sur les murs que les traces des instruments qui ont servi à la creuser. Le portique que nous venons de décrire a plus de largeur que le soubassement, ce qui donne à l'aspect général du tombeau la forme d'une croix. L'étage supérieur, qui s'élève au-dessus de l'entablement, se compose d'un grand tableau carré dont la largeur correspond à celle du soubassement. Là est sculptée la grande scène de l'invocation au soleil, telle qu'elle est décrite dans le grand tombeau de Persépolis. L'estrade sur laquelle est placé le roi, les vingt-huit cariatides qui la soutiennent, tous les accessoires de ce riche et singulier ensemble, sont reproduits avec une exactitude scrupuleuse. On ne saurait dire à l'inspection de ces monuments, qui sont au nombre de six, en comptant ceux du palais, quel est celui qui a commencé la série; on peut supposer que le dernier de tous est celui qui est voisin du palais, et que je ne reproduis pas dans les planches, parce que les sculptures n'en sont pas terminées. On ne peut également que former des conjectures sur la période de temps pendant laquelle ces monuments ont été exécutés. Le tombeau du fondateur de la monarchie des Perses, Cyrus, n'en fait point partie. Sont-ils tous consacrés aux sépultures des princes achéménides, ou quelques-uns d'entre eux ont-ils été consacrés à d'autres monarques? C'est une question qui ne me paraît pas encore résolue. Mais en voyant avec quelle scrupuleuse exactitude un de ces monuments est la reproduction du monument voisin, je ne m'explique pas comment le tombeau de Cyrus diffère tellement de ceux des princes ses successeurs; car, à l'époque de ce prince, le culte des mages était déjà dans sa splendeur, et les cérémonies que l'on pratiquait en mémoire des rois défunts étaient déjà instituées. Comment et par qui s'est fait subitement ce changement dans la forme des sépultures, pour rester ensuite le type inaltérable des tombeaux des rois de Perse jusqu'à la destruction de cette monarchie? Les historiens grecs ne nous mettent aucunement sur la voie; il y a là une anomalie, dans ce qui se rattache aux questions d'architecture, qu'on n'est pas habitué à rencontrer. Quand on étudie les monuments d'un même peuple, on suit pas à pas la marche des progrès ou de la transformation de son architecture; un monument procède toujours d'un monument plus ancien : ici, rien de pareil. Admettons même que le monument de Pasargades ne soit pas positivement le tombeau de Cyrus; la description que nous en laissent les historiens le range dans la famille des monuments grecs; tandis que les tombeaux de Nakch-y-Roustem en diffèrent essentiellement, tant par leur composition architecturale que par les bas-reliefs dont ils sont ornés.

Parmi les quatre tombeaux qui forment la série de Nakch-y-Roustem, il en est un qui attire particulièrement l'attention de l'observateur : c'est le second à partir de l'ouest, ou le second dans la vue que je reproduis. Une partie de la surface du cadre supérieur,

[1] Voyez les monuments de Telmissus, *Asie Mineure*, tom. III.

et les entre-colonnements du portique, sont couverts de longues inscriptions en caractères cunéiformes d'une conservation parfaite, mais d'une proportion si petite, que pour les copier il faudrait un système de lunettes établi sur une base solide; c'est par ce moyen que j'ai transcrit la grande inscription de Van, et cela m'a causé une telle fatigue, qu'il m'a été impossible d'entreprendre un pareil travail. C'est la seule particularité qui distingue ce tombeau des autres : on est généralement porté, à cause de cela, à le regarder comme le tombeau de Darius; mais il faut convenir que, d'après sa position, il ne paraît être ni le premier ni le dernier de la série.

Les autels dont j'ai parlé sont tous deux de même forme : une stèle dont les angles sont décorés de pilastres. L'exécution en est assez grossière; ils paraissent d'une époque bien postérieure au tombeau; ils datent probablement du temps des Sassanides. Les bas-reliefs qui composent la série des monuments sassanides sont au nombre de six; je les ai tous dessinés en détail, et, pour leur explication, je renvoie le lecteur à l'Explication des planches, où il trouvera tous les éclaircissements que je puis lui donner.

Il nous reste à examiner le dernier monument de cet important ensemble qui mérite l'attention de l'antiquaire; c'est celui qu'on appelle le Temple du Feu. Il est placé en face du deuxième tombeau; c'est un édifice carré, qui a cinq mètres environ de côté. Les angles sont renforcés par des pilastres, et la corniche se compose d'un rang de denticules. Sa surface extérieure est remarquable, en ce qu'elle est couverte de trous oblongs qui paraissent les restes de scellements de métal destinés à relier les assises les unes avec les autres. Nous avons vu un pareil système employé dans un monument semblable à Pasargades. La porte de l'édifice est située sur la face du nord, à quatre mètres environ au-dessus du sol; il n'y a point de traces d'escalier, ce qui porte à croire qu'on y arrivait par un escalier mobile. Sur la face occidentale sont placées des fenêtres; il ne reste aucune trace de toit, et si, en effet, ce monument a été un temple du feu, il a toujours été découvert.

En traversant la rivière, et non loin de la porte monumentale dont j'ai parlé, on voit une retraite naturelle formée par une anfractuosité de la montagne, dans laquelle sont sculptés trois bas-reliefs de l'époque sassanide; il n'y a là aucune trace de construction. Les rochers environnants sont restés dans leur état naturel. Pour la description de ces monuments, je renvoie à l'Explication des planches; le lecteur pourra suivre avec le dessin sous les yeux [1].

Les limites dans lesquelles j'ai été forcé de me renfermer [2] m'ont empêché de donner de plus longs développements à cette partie de l'étude des ruines que je regardais comme neuve et peu approfondie, savoir, la question de restitution des monuments dans leur état primitif. Cet ouvrage, tel que je l'avais conçu, était déjà en voie d'exécution, lorsque j'ai été obligé de le réduire de près de moitié, en supprimant une partie des planches. Voilà pourquoi certains détails sont plus développés que je ne l'eusse fait, si j'avais connu d'avance les limites dans lesquelles je devais me renfermer. Les inscriptions qui sont utiles à un moins grand nombre de lecteurs ont dû être presque entièrement supprimées. Mon projet était de donner des comparaisons des monuments peints

(1) Voyez planch. CXXXIX, CXL et CXLI.

(2) Voyez l'Avertissement au commencement du volume.

de l'Égypte avec certaines parties du palais, et je suis convaincu que ce parallèle, mis sous les yeux du lecteur, n'aurait pas peu contribué à éclairer son opinion sur cette question capitale : De l'influence de l'architecture des Égyptiens sur l'architecture persane. Le peu de détails que j'ai pu donner suffira, je pense, pour ouvrir la voie à des investigations plus approfondies, qui décideront la question d'une manière absolue.

SCHIRAZ.

CXVI.

Le 26 janvier, nous fîmes nos préparatifs de départ pour Schiraz, et abandonnâmes à nos hôtes tous les ustensiles et agrès qui nous avaient servi pour mesurer les ruines, notamment un grand cerf-volant, au moyen duquel nous prîmes la hauteur des grandes colonnes du palais. Cet instrument, qui ne paraissait pas connu dans le pays, avait excité à un haut degré l'attention des habitants, qui ne manquaient pas de venir par bandes sur la terrasse lorsque nous en faisions usage. Pendant tout le temps de notre séjour, nous n'eûmes qu'à nous louer de leur empressement à nous être utiles. Il y en eut bien quelques-uns qui, dans le but de se faire donner un présent, avaient bien fait un simulacre d'opposition lorsque nous voulûmes faire des fouilles; mais tout cela s'arrangea bien vite à l'amiable.

La plaine que nous avions à franchir est aujourd'hui presque déserte; je n'apercevais aux alentours que cinq à six villages, tous aussi pauvres que Kennara. Partis de ce lieu à huit heures trente minutes, à onze heures cinq minutes nous passâmes le pont du Bend-Émir ou Araxe, qui a reçu à trois kilomètres en amont les eaux du Kouraûb. Le Bend-Émir, ou barrage de l'Émir, est un ouvrage remarquable élevé à la sortie de la plaine dans le but de retenir les eaux pour l'irrigation. Après avoir passé la rivière, nous atteignons une rangée de collines qui forme le point de partage des eaux de la plaine avec le bassin des eaux de Schiraz. Le terrain que nous traversons ensuite est inondé par un marais fort étendu, au milieu duquel est construite une chaussée de pierres. A une heure nous arrivâmes à Zergoun, qui était le lieu de notre destination. De Zer-

goun à Schiraz il y a six heures de marche. Le terrain devient de plus en plus accidenté; nous entrons dans un pays montagneux et difficile, entrecoupé de ravins et de fondrières. Après avoir parcouru pendant plusieurs kilomètres un étroit défilé, nous arrivons au sommet d'un plateau d'où la vue s'étend sur une plaine immense, au milieu de laquelle se développe la ville de Schiraz. Le spectacle que nous avions devant les yeux méritait bien un moment de recueillement. Notre mimandar et les hommes de sa suite descendirent de cheval, se prosternèrent le front contre terre, et firent une courte prière. Après ce moment de halte, nous lui fîmes prendre les devants pour porter au gouverneur de Schiraz les lettres que nous tenions des autorités d'Ispahan. Dès que nous descendîmes dans la plaine, nous nous trouvâmes au milieu de jardins et de maisons de plaisance qui offraient un riant aspect. Avant d'arriver à la ville, nous eûmes à traverser un pont jeté sur une petite rivière, moins forte que le Bend-Émir, et qui va se jeter dans le lac Salé, ou *Schott,* situé plus à l'est. Tout nous faisait présager quelques jours de repos dont nous avions besoin après les fatigues de notre séjour à Persépolis. Ces abords nous annonçaient l'approche d'une grande ville. Nous voyions un très-grand mouvement de caravanes et de paysans.

Nous atteignîmes bientôt les murailles de la ville, construction assez moderne, puisque les voyageurs du dernier siècle nous disent que Schiraz était sans murailles, et défendue seulement par un fossé. Ces fortifications n'ont du reste aucune importance, au point de vue des fortifications modernes; c'est une simple muraille de terre, défendue par quelques tours de briques surmontées de créneaux historiés dans le style oriental. Nous allâmes droit à la maison du gouverneur; mais notre passage dans les rues de la ville excitait plus de curiosité et d'émotion que nous n'en avions remarqué jusqu'alors. Nous restâmes longtemps à cheval dans la cour du gouverneur, pendant que les gens étaient occupés à nous faire préparer un logis. On nous fit enfin descendre dans une salle basse, mal tenue, et à moitié ruinée. Personne ne vint de la part du gouverneur nous faire le compliment d'usage; tout nous présageait, en un mot, une réception plus que froide. Lorsque la moitié de la journée se fut ainsi écoulée, sans que nous eussions des nouvelles du logement qu'on nous destinait, en butte à la curiosité fatigante des Persans, et enfin, sans que le gouverneur nous eût envoyé le diffa, signe, comme je l'ai dit, de l'hospitalité orientale, nous prîmes le parti de veiller nous-mêmes à notre installation, et Méhémet se mit en quête d'un logement quelconque dans l'intérieur de la ville. Ce ne fut que vers le soir qu'il revint, nous annonçant qu'un nabab, un des riches habitants de la ville, Méhémet-Ali-Khan, apprenant l'arrivée d'Européens dans cette ville, se faisait un plaisir de leur offrir un gîte. Notre nouvel hôte, qui était correspondant de la Compagnie des Indes, nous fit préparer un pavillon dans un de ses jardins, et le soir nous nous trouvâmes installés avec tout le luxe et la mollesse que les voyageurs peuvent espérer dans ces contrées. Le lendemain, notre hôte nous conduisit chez le gouverneur, qui, malgré sa réception assez malveillante, nous accueillit avec toutes sortes d'offres de service, et s'excusa le mieux qu'il put, en disant qu'il n'avait pas été prévenu à temps de notre arrivée, mais que son palais, ses gens, et toute sa maison, étaient à notre disposition. Nous connaissions depuis longtemps la valeur de telles offres de service. Tout ce que nous demandions, c'était de pouvoir visiter tranquillement la ville et ses environs, et, sous ce rapport, nous n'eûmes rien à désirer. Il nous donna un homme de sa maison pour rester avec nous et nous faire ouvrir tous les jardins, kiosques et bâtiments publics qui méritaient d'exciter notre curiosité.

L'intérieur de Schiraz ressemble à celui de toutes les villes de Perse; des rues étroites et mal alignées, des bazars, de vastes terrains vagues, et quelques plantations mal entretenues : c'est ce qui frappa d'abord mes regards. Nous trouvâmes cependant des bazars nombreux et bien fournis, et une industrie plus avancée et plus active que dans aucune des autres villes que nous avions visitées. La ville de Schiraz est de forme irrégulière, un peu plus longue que large; elle est divisée en huit quartiers, dont les noms suivent :

1. Bayat.
2. Medoun-Schah.
3. Issac-Beg.
4. Sarré-Desek.
5. Sainghisia.
6. Jarozé-Kaüseroun.
7. Déré-Schah-Zadé.
8. Saré-Bagh.

On trouve dans ces différents quartiers un très-grand nombre de mosquées, mais la plupart ne sont que des chapelles sans importance. On en compte trois principales : la première est Médjid-Noh, ou nouvelle mosquée; la mosquée et le tombeau de Bibi-Doghteroum; la mosquée et le tombeau de Schaha-Tchera, qu'on appelle aussi Séid-Mihrachmet, ou Séid-Mihr-Méhémet, sont les plus anciennes de la ville, mais n'offrent aucune espèce d'intérêt sous le rapport de l'architecture, et je ne doute pas que ces édifices ne soient plus modernes que ne pensent les habitants. Il est possible que la fondation de ces temples soit antérieure au XIV[e] siècle; mais on sait que cette ville fut assiégée par Timour, et qu'elle se rendit à ce conquérant en 1387, non sans avoir éprouvé de grands désastres de la part des hordes tartares. Il n'existe pas, dans toute la ville, un édifice qui paraisse remonter à cette époque. Les autres mosquées ont été construites dans le dernier siècle. Celle qui porte le nom de Vekil-Medjid a été bâtie par Kerim-Khan, gouverneur et prince de Schiraz, qui s'était emparé du pouvoir sur la fin du dernier siècle, mais qui gouverna toujours sous le titre de Vekil, c'est-à-dire, de lieutenant.

Les médrécés, ou écoles religieuses, sont au nombre de six, savoir : Séid-Ala-Eddin-Hussein, qui doit sa fondation au célèbre sultan de ce nom; le Médrécé-Khan, ou école principale; Médrécé-Mansouré, ou école de la victoire; Médrécé-Hakim, ou l'école de médecine; les deux autres, Ac-Baba-Khan et Séid-Omir-Méhémet, sont à peu près déserts.

Les bazars de Schiraz sont, comme ceux d'Ispahan, dans un état de décadence manifeste. Le bazar Vekil, bâti par Kerim-Khan, fait cependant exception. C'est le séjour des commerçants qui font de grandes affaires avec les Indes et avec Mascate. On y trouve des étoffes du Kerman, des lainages et des soieries qui viennent de toutes les fabriques de l'empire. Les manufactures d'armes attirent surtout l'attention des étrangers; cette industrie est encore dans un état des plus florissants. Selon les usages de l'Orient, chaque artisan a un établissement particulier où il occupe un certain nombre d'ouvriers; mais rien ne ressemble à ces grandes fabriques telles que nous les concevons en Europe. Schiraz se distingue particulièrement par la fabrication de ses lames de sabre en acier corroyé, qu'on appelle en Orient *taban*, et que nous connaissons sous le nom de *damas*. Les lames de damas sont fabriquées au moyen d'un assemblage de tiges d'acier, dont la trempe est calculée de manière à faire entrer dans la lame une échelle graduée de

trempe qui lui donne la plus grande élasticité et le meilleur tranchant. Ces tiges, forgées ensemble, corroyées et contournées mille fois sur elles-mêmes, finissent par former un tout homogène, mais dans lequel chaque fil se présente sans solution de continuité, quelle que soit la complication du dessin. On conçoit, après cela, qu'en passant sur la lame une couche d'acide nitrique, puisque chaque tige d'acier contient une portion différente de charbon, chacun des fils résultant du corroyage formera sur la lame un dessin plus ou moins noir, selon le degré de carbonisation de l'acier. C'est ce qui constitue ce que nous appelons le *dessin* de damas. On voit, par la manière dont ces lames sont fabriquées, que ce dessin doit se continuer dans toute l'épaisseur de la lame, pour celles qui sont de franche qualité. Les lames, ainsi fabriquées, ont besoin de passer vingt-cinq et trente fois sur l'enclume; elles sont faites à la main, et une par une. La fabrication du damas n'est donc point un secret pour l'Europe; mais le haut prix de la main-d'œuvre, en Occident, limitera toujours beaucoup cette sorte de fabrication. Les lames franches de taban sont sonores comme une cloche; lorsqu'on frappe sur le fil, avec l'ongle du pouce, la lame doit résonner longtemps à l'oreille avec un son juste et argentin. On fabrique aussi des lames de qualité secondaire, dont l'âme est faite d'acier simple, et qui sont seulement recouvertes de deux couches très-minces de vrai taban. On les appelle des lames *fourrées;* elles se reconnaissent facilement à cela, qu'elles ne sont point sonores lorsqu'on les frappe ou les fait osciller avec l'ongle. Quand elles ne résonnent pas, on peut être certain ou qu'elles sont fourrées ou qu'il y a une paille, c'est-à-dire, une solution de continuité dans les tiges; dans ce cas, elles doivent être rejetées. Les lames d'ancien taban se reconnaissent au genre du dessin, qui ne se fait plus aujourd'hui. On conçoit que la finesse des lignes est un signe de qualité, puisqu'elle prouve que l'acier a été d'autant plus corroyé. Les Persans estiment surtout le taban [1] formé d'ondulations parallèles, qu'ils appellent *kerk merdeven* (les quarante échelles). C'est un ancien taban. Une lame de cette qualité se vend à Schiraz jusqu'à 1200 francs (cent toumans). On fabrique aussi des quantités de yatagans (sabres courts), de kanjiars, ou poignards, et de couteaux à gaîne qui ont tout à fait la forme de nos couteaux de table. Toutes ces lames sont plus ou moins ornées d'incrustations d'or avec des sentences du Coran. On fait aussi en taban des canons de fusil qui sont d'un prix très-élevé. Le silex étant très-rare dans ces régions, la plupart des nomades font encore usage du fusil à mèche. On fait cependant quelques fusils à pierre, et j'ai vu une invention très-ingénieuse d'un armurier qui avait fait une batterie pouvant servir alternativement pour les capsules et pour le silex.

Les maisons de Schiraz ne diffèrent en rien par leurs dispositions de celles d'Ispahan, mais la chaleur du climat a inspiré aux habitants l'idée d'un système de ventilation ingénieux. De grandes cheminées s'élèvent au-dessus des terrasses, et ont des embouchures mobiles qui se tournent du côté du vent, lequel descend par ces conduits et pénètre dans l'intérieur des habitations. Les palais des gouverneurs sont situés aux environs de la ville, au milieu de jardins plantés d'orangers, et sont, bien plus encore que les palais d'Ispahan, des imitations fidèles des palais de l'architecture de Persépolis. Le kiosque du prince Ferman-Ferman se compose d'une grande salle élevée sur un soubassement d'environ deux mètres; elle s'ouvre sur les jardins au moyen d'une large

[1] Le mot *damas*, employé en France pour désigner cette sorte d'acier, est tout à fait inusité et même inconnu en Orient.

baie ornée de deux colonnes. Toute la longueur du soubassement est décorée d'un bas-relief placé exactement comme les bas-reliefs de Persépolis. L'habitation du gouverneur dans l'intérieur de la ville est décorée d'une manière semblable; le soubassement du salon principal est couvert de sculptures représentant les héros de la Perse. Tout voyageur qui visite Schiraz est dans l'obligation de faire un pèlerinage aux tombeaux des deux plus célèbres poëtes de la Perse, Hafiz et Sadi, qui reposent chacun au milieu d'une enceinte particulière, plantée de cyprès et de rosiers, avec des kiosques où les visiteurs peuvent s'asseoir et se livrer à la méditation. Le tombeau de Hafiz, placé au milieu du jardin, se compose d'un bloc d'albâtre oriental, sur lequel sont gravées avec art quelques stances du poëte. Tout ce lieu est aujourd'hui dans un état d'abandon déplorable, et dans peu d'années il sera complétement ruiné. Le tombeau de Sadi, placé de même au milieu d'un jardin, n'est pas dans un meilleur état d'entretien : il est remarquable par une source abondante qui remplit un grand bassin dans lequel on nourrit des poissons qui passent pour sacrés, comme cela a lieu au tombeau de Schah-Riza. Tous ceux qui ont visité Schiraz depuis quelques années ont, tour à tour, déploré la négligence des Persans, qui laissaient peu à peu tomber en ruines des lieux qui avaient tant contribué à la célébrité de leur ville.

Il reste, aux environs de Schiraz, quelques débris d'antiquités dans le lieu nommé Medjid-Madré-y-Suléiman, situé sur une montagne nommée Belmedileck. Il y a un village du même nom bâti dans la vallée voisine. Nous avons parcouru tous les environs de ces ruines, pour reconnaître s'il existait quelque trace de ville. Des restes de murailles bâties en petits matériaux sont les seuls vestiges que nous ayons reconnus; ils appartiennent évidemment au moyen âge; tandis que l'édifice qu'on nous avait signalé, et qui est bien connu des voyageurs, est composé de fragments qui appartiennent sans aucun doute à l'époque des Achéménides. Il ne reste aujourd'hui que trois portes, composées chacune de deux chambranles avec leurs architraves; elles étaient au nombre de quatre, placées au milieu des quatre faces d'une salle qui était carrée, mais dont toutes les murailles ont disparu. L'intérieur des chambranles est décoré de sculptures dans le style de Persépolis. On n'y remarque qu'un seul sujet : ce sont deux figures, portant l'une un fruit ou un vase en forme de grenade, et une serviette dans l'autre main; l'autre porte un vase à parfums, semblable à ceux qui sont devant le roi à Persépolis, et dans l'autre main le petit vase à anse qui est aussi dans la main d'un serviteur à la Salle des Trônes. Les architraves se composent de pierres brutes, et sont très-mal appareillées avec les montants. Ces vestiges, en un mot, ne paraissent pas être à leur place primitive, et me semblent les restes d'un édifice plus ancien dont on a employé les matériaux. J'ai trouvé aux environs deux barrières du même style; elles sont ornées de sculptures exécutées avec autant de perfection que celles de Persépolis. L'une est ornée d'une ligne de gardes armés d'une lance, et portant un bouclier au bras gauche; l'autre est décorée de tiges de plantes, semblables à celles que l'on voit dans le combat du lion et du taureau. Il n'est pas probable que ces fragments aient été apportés de Persépolis; ils proviennent donc de quelque palais des Achéménides construit en cet endroit. On a formé bien des conjectures sur le nom du lieu qu'ils ont occupé. Morier est disposé à croire qu'ils appartenaient à l'ancienne Cyropolis; Ker-Porter pense que ce ne sont que les restes d'un temple isolé. Je crois, cependant, qu'il y avait là un établissement d'une certaine importance; car sur la même montagne on voit un puits taillé dans le roc, ouvrage colossal et au-dessus des forces de tous les pouvoirs qui ont régné

sur ce pays depuis la chute de la monarchie des Perses. Il est de forme carrée et a un peu plus de cinq mètres de côté; quant à sa profondeur, il ne me fut pas possible de la déterminer. Je n'avais avec moi qu'un cordeau de vingt mètres qui était bien loin d'atteindre jusqu'au fond. Le Bruyn, qui a examiné cet ouvrage avec attention, dit que la profondeur est de quatre cent dix pieds, soit cent trente-sept mètres; c'est donc un volume de trois mille quatre cent vingt-cinq mètres cubes qui a été creusé dans le rocher à la masse et au poinçon. Nous nous assurâmes, au moyen de pierres, qu'il y avait encore de l'eau; mais il n'est plus d'aucun usage. Un bas-relief sassanide, grossièrement sculpté, se voit sur les rochers du voisinage; il représente des figures isolées, dont le sujet ne saurait être expliqué que par des conjectures. Il n'en reste pas moins démontré que la plaine de Schiraz était occupée par des établissements importants à l'époque où la Perse formait un État indépendant. La ville moderne se sera sans doute formée des populations éparses qui se groupèrent sous l'influence de la puissance arabe. Ce serait trop forcer l'étymologie, que de voir dans ce nom moderne un souvenir du nom de Cyropolis; il paraît plutôt formé de deux mots orientaux : *schir raz,* la tête de lion.

A l'occident de la ville s'étend un vaste hippodrome où les cavaliers du pays ont coutume de s'exercer à la course. Il se termine par un monument qui, bien que moderne, est en droit de faire une impression profonde sur le voyageur européen. C'est une tour dont le diamètre est d'environ vingt mètres, et qui est construite avec des matériaux humains; lugubre trophée de la victoire remportée par Manoutcher-Khan sur les tribus révoltées des montagnes de l'ouest. Les prisonniers faits dans cette campagne furent réunis à Schiraz, et maçonnés vivants dans cette tour, qui fut construite dans ce but. Chacun des prisonniers était placé dans une sorte de niche, et les têtes seules paraissaient par des embrasures. Aujourd'hui, l'édifice, qui commence à tomber en ruines, laisse voir de tous côtés des débris de squelettes encore couverts de leurs vêtements. Ce terrible exemple n'a pas porté ses fruits; car, au moment où nous étions à Schiraz, les tribus du Louristan, l'ancienne Susiane, refusaient de reconnaître l'autorité du schah.

SCHAPOUR.

Le lundi, 3 février 1840, nous quittâmes Schiraz pour nous rendre aux ruines de Schapour. Selon l'usage des caravanes d'Orient, notre première journée fut très-courte. Quoique nous n'eussions aucun associé étranger, il fallut toujours suivre l'usage, qui est d'aller camper à deux ou trois heures de marche du point de départ, pour attendre les

retardataires. Nous traversâmes la plaine de Schiraz dans la direction de l'ouest, et nous fîmes halte dans le petit village de Bagh-Chag-Cherag. Le lendemain, nous commençâmes à monter au milieu d'un terrain montagneux et accidenté, tantôt aride, tantôt couvert de broussailles. Ce sont les contre-forts de la montagne de Khô-Pend, composée presque entièrement de gypse alternant avec de l'argile et du calcaire grossier. Après huit heures de marche pénible, nous couchâmes au caravansérai de Khoné-Zenioun, où nous trouvâmes des caravanes qui venaient du sud ou du pays de Guermesir. Nous n'avions cessé de monter depuis Schiraz; nous atteignîmes le lendemain les hauts pitons de la montagne, où nous trouvâmes la neige en abondance, et nous allâmes coucher au petit village de Decht-e-Arjin, qui était presque entièrement enseveli sous la neige. A partir de ce point, la contrée présente un caractère topographique des plus singuliers. Nous étions restés depuis Tabriz à une hauteur constante de quinze à seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer; les régions que nous parcourons s'abaissent rapidement vers la mer, en formant parallèlement à la côte trois étages ou zones longitudinales, dont les climats varient en raison de leur hauteur. De sorte qu'en trois jours de marche on parcourt successivement la région des neiges, où est situé le village que nous quittons; la région tempérée, qui longe le pied de la montagne de Piraïzoun, et la région des dattiers, où est située la ville de Kauseroun. Cette dernière ville, chef-lieu d'un district considérable, offre un aspect plus vivant et plus gai que la plupart des autres villes de Perse. Toutes les maisons y sont blanchies à la chaux, et la plupart des jardins sont plantés de dattiers qui coupent agréablement les lignes du paysage. On nous installa dans un kiosque bâti au milieu d'un jardin d'orangers qui étaient couverts de fruits innombrables. La vallée de Kauseroun a une longueur d'environ quarante kilomètres; sa largeur est de huit ou dix kilomètres. On attribue la fondation de la ville à Tamouras, et, sous le règne de Firouz, petit-fils de Vahraran V, dans la moitié du cinquième siècle, elle devint la capitale de la province. Elle s'éleva à un certain degré de prospérité. Les nombreuses mosquées, les écoles et les autres édifices publics qui subsistent encore, attestent que cette prospérité se maintint sous les dynasties arabes; mais, depuis le commencement du dernier siècle, la peste et les guerres civiles ont considérablement réduit sa population, qui est aujourd'hui de quatre à cinq mille âmes. Nous n'étions plus qu'à une seule journée du terme de notre voyage, et nous commençâmes à éprouver de grandes difficultés pour nous porter en avant. Le mihmandar que nous avait donné le gouverneur de Schiraz s'était habitué, sous prétexte de fournir des vivres à notre troupe, à lever de véritables contributions sur les villages que nous traversions. A Kauseroun, il trouva une résistance qu'il n'attendait pas, et ce ne fut qu'après les plus vives altercations entre lui et les habitants que nous connûmes le sujet de la querelle. Comme nous voulûmes nous opposer à ses déprédations, il nous suscita mille difficultés. Le village de Schapour, situé à l'extrémité occidentale de la plaine de Kauseroun, porte encore le nom de la ville fondée par le vainqueur de Valérien; mais il se compose aujourd'hui de quelques chétives demeures, qui ne sont pas même situées sur l'emplacement de l'ancienne ville. Après avoir établi notre campement dans le village, nous nous préparâmes à étudier les antiquités qui subsistent encore.

La ville de Schapour, aujourd'hui entièrement ruinée, était assise dans la plaine, au pied d'une haute montagne calcaire. De nombreux débris de murailles couvrent maintenant le sol; mais il ne reste rien qui ait l'apparence d'un édifice. Une rivière, qui porte

également le nom de Schapour, traverse le territoire de la ville. C'est en remontant une vallée qui s'ouvre obliquement dans la montagne que nous aperçûmes la série de bas-reliefs sculptés dans le rocher, et qui, comme ceux de Nakch-y-Roustem, sont des ouvrages destinés à perpétuer les hauts faits des princes sassanides. Le premier qui s'offrit à nos yeux, sur la rive gauche de la rivière, est sculpté sur un rocher d'une nature plus tendre que les autres, et on ne voit plus aujourd'hui que la masse de la sculpture. Il représente un cavalier foulant aux pieds un ennemi vaincu. Un peu plus loin, sur la même rive, dans un enfoncement naturel formé par le rocher, nous aperçûmes le second bas-relief, que je reproduis planche CXLVI. On trouvera sa description à l'explication des planches.

De l'autre côté de la rivière on a sculpté quatre autres bas-reliefs. Le premier est encore relatif au triomphe du prince perse sur l'empereur Valérien. Le rocher sur lequel il est gravé forme une enceinte demi-circulaire, autour de laquelle il y a un banc taillé aussi dans la roche. D'après la situation de ces monuments, je suis porté à penser qu'ils étaient, à des époques périodiques, l'objet de cérémonies commémoratives, ces princes ayant été divinisés, comme cela est constaté par les inscriptions grecques de Nakch-y-Roustem. Un canal de dérivation de la rivière, qui contourne les sinuosités de la montagne, a gravement endommagé le bas-relief voisin; il ne reste plus aujourd'hui que les têtes des principales figures. On y reconnaît le prince, coiffé d'un casque avec des ailes; il tient à la main son arc et une flèche; il est précédé de plusieurs personnages, et, un peu plus loin, on voit les vestiges d'une tête de chameau.

Le sujet qui suit offre plus d'intérêt sous le rapport historique : il représente deux cavaliers portant, l'un et l'autre, la couronne royale; l'un d'eux tient une couronne ornée de bandelettes qu'il offre au cavalier placé au-devant de lui. Le dessin de ce bas-relief est infiniment supérieur à tous ceux que nous avons décrits jusqu'à présent; on y reconnaît la main d'un artiste exercé; il est reproduit planche CXLVIII.

Le sixième bas-relief, d'une exécution très-médiocre [1], me paraît relatif à une victoire remportée sur des peuples asiatiques. Le portrait du prince est représenté assis au milieu du tableau, mais rien ne peut aider à reconnaître quel était son nom. Il n'existe dans la vallée aucune trace d'ancien édifice.

La rive droite de la rivière s'élève perpendiculairement à une hauteur de douze à quinze cents mètres. Les gens du village, qui nous accompagnaient, nous signalèrent, dans la partie supérieure, une grotte naturelle, que nous eûmes beaucoup de peine à atteindre en gravissant les rochers. Nous vîmes à l'entrée une statue colossale renversée du haut de son piédestal, mais qui n'a subi aucune mutilation [2]. A la couronne murale qui couvre sa tête, à la chevelure abondante qui flotte sur ses épaules, nous reconnûmes sans peine la statue du monarque qui a donné son nom à ces lieux. La hauteur de cette statue est de sept mètres; elle était d'un seul bloc avec son piédestal, qui est encore adhérent au sol. Il est donc hors de doute, pour moi, que ce monument a été sculpté à cette place. On aura sans doute profité d'un piton, ou d'une aiguille naturelle de rocher, qui s'élevait à l'entrée de la grotte, comme il n'est pas rare d'en

[1] Voyez planche CLI.

[2] Voyez planches CXLIX et CL.

rencontrer dans les formations des montagnes calcaires. La grotte de la Balme, en Dauphiné, peut donner une idée assez exacte de la grotte de Schapour : les parois sont aujourd'hui dans leur état naturel; nous remarquâmes seulement, à droite et à gauche de la statue, des encadrements qui paraissent avoir été préparés pour y graver des bas-reliefs ou des inscriptions qui ne furent jamais exécutés. La singularité de la position de cette sculpture peut donner lieu aux conjectures les plus diverses. Puisque nous voyons sur les inscriptions que ces princes ont reçu le titre de *théos* (divin), il n'est pas impossible qu'ils aient été l'objet d'un culte réel, et que cette grotte sauvage, située dans un lieu élevé, ait été le temple choisi par les habitants de la ville pour y établir le culte du dieu Sapor. Dans son *Mémoire géographique sur la Perse,* Macdonald Kinneir mentionne un fait assez curieux; mais il ne dit pas à quelle source il l'a puisé. Le souvenir d'une idole célèbre que l'on était dans l'usage d'oindre avec de l'huile s'était, suivant lui, conservé à Schapour; mais, dit-il, il n'en existe aujourd'hui aucune trace : « *A celebrated idol is also mentioned, which its votaries used to anoint with oil; but of such an image there are no traces remaining.* » Je ne doute pas que dans ce passage il ne soit question de la colossale figure dont nous parlons, et qui est la seule statue de ronde bosse aujourd'hui connue en Perse. Les ajustements de son costume font parfaitement comprendre les bas-reliefs où ce prince est représenté. Derrière sa couronne sont deux larges bandeaux plissés qui pendent jusqu'à la taille. Ce sont les étoffes que l'on voit flotter derrière les figures des rois. On a souvent dit que cette épaisse chevelure qui orne leur tête était une perruque; je ne suis point de cet avis, car les habitants de la contrée portent encore des cheveux extrêmement touffus, et j'ai dessiné plusieurs figures dont les cheveux, d'une extrême abondance, représentent parfaitement la coiffure des cavaliers que nous voyons sur les bas-reliefs. Il n'est pas jusqu'au bonnet qui ait peu varié dans sa forme; ils portent aujourd'hui une calotte conique, faite de feutre ou de coton ouvré, qui a la même forme que l'antique coiffure.

Ces travaux furent les derniers que nous exécutâmes en Perse. Nous devions prolonger notre route vers l'ouest, pour rechercher l'emplacement et les ruines de l'ancienne Suse; mais les symptômes de révolte qui se manifestaient depuis longtemps, avaient fait de rapides progrès. Nous tentâmes cependant de gagner la ville de Baibahon, malgré les avis contraires des indigènes. Ce fut le terme de notre voyage. Retenus plusieurs jours prisonniers par un bey qui ne reconnaissait pas l'autorité du schah, nous fûmes heureux de pouvoir nous échapper, aidés par quelques soldats des troupes régulières. Nous n'eûmes, dans ces circonstances, qu'à nous louer des gens que nous avions amenés avec nous de Tabriz; car si nos muletiers nous eussent quittés, abandonnés dans ces contrées, sans chevaux et sans moyens de transport, notre position fût devenue des plus critiques. Toutes les nuits nous entendions les attaques des tribus arabes, qui venaient jusqu'aux abords de Baibahon. Nous parvînmes heureusement à nous rendre au milieu de ces dernières; elles nous conduisirent au petit port de Bender-Dillum, où le scheik de l'endroit nous donna les moyens de nous embarquer pour Bassora.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE LXXXI.

TOMBEAU DE CYRUS.

La vue du monument est prise de l'angle nord-ouest, du côté de l'entrée. Pour dessiner cette vue, on avait démoli une partie du mur de pierre sèche qui entoure le monument. Les colonnes que l'on aperçoit de distance en distance appartenaient au portique extérieur du tombeau.

PLANCHE LXXXII.

PLAN ET ÉLÉVATION DU TOMBEAU DE CYRUS.

Fig. 1. Plan de l'édifice.

Le mur en pierre sèche qui entoure le tombeau a été élevé sur le plan du portique primitif. Les colonnes, que l'on voit encore, n'ont pas changé de place. Il est très-probable que, si l'on faisait des fouilles dans la partie gauche, on retrouverait la ligne de base à 12 mètres 30 c. de distance du soubassement central. Les piliers qui sont marqués au dehors sont des constructions antiques encore en place. La largeur du tombeau est de 12 mètres 52 c. à sa base. Toute l'enceinte est parsemée de fragments de fûts de colonnes, mais je n'ai pu retrouver aucun chapiteau.

Fig. 2. Élévation du tombeau.

Cet édifice est remarquable par sa sévère simplicité, qui se trouve bien d'accord avec les pensées du prince dont il recouvrait la cendre, et qui sont exprimées dans l'inscription que nous a conservée Strabon.

PLANCHE LXXXIII.

COUPE ET DÉTAILS DU TOMBEAU DE CYRUS.

Fig. 1. Coupe du tombeau.

On voit l'intérieur de la chambre avec le petit vestibule qui la précède.

Fig. 2. Base des colonnes du portique.

Il est à remarquer que les cannelures horizontales dont le tore est décoré s'observent dans plusieurs monuments de la haute antiquité grecque : au temple de Junon, à Samos; au temple ionique, sur l'Ilissus.

Fig. 3. Détails de la porte.

Fig. 4. Détails de la corniche.

Les moulures de ces différentes parties se ressentent également des principes de l'école grecque. Il est à croire que des artistes de cette nation ne sont pas restés étrangers à cette œuvre.

Fig. 5. Plan de l'esplanade, qu'on suppose avoir été occupée par un palais.

Le pilier marqué A sur le plan est décoré d'une sculpture qui fait le sujet de la planche suivante.

Fig. 6 et fig. 7. Deux petits autels, ou soubassements, qu'on appelle Trônes du Paon.

PLANCHE LXXXIV.

BAS-RELIEF SUR UN PILASTRE.

Cette figure est la seule de cette école qui nous soit conservée en Perse. Elle diffère par son exécution, autant que par ses détails, des sculptures de Persépolis. Elle est exécutée avec une précision et une finesse remarquables. L'emblème qui surmonte sa tête, et dont il a été déjà fait mention [1], est tout à fait dans le caractère égyptien, tandis que les ailes quadruples appartiennent plutôt à la mythologie orientale.

C'est seulement chez les nations de l'Orient que l'imagination des prêtres a affublé les figures des dieux de ces appendices, que les Grecs n'ont imités qu'avec une extrême réserve. Les bras et les jambes multiples des divinités orientales ont toujours inspiré aux Grecs une sorte d'horreur. Ils ont bien consenti à ajouter des ailes à quelques-unes de leurs divinités, mais elles n'ont jamais dépassé le nombre de deux.

Les chrétiens ont emprunté aux traditions bibliques les figures ailées; et les têtes de chérubins que l'on voit sculptées dans certaines églises byzantines, et, notamment, à Sainte-Sophie de Constantinople, sont affublées d'ailes quadruples.

La tunique serrée dont cette figure est revêtue lui donne une certaine ressemblance avec des bas-reliefs trouvés à Ninive. Il n'est pas probable que des sculptures qui ont tant de rapports entre elles aient été exécutées à des époques très-éloignées les unes des autres.

L'inscription en caractères cunéiformes placée au-dessus de cette figure indique qu'elle a été exécutée sous le règne de Cyrus, c'est-à-dire vers l'an 560 avant Jésus-Christ.

PLANCHE LXXXV.

RUINES D'UN PYRÉE.

Cet édifice est bâti en grandes pierres. Chaque assise est reliée à l'assise voisine par des crampons de métal. On arrivait dans l'intérieur par le couloir qui se remarque sur la face antérieure du plan. En observant un monument semblable dans la plaine de Persépolis, qui est mieux conservé, on aperçoit une fenêtre à la hauteur du tiers inférieur du monument. Il est probable que cette disposition existait dans le pyrée de Pasargades; mais toute la face orientale est détruite.

PLANCHE LXXXVI.

PLAN, COUPE ET ÉLÉVATION DU CARAVANSÉRAI DE TCHELESIEH.

J'ai réuni dans ces diverses planches tous les types des caravansérais de la Perse. Il n'est pas de contrée en Orient où ce genre d'édifice soit aussi complet et aussi bien entretenu que dans la Perse. C'est, en effet, dans cette contrée que furent établies, par ordre de Cyrus, les premières stations destinées aux voyageurs et aux courriers du gouvernement. Les Romains firent bâtir, sous le nom de *mansiones veredariorum*, de véritables caravansérais, qui relièrent entre elles toutes les villes de l'empire. Les Orientaux, qui adoptèrent tant d'institutions des Romains et des Grecs, conservèrent celle-ci comme une des plus utiles. Et, en effet, les grandes distances qui séparent les villes dans les contrées de l'Orient, l'absence d'auberges et de lieux de repos dans les villages, rendraient toutes les communications impossibles. La plupart des caravansérais de la Perse ont été élevés sous le règne de Schah-Abbas. Celui que je décris dans cette planche est situé dans une grande plaine, à une journée de marche d'Ispahan. Il est difficile d'imaginer quelque chose de mieux conçu pour sa destination; et l'ensemble de l'œuvre est, en tous points, très-remarquable. On entre (fig. 3) sous un portique octogone, à droite et à gauche duquel sont deux retraites qui servent de divan pour les hôtes. Une immense cour quadrangulaire, entourée de portiques, donne accès, par les quatre angles, à de magnifiques

[1] Voyez page 151.

écuries, en forme de galeries, qui occupent tout le périmètre de l'édifice. Il est à remarquer qu'en Orient on tient par-dessus tout à avoir des écuries obscures et voûtées; elles sont fraîches l'été et chaudes l'hiver, et les animaux y sont à l'abri des insectes. Chacune des arcades du portique donne accès à une chambre, où les voyageurs s'installent selon leur fantaisie. Dans le massif dépendant de la façade on voit, à droite et à gauche, deux petites cours octogones qui sont destinées aux femmes qui voyagent; leur entrée tortueuse est disposée de telle sorte, que les regards des passants ne peuvent y pénétrer; on les clôt par une simple chaîne, qui indique qu'elles sont occupées. A l'extrémité des axes de la cour, se trouvent de grandes salles voûtées où les voyageurs peuvent se réunir. Enfin, dans le massif des angles sont placés des cabinets pour l'usage commun.

Fig. 2. Élévation de l'édifice.

L'élévation satisfait parfaitement aux exigences d'un édifice de ce genre; elle est simple, sans décoration superflue, et en même temps d'une solidité qui résiste à toutes les dégradations que pourrait subir un bâtiment abandonné à lui-même dans un lieu désert. Je dois faire observer qu'il n'y a pas dans toute la construction un atome de bois. Les caravaneurs ne manqueraient pas de brûler les portes pour faire leur cuisine. On a l'habitude de fermer sa chambre par un tapis suspendu en guise de rideau. La porte de l'édifice est revêtue de lames de fer. Les angles, comme on le voit, sont arrondis en forme de tour, et tout l'ensemble des constructions est couvert en terrasses; de sorte qu'en cas d'alerte, les voyageurs se trouvent enfermés dans une véritable forteresse. La coupe de l'édifice fait voir l'intérieur de la cour avec les chambres des voyageurs.

Au-dessus de la porte de ce caravansérai on lit une trentaine de vers en langue persane, qu'un de nos compagnons de route m'a copiés avec soin, mais que, jusqu'à ce jour, j'ai négligé de faire traduire, et que je ne puis rapporter ici.

PLANCHE LXXXVII.

KHAN DE DÉIBID.

Les Orientaux ne font pas de distinction entre le mot *khan* et celui de *caravansérai*. Généralement, le premier s'applique plutôt aux édifices de ce genre qui sont dans les villes, et dans lesquels les marchands étrangers peuvent louer des chambres pour un espace de temps plus ou moins long.

Le khan de Déibid, placé à l'entrée d'un défilé de montagnes, est dans toutes les conditions nécessaires pour résister à une attaque. Il est octogone, flanqué de huit tours. Quant à l'ensemble des dispositions, il est le même que celui du khan précédemment décrit. Les écuries occupent le périmètre de l'édifice, et les chambres entourent la cour.

Fig. 1. Élévation.

Fig. 2. Coupe.

L'édifice est bâti en pierres schisteuses, avec beaucoup moins de luxe que celui de Tchelesieh.

PLANCHE LXXXVIII.

VUE DE LA VILLE DE YEZDI-KAUST.

Cette ville est bâtie sur un rocher isolé, au milieu d'une grande vallée arrosée par une rivière. Elle ne renferme aucun monument antique ou curieux; mais elle ressemble tellement, par sa position, à la ville de Constantine, que j'ai pensé qu'on pourrait comparer avec quelque intérêt ces deux villes, dont les conditions d'existence sont les mêmes.

PLANCHE LXXXIX.

CARAVANSÉRAI DE YEZDI-KAUST.

Cet édifice est bâti sur un plan plus simple que les précédents. Les écuries ne sont pas si vastes, et les chambres des voyageurs n'ont pas de portique.

PLANCHE XC.

CARAVANSÉRAI DE TCHIMLEY.

Ce curieux édifice est bâti à une journée de Tabriz, sur la route d'Ispahan; il est extérieurement dans toutes les

conditions d'une excellente défense. Comme il se trouve placé dans une contrée où la neige couvre la terre pendant plusieurs mois de l'année, on a voulu mettre les hommes et les animaux complétement à l'abri des intempéries : l'édifice est entièrement couvert; au centre sont des salles voûtées, disposées pour mettre les bagages.

PLANCHE XCI.

VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE PERSÉPOLIS.

Cette vue est prise du haut de la montagne, du côté de l'est, non loin du grand tombeau des rois. On voit, sur le premier plan, la grande salle, dont chacun des portiques est orné d'un bas-relief. Quelques débris de colonnes d'un petit diamètre m'ont engagé à faire des fouilles dans l'intérieur. J'ai en effet reconnu un certain nombre de bases et plusieurs fragments de chapiteaux qui sont dans le même genre que ceux de l'ordre du pylône que l'on voit dans le fond du tableau à droite. En avant de l'entrée de la salle on voit deux fragments de murs en saillie qui sont à moitié détruits. Cependant il en subsiste encore suffisamment pour reconnaître que le portique de cette salle était orné de deux figures colossales de taureau, dont nous avons retrouvé d'assez nombreux fragments.

Au milieu du tableau on aperçoit les colonnes de la grande salle hypostyle, c'est-à-dire, dont le plafond est supporté par des colonnes. Tous les détails de cet ensemble ont été donnés dans la description de la ville. A gauche de cette salle, et sur le second plan, est l'édifice désigné sous le nom de Harem, c'est-à-dire lieu fermé. Il était, en effet, dans l'origine, entouré d'un double corridor qui en défendait l'accès.

Sur le second plan, à gauche, est l'édifice que les Persans appellent les Bains, parce qu'on trouve sous le sol plusieurs canaux destinés à conduire les eaux.

Enfin sur le premier plan, à gauche, est une salle sans désignation particulière, et qui est dans un état de ruine plus avancé que toutes les autres.

PLANCHE XCII.

VUE PRISE DU COTÉ DU SUD.

On voit dans le fond l'édifice appelé Harem. Il était précédé d'une cour à laquelle on arrivait par des escaliers. Elle est aujourd'hui remplie de terre et de décombres; mais des fouilles qui ont été pratiquées par des voyageurs qui nous ont précédés ont mis à découvert toute la décoration du soubassement du portique. Les colonnes de la grande salle occupent le fond du tableau.

Le pilier et la porte que l'on voit sur le premier plan appartiennent à l'édifice des Bains. Les vestiges d'escalier que l'on aperçoit en avant indiquent que la cour dont j'ai parlé était commune aux deux édifices; mais cela sera plus clairement expliqué dans les planches suivantes.

PLANCHES XCIII, XCIV.

PLAN GÉNÉRAL DU PALAIS DE PERSÉPOLIS.

Nous avons essayé de donner dans cet ensemble une idée aussi complète que possible d'un des monuments les plus célèbres de l'antiquité. En comparant ce plan avec ceux de nos prédécesseurs dans les mêmes investigations, on verra facilement que nous apportons quelques documents nouveaux. Nous reconnaissons néanmoins que plusieurs parties de ce magnifique ensemble restent encore inexpliquées; et des détails qui avaient été vus par nos prédécesseurs ont échappé à nos regards, notamment le grand souterrain dans lequel Chardin s'était aventuré, et qu'il n'a pu parvenir à parcourir en entier. Son entrée est aujourd'hui obstruée par la terre, et nous n'en avons pas même reconnu la place.

Il est clair d'après l'inspection de ce plan que, dans l'origine, la montagne s'abaissait par une pente insensible jusque dans la plaine. La masse des rochers a été coupée de main d'homme pour former la terrasse sur laquelle le palais est assis. Ce sont les accidents de la roche qui ont certainement motivé ces ressauts et ces saillies que présente le périmètre de la terrasse, et qui ne paraissent motivés par aucune autre cause, soit de défense, soit d'ornement. Tout le périmètre de la terrasse a été revêtu d'un mur de pierre, bâti presque partout en assises réglées, mais aussi en plusieurs endroits en assises irrégulières, genre de construction usité dans les monuments grecs de la haute antiquité.

On arrive sur cette terrasse par un escalier à double révolution, construit avec une magnificence toute royale. La pente en est assez douce pour qu'un cheval puisse facilement la gravir. On arrive sur un perron de 20 mètres de

largeur, et l'on se trouve en face de la grande porte ou propylées qui servaient d'entrée à ce palais. Deux grands pylônes en décorent les entrées à l'est et à l'ouest. Celui de l'ouest, qui fait face à l'escalier, est orné d'une figure colossale de taureau, dont l'avant-train offre un relief complet. Celui de l'est, qui fait face à l'intérieur du palais, est orné d'une figure allégorique, ayant aussi le corps d'un taureau et une tête d'homme ornée d'une tiare. Je décrirai ces deux figures plus en détail.

L'intérieur du portique était décoré de quatre colonnes, dont deux sont encore debout avec leurs chapiteaux.

Un peu sur la droite, et en dehors de tout alignement avec le portique, se trouve une citerne carrée, dont les bords ont environ 1 mètre 20 c. de hauteur, et qui est taillée dans le rocher même de la montagne.

Les amorces que l'on voit de chaque côté des quatre gros piliers qui forment le portique d'entrée indiquent que des murailles se rattachaient à ces points, mais le sol ne laisse paraître aucun vestige de leur ancienne direction. On voit à droite une partie de construction qui se rattachait à l'ensemble. Pour moi, je crois que, dans son état primitif, ce portique formait une salle carrée qui venait s'ajuster avec le grand perron. Dans le cas contraire, l'entrée de la terrasse n'aurait nullement été défendue ni fermée.

J'ai dit plusieurs fois en décrivant les palais des princes de l'Orient, le sérail de Constantinople aussi bien que le palais du schah de Perse, qu'un des caractères particuliers de ces habitations était d'être composées de différents palais ou corps de logis qui n'ont ensemble aucun rapport, et qui sont jetésçà et là, au milieu des jardins, comme par caprice. Les différents corps du palais de Persépolis sont dans le même genre. Il serait inutile de vouloir les raccorder entre eux; ils ont été jetés sans aucune vue d'ensemble. L'exposition générale des bâtiments est au nord; il n'y a que le petit palais appelé Harem dont l'exposition soit au sud. J'ai conservé à chacun des bâtiments le nom que leur donnent les habitants du pays; il répond certainement aussi bien à la destination primitive qu'aucune des hypothèses que les antiquaires pourraient faire à ce sujet.

Ce qui prouverait que cette partie du palais que j'appelle *les propylées* formait un ensemble tout à fait séparé, c'est que l'alignement de la grande salle ne s'ajuste en aucune façon avec cette partie de l'édifice.

Après avoir quitté ces ruines, et en se dirigeant vers le sud, on se trouve vis-à-vis d'un second escalier, composé de quatre perrons, et qui conduit sur une esplanade. Le mur de soutenement de cet escalier est orné des célèbres sculptures qui, depuis leur découverte, ont excité au plus haut degré la curiosité des antiquaires. L'esplanade est occupée par une grande salle carrée ayant six colonnes sur chacune de ses faces; elle est entourée sur trois côtés par trois portiques isolés, ayant six colonnes de front, sur deux colonnes en profondeur. J'appelle cet ensemble la Salle hypostyle : c'était l'endroit où, selon les mœurs du pays, étaient reçus les personnages qui venaient faire leur cour au roi. Dans l'axe de cette salle est une colline assez élevée, toute composée de terres rapportées et de décombres. Au nord de cette colline, se trouvent trois groupes de pilastres appartenant à une salle aujourd'hui ruinée. Au sud de la colline est le petit palais appelé le Harem; il s'élève au-dessus de l'esplanade sur un soubassement auquel on arrive par des escaliers. Dans l'axe de cet édifice est une cour carrée, avec un perron, et au delà de la cour, dans l'angle de la terrasse, est une autre esplanade dont le sol est le rocher même de la montagne aplani avec soin, et qui formait le dallage de la salle. On voit sur ce rocher, tracés avec soin, une suite de cercles destinés à guider l'appareilleur dans la pose des vingt-cinq colonnes qui devaient soutenir la toiture.

Sur le bord le plus sud de cette première terrasse est un autre édifice, appelé les Bains, mais qui certainement avait en outre une autre destination. Un certain nombre de cabinets, dont les parois sont de pierre de taille, répondent assez aux dispositions des bains chez les Orientaux.

Au delà de cet édifice est une autre terrasse, en contre-bas de la première, mais dont le sol est couvert d'un gazon fin, et qui ne montre aucune apparence de construction.

La petite salle placée à l'est des Bains, sans désignation précise, est une des plus ruinées de l'ensemble; elle ne présente aucune particularité. Enfin, nous arrivons au plus vaste ensemble de ce palais : c'est la grande salle appelée Salle des Trônes, et qui a valu à l'ensemble de ces vastes ruines le nom de Tackt-y-Djemschid (le Trône de Djemschid). Toutes les portes de cette salle sont décorées de sculptures que j'ai reproduites en détail dans les planches suivantes.

Pour terminer la description sommaire de ce plan, il me reste à parler d'une colonne isolée, dont le diamètre est de 1 mètre 80 c., qui se trouve précisément au bas de la montagne, et dans une situation qu'il est difficile de définir. Un fragment de portique se trouve dans le même lieu, sans qu'on puisse le rattacher à aucun ensemble.

On voit, par la disposition du plan, qu'il était parfaitement garanti et défendu par trois côtés; mais, du côté de la montagne, on ne voit aucune défense apparente, et jusqu'à ce jour nul n'a fait d'observation à ce sujet. J'avoue que moi-même, quoique je me fusse posé cette question, je n'avais trouvé aucune réponse satisfaisante. Mais M. de Beaufort, visitant après nous les ruines de Persépolis, eut la curiosité de gravir jusqu'à son sommet la montagne voisine. Il

y trouva les traces d'une longue muraille qui, partant des angles de la terrasse, forme un vaste triangle qui défend tout le palais de ce côté.

L'excavation carrée que l'on voit tracée dans la montagne est l'emplacement d'une des tombes royales que je décrirai en détail.

PLANCHE XCV.

PLAN DU HAREM.

Ce palais, bien qu'un des plus petits, est un des plus remarquables de l'ensemble, parce qu'on en comprend très-bien les dispositions, qu'il est construit avec le soin le plus minutieux, et que les sculptures de ses portiques sont d'une exécution parfaite.

Il ne reste aujourd'hui que les parties qui sont teintées en noir. Le reste a disparu au point que l'on ne saurait dire si les remplissages étaient en pierre de taille, ou en simple moellon. Dans tous les cas, on se demande où ont pu être portés ces matériaux.

Chacune des pierres qui forment les niches est un bloc monolithe de calcaire très-dur. Les piliers des portes, ainsi que les corniches, sont aussi d'un seul morceau ; c'est dans les embrasures que sont sculptées les figures qui font le sujet de plusieurs planches.

La porte centrale est ornée de la figure du roi suivi de deux officiers, dont l'un porte le *tchadre*, ou parasol royal, et l'autre, le chasse-mouches. Les figures sont tournées vers l'intérieur.

Les deux portes du fond sont ornées d'un sujet à peu près semblable, mais l'un des suivants n'a pas le parasol. La figure du roi a la même pose et le même habillement.

A la porte à gauche, du côté de l'entrée, on voit le combat d'un héros avec un animal chimérique à queue de scorpion.

A la porte à gauche, du côté du fond, le combat avec le taureau unicorne.

Enfin, la porte qui est à droite est ornée d'un bas-relief représentant le combat avec un lion.

La plupart de ces sujets sont répétés dans les embrasures des portes de la Salle des Trônes.

Au milieu de la chambre, qui est presque carrée, est un amas de décombres qui empêche de reconnaître la nature du sol. Je pense qu'il y avait quatre colonnes pour soutenir le plafond; deux colonnes sous le vestibule pour soutenir la toiture du portique, et, enfin, sur la dernière de l'édifice, un portique de quatre colonnes qui formait une façade du côté du nord. Lorsque je donnerai la restitution de l'élévation, on verra que, si elle offre quelque chose de conjectural, elle est tellement dans l'esprit de cette architecture, qu'on peut l'adopter sans difficulté.

Tout le périmètre de la salle est entouré au dehors d'un double mur, dont il ne reste sur le sol que de faibles vestiges, mais qui se raccordait avec les portes qui sont encore debout. Il formait un corridor ou chemin de ronde qui interdisait complétement l'approche du sanctuaire. Dans ces conditions, ce palais est mieux fermé qu'aucun de ceux des schahs de Perse. Voilà pourquoi la dénomination de Harem me paraîtrait bien convenir à ces ruines.

On arrivait dans le vestibule par deux escaliers qui subsistent encore, et tout le mur est décoré de figures de soldats et d'inscriptions cunéiformes.

PLANCHE XCVI.

PLAN DES BAINS.

L'inspection seule de cette planche fera suffisamment comprendre pourquoi les indigènes ont donné à cet édifice le nom de El-Hammam (les Bains). Il se compose, en effet, d'une grande salle carrée, dont le sol est revêtu de dalles ajustées en polygones irréguliers. Le plafond était soutenu par trente-six colonnes dont les traces subsistent encore sur le sol. A droite et à gauche sont des portes conduisant dans des salles plus petites, soutenues par quatre colonnes, lesquelles donnent accès à des cabinets de très-petite dimension, qui paraissent n'avoir pu servir que de salles de bain. Un canal creusé dans le roc traverse cette même salle. Pour moi, sans attacher à la tradition plus d'importance qu'elle ne mérite, je dois dire qu'elle ne saurait trouver une dénomination plus conforme à l'état des lieux.

Chacune des embrasures des fenêtres et des portes est décorée de bas-reliefs qui ont plutôt rapport à des repas et à

des scènes de la vie intérieure qu'aux affaires publiques. Ces compositions ne sont donc pas en contradiction avec l'hypothèse que j'ai développée.

PLANCHE XCVII.

BAS-RELIEF DE L'ESCALIER DU HAREM.

Le portique du Harem, du côté de la cour, forme, comme je l'ai dit, une terrasse dont la hauteur est de 2 mètres 42 c. Le mur extérieur, sur la petite cour, est décoré d'un long bas-relief, au centre duquel est l'inscription qui fait le sujet de cette planche; à droite et à gauche sont neuf figures d'archers armés de lances; deux autres inscriptions sont placées aux extrémités. Les pentes de l'escalier, formant une figure triangulaire, sont ornées du bas-relief représentant le combat du lion avec le taureau ; sujet qui est répété sans variante à tous les perrons des différents palais de Persépolis.

Chacun des archers est coiffé de la tiare cannelée ; il porte son arc et son carquois suspendus à son bras gauche. Au carquois est attaché un appendice dont on ne définit pas très-bien l'usage ; il se compose de cinq tiges aiguës qui servaient peut-être dans la mêlée pour rompre les rangs.

La précision de ces sculptures est telle, que le moindre détail observé dans une figure se retrouve infailliblement dans la figure suivante. Les boucles des carquois, les courbes des arcs, sont exactement les mêmes dans toutes. Bien plus, dans chacune des têtes, les coiffures, les barbes, sont arrangées avec tant de symétrie, que si l'on compte huit boucles dans une figure, on est sûr d'en retrouver le même nombre dans toutes les autres, grandes ou petites, qui représentent le même sujet. Les plis des robes, les ondulations des manches, la forme des ceintures, sont aussi identiques. On conçoit, d'après cela, combien la restitution de chacun de ces sujets est facile ; car, avec dix figures qui sont altérées dans plusieurs parties, le dessinateur peut parfaitement en recomposer une intacte. J'ai donc jugé inutile, ayant tant de facilité pour représenter des sujets complets, de donner dans les planches des figures mutilées comme on l'a fait jusqu'à ce jour ; je ne tenais qu'à une chose : c'était, en copiant un sujet, d'avoir tous les éléments de conviction et de certitude pour le reproduire dans sa forme primitive.

Les soldats ou doryphores qui sont à la gauche du tableau sont armés et équipés de la même manière que ceux de la droite : comme ces derniers, ils tiennent leur lance des deux mains, la main droite au-dessus de la main gauche ; c'est le contraire qui se fait chez nous dans les exercices de cette arme. La forme du carquois se complète dans ces figures : on le voit du côté de l'ouverture ; il se fermait par une petite cheville passée dans une courroie. L'appendice à cinq branches, suspendu au carquois, est vu sous la seconde face ; il est bien, en effet, attaché au carquois par une boucle.

L'ensemble de ce bas-relief est entouré d'une bordure de rosaces qui, dans toutes les parties de l'édifice, est identiquement de la même dimension. C'est surtout l'harmonie de toutes les parties qui est remarquable dans cette construction.

PLANCHE XCVIII.

BAS-RELIEF DES PORTES DU HAREM.

Le bas-relief qui est à gauche de cette planche est reproduit deux fois dans cet édifice. Il représente deux servants, dont l'un porte un vase de parfums et un petit bassin pour les ablutions ; l'autre porte une serviette et un fruit qui paraît être une grenade. Nous retrouvons ce vase de parfums employé dans une scène d'un des autres bas-reliefs : on ne saurait donc douter de son usage. La coiffure de ces personnages, qui se compose d'un bonnet circulaire très-bas, me paraît commune à tous les officiers du palais ; nous la voyons également portée par les suivants du roi. Ces deux figures sont revêtues de la robe médique à grandes manches, et chaussées du soulier lacé, que portent uniformément le plus grand nombre des personnages représentés dans ces bas-reliefs.

La figure qui est à gauche de la planche appartient à un chambranle de porte qui n'est plus en place, et qui se trouve renversé en bas de la terrasse du Harem. Il faisait partie d'une des portes du corridor d'enceinte.

Le sujet représenté dans ce bas-relief, la lutte d'un homme contre un lion, lutte dans laquelle le lion paraît étouffé par le bras vigoureux de son adversaire, était, chez les Perses et les Assyriens, placé à l'entrée des palais, comme pour montrer qu'une garde vigilante en défend les approches. Nous voyons le même sujet traité avec une rare magnificence dans les bas-reliefs de Ninive. La sculpture que nous reproduisons ici est une des moins bien traitées parmi celles qui existent encore à Persépolis : la figure du héros est roide et sans grâce ; celle du lion est dessinée avec peu de soin. La robe que porte le combattant est d'une forme qui ne se retrouve pas dans les autres bas-reliefs ; elle est sans manches et sans ceinture, tout à fait comme le *haïk* des peuples de l'Arabie. Ce vêtement est fait d'une seule pièce d'étoffe carrée, longue de plusieurs mètres, et qui, pliée d'une certaine manière, enveloppe tout le corps comme une véritable robe.

PLANCHE XCIX

BAS-RELIEFS DES BAINS.

Ces deux bas-reliefs sont tirés des embrasures d'une fenêtre de l'édifice des Bains. Quoique les sujets représentés dans les portes renferment un assez grand nombre de figures allégoriques, on doit supposer que les sujets qui peignent des scènes de la vie réelle sont en rapport avec la destination de chacun des édifices : ainsi, dans le palais que nous venons de décrire, la figure du roi, suivi des esclaves attachés à sa personne, est reproduite trois fois ; d'autre part, des serviteurs portant des parfums entrent dans l'intérieur ; au dehors, enfin, à l'endroit où le prince venait s'asseoir pour donner ses audiences, on voit une ligne de soldats armés de leurs lances, comme pour garder sa personne sacrée.

Dans l'appartement qui nous occupe, les scènes se rapportent à la vie familière : un homme porte un antilope, animal dont la chair était servie sur les tables des Perses. Le bas-relief que nous décrivons (fig. 1) représente trois personnages portant des objets que nous ne pouvons définir, attendu qu'ils ont été brisés à dessein. Le premier est vêtu de la robe médique à grandes manches ; il a la tête couverte d'un capuchon semblable au burnous des Arabes. Celui du milieu est vêtu d'un justaucorps en forme de tunique ; il a un pantalon large ; sa chaussure ne peut être clairement déterminée ; il est armé d'un poignard suspendu d'une manière particulière, et retenu à sa jambe par une courroie. Le troisième personnage a le même costume que celui qui marche en tête.

La fig. 2 représente un sujet analogue : ce sont toujours des officiers de bouche qui sont occupés à servir un repas. Le premier est vêtu d'une grande robe, et est coiffé d'un capuchon ; il porte sur ses épaules une outre remplie de vin. Les deux personnages suivants, vêtus de la tunique serrée et des hauts-de-chausses, portent des mets dans des plats recouverts par des cloches. Il est à remarquer que la forme de ces plats, que les cérémonies pour servir les repas du prince, sont encore identiquement les mêmes aujourd'hui : on peut s'en assurer par les tableaux du palais d'Ispahan. Ce bas-relief, à mon sens, détermine bien l'usage de cette salle : le prince y prenait ses bains ; on faisait ses ablutions dans les salles latérales, et la grande salle du centre était destinée à ses repas.

L'exécution de ces bas-reliefs paraît moins soignée que dans d'autres parties ; mais l'édifice a tellement souffert des ravages du feu, qu'il est bien difficile d'apprécier aujourd'hui le caractère de l'œuvre primitive.

PLANCHE C.

PLAN, COUPE ET ÉLÉVATION DE LA SALLE DES TRONES.

Cette salle immense, puisqu'elle a 68 mètres 54 c. de long sur 67 mètres 92 c. de large, était précédée par un portique dont il ne reste plus que quelques débris. Sur chacun des côtés il y avait deux portes, et entre chaque porte trois niches carrées ; deux portes existent en outre sur les murs latéraux du portique. On conçoit que, pour couvrir un si vaste ensemble, des colonnes étaient indispensables. Je trouvai en effet sur le sol assez de fragments pour me guider, et, après une fouille de peu d'importance, je m'assurai que l'intérieur contenait dix colonnes sur chaque côté : c'était donc un portique de cent colonnes qui soutenait la terrasse.

On observe dans ce bâtiment la même singularité que dans tous les autres : il ne reste aujourd'hui en place que les chambranles des portes, qui sont décorés de bas-reliefs précieux, et les niches du pourtour ; mais tout l'ensemble des murailles a disparu au point qu'il n'en reste pas un atome. Pour rétablir le plan, je n'ai trouvé que la largeur des chambranles de 3 mètres 22 c. qui m'ait guidé pour l'épaisseur de la muraille. Entre les portes il y a trois niches, comme je l'ai dit ; elles sont sans ornements, et portent le couronnement ordinaire : une corniche évidée en forme de cavet, et ornée de trois rangs de canaux dans le style égyptien.

Le mur de face qui sépare la salle du portique est percé comme les autres de deux portes ; mais il n'y a de niche qu'aux deux angles, dans le massif de la muraille. Les sept autres sont complétement évidées, et formaient des fenêtres. On conçoit parfaitement que cette salle eût été trop obscure si elle n'eût reçu du jour que d'une manière aussi précaire. La hauteur des portes, qui est de 5 mètres 25 c. dans la baie, et qui ne dépasse pas 7 mètres avec la corniche, est de beaucoup inférieure à la hauteur présumée des colonnes. Je suis donc porté à croire qu'indépendamment de ce jour, la salle était éclairée par des jours d'imposte au-dessus des niches ; mais malgré cela l'intérieur de la salle aura toujours été peu éclairé.

Les bas-reliefs qui décorent les principales entrées représentent le prince assis sur son trône et donnant des audiences ; d'où je conclus que cette salle était destinée aux réceptions officielles. Les bas-reliefs des quatre portes latérales représentent des combats de héros contre des animaux fantastiques.

Le portique, qui est dans un état de ruine avancé, est orné à droite et à gauche de figures colossales de taureau ; mais

il n'en reste plus que les débris. Tout ce qu'on peut savoir, c'est qu'elles étaient sculptées dans le même style que celles des propylées.

La restitution de la façade du portique me paraît parfaitement indiquée par la disposition de l'intérieur. Il y avait huit colonnes de front; mais je pense qu'elles étaient d'un diamètre plus fort que les autres. Les chapiteaux étaient à volutes, comme ceux des propylées.

PLANCHE CI.

BAS-RELIEF DE LA SALLE DES TRONES.

Ce sujet est répété deux fois dans les embrasures des portes latérales de la salle que je viens de décrire; il représente le combat d'un héros avec un lion. De la main gauche le héros tient le lion par la crinière, et de la main droite il lui plonge un poignard dans le ventre. La pose de la figure est noble et calme; le dessin est correct, quoiqu'un peu roide; les longueurs des membres sont dans de bonnes proportions; elle est coiffée du bonnet aplati que portent les suivants du roi; sa chevelure est touffue, et formée de boucles sans nombre; la barbe est droite, et séparée dans sa longueur par trois rangs de boucles. La précision de cette sculpture est telle, que tous les faisceaux de barbe sont dans les mêmes dimensions, et toutes les boucles des cheveux travaillées avec le même soin. Son vêtement, qui paraît se composer d'un simple haïk, est relevé sur son épaule, selon l'usage des Arabes au moment du combat; tous les plis sont rattachés par une ceinture, et retombent sur les hanches. Les jambes sont nues, et les pieds chaussés de souliers qui retombent jusque sur le cou-de-pied. Le lion est debout sur les pattes de derrière; il a une patte appliquée sur la poitrine de son adversaire, et de l'autre il saisit son bras gauche. La crinière est exprimée, comme dans toutes les sculptures du même genre, par des lobes de poils disposés comme des écailles.

La plupart des figures des hommes et des animaux ont été mutilées par les Musulmans; mais comme ces bas-reliefs sont tous semblables, et modelés pour ainsi dire les uns sur les autres, il est très-facile, en les examinant tous l'un après l'autre, de retrouver les formes primitives. Ainsi, dans la Salle des Trônes, les figures qui sont sculptées dans les embrasures des portes sont enterrées à peu près jusqu'à la hauteur du genou. Il m'a paru inutile de les faire fouiller, puisque dans la salle appelée le Harem le même sujet se représente en son entier.

PLANCHE CII.

PILASTRE DE LA SALLE APPELÉE LE HAREM.

Ce bas-relief représente le combat d'un héros, dans la même attitude que le précédent, contre un animal chimérique, composé des différents membres d'animaux existants. Sa tête, qui a du rapport avec celle du lion, est garnie de grandes oreilles comme celles du mulet; elle est surmontée d'une espèce de corne, par laquelle le combattant la saisit. Le cou de l'animal est couvert de plumes, et son dos garni de grandes ailes. Il a une crinière droite et épaisse. Les pattes de devant sont celles du lion; les pattes de derrière sont celles de l'aigle ou du vautour. Il a une queue de scorpion, dont la partie inférieure est armée d'un dard.

On ne saurait expliquer le sujet de ces bas-reliefs que par des conjectures plus ou moins ingénieuses. Ils représentent, à mon avis, la lutte du bon et du mauvais principe, et les héros de la Perse domptant les monstres ennemis de l'humanité.

La sculpture qui fait le sujet de cette planche est exécutée avec une précision remarquable, et est d'une conservation presque complète, à l'exception des visages qui sont mutilés.

PLANCHE CII *bis.*

ÉLÉVATION DES DEUX PYLONES.

Cette planche donne l'élévation d'une partie du grand escalier qui conduit de la plaine sur la terrasse. L'appareil du mur de revêtement est, comme on le voit, du genre de ceux que les Grecs appelaient *pseudisodomon,* c'est-à-dire, composé de pierres équarries, mais reliées toutes les unes avec les autres sous différents angles, sans former d'assises réglées.

L'escalier est composé d'énormes blocs de pierres, renfermant chacun des groupes de deux ou trois marches.

Sur le milieu du perron s'élève le pylône d'entrée, qui, comme on le voit, est dans un état avancé de dégradation.

A droite et à gauche de chacun des pilastres sont les amorces des murs, qui, je le pense, formaient la clôture des propylées. Ces murs sont évidés en forme d'auge, comme ceux des pilastres de Pasargades, et indiquent, de la manière la plus claire, qu'ils n'ont été faits que dans le but de relier les différentes pièces de maçonnerie, et non pas avec l'intention d'alléger le poids des matériaux, ainsi que l'ont pensé quelques auteurs qui se sont occupés de ces monuments.

La figure au trait qui est à droite de l'élévation donne la coupe de l'ensemble du portique, avec l'élévation d'une des colonnes qui décoraient le vestibule.

PLANCHE CIII.

RESTITUTION DE LA SALLE HYPOSTYLE.

Pour ne pas multiplier les planches, je n'ai pas reproduit le plan de cette salle, que l'on retrouvera coté avec soin dans le plan général. De plus, comme je donne les détails de toutes les colonnes, il sera facile au lecteur de se rendre compte de toutes les particularités de l'ensemble.

On voit, dans le plan de l'état actuel, qu'entre le portique de six colonnes, placé immédiatement devant l'escalier, et le grand carré de trente-six colonnes, il y a des massifs de pierre de taille qui sont en grande partie altérés par le feu, et qui ne me semblent être autre chose que le reste d'une enceinte qui entourait de toutes parts la grande salle carrée. On peut certainement objecter que, sur les parties latérales, ces massifs n'existent plus et n'ont pas laissé de traces; mais il est bien d'autres parties de l'édifice qui existaient certainement, et qui ont complétement disparu, notamment les murs qui reliaient les différents portails dans les salles que nous avons déjà examinées. Cette enceinte me paraît conforme à l'esprit de cette architecture, dans laquelle on retrouve quelque chose du caractère égyptien.

Sur la façade, l'enceinte aurait eu une grande porte centrale, et, de chaque côté, deux portes latérales. Les colonnes du premier portique ont été, je crois, surmontées de chapiteaux avec des taureaux accouplés. Tout l'ensemble de l'édifice aurait eu alors la même hauteur indiquée par les colonnes latérales, qui n'ont pour chapiteau que des couples de taureaux.

Il serait difficile de s'étendre plus longuement sur les probabilités de cette restitution, sans donner les détails les plus circonstanciés sur chacun des fragments qui m'ont guidé dans cette esquisse, et ce serait sortir du cadre que je me suis tracé; mais comme, jusqu'à présent, personne, en décrivant ces ruines, n'avait tenté de faire comprendre quelles étaient les formes probables des différentes parties du palais quand il était dans son intégrité, j'ai pensé que cet essai ne serait pas sans intérêt, et pourrait guider le lecteur dans des combinaisons qui lui paraîtraient approcher de la vérité.

PLANCHE CIV.

LE GRAND ORDRE.

J'ai réuni dans cette planche les détails de l'ordre qui compose les deux portiques latéraux de la salle hypostyle. Les bases, qui sont en forme de cloche, reposent à nu sur le sol, sans plinthe ni piédestal; elles sont décorées avec un goût que ne dédaignerait pas l'artiste grec le plus difficile. Le pourtour de la cloche est couvert de feuilles d'eau modelées avec une rare précision, et surmontées de palmettes qui s'appuient sur un rang de rais de cœur. Le tore, qui est peut-être un peu volumineux, n'est point orné, et le fût de la colonne, cannelé de quarante-huit cannelures, s'élance d'un seul jet en diminuant progressivement, sans être renflé à la base comme certaines colonnes grecques ou romaines.

On s'est souvent demandé si le couple d'animaux qui forme le chapiteau était des chevaux ou des taureaux. Je crois qu'il ne peut plus rester de doute que le sculpteur n'ait voulu représenter ce dernier animal, car il a le pied bifurqué : la tête, les naseaux, l'œil arrondi, sont bien ceux du taureau; cependant il n'est point armé de cornes. Le front est orné d'un écusson circulaire; le cou, les épaules et les mâchoires sont recouverts de faisceaux de poils frisés, et l'on retrouve un assez grand nombre de fragments de têtes, pour être assuré qu'il n'avait point de cornes quand il était dans son intégrité.

A la hauteur de l'oreille se trouve un trou carré, percé au milieu d'une partie circulaire, et qui a certainement servi à ajuster des oreilles, qui, je crois, étaient en métal. Il serait possible que par un bandeau, également en métal, qui aurait passé sur la partie supérieure du crâne, on ait ajusté aussi des cornes; mais je ne saurais l'affirmer. Ce qui me laisse dans une grande incertitude, c'est que les chapiteaux des tombeaux, qui sont dans le même genre que ceux que je décris, sont formés d'avant-corps de taureaux cornus.

La partie supérieure, entre les deux cous, est aplanie grossièrement, et l'on voit clairement qu'il a dû soutenir une

charpente. Les deux têtes portent des colliers ornés de rosaces, comme les figures colossales des pylônes. J'ai lieu de supposer que les têtes de taureau du pylône étaient identiquement semblables à celles des chapiteaux. En effet, dans l'ensemble de ces monuments, l'harmonie ou la similitude entre chacune des parties est telle, qu'en comptant le nombre de mèches frisées qui se trouvent à un des chapiteaux bicéphales, on est sûr de retrouver le même nombre, disposé de la même manière, quelle que soit la dimension du chapiteau ou de la construction à laquelle l'ordre est appliqué.

PLANCHE CV.

DÉTAIL DE L'ORDRE DE LA SALLE HYPOSTYLE.

Le grand quadrilatère, formé de trente-six colonnes alignées sur six de front, se distingue de l'aile antérieure par les piédestaux et les bases de ces colonnes, qui sont d'ordre dorique. Les fûts sont cannelés de quarante-huit cannelures. Le diamètre du bas de la colonne est de 1 mètre 63 c., celui du haut est de 1 mètre 48 c., c'est-à-dire que la colonne diminue à peu près d'un dixième de son diamètre. L'inspection du chapiteau fera mieux comprendre que toutes les descriptions le genre d'ajustement employé dans sa décoration. Si l'on en excepte l'appendice à volute qui le surmonte, il rentre tout à fait dans la forme des chapiteaux égyptiens. La partie inférieure imite les franges que dans l'Orient on met quelquefois à la hampe des lances. La forme du chapiteau est celle d'une fleur dont la corolle s'épanouit; il est divisé à l'extérieur en huit parties par des cordons de perles qui se répètent dans les deux listels haut et bas du chapiteau. L'ajustement qui le surmonte est formé de quatre groupes de double volute, dessin bizarre, qui ne représente à l'œil l'imitation d'aucune forme naturelle. En comparant la hauteur de ces colonnes à celle des portiques latéraux, j'ai remarqué que leur hauteur était juste celle des colonnes latérales, moins leur chapiteau. Ne serait-il pas possible que celles-ci eussent supporté aussi des chapiteaux à double tête, ce qui aurait donné à la salle centrale la même hauteur qu'aux deux ailes? On ne saurait douter que ces colonnes n'aient été destinées à supporter une toiture tout en bois; car si elles avaient été reliées par des architraves de pierre, nul doute qu'on n'en eût trouvé des débris au milieu de tant de fragments accumulés sur l'esplanade. Si je compare la forme de ces chapiteaux à celle que j'ai vue en Égypte, il n'y a pas de doute pour moi qu'ils n'aient été revêtus de peinture; mais, dans ce que j'ai pu observer de près, je n'en ai pas trouvé de traces.

Fig. 1. Élévation de l'ensemble du chapiteau de la salle centrale.

Celui de l'aile placée le long de l'escalier est en tout point semblable.

Fig. 2. Plan de la cloche du chapiteau renversée.

Fig. 3. Plan de la partie inférieure du chapiteau.

Fig. 4. La base et le piédestal de la Salle hypostyle.

Fig. 5. Plan de la partie supérieure de la cloche du chapiteau avec la base de l'appendice à volute.

Fig. 6. Plan de l'appendice à volute.

PLANCHE CVI.

DÉTAIL DE L'ORDRE PRÈS DES PYLONES.

Il existait, dans l'origine, un groupe de quatre colonnes placé entre les portes d'entrée du palais, et faisant partie des propylées. Il ne reste plus aujourd'hui que deux colonnes, mais elles sont parfaitement intactes. Ces colonnes sont du même style que le portique qui fait face à l'escalier; la base est en forme de cloche et décorée de feuilles d'eau. Cette partie est surmontée d'un tore avec deux filets. Le fût est cannelé et porte quarante-huit cannelures. Le chapiteau, en forme de lotus, est semblable à celui qui a été précédemment décrit, mais il est beaucoup plus élancé; il est surmonté de l'appendice à volute, qui lui-même se termine par une saillie de pierre destinée sans doute à s'emmancher avec les pièces de la couverture.

Fig. 1. Chapiteau de la colonne du portique.

Fig. 2. Base.

Fig. 3. Plan de l'appendice à volute.

Fig. 4. Plan de la partie supérieure du chapiteau.

Fig. 5. Plan du chapiteau à la hauteur de l'astragale.

Fig. 6. Base appartenant au portique faisant face à l'escalier. Les colonnes sont semblables à celles de la Salle hypostyle.

PLANCHE CVII.

PARALLÈLE DES ORDRES DE PERSÉPOLIS.

J'ai réuni dans cette planche, et à la même échelle, tous les ordres qui existent encore dans les palais de Persépolis. On peut ainsi comparer leurs proportions réciproques.

Fig. 1. La colonne des deux portiques placés à droite et à gauche de la Salle hypostyle.

Le diamètre de cette colonne est de 1 mètre 63 c.; la hauteur du fût est de 17 mètres 85 c.; ce qui donne, en ajoutant la base, dix diamètres de hauteur, proportion usitée dans les monuments grecs. Les deux avant-corps de taureau qui forment le chapiteau sont évidemment destinés à supporter des entraits ou architraves de bois; ce qu'on voit au tombeau ne laisse aucun doute à ce sujet. D'ailleurs, l'intervalle qui sépare les colonnes d'axe en axe, et qui est de 3 mètres 70 c. d'une part et 3 mètres 60 c. de l'autre, ne s'opposerait pas d'une manière absolue à la supposition que ces colonnes aient été reliées par des architraves de pierre. On voit fréquemment, dans des temples grecs, des pièces de pierre d'un pareil volume; mais comme sur le sol, au milieu de tant de débris des chapiteaux et des fûts, on ne rencontre pas le moindre vestige d'architraves, il faut en conclure que ces pièces étaient en bois. Les colonnes de ces portiques sont faites en calcaire gris noirâtre, et les fûts sont posés en délit; aussi les colonnes qui subsistent sont-elles plus ou moins éclatées dans leur longueur, comme si elles avaient été atteintes par le feu. On trouve dans certains endroits la pierre couverte d'une croûte jaune, comme un reste d'enduit dont la colonne aurait été couverte.

Fig. 2. Colonnes de la Salle hypostyle.

Les fûts de ces colonnes sont du même diamètre que ceux des autres portiques, mais leur hauteur est moindre d'un tiers. Cette différence est rachetée par la hauteur du chapiteau qui s'élève jusqu'à la hauteur des chapiteaux des autres colonnes; c'est pourquoi, dans l'essai de restitution que j'ai donné, j'ai supposé que l'un et l'autre portique étaient surmontés par des chapiteaux à têtes de taureau. Les ordres à chapiteau en forme de lotus m'ont paru n'avoir été employés que dans les intérieurs. Il existait un troisième ordre tout à fait semblable dans la Salle des Trônes; mais, n'en ayant trouvé que des fragments, il ne m'a pas été possible de le faire entrer dans ce parallèle. L'inspection seule de ces colonnes suffira pour convaincre que l'art égyptien n'était pas étranger aux artistes qui l'ont composé; les emprunts sont assez flagrants pour que nous puissions en conclure que le mode d'ornementation était aussi le même chez les deux peuples, et que les Perses n'ont pas dédaigné l'emploi de la couleur. J'en ai retrouvé ailleurs des traces incontestables; mais je n'ai aucune preuve directe que les colonnes aient été peintes.

Fig. 3. L'ordre du portique.

Les observations qui précèdent s'appliquent également à cet ordre.

Fig. 4. L'ordre extérieur de l'édifice appelé Harem de Djemschid.

Ces deux ordres ne diffèrent de ceux du palais que par leurs dimensions. La colonne qui porte le chapiteau à tête de taureau est seule encore en place.

Fig. 5. L'ordre intérieur du Harem de Djemschid.

Cette colonne est calquée sur celles du grand palais; mais comme elle se trouve renversée à terre en plusieurs fragments, il est possible que j'aie commis quelque erreur en la mesurant, et notamment dans la longueur du fût. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que, si la colonne à volute du grand palais ne dépasse pas la base du chapiteau du portique, il doit en être de même de la colonne du Harem de Djemschid vis-à-vis de celle qui porte un chapiteau à double tête.

PLANCHE CVIII.

FIGURE ALLÉGORIQUE AUX PYLONES DE L'OCCIDENT.

Les deux pilastres de la porte d'entrée sont ornés de deux figures colossales de taureau, placées symétriquement à droite et à gauche. La précision de ces sculptures est telle, qu'elles se ressemblent dans les moindres détails; les faisceaux de poils frisés qui ornent la poitrine et la coupe sont ajustés de telle manière qu'ils se trouvent en même nombre de chaque côté. Il semble, en un mot, que c'est la même figure reproduite dans un miroir. Il m'a donc semblé préférable, pour le coup d'œil du dessin, de négliger les cassures de la pierre; car ce qui manque d'un côté, on le retrouve

de l'autre. Si l'on compare les corps et les encolures de ces animaux au chapiteau bicéphale, il en résulte que les têtes des colosses étaient entièrement semblables à celles des chapiteaux, puisque dans l'une et dans l'autre on retrouve le collier, les ajustements de la crinière, le pied bifurqué, et enfin tout le galbe de l'animal. C'est d'après ces indications que j'ai placé dans un angle de la planche la tête du colosse comme je suppose qu'elle a été dans l'origine.

PLANCHE CIX.

FIGURE ALLÉGORIQUE PLACÉE AU PYLONE DE L'EST.

Les deux montants de la porte de l'est sont ornés de deux colosses placés symétriquement à droite et à gauche de l'entrée. L'avant-corps de ces figures est en ronde bosse, l'arrière-train est en bas-relief. La sculpture et les ajustements de cette partie du corps sont traités comme la figure des taureaux que j'ai décrite précédemment. Les grandes ailes et le poitrail couvert de plumes sont sculptés avec une grande finesse d'exécution, et, quelle que soit la bizarrerie de cette conception, on doit dire cependant que son aspect ne manque ni de grandeur ni de noblesse. On a cherché à expliquer de diverses manières l'allégorie cachée sous cet emblème; ce qu'il y a de certain aujourd'hui, c'est qu'elle était commune aux Assyriens et aux Perses, et l'on doit supposer qu'elle a été transportée dans ce dernier pays lorsque Cyrus s'est rendu maître de l'Assyrie. La coiffure de ces colosses a été l'objet de plusieurs commentaires; j'ai cherché à en exprimer les détails avec autant de précision que possible, et je laisse au lecteur à décider si la partie qui fait la base du bonnet est un simple ornement, ou si ce sont des cornes. Alors il faudrait les compter au nombre de dix, cinq de chaque côté. Les pieds de ces figures ont été très-endommagés, mais j'ai la certitude qu'ils étaient bifurqués comme ceux du taureau.

PLANCHE CX.

BAS-RELIEF PLACÉ DANS L'EMBRASURE D'UNE DES PORTES DU HAREM.

Ce bas-relief, qui a subi peu de mutilations, est sculpté sur une pierre calcaire d'une dureté remarquable, qui favorise le ciseau de l'artiste pour travailler avec une grande précision. Le sujet de ce bas-relief est évidemment allégorique. Tous ces animaux, plus ou moins fantastiques, représentent sans doute les mauvais génies qui tenteraient de venir troubler la demeure royale. Le héros qui les combat porte un costume un peu différent des autres figures qui sont sculptées à Persépolis; il a les épaules couvertes d'un manteau qui laisse les bras nus et parfaitement libres; sa robe est retroussée à la ceinture, et retombe en plis jusqu'à la hauteur du mollet; l'ajustement de la barbe et des cheveux est le même que celui de toutes les figures que nous regardons comme des Perses; sa coiffure est celle des doryphores qui veillent aux portes du palais : c'est peut-être la figure d'un mage ou d'un pontife. L'animal qu'il combat est évidemment le même que le taureau sculpté sur les pentes des escaliers et qui est dévoré par un lion. Le collier qu'il porte indique que ce n'est point un animal sauvage. Sa tête est armée d'une seule corne. Le sculpteur a-t-il eu l'intention de représenter un animal unicorne, ou a-t-il confondu dans le même profil les deux cornes de l'animal, comme on le remarque dans d'autres figures d'animaux, et notamment au bélier et au bouc qui sont sculptés dans certaines parties du palais? Je serais porté à me ranger de cette dernière opinion. En comparant l'avant-corps de ce taureau aux chapiteaux du tombeau, on voit que c'est encore le même animal qui s'y trouve représenté avec son collier et ses autres ajustements.

PLANCHE CXI.

DJEMSCHID ET SES PORTE-PARASOL (TCHADRE.)

J'ai conservé cette dénomination pour faire voir quel est le personnage auquel les indigènes donnent le nom de Djemschid. Les inscriptions lues sur les murailles de ce palais font connaître que ce portrait est celui du fondateur Darius. Ce même sujet est reproduit un grand nombre de fois à divers endroits du palais et dans des dimensions différentes; mais, comme ils ne varient dans aucun des détails, une représentation suffira pour toutes les autres. Ici le roi est suivi de deux serviteurs dont l'un tient le parasol et l'autre le chasse-mouches. Il est coiffé de la tiare; il tient de sa main droite une canne et de l'autre une fleur. On remarquera dans la tiare des trous de scellement qui indiquent que la coiffure avait un revêtement, de métal sans doute. C'est déjà une grande présomption pour croire que cette sculpture était polychrome; mais j'ai remarqué dans l'autre partie les traces des rosaces qui ornaient la robe du roi, et j'ai suffisamment développé plus haut les motifs qui me portent à conclure que la peinture concourait à l'ornement de ces bas-reliefs.

PLANCHE CXI *bis*.

DJEMSCHID ET SES PORTE-PARASOL.

RESTAURATION.

La plupart des bas-reliefs sont mutilés aux mains et à la figure; mais comme les mêmes sujets sont tous d'une similitude parfaite, on retrouve dans les uns les parties qui manquent dans les autres, et il est facile de rétablir ainsi le sujet de son état primitif. Ici les personnages présentent au spectateur le côté gauche. Le roi tient toujours sa fleur dans sa main gauche et son bâton dans sa main droite; mais les figures des deux suivants ne sont pas dans le même ordre que dans l'autre bas-relief : celui qui tient le *tchadre* ou parasol royal occupe toujours le premier plan. Dans ce bas-relief on voit encore la tiare du roi avec des trous de scellement. La partie supérieure du sujet est occupée par une figure emblématique qui se trouve reproduite au-dessus de toutes les représentations royales : c'est ce qu'on appelle le *ferouer* du roi, intelligence supérieure qui protége sa personne. Dans un de ces sujets une inscription en caractères cunéiformes est gravée en longueur sur les plis de la robe du roi.

PLANCHE CXI *ter*.

DJEMSCHID ET SES PORTE-PARASOL.

PEINTURES RESTITUÉES.

J'ai essayé de restituer dans cette planche les peintures dont j'ai retrouvé des traces dans les différents bas-reliefs du même sujet. Je me suis assuré que le fond du tableau était primitivement enduit de couleur bleue. D'autres exemples de fonds de bas-reliefs peints en bleu ou en rouge prouvent que cette méthode d'orner les bas-reliefs était usitée en Asie. Les rosaces dont j'ai couvert la robe du roi ont laissé des traces non équivoques sur la surface du bas-relief. La coiffure des suivants porte aussi quelques traces de peinture. J'ai dit plus haut [1] les raisons qui, pour ceux qui n'ont pas vu ce bas-relief, mais qui peuvent examiner ceux de Ninive, viennent à l'appui de mon opinion. Il est certain que ces derniers ne sont pas si chargés de peinture que celui de ma planche, mais c'est une question du plus au moins qui n'infirme pas du tout le principe des couleurs employées dans les bas-reliefs de Persépolis.

PLANCHE CXII.

PILASTRE DE LA SALLE DES TRONES.

Ce sujet est répété plusieurs fois dans diverses parties du palais et sous différentes dimensions. Ici le héros combat contre un animal qui représente assez le griffon des Romains; il a la tête d'un aigle, mais porte de grandes oreilles; son cou est revêtu de plumes, et de grandes ailes recouvrent son dos. Les jambes de devant sont celles d'un lion; les jambes de derrière sont celles d'un vautour. La hauteur totale de cette figure, dans le bas-relief de la Salle des Trônes, est de 3 mètres 60 c.; la largeur du bas-relief est de 3 mètres 20 c. Le costume du héros ou mage qui combat le monstre est semblable à ceux des personnages qui sont dans la même attitude aux autres bas-reliefs.

PLANCHE CXIII.

PILASTRE DE LA SALLE DES TRONES.

Les représentations royales sont multipliées dans toutes les parties du palais. Ici le roi est placé sous un dais richement brodé dont la partie supérieure est ornée d'un rang de taureaux et d'un rang de lions, et dans le centre est brodé le globe ailé. Une frange de passementerie termine la décoration du dais. Le roi est assis sur son trône, formé d'une chaise très-élevée, et il a sous ses pieds un tabouret. La chaise est soutenue par des griffes de lion, tandis que le tabouret a des pieds de taureau. Le roi est vêtu de sa longue robe; il porte une tiare moins élevée que dans les autres bas-reliefs; il tient sa canne dans sa main droite, et une fleur dans sa main gauche. Derrière lui est un serviteur dont la tête est enveloppée d'un capuchon, et la bouche couverte d'un voile pour arrêter le passage de l'haleine; de la main droite il tient le chasse-mouche, et de la main gauche, un linge. Tout cet ensemble est censé supporté sur une grande estrade dont les pieds sont historiés comme ceux de la chaise. De fortes griffes de lion reposent sur des piédouches élégamment sculptés. La hauteur de l'estrade est divisée en trois parties, dans chacune desquelles se

[1] Voyez pag. 189 et suiv. du texte.

trouvent un certain nombre de personnages ayant les bras levés comme pour soutenir le trône. Le premier rang se compose de quatre figures; on y reconnaît les peuples qui sont sculptés dans les bas-reliefs de l'escalier, et qui, je suppose, représentent les habitants du nord de la Perse : les Arméniens, les Bactriens, les Saces. La première et la troisième de ces figures portent de larges pantalons et des bottes. Le second rang, composé de cinq figures, représente les nations du centre : les Lydiens, les Cappadociens, les Mèdes et les Pactyens; enfin, le cinquième rang est composé de figures peu vêtues ou presque nues : on y reconnaît les Éthiopiens, les Égyptiens, les Babyloniens, formant les satrapies du sud. La sculpture de ce bas-relief, comme celle de tous les autres, est exécutée avec une précision toute mathématique.

Je n'ai pas reconnu de traces de peinture.

PLANCHES CXIV, CXIV *bis* et CXIV *ter*.

DÉTAIL DU BAS-RELIEF.

Pour donner une idée bien complète de cette sculpture, je l'ai divisée en trois planches : l'une qui contient l'ensemble, et les autres les détails. Ici nous voyons le personnage royal assis sur son trône dans un moment où il donne audience à un de ses sujets. La pose du roi et son trône sont les mêmes que dans le bas-relief précédent. Derrière lui est le serviteur chargé d'agiter l'air avec son chasse-mouche. Devant le roi brûlent des parfums dans deux vases qui sont placés entre lui et celui à qui il donne audience. Ce dernier tient la main devant sa bouche en parlant au monarque, pour que le contact de son haleine ne vienne pas souiller l'air que respire le souverain. Derrière le roi, et près du montant du dais, se trouve l'officier chargé de porter l'arc royal et la hache de combat. Il en est encore de même aujourd'hui dans les cours d'Orient : le grand sélictar ou porte-épée accompagne le monarque dans toutes les cérémonies. En dehors du dais et sur le côté droit est placé un doryphore dans le costume de ceux qui accompagnent le monarque. De l'autre côté est un officier du palais, tenant à la main un petit vase à anse contenant sans doute les parfums que l'on brûle devant la personne du roi. La partie inférieure du pilastre est divisée en cinq zones, contenant chacune une ligne de dix soldats dans leurs différents costumes de guerre; je les ai reproduits dans la feuille CXIV *bis*. Au premier rang sont les troupes qui approchent le plus près de la personne royale, les doryphores armés seulement d'une lance, les doryphores portant la lance et le bouclier. Ils sont tous coiffés de la tiare et vêtus uniformément de la robe médique; ils sont chaussés de souliers lacés. Les boucliers sont de forme ovale et échancrés par le côté; au milieu est un disque orné de quatre hémisphères. La ligne suivante est également composée de dix soldats de deux corps différents : la moitié formée d'archers vêtus de la grande robe et portant sur l'épaule le carquois et l'arc; l'autre moitié formée d'archers qui portent leur arc suspendu au côté et renfermé dans un grand étui. Ces derniers ont le poignard suspendu au côté droit; l'extrémité du fourreau est attachée à la cuisse par une courroie. Ce détail de l'armement indique, je pense, que ces derniers font partie de la cavalerie : le poignard n'est ainsi attaché que pour empêcher qu'il ne batte sur la cuisse lorsque le cheval est au trot.

PLANCHE CXV.

BAS-RELIEF D'UN PILASTRE DE LA SALLE DES TRONES.

Le sujet de ce bas-relief est le même que celui de la planche CXIII. Le trône du roi est placé sur une riche estrade dont les pieds figurent des griffes de lion. La hauteur de l'estrade est divisée en trois zones remplies de figures qui semblent porter sur leurs bras le trône du monarque; le premier rang a neuf figures, les rangs inférieurs en ont dix. Le prince est assis sur son trône, et tient dans sa main droite sa canne et dans l'autre une fleur de lotus. Derrière lui est debout un officier du palais qui a la main droite appuyée sur le dossier du trône. Le dais qui recouvre la personne royale est orné et ajusté comme ceux que j'ai décrits dans les planches précédentes. Tout le bas-relief est dominé par cette figure ailée, que l'on comprend être une intelligence supérieure veillant sur les destinées du monarque.

PLANCHE CXVI.

BAS-RELIEF AUX RAMPES DES ESCALIERS.

Le même sujet est reproduit invariablement dans toutes les parties du palais où se trouvent les escaliers. Il représente le combat d'un lion et d'un taureau. Ce dernier animal semble fuir l'attaque de son ennemi, qui se précipite sur sa croupe pour le dévorer. La tête du taureau est vue de profil, et ne paraît armée que d'une seule corne. Son cou est orné d'un collier, et les faisceaux de poils de son dos et de sa queue sont ajustés comme à la figure colossale placée

à l'entrée. Le lion, qui se précipite sur le taureau, est plein de vigueur et de mouvement; il est d'un dessin infiniment supérieur à celui de l'autre animal. J'ai placé dans l'angle de la planche une autre tête de lion sculptée à l'escalier du Harem. Cette dernière est plus écrasée, d'un dessin indécis, et bien loin de valoir les groupes placés aux abords du grand escalier.

PLANCHE CXVII.

ÉLÉVATION DU HAREM.

ÉTAT ACTUEL ET RESTITUTION.

On voit que ce qui reste de cet édifice, dont le plan a été donné planche XCXV, laisse peu de choses douteuses sur son état primitif. Les deux piliers de pierre placés à droite et à gauche accusent le portique. Comme la portée de l'architrave serait trop longue, on est conduit à supposer qu'elle était soutenue par quatre colonnes. Nous avons déjà vu que le genre de chapiteau à double tête était toujours employé au dehors des édifices, et ceux qui sont sculptés sur les tombeaux font voir comment l'architrave ou l'entrait venait s'emmancher sur leur dos. Le couronnement est supposé d'après celui des niches et des portes. On trouve dans quelques endroits des fragments à denticules qui motivent cette restitution. Toutes les parties latérales de l'édifice formant le corridor ont été démolies; on les a restituées avec les portes latérales. On a vu les détails de l'escalier représentés planche XCVII. Les quatre niches que l'on voit sous le portique sont percées, et servent à donner du jour à la salle intérieure; il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été éclairée autrement, puisque ses murs latéraux étaient entourés d'un corridor.

PLANCHE CXVIII.

COUPE DU HAREM.

ÉTAT ACTUEL ET RESTITUTION.

Il ne reste de l'intérieur de l'édifice que les niches et les chambranles des portes; tous les remplissages ont disparu sans qu'il en reste le moindre vestige. Je ne crois pas qu'ils aient été bâtis en pierre de taille, parce qu'il aurait fallu, pour ainsi dire, un travail méthodique pour arriver à leur destruction. De plus, les amorces de pierre que l'on voit dans la partie supérieure des portes annoncent, à mon avis, que ce remplissage était en petit appareil : ces amorces n'ont d'autre but que de relier les portes avec le corps de la maçonnerie.

J'ai pensé que la toiture de la salle carrée devait être soutenue par quatre colonnes; la portée des solives sur lesquelles devait reposer la terrasse eût été beaucoup trop grande. Les colonnes que j'ai placées à la partie supérieure de l'édifice sont motivées par l'espace vide et sans trace de construction qui occupe tout l'arrière de l'esplanade. La décoration de l'intérieur est empruntée aux divers sujets que l'on observe sculptés dans les ruines.

PLANCHE CXIX.

PALAIS DE FETH-ALI-SCHAH.

J'ai eu souvent occasion de répéter que rien ne ressemblait plus à l'architecture de Persépolis que l'architecture moderne de la Perse. J'aurais pu en donner de nombreux exemples; mais celui-ci suffira, je pense. Ce palais porte le nom de Tchehel-Seitoun, comme celui de Persépolis celui de Tchehel-Minar, qui signifient l'un et l'autre les Quarante colonnes. C'est là que le roi de Perse reçoit sa cour et ses principaux fonctionnaires. L'intérieur ne se compose que de deux grandes pièces, et nous n'y trouvons rien de ce qui constitue une maison d'habitation.

COUPE DES BAINS.

Il reste peu de chose de cet édifice, mais on peut voir encore qu'il était disposé de manière à recevoir une grande masse d'eau, par des canaux creusés dans son sol ou ménagés dans l'intérieur de ses murailles : c'est ce qui lui a valu le nom que les indigènes lui donnent. D'après ce qui subsiste, on voit qu'il ne différait en rien dans les détails de ses portes et ses fenêtres des autres salles que nous avons déjà décrites. Le plan de cet édifice est reproduit planche XCVI. On voit que la toiture était soutenue par trente-six colonnes.

Je ne me suis pas beaucoup étendu pour démontrer que les édifices de Persépolis étaient tous couverts en

terrasses; il me semble que cela ressort de l'état général des constructions. Strabon, dans sa description de la Susiane, ne manque pas de dire que le bois de palmier était employé pour bâtir les terrasses des maisons, et qu'on faisait les chambres étroites, afin de laisser à la solive la plus grande force possible. L'édifice est fondé sur le rocher aplani, et il ne reste dans l'intérieur aucun débris des parties supérieures. On voit par la coupe que l'élévation du bâtiment était semblable à celle du Harem. Il faut en conclure qu'elle doit être restituée dans le même esprit.

(Les planches CXX, CXXI, CXXII, manquent par suite d'une erreur de pagination.)

PLANCHE CXXIII.

TOMBEAU TAILLÉ DANS LE ROC.

Ce monument est creusé dans la montagne même de Persépolis, à 300 mètres environ des édifices du palais. Il est le plus orné de tous ceux qui subsistent encore; ses sculptures sont plus fines : je serais tenté de le regarder comme le plus moderne, et par conséquent comme celui qui était destiné à Darius. Il n'est point, comme les autres, taillé à une grande hauteur dans le rocher; on y arrive au moyen de deux esplanades superposées, et il se trouve au fond d'une retraite formée par la section des roches afin d'arriver à un plan vertical. Le portique du rez-de-chaussée se compose de quatre colonnes engagées du tiers de leur diamètre; les chapiteaux, formés de deux avant-corps de taureau, soutiennent chacun l'extrémité d'une architrave sur laquelle repose l'ensemble de l'entablement. Nous ne trouvons rien dans l'architecture grecque qui puisse être comparé à cette ornementation, mais elle offre beaucoup d'analogie avec les monuments de la Lycie [1]. L'un et l'autre genre d'architecture imite les constructions de bois. L'architrave est surmontée d'une rangée de fortes denticules, et la frise ornée d'une rangée de lions marchant vers le centre. Il n'y a point de corniche; un simple bandeau de peu de saillie en tient lieu.

La porte du tombeau est dans le même style que toutes celles que l'on observe dans les ruines du palais, mais elle est décorée avec plus d'élégance. Les chambranles sont couverts de deux lignes de rosaces sculptées avec beaucoup de finesse. Un ajustement semblable se remarque à la porte du temple d'Érechthée à Athènes. Le couronnement, formé de trois lignes de canaux ou de grandes pennes, lui donne du rapport avec certaines portes observées en Égypte; de sorte qu'on trouve là un ensemble qui tient à la fois de l'architecture grecque et de l'architecture égyptienne. Or, la Perse, qui a dominé pendant cent trente-cinq ans sur les Égyptiens [2] et sur les Grecs d'Asie, a nécessairement emprunté à ces deux peuples quelques-uns de leurs arts et de leurs artistes. Les panneaux de la porte sont simulés dans le rocher; il n'y a que les deux derniers qui étaient mobiles et qui sont aujourd'hui enlevés : on pénètre dans le tombeau par cet orifice. L'intérieur se compose d'une chambre grossièrement taillée dans la roche avec un sarcophage, mais sans aucun ornement intérieur. Sur la partie du rocher qui vient en retour à droite et à gauche sont sculptées des figures de doryphores dans le même costume et la même attitude que ceux que nous avons vus au palais; j'en reproduis un spécimen planche CXXV.

Le portique du tombeau est surmonté d'un encadrement qui occupe la largeur des trois entre-colonnements du milieu; il contient un bas-relief qui mérite une attention particulière. Sur une estrade de la plus grande richesse est sculptée la figure du personnage royal dans la pose de l'adoration. Il est vêtu de la longue robe, et coiffé de la tiare; mais ici, au lieu de la canne et de la fleur qu'il tient dans les autres sculptures, il a dans les mains un arc; devant lui est un autel sur lequel brûle le feu sacré, et dans la partie supérieure on voit le globe du soleil. Ce qui indique que la figure est bien celle du roi et non celle d'un mage, c'est cette figure de génie ailé tenant une couronne, et qui domine toutes les représentations du roi dans les autres bas-reliefs. Les deux pieds de l'estrade sont composés de trois parties : une colonne cannelée, une griffe de lion et un piédouche, qui se retrouvent aux bas-reliefs où est sculptée la figure du roi et qui forment aussi les pieds de son trône. Les extrémités de l'estrade sont formées par deux avant-corps de lion, ou plutôt de l'animal fabuleux, couvert de plumes, qui est représenté dans la planche suivante. La hauteur de l'estrade est divisée en deux zones remplies par deux lignes de quatorze figures posées en forme de cariatides et qui soutiennent le trône; elles sont détaillées planche CXXVI.

PLANCHES CXXIV, CXXV ET CXXVI.

La planche CXXIV donne le détail de la porte avec les rosaces et le dessin en grand du pied de l'estrade. Quelle que soit la singularité de ces ajustements, on retrouve cependant dans les détails une influence marquée de l'art grec. Ainsi, les perles et les lambrequins de la partie supérieure se retrouvent bien souvent sur les peintures de certains vases grecs. Les cannelures de la colonne ne sont autre chose qu'une suite de tores et de scoties qui forment les

[1] Voyez *Description de l'Asie Mineure*, tome III, *Lycie*.
[2] Diodore, liv. Ier, chap. 44.

bases des colonnes grecques. La tête de l'animal fantastique rappelle aussi certaines chimères, et notamment celles du temple d'Apollon Didyme.

La planche CXXV donne les détails de la colonne et de quelques figures. J'ai déjà dit, à l'occasion des chapiteaux du grand ordre, que je ne concevais pas comment les cornes du taureau pouvaient être ajustées, puisque sur plusieurs d'entre eux le front des animaux est parfaitement intact et ne laisse voir aucune trace de fracture. Ici les chapiteaux sont engagés dans le rocher, et on ne peut nier que les têtes n'aient une corne unique. A la place des oreilles sont creusés deux trous carrés; il est probable qu'elles étaient ajustées à part. Dans l'angle de la planche est reproduit l'officier chargé de porter l'arc du roi; il tient sur son dos l'étui de l'arme, et à sa main droite une petite hache de combat. Dans la composition générale il occupe la partie inférieure au pied de l'estrade. La figure placée dans l'angle à droite est un détail des adorateurs qui tiennent leur main placée devant leur bouche pour que leur haleine n'altère pas la pureté du feu sacré.

La planche CXXVI donne le détail des vingt-huit cariatides qui soutiennent l'estrade du tombeau. On y reconnaît les costumes de tous les peuples qui figurent dans les différents bas-reliefs, notamment des Mèdes, des Saces, des Phrygiens et des Éthiopiens. C'est bien là l'ensemble des populations de l'empire, concourant au grand sacrifice qui s'accomplit par l'organe du roi.

PLANCHE CXXVII.

TOMBEAUX DES ROIS, VALLÉE DE NAKCH-Y-ROUSTEM.

Cette planche représente un des lieux les plus célèbres de l'antiquité : c'est là que les dynasties des Achéménides avaient fait creuser à grands frais leurs tombeaux de famille. Cette longue ligne de rochers verticaux, composés de calcaire dur et compacte, se prêtait merveilleusement à ce genre de travail. On conçoit très-bien la description de Diodore, qui dit que ces tombes étaient inaccessibles, et que les corps y étaient transportés au moyen de machines. Dans la partie inférieure du tableau on voit un certain nombre de bas-reliefs qui appartiennent à un autre âge et à une autre dynastie : ce sont les trophées des princes sassanides, qui ont régné sur la Perse depuis l'an 240 jusqu'à l'an 632 de Jésus-Christ.

PLANCHE CXXVIII.

PLAN ET ÉLÉVATION D'UN DES TOMBEAUX DES ROIS.

La composition de ce monument est la même que ceux que j'ai déjà décrits, mais il offrirait à l'antiquaire un intérêt bien plus grand s'il était plus accessible. Plusieurs inscriptions en caractères cunéiformes couvrent les parois du rocher; elles sont écrites en caractères trop fins pour pouvoir être facilement copiées, même à l'aide de lunettes d'approche. L'encadrement inférieur est à 6 mètres environ au-dessus du sol, il a 6 mètres 60 c. de hauteur. La hauteur totale du portique est de 7 mètres 60 c., et enfin la hauteur de l'encadrement supérieur est de 9 mètres 60 c. L'inscription placée près de la figure du roi est donc à environ 29 mètres au-dessus du sol. On voit, par le plan du tombeau, que l'intérieur se compose d'une chambre sépulcrale très-étroite avec trois sarcophages taillés dans le roc; elle est complétement noircie par la fumée des torches, et ne paraît jamais avoir reçu aucun ornement. A droite et à gauche du plan sont les détails de la base et de la porte.

PLANCHE CXXIX.

TRIOMPHE DE SAPOR SUR VALÉRIEN.

Ce bas-relief, un des plus remarquables de tout l'ensemble qui décore les rochers de Nakch-y-Roustem, a une longueur de 12 mètres 60 c. et une hauteur de 7 mètres. On y reconnaît le portrait du prince sassanide Sapor Ier, un des premiers et des plus célèbres monarques de cette dynastie. La figure du prince est tout à fait semblable aux médailles qui sont parvenues jusqu'à nous; l'ajustement de la coiffure et de la couronne est exactement le même. On voit se développer autour de sa tête cette profusion de rubans et de bandelettes qui était un des luxes de ces princes; il est monté sur un cheval qui rappelle plutôt les races du Nord que celles de l'Arabie. Devant le prince est prosterné à genoux l'empereur des Romains, Valérien, vaincu et prisonnier; près de l'empereur est une autre figure de général qui présente au roi de Perse ses bras attachés par des liens. Toutes les figures de rois sassanides ont pendues à la croupe de leurs chevaux deux grosses houppes qui, si l'on en juge par quelques bas-reliefs, devaient être en laine, mais qui sont suspendues par des chaînes de fer. J'ai cherché à m'expliquer l'utilité de cet ajustement : il me semble

que ce ne peut être un ornement futile; je crois en avoir trouvé l'usage dans un tableau sur émail que j'ai observé à Ispahan, et que j'ai reproduit planche LXXX. Il représente les combats de Roustem. On y voit l'un des combattants enlacer son adversaire avec un lien, ou une espèce de *lazzo*, pour le renverser de dessus son cheval. Ce dernier essaye en vain de couper le lien avec son sabre. Je suis porté à penser que les chaînes qui pendent à la selle des princes sassanides ne sont autre chose que cette arme offensive dont la tradition s'est conservée en Perse jusqu'au moyen âge. Derrière la figure du roi est sculpté un buste d'homme coiffé de la tiare, et qui fait avec sa main un geste souvent répété dans les bas-reliefs sassanides, et qui est évidemment un geste de salut et de respect. Au-dessous de ce buste était une longue inscription en langue pehlvi, qui est aujourd'hui entièrement effacée.

PLANCHE CXXX.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Ce bas-relief est sculpté dans la partie occidentale des rochers, à quelques mètres au-dessus du sol; se trouvant, par sa position, à l'abri des injures des passants, il est d'une conservation parfaite. Deux cavaliers montés sur des chevaux à lourde encolure, et portant l'un et l'autre les insignes de la royauté, se présentent face à face, et sont dans l'action de se transmettre une couronne. Le cavalier de droite porte une couronne crénelée, comme les princes qui sont représentés sur les médailles des Sassanides; il tient de sa main gauche une épée ou un bâton, et de la droite il présente la couronne à l'autre cavalier. Son cou est orné d'un collier, et un large bouton retient sur ses épaules la partie supérieure de sa tunique. Il a des manches serrées et un justaucorps qui descend jusqu'à la hauteur de ses genoux. De larges culottes couvrent ses pieds, qui sont ornés de rubans selon la mode des princes sassanides. Ce cheval est équipé d'une manière assez simple : la bride et le mors ressemblent exactement aux nôtres; le poitrail et la croupière sont ornés de disques de métal. De chaque côté de la selle pendent deux énormes glands de laine qui sont retenus par des chaînes; c'est l'ornement obligé de tous les cavaliers sassanides : j'ai dit plus haut l'usage auquel je croyais ces liens destinés. Sous les pieds du cheval est couché le corps d'un homme barbu, coiffé d'une sorte de couronne; une longue draperie couvre son corps et se perd dans le fond du tableau. L'autre personnage, équipé comme le précédent, est coiffé d'un casque arrondi, surmonté du globe royal, auquel est attaché un large bandeau. Sa barbe est courte, et ses cheveux flottent négligemment sur ses épaules. Son vêtement est exactement le même que celui de l'autre cavalier; il a également sous les pieds de son cheval le cadavre d'un ennemi vaincu. Il étend la main droite pour saisir la couronne qui lui est offerte, et de la main gauche il fait un geste que nous voyons reproduit dans la plupart des bas-reliefs sassanides, et que je regarde comme un geste d'obéissance et de soumission, geste qui est encore en usage chez les Persans pour reconnaître ceux de la même caste [1]. Derrière ce prince est un écuyer tenant le chasse-mouches levé derrière la personne du roi; il est coiffé du casque arrondi en usage dans l'armée des princes sassanides. Des inscriptions en langue grecque et en langue pehlvi, que j'ai calquées avec soin, donnent la date de cet ouvrage. M. de Sacy, dans son mémoire sur les antiquités de la Perse, en a restitué une partie. Près de la figure qui reçoit la couronne est gravée l'inscription suivante :

« C'est ici la figure du serviteur d'Ormuzd, du dieu Ardeschir, roi des rois d'Iran, de la race des dieux; fils du dieu Babec, roi. »

Près de l'autre figure, l'inscription grecque porte :

« Ceci est la figure du dieu Jupiter. »

Il résulte de ces inscriptions que ce bas-relief a été exécuté à l'occasion de la transmission de l'empire du roi Ardeschir, chef de la dynastie sassanide, à son fils Sapor ou Schapour Ier. La largeur de ce bas-relief est de 7 mètres 40 c. [2].

PLANCHE CXXXI.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC A NAKCH-Y-ROUSTEM.

Cette composition, comme on peut le voir dans la vue générale, est sculptée au pied du second tombeau. Le caractère de cette sculpture présente beaucoup plus de mouvement qu'on n'est habitué à en rencontrer dans les

[1] Lorsque deux voyageurs se rencontrent dans une caravane, ils ont un moyen de reconnaître, sans se parler, de quelle secte de l'islamisme ils font partie. Celui qui interroge lève l'index, et le courbe en forme de croissant; le doigt ainsi courbé forme, disent-ils, la lettre *aïn*, première lettre du nom d'Ali : cela indique qu'il est de la secte des schiites. Si l'interlocuteur est de la même secte, il répond en faisant le même signe. C'est ce mouvement que nous voyons représenté sur presque tous les bas-reliefs sassanides, et qui, malgré l'explication des Persans, me paraît d'un usage antérieur à l'établissement de l'islamisme. Si, au contraire, l'individu interpellé est de la secte d'Omar, il présente l'index élevé; cela indique qu'il est sunnite. Le geste est ordinairement accompagné des mots *ja Ali*, ou *ja Omar*. Les Persans vont même plus loin; ils racontent, à ce sujet, une niaiserie qui a grande créance parmi eux : c'est que, si un homme se trouve sur un chemin, face à face avec un lion, il n'a qu'à faire le geste des schiites et dire *ja Ali*, le lion passe son chemin; tandis que, s'il a le malheur de lever le doigt et de dire *ja Omar*, le lion le dévore immédiatement.

[2] Voyez, pour le texte des inscriptions, la planche 142.

compositions de cette époque. Deux cavaliers se précipitent l'un sur l'autre dans la fureur du combat. Celui de droite, coiffé d'un casque à la romaine, est monté sur un cheval qui se cabre sous le choc qu'il reçoit du cheval de son adversaire. Le vêtement du cavalier ne peut être reconnu qu'en masse, parce que la surface de la pierre est altérée. Il portait un justaucorps comme les princes sassanides; sa lance vient de se briser sur le bouclier de son adversaire, qui de son côté lui porte au visage un coup vigoureux de son arme. Le cavalier vainqueur, celui qui occupe la partie la plus importante du tableau, et en l'honneur duquel cet ouvrage est certainement exécuté, a une coiffure des plus singulières : c'est un bonnet surmonté de trois pointes, lesquelles sont terminées par trois boules cannelées. Son corps était couvert d'une thorachique couverte d'écailles, dont il reste quelques indices. Il porte à son côté droit un long carquois, et, contrairement aux usages des princes sassanides, l'un et l'autre combattant sont vêtus de hauts-de-chausses collants. Les brassards du dernier sont surmontés de globes semblables à ceux de son bonnet, qui devaient être très-incommodes dans les mouvements du combat. Son cheval est orné d'une profusion de glands, et sous son ventre est suspendu un chapelet de disques de métal qui, par leur choc, devaient exciter l'animal. Ce cavalier est suivi d'un écuyer qui porte une enseigne en forme de croix, et ornée de cinq globes dans le genre de ceux qui décorent le bonnet du prince. Il n'y a aucun indice qui puisse mettre sur la voie du sujet représenté par ce monument. Les figures ne ressemblent point aux médailles que nous connaissons, et les vêtements diffèrent totalement de ceux des princes de la dynastie sassanide; aussi le champ reste-t-il ouvert aux conjectures auxquelles des découvertes inattendues pourront donner quelque certitude.

Par suite de l'exhaussement du terrain, ce bas-relief est en partie couvert de terre et a beaucoup souffert du temps et des hommes. Dans beaucoup de parties on ne reconnaît plus que le profil, et les accidents de la lumière font seuls paraître et disparaître quelques détails qui, vus par un observateur, peuvent échapper à un autre.

PLANCHE CXXXII.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Le sujet de ce bas-relief diffère peu de celui que nous venons de décrire : on y retrouve tout l'ensemble et les accessoires du monument précédent. Deux cavaliers se précipitent l'un sur l'autre dans la fougue d'un combat acharné; celui de droite est renversé par la violence du choc, et reçoit dans la poitrine un coup de lance de son ennemi. La pierre est tellement dégradée, qu'on ne peut suivre que les contours de cette figure : elle paraît avoir été coiffée d'un casque, et porte des vêtements étroits, qui indiquent, à mon avis, qu'il est étranger aux princes sassanides. Des flots de glands ornaient la croupe de son cheval. Le combattant vainqueur est coiffé d'un casque ailé et surmonté du globe; des rubans et des glands de laine, ornement obligé des princes de cette époque, flottent autour de sa tête. Il reste encore sur la pierre quelques indices d'une cuirasse couverte d'écailles. Ses pieds sont ornés de rubans, et un long carquois pend à son côté : nous verrons plus loin que cet ajustement n'est pas étranger aux princes sassanides. Les jambes paraissent enveloppées d'un haut-de-chausses étroit; mais peut-être la dégradation de la pierre a-t-elle fait disparaître les plis légers des larges culottes que portent ordinairement ces princes. Derrière cette figure est un porte-enseigne dont on ne voit que la masse à moitié effacée. Sous les pieds du cavalier on voit le cadavre d'un ennemi vaincu; il est coiffé d'un casque arrondi. Ce monument, comme on le voit, est dans un état de dégradation avancée; on peut cependant être assuré qu'il est relatif à un des hauts faits d'un des descendants d'Ardeschir, et, peut-être, de ce prince lui-même. Le cavalier vaincu n'est certainement pas un Romain; il a toute la tournure d'un Asiatique; c'était sans doute quelque prince parthe ou bactrien qui refusait de reconnaître la suprématie des fils de Sassan.

PLANCHE CXXXIII.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

On a lieu de regretter que ce monument se soit trouvé exposé à toutes les mutilations par la position qu'il occupait à la base de la montagne. Les détritus tombés de la partie supérieure l'ont recouvert en partie, et il s'est trouvé plus facilement à portée des atteintes des habitants, généralement peu portés à la conservation des figures humaines. Il me semble supérieur par sa composition, autant que par son dessin, à la plupart des bas-reliefs qui existent dans ce lieu. Il se compose de trois figures plus grandes que nature. Au milieu est un roi coiffé de la tiare, et la tête surmontée du globe, apanage de la royauté. Sa chevelure abondante flotte de chaque côté de sa figure, et de larges rubans plissés se développent derrière sa tête. Son cou est orné d'un collier de perles; il porte pour vêtement une tunique plissée à la taille, mais dont les manches sont étroites. Ce costume est identiquement le même que celui de la statue authentique du roi Sapor Ier; mais il faut voir si l'action représentée dans ce tableau s'accorde avec quelques faits du règne de ce prince.

Le personnage sculpté dans le bas-relief tient de la main droite une couronne ornée de bandelettes qu'il présente à un autre personnage, évidemment une femme. Les hanches et le sein sont suffisamment indiqués pour qu'il n'y ait point de doute sur son sexe. Ses cheveux, au lieu d'être bouclés comme ceux du roi, descendent en nattes de chaque côté de la figure, qui est imberbe. La tête est coiffée de la couronne murale, et surmontée d'un groupe de cercles, qui sont sans doute des cheveux frisés; le bandeau royal flotte derrière sa tête. Cette femme tient de la main droite l'autre côté de la couronne qui lui est offerte par le prince. Derrière ce dernier se tient un personnage coiffé du bonnet recourbé; il a une barbe courte et les cheveux rejetés derrière la tête; il a sa main gauche sur la garde de son épée, et fait de sa main droite le geste que nous avons déjà remarqué dans les figures d'un rang secondaire. On ne saurait se tromper sur le sujet de ce bas-relief : c'est évidemment un prince qui partage l'empire avec sa femme. Chosroës, surnommé Anouschirvan, qui régnait de 579 à 591, partageait, dit-on, les charges de la royauté avec sa femme, Irène, célèbre encore chez les Persans, sous le nom de la belle Schirin. Les amours de ces princes font encore le sujet de leurs chants et de leurs récits, et les aventures de cette princesse sont sculptées sur un des soubassements d'un kiosque moderne, à Schiraz. La troisième figure représente un personnage quelconque de la cour du prince.

D'après les figures semblables à celles qui font le sujet du bas-relief, que j'ai retrouvées en plusieurs endroits, il est facile d'imaginer comment étaient disposés les jambes et les pieds de ces figures. Elles avaient un large pantalon flottant, pendant jusqu'à la cheville, et leurs pieds étaient ornés de bandelettes flottantes.

Un autre prince de la dynastie sassanide, Vahraran V, est aussi célèbre par le profond amour qu'il portait à sa femme. Ker-Porter, se basant sur une anecdote tirée de l'histoire de Perse de Malcolm, est disposé à voir dans notre bas-relief le portrait du prince Vahraran et de sa femme.

A défaut d'inscription qui puisse éclairer positivement la question, le champ reste ouvert aux conjectures.

PLANCHE CXXXIV.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Ce monument est le plus médiocre de tout le groupe de Nakch-y-Roustem; il est grossièrement ébauché, et, en très-grande partie, altéré par l'action du temps. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il change d'aspect pour le spectateur, selon la manière dont il est éclairé. Il a été dessiné par Ker-Porter : nous ne sommes pas d'accord sur un détail, en réalité de peu d'importance; mais j'ignore de quelle part peut provenir l'erreur. Ker-Porter représente la figure principale sculptée seulement jusqu'aux genoux; moi, il me semble l'avoir vue en pied, car c'est ainsi qu'elle existait dans mon esquisse. Ici le prince, debout au milieu d'un groupe de personnages, tient sa main gauche appuyée sur son épée, et le bras droit est replié sur sa poitrine. Il est dans l'attitude d'un homme qui pérore; sa tête est ornée du casque ailé et surmontée du globe; ses cheveux abondants flottent derrière sa tête. A sa droite apparaissent les bustes de cinq personnages, dont quatre sont coiffés et le cinquième nu-tête. Il semble placé dans une tribune. A sa gauche sont trois bustes également coiffés de casques ou de tiares; leurs mains sont élevées, et font le geste de soumission déjà indiqué. Il serait difficile d'expliquer le sujet de ce monument d'une manière positive : c'est très-probablement le roi au milieu de son conseil; mais il n'existe aucune inscription qui fasse connaître le nom du monarque.

PLANCHE CXXXV.

VUE D'UN DES TOMBEAUX DES ROIS.

Ce monument, situé à l'extrémité de la vallée, dans une partie de la montagne qui vient en retour d'équerre fermer pour ainsi dire ce lieu vénérable, offre dans son ensemble l'aspect le plus imposant qu'il soit possible d'imaginer. Quand on pense que, pour exécuter une œuvre semblable, les anciens n'avaient à leur disposition aucun des agents puissants que nous possédons, et que tout cela est taillé dans une roche d'une dureté remarquable, à l'aide du marteau et du ciseau, on ne saurait calculer combien de temps et de dépense il a fallu pour exécuter ce monument. Dans l'état actuel des choses, il est parfaitement inaccessible aux curieux, car on ne saurait trouver dans le voisinage aucune échelle pour arriver à la plate-forme. Ce monument ne diffère en rien de ceux que nous avons déjà décrits, et une pareille similitude indique que le dessin de la grande estrade et de tous les personnages qui y sont représentés avait un sens emblématique aux yeux des anciens habitants. Le monument n'a subi d'autre mutilation que l'agrandissement de l'ouverture qui conduit dans la salle sépulcrale, et il sera encore longtemps le sujet des pèlerinages des artistes et des savants de l'Europe.

PLANCHE CXXXVI.

RESTES DU HAREM DE DJEMSCHID.

Cette planche donne l'idée la plus exacte des ruines qui subsistent encore près de la rivière, et que les habitants appellent Harem de Djemschid. La chaîne de montagnes que l'on voit dans le fond est celle de Nakch-y-Roustem. On voit sur le premier plan un amas de chapiteaux et de bases qui tiendraient une place distinguée dans les musées d'Europe, et qui sont là exposés à une ruine prochaine. La colonne qui subsiste encore sert souvent de point de mire aux indigènes pour décharger leurs fusils. On verra, dans la planche suivante, combien il est difficile d'expliquer la forme véritable de cet édifice.

PLANCHE CXXXVII.

PLAN ET COUPE DE LA PORTE.

On ne saurait avoir de doute sur la destination des ruines qui font le sujet de ce dessin : c'était évidemment une porte de ville, une des portes, sans doute, de l'antique Persépolis, dont on cherche en vain l'exact emplacement. Les murs venaient se rattacher aux deux petits corps de garde qui sont de chaque côté. La porte avait deux baies, l'une pour l'entrée, l'autre pour la sortie; en cela les dispositions n'ont pas changé depuis plus de deux mille ans, car les portes des villes de guerre construites par le corps du génie sont encore exactement sur le même plan. La coupe, qui est reproduite fig. 1, fait voir le système de construction. Il ne diffère pas de celui de l'enceinte du palais.

Fig. 3. Plan du Harem de Djemschid.

Il ne reste de cet édifice rien qui puisse mettre sur la voie de sa forme primitive; c'était sans doute une faible partie du vaste ensemble qui couvrait toute l'esplanade où il est situé. La partie teintée en noir représente les constructions hors de terre; celle en gris, les remplissages que l'on suppose avoir existé.

PLANCHE CXXXVIII.

DÉTAIL DE L'ORDRE DU HAREM DE DJEMSCHID.

Le chapiteau que je reproduis ici est parfaitement intact, et tranche, selon moi, la question de savoir si les animaux sculptés portaient ou non un front armé de cornes. On voit qu'il ne reste aucune fracture qui indique que cet appendice ait jamais subsisté; quant à la corne unique placée au milieu du front, il est impossible qu'il y en ait jamais eu. Les oreilles étaient ajustées au moyen des trous carrés qui sont percés de chaque côté de la tête. On ne saurait se méprendre sur la nature de l'animal représenté : c'est bien réellement un taureau, mais un taureau sans cornes.

L'exécution de cet ordre est aussi parfaite que celle des sculptures du grand palais; aucun détail n'est négligé, et il n'est pas une des houppes de poil qui soit moins finie que l'autre. La base ne s'éloigne pas du principe établi dans les grands édifices, et ne le cède en rien en grâce et en élégance à ce que l'architecture grecque nous a laissé de plus fini.

PLANCHE CXXXIX.

ARDESCHIR ET SA COUR, BAS-RELIEF DE NAKCHI-RAJAB.

J'ai conservé à ce bas-relief le nom d'Ardeschir qu'on lui donne dans le pays, quoique l'inscription démontre que c'est le portrait de Sapor; mais il est bon de conserver ces indications, pour que les voyageurs retrouvent facilement les monuments. Ce monument est sculpté sur la paroi d'une retraite naturelle, formée par les rochers qui font face à l'esplanade du Harem de Djemschid. Il est placé au niveau du sol; aussi, les fanatiques qui ont mutilé les têtes de la plupart de ces sculptures ont-ils exercé leurs ravages là plus que partout ailleurs. Avec de l'attention, néanmoins, on peut suivre les contours de toutes les figures, car la pierre est d'une telle dureté qu'on n'a pas pu les effacer entièrement. Tout le profil de la couronne est conservé, mais la face de la principale figure a été complétement enlevée. On voit que la mutilation a été l'objet d'un travail spécial; on avait commencé à enlever au ciseau la jambe du cheval, mais la dureté de la matière a rebuté les dévastateurs. Placé dans les conditions les plus favorables pour être dessiné, pouvant voir et atteindre chacune des parties et l'examiner avec précision, j'ai retracé tous les contours tels que je les ai retrouvés; c'est pour cela que mon dessin paraît moins ruiné que ceux reproduits par mes prédécesseurs. Il

n'y a que les choses dont je n'ai pu me rendre compte que j'ai laissées dans leur état naturel. Trois longues inscriptions, en langue grecque et en langue pehlvi, sont gravées sur le poitrail du cheval et au-dessous de sa tête. Elles sont parfaitement conservées, ce qui prouve que la rage des iconoclastes s'adressait au fait des figures sculptées plutôt qu'au souvenir des héros qu'elles représentaient. Le rocher, là comme ailleurs, est de calcaire dur, et non pas de marbre. Le sujet de ce bas-relief est expliqué par l'inscription. Le cavalier qui précède la foule d'officiers est le roi Sapor Ier : le prince porte un vêtement semblable à celui de la statue colossale qui se retrouve dans la ville de Schapour; son cheval est orné de disques de métal et de lanières terminées par des globes; il porte aussi cette chaîne terminée par un corps ovoïde que nous avons vu dans d'autres bas-reliefs être une houppe de laine. Derrière le prince sont placés, dans l'attitude du repos, un certain nombre de personnages qui sont certainement les officiers de sa garde, comme nous les retrouverons dans les bas-reliefs de Schapour. Ils sont coiffés d'un casque de forme ovale, et s'appuient les mains sur de longues épées. Les proportions de ces figures sont extrêmement mauvaises; elles sont infiniment trop courtes, et cette faute capitale de dessin semble avoir été motivée par les accidents de la couche du rocher : car il est évident que celui qui a dessiné le cavalier était bien en état de dessiner une figure d'homme à pied dans de meilleures proportions. M. de Sacy, dans son mémoire sur les antiquités de la Perse, est le premier qui ait expliqué et traduit les inscriptions grecques et pehlvi qui se trouvent sur ce monument, qui sont la traduction l'une de l'autre, et qu'il traduit ainsi : « C'est ici la figure du serviteur d'Ormuzd, du dieu Sapor, roi des rois de l'Iran et « du Touran, de la race des dieux; fils du serviteur d'Ormuzd, du dieu Ardeschir, roi des rois de l'Iran, de la race « des dieux, petit-fils du dieu Babeck, roi [1]. »

PLANCHE CXL.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC A NAKCHI-RAJAB.

Ce bas-relief est sculpté sur la paroi droite de la retraite de Nakchi-Rajab; il représente deux cavaliers dans le costume royal des princes sassanides, coiffés de la couronne murale, et montés sur des chevaux caparaçonnés comme ceux que j'ai déjà décrits; ils sont dans l'action de donner et de recevoir une couronne. Ce sujet, multiplié dans tous les lieux où ont régné les princes sassanides, porte à croire qu'un semblable tableau était exécuté à la fin de chaque règne, pour perpétuer le souvenir de l'avénement du successeur.

Le monument que nous décrivons a été gravement endommagé, et la nature de la roche sur laquelle il est sculpté y a beaucoup contribué, car elle est là moins homogène que dans l'autre partie. Un bas-relief identiquement semblable, mais qui porte une inscription, est sculpté dans la ville de Schapour; on y retrouve le nom de Vahraran et de son successeur Narsès. Le premier de ces princes transmet au second les emblèmes de la royauté, consistant en une couronne à laquelle sont attachées de longues bandelettes.

PLANCHE CXLI.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC A NAKCH-Y-ROUSTEM.

Ce monument est d'une exécution plus grossière et d'un dessin plus incorrect qu'aucun de ceux que [illegible] examinés; il est, de plus, fortement endommagé par le temps. Le sujet représenté est aussi une transmission de couronne; mais ici les princes sont à pied. Si l'on compare les costumes de ces personnages avec ceux de la planche CXXX, dont nous connaissons les noms, on doit croire que nous avons ici une seconde édition des portraits d'Ardeschir et de Sapor Ier. Ce dernier a la tête surmontée du globe royal, et, derrière lui, un officier tenant le chasse-mouches, qui sont, ce me semble, les signes auxquels on reconnaît le prince régnant. Toutes les autres figures qui font partie de ce tableau ont la main droite levée et l'index recourbé, signe, comme je l'ai dit, de respect et d'obéissance. L'officier qui a la main appuyée sur son épée, porte une très-longue manche; c'est aussi chez les Persans un signe de soumission et de respect de cacher ses mains sous de longues manches; nous en avons la preuve dans d'autres bas-reliefs.

PLANCHE CXLII.

INSCRIPTIONS DE NAKCH-Y-ROUSTEM.

Le groupe supérieur est gravé sur le bas-relief de Nakchi-Rajab, reproduit planche CXXXIX. Il se compose [illegible] trois parties : une inscription pehlvi et une inscription grecque gravées sur le fond du bas-relief, et une inscription pehlvi gravée sur la poitrine du cheval.

Le groupe inférieur est placé sur le bas-relief de Nakch-y-Roustem, reproduit planche CXXX.

[1] Voyez, pour le texte, la planche 142.

Tous ces caractères ont été calqués sur la pierre même; on peut les considérer comme exacts.

L'inscription placée dans l'angle inférieur du cadre appartient au bas-relief de Schapour, reproduit planche CXLVI.

PLANCHES CLXIII et CXLIV.

Inscription en caractères cunéiformes placée sur la muraille de la terrasse de Persépolis faisant face au sud; elle est gravée sur une pierre de 8 mètres de long sur 1 mètre 50 c. de hauteur.

(La planche CXLV manque par suite d'une erreur de pagination.)

PLANCHE CLXVI.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC A SCHAPOUR.

Ce monument, comme celui que nous avons vu à Nakch-y-Roustem, est relatif au triomphe du roi Sapor Ier sur l'empereur Valérien, événement d'une importance capitale pour la Perse, et qui a été illustré par des monuments nombreux dont nous retrouvons un grand nombre dans toutes les contrées où ont régné les princes sassanides. Celui qui fait le sujet de cette planche est, sans contredit, le plus remarquable de ceux qui subsistent, tant par sa belle conservation que par le talent avec lequel toutes ces figures sont traitées. Le groupe principal l'emporte de beaucoup, par la correction du dessin, sur le bas-relief qui existe près de Persépolis. Ce qui a singulièrement contribué à la conservation de ces sculptures, c'est qu'elles sont placées sous un auvent naturel, formé par une saillie de rochers. Le roi Sapor, qui se distingue par sa couronne murale, surmontée du globe, offre une ressemblance parfaite, pour le profil des ajustements, avec les types de médailles qui sont arrivées jusqu'à nous. Il est monté sur un cheval dont le poitrail est orné de disques de métal; de sa main droite il tient un prisonnier romain dont l'attitude indique la défaite et la soumission. Sous le cheval, un guerrier vaincu montre que le prince triomphe après une victoire chèrement achetée. Enfin, le prisonnier des Perses, l'empereur Valérien, se précipite aux genoux du vainqueur, et tend les mains pour lui demander grâce. Derrière lui sont deux officiers de l'armée des Perses, dont l'un est coiffé d'un casque arrondi, l'autre du casque conique appelé cyrbasie. Les jambes de ce dernier ne sont qu'ébauchées; il y en a une qui n'est pas même massée. Le ciel du tableau est occupé par un génie ailé, qui présente au roi Sapor une corne d'abondance. Cet emblème essentiellement romain prouve que le monument a été exécuté par des prisonniers romains ou grecs, ou, peut-être, par des statuaires appelés d'Occident par les vainqueurs. Les tableaux qui entourent le sujet principal ne sont pas traités avec les mêmes connaissances de l'art du dessin. Les deux zones qui sont à la gauche du tableau représentent la cavalerie des Perses qui accompagne le roi; chacun des soldats fait avec son doigt le signe que nous avons déjà remarqué. A la droite du tableau sont creusés six compartiments dont un seul est resté vide; chacun de ces cadres contient trois figures, représentant des personnages de la cour du prince, qui portent tous des objets divers, mais qui ne sont pas faciles à définir. Les trois premiers tiennent une épée, une hache d'armes et une lance; leur main gauche est cachée sous une longue manche; les trois autres sont armés d'épées d'une longueur démesurée; ils sont nu-tête, et l'un d'eux tient un bâton ou une lame de sabre. Dans la partie inférieure, des soldats armés de lances et de longues épées sont coiffés d'un casque sphérique. Le premier tient à la main une sorte de miroir. Dans le compartiment suivant les figures sont nu-tête; une d'elles tient une couronne, l'autre un bâton ou peut-être un rouleau de manuscrits. Dans le dernier compartiment, les objets portés par les officiers ne sont pas plus faciles à définir; on y remarque un grand disque avec une longue queue, et deux objets allongés qui peuvent être indifféremment ou des armes ou des instruments.

Ce monument, sculpté dans une solitude sauvage, dominant un torrent dont les eaux portent encore le nom du prince qui l'a fait exécuter, produit sur le spectateur une impression profonde et durable. Il ne lui manque que d'être dans une contrée d'un accès moins difficile pour égaler en renommée les monuments les plus célèbres de l'histoire du passé. On remarque devant la tête du cheval une inscription composée de cinq lignes qui ne sont pas en caractères pehlvi. Les lettres semblent tracées en colonnes verticales; personne, jusqu'à ce jour, n'a pu dire à quelle langue elle appartenait [1].

La longueur du tableau central est de 3 mètres 70 c.; sa hauteur de 2 mètres 52 c.; la largeur de chacun des cadres est de 1 mètre 50 c., et sa hauteur de 2 mètres 97 c.

PLANCHE CXLVII.

TRIOMPHE DE SAPOR.

Nous voyons dans ce bas-relief le vainqueur de Valérien dans tout l'éclat de sa pompe triomphale; il s'avance sur

[1] Elle est reproduite en détail au bas de la planche 142.

un coursier qui foule aux pieds les débris de l'armée romaine et traîne à sa suite les prisonniers romains. Valérien est à genoux devant le cheval du vainqueur, et un personnage, qui paraît être une femme, lui présente une couronne. Cette composition est la même que celle qui fait l'objet de la planche précédente; mais elle est d'une plus petite dimension, et traitée avec moins de talent. Toute la partie gauche du tableau est divisée en quatre zones d'inégale hauteur, dans lesquelles se développe toute la cavalerie persane : les deux premières lignes ont le bras levé avec l'index replié; les autres lignes sont formées par des cavaliers dont le costume rappellerait presque celui de nos grenadiers. Leurs chevaux sont harnachés exactement comme ceux de notre temps. Toute l'armée porte des culottes larges et flottantes, à l'instar du prince. La partie gauche du tableau montre les trophées que l'on porte à la suite du triomphateur. Tous ceux qui ont une main libre la tiennent soigneusement cachée sous de longues manches. La coiffure et l'habit de ces hommes sont les mêmes que ceux des paysans russes de nos jours : une tunique serrée à la taille, et de larges culottes. Dans la première ligne on porte des couronnes, un gobelet et une épée. La seconde ligne s'ouvre par un homme qui porte des couronnes. Trois hommes soutiennent sur leur tête des paniers en forme de van; deux autres portent un tonneau semblable aux nôtres; l'un d'eux tient une lionne en laisse. Le fond de la troisième zone est occupé par des individus qui tiennent des draperies suspendues le long du chemin que parcourt le cortége. On vient offrir au roi un cheval de bataille, un éléphant et des couronnes. Dans la quatrième et dernière zone on voit des soldats portant des vases contenant peut-être de l'argent monnayé, comme c'était d'usage chez les Romains, et enfin un char de triomphe faisant sans doute partie des dépouilles de l'armée romaine. Il est peu de monuments qui présentent un intérêt historique aussi capital : nous assistons là aux événements qui ont suivi la défaite de l'armée romaine, et rien ne peut nous donner une idée aussi complète des triomphes chez les Perses que ce monument miraculeusement conservé.

L'ensemble de la composition est sculpté sur une surface de rocher légèrement concave, le long de laquelle il y a un petit banc pour s'asseoir. La planche reproduit le sujet au dixième d'exécution.

PLANCHE CXLVIII.

NARSÈS ET VAHRARAN.

La ressemblance de ce sujet avec celui qui est sculpté à Nakch-y-Rajab a causé une confusion et une erreur dans la nomenclature. Cette planche est cotée par mégarde n° CXXX, porte pour indication Persépolis, et a pour légende : Ardéschir, fils de Babeck. Tout cela doit être rectifié par l'indication de Schapour, et, pour titre, Narsès et Vahraran II. Ce bas-relief est sculpté sur la paroi gauche de la vallée, dans un lieu d'un accès difficile. Un canal de moulin dérivé de la rivière de Schapour longe la montagne, et, comme les sculptures formaient une saillie qui gênait le cours de l'eau, on a entaillé le rocher à la hauteur des jarrets des chevaux. A part cet accident, le bas-relief est d'une conservation remarquable. Les Arabes ne sont pas venus à Schapour, comme à Persépolis, pour mutiler les représentations des figures humaines. L'inscription en langue pehlvi, placée dans l'angle du bas-relief, a été lue par M. de Longpérier, qui a reconnu les noms Vahraran et de Narsès. Avant même que cette inscription ait été expliquée, on avait reconnu l'identité de ces princes en les comparant aux médailles qui existent.

PLANCHES CXLIX ET CL.

STATUE DE SAPOR.

Ce monument, un des plus intéressants de tous ceux qui nous sont restés de l'époque des princes sassanides, est situé à l'entrée d'une grotte naturelle qui se trouve au sommet de la montagne, sur le côté gauche de la vallée. Aujourd'hui, la statue est renversée de sa base; mais elle a subi très-peu de mutilations; il n'y a de brisé qu'une partie du coude et une partie des jambes, à l'endroit où la statue a été renversée de son socle. Cette figure est de dimension colossale : la planche la reproduit à l'échelle de cinq centimètres pour mètre; elle a 6 mètres 70 c. de hauteur; le diamètre de la taille est de 1 mètre 10 c.; le diamètre à la hauteur du sein est de 1 mètre 30 c.; la largeur des yeux est de 16 centimètres; la longueur du nez depuis la hauteur des sourcils est de 30 centimètres. Le costume du monarque est celui qu'il porte dans tous les bas-reliefs où nous l'avons vu représenté. Il est coiffé d'une couronne murale, sans aucun ornement; ses cheveux bouclés ressortent par la partie supérieure; ils s'étendent en longues mèches flottantes de chaque côté de la figure. La barbe et les moustaches sont ajustées avec soin; un riche collier orne son cou. Le prince est vêtu d'un justaucorps qui paraît d'une étoffe très-flexible, comme pourrait être de la mousseline; son pantalon est plus serré que nous ne le voyons dans les bas-reliefs. Sur sa poitrine se croisent deux baudriers; mais celui qui passe sur l'épaule gauche s'arrête sur la poitrine. On n'en comprend pas bien le but, puisque le baudrier qui tient l'épée est placé autour de la taille. Le devant du justaucorps est orné d'un nœud de rubans. Le vêtement du prince est de la plus grande simplicité. Il est à remarquer que le manteau, qui de tout temps

a été un des attributs de la puissance royale, est tout à fait laissé de côté par les monarques de la dynastie sassanide; mais en revanche leur toilette est ornée d'une profusion de rubans, comme on n'en a jamais vu chez des princes guerriers. La chaussure se compose de larges souliers, dont les détails sont représentés avec beaucoup de soin, et, à partir du cou-de-pied, s'étendent, sur la base de la statue, deux longs flots de rubans qui devaient singulièrement gêner la marche du prince. On voit toujours ces rubans flotter à ses pieds quand il est à cheval.

Le derrière de la statue n'est pas exécuté avec moins de soin que la face. Les cheveux sont traités avec un fini qui rappelle les sculptures de Persépolis. Du derrière de la couronne prend un long bandeau plissé qui descend jusqu'à la hauteur de la taille : c'est ce bandeau que nous voyons flotter derrière toutes les figures des bas-reliefs. Le piédestal de la statue, qui ne formait qu'un seul bloc avec elle, est une masse brute de rocher qui cube plus de quatre mètres.

PLANCHE CLI.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC A SCHAPOUR.

Ce monument, sculpté sur la face gauche de la vallée, est un des plus médiocres par son exécution. Les figures sont grossièrement ébauchées, et le modelé en est à peine indiqué. Aucun indice ne fait connaître à quelle époque il peut remonter; mais on voit qu'une décadence rapide avait succédé à l'époque florissante où les autres monuments ont été sculptés.

Le sujet de cette sculpture se rapporte encore à une victoire; mais les vaincus ne sont pas des Romains. Au milieu du bas-relief est assis le monarque, ayant la main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, et la main droite sur la hampe d'une lance. Le compartiment supérieur de droite est rempli par huit figures qui représentent sans doute les officiers de la cour; ils sont dans la pose respectueuse que nous avons souvent décrite. Leur coiffure est la même que celle des troupes de Schapour. Du côté gauche arrive un convoi de prisonniers; ils ont les mains attachées derrière le dos; leur costume est le même que celui des gardes qui les accompagnent, à la différence seulement que les premiers n'ont pas de coiffure et ont la tête rasée, mais on sait que chez les anciens c'était le premier signe de l'esclavage. Il est probable que ce monument a été fait à l'occasion d'une révolte grave de quelques provinces de l'empire et de la défaite des révoltés. La zone inférieure est aussi divisée en deux tableaux. Dans celui de droite se trouve un groupe de cinq figures, nu-tête, ayant les bras croisés et appuyés sur le pommeau de leurs épées. Leur chevelure est abondante, et indique que ce sont des personnages d'un rang élevé. Sur le devant est un cheval de bataille, qu'on reconnaît pour le cheval du roi à la chaîne et au globe qui pend à l'arrière de la selle. Le compartiment de droite se compose d'un homme qui tient d'une main une tête et de l'autre un casque : ce sont sans doute les dépouilles du chef des vaincus. Près de lui est un enfant qui est dans la pose d'un suppliant. Puis vient un groupe de prisonniers, les mains attachées derrière le dos. Les figures qui occupent la partie droite du tableau portent les présents ou les dépouilles des vaincus. Ce sont des urnes renfermant sans doute des espèces monnayées, comme il était d'usage d'en porter dans les triomphes. L'éléphant, avec son cornac, indique que cette victoire a été remportée sur des provinces de la partie orientale de l'empire.

FIN DE L'EXPLICATION DES PLANCHES DU SECOND VOLUME.

CATALOGUE DES PLANCHES.

[1] Par suite d'une erreur du graveur des lettres, cette planche porte le numéro 130; elle a pour titre PERSÉPOLIS, mais doit être restituée à la vallée de Schapour et porter le numéro 148.

FIN DU CATALOGUE DES PLANCHES DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

FIN DU SECOND VOLUME.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

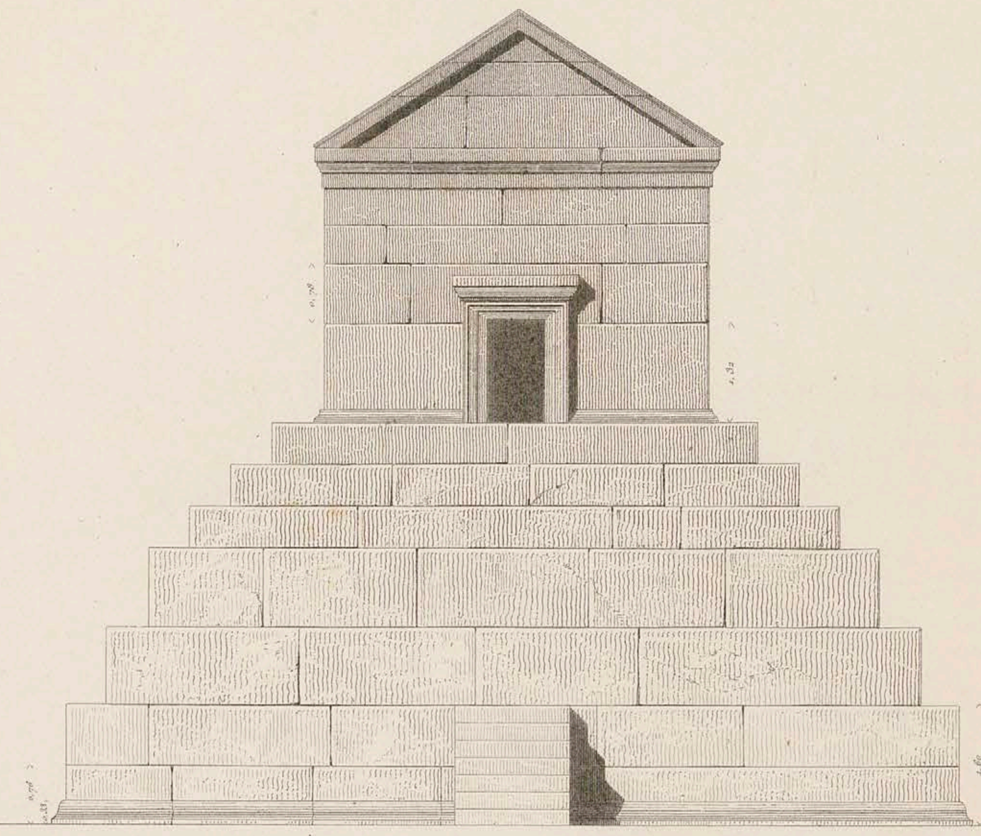
PASARGADE.

PL. 81.

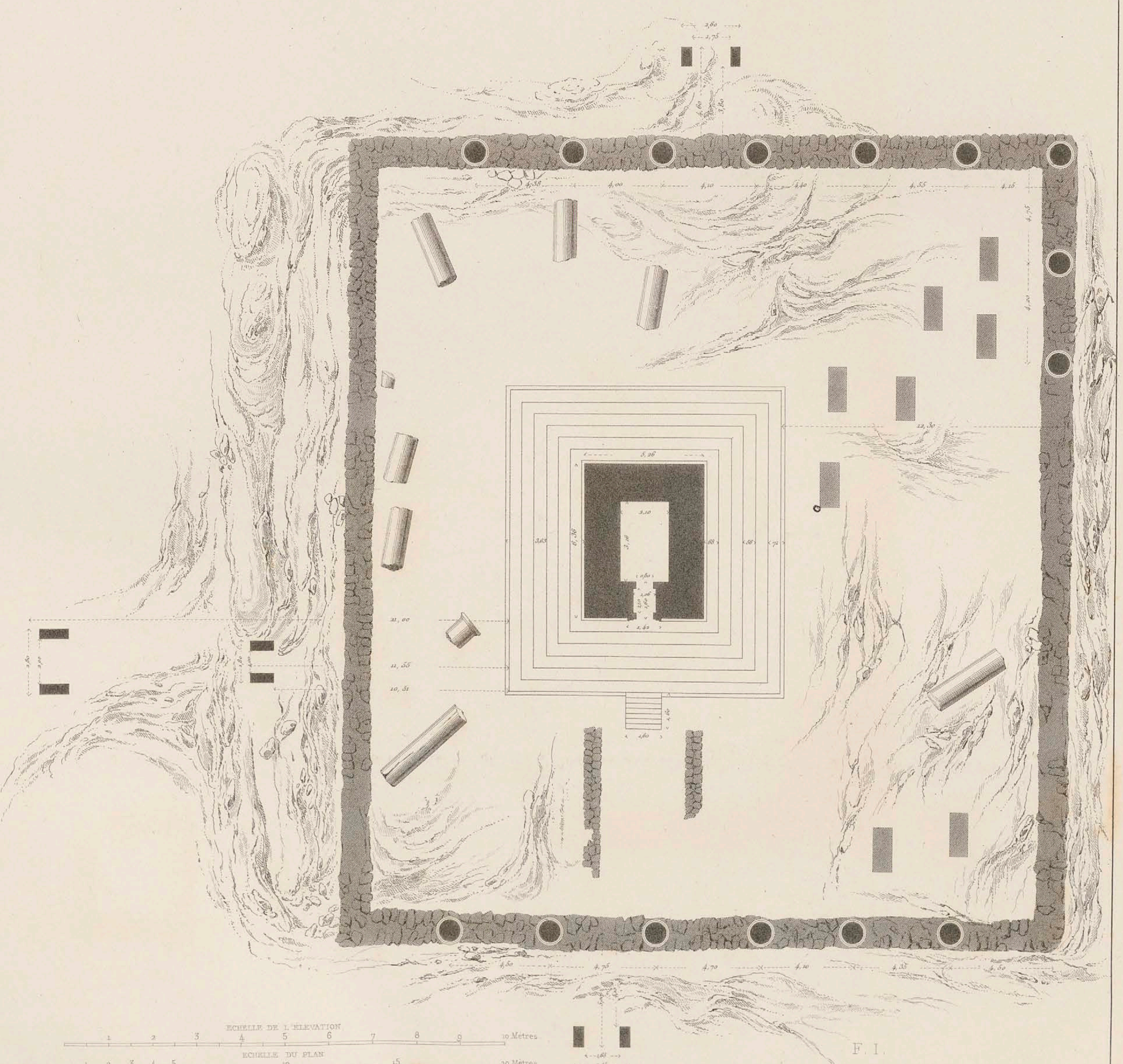


Ch. Texier del.t E. Gibert sculp.t

TOMBEAU DE CYRUS.



F II.



F I

Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

PLAN ET ÉLÉVATION DU TOMBEAU DE CYRUS.

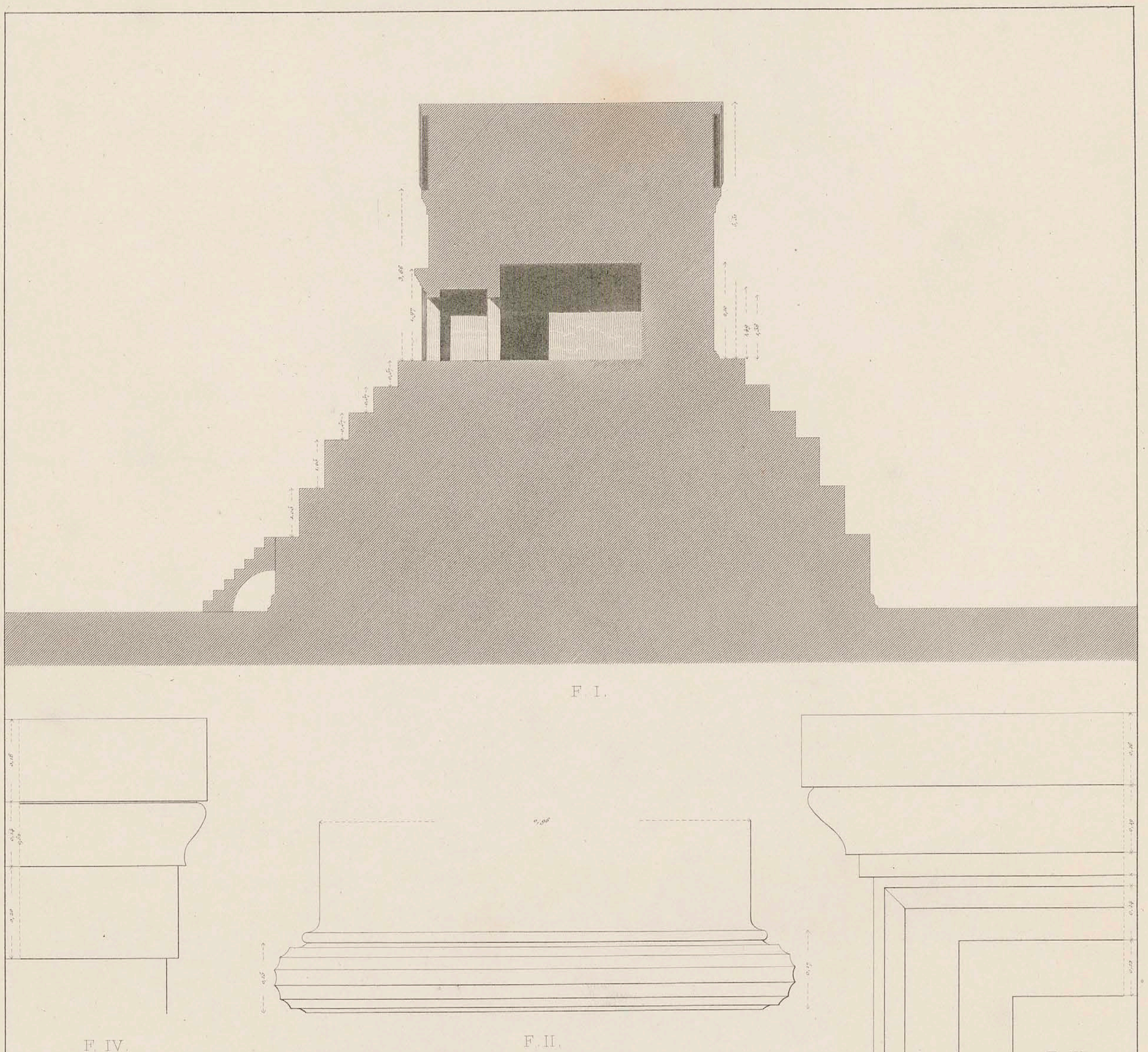
PASARGADE.

(Mourgaûb)



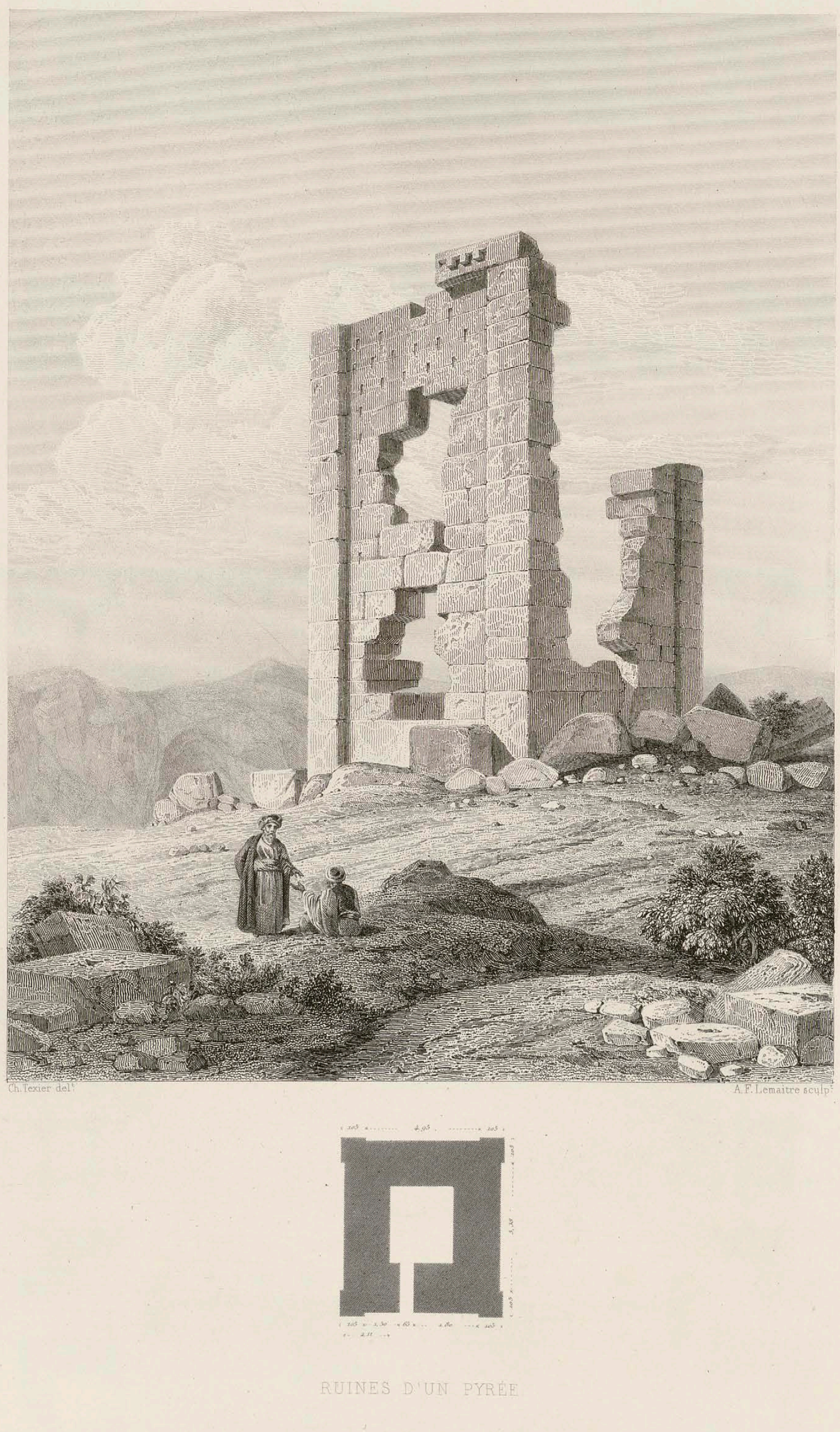
Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF SUR UN PILASTRE.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

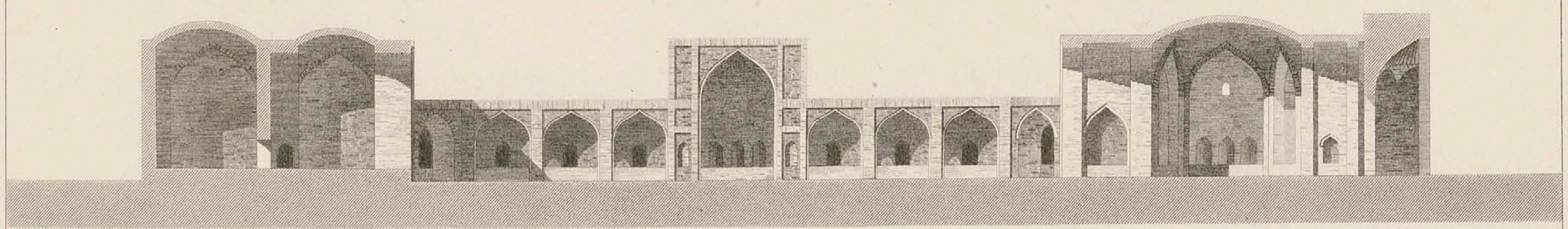
COUPE ET DÉTAILS DU TOMBEAU DE CYRUS



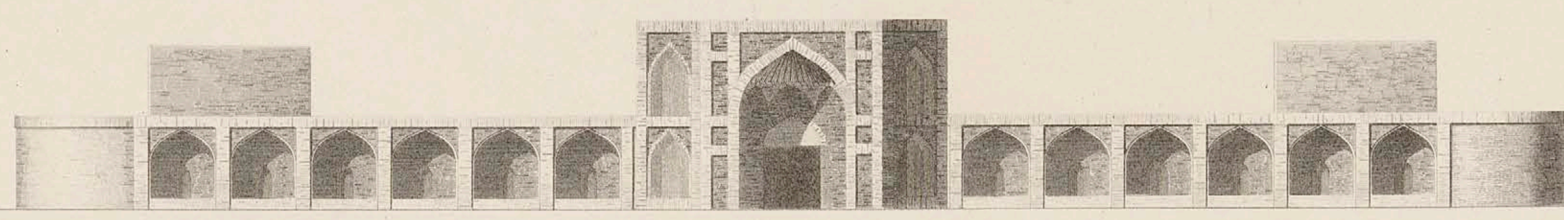
Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t



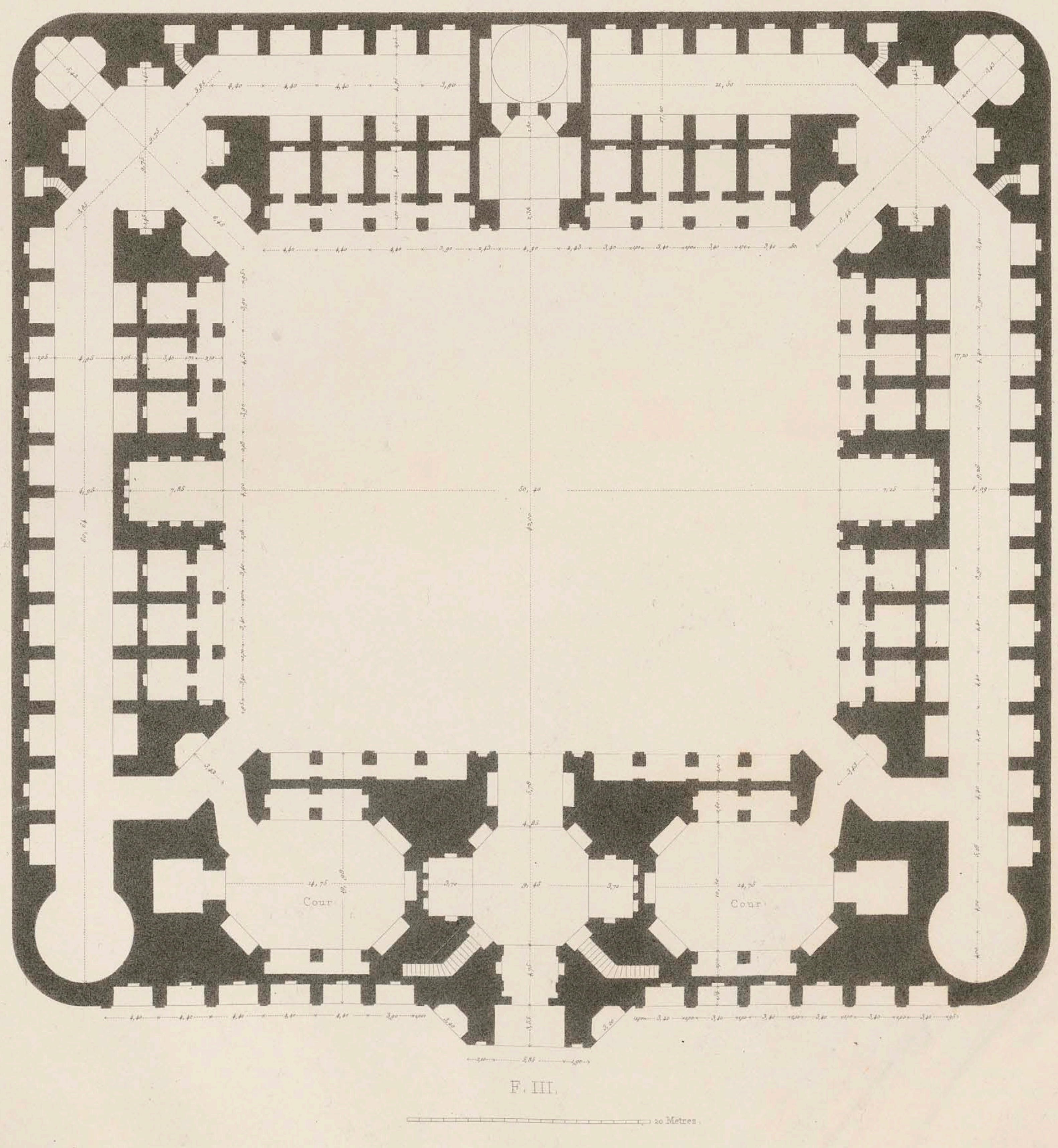
RUINES D'UN PYRÉE



F. I.



F. II.



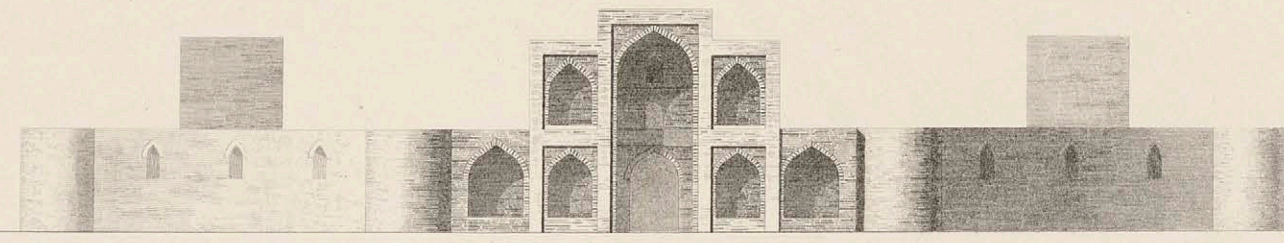
F. III.

10 Mètres

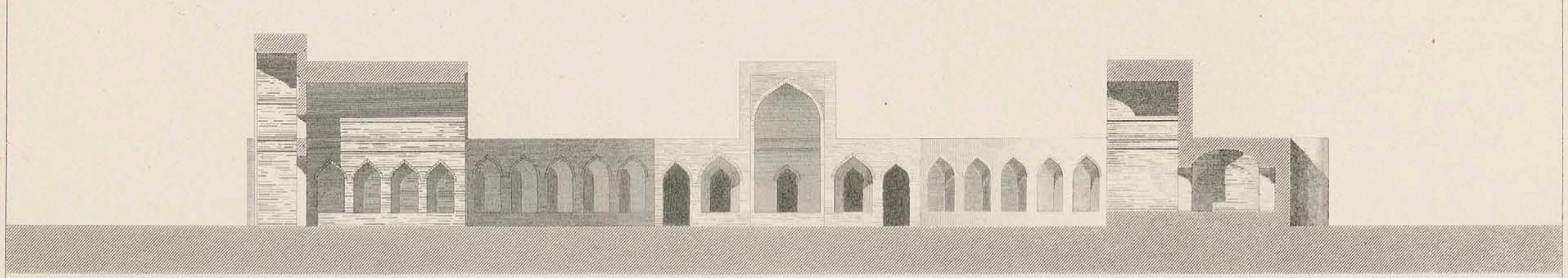
Ch. Texier del.

Lemaitre sculp.

PLAN COUPE ET ÉLÉVATION D'UN CARAVANSERAÏ.



F. I.



F. II.



F. III.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 15 20 25 30 35 40 45 50 Mètres

Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

KHAN DE DEIBID.

YEZDI-KAUST.

PL. 88.

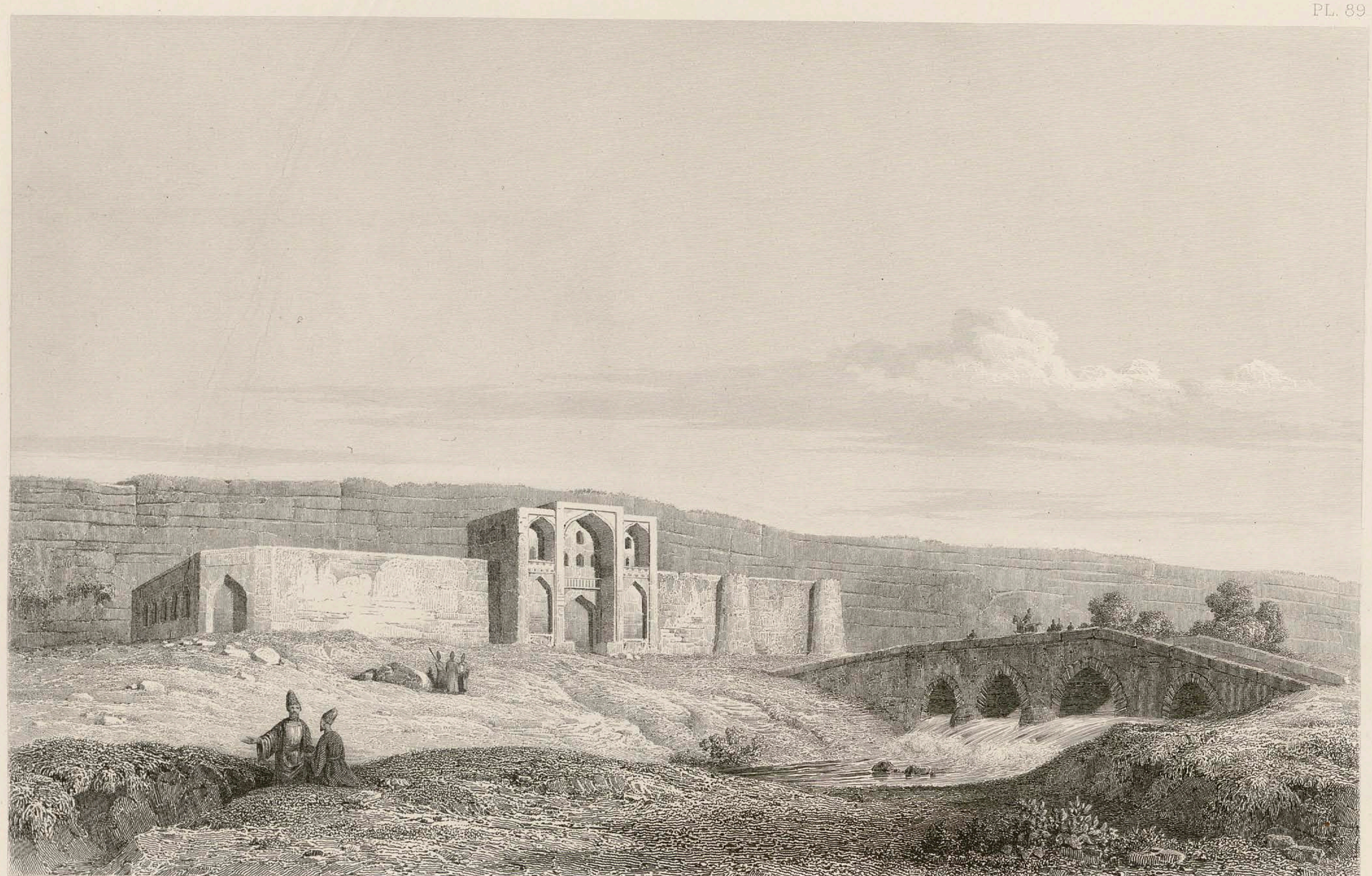


Ch. Texier del.t Lemaitre direxit.

VUE DE LA VILLE.

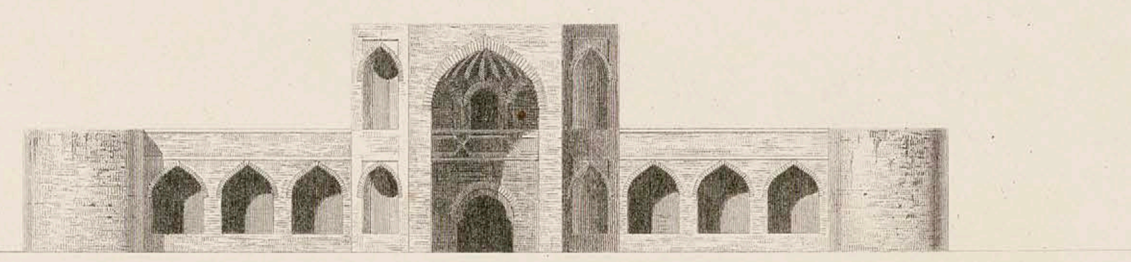
YEZDI-KAUST.

PL. 89

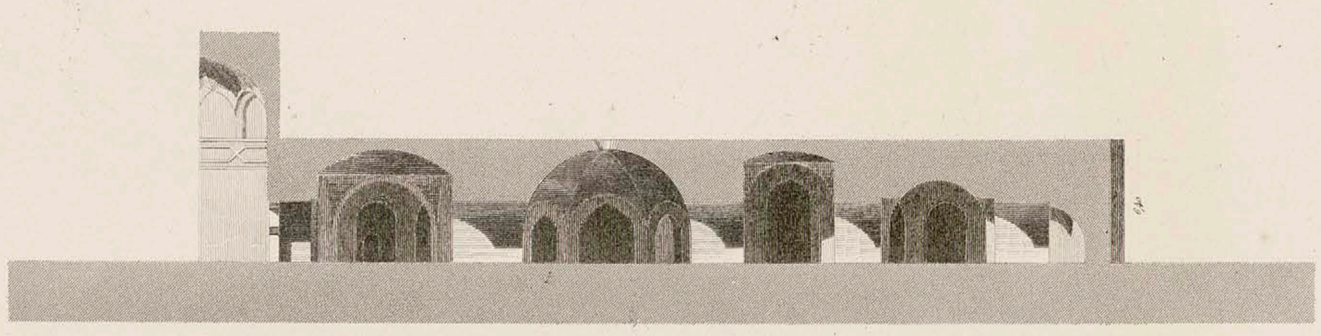


Ch. Texier del.t Lemaitre direxit. Gibert sculp.t

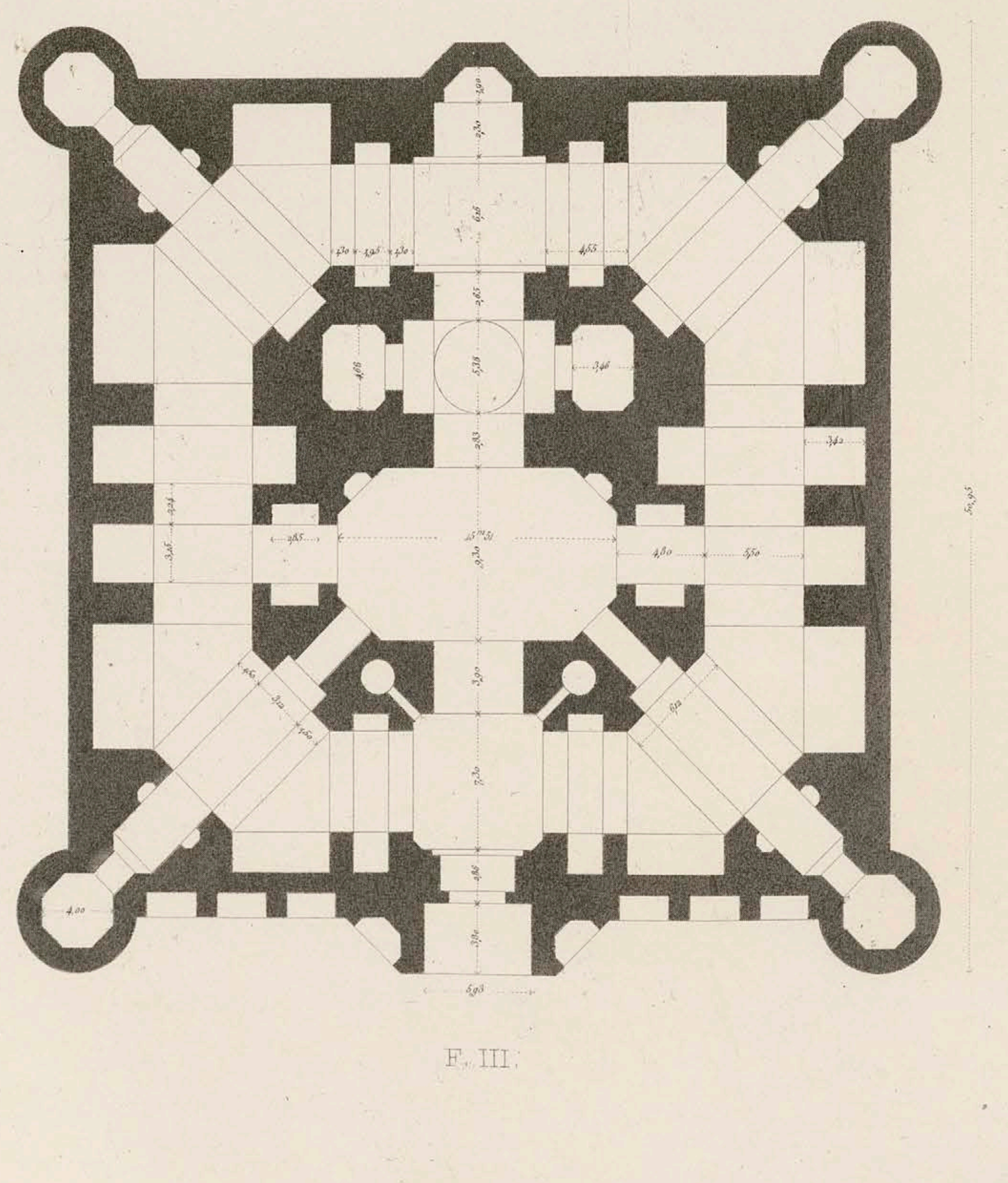
KARAVAN-SERAÏ.



F. I.



F. II.



F. III.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 20 30 40 50 mètres.

Ch. Texier del.

Lemaitre sculp.

CARAVANSERAÏ DE TCHIMLEY

près de Tabriz.



Cte R. de La Bourdonnaye del.t

Clara Lemaître sculp.t

VUE GÉNÉRALE PRISE DU CÔTÉ DE L'EST.

PERSEPOLIS.

PL. 92



R. de La Bourdonnaye del.t

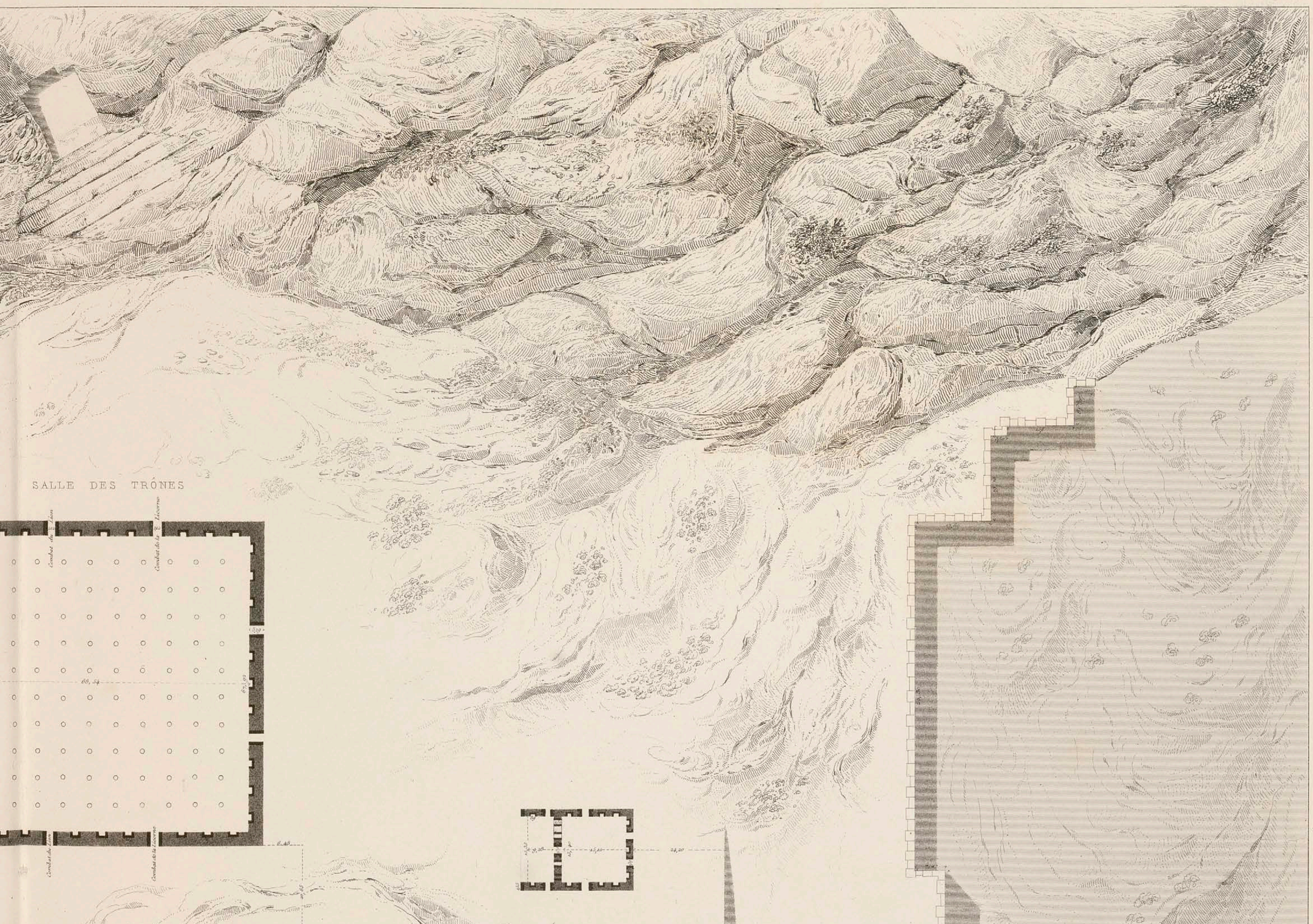
Clara Lemaitre sculp.t

VUE PRISÉ DU CÔTÉ DU SUD.



Cte Ph. de Laguiche, Ch. Texier del.

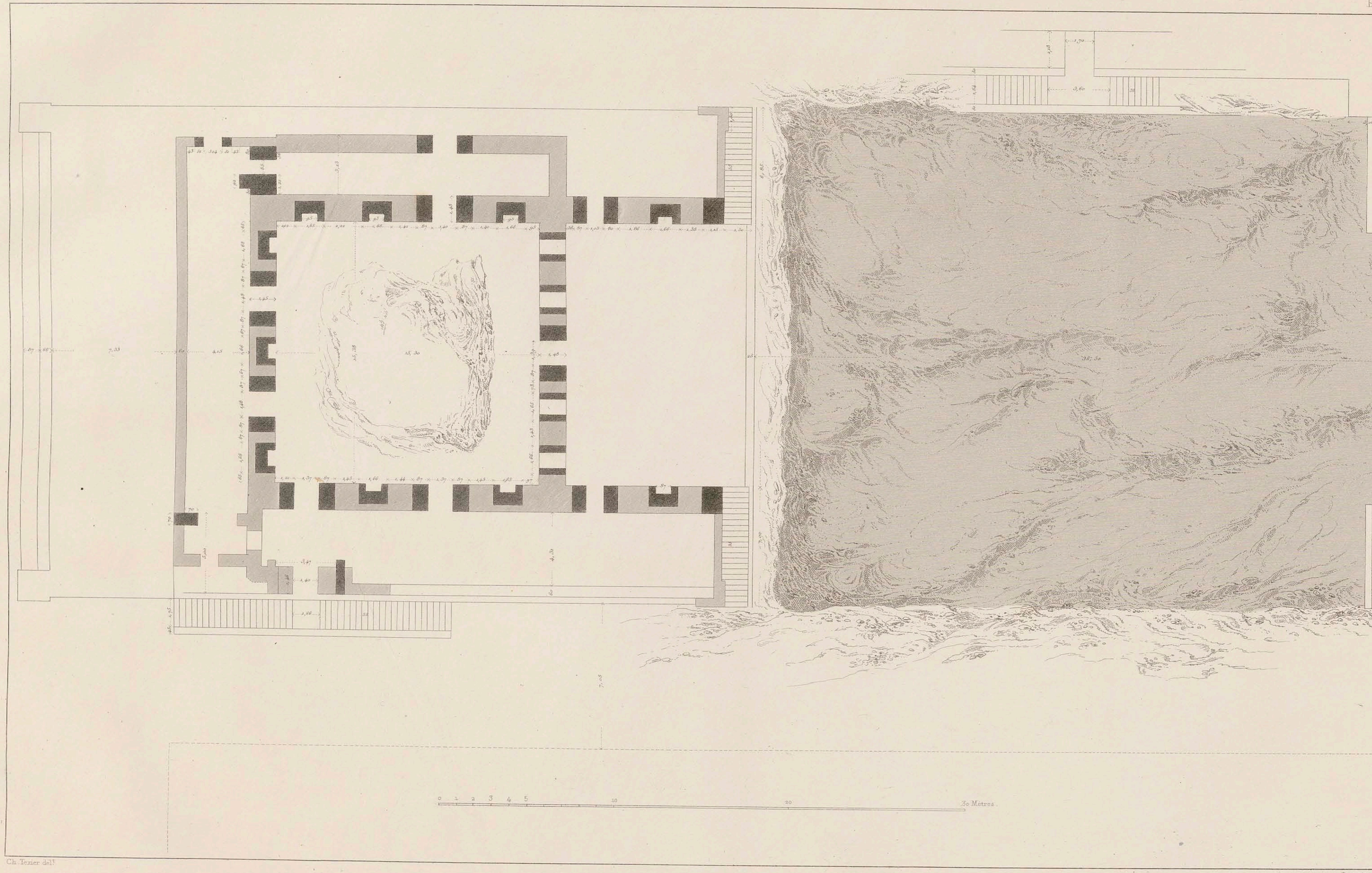
PLAN G



NÉRAL DU PALAIS.

PERSEPOLIS.

PL. 95.



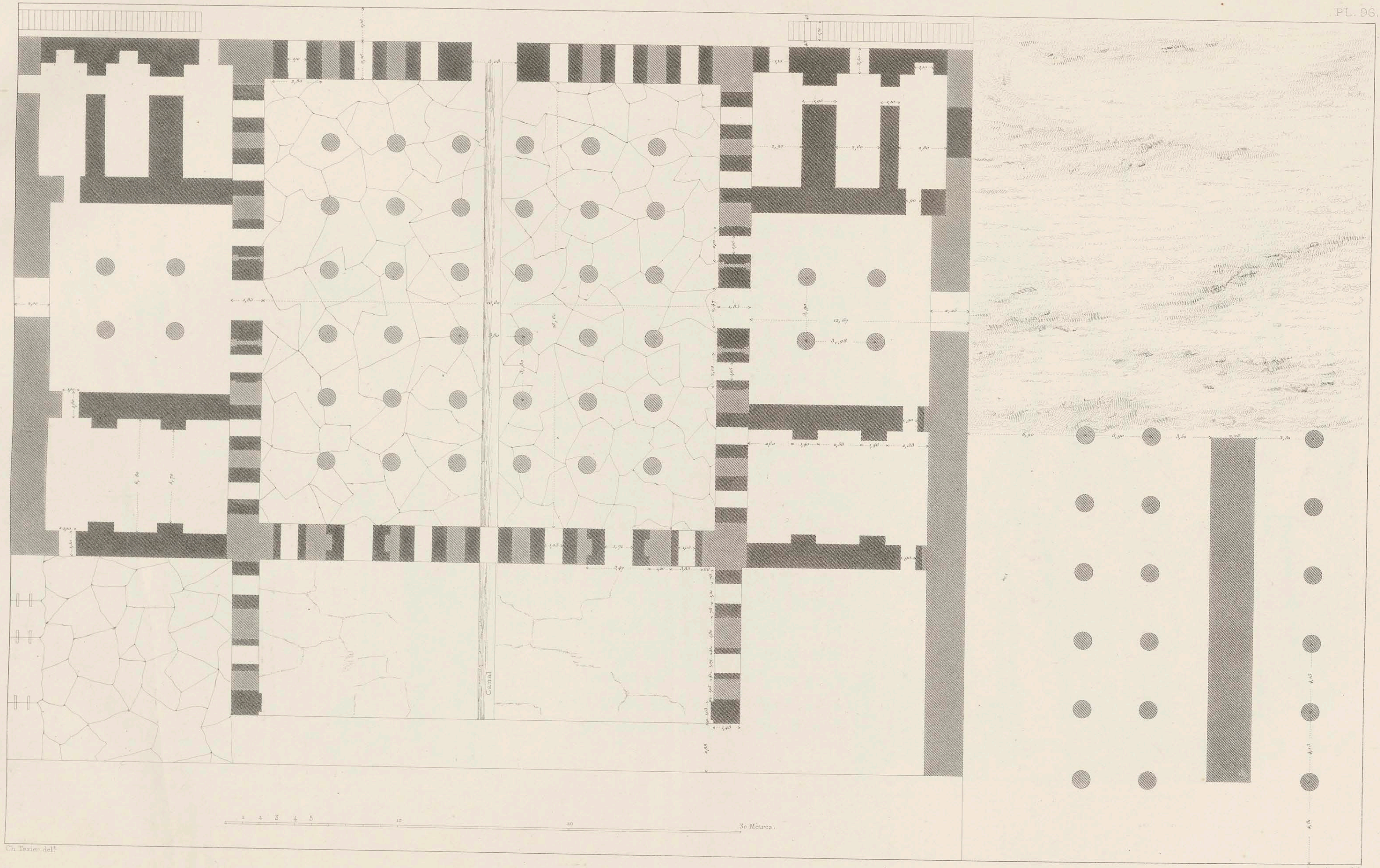
Ch. Texier del.t

Lemaître sculp.t

PLAN DU HAREM.

PERSEPOLIS.

PL. 96.



Ch. Texier delt

Lemaître sculpt

PLAN DES BAINS.



Ch. Texier del.t

A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF DE L'ESCALIER DU HAREM.

PERSÉPOLIS.

Pl. 98.



Ch. Texier del.

A.F. Lemaître sculp.

BAS-RELIEFS DES PORTES DU HAREM.

PERSÉPOLIS.



F. I.

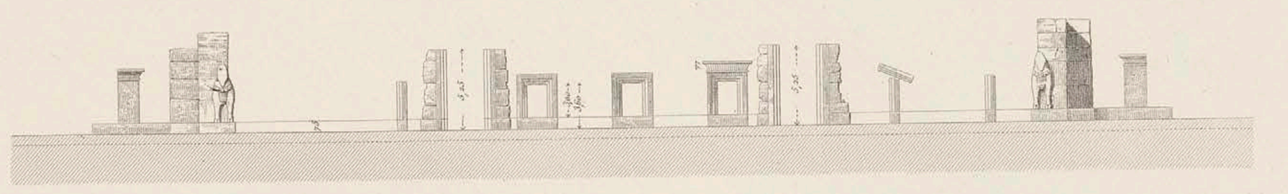


F. II.

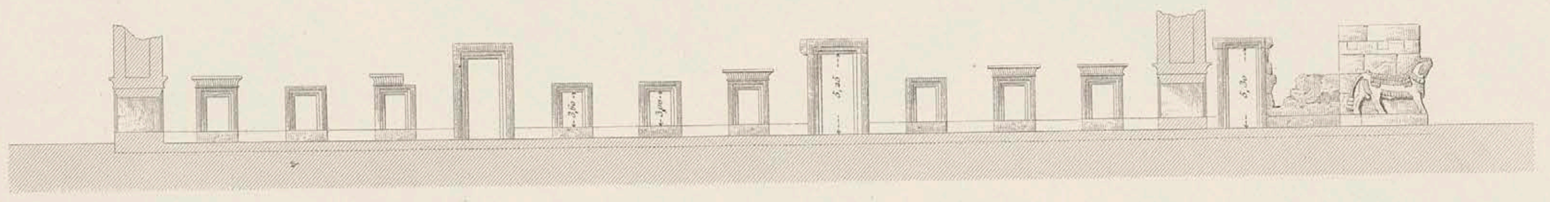
Ch. Texier del.t

A. F. Lemaitre sculp.t

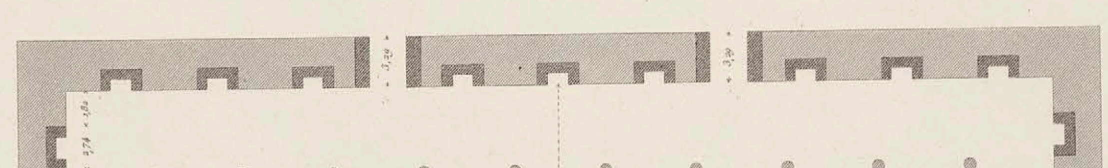
BAS-RELIEFS DES BAINS.



F. I.



F. II.



F. III.

10 20 30 40 metres.

Ch. Texier delt

A. F. Lemaitre sculpt

PLAN, COUPE ET ÉLÉVATION DE LA SALLE DES TRÔNES.



Ch. Texier del.t 3,20 A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF DE LA SALLE DES TRÔNES.



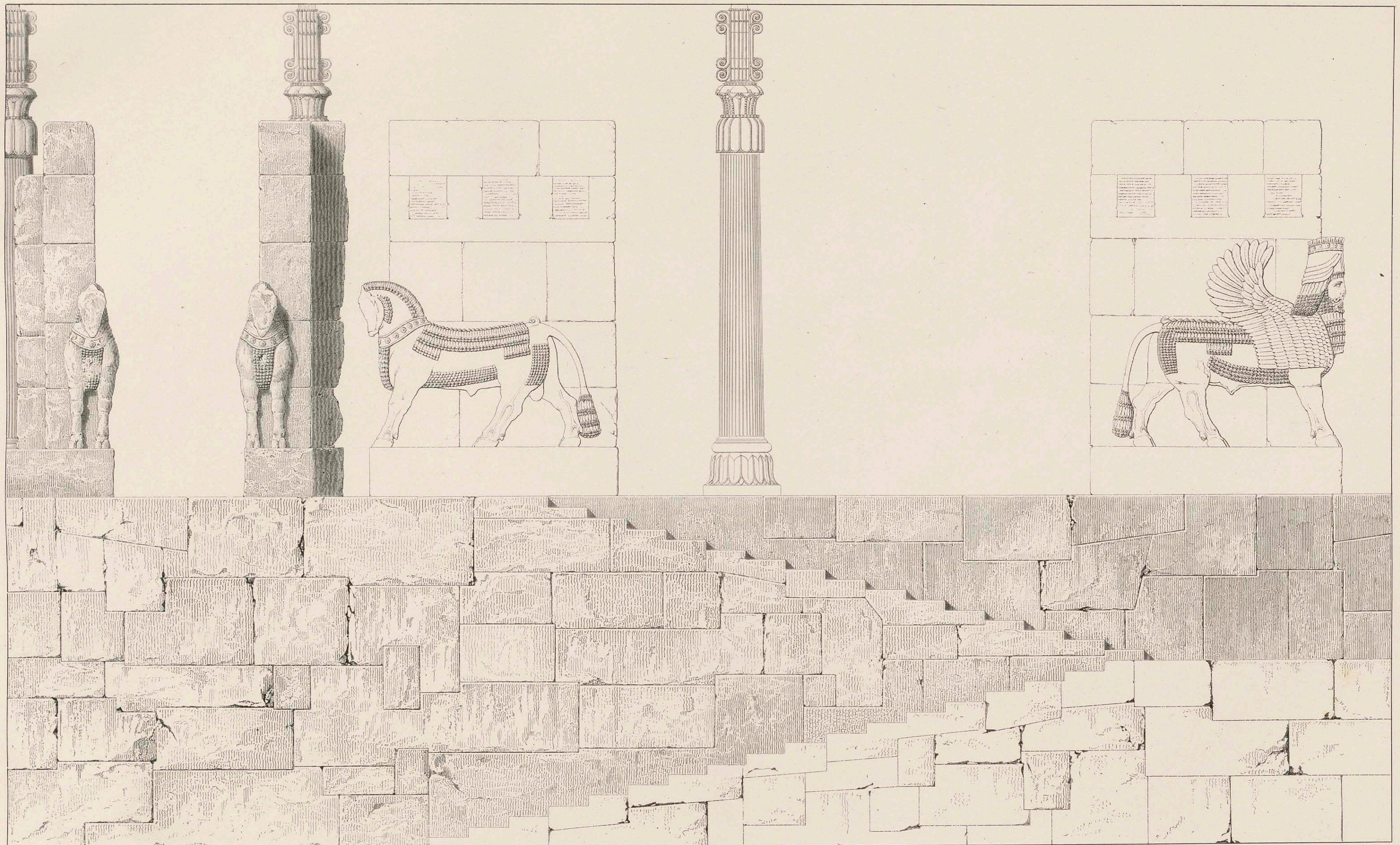
Ch. Texier, del.

A.F. Lemaitre, Sculp.

PILASTRE DE LA SALLE APPELÉE LE HAREM

PERSEPOLIS.

PL. 102 bis

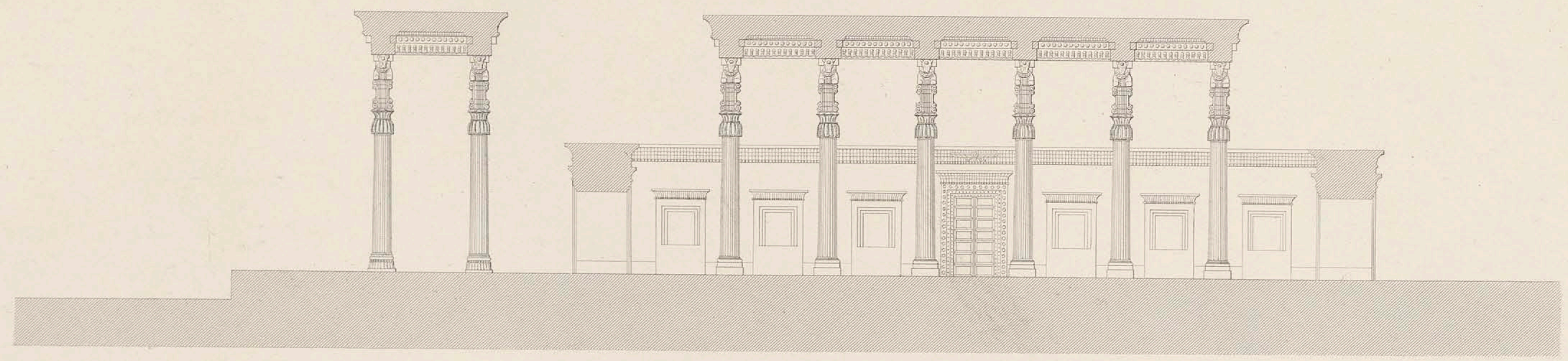


Ch. Texier delt — A.F. Lemaitre sculpt

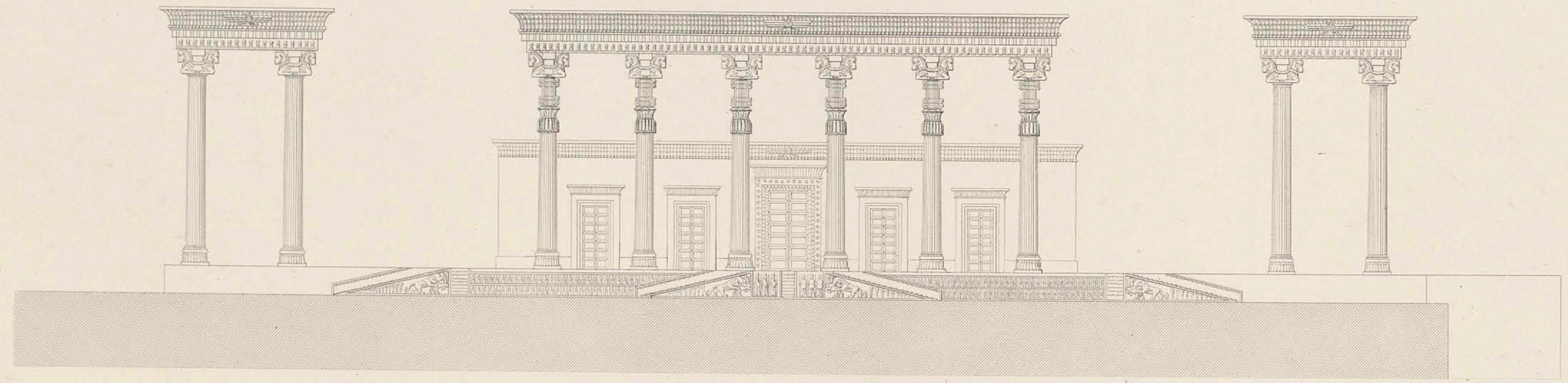
ÉLÉVATION DES DEUX PYLÔNES

PERSÉPOLIS.

PL. 103



F. I.



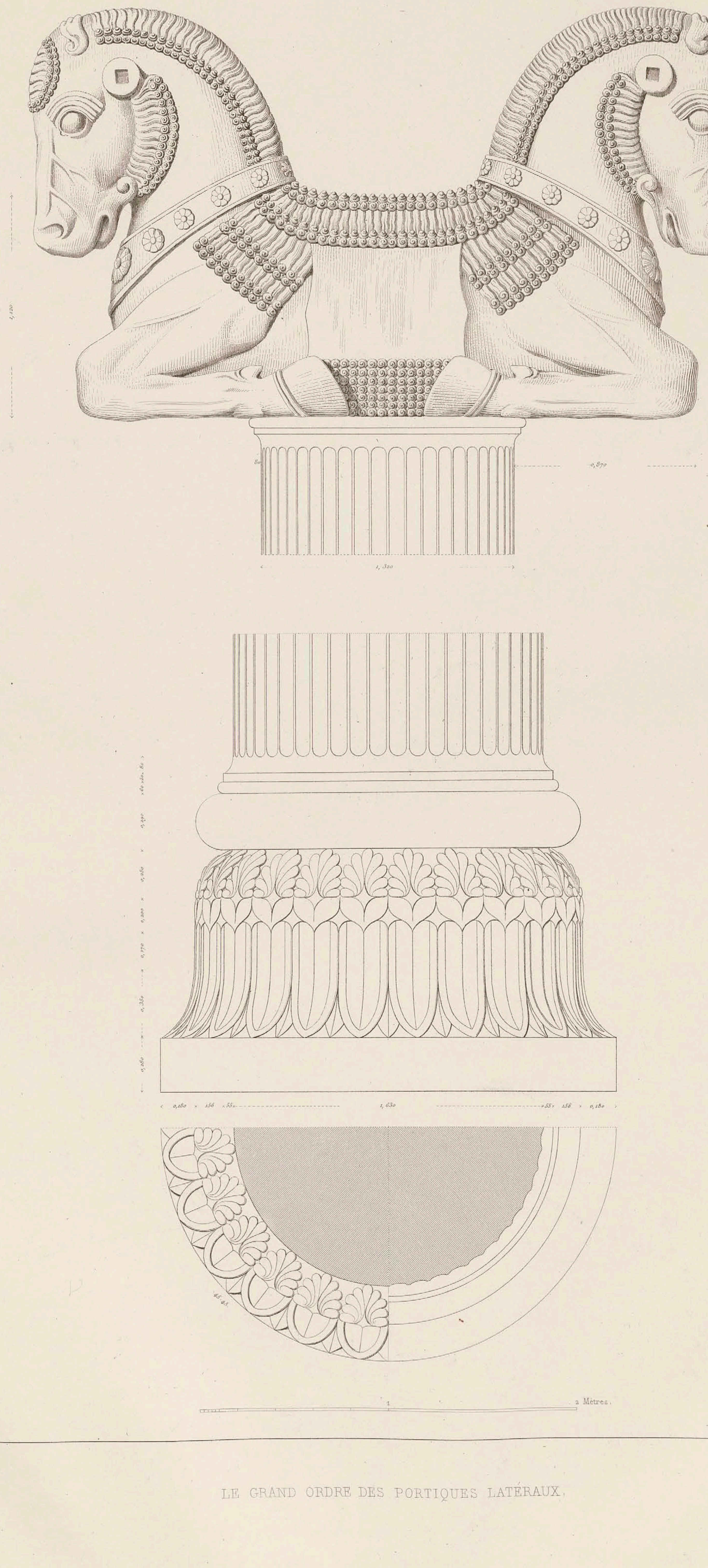
F. II.

10 20 30 40 50 60 Mètres

Ch. Texier del.t

A. F. Lemaitre sculp.

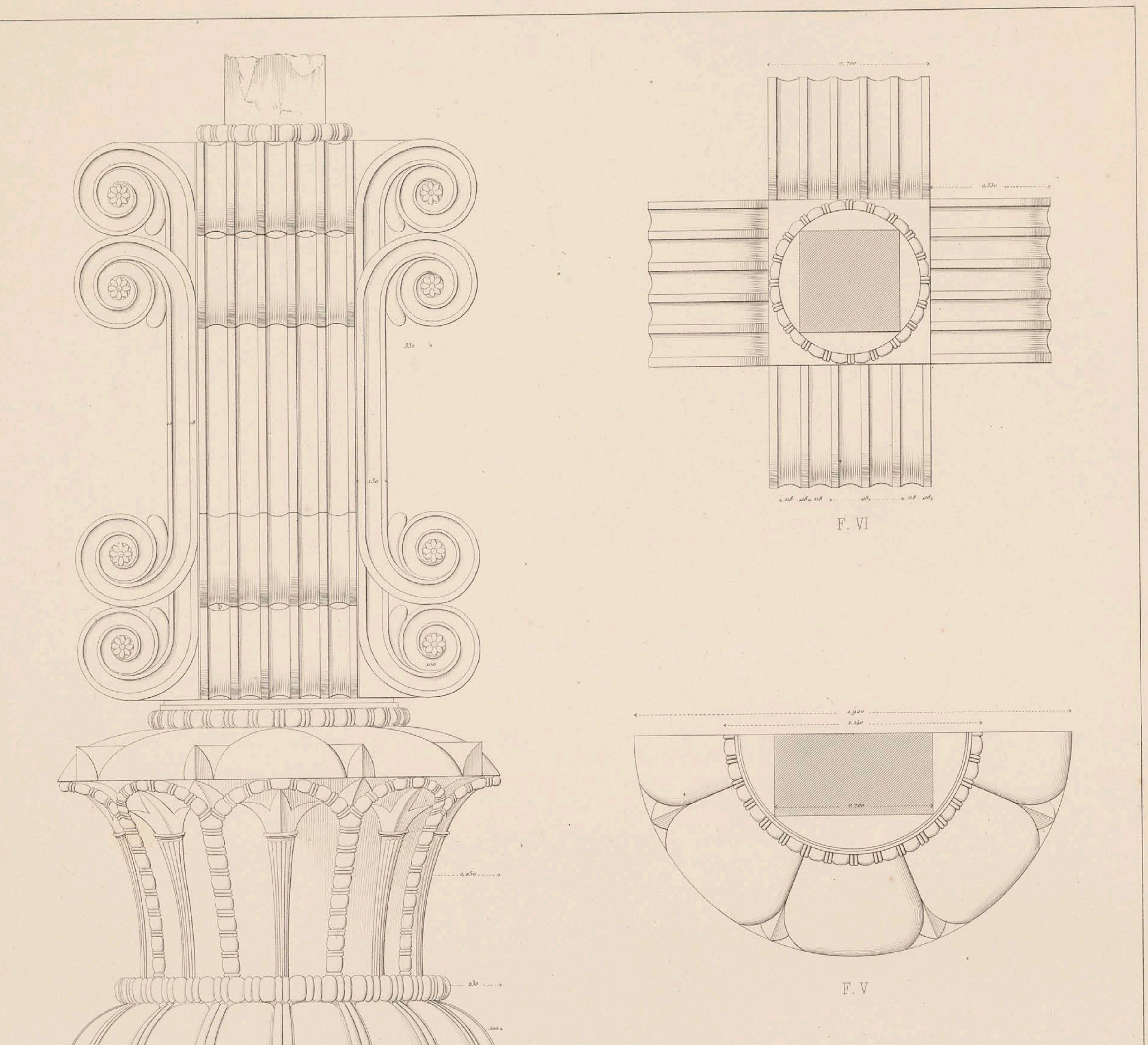
RESTITUTION DE LA SALLE HYPOSTYLE.



Ch. Texier del.

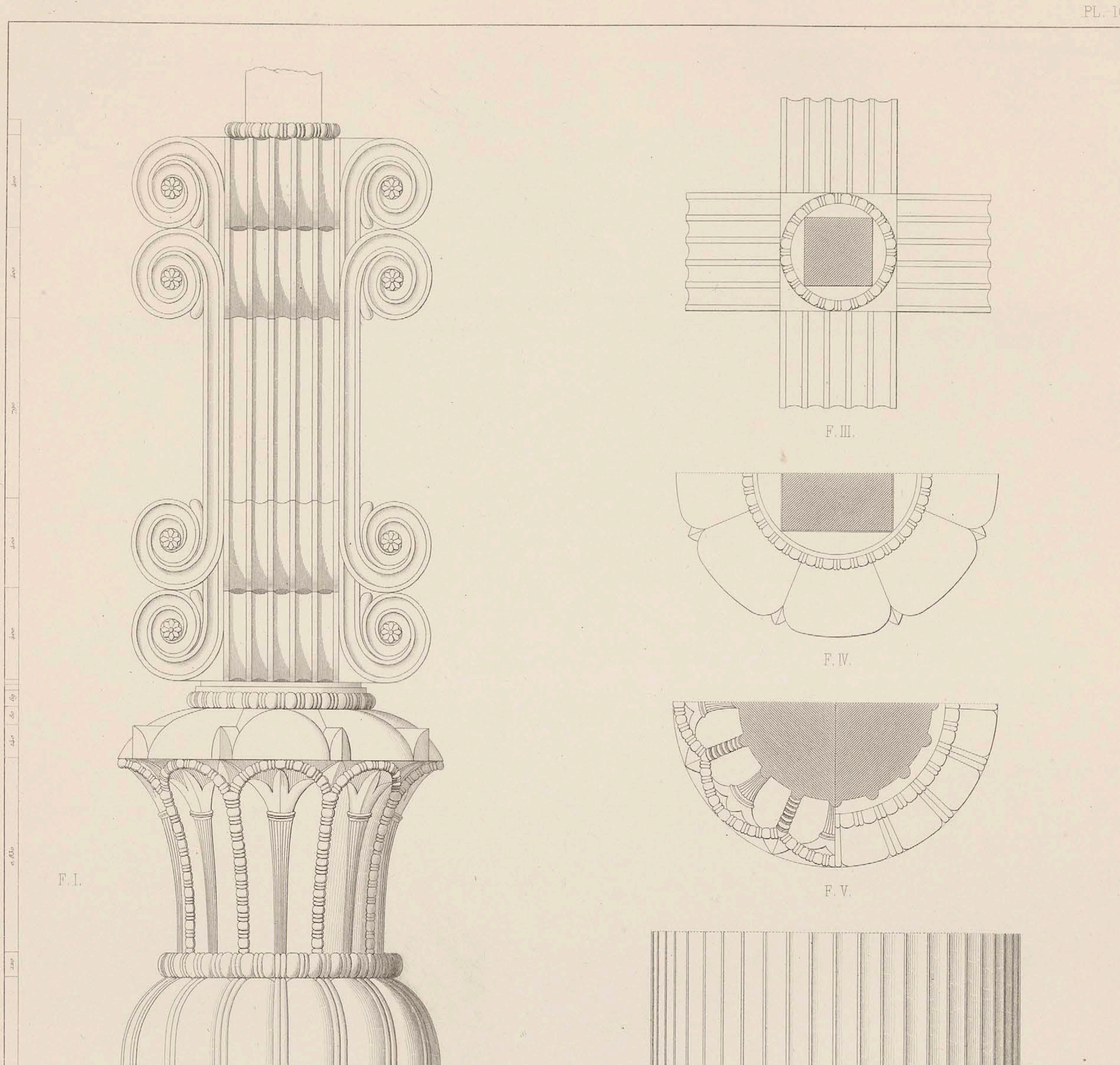
A.F. Lemaitre sculp.

LE GRAND ORDRE DES PORTIQUES LATÉRAUX.



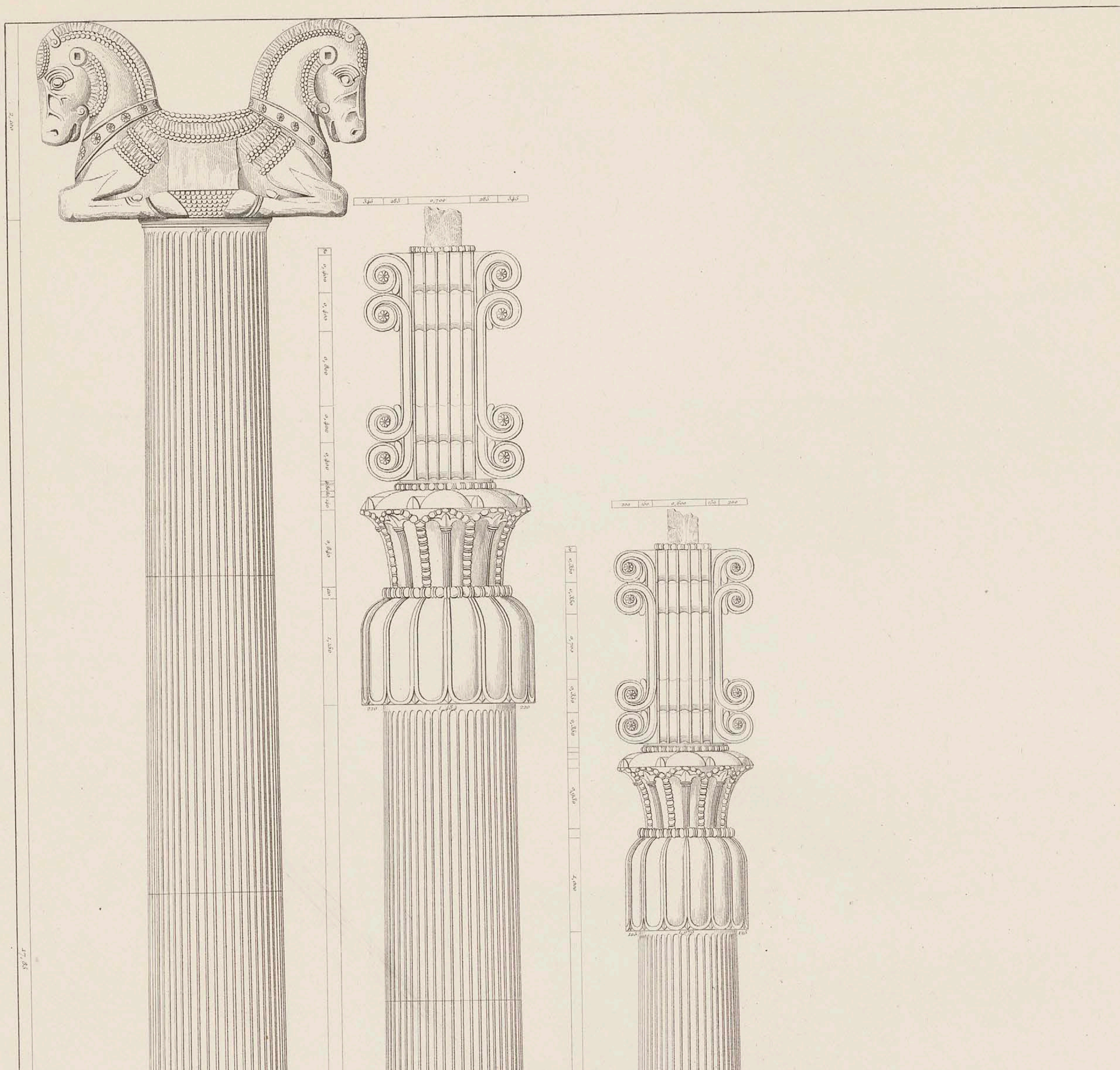
Ch. Texier del.t   A.F. Lemaitre sculp.t

DÉTAIL DE L'ORDRE DE LA SALLE HYPOSTYLE



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

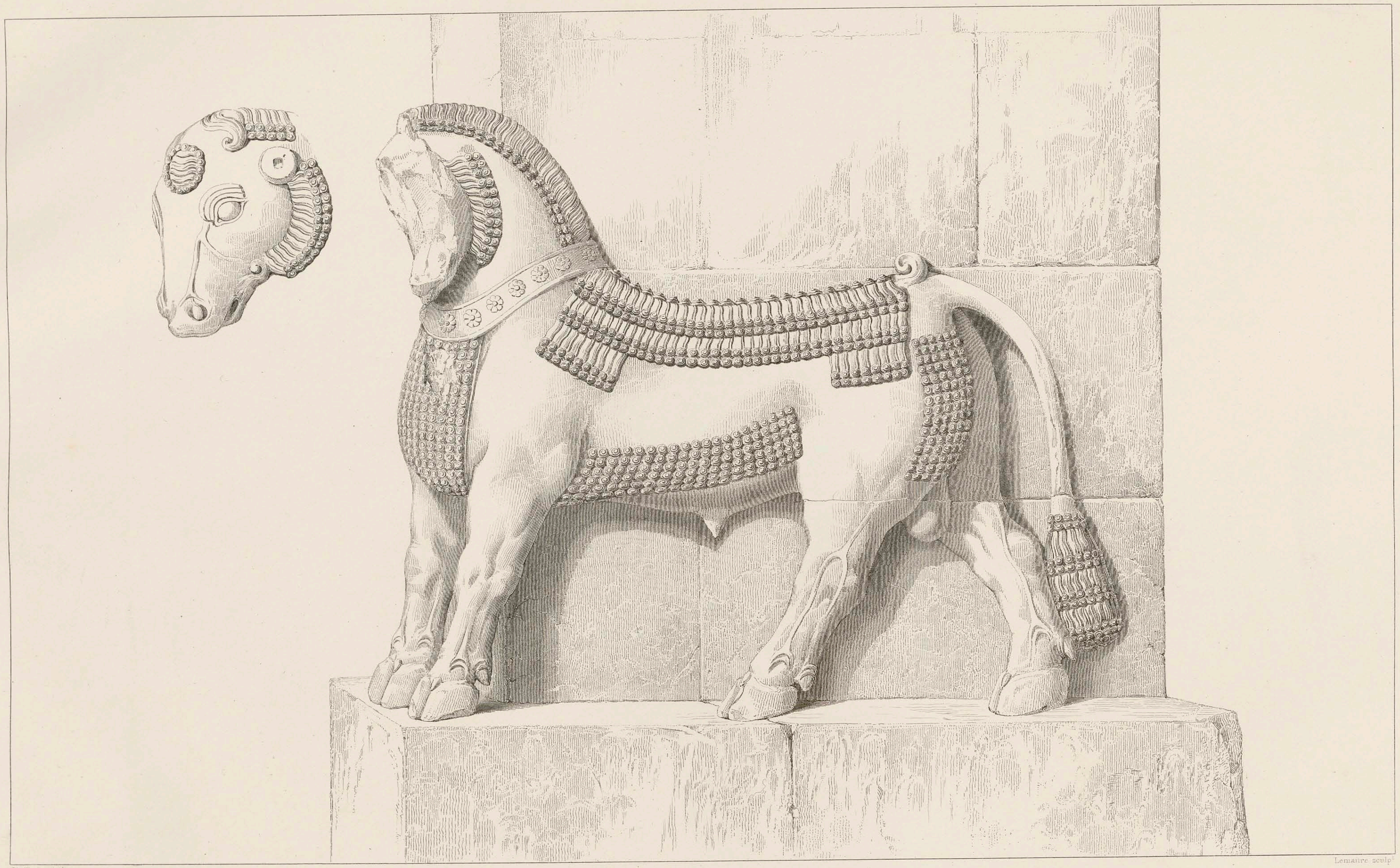
L'ORDRE PRÈS DES PYLÔNES



Ch. Texier del.t

Clara Lemaitre sculp.t

PARALLÈLE DES ORDRES.

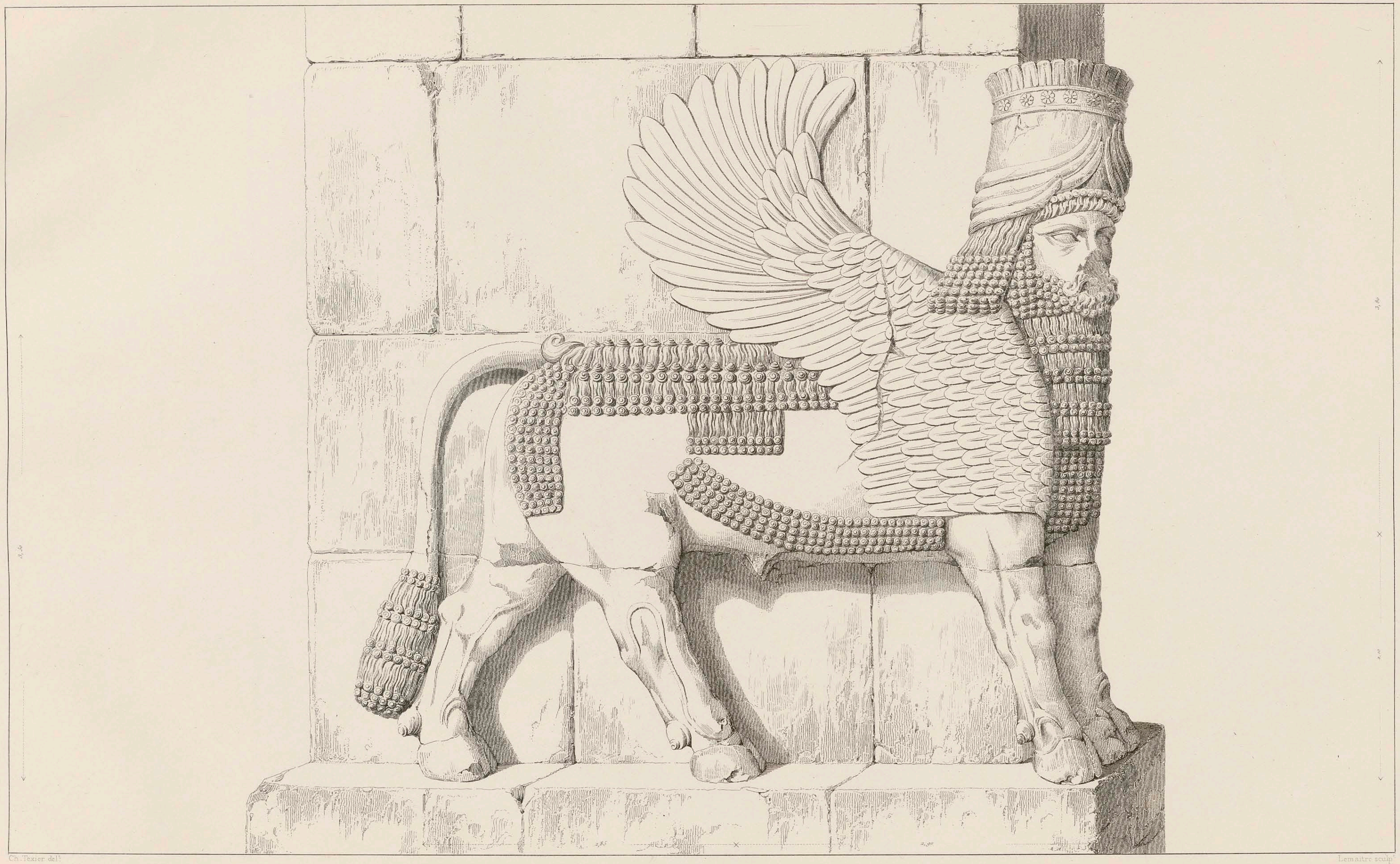


Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

FIGURE ALLEGORIQUE.

Pylône de l'Occident.



Ch. Texier del.t Lemaître sculp.

FIGURE ALLÉGORIQUE,

du Pilône de l'Orient.



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

PILASTRE DE LA SALLE DES TRÔNES.



Ch. Texier del.t Lemaitre direxit

DJEMSCHID ET SES PORTE-PARASOL

(État actuel)



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

DJEMSCHID ET SES PORTE-PARASOL.

(Restauration.)



Ch. Texier del. Chromolith. de Engelmann & Graf. H. Roux ainé lith.

PEINTURE RESTITUÉE



Ch. Texier del.

A.F. Lemaitre Sculp.

PILASTRE DE LA SALLE DES TRÔNES



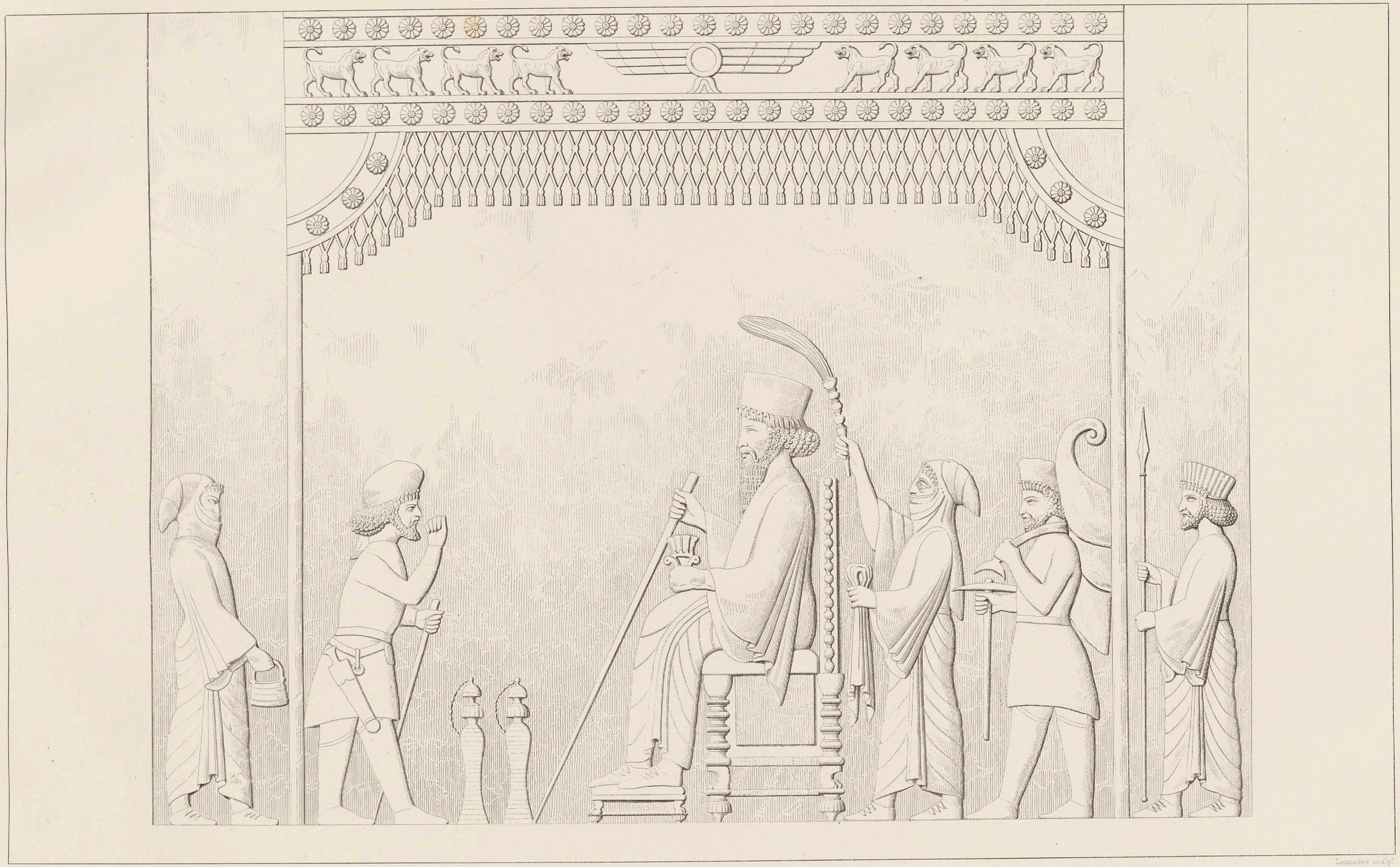
Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

PILASTRE DE LA SALLE DES TRÔNES

PERSEPOLIS.

PL. 114.

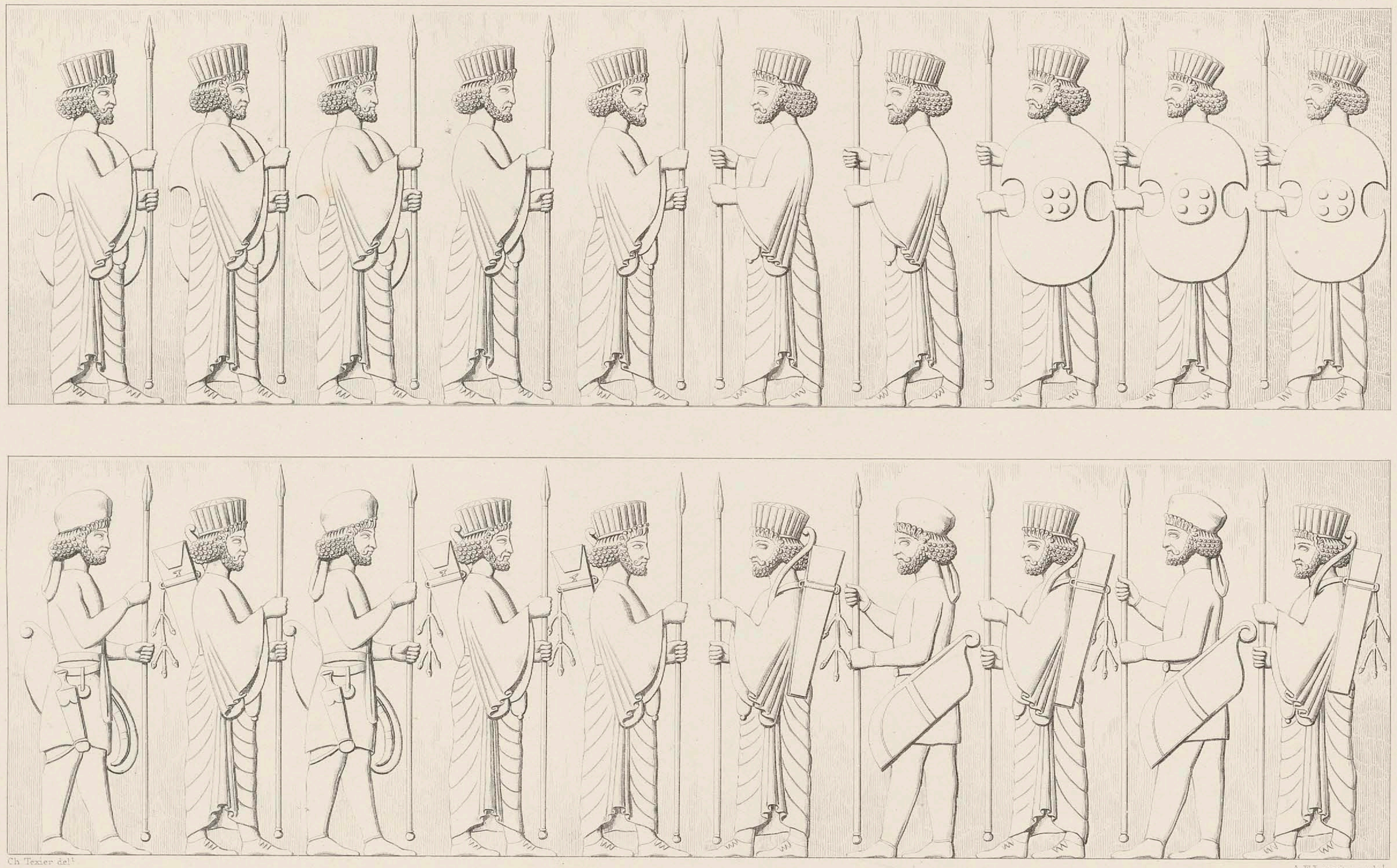


Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

DÉTAIL DU BAS-RELIEF.

PERSEPOLIS.

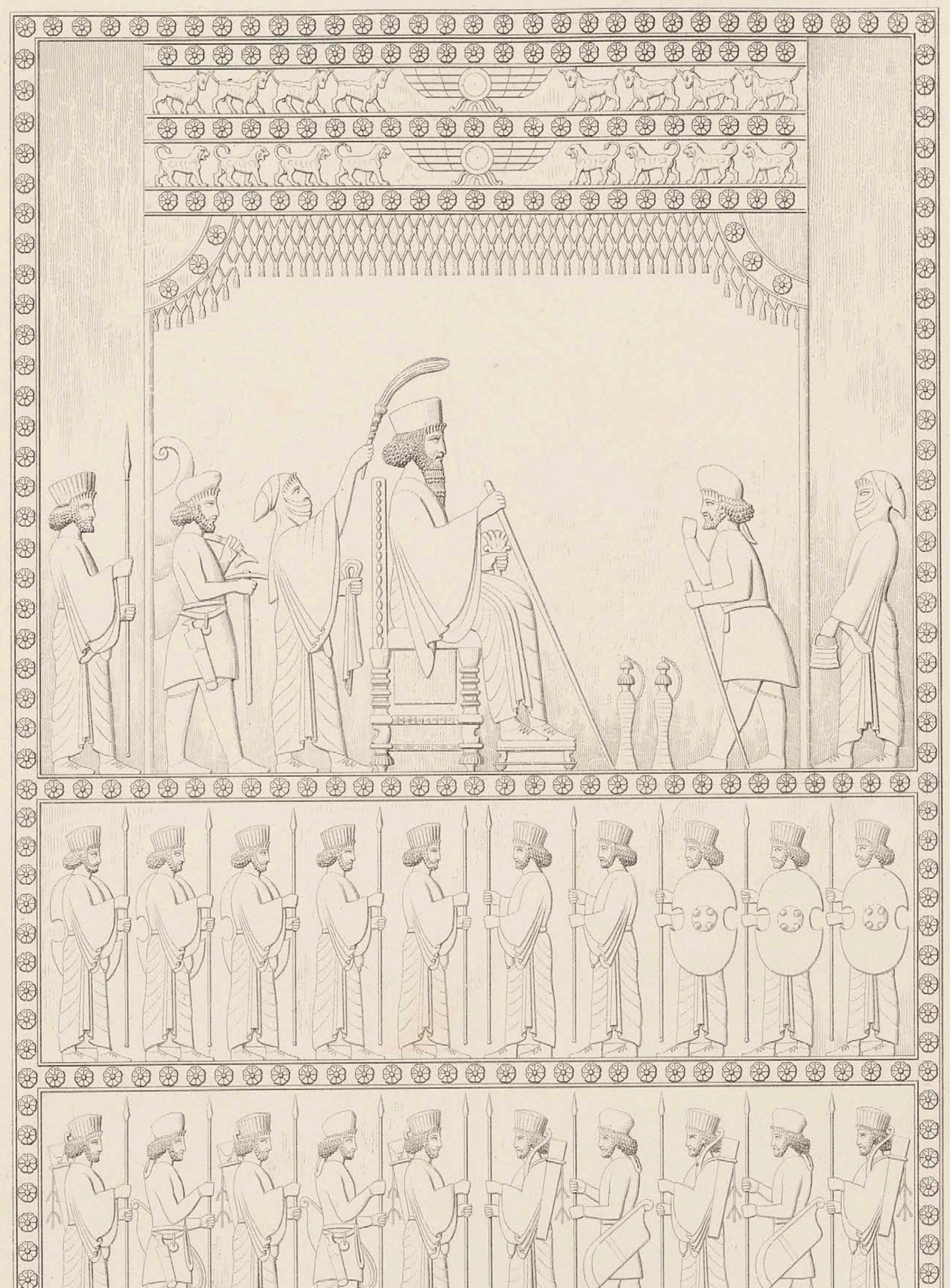


Ch. Texier del.t

A. F. Lemaitre sculp.t

PILASTRE DE LA SALLE DES TRONES.

Suite du bas relief précédent



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

2 Mètres

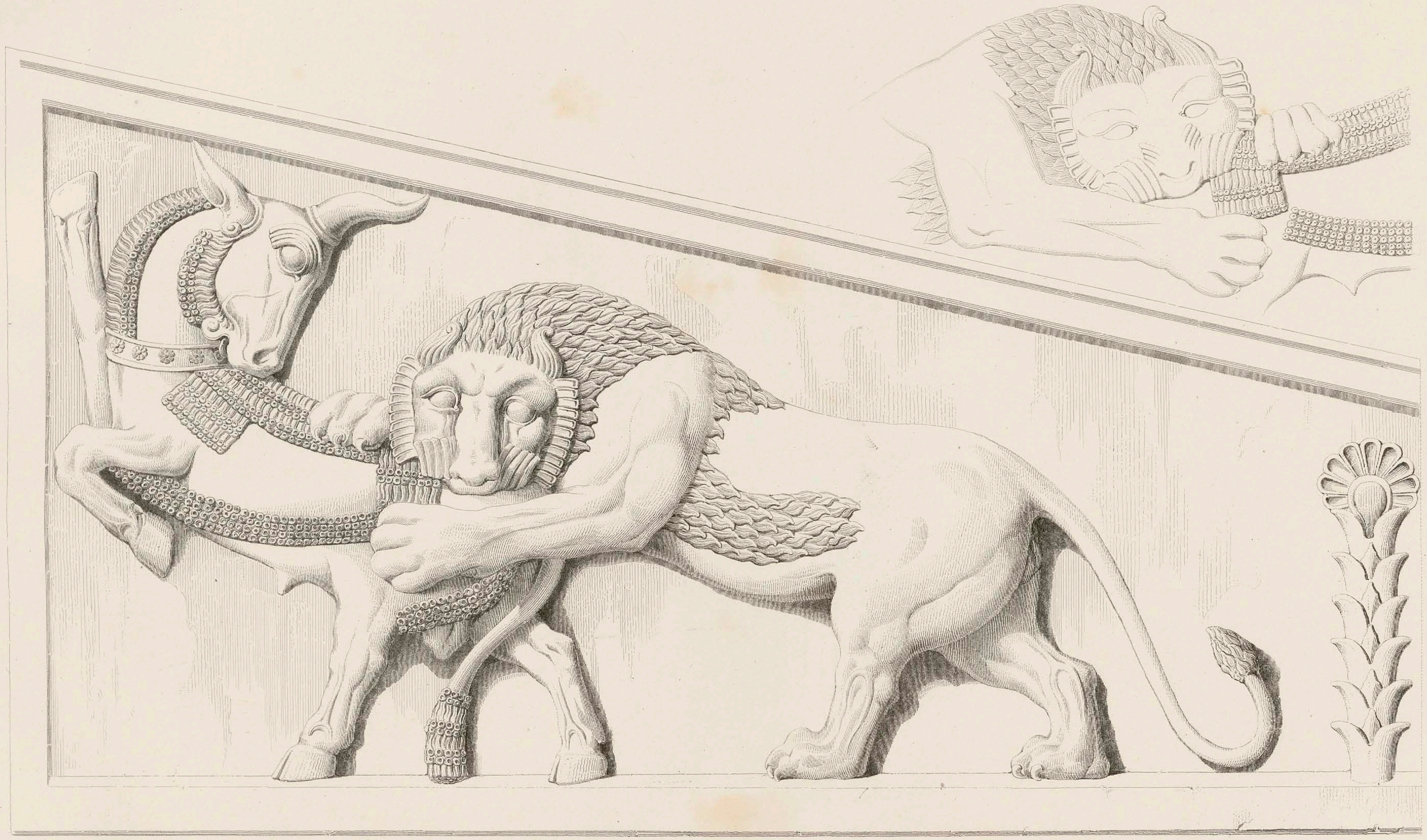
ENSEMBLE DU PILASTRE DE LA SALLE DES TRÔNES.



2 Mètres.

Ch. Texier del.t A. F. Lemaître sculp.t

BAS-RELIEF D'UN PILASTRE DE LA SALLE DES TRÔNES.



Ch. Texier delt

A. F. Lemaitre sculp.

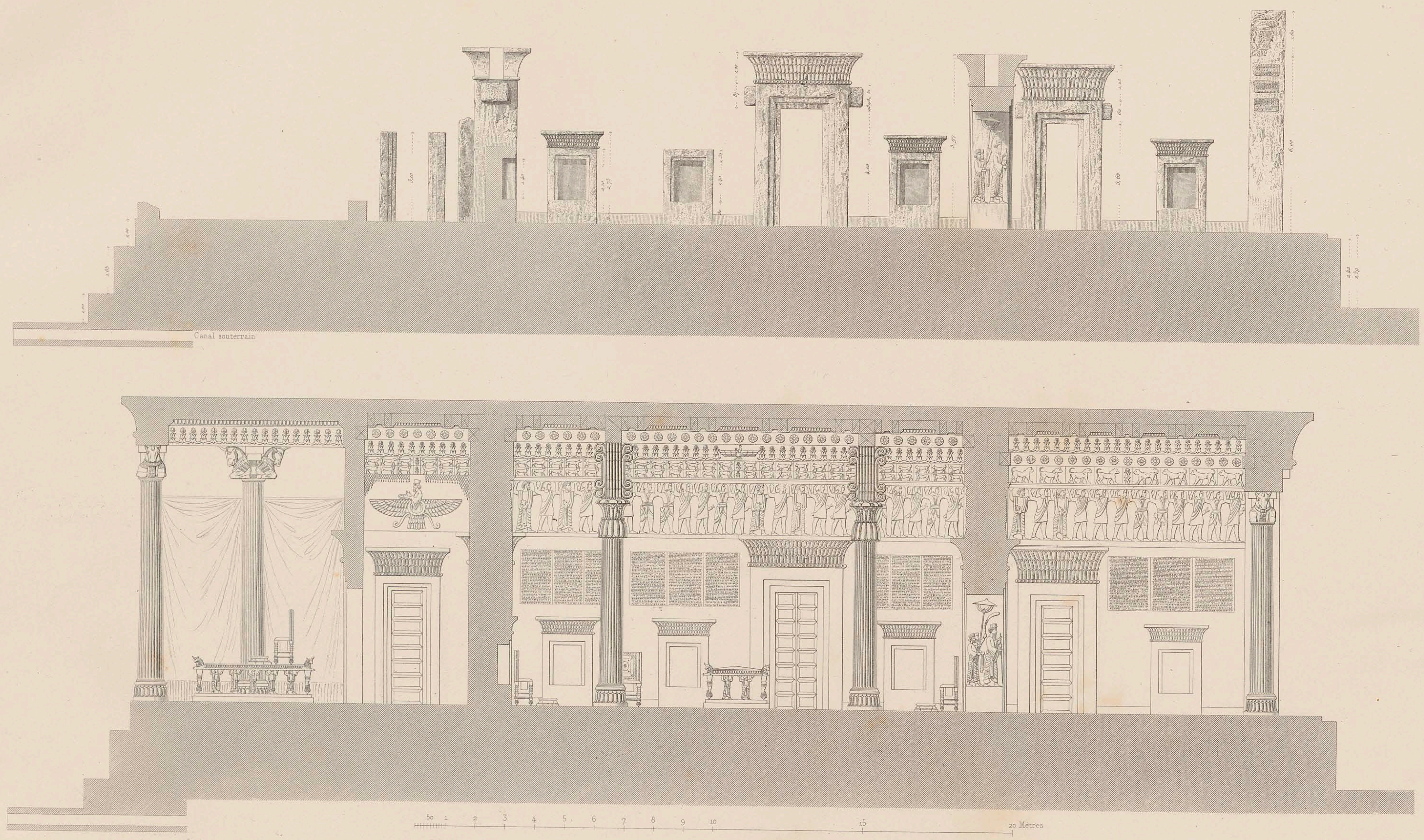
BAS-RELIEF AUX RAMPES DES ESCALIERS.



Ch. Texier del.

Mme Clément-Lemaître sculp.

ÉLÉVATION DU HAREM
état actuel et restitution.

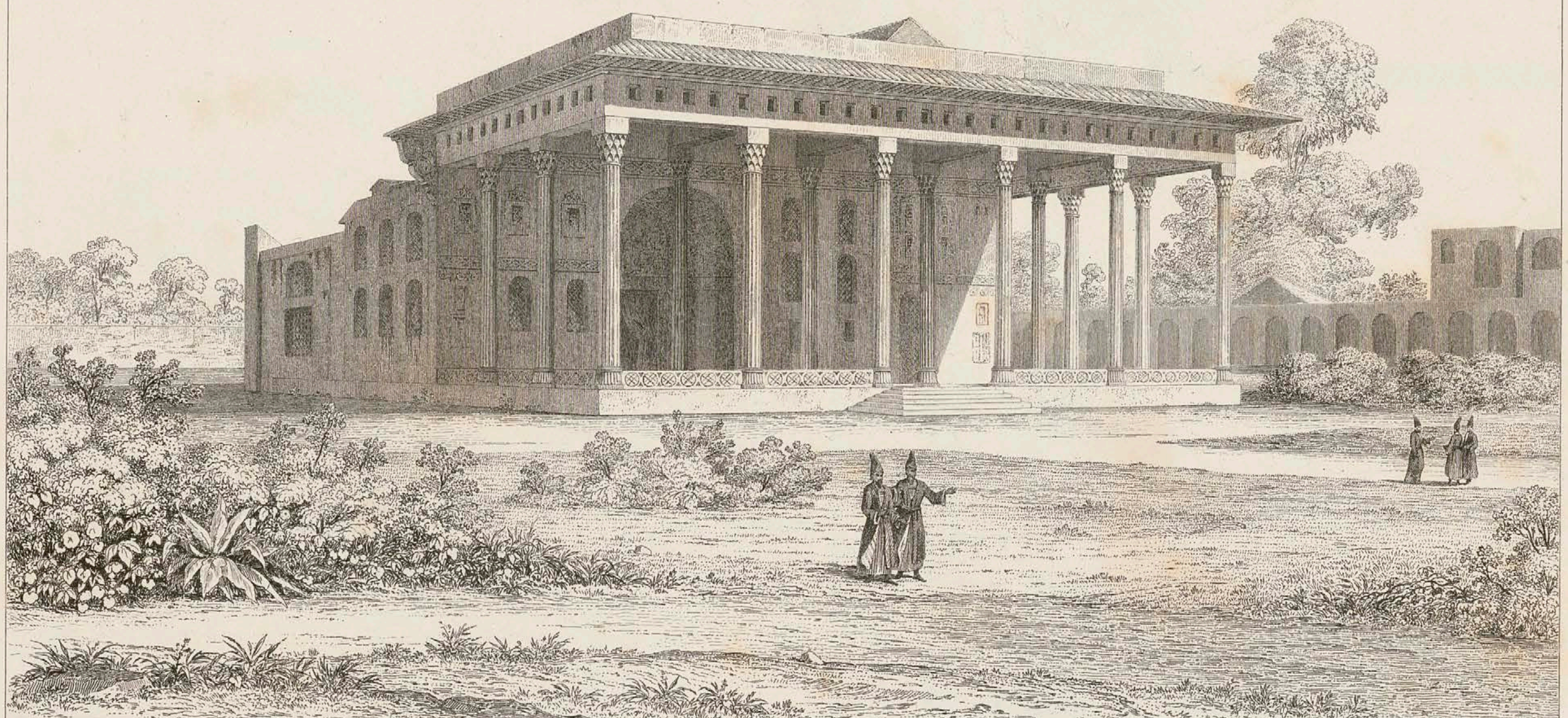


Ch. Texier del.

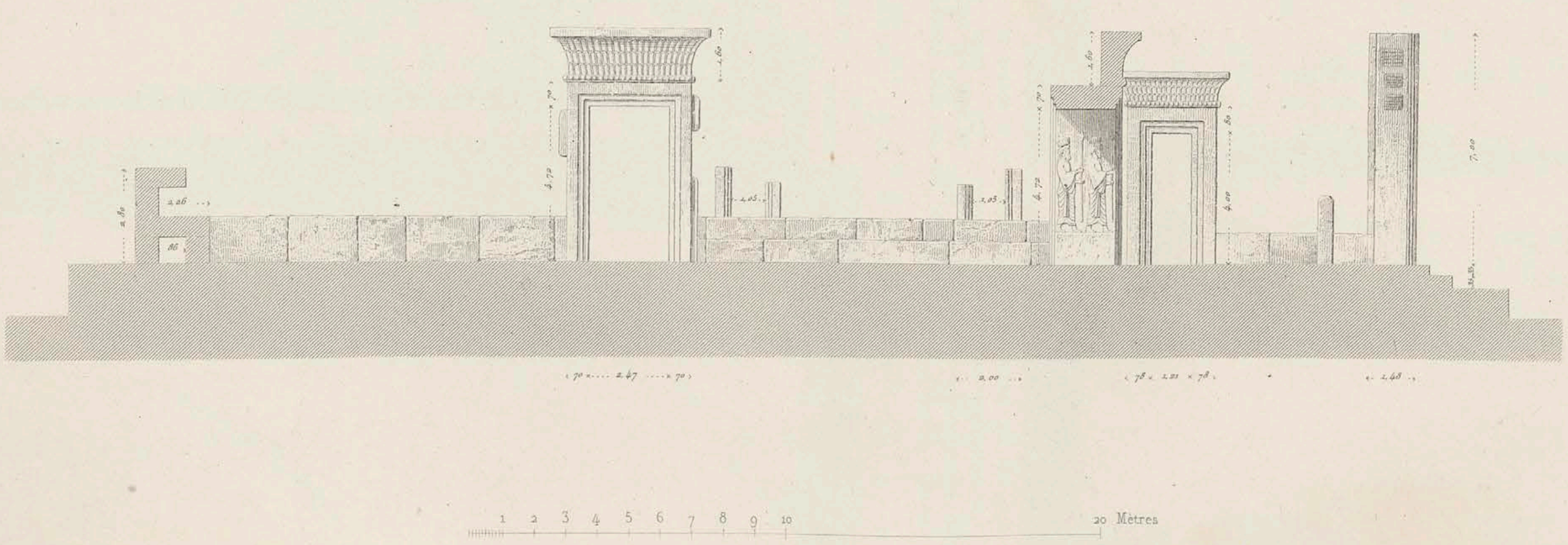
A.F. Lemaitre sculp.

COUPE DU HAREM

État actuel et restitution

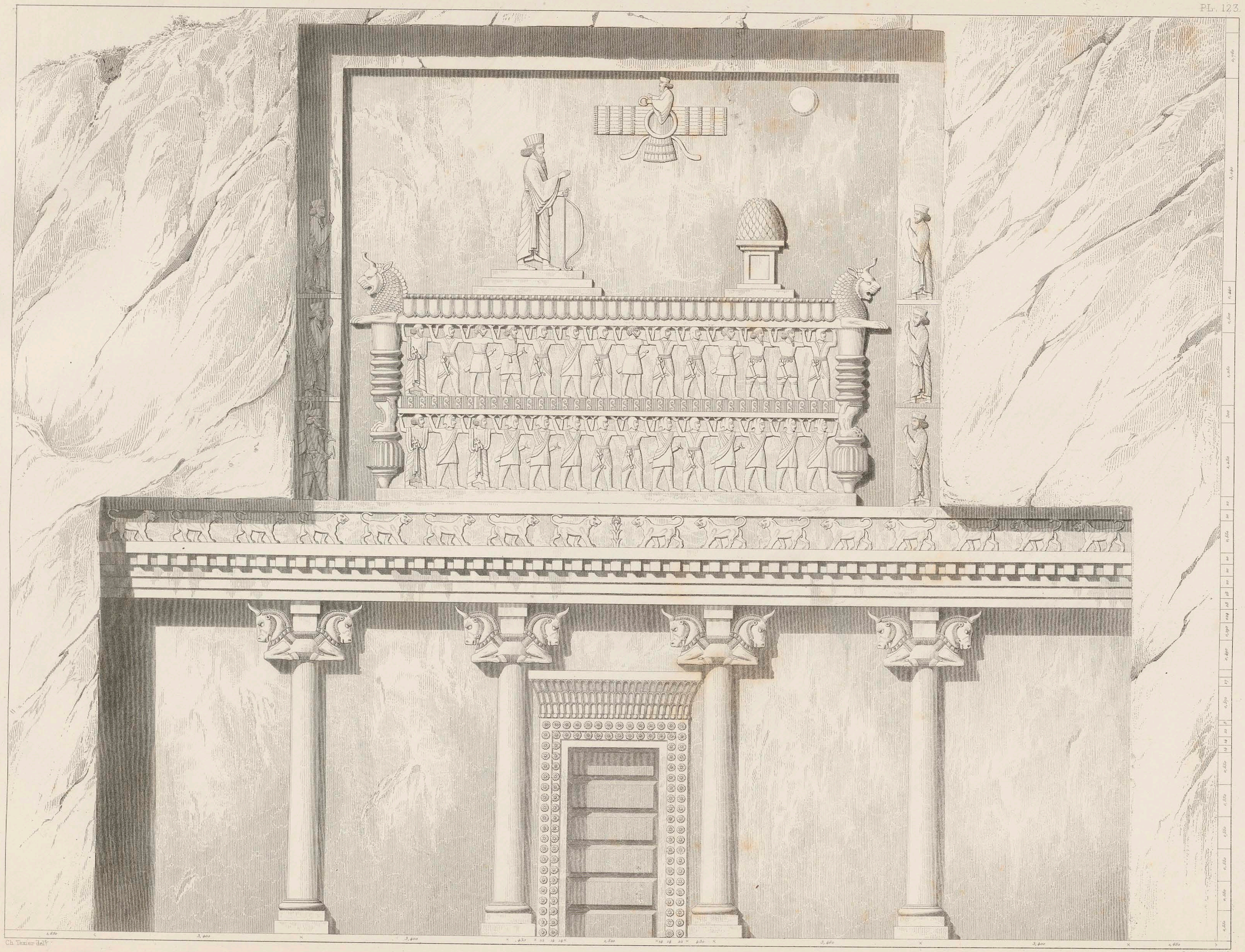


PALAIS DE FETH-ALI-SCHAH.



Ch. Texier del. A.F. Lemaitre sculp.

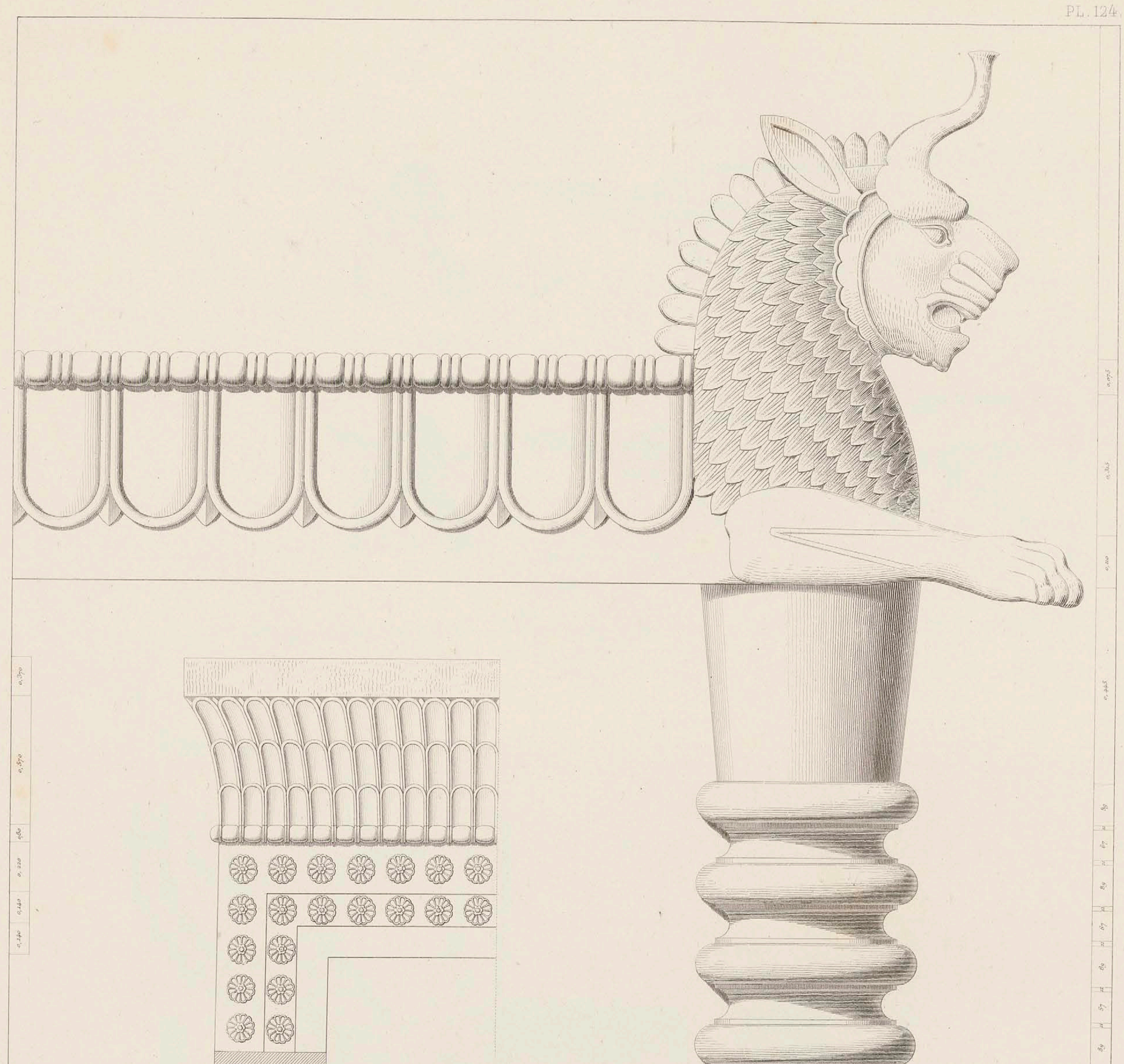
COUPE DES BAINS.



Ch. Texier del.t

Lemaitre sculp.t

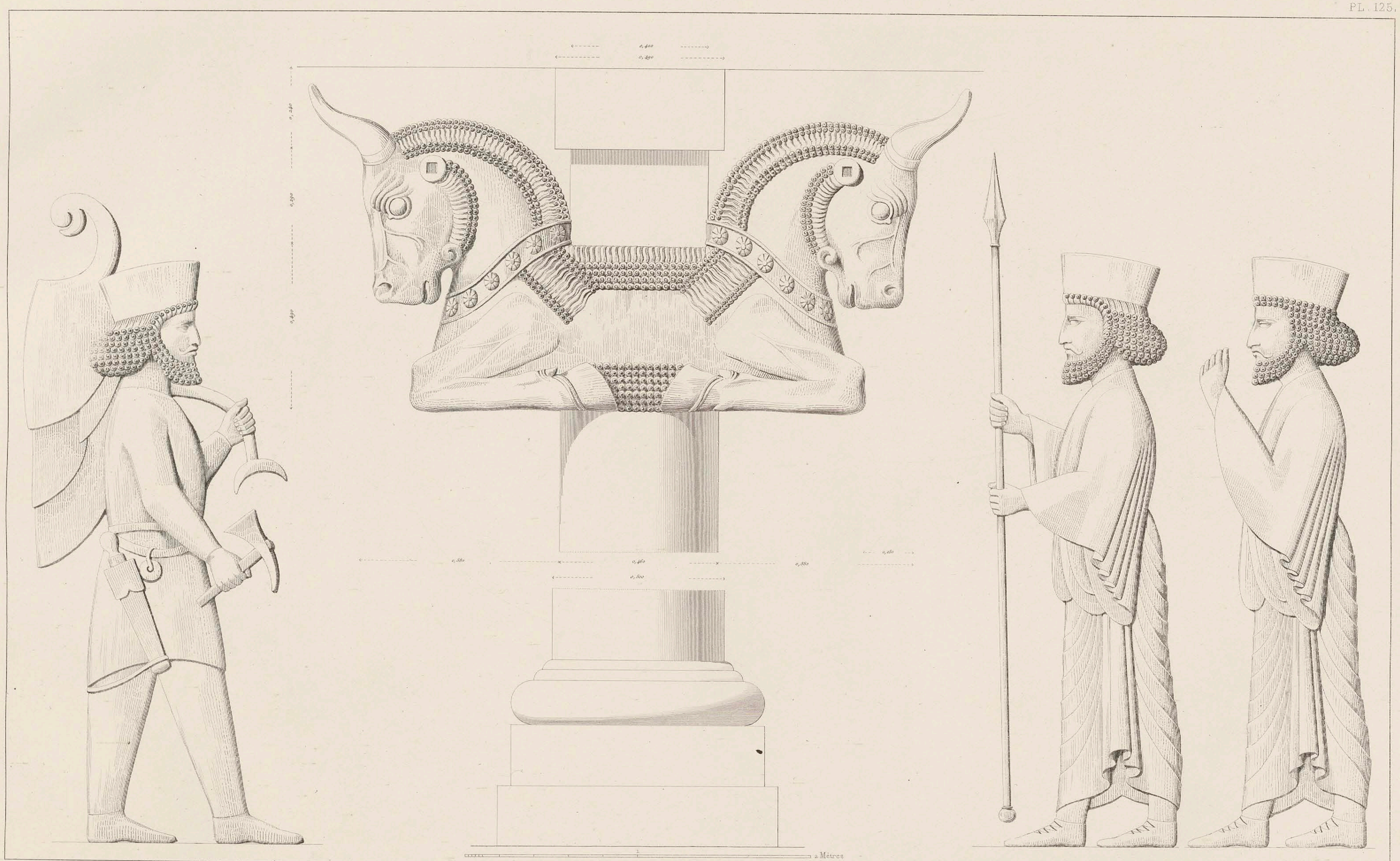
TOMBEAU TAILLÉ DANS LE ROC.



Ch. Texier del.t

A.F. Lemaitre sculp.t

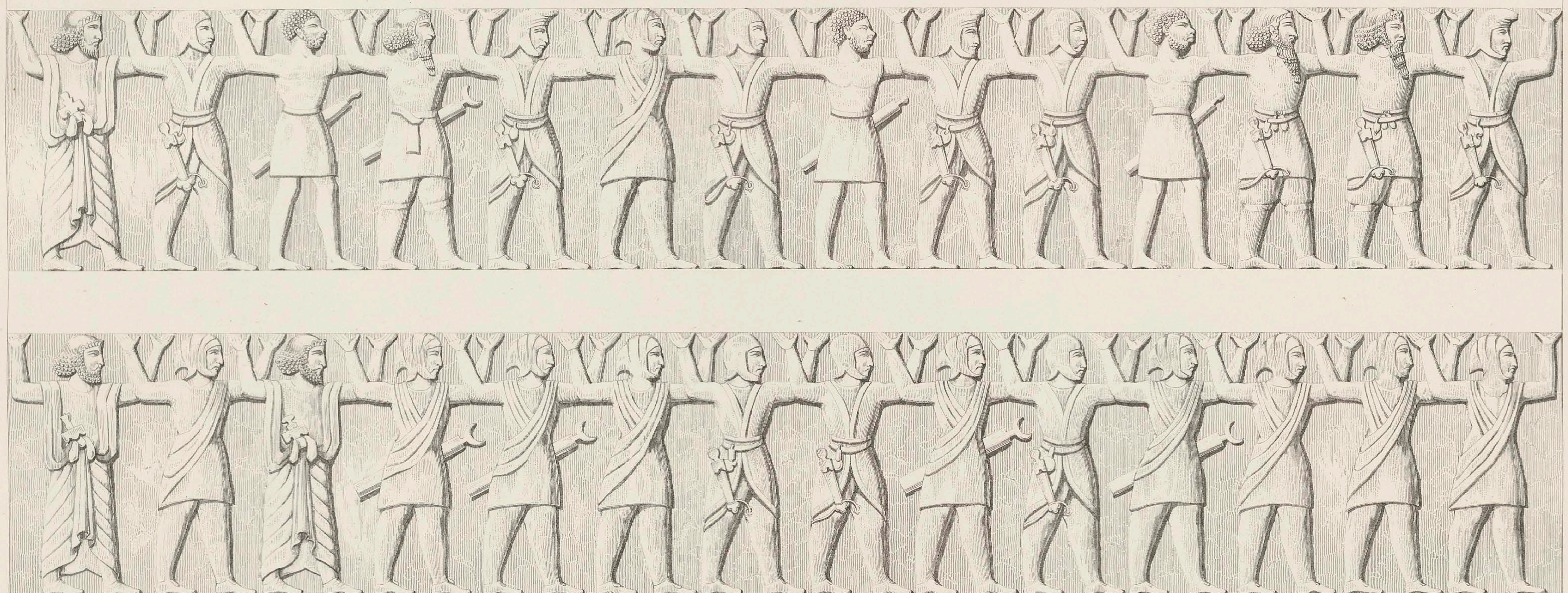
DÉTAIL DU TOMBEAU.



Ch. Texier del.t

A.F. Lemaitre sculp.t

DÉTAILS DU TOMBEAU



Ch. Texier del.t — Lemaître sculp.t

DÉTAILS DU TOMBEAU.

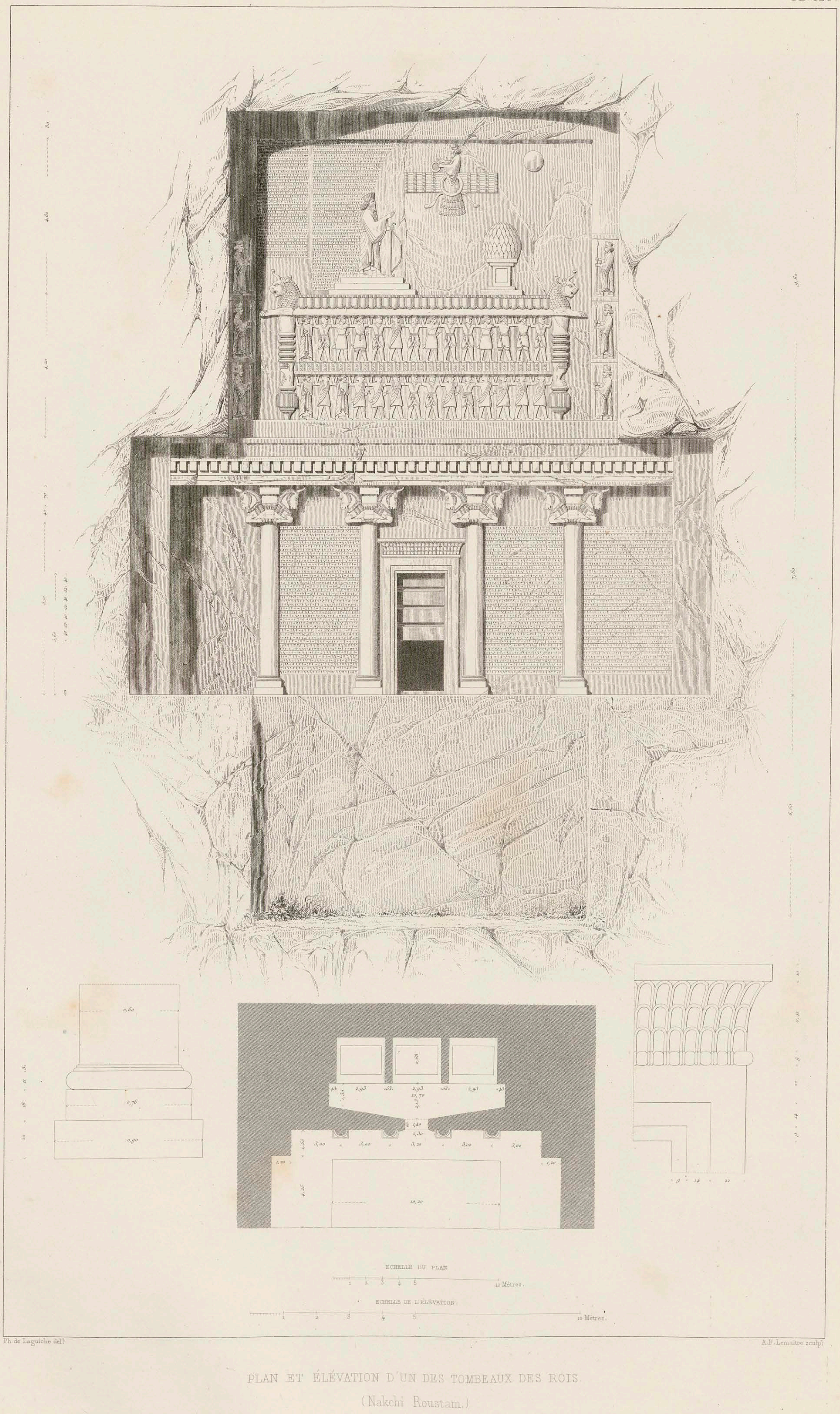


Ch. Texier del.

A.F. Lemaitre sculp.

TOMBEAUX DES ROIS.

Vallée de Nakchi Roustem.



Ph. de Laguiche delt. A.F. Lemaître sculpt.

PLAN ET ÉLÉVATION D'UN DES TOMBEAUX DES ROIS.

(Nakchi Roustam.)

PL. 129

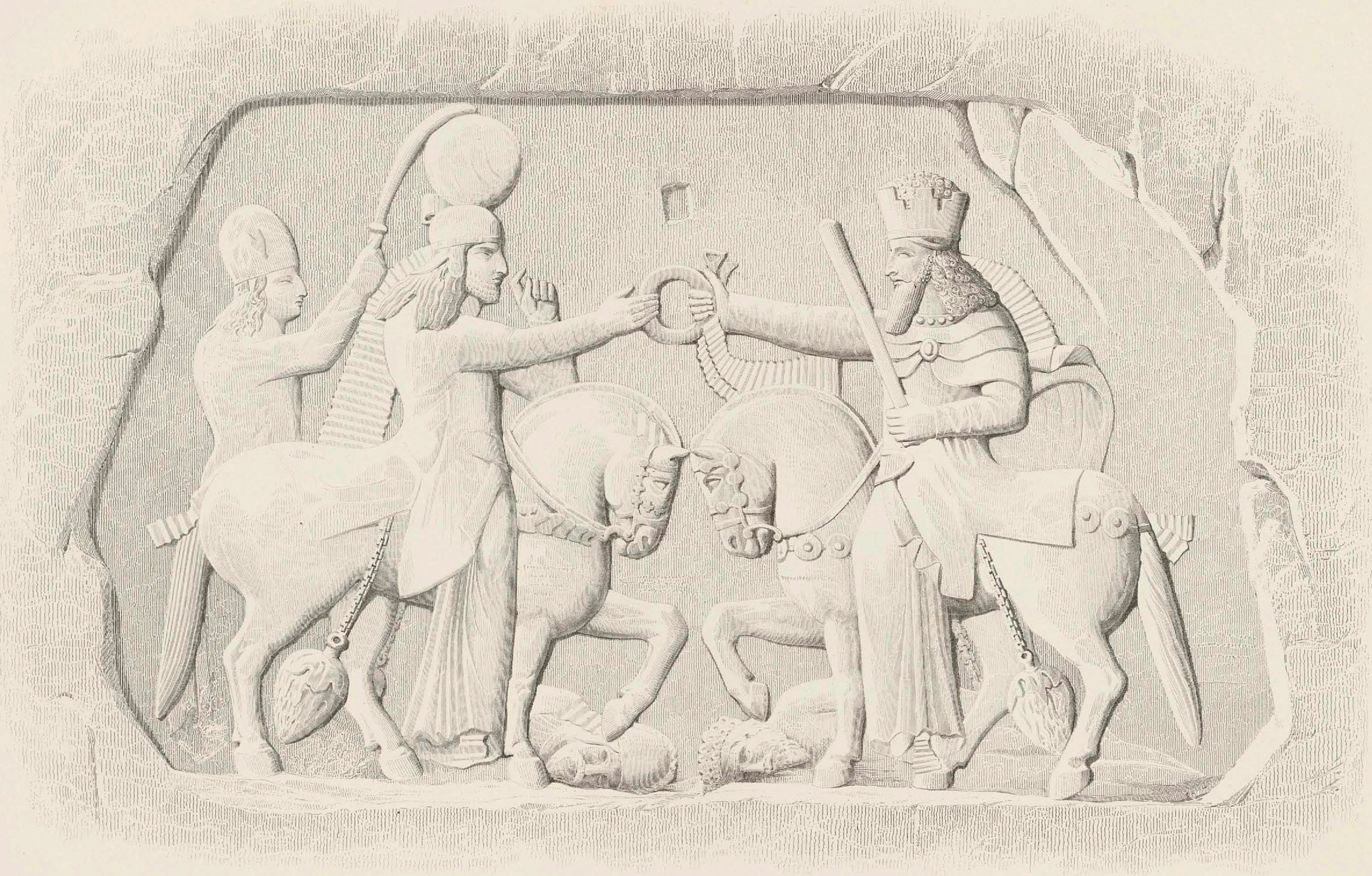


Ch. Texier del.

Lemaitre direxit.

TRIOMPHE DE SAPOR SUR VALERIEN

(Nakchi Roustan.)



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

(Nakchi Roustem.)

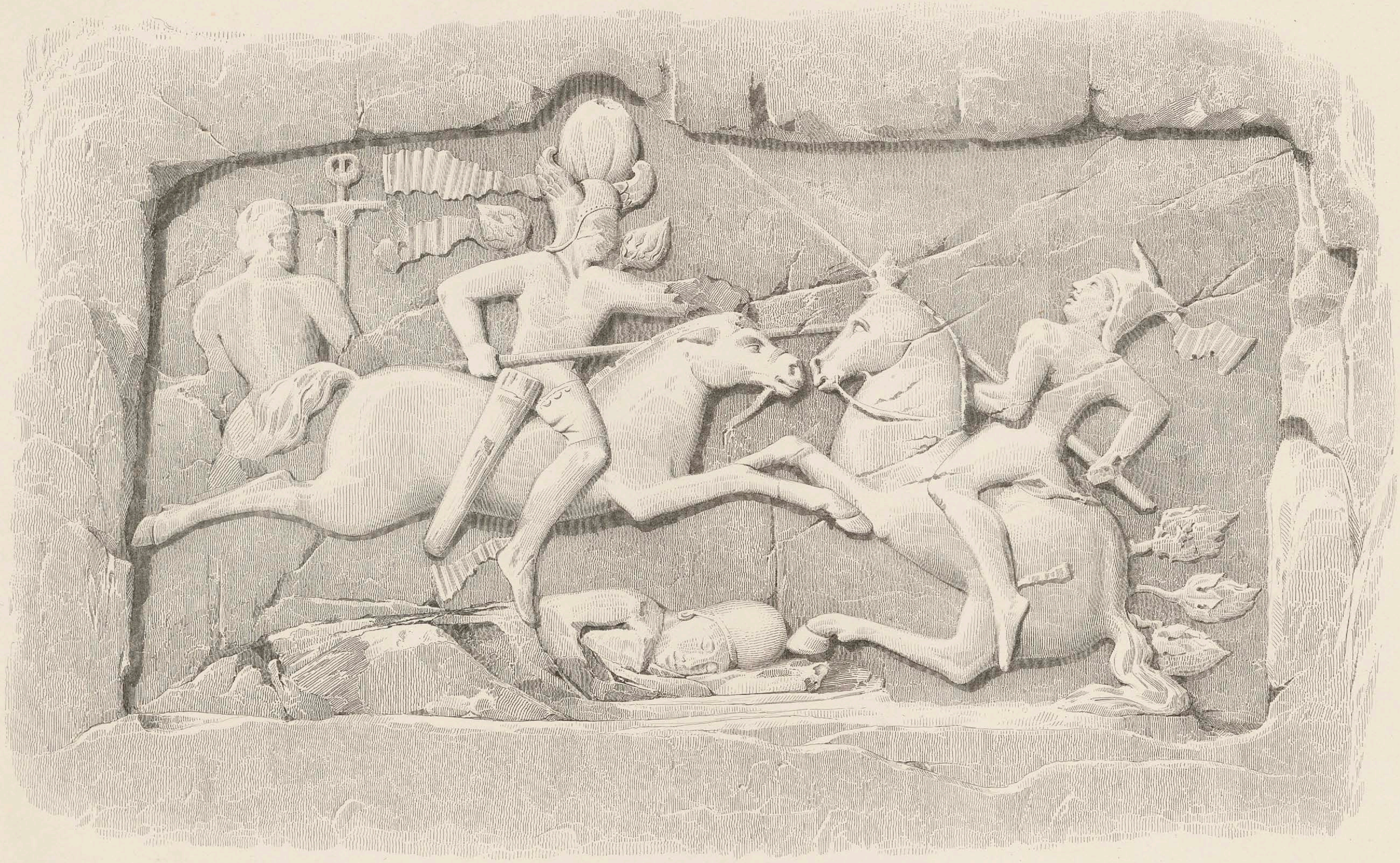


Ch. Texier del.t

A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC

à Nakchi Roustem



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.
(Nakchi Roustem.)



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.
à Nakchi Roustan.



Ch. Texier del.t Lemaitre sculp.t

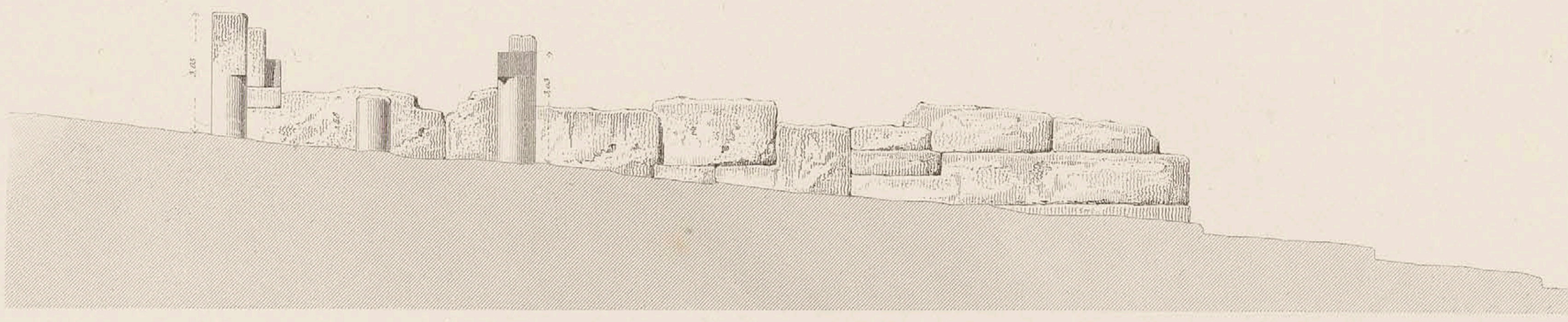
BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC,
à Nakchi-Roustem



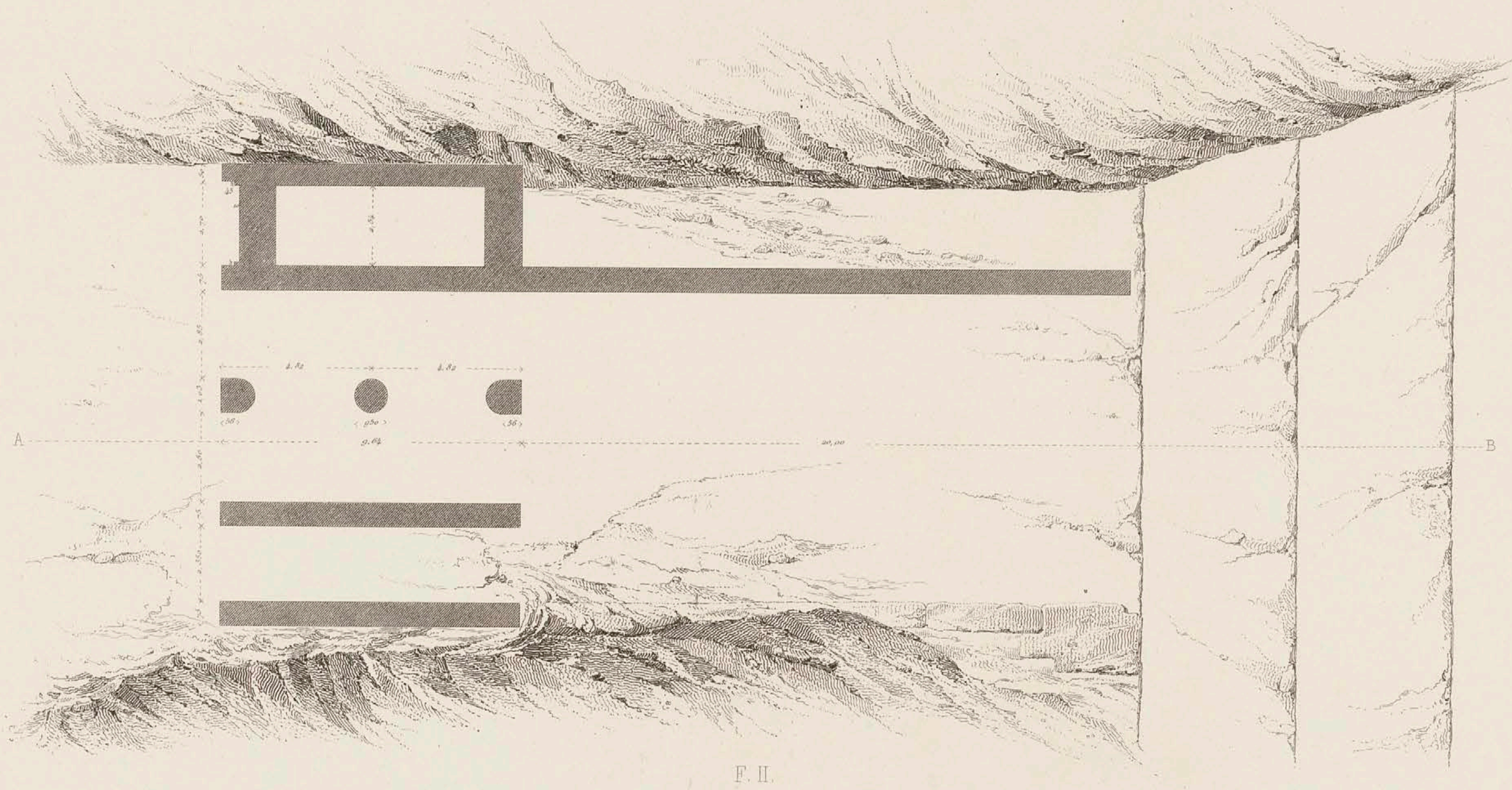
Ch. Texier del.t A.F. Lemaitre sculp.t

VUE D'UN DES TOMBEAUX DES ROIS.

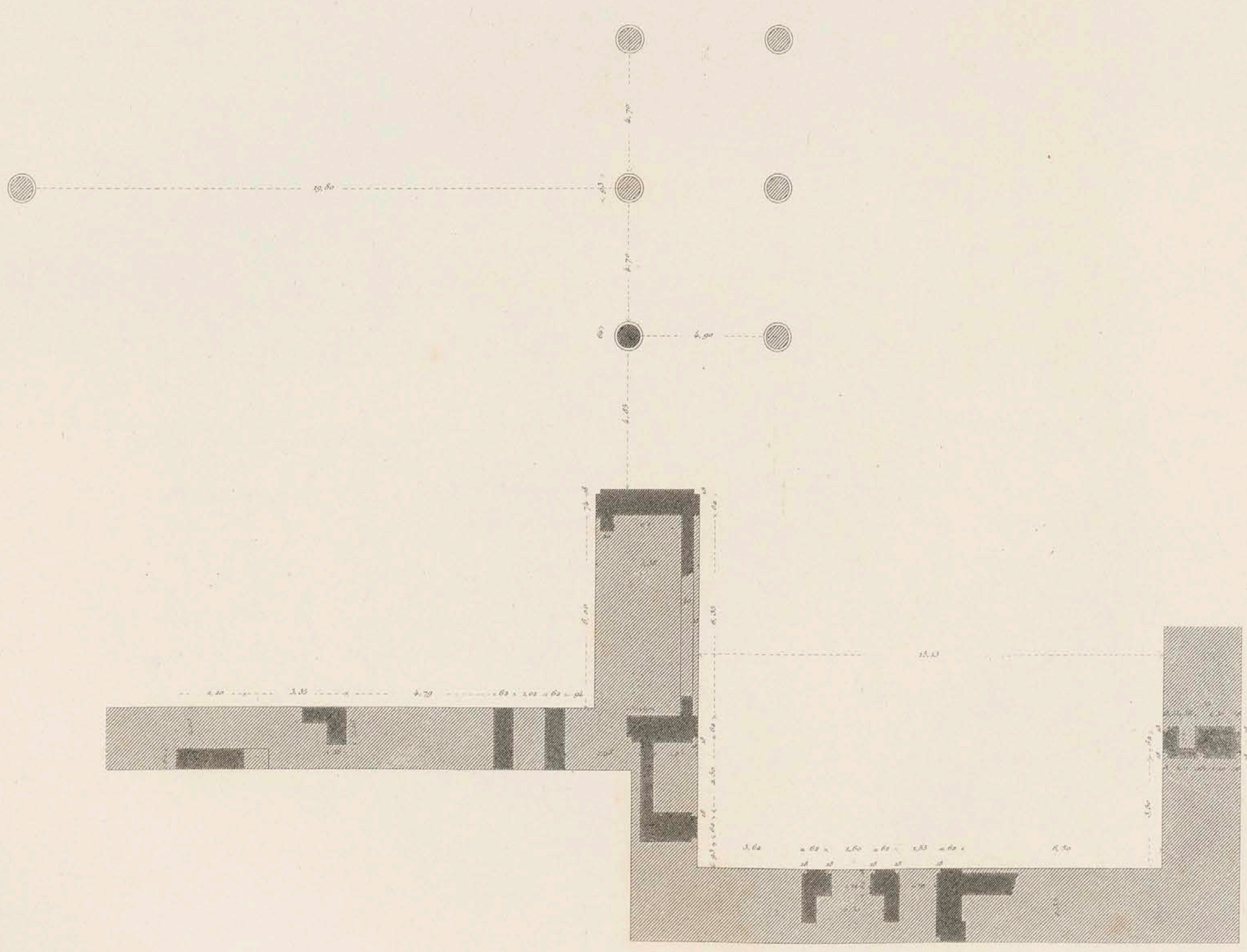
(Nakchi Roustem.)



F. I.



F. II.



F. III.

Ch. Texier del.t A.F. Lemaître sculp.t

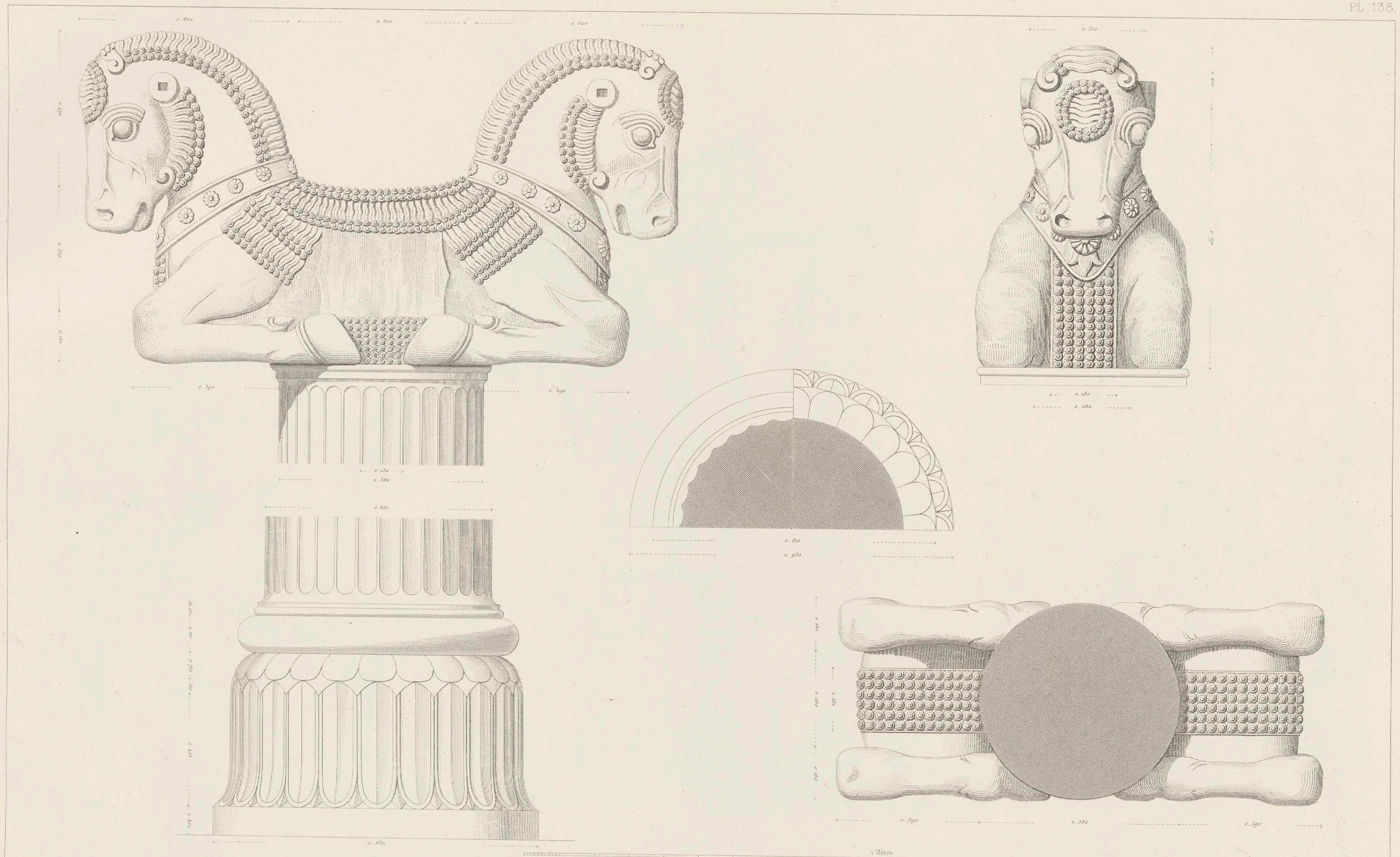
I COUPE, II PLAN DE LA PORTE, III PLAN DU HAREM DE DJEMSCHID.



Ch. Texier del. — Mme Clément-Lemaitre sculp.

RESTES DU HAREM DE DJEMCHID.

(Nakchi-Roustem.)



Ch. Texier del.

A.F. Lemaitre Sculp.

DÉTAIL DE L'ORDRE DU HAREM

Nakchi-Roustem



Ch. Texier del.t

A. F. Lemaitre sculp.t

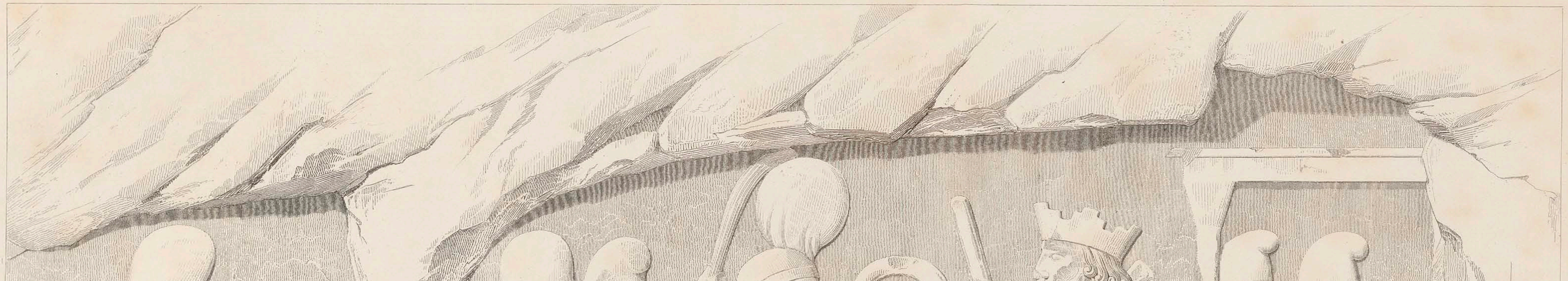
ARDESCHIR ET SA COUR.

(Nackchi-Rajab.)



Ch. Texier del. A. F. Lemaître sculp.

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.
(Nakchi Rajab.)

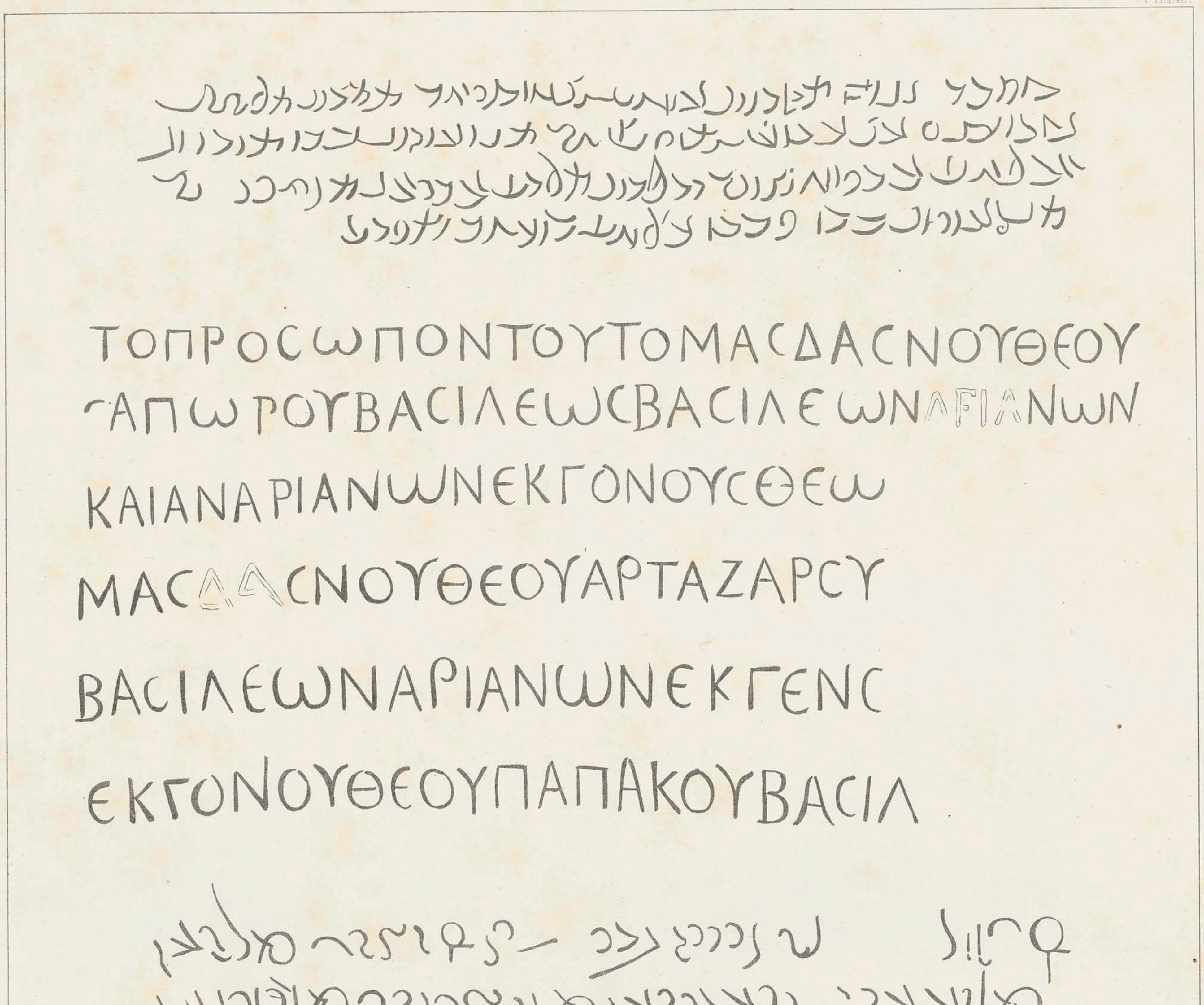


Ch. Texier del.

A. F. Lemaitre sculp.

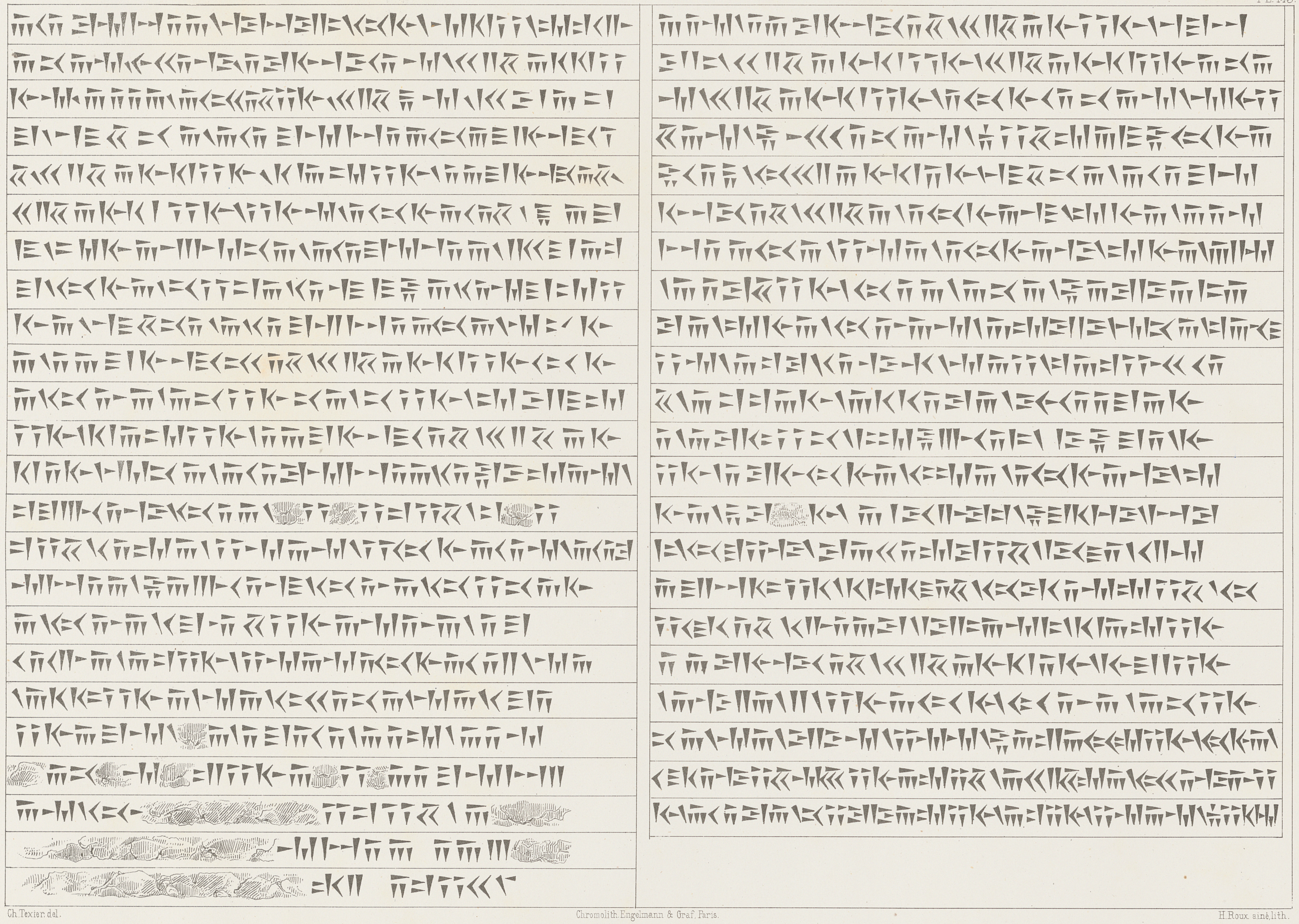
BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

Nakchi Rajab.



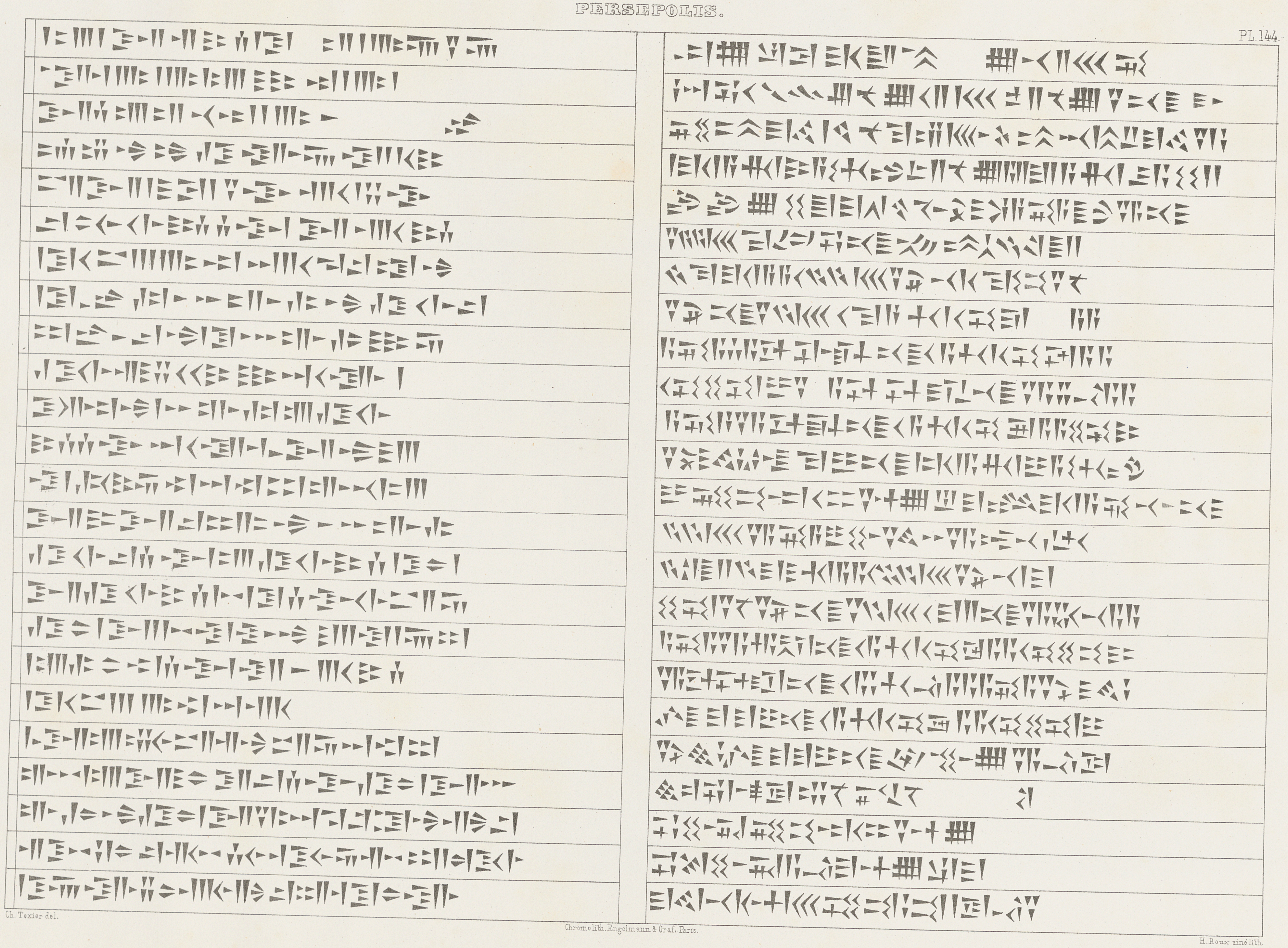
Ch. Texier, del. Chromolith. Engelmann et Graf, à Paris. H. Roux ainé, lith.

INSCRIPTIONS DE NAKCHI ROUSTEM
ET NAKCHI RAJAB.



Ch. Texier del.   Chromolith. Engelmann & Graf, Paris.   H. Roux sin& lith.

INSCRIPTION SUR LA MURAILLE DU SUD.



Ch. Texier del. Chromolith. Engelmann & Graf, Paris. H. Roux ainé lith.

INSCRIPTION SUR LA MURAILLE DU SUD.

SCHAPOUR.

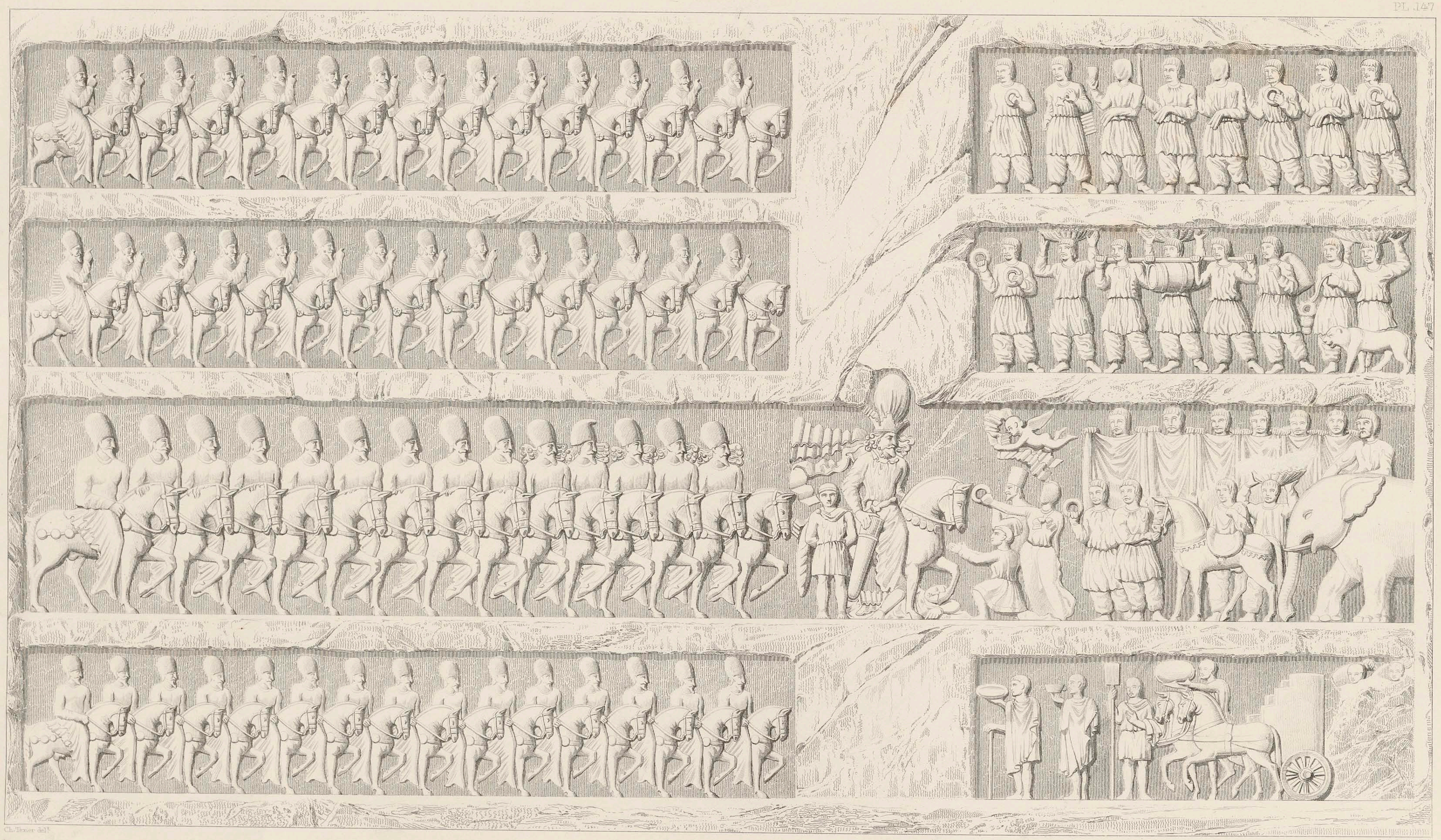


Ch. Texier del.t

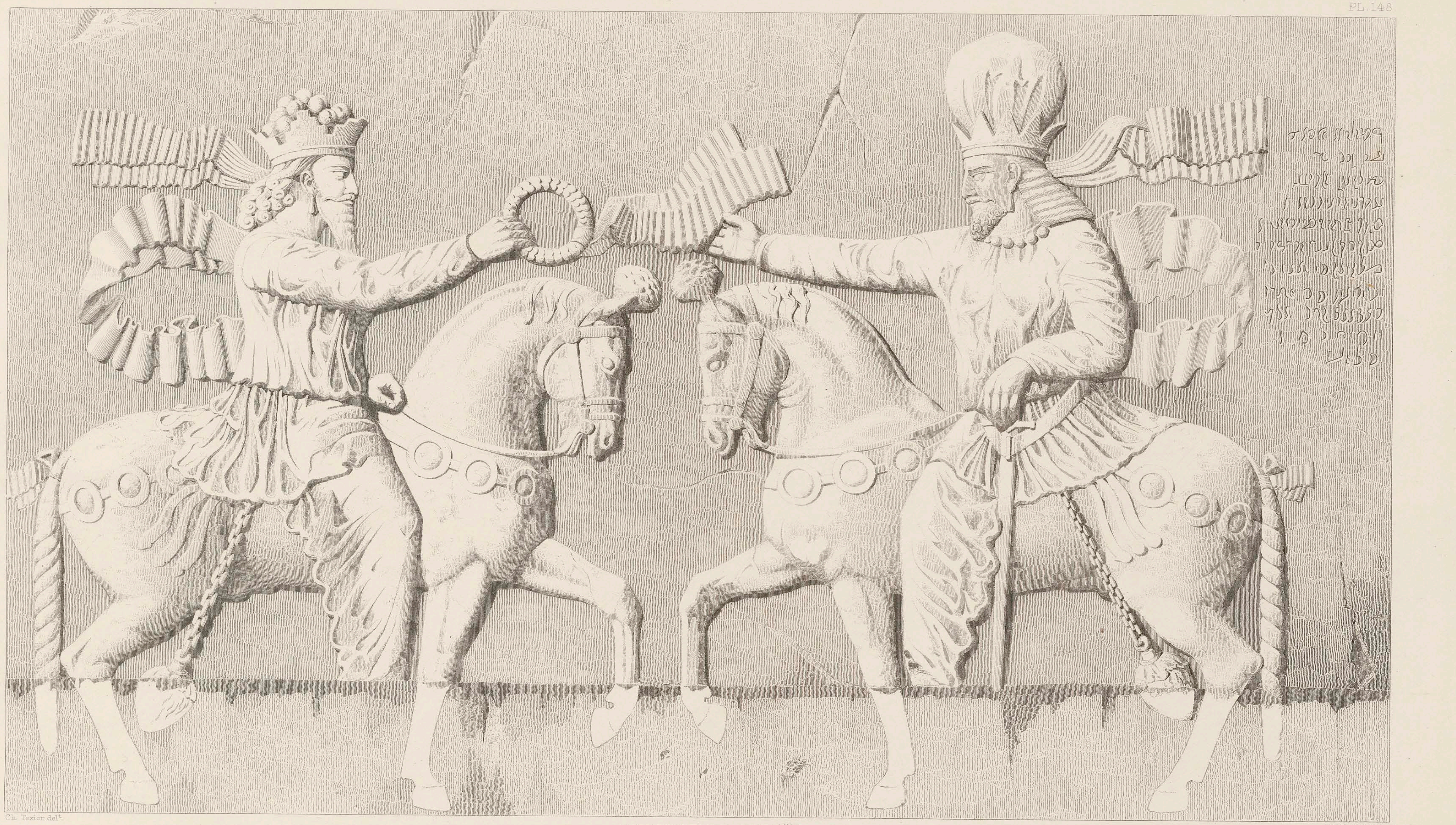
Lemaître sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

SCHAPOUR.



TRIOMPHE DE SAPOR.



Ch. Texier del.t

1 Mètre.

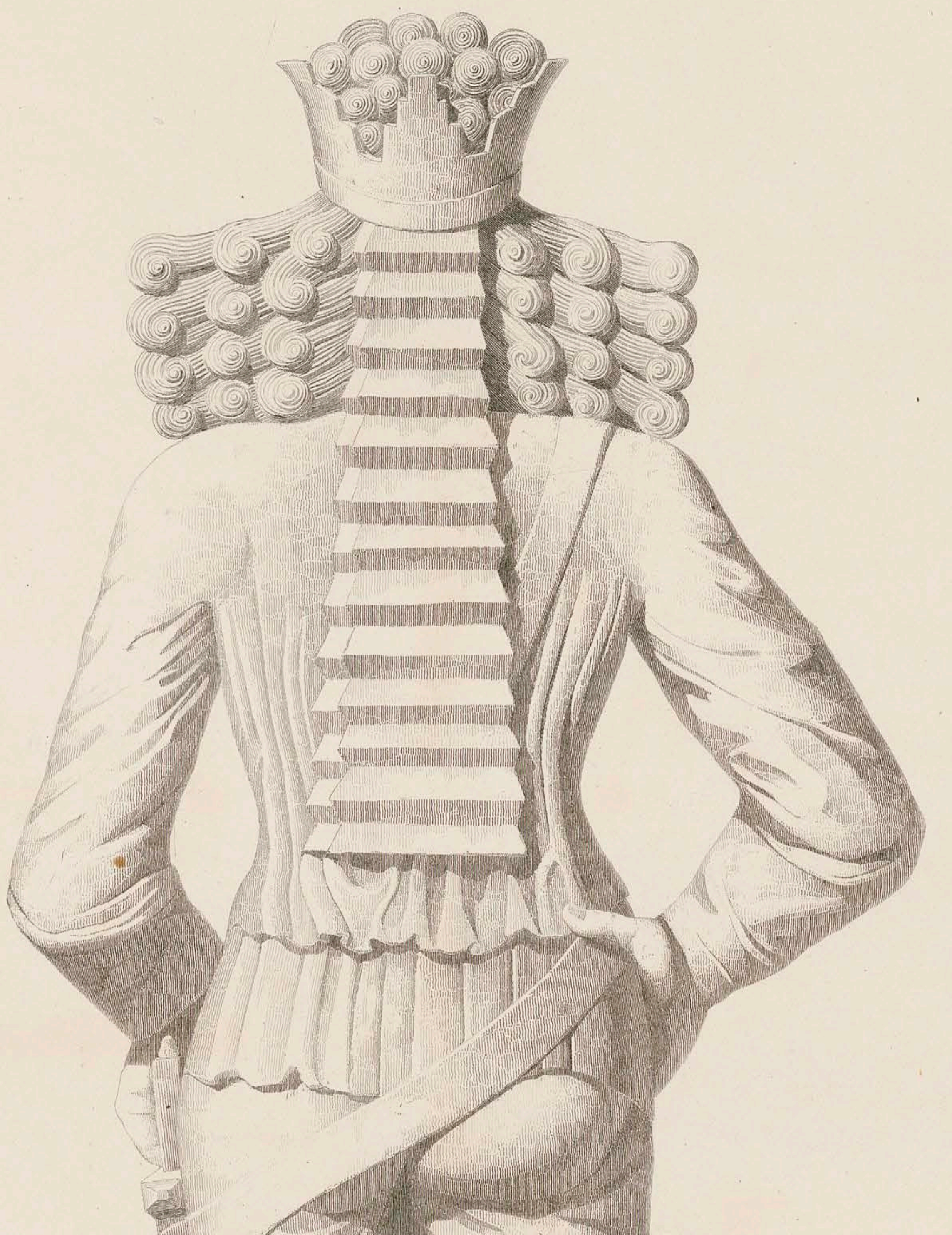
Lemaitre direxit

ARDESCHIR FILS DE BABECK.



Ch. Texier delᵗ — Lemaître direxit

STATUE DE SAPOR.



Ch. Texier del.t — Lemaître direxit

Hauteur 7.m 250.

STATUE DE SABOR.

SCHAPOUR. PL. 151



Ch. Texier del.t A. F. Lemaitre sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

SCHAPOUR.

PL. 151



Ch. Texier del.t

A. F. Lemaître sculp.t

BAS-RELIEF TAILLÉ DANS LE ROC.

F°. IV

ITINÉRAIRES EN AR

TABLE DES HAUTEURS BAROMÉTRIQUES

TRÉBIZONDE au bord de la Mer	0^{m},0
——— *Maison consulaire de France*	58,6
Djevislik	572,5
Kara-Kapan	1804,8
au point A sur la route	2327,8
au point B sur la route	2634,0
Koulabat-Bogaz	2492,4
au point C sur la route	2905,6
au point D sur la route	2812,8
Veisernik	1889,2
Yeni Kupru	1661,9
BAIBOUTH	1637,8
au point E sur la route	1997,9
au point F ligne de partage des eaux	2703,6



Ch. Texier Del.

RMENIE ET EN PERSE

AU DESSUS DU NIVEAU DE LA MER NOIRE

Kocha Pongar	2185 m, 0
au point G *plaine d'Erzeroum*	1949, 5
ERZÉROUM	1965, 1
Karagoran	1893, 4
au point H *passage du Soghanli Dagh*	2526, 3
Tchirpakleu	2103, 8
KARS	1905, 1
Ani	1507, 9
Kaghisman	1531, 7
Kerés	1837, 5
au point I *passage de l'Arzi Vouti Dagh*	2262, 5
au point K *sur la route*	2906, 0
Toprak-Kalé	1932, 3
Kara-Kilicé	1738, 1

NORD



Gravé et Impé chez Gratia et Cie